

L’Histoire de don Quichotte de la Manche

Miguel de Cervantes

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Prologue

ecteur oisif, tu me pourras bien croire sans en jurer, que j'eusse bien désiré que ce livre, comme fils de l'entendement, eût été le plus beau, le plus gaillard et le plus ingénieux que l'on eût pu imaginer ; mais je n'ai pu contrevenir à l'ordre de nature, selon lequel chaque chose engendre sa pareille. Et par ainsi que pouvoit produire mon esprit stérile et mal cultivé, sinon l'histoire d'un enfant sec, endurci, fantasque, rempli de diverses pensées, jamais imaginées de personne, comme celui qui s'est engendré en une prison, où toute incommodité a son siège, et là où tout triste bruit fait sa demeure ? Le repos, le lieu plaisant, l'aménité des champs, la sérénité des cieux, le murmure des fontaines et le calme de l'esprit sont beaucoup pour faire que les Muses les plus stériles se montrent fécondes, et offrent au monde des fruits qui le comblent de surprise et contentement.

Il advient qu'un père a un fils laid et de mauvaise grâce ; mais l'amour qu'il lui porte lui met un bandeau sur les yeux pour l'empêcher de voir ses défauts, mais les estime plutôt des saillies et des gentillesses, les racontant à ses amis comme des subtilités d'esprit et bonne grâce. Mais moi qui, encore que je semble être le père, ne suis néanmoins que le beau-père de don Quichotte, je ne veux pas suivre le commun usage, ni te supplier quasi avec tes larmes aux yeux, comme d'autres font, très cher lecteur, que tu pardonnes ou dissimules les défauts que tu verras en ce mien fils ; et, puisque tu n'es ni son parent ni son ami, et que tu as ton âme en ton corps, et ton libre arbitre, aussi bien que le plus mi-

gnon et le mieux habillé, et que tu es en ta maison, de laquelle tu peux disposer comme le roi de ses gabelles, aussi que tu sais ce qui se dit en commun proverbe : Que dessous mon manteau je tue le roi ; toutes ces choses t'exemptent et rendent libre de tout respect et obligation, tellement que tu peux dire de l'histoire tout ce que bon te semblera, sans crainte que l'on te calomnie pour le mal, ni qu'on te récompense pour le bien que tu en diras.

Je voudrois seulement te la donner nette et toute nue, sans ornement de Prologue, et sans ce nombre infini et grand catalogue des sonnets accoutumés, des épigrammes et des éloges, que l'on met ordinairement au commencement des livres. Car je te peux dire qu'encore qu'il m'ait coûté quelque travail à la composer, je n'en ai point trouvé de plus fâcheux que de faire cette préface que tu lis ici. J'ai plusieurs fois pris la plume pour l'écrire, et plusieurs fois aussi l'ai quittée, ne sachant point ce que j'écrirois ; et une fois entre les autres, étant en suspens avec du papier devant moi, la plume à l'oreille, le coude sur le comptoir et la main à la joue, pensant à ce que je dirois, il entra à l'improviste un mien ami, homme fort plaisant et bien entendu, lequel, me voyant si pensif, m'en demanda la cause ; et moi, ne la lui célant pas, je lui dis que je pensois au Prologue que je devois faire à l'histoire de don Quichotte, et que cela me travailloit de telle façon que je n'en voulois point faire, ni encore moins mettre en lumière les grandes prouesses d'un si noble chevalier. « Car comment voulez-vous que ne me rende pas inquiet ce que dira l'antique législateur que l'on appelle vulgaire, quand il verra qu'au bout de tant d'années comme il y a que je dors dans le silence de l'oubli, je sors à cette heure avec tous mes ans sur ma tête, et une légende sèche comme du jonc, privée de toute invention, défectueuse de style, pauvre de saillies et dépourvue de toute érudition et doc-

trine, sans notes aux marges et sans annotations à la fin du livre, comme je vois qu'il y en a d'autres, combien que fameux et profanes, lesquels sont remplis de sentences d'Aristote, de Platon et de toute la bande des philosophes, qui font étonner les lecteurs tenant les auteurs d'iceux pour hommes doctes, savans et éloquens. Et quand ils citent la sainte Écriture ! vous diriez que ce sont des saints Thomas et autres docteurs de l'Église, gardant en cela un décorum fort ingénieux : car en une ligne ils vous dépeignent un amoureux, et en une autre ils vous font un si beau petit sermon chrétien que c'est un grand contentement et plaisir de l'ouïr ou de le lire. Mon livre n'a rien de tout cela, parce que je n'ai que noter à la marge, ni que commenter à la fin, et moins encore sais quels auteurs je suis en icelui, afin de les mettre au commencement, comme ils font tous, selon l'ordre de l'A, B, C, commençant par Aristote et achevant par Xénophon, Zoïle ou Zeuxis, encore que l'un fût un médisant, et l'autre un peintre. Aussi ne verra-t-on point dans mon livre de sonnets au commencement, au moins de ces sonnets dont les auteurs soient ducs, marquis, comtes, évêques, dames ou poètes très célèbres, encore que, si j'en demandois à deux ou trois officiers de mes amis, je sais bien qu'ils m'en donneroient, et de tels que ceux des plus fameux personnages de notre Espagne ne les égaleroient pas.

« Enfin, Monsieur et ami, poursuivis-je, je suis résolu que le seigneur don Quichotte demeure enseveli en ses archives de la Manche jusqu'à ce que le Ciel envoie quelqu'un qui l'enrichisse de toutes ces choses qui lui manquent, d'autant que je me trouve incapable d'y remédier par mon insuffisance et peu de lettres, et aussi parce que naturellement je suis poltron et paresseux d'aller chercher des auteurs qui disent ce que je sais bien dire sans eux. De là vient cette rêverie et étonnement où vous m'avez trouvé,

étant cause suffisante celle que vous avez ouïe pour m'y faire entrer. »

Ce qu'entendant mondit ami, il se donna un grand coup du plat de la main au front, et, s'éclatant bien fort à rire, me dit : « Pardieu, frère, je découvre à cette heure une erreur en laquelle j'ai été tout le temps qu'il y a que je vous connois, vous tenant toujours pour homme sensé et prudent en toutes vos actions ; mais à présent je vois que vous en êtes autant éloigné comme le ciel l'est de la terre. Comme quoi est-il possible que des choses de si peu d'importance et si aisées à remédier puissent avoir la force de tenir en suspens et étonner un esprit si mûr qu'est le vôtre et si accoutumé à traverser et passer par-dessus des difficultés plus grandes que celles-là ? En bonne foi, cela ne vient pas par faute d'habileté et d'adresse, mais procède d'un excès de paresse et de pauvreté de réflexion. Voulez-vous voir si ce que je vous dis est vrai ? Or, écoutez-moi, et vous verrez comme en un clin d'œil je confondrai toutes vos difficultés et mettrai remède à tous ces défauts que vous dites qui vous tiennent en suspens et vous engardent de mettre en lumière l'histoire de votre fameux don Quichotte, flambeau et miroir de toute la chevalerie errante. — Dites-moi, lui répliquai-je, oyant ce qu'il m'alléguoit, de quelle sorte pensez-vous remplir ce vide qui cause ma crainte et débrouiller le chaos de ma confusion ? »

Àquoi il repartit : « La première chose à laquelle vous vous arrêtez touchant les sonnets, épigrammes ou éloges, qui vous manquent pour le commencement, et qui soient de personnes graves et de qualité, on y pourra donner remède, pourvu que vous-même preniez quelque peine d'en faire, et puis vous les pourrez baptiser de tel nom qu'il vous plaira, les attribuant au

prêtre Jean des Indes, ou à l'empereur de Trébizonde, desquels je sais qu'on est bien informé qu'ils ont été de fameux poètes en leur temps ; et, quand bien ils ne l'auroient point été et qu'il y auroit quelques pédans et bavards à vous mordre par derrière et à murmurer et trouver à dire à cette vérité, ne vous en souciez pas pour un liard : car, encore que l'on vous convainque de mensonge, on ne vous coupera pas pour ce sujet la main avec laquelle vous l'avez écrit.

« Quant à ce qui est de citer aux marges les livres et les auteurs dont vous tirerez les sentences et les paroles que vous mettrez en votre histoire, il n'y faut faire autre chose, sinon trouver le moyen d'alléguer à propos quelques sentences ou quelques traits de latin que vous sachiez par cœur, ou pour le moins qui ne vous coûtent guère à chercher, comme vous diriez, en parlant de la liberté et de la captivité :

NON BENE PRO TOTO LIBERTAS VENDITUR AURO.

Et tout aussitôt citer en marge Horace, ou celui qui l'a dit. Si vous traitez du pouvoir de la mort, vous pourrez venir incontinent avec ceci :

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
Regumque turres.

Si de l'amitié et de l'amour que Dieu commande de porter à votre ennemi, vous entrerez tout à l'heure même en la sainte Écriture, car vous pouvez le faire avec tant soit peu de curiosité, et dire les paroles pour le moins de Dieu même, qui sont : Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros. Si vous discourez sur les mauvaises pensées, amenez ce passage de l'Évangile : De

corde exeunt cogitationes malæ. Si de l'inconstance des amis, voilà Caton qui vous donnera son distique :

Donec eris felix, multos numerabis amicos ;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Et, avec ces petits traits de latin et autres semblables, on vous tiendra à tout le moins pour grammairien, car ce n'est pas peu d'honneur ni de profit pour le jourd'hui que de l'être.

« Et, quant à ce qui est de mettre des annotations à la fin du livre, vous le pouvez sûrement faire en cette manière. Si vous nommez quelque géant en votre livre, faites que ce soit le géant Goliath, et en cela seulement, qui ne vous coûtera quasi rien, vous avez une grande annotation, car vous pouvez mettre : « Le géant Golias ou Goliath étoit un Philistin que le pasteur David tua d'un grand coup de pierre en la vallée du Térébinthe, ainsi qu'il est raconté au livre des Rois », au chapitre où vous trouverez qu'il est écrit.

« Après cela, pour montrer que vous êtes homme savant ès lettres humaines, et aussi cosmographe, faites en sorte qu'en votre histoire le fleuve du Tage y soit nommé, et vous trouverez tout sur-le-champ en main une autre fameuse annotation, mettant : « Le fleuve du Tage fut ainsi appelé par un roi des Espagnes ; il a sa naissance en tel lieu et va mourir en la mer Océane, lavant les murs de la fameuse cité de Lisbonne ; et l'opinion commune est que son sablon est d'or, etc. » S'il est question de larrons, je vous baillerai l'histoire de Cacus, car je la sais par cœur. Si de femmes débauchées, voilà l'évêque de Mondognedo qui vous fournira de Lamia, Laïs et Flora, l'annotation desquelles vous acquerra tout plein de réputation. Si vous parlez de cruelles,

Ovide vous livrera Médée. Si de sorciers ou de sorcières, vous avez dans Homère Calypso, et Circé dans Virgile. Si c'est de capitaines valeureux, le même Jules César vous fournira de soi-même en ses Commentaires, et Plutarque vous donnera mille Alexandres. Voulez-vous parler d'amour, avec deux onces que vous saurez de la langue toscane, vous trouverez Léon Hébreu, qui vous en donnera à pleine mesure. Et, si vous ne voulez aller par les pays étranges, vous avez en votre maison Fonseca, De l'amour de Dieu, auquel est compris tout ce que vous et le plus industrieux pourra désirer en telle matière. Enfin, il n'y a autre chose, sinon que vous tâchiez de nommer ces noms ou faire mention de ces histoires que j'ai dites ici en la vôtre, et laissez-moi le soin de mettre les annotations et notes, car je vous promets de vous en remplir les marges et d'en barbouiller quatre feuilles de papier à la fin du livre.

« Venons à cette heure à la citation des auteurs qui sont contenus ès autres livres, lesquels manquent au vôtre. Le remède qu'il y a en ceci est fort aisé, car vous n'avez autre chose à faire, sinon chercher un livre qui les marque tous depuis l'A jusqu'au Z, comme vous dites, et puis vous mettrez au vôtre ce même abécédaire. Car, encore que l'on aperçoive clairement le mensonge, pour le peu de besoin que vous avez de vous en servir, il n'importe de rien ; et peut-être y aura-t-il quelqu'un d'assez simple pour croire que vous en aurez fait votre profit en votre tant naïve et sincère histoire. Et, quand cela ne serviroit d'autre chose, pour le moins ce long catalogue d'auteurs servira à donner tout d'abord quelque autorité au livre, et d'abondant qu'il n'y aura personne qui s'entremette de vérifier si vous les avez suivis ou non, n'ayant point d'intérêt à cela. Combien plus, si je comprends bien le fait, cestui votre livre n'a que faire d'aucune de ces choses

que vous dites lui manquer, parce que ce n'est tout qu'une invective contre les livres de chevalerie, desquels Aristote ne s'est jamais souvenu, ni saint Basile n'en aura rien dit, ni Cicéron aussi. Ni n'est comprise, sous leurs fabuleuses inepties, aucune ponctualité ni apparence de vérité, ni pareillement les observations de l'astrologie ni les mesures de géométrie ne lui importent, ni même la réfutation des argumens dont la rhétorique se sert : aussi n'a-t-il que faire de prêcher à personne, mêlant l'humain avec le divin, qui est une espèce de mélange dont ne se doit revêtir aucun entendement chrétien. Il faut qu'il se serve seulement de l'imitation en ce qu'il écrira, que tant plus elle sera parfaite, d'autant meilleur sera ce qui s'écrira. Et puisque cette votre composition ne regarde pas plus outre que pour abattre et ruiner l'autorité et le crédit que les livres de chevalerie ont acquis au monde parmi le commun peuple, il n'est jà besoin que vous alliez mendier des sentences de philosophes, des conseils de la sainte Écriture, des fables de poètes, des oraisons de rhétoriciens, ni des miracles des saints, mais seulement de tâcher que votre discours aille rondement, avec paroles significatives, honnêtes et bien colloquées, que les périodes en soient bien résonnantes et plaisantes, représentant en tout ce qui vous sera possible votre but, donnant à entendre vos conceptions, sans les embarrasser ni les rendre pleines d'obscurité. Tâchez aussi qu'en la lecture de votre histoire le mélancolique soit ému à rire, que le rieur le soit encore plus, le simple ne s'ennuie point, l'homme d'esprit en admire l'invention, le grave ne la méprise, et aussi que le prudent lui donne quelque louange. Et en effet prenez votre visée à ce but, que vous abattiez la machine mal fondée de ces livres de chevaliers, haïs de tant de personnes et loués de beaucoup plus. Que si vous en venez à bout, vous n'aurez pas peu fait. »

J'écoutai avec un grand silence ce que ce mien ami me disoit, et imprimai tellement ses raisons en mon entendement que sans aucune controverse je les approuvai pour bonnes, et d'icelles mêmes en voulus faire ce prologue, auquel tu verras, bénin lecteur, la prudence de mon ami, ma bonne fortune de rencontrer en temps si opportun un tel conseiller, et ton soulagement de trouver l'histoire du fameux don Quichotte de la Manche tant sincère et non enchevêtrée ni embrouillée, duquel l'opinion est, parmi tous les habitans du district du champ de Montiel, qu'il fut le plus chaste amoureux et le plus vaillant chevalier qui se soit vu, depuis plusieurs années en çà, en ces contrées-là. Je ne veux pas te faire trouver plus grand le service que je te fais en te donnant la connoissance d'un si notable et si honorable chevalier ; mais je veux que tu me remercies de la connoissance que je t'aurai donnée du fameux Sancho Pança, son écuyer, en la personne duquel, à mon avis, je te donne marquées toutes les grâces d'écuyer qui sont répandues en tout le bataillon de ces livres vains de chevalerie. Et, avec cela, Dieu te tienne en santé, et qu'il ne m'oublie pas. Salut !

1. Il y a ici un jeu de mots intraduisible, basé sur manto, manteau, et mato, je tue.

2. Ce distique est d'Ovide, et non de Caton.

Première partie · I

l n'y a pas longtemps qu'en un lieu de la Manche du nom duquel je ne me veux souvenir demeuroit un gentilhomme de ceux qui ont la lance au râtelier, une targe antique, un roussin maigre et

un levrier bon coureur. Une marmite, un peu plus de bœuf que de mouton, un saupiquet la plupart du temps à souper, des œufs et du lard les samedis, des lentilles le vendredi et quelque pigeonneau de surcroît les dimanches, consommoient les trois parts de son bien. Le reste s'employoit en une saie de fin drap et en des chausses de velours pour les fêtes, avec ses pantoufles de même, et les jours ouvriers il se paroit de son gris de minime des plus fins. Il avoit en sa maison une gouvernante qui passoit quarante ans, une nièce qui n'en avoit pas encore vingt, et un valet bon pour les champs et pour la place, lequel selloit aussi bien le roussin comme il prenoit la serpe. L'âge de notre gentilhomme approchoit de cinquante ans. Il étoit de forte complexion, sec de corps et maigre de visage ; il étoit toujours fort matinal et grand amateur de la chasse. On veut dire qu'il avoit le surnom de Quixada ou Quesada (car en ceci il y a quelque différend entre les auteurs qui écrivent de ce fait), encore que par conjectures vraisemblables on pense qu'il s'appeloit Quixana ; mais cela importe peu à notre conte : il suffit qu'en la narration d'icelui on ne sorte un seul point de la vérité.

Il faut donc savoir que le temps que notre susdit gentilhomme étoit oisif (qui étoit la plupart de l'année), il s'adonnoit à lire des livres de chevalerie avec tant d'affection et de goût qu'il oublia quasi entièrement l'exercice de la chasse et même l'administration de ses biens, et passa si avant sa curiosité et folie en cela qu'il vendit plusieurs minots de terre de froment pour acheter des livres de chevalerie afin de les lire, et par ce moyen il en porta à la maison tout autant qu'il en put recouvrer ; mais, d'entre tous, pas un ne lui sembloit si beau que ceux que composa le fameux Félician de Silva, parce que la clarté de leur prose et leurs raisons embrouillées lui sembloient faites comme de perles, et plus en-

core quand il venoit à lire ces belles paroles d'amours et cartels de défi, là où en plusieurs endroits il trouvoit écrit : La raison de la déraison qui se fait à ma raison de telle sorte affoiblit ma raison qu'avec raison je me plains de votre beauté ; et aussi quand il lisoit : Les beaux cieux qui de votre divinité divinement vous fortifient avec les étoiles et vous rendent méritante du mérite que mérite votre grandeur.

Avec ces belles raisons, le pauvre chevalier perdoit le jugement, et se travailloit pour les entendre et en arracher le sens des entrailles, lequel n'eût pas pu tirer ni n'eût entendu Aristote même, s'il fût ressuscité pour cet effet seul. Il n'étoit pas fort bien d'accord des coups et blessures que don Belianis donnoit et recevoit : car il s'imaginoit que, pour habiles que fussent les chirurgiens qui l'avoient pansé, il ne se pouvoit faire que le visage et tout le reste du corps ne lui demeurassent pleins de cicatrices et de marques. Mais, nonobstant tout cela, il louoit fort son auteur de ce qu'il achevoit son livre par la promesse de cette aventure qui ne se pouvoit mettre à fin, et plusieurs fois il lui vint un désir de prendre la plume et la terminer selon qu'il est dit là et comme il se promet, et sans aucun doute il l'eût fait, même en fût venu à bout, si d'autres plus grandes et continuelles pensées ne l'en eussent empêché. Il eut souventefois dispute avec le curé de son lieu (qui étoit homme savant et gradué à Siguenza) sur ce point, savoir : qui avoit été meilleur chevalier, Palmerin d'Angleterre, ou Amadis de Gaule ; mais maître Nicolas, barbier du même bourg, disoit que pas un n'approchoit du chevalier de Phébus, et que, si quelqu'un lui pouvoit être comparé, c'étoit don Galaor, frère d'Amadis de Gaule, parce qu'il étoit d'une humeur qui s'accommodoit bien à tout, et qu'il n'étoit pas si mignard ni si grand

pleureur comme son frère, et que, pour le regard de la vaillance, il ne lui en devoit rien.

En résumé, il s'embarrassa tant en sa lecture qu'il y passoit les nuits tout entières, du soir au matin, et les jours du matin jusqu'au soir. Et par ainsi du peu dormir et beaucoup lire, son cerveau se sécha de telle sorte qu'il en vint à perdre le jugement. Il emplit sa fantaisie de tout ce qu'il lisoit en ses livres, tant des enchantemens comme des querelles, batailles, défis, blessures, passions, amours, tourmens et extravagances impossibles ; et il lui entra tellement en l'imagination que toute cette machine de songes et d'inventions qu'il lisoit étoit vérité que pour lui il n'y avoit autre histoire plus véritable ni plus certaine en tout le monde. Il disoit que le Cid Ruy Diaz avoit été fort bon chevalier, mais qu'il n'y avoit point de comparaison de lui au chevalier de l'Ardente Épée, lequel d'un seul revers avoit coupé par la moitié deux fiers et démesurés géans. Il étoit bien mieux d'accord avec Bernard del Carpio, parce qu'à Roncevaux il avoit tué Roland l'enchanté, usant de l'industrie d'Hercule quand il étouffa entre ses bras Antée, le fils de la Terre. Il disoit tout plein de bien de Morgant le géant, parce qu'encore qu'il fût de cette race des géans qui tous sont superbes et mal courtois, lui seul étoit affable et bien appris. Mais surtout il étoit bien avec Renaud de Montauban, et principalement lorsqu'il le voyoit sortir de son château et voler tous ceux qu'il rencontroit, et quand au pays de par delà il déroba l'idole de Mahomet, qui étoit toute d'or, selon que son histoire le raconte. Il eût volontiers donné sa gouvernante et même sa nièce par-dessus afin d'administrer une bonne quantité de coups de pied à ce traître de Ganelon.

En effet, son jugement étant tout à fait perdu, il vint à tomber en la plus étrange pensée que jamais tomba fol au monde ; ce fut qu'il lui sembla être fort à propos et nécessaire, tant pour l'accroissement de son honneur que pour le service de la république, qu'il se fît chevalier errant, et qu'il s'en allât par tout le monde avec ses armes et son cheval pour chercher les aventures et s'exercer en tout ce qu'il avoit lu que les chevaliers errans s'exerçoient, remédiant à toutes sortes d'injures et de griefs, et se mettant en des occasions et dangers d'où, en les mettant à fin, il acquît un perpétuel bon bruit et renommée. Le pauvre homme s'imaginoit déjà être, par la valeur de son bras, couronné pour le moins empereur de Trébizonde, et, ainsi plongé en ces agréables pensées et emporté de l'étrange contentement qu'il sentoit en icelles, il se hâta d'effectuer ce que tant il désiroit. Et la première chose qu'il fit fut de nettoyer des armes qui avoient été à ses bisaïeux, lesquelles, depuis plusieurs siècles, ayant été mises et oubliées en un coin, étoient toutes rouillées et pleines de moisissure. Il les nettoya et les raccommoda le mieux qu'il put ; mais il remarqua en elles un grand défaut, c'étoit qu'elles n'avoient point de heaume complet, mais seulement un simple morion : toutefois son industrie suppléa à cela, parce qu'il fit avec du carton une espèce de demi-salade, laquelle, agencée et enchâssée avec le morion, faisoit une apparence de salade entière. La vérité est que, pour éprouver si elle étoit forte et pourroit résister à l'effort d'un coup de coutelas, il tira son épée et lui en donna deux coups ; mais du premier et tout en un instant il défit ce qu'il avoit fait en une semaine. Il ne laissa pas pourtant de trouver mauvaise la facilité avec laquelle il l'avoit mise en pièces, et, pour s'assurer contre ce danger, il la refit de nouveau, la garnissant de barres de fer par dedans, tellement qu'il demeura satisfait de la force

d'icelle, et, sans en vouloir faire autre nouvelle expérience, il la réputa et la tint pour un heaume très fin.

Il alla à l'heure même voir son roussin, et, encore qu'il eût plus de quartiers que la réale n'a de quarts, et plus de taches que le cheval de Gonnelle : Cui tantum pellis ossa fuit, néanmoins il lui sembla que ni le Bucéphale, cheval d'Alexandre ni Babiéca, celui du Cid, ne s'égaloient point à lui. Il passa quatre jours à s'imaginer quel nom il lui imposeroit, parce que, selon qu'il se persuadoit lui-même, ce n'étoit pas raison que le cheval d'un chevalier si fameux et qui de soi étoit si bon demeurât sans avoir un nom remarquable, et par ainsi il tâchoit de lui en accommoder un de telle sorte qu'il déclarât quel il avoit été devant qu'il fût à un chevalier errant et quel il étoit pour lors, puisqu'il étoit bien raisonnable que, son seigneur changeant de condition, il changeât aussi de nom, et qu'il en prît un fameux et de bon bruit, tel qu'il convenoit au nouvel ordre et nouvel exercice dont il faisoit déjà profession ; et ainsi, après plusieurs noms qu'il forma, effaça et ôta, ajouta, défit et refit en sa mémoire et imagination, enfin il vint à le nommer Rossinante, nom, à son avis, haut, résonnant et significatif de ce qu'il avoit été quand il fut roussin auparavant, et de ce qu'il étoit à présent, qui étoit devant et le premier de tous les roussins du monde.

Ayant imposé le nom à son cheval tant à son goût et contentement, il en voulut aussi prendre un pour soi-même, et en cette pensée il passa huit autres jours, et enfin se vint à appeler don Quichotte ; d'où, comme dit est, les auteurs de cette tant véritable histoire ont pris sujet de dire que sans doute il se devoit appeler Quixade, et non pas Quesada, comme d'autres l'ont voulu assurer ; mais, se souvenant que le valeureux Amadis ne s'étoit

pas contenté de s'appeler seulement et simplement Amadis, mais qu'il y avoit ajouté le nom de son royaume et de sa patrie pour la rendre plus fameuse, s'appelant Amadis de Gaule, aussi voulut-il, comme bon chevalier, ajouter au sien le nom de son pays et s'appeler don Quichotte de la Manche, par où, à son avis, il déclaroit fort clairement sa race et sa patrie, et l'honoroit beaucoup en prenant le surnom d'icelle.

Étant donc ses armes nettes et ayant fait de son morion un armet, imposé le nom à son roussin et confirmé lui-même le sien, il se persuada qu'il ne lui manquoit autre chose, sinon de chercher une dame de laquelle il devînt amoureux, d'autant que le chevalier errant sans amours étoit un arbre sans feuille et sans fruit et un corps sans âme. Il se disoit à lui-même : « Si de malheur ou de bonne fortune je rencontre par là quelque géant (comme d'ordinaire il arrive aux chevaliers errans), et que je l'abatte d'un coup de lance ou que je le coupe par la moitié du corps, ou que finalement je le vainque ou subjugue, ne sera-t-il pas bon d'avoir à qui l'envoyer présenter, et qu'il entre et se mette à genoux devant ma douce maîtresse, et qu'il dise d'une voix humble et basse : « Je suis le géant Caraculiambro, seigneur de l'île de Malindranie, qui ai été vaincu en combat singulier par le chevalier qui ne peut être assez hautement loué don Quichotte de la Manche, lequel m'a commandé et enchargé de me présenter devant vous afin que votre Grandeur dispose de moi à sa volonté. » Oh ! que notre bon chevalier fut aise quand il eut fait ce discours, et encore plus quand il trouva à qui donner le nom de maîtresse, et ce fut, à ce que l'on croit, qu'en un lieu proche du sien, il y avoit une jeune fille d'un laboureur de fort bonne apparence, de laquelle il avoit été autrefois amoureux (bien que, comme l'on pense, elle n'en sut jamais rien ni ne s'en aperçut aucunement). Elle s'appelait Al-

donsa Lorenzo, et à celle-ci il lui sembla être fort à propos de lui donner le titre de dame de ses pensées, et, lui cherchant un nom qui ne discordât pas beaucoup du sien, et qui sentît un peu celui de princesse et grande dame, il vint à l'appeler Dulcinée du Toboso, parce qu'elle étoit native du Toboso, nom, à son avis, musical et rare et bien significatif, comme l'étoient tous les autres qu'il avoit imposés à lui et à tout ce qui lui appartenoit.

1. On pense que ce lieu est Argamasilla de Alba.

2. Comme il n'y avait pas d'université à Siguenza, Cervantes parle donc ici ironiquement.

3. Cuarto, qui est une petite monnaie de cuivre, exprime aussi une infirmité qui attaque le pied du cheval. Il y a donc là un jeu de mots impossible à rendre en français.

4. Gonnelle, Gonela, bouffon du duc Borso de Ferrare, qui vivait au xv siècle.

5. Quixote veut dire cuissart ; quixada, mâchoire ; quesada, tarte au fromage.

Première partie · II

es préparatifs étant donc ainsi faits, il ne voulut pas différer plus longtemps à effectuer sa délibération, le pressant à cela la privation qu'il pensoit que le monde recevoit de son retardement, selon le grand nombre de griefs qu'il pensoit défaire, de torts que redresser, d'injures qu'amender, d'abus qu'améliorer et de dettes que satisfaire. Et ainsi, sans communiquer à personne son inten-

tion et sans qu'aucun le vît, un matin, devant le jour (qui étoit un des plus chauds du mois de juillet), il s'arma de toutes pièces, monta sur Rossinante, ayant mis sa mal agencée salade, embrassa son écu, prit sa lance, et, par la fausse porte d'une basse-cour, sortit à la campagne avec un très grand contentement, et tout ému de joie de voir avec combien de facilité il avoit donné commencement à son bon désir. Mais à peine se vit-il aux champs qu'une pensée terrible le vint assaillir, et telle que peu s'en fallut qu'il ne quittât l'entreprise qu'il avoit commencée : ce fut qu'il lui vint en mémoire qu'il n'étoit pas fait chevalier, et que, conformément à la loi de la chevalerie, il ne pouvoit ni ne devoit prendre les armes ni entreprendre combat contre aucun chevalier ; et, encore qu'il l'eût été, il devoit porter des armes blanches comme nouveau chevalier, sans aucune devise en son écu, jusques à ce que, par sa vertu, il en eût gagné quelqu'une. Ces pensées le firent chanceler en sa résolution ; mais, sa folie ayant plus de force que toute autre raison, il proposa de se faire donner l'ordre de chevalier par le premier qu'il rencontreroit, à l'imitation de plusieurs autres qui en avoient fait de même, suivant ce qu'il avoit lu aux livres qui l'avoient réduit en cet état. Pour le regard des armes blanches, il pensoit fourbir les siennes de telle sorte (en ayant le loisir) qu'elles le seroient plus qu'une hermine, et ainsi il se calma et poursuivit son chemin, sans en tenir d'autre que celui où son cheval le conduisoit, croyant qu'en cela consistoit la force des aventures.

Or, comme notre nouvel aventurier alloit cheminant, aussi alloit-il parlant à soi-même et disant : « Qui est-ce qui doute qu'au temps à venir, lorsque l'on mettra en lumière la vraie histoire de mes faits renommés, le sage qui les écrira ne mette, quand il viendra à raconter cette mienne première sortie, de si grand ma-

tin, en cette sorte : « À peine avoit le blond Apollon étendu sur la face de l'ample et spacieuse terre les tresses dorées de ses beaux cheveux, et à grand'peine les petits et peints oisillons avec leurs langues fendues avoient salué d'une douce et melliflue harmonie la venue de la rosine Aurore, laquelle, abandonnant la délicate couche de son jaloux mari, se montroit aux mortels par les portes et balcons du manchègue horizon, quand le renommé chevalier don Quichotte de la Manche, laissant les plumes paresseuses, monta sur son fameux cheval Rossinante, commença à cheminer par l'ancien et bien connu champ de Montiel » (et la vérité est qu'il cheminoit par icelui). Puis ajouta, disant : « Heureux âge et siècle heureux celui auquel sortiront en lumière mes fameux exploits, dignes d'être gravés en bronze, incisés en marbre et peints sur des tableaux, pour servir de mémoire au temps futur ! Ô toi, sage enchanteur, qui que tu sois, à qui il écherra d'être chroniqueur de cette rare histoire, je te supplie de n'oublier pas mon bon Rossinante, mon éternel compagnon en toutes mes voies et carrières. » Incontinent il se remettoit à dire (comme si véritablement il eût été amoureux) : « Ô princesse Dulcinée, dame de ce chétif cœur, vous m'avez fait un grand grief de me chasser et me reprocher avec tant de rigueur, en me commandant de ne paroître jamais plus devant votre beauté. Plaise à vous, Madame, de vous remémorer de cestui cœur de votre sujet qui souffre tant de misères pour votre amour. » Avec ces folies il en enfiloit encore d'autres, toutes à la manière de celles que ses livres lui avoient enseignées, imitant de tout son pouvoir leur langage ; et avec cela cheminoit tant à loisir et le soleil montoit en si grande hâte et avec tant d'ardeur qu'elle eût été suffisante à lui fondre la cervelle, s'il en eût eu.

Il chemina quasi tout ce jour-là sans qu'il lui arrivât chose qu'il fût digne de raconter, de quoi il étoit désespéré, car il eût voulu rencontrer tout à l'heure même une personne avec laquelle il eût pu expérimenter la valeur de son fort bras. Il y a des auteurs qui disent que la première aventure qui lui arriva fut celle du port Lapice ; d'autres disent que ce fut celle des moulins à vent ; mais ce que j'ai pu vérifier en ce cas et ce que j'en ai trouvé par écrit ès Annales de la Manche est qu'il chemina tout ce jour-là, et sur la nuit son roussin et lui se trouvèrent bien las et mourans de faim, et que, regardant de toutes parts s'il ne découvriroit point quelque château ou bien quelque logette de bergers où se retirer et là où il pût remédier à sa grande nécessité, il vit, non pas fort loin du chemin par lequel il alloit, une taverne qui lui fut comme s'il eût vu une étoile qui l'eût conduit aux portails, voire plutôt au palais de sa rédemption. Il se hâta de cheminer et y arriva au temps que la nuit venoit. Il y avoit d'aventure à la porte de cette taverne deux jeunes femmes, de celles qu'on appelle de nos sœurs, lesquelles alloient à Séville avec des muletiers qui se rencontrèrent ce soir-là au gîte en la même taverne ; et, comme à notre brave aventurier tout ce qu'il pensoit, voyoit ou s'imaginoit, lui sembloit être fait et se passer de la même façon que ce qu'il avoit lu, tout aussitôt qu'il vit la taverne, il se représenta que c'étoit un château avec ses quatre tours et chapiteaux de reluisant argent, sans qu'il y manquât même son pont-levis et ses creux fossés, avec tous les accessoires et parties qui se représentent ordinairement en semblables châteaux. Il s'approcha de la taverne, qui lui sembloit un château, et, à un petit trait d'icelle, il retint la bride à Rossinante, attendant que quelque nain se mît entre les créneaux pour donner le signal avec une trompette qu'il arrivoit un chevalier au château ; mais, comme il vit qu'on tardoit trop et

que Rossinante se hâtoit afin d'arriver à l'écurie, il s'approcha de la porte de la taverne et vit les deux jeunes filles débauchées qui étoient là, lesquelles lui semblèrent deux belles damoiselles ou deux gracieuses dames qui s'ébattoient devant la porte du château.

En ces entrefaites, il advint d'aventure qu'un porcher qui ramassoit parmi des chaumes un troupeau de porcs (car, sans parler par honneur, ils s'appellent ainsi) sonna un cornet, au son duquel ils se ramassèrent, et à l'instant se représenta à don Quichotte ce qu'il désiroit, qui étoit que quelque nain donnât le signal de sa venue, et ainsi, avec un extrême contentement, il arriva près de la taverne et de ces dames, lesquelles, comme elles virent venir un homme armé de telle façon, et avec la lance et l'écu, toutes épouvantées se vouloient retirer au dedans de la taverne ; mais don Quichotte, comprenant par leur fuite qu'elles avoient peur, haussa sa visière de carton, et, découvrant son visage sec et poudreux, d'une gentille façon et d'une voix posée leur dit : « Que vos Grâces ne fuient pas ni ne craignent qu'on leur fasse aucun déplaisir, car il n'appartient ni n'est bienséant à l'ordre de chevalerie, dont je fais profession, de faire aucun tort à personne, combien moins à de si hautes damoiselles comme vos personnes le démontrent. » Les filles le regardoient et lui cherchoient à voir le visage, que la mauvaise visière leur cachoit. Mais, comme elles s'entendirent appeler damoiselles, chose qui étoit si éloignée de leur profession, elles ne se purent tenir de rire, tellement que don Quichotte vint à se mettre en colère et à leur dire : « Le beau maintien et modestie est bienséant aux belles ; c'est un argument de grande folie aux dames que le ris qui procède d'une légère cause ; mais je ne vous le dis pas afin que vous vous en affligiez ou montriez du mécontentement, car mon

intention n'est autre que de vous rendre du service. » Le langage, qui n'étoit point entendu par ces dames, et l'air étrange de notre chevalier, accroissoient en elles la risée, et en lui la colère, et elle eût bien passé plus outre, si sur ces entrefaites l'hôte ne fût sorti, homme qui, pour être fort gras, étoit fort pacifique, lequel, voyant cette figure contrefaite, armée d'armes si disparates qu'étoient la bride, la lance, la targe et le corselet, il ne s'en fallut rien qu'il n'accompagnât ces filles en la démonstration de son contentement. Mais en effet, craignant la machine de tant d'attirail, il se résolut de lui parler courtoisement, et, pour ce, lui dit ainsi : « Seigneur chevalier, si Votre Grâce cherche logis, hormis le lit (parce qu'en cette taverne il n'y en a pas un), tout le reste s'y trouvera en grande abondance. » Don Quichotte, voyant l'humilité du gouverneur de la forteresse (car tels lui semblèrent le tavernier et la taverne), lui répondit : « Pour moi, Seigneur châtelain, quoi que ce soit me suffit, parce que mes exercices sont les armes, et mon repos est de combattre. » L'hôte pensa qu'il l'avoit appelé Castellano (châtelain et Castillan), estimant peut-être qu'il étoit des francs et bons Castillans, encore qu'il fût du pays d'Andalousie, et de ceux de la plage de San Lucar, pas moins larron que Cacus, ni moins fripon qu'un écolier ou page, et partant lui répondit : « Monsieur, à ce compte-là, vos lits seront des roches dures, et votre dormir est toujours veiller, ce qui étant ainsi, vous pouvez bien mettre pied à terre, avec assurance de trouver en cette loge mainte et mainte occasion pour vous garder de dormir toute une année, combien plus une seule nuit. »

Disant cela, il s'en alla tenir l'étrier à don Quichotte, lequel descendit de cheval avec grande difficulté et travail, comme celui qui, de tout ce jour-là, n'avoit pas déjeuné. Il dit ensuite à l'hôte qu'il eût bien soin de son cheval, parce que c'étoit la meilleure

pièce qui mangeât pain au monde. Le tavernier le regarda, mais il ne lui sembla pas si bon que don Quichotte disoit, pas même de la moitié, et, l'ayant accommodé en l'écurie, il s'en retourna voir ce que son hôte désiroit, lequel se faisoit désarmer par ces filles (qui s'étoient déjà réconciliées avec lui), lesquelles, après lui avoir ôté la pièce de devant et celle de derrière, jamais ne lui surent ni ne purent désenchâsser le gorgerin, ni lui ôter sa maudite salade, qu'il avoit liée avec des rubans verts, et falloit les couper, parce qu'on ne pouvoit pas défaire les nœuds ; mais il ne le voulut permettre en façon quelconque, et ainsi demeura toute la nuit avec l'armet en tête, qui étoit la plus gracieuse et étrange figure que l'on eût su penser ; et en le désarmant, comme il s'imaginoit que ces coureuses qui le désarmoient étoient quelques dames de qualité et maîtresses de ce château, il leur dit d'une fort bonne grâce : « Jamais il n'y a eu chevalier si bien des dames servi comme le fut don Quichotte : lorsque de son village il vint, damoiselles avoient soin de lui, et princesses de son coursier, ou Rossinante, car tel est le nom, Mesdames, de mon cheval, et don Quichotte de la Manche est le mien : car, encore que je n'eusse voulu me découvrir jusqu'à ce que les hautes prouesses faites pour votre service et pour moi m'eussent fait connoître, néanmoins la nécessité d'accommoder à la présente matière ce vieux roman de Lancelot a été cause de vous faire savoir mon nom avant l'heure ; mais un temps viendra auquel vous me commanderez, et moi j'obéirai, et la valeur de mon bras découvrira le désir que j'ai de vous rendre du service. » Les jeunes filles, qui n'étoient accoutumées à ouïr de tels traits de rhétorique, ne répondoient pas un seul mot, seulement elles lui demandèrent s'il vouloit manger quelque chose. « Oui-da, je prendrois bien quoi

que ce soit, répondit don Quichotte, car, à ce qu'il m'en semble, il me viendroit fort à propos. »

Il se rencontra d'aventure que ce jour-là étoit un vendredi ; et n'y avoit en toute la taverne, sinon quelques portions d'un poisson qu'on appelle en Castille abadexo, et en Andalousie bacallao, et en d'autres lieux curadillo, et encore en d'autres truchuela. On lui demanda si, par aventure, il mangeroit bien de cette truitelle, parce qu'il n'y avoit point d'autre poisson que lui donner. « Pourvu qu'il y ait plusieurs truchuelas, qui veulent dire truitelettes, répondit don Quichotte, elles pourront bien servir d'une grosse truite : car ce m'est tout un que l'on me donne huit réales simples, ou bien une pièce de huit réales ; et combien plus qu'il se pourroit faire que ces truitelettes fussent comme le veau, qui est meilleur et plus délicat que le bœuf, et le chevreau que le bouc. Mais soit ce que ce soit, pourvu qu'il vienne vitement, car le travail et le fardeau des armes ne se peut porter sans la permission de l'estomac. » On lui mit la table à la porte de la taverne pour être plus à la fraîche, et l'hôte lui apporta une portion de cette morue mal détrempée, et encore plus mal cuite, et un pain aussi noir et moisi que ses armes ; mais il y avoit grand sujet de rire à le voir manger, parce que, comme il avoit la salade en tête et la visière haussée, il ne pouvoit rien mettre en sa bouche avec ses mains, si un autre ne le lui baillait et l'appâtoit, tellement que l'une de ces dames faisoit cet office ; mais il ne fut pas possible de lui donner à boire, et n'y eût eu aucun moyen de ce faire, si le tavernier n'eût percé une canne, de laquelle lui ayant mis un des bouts en la bouche, il lui versoit du vin par l'autre, et le chevalier prenoit le tout en patience, afin de ne rompre pas les rubans de son armet. En ces entrefaites, il arriva à la taverne un châtreur de porcs ; et, comme il arriva, il sonna son sifflet quatre ou cinq fois,

ce qui acheva de confirmer à don Quichotte qu'il étoit en quelque fameux château, et qu'on le servoit en musique, et que la merluche c'étoit truite, le pain de pur froment, aussi que ces coureuses étoient de grandes dames, et le tavernier châtelain du château, et par ce moyen il tenoit pour bien avisées sa résolution et sa sortie. Mais ce qui plus le fatiguoit étoit de ne se voir point armé chevalier, parce qu'il lui sembloit qu'il ne se pouvoit légitimement mettre à aucune entreprise sans avoir reçu l'ordre de chevalerie.

1. Puerto, port, veut dire un passage dans les montagnes. On connaît, à Bagnères-de-Luchon, le port de Venasque.

2. Au lieu de taverne, qui n'exprime pas bien exactement le sens de l'espagnol, des traducteurs modernes ont conservé le mot de venta. La venta est une mauvaise auberge où la chambre à coucher est attenante à l'écurie.

3. Castellano, qui veut dire châtelain et Castillan, donne lieu ici à un jeu de mots intraduisible.

4. Truchuela, qui veut dire morue sèche, est aussi le diminutif de trucha, truie.

Première partie · III

tant ainsi travaillé de cette pensée, il abrégea son maigre souper de taverne, lequel étant achevé, il appela l'hôte, et, s'étant enfermé avec lui en l'écurie, il se mit à genoux devant lui, disant : « Je ne me lèverai jamais d'où je suis, valeureux chevalier, jusqu'à ce que votre courtoisie m'octroie un don que je lui veux demander,

lequel tournera à votre louange et au profit du genre humain. » Le tavernier, voyant son hôte à ses pieds et oyant de telles raisons, le regardoit tout confus, sans savoir que faire ni que lui dire, et insistoit fort afin de le faire lever, mais il ne le voulut jamais, jusqu'à ce qu'il lui dît qu'il lui octroyoit le don qu'il lui demandoit. « Je n'espérois pas moins de votre grande magnificence, Monseigneur, répondit don Quichotte : partant je vous dis que le don que je vous ai demandé, et qui de votre libéralité m'a été octroyé, est que le jour de demain vous me fassiez chevalier, et cette nuit je ferai la veille des armes en la chapelle de votre château, puis demain s'accomplira ce que tant je désire, afin de pouvoir, comme le devoir le requiert, aller par toutes les quatre parties du monde, cherchant les aventures au profit des nécessiteux et indigens, ainsi que c'est l'obligation de la chevalerie et des chevaliers errans, comme je suis, de qui le désir est enclin à semblables hauts faits. »

Le tavernier, lequel, comme dit est, étoit un peu matois, et qui avoit déjà quelque atteinte du défaut de jugement de son hôte, acheva de le croire tout à fait quand il eut achevé d'ouïr de si belles raisons, et, pour avoir de quoi rire cette nuit-là, il se résolut de seconder son humeur, et ainsi lui dit que c'étoit fort bien fait à lui d'avoir un si bon désir, et qu'un tel dessein étoit propre et naturel aux chevaliers tant principaux, comme il paroissoit être et comme sa gaillarde présence le démontroit, et que lui-même aussi, ès ans de sa jeunesse, il s'étoit adonné à cet exercice honorable, allant chercher aventure par diverses parties du monde sans qu'il eût laissé de visiter les perchèles de Malaga, les îles de Riaran, la banlieue de Séville, l'aqueduc de Ségovie, les plantations d'oliviers de Valence et la rondille de Grenade, la plage de San Lucar, le haras de Cordoue, les cabarets de Tolède,

et autres divers endroits où il avoit exercé la légèreté de ses pieds et la subtilité de ses mains, en faisant plusieurs tours, attrapant force veuves, gâtant quelques filles, trompant nombre de pauvres orphelins, et finalement se faisant connoître par toutes les cours et tribunaux qu'il y a quasi en toute l'Espagne, et qu'enfin il s'étoit venu retirer en ce sien château, où il vivoit de son bien et de celui d'autrui, recevant en icelui tous les chevaliers errans, de quelque qualité et condition qu'ils fussent, seulement pour la grande affection qu'il leur portoit, et afin qu'ils partageassent leurs biens avec lui en échange de son bon désir. Il lui dit aussi qu'en ce sien château il n'y avoit aucune chapelle où il pût faire la veille des armes, à cause qu'elle étoit abattue pour la rebâtir de nouveau, mais qu'en cas de nécessité il savoit qu'elle se pouvoit bien faire partout, et que pour cette nuit il la pouvoit faire en une cour du château, et le lendemain matin, moyennant l'aide de Dieu, l'on feroit les cérémonies requises, de telle sorte qu'il seroit armé chevalier, et tant chevalier qu'il ne le pourroit être davantage au monde.

Il lui demanda s'il portoit de l'argent, et don Quichotte répondit qu'il n'en avoit pas une maille, parce qu'il n'avoit jamais lu dans les histoires de chevaliers errans que pas un d'eux en eût porté. À cela le tavernier lui dit qu'il s'abusoit : car, supposé qu'en l'histoire il ne s'en fît point de mention, parce qu'il sembloit aux auteurs d'icelles qu'il n'étoit de besoin d'écrire une chose si claire et si nécessaire à porter, comme étoient de l'argent et des chemises blanches, il ne falloit pas pourtant croire qu'ils n'en portassent point, et partant qu'il tînt pour certain et avéré que tous les chevaliers errans, desquels tant de livres sont pleins et farcis, portoient leurs bourses bien ferrées pour ce qu'il leur pouvoit arriver, et que mêmement ils portoient des chemises et

un petit coffret plein d'onguent pour panser les blessures qu'ils recevoient, parce qu'ès champs et déserts où ils combattoient et en sortoient blessés, il ne se trouvoit pas toujours qui les pansât, si ce n'étoit qu'ils eussent quelque sage enchanteur pour ami, qui les secourût incontinent, faisant porter par l'air en une nuée quelque damoiselle ou un nain avec quelque fiole d'eau de telle vertu qu'en en tâtant seulement une petite goutte, tout à l'instant ils étoient guéris de leurs plaies et blessures, comme s'ils n'eussent eu mal aucun ; mais que, lorsqu'ils n'avoient pas cette commodité-là, les chevaliers du temps passé tenoient pour chose plus sûre que leurs écuyers fussent bien garnis d'argent et d'autres choses nécessaires, comme étoient de la charpie et des onguens pour se panser ; et, quand il arrivoit que tels chevaliers n'avoient point d'écuyers (ce qui étoit fort rare), eux-mêmes portoient tout en un bissac fort petit, qui ne paroissoit quasi point sur la croupe du cheval, comme si c'eût été autre chose de plus d'importance, parce que pour un tel sujet porter bissac n'étoit pas fort reçu entre les chevaliers errans ; et partant il lui conseilloit, voire même lui pouvoit commander, comme à son filleul qu'il devoit bientôt être, qu'il ne se mît point aux champs désormais sans argent et sans les préparatifs requis et nécessaires, et qu'il verroit qu'il s'en trouveroit bien lorsque moins il y penseroit. Don Quichotte lui promit d'accomplir fort exactement tout ce qu'il lui conseilloit ; et sur ce ils donnèrent incontinent ordre comment se feroit la veille des armes en une grande cour qui étoit à côté de la taverne, et don Quichotte, les ramassant toutes, les mit sur une auge qui étoit là auprès d'un puits ; et, ayant embrassé son écu, il empoigna sa lance, et, avec une noble contenance, il commença à se promener devant cette auge, et lorsqu'il commença sa promenade la nuit commençoit à tomber.

Le tavernier conta à tous ceux qui étoient logés en la taverne la folie de son hôte, cette veille des armes, et comme il s'attendoit d'être fait chevalier. Ils s'ébahirent tous d'une si étrange espèce de folie, et l'allèrent contempler de loin, et virent qu'avec une contenance posée, parfois il se promenoit, puis d'autres fois, étant appuyé sur sa lance, jetoit les yeux sur ses armes, sans les en ôter pour un bon espace de temps. Cependant la nuit acheva de se fermer, toutefois avec tant de clarté de la lune qu'elle pouvoit lutter avec celui qui la lui communiquoit, tellement que tout ce que le nouveau chevalier faisoit étoit fort bien vu de tous.

Sur ces entrefaites il prit fantaisie à un des muletiers qui étoient dans la taverne d'aller donner de l'eau à ses bêtes, pourquoi faire il fut besoin d'ôter de dessus l'auge les armes de don Quichotte, lequel, le voyant approcher, lui dit à haute voix : « Ô toi, qui que tu sois, téméraire chevalier, qui viens à toucher les armes du plus valeureux chevalier errant qui jamais ceignit épée, regarde bien ce que tu fais, et ne les touche pas, si tu ne veux laisser la vie en payement de ta hardiesse. » Le muletier n'eut cure de ses raisons (et il eût été meilleur qu'il en eût eu cure, car c'eût été penser celle de la maladie), ains, empoignant les courroies, jeta les armes bien loin de lui. Ce que voyant don Quichotte, il leva les yeux au ciel, et, ayant mis sa pensée, à ce qu'il sembla, en sa dame Dulcinée, dit : « Secourez-moi, ma Dame, en cette première rencontre, qui s'offre à cette poitrine votre vassale, et qu'en ce premier hasard ne me défaille point votre faveur et sauvegarde » ; et, en disant telles et autres semblables raisons, laissant aller sa targe, leva sa lance à deux mains et en donna un si grand coup au muletier sur la tête qu'il le jeta par terre fort mal accommodé, et de sorte que, s'il eût redoublé encore un coup, il n'eût point eu besoin de chirurgien pour le panser. Cela étant

fait, il ramassa ses armes et se remit à se promener avec la même tranquillité qu'auparavant.

Bien peu après, sans savoir ce qui s'étoit passé, parce que le muletier étoit encore tout étourdi, il en vint un autre avec la même intention de donner de l'eau à ses mulets, et s'approchant pour ôter les armes afin de désembarrasser l'auge, don Quichotte, sans dire une seule parole, sans demander faveur à personne, lâcha encore une fois sa targe et leva derechef sa lance, et, sans la mettre en pièces, il en fit plus de trois de la tête du second muletier, parce qu'il la fendit en quatre. À ce bruit-là accoururent tous ceux qui étoient en la taverne, et entre eux le tavernier ; ce que voyant don Quichotte, il embrassa son écu, et, ayant mis la main à l'épée, dit : « Ô Dame de la beauté, courage et vigueur de mon cœur affoibli, il est à cette heure temps que tu tournes les yeux de ta grandeur vers ce tien captif chevalier, lequel attend une si grande et terrible aventure. » Avec cela, à son avis il reprit tant de courage que, si tous les muletiers du monde l'eussent attaqué, il n'eût pas tourné son pied en arrière. Les compagnons des blessés, les voyant en tel état, commencèrent de loin à faire pleuvoir des pierres sur don Quichotte, lequel se couvroit de sa targe le mieux qu'il pouvoit, mais il ne s'osoit écarter de l'auge de peur d'abandonner ses armes. Le tavernier crioit tant qu'il pouvoit qu'ils le laissassent là, parce qu'il leur avoit déjà dit qu'il étoit fou et que comme tel il se délivreroit, encore qu'il les tuât tous. Don Quichotte aussi crioit plus haut que lui, les appelant déloyaux et traîtres, et que le seigneur du château étoit un lâche et un félon, un malappris chevalier, puisqu'il permettoit que l'on traitât en telle sorte les chevaliers errans, et que, s'il eût reçu l'ordre de chevalerie, il lui eût donné à entendre sa traîtrise. « Mais de vous autres, vile et basse canaille, je n'en fais aucun

cas. Jetez, approchez, venez et m'assaillez en tant qu'il sera en vous, et vous verrez le payement que vous remporterez de votre folie et discourtoisie. » Il disoit cela avec tant d'audace et de résolution qu'il mit une terrible peur en ceux qui l'assailloient ; et, tant pour cela que pour les remontrances du tavernier, ils cessèrent de lui jeter des pierres, et lui laissa retirer les blessés et s'en retourna à la veille de ses armes avec le même calme et tranquillité qu'auparavant.

Le tavernier ne trouva pas bons ces traits de folie de son hôte ; parquoi il résolut d'abréger l'affaire et lui donner promptement ce malheureux ordre de chevalerie devant qu'il arrivât quelque autre disgrâce, et par ainsi, s'approchant de lui, il s'excusa de l'insolence dont cette gent vile et basse avoit usé en son endroit sans qu'il en sût aucune chose ; mais qu'ils avoient été bien châtiés de leur témérité. Il lui dit, comme déjà il lui avoit fait entendre, qu'en ce château il n'y avoit point de chapelle, et qu'aussi n'étoit-elle pas fort nécessaire pour ce qui restoit à faire : car toute l'importance d'être armé chevalier consistoit en l'accolade et au coup de plat d'épée, selon qu'il avoit connoissance du cérémonial de l'ordre, et que cela se pouvoit faire au milieu d'un champ ; aussi qu'il avoit accompli ce qui appartenoit à la veille des armes, qu'avec deux heures de veille seulement c'étoit assez, combien plus, qu'il en avoit passé plus de quatre.

Don Quichotte crut tout cela, et lui dit qu'il étoit là tout prêt pour lui obéir, et qu'il terminât avec la plus grande brièveté qu'il pourroit : car, s'il étoit une autre fois attaqué et qu'il se vît armé chevalier, il ne pensoit pas laisser personne en vie au château, hormis ceux qu'il lui commanderoit, lesquels il laisseroit par respect pour lui. Le châtelain, averti et ayant une appréhension de

cela, apporta tout incontinent le livre où il écrivoit l'orge et la paille qu'il donnoit aux muletiers, et avec un bout de chandelle que lui portoit un petit garçon, ensemble les deux damoiselles ci-dessus déclarées, il s'en vint là où don Quichotte étoit, auquel il commanda de se mettre à genoux, et, lisant en son manuel, comme s'il eût dit quelque dévote oraison, au milieu de sa lecture, il leva la main et lui donna un grand coup sur le col, et après icelui du plat de son épée même un gentil coup sur le dos, marmottant toujours entre ses dents comme s'il eût prié Dieu. Cela fait, il commanda à l'une de ces dames qu'elle lui ceignît l'épée, ce qu'elle fit avec beaucoup de grâce et de discrétion, parce qu'il n'en étoit pas besoin de peu pour ne pas se crever de rire à chaque point des cérémonies qu'on faisoit ; mais les prouesses qu'elles avoient déjà vues du nouveau chevalier leur tenoient le ris en bride. En lui ceignant l'épée, la bonne dame lui dit : « Dieu vous fasse fort heureux chevalier et vous donne bonne chance en débats ! » Don Quichotte lui demanda comment elle s'appeloit, afin qu'il sût dorénavant à qui il demeuroit obligé pour la faveur qu'il avoit reçue, parce qu'il pensoit lui faire part de l'honneur qu'il acquerroit par la valeur de son bras. Elle répondit avec beaucoup d'humilité qu'elle s'appeloit la Tolosa et qu'elle étoit fille d'un ravaudeur natif de Tolède, lequel demeuroit aux petites boutiques de Sanchobienaya, et qu'en quelque lieu qu'elle fût elle le serviroit et le tiendroit pour son seigneur. Don Quichotte lui répliqua que, pour l'amour de lui, elle lui fît cette grâce de prendre dorénavant la qualité de dame et qu'elle s'appelât doña Tolosa. Elle le lui promit, et l'autre lui chaussa l'éperon, avec laquelle il fit quasi le même discours qu'avec celle de l'épée. Il lui demanda son nom, et elle lui dit qu'elle s'appeloit la Meunière et étoit fille d'un honorable meunier d'Antequera, laquelle aussi

don Quichotte pria qu'elle prît ce titre de dame, et qu'elle s'appelât dame Meunier, en lui offrant de nouveau services et faveurs. Étant donc faites au galop ces cérémonies qu'on n'avoit jamais vues, don Quichotte pensa ne jamais voir l'heure de monter à cheval, et sortir de là pour aller chercher les aventures ; et, mettant tout aussitôt la selle à Rossinante, monta sur icelui, et, embrassant son hôte, il lui dit des choses si étranges en le remerciant de la faveur qu'il lui avoit faite de l'avoir armé chevalier qu'il n'est pas possible de les pouvoir raconter. Le tavernier, de hâte qu'il avoit de le voir hors de sa taverne, avec non moins de figures de rhétorique, encore qu'avec plus brèves paroles, répondit aux siennes, et, sans lui demander la dépense du logis, le laissa aller à sa bonne aventure.

1. Le tavernier trace ici une espèce de carte picaresque de l'Espagne où se trouvent les principaux endroits fréquentés par les vagabonds et les filous.

1. Ferré, c'est-à-dire pourvu d'argent.

Première partie · IV

'étoit environ l'aube du jour quand don Quichotte sortit de la taverne, si content, si gaillard et si réjoui de se voir fait chevalier que la joie lui sortoit par les sangles du cheval ; mais, se remettant en mémoire les conseils de son hôte touchant les préparatifs si nécessaires de ce qu'il devoit porter avec soi, spécialement de l'argent et des chemises, il résolut de s'en retourner à sa maison et s'accommoder de tout, et par même moyen prendre un écuyer, faisant état de recevoir un laboureur son voisin, qui étoit pauvre

et avoit des enfans, mais qui étoit fort à propos pour l'office d'écuyer de chevalier. En cette pensée, il guida Rossinante vers son village, qui, connoissant quasi le désir de son maître, commença à cheminer de si bonne volonté qu'il sembloit qu'il ne mît pas le pied à terre.

Il n'avoit pas encore fait beaucoup de chemin, quand il lui sembla qu'à sa main droite, de l'épaisseur d'un bois qui étoit là sortoit une voix gémissante, comme d'une personne qui se plaignoit, et à peine l'eut-il ouïe qu'il dit : « Je rends grâces au Ciel pour la faveur qu'il me fait, puisque si tôt il me présente des occasions où je puisse accomplir ce qui est du devoir de ma profession et où je puisse recueillir le fruit de mes bons désirs. Ces cris sont sans doute de quelque nécessiteux ou nécessiteuse qui a besoin de ma faveur et de mon aide. » Et, tournant bride, il achemina Rossinante vers le lieu d'où il lui sembloit que la voix sortoit ; et n'étoit encore guère avant dedans le bois qu'il vit une jument attachée à un chêne, à un autre un jeune garçon qui étoit lié tout nu depuis la moitié du corps en haut, environ de l'âge de quinze ans, qui étoit celui qui jetoit ces cris, et non sans cause, car un laboureur assez bien taillé lui donnoit de bons coups avec une ceinture et accompagnoit chaque coup d'une répréhension et conseil, lui disant : « Tenez votre langue et ouvrez les yeux » ; et le pauvre garçon répondoit : « Je ne le ferai pas une autre fois, mon seigneur ; pour la passion de Dieu, que je ne le ferai plus, et vous promets d'avoir dorénavant plus de soin du troupeau. » Or, voyant don Quichotte ce qui se passoit, d'une voix colère dit : « Discourtois chevalier, il est malséant de vous en prendre à une personne qui ne se peut défendre ; montez sur votre cheval et prenez votre lance (car il avoit aussi une lance appuyée contre le chêne où la jument étoit attachée), et je vous ferai connoître que

c'est un acte d'homme couard de faire ce que vous faites. » Le laboureur, qui vit venir sur soi cette figure couverte d'armes lui branlant la lance sur le visage, se tint pour mort, et, avec de belles paroles, lui répondit : « Seigneur chevalier, ce garçon que je châtie ici est un mien valet qui est à mon service pour garder un troupeau de brebis que j'ai en ces environs, lequel est si négligent que tous les jours il m'en manque une, et, parce que je châtie son peu de soin ou sa méchanceté, il dit que je le fais par chicheté, afin de ne le pas payer du salaire que je lui dois ; mais je jure sur mon Dieu et sur mon âme qu'il ment. — Vous osez dire qu'il ment devant moi, infâme vilain ! dit don Quichotte ; par le soleil qui nous éclaire, je suis sur le point de vous percer de part en part avec cette lance. Payez-le tout à cette heure sans plus de réplique, ou bien, par le Dieu qui nous régit, je vous châtierai et vous anéantirai tout sur-le-champ. Déliez-le promptement. » Le laboureur baissa la tête, et, sans répondre mot, délia son valet, auquel don Quichotte demanda combien lui devoit son maître. Il lui dit qu'il lui devoit neuf mois à sept réaux par mois. Don Quichotte fit le compte et trouva qu'il se montoit à septante et trois réaux, puis dit au laboureur que tout à l'instant il les déboursât s'il ne vouloit être mort. Le vilain, tout peureux, répondit que par le pas dangereux auquel il étoit et par le serment qu'il avoit fait (et pourtant il n'avoit encore rien juré), qu'il n'y avoit pas tant, parce qu'il lui falloit rabattre et mettre en compte trois paires de souliers qu'il lui avoit baillées et un réal pour deux saignées qu'on lui avoit faites étant malade. « Tout cela est bien, répliqua don Quichotte, mais que les souliers et les saignées demeurent pour les coups de fouet qu'à tort et sans cause vous lui avez donnés : car, s'il a usé le cuir des souliers que vous avez payés, vous lui avez aussi usé celui de son corps en récompense ; et, si le barbier

lui a tiré du sang étant malade, vous lui en avez tiré en santé ; ainsi pour ce regard il ne vous doit rien. — Le mal est, Seigneur chevalier, dit le laboureur, que je n'ai point d'argent ici ; qu'André s'en vienne avec moi à la maison, et je lui payerai tout comptant un réal sur l'autre. — Que j'aille avec lui ! dit le garçon, au diable soit ! non, non, Monsieur, je m'en garderai bien ; qu'il se voie tout seul, il m'écorchera comme un saint Barthélemy. — Il n'en fera jà rien, répliqua don Quichotte ; il suffit que je le lui commande pour qu'il me garde respect ; et, pourvu qu'il me le jure par la loi de chevalerie qu'il a reçue, je le laisserai aller en liberté, et par ce moyen j'assurerai le payement. — Regardez ce que vous dites, Seigneur, dit le garçon, car mon maître n'est pas chevalier, ni n'a reçu aucun ordre de chevalerie, car c'est Jean Haldudo le riche, tout près de Quintanar. — Cela importe peu, répondit don Quichotte, car il y peut avoir des Haldudes chevaliers, et d'autant chacun est fils de ses œuvres. — C'est bien la vérité, dit André ; mais ce mien maître de quelles œuvres est-il fils, puisqu'il me dénie mes gages, ma sueur et mon travail ? — Je ne vous les dénie pas, mon frère André, répondit le laboureur, et faites-moi ce plaisir que de venir avec moi, car je vous jure par tous les ordres de chevalerie qu'il y a au monde que je vous payerai, comme j'ai dit, un réal sur l'autre, et encore avec gratification. — Quant à la gratification, je vous en fais grâce, dit don Quichotte ; baillez-lui seulement en réaux, car je me contente de cela ; mais regardez bien que vous le fassiez comme vous l'avez juré, ou autrement je vous jure par le même serment que je vous reviendrai chercher et vous châtier, et que je vous trouverai bien, encore que vous vous cachiez plus qu'un lézard ; et, si vous désirez savoir qui vous commande ceci, afin que vous soyez plus à plein obligé de l'accomplir, sachez que je suis le valeureux don Quichotte de la

Manche, le défaiseur de torts et injures, et adieu vous dis, et vous ressouvenez de ce que vous avez promis et juré sur peine du châtiment prononcé. » Et, en disant cela, il piqua son Rossinante et en peu de temps il s'éloigna d'eux.

Le laboureur le suivit des yeux, et, quand il vit qu'il avoit dépassé le bois et qu'il ne paroissoit plus, il se retourna vers son valet André et lui dit : « Venez çà, mon fils, je vous veux payer ce que je vous dois, suivant ce que ce défaiseur de torts m'a commandé. — Oui, je vous jure, dit André, que votre Grâce fera fort bien d'accomplir le commandement de ce bon chevalier, et puisse-t-il vivre mille ans, selon qu'il est valeureux et bon juge, vive saint Roque, que, si vous ne me payez, il retournera et exécutera ce qu'il a dit. — Je le jure aussi, dit le laboureur ; mais, pour le grand bien que je vous veux, je veux aussi accroître la dette pour en accroître le payement. » Et lors, l'empoignant par le bras, le retourna attacher au chêne, où il lui donna tant de coups qu'il le laissa pour mort. « Appelez à cette heure, Seigneur André, disoit le laboureur, le défaiseur de torts, et vous verrez comme il ne défera pas celui-ci, encore que je crois qu'il n'est pas achevé de faire, parce qu'il me prend envie de vous écorcher tout vif, comme vous le craigniez. » Mais enfin il le délia et lui donna congé d'aller chercher son juge, afin qu'il exécutât la sentence prononcée. André se départit quelque peu mal content, jurant d'aller chercher le valeureux don Quichotte de la Manche, et de lui raconter de point en point ce qui s'étoit passé, et qu'il lui feroit payer au septuple ; mais, nonobstant cela, partit en pleurant, et son maître demeura riant. Voilà comment le valeureux don Quichotte défit ce tort, très content de ce qui étoit arrivé.

Il lui étoit avis qu'il avoit donné un très heureux et haut commencement à ses chevaleries ; fort satisfait de soi-même, il tiroit chemin vers son village, disant à demi-voix : « Tu te peux bien appeler heureuse par-dessus toutes celles qui vivent aujourd'hui sur la terre, ô belle par-dessus les belles, Dulcinée du Toboso, puisqu'il t'est échu en sort d'avoir pour sujet et soumis à ta volonté et discrétion un si vaillant et si fameux chevalier comme est et sera don Quichotte de la Manche, lequel, comme tout le monde sait, reçut hier l'ordre de chevalerie, et aujourd'hui a défait le plus grand tort et grief qu'ait jamais formé l'injustice et commis la cruauté. Il a cejourd'hui ôté le fouet de la main à ce cruel ennemi qui, pour si peu de motifs, fouettoit ce délicat enfant. »

Sur ce, il arriva à un chemin qui se partageoit en quatre, et incontinent il se représenta à l'imagination les carrefours où les chevaliers errans se mettoient à penser lequel de ces chemins ils prendroient ; et pour les imiter il s'arrêta un peu tout coi, et, après y avoir bien pensé, il lâcha la bride à Rossinante, remettant sa volonté à celle de son roussin, lequel suivit sa première intention, qui fut de prendre le chemin de son écurie. Et, ayant marché environ comme une lieue, don Quichotte découvrit une grande troupe de gens, qui étoient, comme l'on sut depuis, certains marchands de Tolède, lesquels alloient acheter de la soie à Murcie. Ils étoient six et venoient avec leurs parasols, accompagnés de quatre valets à cheval et trois garçons de mules à pied. À peine don Quichotte les eut-il aperçus qu'il s'imagina que c'étoit un sujet de nouvelle aventure, et, pour imiter en tout ce qui lui sembloit être possible les rencontres qu'il avoit lues en ses livres, il lui fut avis qu'il convenoit fort bien en cet endroit-là une qu'il pensoit et se promettoit de faire. Et ainsi, avec une gentille conte-

nance et résolution, il s'affermit sur ses étriers, il empoigna sa lance, approcha son écu de sa poitrine, et, tout planté au milieu du chemin, attendit que les chevaliers errans arrivassent, car il les tenoit et jugeoit déjà pour tels ; et, quand ils furent approchés en telle distance qu'ils se pouvoient voir et ouïr, don Quichotte éleva sa voix, et, d'une façon arrogante, dit : « Que tout le monde demeure là, si tout le monde ne confesse qu'il n'y a pas en tout l'univers plus belle damoiselle que l'impératrice de la Manche, la nompareille Dulcinée du Toboso. » Les marchands s'arrêtèrent, au son de ces discours, à regarder l'étrange figure de celui qui les faisoit, et, par la figure et par les paroles, ils s'aperçurent incontinent de la folie du maître ; mais ils voulurent voir tout à loisir où tendoit cette confession qu'on leur demandoit qu'ils fissent, et l'un d'eux, qui étoit un peu gausseur et bien fort avisé, lui dit : « Seigneur chevalier, nous autres ne connoissons pas qui est cette bonne dame que vous dites, montrez-nous-la : que si elle est douée d'une si grande beauté, comme vous nous la spécifiez, nous confesserons de bonne volonté et sans aucune contrainte la vérité que vous nous demandez.

— Si je vous l'avois montrée, répliqua don Quichotte, que feriez-vous en confessant une vérité si notoire et évidente ? L'important est que sans la voir vous le devez croire, confesser, affirmer, jurer et défendre, et, au cas que vous ne le faites, c'est moi à qui vous avez affaire, gens hors de raison et superbes ; soit que vous veniez un à un, comme le requiert l'ordre de chevalerie, ou bien tous ensemble, comme est la coutume et mauvais usage de ceux de votre sorte, je vous attends ici de pied ferme, me confiant en la raison que j'ai de mon côté.

— Seigneur chevalier, répliqua le marchand, je vous supplie au nom de tous nous autres princes qui sommes ici que nous n'enchargions point nos consciences en confessant une chose que nous n'avons jamais ni vue ni ouïe, et davantage étant si fort au préjudice des impératrices et reines de la banlieue de Tolède et de l'Estrémadure. Il vous plaise nous faire voir quelque portrait de cette dame, encore qu'il ne soit pas plus grand qu'un grain de blé : car par l'échantillon nous connoîtrons l'étoffe, et par ce moyen demeurerons satisfaits et assurés, et vous content et payé ; et même je crois que nous sommes déjà tant de votre côté qu'encore que son portrait nous montre qu'elle est borgnesse d'un œil, et que de l'autre il lui coule du vermillon et du soufre, ce nonobstant, pour vous complaire, nous dirons en sa faveur tout ce qu'il vous plaira.

— Il ne lui en coule point, canaille infâme ! répondit don Quichotte enflammé de colère, il ne lui en sort point, vous dis-je, de ce que vous dites, mais plutôt de l'ambre et de la civette entre du coton, et elle n'est ni borgnesse ni bossue, ains plus droite qu'un fuseau de Guadarrama ; mais, vous autres, vous me payerez le grand blasphème que vous avez dit contre une si grande beauté qu'est celle de ma maîtresse. »

Et, en disant cela, il courut sus, avec la lance baissée, à celui qui avoit dit ces paroles, avec tant de furie et de colère que, si la bonne fortune n'eût fait que Rossinante broncha et tomba à la moitié du chemin, il en eût mal pris à ce téméraire et audacieux marchand. Rossinante tomba, dis-je, et son maître s'en alla roulant un bon espace par le champ, et, se voulant relever, jamais il ne fut en sa puissance, tant il fut embarrassé de sa lance, écu, éperons et salade, outre le poids de ses vieilles armes. Et, pen-

dant qu'il s'efforçoit de se lever et qu'il ne pouvoit en venir à bout, il disoit à ces marchands : « Ne fuyez pas, couards, chétives gens, attendez, car ce n'est pas ma faute, mais par celle de mon cheval que je suis ici étendu par terre. »

Un valet de mules de ceux qui les accompagnoient, qui n'avoit pas humeur trop bonne, oyant proférer à ce pauvre homme tombé tant de paroles arrogantes, ne le put endurer sans lui en donner la réponse sur les côtes, et, s'approchant de lui, il prit sa lance, et, après l'avoir mise en pièces, avec l'un des morceaux il commença à donner à notre don Quichotte tant de coups qu'en dépit et malgré ses armes il le moulut comme blé. Ses maîtres lui crioient qu'il ne lui en donnât pas tant et qu'il le laissât ; mais le garçon, qui étoit déjà piqué, ne voulut laisser le jeu jusqu'à décharger tout le reste de sa colère, et, courant prendre les autres tronçons de la lance, les acheva de rompre sur le misérable renversé, lequel, avec toute cette tempête de bastonnades qu'il voyoit venir sur lui, ne fermoit point la bouche, menaçant le ciel et la terre et les brigands, que tels lui sembloient-ils être. Le valet se lassa, et les marchands poursuivirent leur chemin, remportant bien de quoi conter tout du long d'icelui du pauvre bâtonné.

Celui-ci, après qu'il se vit tout seul, se remit à éprouver s'il se pourroit lever ; mais, s'il ne le put faire lorsqu'il étoit en santé et se portoit bien, comment l'auroit-il fait étant ainsi moulu et brisé, et encore avec tout cela se tenoit-il pour bien heureux, lui étant avis que c'étoit là une vraie disgrâce de chevalier errant, et l'attribuoit toute à la faute de son cheval ; et n'étoit pas possible qu'il se levât, tant il avoit tout le corps meurtri et froissé.

oyant donc qu'en effet il ne se pouvoit remuer, il s'avisa d'avoir recours à son remède ordinaire, qui étoit de penser à quelque passage de ses livres, et sa folie lui amena à la mémoire celui de Baudouin et du marquis de Mantoue, quand Charlot le laissa blessé en la montagne, histoire connue et sue des petits enfans, non ignorée des jeunes gens, célèbre et même reçue par les vieux, et ce néanmoins pas plus vraie que les miracles de Mahomet. Or, il lui sembla que celle-ci lui venoit comme moulée pour le pas où il se trouvoit, et ainsi, avec des démonstrations de grande douleur et ressentiment, il commença à se vautrer par terre et à dire d'une foible haleine, de même que l'on dit que disoit le blessé chevalier du bois :

« Hélas ! où es-tu, ma Dame, qui n'as point de compassion de mon mal ? Il faut que tu n'en saches rien, ou tu es fausse et déloyale ! »

Et en cette manière alla continuant cette romance jusqu'à ces vers, qui disent :

« Ô noble marquis de Mantoue, mon oncle et mon seigneur ! »

Et la fortune voulut que, quand il vint à ces vers, il vint à passer par là un laboureur de son lieu même et son voisin, qui venoit de porter un sac de blé au moulin, lequel, voyant cet homme-là étendu, s'approcha de lui et lui demanda qui il étoit et quel mal il sentoit, qu'il se plaignoit si tristement. Don Quichotte crut sans doute que c'étoit là le marquis de Mantoue, son oncle, et par ainsi ne lui répondit autre chose sinon qu'il poursuivit sa romance, où il lui rendoit compte de sa disgrâce et des amours du fils de l'em-

pereur avec son épouse, de la même façon que la romance le chante. Le laboureur étoit tout ébahi d'ouïr dire ces folies, et, lui ayant ôté la visière, qui étoit déjà toute mise en pièces des coups de bâton qu'il avoit reçus, lui nettoya le visage qu'il avoit tout plein de poussière. Et à peine l'eut-il nettoyé qu'il le reconnut et lui dit : « Seigneur Quixada (car il se devoit ainsi appeler quand il avoit son jugement et qu'il n'étoit encore passé de gentilhomme posé et retenu à chevalier errant), qui est celui qui vous a mis en tel état ? » Mais il suivoit, en continuant sa romance, à tout ce qu'on lui demandoit.

Ce que voyant le bonhomme, du mieux qu'il put il lui ôta le plastron et l'épaulière pour voir s'il n'avoit point quelque blessure, mais il ne vit point de sang, ni marque aucune. Il tâcha de le relever de terre, et non sans grand travail le monta sur son âne, parce qu'il lui sembla que c'étoit une monture plus paisible. Il ramassa ses armes, jusqu'aux éclats de la lance, et les lia sur Rossinante, lequel il prit par les rênes et son âne par le licol, puis s'achemina vers son bourg, bien fort pensif d'ouïr les rêveries que don Quichotte disoit ; et ne l'étoit pas moins don Quichotte, lequel étoit moulu et froissé, qu'il ne se pouvoit tenir sur l'âne, et de fois à autre jetoit des soupirs qu'il envoyoit jusqu'au ciel, de telle sorte qu'il obligea de nouveau le laboureur de lui demander quel mal il sentoit ; et sembloit que le diable lui amenât à la mémoire les contes accommodés à ses malheureux succès, parce qu'au même instant, mettant en oubli Baudouin, il se souvint du More Abindarraez, lorsque le gouverneur d'Antequera, Rodrigo de Narvaez, le prit et mena prisonnier en son château. Tellement que, quand le laboureur lui demanda derechef comment il se portoit et ce qu'il sentoit, il lui répondit les mêmes paroles et raisons que le captif abencerrage répondoit à Rodrigo de Narvaez, de la

même façon qu'il en avoit lu l'histoire en la Diane de Georges de Montemayor, là où elle est écrite, et se servant d'icelle si à propos que le laboureur se donnoit au diable d'ouïr une si grande machine de folies, par où il connut bien que son voisin étoit fou, et se hâtoit tant qu'il pouvoit d'arriver au village pour éviter l'ennui que don Quichotte lui causoit avec sa longue harangue, à la fin de laquelle il dit : « Sachez, Seigneur don Rodrigo de Narvaez, que cette belle Xarifa que je vous ai dite est maintenant la jolie Dulcinée du Toboso, pour laquelle j'ai fait et fais et ferai les plus hauts et renommés actes de chevalerie qui se soient vus, se puissent voir, ou se verront au monde. » À cela, le laboureur lui répondit : « Regardez bien, Seigneur, pécheur que je suis, que je ne suis ni don Rodrigo de Narvaez, ni le marquis de Mantoue, mais Pedro Alonso, votre voisin ; ni vous n'êtes pas aussi Baudouin, ni Abindarraez, mais bien l'honorable gentilhomme, le seigneur Quixada. — Je sais bien qui je suis, répondit don Quichotte, et sais que je peux être non seulement ceux que j'ai dits, mais aussi tous les douze pairs de France et tous les neuf preux : car mes hauts faits et gestes surpasseront ceux qu'ils ont jamais faits tous ensemble et un chacun d'eux à part soi. » En ces discours et autres semblables, ils arrivèrent à leur domicile à l'heure que la nuit s'approchoit ; mais le laboureur attendit qu'il fît un peu plus noir, afin que l'on ne vît point ce pauvre froissé gentilhomme en si mauvais équipage.

Étant donc venue l'heure qui lui sembla à propos, il entra au bourg en la maison de don Quichotte, laquelle il trouva toute en rumeur et trouble, et y avoit en icelle le curé et le barbier du lieu, grands amis de don Quichotte, auxquels la gouvernante disoit à haute voix : « Que vous semble-t-il, Seigneur licencié Pero Perez (ainsi s'appeloit le curé), de la disgrâce de mon maître ? Il y a six

jours que ne paroissent ni lui, ni le roussin, ni l'écu, ni la lance, ni les armes ! Malheureuse que je suis ! car je me persuade, et c'est aussi vrai comme je suis née pour mourir, que ces maudits livres de chevalerie qu'il a, et qu'il a coutume de lire si souvent, lui ont troublé le jugement : car, à cette heure, il me souvient de lui avoir ouï dire plusieurs fois, parlant à lui-même, qu'il se vouloit faire chevalier errant et s'en aller chercher les aventures par le monde. Que tels livres puissent être recommandés à Satan et à Barabbas, puisqu'ils ont ainsi gâté et perdu le plus délicat entendement qu'il y eût en toute la Manche ! » La nièce en disoit autant et ajoutoit : « Sachez, Seigneur maître Nicolas (car c'étoit le nom du barbier), que plusieurs fois il est arrivé à monsieur mon oncle de lire en ces méchans livres d'aventures deux jours et deux nuits, à la fin desquels il jetoit le livre et mettoit la main à l'épée pour s'escrimer à grands coups de coutelas contre les murailles ; et, quand il étoit bien las, il disoit qu'il avoit tué quatre géans qui étoient comme quatre tours, et la sueur qu'il rendoit de lassitude, il disoit que c'étoit du sang des plaies qu'il avoit reçues en la bataille ; puis buvoit là-dessus une grande potée d'eau froide, qui le rendoit tout sain et pacifique, disant que cette eau étoit un breuvage très précieux, que le sage Esquif, grand enchanteur et son ami, lui avoit apporté. Mais toute la faute est à moi, qui ne vous ai pas averti des folies de monsieur mon oncle, afin que vous y apportassiez remède devant qu'il en arrivât un tel inconvénient, et que vous brûlassiez tous ces excommuniés de livres : car il en a tout plein qui mériteroient bien d'être brûlés comme s'ils étoient hérétiques. — J'en dis bien autant, dit le curé, et en bonne foi que le jour de demain ne se passera pas qu'il ne s'en fasse un acte public, et qu'ils ne soient condamnés au feu, afin qu'ils ne donnent

sujet à qui les lira de faire de même que mon bon ami doit avoir fait. »

Le laboureur et don Quichotte oyoient tout cela, qui fut cause que le laboureur reconnut tout à fait la maladie de son voisin, et partant il commença à dire à haute voix : « Ouvrez, Messieurs, ouvrez au seigneur Baudouin et au seigneur marquis de Mantoue, qui est bien fort blessé, et au seigneur More Abindarraez que le valeureux Rodrigo de Narvaez, gouverneur d'Antequera, amène captif. » À ces exclamations ils sortirent tous ; et, comme ils connurent les uns leur ami et les autres leur oncle et maître, lequel n'étoit encore descendu de l'âne parce qu'il ne pouvoit, ils coururent l'embrasser, et il leur dit : « Arrêtez-vous, car je suis fort blessé par la faute de mon cheval ; que l'on me porte en mon lit et qu'on appelle, s'il est possible, la sage Urgande, afin qu'elle me panse et prenne garde à mes plaies. — Voyez, à la malheure, dit à ce point la gouvernante, si le cœur ne me disoit pas bien de quel pied clochoit mon maître. Montez au nom de Dieu, car nous vous saurons bien panser sans que cette Urgande vienne ici. Maudits soient encore cent et cent fois ces livres de chevalerie qui vous ont ainsi accommodé ! » Incontinent ils le menèrent au lit ; cherchant ses plaies, ils n'en trouvèrent aucune ; mais il leur dit qu'il n'étoit que froissé pour avoir fait une grande chute avec Rossinante, son cheval, en combattant contre dix géans les plus démesurés et audacieux que l'on eût su trouver en grande partie de la terre. « Voilà, voilà, dit le curé, il y a des géans en campagne, et, par la sainte croix que voilà, je les brûlerai demain devant qu'il soit nuit. » Ils firent mille questions à don Quichotte, et à pas une il ne voulut répondre autre chose, sinon qu'on lui donnât à manger et qu'on le laissât dormir, ce qui étoit le plus important. On le fit ainsi, et le curé s'informa bien au long du laboureur

de la façon dont il avoit trouvé don Quichotte : celui-ci lui conta le tout avec les folies qu'il avoit dites en le trouvant et en l'amenant, ce qui donna plus d'envie à monsieur le licencié de faire ce qu'il fit le lendemain, qui fut d'appeler son ami maître Nicolas le barbier, en la compagnie duquel il vint au logis de don Quichotte.

1. Les neuf preux sont : Josué, David et Judas Machabée ; Hector, Alexandre et César ; Artus, Charlemagne et Godefroy de Bouillon.

2. C'est Alquif, et non pas Esquif.

Première partie · VI

onsieur le curé, accompagné de maître Nicolas le barbier, étant arrivé au logis de notre chevalier, lequel dormoit encore, il demanda à la nièce les clefs de la chambre où étoient les livres auteurs du mal, et elle les lui bailla fort volontiers ; ils entrèrent tous dedans, et la servante avec eux, où ils trouvèrent plus de cent volumes de livres, grands et fort bien reliés, et encore d'autres petits ; mais, aussitôt que la servante les vit, elle ressortit de la chambre à grande hâte, puis revint tout à l'instant avec une écuelle d'eau bénite et un goupillon, disant : « Prenez, Monsieur le licencié, et arrosez cette chambre, de peur qu'il n'y ait quelqu'un de ce grand nombre d'enchanteurs qui sont écrits en ces livres qui nous enchantent pour la peine de celle que nous leur voulons faire en les chassant hors du monde. » Le licencié se mit à rire de la simplesse de cette bonne femme et commanda au barbier qu'il lui tendît ces livres un à un pour voir de quoi ils traitoient, car il se pourroit faire qu'ils en trouvassent quelques-uns

qui ne mériteroient pas la punition du feu. « Non, non, dit la nièce, il ne faut pardonner à pas un, parce que tous ont été cause du dommage ; le meilleur sera de les jeter par les fenêtres en la cour et en faire un tas, puis y mettre le feu, ou bien les porter en la basse-cour, et là on fera un bûcher, et la fumée n'offensera personne. » La gouvernante en dit tout de même, tant étoit grande l'envie qu'elles avoient toutes deux de la mort de ces innocens ; mais le curé n'en fut pas d'avis sans premièrement lire les titres, quels qu'ils fussent. Et le premier que maître Nicolas lui mit entre les mains fut les quatre d'Amadis de Gaule, sur quoi le curé dit : « Il semble qu'il y a ici du mystère, car, à ce que j'ai entendu dire, c'est ici le premier livre de chevalerie qui s'est imprimé en Espagne, et duquel tous les autres ont pris leur origine, et partant il me semble que, comme dogmatiseur d'une si pernicieuse secte, nous le devons sans aucune excuse condamner au feu. — Non pas, Monsieur, dit le barbier, car j'ai aussi ouï dire que c'est le meilleur de tous les livres qui ont été composés de ce genre, et que, partant, il lui faut pardonner comme unique en son espèce. — C'est la vérité, dit le curé, et pour cette raison on lui fait grâce pour le présent. Voyons cet autre qui est auprès de lui. — C'est, dit le barbier, les Prouesses d'Esplandian, fils légitime d'Amadis de Gaule. — Or, en vérité, dit le curé, que la bonté du père ne servira de rien au fils. Tenez, ma bonne dame, ouvrez cette fenêtre-là, et le jetez à la cour, qu'il fasse le commencement du tas pour le bûcher qu'il en faut faire. » La gouvernante le fit avec beaucoup de contentement, et le bon Esplandian s'envola à la cour, attendant avec patience le feu qui le menaçoit. « Passons outre, dit le curé. — Celui-ci qui vient, dit le barbier, c'est Amadis de Grèce, et aussi tous ceux de ce côté, comme je crois, sont de la même race d'Amadis. — Or, qu'ils aillent donc tous à la basse-

cour, dit le curé : car, pour brûler la reine Pintiquinêtre et le pasteur Darinel avec ses Églogues, et aussi les endiablées et embrouillées raisons de son auteur, je brûlerois quand et quand le père qui m'a engendré, s'il alloit en figure de chevalier errant. — Je suis de cet avis, dit le barbier. — Moi aussi, ajouta la nièce. — Puisque ainsi est, dit la gouvernante, baillez ça, et les envoyons à la cour. » On les lui bailla, car ils étoient beaucoup, et elle, pour épargner la montée, les jeta par la fenêtre en bas.

« Qui est ce gros bouquin ? dit le curé. — C'est, répondit le barbier, Don Olivante de Laura. — L'auteur de ce livre, dit le curé, est le même qui a composé le Jardin des fleurs, et, en vérité, je ne saurois résoudre lequel des deux livres est le plus véritable, ou, pour mieux dire, le moins menteur : je veux dire seulement que celui-ci ira à la basse-cour pour sot et arrogant. — Celui qui suit après, c'est Florismart d'Hyrcanie, dit le barbier. — Il est donc là le seigneur Florismart ! répliqua le curé ; or, en bonne foi, il fera aussi le chemin de la cour, en dépit de son étrange naissance et de ses aventures fantastiques, car sa rudesse et la sécheresse de son style ne requièrent pas autre chose ; envoyez-le à la cour, et cet autre-là aussi, ma bonne dame. — Je le veux bien, Monsieur », répondit-elle ; et fort joyeusement exécutoit ce qui lui étoit commandé. « Voici le Chevalier Platir, dit le barbier. — C'est là un ancien livre, dit le curé, et ne trouve rien en lui qui mérite pardon ; qu'il fasse compagnie aux autres sans réplique », dit-il, et ainsi fut fait.

On ouvrit un autre livre, et virent qu'il étoit intitulé le Chevalier de la Croix. « Pour un si saint nom comme ce livre-là, on lui pourroit bien pardonner son ignorance ; mais aussi l'on dit communément que derrière la croix le diable y est : qu'il s'en aille au

feu. » Le barbier, en prenant un autre, dit : « Celui-ci est le Miroir de chevalerie. — Ah ! je le connois bien, dit le curé : il y a là dedans le seigneur Renaut de Montauban, avec ses amis et compagnons plus larrons que Cacus, et aussi les douze pairs avec le véridique historien Turpin, et, en vérité, je serois quasi d'avis de les condamner seulement à être bannis perpétuellement, et ce d'autant qu'en partie ils tiennent l'invention du fameux Mathieu Boiardo, d'où aussi a tramé sa toile le chrétien poète Louis Arioste, lequel si je trouve ici, et qu'il parle une autre langue que la sienne, je ne lui garderai aucun respect ; mais, s'il parle son idiome, je l'embrasserai de tout mon cœur. — Je l'ai en italien, dit le barbier, mais je ne l'entends pas. — Aussi ne seroit-il pas bon que vous l'entendissiez, répondit le curé, et aussi se fût bien passé le seigneur capitaine de l'apporter en Espagne et le faire Castillan, parce qu'il lui a beaucoup ôté de sa grâce naturelle, et de même en feront tous ceux qui voudront traduire des livres de vers en une autre langue : car, quelque soin qu'ils y apportent, et tant habiles soient-ils, jamais ils n'atteindront au point qu'ils ont en leur première naissance. Je dis, en effet, que ce livre-ci et tous ceux qui se trouveront traitant des affaires de la France se doivent jeter et mettre en dépôt en un puits sec jusques à ce qu'avec plus mûre délibération l'on voie ce qu'il en faudra faire, exceptant un Bernardo del Carpio, qui traîne par là, et un autre appelé Roncevaux : car, si ceux-là viennent entre mes mains, ils iront en celles de la gouvernante, et de là au feu sans aucune rémission. »

Le barbier confirma le tout et le trouva bon et pour chose fort à propos, entendant que le curé étoit si bon chrétien et tant ami de la vérité qu'il ne diroit autre chose pour tous les biens du monde. En ouvrant encore un autre livre, il vit que c'étoit Palme-

rin d'Olive, et auprès de celui-ci il y en avoit un autre qui s'appeloit Palmerin d'Angleterre. Ce qui étant vu par le sieur licencié, il dit : « Qu'on fasse tout à cette heure des éclats de cette olive, et qu'on la brûle, de sorte qu'il n'en demeure pas seulement des cendres. Et cette Palme d'Angleterre, qu'on la garde et conserve comme chose unique, et qu'on lui fasse un coffret pareil à celui qu'Alexandre trouva parmi les dépouilles de Darius, lequel il députa pour y garder les œuvres du poète Homère. Ce livre, Monsieur mon compère, a de l'autorité pour deux choses : l'une pour ce que de lui-même il est fort bon, et l'autre parce que le bruit est qu'il a été composé par un savant roi de Portugal. Toutes les aventures du château de Miraguarda sont très bonnes et de beaucoup d'art, les raisons fort courtoises et claires, qui observent le décorum de celui qui parle avec une grande propriété et jugement. Je dis donc, sauf votre bon avis, Monsieur maître Nicolas, que celui-ci et Amadis de Gaule doivent être exempts du feu, et que tous les autres, sans en faire plus de recherche ni perquisition, soient condamnés. — Non pas, non, Monsieur mon compère, répliqua le barbier, car en voici un autre qui est le fameux Don Belianis. — Or celui-ci, repartit le curé, avec la seconde, troisième et quatrième partie, ont besoin d'un peu de rhubarbe pour purger leur trop grande colère, et faut leur ôter tout ce qu'il y a dedans du château de la Renommée, et autres impertinences de plus grand poids pour lequel effet on leur donne un terme d'outremer ou de semestre, et selon qu'ils s'amenderont l'on usera envers eux de miséricorde ou de justice ; et cependant, compère, gardez-les en votre maison, mais ne les laissez lire à personne. — Je le veux bien », répondit le barbier ; et, sans se vouloir fatiguer davantage à lire des livres de chevalerie, il commanda à la

gouvernante qu'elle prît tous les grands et qu'elle les jetât à la basse-cour.

Il ne le dit point à une sotte ni à une sourde, mais à une qui avoit plus d'envie de les brûler que d'ourdir une toile pour grande et déliée qu'elle fût, et, en embrassant quasi huit tout à la fois, elle les jeta par la fenêtre. Or, parce qu'elle en prit plusieurs ensemble, il en tomba un aux pieds du barbier, qui eut envie de voir quel il étoit, et vit qu'il disoit : Histoire du fameux chevalier Tiran le Blanc.

« Dieu me soit en aide, dit le curé à haute voix, voici donc Tiran le Blanc ; donnez-le-moi, çà, compère, certes je fais état d'avoir trouvé là un trésor de contentement et une mine de passe-temps. Voici don Quirieleyson de Montauban, ce valeureux chevalier, et son frère Thomas de Montauban, et le chevalier Fonseca, avec le combat que le vaillant Detriante eut avec le Dogue, et les délicatesses et subtilités de la damoiselle Plaisir de ma vie, avec les amours et tromperies de la veuve Reposée, et madame l'impératrice amoureuse d'Hippolyte, son écuyer. Je vous dis la vérité, Monsieur mon compère, que, pour le regard du style, celui-ci est le meilleur livre du monde : ici les chevaliers mangent et dorment, et meurent en leurs lits, font testament devant leur mort, avec d'autres choses qui ne sont point en tous les autres livres de cette espèce. Ce néanmoins, je vous dis que celui qui le composa, puisqu'il ne faisoit tant de sottises tout exprès, méritoit qu'on l'envoyât aux galères pour tous les jours de sa vie. Portez-le à votre logis et le lisez, et vous verrez que c'est la vérité tout ce que je vous ai dit de lui.

— Il sera fait, répondit le barbier, mais que ferons-nous de ces petits livres qui restent ? — Ceux-ci, dit le curé, ne doivent être de

chevalerie, mais de poésie. » En ouvrant un, il vit que c'étoit la Diane de Georges de Montemayor, et dit, croyant que tout le reste fût de même genre : « Ceux-ci ne méritent pas d'être brûlés comme les autres, parce qu'ils ne font ni ne feront le dommage que ceux de chevalerie ont fait : car ce sont livres d'entendement, sans préjudice du tiers. — Ah ! Seigneur, dit la nièce, vous pouvez bien les faire brûler comme les autres, parce qu'il n'y auroit guère à faire, que monsieur mon oncle, étant guéri de la maladie de chevalerie, en lisant ceux-ci, il ne lui vînt en fantaisie de se faire berger et s'en aller par les bois et par les prés, chantant et sonnant, et, ce qui seroit encore pis, de se faire poète : car, comme l'on dit, c'est une maladie incurable et contagieuse. — Cette fille dit la vérité, répondit le curé, et il sera bon d'ôter à notre ami ce heurt et cette occasion de devant lui. Et, puisque nous avons commencé par la Diane de Montemayor, je suis d'avis qu'on ne la brûle pas, mais que l'on en ôte tout ce qui traite de la sage Felicia, et de l'eau enchantée, et quasi tous les grands vers, et que la prose lui demeure, à la bonne heure, et l'honneur d'être le premier des livres semblables. — Celui-ci, qui vient après, dit le barbier, c'est la Diane, appelée Seconde, du Salmantin, et cet autre qui a le même nom, l'auteur duquel est Gil Polo. — Que celle du Salmantin, répondit le curé, accompagne et accroisse le nombre des condamnés à la basse-cour, et que celle de Gil Polo se garde comme si elle étoit d'Apollon même. Passez outre, Monsieur mon compère, et nous hâtons un peu, car il s'en va tard. — Ce livre-ci est, dit le barbier en ouvrant un autre, les Dix Livres de la fortune d'amour, composés par Antoine de Lofraso, poète de Sardaigne. — Par les ordres que j'ai reçus, dit le curé, que depuis qu'Apollon fut Apollon, les Muses Muses, et les poètes poètes, il ne s'est composé livre si bouffon ni si étrange que celui-ci, et qui, pour le

chemin qu'il tient, est le meilleur et plus unique de tous ceux qui ont été mis en lumière de ce genre-là ; et celui qui ne l'a lu peut faire état qu'il n'a jamais lu rien de plaisant, ni plein de contentement. Baillez-le-moi, compère, car j'estime plus de l'avoir trouvé que si on m'avoit donné une soutane de serge de Florence. »

Il le mit à part avec un grand contentement. Le barbier poursuivit, disant : « Ceux-ci, qui suivent, sont : le Pasteur Sibérie, les Nymphes de Hénarès et le Remède de la jalousie. — Or, il n'y reste autre chose à faire, dit le curé, sinon les livrer au bras séculier de la gouvernante, et qu'on ne me demande pas pourquoi, car ce n'en seroit jamais fait. — Celui-ci qui vient, c'est le Pasteur de Filida. — Ce n'est pas un pasteur, dit le curé, mais un fort discret courtisan ; qu'on le garde comme un précieux joyau. — Ce grand que voici s'intitule, dit le barbier, Trésor de diverses poésies. — S'il n'y en eût point tant eu, dit le curé, elles eussent été plus estimées ; il est besoin que ce livre soit châtré et purgé de quelques niaiseries qu'il y a parmi ses grandeurs : qu'on le garde, car son auteur est de mes amis, et aussi par respect pour d'autres œuvres plus héroïques et relevées qu'il a écrites. — Voici, poursuivit le barbier, le Cancionero de Lopez Maldonat. — L'auteur de ce livre, répliqua le curé, est aussi un de mes grands amis, et ses vers en sa bouche se font admirer de qui les entend, et telle est la douceur de la voix dont il les chante qu'il enchante. Il est quelque peu long en ses églogues, mais jamais ce qui est bon ne le fut trop : qu'on le garde avec les élus. Mais quel livre est-ce là qui est auprès de lui ? — C'est la Galatée de Miguel de Cervantes, dit le barbier. — Il y a bien longtemps que ce Cervantes est mon ami, et je sais qu'il est plus versé en malheurs qu'en vers. Son livre a je ne sais quoi de bonne invention ; il propose quelque chose et ne conclut rien : il faut attendre la seconde partie qu'il promet, peut-

être qu'avec l'amendement il obtiendra entièrement l'indulgence, qui à présent lui est refusée, et, en attendant que cela se voie, tenez-le renfermé en votre logis, Monsieur mon compère. — Je le veux bien, répondit le barbier, et en voici trois qui viennent tous ensemble : l'Araucana de don Alonso de Ercilla ; l'Austriada de Juan Rufo, jurat de Cordoue, et le Montserrat de Christophe de Virues, poète valencien. — Tous ces trois livres, dit le curé, sont les meilleurs qui aient été écrits de vers héroïques en langue castillane, et peuvent débattre de l'honneur avec les plus fameux d'Italie : qu'on les garde comme les plus riches gages de poésie qu'ait l'Espagne. »

Le curé se lassa de voir plus de livres, et ainsi, tout en un tas, il voulut que tout le reste se brûlât, mais le barbier en tenoit déjà un tout ouvert, qui s'appeloit les Larmes d'Angélique. « Je les eusse pleurées, dit le curé oyant dire le nom, si j'eusse commandé de brûler un livre tel que celui-là, parce que son auteur a été un des plus fameux poètes du monde, non pas seulement de l'Espagne, et a très bien et heureusement rencontré en la traduction de quelques fables d'Ovide. »

Première partie · VII

n ces entrefaites, don Quichotte commença à s'écrier, disant : « Çà ! valeureux chevaliers, c'est ici qu'il est besoin de montrer la force de vos valeureux bras, car les courtisans remportent le meilleur du tournoi. » Pour accourir à ce bruit, on ne passa pas outre à l'examen des autres livres qui restoient, et par ainsi l'on croit qu'allèrent au feu, sans être vus ni ouïs, la Caroléa et Léon

d'Espagne, avec les faits de l'empereur, composés par don Louis d'Avila, lesquels sans doute devoient être entre ceux qui restoient, et peut-être, si le curé les eût vus, qu'ils n'eussent pas passé par une si rigoureuse sentence.

Quand ils furent auprès de don Quichotte, il étoit déjà levé de son lit, et poursuivoit ses hauts cris et ses folies, donnant des coups de coutelas et des revers de toutes parts, tout aussi éveillé que si jamais il n'eût dormi. Ils le prirent à bras-le-corps et le remenèrent par force à son lit, et, après qu'il fut un peu apaisé, se tournant pour parler au curé, il lui dit : « Pour certain, Seigneur archevêque Turpin, ce nous est une grande honte, à nous autres qui nous appelons les douze pairs, de laisser ainsi sans plus d'efforts remporter la victoire de ce tournoi aux chevaliers courtisans, après que nous autres aventuriers avons gagné le prix en ces trois jours précédens. — Taisez-vous, Monsieur mon compère, dit le curé, car Dieu permettra que la chance se tourne, et que ce qui aujourd'hui se perd se regagnera demain ; prenez seulement garde à vous guérir pour cette heure, car il me semble que vous devez être extrêmement las, si vous n'êtes aussi bien fort blessé. — Blessé, non, dit don Quichotte, mais bien moulu et froissé, il n'y a aucun doute, parce que ce bâtard de don Roland m'a tout roué de coups avec le tronc d'un chêne, et tout cela par envie, parce qu'il voit que je suis celui seul qui contrecarre ses vantardises ; mais que l'on ne m'appelle pas Renaut de Montauban, si tout aussitôt que je me lèverai de ce lit il ne me le paye, en dépit de tous ses enchantemens, et pour cette heure que l'on m'apporte à dîner, car je sais que c'est le plus important de l'affaire, et laissez-moi faire après pour le regard de la vengeance. » Ils le firent ainsi et lui baillèrent à manger, puis il se rendormit, et eux demeurèrent tout étonnés de sa folie.

Cette nuit-là, la gouvernante brûla et embrasa tous les livres qu'il y avoit en la cour et en toute la maison, et y en eut tels de brûlés qui méritoient d'être gardés en des archives perpétuelles ; mais leur fortune ne le permit pas, ni la paresse de l'examinateur, et par ainsi s'accomplit en eux le proverbe qui dit que bien souvent le bon pâtit pour le mauvais.

Un des remèdes que le curé et le barbier donnèrent pour lors au mal de leur ami fut que l'on murât et cloisonnât la chambre des livres, afin qu'il ne les trouvât pas quand il se lèveroit, car peut-être, la cause étant ôtée, l'effet en cesseroit, et qu'ils lui dissent qu'un enchanteur les avoit emportés, et la chambre, et tout, et ainsi fut promptement exécuté.

Àdeux jours de là don Quichotte se leva, et la première chose qu'il fit, ce fut d'aller voir ses livres, et, comme il ne trouva point la chambre où il l'avoit laissée, il alloit la cherchant de droite et de gauche. Il alloit à l'endroit où d'ordinaire étoit la porte, et la tâtoit avec les mains, puis tournoit et viroit les yeux partout sans dire mot ; mais, au bout d'un grand espace de temps, il demanda à sa gouvernante vers quel côté étoit la chambre de ses livres. La gouvernante, qui étoit déjà bien avertie de ce qu'elle devoit répondre, lui dit : « Quelle chambre ou quel rien cherchez-vous ? Il n'y a plus ni chambre ni livres céans, car le diable a tout emporté. — Ce n'étoit pas un diable, répliqua la nièce, ains un enchanteur, qui vint un soir sur une nuée, depuis que vous partîtes d'ici, et, descendant de dessus un serpent sur lequel il étoit monté, il entra en la chambre ; et ne sais ce qu'il y fit, car un bien peu après il sortit et s'envola par le toit, laissant la maison toute pleine de fumée ; et, quand nous nous avisâmes de regarder ce qu'il avoit fait, nous ne vîmes plus ni livres ni chambre aucune ; seulement

il nous souvient fort bien, à moi et à la gouvernante, qu'au temps que ce méchant vieillard s'en alla il dit à haute voix que, pour cause d'une secrète inimitié qu'il avoit contre le maître de ces livres et de cette chambre, il avoit fait en la maison le dommage qu'on verroit après. Cet enchanteur dit aussi qu'il s'appeloit le sage Mougnaton. — Freston devoit-il dire, dit don Quichotte. — Je ne sais, répondit la gouvernante, s'il s'appeloit Freston ou Friton ; je sais seulement que son nom se terminoit en ton. — Il est ainsi, dit don Quichotte, car celui-là est un sage enchanteur, mon grand ennemi, lequel me porte une grande rancune, parce qu'il connoît par son art et sa science que, par la succession des temps, je dois venir à un combat singulier avec un chevalier qu'il favorise, et que je le dois vaincre sans qu'il le puisse empêcher, et pour cette occasion il tâche de me faire tous les déplaisirs qu'il peut. Mais je l'assure bien qu'à grand'peine y pourra-t-il contredire ni éviter ce qui est ordonné du Ciel. — Qui doute de cela ? dit la nièce. Mais, Monsieur mon oncle, qui est-ce qui vous fait entreprendre ces querelles ? Ne seroit-il pas meilleur de se tenir en paix en sa maison sans aller ainsi par le monde chercher du meilleur pain que de froment, et sans considérer que plusieurs pensent aller quérir de la laine et reviennent tondus ? — Ô ma nièce, répondit don Quichotte, que vous entendez mal cette affaire ! Devant que l'on me tonde, j'aurai pelé et arraché la barbe à tous ceux qui s'imagineront de me toucher à la pointe d'un seul cheveu. » Toutes deux ne lui voulurent plus rien répliquer, parce qu'elles virent que sa colère s'échauffoit.

Or, le fait est qu'il demeura quinze jours à la maison fort paisible sans montrer aucune apparence de vouloir continuer ses folies, pendant lesquels jours il tint de plaisans discours avec ses deux compères, le curé et le barbier, sur ce qu'il disoit, que la

chose dont le monde avoit le plus de nécessité étoit de chevaliers errans, et que la chevalerie errante se ressuscitât en lui. Le curé le contredisoit quelquefois, et quelquefois aussi il lui cédoit, car, s'il n'eût usé de cet artifice, il n'y eût pas eu moyen de s'accommoder avec lui.

En ce même temps don Quichotte sollicita un laboureur son voisin, homme de bien (si c'est que ce titre se puisse donner à un qui est pauvre), mais qui avoit bien peu de plomb en sa caboche. En somme, il lui en dit tant, le persuada et lui promit tant, que le pauvre paysan se délibéra d'aller avec lui et lui servir d'écuyer. Don Quichotte lui disoit entre autres choses qu'il se disposât d'aller en sa compagnie de bonne volonté, parce qu'il lui pourroit quelquefois arriver telle aventure qu'il gagneroit, en moins d'un tour de main, quelque île, et qu'il l'en feroit gouverneur. Par ces promesses et autres semblables, Sancho Pança (car ainsi s'appeloit le laboureur) laissa sa femme et ses enfans et se mit pour écuyer de son voisin. Don Quichotte donna promptement ordre à chercher de l'argent, et, vendant une maison, en engageant une autre et faisant un mauvais marché de toutes, amassa une raisonnable somme de deniers. Il s'accommoda aussi mêmement d'une rondache qu'il emprunta d'un sien ami, et, en radoubant du mieux qu'il put sa salade rompue, il avertit son écuyer du jour et de l'heure qu'il pensoit se mettre en chemin, afin qu'il s'équipât et s'accommodât de ce qu'il verroit lui être le plus nécessaire. Surtout il lui recommanda de porter un bissac. Celui-ci lui dit qu'il en porteroit un, et que même il faisoit état de mener un fort bon âne qu'il avoit, parce qu'il n'étoit pas accoutumé d'aller beaucoup à pied. Quant à ce point de l'âne, don Quichotte s'y arrêta un peu, se creusant le cerveau pour voir s'il se souvenoit qu'aucun chevalier errant eût mené d'écuyer monté sur un âne, mais il

ne lui en vint pas un en mémoire. Ce nonobstant, il résolut qu'il le menât avec intention de l'accommoder d'une plus honorable monture, quand l'occasion s'en présenteroit, ôtant le cheval au premier chevalier discourtois qu'il rencontreroit. Il fit aussi provision de chemises et d'autres choses qu'il put, suivant le conseil que le tavernier lui avoit donné.

Ce qui étant fait et accompli, sans que Pança prît congé de ses enfans ni de sa femme, ni don Quichotte de sa gouvernante ni de sa nièce, une nuit ils sortirent du village sans que personne les vît, et durant icelle cheminèrent tant que, quand le jour vint, ils se tinrent pour assurés qu'on ne les trouveroit pas, encore qu'on les cherchât.

Sancho Pança alloit sur son âne comme un patriarche avec son bissac et son outre, et avoit grand désir de se voir déjà gouverneur de l'île que son maître lui avoit promise. Il se rencontra que don Quichotte prit la même voie et chemin qu'il avoit tenus en son premier voyage, qui fut par le champ de Montiel, par lequel il cheminoit avec moins de peine que l'autre fois, parce que c'étoit au matin, et que les rayons du soleil, leur donnant de biais, ne les fatiguoient pas tant. En ces entrefaites, Sancho Pança dit à son maître : « Regardez bien, Seigneur chevalier errant, que vous n'oubliiez pas ce que vous m'avez promis touchant l'île, car je la saurai bien gouverner, quelque grande qu'elle soit. » À quoi lui répondit don Quichotte : « Tu dois savoir, ami Sancho Pança, que ce fut une coutume fort usitée par les chevaliers errans du temps passé de faire leurs écuyers gouverneurs des îles ou royaumes qu'ils conquéroient, et je suis délibéré pour moi d'entretenir cette tant agréable coutume ; mais plutôt pense d'y apporter de l'augmentation et surpasser les autres, parce qu'eux aucune fois, et

peut-être le plus souvent, attendoient que leurs écuyers fussent vieux, et puis, après qu'ils étoient las de servir et de passer de mauvais jours et de pires nuits, ils leur donnoient quelque titre de comte ou pour le moins de marquis de quelque val ou province de peu plus ou moins ; mais, si tu vis et moi aussi, il se pourroit faire que devant qu'il fût six jours je conquisse tel royaume qui en eût d'autres dépendans qui viendroit tout à propos pour te couronner roi de l'un d'iceux. Et ne pense pas que ce soit grand fait, car il arrive des accidens et des cas à ces chevaliers par des moyens tant imprévus et non pensés que facilement je te pourrois donner encore plus que je ne te promets. — De cette manière, répondit Sancho Pança, si j'étois roi par quelqu'un des miracles que vous dites, pour le moins Jehanne Gutierrez, ma douce et tendre compagne, viendroit à être reine, et mes enfans seroient infans. — Or, qui en doute ? répondit don Quichotte. — J'en doute, moi, répliqua Sancho Pança, car pour moi je tiens qu'encore que Dieu fît pleuvoir des royaumes sur la terre, pas un ne viendroit bien sur la tête de Marie Gutierrez. Sachez, Seigneur, qu'elle ne vaut pas deux maravédis pour être reine ; comtesse lui siéroit bien mieux ; et ainsi Dieu nous soit en aide. — Recommande l'affaire à Dieu, Sancho, répondit don Quichotte, car il te donnera ce qui plus lui conviendra ; mais n'abaisse pas tant ton courage, que tu te viennes à contenter à moins qu'être grand sénéchal. — Aussi ne ferai-je, Monsieur, répondit Sancho, et ce d'autant plus que j'ai en vous un si brave maître qui me saura bien donner tout ce qui me sera propre et que je pourrai porter. »

Première partie · VIII

n ces entrefaites ils découvrirent trente ou quarante moulins à vent qu'il y a en ce champ-là, et, tout ainsi comme don Quichotte les vit, il dit à son écuyer : « La fortune conduit nos affaires mieux que nous n'eussions su désirer, car voilà, ami Sancho Pança, où se découvrent trente ou quelque peu plus de démesurés géans, avec lesquels je pense avoir combat et leur ôter la vie à tous, et de leurs dépouilles nous commencerons à nous enrichir : car c'est ici une bonne guerre, et c'est faire un grand service à Dieu d'ôter une si mauvaise semence de dessus la face de la terre. — Quels géans ? dit Sancho. — Ceux que tu vois là, répondit son maître, aux longs bras, qu'aucuns les ont quelquefois de deux lieues. — Regardez, Monsieur, répondit Sancho, que ceux qui paroissent là ne sont pas des géans, mais des moulins à vent, et ce qui semble des bras sont les ailes, lesquelles, tournées par le vent, font mouvoir la pierre du moulin. — Il paroît bien, répondit don Quichotte, que tu n'es pas fort versé en ce qui est des aventures : ce sont des géans, et, si tu as peur, ôte-toi de là et te mets en oraison, tandis que je vais entrer en une furieuse et inégale bataille à l'encontre d'eux. » Et, disant cela, il donna des éperons à son cheval Rossinante, sans s'amuser aux cris que son écuyer Sancho faisoit, l'avertissant que sans aucun doute c'étoient des moulins à vent, et non pas des géans, ceux qu'il alloit attaquer. Mais il étoit tellement aheurté à cela que c'étoient des géans qu'il n'oyoit pas les cris de son écuyer Sancho, ni ne s'apercevoit pas de ce que c'étoit, encore qu'il en fût bien près ; au contraire, il disoit à haute voix : « Ne fuyez pas, couardes et viles créatures, car c'est un seul chevalier qui vous attaque. » Sur cela il se leva un peu de vent, et les grandes ailes de ces moulins commencèrent à

se mouvoir, ce que voyant don Quichotte, il dit : « Or, encore que vous mouviez plus de bras que ceux du géant Briarée, vous allez me le payer. » Et, disant cela, il se recommanda de tout son cœur à sa dame Dulcinée, lui demandant qu'elle le secourût en ce danger ; étant bien couvert de sa rondache, avec la lance en l'arrêt, il accourut, au grand galop de Rossinante, donner dans le premier moulin qui étoit devant lui, et lui donnant un coup de lance en l'aile, le vent la fit tourner avec telle violence qu'elle mit la lance en pièces, emmenant après soi le cheval et le chevalier, qui s'en allèrent roulant un bon espace parmi le champ.

Sancho Pança accourut à toute course de son âne pour le secourir, et, quand il fut à lui, il trouva qu'il ne se pouvoit remuer : tel avoit été le coup que lui et Rossinante avoient reçu. « Dieu me soit en aide ! dit Sancho ; ne vous ai-je pas bien dit que vous regardassiez bien ce que vous faisiez, que ce n'étoient que des moulins à vent, et que personne ne le pouvoit ignorer, sinon quelqu'un qui en eût de semblables en la tête ? — Tais-toi, ami Sancho, répondit don Quichotte, les choses de la guerre plus que d'autres sont sujettes à de continuels changemens ; et d'autant plus que je pense, et c'est la vérité même, que ce sage Freston, qui m'a volé ma chambre et mes livres, a converti ces géans en moulins pour me frustrer de la gloire de les avoir vaincus, tant est grande l'inimitié qu'il a contre moi ; mais, en fin finale, ses mauvaises ruses et finesses n'auront pas beaucoup de pouvoir contre la bonté de mon épée. — Dieu en fasse à sa volonté ! » répondit Sancho Pança, et, lui aidant à se lever, il le remonta sur Rossinante, qui étoit à demi épaulé.

Tout en discourant de leur aventure passée, ils suivirent le chemin du port Lapicié, parce que là, disoit don Quichotte, il

n'étoit possible autrement, sinon qu'on y trouvât plusieurs et diverses aventures pour être un lieu fort passant ; mais qu'il étoit fort fâché de ce qu'il avoit perdu sa lance, et, le disant à son écuyer, il lui dit pareillement : « Il me souvient d'avoir lu qu'un chevalier espagnol nommé Diego Perez de Vargas, ayant rompu son épée en une bataille, éclata une grosse branche du tronc d'un chêne, et avec icelle il fit telles preuves ce jour-là, et assomma tant de Mores, que le surnom d'Assommeur lui en demeura ; et ainsi tant lui que ses descendans se sont appelés depuis ce temps-là Vargas y Machuca (assommeur). Je t'ai dit ceci, parce que du premier chêne ou rouvre que je rencontrerai, j'en pense arracher un tronc pareil et aussi bon que celui-là : car je m'imagine et crois faire avec icelui de tels actes que tu t'estimeras bien heureux d'avoir mérité de les venir voir, et d'être témoin de choses qui à peine pourront être crues. — Au nom de Dieu soit, dit Sancho ; je le crois tout ainsi comme vous le dites ; mais dressez-vous un petit, car il me semble que vous penchez un peu d'un côté, et ce doit être à cause du froissement de la chute. — C'est la vérité, répondit don Quichotte, et si je ne me plains de la douleur, c'est parce qu'il n'est pas licite aux chevaliers errans de se plaindre d'aucune blessure, encore que les tripes leur sortent par icelle. — S'il est ainsi, je n'ai que répliquer, répondit Sancho ; mais Dieu sait si je serois bien aise que vous vous plaignissiez quand quelque chose vous fait mal. Pour moi, je vous peux dire que je me plaindrai de la moindre douleur que j'aurai, si ce n'est que l'on entende aussi qu'il en est de même des écuyers des chevaliers errans, quant à ce fait de ne se plaindre point. » Don Quichotte ne laissa pas de rire de la simplesse de son écuyer, et ainsi lui déclara qu'il pouvoit fort bien se plaindre, quand et comme il voudroit, sans envie ou en ayant, parce que jusqu'alors il n'avoit

point lu chose contraire en l'ordre de chevalerie. Sancho lui dit qu'il prît garde qu'il étoit heure de dîner. Son maître lui répondit que pour lors il n'avoit point besoin de manger, et qu'il mangeât, lui, quand bon lui sembleroit. Avec cette permission, Sancho s'accommoda le mieux qu'il put sur son âne, et, tirant du bissac ce qu'il y avoit mis, il alloit toujours mangeant derrière son maître et tout à loisir, et de fois à autre il haussoit la bouteille avec si bon appétit que le plus délicat cabaretier de Malaga lui eût pu porter envie. Et, tandis qu'il alloit ainsi souvent redoublant les coups, il ne se souvenoit plus d'aucune promesse que son maître lui eût faite, ni ne tenoit point pour travail, ains plutôt pour un grand repos, d'aller chercher les aventures, quelque dangereuses qu'elles fussent.

Bref, ils passèrent cette nuit entre les arbres, et don Quichotte arracha d'un d'iceux une branche sèche qui lui pouvoit quasi servir de lance, et y mit le fer qu'il avoit ôté de l'autre qu'on lui avoit rompue. Don Quichotte ne dormit point de toute la nuit, pensant en sa dame Dulcinée, afin de s'accommoder à ce qu'il avoit lu en ses livres, quand les chevaliers passoient plusieurs nuits sans dormir, parmi les forêts et déserts, s'entretenant avec la souvenance de leurs maîtresses. Sancho ne la passa pas de même, car, comme il avoit l'estomac plein et non pas d'eau de chicorée, il la fit toute d'une pièce, et, si son maître ne l'eût appelé, ni les rayons du soleil qui le frappoient au visage, ni le chant des oiseaux, qui en grand nombre et fort joyeusement saluoient la venue du nouveau jour, n'eussent été suffisans pour l'éveiller. En se levant, il donna une accolade à la bouteille, mais il la trouva un peu plus légère que le soir de devant, ce qui l'affligea, parce qu'il lui sembloit qu'ils ne prenoient pas la route de remédier sitôt à ce

défaut. Don Quichotte ne voulut pas déjeuner, parce que, comme dit est, il se mit à se repaître de doux et savoureux souvenirs.

Ils reprirent leur chemin du port Lapicié, et environ les trois heures ils le découvrirent. « Ici, dit don Quichotte en le voyant, nous pouvons, mon frère Sancho Pança, mettre les bras jusqu'aux coudes en ce que l'on appelle aventures. Mais prends garde qu'encore que tu me voies aux plus grands dangers du monde, tu n'as que faire de mettre la main à l'épée pour me défendre, si ce n'est que tu voies que ceux qui m'offenseront soient de la canaille et gens vils et bas, car en tel cas tu me pourras bien secourir ; mais, si ce sont des chevaliers, il ne t'est en façon quelconque licite ni permis par les lois de chevalerie de m'aider jusqu'à ce que tu sois armé chevalier. — Pour certain, Monsieur, répondit Sancho, vous serez fort bien obéi en cela, et d'autant que de mon naturel je suis pacifique et ennemi de noises et querelles. Bien est vrai qu'en ce qui touchera la défense de ma personne, je n'aurai pas beaucoup d'égard à ces lois, puisque les divines et les humaines permettent que chacun se défende de qui lui voudra faire tort. — Je n'en dis pas moins, répondit don Quichotte, mais, en ce fait de m'aider contre des chevaliers, il faut que tu retiennes en bride tes naturelles impétuosités. — Je dis que je le ferai ainsi, répondit Sancho, et que je garderai ce commandement aussi bien comme le jour du dimanche. » Étant en ces discours, il parut au chemin deux religieux de l'ordre de Saint-Benoît, montés sur deux dromadaires, car les mules sur quoi ils étoient montés n'étoient pas moins grandes. Ils portoient leurs lunettes à voyager avec leurs parasols. Après eux, il venoit un coche, accompagné de quatre ou cinq hommes à cheval, et deux garçons muletiers à pied. Il y avoit dedans le coche, comme depuis il le sut, une dame biscaïenne qui alloit à Séville, où étoit son mari, qui

passoit aux Indes avec une charge honorable. Les religieux ne venoient pas avec elle, encore qu'ils tinssent le même chemin ; mais à peine don Quichotte les eut-il aperçus qu'il dit à son écuyer : « Ou je me trompe, ou bien cette aventure-ci doit être la plus fameuse qui se soit jamais vue, parce que ces masses noires qui paroissent là doivent être et sont sans doute des enchanteurs qui emmènent en ce coche quelque princesse qu'ils ont enlevée, et il faut réparer ce tort de tout mon pouvoir. — Voici qui sera pire que les moulins à vent, dit Sancho. Regardez bien, Monsieur, que ce sont là des religieux de Saint-Benoît, et le coche est à quelques voyageurs. Regardez ce que je dis, regardez bien ce que vous faites, craignez que ce ne soit le diable qui vous déçoive. — Je t'ai déjà dit, Sancho, répondit don Quichotte, que tu te connois peu en matière d'aventures ; ce que j'ai dit est vrai, et tu le verras tout à cette heure. » Et, en disant cela, il s'avança et se mit au milieu du chemin par où les religieux venoient, et, étant si près qu'il lui sembla qu'ils pourroient ouïr ce qu'il leur diroit, il leur cria à haute voix : « Gens endiablés et étranges, quittez tout maintenant les hautes princesses que vous emmenez de force dans ce coche, sinon apprêtez-vous à recevoir une prompte mort pour châtiment de vos méchancetés. » Les religieux retinrent la bride de leurs mules, et furent fort étonnés, tant de la figure de don Quichotte comme de ses raisons, auxquelles ils répondirent : « Seigneur chevalier, nous autres ne sommes point endiablés ni fantastiques, ains deux religieux de Saint-Benoît, qui passons notre chemin, et ne savons s'il y a en ce coche ou non aucunes princesses qu'on emmène de force. — Avec moi, les douces paroles ne servent de rien, car je vous cannois bien, parjure canaille », dit don Quichotte ; et, sans attendre autre réponse, piqua Rossinante, et la lance baissée courut contre le premier reli-

gieux avec tant de furie et de résolution que, si le religieux ne se fût laissé tomber de la mule, il l'eût fait tomber en terre, malgré qu'il en eût eu, et encore bien blessé, s'il ne fût tombé mort. L'autre religieux, qui vit de quelle façon on traitoit son compagnon, commença à jouer des talons contre le ventre de sa bonne mule, et se mit à courir par la campagne plus vite que le vent. Sancho Pança, qui vit le religieux par terre, descendant légèrement de son âne, accourut à lui, et commença à lui dépouiller ses habits. Sur cela arrivèrent deux valets de ces religieux, qui lui demandèrent pourquoi il le dévêtoit. Sancho leur répondit que cela lui appartenoit légitimement, comme étant les dépouilles de la bataille que son seigneur don Quichotte avoit gagnée. Les valets, qui n'entendoient point raillerie ni ne comprenoient point dépouilles ni batailles, voyant que déjà don Quichotte étoit éloigné de là, et qu'il parloit à celles qui étoient dans le coche, se ruèrent sur Sancho et le renversèrent par terre, et, sans lui laisser un seul poil en la barbe, le moulurent de coups et le laissèrent étendu par terre, privé d'haleine et de sentiment ; et, sans s'arrêter davantage, le religieux remonta tout épouvanté et sans courage, ayant le visage tout défait ; puis, quand il se vit à cheval, il piqua après son compagnon, qui l'attendoit assez loin de là pour voir ce qui adviendroit de cette alarme et sursaut ; et, sans vouloir attendre la fin de toute cette entreprise commencée, ils poursuivirent leur chemin, faisant plus de croix que s'ils eussent eu des diables en queue. Don Quichotte étoit, comme dit est, en discours avec la dame du coche et lui disoit : « Votre beauté, Madame, peut faire de sa personne ce qui plus lui viendra à gré : car déjà l'orgueil de ceux qui vous avoient enlevée est gisant par terre, renversé et abattu par ce mien fort bras ; et, afin que vous n'ayez point à demander pour savoir le nom de votre libérateur, sachez que je

m'appelle don Quichotte de la Manche, chevalier errant et captif de la nompareille et belle dame Dulcinée du Toboso, et, en payement du bénéfice que vous avez de moi reçu, je ne veux autre chose sinon que vous retourniez au Toboso, et que de ma part vous vous présentiez devant cette dame et lui disiez ce que pour votre liberté j'ai fait. » Or, il y avoit un écuyer de ceux qui accompagnoient le coche, lequel étoit biscaïen, qui écoutoit tout cela que don Quichotte disoit : icelui, voyant qu'il ne vouloit pas laisser avancer le coche, ains au contraire disoit qu'il falloit qu'il retournât promptement au Toboso, il s'en alla droit à don Quichotte, et, l'empoignant par la lance, lui parla en mauvais langage castillan et pire biscaïen de cette manière : « Va, Chevalier, que mal tu ailles par le Dieu qui créa moi, que si ne laisses coches, ainsi tu te fais mourir comme tu es Biscaïen. » Don Quichotte l'entendit bien, et fort posément lui répondit : « Si tu étois chevalier comme tu ne l'es pas, j'eusse déjà châtié ta folie et témérité, chétive créature. » À quoi, le Biscaïen répliqua : « Moi, pas chevalier : je jure Dieu, autant tu mens comme chrétien. Si tu baisses la lance et tires l'épée, tu verras bientôt que tu portes le chat à l'eau. Biscaïen par terre, gentilhomme par mer, gentilhomme pour le diable, et tu mens, regarde, si autre chose tu dis. — Or, vous le verrez, dit Agrajes », répondit don Quichotte ; et, jetant sa lance par terre, tira son épée, embrassa son écu, et assaillit le Biscaïen avec résolution de lui ôter la vie. Le Biscaïen, qui le vit ainsi venir, encore qu'il eût voulu descendre de sa mule, à laquelle, pour ce qu'elle étoit de ces méchantes de louage, il ne se falloit pas fier, il ne put faire autre chose, sinon tirer son épée ; mais il vint fort à propos pour lui qu'il se trouva près du coche, d'où il put prendre un oreiller qui lui servit d'écu, et soudain s'en allèrent l'un contre l'autre, comme si c'eussent été deux mortels

ennemis. Les autres assistans les eussent bien voulu mettre d'accord ; mais il ne leur fut pas possible, parce que le Biscaïen disoit avec ses raisons bien composées et mal agencées que, si on ne le laissoit achever sa bataille, lui-même tueroit sa maîtresse et tous ceux qui le voudroient empêcher. La dame du coche, étonnée et épouvantée de ce qu'elle voyoit, fit signe au cocher qu'il se détournât un peu de là, et de loin elle se mit à regarder le furieux combat, pendant lequel le Biscaïen donna un grand coup de coutelas sur une épaule à don Quichotte, par-dessus son écu ; tellement que, s'il n'eût point trouvé de résistance, il l'eût fendu jusqu'à la ceinture. Don Quichotte, qui sentit la pesanteur de ce démesuré coup, jeta un grand cri, disant : « Ô maîtresse de mon âme, Dulcinée, fleur de la beauté, secourez cettui votre chevalier, lequel, pour satisfaire à votre grande bonté, se trouve en ce rigoureux danger. » Dire ces paroles, empoigner sa lance, se couvrir bien de son écu et attaquer le Biscaïen fut tout en un même temps, avec résolution d'aventurer le tout au hasard d'un seul coup. Le Biscaïen, qui le vit ainsi venir à l'encontre de lui, comprit bien par cette brave assurance toute sa fureur, et résolut d'en faire autant que don Quichotte ; et par ainsi il attendit étant toujours bien couvert de son oreiller, sans pouvoir tourner sa mule d'un côté ni d'autre : car, de force qu'elle étoit lasse, n'étant accoutumée à semblables singeries, elle ne pouvoit faire un seul pas. Or, s'en venoit, comme dit est, don Quichotte contre le rusé Biscaïen, avec l'épée haute, résolu de le fendre en deux ; et le Biscaïen l'attendoit tout de même l'épée levée et garanti par son oreiller ; tous les assistans étoient épouvantés et en suspens de ce qui devoit arriver de ces grands coups dont ils se menaçoient ; la dame du coche avec ses servantes faisoient mille vœux et promesses à toutes les images et maisons de dévotion d'Espagne,

afin que Dieu délivrât son écuyer, et elles aussi, du grand péril où elles se trouvoient. Mais toute l'importance de ce fait est qu'en ce point et en ce terme l'auteur de cette histoire laisse cette bataille en suspens, s'excusant sur ce qu'il n'a trouvé autre chose d'écrit des hauts faits de don Quichotte, sinon ce qu'il en a rapporté jusques ici. Bien est vrai que le second auteur de cette œuvre n'a voulu croire qu'une si curieuse histoire eût été livrée aux lois de l'oubli, ni que les esprits de la Manche aient été si peu curieux qu'ils n'aient gardé en leurs archives ou en leurs cabinets quelques papiers qui traitent de ce fameux chevalier, et par ainsi, en cette imagination, on n'a point perdu l'espérance de trouver la fin de cette plaisante histoire, laquelle, si le Ciel lui est favorable, il trouva de la manière qu'il se racontera en la seconde partie.

1. — Porter le chat à l'eau, c'est venir à bout de ce que l'on veut faire.

Première partie · IX

ous laissâmes en la première partie de cette histoire le valeureux Biscaïen et le fameux don Quichotte avec les épées hautes et dégainées, en guise de vouloir décharger deux furibonds et épouvantables coups de tranchant, tels que, s'ils se fussent assenés à plein, ils se fussent pour le moins fendus du haut en bas et ouverts comme une grenade, et que sur ce point si douteux cessa et demeura tronquée une si plaisante et agréable histoire, sans que son auteur nous donnât connoissance où se pourroit recouvrer ce qui manquoit d'icelle. Cela me causa un grand déplaisir, parce que le contentement d'avoir si peu lu se convertissoit en un mé-

contentement de penser au mauvais moyen qui s'offroit de trouver cette grande partie, laquelle, à mon avis, défailloit à un si plaisant conte. Il me sembla être chose impossible et hors de toute bonne coutume qu'il eût manqué à un si bon chevalier quelque sage qui eût pris la charge d'écrire des faits comme on n'en avoit pas encore vu, chose qui ne manqua jamais à aucun des chevaliers errans, de ceux que l'on dit qui vont à leurs aventures, parce que chacun d'eux avoit un ou deux sages à propos, qui non seulement écrivoient leurs faits, mais aussi peignoient leurs moindres pensées et petites niaiseries, si cachées qu'elles fussent. Et il ne falloit pas qu'un tant bon chevalier fût si malheureux qu'il lui manquât ce que Platir et autres semblables avoient trop. Et partant je ne me pouvois faire croire qu'une si gaillarde histoire fût demeurée manchote ou estropiée, et en rejetois la faute à la malice du temps qui dévore et consomme toutes choses, lequel la tenoit ou cachée ou consommée. D'autre part, il me sembloit que, puisque entre ses livres il s'en étoit trouvé de si modernes comme les Remèdes à la jalousie et les Nymphes et Bergers de Hénarès, qu'aussi son histoire devoit être moderne, et qu'encore qu'elle ne fût point écrite, elle seroit en la mémoire des gens de son village et des autres circonvoisins. Cette imagination me tenoit confus, et désireux de savoir réellement et véritablement toute la vie et miracles de notre fameux Espagnol don Quichotte de la Manche, lumière et miroir de la chevalerie manchègue, et le premier qui en notre siècle et en ces temps si calamiteux s'est mis au travail et exercices des armes errantes, et à celui de défaire les torts, secourir les veuves, défendre les damoiselles, je dis celles qui alloient avec leurs fouets et palefrois et avec tout leur pucelage sur elles, de mont en mont et de vallée en vallée ; que, si ce n'étoit que quelque lâche garnement ou quelque

vilain propre à tout faire, ou quelque démesuré géant les forçât, il y a eu au temps passé telle damoiselle qui, au bout de quatre-vingts ans durant lesquels elle ne dormoit pas un seul jour sous un toit, est allée à la sépulture aussi entière que la mère qui l'avoit enfantée. Je dis donc qu'à cet égard et à beaucoup d'autres notre gaillard don Quichotte est digne de continuelles et mémorables louanges, et à moi aussi on ne m'en doit pas dénier pour le travail et la diligence que j'ai employés à chercher la fin de cette agréable histoire, encore que je sais bien que, si le Ciel, le hasard et la fortune ne m'eussent aidé, le monde eût été frustré d'environ deux heures de passe-temps et de contentement que pourra avoir celui qui la lira avec attention. Or, la façon de la trouver se passa de cette manière.

Étant un jour sur la place du marché de Tolède, il arriva là un jeune garçon qui vouloit vendre certains registres et vieux papiers à un marchand de soieries ; et, comme je suis fort affectionné à lire, même jusqu'à des papiers déchirés qui se trouvent par les rues, étant mû de cette mienne naturelle inclination, je pris un des registres que ce garçon vendoit, je le vis avec des caractères que je reconnus être arabesques. Et, combien que je les connusse, je ne les savois pas pourtant lire, de sorte que je me mis à regarder s'il ne paraissait point là quelque Morisque savant qui les lût et me servît d'interprète, ce qui ne me fut pas fort difficile à rencontrer : car, encore que j'en eusse cherché d'une autre meilleure et plus antique langue, j'en eusse trouvé. Enfin la fortune m'en envoya un, auquel ayant dit ce que je désirois et mis le livre entre les mains, il l'ouvrit par le milieu, et, lisant un peu en icelui, il se prit à rire. Je lui demandai de quoi il n'oit ; il me répondit que c'étoit d'une chose qu'il y avoit écrite en la marge de ce livre par annotation. Je le requis de me la dire, et lui, sans ces-

ser de rire, me dit : « Il y a, comme j'ai dit, ici écrit en la marge ceci : « Cette Dulcinée du Toboso, tant de fois mentionnée en cette histoire, on dit qu'elle avoit meilleure main à saler des pourceaux qu'aucune autre femme de toute la Manche. » Quand je lui ouïs dire Dulcinée du Toboso, je demeurai tout étonné et en suspens, parce que tout aussitôt je me représentai que ces paperasses contenoient l'histoire de don Quichotte. Dans cette pensée, je le pressai de lire le commencement, ce qu'il fit, et, tournant à l'improviste l'arabe en castillan, dit qu'il y avoit : Histoire de don Quichotte de la Manche, écrite par cid Hamet Benengeli, historien arabique. Il fut besoin d'une grande discrétion pour dissimuler le contentement que je reçus, lorsque le titre de ce livre parvint à mes oreilles, et, les ravissant à cet ouvrier en soie, j'achetai de ce garçon tous ces vieux papiers pour un demi-réal ; que, s'il eût eu de la pénétration et eût su l'envie que j'en avois, il eût bien pu espérer et remporter plus de six réaux de la vente d'iceux. Je m'éloignai incontinent avec le Morisque, par le cloître de la grande église, et le priai qu'il me traduisît toutes ces paperasses qui traitaient de don Quichotte en langue castillane, sans en rien ôter ni ajouter, lui offrant de le payer à sa volonté. Il se contenta de deux arrobes de raisins secs et de deux mines de blé, et me promit de les traduire bien fidèlement et à bref délai. Mais moi, pour faciliter mieux l'affaire et ne lâcher point de mes mains une si bonne trouvaille, je le menai en mon logis, là où en un peu moins d'un mois et demi il la traduisit tout entière de la même sorte qu'elle est ici rapportée. Il y avoit au premier cahier un portrait bien fait au naturel de la bataille de don Quichotte avec le Biscaïen mis en la même posture que l'histoire la raconte, les épées levées, l'un couvert de sa rondache et l'autre de son oreiller, et la mule du Biscaïen y étoit si bien représentée au vif

qu'on l'auroit reconnue à un tir d'arbalète pour être de louage. Le Biscaïen avoit à ses pieds un écriteau qui disoit : Don Sancho de Aspetia, et sans doute ce devoit être son nom ; et aux pieds de Rossinante il y en avoit un autre qui disoit : Don Quichotte. Rossinante étoit merveilleusement peint, si long et si raide, tant atténué et maigre, avec échine si prononcée, tant étique confirmé, qu'il montrait bien à découvert avec quelle justesse et propriété on lui avoit donné le nom de Rossinante. Auprès de lui étoit Sancho Pança qui tenoit son âne par le licol, au pied duquel y avoit un autre rouleau qui disoit : Sancho Zancas, et devoit être qu'il avoit, à ce que la peinture montroit, le ventre grand, la taille courte et les os des cuisses bien gros, et pour cette occasion on lui donna le nom de Pança et Zancas, car l'histoire le nomme quelquefois de ces deux surnoms. Il y avoit bien encore quelques autres petites choses à prendre garde, mais elles étoient toutes de peu d'importance, et qui ne servent de rien à la vraie relation de l'histoire, car il n'y en a aucune mauvaise, pourvu qu'elle soit vraie. Si on peut faire quelque objection à cette-ci touchant sa vérité, elle ne pourra être autre, sinon que son auteur étoit arabique, étant fort propre à cette nation-là d'être menteurs, encore que, pour être tant nos ennemis, on pourroit plutôt penser qu'il seroit demeuré défaut en icelle, que superflu. Et par ainsi il semble que, quand il eût bien pu et eût dû fatiguer sa plume aux louanges d'un si bon chevalier, tout exprès il les passe sous silence. Œuvre mauvaise et pensée pire encore, vu que les historiens doivent être exacts, véritables et nullement passionnés, sans que l'intérêt ni la crainte, la rancune ni l'affection les fassent détourner du chemin de la vérité, la mère de laquelle est l'histoire, émule du temps, dépôt des actions, témoin du passé, exemple et avis du présent et avertissement pour l'avenir. En

celle-ci je sais que l'on trouvera tout ce qui se pourroit souhaiter en la plus plaisante, et, si quelque chose de bon y manque, pour moi, je tiens que ç'a été par la faute de son chien d'auteur plutôt que par faute de sujet. Enfin sa deuxième partie, suivant la traduction, commençoit en cette sorte.

Étant les tranchantes épées de ces deux valeureux et colères combattans mises et élevées en haut, il sembloit proprement qu'ils menaçassent le ciel et la terre et l'abîme : telle étoit la résolution et contenance qu'ils avoient. Et celui qui déchargea le premier coup fut le colérique Biscaïen, lequel le donna avec tant de force et de furie que, si l'épée ne lui eût tourné en la main, ce seul coup eût été suffisant pour mettre fin à ce rigoureux combat et à toutes les aventures de notre chevalier ; mais la bonne fortune, qui le réservoit à de plus grandes choses, fit tourner l'épée de son adversaire de façon qu'encore qu'il l'assenât en l'épaule gauche, il ne lui fit autre dommage que de lui désarmer tout ce côté-là, lui emportant en passant une grande partie de sa salade avec la moitié de l'oreille, tellement que le tout tomba par terre avec un épouvantable bruit, le laissant en fort mauvais équipage. Dieu me soit en aide, et qui sera celui qui bonnement pourra raconter à cette heure la rage qui entra au cœur de notre chevalier manchègue se voyant accoutrer de cette façon ? Qu'on n'en dise autre chose, sinon que le fait se passa de manière qu'il se haussa derechef sur les étriers, et, serrant plus fort l'épée avec ses deux mains, déchargea le coup de telle furie sur le Biscaïen, en l'assenant tout à plein sur l'oreiller et sur la tête que, n'étant suffisante une si bonne défense, comme si une montagne fût tombée sur lui, il commença à jeter du sang par le nez, par la bouche et par les oreilles, et à donner indice de vouloir tomber de la mule en bas, d'où sans doute il fût tombé s'il n'en eût embrassé le col ;

mais, ce nonobstant, il perdit les étriers et incontinent laissa aller ses bras. La mule, épouvantée de ce terrible coup, se mit à courir par le champ, et, après avoir fait quelques sauts et ruades, jeta enfin son maître par terre.

Don Quichotte le regardoit fort paisiblement, et, comme il le vit tomber, il sauta de dessus son cheval et d'une grande vitesse s'approcha de lui, et, lui mettant la pointe de l'épée sur les yeux, lui dit qu'il se rendît, sinon qu'il lui trancheroit la tête. Le Biscaïen étoit si troublé qu'il ne pouvoit répondre une seule parole, et mal lui en eût pris, dans la colère où étoit don Quichotte, si les dames du coche, qui jusqu'alors avoient regardé le combat en grand émoi, ne fussent allées là où il étoit, et ne lui eussent fort instamment demandé de leur faire cette grâce et faveur de donner la vie à leur écuyer. À quoi don Quichotte répondit avec beaucoup de hauteur et de gravité : « Pour certain, belles dames, je suis fort content de faire ce que vous me demandez, mais ce doit être avec une certaine condition et accord, qui est que ce chevalier me doit promettre d'aller au Toboso et se présenter de ma part devant la nompareille dame Dulcinée, afin qu'elle fasse de lui ce que bon lui semblera. » Les dames, épouvantées et désolées, sans entrer en compte de ce que don Quichotte requérait et sans demander qui étoit cette Dulcinée, lui promirent que l'écuyer exécuteroit tout ce qui de sa part lui seroit commandé. « Or, dit don Quichotte, sur l'assurance de cette parole, je ne lui ferai plus aucun dommage, encore qu'il l'ait bien mérité. »

1. Cervantes a subdivisé la première partie de son Don Quichotte en quatre autres : la première finit ici avec le chapitre viii, la seconde avec le chapitre xiv, la troisième avec le chapitre xxvii, et la quatrième avec le chapitre lii. Sans reproduire ces divisions,

qui n'ont pas été conservées par la suite, nous les avons marquées par des fleurons plus forts placés en tête du premier chapitre de chacune. — La deuxième partie n'a jamais eu de divisions.

2. Benengeli, mot arabe qui signifie fils du cerf, correspondant à l'espagnol Cervantes.

3. L'arrobe est un poids de vingt-cinq livres.

4. Zanca signifie l'os de la cuisse.

5. Il est probable que Cervantes se trompe ici, et qu'il veut dire, au contraire, que c'est la vérité qui est la mère de l'histoire.

Première partie · X

n ce temps-là, Sancho Pança, qui avoit été un peu maltraité par les garçons de ces religieux, s'étoit relevé et avoit été attentif à regarder la bataille de son seigneur don Quichotte, priant Dieu en son cœur qu'il lui plût lui donner la victoire, et qu'en icelle il gagnât quelque île de laquelle il le fît gouverneur, comme il le lui avoit promis. Or, voyant le combat achevé et que son maître s'en alloit remonter sur Rossinante, il s'approcha pour lui tenir l'étrier ; mais, devant qu'il montât, il se mit à genoux devant lui, et, lui prenant la main, il la baisa et lui dit : « Qu'il vous plaise, mon seigneur don Quichotte, me donner le gouvernement de l'île que vous avez gagnée en ce rigoureux combat : car, quelque grande qu'elle soit, je me sens assez fort pour la savoir gouverner tout aussi bien que pas un autre qui ait gouverné des îles au monde. » À quoi don Quichotte répondit : « Prenez garde, frère

Sancho, que cette aventure et celles qui lui ressembleront ne sont pas aventures d'îles, mais de carrefours, auxquelles on ne gagne autre chose sinon que d'en remporter la tête cassée ou une oreille de moins ; ayez patience, car il s'offrira des aventures où je vous pourrai faire non pas seulement gouverneur, mais encore davantage. » Sancho l'en remercia fort, et, lui baisant derechef la main et le bas de sa cuirasse, l'aida à monter sur Rossinante, et puis il monta sur son âne et alla après son maître, lequel, à grands pas, sans prendre congé ni parler davantage avec les dames du coche, entra dans un bois proche de là.

Sancho le suivoit au grand trot de son âne ; mais Rossinante alloit si fort que, se voyant trotter bien loin derrière, il fut contraint de crier à son maître qu'il attendît. Don Quichotte le fit ainsi, retirant la bride à Rossinante, jusqu'à tant que son écuyer tout las le joignît, lequel en arrivant lui dit : « Il me semble, Monsieur, que ce seroit bien fait de nous retirer en quelque église : car, selon que celui contre qui vous avez combattu a été maltraité, il se pourroit bien qu'on donnât connoissance du fait à la Sainte-Hermandad, et qu'on nous mît en prison, et en bonne foi, si on le fait, devant que nous sortions de la prison, le toupet nous suera. — Tais-toi, dit don Quichotte ; et où as-tu jamais vu ou lu qu'aucun chevalier errant ait été mis en justice pour homicides qu'il eût commis ? — Je ne sais ce que c'est que d'homicides, répondit Sancho, ni en ma vie n'en ai pensé contre personne : je sais seulement que la Sainte-Hermandad a l'œil sur ceux qui combattent en la campagne, et pour cela je ne m'en mêle point. — Or, ne te soucie, mon ami, répondit don Quichotte, car je te tirerai de la main des Chaldéens, à plus forte raison de celles de l'Hermandad. Mais dis-moi, par ta vie, as-tu jamais vu un plus valeureux chevalier que moi en tout l'univers connu ? As-tu lu ès

histoires de pas un qui ait ou ait eu plus de courage à assaillir, plus d'haleine à persévérer, plus d'adresse à frapper, plus d'artifice à renverser par terre que moi ? — La vérité est, répondit Sancho, que je n'ai jamais lu aucune histoire, parce que je ne sais ni lire ni écrire ; mais j'oserai bien gager que de ma vie je n'ai servi un plus hardi maître que vous, et jà à Dieu ne plaise que ces hardiesses se payent là où j'ai dit. Ce dont je vous prie est que vous vous pansiez, car il vous sort bien du sang de cette oreille ; j'ai ici de la charpie et un peu d'onguent blanc dans le bissac. — Nous nous fussions bien passés de tout cela, répondit don Quichotte, si je me fusse souvenu de faire une fiole du baume de Fierabras, car avec une seule goutte on eût épargné le temps et les médecines. — Quelle fiole et quel baume est-ce là ? dit Sancho Pança. — C'est un baume, répondit don Quichotte, duquel je sais la recette par cœur, avec lequel il ne faut point avoir peur de la mort, et si ne faut-il pas penser mourir d'aucune blessure, et par ainsi, quand j'en ferai et que je te le baillerai, tu n'as autre chose à faire, sinon que, quand tu verras qu'en quelque bataille on m'aura coupé par la moitié du corps, comme il advient d'ordinaire souventes fois, tu prendras tout doucement la partie du corps qui sera tombée par terre, et fort subtilement, devant que le sang se fige, tu la mettras sur l'autre moitié qui sera demeurée en la selle, prenant bien garde de l'appliquer également et au juste, puis incontinent tu me donneras à boire deux seules gorgées du baume que j'ai dit, et tu me verras redevenir plus sain qu'une pomme. — Si cela est, dit Pança, je renonce dès à présent au gouvernement de l'île promise, et ne veux autre chose pour récompense de mes bons et nombreux services, sinon que vous me donniez la recette de cette excellente liqueur : car, pour ma part, j'estime qu'en quelque lieu que ce soit, l'once en vaudra plus de deux réaux, et il ne me faut

que cela pour passer cette vie honorablement et à mon aise. Mais l'important est, à cette heure, de savoir s'il coûte beaucoup à faire. — Pour moins de trois réaux on en peut faire trois pintes, répondit don Quichotte. — Bélître que je suis, répliqua Sancho, et qu'attendez-vous à le faire et à me l'enseigner ? — Tais-toi, mon ami, répondit don Quichotte, car je pense t'enseigner de bien plus grands secrets et te faire de plus grands biens, mais pour le présent pansons-nous, car l'oreille me fait plus de mal que je ne voudrois. »

Sancho tira du bissac de la charpie et de l'onguent ; mais, quand don Quichotte vit sa salade rompue, il pensa perdre le jugement, et, ayant mis la main sur son épée, et levant les yeux au ciel, dit : « Je fais serment au Créateur de toutes choses et aux quatre saints Évangiles, là où ils sont écrits plus au long, de mener la vie que fit le grand marquis de Mantoue quand il jura de venger la mort de son neveu Baudouin, qui fut de ne manger pain sur nappe, ni de s'ébaudir avec sa femme, et autres choses, lesquelles, encore qu'il ne m'en souvienne, je donne ici pour exprimées, jusques à tant que je prenne entière vengeance de celui qui m'a fait un tel outrage. » Sancho, oyant ceci, lui dit : « Prenez garde, Seigneur don Quichotte, que si ce chevalier accomplit ce que vous lui commandâtes, de s'aller présenter devant M Dulcinée du Toboso, il s'est acquitté de son devoir, et ne mérite point d'autre peine s'il ne commet un nouveau délit. — C'est bien parlé et avisé à toi, répondit don Quichotte, et par ainsi je révoque mon serment pour ce qui concerne de prendre nouvelle vengeance de lui ; mais je le fais et confirme de nouveau quant à mener la vie que j'ai dite jusques à tant que j'ôte par force d'armes un autre armet tel et aussi bon comme celui-ci à quelque chevalier. Et ne pense pas, Sancho, que je le fasse comme un feu de paille, car j'ai

bien qui imiter en cela : la même chose advint justement et à point pour l'armet de Mambrin, lequel coûta si cher à Sacripant. — Monsieur, donnez au diable tels sermens, répliqua Sancho, car ils sont au grand détriment du salut et fort préjudiciables à la conscience. Or bien, dites-moi à cette heure si par aventure de longtemps nous ne rencontrons point d'homme armé qui porte un armet, que ferons-nous ? Faudra-t-il accomplir le serment en dépit de tant d'inconvéniens et d'incommodités, comme sera de coucher tout vêtu et ne dormir point en lieu habité, et mille autres pénitences que contenoit le serment de ce vieux fou de marquis de Mantoue, lequel vous voulez confirmer à présent ? Voyez bien que par tous ces chemins il ne passe point d'hommes armés, sinon des muletiers et des charretiers, qui non seulement ne portent point de salades, mais peut-être même qu'ils ne les ont ouï nommer en toute leur vie. — Tu te trompes en cela, dit don Quichotte, car nous n'aurons pas été deux heures par ces carrefours que nous verrons plus de gens d'armes qu'il n'en vint devant Albraque, à la conquête de la belle Angélique. — Là donc, soit ainsi, dit Sancho, et Dieu veuille qu'il nous en tourne à bien et que le temps vienne bientôt de gagner cette île qui me coûte si cher, et puis que je meure de joie. — Je t'ai déjà dit, Sancho, que cela ne te donne aucun souci : car, quand il manqueroit une île, voilà le royaume de Danemark ou bien celui de Sobradise qui te viendront comme un anneau au doigt, et d'autant t'en dois-tu plus réjouir, parce qu'ils sont en terre ferme. Mais laissons cela pour quand il en sera temps, et regarde si tu as rien à manger en ce bissac, afin que nous allions ensuite en quête de quelque château où nous logions cette nuit et y fassions le baume que je t'ai dit, car je jure Dieu que cette oreille me fait bien mal. — Je porte ici un oignon et un peu de fromage, et je ne sais combien de

croûtes de pain, dit Sancho, mais ce ne sont pas viandes faites pour un si vaillant chevalier comme vous êtes. — Oh ! que tu l'entends mal, répondit don Quichotte. Il faut que tu saches, Sancho, que c'est honneur aux chevaliers errans de ne point manger en tout un mois, et, encore qu'ils mangent, que ce soit de ce qu'ils trouveront plus sous la main ; et tu serois tout certain de cela si tu avois lu autant d'histoires comme j'ai fait : car, encore que j'en aie lu beaucoup, je n'ai pas trouvé en une seule d'icelles que les chevaliers errans mangeassent, si ce n'étoit par aventure et en quelques somptueux banquets qu'on leur faisoit, et les autres jours ils les passoient à humer le vent. Et, encore qu'il y ait de l'apparence qu'ils ne se pouvoient pas passer de manger et de satisfaire toutes leurs autres nécessités naturelles, car, en effet, ils étoient hommes comme nous autres, il faut aussi entendre que, s'en allant la plupart du temps par les forêts et déserts, et sans cuisinier, leur plus ordinaire manger étoit de viandes rustiques, semblables à celles que tu m'offres à présent ; tellement que, mon ami Sancho, ne te tourmente point de ce qui me plaît, ni ne veuille point changer le monde, ni moins jeter la chevalerie errante hors de ses gonds. — Pardonnez-moi, Monsieur, dit Sancho : car, ne sachant point lire ni écrire, comme autrefois je vous ai dit, je ne sais ni n'ai bien appris les règles de la profession de chevalier, et désormais je garnirai le bissac de toute sorte de fruits secs pour vous qui êtes chevalier, et pour moi, puisque je ne le suis pas, je ferai provision de volailles et de choses de plus de substance. — Je ne dis pas, Sancho, répliqua don Quichotte, qu'il soit obligatoire pour les chevaliers errans de ne manger autre chose, sinon de ces fruits que tu dis, mais bien que leur plus ordinaire nourriture devoit être d'iceux et de quelques herbes qu'ils trouvoient par les champs, lesquelles ils connoissoient et

que je connois aussi. — C'est une vertu, répondit Sancho, que de connoître ces herbes, car, selon que je m'imagine, il sera quelque jour besoin de se servir de cette connoissance. » Et sur ce, en tirant ce qu'il dit qu'il portoit, ils dînèrent tous deux en bonne paix et compagnie. Mais, étant désireux de chercher à loger pour cette nuit, ils expédièrent bientôt leur pauvre et sec dîner. Ils montèrent incontinent à cheval et se hâtèrent pour arriver en quelque bourgade devant qu'il fût nuit ; mais le soleil leur faillit et aussi l'espérance d'arriver où ils désiroient, auprès de certaines huttes de chevriers, tellement qu'ils se résolurent de la passer là ; autant ce fut déplaisir pour Sancho de n'arriver point à aucun bourg, autant de contentement fut-ce pour son maître de coucher à la belle étoile, parce qu'il lui sembloit que, toutes et quantes fois que cela lui. arrivoit, c'étoit faire un acte de possession qui facilitoit la preuve de sa chevalerie.

1. La Sainte-Hermandad, tribunal très sévère, créé en 1476 pour punir les délits commis dans les endroits peu populeux, et qui existait encore, quoique bien modifié, du temps de Cervantes.

Première partie · XI

l fut reçu par ces chevriers de fort bonne grâce, et Sancho, ayant accommodé Rossinante et son âne du mieux qu'il put, suivit l'odeur que rendoient certains morceaux de chèvre qui bouilloient dans un chaudron sur le feu, et, encore qu'il eût voulu au même instant voir s'ils étoient en état qu'on pût les transférer du chaudron à l'estomac, il ne le fit pas, parce que les chevriers les ôtèrent de dessus le feu, et, étendant par terre des peaux de

brebis, ils dressèrent fort promptement leur table rustique, et les convièrent tous les deux, avec des marques de bonne volonté, à partager ce qu'ils avoient. Il s'assit à l'entour des peaux six d'eux, qui étoient ceux qu'il y avoit en la loge, ayant premièrement, avec des cérémonies un peu grossières, prié don Quichotte de s'asseoir sur une auge renversée sens dessus dessous, qu'ils lui mirent. Don Quichotte s'assit, et Sancho étoit là tout debout pour le servir au buffet et lui bailler la coupe qui étoit faite de corne. Son maître, le voyant debout, lui dit : « Afin que tu voies, Sancho, le bien que comprend en soi la chevalerie errante, et comme ceux qui s'exercent en quelque ministère que ce soit d'icelle, sont à point d'être honorés et estimés du monde, je veux que tu t'assoies ici à côté de moi, et en la compagnie de ces bonnes gens et que tu ne sois qu'un avec moi, qui suis ton maître et naturel seigneur, que tu manges en mon plat et boive au même vaisseau que je boirai ; de la chevalerie errante il se peut dire la même chose que de l'amour, lequel égale toutes choses. — Grand merci, Monsieur, dit Sancho, mais je vous peux bien dire une chose que, pourvu que j'aie très bien à manger, je le mangerai aussi bien et mieux étant debout et tout seul que si j'étois assis près d'un empereur ; et même, s'il faut dire la vérité, je trouve beaucoup meilleur ce que je mange en mon petit coin, sans cérémonies ni façons, encore que ce ne soit que du pain et un oignon, que les coqs d'Inde des tables d'autrui, où je serois contraint de mâcher tout bellement, boire peu, m'essuyer souvent, ne point éternuer ni tousser si j'en avois envie, ni faire autres choses que la solitude et la liberté apportent quant et soi. Tellement, Monsieur, que ces honneurs que vous me voulez donner, pour être ministre et adhérent de la chevalerie errante, comme je le suis étant votre écuyer, convertissez-les en autres choses qui me rapportent plus de com-

modité et de profit, parce que celles-ci, encore que je les tienne pour reçues, je les renonce jusqu'à la fin du monde. — Avec tout cela, il faut t'asseoir, dit don Quichotte, car qui s'humilie Dieu l'exalte. » Et, l'empoignant par le bras, il le contraignit de s'asseoir auprès de lui. Les chevriers n'entendoient point ce jargon d'écuyers et de chevaliers errans, et ne faisoient que manger sans dire mot et regarder leurs hôtes qui, de fort bonne grâce et de grand appétit, avaloient des morceaux comme le poing. Le service de chair étant achevé, ils étendirent sur les peaux de brebis une grande quantité de glands secs, et quand et quand ils mirent la moitié d'un fromage plus dur que s'il eût été fait de chaux et de sable. La corne n'étoit pas au repos cependant, car elle alloit si souvent à la ronde, tantôt pleine, tantôt vide, comme les vaisseaux d'une roue à chapelets, que facilement elle vida une outre de deux qui étoient là.

Après que don Quichotte eut bien contenté son estomac, il prit une poignée de ces glands en sa main, et, les regardant attentivement, proféra de telles ou semblables paroles :

« Heureux âge et siècles heureux, ceux à qui les anciens donnèrent le nom de dorés, non pas pour ce qu'en iceux l'or (qui en celui notre âge de fer s'estime tant) se gagnât sans aucune peine, mais d'autant qu'alors ceux qui vivoient ne savoient que c'étoit de ces deux paroles tien et mien. En ce saint âge toutes choses étoient communes ; il n'étoit nécessaire à personne, pour avoir son ordinaire soutien, de prendre autre peine, sinon hausser la main et le prendre à ces robustes chênes, qui libéralement les invitoient à cueillir de leur fruit doux et succulent. Les claires fontaines et les eaux courantes leur offroient en une magnifique abondance des savoureuses et transparentes eaux. Par les ca-

vernes des rochers et par les creux des arbres, les soigneuses et prudentes abeilles formoient leurs républiques offrant à un chacun, sans aucun intérêt, la fertile récolte de leur très doux travail. Les forts et vaillans lièges rendoient de soi, sans autre artifice que celui de leur courtoisie, leurs larges et légères écorces, desquelles on commença à couvrir les maisons soutenues sur de rustiques pieux, non pour autre chose que pour se défendre de l'inclémence du ciel. Tout étoit paix alors, tout amitié, tout concorde. Encore ne s'étoit point enhardi le pesant soc de la courbe charrue d'entamer les pieuses entrailles de notre première mère, parce que, sans être forcée, elle offroit de toutes parts, de son sein fertile et spacieux, ce qui pouvoit soûler, sustenter et délecter les enfans qui la possédoient pour lors. C'étoit alors que les simples et belles bergeronnettes alloient de vallée en vallée et de colline en colline, en tresses et en cheveux, sans autres habits que ceux qui étoient nécessaires pour couvrir honnêtement ce que l'honnêteté veut et a toujours voulu qui se couvrît ; et leurs ornemens n'étoient pas de ceux que l'on use à présent, que la pourpre de Tyr et la soie martyrisée en tant de façons font trouver si beaux et si magnifiques, ains c'étoient quelques feuilles de verte bardane et de lierre entrelacées ; de quoi peut-être elles étoient aussi magnifiques et bien agencées que sont aujourd'hui nos courtisanes avec les rares et étranges inventions que l'oisive curiosité leur a montrées. Alors les tendres sentimens de l'âme s'exprimoient simplement et sincèrement de la même façon qu'elle les concevoit, sans chercher aucun détour artificieux pour les faire valoir davantage. La fraude, la tromperie ni la malice ne s'étoient point encore mêlées avec la vérité et la simplicité. La justice se contenoit en ses propres limites sans que l'osassent troubler ni offenser les artifices de la faveur et de l'intérêt, qui à présent la mé-

prisent, la troublent et persécutent tant. La loi du bon plaisir n'avoit encore pris place en l'entendement du juge, parce qu'alors il n'y avoit que juger, ni qui fût jugé. Les jeunes filles et l'honnête s'en alloient, comme j'ai dit, partout seules et maîtresses, sans crainte que l'effrénée liberté et intention lascive d'autrui leur fissent aucun déplaisir, et leur perdition naissoit de leur seul appétit et propre volonté. Et maintenant, en ces détestables siècles, il n'y en a pas une assurée, fût-elle enfermée en autre nouveau labyrinthe comme celui de Crète, parce que là par les fentes ou par l'air, avec le zèle de la maudite sollicitude, entre et pénètre l'amoureuse peste, et leur fait faire naufrage avec toute leur honnêteté et retenue. Et pour leur assurance, par succession de temps, d'autant que la malice croissoit de plus en plus, on institua l'ordre des chevaliers errans pour défendre les filles, prendre la protection des veuves et secourir les orphelins et les nécessiteux. Je suis de cet ordre-là, mes frères chevriers, lesquels je remercie du bon traitement et bon accueil que vous faites à moi et à mon écuyer : car, encore que par loi naturelle tout homme soit obligé de favoriser les chevaliers errans, toutefois, parce que je sais que, sans savoir vous autres cette obligation, vous m'avez reçu et bien traité, il est raisonnable que, de la meilleure volonté qu'il m'est possible, je vous rende grâces de la vôtre. »

Notre chevalier fit toute cette longue harangue (de laquelle on se fût bien passé) à cause que les glands qu'on lui servit lui ramenèrent à la mémoire l'âge d'or, et lui mirent en fantaisie de tenir cet inutile discours aux chevriers, lesquels, sans lui répondre une seule parole, l'écoutèrent tout ébahis et en suspens. Sancho, mêmement, ne disoit mot, ains s'amusoit à manger des glands, et visitoit fort souvent l'autre outre, qu'ils avoient pendue à un liège, afin que le vin se rafraîchît. Don Quichotte fut plus longtemps à

parler que le souper à s'achever ; à la fin duquel l'un des chevriers lui dit :

« Afin que vous puissiez à bon escient dire, Seigneur chevalier errant, que nous vous avons accueilli avec beaucoup de bonne volonté, nous vous voulons donner un soulas et contentement, qui sera de faire chanter un de nos compagnons, lequel ne tardera pas beaucoup à être ici ; c'est un jeune berger fort entendu et fort amoureux, et qui surtout sait lire et écrire, et joue si bien d'un rebec qu'il ne laisse rien à désirer. » À peine le chevrier avoit-il achevé de dire ceci qu'il ouït le son du rebec, et à peu de là arriva celui qui en jouoit, qui étoit un jeune garçon d'environ vingt-deux ans, de fort bonne grâce. Ses compagnons lui demandèrent s'il avoit soupé, et ayant répondu que oui, celui qui avoit fait les offres lui dit : « De la sorte, Antoine, tu nous pourras bien faire ce plaisir de chanter un peu, afin que monsieur notre hôte voie que par les monts et par les forêts on sait aussi de la musique. Nous lui avons fait récit de tes perfections, et nous désirons que tu les montres, et que tu ne nous fasses point passer pour menteurs ; et partant je te prie de grâce que tu t'assoies et que tu chantes le roman de tes amours que ton oncle le bénéficier a composé, et qui a été trouvé fort beau au village. — Je le veux bien », répondit le jeune berger, et, sans se faire prier davantage, il s'assit sur le tronc d'un chêne qu'on avoit coupé, et, ayant accordé son rebec, un bien peu après, il commença de fort bonne grâce à chanter en cette manière :

ANTOINE

Ô Lalie, je sais que m'adores,
Malgré que ne m'en as rien dit,
Non pas des yeux tant seulement,

Muettes langues des amours.
Puis que je sais que tu es sage,
Que tu m'aimes suis assuré,
Car jamais ne fut malheureux
Un amour qui fut bien connu.
Bien est vrai qu'aucune fois,
Ô Lalie, tu m'as démontré
Que ton âme est faite de bronze
Et ton blanc sein est de rocher.
Mais, parmi très tous tes reproches
Et tes très honnêtes refus,
Quelquefois l'espérance montre
Un peu le bord de son habit.
Pareillement se lance aux lèvres
Ma foi, qui encore n'a pu
Défaillir pour n'être appelée,
Ni croître pour être choisie.
Si donc l'amour est courtoisie,
Par la tienne je comprends bien
Que la fin de mes espérances
Sera comme je la comprends.
Et si services sont bastans
Pour s'acquérir un cœur bénin,
Aucuns de ceux que j'ai rendus
Fortifient beaucoup mon parti.
Car, si tu as bien regardé,
Plus d'une fois tu auras vu
Que le lundi me suis vêtu
De mes beaux habits de dimanche.

Comme l'amour et la piaffe
Vont tous par un même chemin,

En tout temps devant tes beaux yeux
J'ai voulu me montrer poli.
Je me tais du danser pour toi,
Ni les musiques je te peins
Qu'à heure indue tu as ouïes
Et au beau premier chant du coq.
Je ne compte point les louanges
Que j'ai dites de ta beauté :
Car, encore que vraies, elles font
Que suis d'aucunes mal voulu.
Thérèse aussi du Berrocal,
En m'oïant te louer me dit :
« Tel pense adorer un bel ange,
Et il adore une guenon.
« Dieu merci aux beaux affiquets,
Et aux faux cheveux appliqués,
Et à des beautés hypocrites
Qui trompent bien le même amour. »
Je la démentis, et se fâche,
Et son galant prit son parti ;
Il me défia, et tu sais bien
Ce que je fis et ce qu'il fit.
Je ne t'aime ainsi tout en tas,
Ni ne te sers et te prétends
Pour le fait de concubinage,
Car bien meilleur est mon dessein.
L'Église a de belles courroies,
Qui sont de lacs de fine soie :

Mets donc ton col dessous le joug,
Tu verras que j'y mets le mien.
Et où non, dès ici je jure
Par le saint tout le plus bénit
De ne sortir de ces montagnes
Que pour me rendre capucin.

Sur cela, le chevrier mit fin à son chant, et, encore que don Quichotte le priât de chanter quelque chose de plus, Sancho ne le voulut permettre, parce qu'il étoit plus disposé à dormir qu'à ouïr des chansons. Et ainsi dit à son maître : « Monsieur, vous vous pouvez bien accommoder dès à présent au lieu où vous voudrez reposer cette nuit, car le travail que ces bonnes gens ont tout le jour ne leur permet pas de passer les nuits à chanter. — Je t'entends bien, Sancho, lui répondit don Quichotte, car je reconnois bien que les visites à l'outre requièrent plutôt le plaisir du sommeil que de la musique. — Dieu soit loué, dit Sancho, il nous semble bon à tous. — Je ne dis pas non, répliqua don Quichotte, mais accommode-toi où tu voudras, car ceux de ma profession ont meilleure apparence en veillant qu'en dormant. Ce nonobstant, il seroit fort à propos, Sancho, que tu me pansasses cette oreille, qui me fait plus souffrir qu'il n'est besoin. » Sancho fit ce qu'il lui commandoit. Et l'un des chevriers, voyant la blessure, lui dit qu'il ne se tourmentât point, qu'il lui bailleroit un remède pour se guérir facilement. Et, prenant quelques feuilles de romarin, dont il y avoit là grande quantité, les mâcha et mêla avec un peu de sel, et, les lui appliquant à l'oreille, la lui banda fort bien, l'assurant qu'il n'avoit besoin d'autre médecine que celle-là, et ce fut la vérité.

Première partie · XII

n ces entrefaites, il arriva un autre jeune garçon de ceux qui leur apportoient la provision du village, lequel leur dit : « Savez-vous ce qui se passe au village, mes compagnons ? — Comment le pouvons-nous savoir ? répondit l'un d'eux. — Sachez, continua le jeune garçon, que ce matin est trépassé ce fameux pasteur étudiant appelé Chrysostome, et l'on murmure qu'il est mort par amour pour cette endiablée jeunesse de Marcelle, fille de Guillaume le riche, celle qui va par ces environs en habit de bergère. — Est-ce de Marcelle que tu parles ? dit un d'eux. — Oui, de celle-là, répondit le chevrier. Et le bon est qu'il a ordonné par son testament qu'on l'enterre aux champs comme s'il étoit Maure, et que ce soit au pied de la roche où est la Fontaine du liège : car, selon que le bruit est et comme l'on croit qu'il le dit, c'est le lieu où il la vit la première fois. Et aussi a ordonné d'autres choses, telles que les anciens du village disent qu'il ne les faut pas accomplir, ni n'est bon qu'on le fasse, parce qu'elles ressemblent aux coutumes des Gentils. À quoi répond son grand ami Ambroise, l'étudiant, qui a aussi pris l'habit de pasteur avec lui, qu'il faut accomplir le tout, sans y manquer en rien, tout ainsi comme Chrysostome l'a ordonné, et sur ce débat tout le village est en rumeur ; mais enfin, à ce que l'on dit, on fera ce qu'Ambroise et tous les bergers ses amis désirent, et ils viennent demain en grande pompe pour l'enterrer où j'ai dit. Je tiens, pour moi, qu'il fera beau voir cela ; pour le moins je ne laisserai pas d'y aller, encore que je n'eusse pas à revenir demain au village. — Nous ferons tous de même, répondirent les chevriers, et nous tirerons au sort qui devra demeurer ici d'entre nous pour garder les chèvres de tous les autres. — Tu dis bien, Pierre, dit l'un d'eux, encore

qu'il ne soit pas besoin d'user de ce soin, car je demeurerai pour tous, et n'impute pas cela à vertu et à mon peu de curiosité, mais parce qu'un chicot qui me perça l'autre jour le pied m'empêche de cheminer. — Et pourtant, nous t'en remercions », répondit Pierre.

Alors don Quichotte pria Pierre de lui dire qui étoit ce mort, et quelle bergère étoit celle-là. À quoi le pasteur Pierre répondit que ce qu'il en savoit étoit que ce mort fut un riche gentilhomme, habitant d'un lieu qui étoit entre ces montagnes, lequel avoit étudié plusieurs années à Salamanque, au bout desquelles il étoit revenu en son village avec réputation d'homme fort sage et fort savant. Principalement, on disoit qu'il savoit la science des étoiles et de ce que font au ciel le soleil et la lune, car il nous disoit fort exactement la crise du soleil et de la lune. — Cela s'appelle éclipse, mon ami, et non pas crise, quand ces deux grands luminaires s'obscurcissent », dit don Quichotte. Mais Pierre, ne s'arrêtant pas à ces petites puérilités, poursuivit son conte, disant : « Aussi mêmement il devinoit quand l'année devoit être abondante ou st'rile. — Vous voulez dire stérile, mon ami, dit don Quichotte. — Stérile ou st'rile, répondit Pierre, ce m'est tout un. Et dis que, par le moyen de ce qu'il disoit, son père et ses amis qui le croyoient se firent fort riches, car ils faisoient ce qu'il leur conseilloit, leur disant : « Semez cette année de l'orge, et non du froment ; cette autre vous pouvez semer des pois, et non de l'orge ; l'année qui vient, il y aura foison d'huile, et les trois d'après on n'en recueillera pas une goutte. » — Cette science s'appelle astrologie, dit don Quichotte. — Je ne sais pas comment elle s'appelle, répliqua Pierre, mais je sais bien qu'il savoit tout cela et encore davantage. Finalement il ne se passa pas beaucoup de mois, après qu'il fut revenu de Salamanque, que voilà un matin qu'il parut habillé en

berger avec sa houlette et son sayon, ayant quitté la robe longue, qu'il portoit comme écolier, et en même temps que lui se vêtit en pasteur un autre de ses grands amis, nommé Ambroise, qui avoit été son compagnon d'étude. J'oubliais de vous dire que le défunt Chrysostome étoit un grand personnage pour composer des chansons, et tel que c'étoit lui qui faisoit les chansons pour la veille de la Naissance du Seigneur et les actes pour la Fête-Dieu, que les jeunes garçons de votre village représentoient, et chacun disoit qu'ils étoient extrêmement beaux. Quand ceux du village virent ainsi à l'improviste ces deux écoliers accoutrés en bergers, ils en furent bien étonnés et ne pouvoient deviner la cause qui les avoit mus à faire un si étrange changement. En ce temps-là, le père de notre Chrysostome étoit déjà décédé, et lui demeura héritier d'une grande quantité de biens, tant meubles qu'immeubles, et aussi d'un très grand nombre de troupeaux grands et petits, avec grande abondance de deniers dont le jeune homme demeura seigneur absolu, et, à la vérité, il le méritoit bien parce qu'il étoit bon compagnon, charitable et ami des gens de bien, et avoit une face comme une bénédiction. Depuis, l'on sut qu'il n'avoit changé d'habit pour autre sujet que pour s'en aller parmi ces déserts après cette bergère Marcelle que notre jeune garçon a tantôt nommée, de laquelle le pauvre défunt Chrysostome étoit devenu amoureux.

Et je vous veux dire maintenant, parce qu'il est bon que vous le sachiez, qui est cette jeune créature : car peut-être, et même sans peut-être, n'avez-vous ouï en jour de votre vie une chose semblable, et vécussiez-vous plus que Sarna. — Dites Sara, répliqua don Quichotte, qui ne pouvoit souffrir ce changement de mots du chevrier. — Assez de temps vit la Sarna (la gale), répondit Pierre, et si c'est, Monsieur, que vous me vouliez à chaque pas

rejeter au nez les paroles, nous n'aurons pas fait d'un an. — Pardonnez-moi, mon ami, dit don Quichotte, car je vous l'ai dit à cause de la grande différence qu'il y a de Sarna à Sara ; mais vous avez fort bien répondu, car Sarna vit plus que Sara, et poursuivez votre histoire, car je ne vous répliquerai plus rien. — Je dis donc, mon bon seigneur, dit le chevrier, qu'à notre village il y avoit un laboureur encore plus riche que le père de Chrysostome, qui s'appeloit Guillaume, et auquel Dieu avoit donné une fille de qui la mère mourut en accouchant : c'étoit la plus honnête femme qu'il y eût en tous ces environs ; il me semble que je la vois avec cette face qui, d'un côté, représentoit le soleil, et de l'autre la lune, et surtout grande ménagère et amie des pauvres : tellement que je crois que son âme doit être au jour d'aujourd'hui jouissante de la gloire de Dieu en l'autre monde. De regret de la mort d'une si bonne femme mourut son mari Guillaume, délaissant sa fille Marcelle, encore fort petite et riche, au pouvoir d'un sien oncle, prêtre et bénéficier de notre bourgade. La petite fille crût avec tant de beauté qu'elle nous faisoit ressouvenir de celle de sa mère, qui en étoit douée d'une si grande ; ce néanmoins on jugeoit que celle de la fille la devoit surpasser : et aussi fit-elle, car, lorsqu'elle parvint à l'âge de quatorze à quinze ans, personne ne la voyoit qui ne bénît Dieu de l'avoir créée si belle, et la plupart en devenoient éperdument amoureux. Son oncle la gardoit avec beaucoup de soin et fort recluse ; mais, ce nonobstant, la renommée de sa grande beauté s'étendit de telle sorte que, tant pour l'amour d'elle qu'à cause de ses grandes richesses, non seulement ceux de notre village, ains de plusieurs autres à l'environ, voire les principaux et plus apparens de tous, prioient, sollicitoient et importunoient son oncle de la leur donner pour femme. Mais lui, qui est droitement bon chrétien, encore qu'il voulût la marier vi-

tement, comme il la vit en âge, il ne le voulut pas faire sans son consentement, sans avoir égard au gain et profit qui lui revenoit de tenir le bien de la fille en différant son mariage. Et, en bonne foi, c'est ainsi que l'on parla de cela en plus d'une assemblée par le village à la louange du bon prêtre : car je veux que vous sachiez, Seigneur chevalier errant, qu'en ces petits lieux on traite de tout et qu'on murmure de tout. Et tenez pour vous, comme je tiens pour moi, que le prêtre qui oblige ses paroissiens à dire du bien de lui doit être extrêmement bon, et particulièrement dans les villages. — C'est la vérité même, dit don Quichotte, et poursuivez, car le conte est fort beau, et vous, bon Pierre, vous le contez de fort bonne grâce. — Que celle de Notre-Seigneur ne me manque pas, car c'est celle-là qui importe.

« Et au reste vous saurez qu'encore que l'oncle proposât à sa nièce et lui dît les qualités, en particulier, de chacun de ceux qui la demandoient pour femme, la priant qu'elle se mariât et en choisît un à son goût, jamais elle ne répondit autre chose, sinon qu'elle ne se vouloit point marier pour lors, et qu'étant si jeune elle ne se sentoit pas capable de pouvoir supporter le faix du mariage. Avec ces excuses qu'elle donnoit, qui en apparence étoient justes, son oncle cessoit de l'importuner et attendoit qu'elle vînt un peu plus en âge, et qu'elle sût choisir un parti à son contentement, parce qu'il disoit, et disoit fort bien, que les pères ne devoient point pourvoir leurs enfans contre leur volonté. Mais, un beau jour qu'on n'y pensoit pas, voilà la mijaurée Marcelle devenue bergère ; et, sans que son oncle ni tous ceux du village fussent capables de la dissuader, elle se mit à aller aux champs avec les autres jeunes filles du lieu et à garder elle-même son troupeau. Or, comme elle sortit en public et que l'on vit sa beauté à découvert, je ne vous saurois bonnement dire combien de

riches jouvenceaux, tant gentilshommes que laboureurs, ont pris le même habit que Chrysostome, et lui vont faisant l'amour par ces campagnes.

« L'un d'eux, comme je vous ai dit, a été notre défunt, duquel on disoit qu'il ne l'aimoit pas seulement, mais qu'il l'adoroit. Et que l'on ne pense pas que, encore que Marcelle se soit mise ainsi en liberté et à mener une vie si libre et de si peu de retenue, elle ait pourtant donné ni fait semblant d'aucun indice qui soit au détriment de son honnêteté et prudence ; ains, au contraire, la vigilance et le soin qu'elle a de son honneur est si grand et tel que, de tous ceux qui la servent et sollicitent, pas un ne s'est vanté, ni avec vérité ne se pourra vanter, qu'elle lui ait donné tant soit peu d'espérance de parvenir à ce qu'il désire. Car, bien qu'elle ne fuie ni ne dédaigne la compagnie et conversation des bergers, et qu'elle les traite courtoisement et amicalement, aussitôt que quelqu'un d'eux vient à lui découvrir son intention, encore qu'elle soit si juste et si sainte qu'est le mariage, elle vous les rejette loin comme avec une arbalète. Et, par cette étrange humeur, elle porte plus de dommage en ce pays que si la peste y étoit entrée avec elle, parce que sa douceur et sa beauté attirent les cœurs de ceux qui la fréquentent pour la servir et l'aimer ; mais son dédain et mépris les conduisent au terme de se désespérer, et ainsi ils ne savent que lui dire, sinon l'appeler à haute voix cruelle et ingrate, et plusieurs autres titres semblables à celui-ci qui manifestent bien son caractère. Et si vous étiez ici quelque jour, Seigneur, vous verriez retentir ces montagnes et vallées des plaintes et lamentations de ceux qu'elle a éconduits, qui néanmoins la suivent.

« Il y a fort proche d'ici un lieu où il y a environ deux douzaines de grands hêtres, et il n'y en a pas un qui n'ait gravé et

écrit sur son écorce polie le nom de Marcelle, et au-dessus de quelqu'un une couronne entaillée au même arbre, comme si plus clairement l'amant vouloit dire que Marcelle l'emporte et la mérite de toute la beauté humaine. Ici soupire un pasteur, là se plaint un autre, de là on entend des chansons amoureuses, de deçà de désespérées et funèbres lamentations. Tel y a qui passe toutes les heures de la nuit assis au pied de quelque chêne ou rocher, et, sans fermer ses yeux éplorés, ravi et transporté en ses pensées, demeure là jusqu'au soleil levant ; tel aussi y a qui, sans donner relâche ni trêve à ses soupirs, au beau milieu de l'ardeur du plus chaud midi de l'été, tout étendu sur le sable brûlant, envoie ses plaintes au ciel pitoyable ; mais de celui-ci et de celui-là, et de ceux-là et de ceux-ci, la belle Marcelle en triomphe librement et sans aucun souci. Et tous nous autres, qui la connoissons, sommes attendant pour voir ce qu'il arrivera de cette fierté, et qui sera le bienheureux qui domptera une humeur si terrible et jouira d'une si extrême beauté. Or, étant ce que je vous ai raconté une vérité si indubitable, je me persuade aussi qu'il est vrai le discours que notre berger a dit que l'on tenoit de la mort de Chrysostome ; et partant je vous conseille, Monsieur, que vous ne laissiez pas de vous trouver demain à son enterrement, qui sera fort beau à voir, parce que Chrysostome a beaucoup d'amis, et n'y a que demi-lieue d'ici jusque-là où il a commandé qu'on l'enterrât.

— J'y ai pensé, dit don Quichotte, et vous rends grâce du contentement que vous m'avez donné en me faisant récit d'un si bon conte. — Oh ! répliqua le chevrier, je ne sais pas encore la moitié des accidens arrivés aux amoureux de Marcelle ; mais il se pourroit faire que demain nous rencontrassions par le chemin quelque pasteur qui nous les dît, et, quant à présent, il sera bon que vous vous retiriez sous quelque couvert pour dormir, parce

que le serein pourroit causer quelque mal à votre blessure, encore que le médicament que l'on vous y a appliqué soit tel qu'il ne faut point craindre aucun contraire accident. »

Sancho Pança, qui donnoit au diable ce long caquet du chevrier, sollicita de son côté que son maître entrât en la cabane de Pierre pour y dormir. Il le fit ainsi, et passa tout le reste de la nuit à se ressouvenir de sa dame Dulcinée, à l'imitation des amans de Marcelle. Sancho Pança s'accommoda entre Rossinante et son âne, et dormit non pas comme un amant rebuté, mais comme un homme qui auroit été moulu de coups.

1. Les actes, autos, sont des drames religieux qui ont pour acteurs des personnages allégoriques.

Première partie · XIII

ais à grand'peine se commença le jour à découvrir par les fenêtres de l'orient quand, des six chevriers, cinq se levèrent et allèrent éveiller don Quichotte pour savoir de lui s'il étoit encore en cette résolution d'aller voir le fameux enterrement de Chrysostome, et lui dirent qu'ils lui feroient compagnie. Don Quichotte, qui ne désiroit autre chose, se leva et commanda à Sancho qu'il sellât et bâtât tout à l'instant, ce qu'il fit avec beaucoup de diligence, et ils se mirent tout aussitôt en chemin.

Ils n'avoient pas fait un quart de lieue qu'au croiser d'un sentier ils virent venir droit à eux environ six bergers vêtus de pelisses noires, ayant sur leurs têtes des guirlandes de cyprès et de laurier-rose. Un chacun d'eux portoit un gros bâton de houx à la

main. Il venoit aussi avec eux deux gentilshommes à cheval bien accommodés pour voyager et trois garçons à pied qui les accompagnoient. En s'abordant ils se saluèrent courtoisement, et, se demandant les uns aux autres où ils alloient, ils surent que tous s'acheminoient au lieu de l'enterrement, et par ainsi ils se mirent à cheminer tous ensemble. L'un de ceux qui étoient à cheval, parlant à son compagnon, lui dit : « Il me semble, Seigneur Vivaldo, que nous ne devons pas estimer pour perdu le temps que nous emploierons à voir ce fameux enterrement, car il ne se peut faire qu'il ne soit magnifique, selon les étranges faits que nous ont racontés ces bergers, tant du pasteur mort que de la bergère homicide. — Ainsi m'est-il avis, répondit Vivaldo, et ne me soucie point de retarder un jour, mais plutôt j'en tarderois quatre afin de le voir. »

Don Quichotte leur demanda ce qu'ils avoient entendu dire de Marcelle et de Chrysostome. Le passant lui dit que ce matin-là ils avoient rencontré ces bergers, et que, les voyant en ce triste habit, ils leur avoient demandé la cause pourquoi ils étoient ainsi accoutrés, et ce que l'un d'eux leur avoit raconté, leur narrant l'étrange humeur et la beauté d'une bergère appelée Marcelle, et les amours de plusieurs qui la recherchoient, et aussi pareillement la mort de ce Chrysostome, à l'enterrement duquel ils alloient. Enfin, il raconta tout ce que Pierre avoit raconté à don Quichotte.

Ce discours cessant, ils en recommencèrent un autre, demandant celui qui s'appeloit Vivaldo à don Quichotte quelle occasion le mouvoit d'aller armé en cette sorte et par un pays si pacifique. À quoi don Quichotte répondit : « La profession et l'exercice que je fais ne consentent ni ne permettent pas que j'aille armé autre-

ment que je le suis ; la bonne chère, les délicatesses et le repos ont été inventés pour les mignons courtisans ; mais le travail, l'inquiétude et les armes se sont inventés et faits pour ceux-là seulement que le monde appelle chevaliers errans, desquels, moi, bien qu'indigne, je suis le moindre de tous. » À grand'peine lui eurent-ils ouï dire cela qu'ils le tinrent tous pour un fou ; et, pour mieux s'en assurer et voir quel genre de folie étoit la sienne, Vivaldo lui demanda ce que vouloit dire chevaliers errans.

« N'avez-vous pas lu, répondit don Quichotte, les annales et histoires d'Angleterre, où sont traités les fameux exploits du roi Arthur, que communément, en notre vulgaire castillan, nous appelons le roi Artus, duquel nous savons par ancienne tradition, et qui est commune en tout le royaume de la Grande-Bretagne, que ce roi n'est pas mort, mais que, par art d'enchantement, il a été converti en corbeau, et que par la suite des temps il retournera à régner et à recouvrer son royaume et son sceptre, à raison de quoi il ne se trouvera pas que depuis ce temps-là aucun Anglois ait tué de corbeau. Or, au temps de ce bon roi, fut institué ce fameux ordre des Chevaliers de la Table ronde, et se passèrent, sans manquer d'un seul point, les amours, qui sont là racontées, de don Lancelot du Lac avec la reine Genèvre, étant médiatrice et consentante d'icelles cette honorable dame Quintagnone, et dont fut fait ce roman si connu et tant chanté en notre Espagne, qui dit :

Jamais il n'y eut chevalier
De dames si bien servi,
Comme le fut Lancelot,
Lorsque de Bretagne il vint,

avec cette suite si douce et si suave de ses amours et valeureux exploits. Dès lors donc cet ordre de chevalerie commença, de main en main, à s'étendre et dilater en plusieurs et diverses parties de la terre, et en icelle se rendirent fameux et connus par leurs hauts faits le vaillant Amadis de Gaule, avec tous ses fils et petits-fils jusques à la cinquième génération ; et le valeureux Félixmars d'Hyrcanie, et ce brave Tiran le Blanc, qu'on ne sauroit assez louer ; et peu s'en faut que de notre temps nous n'ayons vu, connu et ouï l'invincible et valeureux chevalier don Beliadis de Grèce. Voilà donc, Messieurs, ce qu'est être chevalier errant, et l'ordre de leur chevalerie est celui que j'ai dit, dans lequel, comme déjà vous avez entendu, moi, combien que pauvre pécheur, j'en ai fait profession tout de même que l'ont faite ces chevaliers que je vous ai allégués. Et ainsi je m'en vais par ces lieux solitaires et déserts, cherchant les aventures, en résolution d'offrir mon bras et ma personne à la plus dangereuse que la fortune me fera rencontrer pour l'aide et secours des foibles et nécessiteux. » Par ces raisons que don Quichotte allégua, ces voyageurs achevèrent de se persuader qu'il étoit estropié du cerveau et de quelle espèce de folie il étoit gouverné, de quoi ils reçurent le même étonnement que recevoient tous ceux qui de nouveau venoient à la connoître. Vivaldo, qui étoit homme fort discret et de gaie humeur, afin de passer joyeusement le peu de chemin qu'ils disoient avoir encore à faire pour arriver à la montagne où devoit se faire l'enterrement, voulut lui donner sujet de pousser plus avant ses rêveries, et par ainsi lui dit : « Il me semble, Seigneur chevalier errant, que la profession que vous faites est des plus étroites et des plus austères qu'il y ait au monde, et tiens pour moi que celle des chartreux n'est pas si étroite.

— Elle pourroit bien être aussi étroite, répondit notre chevalier, mais qu'elle soit autant nécessaire au monde, je suis à deux doigts près de le mettre en doute : car, s'il faut dire la vérité, le soldat qui met en exécution le commandement de son capitaine ne fait pas moins que le capitaine même qui lui commande. Je veux dire que les religieux avec une paix et une tranquillité profondes demandent au Ciel le bien de la terre ; mais nous autres soldats et chevaliers mettons en exécution ce qu'ils demandent, en le défendant par la valeur de nos bras et par le tranchant de nos épées, non pas sous une couverture, mais à ciel découvert, étant mis pour but aux insupportables rayons du soleil en été et aux morfondantes et hérissées gelées de l'hiver. Tellement que nous sommes les ministres de Dieu sur la terre et les bras par lesquels il exécute en icelle sa justice. Et comme les choses de la guerre et celles qui la touchent et concernent ne se peuvent mettre en exécution si ce n'est en suant, peinant et travaillant avec excès, il s'ensuit que ceux qui en font profession sans doute endurent plus grand travail que ceux qui, en une tranquille paix et repos, sont à prier Dieu qu'il favorise ceux qui ont peu de pouvoir. Je ne veux pas dire, et je ne le pense pas même, que l'état de chevalier errant soit aussi bon que celui de religieux enfermé, mais je veux seulement inférer de ce que j'endure que, sans nul doute, il est plus pénible et plus tourmenté, plus affamé, altéré, misérable, déchiré et pouilleux, car il faut croire que les chevaliers errans du temps passé souffroient beaucoup de misère durant le cours de leur vie. Et, si aucuns sont parvenus à être empereurs par la valeur de leurs bras, en bonne foi, il faut croire qu'il leur a coûté bon et que ç'a été aux dépens de leur sang et de leur sueur ; et que, si à ceux-là qui sont montés à tel degré il leur eût manqué des enchanteurs et des sages pour les aider, ils eussent

été bien frustrés de leurs prétentions et déçus dans leurs espérances. — Je suis de cette opinion, répliqua le voyageur ; mais une chose entre plusieurs autres ne me plaît pas chez les chevaliers errans, c'est que, quand ils se voient en occasion d'entreprendre une grande et périlleuse aventure, en laquelle il se reconnoît un manifeste danger de perdre la vie, jamais, à l'instant même de l'entreprise, ils ne se souviennent de se recommander à Dieu, comme tout chrétien est obligé de faire en semblables périls, ains au contraire ils se recommandent à leurs dames et maîtresses avec autant d'emportement et dévotion comme si elles étoient leur Dieu, chose qui, à mon avis, sent un peu le paganisme. — Monsieur, répondit don Quichotte, il ne peut en façon quelconque en être moins que cela, et le chevalier errant qui en useroit autrement se méprendroit et contreviendroit à ce qui est déjà en usage et coutume parmi la chevalerie errante, à savoir : que le chevalier errant, lequel, étant sur le point d'entreprendre quelque grand fait d'armes, auroit sa dame présente, tourne ses yeux vers elle doucement et amoureusement comme s'il lui demandoit avec iceux qu'elle le favorisât et défendît en cette douteuse rencontre et péril où il se va hasarder. Voire même si quelqu'un l'oyt, il est obligé de dire quelques paroles entre ses dents, par lesquelles il se recommande à lui de tout son cœur, et de cela nous en avons d'infinis exemples dans les histoires. Et ne faut pas pourtant entendre qu'ils doivent laisser de se recommander à Dieu, car il leur reste assez de temps et de commodité pour le faire étant même au fort de la besogne. — Nonobstant tout cela, répliqua le voyageur, il me reste un scrupule, et c'est que plusieurs fois j'ai lu que deux chevaliers errans s'attaquent de paroles, et de l'une à l'autre se viennent à échauffer et entrer en colère, puis après à tourner leurs chevaux et prendre un bon espace

de champ, et tout aussitôt, sans marchander davantage, se vont rencontrer à toute bride ; puis, au milieu de la course, ils se recommandent à leurs maîtresses ; et ce qui arrive ordinairement de telle rencontre, c'est que l'un est renversé par-dessus la croupe du cheval en bas et passé tout à travers le corps de la lance de son adversaire ; et à l'autre il lui advient aussi que, s'il ne se tenoit ferme aux crins du sien, il courroit fortune de tomber aussi par terre. Et ne sais point comment celui qui est mort a eu le loisir de se recommander à Dieu en une affaire si précipitée. Il eût bien mieux valu que les paroles qu'il a employées en la carrière à se recommander à sa dame, il s'en fût servi à ce qui étoit de son devoir et à ce qu'il étoit obligé de faire comme un fidèle chrétien. Et ce d'autant plus que pour moi j'estime que tous les chevaliers errans n'ont pas des maîtresses à qui se recommander, parce qu'ils ne sont pas tous amoureux. — Cela ne peut être, répondit don Quichotte. Je dis qu'il ne se peut faire qu'il y ait des chevaliers errans sans dame, parce que cela leur est aussi naturel d'être amoureux comme il l'est au ciel d'avoir des étoiles. Et, assurément, il ne s'est point vu d'histoire où il se soit trouvé chevalier errant sans amour ; et, posé le cas que quelqu'un n'en eût point, il ne seroit pas tenu pour légitime chevalier, mais pour bâtard, et qu'il seroit entré en la forteresse de ladite chevalerie, non par la porte mais par-dessus les murailles, comme un voleur et larron. — Ce néanmoins, dit le voyageur, il me semble (si j'ai bonne mémoire) avoir lu que don Galaor, frère du valeureux Amadis de Gaule, n'eut jamais de maîtresse particulière à laquelle il se pût recommander, et, toutefois, il n'en fut pas moins estimé, mais fut un fort brave et fameux chevalier. » À cela répondit notre don Quichotte : « Seigneur, une seule hirondelle ne fait pas l'été, et d'autant plus que je sais que ce chevalier étoit en secret fort

amoureux, outre que, pour ce regard d'aimer bien toutes celles qu'il lui sembloit bon, c'étoit sa complexion naturelle, à laquelle il ne pouvoit commander. Mais, en somme, c'est une chose fort vraie qu'il en avoit une seule qu'il avoit faite dame de sa volonté et à laquelle il se recommandoit fort souvent et fort secrètement, parce qu'il faisoit état d'être fort secret chevalier. — Eh bien, s'il est de l'essence de tout chevalier errant d'être amoureux, dit le voyageur, l'on peut bien croire que vous l'êtes, puisque vous êtes de la profession ; et, si tant est que vous ne fissiez état d'être aussi secret que don Galaor, je vous supplie autant qu'il m'est possible au nom de toute cette compagnie et au mien que vous nous disiez le nom, la patrie, la qualité et beauté de votre maîtresse, car elle s'estimera bien heureuse que tout le monde sache qu'elle est aimée et servie d'un chevalier tel comme vous paroissez. » Ici, don Quichotte jeta un grand soupir et dit : « Je ne pourrai pas assurer si ma douce ennemie prend plaisir ou non que le monde sache que je la serve, seulement je puis dire (pour répondre à ce que l'on me demande avec tant de courtoisie) que son nom est Dulcinée, sa patrie le Toboso, village de la Manche, et sa qualité doit être pour le moins de princesse, puisqu'elle est ma reine et maîtresse ; que sa beauté aussi est plus qu'humaine, vu qu'en icelle sont rendus véritables tous les impossibles et chimériques attributs de beauté que les poètes donnent à leurs dames ; que ses cheveux sont d'or, son front les champs élyséens, ses sourcils des arcs-en-ciel, ses yeux des soleils, ses joues des rosés, ses lèvres du corail, ses dents des perles, son col de l'albâtre, sa poitrine du marbre, ses mains de l'ivoire, sa blancheur de la neige ; et les parties que l'honnêteté cache à la vue humaine sont telles, comme je pense et j'estime, que la seule discrète considération les peut louer et exalter, mais non pas les comparer. — Nous vou-

drions bien savoir son lignage, sa race et généalogie », répliqua Vivaldo ; à quoi répondit don Quichotte : « Elle n'est pas de ces anciens Curtius, Caïus et Scipions, Romains, ni des modernes Colonnas et Ursins, ni aussi des Moncades et Requesens de Catalogne ; moins encore des Rebellas et Villeneuves de Valence, des Palafoxes, Nuzas et Rocaberti, Corellas, Lunas, Alagones, Urreas, Foces, ni Gurreaz de Aragon, Cerdas, Manriques, Mendoces et Guzmans de Castille ; Alencastros, Pahlas et Meneses de Portugal ; mais elle est de ceux du Toboso de la Manche, qui est un lignage, combien que moderne, tel qu'il pût donner un généreux commencement aux plus illustres familles des siècles à venir ; et que l'on ne me réplique point à cela, si ce n'est avec les conditions que Zerbin mit au pied du trophée qu'il fit des armes de Roland, où il disoit :

Personne ne les meuve
Qui ne puisse venir avec Roland en preuve.

— Encore que ma race soit des Cachopins de Laredo, répondit le passant, je ne l'oserois pas comparer avec celle du Toboso de la Manche ; encore qu'à dire la vérité, il ne soit parvenu à mes oreilles un nom semblable à celui-là. — Comment cela se peut-il qu'il n'y soit point parvenu ? » répliqua don Quichotte. Tous les autres écoutoient avec grande attention l'entretien de ces deux-ci, et même, jusqu'aux chevriers et pasteurs, ils connurent le grand défaut de jugement de notre don Quichotte. Le seul Sancho Pança croyoit que tout ce que son maître disoit fût vrai, sachant bien qui il étoit et l'ayant connu depuis sa naissance. Mais ce qui le tenoit un peu en doute étoit de croire ce qu'il disoit de la belle Dulcinée du Toboso, parce que jamais tel nom ni telle princesse n'étoient venus à sa connoissance, encore qu'il demeurât

fort près du Toboso. Ils alloient ainsi discourant, quand ils aperçurent que, par une ouverture qui étoit entre deux hautes montagnes, descendoient jusqu'au nombre de vingt pasteurs, tous vêtus de pelissons noirs et couronnés de guirlandes qui étoient, comme l'on vit après, les unes d'if et les autres de cyprès. Six d'entre eux portoient une bière couverte et semée de diverses fleurs et de rameaux. Ce que voyant l'un des chevriers, il dit : « Ceux que vous voyez là venir sont ceux qui apportent le corps de Chrysostome, et le pied de cette montagne est le lieu où il a ordonné qu'on l'enterrât. » Aussi se hâtèrent-ils d'arriver, et il étoit temps : car ceux qui venoient avoient déjà posé la bière en terre, et quatre d'iceux, avec des pics et hoyaux, creusoient la fosse à côté d'un dur rocher. » Ils se reçurent les uns les autres fort courtoisement, et au même instant don Quichotte et ceux qui étoient venus en sa compagnie se mirent à contempler la bière, en laquelle ils virent un corps mort couvert de fleurs et vêtu comme un pasteur, âgé en apparence d'environ trente ans ; et, encore qu'il fût mort, il montroit qu'étant vivant il avoit été beau de visage et fort dispos de sa personne ; il avoit à l'entour de lui dedans la même bière quelques livres et plusieurs papiers ouverts et fermés. Et tant ceux qui regardoient que ceux qui creusoient la fosse, et tout le reste des assistans, gardoient un merveilleux silence jusqu'à ce que l'un de ceux qui avoient apporté le mort dit à un autre : « Regardez bien, Ambroise, si c'est ici le lieu que Chrysostome a dit, puisque vous voulez que l'on accomplisse si exactement ce qu'il a ordonné par son testament. — Oui, c'est ici, répondit Ambroise, car en icelui ce mien malheureux ami m'a plusieurs fois raconté l'histoire de son infortune. C'est là, me dit-il, qu'il vit la première fois cette ennemie mortelle du genre humain ; et ce fut là aussi qu'il lui déclara la première fois sa pen-

sée autant honnête qu'amoureuse ; et là aussi fut la dernière fois que Marcelle l'acheva de rebuter et dédaigner ; de sorte qu'il mit fin à la tragédie de sa vie misérable et voulut qu'ici, pour mémoire de tant de malheurs, il fût mis en dépôt ès entrailles de l'éternel oubli. » Et, se retournant vers don Quichotte et les autres passans, il poursuivit son propos, disant : « Ce corps, Messeigneurs, que vous voyez ici d'un œil si pitoyable, fut dépositaire d'une âme que le Ciel avoit douée d'une grande partie de ses richesses ; c'est ici le corps de Chrysostome, lequel fut unique en l'esprit, unique en la courtoisie, extrême en gentillesse, phénix en l'amitié, magnifique sans mesure, grave sans présomption, joyeux sans bassesse, et finalement le premier en tout ce qui se peut dire être bon, et sans second en tout ce qui est d'être malheureux. Il aima bien, et il fut haï ; il adora, et fut dédaigné ; il pria une fière et cruelle, il importuna un marbre, courut après le vent, jeta des cris après la solitude ; il servit l'ingratitude, dont il eut pour récompense d'être fait dépouille de la mort au milieu de la carrière de sa vie, à laquelle mit fin une bergère de qui il tâchoit d'éterniser et faire vivre la mémoire perpétuellement : de quoi pourroient bien rendre témoignage ces papiers que vous voyez, s'il ne m'avoit commandé de les livrer au feu après avoir livré son corps à la terre. — Vous userez de plus de rigueur et cruauté envers eux que leur maître même, dit Vivaldo, attendu qu'il n'est juste ni bien à propos d'accomplir la volonté d'un qui ordonne une chose du tout éloignée de la raison. Mais César-Auguste n'en eût point eu, s'il eût consenti de mettre en exécution ce que le divin Mantouan avoit ordonné par son testament. Tellement, Seigneur Ambroise, qu'encore que vous donniez le corps de votre ami à la terre, ne veuillez pas livrer ses écrits à l'oubli ; que, s'il a ordonné comme offensé, il n'est pas bon que vous l'ac-

complissiez comme indiscret ; au contraire, faites qu'en donnant la vie à ces papiers la cruauté de Marcelle soit toujours vivante, afin qu'elle serve d'exemple au temps à venir, à tous les vivans, afin qu'ils se retirent et se gardent de tomber en de semblables précipices : car je sais, moi et tous ceux qui sont ici venus et qui avons ouï l'histoire de votre amoureux et désespéré ami, et savons votre amitié et la cause de sa mort, et aussi les ordres qu'il a laissés à l'extrémité de sa vie, et de cette lamentable histoire il se peut tirer combien a été grande la cruauté de Marcelle, l'amour de Chrysostome, la foi de votre amitié, et quelle fin ont ceux qui à bride abattue courent par la voie que le fol amour leur met devant les yeux. Nous sûmes hier au soir la mort de Chrysostome et qu'il devoit être enterré en ce lieu ici, et pour ce, mus de curiosité et de pitié, nous laissâmes notre droit chemin, et nous délibérâmes de venir voir de nos propres yeux ce qui nous avoit tant apporté de douleur à l'ouïr ; et, pour payement de ce déplaisir et du désir que nous avons d'y apporter quelque remède si nous le pouvions faire, nous te prions, prudent Ambroise (au moins je t'en supplie pour ma part), que tu ne brûles pas ces papiers, mais que tu m'en laisses emporter quelques-uns. » Et, sans attendre que le pasteur répondît, il étendit la main et en prit quelques-uns de ceux qui étoient les plus près, ce que voyant Ambroise, il lui dit : « Monsieur, je permettrai par courtoisie que vous gardiez ceux que vous avez déjà pris, mais de penser que je laisse brûler ceux qui demeurent c'est en vain. » Vivaldo, qui étoit désireux de voir ce que disoient ces papiers, ouvrit incontinent l'un d'iceux et vit qu'il avoit pour titre : Chanson désespérée. Ambroise l'ouït et dit : « C'est là le dernier papier qu'a écrit le pauvre infortuné, et, afin que vous voyiez, Monsieur, en quel terme l'avoient réduit ses malheurs, lisez-le en sorte que l'on vous entende : car le temps

que l'on tardera à ouvrir la sépulture vous le permettra bien. — Je le ferai de très bonne volonté », dit Vivaldo ; et comme tous les assistans étoient en la même volonté, ils se mirent à l'entour de lui, et, lisant d'une voix claire, il vit qu'il disoit ainsi.

1. Cachopin, ou cachupia, c'était le nom donné à ceux que la misère forçait d'émigrer.

1. On sait que Virgile avait ordonné, en mourant, de brûler son Énéide, qu'il n'avait pu complètement terminer.

Première partie · XIV

CHANSON DE CHRYSOSTOME.

Cruelle au repos de ma vie,
Puisque tu veux que l'on publie
De langue en langue tes rigueurs ;
Puisque tu veux que mes langueurs
Et ta rudesse étrange et fière
Touchent l'une et l'autre barrière,
Où le soleil, faisant son tour,
Nous ôte et nous donne le jour ;
Afin que le bruit de mes peines
S'entende aux régions lointaines,
Je veux contraindre les enfers
À répandre les tristes airs
De leur musique ténébreuse,
En ma poitrine douloureuse,
Pour faire sonner mon discours

Par-dessus le vulgaire cours,
Et, m'efforçant de pouvoir dire
Autant comme je le désire
Mon angoisse et tes hauts exploits,
Je ferai parmi telles voix
Horriblement épouvantable,
Et d'un mouvement effroyable,
Jaillir en mes cruels destins
Des pièces de mes intestins.

Écoute donc avec attente
Ce que l'air de ma voix te chante,
Et n'y pense entendre le son
D'une harmonieuse chanson,
Mais un bruit qui non volontaire
Du fond d'une poitrine amère
(Pour ton dépit forcénement)
Roule avec mon contentement.
Que le rugissement horrible
Des lions et le cri terrible
Des monstres fièrement beuglans
Murmurans, grondans et meuglans,
Et des loups qui marchent en quête
Le hurlement et la tempête,
Et le siffle plein de terreur
Des serpens écaillés d'horreur,
Et le croassement prophète
Des corbeaux, et le soin que jette
Un vent choqué dessus la mer,
Pour les navires abîmer,
Et le fréquent mugir encore

Du taureau que l'amour dévore.
Alors qu'à la pente d'un val
Il est dompté par son rival,
Et de la veuve tourterelle,
Qui dessus la branche, à part elle,
Regrette son fidèle amant
Le sensible roucoulement ;
Et les chants tristement funèbres
Des hiboux, amis des ténèbres ;
Et tous les cris et les débats
Des noires troupes qui là-bas
Hurlent dans l'éternelle flamme,
Viennent accompagner mon âme.
Qu'un désordre ait lieu dans mes sens,
Puisque la douleur que je sens
Requiert, pour sortir en lumière,
Un fait de nouvelle manière.
Ni du Tage les sablons d'or,

Ni les gras oliviers encor
Du Bétis, que le renom vante,
N'entendront la clameur dolente,
Que naître par l'effusion
D'une telle confusion,
Car mes peines seront jetées
Dessus les roches écartées ;
Mes regrets iront jusqu'au fonds
Des antres obscurs et profonds
Élancés d'une langue morte,
Et d'une organe vive et forte,
Bruyante ès déserts les plus nus,

Et dans les champs les moins connus ;
Et bannis d'humaine hantise
Où jamais le soleil n'attise
Ses rayons clairs et lumineux ;
Et dans les bourbiers venimeux
Des animaux les plus immondes
Que le Nil lave de ses ondes ;
Et pourtant, si les rauques voix
Des échos, ignorant les poids
Des maux infinis que j'endure,
Épanchent leur triste murmure
Dans les plus éloignés déserts,
Si bruiront-ils parmi les airs,
En tous les angles de la terre,
L'aigreur dont tu me fais la guerre,
Et de qui tu me gênes tant,
Mes courts destins le permettant.
Un dédain cruellement tue,
Et, faux ou vrai, le soupçon rue
Et met la patience bas ;
Mais on voit bien d'un autre pas
La rigueur et la jalousie
Arriver en la fantaisie.
Une longue absence détruit
Le repos où l'on est conduit ;
Envers la peur de l'oubliance
Rien ne vaut la ferme espérance

Qui nous repaît d'un heureux sort ;
On ne peut éviter la mort ;
Toutefois (merveille inaudite)

En moi la jalousie habite.
Je vis absent et dédaigné,
Je me ressens accompagné
Des soupçons qui m'ont privé d'âme,
Et de l'oubli sous qui ma flamme
Par nourriture s'entretient ;
Et mon regard jamais n'obtient
De contempler, en ce grand nombre
De rigueurs, tant seulement l'ombre
De l'espérance que je fuis,
Vrai désespéré que je suis.
Car, pour exceller en ma plainte,
Répandue en ma vive atteinte,
Je promis n'être absolument
Au loin d'elle éternellement.
Qui pourroit à ces fins atteindre,
D'espérer ensemble et de craindre ?
Où le peut-on faire valoir ?
Où le peut-on mieux faire voir,
Quand l'espérance est toute vaine,
Et la crainte vraie et certaine ?
Faut-il que je ferme les yeux,
S'ils voyent paroir devant eux
La jalousie insupportable,
Voire s'il faut que misérable
Je l'envisage par l'horreur
Des larges playes de mon cœur,
Voyant le dédain manifeste
Et les soupçons (change funeste)
Se rendre pures vérités,

Et les vérités faussetés,
Qui n'aura de l'intelligence
Adonc avec la défiance ?
Qui de grand nourri a les huit,
Voyant de tels effets produits ?
Ô misérables jalousies,

Dans l'empire d'amour choisies
Pour tyranniser les humains,
Plantez-moi le fer en ses mains ;
Dédain, garnis-moi d'un cordage,
Où mon col suffoqué s'engage.
Mais, hélas ! moi, pauvre amoureux,
Las ! moi, chétif et malheureux,
Qu'en cette cruelle victoire
Le renom de votre mémoire
Étouffe en si mauvais abord
La patience mise à mort ;
Enfin, maintenant je dénie,
Et pour ce que ni mort ni vie
Ne m'ont fait jamais en aimant
Espérer du contentement,
Je veux rester opiniâtre
En mon désir acariâtre.
Je dirai que l'amant fait bien,
Que l'âme étreinte du lien
Dont amour nous fait vivre en peine,
Est de franchise toute pleine,
Et que sans telle volupté
L'on demeure en captivité.
Je publierai que ma rebelle

Est d'âme autant gentille et belle
Que belle et gentille de corps ;
Et dirai que ma faute (alors)
A fait son oubliance naître,
Et qu'amour tient son règne en maître
En vraie concorde et juste paix,
Au vouloir des maux qu'elle a faits.
Avec telle créance ferme,
Hâtant le misérable terme
Où ses fiers dédains m'ont réduit,
Par un cas tristement conduit
(Aide qu'en mes vœux je réclame),
Aux vents j'offrirai corps et âme,
Sans laurier ou palme du bien,
Que j'espérois en étant sien.

Toi, qui dessous tant d'injustice,
Tant d'erreur et tant de malice,
Nous montres la raison, qui veut
Que mon âme, autant qu'elle peut,
Use de contrainte, envieuse,
À ma dure vie ennuyeuse,
Puisque déjà, devant ton front,
Mon cœur, entamé jusqu'au fond,
Déclare, avec tant d'apparence,
Comme tout aise je m'élance
Aux fières inhumanités
De tes barbares cruautés ;
Si tu reconnois d'aventure
Qu'en ma peine cruelle et dure,
J'aille méritant que les cieux

Flambans et clairs de tes beaux yeux
En mes derniers accès funèbres
Se couvrent de noires ténèbres ;
Ha ! de grâce, ne le fais point,
Car je ne veux que d'un seul point
Ta pitié vienne à satisfaire
Au don que je te prétends faire
De la dépouille de mon cœur
Immolé devant ta rigueur.
Au contraire, avec allégresse
De me voir en telle détresse,
Démontrer que mon dernier pas
Est la cause de tes ébats,
Il faut, te le rendant notoire,
Puisque je sais que tu fais gloire
De m'ennuyer en ton effort,
Dessous les ombres de la mort.
Vienne (car ores c'en est l'heure)
Tantale quittant sa demeure,
Avecque la soif qui le tient ;
Et Sisyphe, lequel soutient
Un rocher qui monte et dévale,
Et de sa caverne infernale
Titye amène son vautour ;

Ixion, viré sur le tour
Bruyant et craquant de la roue
Qui les membres là-bas secoue,
Y vienne, et les bélides sœurs
Avec leurs tonneaux ravisseurs ;
Et d'accord enfonçant leurs peines

Et leurs tourmens dedans mes veines,
Et d'une basse et lente voix
(Mais que l'on permette les lois)
À quiconque se désespère
À chanter on se délibère
Des obsèques en lamentant,
Au corps privé de l'ornement
Du blanc suaire que l'on donne
À ceux que la vie abandonne ;
Et Cerbère, portier d'enfer,
Aux trois cols enchaînés de fer,
Y tienne rang, et les portentes,
Avec les Chimères ardentes :
Car pompe meilleure il ne faut
À l'amant que la mort assaut,
Le faisant compagnon des ombres
Qui sont dans les royaumes sombres.
Chanson qui vis en désespoir,
Quand tu cesseras de me voir,
Ne te plains, regrettant l'absence,
De ma triste et dure présence,
Puisque le désastré sujet
De ton être augmente l'objet
De la misère que j'endure ;
N'ayez deuil que son aventure
Accroisse par l'événement
De la Parque et du monument.

Cela sembla bien à ceux qui avoient écouté la chanson de Chrysostome, encore que celui qui l'avoit lue dit qu'il ne lui étoit pas avis que cela se conformât à ce qu'il avoit entendu dire de la

réserve et bonté de Marcelle, parce que Chrysostome se plaignoit, en cette chanson, de jalousie, de soupçon et d'absence, le tout au préjudice de la bonne renommée et réputation qu'avoit Marcelle. À quoi répondit Ambroise (comme celui qui savoit bien les plus secrètes pensées de son ami) : « Afin, Monsieur, que vous soyez satisfait de ce doute, il est bon que vous sachiez que, lorsque ce malheureux écrivit cette chanson, il étoit éloigné de Marcelle, de laquelle il s'étoit absenté de sa volonté, pour voir si l'absence useroit en son endroit de ses lois ordinaires. Et, comme il n'y a chose qui ne fatigue l'amoureux qui est absent de ce qu'il aime, ni crainte qui ne lui donne quelque atteinte, ainsi étoit Chrysostome travaillé des jalousies imaginaires et des soupçons qu'il appréhendoit, comme s'ils eussent été véritables. Et par ce moyen demeure en son point la vérité, que la renommée publie touchant la bonté de Marcelle, laquelle, sauf qu'elle est cruelle, un peu arrogante et fort dédaigneuse, l'envie même ne doit ni ne peut lui attribuer aucune faute.

— La vérité est telle », répondit Vivaldo ; et, voulant lire un autre papier de ceux qu'il avoit sauvés du feu, il en fut empêché par une merveilleuse vision (car telle sembloit-elle) qui à l'improviste s'offrit à leurs yeux : ce fut que sur le haut du rocher sous lequel on creusoit la sépulture parut la bergère Marcelle, si belle que sa beauté surpassoit sa renommée. Ceux qui jusques alors ne l'avoient vue la regardoient avec étonnement et en silence, et ceux qui étoient accoutumés à la voir ne furent pas moins ébahis que les autres qui jamais ne l'avoient vue. Mais à peine Ambroise l'eut-il aperçue qu'avec démonstration d'un cœur indigné il lui dit : « Viens-tu point par aventure voir, ô fier et cruel basilic de ces montagnes, si les plaies de ce misérable que ta cruauté a privé de la vie verseront du sang en ta présence ? Ou viens-tu pour te

glorifier aux cruels exploits de ta naturelle condition ? Ou bien pour regarder de là-haut, tout ainsi qu'un autre inhumain et cruel Néron, le pitoyable embrasement de Rome ? Ou pour fouler d'un pied arrogant ce malheureux cadavre, comme fit l'ingrate fille celui de son père Tarquin ? Dis-nous promptement pourquoi tu viens, ou bien ce que plus tu désires : car, pour ce que je sais que les pensées de Chrysostome ont toujours été de t'obéir durant sa vie, je ferai qu'encore qu'il soit mort, celles de tous ceux qui se sont appelés ses amis seront toujours disposées à te rendre la même obéissance.

— Je ne viens point, Ambroise, pour aucune de ces choses que tu as dites, répondit Marcelle, mais je viens pour défendre ma propre cause et pour donner à entendre combien sont éloignés de la raison tous ceux qui m'attribuent la faute de leurs peines et de la mort de Chrysostome ; et ainsi je vous prie tous, vous qui êtes ici, que vous me prêtiez un peu d'attention, car il ne sera pas besoin d'employer beaucoup de temps ni d'user d'un grand discours pour persuader une vérité à des personnes prudentes.

« Le Ciel m'a faite belle, comme vous autres le dites, et de telle manière que ma beauté vous contraint à m'aimer sans que vous ayez la puissance de faire autrement. Et, pour l'amour que vous montrez me porter, vous dites et même vous voulez que je sois obligée à vous aimer. Je connois bien par le naturel entendement que Dieu m'a donné que tout ce qui est beau est aimable, mais je ne comprends point que, pour raison d'être aimé, ce qui est aimé pour beau soit obligé d'aimer celui qui l'aime. Et davantage, il pourroit arriver que celui qui est amateur du beau fût laid, et, étant ce qui est laid digne d'être haï, il seroit mal à propos de dire : « Je t'aime parce que tu es belle, il faut que tu m'aimes aus-

si encore que je sois laid. » Mais, posé le cas que les beautés aillent de pair, les désirs ne doivent pas pourtant marcher de même pied : car toutes les beautés ne donnent pas de l'amour, pour ce que les unes réjouissent la vue et ne captivent pas la volonté. Que si toutes les beautés causoient de l'amour et captivoient les personnes, ce seroit confondre et dérégler les volontés sans savoir où elles voudroient s'arrêter, parce que, les beaux sujets étant infinis, par conséquent les désirs seroient infinis, et, suivant ce que j'ai entendu dire, le vrai amour ne se divise point, mais doit être volontaire et non forcé. Cela étant ainsi, comme en effet je le crois, pourquoi voulez-vous que je soumette par force ma volonté sans avoir autre obligation que celle-là seulement que vous dites que vous m'aimez ? Mais dites-moi, je vous supplie : si, tout ainsi que le Ciel m'a créée belle, il m'eût formée laide, eût-il été raisonnable que je me fusse plainte de vous autres pour ce que vous ne m'eussiez point aimée ? Et d'autant plus que vous devez considérer que je n'ai pas choisi la beauté que j'ai : car, telle qu'elle est, le Ciel me l'a donnée par grâce, sans que je l'aie demandée ni choisie. Et, tout comme la vipère ne doit point être rendue coupable pour le venin dont elle est pleine, encore qu'elle tue avec icelui, parce que c'est nature qui le lui a donné, aussi ne dois-je point être blâmée pour ce que je suis belle, car la beauté en la femme honnête est comme le feu éloigné ou comme l'épée tranchante, car le feu ne brûle ni l'épée ne blesse qui ne s'en approche pas. L'honneur et la vertu font les ornemens de l'âme, sans lesquels le corps ne doit paroître beau, encore qu'il le soit de lui-même. Si donc l'honnêteté est une des vertus qui ornent et embellissent davantage le corps et l'âme, pourquoi aura-t-elle à la perdre celle qui est aimée pour belle, pour correspondre à l'intention de celui qui pour son seul contentement tâche et emploie

toutes ses forces et toute son habileté à la lui faire perdre ? Je naquis libre, et, afin de pouvoir vivre en liberté, j'ai choisi la solitude des campagnes ; les arbres de ces montagnes sont ma compagnie, les claires eaux de ces ruisseaux me servent de miroir : c'est aux arbres, c'est aux eaux, que je confie mes pensées et ma beauté. Je suis ce feu éloigné et cette épée mise hors d'atteinte. Ceux que j'ai rendus amoureux par ma vue, je les ai désabusés par mes paroles ; et, si les désirs se nourrissent d'espérance, moi, n'en ayant donné aucune à Chrysostome, ni à pas un autre, la fin d'aucun d'iceux, l'on peut bien dire que ç'a été plutôt son opiniâtreté qui l'a tué que ma cruauté. Et si l'on pense m'opposer que ses pensées étoient fondées sur l'honnêteté, et que partant j'étois obligée d'y correspondre, je dirai que, lorsqu'en ce même lieu, où à présent l'on creuse sa sépulture, il me découvrit son intention, je lui répondis que la mienne étoit de vivre en perpétuelle solitude, et que la terre seule jouît du fruit de ma retenue et des dépouilles de ma beauté ; et si lui, nonobstant tout cet avertissement, a voulu s'opiniâtrer contre l'espérance et voguer contre le vent, trouvez-vous étrange qu'il se soit submergé au milieu du goufre de sa folle indiscrétion ? Si je l'eusse entretenu et amusé de paroles, j'eusse été fausse ; et si je l'eusse contenté, j'eusse fait contre ma meilleure intention et délibération. Il persista, bien que je l'eusse averti ; il se désespéra sans être haï : voyez maintenant s'il seroit raisonnable que l'on me rejetât la faute de sa peine ? Que celui qui est trompé se plaigne, et que celui à qui ont manqué les espérances promises se désespère ; que celui que j'aurai appelé ait de la confiance, et que celui que j'aurai accueilli se glorifie ; mais que celui à qui je ne promets rien, que je ne trompe, n'appelle ni n'admets, ne me nomme point cruelle ni homicide. Le Ciel n'a point encore voulu jusqu'à cette heure que

j'aimasse par destin, et c'est vanité de penser que je doive aimer par choix. Que cet avis général serve à chacun de ceux qui me sollicitent pour son profit particulier, et que l'on sache dorénavant que, si aucun meurt à mon occasion, il ne mourra point pour être jaloux ni malheureux, d'autant que qui n'aime personne ne doit causer de jalousie à personne, car les désillusions ne se doivent pas prendre pour dédains. Celui qui m'appelle bête farouche et basilic, qu'il me laisse là comme chose pernicieuse et mauvaise, et que celui qui m'appelle ingrate ne me serve point ; et celui qui m'estime bizarre, qu'il ne me connoisse pas ; qui me tient pour cruelle, qu'il ne me suive pas : car cette bête farouche, ce basilic, cette ingrate, cette cruelle et cette bizarre ne les cherchera, servira, connoîtra, ni suivra en manière quelconque. Que si à Chrysostome son impatience et précipité désir lui ont causé la mort, pourquoi en accuser mon procédé honnête et ma prudente discrétion ? Si je conserve ma pureté en la compagnie des arbres, pourquoi doit vouloir que je la perde celui qui veut que je l'aie en la compagnie des hommes ? J'ai, comme vous savez, des richesses propres et ne convoite point celles d'autrui. Je suis de condition libre et ne désire point m'assujettir, et n'aime ni ne hais personne. Je ne trompe point celui-ci ni ne recherche celui-là ; je ne me moque point de l'un ni ne m'entretiens avec cet autre. L'honnête conversation des bergères de ces villages, et le soin que j'ai de mes chèvres me fait passer le temps. Mes désirs sont bornés à ces montagnes, et, s'ils en sortent, c'est pour contempler la beauté du ciel, ce sont des pas avec lesquels l'âme chemine à sa première demeure. »

Et en disant cela, sans vouloir écouter aucune réponse, elle tourna le dos et se fourra au plus épais d'un bois qui étoit proche de là, laissant étonnés tous ceux qui étoient là tant de sa discré-

tion que de sa beauté. Quelques-uns de ceux qui étoient frappés du puissant trait des rayons de ses beaux yeux firent montre de la vouloir suivre, sans avoir égard à l'avis manifeste qu'ils avoient entendu d'elle-même. Ce qui étant vu par don Quichotte, lui étant avis qu'il étoit fort à propos d'user de sa chevalerie en secourant les damoiselles nécessiteuses, ayant mis la main sur la poignée de son épée, il s'écria à haute et intelligible voix : « Que personne, de quelque état et condition qu'il puisse être, ne soit si hardi que de suivre la belle Marcelle, sous peine d'encourir ma furieuse indignation. Elle a démontré par des raisons évidentes le peu ou point de faute qu'elle a eu en la mort de Chrysostome, et combien elle est éloignée de vouloir condescendre aux désirs de pas un de ses amans ; pour cette cause, il est raisonnable qu'au lieu d'être suivie et poursuivie elle soit honorée et estimée de tous les gens de bien qui sont au monde, puisqu'elle démontre être seule sur terre qui vit avec une si honnête intention. »

Or, soit que ce fût à cause des menaces de don Quichotte, ou bien pour ce qu'Ambroise leur dit qu'ils achevassent ce qu'ils avoient à faire pour leur bon ami, pas un des bergers ne se bougea ni ne partit de là jusques à tant que, la fosse étant achevée de faire et les papiers de Chrysostome brûlés, ils mirent son corps en terre, non sans que les assistans versassent beaucoup de larmes. Ils couvrirent la sépulture d'une grosse pierre, en attendant que l'on accommodât une lame ou tombe qu'Ambroise pensoit faire faire, ainsi qu'il dit, avec une épitaphe qui devoit parler de cette manière :

Ici gisent d'un amoureux
Les pauvres membres refroidis ;
C'étoit un pasteur de brebis

Qui en amour fut malheureux.
Il mourut du trait rigoureux
D'une belle fière et ingrate,
Par qui son empire dilate
Amour, ce tyran furieux.

Puis tout à l'instant ils semèrent par-dessus la sépulture quantité de fleurs et rameaux, et, ayant fait toutes les condoléances avec leur ami Ambroise, ils prirent congé de lui. Vivaldo et son compagnon en firent autant, et don Quiçhotte pareillement dit adieu à ses hôtes et aux voyageurs, lesquels le prièrent de venir avec eux à Séville, disant que c'étoit un lieu si propre à trouver des aventures qu'en chaque rue et derrière chaque coin il s'en offre plus que nulle part ailleurs. Don Quichotte les remercia de cet avis et de la bonne volonté qu'ils montroient avoir de lui faire plaisir, et leur dit que pour lors il ne vouloit ni ne devoit aller à Séville jusques à ce qu'il eût nettoyé et repurgé toutes ces montagnes-là de larrons et malandrins dont il étoit bruit qu'elles étoient toutes pleines.

Ces voyageurs, voyant sa bonne résolution, ne voulurent pas l'importuner davantage, mais, prenant derechef congé de lui, le laissèrent et poursuivirent leur chemin auquel il ne leur manqua pas de quoi s'entretenir, tant de l'histoire de Marcelle et de Chrysostome que des folies de don Quichotte, lequel se résolut d'aller chercher la bergère Marcelle et lui offrir tout ce qu'il pouvoit pour son service ; mais il ne lui advint pas comme il pensoit, selon qu'il est raconté au discours de cette véritable histoire, mettant ici fin à la seconde partie.

1. La chanson de Chrysostome n'étant qu'une paraphrase très libre des vers de Cervantes, nous croyons devoir en donner ici la

traduction exacte :

« Puisque tu veux, cruelle, qu'on publie dans toutes les langues et en tous pays la force de ton âpre rigueur,

« Je ferai que l'enfer même communique à mon triste cœur un son gémissant qui change celui de ma voix.

« Et au gré de mon désir qui s'efforce de dire ma douleur et tes exploits, l'accent de la voix gémissante s'échappera, et, pour mes tortures plus cruelles, il s'y mêlera des débris de mes misérables entrailles.

« Écoute donc, et prête une oreille attentive, non pas au son harmonieux, mais au bruit qui, produit par un délire douloureux, s'échappe de mon cœur plein d'amertume pour mon plaisir et ton dépit :

« Le rugissement du lion, le terrible hurlement du loup sauvage, le sifflement affreux du serpent écailleux,

« L'épouvantable mugissement de quelque monstre, le croassement divinatoire de la corneille, et le retentissement du vent sur la mer déchaînée. Puissent l'implacable bramement du taureau déjà abattu, et le tendre roucoulement de la colombe devenue veuve, le triste houhoulement du sombre hibou, et les plaintes de toute la noire troupe de l'enfer,

« S'en aller avec l'âme gémissante, et produire, en se fondant, un son qui trouble tous les sens. Car la peine cruelle qui est en moi, pour la conter, demande des modes nouveaux.

« Cette étrange confusion, ce ne sont pas les sables chéris du Tage qui en répéteront les tristes échos, ni les oliviers du fameux

Bétis.

« C'est là que résonneront mes peines cruelles, au sommet des rochers, dans la profondeur des abîmes, redites par une langue morte en de vives paroles,

« Ou dans d'obscures vallées, ou sur des plages désertes que n'a point foulées le pied de l'homme, où jamais le soleil ne montra sa lumière, ou parmi la multitude venimeuse des monstres que nourrit le Nil dans son lit fangeux.

« Et tandis que dans les solitudes sauvages les échos rudes et incertains de mon mal résonnent avec ta rigueur sans pareille, par un privilège de ma courte destinée, ils seront portés dans le monde immense.

« Un dédain nous tue ; la patience s'épuise par un soupçon vrai ou faux ; la jalousie nous tue avec plus de force encore.

« Une longue absence trouble la vie ; la ferme espérance d'un heureux destin est impuissante contre la crainte de l'oubli.

« En tout, la mort est certaine, inévitable ; mais moi, miracle inouï ! je vis jaloux, absent, dédaigné, assuré des soupçons qui me font mourir, et dans l'oubli où s'avive mon feu.

« Et parmi tant de tourments, ma vue jamais n'arrive à voir l'espérance dans l'ombre, et mon désespoir y renonce ; bien plus, pour aller jusqu'au bout de ma plainte, je jure de rester éternellement sans elle.

« Peut-on, par hasard, en un même moment espérer et craindre ? Est-il bien de le faire, quand notre crainte a tant de causes plus certaines ?

« Dois-je, si la cruelle jalousie est devant moi, fermer les yeux, quand il me faut la voir par mille blessures ouvertes en mon âme ?

« Qui n'ouvrirait toutes grandes les portes à la défiance quand il voit à découvert le dédain, les soupçons, ô changement amer ! devenus une vérité, et la pure vérité devenue un mensonge.

« Ô jalousie, fier tyran au royaume d'Amour, enchaîne ces mains, donne-moi, ô dédain, la corde qui doit m'enchaîner.

« Mais, hélas ! la douleur étouffe votre souvenir dans sa cruelle victoire.

« Je meurs enfin, et, pour n'espérer un bon résultat ni de la mort ni de la vie, je demeure opiniâtre en ma passion.

« Oui, celui-là marche d'un pas sûr qui veut le bien, et l'âme la plus libre est celle qui est la plus soumise à l'antique tyrannie de l'amour.

« Je dirai que ma belle ennemie est maîtresse de mon âme comme de mon corps ; que son oubli vient de ma propre faute, et qu'en témoignage des maux qu'il nous fait souffrir, l'Amour sait maintenir la paix en son royaume.

« Et dans cette opinion, précipitant avec un misérable lacet le terme auquel m'ont conduit ses dédains, j'offrirai aux vents et mon corps et mon âme, sans que rien me garantisse la palme ou le laurier, ces biens de l'avenir.

« Toi, qui par tant de folies montres le motif qui me force à renoncer à la misère d'une vie que je déteste,

« Puisque tu vois que la profonde plaie faite à mon cœur te donne des marques évidentes de la joie avec laquelle je m'offre à ta rigueur,

« Si par hasard tu sais que je mérite que le ciel brillant de tes beaux yeux s'obscurcisse à ma mort, garde-toi de le faire, je ne veux pas qu'en rien tu aies la joie de te parer des dépouilles de mon âme.

« Que bien plutôt, en cette funeste occasion, le rire sur ta lèvre découvre que pour toi ma fin fut une fête. Mais c'est grande simplicité que de te donner cet avis : ne sais-je pas que tu mets toute ta gloire à voir ma vie arriver sitôt à sa fin ?

« Et, puisqu'il en est temps, que du fond de l'abîme s'élève l'altéré Tantale, et Sisyphe avec le poids terrible de son rocher ;

« Que Titus amène son vautour ; qu'Égéon ne s'arrête point sur sa roue, ni les cinquante sœurs dans leurs vains travaux,

« Et que tous réunis versent en mon cœur leur mortel tourment, et qu'à voix basse (si on le doit à un mortel désespéré) elles entonnent le chant funèbre, le chant de douleur dû au corps qui se voit refuser jusqu'au dernier vêtement.

« Et que le portier infernal à triple gueule, avec mille autres monstres et mille autres chimères, entonnent le chant de douleur ; car nulle autre cérémonie funèbre ne me paraît le mieux mériter que celle d'un amant expiré.

« Chant de douleur, ne te plains pas de quitter ma triste compagnie ; peut-être la cause qui t'a donné naissance grandirait-elle avec mon malheur ; garde-toi donc d'être triste même au tombeau. »

2. Tullia n'était pas la fille, mais la femme de Tarquin, et c'est sur le corps de son père, Servius Tullius, qu'elle fit passer son char.

Première partie · XV

e sage cid Hamet Ben-Engeli raconte que, comme don Quichotte prit congé de ses hôtes et de tous ceux qui se trouvèrent à l'enterrement du pasteur Chrysostome, lui et son écuyer entrèrent dans le même bois où ils avoient vu entrer la bergère Marcelle, et, ayant cheminé plus de deux heures par icelui, la cherchant de toutes parts sans la pouvoir trouver, enfin ils arrivèrent à un pré, tout plein d'herbe fraîche et verte, près duquel couroit un paisible et frais ruisseau, tellement qu'il les convia et contraignit de passer là les heures de la sieste qui déjà commençoit furieusement à se faire sentir. Don Quichotte et Sancho mirent pied à terre, et, laissant aller l'âne et Rossinante paître tout à leur aise et en liberté l'herbe qu'il y avoit en abondance en ce lieu-là, ils se mirent à saccager la besace, et, sans faire aucune cérémonie, le maître et le valet mangèrent en bonne paix et de compagnie ce qu'ils trouvèrent dedans.

Sancho ne s'étoit point inquiété de mettre des entraves à Rossinante, s'assurant sur ce qu'il le connoissoit si paisible et si peu querelleur que toutes les cavales des prairies de Cordoue ne lui eussent pas fait commettre une méchanceté. Or, voulut la fortune, et le diable qui ne dort pas toujours, qu'il y avoit une troupe de petites cavales galiciennes qui alloient paissant par icelle vallée et qui appartenoient à certains muletiers yangois ; leur cou-

tume est de faire la sieste avec leurs bêtes et de les faire paître par ces lieux où il y a de l'herbe et de l'eau ; et celui où se vint à arrêter don Quichotte étoit fort à propos pour ces Yangois. Il advint donc qu'il prit envie à Rossinante de se ragaillardir un peu avec mesdames les cavales, et, comme il les eut flairées, sortant de son pas naturel et ordinaire sans demander congé à son maître, il prit un petit trot gaillard et s'en alla pour leur communiquer sa nécessité. Mais elles qui, en apparence, avoient plus d'envie de repaître que d'en tâter, le reçurent avec les fers et les dents, de telle sorte qu'en peu d'espace de temps elles lui rompirent les sangles et vous le mirent tout nu et sans selle ; mais ce qu'il devoit encore bien mieux sentir, ce fut que les muletiers, voyant la force que l'on faisoit à leurs cavales, y accoururent avec des pieux et lui en donnèrent tant de coups qu'ils le jetèrent par terre en mauvais état. Sur ces entrefaites, don Quichotte et Sancho, qui avoient vu comme l'on bâtonnoit Rossinante, y accouroient haletans. Alors don Quichotte dit à Sancho : « À ce que je vois, ami Sancho, ceux-ci ne sont pas chevaliers, mais de la canaille et gens de néant. Je dis ceci parce que tu me peux bien aider à prendre la vengeance requise du tort qui s'est fait en notre présence à Rossinante. — Quelle diantre de vengeance prendrons-nous, répondit Sancho, si ceux-là sont plus de vingt, et nous ne sommes que nous deux, et peut-être encore ne sommes-nous qu'un et demi ? — J'en vaux cent », répliqua don Quichotte, et, sans faire plus de discours, mit la main à son épée et se rua sur les Yangois. Sancho Pança en fit de même, ému et incité par l'exemple de son maître.

Et d'entrée don Quichotte donna un tel coup de taille à l'un d'eux qu'il lui fendit une saie de cuir dont il étoit vêtu, avec une grande partie de l'épaule. Les Yangois, qui se virent ainsi maltrai-

tés par ces deux hommes seuls, eux étant en si grand nombre, eurent recours à leurs gros bâtons, et, les environnant tous deux, commencèrent à les charger dru et menu, et de bonne façon. Bien est vrai qu'à la seconde touche ils renversèrent le pauvre Sancho par terre, puis en firent autant à don Quichotte, sans que son adresse et son courage lui servissent de rien. Et le hasard voulut qu'il vint à tomber aux pieds de Rossinante, qui ne s'étoit point encore relevé : par où l'on reconnoît de quelle furie travaillent des pieux mis entre les mains de paysans qui sont en colère. Puis les Yangois, voyant la mauvaise besogne qu'ils avoient faite, le plus hâtivement qu'ils purent rechargèrent leurs bêtes et poursuivirent leur chemin, laissant les deux aventuriers en mauvais équipage et encore plus malcontens.

Le premier qui reprit ses sens fut Sancho Pança, lequel, se trouvant auprès de son seigneur, d'une voix débile et pitoyable lui dit : « Seigneur don Quichotte, ho ! seigneur don Quichotte ! — Que veux-tu, mon ami Sancho ? répondit don Quichotte d'un même ton aussi foible et dolent que celui de Sancho. — Je voudrois, s'il étoit possible, poursuivit Sancho Pança, que vous me donnassiez deux traits de ce breuvage du Fier-Blas, s'il est que vous en ayez là présentement, car peut-être sera-t-il bon pour le brisement des os, comme il l'est pour les blessures. — Ah ! si j'en avois ici, pauvre misérable que je suis, que nous faudroit-il autre chose ? répondit don Quichotte ; mais je te jure, Sancho Pança, foi de chevalier errant, que, devant que deux jours se passent (si la fortune n'en dispose autrement), j'en aurai en mon pouvoir, ou bien les mains me faudront. — Mais en combien de jours vous semble-t-il que nous pourrons mouvoir les pieds ? répliqua Sancho Pança. — Quant à moi, je peux dire, dit le moulu chevalier don Quichotte, que je ne saurois mettre un terme préfix à ces

jours-là ; mais je suis cause de tout ce mal, car je ne devois pas mettre la main à l'épée contre des hommes qui ne sont point chevaliers comme moi, et crois aussi que, pour punition d'avoir transgressé les lois de la chevalerie, le Dieu des batailles a permis que je reçusse ce châtiment ; par quoi, mon ami Sancho, il faut que tu prennes garde à ce que je te veux dire présentement, parce que c'est chose qui importe beaucoup au salut de tous deux : c'est que lorsque tu verras qu'une semblable canaille nous fera quelque tort, n'attends pas que je mette la main à l'épée pour eux, car je ne le ferai en façon quelconque, mais toi, mets l'épée au poing et me les châtie à ton plaisir ; que s'il survient quelques chevaliers pour les secourir, je te saurai fort bien défendre et les repousser de toute ma puissance, car tu as déjà reconnu à mille enseignes et expériences jusqu'où s'étend la valeur de mon bras redoutable. » (Tant étoit devenu arrogant ce pauvre chevalier pour avoir vaincu le vaillant Biscaïen.)

Mais Sancho Pança ne trouva pas l'avis de son maître si bon qu'il laissât de lui répondre, disant : « Monsieur, je suis homme pacifique, doux et qui aime le repos, et si sais-je bien dissimuler les injures que l'on me fait, parce que j'ai une femme et des enfans à nourrir et à élever : ainsi soit avis à votre Grâce (puisque ce ne peut être commandement) que je ne mettrai en façon quelconque la main à l'épée, ni contre vilain ni contre chevalier, et que je proteste ici devant Dieu que je pardonne toutes les injures que l'on m'a faites et que l'on me fera, soit que me les ait faites ou fasse ou doive faire personne grande ou petite, riche ou pauvre, noble ou roturier, sans en excepter aucun de quelque état ou condition qu'il soit. » Ce qui entendu par son maître, il lui répondit : « Je voudrois avoir assez d'haleine pour te parler un peu tranquillement, et que la douleur qui me tient en cette côte

s'apaisât autant de temps qu'il en faudroit pour te donner à entendre, ami Pança, l'erreur en laquelle tu es. Viens çà, misérable ; si le vent de la fortune, lequel jusques à présent nous a été si contraire, se vient à changer en notre faveur, nous remplissant les voiles du désir, afin que sûrement et sans aucune contrariété nous puissions prendre port en quelqu'une de ces îles que je t'ai promises ; que seroit-ce de toi, si, venant à la conquêter, je t'en faisois seigneur, dont tu te rendrois incapable n'étant pas chevalier, ni ne le voulant être, et n'ayant aucune valeur ni intention de venger tes injures et défendre tes terres et ton État : car il faut que tu saches qu'aux royaumes et terres nouvellement conquises, jamais les cœurs et volontés des naturels du pays ne sont si paisibles ni tant affectionnés au parti du nouveau seigneur qu'il ne faille craindre qu'ils pussent faire quelque nouveauté pour altérer et troubler derechef les affaires et retourner (comme l'on dit) à tenter la fortune ; et par ainsi il est nécessaire que le nouveau possesseur ait de l'entendement pour se savoir gouverner et de la valeur pour offenser et se défendre en tout événement. — En celui-ci qui vient de nous arriver, répliqua Sancho, je voudrois bien n'avoir point eu cet entendement et cette valeur que vous dites ; mais je vous jure, foi de pauvre homme, que je suis mieux disposé pour recevoir des emplâtres que pour m'amuser à des discours. Regardez si vous vous pourrez lever, et nous aiderons à Rossinante, encore qu'il ne le mérite pas, car il a été la cause principale de toute cette batterie. Je n'eusse jamais cru cela de Rossinante, car je le tenois pour une personne chaste et aussi pacifique que moi ; enfin, l'on dit bien vrai qu'il faut un long temps pour connoître bien les personnes et qu'il n'y a rien d'assuré en cette vie. Qui eût dit qu'après ces grands coups d'épée, comme vous en donnâtes au pauvre chevalier errant, il nous dût venir

ensuite et en poste cette si grande tempête de bastonnades qui s'est déchargée sur nos épaules ? — Pour les tiennes, Sancho, répliqua don Quichotte, elles doivent être faites à de semblables nuées, mais les miennes, qui ont été élevées entre des toiles de linon et de Hollande, il est tout certain qu'elles sentiront bien plus vivement la douleur de cette disgrâce. Et si ce n'étoit pour ce que je m'imagine (mais que dis-je, imagine ?), mais que je sais pour certain que toutes ces incommodités sont annexées à l'exercice des armes, je me laisserois ici mourir de pure fâcherie et ennui. » À cela repartit l'écuyer : « Monsieur, puisque ces disgrâces sont du propre cru de la chevalerie, dites-moi si elles arrivent fort souvent ou si elles ont leurs temps limités auxquels elles arrivent, parce qu'il me semble qu'en deux récoltes nous ne vaudrions plus rien pour la troisième, si Dieu, dans sa miséricorde infinie, ne nous donne secours.

— Sache, ami Sancho, répondit don Quichotte, que la vie des chevaliers errans est sujette à mille hasards et mésaventures, et aussi, ni plus ni moins, elle est en puissance prochaine de faire devenir lesdits chevaliers errans rois et empereurs, comme l'expérience l'a démontré en plusieurs et divers d'entre eux, des histoires desquels j'ai une entière connoissance. Et je pourrois te raconter à cette heure (si la douleur me le permettoit) de quelques-uns qui, par la seule force et valeur de leurs bras, sont montés et parvenus à ces hauts degrés que je t'ai racontés. Et ceux-là mêmes se sont vus devant et après en des diverses calamités et misères : car le valeureux Amadis de Gaule se vit au pouvoir de son mortel ennemi Arcalaus, l'enchanteur, duquel on tient pour tout certain que, le tenant prisonnier, il lui donna plus de deux cents coups d'étrivières avec les rênes de son cheval, l'ayant lié à un pilier de la cour de sa maison ; et aussi il y a un auteur secret

et digne de foi qui raconte qu'ayant attrapé le chevalier du Soleil en une certaine trappe qui s'enfonça dessous ses pieds en un certain château, au tomber il se trouva en une profonde fosse sous la terre, lié par les pieds et par les mains, là où on lui bailla une de ces médecines qu'on appelle d'eau de neige et de sable, de laquelle il arriva tout près du dernier moment ; et, s'il n'eût été secouru en cette grande affliction par un sage magicien, son grand ami, le pauvre chevalier eût été fort mal accommodé. Tellement que je peux bien passer entre un si bon nombre de gens de bien, puisque les affronts qu'ils ont reçus sont bien plus grands que non pas ceux qu'à présent nous recevons : car je veux que tu saches, Sancho, que les coups et blessures que l'on reçoit avec des instrumens et outils qui d'aventure se trouvent ès mains de ceux qui frappent ne causent point d'affront ; et cela même est écrit en la loi du duel, et en paroles expresses, que, si un cordonnier frappe quelqu'un avec une forme qu'il tient en sa main, encore que véritablement elle soit de bois aussi bien qu'un bâton, on ne dira pas pourtant que celui qui en a été frappé ait reçu des bastonnades. Je dis ceci afin que tu ne penses pas qu'encore que nous ayons été bien frottés en cette mêlée, nous n'avons point pourtant reçu d'affront, parce que les armes que ces hommes-là portoient, dont ils nous ont ainsi froissés et moulus, n'étoient autre chose que leurs pieux, et pas un d'eux (comme il m'en souvient bien) n'avoit aucun estoc, épée ni poignard. — Ils ne me donnèrent pas le loisir d'y prendre garde de si près, répondit Sancho, d'autant qu'à peine eus-je mis la main à mon coutelas qu'ils me firent le signe de la croix sur les épaules avec leurs pieux, de manière qu'ils m'éblouirent la vue et m'ôtèrent la force des pieds en me renversant où me voici couché, et là où je ne me donne pas tant de peine de penser si ç'a été un affront ou non,

cela de la palisse ou coup de bâton, comme m'en fait la douleur des coups, qui demeureront aussi longtemps empreints en ma mémoire qu'en mes épaules. — Avec tout cela je te fais savoir, ami Pança, répliqua don Quichotte, qu'il n'y a mémoire à quoi le temps ne mette fin, ni douleur que la mort ne fasse passer. — Or, quel plus grand malheur y peut-il avoir, répliqua Pança, que celui qui attend que le temps le consomme et que la mort y mette fin ? Si notre disgrâce étoit de celles qui se guérissent avec une couple d'emplâtres, il n'y auroit pas tant de mal ; mais je vois que tous les emplâtres d'un hôpital ne seroient pas suffisans pour seulement nous remettre tant soit peu en bon état.

— Or sus, laisse cela, Sancho, prends courage et fais de nécessité vertu, repartit don Quichotte, car j'en ferai ainsi, et voyons comment se porte Rossinante ; à ce qu'il m'en semble, la pauvre misérable n'a pas eu la moindre part de cette disgrâce. — Il ne s'en faut pas ébahir, répliqua Sancho, vu qu'il est aussi chevalier errant ; mais de quoi je m'étonne, c'est que mon âne ait été exempt et franc des coups là où nous autres en sommes sortis sans côtes. — La fortune laisse toujours une porte ouverte ès malheurs afin d'y apporter remède, dit don Quichotte. Je le dis parce que cette petite bête pourra suppléer à cette heure au défaut de Rossinante en me portant d'ici à quelque château là où je puisse être pansé de mes plaies. Outre plus que je n'estimerai pas à déshonneur une telle monture, parce qu'il me souvient d'avoir lu que ce bon vieillard Silène, gouverneur et pédagogue du joyeux dieu du Ris, lorsqu'il fit son entrée en la cité aux cent portes, étoit monté fort à son aise sur un très bel âne. — C'est la vérité qu'il devoit être monté comme vous dites, répondit Sancho ; mais il y a grande différence entre être assis à cheval et être couché en travers de la monture comme un sac plein d'ordures et de

vidanges. » À cela repartit don Quichotte, disant : « Les blessures que l'on reçoit aux batailles donnent plutôt de l'honneur que d'en ôter ; tellement que, Pança, mon ami, ne me réplique pas davantage ; mais, comme je t'ai dit, lève-toi du mieux que tu pourras, et mets-moi de la sorte qui te sera plus à gré dessus ton âne, et nous en allons d'ici devant que la nuit vienne et qu'elle nous surprenne en ce désert. — Pourtant je vous ai ouï dire, dit Pança, qu'il est fort ordinaire aux chevaliers errans de dormir ès campagnes et déserts la plupart de l'année, et qu'ils réputent cela à très grand bonheur. — Cela arrive, dit don Quichotte, quand ils ne peuvent faire autre chose ou quand ils sont amoureux, et cela est si véritable qu'il y a eu tel chevalier errant qui s'est tenu sur une roche au soleil et à l'ombre et aux inclémences du ciel deux ans tout entiers sans que sa maîtresse en sût rien, et l'un de ceux-là fut Amadis, lorsque, se faisant appeler le Beau Ténébreux, il se logea en la Roche pauvre, je ne sais si ce fut l'espace de huit ans ou de huit mois, car il ne m'en souvient pas trop bien ; c'est assez qu'il fut là à faire pénitence pour je ne sais quel déplaisir que lui fit sa dame Oriane. Mais laissons cela, Sancho, et te dépêche devant qu'il arrive quelque autre mésaventure à l'âne comme il a fait à Rossinante.

— Ce seroit bien le diable », dit Sancho, et en jetant trente aïe ! aïe ! et soixante soupirs et six vingts « Maugré de nous », et autant de « Je renie celui, qui m'a ici amené », il se leva, demeurant tout courbé, à la moitié du chemin, comme un arc turc, sans pouvoir venir à bout de se redresser ; et avec toute cette peine il harnacha son âne, lequel avoit été un peu étonné de la trop grande liberté de ce jour-là. Il leva ensuite Rossinante, lequel, s'il eût eu langue pour se pouvoir plaindre, assurément ni Sancho ni son maître ne lui en eussent rien dû. Enfin, Sancho accommoda don

Quichotte sur l'âne et attacha Rossinante à la queue d'icelui, et, prenant l'âne par le licou, s'achemina à peu près vers le lieu où il lui sembla que pouvoit être le grand chemin. Et la fortune, qui conduisoit ces choses de bien en mieux, le lui fit trouver auparavant qu'il eût fait une petite lieue. Y étant parvenu, il découvrit une venta, qui, en dépit qu'il en eût et au gré de don Quichotte, devoit être un château. Sancho s'opiniâtroit que c'étoit une venta, et son maître que non, mais un château ; et dura leur débat si longtemps que devant qu'il fût achevé ils eurent loisir d'y arriver, et Sancho entra dedans avec toute sa caravane sans s'informer davantage.

ARRIVÉE À LA TAVERNE
(Don Quichotte, part. I, ch. 15)

1. Voir la note de la page 93.

Première partie · XVI

e tavernier, qui vit ainsi don Quichotte en travers sur l'âne, demanda à Sancho quel mal il avoit. Sancho lui répondit que ce n'étoit rien, sinon Qu'il étoit tombé d un rocher en bas et qu'il avoit les côtes un peu froissées. L'hôte avoit pour femme une qui n'étoit pas de même naturel que sont ordinairement celles de cette qualité, parce qu'elle étoit naturellement charitable et avoit pitié des calamités de son prochain, et par ainsi elle accourut tout aussitôt pour panser don Quichotte, et fit venir une jeune fille qu'elle avoit, qui étoit d'assez bonne façon, pour lui aider à médicamenter son hôte.

Il y avoit aussi en la même taverne une jeune servante asturienne, large de visage, plate du derrière de la tête, camuse, borgnesse d'un œil et qui n'avoit l'autre guère sain ; la vérité est que la gaillardise de son corps suppléoit les autres défauts : elle n'avoit pas sept empans depuis les pieds jusqu'à la tête, et les épaules qui la chargeoient un tant soit peu lui faisoient regarder en terre plus qu'elle n'eût voulu. Cette gentille servante donc aida à la fille, et les deux ensemble firent un fort mauvais lit à don Quichotte, en une soupente qui montroit de clairs indices d'avoir autrefois servi de grenier à la paille par plusieurs années, et en icelle aussi logeoit un muletier, qui avoit son lit un peu plus avant que celui de notre don Quichotte. Et, encore qu'il fût fait des bâts et couvertures de ses mulets, il surpassoit de beaucoup en bonté celui de notre don Quichotte, qui n'étoit que de quatre ais mal rabotés sur deux bancs qui n'étoient pas fort égaux, et un matelas qui en son épaisseur ressembloit à une courtepointe remplie de boules de terre ; que, si l'on n'eût vu par quelques trous qu'il y avoit que c'étoit de la laine, on eût dit au tâter qu'elles ressembloient à des cailloux ; les deux draps étoient faits de cuir de bouclier, et une couverture blanche, de laquelle, si l'on eût voulu compter les fils, on n'en eût pas omis un seul du compte. Or, don Quichotte se coucha en ce maudit lit, et promptement l'hôtesse et sa fille lui appliquèrent des emplâtres depuis le haut jusques en bas, auxquelles Maritorne éclairoit (car ainsi s'appeloit l'Asturienne).

Et comme, en mettant les emplâtres, la tavernière vit que don Quichotte étoit si fort meurtri en tant d'endroits, elle dit que cela ressembloit plutôt à des coups qu'à une chute. « Ce n'ont pas été des coups, dit Sancho, mais c'est que le rocher avoit beaucoup de pointes et de heurts, et chacun a fait sa meurtrissure », et lui dit

aussi : « Madame, faites en sorte qu'il y ait quelques étoupes de demeurant, car il ne manquera point qui en ait besoin, les reins me font aussi un peu mal. — De la sorte, répondit la tavernière, vous êtes aussi tombé ? — Non, dit Sancho Pança, c'est de l'appréhension et frayeur que j'ai eue de voir tomber mon maître, si bien que tout le corps me fait tant mal qu'il me semble que l'on m'a donné mille coups de bâton. — Il pourroit bien être ainsi, dit la fille, car à moi il m'est arrivé plusieurs fois de songer que je tombois du haut d'une tour en bas et que jamais je ne venois jusqu'à terre, et puis, quand je me réveillois, je me trouvois aussi moulue et brisée que si je fusse véritablement tombée. — Voilà le point, Madame, répondit Sancho Pança, car moi, sans nullement rêver, mais étant plus éveillé que je ne suis à cette heure, je me trouve avec presque autant de meurtrissures que mon seigneur don Quichotte. — Comment s'appelle ce chevalier ? demande l'Asturienne Maritorne. — Il s'appelle don Quichotte de la Manche, répondit Sancho Pança, et c'est un chevalier errant, et des meilleurs et des plus vaillans qui de longtemps en çà se soient vus au monde. — Qu'est-ce qu'un chevalier errant ? répliqua la jeune servante. — Êtes-vous si nouvelle au monde que vous ne le sachiez pas ? répondit Sancho Pança. Or, sachez, ma chère, qu'un chevalier errant est une chose qui, en deux paroles, se voit bâtonné et empereur. Aujourd'hui il est la plus malheureuse créature du monde et la plus nécessiteuse, et demain il aura deux ou trois couronnes à donner à son écuyer. — Comment est-ce donc que, l'étant de ce tant bon seigneur, dit la tavernière, vous n'avez au moins quelque comté ? — Il est encore de bonne heure, répondit Sancho, parce qu'il n'y a encore qu'un mois que nous allons cherchant les aventures, et jusques à présent nous n'en avons pas rencontré une qui le soit : car quelquefois il arrive que l'on

cherche une chose et qu'on en trouve une autre. Il est bien vrai que, si monseigneur don Quichotte se guérit de cette blessure ou chute, et que moi je n'en demeure pas contrefait, je ne troquerois pas mes espérances avec le meilleur titre d'Espagne. » Don Quichotte écoutoit fort attentivement tous ces discours, et, se mettant en son séant au lit le mieux qu'il put, il prit l'hôtesse par la main et lui dit : « Croyez-moi, belle dame, que vous vous pouvez bien tenir pour heureuse d'avoir hébergé en cestui votre château ma personne, qui est telle que, si je ne la loue, c'est parce que l'on a accoutumé de dire que la louange de soi-même rabaisse qui la fait ; mais mon écuyer vous dira qui je suis ; seulement je vous dis que je conserverai éternellement gravé en ma mémoire le service que vous m'avez rendu, afin de vous en remercier tant que la vie me durera. Et plût aux Cieux que l'amour ne me tînt point tant esclave ni tant sujet à ses lois et aux yeux de cette belle ingrate que je dis entre mes dents, car ceux de cette belle damoiselle seroient seigneurs de ma liberté. » La tavernière, sa fille et la bonne Maritorne étoient toutes confuses d'ouïr les raisons de ce chevalier errant, car elles les entendoient tout de même que s'il eût parlé grec, encore qu'elles comprissent bien que toutes tendoient à faire des offres et à parler d'amour ; et n'étant point accoutumées à tel langage, elles le regardoient et s'émerveilloient, et il leur sembloit que ce fût un autre homme que ceux qu'on voyoit d'ordinaire ; et ainsi, après l'avoir remercié de ses offres avec des discours et paroles d'aubergiste, le laissèrent là. Et l'Asturienne Maritorne pansa Sancho, lequel n'en avoit pas moins besoin que son maître.

Or, le muletier avoit comploté avec elle que cette nuit-là ils se récréeroient un peu ensemble, et elle lui avoit donné parole qu'après que les hôtes se seroient endormis, ainsi que leurs

maîtres, elle l'iroit trouver et le contenteroit en tout ce qu'il lui plairoit commander. Et l'on raconte de cette bonne fille que jamais elle ne donna parole à personne qu'elle ne l'accomplît, encore qu'elle l'eût donnée en une montagne et sans aucun témoin, parce qu'elle se targuoit fort d'être noble et ne tenoit point à honte de servir dans la taverne, parce que, comme elle disoit, sa disgrâce et mauvaise fortune l'avoient réduite à cet état.

Le dur, étroit, lâche et perfide lit de don Quichotte étoit le premier, et tout au milieu de cette étable étoilée et tout auprès d'icelui Sancho fit le sien, qui n'étoit que d'une natte de joncs et d'une couverture, qui montroit plutôt d'être de canevas tondu que de laine. Après ces deux lits venoit celui du muletier, fabriqué, comme on l'a dit, des bâts et de tout l'équipage des deux meilleurs mulets qu'il eût ; encore qu'ils fussent douze, reluisans, polis, gras et excellens, parce que c'étoit l'un des plus riches muletiers d'Arevalo, selon que le raconte l'auteur de cette histoire qui fait particulière mention de ce muletier, d'autant qu'il le connoissoit fort bien, et même l'on tient qu'il lui étoit quelque peu parent ; outre que ce cid Hamet Ben-Engeli a été historien fort soigneux et fort exact en toutes choses, cela se reconnoît bien en ce que celles qui sont rapportées pour être si petites, il ne les a pourtant voulu passer sous silence, d'où pourront prendre exemple les graves historiens, qui nous rapportent les actions si brièvement et si succinctement qu'à peine nous arrivent-elles jusques aux lèvres, laissant à l'encrier, soit par mégarde, par malice ou par ignorance, ce qui est de plus substantiel en une œuvre. Béni soit mille fois l'auteur de Tablante, de Richemont, et celui de cet autre livre auquel se racontent les hauts faits du Comte Tomillas. Avec quelle minutie décrivent-ils exactement le tout !

Je dis donc qu'après que le muletier eut visité ses bêtes et qu'il leur eut donné leur second fourrage, il s'alla coucher sur ses bâts et se mit à attendre sa très ponctuelle Maritorne. Sancho, étant bandé et médicamenté, s'étoit aussi couché, mais, encore qu'il tâchât à dormir, la douleur de ses côtes ne le permettoit pas ; et don Quichotte, à cause de la douleur des siennes, avoit les yeux ouverts comme un lièvre. Toute la taverne étoit en silence, et en toute icelle il n'y avoit autre lumière que celle que rendoit une petite lampe, laquelle étoit pendue au milieu du portail. Ce merveilleux silence et les pensées que notre chevalier tiroit continuellement des aventures qui à chaque pas sont racontées ès livres, auteurs et cause de sa disgrâce, lui amenèrent à l'imagination une des plus étranges folies qui se puissent bonnement imaginer, et ce fut qu'il se représenta être arrivé à un fameux château (car, comme nous avons dit, toutes les tavernes où il logeoit étoient à son avis des châteaux) et que la fille de l'hôte étoit la fille du seigneur d'icelui, laquelle, étant vaincue de sa gentillesse et bonne grâce, étoit devenue amoureuse de lui et lui avoit promis que cette nuit-là elle viendroit coucher avec lui un bon espace de temps à la dérobée de ses père et mère. Et, tenant toute cette chimère qu'il s'étoit forgée en la cervelle pour assurée et certaine, il commença à s'affliger et à penser au dangereux hasard auquel son honnêteté se devoit trouver, proposant en son cœur de ne commettre trahison à l'endroit de sa dame Dulcinée du Toboso, encore que la reine Genèvre elle-même avec sa dame Quintagnone se présentassent devant lui.

Pensant donc à ces sottises, arriva le temps et l'heure (qui fut malheureuse pour lui) de la venue de l'Asturienne, laquelle, tout en chemise et déchaussée, ses cheveux ramassés en une coiffe de futaine, à pas de larron et à tâtons, entra en la chambre où tous

les trois étoient logés, en quête du muletier. Mais à grand'peine fut-elle arrivée à la porte que don Quichotte la sentit venir, et, se mettant sur son séant dans son lit, en dépit de ses emplâtres et de la douleur de ses côtes, il étendit les bras pour recevoir sa belle demoiselle l'Asturienne, laquelle, toute ramassée et sans dire mot, alloit tendant les mains devant elle pour chercher son bien-aimé muletier. Elle rencontra en passant les bras de don Quichotte, lequel la saisit étroitement par le poignet, et, la tirant à soi (sans qu'elle osât dire une seule parole), la fit asseoir sur son lit. Il lui tâta sa chemise, et, encore qu'elle fût d'une serpillière, il lui sembla qu'elle fût d'un très fin et délié cendal. Elle portoit pour bracelets de gros boutons de verre, mais à lui ils donnèrent des lueurs de précieuses perles orientales. Ses cheveux, qui tiroient un peu sur le crin, il les tint pour des tresses de très luisant or d'Arabie, dont la splendeur rendoit obscure celle du soleil même ; et de son haleine, qui sans nul doute sentoit la vieille salade qui a passé la nuit, il lui sembla que c'étoit une odeur suave et aromatique qu'elle jetoit de sa bouche ; finalement il se la dépeignit en son imagination de la même façon et manière qu'il avoit lu en ses livres de l'autre princesse qui vint voir le chevalier blessé, vaincu de ses amours, avec tous les mêmes accoutremens qui sont ici mentionnés. Et ce pauvre gentilhomme étoit tellement aveuglé que l'attouchement, l'haleine ni les autres choses qu'avoit en soi la bonne demoiselle ne lui découvroient point la vérité, et qui même eussent fait rendre gorge à tout autre qu'un muletier ; bien au contraire, il lui sembloit tenir entre ses bras la déesse de beauté ; et, la tenant ainsi bien serrée, il commença d'une voix amoureuse et basse à lui dire : « Je voudrois me trouver en état, belle et haute dame, de pouvoir payer une si grande faveur comme est celle que vous m'avez faite de la vue de votre

grande beauté ; mais la fortune, qui ne se lasse point de persécuter les gens de bien, a voulu me mettre en ce lit, là où je suis, si moulu et si froissé qu'encore que de ma volonté je voulusse satisfaire à la vôtre, il me seroit du tout impossible. Outre qu'à cette impuissance il s'en ajoute une autre plus grande, qui est la foi que j'ai promise et donnée à la sans pareille Dulcinée du Toboso, unique dame et maîtresse de mes plus secrètes pensées ; que, si ce n'étoit cet obstacle, je ne serois pas si fol chevalier que de laisser passer pour néant cette heureuse occasion que votre grande bonté me présente. »

Maritorne étoit fort en peine et tressuoit d'angoisse de se voir ainsi prise par don Quichotte, et, sans entendre ni écouter les discours qu'il lui faisoit, tâchoit de se dégager sans dire mot.

Le bon muletier, que ses mauvais désirs gardoient bien de dormir, dès que sa gouge entra par la porte, il la sentit bien et se tint à écouter attentivement tout ce que don Quichotte disoit, et, jaloux que l'Asturienne lui eût manqué de parole pour un autre, il s'approcha un peu plus près du lit de don Quichotte, et se tint coi jusques à voir où tendoient ces raisons qu'il ne pouvoit entendre. Mais, comme il vit que la fille faisoit tout son effort pour se faire lâcher, et que don Quichotte se travailloit à la retenir, ne trouvant pas la farce agréable, il leva le bras en haut et déchargea un si horrible coup de poing sur les étroites mâchoires de l'amoureux chevalier qu'il lui mit toute la bouche en sang, et, de ce non content, il lui monta sur les côtes, et avec les pieds, plus vite qu'au trot, les courut toutes de bout en bout. Le lit, qui étoit un peu foible et qui n'avoit pas de trop solides fondemens, ne pouvant souffrir le surcroît du muletier, se laissa aller par terre avec lui, et, au bruit de la chute, le tavernier s'éveilla, qui s'imagina

tout aussitôt que ce devoient être des traits de Maritorne, parce que, l'ayant appelée à haute voix, elle ne répondoit point. Sur ce soupçon il se leva, et, ayant allumé une lampe, il s'en alla vers le lieu où il avoit entendu la mêlée. La servante, oyant que son maître venoit, et sachant qu'il étoit d'une humeur terrible, toute peureuse et troublée, se réfugia au lit de Sancho Pança, lequel dormoit encore, et là elle se coucha toute en un petit peloton. Le tavernier entra, disant : « Où es-tu, putain ? Assurément ce sont ici de tes traits. » Là-dessus, Sancho s'éveilla, et, sentant ce paquet quasi sur soi, pensa que ce fût le cauchemar et commença à donner des coups de poing deçà et delà, et entre autres en déchargea je ne sais combien sur Maritorne, laquelle, sentant la douleur et jetant bas toute honnêteté, rendit le change à Sancho avec tant d'avantage qu'en dépit de lui il s'éveilla, et, se voyant traité de cette façon et sans savoir par qui, se levant du mieux qu'il put, embrassa Maritorne, et commencèrent entre eux la plus belle mêlée et la plus plaisante escarmouche du monde. Le muletier, voyant à la clarté de la lampe du tavernier en quel état étoit sa dame, laissant là don Quichotte, courut à elle pour lui donner le secours nécessaire ; le tavernier fit de même, mais avec une intention différente, parce qu'il alla pour châtier la servante, croyant sans doute qu'elle seule étoit la cause de toute cette harmonie ; et par ainsi fut, comme l'on a accoutumé de dire, le chat à la souris, la souris à la corde et la corde au bâton : le muletier déchargeoit sur Sancho, Sancho donnoit sur la fille, la fille sur lui, le tavernier dauboit sur la servante, et tous y alloient de si bon cœur qu'ils ne se donnoient aucun relâche ; et le bon fut que la lampe du tavernier s'éteignit, et, comme ils demeurèrent à tâtons, ils frappoient ainsi en gros tant sans pitié qu'en quelque part qu'ils mettoient la main il y paroissoit.

Il y avoit d'aventure cette nuit-là en la taverne un archer logé, de ceux qu'on appelle de la Sainte-Hermandad vieille de Tolède, lequel, oyant aussi l'étrange bruit de la mêlée, prit sa demi-verge et la boîte de fer-blanc où étoient ses titres et entra ainsi à tâtons en la chambre, disant : « Que l'on s'arrête de par la justice, que l'on s'arrête de par la Sainte-Hermandad », et le premier qu'il rencontra fut ce pauvre gourmé de don Quichotte, qui étoit sur son lit abattu, étendu le ventre en haut, sans aucun sentiment, et, lui mettant sans y voir la main à la barbe, ne cessoit de crier : « Faveur à la justice ! » mais, sentant que celui qu'il tenoit ainsi saisi ne grouilloit ni ne remuoit point, il se mit à penser qu'il étoit mort, et que ceux qui étoient là dedans étoient ses meurtriers. En ce soupçon, il renforça sa voix, disant : « Que l'on ferme la porte de la taverne et qu'on garde que personne ne sorte, car on a ici tué un homme. » Cette voix étonna tout le monde, et un chacun d'eux cessa la noise au point où elle étoit lorsque la voix leur parvint. Le tavernier se retira en sa chambre, le muletier à ses bâts, la servante à sa cahute ; les seuls malheureux don Quichotte et Sancho ne se purent bouger de là où ils étoient. Sur cela, l'archer quitta prise et lâcha la barbe de don Quichotte et alla chercher de la lumière pour arrêter et prendre les délinquans ; mais il n'en trouva point, parce que le tavernier avoit tout exprès éteint la lampe, lorsqu'il se retira en sa chambre, tellement qu'il fut contraint d'avoir recours à la cheminée, où, avec beaucoup de travail et un long temps, il alluma une autre lampe.

1. La Sainte-Hermandad vieille, pour la distinguer de la nouvelle, fondée à la fin du xv siècle par les rois catholiques. La vieille existait déjà au xiii siècle. — Voir la note de la page 103.

on Quichotte étoit en ce temps-là déjà revenu de sa défaillance, et, du même ton de voix qu'il avoit le jour précédent appelé son écuyer, lorsqu'il étoit gisant, étendu en la vallée des pieux, commença à l'appeler, disant : « Sancho, mon ami, dors-tu ? Dors-tu, ami Sancho ? — Comment puis-je dormir, maugrebleu de ma peau ? répondit Sancho, tout plein de fâcherie et de dépit ; il m'est avis que tous les diables m'ont tourmenté cette nuit. — Tu le peux bien croire sans doute, répondit don Quichotte, car, ou je n'y connois rien, ou bien ce château est enchanté ; et il faut que tu saches, mais ce que je te veux dire à cette heure, il faut que tu me jures que tu le tiendras secret jusques après ma mort. — Oui, je le jure, répondit Sancho. — Je le dis, répliqua don Quichotte, pour ce que je n'aime pas que l'on ôte l'honneur à personne. — Oui, je dis que je jure, dit derechef Sancho, que je le tiendrai secret jusques après vos jours, et Dieu veuille que je le puisse découvrir dès demain ! — Comment, Sancho, te fais-je tant de mal, répondit don Quichotte, que tu veuilles me voir mort en si peu de temps ? — Ce n'est pas pour cela, répondit Sancho, mais c'est parce que je suis ennemi de garder beaucoup les choses, et ne voudrois pas qu'elles se pourrissent pour être trop gardées. — Soit pour ce que ce soit, dit don Quichotte, je me fie bien davantage en ton amitié et en ta courtoisie ; et partant il faut que tu saches que cette nuit il m'est arrivé une des plus étranges aventures que l'on sauroit dire, et, pour te la raconter en peu de mots, tu sauras que naguère est venue à moi la fille du seigneur de ce château, qui est la plus adroite et la plus belle damoiselle qui se puisse trouver en grande partie de la terre. Que te pourrois-je dire de l'attrait de sa personne ? et quoi des grâces de son esprit ?

quoi encore des autres choses cachées, lesquelles, pour garder la foi que je dois à ma dame Dulcinée du Toboso, je laisserai passer sans les toucher et sous silence ? Seulement je te veux dire que le Ciel, envieux d'un aussi grand bien que celui que la fortune m'avoit mis entre les mains, ou bien peut-être (et ceci est le plus certain) que, comme j'ai dit, ce château est enchanté, au temps que j'étois avec elle en de très doux et très amoureux discours, sans que je la visse ni susse par où elle étoit entrée, il est venu une main attachée au bras de quelque démesuré géant, qui m'a déchargé un coup de poing sur les mâchoires, tel et si pesant que je les ai toutes baignées de sang, et puis il m'a moulu de telle sorte que je suis pire que je n'étois hier, quand les muletiers, pour l'excès de Rossinante, nous firent l'affront que tu sais ; par où je conjecture que le trésor de la beauté de cette damoiselle doit être gardé par quelque Maure enchanté, et que ce n'est pas pour moi. — Ni pour moi non plus, répondit Sancho, car plus de quatre cents Maures m'ont tellement bâtonné que le froissis des pieux n'a été que des gâteaux au prix. Mais dites-moi, Monsieur, comment est-ce que vous appelez cette aventure ici bonne et rare, ayant été traités de la sorte que nous sommes ? Encore pour votre regard il n'y a pas tant de mal, puisque vous avez eu entre vos mains cette incomparable beauté que vous venez de dire ; mais moi, qu'ai-je eu, sinon les plus grandes gourmades que je pense recevoir de ma vie ? Malheureux que je suis, et malheureuse la mère qui m'a enfanté, qui ne suis ni chevalier errant, ni ne le pense jamais être, et néanmoins de tous les malheurs m'en vient toujours la meilleure part. — Tu as donc aussi été gourmé ? répondit don Quichotte. — Ne vous ai-je pas dit que oui ? Dépit en soit fait à ma race ! dit Sancho. — Ne te chagrine pas, mon ami, repartit don Quichotte : car je m'en vais tout à cette heure

faire le baume précieux avec lequel nous nous guérirons en un clin d'œil. »

Sur ces entrefaites, l'archer vint à bout d'allumer sa lampe, et entra en la chambre pour voir celui qu'il pensoit qui fût mort. Comme Sancho le vit entrer tout en chemise, un mouchoir entortillé tout autour de sa tête, la lampe en sa main, et avec une fort mauvaise mine, il demanda à son maître : « Monsieur, est-ce point ici d'aventure le Maure enchanté qui revient encore une fois pour nous châtier s'il n'est rien demeuré en sa plume ? — Ce ne peut être le Maure, répondit don Quichotte, parce que les enchantés ne se laissent voir à personne. — S'ils ne se laissent voir, dit Sancho, ils se font bien au moins sentir ; mes épaules en savent que dire. — Et les miennes aussi, répliqua don Quichotte ; mais cela n'est pas un indice suffisant pour croire que celui-ci qui se voit soit le Maure enchanté. » L'archer arriva sur cela, et, comme il les trouva devisant ainsi paisiblement, il demeura tout étonné. Bien vrai est que don Quichotte étoit encore couché, le ventre en l'air, sans se pouvoir bouger, tant il étoit froissé et couvert d'emplâtres. L'archer s'approcha de lui et lui dit : « Eh bien, comment vous va, bonhomme ? — Je parlerois plus poliment que cela, dit don Quichotte, si j'étois que de vous : parlez-vous comme cela, en ce pays-ci, aux chevaliers errans, lourdaud que vous êtes ? » L'archer, qui se vit si maltraité d'un homme de si mauvaise façon, ne le put endurer, et, haussant la lampe avec toute l'huile qu'il y avoit dedans, il en donna par la tête à don Quichotte, de telle sorte qu'il la lui cassa, et, comme tout demeura ainsi sans y voir goutte, il sortit incontinent. Sancho Pança dit alors : « Sans doute, Monsieur, c'est là le Maure enchanté, et il doit garder le trésor pour d'autres, et pour nous il ne garde que les coups de poing et les coups de lampe. — Il en est ainsi, répon-

dit don Quichotte, et il ne faut point faire cas de ces enchantemens ; aussi n'y a-t-il pas de quoi se mettre en colère et se fâcher contre eux : car, comme ce sont choses invisibles et fantastiques, nous ne trouverons pas de qui nous venger, encore que nous tâchions de le faire de tout notre pouvoir. Lève-toi, Sancho, si tu peux, et appelle le gouverneur de cette forteresse, et tâche que l'on me donne un peu d'huile, un peu de vin, de sel et de romarin, pour faire ce très salutaire baume : car, en vérité, je crois que j'en ai bien besoin à cette heure, parce qu'il me sort beaucoup de sang de la plaie que ce fantôme m'a faite. »

Sancho se leva avec assez de douleur de ses os, et s'en alla à l'aveuglette là où étoit le tavernier, et, se heurtant à l'archer, lequel étoit à écouter ce qui arriveroit de son ennemi, il lui dit : « Monsieur, qui que vous soyez, faites-nous cette grâce et ce bien de nous donner un peu de romarin, d'huile, de sel et de vin, dont il est besoin pour panser l'un des meilleurs chevaliers errans qui soient sur la terre, lequel gît en ce lit bien fort blessé par les mains du Maure enchanté qui est en cette taverne. » Quand l'archer lui entendit dire cela, il le tint pour un homme privé d'entendement et hors de sens, et, parce que le jour commençoit déjà à venir, il ouvrit la porte de la taverne, et, appelant le tavernier, lui dit ce que ce bonhomme désiroit.

Le tavernier lui fournit tout ce qu'il demandoit, et Sancho le porta à don Quichotte, qui étoit là tenant ses mains à sa tête, et se plaignant de la douleur du coup de lampe, qui ne lui avoit pourtant point fait d'autre mal que de lui lever deux bosses un peu enflées ; et ce qu'il pensoit qui fût du sang n'étoit autre chose que la sueur qu'il rendoit de l'angoisse de la tourmente passée. En conséquence, il prit ces simples, desquels il fit un composé, en les

mêlant tous et les faisant cuire bien longtemps, jusqu'à ce qu'il lui sembla que le tout fût bien à point. Il demanda incontinent quelque fiole pour le mettre ; mais, comme il ne s'en trouva point en la taverne, il se résolut de le mettre en une bouteille ou burette à huile qui étoit faite de fer-blanc, de laquelle l'hôte lui fit un don gratuit. Et tout aussitôt il commença à dire sur la burette plus de quatre-vingts Pater noster, et autant d'Ave Maria, de Salve Regina et de Credo, et accompagnoit chaque parole d'une croix en manière de bénédiction : à toute cette cérémonie se trouvèrent présens Sancho, le tavernier et l'archer, car le muletier étoit tout en paix occupé au profit de ses mulets.

Cela fait, il voulut incontinent lui-même faire l'expérience de la vertu de ce précieux baume comme il se l'imaginoit ; et ainsi but de ce qui ne put entrer en la burette, et qui étoit demeuré au pot dans lequel il avoit été cuit, environ demi-pot, et à grand'-peine l'eut-il achevé de boire qu'il commença à vomir, de telle sorte qu'il ne lui resta rien en l'estomac, et, avec l'angoisse et tourment de ce vomissement, il lui prit une très grande sueur, tellement qu'il commanda qu'on l'enveloppât très bien et qu'on le laissât tout seul ; ce qu'ils firent ; et il dormit plus de trois heures, au bout desquelles il s'éveilla et se sentit fort allégé de son corps, et tellement amendé de sa foulure qu'il se tint pour sain et guéri. Il crut véritablement qu'il avoit rencontré à faire le baume de Fierabras, et que, par le moyen de ce remède, il pouvoit désormais sans aucune appréhension entreprendre toutes aventures, batailles et querelles, quelque dangereuses qu'elles fussent. Sancho Pança, qui tint aussi pour un miracle l'amendement de son maître, le pria de lui donner ce qui étoit resté au pot, qui n'étoit pas en petite quantité. Don Quichotte le lui accorda, et lui, le prenant à deux mains, d'une bonne foi et d'une meilleure volonté,

vous le mit sur sa conscience et en entonna un bien peu moins que son maître.

Or, est-il que l'estomac du pauvre Sancho ne devoit pas être aussi délicat que celui de son maître, et par ainsi, devant qu'il pût vomir, il souffroit tant d'angoisses et tant de soulèvemens d'estomac, avec tant de sueurs et de défaillances, qu'il pensa véritablement que son heure dernière étoit venue ; et, se voyant ainsi affligé et tourmenté, il maudissoit le baume et le larron qui le lui avoit donné. Don Quichotte, le voyant ainsi, lui dit : « Je crois, Sancho, que tout ce mal te vient de ce que tu n'as pas reçu l'ordre de chevalerie : car je tiens, pour moi, que cette liqueur ne doit servir à ceux qui ne sont pas chevaliers. — Si vous saviez bien cela, répliqua Sancho, maudit suis-je et toute ma race de l'avoir fait ! Pourquoi avez-vous permis que j'en tâtasse ? » Sur ces entrefaites, le breuvage fit son effet, et commença le pauvre écuyer à se vider par haut et par bas avec une telle impétuosité que la natte de joncs sur laquelle il s'en étoit retourné coucher et la couverture de tiretaine de quoi il se couvroit furent toutes gâtées. Il suoit et tressuoit avec de tels paroxysmes et accidens que non seulement lui mais tous les autres pensèrent qu'il s'en alloit mourir. Cette bourrasque et tourmente lui dura quasi deux heures, au bout desquelles il ne se trouva pas amendé comme son maître, mais si moulu et rompu qu'il ne se pouvoit tenir debout.

Don Quichotte, lequel, comme je vous ai dit, se sentoit allégé et gaillard, voulut partir tout incontinent pour aller en quête d'aventures, lui étant avis que tout le temps qu'il tardoit en ce lieu-là, c'étoit en ôter autant au monde et à ceux qui avoient besoin et nécessité de son aide et protection ; et surtout avec l'assurance et bonne confiance qu'il avoit en son très précieux baume ;

et par ainsi, forcé par ce désir, lui-même sella Rossinante et mit le bât à l'âne de son écuyer, lequel il aida aussi à vêtir et à monter sur sa bête. Il monta tout incontinent à cheval, et, s'approchant d'un des coins de la taverne, il prit une demi-pique qui étoit là, afin qu'elle lui servît de lance. Tous ceux qui étoient en la taverne, au nombre de plus de vingt personnes, s'amusoient à le regarder ; la fille du tavernier le contemploit aussi, et lui n'ôtoit point les yeux de dessus elle, et de fois à autre il jetoit un soupir, qu'il sembloit arracher du fond de ses entrailles, et tous croyoient que ce fût de la douleur qu'il sentoit en ses côtes, pour le moins le pensoient ceux qui l'avoient vu médicamenter et lui mettre les emplâtres le soir précédent.

Or, comme ils furent tous deux à cheval et lui étant à la porte de la taverne, il appela le tavernier, et, d'une voix posée et grave, lui dit : « Seigneur châtelain, les faveurs que j'ai reçues en votre château sont fort grandes et en grand nombre, et suis très obligé à vous en être reconnoissant tous les jours de ma vie. Que si je vous en peux payer en vous vengeant de quelque homme superbe et orgueilleux qui vous ait fait quelque tort, sachez que mon office et ma vocation n'est autre, sinon d'aider à ceux qui ont peu de pouvoir et venger ceux à qui l'on fait tort, et châtier les traîtres. Repassez un peu par votre mémoire, et, si vous trouvez quelque chose de semblable à me commander, il ne faut que le dire : car je vous promets par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu de vous rendre satisfait et content, selon votre volonté. »

Le tavernier lui répondit avec autant de douceur : « Seigneur chevalier, il n'est point nécessaire que vous me vengiez d'aucun tort qui m'ait été fait, parce que je sais bien prendre la vengeance telle que bon me semble, quand l'on me fait quelque déplaisir ;

seulement j'ai besoin que vous me payiez la dépense que vous avez faite cette nuit passée en la taverne, tant de la paille et de l'orge de vos deux bêtes que du souper et du gîte de vous deux. — Est-ce donc ici une taverne ? répliqua don Quichotte. — Oui-da et fort honorable, repartit le tavernier. — Vraiment, j'ai bien été abusé jusqu'ici, répondit don Quichotte, car, en vérité, je pensois que ce fût un château, et non des pires ; mais, puisque ainsi est que ce n'est pas un château, mais une taverne, ce qui se pourra faire pour le présent est que vous excusiez pour le regard du payement, d'autant que je ne peux contrevenir à l'ordre des chevaliers errans, desquels je sais pour tout certain (sans que jusqu'ici j'aie lu quelque chose au contraire) que jamais ils n'ont payé pour logis ni autre chose en taverne où ils aient été, parce qu'on leur est redevable, par toute loi et de droit, de tout bon accueil et traitement qu'on leur sauroit faire, et ce pour récompense du travail insupportable qu'ils endurent à chercher les aventures de nuit et de jour, en hiver et en été, à pied et à cheval, endurant faim et soif, au chaud et au froid, sujets à toutes les inclémences du ciel et à toutes les incommodités de la terre. — Je n'ai pas grand affaire de tout cela, répondit le tavernier : que l'on me paye ce qui m'est dû, et laissons là ces contes et ces chevaleries, car je ne me soucie d'autre chose que d'avoir mon bien. — Vous êtes un sot et un mauvais hôtelier », répondit don Quichotte ; et, donnant des éperons à Rossinante et baissant sa courte et grosse lance, il sortit de la taverne sans que personne le retînt ; et, sans regarder si son écuyer le suivoit, il s'éloigna assez loin de là.

Le tavernier, voyant qu'il s'en alloit sans le payer, s'adressa à Sancho pour avoir de l'argent ; mais il lui dit que, puisque son seigneur et maître n'avoit pas voulu payer, qu'aussi ne payeroit-il pas, parce que lui, étant écuyer de chevalier errant, comme il

étoit, la même règle et la même raison étoient pour lui que pour son maître de ne payer chose aucune dans les hôtelleries et tavernes. Le tavernier se fâcha à bon escient et le menaça que, s'il ne le payoit, il s'en feroit bien redresser d'une façon qu'il lui en déplairoit. À quoi Sancho répondit et jura que, par la loi de chevalerie que son maître avoit reçue, il ne payeroit pas un seul liard, lui en dût-il coûter la vie : car il ne vouloit point faire de tort ni contrevenir à la bonne et ancienne coutume des chevaliers errans, ni donner sujet aux écuyers de ces chevaliers-là qui devoient venir au monde, de se plaindre de lui en lui reprochant l'infraction d'une si juste et équitable loi.

Or, la mauvaise fortune du misérable et pauvre Sancho voulut qu'entre ces gens-là qui étoient en la taverne se trouvassent quatre drapiers de Ségovie, trois merciers de Cordoue et deux habitans de la halle de Séville, gens gaillards, bien délibérés, matois et plaisans fallots qui aimoient bien à rire, lesquels, comme incités et mus d'un même esprit, s'approchèrent de Sancho, et, le descendant de l'âne, l'un d'eux s'en alla quérir la couverture de lit de l'hôte, et, l'ayant mis sur icelle, ils levèrent les yeux en haut et virent que le toit étoit un peu plus bas qu'il n'étoit besoin pour ce qu'ils prétendoient faire ; tellement qu'ils se résolurent de sortir dans la cour, qui avoit le ciel pour limite. Et là, Sancho étant mis et étendu au beau milieu de la couverture, ils commencèrent à le lever en haut et à s'en donner du passe-temps, comme l'on fait des chiens à carême-prenant.

Les cris que le pauvre misérable berné faisoit furent si grands qu'ils parvinrent jusqu'aux oreilles de son maître, lequel, s'arrêtant pour les écouter attentivement, crut que c'étoit quelque nouvelle aventure qui lui survenoit, jusqu'à ce qu'il connût claire-

ment que celui qui crioit étoit son écuyer ; et tournant bride, il revint à la taverne avec un pénible et forcé galop, et, la trouvant fermée, il tourna tout à l'entour pour voir s'il trouveroit par où y entrer. Mais il ne fut pas sitôt auprès des murailles de la cour qu'il vit le mauvais jeu que l'on faisoit à son écuyer. Il le voyoit monter et descendre par l'air de si bonne grâce et avec tant de vitesse que, si la colère l'eût quitté, je crois pour moi qu'il se fût mis à rire. Il tâcha de monter de dessus son cheval sur la muraille ; mais il étoit si fort moulu et tant froissé qu'il ne put pas seulement mettre pied à terre ; et ainsi, tout à cheval qu'il étoit, il commença à dire tant d'injures et de vilenies à ceux qui bernoient Sancho qu'il n'est pas possible de les pouvoir écrire ; mais pour tout cela ils ne laissoient pas de rire et de continuer leur besogne, ni le pauvre voltigeur de Sancho ne cessoit ses plaintes, y mêlant tantôt des menaces, tantôt des prières ; mais tout cela y servoit de peu et n'y servit de rien jusqu'à tant que, de force qu'ils furent las, ils le laissèrent.

Après cela, ils lui amenèrent son âne, et, l'ayant remonté dessus, ils l'enveloppèrent très bien de son gaban. Et la pitoyable Maritorne, le voyant si fatigué et tourmenté, pensa que ce seroit bien fait de le soulager d'une potée d'eau, et par ainsi elle lui en apporta du puits pour être plus fraîche. Sancho prit le pot, et, le voulant porter à sa bouche, il s'arrêta aux cris que son maître jetoit, disant : « Mon fils Sancho, ne bois point d'eau, mon fils, n'en bois pas, car elle te fera mourir ; vois ici que j'ai ce très saint baume (et lui montroit en même temps la bouteille où étoit le breuvage), que si tu en bois seulement deux gouttes, tu guériras sans nul doute. » À ces cris, Sancho tourna les yeux comme de travers, et dit en criant plus haut que son maître : « Avez-vous point d'aventure oublié que je ne suis point chevalier, ou voulez-

vous que j'achève de vomir toutes les entrailles qui me sont restées d'hier au soir ? Gardez votre liqueur, de par tous les diables, et me laissez en paix. » Et, en achevant de dire cela, il commença à boire ; mais, comme il sentit au premier trait que c'étoit de l'eau, il ne voulut passer outre, mais pria Maritorne qu'elle lui apportât une fois du vin, ce qu'elle fit de très bonne volonté, et le paya de son propre argent : car, en effet, l'on dit d'elle qu'encore qu'elle fît ce trafic elle avoit quelques ombrages et quelques traits de chrétienne.

Comme Sancho eut bu, il donna des talons à son âne, et, la porte de la taverne lui étant ouverte à deux battans, il en sortit fort content de n'avoir rien payé et d'être venu à bout de son intention, encore que ce fût aux dépens de ses cautions ordinaires, qui étoient ses épaules. Bien vrai est que le bissac demeura à l'hôte pour payement de ce qui lui étoit dû ; mais Sancho ne s'aperçut pas de la perte d'icelui, tant il étoit troublé à la sortie. Le tavernier, le voyant sortir, vouloit mettre la barre à la porte ; mais les berneurs ne le permirent pas, car c'étoient des gens qu'encore que don Quichotte eût été véritablement des chevaliers errans de la Table ronde, ils ne l'eussent pas estimé deux liards.

Première partie · XVIII

ancho atteignit son maître, tout épuisé et le cœur si failli qu'il ne pouvoit faire cheminer son âne. Quand don Quichotte le vit en tel état, il lui dit : « À cette heure, je crois absolument, mon bon Sancho, que ce château ou taverne est sans doute enchanté, parce que ceux qui ont si cruellement pris leur passe-temps à tes dé-

pens, que pouvoient-ils être sinon des fantômes et gens de l'autre monde ? Et j'affirme ceci pour avoir vu que, lorsque je regardois par-dessus les murailles de la cour les actes de ta triste tragédie, il ne me fut pas possible de monter sur icelles, et moins encore de descendre de dessus mon Rossinante, parce qu'ils m'avoient sans doute enchanté : car je te jure par la foi que je dois à Dieu que, si j'eusse pu y monter, ou bien mettre pied à terre, je t'eusse vengé de telle sorte que ces félons et méchans s'en fussent ressouvenus à tout jamais, encore qu'en cela j'eusse contrevenu aux lois de la chevalerie, lesquelles, comme je t'ai déjà dit plusieurs fois, ne permettent pas qu'un chevalier mette la main sur un qui ne l'est pas, si ce n'est à son corps défendant, et en cas de nécessité urgente. — Que je fusse ou ne fusse pas chevalier, je me fusse aussi vengé, si j'eusse pu, dit Sancho, mais il ne fut pas en ma puissance, encore que je tiens, quant à moi, que ceux qui se donnoient ainsi carrière avec moi n'étoient ni fantômes ni hommes enchantés, comme vous dites, mais étoient de chair et d'os comme nous ; et tous avoient leurs noms, ainsi que je les ouïs nommer, lorsqu'ils me bernoient et faisoient voltiger en l'air : car l'un s'appeloit Pedro Martinez, et l'autre Tenorio Hernandez ; et, pour le tavernier, j'ouïs qu'on l'appeloit Jean Palomèque le Gaucher : tellement que, Monsieur, pour le regard de ce que vous ne pûtes sauter par-dessus la muraille de la cour, ni descendre de cheval, il tint à autre chose qu'à des enchantemens. Et tout ce que je peux tirer à clair de tout ceci, c'est que ces aventures que nous cherchons en fin finale nous conduiront à tant de malheurs que nous ne saurons pas lequel est notre pied droit ; et ce qui seroit le meilleur et le plus assuré selon mon petit entendement, ce seroit de nous en retourner en notre village, à cette heure qu'il est temps de faire l'août et de prendre garde à notre champ, sans

nous en aller ainsi rôdant deçà et delà, et, comme l'on dit, du pot à la terrine. — Eh ! pauvre Sancho, répondit don Quichotte, que tu n'es guère savant en matière de chevalerie ! tais-toi seulement et aie patience, car un jour viendra auquel tu verras de tes yeux combien c'est chose honorable de faire cet exercice. Ou bien dis-moi quel plus grand contentement y peut-il avoir au monde, ou quel plaisir se peut comparer à celui que l'on a de gagner une bataille, de triompher de son ennemi ? Sans doute, il n'y en a point. — Il doit en être ainsi, répondit Sancho, combien toutefois que je n'en sais rien. Je sais seulement que, depuis que nous sommes chevaliers errans, ou bien que vous l'êtes (car pour moi il ne faut pas que je me mette en ce nombre tant honorable), jamais nous n'avons gagné aucune bataille, si ce n'a été celle du Biscaïen, et encore vous y avez laissé la moitié d'une oreille et une moitié de votre salade ; que, depuis ce temps-là, ce n'a été que coups de bâton sur coups de bâton et coups de poing sur coups de poing ; et moi, j'ai encore eu cet avantage d'être berné, et par des personnes enchantées, desquelles je ne peux me venger, ce que je désirerois bien, afin de savoir jusqu'où s'étend le contentement que l'on reçoit de vaincre son ennemi, comme vous dites. — Voilà mon mal, Sancho, et c'est aussi ce qui te met en peine, repartit don Quichotte ; mais désormais je tâcherai d'avoir une épée faite de tel artifice que celui qui la portera ne pourra être offensé d'aucune sorte d'enchantemens, et même il se pourroit faire que la fortune me fît tomber entre les mains celle qu'avoit Amadis, lorsqu'il s'appeloit le Chevalier de l'ardente épée, qui fut une des meilleures épées que jamais chevalier du monde portât : car, outre qu'elle avoit la vertu que je te dis, elle tranchoit comme un rasoir, et n'y avoit armure, tant forte et enchantée qu'elle fût, qui pût résister contre elle. — Je suis si heureux, dit Sancho, que,

quand ainsi seroit que vous viendriez à posséder une pareille épée, elle serviroit seulement à ceux qui ont reçu l'ordre de chevalerie, tout de même que le baume, et les écuyers qu'ils s'en aillent paître. — Ne crains point cela, Sancho, dit don Quichotte, le Ciel te favorisera mieux que tu ne penses. »

Don Quichotte cheminoit toujours, tenant ces discours son écuyer et lui, quand il aperçut que par le chemin qu'ils suivoient venoit droit à eux une grande et épaisse poussière ; en la voyant, il se retourna à Sancho et lui dit : « C'est ici le jour, ami Sancho, auquel on verra le bien que ma fortune m'a réservé ; c'est ici le jour, dis-je, auquel se doit montrer autant que jamais la valeur de mon bras, et auquel je dois faire des œuvres telles qu'elles demeureront écrites pour toujours au livre de la renommée. Vois-tu bien cette poussière qui se lève là, Sancho ? Or, sache qu'elle est ramassée et causée par une très grande armée de diverses et innombrables nations qui vient de ce côté-là, marchant droit à nous. — À ce compte-là, il y en doit avoir deux, dit Sancho, parce que de cet autre côté opposé se lève aussi une semblable poussière. » Don Quichotte se retourna pour regarder et vit que c'étoit la vérité, et, se réjouissant extrêmement, il pensa sans aucun doute que c'étoient deux armées qui se venoient assaillir et choquer au milieu de cette spacieuse plaine, parce qu'il avoit à toute heure et à tout moment la fantaisie pleine de ces batailles et enchantemens, aventures, rêveries, amours et défis qui se racontent ès livres de chevalerie, et tout ce qu'il disoit, pensoit ou faisoit, tendoit toujours à choses semblables. Or, la poussière qu'il avoit vue, c'étoient deux grands troupeaux de brebis et de moutons, qui venoient par ce chemin-là de deux différens côtés, qui la faisoient ainsi élever, et même, à cause de cette poussière, ils ne se purent apercevoir jusqu'à ce qu'ils fussent fort près. Don Qui-

chotte affirmoit avec tant de force que c'étoient des armées que Sancho en vint à le croire et à lui dire : « Eh bien, Monsieur, que faut-il que nous fassions nous autres ? — Quoi ? dit don Quichotte : favoriser et aider ceux qui sont en nécessité et qui ont besoin de secours ; et faut que tu saches, Sancho, que cette armée qui marche droit à nous est conduite et menée par ce grand empereur Alifanfaron, seigneur de la grande île de Taprobane ; et cette autre qui vient derrière nous est celle de son ennemi le roi des Garamantes, Pentapolin au bras retroussé, parce qu'il entre toujours aux batailles ayant le bras droit tout nu. — Mais pourquoi est-ce que ces deux seigneurs se veulent tant de mal ? demanda Sancho. — Ils se veulent du mal, répondit don Quichotte, parce que cet Alifanfaron est un furibond païen devenu amoureux de la fille de Pentapolin, qui est une fort belle et extrêmement gracieuse dame et qui est chrétienne ; et son père ne la veut pas bailler à ce roi païen, si premièrement il ne quitte la loi de son faux prophète Mahomet et ne se convertit à la sienne. — Sur ma foi, dit Sancho, Pentapolin fait fort bien, et je lui aiderai autant qu'il me sera possible. — En cela, tu ne feras que ton devoir, Sancho, dit don Quichotte : car, pour entrer en de semblables batailles, il n'est pas requis d'être fait chevalier. — J'entends bien cela, répondit Sancho ; mais où mettrons-nous cet âne pour être assurés de le retrouver après que le conflit sera achevé : car, d'y entrer avec une telle monture, je ne crois pas qu'il soit en usage jusqu'à cette heure. — C'est la vérité, dit don Quichotte ; mais ce que tu en pourras faire, c'est de le laisser aller à la bonne aventure, soit qu'il se perde ou non : car, après que nous serons victorieux, nous aurons tant de chevaux que Rossinante même court fortune d'être changé pour un autre. Mais écoute-moi et regarde, parce que je te veux rendre compte des principaux chevaliers qui

sont en ces deux armées ; et, afin que tu les puisses mieux voir et noter, retirons-nous en cette petite colline que voilà, d'où nous pourrons découvrir les deux armées. »

Ils le firent ainsi et se mirent sur un petit tertre, duquel se pouvoient bien voir les deux troupeaux qui sembloient des armées à don Quichotte, si les nuées de poussière qu'ils émouvoient ne leur eussent troublé et offusqué la vue ; mais, ce nonobstant, voyant en son imagination ce qu'il ne voyoit ni n'étoit là, il commença à dire à haute voix : « Ce chevalier que tu vois là, aux armes jaunes, lequel porte en son écu un lion couronné, prosterné aux pieds d'une damoiselle, c'est le valeureux Laurcalco, seigneur du Pont d'argent. L'autre, qui a pour ses armes des fleurs d'or et porte en son écu trois couronnes d'argent en champ d'azur, c'est le redouté Micocolembo, grand-duc de Quirocia ; l'autre, qui a les membres de géant et est à sa main droite, c'est le hardi Brandabarbaran de Boliche, seigneur des trois Arabies, lequel est vêtu de cuir de serpent et a pour son écu une porte qui est, à ce que l'on dit, l'une de celles du temple que Samson abattit, lorsqu'en mourant il se vengea de ses ennemis. Mais tourne les yeux de cet autre côté, et tu verras devant et en tête de cette autre armée celui qui a toujours été vainqueur et jamais vaincu, Timonel de Carcajone, prince de la Nouvelle-Biscaye, qui est armé d'armes parties par quartiers d'azur, de vert, de blanc et de jaune-paille, et porte en son écu un chat d'or en champ de gueules, avec un blason qui dit Miau, qui est le commencement du nom de sa maîtresse, laquelle, comme l'on dit, est la nonpareille Miauline, fille du duc Alfequiguen de l'Algarbe. L'autre, qui charge et foule le dos de cette puissante Alfane, et porte les armes blanches comme neige, l'écu tout blanc et sans aucune devise, c'est un nouveau chevalier, français de nation, appelé Pierre Pa-

pin, seigneur des baronnies de Utrique. L'autre qui, avec les talons ferrés, bat les flancs de ce bien peint et léger zèbre, et porte en ses armes de vair d'azur, c'est le puissant duc de Nerbie, Espartafilardo du Bois, lequel porte pour devise en son écu un champ d'asperges, avec la devise en castillan qui dit : Ma fortune suit le trac. »

Et en cette façon nomma plusieurs chevaliers de l'un et de l'autre escadron qu'il s'imaginoit, et leur donna à tous leurs armes, couleurs, devises et blasons, tout à l'improviste, étant transporté de l'imagination de son étrange folie, et sans s'arrêter il poursuivit, disant : « Cet escadron devant nous est formé et composé de gens de diverses nations. Voilà ceux qui boivent les douces eaux du fameux Xanthe ; les montagnards qui foulent les champs massyliens ; ceux qui criblent l'or très fin et menu en l'heureuse Arabie ; ceux-là qui jouissent des fameuses et fraîches rives du clair Thermodon ; ceux qui saignent par plusieurs et diverses voies le doré Pactole ; les Numidiens, peu sûrs en leurs promesses ; les Perses, fameux tireurs d'arcs et de flèches ; les Parthes, les Mèdes, qui combattent en fuyant ; les Arabes, aux habitations muables ; les Scythes, autant cruels qu'ils sont blancs ; les Éthiopiens, aux lèvres percées, et infinies autres nations, les faces desquelles je vois et connois, encore que je ne me ressouvienne pas bien de leurs noms. En cet autre escadron viennent ceux qui boivent les courans cristallins du Bétis fertile en oliviers ; ceux qui frottent et polissent leurs visages avec la liqueur du toujours riche et doré Tage ; ceux qui jouissent des profitables eaux du divin Genil ; ceux qui foulent aux pieds les champs tartésiens, abondans en pâturages ; ceux qui s'ébattent par les prairies élyséennes de Xérès ; les Manchègues riches et couronnés de blonds épis ; ceux-là qui sont vêtus de fer, an-

ciennes reliques du sang des Goths ; ceux qui se baignent dans le Pisuerga, renommé à cause de la douceur de son courant ; ceux qui font paître leurs troupeaux aux larges et grands pâtis du sinueux Guadiana, célèbre par son cours souterrain ; ceux qui tremblent à cause du froid de l'ombreux Pyrénée et des blancs sommets du superbe Apennin. Et finalement tous ceux que l'Europe contient et enserre. »

Dieu me soit en aide, et que de provinces il dit, et que de nations il nomma, en donnant à chacune avec une merveilleuse promptitude les attributs qui lui convenoient, étant tout pénétré, tout transporté de ce qu'il avoit lu en ses livres remplis de mensonges ! Sancho Pança étoit fort attentif à ses paroles sans dire un mot, mais de fois à autre retournoit la tête pour regarder s'il ne verroit point les chevaliers et géans que son maître nommoit ; et, comme il vit qu'il n'en découvroit aucun, il lui dit : « Monsieur, je me donne au diable, si l'homme, ou le géant, ou le chevalier, de tous ceux que vous dites, paroît pour tout cela, au moins je ne les vois point ; peut-être que c'est tout enchantement, comme les fantômes d'hier au soir. — Comment dis-tu cela ? répondit don Quichotte. N'entends-tu pas le hennissement des chevaux, le son des trompettes et le bruit des tambours ? — Je n'entends autre chose, répondit Sancho, que force bêlemens de brebis et de moutons ! » Aussi étoit-ce la vérité, parce que les deux troupeaux étoient déjà fort près d'eux. « L'appréhension que tu as, Sancho, dit don Quichotte, fait que tu ne vois ni n'entends rien de droit sens, parce que l'un des effets de la peur est de troubler les sens et faire que les choses ne paroissent pas ce qu'elles sont ; si tu crains si fort, retire-toi à l'écart et me laisse tout seul, car moi seul je suis suffisant à faire obtenir la victoire à la partie que je voudrai favoriser de mon aide. » En disant ces paroles, il donna

des éperons à Rossinante, et, ayant mis la lance en arrêt, il descendit du coteau aussi vite que la foudre. Sancho lui crioit à haute voix : « Retournez, Seigneur don Quichotte, car je jure Dieu que ce sont des moutons et des brebis que vous allez attaquer. Revenez, malheur au père qui m'a engendré ! Quelle folie est ceci ? Regardez qu'il n'y a géant ni chevalier aucun, ni chats, ni armes, ni écus partis ni entiers, ni vairs azurés ni endiablés ; qu'est-ce que vous faites ? Ah ! pauvre pécheur que je suis devant Dieu ! »

Don Quichotte ne retourna pas pour tout cela, mais poussoit toujours, disant à haute voix : « Çà donc, vous autres chevaliers qui suivez et combattez sous les bannières du valeureux empereur Pentapolin au bras retroussé, suivez-moi tous, et vous verrez avec quelle facilité je lui donne vengeance de son ennemi Alifanfaron de la Taprobane. » En disant cela, il entra au beau milieu de l'escadron des moutons, et commença à leur donner des coups de lance avec autant de courage et de résolution que si à bon escient il eût donné sur ses mortels ennemis. Les pasteurs et bergers qui conduisoient le troupeau lui criaient qu'il laissât cela ; mais, voyant qu'il ne leur servoit de rien de crier, ils desceignirent leurs frondes, et commencèrent à lui saluer les oreilles avec des pierres grosses comme le poing. Don Quichotte ne s'en souciait pas, mais, courant de toutes parts, disoit : « Où es-tu, superbe Alifanfaron ? Viens à moi, qui suis un seul chevalier, qui désire seul à seul éprouver tes forces et t'ôter la vie pour satisfaction de la peine que tu donnes au valeureux Pentapolin, roi des Garamantes. » Il arriva, en disant cela, une amande de ruisseau qui, lui donnant par le côté, lui enfonça deux côtes dans la poitrine. Or, se voyant si maltraité, il crut sans doute qu'il étoit mort ou bien fort blessé, et, se ressouvenant de son baume, il tira sa bouteille, et, la portant en sa bouche, commença à verser de cette

liqueur en son estomac ; mais, avant qu'il eût achevé d'entonner ce qui lui sembloit être suffisant, il vint encore une autre amande, qui lui donna dans la main et contre la bouteille si en plein qu'elle la mit en pièces, lui emportant en passant trois ou quatre dents de la bouche et lui écrasant fort vilainement deux doigts de la main. Tel fut le premier coup, et tel le second, qu'il fut force au pauvre chevalier de se laisser tomber du cheval en terre. Les bergers vinrent à lui et crurent l'avoir tué ; parquoi, à grande hâte, ils ramassèrent leur troupeau et chargèrent leurs brebis mortes, qui passoient le nombre de sept, et, sans vérifier autre chose, s'en allèrent.

Sancho avoit été pendant tout ce temps-là sur le coteau, regardant les folies que son maître faisoit, et, s'arrachant la barbe, il maudissoit l'heure et le point auquel la fortune le lui avoit fait connoître. Le voyant donc tombé par terre et que les bergers s'en étoient allés, il descendit de la côte, et, s'approchant de lui, le trouva en fort piteux état, encore qu'il n'eût pas perdu le sentiment, et il lui dit : « Ne vous disois-je pas bien, Seigneur don Quichotte, que vous retournassiez, et que ceux que vous alliez attaquer n'étoient point des armées, mais des troupeaux de moutons ? — Ainsi peut faire disparoître et contrefaire les choses ce larron de magicien, mon habile ennemi, dit don Quichotte. Sache bien, Sancho, qu'il est très facile à telles gens que cela de nous faire paraître ce qu'ils veulent ; et ce magicien qui me persécute, envieux de la gloire qu'il a reconnu que je devois remporter de cette bataille, a changé les escadrons d'ennemis en des troupeaux de brebis. Mais fais une chose, Sancho, je t'en prie, afin que tu te détrompes, et que tu reconnoisses la vérité de ce que je te dis : monte sur ton âne et les suis tout bellement, et tu verras comme, étant un peu éloignés d'ici, ils reviendront en leur premier être,

et, quittant la forme de moutons, ils seront hommes bien faits et bien droits comme je te les ai dépeints premièrement ; mais n'y va pas maintenant : car j'ai besoin de ta bonté et de ton aide ; approche-toi de moi et regarde combien de dents me manquent, car il me semble qu'il ne m'en est pas demeuré une en la bouche. » Sancho s'en approcha si près qu'il lui mit quasi les yeux en la bouche, et ce fut au temps que le baume avoit opéré en l'estomac de don Quichotte, et, au moment où Sancho vint lui regarder en la bouche, il lui lança plus fort qu'une escopette tout ce qu'il avoit dedans, et en donna par la barbe au compatissant écuyer. « Sainte Marie ! dit Sancho, et qu'est ceci qui m'est arrivé ? Sans doute, ce pauvre misérable est blessé à mort, puisqu'il jette du sang par la bouche. » Mais, considérant un peu mieux l'affaire, il s'aperçut à la couleur, saveur et odeur, que ce n'étoit pas du sang, mais bien du baume de la buire qu'il lui avoit vu boire ; et il lui en prit un tel mal au cœur que, son estomac se tribouillant tout, il vomit ses tripes sur son maître même, et ils demeurèrent tous deux faits comme de perles.

Sancho accourut à son âne pour prendre au bissac de quoi se nettoyer et panser son maître ; mais, comme il ne le trouva pas, il fut sur le point de perdre le jugement : il commença derechef à se maudire, proposa en son cœur de quitter son maître et s'en retourner en son village, encore qu'il perdît ses gages du passé et l'espérance qu'il avoit du gouvernement de l'île promise. Sur ces entrefaites, don Quichotte se leva, et, mettant la main gauche sur sa bouche, de peur que le reste de ses dents n'en sortit, empoigna de l'autre les rênes de Rossinante, lequel ne s'étoit point bougé d'auprès de son maître (tant il étoit loyal et de bon naturel), et s'en alla où étoit son écuyer, qu'il trouva appuyé la poitrine sur

son âne, tenant sa main à sa joue en guise d'un homme extrêmement pensif.

Don Quichotte, le voyant en cette posture, avec des apparences de si grande tristesse, lui dit : « Sache, Sancho, qu'un homme n'est pas plus qu'un autre s'il ne fait plus qu'un autre ; toutes ces bourrasques qui nous arrivent sont signe que bientôt le temps deviendra serein, et que nos affaires iront bien : car il n'est pas possible que le bien ni le mal soient toujours durables ; et il s'ensuit que, le mal ayant beaucoup duré, le bien est fort près ; tellement qu'il ne te faut pas affliger pour les disgrâces qui m'arrivent, puisqu'il ne t'en échoit point de part. — Comment ! répondit Sancho, et celui que l'on berna hier, étoit-ce par aventure un autre que le fils de mon père ? Et le bissac qui me manque aujourd'hui avec tout mon pauvre bagage, appartient-il à un autre qu'à celui-là même ? — Quoi ! le bissac te manque, Sancho ? dit don Quichotte. — Sûrement il me manque, répondit Sancho. — De la sorte, nous n'avons rien à manger pour aujourd'hui ? répliqua don Quichotte. — Cela seroit, répondit Sancho, si ces herbes, que vous dites que vous connoissez, manquoient par ces prés, ces herbes avec lesquelles les malheureux chevaliers errans comme vous êtes ont accoutumé de suppléer à tels défauts. — Avec tout cela, répondit don Quichotte, je prendrois à cette heure plutôt un quartier de pain, ou une fouace et deux têtes de sardines ou de harengs saurets, que toutes les herbes que décrit Dioscoride, voire fût-il illustré par le docteur Laguna. Mais, avec tout cela, monte sur ton âne, mon bon Sancho, et t'en viens après moi, car Dieu, qui pourvoit à toutes choses, ne nous manquera pas ; et ce d'autant moins que ce que nous faisons est pour son service, puisqu'il ne manque point aux petits moucherons de l'air, ni aux vermisseaux de la terre, non plus qu'aux petites gre-

nouillettes et insectes de l'eau ; et il est si pitoyable qu'il fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais et pleuvoir sur les justes et les injustes. — Votre Grâce étoit bien mieux faite pour être prédicateur, dit Sancho, que pour être un chevalier errant. — Ils savoient de tout, et aussi ne doivent les chevaliers errans rien ignorer, dit don Quichotte : car il y a eu au temps passé tel chevalier errant qui se mettoit aussi bien à faire un sermon ou un discours au milieu d'un grand chemin comme s'il eût été gradué en l'université de Paris ; d'où l'on peut inférer que jamais la lance n'a émoussé la plume, ni la plume la lance. — Or bien, soit ainsi comme vous le dites, répondit Sancho ; mais allons-nous-en d'ici, et cherchons où pouvoir loger pour cette nuit, et Dieu veuille que ce soit en lieu où il n'y ait ni couvertures de lit, ni berneurs, ni fantômes, ni Maures enchantés : car, s'il y en a, je donnerai tout au diable. — Demande-le à Dieu, toi, mon fils, dit don Quichotte, et guide-nous par où tu voudras : car, pour cette fois, je veux laisser à ton choix le soin de nous loger ; mais baille çà un peu la main, et me tâte avec le doigt et regarde bien ce qu'il me manque de dents de ce côté droit de la mâchoire d'en haut ; c'est là que je sens de la douleur. » Sancho, y tâtant, y mit les doigts et lui dit : « Combien de grosses dents aviez-vous d'ordinaire de ce côté-là ? — Quatre, répondit don Quichotte, sans la maxillaire, toutes entières et fort saines. — Monsieur, regardez bien ce que vous dites, répondit Sancho. — Je dis quatre, s'il n'y en avoit cinq, répliqua don Quichotte, parce que de ma vie on ne m'a tiré aucune dent de la bouche, ni ne m'en est point tombé et n'en ai point de mangée de pourriture ni de catarrhe. — Eh bien, en la mâchoire de dessous, dit Sancho, vous n'avez que deux grosses dents et demie, et en celle d'en haut vous n'en avez ni demie ni entière, car elle est aussi rase que la paume de la main. — Ah ! pauvre infortuné que

je suis ! dit alors don Quichotte, oyant les tristes nouvelles que son écuyer lui disoit ; j'eusse mieux aimé que l'on m'eût abattu un bras, pourvu que ce n'eût pas été celui avec lequel je tiens l'épée ! Car il faut que tu saches, Sancho, que la bouche sans dents est comme un moulin sans meule, et qu'il faut beaucoup plus estimer une dent qu'un diamant. Mais nous sommes tous sujets à cela, nous autres qui faisons profession de cet ordre si étroit de chevalerie ; monte, mon ami, et marche devant, car je te suivrai au pas que tu voudras. »

Sancho le fit ainsi, et s'achemina vers le lieu où il lui sembloit qu'il pourroit trouver un gîte, sans sortir du chemin royal, qui étoit fort fréquenté par là. Or, s'en allant ainsi peu à peu, parce que la douleur des mâchoires de don Quichotte ne le laissoit point reposer, ni ne lui donnoit non plus loisir de songer à se hâter, Sancho voulut l'entretenir de discours pour le divertir, lui contant plusieurs choses, et, entre les autres qu'il lui dit, fut ce qui se dira au chapitre suivant.

1. Du pot à la terrine, c'est-à-dire d'un péril en un plus grand.

2. Le trac, c'est-à-dire la trace. L'espagnol dit : Rastrea mi suerte, « ma fortune suit le sillon ».

Première partie · XIX

l me semble, Monsieur, que tous ces malheurs qui nous sont arrivés ces jours passés sont sans doute advenus pour punition du péché que vous avez commis contre l'ordre de votre chevalerie, n'ayant pas accompli le serment que vous avez fait de ne manger

pain sur nappe, ni vous regaillardir avec la reine, et tout ce qui s'ensuit, que vous avez juré d'accomplir, jusqu'à ôter cet armet de malandrin, ou comment est-ce que s'appelle ce Maure ? car il ne m'en souvient pas bien. — Vraiment, tu as grande raison, Sancho, dit don Quichotte ; mais, pour te dire la vérité, cela m'étoit échappé de la mémoire ; et aussi tu peux tenir pour certain que, pour la faute de ne m'en avoir pas fait ressouvenir en temps et lieu, il t'est arrivé le fait de la couverture et d'être berné ; toutefois j'en payerai l'amende, car il y a des moyens de composition en l'ordre de chevalerie pour toutes choses. — Mais ai-je d'aventure juré quelque chose ? répondit Sancho. — Il n'importe que tu n'aies point juré, dit don Quichotte : il suffit que je pense que tu n'es pas trop exempt d'être des participans au serment ; et, pour oui ou pour non, ce ne sera point mal fait de nous pourvoir de remède. — Or, si cela est ainsi, dit Sancho, regardez bien que vous ne l'oubliiez pas encore une fois, comme l'affaire du serment : car l'envie reprendroit peut-être à ces fantômes de s'ébattre derechef avec moi, et même avec vous, s'ils vous voient être si opiniâtre. »

En ces discours et autres, la nuit les surprit au milieu du chemin, sans avoir ni pouvoir découvrir aucun lieu où ils se pussent retirer pour cette nuit ; et ce qu'il y avoit de mauvais en cela étoit qu'ils mouroient de faim, car, par le défaut du bissac, toutes les provisions leur défailloient ; et, pour achever de confirmer cette disgrâce, il leur arriva une aventure qui, sans aucun artifice véritablement, en sembla être une : ce fut que la nuit tomba avec quelque obscurité ; mais, ce nonobstant, ils ne laissoient pas de cheminer, Sancho estimant que, puisque c'étoit là un grand chemin, à une ou deux lieues ou environ, infailliblement ils y trouveroient quelque taverne. Allant donc de cette manière par la nuit obscure, l'écuyer ayant bien faim et le maître avec bonne envie de

manger, ils virent que, par le même chemin qu'ils alloient, une grande multitude de lumières qui ressembloient à des étoiles mouvantes venoit droit à eux. Sancho, les voyant, se pâma d'effroi, et don Quichotte ne fut pas sans penser à sa conscience : l'un tira son âne par le licou, et l'autre retint la bride à son roussin ; et, se tenant là tout cois, ils regardoient attentivement ce que ce pouvoit être que cela ; ils virent que les lumières s'acheminoient vers eux, et que, tant plus elles en approchoient, plus elles paroissoient grandes.

Àcette apparition, Sancho commença à trembler comme un qui a du vif-argent en tête, le poil dressa à don Quichotte ; toutefois, s'encourageant un peu, il dit : « Sancho, ceci sans doute doit être une très grande et périlleuse aventure où il sera nécessaire que je fasse paraître toute ma valeur et mon courage. — Malheureux que je suis ! répondit Sancho, si de fortune cette aventure est de fantômes, comme il me semble qu'elle est, où y aura-t-il des côtes qui la puissent souffrir ? — Tout fantômes qu'ils soient, dit don Quichotte, je ne permettrai pas qu'ils touchent seulement au poil de ta robe ; que si l'autre fois ils se jouèrent à toi, ce fut parce que je ne pus franchir les murailles de la cour ; mais, à présent, nous voici en rase campagne, où je pourrai à mon bon plaisir m'escrimer de mon épée. — Et, s'ils vous enchantent et engourdissent comme ils firent l'autre fois, dit Sancho, de quoi servira d'être en champ ouvert ou non ? — Ce néanmoins, répliqua don Quichotte, je te prie, Sancho, d'avoir bon courage, car l'expérience te montrera celui que j'ai. — Oui, s'il plaît à Dieu, j'en aurai », répondit Sancho ; et, s'écartant tous deux à un des côtés du chemin, derechef ils se mirent à regarder fixement ce que pouvoient être ces lumières qui cheminoient.

Delà à bien peu, ils découvrirent plusieurs personnes qui avoient, à ce qu'il leur sembla, des chemises vêtues par-dessus leurs habits, dont l'épouvantable vision fit perdre tout à fait courage à Sancho Pança, qui commença à claquer des dents comme une personne qui tremble la fièvre quarte ; et s'accrut encore davantage ce claquement de dents, lorsqu'ils virent distinctement ce que c'étoit, parce qu'ils découvrirent jusqu'à vingt de ces hommes ainsi vêtus de chemises, tous à cheval, portant des torches allumées en leurs mains ; après iceux venoit une litière couverte de deuil, que six autres chevaliers suivoient habillés de deuil jusqu'aux pieds de leurs mules : car ils virent bien que ce n'étoient pas des chevaux selon le pas lent qu'ils cheminoient. Ces vêtus de chemises marchoient toujours murmurant entre eux d'une voix basse et pitoyable.

Cette étrange vision à telles heures et en lieu si désert étoit bien suffisante pour faire entrer de la peur au cœur de Sancho, voire même en celui de son maître ; et aussi eût-elle fait pour le regard de don Quichotte, car déjà Sancho avoit fait naufrage avec toute sa valeur et son courage ; mais il advint au contraire à son maître, lequel en ce même point se représenta vivement en l'imagination que c'étoit là une des aventures de ses livres. Il se figura que la litière étoit une bière ou brancard, où l'on portoit quelque chevalier fort blessé ou bien mort, la vengeance duquel étoit réservée à lui seul ; et, sans faire autre discours, il mit sa lance en arrêt, s'affermit bien en sa selle, et, avec une gaillarde contenance, se mit au milieu du chemin par où nécessairement ces gens vêtus de chemises devoient passer ; et, quand il les vit assez proches, il haussa la voix et leur dit : « Demeurez là, Chevaliers, qui que vous soyez, et me rendez compte de quelles gens vous êtes, d'où vous venez, où vous allez, et que c'est que vous portez

en ces brancards : car, selon les apparences, ou vous autres avez fait, ou bien l'on vous a fait quelque déplaisir ; et il convient nécessairement que je le sache, ou pour vous punir du mal que vous avez commis, ou bien pour vous venger du tort qu'on vous a fait. — Nous avons hâte d'aller, répondit l'un des hommes en chemise, et la taverne est loin, tellement que nous ne pouvons pas nous amuser à vous rendre compte de tout ce que vous demandez » ; et, donnant des éperons à sa mule, il passa outre. Don Quichotte se sentit grandement offensé de cette réponse, et, le saisissant par la bride, lui dit : « Arrêtez-vous et soyez mieux appris, et me rendez raison de ce que je vous ai demandé : sinon, il faut que je combatte contre vous tous. » La mule étoit ombrageuse, si bien qu'en la prenant par la bride elle s'effaroucha de telle sorte que, se cabrant, son maître tomba en terre par-dessus la croupe. Un des valets, qui alloit à pied, le voyant tomber, se mit à dire des injures à don Quichotte, lequel, déjà tout en colère, sans attendre davantage, mettant sa grosse lance en arrêt, attaqua un de ces vêtus de deuil et le jeta par terre bien fort blessé ; puis, retournant vers les autres qui restoient, il faisoit beau voir avec quelle promptitude il les assailloit et les mettoit en désarroi, car il sembloit qu'en cet instant il fût venu des ailes à Rossinante, tant il alloit vite et superbe.

Tous ces vêtus de chemises étoient gens craintifs et sans aucunes armes : par ainsi, fort facilement et en un moment, ils quittèrent le combat et se mirent à fuir à travers champs avec les flambeaux allumés, de sorte qu'ils ressembloient proprement à ceux qui font des mascarades et qui vont courant la nuit en temps de réjouissances et de fêtes. Ceux mêmes qui étoient vêtus de deuil, étant enveloppés et embarrassés en leurs longues robes et soutanes, ne se pouvoient remuer, tellement que don Quichotte

les battit tous fort à son aise, et leur fit quitter la place malgré qu'ils en eussent, parce que tous pensèrent que ce n'étoit point un homme, mais un diable d'enfer qui venoit pour leur ôter ce corps mort qu'ils portoient en la litière. Sancho regardoit tout cela, fort étonné de la grande hardiesse de son maître, et disoit en soi-même : « Sans doute mon maître est aussi vaillant et courageux qu'il le dit. »

Il y avoit en terre un flambeau allumé tout auprès du premier qui étoit tombé de la mule, à la clarté duquel don Quichotte le put fort bien voir, et, s'approchant de lui, il lui mit la pointe de sa lance sur le visage, lui disant qu'il se rendît, ou autrement qu'il le tueroit ; à quoi celui qui étoit tombé répondit : « Je suis assez rendu, puisque je ne me peux remuer, car j'ai une jambe rompue. Je vous supplie, si vous êtes un chevalier chrétien, que vous ne me tuiez pas, car vous commettriez un grand sacrilège, d'autant que je suis licencié et ai reçu les premiers ordres. — Mais quel diable vous a amené ici, dit don Quichotte, étant homme d'église ? — Qui ç'a été, Monsieur ? répliqua celui qui étoit par terre, ç'a été mon malheur. — Mais il y a en a un autre bien plus grand qui vous menace, dit don Quichotte, si vous ne me satisfaites à tout ce que je vous ai demandé premièrement. — Vous serez facilement satisfait, répondit le licencié ; et ainsi vous saurez qu'encore que je vous aie dit auparavant que j'étois licencié, je ne suis toutefois que bachelier et m'appelle Alphonse Lopez ; je suis natif de Alcovendas et viens de la ville de Baeza, en la compagnie de onze autres prêtres qui sont ceux qui se sont enfuis avec les flambeaux : nous allons à la ville de Ségovie conduire un corps qu'on y porte d'un chevalier mort à Baeza, où il a été en garde quelque temps, et, à cette heure, comme je dis, nous emportions ses os à sa sépulture, laquelle est à Ségovie, lieu de sa naissance.

— Et qui l'a tué ? demanda don Quichotte. — Ç'a été Dieu, répondit le bachelier, par le moyen de certaines fièvres pestilentielles qui l'ont pris. — De cette façon, dit don Quichotte, Notre-Seigneur m'a relevé de la peine que je pensois prendre de venger sa mort, si quelque autre l'eût tué ; mais, celui-là l'ayant fait mourir, il n'y a autre chose sinon qu'il ne faut dire mot et plier les épaules ; j'en ferois ainsi s'il m'avoit moi-même tué. Et veux quand et quand que votre Révérence sache que je suis un chevalier du pays de la Manche, appelé don Quichotte, et que mon office et exercice est d'aller par le monde, redressant les torts et défaisant les injures. — Je ne sais ce que ce peut être que de redresser les torts, dit le bachelier, puisque, de droit que j'étois, vous m'avez rendu tors en me rompant une jambe, laquelle je ne verrai pas droite tant que je vivrai ; et le grief que vous avez réparé en moi a été que vous m'avez tellement laissé grevé que je le serai pour tout jamais ; et ç'a été une assez grande mésaventure pour moi de vous avoir rencontré, vous qui allez cherchant les aventures. — Toutes choses, répondit don Quichotte, ne réussissent pas d'une même façon ; et le mal a été, Monsieur le bachelier Alphonse Lopez, de venir comme vous veniez de nuit, vêtus de ces surplis avec des flambeaux allumés, disant vos heures, et, ainsi de deuil, ressemblant proprement à chose mauvaise et de l'autre monde ; et par ainsi je n'ai pu me garder de faire ce à quoi mon devoir m'oblige en vous attaquant, et même je vous eusse attaqués encore que j'eusse su véritablement que vous eussiez été les diables d'enfer mêmes, car je vous ai toujours jugés et tenus pour tels. — Or, puisque mon malheur l'a ainsi voulu, dit le bachelier, je vous supplie, Seigneur chevalier errant, qui m'avez ainsi traité, que vous m'aidiez à sortir de dessous cette mule qui me tient une jambe engagée entre l'étrier et la selle. — J'eusse parlé pour d'ici

à demain, dit don Quichotte ; et jusqu'à quand attendiez-vous à me dire votre mal ? »

Puis il cria incontinent à Sancho Pança qu'il vînt vitement ; mais le bonhomme ne se soucia pas de venir, parce qu'il s'amusoit à dévaliser un mulet de bagage que ces bons seigneurs menoient, bien pourvu de choses à manger. Sancho fit un sac de son gaban, et, l'emplissant tant qu'il put tenir, le chargea sur son âne, et incontinent accourut au cri de son maître pour aider à délivrer monsieur le bachelier de l'oppression de la mule, sur laquelle l'ayant fait remonter, il lui bailla le flambeau ; et don Quichotte lui dit qu'il suivît la route de ses compagnons, et que de sa part il leur demandât pardon du tort qu'il leur avoit fait, n'ayant pas été en sa puissance de se garder de le leur faire. Sancho lui dit aussi : « Si d'aventure ces messieurs veulent savoir qui a été ce valeureux qui les a ainsi accommodés, vous leur direz que c'est le fameux don Quichotte de la Manche, lequel autrement se nomme le Chevalier de la Triste Figure. » Là-dessus le bachelier s'en alla.

Don Quichotte demanda à Sancho qui l'avoit mû à l'appeler le Chevalier de la Triste Figure plutôt alors que jamais. « Je vous le dirai, répondit Sancho ; c'est parce que je me suis mis à vous contempler un peu à la lueur de ce flambeau que porte ce pauvre mal allant ; et véritablement vous avez la plus mauvaise figure depuis peu de temps en çà que j'aie jamais vue ; et en doit être la cause ou la lassitude et travail de ce combat, ou bien l'absence de vos dents. — Ce n'est pas cela, répondit don Quichotte, mais c'est que ce sage à qui doit appartenir la charge d'écrire l'histoire de mes faits aura été d'avis que je prenne quelque nom appellatif comme en prenoient tous les chevaliers du temps jadis : car l'un s'appeloit celui de l'Ardente Épée ; un autre, celui de la Licorne ;

celui-là, des Damoiselles ; celui-ci, du Phénix ; l'autre, le Chevalier du Griffon ; cet autre, celui de la Mort ; et par ces noms et marques ils étoient connus par tous les endroits de la terre. Et par ainsi je dis que le susdit sage t'aura mis en la bouche et en la pensée tout présentement que tu m'aies appelé le Chevalier de la Triste Figure, comme je pense m'appeler dorénavant ; et, afin qu'un tel nom me convienne mieux, je suis résolu de faire peindre en mon écu, lorsque j'en aurai plus de commodité, une fort triste figure. » Sancho lui dit : « Monsieur, il n'est aucun besoin d'employer du temps et de l'argent à faire faire cette figure, il ne faut autre chose sinon que vous découvriez la vôtre et montriez le visage à ceux qui vous regarderont : car sans plus, et sans autre image ni écu, ils vous appelleront celui de la Triste Figure ; et croyez-moi que je vous dis la vérité, car je vous promets, Monsieur (et ceci soit dit par raillerie), que la faim et la faute de vos dents vous font un si mauvais visage que, comme j'ai dit, on s'en pourra bien refuser la triste peinture. »

Don Quichotte se prit à rire de la plaisanterie de Sancho, mais ce nonobstant il se proposa de se faire appeler par ce nom-là, s'il pouvoit faire peindre son écu ou rondache comme il l'avoit imaginé, et lui dit : « Je pense, Sancho, que je suis excommunié pour avoir mis violemment les mains en chose sacrée, juxta illud : Si quis, suadente diabolo, etc., encore que je sais bien que je n'y ai pas mis les mains, mais seulement cette lance ; et ce, d'autant plus que je ne pensai offenser aucun prêtre ni chose appartenant à l'Église, laquelle je respecte et adore comme catholique et fidèle chrétien que je suis, mais bien pensois-je avoir affaire à des fantômes et spectres de l'autre monde. Et, quand ainsi seroit, j'ai bonne mémoire de ce qui arriva au cid Ruy Diaz, lorsqu'il rompit le siège de l'ambassadeur de ce roi en présence de Sa Sainteté, de

quoi il fut excommunié, et se conduisit ce jour-là le bon Rodrigue de Bivar en fort honorable et vaillant chevalier. »

Le bachelier, oyant cela, s'en alla, comme il a été dit, sans lui répliquer une seule parole. Don Quichotte eût bien voulu voir si le corps que l'on portoit en la litière étoit des os ou non ; mais Sancho n'y consentit pas, disant : « Monsieur, vous avez achevé cette périlleuse aventure avec moins de difficulté que toutes celles que j'ai vues par ci-devant ; mais ces gens-ci, encore qu'ils soient vaincus et mis en déroute, il se pourroit faire qu'ils reconnussent que c'est une seule personne qui les a défaits, et que, fâchés et honteux de cela, ils se ralliassent et nous vinssent chercher, tellement qu'ils nous tailleroient bien de la besogne. Notre âne est bien à point comme il faut, la montagne est près d'ici, et la faim nous presse : nous n'avons autre chose à faire, sinon que nous retirer d'un bon pas ; et, comme l'on dit, que le mort s'en aille à la sépulture, et le vif à la pâture. » Et sur ce, chassant son âne devant soi, pria son maître de le suivre, lequel, croyant à son avis que Sancho avoit raison, sans lui répliquer davantage, le suivit.

Ils n'eurent pas fait beaucoup de chemin entre deux petites montagnes qu'ils se trouvèrent en une vallée spacieuse et couverte en laquelle ils mirent pied à terre ; et Sancho allégea un peu l'âne, puis, tous deux, étendus sur l'herbe, avec la sauce de leur appétit, ils déjeunèrent, dînèrent, goûtèrent et soupèrent tout ensemble, contentant leur estomac avec bonne quantité des viandes froides que messieurs les prêtres qui accompagnoient le défunt (lesquels rarement se laissent souffrir) portoient sur un mulet de bagage. Mais il leur arriva un autre malheur, que Sancho même regarda pour le plus grand et le pire de tous, et ce fut qu'ils

n'avoient point de vin à boire, ni même de l'eau pour se mouiller la bouche : tellement que, pressés de la soif, Sancho, voyant le pré où ils étoient plein d'herbe verte et menue, dit ce qui se dira au chapitre suivant.

1. Si quis, suadente diabolo : c'est par ces mots que commence le décret du concile de Trente.

Première partie · XX

onsieur, ces herbes rendent témoignage qu'il n'est pas possible qu'il n'y ait ici près quelque fontaine ou ruisseau qui les humecte, et partant il sera bon que nous allions un peu plus avant : car nous trouverons de quoi apaiser cette terrible soif qui nous travaille, laquelle sans doute cause une plus grande peine que la faim. » Ce conseil sembla fort à propos à don Quichotte ; et, prenant Rossinante par la bride, et Sancho son âne par le licou, après avoir mis dessus lui les reliefs du souper, ils commencèrent à cheminer en remontant la prairie à tâtons, parce que l'obscurité de la nuit ne leur permettoit de rien voir ; mais ils n'eurent pas cheminé deux cents pas qu'un grand bruit d'eau, comme de celle qui tombe du haut de quelque rocher ou précipice, parvint à leurs oreilles. Ce bruit-là les réjouit grandement, et, s'arrêtant pour écouter de quel côté il venoit, ils en ouïrent à l'improviste encore un autre plus grand qui leur tempéra le contentement du premier, spécialement à Sancho, lequel étoit naturellement craintif et de peu de courage. Je dis qu'ils ouïrent que l'on donnoit des coups en cadence avec un certain cliquetis de fers et de chaînes, lesquels, accompagnés du furieux bruit de l'eau, eussent pu don-

ner de la frayeur à tout autre cœur qu'à celui de don Quichotte. La nuit étoit obscure, comme on l'a dit, et eux se rencontrèrent à entrer parmi de certains arbres fort hauts, dont les feuilles, étant mues d'un petit vent, faisoient un bruit effrayant, et néanmoins doux ; tellement que la solitude, l'assiette du lieu, l'obscurité, le bruit de l'eau, avec le murmure des feuilles, tout ensemble causoit une horreur et étonnement, et davantage quand ils virent que ni les coups ne cessoient, ni le vent ne s'apaisoit, ni le jour ne venoit, et, outre tout cela, ils ne connoissoient point le lieu où ils se trouvoient.

Mais don Quichotte, toujours accompagné de son cœur intrépide, sauta sur Rossinante, et, embrassant son écu, coucha sa lance et dit : « Ami Sancho, il faut que tu saches que je suis né, par la volonté du Ciel, en ce présent âge de fer, afin d'y faire revivre celui d'or ou le doré, comme on a de coutume de le nommer. Je suis celui pour qui sont réservés les périls, les grands exploits, les hauts faits. Je suis, dis-je derechef, celui qui doit ressusciter ceux de la Table ronde, les douze pairs de France et les neuf de la Renommée, et celui qui doit faire oublier les Platir, les Tablan, Olivan et Tiran, les Phébus, les Bélianis, et toute la troupe des chevaliers errans du temps passé, accomplissant en celui auquel je me trouve tant de braves et étranges exploits et faits d'armes qu'ils obscurciront et effaceront tous les plus illustres qu'ils firent jamais. Tu remarques bien, Écuyer fidèle et loyal, les ténèbres de cette nuit, son étrange silence, le sourd et confus murmure de ces arbres, l'épouvantable bruit de cette eau que nous sommes venus chercher, laquelle semble tomber et se précipiter des hautes montagnes de la lune, et ce continuel battement qui nous frappe et déchire les oreilles, toutes choses qui ensemble et chacune à part soi sont suffisantes à donner de la peur

et causer de l'étonnement en la poitrine de Mars même, combien plus en celle de qui n'est pas accoutumé à semblables aventures et rencontres ? Or, tout ceci que je te représente, ce sont des amorces et des aiguillons à mon âme, qui déjà fait que le cœur me bat en la poitrine du désir qu'il a d'entreprendre cette aventure, quelque dangereuse qu'elle paroisse : ainsi, serre un peu les sangles à Rossinante, et Dieu demeure avec toi, et m'attends en ce lieu jusqu'à trois jours d'ici et pas plus, dedans lesquels si je ne reviens, tu t'en pourras retourner à notre village, et, de là, tu me feras ce plaisir et bon office de t'en aller au Toboso dire à l'incomparable dame et maîtresse de mon cœur Dulcinée que son esclave chevalier est mort pour entreprendre des choses qui le pussent rendre digne de s'appeler sien. » Quand Sancho ouït les paroles de son maître, il se mit à pleurer le plus tendrement du monde et à lui dire : « Monsieur, je ne sais pourquoi vous voulez entreprendre une si épouvantable aventure ; à cette heure il fait nuit, personne ne nous voit, nous pouvons bien prendre un autre chemin et nous détourner de ce danger, ne dussions-nous boire de trois jours ; et, puisqu'il n'y a personne qui nous voie, encore moins y en aura-t-il qui nous taxe de couardise ; et de plus j'ai ouï plusieurs fois prêcher au curé de notre village (que vous connoissez fort bien) que qui cherche le danger y périt : de sorte qu'il n'est pas bon de tenter Dieu en entreprenant un fait tant hors de raison, et duquel on ne peut échapper sinon par miracle ; il suffit de ceux que le Ciel a faits en votre endroit, en vous délivrant et sauvant d'être berné comme je l'ai été, et en vous rendant victorieux, libre et sauf de tant d'ennemis qui accompagnoient le défunt. Et, quand tout cela ne seroit suffisant pour émouvoir ou amollir ce dur cœur, qu'au moins l'émeuve le penser et croire qu'à peine serez-vous éloigné d'ici que, de la peur que j'aurai, je

donnerai mon âme à qui la voudra emporter. Je suis sorti de mon pays, j'ai laissé femme et enfans pour vous venir servir, croyant valoir quelque chose de plus et non moins ; mais, comme la trop grande convoitise rompt le sac, elle a détruit mes espérances : car, lorsqu'elles étoient le plus vives en moi de pouvoir obtenir cette diablesse d'île que tant de fois vous m'avez promise, je vois qu'en échange de celle-ci vous me voulez à cette heure laisser en un lieu si éloigné du commerce des hommes. Par un seul Dieu, Monsieur, qu'il ne me soit point fait un tel déplaisir, et, au cas que vous ne vouliez du tout vous désister de cette entreprise, différez-la au moins jusqu'à demain matin : car, à ce que me montre la science que j'appris quand j'étois pasteur, il n'y doit pas avoir trois heures d'ici à l'aube du jour, parce que la bouche de la petite Ourse est au-dessus de la tête, et fait minuit en la ligne du bras gauche.

— Comment peux-tu voir, Sancho, dit don Quichotte, là où elle fait cette ligne, ni où est cette bouche ou cette nuque que tu dis, si la nuit est si obscure qu'il ne paroît aucune étoile en tout le ciel ? — Il est ainsi, dit Sancho ; mais la peur a force yeux et voit les choses sous la terre, combien plus celles qui sont là-haut au ciel, encore que par bon discours l'on peut bien juger qu'il y a fort peu d'ici au jour. — Qu'il en manque ce qu'il voudra, répondit don Quichotte, on ne dira pas pour mon regard ni à cette heure, ni en quelque temps que ce soit, que les armes et les prières m'aient empêché de faire le devoir de chevalier ; et partant je te prie, Sancho, de te taire, car Dieu, qui m'a mis au cœur d'entreprendre à cette heure cette tant épouvantable et non jamais vue aventure, aura soin de pourvoir à mon salut et de consoler ta tristesse. Ce qu'il faut que tu fasses est de serrer bien les sangles à Rossinante et te tenir ici, car je reviendrai bientôt ou vif ou mort. »

Sancho donc, voyant la dernière résolution de son maître, et combien peu servoient avec lui ses larmes, ses conseils et ses prières, résolut de se servir de son industrie et de le faire attendre là, s'il pouvoit, jusqu'au jour ; et ainsi, comme il serrait les sangles au cheval, il lia tout doucement et sans être aperçu avec le licou de son âne les deux pieds de Rossinante, de sorte que, quand don Quichotte voulut partir, il ne lui fut pas possible, parce que le cheval ne se pouvoit bouger, sinon en sautant. Sancho Pança, voyant le bon succès de son artifice, dit à son maître : « Eh bien, Monsieur, le Ciel, touché de mes larmes et de mes prières, a ordonné que Rossinante ne se pût bouger, et, si vous voulez vous opiniâtrer et lui donner des éperons, ce sera vouloir importuner la fortune et regimber, comme l'on dit, contre l'aiguillon. »

Don Quichotte se désespéroit, et, tant plus il donnoit des éperons à son cheval, tant moins le pouvoit-il faire aller, et, sans s'apercevoir en façon quelconque qu'il étoit lié, il trouva bon de s'arrêter et d'attendre ou qu'il fît jour, ou bien que Rossinante se pût remuer, croyant sans doute que cela venoit d'autre part que de l'industrie de Sancho, et partant il lui dit : « Puisqu'ainsi est, Sancho, que Rossinante ne se peut mouvoir, je suis content d'attendre que l'aube du jour nous rie, encore que je pleure tout le temps qu'elle tardera à venir. — Il n'y a pas de quoi pleurer, répondit Sancho, car je vous entretiendrai en vous faisant des contes d'ici au jour, si ce n'est que vous vouliez mettre pied à terre et dormir un peu sur l'herbe verte, à la façon des chevaliers errans, afin de vous trouver un peu plus frais et reposé quand viendra le jour et le point d'entreprendre cette grande aventure qui vous attend. — Qu'appelles-tu mettre pied à terre, ou que veux-tu dire de dormir ? dit don Quichotte. Suis-je d'aventure de

ces chevaliers qui prennent du repos au milieu des périls ? Dors, toi qui es né pour dormir, ou fais ce que tu voudras, car je ferai ce que je verrai s'accorder le mieux avec ce que je prétends. — Ne vous fâchez pas, Monsieur, répondit Sancho, car je ne le dis pas pour cela » ; et, s'approchant de lui, il mit l'une des mains à l'arçon de devant, et l'autre à celui de derrière, tellement qu'il embrassoit la cuisse gauche de son maître sans s'oser éloigner de lui un doigt seulement, tant il avoit peur de ces coups qui continuoient à résonner alternativement.

Don Quichotte lui dit qu'il lui fît quelque conte pour l'entretenir, comme il le lui avoit promis ; à quoi Sancho répondit qu'il le feroit, si la peur de ce qu'il oyoit le quittoit. « Mais, malgré tout cela, poursuivit-il, je m'efforcerai de vous raconter une histoire ; que si j'en peux venir à bout et qu'on ne m'empêche point, c'est bien la meilleure de toutes les histoires ; et soyez-moi attentif, : car je m'en vais commencer.

« C'étoit ce que c'étoit, le bien qui viendra soit pour tous, et le mal soit pour celui qui le va chercher ; et prenez garde, Monsieur, que le commencement que les anciens donnoient à leurs fables n'étoit pas tout ainsi que vous diriez bien : car ce fut une sentence de Caton le censeur romain qui dit : Et le mal pour celui qui le va chercher, qui vient ici comme un anneau au doigt, afin que vous vous teniez coi et en repos, et que vous n'alliez point chercher le mal nulle part, mais plutôt que nous nous en retournions par un autre chemin, puisque personne ne nous contraint de suivre celui-ci, auquel tant de frayeurs nous assaillent. — Poursuis ton conte, Sancho, dit don Quichotte, et me laisse le soin du chemin que nous devons suivre.

— Je dis donc, poursuivit Sancho, qu'en un lieu de l'Estramadure il y avoit un pasteur chevrier, je veux dire qui gardoit des chèvres, lequel pasteur ou chevrier, comme je dis de mon conte, s'appeloit Lope Ruyz, et ce Lope Ruyz étoit amoureux d'une bergère qui s'appeloit Torralva, laquelle bergère appelée Torralva étoit fille d'un riche berger, et ce riche berger… — Si tu dis ton conte de cette façon, Sancho, dit don Quichotte, en répétant toujours deux fois ce que tu dis, tu n'auras pas fait en deux jours ; dis-le tout de suite, et le conte comme un homme intelligent, ou sinon ne dis mot. — De la même façon que je le conte, répondit Sancho, se disent en mon pays tous les contes, et je ne le sais point faire autrement, et il n'est pas bien à propos que vous me demandiez que j'introduise de nouvelles coutumes. — Dis comme tu voudras, répondit don Quichotte, car, puisque la fortune veut que je ne puisse faire autrement que de t'écouter, poursuis. — Tellement que, Seigneur de mon âme, poursuivit Sancho, comme j'ai déjà dit, ce pasteur étoit amoureux de la bergère Torralva, qui étoit une grosse fille toute ronde, revêche, et qui étoit quelque peu hommasse, parce qu'elle avoit un peu de moustaches ; il m'est avis que je la vois à cette heure. — L'as-tu donc connue ? dit don Quichotte. — Je ne l'ai pas connue, répondit Sancho ; mais celui qui me fit ce conte me dit qu'il étoit si certain et si véritable que, quand je le raconterois à un autre, je pourrois bien affirmer et jurer que je l'aurois tout vu. De façon que, jours allans, jours venans, et le diable qui ne dort point, mais qui trouble tout, fit en sorte que l'amour que le berger portoit à la bergère se convertît en rancune et mauvaise volonté, et la cause de cela fut, selon les mauvaises langues, une certaine quantité de petites jalousies qu'elle lui donna, qui étoient telles qu'elles passoient les bornes, et arrivèrent jusqu'à ce qui est défendu ; et si

grande fut la haine que le berger lui porta dorénavant que, pour n'avoir sujet de la voir, il se voulut absenter de ce pays-là et s'en aller en lieu où jamais ses yeux ne la vissent. La Torralva, se voyant dédaignée de Lope, tout aussitôt se prit à l'aimer plus que jamais elle n'avoit fait.

— C'est la condition naturelle des femmes, dit don Quichotte, de dédaigner qui les aime et d'aimer qui les hait. Passe outre, Sancho. — Il advint, dit Sancho, que le berger effectua ce qu'il avoit résolu, et, chassant ses chèvres devant lui, il s'achemina par les champs de l'Estramadure pour passer de là au royaume de Portugal. La Torralva, qui en fut avertie, s'en alla après lui, le suivant à pied de loin et toute déchaussée, avec un bourdon en sa main et un bissac à son cou, où elle portoit, comme le bruit est, un morceau de miroir, et un autre d'un peigne, et je ne sais quelle petite boîtelette de fard pour le visage ; mais qu'elle ait apporté ce qu'elle voudra, car je ne me veux pas mettre à cette heure à en faire la preuve, je dirai seulement que l'on dit que le berger arriva avec son troupeau pour passer le fleuve Guadiana, lequel pour lors étoit fort creux et quasi débordé, et, du côté qu'il y arriva, il n'y avoit ni bac ni bateau, ni personne pour le passer ni lui ni son troupeau de l'autre côté de la rivière, de quoi il s'affligea fort, parce qu'il voyoit que la Torralva le talonnoit de fort près et qu'elle l'importuneroit fort par ses prières et par ses larmes ; mais il regarda tant qu'enfin il vit un pêcheur lequel avoit auprès de soi un bateau si petit qu'il n'y pouvoit tenir seulement qu'une personne et une chèvre à la fois ; ce néanmoins il lui parla, et tomba d'accord avec lui qu'il le passeroit, lui et trois cents chèvres qu'il menoit. Le pêcheur entra en la petite barque et passa une chèvre ; il retourna et en passa encore une, il revint encore et en passa encore une autre. Prenez garde, Monsieur, au nombre

des chèvres que le pêcheur passe : car, s'il en échappe une de la mémoire, le conte sera fini et ne sera pas possible d'en raconter plus une seule parole. Je poursuis donc et dis que l'abord de l'autre côté étoit tout plein de vase et fort glissant, tellement que le pêcheur tardoit beaucoup à aller et venir ; toutefois il revint querir une autre chèvre, puis une autre, et encore une autre.

— Fais état qu'il les passa toutes, dit don Quichotte, et ne t'amuse pas d'aller et venir de cette façon, car tu n'achèveras pas de les passer en un an. — Combien y en a-t-il de passées jusques à cette heure ? dit Sancho. — Que diable sais-je ? répondit don Quichotte. — Voilà pas ce que j'ai dit que vous en tinssiez bien le compte ! Or, en bonne foi que le conte est achevé, si bien qu'il n'y a pas moyen de passer outre. — Comment se peut faire cela ? répondit don Quichotte. Cela est-il tant de l'essence de l'histoire, de savoir tout au long le nombre des chèvres qui ont passé, que, si on manque d'une, tu ne puisses poursuivre l'histoire ? — Non, Monsieur, en façon quelconque, répondit Sancho, parce que, tout aussitôt que je vous ai demandé que vous me dissiez combien de chèvres étoient passées, et que vous m'avez répondu que vous n'en saviez rien, tout au même instant il m'est échappé de la mémoire tout ce qui me restoit à dire, et en bonne foi que c'étoit un sujet de grande vertu et de contentement. — De façon, dit don Quichotte, que l'histoire est déjà tout achevée ? — Elle est aussi bien achevée comme ma mère, dit Sancho. — Je te dis en vérité, répondit don Quichotte, que tu as raconté une des plus prodigieuses fables, conte ou histoire, que personne ait jamais pu penser au monde, et qu'une telle façon de la raconter sans l'achever ne se pourra oncques voir, ni ne se sera vue en toute la vie d'un homme, encore que je n'attendois autre chose de ton bon discours ; mais je ne m'en étonne pas, car peut-être que ces coups

qui frappent sans cesse t'ont troublé l'entendement. — Il se pourroit bien faire, répliqua Sancho, mais je sais bien que pour le regard de mon conte il n'y a plus rien à dire, parce qu'il s'achève justement là où commence l'erreur du calcul du passage des chèvres. — Or, sus, à la bonne heure, qu'il s'achève là où il voudra, dit don Quichotte, et voyons si Rossinante se peut bouger. » Et, disant cela, recommença à lui donner des éperons, et Rossinante à faire des sauts, puis à s'arrêter, tant il étoit bien lié.

Sur ces entrefaites, il semble que, ou fût-ce à cause de la fraîcheur de la matinée qui s'approchoit, ou bien que Sancho eût mangé à son souper quelques viandes laxatives, ou même que ce fût chose naturelle, qui est ce qu'on doit le mieux croire, il lui prit envie et désir de faire ce qu'un autre n'eût pu faire pour lui ; mais la peur qui lui avoit saisi le cœur étoit si grande qu'il ne s'osoit écarter de son maître de l'épaisseur de l'ongle ; quant à penser qu'il ne fît ce dont il avoit envie, il n'étoit pas aussi possible ; tellement que ce qu'il fit pour le bien de la paix fut de lâcher la main droite, dont il tenoit l'arçon de derrière, et tout bellement et sans bruit il défit le nœud coulant de l'aiguillette qui soutenoit ses chausses sans aide d'aucun autre, de sorte qu'elles tombèrent incontinent en bas, et demeurèrent comme s'il eût eu les fers aux pieds ; après cela, levant sa chemise le mieux qu'il put, il mit au vent toutes ses deux fesses qui n'étoient pas fort petites. Cela fait (qu'il pensoit être le plus important pour sortir de cette terrible détresse), il lui survint une autre difficulté plus grande : ce fut qu'il lui sembla ne pouvoir se soulager sans faire bruit, tellement qu'il commença à grincer les dents et à resserrer les épaules en retenant son haleine tant qu'il pouvoit. Mais, nonobstant toutes ces diligences, il fut si malheureux qu'en fin finale il vint à faire un peu de bruit bien différent de celui qui lui faisoit tant de peur.

Don Quichotte l'ouït, et lui demanda : « Quel bruit est-ce là, Sancho ? — Je ne sais, Monsieur, répondit-il ; ce doit être quelque chose de nouveau, car les aventures et mésaventures jamais ne commencent pour un peu. » Il se remit derechef à tenter fortune, et lui réussit si bien que, sans autre bruit ni trouble que le passé, il se trouva délivré de la charge qui lui avoit donné tant de chagrin.

Mais, don Quichotte ayant le sens de l'odorat aussi vif que celui de l'ouïe, et Sancho étant comme cousu avec lui, et si près que quasi les vapeurs montoient de droite ligne en haut, il ne se put faire qu'il n'en arrivât quelques-unes à son nez ; à peine y eurent-elles atteint qu'il alla vitement au secours, le serrant entre ses deux doigts, et d'un ton un peu nasillard lui dit : « Il me semble, Sancho, que tu as bien de la peur. — Oui, bien fort, répondit Sancho ; mais comment vous en apercevez-vous à cette heure plus que jamais ? — C'est qu'à cette heure plus que jamais tu sens, mais non pas l'ambre, répondit don Quichotte. — Il pourroit bien être, dit Sancho, mais ce n'est pas ma faute, mais la vôtre, qui me menez ainsi à heure indue par ces passages et dangers que je n'ai pas accoutumé. — Retire-toi trois ou quatre pas par delà, mon ami, dit don Quichotte (et tout cela sans ôter les doigts de son nez), et dorénavant aie un peu plus d'égard à ta personne et au respect que tu me dois : car la trop grande familiarité dont j'ai usé avec toi a engendré ce mépris. — Je gagerois, répliqua Sancho, que vous pensez que j'aie fait de ma personne chose illicite. — C'est encore pis de le remuer, ami Sancho », répondit don Quichotte.

En ces discours et autres semblables, le maître et le valet passèrent la nuit ; mais Sancho, voyant que le jour arrivoit tant qu'il

pouvoit, délia Rossinante tout doucement et avec beaucoup de discrétion, puis remit son haut-de-chausses. Or, comme Rossinante se vit libre (encore que de soi-même il ne fût pas trop vigoureux), il semble qu'il le ressentit un peu, et commença à frapper des pieds de devant, car pour des courbettes (ne lui en déplaise), il n'en savoit point faire. Voyant don Quichotte que Rossinante se mouvoit, tint cela pour un bon signe, croyant véritablement que c'en étoit un qui l'encourageoit d'entreprendre cette épouvantable aventure.

Cependant l'aube du jour s'acheva de découvrir, commençant les choses à paroître distinctement, et don Quichotte se vit entre de grands arbres, qui étoient des châtaigniers, lesquels rendent un ombrage fort obscur : il ouït que le battement de ces grands coups ne cessoit point, mais il ne vit pas quelle en étoit la cause. Et par ainsi, sans plus s'arrêter, il fit sentir les éperons à Rossinante, et, prenant derechef congé de Sancho, lui commanda qu'il l'attendît là trois jours tout au plus, ainsi que déjà une autre fois il lui avoit dit, et que si au bout d'iceux il n'étoit de retour, il tînt pour certain que Dieu avoit permis qu'il finît ses jours en cette périlleuse aventure. Il lui répéta le message et l'ambassade qu'il devoit faire de sa part à sa dame Dulcinée, et lui dit aussi, pour le regard du payement de ses salaires, qu'il ne s'en mît point en peine, parce qu'il avoit fait son testament devant que de partir de son village, et qu'en icelui il se trouveroit gratifié de ce qui étoit de ses gages au prorata du temps qu'il avoit servi ; mais que, si Dieu le délivroit de ce péril sain et sauf, et sans encombre, il pouvoit tenir pour plus que certaine l'île qu'il lui avoit promise. Sancho se mit derechef à pleurer, oyant de nouveau les pitoyables raisons de son bon maître, se résolvant de ne le point abandonner jusqu'au dernier passage et fin de cette affaire. De ces larmes

et de cette résolution si honorable de Sancho Pança, l'auteur de cette histoire conclut qu'il devoit être bien né, et pour le moins des vieux chrétiens : le ressentiment et déplaisir qu'il avoit attendrit quelque peu son maître, mais non pas tant toutefois qu'il démontrât aucune lâcheté ; mais, dissimulant le mieux qu'il put, il commença à cheminer vers le lieu d'où il lui sembloit que le bruit de l'eau et de ce battement procédoit. Sancho le suivoit à pied, menant par le licou comme il avoit accoutumé son âne, perpétuel compagnon de ses heureuses et adverses fortunes. Et, ayant cheminé un bon bout parmi ces châtaigniers et arbres ombrageux, ils donnèrent en un petit pré qui étoit au pied de certains hauts rochers, desquels tomboit un très grand torrent d'eau. Au pied de ces rochers il y avoit certaines maisons mal bâties, qui ressembloient plutôt à des masures qu'à des maisons, et d'entre icelles ils reconnurent que le bruit de ce battement sortoit, lequel ne cessoit point encore. Rossinante s'effaroucha à ce grand bruit que faisoit l'eau en tombant et à ces grands coups. Mais don Quichotte, l'apaisant et le flattant, s'approcha peu à peu de ces maisons, se recommandant de tout son cœur à sa maîtresse, la suppliant qu'en cette horrible et épouvantable journée et entreprise elle le voulût favoriser ; et, en allant, il se recommandoit aussi à Dieu, afin qu'il ne l'oubliât point. Sancho ne partoit point d'auprès de lui, mais étendoit le cou et la vue tant qu'il pouvoit par entre les jambes de Rossinante pour aviser s'il ne verroit point ce qui le tenoit ainsi en suspens et en crainte. Quand ils eurent cheminé encore environ cent pas, ayant passé une pointe de montagne, il leur apparut à découvert et toute patente la cause même, sans qu'il y en pût avoir d'autre, de cet horrible et épouvantable bruit qui les avoit tenus toute la nuit ainsi en suspens et effrayés.

C'étoient (s'il ne t'en déplaît, ô lecteur) six maillets d'une foulerie à draps qui formoient ce bruit par leurs coups alternatifs.

Quand don Quichotte vit ce que c'étoit, il devint muet et se sentit défaillir depuis le haut jusqu'en bas. Sancho le regarda et vit qu'il tenoit la tête penchée sur sa poitrine, avec apparence d'être tout honteux. Don Quichotte se mit aussi à regarder Sancho, et vit qu'il avoit les joues enflées et en apparence tout prêt à s'éclater de rire, et sa mélancolie n'eut pas tant de pouvoir sur lui que, voyant Sancho de telle sorte, il se pût tenir lui-même de rire ; et, comme Sancho vit que son maître avoit commencé, il lâcha la bonde de telle façon qu'il fut contraint de se serrer les flancs avec ses deux poings pour ne pas crever de rire. Il cessa par quatre fois, et autant de fois il recommença sa risée, avec la même impétuosité qu'auparavant, de quoi don Quichotte se donnoit au diable ; et encore plus quand il lui ouït dire comme par manière de moquerie ces paroles : « Il faut que tu saches, ami Sancho, que je suis né par le vouloir du Ciel en cettui notre âge de fer pour y faire revivre l'âge doré ou celui d'or. Je suis celui pour qui sont réservés les périls, les grands exploits et les faits valeureux. » Et ainsi continua à rapporter et à lui répéter toutes ou la plupart des raisons que don Quichotte lui dit la première fois qu'ils ouïrent ces épouvantables coups… Or, voyant don Quichotte que Sancho se moquoit de lui, il se courrouça et fâcha de telle sorte qu'il leva sa lance en haut et lui en déchargea deux tels coups que, si tout ainsi comme il les reçut sur ses épaules ils eussent porté sur sa tête, don Quichotte eût été quitte de payer son salaire, si d'aventure ce n'eût été à ses héritiers. Sancho, voyant que pour ses moqueries il étoit si mal traité, craignant que son maître ne passât plus outre, lui dit d'une grande humilité : « Apaisez-vous, Monsieur, que par Dieu je me moque. — Et pour

ce que vous vous moquez, je ne me moque pas, moi, répondit don Quichotte. Venez çà, Monsieur le plaisant, vous semble-t-il que, si, tout ainsi comme c'étoient des maillets de foulerie, c'eût été une autre périlleuse aventure, que je n'eusse pas montré le courage qu'il convenoit pour l'entreprendre et la mettre à fin ? Suis-je obligé d'aventure, étant chevalier comme je suis, à connoître et distinguer les sons, et savoir ceux qui sont de maillets de foulerie ou non ? outre plus qu'il pourroit être, comme c'est la vérité, que de ma vie je n'en aie vu aucun comme vous qui avez été nourri et né entre iceux, comme un méchant vilain que vous êtes. Ou bien faites que ces six maillets se changent en six géans, et me les faites venir un à un, ou tous ensemble, et, si je ne vous les mets sur le dos, moquez-vous de moi tant que vous voudrez. — Eh bien, Monsieur, c'est assez, répliqua Sancho, car je confesse d'avoir un peu trop gaussé ; mais dites-moi, à cette heure que nous sommes en paix (ainsi Dieu vous délivre de toutes les aventures qui vous arriveront, aussi sain et sauf comme il vous a tiré de celle-ci !), cela n'a-t-il pas été une chose pour rire et aussi une chose bonne à raconter que la grande peur que nous avons eue, au moins moi, car, pour votre regard, je sais bien que vous ne connoissez ni ne savez que c'est que crainte ni étonnement. — Je ne dis pas, répondit don Quichotte, que ce qui nous est arrivé ne soit chose digne de risée, mais non pas chose à raconter, car toutes personnes ne sont pas si discrètes qu'elles sachent mettre les choses en leur point. — Au moins, répondit Sancho, avez-vous su mettre votre lance en son point, en me l'appointant sur la tête et m'en donnant sur les épaules, et rends grâces à Dieu et à la diligence que j'ai mise à esquiver le coup ; mais passe que tout s'en ira en la lessive : car j'ai ouï dire que celui-là te veut du bien qui te fait pleurer ; et davantage que les grands seigneurs ont de cou-

tume, après une mauvaise parole qu'ils disent à un valet, lui donner tout aussitôt une paire de chausses ; toutefois je ne sais pas ce qu'ils lui donnent après lui avoir donné des coups de bâton, si ce n'est que les chevaliers errans, après les coups de bâton, donnent des îles ou royaumes en terre ferme. — Le hasard pourroit en courir de telle façon, dit don Quichotte, que tout ce que tu dis deviendroit la vérité, et pardonne ce qui est passé ; puisque tu es sage, tu sais que les premiers mouvemens ne sont pas au pouvoir de l'homme ; prends garde désormais à une chose (afin que tu t'abstiennes, et sois un peu plus retenu en parlant avec moi), qu'en tous les livres de chevalerie que j'ai lus, qui sont infinis, jamais je n'ai trouvé qu'aucun écuyer parlât tant avec son maître que tu fais avec le tien. Et en vérité je trouve que c'est une grande faute à toi et à moi ; à toi en ce que tu fais peu de cas de moi, et à moi en ce que je ne me fais pas estimer davantage. Tellement que Gandalin, écuyer d'Amadis de Gaule, fut comte de l'île Ferme ; et on lit de lui qu'il parloit toujours à son maître le bonnet en la main, la tête baissée et le corps tout penché, more turquesco ; et puis que dirons-nous de Gasabal, écuyer de don Galaor, qui fut si peu causeur que, pour nous déclarer l'excellence de son merveilleux silence, son nom n'est mentionné qu'une seule fois en toute cette histoire, aussi grande que véritable. Et de tout ce que je t'ai dit, Sancho, tu dois inférer qu'il faut faire une distinction de maître à valet, de seigneur à serviteur et de chevalier à écuyer ; de sorte que dorénavant il nous faut traiter avec plus de retenue, sans tant de raillerie : car, de quelque façon que je me fâche contre vous, il en prendra mal à la cruche. Les grâces et bénéfices que je vous ai promis arriveront en leur saison, et, s'ils n'arrivent, au moins le salaire ne se perdra pas, comme je vous ai déjà dit. — Tout ce que vous dites va bien, dit Sancho, mais je

voudrois savoir, si d'aventure le temps des récompenses n'arrivoit et qu'il fût nécessaire d'avoir recours à celui des salaires, combien gagnoit un écuyer d'un chevalier errant en ces temps-là, et s'ils faisoient leur marché par mois ou par jour, comme les aides à maçons. — Je ne crois pas, répondit don Quichotte, que jamais ces écuyers-là fussent à gages, mais seulement servoient au bon plaisir du chevalier. Et si à présent je t'en ai assigné au testament clos que j'ai laissé en ma maison, ç'a été pour ce qui pourroit arriver : car je ne sais pas encore comment en ces temps pleins de calamités pourra faire ses preuves la chevalerie, et ne voudrois pas pour peu de chose que mon âme fût en peine en l'autre monde : car je veux que tu saches, Sancho, qu'il n'y a là état plus dangereux que celui des aventuriers. — C'est la vérité, dit Sancho, puisque le seul bruit des maillets d'une foulerie a pu troubler et inquiéter le cœur d'un si valeureux chevalier errant comme vous l'êtes ; mais vous pouvez bien être assuré que dorénavant je n'ouvrirai pas mes lèvres pour me moquer de vos affaires, mais pour vous honorer comme mon maître et seigneur naturel. — De cette sorte, répliqua don Quichotte, tu vivras honoré sur la face de la terre, parce qu'après les parens il faut respecter les maîtres comme s'ils l'étoient. »

1. Il y a dans le texte la bocina (la trompette), nom que les bergers espagnols donnent à la Petite-Ourse.

Première partie · XXI

ur ces entrefaites il commença à pleuvoir un peu, et Sancho eût bien voulu qu'ils fussent entrés au moulin de la foulerie ; mais

don Quichotte l'avoit pris tellement en haine, à cause de la moquerie passée, qu'il ne voulut en façon quelconque entrer dedans. Et par ainsi, prenant leur chemin à main droite, ils se rendirent en un autre pareil à celui qu'ils avoient tenu le jour de devant.

Àpeu de temps de là, don Quichotte découvrit un homme à cheval, lequel portoit sur sa tête quelque chose qui reluisoit comme si c'eût été de l'or, et à grand'peine l'eut-il vu qu'il se retourna devers Sancho, lui disant : « Il me semble, Sancho, qu'il n'y a proverbe qui ne soit véritable, parce que ce sont toutes sentences tirées de l'expérience même, mère de toutes les sciences, et spécialement celui qui dit que, là où une porte se ferme, l'autre s'ouvre. Je le dis pour ce que, si hier au soir la fortune nous ferma la porte de l'aventure que nous cherchions en nous trompant avec ces marteaux à foulon, à cette heure elle nous en ouvre une autre toute grande pour une autre meilleure et plus certaine, de laquelle si je ne viens à bout, ce sera ma faute sans que je le puisse attribuer au peu de connoissance que j'ai des marteaux de la foulerie ni à l'obscurité de la nuit. Je dis ceci parce que, si je ne me trompe, voici venir droit à nous un homme qui porte sur sa tête le heaume de Mambrin, pour lequel j'ai fait le serment que tu sais. — Regardez bien ce que vous dites, et encore mieux ce que vous faites, dit Sancho, car je ne voudrois pas que ce fussent d'autres foulons qui nous achevassent de fouler et marteler l'entendement. — Quel diable d'homme tu es ! répliqua don Quichotte ; quelle comparaison y a-t-il de heaume à foulons ? — Je n'en sais rien, répondit Sancho ; mais, en bonne foi, si je pouvois parler autant comme je faisois, peut-être donnerois-je de telles raisons que vous verriez que vous vous trompez en ce que vous dites. — Comment me puis-je tromper en ce que je dis, traître scrupuleux ? dit don Quichotte. Dis-moi, ne vois-tu pas ce cheva-

lier qui vient vers nous sur un cheval gris-pommelé et qui porte en tête un armet d'or ? — Ce que je vois et conjecture, répondit Sancho, n'est autre chose qu'un homme monté sur un âne gris pareil au mien, et qui porte sur sa tête une chose qui reluit. — Eh bien, c'est l'armet de Mambrin, dit don Quichotte : va-t'en un peu à l'écart et me laisse tout seul avec lui, et tu verras que, sans dire mot, afin d'épargner le temps, je conclurai cette aventure et que l'armet que tant j'ai désiré me demeurera. — J'aurai le soin de m'écarter, répliqua Sancho ; mais Dieu veuille, je le dis encore, que ce soit de l'origan, et non des marteaux à foulon. — Je vous ai déjà dit, frère, que vous ne me fissiez plus mention, même en pensée, de ces foulons, dit don Quichotte : car je fais vœu, et je ne vous en dis pas davantage, que je vous foulerai et bâtonnerai tout le soûl. » Sancho se tut, de peur que son maître n'accomplit le vœu qu'il avoit fait plat et rond comme une boule.

Or, le fait est que l'armet, le cheval et le chevalier que don Quichotte voyoit étoient qu'en cette contrée il y avoit deux villages, l'un desquels étoit si petit qu'il n'y avoit ni apothicaire ni barbier, et en l'autre, qui étoit tout près, oui bien ; et par ainsi le barbier du plus grand servoit au moindre, auquel il y eut un malade ayant besoin d'être saigné, et un autre de se faire la barbe, pour lequel effet y alloit le barbier et portoit un bassin de cuivre. Et la fortune voulut qu'au même temps qu'il venoit il commença à pleuvoir, et, de peur que son chapeau ne fût taché de la pluie, parce qu'il devoit être neuf, il se mit son bassin sur la tête ; et, comme il étoit fort net, il luisoit d'une demi-lieue de loin. Il étoit monté sur un âne gris, comme Sancho avoit dit, qui fut occasion qu'il sembla à don Quichotte que ce fût un cheval gris-pommelé, et un chevalier, et que l'armet fût d'or, parce que toutes les

choses qu'il voyoit, il les accommodoit facilement à ses folles chevaleries et vagabondes pensées.

Et, quand il vit que le pauvre chevalier approchoit, sans entrer autrement en discours avec lui, à toute course de Rossinante, il coucha sa lance contre lui en intention de le percer de part en part ; mais, quand il fut tout contre lui, sans retenir la furie de sa carrière, il lui dit : « Défends-toi, chétive créature, ou me rends de bon gré ce qui m'est dû avec tant de raison. » Le barbier, qui vit venir contre lui si à l'improviste et sans appréhension ce fantôme, n'eut point d'autre remède pour esquiver le coup de sa lance que de se laisser choir de son âne en bas, et il n'eut pas plus tôt touché terre qu'il se leva plus vite qu'un daim, et commença à courir par la plaine si légèrement que le vent ne l'eût pas atteint. Il laissa son bassin à terre, de quoi don Quichotte fut content et dit que le païen avoit fort adroitement agi et avoit imité le castor, lequel, se voyant pressé des chasseurs, arrache et tranche avec ses dents ce pourquoi il sait par instinct naturel qu'il est poursuivi.

Il commanda à Sancho de relever l'armet, lequel prenant entre ses mains, il dit : « Par Dieu ! le bassin est bon et vaut une pièce de huit réaux comme un maravédis » ; et, le baillant à son maître, celui-ci se le mit incontinent en tête, le tournant d'une part et de l'autre et cherchant l'enchâssure d'icelui, et, comme il ne la trouva point, il dit : « Sans doute le païen à la mesure de qui fut forgée d'abord cette fameuse salade devoit avoir une très grosse tête ; et le pis que j'y vois est qu'il en manque la moitié. » Quand Sancho ouït appeler ce bassin salade, il ne se put tenir de rire ; mais il se ressouvint de la colère de son maître et s'arrêta au milieu de son ris. « De quoi ris-tu, Sancho ? lui dit don Quichotte.

— Je ris, répondit-il, de considérer la grosse tête qu'avoit le païen maître de cet armet, qui ressemble tout justement et de tout point à un bassin de barbier. — Sais-tu bien ce que je m'imagine, Sancho ? répliqua don Quichotte. Que cette fameuse pièce de cet armet enchanté doit être, par quelque étrange accident, tombée entre les mains de quelqu'un qui n'a pas su connoître ni estimer sa valeur ; et, sans savoir ce qu'il faisoit, voyant qu'elle étoit d'or très fin et très pur, il en fondit la moitié pour faire son profit du prix de l'or, et l'autre moitié, il en fit cet armet qui ressemble à un bassin de barbier, comme tu dis ; mais, soit ce que ce soit, pour moi qui le connois, il ne me chaut de sa transmutation : car, au premier lieu où il y aura un forgeron, je le raccommoderai de telle sorte que celui que fit et forgea le dieu des forges pour le dieu des batailles ne fut pas plus excellent ; et cependant je le porterai comme je pourrai, car il vaut mieux quelque chose que rien, vu même qu'il sera suffisant pour me défendre de quelque coup de pierre. — Oui bien, dit Sancho, pourvu qu'on ne la tire point avec une fronde comme on en tira au combat des deux armées, où l'on vous en donna par les mâchoires et vous rompit la burette en laquelle étoit ce très béni breuvage qui me fit vomir ma fressure. — Je ne me soucie pas beaucoup de l'avoir perdu, dit don Quichotte, car tu sais bien, Sancho, que j'en sais la recette par cœur. — Je la sais bien aussi, répondit Sancho ; mais, si j'en fais ou que j'en tâte jamais de ma vie, que ce soit ici mon dernier jour ; et bien plus je ne pense pas me mettre en occasion d'en avoir besoin, car je pense employer tous mes cinq sens de nature à me garder d'être blessé ni de blesser personne. Pour le regard d'être berné une autre fois, je n'en dis rien : car on ne peut pas bien obvier à telles disgrâces, et, si elles arrivent, il n'y a autre chose à faire qu'à courber les épaules, retenir son haleine, fermer

les yeux et se laisser aller où la fortune et la couverture nous guideront.

— Tu es un mauvais chrétien, Sancho, dit don Quichotte oyant cela, car jamais tu n'oublies l'injure qu'on t'a une fois faite : or, sache que c'est affaire à des cœurs nobles et généreux de ne tenir compte de bagatelles. Quel pied as-tu estropié, quelle côte rompue, quelle tête cassée, pour faire que tu ne mettes en oubli cette plaisanterie ? Car, à bien considérer la matière, ce ne fut autre chose qu'une plaisanterie et un passe-temps : car, si je ne l'entendois ainsi, je serois déjà retourné là, et aurois fait pour te venger plus de dommage que n'en firent les Grecs pour l'amour de la belle Hélène qu'on leur avoit enlevée. Si elle eût été en ce temps-ci, ou que ma Dulcinée eût été en celui-là, elle eût bien pu être assurée qu'elle n'eût pas eu tant de renommée de beauté comme elle a » ; et en cet endroit il jeta un soupir si grand qu'il l'envoya jusqu'aux nues. « Eh bien, moquerie, soit, dit Sancho, puisque la vengeance ne put être à bon escient ; mais je sais bien de quelle sorte furent les vérités et les railleries, et sais tout de même qu'ils ne me sortiront point de la mémoire, non plus qu'ils ne s'ôteront jamais de mes épaules. Mais, laissant ceci à part, dites-moi, Monsieur, que ferons-nous de ce cheval pommelé qui semble un âne gris que ce Martin a ici abandonné quand vous l'avez jeté par terre ? Car, selon qu'il a gagné au pied, il n'y a point d'apparence qu'il le revienne jamais querir, et vous jure par ma barbe que le grison n'est pas mauvais. — Je n'ai pas de coutume, dit don Quichotte, de dépouiller ceux que je vaincs, et ce n'est point l'usage de la chevalerie de leur ôter leurs chevaux et les laisser à pied, si ce n'étoit que le vainqueur eût perdu le sien en la bataille, car, en tel cas, il est permis de prendre celui du vaincu, comme étant conquis en bonne guerre : tellement que, Sancho, laisse ce che-

val, cet âne ou ce que tu voudras que ce soit, car, comme son maître nous verra éloignés d'ici, il le reviendra querir. — Dieu sait si j'aurois envie de l'emmener, répliqua Sancho, ou pour le moins de le changer avec le mien, qui ne me semble pas si bon, et véritablement les lois de la chevalerie sont bien étroites, puisqu'elles ne s'étendent pas seulement à laisser échanger un âne pour un autre, et je désirerois fort savoir si je pourrois au moins changer les harnois. — Je ne suis pas trop assuré de cela, répondit don Quichotte, et, en cas de doute (jusqu'à ce que nous en soyons mieux informés), je suis d'avis que tu les changes si c'est que tu en aies une extrême nécessité. — Elle est si extrême, répondit Sancho, que, quand ce seroit pour ma propre personne, je n'en aurois pas plus de besoin » ; et tout incontinent, étant rendu capable et habile par cette permission, il fit mutatio caparum, et accoutra son âne fort joliment, l'ayant amélioré en tiers et en quint.

Cela fait, ils déjeunèrent du reste des dépouilles du chanoine et du sac du mulet de charge qu'ils avoient dévalisé, et burent de l'eau du ruisseau des marteaux à foulon sans tourner la tête pour les regarder, tant étoit grande la haine qu'ils leur portoient pour la peur qu'ils leur avoient faite. Leur colère s'étant apaisée et pareillement leur mélancolie, ils montèrent à cheval, et, sans prendre aucun chemin assuré (étant le propre des chevaliers errans de n'en tenir jamais aucun), se mirent à cheminer par où la volonté de Rossinante les guida, parce qu'il emportoit après soi celle de son maître, et par même moyen celle de l'âne, qui toujours le suivoit en bon amour et compagnie, en quelque part qu'il le guidât. Ce nonobstant, ils retournèrent au grand chemin, et le suivirent à l'aventure sans avoir autre dessein.

Or, comme ils alloient ainsi cheminant, Sancho dit à son maître : « Monsieur, vous plaît-il me permettre que je discoure un peu avec vous, parce que, depuis que vous m'avez imposé cet âpre commandement du silence, il s'est pourri plus de quatre choses en mon estomac, et une que j'ai à cette heure sur le bout de la langue, je ne voudrois pas qu'elle se gâtât. — Dis-la, dit don Quichotte, et sois bref en tes discours, car il n'y a aucun qui soit agréable s'il est trop long. — Je dis donc, Monsieur, répondit Sancho, que depuis quelques jours en çà j'ai considéré le peu qu'on gagne et profite d'aller après les aventures que vous cherchez par ces déserts et carrefours, là où, encore que l'on surmonte et mette à fin les plus périlleuses, il n'y a personne qui les voie ni qui les puisse savoir, et par ainsi elles demeurent en un perpétuel oubli et silence, au grand préjudice de l'intention de Votre Grâce et de ce qu'elles méritent ; partant, il me semble qu'il seroit plus à propos, sauf votre bon plaisir, que nous allassions servir quelque empereur ou quelque autre grand prince qui eût quelque guerre, et qu'au service d'icelui vous montrassiez la valeur de votre personne, vos forces grandes et votre plus grand entendement : car, voyant cela, le seigneur que nous servirions seroit forcé de nous récompenser chacun selon nos mérites, et, ce faisant, il ne manqueroit point de quelqu'un qui mît par écrit vos grandes prouesses pour une perpétuelle mémoire. Des miennes, je n'en parle point, parce qu'elles ne doivent point sortir des limites écuyéresques, quoique je puisse dire que, si c'est la coutume dans la chevalerie d'écrire les faits des écuyers, je ne pense point que les miennes demeurent dans l'écritoire.

— Ce n'est pas mal dit à toi, répondit don Quichotte ; mais, devant que l'on arrive à ce terme, il faut aller par le monde, comme pour faire ses preuves, cherchant les aventures, de façon qu'en

mettant quelqu'une à fin on acquière une renommée et bruit tels que, quand on ira à la cour de quelque grand monarque, le chevalier soit déjà connu par ses œuvres, et qu'à grand'peine les petits garçons l'auront vu entrer par la porte de la ville que tous le suivront et l'environneront, criant à haute voix et disant : « Voici le chevalier du Soleil, ou du Serpent » (ou bien de quelque autre enseigne, sous laquelle il pourroit avoir fait quelque grand exploit). « C'est cestui-ci, diront-ils, lequel a vaincu en combat singulier le grand géant Brocabruno de si grande force, celui qui a désenchanté le grand mameluk de Perse du long enchantement auquel il avoit été quasi l'espace de neuf cents ans. » Tellement que de main en main ils iront publiant ses hauts faits, et tout incontinent, au bruit de ces petits garçons et des autres gens, le roi de ce royaume-là se mettra à la fenêtre de son palais royal ; et, comme il verra le chevalier, le connoissant par ses armes ou par la devise de son écu, il sera contraint de dire : « Çà donc, que tous les chevaliers qui sont en ma cour sortent pour recevoir la fleur de la chevalerie que voici venir » ; et à ce commandement tous sortiront, et le roi descendra jusqu'au milieu de la montée, embrassera le chevalier fort étroitement, et lui donnera la paix en le baisant au visage, et tout à l'instant le conduira par la main en la chambre de la reine, où le chevalier la trouvera avec l'infante sa fille, qui sera l'une des plus belles et parfaites damoiselles qui à peine se puissent trouver en la plus grande partie de la terre découverte. Il arrivera après cela, et tout au même point, qu'elle jettera les yeux sur ce chevalier, et lui aussi les siens sur elle, et chacun d'eux semblera à l'autre être chose plus divine qu'humaine ; et, sans savoir comment, ni oui ni non, ils demeureront pris et enlacés en ces rets embarrassés d'amour, avec une grande angoisse en leurs cœurs, pour ne savoir comment ils pourront par-

ler l'un à l'autre afin de se découvrir leurs peines et douleurs. De là, sans doute, ils le mèneront en quelque quartier du palais, richement accommodé, où, lui ayant dépouillé ses armes, on lui apportera un riche manteau d'écarlate pour se couvrir ; et, s'il a eu bonne grâce dans son armure, il l'aura encore meilleure en pourpoint. La nuit étant venue, il soupera avec le roi, la reine et l'infante, et pendant le souper il n'ôtera point sa vue de dessus elle, la regardant à la dérobée des assistans ; et elle fera de même, avec la même prudence, parce que, comme j'ai dit, c'est une fort discrète damoiselle. On lèvera les tables, et, à l'improviste, il entrera par la porte de la salle un laid et petit nain et une belle dame, laquelle vient derrière ce nain entre deux géans avec une certaine aventure, faite par un très ancien sage, telle que celui qui la mettra à fin sera tenu pour le meilleur chevalier du monde. Le roi commandera incontinent que tous ceux qui seront là présens en fassent l'épreuve, et pas un d'eux n'y mettra fin, fors le chevalier nouveau venu, au grand accroissement de sa renommée, de quoi l'infante demeurera très satisfaite, et se tiendra pour contente et plus que payée d'avoir mis et colloqué ses pensées en si haut lieu. Et le bon est que ce roi ou prince, ou bien ce que c'est, a une grande et dangereuse guerre avec un autre aussi puissant que lui ; et ce chevalier étranger, au bout de quelques jours qu'il aura été en sa cour, lui demandera congé de le servir en cette dite guerre. Le roi le lui baillera de fort bonne volonté, et le chevalier lui baisera fort courtoisement les mains pour la faveur qu'il lui fait. Et, cette même nuit, il prendra congé de l'infante sa maîtresse par le treillis d'un jardin qui répond à la chambre où elle couche, par lequel il lui a déjà parlé plusieurs fois, étant médiatrice et participante de toute l'affaire une damoiselle en qui l'infante a beaucoup de confiance. Il soupirera, et à elle il prendra

une foiblesse ; la damoiselle ira querir de l'eau et se tourmentera fort, parce que la matinée s'approche, et elle ne voudroit pas qu'ils fussent découverts à cause qu'il y va de l'honneur de sa maîtresse. Enfin, l'infante reviendra à elle et baillera ses mains blanches par le treillis au chevalier, lequel les baisera mille et mille fois, et les lui baignera toutes de larmes. Ils demeureront d'accord entre eux du moyen qu'ils tiendront pour faire savoir de leurs nouvelles l'un à l'autre ; et la princesse le priera de tarder à revenir le moins qu'il pourra : il le lui promettra avec mille sermens, et derechef il lui baisera les mains, puis prendra congé avec tant de déplaisir et douleur qu'il ne s'en faudra rien qu'il ne meure tout à l'instant ; de là il s'en ira à sa chambre, se jettera sur son lit, où il ne pourra dormir pour la douleur de son départ ; se lèvera de fort grand matin, et s'en ira prendre congé du roi, de la reine et aussi de l'infante ; mais on lui dira, après avoir pris congé des deux, que l'infante est indisposée, et qu'on ne la voit point. Le chevalier pensera que c'est du déplaisir qu'elle a de son départ ; cela lui percera le cœur, et peu s'en faudra qu'il ne donne quelque indice manifeste de sa peine : la damoiselle médiatrice sera présente, remarquera bien tout, et l'ira dire à sa maîtresse, qui la recevra avec des larmes, et lui dira que l'une des plus grandes peines qu'elle a, c'est qu'elle ne sait pas qui est son chevalier, et s'il descend de la race de quelque roi ou non. Sa damoiselle l'assurera qu'il ne peut entrer tant de courtoisie, de gentillesse ou vaillance, comme est celle de son chevalier, si ce n'est en un sujet royal et grave. La pauvre affligée tâchera de se consoler avec cela, pour ne donner aucun mauvais indice de soi à ses père et mère, et au bout de deux jours elle sortira en public. Cependant le chevalier s'en sera déjà allé, il combattra en la guerre, vaincra l'ennemi du roi, aura gagné beaucoup de villes et triomphé dans plu-

sieurs batailles ; il reviendra à la cour, verra sa maîtresse au lieu accoutumé ; ils résoudront qu'il la demande pour femme à son père en récompense de ses services : le roi ne la lui voudra pas bailler, parce qu'il ne sait pas qui il est ; mais, avec tout cela, l'infante, ou bien qu'elle soit enlevée, ou bien de quelque autre façon, vient à être son épouse, et son père le tient à grand bonheur, parce qu'il est informé que ce chevalier est le fils d'un fort valeureux roi de je ne sais quel royaume, parce que je crois qu'il n'est pas en la carte. Le père vient à mourir, l'infante est héritière, et voilà le chevalier devenu roi en deux mots. C'est incontinent le point de donner des récompenses à son écuyer, et à tous ceux qui lui auront aidé à monter à une si haute dignité. Il marie son écuyer avec une damoiselle de l'infante, laquelle sera sans doute celle qui aura été médiatrice de leurs amours, et qui est fille d'un haut et puissant duc.

— Voilà ce que je demande, et droite la barre du gouvernail, dit Sancho, je me tiens à cela, car il arrivera tout à point comme il est écrit, pour Votre Grâce, si vous vous faites appeler le Chevalier de la Triste Figure. — N'en doute point, Sancho, répliqua don Quichotte, parce que de même, et par les mêmes degrés que je te l'ai conté, les chevaliers errans montent et parviennent à être rois et empereurs. À cette heure, il reste seulement à voir quel roi il y a entre les chrétiens ou païens qui ait guerre et une belle fille, mais il y aura du temps pour penser à cela : car, comme je t'ai dit, il faut acquérir d'abord de la renommée en d'autres endroits auparavant que de venir à la cour. Aussi me manque-t-il à moi une autre chose, qui est que, posé le cas qu'il se trouve un roi avec une guerre, et qui ait une belle fille, et que j'aie acquis un renom incroyable par tout l'univers, je ne sais pas comment il se pourra trouver que je sois de lignage de rois, ou pour le moins cousin

issu de germain d'empereur : car le roi ne me voudra pas donner sa fille pour femme, si premièrement il n'est bien informé de ceci, encore que mes fameux exploits méritent davantage ; tellement que, par ce défaut, je crains de perdre ce que par la valeur de mon bras j'ai bien mérité. Bien vrai est que je suis gentilhomme de maison bien connue, de possession, de propriété, et de ceux qui ont cinq cents sous de solde ; et il se pourroit faire que le sage qui écriroit mon histoire recherchât tellement mon parentage et généalogie qu'il me trouvât cinquième ou sixième neveu de roi : car je te fais savoir, Sancho, qu'il y a deux sortes de lignages au monde : les uns prennent leur origine et ont leur extraction des princes et monarques que le temps peu à peu a défaits, et qui se sont achevés en pointe comme les pyramides ; les autres qui ont eu commencement de petites gens, et qui vont en montant de degré en degré jusques à parvenir à être de grands seigneurs, tellement que la différence consiste en ce que les uns ont été qui ne sont plus, et d'autres sont qui n'ont point été ; et moi, je pourrois être de ceux qu'après information faite on trouveroit que mon commencement auroit été grand et fameux, de quoi le roi, mon beau-père futur, se contenteroit bien. Et, quand cela ne seroit pas, l'infante m'aimeroit de telle sorte qu'en dépit de son père, encore qu'elle sût certainement que je suis fils d'un porteur d'eau, elle me recevroit pour seigneur et pour époux ; et sinon, voici où il viendroit à propos de l'enlever et la mener où bon me sembleroit, car le temps ou la mort mettroient fin au déplaisir de ses père et mère.

— Ici vient aussi fort à propos, dit Sancho, ce que disent quelques gens sans âme, à savoir : Ne demande point de gré ce que tu peux prendre par force, encore qu'il y auroit plus d'apparence de dire que mieux vaut le saut du buisson que la prière des

gens de bien. Je le dis parce que, si ce seigneur roi votre beau-père ne veut condescendre à vous confier madame l'infante, il n'y a autre chose à faire, sinon, comme vous dites, de l'enlever et de l'emmener autre part ; mais le mal est que, cependant que l'on traitera de faire la paix et qu'on jouisse paisiblement du royaume, le pauvre écuyer demeurera sur ses dents pour le regard de l'attente de ses récompenses, si ce n'est que la damoiselle médiatrice, qui doit être sa femme, s'en aille avec l'infante, et qu'il passe avec elle sa mauvaise aventure jusqu'à ce que le ciel en ordonne autre chose : car, comme je crois, son maître la lui pourra bien donner pour légitime épouse. — Pour cela, il n'y a personne qui l'empêche, dit don Quichotte. — Or, pourvu que cela soit, répondit Sancho, il n'y a autre chose à faire, sinon de nous recommander à Dieu et laisser courir le hasard par où il le guidera le mieux. — Dieu le fasse, répondit don Quichotte, ainsi que je le désire et que tu en as besoin, Sancho ; et méchant soit qui pour méchant se tient. — Soit par Dieu, dit Sancho, car pour moi je suis des vieux chrétiens, et pour devenir comte c'est assez que cela. — C'est encore trop, dit don Quichotte, et, quand même tu n'en serois pas, cela ne feroit pas grand'chose à l'affaire : car, moi étant le roi, je te peux bien donner la noblesse sans que tu l'achètes ni que tu me serves en aucune façon, parce qu'en te faisant comte te voilà chevalier, et qu'on en dise ce que l'on voudra : car, en bonne foi, je sais qu'on te baillera ce titre de Seigneurie, en dépit qu'on en ait. — Et pensez-vous que je ne puisse pas bien donner autorité à mon équalité ? dit Sancho. — Il faut dire qualité et non pas équalité, dit son maître. — Ainsi soit, répondit Sancho Pança ; je dis que je la saurois bien accommoder : car, par ma foi, je fus un temps bedeau d'une confrérie, et la robe me seyoit si bien que tout le monde disoit que j'avois de la prestance assez

pour pouvoir être le marguillier de ladite confrérie. Et que sera-ce quand je me mettrai une robe ducale, ou que je m'habillerai d'or ou de perles, à la façon d'un comte étranger ; pour moi, je tiens qu'on me viendra voir de cent lieues. — Tu auras bonne mine, dit don Quichotte, mais il faudra que tu te rases la barbe fort souvent : car, selon que tu l'as épaisse et toute mêlée et hérissée, si tu ne la fais au rasoir pour le moins de deux jours l'un, on connoîtra ce que tu es à une portée de fusil. — Que faut-il autre chose, dit Sancho, sinon prendre un barbier à gages chez soi ? et même, s'il étoit besoin, je le ferois suivre derrière moi comme un écuyer d'un grand. — Et comment sais-tu, demanda don Quichotte, que les grands mènent leurs écuyers après eux ? — Je vous le dirai, répondit Sancho : ces années passées, je fus un mois à la cour, et je vis là que, se promenant un seigneur fort petit, qu'on disoit être bien grand, un homme le suivoit à cheval à tous les tours qu'il faisoit, tellement qu'il sembloit que ce fût sa queue. Je demandai comment cet homme ne se joignoit point avec l'autre homme, mais que toujours il alloit après lui. L'on me répondit que c'étoit son écuyer et que c'étoit la coutume des grands de mener de telles gens après eux : depuis ce temps-là, je le sais si bien que jamais je ne l'ai oublié. — Je dis que tu as raison, dit don Quichotte, et qu'ainsi tu peux bien mener ton barbier après toi, puisque les usages ne sont pas venus tous ensemble, ni ne se sont inventés tous à la fois, et que tu peux bien être le premier comte qui mène son barbier après soi, aussi qu'il y faut bien plus de confiance à faire la barbe qu'à seller un cheval. — Laissez-moi le soin de ce qui touche au barbier, dit Sancho, et que Votre Seigneurie prenne celui de devenir roi et de me faire comte. — Ainsi sera », répondit don Quichotte ; et, haussant les yeux, il vit ce qui se dira au chapitre suivant.

1. Le heaume (ou armet) de Mambrin, est le heaume enchanté que Renaud de Montauban prit au roi Mambrin après l'avoir tué, et dont il se servit depuis.

2. Solde veut dire ici indemnité. D'après les lois du Fuero Juzgo (grand tribunal), qui furent en vigueur depuis l'époque des Goths jusqu'au commencement du xiii siècle, et qui se renouvelèrent plus tard, les personnes nobles qui avaient reçu une injure ou éprouvé un préjudice avaient droit à une réparation de cinq cents sous.

3. On pense qu'il s'agit ici du duc d'Ossuna.

Première partie · XXII

id Hamet ben Engeli, auteur arabe et manchègue, raconte en cette très grave, pompeuse, modeste, douce et ingénieuse histoire, qu'après que le fameux don Quichotte de la Manche et Sancho Pança, son écuyer, eurent tenu ces discours qui sont rapportés à la fin du chapitre vingt et unième, don Quichotte, levant ses yeux, vit venir par le chemin qu'ils alloient environ douze hommes de pied, enfilés comme des grains de patenôtres en une grande chaîne de fer par le cou, et avoient tous des menottes aux mains. Il venoit aussi avec eux deux hommes à cheval et deux à pied. Ceux qui étoient à cheval avoient des escopettes à rouet, et ceux qui étoient à pied étoient armés de piques et d'épées ; et, aussitôt que Sancho les vit, il dit : « Voici une chaîne de galériens et forçats du roi qui vont aux galères. — Comment forçats ? demanda don Quichotte. Est-il possible que le roi fasse violence à personne ? — Je ne dis pas cela, répondit Sancho, mais que ce

sont des gens qui, pour leurs délits, sont condamnés à servir le roi aux galères par force. — Enfin, répliqua don Quichotte, en quelque façon que ce soit, ces gens-ci, encore qu'on les mène, vont par force et non de leur bon gré ? — Il est certain, dit Sancho. — Or, par ce moyen, dit son maître, l'exécution de mon office de défaire et résister aux forts et de secourir les misérables vient ici bien à point. — Prenez garde, Monsieur, dit Sancho, que la justice, qui est le roi même, ne fait force ni injure à telles gens, mais qu'elle les châtie pour leurs délits. »

Sur cela arriva la chaîne des galériens, et don Quichotte, avec des paroles fort courtoises, requit ceux qui les avoient en garde de l'informer et lui dire la cause ou les causes pourquoi ils menoient ces gens de cette façon. L'un des gardes à cheval lui répondit que c'étoient des forçats de Sa Majesté qui alloient aux galères et qu'il n'avoit rien que cela à dire, et lui n'avoit que faire d'en savoir davantage. « Ce néanmoins, répliqua don Quichotte, je voudrois savoir de chacun d'eux en particulier la cause de sa disgrâce. » Puis il ajouta à ces raisons d'autres semblables et si pleines de courtoisie, pour les engager à lui dire ce qu'il désiroit savoir, que l'autre garde à cheval lui dit : « Encore que nous ayons ici le registre et le rôle des sentences de chacun de ces malheureux, il n'est pas temps à cette heure de nous amuser à les tirer ni à les lire ; approchez-vous et leur demandez à eux-mêmes, car ils vous le diront s'ils veulent, mais oui, ils le voudront bien, parce que ce sont gens qui prennent plaisir à faire et à dire des méchancetés. » Avec cette permission, laquelle don Quichotte eût prise encore qu'on ne la lui eût pas donnée, il s'approcha de la chaîne et demanda au premier pour quels péchés il alloit en ce tant misérable et pauvre équipage. — Il lui répondit que c'étoit pour avoir été amoureux. « Et pas pour autre chose ? répliqua

don Quichotte. Or, si on envoie les hommes aux galères pour être amoureux, il y a longtemps que j'y eusse été à tirer la rame. — Ce ne sont les amours que vous pensez, dit le galérien ; les miennes furent que j'aimai tant une corbeille à lessive pleine de linge blanc, et l'embrassai si étroitement, que, si la justice ne me l'eût ôtée par force, je ne l'eusse pas encore laissée à présent de mon bon gré : ce fut en flagrant délit, il ne fut pas besoin de la question, l'affaire se conclut. On m'accommoda les épaules avec cent coups de fouet, et par-dessus on me condamna à trois ans de gourapes, et voilà la besogne faite. — Que veut dire gourapes ? demanda don Quichotte. — Gourapes, ce sont les galères », répondit le forçat, lequel étoit un jeune homme âgé d'environ vingt-quatre ans, et dit qu'il étoit natif de Piedeahita.

Don Quichotte fit la même demande au second, lequel ne lui répondit mot, tant il étoit triste et mélancolique ; mais le premier répondit pour lui et dit : « Monsieur, celui-ci va comme vous voyez pour serin de Canarie, je dis pour musicien et chantre. — Et comment cela ? reprit don Quichotte ; va-t-on aussi aux galères pour être musicien et chantre ? — Oui, Monsieur, répondit le forçat, car il n'y a rien pire que de chanter dans la géhenne. — Au contraire, j'ai ouï dire, dit don Quichotte, que qui chante ses maux il épouvante. — C'est ici au rebours, dit le galérien, car qui chante une fois pleure toute sa vie. — Je ne l'entends pas », dit don Quichotte ; mais un des gardes lui dit : « Seigneur chevalier, chanter dans le tourment se dit, entre cette gent peu sainte, confesser en la question. On donna la géhenne à ce pauvre misérable, et il confessa son péché, qui étoit d'être larron de bétail, et, pour l'avoir confessé, on l'a condamné aux galères pour six ans, outre deux cents coups de fouet, qu'il a déjà reçus sur ses épaules ; et il est toujours ainsi pensif et triste, parce que les

autres larrons, tant ceux qui sont demeurés là-bas que ceux qui sont ici, le gourmandent, le bafouent, le moquent et font peu d'état de lui, pour ce qu'il a confessé et n'a pas eu le courage de dire non : car ils disent qu'il y a autant de lettres à non qu'à oui, et qu'un pauvre délinquant est assez heureux, qui a sa vie ou sa mort en sa langue, et non en celle des témoins et preuves, et pour moi je tiens qu'ils ne sont pas fort éloignés du chemin de la raison. — Je l'entends ainsi », répondit don Quichotte, lequel, passant au troisième, lui demanda la même chose qu'aux autres, et il lui répondit promptement et tout délibérément, lui disant : « Je m'en vais pour cinq ans à mesdames les galères, faute de dix écus. — J'en donnerai fort volontiers vingt, dit don Quichotte, pour vous délivrer de cette fâcherie. — Cela me semble, répondit le forçat, comme à un qui a de l'argent au milieu de la mer et meurt de faim, sans avoir où acheter ce qu'il a de besoin. Je le dis pour ce que, si j'eusse eu en temps et lieu ces vingt écus que vous m'offrez à présent, j'en eusse graissé la plume du greffier, et éveillé l'esprit du procureur, de sorte que je me verrois aujourd'hui au milieu de la place de Zocodover, à Tolède, et non pas mené en laisse par ce chemin-ci ; mais Dieu est grand, patience, et baste. »

Don Quichotte passa au quatrième, qui étoit un homme de vénérable aspect, avec une barbe blanche qui lui descendoit plus bas que la poitrine ; lequel oyant qu'on lui demandoit la cause pourquoi il étoit là, il commença à pleurer et ne répondit mot ; mais le cinquième condamné lui servit d'interprète et dit : « Cet honnête homme va aux galères pour quatre ans, après avoir fait les promenades accoutumées, habillé en pompe et à cheval. — Cela s'appelle, dit Sancho Pança, à ce qu'il m'en semble, avoir fait amende honorable et être mis au pilori. — Tu dis vrai, répli-

qua le galérien ; et le sujet pourquoi on lui a donné cette peine est pour avoir été courtier d'oreilles et de corps ; en effet, je veux dire que ce chevalier-ci va aux galères pour avoir été entremetteur, et mêmement aussi pour avoir eu quelques pointes et collier de sorcier. — Si vous n'y eussiez point ajouté ces pointes et collier, dit don Quichotte, mais seulement d'avoir été honnête entremetteur, il ne méritoit pas d'aller tirer la rame aux galères, mais plutôt pour y commander et être général d'icelles : car le métier d'entremetteur n'est pas tout ainsi que vous diriez bien, ni si commun, parce que c'est un office et métier de gens d'esprit, et qui est très nécessaire en une république bien ordonnée, et ne se devroit exercer que par des personnes bien nées ; même il y devroit avoir des contrôleurs et examinateurs de telles gens, comme il y en a des autres métiers, et en certain nombre, ainsi que des courtiers de banque ; et par ce moyen on éviteroit tout plein de maux, qui arrivent de ce que ce métier et exercice se pratique par des idiots et gens de peu d'entendement, comme sont des femmelettes telles quelles, de petits sots de pages, des bouffons jeunes qui manquent d'expérience, et à qui, en la meilleure et plus nécessaire occasion, lorsqu'il est besoin de trouver quelque entreprise d'importance, la bouillie leur gèle entre la bouche et la cuiller, et ne savent pas laquelle est leur main droite. Je voudrois bien passer outre et dire les raisons pourquoi il conviendroit faire élection de ceux qui en la république devroient exercer cette charge et cet office tant nécessaire ; mais ce n'est pas ici le lieu à propos pour ce faire, je le dirai quelque jour à personne qui y pourra parvenir et rapporter du remède ; je dirai seulement à présent que la douleur que j'avois conçue de voir ces cheveux blancs et cette vénérable face en une telle affliction pour être entremetteur m'a été ôtée par cette addition de sorcier, encore que je sais bien qu'il n'y

a sorcellerie ni charmes au monde qui puissent mouvoir et forcer la volonté, comme quelques simples le pensent, car nous avons notre libre arbitre, et n'y a herbe ni enchantement qui lui fasse force, ce qu'ont accoutumé de faire quelques simples femmelettes et certains méchans trompeurs : ce sont quelques mélanges et venins, de quoi ils font devenir les homme fous, en leur donnant à entendre qu'ils ont la force de les faire aimer, étant, comme j'ai dit, une chose impossible de forcer la volonté. — Il est ainsi, dit le bon vieillard, et en vérité, Monsieur, qu'en ce qui est du sorcier, il n'y a point eu de ma faute ; mais, pour ce qui touche l'entremetteur, je ne l'ai pu nier ; mais je ne pensois pas faire mal en cela, car ma seule intention étoit que tout le monde se réjouît et vécût en paix et tranquillité, sans querelles ni fâcheries ; mais ce bon désir ne m'a servi de rien pour empêcher que je n'allasse au lieu d'où je n'espère pas revenir, selon que me pressent les ans, et un mal d'urine que j'ai, qui ne me laisse point en repos un instant » ; et ici il se remit à pleurer comme auparavant, de quoi Sancho eut tant de pitié qu'il tira de son sein un réal de vingt sous et lui donna l'aumône.

Don Quichotte passa outre, et demanda à un autre quel étoit son délit ; il lui répondit avec beaucoup plus de gaillardise que n'avoit fait le précédent : « Je suis ici pour m'être trop joué avec deux miennes cousines germaines et avec deux autres sœurs, mais qui ne me l'étoient pas ; finalement, je me suis tellement joué avec toutes que de ce jeu le parentage s'en est accru avec tant de mélange et si embarrassé qu'il n'y a généalogiste qui le puisse expliquer. J'ai été convaincu de tout, la faveur m'a manqué, je n'avois point d'argent, de sorte que je me suis vu sur le point de perdre les avaloires : j'ai été condamné poursix ans aux galères, à quoi j'ai acquiescé, c'est pour châtiment de ma faute ;

mais je suis jeune, que la vie me dure : car avec elle on vient à bout de tout, et, si vous portez quelque chose de quoi assister ces pauvres misérables, Dieu vous le rendra en paradis, et nous aurons ici en terre le soin de le prier en nos oraisons pour votre vie et santé, qu'elle soit aussi longue et aussi bonne comme votre belle présence le mérite. » Celui-là étoit habillé en écolier, et l'un des gardes dit à don Quichotte que c'étoit un grand parleur et qu'il étoit fort bon latiniste.

Après tous ceux-là venoit un homme de fort belle apparence, âgé de trente ans, hormis qu'en regardant il mettoit un œil dans l'autre et étoit un peu différemment attaché des autres, car il avoit une chaîne au pied si grande qu'il l'entortilloit tout à l'entour de son corps, et deux carcans à la gorge, l'un attaché à la chaîne, et l'autre étoit de ceux que l'on appelle garde-ami ou pied d'ami ; à icelui tenoient deux fers qui alloient jusqu'à la ceinture, auxquels étoient attachées deux menottes où il avoit les mains, et étoient fermées d'un gros cadenas, de sorte qu'il ne pouvoit porter ses mains à sa bouche, ni ne pouvoit baisser la tête pour atteindre à ses mains. Don Quichotte demanda pourquoi cet homme avoit plus de fers que pas un des autres. Le garde lui répondit que c'étoit parce que lui seul avoit fait plus de mal que tous les autres ensemble ; et qu'il étoit si audacieux et si méchant qu'encore qu'il fût mené de telle façon ils n'étoient pas assurés de lui, mais avoient toujours peur qu'il ne leur échappât. « Quels délits est-ce qu'il peut avoir commis ? dit don Quichotte, s'ils n'ont point mérité de plus grande peine que d'être envoyés aux galères ? — Il y va pour dix ans, répliqua le garde, qui est autant qu'une mort civile : qu'on ne s'en enquête pas davantage, que l'on se contente de savoir que ce bonhomme est le fameux Ginès de Passamont, que l'on appelle autrement Ginésillo de Parapilla.

— Monsieur le commissaire, dit alors le forçat, allez tout bellement et ne nous mettons point à rechercher les noms et les surnoms : je m'appelle Ginès, et non pas Ginésillo, et Passamont est le surnom de ma race, et non Parapilla, comme vous dites ; mais que chacun regarde autour de soi, et il ne fera pas peu. — Parlez plus bas, répliqua le commissaire, Monsieur le larron de haute marque, si vous ne voulez que je vous fasse taire en dépit que vous en ayez. — Il paroît bien, répondit le forçat, que l'on va comme il plaît à Dieu, mais l'on saura quelque jour si je m'appelle Ginésillo de Parapilla ou non. — Eh bien ! ne t'appelle-t-on pas ainsi, imposteur et méchant que tu es ? dit le garde. — Oui, on m'y appelle, répondit Ginès ; mais je ferai en sorte qu'on ne m'y appellera plus, ou bien je m'arracherai la barbe comme je dis entre mes dents. Seigneur chevalier, si vous avez quelque chose à nous donner, donnez-le-nous, et vous en allez avec Dieu, car vous nous ennuyez de vous tant informer des vies d'autrui ; et, si vous voulez savoir la mienne, sachez que je suis Ginès de Passamont, la vie duquel est écrite par cette main. — C'est la vérité, dit le commissaire, car lui-même a écrit son histoire, en sorte qu'il n'y a que redire ; et il a laissé le livre en la prison en gage pour deux cents réaux. — J'ai bien espérance de le dégager, dit Ginès, fût-il en gage pour deux cents écus. — Est-il si bon ? dit don Quichotte. — Oui, il est si bon, répondit Ginès, que c'est mauvaise affaire pour Lazarille de Tormes et pour tous ceux qui se sont écrits ou écriront de cette espèce. Ce que je vous peux dire est qu'il traite des vérités et de si belles vérités et si plaisantes qu'il n'y a mensonges qui leur puissent être comparés. — Et comment s'intitule le livre ? demanda don Quichotte. — La Vie de Ginès de Passamont, répondit-il lui-même. — Est-il achevé ? demanda don Quichotte. — Comment peut-il être achevé, répondit-il, si ma vie ne

l'est pas encore ? Ce qui en est écrit est depuis ma naissance jusqu'à ce point ou cette dernière fois que l'on m'envoya aux galères. — Vous y avez donc été déjà une autre fois ? dit don Quichotte. — J'y ai déjà été une fois par l'espace de quatre ans pour le service de Dieu et du roi, et sais bien quel goût ont le biscuit et le nerf de bœuf, répondit Ginès, et il ne me fâche pas beaucoup d'y aller derechef, car j'aurai bien là le loisir d'achever mon livre, où il me reste encore beaucoup de choses à dire ; et, aux galères d'Espagne, il y a plus de repos qu'il ne seroit de besoin, encore qu'il ne m'en faille pas beaucoup plus pour ce que j'ai à écrire, car je le sais tout par cœur. — Tu me sembles être un habile homme, dit don Quichotte. — Et malheureux, répondit Ginès, parce que les malheurs persécutent volontiers l'esprit. — Ils persécutent les coquins, dit le commissaire. — Je vous ai déjà dit, Monsieur le commissaire, répondit Passamont, que vous allassiez tout beau, car ces messieurs ne vous ont pas donné cette verge afin que vous nous gourmandiez ainsi, nous autres pauvres misérables, mais afin que vous nous meniez et conduisiez au lieu où Sa Majesté a commandé. Sinon, par la vie de… et baste, qu'il se pourroit faire que quelque jour les taches qui se sont faites en la taverne parussent en la lessive : que tout le monde se taise et vive en gens de bien, et qu'il parle mieux, et cheminons, car c'est trop se moquer. » Le commissaire haussa sa verge afin d'en frapper Passamont pour réponse à ses menaces, mais don Quichotte se mit entre deux, et le pria de ne le point maltraiter, vu que ce n'étoit pas grand fait que qui avoit les mains si bien liées eût quelque peu la langue libre ; et, se retournant vers tous ceux qui étoient à la chaîne, il leur dit : « De tout ce que vous m'avez fait entendre, très chers frères, j'ai compris qu'encore que l'on vous châtie pour vos fautes, les peines que vous allez souffrir ne vous plaisent pas

beaucoup, et que vous y allez bien à regret et fort contre votre volonté, et qu'il se pourroit faire que le peu de courage que celui-là eut en la question, la faute d'argent de celui-ci, le peu de faveur de cet autre, et finalement l'oblique sentence du juge, eussent été cause de votre ruine, et qu'on ne vous eût pas gardé le bon droit que vous aviez. Toutes lesquelles choses se représentent à cette heure à ma mémoire, tellement qu'elle me dit et me persuade, voire même me contraint que je montre en votre endroit l'effet de la cause pourquoi le Ciel m'a mis au monde et m'a fait faire cette profession de l'ordre de chevalerie et le vœu que j'ai fait de favoriser et secourir les nécessiteux et ceux qui sont opprimés par les grands. Mais, d'autant que je sais que l'une des parties de la prudence est que ce qui se peut faire d'amitié ne se fasse point par mal, je veux prier ces messieurs les gardes et commissaires qu'il leur plaise de vous délier et vous laisser aller en paix, car il n'en manquera pas d'autres à servir le roi en de meilleures occasions, pour ce qu'il me semble que c'est un cas étrange et cruel de faire esclaves ceux que Dieu et nature ont créés libres, et d'autant plus, Messieurs les gardes, ajouta don Quichotte, que ces misérables n'ont rien commis contre vous autres, et que chacun porte son péché ; il y a un Dieu au ciel qui n'oublie pas de châtier les méchans ni de récompenser les bons, joint qu'il n'est pas à propos que des hommes d'honneur soient bourreaux des autres, mêmement quand ils n'y ont point d'intérêt. Je vous demande ceci avec cette humilité et douceur, afin que, si vous le faites, j'aie sujet de vous en remercier ; et, au cas que vous n'y vouliez consentir de votre bon gré, cette lance et cette épée, par la valeur de mon bras, vous le feront bien faire par force.

— Voilà une plaisante badauderie, admirable résolution après tant de réflexion, répondit le commissaire ; vraiment vous avez

bonne grâce de vouloir que nous laissions aller les forçats du roi comme si nous avions l'autorité de les lâcher ou que vous l'eussiez pour nous le commander. Monsieur, passez votre chemin à la bonne heure, et redressez ce bassin que vous avez en la tête, et n'allez point chercher trois pieds au chat. — C'est vous qui êtes le chat, le rat et le poltron », répondit don Quichotte, et, aussitôt dit, aussitôt fait, se rua sur lui si promptement que, sans lui donner le loisir de se mettre en défense, il le renversa par terre, fort blessé d'un grand coup de lance ; et vint bien pour don Quichotte que c'étoit celui-là qui portoit l'escopette. Les autres gardes demeurèrent étonnés et indécis de cet accident inopiné ; mais, reprenant leurs esprits, ceux qui étoient à cheval mirent la main à leurs épées, et ceux de pied à leurs piques, et assaillent don Quichotte, qui les attendoit de pied ferme. Sans doute, son cas eût mal été, si les forçats, voyant l'occasion qui se présentoit de se mettre en liberté, ne l'eussent empoignée, tâchant de rompre la chaîne en laquelle ils étoient enfilés. Le tumulte et la révolte furent de telle sorte que les gardes, d'un côté pour accourir aux forçats qui se détachoient et d'autre part pour attaquer don Quichotte qui les assailloit, ne firent chose qui leur servît de rien. Sancho aida de son côté à délier Ginès de Passamont, qui fut le premier qui sauta en campagne libre et débarrassé, et, attaquant le commissaire, il lui ôta l'épée et l'escopette, avec laquelle visant tantôt à l'un, tantôt à l'autre, sans toutefois la lâcher, il ne demeura pas un des gardes en tout le camp, mais ils s'enfuirent tous, tant de l'escopette de Passamont que des coups de pierres que les forçats qui étoient déliés leur jetoient.

Sancho s'attrista fort de cette affaire, parce qu'il se représenta que ceux qui s'enfuyoient en donneroient avis à la Sainte-Hermandad, laquelle, au son du tocsin, enverroit incontinent ses ar-

chers pour chercher les malfaiteurs, et partant le dit à son maître, le priant qu'ils se départissent incontinent de là et se retirassent en la prochaine montagne. « Voilà qui est bon, dit don Quichotte, mais je sais bien ce qu'il faut à présent que l'on fasse » ; et, appelant les forçats, qui étoient tous en tumulte et avoient dépouillé le commissaire jusqu'à le laisser tout nu, ils se mirent à l'entour de lui pour voir ce qu'il lui plaisoit leur commander, et il leur dit ainsi : « C'est affaire à des personnes bien nées de reconnoître les bienfaits, et l'un des péchés où Dieu est le plus offensé, c'est l'ingratitude : je dis ceci, Messieurs, parce que vous avez déjà vu par expérience manifeste le bénéfice que vous avez reçu de moi pour récompense duquel je désire, et telle est ma volonté, que, ainsi chargés de cette chaîne que je vous ai ôtée du cou, vous vous mettiez soudain en chemin et vous en alliez à la cité du Toboso, et que là vous vous présentiez devant M Dulcinée du Toboso et lui disiez que son chevalier, qui est celui de la Triste Figure, se recommande à elle, et que vous lui racontiez de point en point tout ce qui s'est passé en cette fameuse aventure, jusqu'à vous avoir rendu la liberté tant désirée ; et, cela fait, vous vous en pourrez aller à la bonne aventure là où il vous plaira. »

Ginès de Passamont répondit pour tous et dit : « Monsieur notre maître et libérateur, il est du tout impossible d'accomplir ce que vous nous enjoignez, d'autant que nous ne pouvons aller tous ensemble par les chemins, mais seuls et séparés, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, tâchant de nous cacher aux entrailles de la terre pour n'être trouvés des archers de la Sainte-Hermandad, qui, sans doute, ne manqueront pas de nous poursuivre ; mais ce que vous pouvez faire, et est bien raison que vous le fassiez, c'est de convertir ce service et tribut de M Dulcinée du Toboso en une quantité d'Ave Maria et de Credo que nous dirons à votre inten-

tion, et cela se pourra accomplir de nuit et de jour, en fuyant ou en s'arrêtant, en paix ou bien en guerre ; mais de penser que nous nous en retournions aux marmites d'Égypte, je veux dire à reprendre notre chaîne et nous mettre en chemin du Toboso, ce seroit penser qu'il est nuit à présent, qu'il n'est pas encore dix heures du matin, et demander cela de nous, ce seroit comme demander des poires à un orme. — Et par la mort, dit don Quichotte, lequel étoit déjà en colère, Monsieur le fils de putain, don Ginésillo de Parapilla, ou comme vous vous appelez, vous irez tout seul, la queue entre les jambes et avec toute la chaîne sur votre dos. » Passamont, qui n'étoit pas bien endurant, étant déjà informé que don Quichotte n'étoit pas fort sage, puisqu'il avoit commis une telle folie que de leur vouloir donner la liberté, et se voyant ainsi maltraiter, fit de l'œil à ses compagnons, lesquels, se mettant un peu à l'écart, commencèrent à jeter tant et tant de pierres à don Quichotte qu'il avoit fort à faire à se couvrir de sa rondache ; et le pauvre Rossinante ne se soucioit non plus de l'éperon que s'il eût été fait de bronze. Sancho se mit derrière son âne, et s'en faisoit un rempart contre la nuée et la grêle qui tomboit sur tous deux. Don Quichotte ne put si bien se couvrir qu'ils ne l'assaillissent au corps de je ne sais combien de cailloux d'une telle force qu'ils le renversèrent par terre ; à peine fut-il tombé que l'écolier se rua sur lui, lui ôta le bassin de la tête, lui en donna trois ou quatre coups sur les épaules, et autant en frappa en terre, dont il le mit tout en pièces. Ils lui ôtèrent une casaque qu'il portoit par-dessus ses armes, et lui vouloient encore ôter son bas de chausses, si les grèves ne l'eussent empêché. Ils ôtèrent le gaban à Sancho, et, le laissant en pourpoint après avoir partagé les autres dépouilles de la bataille, ils s'en allèrent l'un deçà, l'autre delà, avec plus de besoin d'échapper à la Herman-

dad, qu'ils craignoient, que de se charger de chaînes et s'aller présenter devant M Dulcinée du Toboso. L'âne, Rossinante, Sancho et don Quichotte demeurèrent là tout seuls : l'âne la tête baissée, tout pensif et secouant de temps en temps les oreilles, pensant que la bourrasque des pierres qui lui persécutoient les oreilles ne fût pas encore finie ; Rossinante étendu auprès de son maître, car il avoit aussi été renversé par terre d'un autre coup de pierre ; Sancho tout nu et avec appréhension de la Sainte-Hermandad, et don Quichotte fort chagrin de se voir si mal accoutré par ceux-là mêmes à qui il avoit fait tant de bien.

1. Il doit y avoir là une allusion à quelque méfait du commissaire pendant le passage des galériens dans une taverne.

Première partie · XXIII

on Quichotte, se voyant si maltraité, dit à son écuyer Sancho : « J'ai toujours ouï dire que faire du bien à des vilains, c'est jeter de l'eau en la mer ; si j'eusse cru ce que tu m'as dit, j'eusse évité ce déplaisir, mais c'est fait ; patience, et soyons sages dorénavant. — Vous serez sage, répondit Sancho, autant que je suis Turc ; mais, puisque vous dites que, si vous m'eussiez cru, vous eussiez évité ce dommage, croyez-moi à cette heure, et vous en éviterez un autre plus grand : car je vous fais savoir qu'avec la Sainte-Hermandad il ne sert de rien d'user de chevalerie ni de prouesses, car elle ne se soucie non plus de tous les chevaliers errans qu'il y a au monde que de deux maravédis ; et sachez qu'il me semble déjà que les flèches de ses archers me bruissent autour des oreilles. — Tu es naturellement poltron, dit don Qui-

chotte ; mais, afin que tu ne dises pas que je suis opiniâtre et que je ne fais jamais rien de ce que tu me conseilles, je te veux croire pour ce coup et m'éloigner de la furie que tu redoutes tant ; mais il faut que ce soit avec condition que jamais, ni à la vie ni à la mort, tu ne diras à personne que je me sois retiré ou éloigné de ce danger par crainte, mais seulement pour te complaire et céder à tes prières ; que si tu dis autre chose, tu mentiras en cela, et dès à présent comme pour lors, et dès lors comme dès à présent, je te démens et dis que tu mens et mentiras toutes et quantes fois que tu le penseras ou que tu le diras, et ne me réplique pas davantage : car, rien qu'à penser que je m'écarte et retire de quelque péril, et principalement de celui-ci, qui semble avoir quelque apparence et ombrage de peur, je suis quasi sur le point de demeurer et d'attendre ici tout seul non seulement la Hermandad que tu dis et que tu crains, mais tous les frères des douze tribus d'Israël, et les sept jouvenceaux, et Castor et Pollux, et même tous les frères et fraternités qu'il y a au monde. — Monsieur, répondit Sancho, se retirer, ce n'est pas s'enfuir, ni attendre n'est sagesse, quand le péril est plus grand que ce qu'on en espère : c'est affaire à des gens sages et bien avisés de se conserver aujourd'hui pour demain et de ne pas hasarder tout en un tout ; et sachez qu'encore que je sois grossier et paysan, toutefois je possède quelque peu de ce que l'on appelle bon gouvernement, et de cette façon ne vous repentez pas d'avoir suivi mon conseil ; mais montez sur Rossinante, si vous pouvez, sinon je vous aiderai, et me suivez, car la raison me dit que nous avons à présent plus besoin des pieds que des mains. »

Don Quichotte monta à cheval sans plus lui répliquer une seule parole. Sancho, monté sur son âne, lui servant de guide, ils entrèrent en la montagne Noire par un endroit qui étoit près de

là, Sancho ayant intention de la traverser tout entière et s'en aller devers le Viso ou Almodovar del Campo et se cacher quelques jours entre ces âpres rochers et déserts, afin de n'être point trouvés si les archers de l'Hermandad les cherchoient. Et ce qui les encouragea de ce faire fut qu'ils virent que de l'escarmouche et mêlée des forçats étoit échappé le bissac des vivres qui étoit sur son âne, chose qui fut jugée pour miracle, considéré comme ces méchans avoient bien tout fouillé et revisité.

Cette nuit-là ils arrivèrent au milieu des entrailles de la montagne Noire, où Sancho trouva bon de demeurer la nuit et quelques jours aussi, au moins tant que dureroit la provision qu'il portoit ; et ainsi là passèrent la nuit entre deux rochers et entre plusieurs chênes-lièges qu'il y avoit là. Mais la fatale destinée, laquelle, selon l'opinion de ceux qui ne sont point éclairés de la lumière de la vraie foi, guide, assaisonne et compose tout à sa fantaisie, ordonna et disposa que Ginès de Passamont, ce fameux trompeur et larron, lequel étoit échappé de la chaîne par la vertu et la folie de don Quichotte, conduit par la peur de la Sainte-Hermandad, qu'il avoit toute raison d'appréhender, résolut de se cacher parmi ces montagnes, et sa fortune l'achemina, et sa crainte aussi, au même endroit où don Quichotte et Sancho Pança s'étoient retirés, et en ce temps et heure qu'il les put fort bien reconnoître, et au même point qu'il les laissa endormis. Et, comme les méchans sont toujours remplis d'ingratitude, que la nécessité contraint les personnes à faire ce qui ne se doit pas, et aussi que le remède présent l'emporte sur celui qui est à venir, Ginès, qui n'étoit nullement reconnoissant, ni n'avoit un brin de bon propos, s'avisa de dérober l'âne à Sancho Pança, ne se souciant pas de Rossinante, pour être une pièce aussi peu bonne à engager qu'à vendre.

Sancho Pança dormoit, il lui déroba son âne, et, devant qu'il fût jour, il se trouva trop loin pour pouvoir être rattrapé.

L'aurore sortit pour réjouir la terre et attrister Sancho Pança, parce qu'il trouva son grison disparu, si bien que, s'en voyant privé, il commença à faire les plus tristes et douloureuses plaintes du monde, et de telle sorte que don Quichotte s'éveilla aux cris et ouït qu'il disoit : « Ô fils de mes entrailles, né en ma propre maison, jouet de mes enfans, délices de ma femme, envie de mes voisins, soulagement de mes fardeaux, et finalement l'entretien et nourriture de la moitié de ma personne, car, de vingt-six maravédis que tous les jours il me gagnoit, je fournissois la moitié de ma dépense ! » Don Quichotte, oyant cette plainte et en sachant la cause, se mit à consoler Sancho avec les meilleures raisons qu'il lui fut possible, et le pria d'avoir patience, lui promettant de lui donner une lettre de change afin qu'on lui en délivrât trois en sa maison, de cinq qu'il y avoit laissés. Sancho se consola avec cela, essuya ses larmes, apaisa ses sanglots et remercia don Quichotte de la faveur qu'il lui faisoit.

Or celui-ci, se voyant entre ces montagnes, eut le cœur plein de joie, se représentant que ces lieux-là étoient fort à propos pour les aventures qu'il cherchoit. Il se remettoit en mémoire les merveilleux événemens qui, en semblables solitudes et déserts, étoient arrivés aux chevaliers errans. Il étoit si pensif et si transporté en ses imaginations qu'il ne se ressouvenoit d'autre chose ; Sancho non plus, de son côté, après qu'il lui sembla être en lieu de sûreté, n'avoit d'autre soin que de contenter son estomac des reliefs qui étoient demeurés de la dépouille des clercs, et suivoit ainsi son maître, chargé de tout ce que devoit porter le grison, et tout en marchant il tiroit toujours quelque chose du bissac et en

remplissoit sa panse ; et, tandis qu'il alloit de cette sorte, il ne se fût pas soucié pour un liard de rencontrer une autre aventure. Sur ce, il leva les yeux et vit que son maître étoit arrêté, et qu'il tâchoit de ramasser avec le bout de sa lance je ne sais quel paquet qui étoit tombé par terre, et il se hâta afin de lui aider, s'il en eût été besoin, et, au même temps qu'il arriva, il levoit avec la pointe de sa lance un coussin et une mallette qui y étoit attachée. Le tout étoit à moitié ou quasi tout à fait pourri et déchiré ; mais ils étoient si pesans qu'il fut nécessaire que Sancho s'avançât pour les prendre, et son maître lui commanda de voir ce qui étoit dedans. Sancho le fit fort promptement, et, encore que la mallette fût fermée d'une chaîne avec son cadenas, il vit à travers ce qui étoit rompu et pourri ce qui étoit dedans : c'étoient quatre chemises de fine toile de Hollande et autres linges, non moins curieux que propres ; il trouva en un mouchoir un bon petit tas d'écus d'or ; et, aussitôt qu'il les vit, il dit : « Béni soit le Ciel qui nous a adressé une aventure qui nous soit profitable. » Et, en fouillant davantage, il trouva des tablettes fort richement accommodées. Don Quichotte les lui demanda, et lui commanda de garder l'argent, et qu'il le prît pour lui. Sancho lui baisa les mains pour le remercier, et, dévalisant la mallette, en prit le linge et le mit au bissac de leur sac à provisions. Ce qui étant vu par don Quichotte, il dit : « Il m'est avis, Sancho, et il n'est pas possible qu'il en soit autrement, que quelque voyageur égaré doit avoir passé par cette montagne, et qu'il a été assailli par des brigands qui l'ont massacré, puis l'ont apporté enterrer en ce lieu si détourné et si caché. — Ce ne peut être cela, répondit Sancho, parce que, si c'eussent été des voleurs, ils n'eussent pas laissé cet argent ici. — Tu dis la vérité, dit don Quichotte, et par ainsi je ne devine pas bien ni ne comprends ce que ce peut être ; mais attends un

peu, et nous verrons s'il n'y a rien d'écrit en ces tablettes par où nous puissions trouver quelque trace, et venir en la connoissance de ce que nous désirons. » Il les ouvrit, et la première chose qu'il trouva écrit comme au brouillon, encore que de fort bons caractères, fut un sonnet qu'il lut tout haut, afin que Sancho l'ouît aussi, et vit qu'il disoit de cette manière.

SONNET

Ou le dieu des amours n'a point de connoissance,
Ou le cruel archer a par trop de rigueur,
Ou le feu dévorant qui ronge ma vigueur
N'est égal au sujet de ma dure souffrance.
Mais, si l'Amour est dieu, il n'a point d'ignorance
Et moins de cruauté. D'où part donc ma langueur ?
D'où vient l'excès du mal que j'endure en mon cœur,
Et que j'éprouve en moi si plein de violence ?
Je mentirois, Philis, de vous en accuser :
Avec tel mal tel bien ne peut sympathiser,
Et ne me vient d'en haut cette infortune dure.
Le plus sûr que j'y vois, c'est de bientôt périr
Car aux maux inconnus, c'est un fait d'aventure
D'y trouver le remède et de ne point mourir.

« Par ces rimes, dit Sancho, on ne sauroit rien entendre, si ce n'est que par ce fil qui est là on puisse tirer le peloton du tout. — Quel fil y a-t-il ici ? dit don Quichotte. — Il me semble, dit Sancho, que vous avez là nommé du fil. — Non pas, répondit don Quichotte, mais bien Philis, et sans doute c'est le nom de la dame de qui l'auteur de ce sonnet se plaint, et en bonne foi c'est un assez bon poète, ou je m'y connois peu. — Eh quoi ! dit Sancho, vous vous entendez donc aussi en rimes ? — Oui-da, et plus que

tu ne penses, dit don Quichotte, et tu le verras bien quand tu porteras une lettre écrite tout en vers, depuis le haut jusqu'en bas, à M Dulcinée du Toboso : car je veux que tu saches, Sancho, que tous ou la plupart des chevaliers errans du temps passé étoient grands poètes et grands musiciens ; ces deux talens, ou pour mieux dire grâces, sont essentiels aux amoureux errans : la vérité est que les rimes et compositions de vers des chevaliers du temps passé ont plus d'esprit qu'ils n'ont d'excellence. — Continuez de lire, dit Sancho, car vous trouverez quelque chose qui nous contentera. » Don Quichotte tourna le feuillet et dit : « Ceci est de la prose et semble une lettre. — Est-ce une lettre missive, Monsieur ? demanda Sancho. — Au commencement elle ne semble être que d'amours, répondit don Quichotte. — Eh bien ! Monsieur, lisez tout haut, dit Sancho, car je me plais fort à ces choses d'amours. — Je le veux », dit don Quichotte ; et, la lisant tout haut, comme Sancho l'en avoit prié, il vit qu'elle disoit de cette manière :

Ta fausse promesse et mon malheur certain me conduisent en lieu d'où tu entendras plus tôt les nouvelles de ma mort que les causes de mes plaintes. Tu m'as rejeté, ô ingrate ! pour un autre qui a plus de richesses que moi, mais qui n'a pas plus de valeur ; que si la vertu étoit une richesse que l'on estimât, je n'envierois point les richesses des autres, ni ne pleurerois mes propres infortunes. Ce que ta beauté avoit élevé, tes œuvres l'ont jeté par terre ; par celle-là je croyois que tu fusses un ange, et par celles-ci je connois que tu es femme. Demeure en paix, toi qui es cause de ma guerre, et fasse le Ciel que les tromperies de ton époux soient pour toujours cachées, afin que tu n'aies point de sujet de te repentir de ce que tu as fait, ni moi occasion de prendre vengeance de ce que je ne voudrois pas !

En achevant de lire cette lettre, don Quichotte dit : « Moins encore par cette lettre que par les vers se peut-il comprendre autre chose, sinon que qui l'a écrite est quelque amant dédaigné » ; et, feuilletant quasi tout le livret, il trouva d'autres vers et d'autres lettres, dont il en put lire les unes et non les autres ; mais ce qu'elles contenoient toutes étoit des plaintes, lamentations et défiances, des contentemens et des déplaisirs, des faveurs et dédains, les uns célébrés et les autres déplorés.

Et, pendant que don Quichotte feuilletoit le livre, Sancho revisitoit la mallette, sans laisser un seul recoin en icelle ni au coussinet qu'il ne cherchât et sondât, ni couture qu'il ne défît, ni houppe de laine qui ne fût cardée et peignée, afin qu'il n'y restât rien par faute de diligence ou de soin, tant avoient excité en lui de friandise les écus qu'il avoit trouvés, et il y en avoit plus de cent. Et, encore qu'il ne trouvât rien de plus que ce qu'il avoit trouvé, il tint pour bien employés les tours de la couverture, le vomissement du breuvage, les bénédictions des pieux, les coups de poing du muletier, la perte du bissac, le larcin de son gaban, et toute la faim, la soif et la lassitude qu'il avoit endurées au service de son bon maître, lui étant avis qu'il étoit plus que bien payé par ce bien qu'il avoit reçu de la délivrance de la trouvaille.

Il demeura un grand désir au chevalier de la Triste Figure de savoir qui étoit le maître de la mallette, conjecturant par le sonnet, par la lettre, par les pièces d'or et par les bonnes chemises, que le tout devoit appartenir à quelque amoureux de qualité, que les dédains et mauvais traitemens de sa maîtresse avoient conduit à quelque fin désespérée. Mais, comme il ne paroissoit en ce lieu inhabitable et scabreux aucune personne de qui on pouvoit être informé, il n'eut autre soin que de passer outre sans

tenir de chemin que celui qui plaisoit à Rossinante, qui étoit par où il pouvoit cheminer, ayant toujours cette imagination qu'il ne se pouvoit faire que par ces landes il ne lui arrivât quelque étrange aventure. Marchant donc ainsi en cette pensée, il vit qu'au sommet d'une montagne qui se présentoit devant ses yeux un homme alloit sautant de rocher en rocher, et d'un buisson à l'autre avec une extrême légèreté. Il se représenta qu'il étoit tout nu, qu'il avoit la barbe noire et épaisse, les cheveux touffus et mêlés, les pieds et les jambes sans aucune chaussure ; il avoit les cuisses couvertes de certaines chausses qui paroissoient de velours tanné, mais celles-ci tellement déchirées qu'on lui voyoit la chair nue en plusieurs endroits. Il avoit la tête découverte, et, bien qu'il passât de la vitesse que je vous ai dite, néanmoins le chevalier de la Triste Figure vit et remarqua toutes ces particularités ; et, encore qu'il tâchât de le suivre, il ne le put pas faire, parce qu'il n'étoit pas permis à la foiblesse de Rossinante d'aller par ces lieux si âpres et fâcheux, et d'autant plus qu'il étoit de lui-même trotte-menu et un peu flegmatique. Don Quichotte s'imagina tout aussitôt que c'étoit là le maître du coussin et de la mallette, et se proposa en soi-même de le chercher, encore qu'il dût rester un an parmi ces montagnes à le faire ; et ainsi il commanda à Sancho de descendre de son âne et de couper par un des côtés de la montagne et que lui iroit de l'autre, et que par cette diligence il se pourroit faire qu'ils rencontrassent cet homme qui s'étoit en si grande hâte ôté de devant eux. « Je ne pourrai faire cela, dit Sancho, parce qu'en m'éloignant de vous la crainte vient incontinent m'assaillir avec mille sortes de sursauts et de visions ; et que ce que je vous dis vous serve d'avis, afin que dorénavant vous ne m'éloigniez pas d'un doigt de votre présence. — Ainsi sera-t-il fait, dit le chevalier de la Triste-Figure ; je suis

fort content de ce que tu te veux servir de mon courage, lequel ne te manquera jamais, encore que l'âme te manque du corps ; viens-t'en à cette heure après moi, peu à peu, ou comme tu pourras, et fais des lanternes de tes yeux : nous ferons le tour de cette petite montagne, et peut-être rencontrerons-nous cet homme que nous avons vu, lequel, sans aucun doute, n'est autre que le maître de ce que nous avons trouvé. » À quoi Sancho répondit : « Il seroit beaucoup meilleur que nous ne le cherchassions point, parce que, si nous le trouvions et que d'aventure ce fût le maître de cet argent, il est clair qu'il me le faudra rendre, et partant il seroit meilleur, sans faire cette inutile diligence, que je le possédasse de bonne foi, jusqu'à ce que, par une autre voie moins curieuse et moins diligente, son vrai maître et seigneur parût, et peut-être que cela arriveroit en un temps que je l'aurois dépensé, et lors le roi m'affranchiroit. — Tu te trompes en cela, Sancho, répondit don Quichotte, car, puisque nous sommes tombés en soupçon de qui en est le maître, nous sommes quasi plutôt obligés à le chercher et à le lui rendre ; et, quand même nous ne le chercherions pas, le grand et véhément soupçon que nous avons qu'il le soit nous rend aussi coupables que s'il l'étoit ; tellement que, Sancho mon ami, n'aie point de regret de le chercher, pour ce que je serai relevé d'une grande peine si je le trouve. » Et, disant cela, il piqua Rossinante, et Sancho le suivit à pied et tout chargé qu'il étoit, grâce à Dieu et à Ginésillo de Passamont.

Ayant tourné une partie de la montagne, ils trouvèrent en un ruisseau une mule sellée et bridée, par terre, morte et à demi mangée des chiens et piquée des choucas, ce qui confirma davantage le soupçon qu'ils avoient que celui qui fuyoit devant eux étoit le maître de la mule et du coussin. Or, comme ils s'amusoient à le regarder, ils ouïrent un sifflement comme d'un berger

qui gardoit des troupeaux ; et tout au même instant parurent à leur main gauche un bon nombre de chèvres, et après elles, sur le haut de la montagne, venoit le chevrier qui les gardoit, lequel étoit un homme assez âgé. Don Quichotte l'appela à haute voix et le pria de descendre au lieu où ils étoient ; et lui répondit à grands cris, leur demandant qui les avoit amenés en ce lieu peu ou nullement fréquenté, ni foulé d'autres pieds que de ceux des chèvres ou des loups, et d'autres bêtes qui alloient par ces déserts. Sancho lui répondit qu'il descendît et qu'ils lui rendroient bon compte de tout. Le chevrier descendit, et, en arrivant où don Quichotte étoit, dit : « Je gage que vous vous amusez à regarder la mule de louage qui est morte en cette fondrière, et de bonne foi il y a déjà six mois qu'elle est là. Dites-moi, n'avez-vous point rencontré son maître par là ? — Nous n'avons rencontré personne, répondit don Quichotte, nous avons seulement trouvé un coussin et une petite mallette qui ne sont pas fort loin d'ici. — Je l'ai aussi trouvée, répondit le berger, mais je ne l'ai pas voulu relever, ni seulement en approcher, craignant de me méprendre et qu'on ne dît que je l'eusse dérobée : car le diable est subtil, et quelquefois il sort sous les pieds à la personne, chose qui la fait choper et tomber, sans savoir comment oui ni comment non. — C'est cela même que je dis, répondit Sancho : car je l'ai aussi trouvée, mais je n'en ai pas voulu approcher à un jet de pierre près ; je l'ai laissée là tout comme elle étoit, car je ne veux point de chien qui ait de sonnette au cou. — Dites-moi, bonhomme, dit don Quichotte, savez-vous point qui est le maître de toutes ces choses ici ? — Ce que je peux vous en dire, répliqua le chevrier, c'est qu'il y a environ six mois, un peu plus ou un peu moins, il vint à une loge de bergers, distante de ce lieu-ci comme vous pourriez dire de trois lieues, un jeune homme de belle taille et de

gentille disposition, lequel étoit monté sur cette mule qui est là morte, et avec le même coussin et la mallette que vous avez trouvés et auxquels vous n'avez point touchés. Il nous demanda quel endroit de cette montagne étoit le plus âpre et le plus caché : nous lui dîmes que c'étoit celui-ci où nous sommes à présent, et c'est la vérité, parce que, si vous entrez une demi-lieue plus avant, peut-être n'en pourrez-vous pas trouver la sortie, et je suis émerveillé comment vous avez pu venir ici, car il n'y a ni voie ni sentier qui y conduise les personnes. Je dis donc que ce jeune homme, oyant notre réponse, tourna bride et s'en alla vers le lieu que nous lui avions montré, nous laissant tous fort satisfaits de sa bonne mine, émerveillés de sa demande, et encore plus de le voir ainsi cheminer en hâte et s'en retourner vers la montagne ; depuis ce temps-là nous ne l'avons point vu, sinon il y a quelques jours qu'il rencontra un de nos bergers, duquel s'approchant sans dire mot, il l'attaqua et lui donna force coups de poing et de pied, et ensuite il s'en alla droit à l'ânesse de notre bagage et prit tout le pain et le fromage qu'elle portoit ; et, ayant fait cela, il rentra d'une étrange vitesse en la montagne. Comme nous sûmes cela, quelques-uns d'entre nous autres chevriers, nous allâmes en sa quête quasi deux jours, par le plus épais de cette montagne, à la fin desquels nous le trouvâmes fourré au creux d'un gros et fort chêne-liège, duquel il sortit et s'en vint à nous, avec beaucoup de douceur, ayant son vêtement tout déchiré et le visage défiguré et brûlé par le soleil, tellement qu'à grand'peine l'eussions-nous pu reconnoître, si ce n'eût été que les habits, encore que tout déchirés, par la ressouvenance que nous en avions, nous donnèrent à entendre que c'étoit celui que nous cherchions. Il nous salua courtoisement, et en peu de mots, mais avec de fort bonnes raisons, il nous dit que nous ne nous étonnassions point de le voir

aller en cet état, parce qu'il lui convenoit de faire ainsi pour accomplir une certaine pénitence qui lui avoit été imposée pour ses grands péchés. Nous le priâmes de nous dire qui il étoit, mais jamais nous ne pûmes gagner cela sur lui. Nous le requîmes aussi de nous dire en quel lieu nous le trouverions, afin que, quand il auroit besoin de nourriture (de laquelle il ne se pouvoit passer), nous lui en donnassions, et que nous lui en porterions avec beaucoup d'amour et de soin ; que, s'il ne lui plaisoit de nous le dire, au moins il vînt en demander, et non pas l'ôter de force aux bergers. Il nous remercia de notre offre, nous demanda pardon des violences passées, et promit de demander ses nécessités dorénavant pour l'amour de Dieu sans faire aucun déplaisir à personne. Quant à ce qui touchoit le lieu de sa retraite, il dit qu'il n'en avoit point d'autre que celle que lui offroient l'occasion et la commodité qu'il trouvoit, quand la nuit le surprenoit, et il acheva son discours en pleurant si amèrement que nous autres qui l'avions écouté eussions bien été de pierre si nous ne l'eussions accompagné à pleurer, considérant comment nous l'avions vu la première fois, et le voyant en l'état où il étoit alors, parce que, comme j'ai dit, c'étoit un fort gentil et gracieux jeune homme, et qui montroit en ses courtoises et belles raisons être une personne bien née et bien apprise : car, quoique nous autres qui l'écoutions fussions rustiques, sa gentillesse étoit si grande qu'elle suffisoit pour le donner à connoître à la rusticité même. Or, étant au milieu de son discours, il s'arrêta, demeura comme muet, et ficha les yeux en terre un bon espace de temps, pendant lequel nous nous tînmes tout cois et en suspens, attendant pour voir ce qui arriveroit de ce transport, avec une grande pitié de le voir, d'autant que, par les gestes qu'il faisoit, ouvrant les yeux, les tenant fichés à regarder la terre un bien longtemps sans remuer les paupières,

et puis d'autres fois les refermant, serrer les lèvres et froncer les sourcils, nous connûmes facilement que quelque accident de folie lui étoit survenu ; mais il nous donna bientôt à entendre que ce que nous pensions étoit vrai, parce qu'avec une grande furie il se leva de terre où il s'étoit couché, et se rua sur le premier qu'il trouva près de lui, d'une telle force et rage que, si nous ne le lui eussions ôté des mains, il l'eût tué à coups de poing et à belles dents. Il faisoit tout cela en disant : « Ah ! parjure et déloyal Fernand, c'est ici, c'est ici que tu me payeras le grand tort que tu m'as fait ! ces mains t'arracheront le cœur, auquel logent et ont leur demeure toutes les méchancetés ensemble, principalement la fraude et la tromperie. » Et il ajoutoit encore beaucoup d'autres raisons à celles-ci, lesquelles s'acheminoient toutes à dire du mal de ce Fernand, et à le taxer et accuser de trahison et de parjure. Nous le lui ôtâmes donc, mais non sans peine, et lui, sans nous répliquer une seule parole, se départit d'avec nous et s'en alla tout courant se cacher parmi des halliers et des bruyères, tellement qu'il nous ôta le moyen de le suivre. Par là nous conjecturâmes que sa folie le prenoit à certains temps et que quelqu'un qui s'appeloit Fernand lui devoit avoir rendu quelque mauvais office, et aussi fâcheux que le démontroit l'état auquel il l'avoit réduit. Toutes ces choses ont été depuis ce temps-là confirmées, toutes les fois, qui ne sont pas en petit nombre, qu'il est allé au-devant des bergers, tantôt pour leur demander par amitié de ce qu'ils portent à manger, et d'autres fois pour le leur arracher de force, parce que, quand son accès de folie le prend, encore que les bergers lui offrent de bon gré ce qu'ils ont, il ne l'accepte pas, mais le leur prend à coups de poing ; et, lorsqu'il revient en son bon sens, il leur en demande pour l'amour de Dieu, avec douceur et courtoisie, et leur en rend grâces la larme à l'œil. Et je vous dis

en vérité, Messieurs, poursuit le chevrier, que nous résolûmes hier, moi et quatre jeunes bergers, dont deux mes valets et deux mes amis, de l'aller chercher jusques à tant que nous le trouvions, et, l'ayant trouvé, soit de force ou de bon gré, nous le mènerons à la ville d'Almodovar, qui est à huit lieues d'ici, et là nous le ferons guérir, au cas qu'il y ait remède à son mal, ou pour le moins nous saurons qui il est lorsqu'il sera en son bon sens, et s'il a des parens que l'on puisse avertir de sa disgrâce. Voilà, Messieurs, ce que je vous peux dire touchant ce que vous m'avez demandé ; et sachez que le maître de ces choses que vous avez trouvées est celui-là même que vous avez vu passer tout nu et d'une telle vitesse » : car don Quichotte leur avoit déjà dit comment il avoit vu passer cet homme sautant par la montagne de côté et d'autre.

Notre chevalier demeura fort étonné de ce qu'il avoit entendu dire au chevrier, ce qui lui augmenta encore le désir de savoir qui étoit ce malheureux fou, et proposa en soi-même ce qu'il avoit déjà pensé, qui étoit de le chercher par toute la montagne, sans laisser ni coin ni caverne qu'il ne visitât, jusqu'à tant qu'il l'eût trouvé ; mais la fortune en disposa mieux qu'il ne pensoit ni n'espéroit, parce qu'au même instant, par une gorge de la montagne qui répondoit au lieu où ils étoient, parut le jeune homme qu'il cherchoit, lequel venoit se disant à lui-même des choses qui ne pouvoient être entendues de près, par conséquent encore moins étant éloigné. Son vêtement étoit tel qu'il a été dépeint, fors seulement qu'arrivant près d'eux, don Quichotte reconnut qu'un collet tout déchiré qu'il portoit étoit d'ambre ; par où il finit de se persuader que la personne qui portoit de tels habits ne devoit pas être de basse qualité. Le jeune homme, étant arrivé près d'eux, les salua d'une voix brusque et âpre, mais toutefois avec beau-

coup de courtoisie. Don Quichotte lui rendit son salut avec non moins de civilité, et, mettant pied à terre d'une gentille contenance et bonne grâce, l'alla embrasser et le tint un bon espace de temps étroitement entre ses bras, comme si de longtemps il l'eût connu. L'autre, que nous pouvons bien appeler le Déchiré de la Mauvaise Mine (comme don Quichotte le chevalier de la Triste-Figure), après s'être laissé embrasser, le recula un peu de soi, et, ayant mis les mains sur les épaules de don Quichotte, le regarda un peu, comme voulant voir s'il le reconnoissoit, n'étant peut-être pas moins étonné de voir la figure, la taille et les armes de don Quichotte que don Quichotte l'étoit de le voir. Bref, le premier qui parla après cet embrassement fut le Déchiré, lequel dit ce qui se rapportera ci-après.

1. Sierra Morena, montagne noire.

2. Les condamnés de la Sainte-Hermandad étaient attachés à un poteau et tués à coups de flèches. Mue par un sentiment d'humanité relative, Isabelle la Catholique voulut, pour abréger leur supplice, qu'on leur donnât préalablement un tour de garrot.

3. Il y a dans le texte, entre Hermandad et hermanos (frères), un rapprochement de mots impossible à rendre en français.

4. Le proverbe espagnol dit : Par le fil se tire le peloton, c'est-à-dire que par l'échantillon on connaît toute la pièce.

5. Ce collet d'ambre était un pourpoint parfumé.

Première partie · XXIV

’histoire raconte que l’attention avec laquelle don Quichotte écoutoit le pauvre chétif chevalier de la montagne étoit fort grande, et qu’icelui, poursuivant son discours, dit : « Certainement, Monsieur, qui que vous soyez, car je ne vous connois point, je vous remercie de la courtoisie dont vous avez usé en mon endroit, et je désirerois me trouver en termes que je vous pusse servir, et reconnoître plus qu’avec la volonté celle que vous avez montré me porter au bon accueil que vous avez fait ; mais ma fortune ne veut me donner autre chose pour correspondre aux bonnes œuvres que vous me faites, sinon de bons désirs d’y satisfaire. — Ceux que j’ai sont de vous rendre du service, dit don Quichotte, tellement que j’avois résolu de ne sortir de ces montagnes que je ne vous eusse trouvé, et su de vous si, à la douleur que vous montrez avoir en votre étrange façon de vivre, il se pouvoit trouver quelque espèce de remède ; et, s’il en étoit besoin, de le chercher avec toute la diligence possible. Et, au cas que votre malheur fût de ceux qui ont fermé la porte à toute sorte de consolation, j’avois pensé de vous aider à le pleurer et plaindre du mieux possible : car c’est quelque consolation aux malheurs de trouver qui en ait compassion. Et, si ma bonne intention mérite d’être reconnue par quelque genre de courtoisie, je vous supplie, Monsieur, par la grande qui est en vous, et en même temps je vous conjure par la chose que vous avez le plus aimée ou aimez en ce monde de me dire qui vous êtes, et le sujet qui vous a conduit à vivre et à mourir en ces lieux solitaires comme une bête brute, puisque vous demeurez parmi elles autant aliéné de vous-même que le démontrent votre habit et votre personne ; et je vous jure, ajouta don Quichotte, par l’ordre de chevalerie que j’ai

reçu, quoique indigne et pauvre pécheur, et par la profession de chevalier errant que je fais, que, si en cela, Monsieur, vous me voulez complaire, je vous servirai avec autant de bonne volonté et aussi véritablement que m'y oblige ma qualité, soit en apportant du remède à votre disgrâce, s'il y en a, ou bien en vous aidant à la pleurer, ainsi que je vous ai promis. »

Le chevalier du Bois, oyant parler en cette sorte celui de la Triste-Figure, ne faisoit autre chose sinon le regarder et contempler depuis le haut jusqu'en bas, et, après qu'il l'eut bien considéré, il lui dit : « Si vous avez de quoi me donner à manger, pour l'amour de Dieu donnez-m'en : car, après avoir mangé, je ferai tout ce qu'il vous plaira en reconnoissance de tant de bonne volonté que vous m'avez ici démontrée. » Tout à l'instant Sancho tira de son sac, et le berger de sa mallette, de quoi satisfaire et contenter la faim du pauvre Déchiré, lequel mangea de ce qu'ils lui donnèrent comme une personne transportée, et avec tant de hâte qu'un morceau ne faisoit pas place à l'autre, car il engloutissoit plutôt qu'il n'avaloit ; et, pendant qu'il mangeoit, ni lui ni ceux qui le regardoient ne disoient un seul mot. Or, comme il eut achevé de manger, il leur fit signe qu'ils le suivissent, comme ils firent, et il les mena en un petit pré vert qui n'étoit pas fort loin de là, au-dessous d'un rocher ; et, y étant arrivé, il se coucha par terre sur l'herbe, et les autres en firent de même, et le tout sans que personne d'eux parlât aucunement jusqu'à ce que le Déchiré, après s'être accommodé en sa place, dit : « Si vous désirez savoir, Messieurs, en peu de paroles la grandeur de mes misères, il faut que vous me promettiez de n'interrompre point par aucune question ni autrement le fil de ma triste histoire, parce qu'au même point que vous le ferez je finirai mon conte. » Ces paroles du Déchiré ramenèrent en mémoire à don Quichotte la fable que son

écuyer lui avoit racontée, lorsqu'il ne se put ressouvenir du nombre des chèvres qui avoient passé la rivière et que l'histoire demeura en suspens. Mais, retournant au Déchiré, il poursuivit, disant : « Cet avertissement que je vous fais est parce que je voudrois achever promptement le discours de mes disgrâces : car, de les ramener à ma mémoire, cela ne me sert d'autre chose que d'y en ajouter d'autres de nouveau ; et tant moins vous me ferez de questions, plus tôt achèverai-je de vous les dire, encore que je n'omettrai rien qui soit d'importance pour contenter entièrement votre désir. » Don Quichotte le lui promit au nom de tous les autres ; et lui, sur cette assurance, commença en cette manière :

« Mon nom est Cardénio, ma patrie l'une des meilleures villes de cette Andalousie, ma race noble, mes parens riches ; et mon malheur si grand qu'ils l'ont dû pleurer et mon lignage ressenti, sans l'avoir pu diminuer ni alléger avec toutes leurs richesses et moyens : car les biens de la fortune servent de bien peu pour remédier aux infortunes qui viennent d'en haut. Il demeuroit en cette même ville un ange du ciel, auquel l'amour avoit colloqué toute la gloire que j'eusse pu désirer. Telle est la beauté de Lucinde, fille aussi noble et aussi riche que moi, mais qui a plus de bonheur et moins de fermeté qu'on n'en devoit à mes honnêtes pensées. J'aimai cette Lucinde et l'adorai dès mes tendres et jeunes ans ; et elle aussi m'aimoit avec toute la sincérité et la bonne volonté que son peu d'âge lui permettoit. Nos pères savoient nos intentions et n'en étoient pas marris, parce qu'ils voyoient bien que, si elles passoient outre, elles ne pouvoient avoir d'autre but que de nous marier ensemble ; chose que l'égalité de notre lignage et de notre richesse faisoit trouver fort bien à propos. L'âge crût, et avec lui l'amour de tous deux, tellement qu'il sembla au père de Lucinde que par prudence il étoit obligé à

me refuser l'entrée de sa maison ; imitant quasi en cela les père et mère de cette Thisbé tant chantée par les poètes. Et ce refus ne fit autre chose sinon ajouter flamme à flamme, et désir à désir : car, encore qu'ils imposassent silence à la langue, ils ne le purent pas faire à la plume, laquelle, avec plus de liberté que la langue, fait entendre à qui elle veut ce qui est enclos dedans l'âme : car souvent la présence de la chose aimée trouble et rend muette l'intention la plus résolue et la langue la plus hardie. Ah ! Dieu ! et combien de billets lui écrivis-je ! Combien de douces et honnêtes réponses en eus-je ! Combien de chansons composai-je, et combien de vers amoureux où l'âme déclaroit et expliquoit ses sentimens, peignoit ses ardens désirs, entretenoit ses souvenirs et récréoit sa volonté ! En réalité, me voyant à l'extrémité, et que mon âme se consumoit du désir de la voir, je me résolus d'achever en un instant ce qui me sembloit être plus convenable pour obtenir ma désirée et méritée récompense : ce fut de la demander à son père pour légitime femme et épouse, comme je fis. À quoi il me répondit qu'il me remercioit bien fort de la volonté que j'avois de lui faire honneur et me faire honneur par son alliance, mais que, mon père étant en vie, c'étoit à lui à qui à juste droit il appartenoit de faire cette demande ; parce que, si ce n'étoit de sa volonté et de son plein consentement, Lucinde n'étoit pas pour être prise ni donnée à la dérobée. Je lui rendis grâces de sa bonne affection, m'étant avis qu'il avoit raison en ce qu'il disoit, et que mon père y consentiroit dès que je lui en parlerois.

« Avec cette intention, tout à l'instant même je m'en allai trouver mon père pour lui déclarer mon désir ; et, au même temps que j'entrai en la chambre où il étoit, je le trouvai qui tenoit une lettre tout ouverte en sa main, laquelle il me bailla devant que je lui disse une seule parole, et me dit : « Cardénio, tu verras par

cette lettre la volonté que le duc Richard a de te protéger. » Ce duc Richard, comme vous autres, Messieurs, devez savoir, est un des grands d'Espagne, lequel a ses terres au meilleur endroit de cette Andalousie. Je pris et lus la lettre, laquelle étoit si pressante que j'eusse trouvé moi-même mauvais que mon père n'eût pas accompli le contenu d'icelle. Il lui mandoit qu'il m'envoyât promptement où le duc étoit, lequel désiroit que je fusse le compagnon et non pas le serviteur de son fils aîné, et qu'il prenoit la charge de me colloquer en un état correspondant à l'estime qu'il faisoit de ma personne. Je lus cette lettre et devins muet en la lisant, et encore plus quand j'ouïs que mon père me dit : « Cardénio, tu partiras d'ici à deux jours pour faire la volonté du duc ; rends grâces à Dieu de ce qu'il t'ouvre le chemin par lequel tu pourras obtenir ce que je sais que tu mérites. » À ces raisons il en ajouta encore d'autres qui étoient les conseils d'un père. Le terme de mon départ arriva : je parlai une nuit à Lucinde, et lui dis tout ce qui se passoit. Je fus aussi voir son père, le suppliant qu'il retardât et différât pour quelques jours de l'établir, jusqu'à ce que je visse ce que le duc Richard désiroit de moi. Il me le promit, et elle me le confirma par mille sermens et mille pâmoisons. Finalement je m'en vins où le duc Richard étoit, duquel je fus si bien reçu et traité que tout aussitôt l'envie commença à faire son office ordinaire, parce que tous les anciens serviteurs de la maison m'en portoient, leur étant avis que les démonstrations que le duc Richard faisoit de me vouloir gratifier devoient être à leur préjudice. Mais celui qui reçut le plus de contentement de ma venue, ce fut le second fils du duc appelé Fernand, jeune homme gaillard, gentil, libéral et amoureux, lequel en peu de temps me prit en telle amitié qu'il donnoit assez à dire à tous ; et, encore que l'aîné m'aimât bien et me fît de grandes faveurs, cela n'attei-

gnoit point au degré de l'amitié que Fernand me portoit, et à l'extrémité du bon traitement qu'il me faisoit. Or, le fait est que, comme entre les amis il n'y a rien de secret qu'on ne se communique, et que la privauté que j'avois avec Fernand se convertissoit en amitié, il me déclaroit toutes ses pensées, spécialement un sentiment amoureux qui l'inquiétoit grandement. Il aimoit fort la fille d'un laboureur vassal de son père, lequel étoit fort riche ; elle étoit si belle, si sage, si discrète et si honnête, que personne de tous ceux qui la connoissoient ne pouvoit résoudre en laquelle de ces choses elle étoit le plus parfaite, ou excelloit le plus. Ces parties si rares de la belle vassale réduisirent à tels termes les désirs de don Fernand qu'il se délibéra, pour pouvoir venir à bout de cette fille et vaincre son honnêteté, de lui donner parole d'être son époux, car autrement c'étoit rechercher l'impossible. Moi, étant obligé de son amitié, je tâchai par les meilleures raisons que je sus lui alléguer, et avec les plus vifs exemples que je pus lui représenter, de l'empêcher et détourner d'un tel projet. Mais, voyant que cela ne servoit de rien, je me résolus de déclarer l'affaire au duc Richard, son père ; de quoi don Fernand, comme fin et subtil, se douta et eut crainte, parce qu'il lui sembloit que j'étois obligé, par le devoir d'un bon serviteur, de ne tenir secrète une chose si fort au préjudice de l'honneur de monseigneur le duc ; et ainsi, pour m'en divertir et me tromper, il me dit qu'il ne trouvoit autre meilleur remède pour pouvoir éloigner de sa mémoire la beauté qui le rendoit si sujet que de s'absenter pour quelques mois, et qu'il vouloit que l'absence fût que nous nous en vinssions tous deux chez mon père, sous ombre qu'ils diroient au duc qu'ils venoient voir et acheter de fort bons chevaux qu'il y avoit en notre ville, qui est la mère des meilleurs du monde. À grand'peine lui ouïs-je dire ceci, qu'étant poussé de mon affec-

tion, encore que sa délibération n'eût été si bonne, je l'eusse néanmoins approuvée pour l'une des plus certaines qui se fussent pu imaginer à cause de la bonne occasion et commodité qui s'offroit de retourner voir ma Lucinde. Avec cette pensée et désir, j'approuvai son avis et encourageai sa résolution, lui disant qu'il l'effectuât le plus brièvement qu'il lui seroit possible, parce qu'en effet l'absence faisoit toujours son office en dépit des plus fermes pensées. Mais, lorsqu'il me vint dire ceci, ainsi que l'on sut depuis, il avoit joui de la fille du laboureur sous titre d'époux, et attendoit l'occasion de se découvrir sans aucun danger, appréhendant ce que le duc son père feroit lorsqu'il sauroit la folie qu'il avoit commise. Il advint donc que, comme l'amour chez les jeunes hommes pour la plupart n'est pas amour, mais un appétit, lequel ayant pour fin dernière le plaisir, lorsqu'ils viennent à l'obtenir, ce qui sembloit auparavant amour s'achève et s'en retourne en arrière, d'autant qu'il ne peut passer outre la borne que nature y a mise, laquelle borne n'a point été plantée à ce qui est véritablement amour ; je veux dire que, tout aussitôt que don Fernand eut joui de la fille du laboureur, ses désirs s'apaisèrent et ses affections se refroidirent, et, si auparavant il feignoit de se vouloir absenter pour y remédier, alors il tâchoit à bon escient de s'en aller pour ne les mettre à exécution. Le duc lui donna congé et me commanda de l'accompagner ; nous vînmes en notre ville, où mon père reçut Fernand selon sa qualité ; je vis tout aussitôt Lucinde, et mes désirs commencèrent à revivre, encore qu'ils n'eussent point été morts ni assoupis, et, de malheur pour moi, je les communiquai à don Fernand, parce qu'il me sembla que, pour raison de la grande amitié qu'il me montroit, je ne lui devois rien celer. Je lui louai la beauté, la bonne grâce et la discrétion de Lucinde, de telle sorte que ces louanges émurent en lui un désir de

voir une damoiselle ornée de tant d'attraits. Las ! pauvre moi ! je voulus contenter ce désir, la lui montrant un soir à la clarté d'un flambeau par une fenêtre où nous avions accoutumé de nous parler tous deux. Il la vit, et ce fut un tel essai qu'il mit en oubli toutes les beautés qu'il avoit vues jusques alors. Il devint muet, perdit le sentiment, demeura tout étonné, et finalement en devint éperdument amoureux, comme vous le verrez par la suite du discours de ma mésaventure. Et, pour lui plus allumer le désir, lequel il me celoit et étant tout seul il découvroit au ciel, la fortune voulut qu'il trouvât un jour un billet d'elle, par lequel elle me sollicitoit que je la demandasse à son père en mariage : il lui sembla si discret, si honnête et si plein d'amour, qu'en le lisant il me dit qu'en la seule Lucinde étoient encloses toutes les grâces de beauté et d'entendement qui étoient départies à tout le reste des femmes du monde. C'est bien la vérité que je veux confesser à cette heure, qu'encore que je visse avec combien de raison don Fernand louoit Lucinde, il me fâchoit d'ouïr ces louanges de sa bouche, et je commençai à craindre et à me défier de lui à bonne raison, car il ne se passoit moment qu'il ne voulût que nous parlassions de Lucinde, et en entamoit toujours le propos, encore qu'il le tirât par les cheveux, ce qui éveilloit en moi un je ne sais quoi de jalousie, non pas que j'appréhendasse aucun revers de la bonté et de la foi de Lucinde, ce nonobstant ma fortune me faisoit craindre ce dont elle-même m'assuroit. Don Fernand tâchoit toujours de lire les lettres que j'écrivois à Lucinde et les réponses qu'elle me faisoit, sous ombre, à ce qu'il disoit, de prendre un grand plaisir à voir la discrétion de tous deux.

« Or, il advint que, Lucinde m'ayant demandé un livre de chevalerie pour lire, qui étoit Amadis de Gaule qu'elle affectionnoit fort… » Don Quichotte n'eut pas sitôt ouï appeler un livre de che-

valerie qu'il dit : « Pourvu que vous m'eussiez dit au commencement de votre histoire que Sa Grâce la señora Lucinde étoit affectionnée à lire des livres de chevalerie, il n'étoit pas besoin d'autre chose pour me donner à connoître l'élévation de son entendement, car elle ne l'eût pas eu si bon que vous l'avez dépeint, si elle n'eût pris du contentement à une si savoureuse lecture : de sorte que pour moi il n'est aucun besoin d'employer plus de paroles à me déclarer sa beauté, sa valeur et son intelligence, car, entendant seulement son affection, je la confirme et la tiens pour la plus belle et spirituelle femme du monde ; et voudrois, Monsieur, qu'avec Amadis de Gaule vous lui eussiez envoyé aussi le bon don Roger de Grèce : car je sais que M Lucinde eût reçu un grand contentement de Daraïde et de Garaya, et des finesses d'esprit du pasteur Darinel, et de ces admirables vers de ses Bucoliques, chantées et représentées par lui avec tant de bonne grâce, de finesse et de laisser aller ; mais un temps viendra que cette faute se réparera, et il ne tardera pas davantage à faire cette répartition qu'autant qu'il vous plaira vous en venir avec moi en mon village, là où je vous pourrai mettre entre les mains plus de trois cents livres, qui sont les délices de mon âme et l'entretien de ma vie, encore que je tiens pour moi que je n'en ai plus un à cette heure, grâce à la malice des méchans et envieux enchanteurs. Et pardonnez, Monsieur, si nous avons contrevenu à ce que nous vous avons promis de n'interrompre point votre discours : car, oyant faire mention de choses de chevalerie et de chevaliers errans, il m'est autant possible de me garder d'en parler comme aux rayons du soleil se tenir d'échauffer, et à ceux de la lune de donner de l'humidité, tellement que pardonnez et poursuivez, qui est ce qui plus importe pour le présent. »

Cependant que don Quichotte disoit ces choses que vous avez ouïes, Cardénio s'étoit laissé tomber la tête sur sa poitrine, paroissant être profondément pensif. Et, encore que don Quichotte lui eût dit par deux fois qu'il poursuivît son histoire, il ne levoit point la tête ni ne répondoit aucune parole. Mais, au bout d'un bon espace de temps, il la leva et dit : « L'on ne me peut ôter de l'entendement, et n'y aura personne du monde qui me l'en ôte, ni qui me donne à entendre autre chose, et celui-là seroit un lourdaud qui penseroit ou croiroit le contraire, sinon que ce méchant vilain de maître Élisabad étoit en relations continuelles avec la reine Madasime. — Cela non, mort de ma vie ! répondit don Quichotte en grande colère, faisant un serment assaisonné comme il avoit de coutume, et c'est là une grande malice, et, pour mieux dire, une grande vilenie. La reine Madasime étoit une dame d'honneur, et il ne faut pas croire qu'une si grande princesse voulût faire l'amour avec un barbier ; et quiconque dira du contraire, il mentira comme un grand coquin et méchant ; et je le lui donnerai à entendre à pied ou à cheval, armé ou désarmé, de nuit ou de jour, ou comme il lui plaira. » Cardénio le regardoit fort attentivement ; il lui étoit survenu son accès de folie, et il n'étoit pas en termes de poursuivre son histoire, ni don Quichotte non plus de l'écouter, selon qu'il en avoit été dégoûté par ce qu'il lui avoit ouï dire de Madasime. C'étoit un étrange cas qu'il prît sa défense comme si véritablement elle eût été sa naturelle dame, en tel état l'avoient réduit ses maudits livres. Je dis donc que, comme Cardénio fut en sa folie et qu'il s'ouït démentir et traiter de coquin et autres injures, le jeu ne lui sembla pas beau, tellement qu'il ramassa un caillou qu'il trouva près de lui, et en donna un tel coup en l'estomac à don Quichotte qu'il le renversa par terre. Sancho Pança, qui vit traiter son maître de telle façon, se rua sur le fou

avec les poings fermés, et le Déchiré le reçut de telle sorte que d'un seul coup il le jeta à ses pieds, puis monta sur lui et lui froissa les côtes fort à son aise. Le chevrier, qui le voulut défendre, courut le même péril, et, après qu'il les eut tous matés et moulus, il les laissa là, et s'en alla tout doucement et posément rentrer dans le bois. Sancho se leva, et, avec la rage qu'il avoit de se voir ainsi gourmé sans l'avoir mérité, courut pour en prendre la vengeance sur le chevrier, lui disant que c'étoit sa faute, parce qu'il ne les avoit pas avertis que la folie surprenoit cet homme à certains temps ; que, s'ils l'eussent su, ils s'en fussent donnés de garde. Le chevrier lui répondit qu'il l'avoit dit, et que, s'il ne l'avoit entendu, ce n'étoit pas sa faute. Sancho Pança répliqua, et le chevrier répliqua de son côté, et la fin de leurs répliques fut de s'empoigner à la barbe et se donner de tels coups de poing que, si don Quichotte n'eût fait la paix, ils se fussent mis en pièces. Sancho, tenant le chevrier, disoit : « Laissez-moi, Seigneur chevalier de la Triste-Figure, que sur celui-ci, qui n'est pas chevalier, mais vilain comme moi, je peux bien, sans danger, me venger du tort qu'il m'a fait, en combattant contre lui main à main comme un homme honorable. — Il en est ainsi, dit don Quichotte, mais je sais qu'il n'y a point de sa faute en tout ce qui est arrivé. » Par ce moyen il les apaisa, et don Quichotte retourna à demander au chevrier s'il seroit possible de retrouver Cardénio, parce qu'il lui restoit un très grand désir de savoir la fin de son histoire. Le chevrier lui répondit de même qu'auparavant, qu'il ne savoit pas sa demeure d'une manière sûre, mais que, s'il s'arrêtoit encore quelque temps par ces contrées, il ne pourroit faillir de le trouver ou sage ou fou.

Première partie · XXV

e chevrier prit congé de don Quichotte, lequel, remontant sur Rossinante, commanda à Sancho qu'il le suivît, ce que celui-ci fit de fort mauvaise volonté. Ils s'en alloient peu à peu entrant au plus âpre de la montagne, et Sancho mouroit d'envie de discourir avec son maître, désirant qu'il entamât l'entretien pour ne point contrevenir au commandement qu'il lui avoit fait ; mais, ne pouvant supporter un si long silence, il lui dit : « Seigneur don Quichotte, donnez-moi votre bénédiction et mon congé quand et quand : car dès ici je m'en veux retourner à ma maison, vers ma femme et mes enfans, avec lesquels pour le moins je parlerai et discourrai de tout ce que bon me semblera : car, de vouloir que j'aille avec vous par ces déserts et solitudes, de jour et de nuit, sans que je vous parle quand l'envie m'en prendra, c'est m'enterrer tout en vie ; et, si la fortune vouloit que les bêtes parlassent comme elles parloient au temps d'Ésope, il y auroit encore moins de mal, car je pourrois deviser avec mon âne, si je l'avois, de ce qui me viendroit en la fantaisie, et avec cela je passerois ma mauvaise chance : car c'est une chose fâcheuse, et qui ne se peut prendre en patience, d'aller cherchant des aventures toute sa vie, et ne trouver autre chose que des coups de pied, des bernemens, des coups de pierres et de poing ; et, outre tout cela, il nous faut coudre la bouche sans oser dire ce que l'on a sur le cœur, comme si l'on étoit muet. — Je t'entends bien, Sancho, répondit don Quichotte ; tu meurs d'envie que je te lève l'interdit que je t'ai mis sur la langue : or sus, soit ; dis ce que tu voudras, à condition que cette permission ne durera pas plus que le temps que nous demeurerons parmi ces montagnes. — Ainsi soit, dit Sancho, que je parle à cette heure, car Dieu sait ce qui adviendra ci-après », et,

commençant à jouir du privilège de ce sauf-conduit, dit : « Que vous importoit-il de prendre ainsi la défense de cette reine Magimase, ou comme est-ce qu'elle s'appelle ? Ou que faisoit à l'affaire que cet abbé fût son ami ou non ? Que si vous l'eussiez laissé passer, puisque vous n'étiez pas son juge, je crois bien que le fou eût continué son histoire, et qu'on eût épargné le coup de pierre, les coups de pied et encore plus de six bons soufflets. — En bonne foi, répondit don Quichotte, si tu savois comme je le sais combien c'étoit une honnête et noble dame que la reine Madasime, je sais bien que tu dirois que j'eus beaucoup de patience, puisque je ne rompis point la bouche d'où tels blasphèmes sortirent. Car c'en est un grand de dire ou de penser qu'une reine fasse l'amour avec un chirurgien : la vérité du conte est que ce maître Élisabad, que ce fou a dit, étoit un homme fort prudent, de fort bon conseil et qui servoit de gouverneur et de médecin à la reine ; mais de penser qu'elle fût son amoureuse, c'est une folie digne de fort grand châtiment ; et, afin que tu voies que Cardénio ne savoit ce qu'il disoit, il faut que tu prennes garde que, quand il le dit, il étoit déjà privé de son jugement. — C'est ce que je vous dis, répondit Sancho, qu'il n'étoit jà besoin de faire état des paroles d'un fou, parce que, si la bonne fortune ne vous eût aidé, ou qu'elle vous eût envoyé le coup de pierre à la tête comme elle l'adressa à la poitrine, nous eussions été bien accommodés pour avoir pris la querelle de cette dame, que Dieu confonde ! Et puis, pensez-vous que Cardénio n'en eût pas échappé comme fou ? — Contre les sages et contre les fous tout chevalier errant est obligé à défendre l'honneur des dames, telles qu'elles soient, et combien plus pour les reines de si haut parage et vertu comme fut la reine Madasime, à laquelle j'ai une particulière affection pour ses belles parties : car, outre qu'elle étoit extrêmement

belle, elle fut encore fort prudente et fort patiente en ses calamités qui furent en grand nombre. Et les conseils et la compagnie de maître Élisabad lui furent de grand profit pour supporter ses travaux avec prudence et patience, et de là prit occasion le vulgaire ignorant et mal affectionné de dire et penser qu'elle étoit sa maîtresse, et je dis encore une fois que mentent et mentiront encore deux cents fois avec tous ceux qui le penseront et le diront. — Je ne le dis ni ne le pense, répondit Sancho ; que ceux qui le font le gardent pour eux, qu'ils ne me gardent point de leur pain s'ils le trouvent bon : s'ils firent l'amour ou non, ils en auront rendu compte à Dieu ; je viens de mes vignes, je ne sais rien de rien ni ne m'enquiers des vies d'autrui : car celui qui achète et qui ment en sa bourse bien le sent ; et combien plus, moi qui tout nu naquis, tout nu je me trouve, je ne perds ni ne gagne ; mais, quand bien ils auroient fait l'amour, que m'importe-t-il à moi ? Et plusieurs pensent qu'il y a des quartiers de lard, tandis qu'il n'y a pas seulement des chevilles ; mais qui est-ce qui peut mettre des portes aux champs ? et combien plus qu'on a parlé de Dieu. — Oh ! que Dieu me soit en aide ! dit don Quichotte, et que tu ramasses bien des sottises, Sancho : qu'y a-t-il de commun entre ce que nous disons et les proverbes que tu enfiles ? Je te prie que tu te taises, Sancho, et dorénavant mêle-toi d'étriller ton âne et garde-toi de le faire de ce qui ne te touche en rien ; et entends de tous tes cinq sens de nature que tout ce que j'ai fait, je fais et ferai, est bien fondé en raison et très conforme aux règles de chevalerie, car je les sais mieux que pas un chevalier qui en ait jamais fait profession. — Monsieur, répondit Sancho, est-ce là une bonne règle de chevalerie que nous allions ainsi égarés par ces montagnes sans chemin ni sentier, cherchant un fou à qui peut-être, après l'avoir trouvé, il viendra en fantaisie d'achever ce qu'il

a laissé en train, non pas de son conte, mais de votre tête et de mes côtes, en nous les achevant de rompre tout à fait ? — Tais-toi, dis-je encore une fois, Sancho, dit don Quichotte, car je te fais savoir que je ne suis pas tant attiré par ces quartiers du désir de trouver le fou que de celui que j'ai d'y faire un exploit si grand que j'en acquerrai une perpétuelle renommée par toute la terre, et qui sera tel que je mettrai le cachet à tout ce qui peut rendre un chevalier errant fameux et parfait. — Est-ce une affaire de grand péril ? demanda Sancho Pança. — Non, répondit le chevalier de la Triste-Figure, encore que le dé pourroit courir de telle façon que nous ferions hasard au lieu de rencontre ; mais le tout dépendra de ta diligence. — De ma diligence ? dit Sancho. — Oui, dit don Quichotte, parce que, si tu reviens bien promptement du lieu où je te pense envoyer, ma peine s'achèvera tôt, et tôt commencera ma gloire ; et, parce qu'il n'est pas à propos que je te tienne plus en suspens, attendant la fin où tendent mes raisons, je veux, Sancho, que tu saches que le fameux Amadis de Gaule fut un des plus parfaits chevaliers errans. Je ne dis pas bien que ce fut un ; il faut dire le seul, le premier, l'unique, le maître et seigneur de tous ceux qu'il y eut en son temps au monde : tant pis pour don Belianis et pour tous ceux qui diront qu'on l'égala en quelque chose, car je jure pour certain qu'ils se trompent. Je dis aussi mêmement que, quand quelque peintre se veut rendre fameux en son art, il tâche d'imiter les originaux des plus excellens maîtres qu'il sait ; et la même règle sert pour la plupart des métiers ou exercices d'importance, lesquels servent pour l'ornement des républiques ; et ainsi le doit faire et le fait celui qui veut acquérir le nom de prudent et de patient, en imitant Ulysse, en la personne duquel et en ses travaux Homère nous peint au vif un portrait de prudence et de patience, comme aussi Virgile, en la

personne d'Énée, nous a montré la valeur d'un fils pieux et la sagacité d'un capitaine vaillant et entendu, ne les dépeignant ni les découvrant tels qu'ils étoient, mais tels qu'ils devoient être pour servir d'exemple de vertu aux siècles à venir. De la même sorte Amadis fut le nord, l'étoile du jour, le soleil des vaillans et amoureux chevaliers, et nous devons l'imiter, nous autres qui combattons sous la bannière de l'amour et de la chevalerie. Cela étant donc ainsi comme il est, je trouve, Sancho mon ami, que le chevalier errant qui l'imitera le mieux sera le plus proche d'atteindre à la perfection de la chevalerie ; et l'une des choses en quoi ce chevalier montra le plus sa prudence, sa valeur, sa vaillance, sa patience, sa fermeté et son amour, ce fut lorsque, étant dédaigné de sa dame Oriane, il se retira à faire pénitence en la Roche-Pauvre, changeant son nom en celui de Beau-Ténébreux, nom pour certain fort significatif et propre à la vie qu'il s'étoit choisie de sa pure volonté : tellement qu'il m'est plus facile de l'imiter en cela que non à fendre des géans, couper la tête à des serpens, tuer des andriaques, rompre des armées, fracasser des flottes et défaire des enchantemens. Et, puisque ces lieux sont si à propos pour de semblables effets, il ne faut pas laisser perdre l'occasion, laquelle m'offre ses tresses avec tant de commodité. — En effet, dit Sancho, qu'est-ce que vous désirez faire en ce lieu si écarté ? — Ne t'ai-je pas déjà dit, répliqua don Quichotte, que je veux imiter Amadis, en faisant ici le désespéré, le fou et le furieux, et par même moyen imiter le vaillant don Roland, lorsqu'il trouva en une fontaine les marques que la belle Angélique avoit fait vilenie avec Médor, de quoi il reçut tant de déplaisir qu'il en devint fou et arracha les arbres, troubla les eaux des claires fontaines, tua des bergers, ruina des troupeaux, brûla des chaumières, abattit des maisons, traîna des cavales, et fit cent mille autres insolences

dignes d'éternelle renommée et d'être rédigées par écrit. Et, encore que je ne pense pas imiter Roland, ou Orland, ou Rotoland (car il avoit tous ces trois noms), de point en point en toutes les folies qu'il fit, dit et pensa, j'en ferai l'ébauche du mieux qu'il me sera possible, en ce qui me semblera être le plus essentiel. Et il se pourroit faire que je me contentasse de l'imitation seule d'Amadis, lequel, sans faire des folies dommageables, mais seulement de pleurs et de regrets, acquit autant de renommée que qui que ce soit. — Il me semble à moi, dit Sancho, que les chevaliers qui firent de telles choses y furent provoqués et eurent sujet de faire ces sottises et pénitences-là ; mais Votre Grâce, qui la meut à devenir fou ? Quelle dame vous a dédaigné, ou quelles marques avez-vous trouvées, par où vous puissiez conjecturer que la señora Dulcinée du Toboso ait fait quelque niaiserie avec maure ou chrétien ? — Voilà le point, répondit don Quichotte, et le fin de mon affaire : car, qu'un chevalier errant devienne fou avec sujet, le beau mérite ! le point est de radoter sans occasion et donner à entendre à ma maîtresse que, si je le fais à sec, c'est que je le ferois à l'eau. Et combien plus, en ayant assez d'occasions par la longue absence que j'ai soufferte de ma dame à toujours, Dulcinée du Toboso : car, comme tu as déjà ouï dire à ce pasteur de l'autre jour, Ambroise, que qui est absent a tous les maux et les craint, tellement que, Sancho, mon ami, ne t'amuse point à me conseiller que je délaisse une si rare, si heureuse et si peu vue imitation. Je suis fou et serai fou jusqu'à tant que tu retournes avec la réponse d'une lettre que je pense envoyer par toi à ma dame Dulcinée ; et, si elle est selon que le mérite ma foi et loyauté, ma folie et ma pénitence prendront fin ; mais, si tu me rapportes le contraire, je serai fou tout à bon escient, et en ce cas, si je le suis, je ne sentirai rien qui soit. Tellement que, de quelque

façon qu'elle réponde, je sortirai du conflit et travail auquel tu me laisseras, jouissant du bien que tu m'apporteras en redevenant sage, ou bien, ne sentant le mal que je recevrai, comme fou ; mais dis-moi, Sancho, as-tu bien mis en lieu de sûreté l'armet de Mambrin ? J'ai vu que tu l'as relevé de terre quand ce méchant ingrat l'a voulu rompre en pièces ; il n'en a pu venir à bout, par où l'on peut reconnoître la bonté de sa trempe. » À cela répondit Sancho : « Vive Dieu ! Monsieur le chevalier de la Triste-Figure, je vous dis que je ne peux souffrir ni porter en patience quelques-unes de ces choses que vous dites, et que par icelles je viens à m'imaginer que tout ce que vous me dites de chevaliers, d'acquérir des royaumes et des empires, de donner des îles et de faire tout plein d'autres bénéfices et grandeurs, comme c'est la coutume des chevaliers errans, n'est que du vent et toute menterie, et tout fatras ou fratras, ou comme vous le voudrez appeler : car qui vous entendra dire qu'un bassin de barbier est l'armet de Mambrin, et qui ne sorte de cette erreur en plus de quatre jours, que pensera-t-il autre chose, sinon que celui qui le dit et affirmera doit avoir la cervelle mal faite ? Pour le bassin, je l'ai en mon sac, tout bossué, et le porte chez moi pour l'accommoder et m'y faire la barbe, si Dieu me fait tant de grâce que je me puisse un jour revoir avec ma femme et mes enfans. — Regarde, Sancho, par le même Dieu que tu as tantôt pris à témoin, je te jure, dit don Quichotte, que tu as le plus pauvre entendement qu'ait ni jamais ait eu écuyer au monde. Quoi ! est-il possible que, depuis le temps que tu es avec moi, tu ne te sois pas aperçu que toutes les choses des chevaliers errans semblent des chimères, des sottises et des rêveries, et qu'elles sont toutes faites à rebours ? Et ce n'est pas qu'il en soit ainsi, mais c'est qu'il y a toujours parmi nous une troupe d'enchanteurs, qui changent et pervertissent toutes nos

affaires, et les tournent à leur fantaisie et selon qu'ils ont la volonté de nous favoriser ou de nous détruire : par ainsi ce qui te semble un bassin de barbier me semble l'armet de Mambrin, et à un autre il lui semblera être autre chose ; et la providence du sage enchanteur qui tient mon parti fut rare de faire que ce qui réellement et de fait est l'armet de Mambrin paroisse à tous les autres un bassin, à cause qu'étant de si grande estime et valeur, tout le monde m'eût poursuivi pour me l'ôter ; mais, comme on voit que ce n'est autre chose qu'un bassin de barbier, on ne se souciera pas de l'avoir comme il s'est vu en celui qui l'a voulu rompre, et qui l'a laissé à terre sans l'emporter, car, en bonne foi, s'il l'eût connu, il ne l'eût pas ainsi négligé. Garde-le bien, mon ami, car pour le présent je n'en ai que faire, au contraire je veux quitter toutes ces armes et demeurer tout nu comme quand je naquis, si c'est qu'il me vienne en volonté d'imiter en ma pénitence plutôt Roland qu'Amadis. »

Étant sur ces discours, ils arrivèrent au pied d'une haute montagne, laquelle étoit quasi comme une roche taillée toute seule entre plusieurs autres qui l'environnoient. Il couroit par la pente d'icelle un doux ruisseau, qui fermoit tout à l'entour un pré si vert et délicieux qu'il causoit un grand contentement aux yeux qui le regardoient. Il y avoit là autour quantité d'arbres sauvages et quelques plantes et fleurs qui rendoient le lieu fort agréable. Cet endroit fut choisi par le chevalier de la Triste-Figure pour y faire sa pénitence, et par ainsi, le voyant, il commença à dire à haute voix, comme s'il eût été hors de son sens : « Ô Cieux ! voici le lieu que j'adopte et choisis pour y pleurer le malheur auquel vous-mêmes m'avez mis ; c'est ici le lieu où l'eau de mes yeux augmentera les eaux de ce petit ruisseau, et mes continuels et profonds soupirs feront continuellement mouvoir les feuilles de

ces arbres montagnards pour signe et témoignage de la peine que mon cœur égaré et affligé endure. Et vous, qui que vous soyez, rustiques dieux, qui faites votre demeure en ce lieu inhabitable, oyez les plaintes de ce malheureux amant, qu'une longue absence et des jalousies imaginaires ont conduit à se lamenter en ces déserts et à se plaindre de la cruauté et rigueur de cette belle ingrate, dernière limite de toute humaine beauté. Ô vous autres, napées et dryades, qui d'ordinaire habitez en l'épaisseur de ces montagnes, et aussi que les vites et lascifs satyres, desquels encore qu'en vain vous êtes aimées, ne troublent jamais votre doux repos : que vous m'aidiez à plaindre ma disgrâce, ou au moins que vous ne vous lassiez point de l'entendre. Ô Dulcinée du Toboso, jour de ma nuit, gloire de ma peine, le nord de mes chemins, étoile de ma fortune, ainsi le Ciel t'envoie le succès en tout ce que tu lui voudrois demander, et puisses-tu considérer le lieu et l'état auquel ton absence m'a conduit, et correspondre avec un bon terme à ce qui est dû à ma fidélité ! Ô arbres solitaires, qui dorénavant devez tenir compagnie à ma solitude, faites signe, par le doux mouvement de vos branches, que ma présence ne vous est pas désagréable. Ô toi, mon écuyer, cher et agréable compagnon en mes prospérités et adversités, prends bien en ta mémoire ce que tu me verras faire ici, afin que tu le racontes et rapportes à celle qui en est la totale et seule cause. » Et, en disant cela, il descendit de Rossinante, et en un instant lui ôta la bride et la selle, et, lui donnant du plat de la main sur la croupe, lui dit : « Prends la liberté que te donne celui qui en demeure privé, ô mon bon cheval, aussi excellent par tes œuvres que tu es malheureux par ta fortune. Va-t'en où tu voudras, car tu portes écrit au front que l'hippogriffe d'Astolphe n'a point été ton pareil en légèreté, non plus que le renommé Frontin, qui coûta si cher à Brada-

mante. » Sancho, voyant cela, lui dit : « Béni soit qui nous a à présent relevés de la peine d'ôter le bât au grison, car en bonne foi il ne manqueroit pas de petits coups de la main à lui donner, ni de choses à lui dire à sa louange ; mais, s'il étoit ici, je ne permettrois pas que personne le débâtât, puisqu'il n'y avoit point de sujet, car les règles générales d'amoureux ou de désespérés ne le touchoient en façon quelconque, attendu que son maître, qui étoit moi, tant qu'il a plu à Dieu, n'est ni l'un ni l'autre, et en vérité, Seigneur chevalier de la Triste-Figure, que, si tant est que mon partement et votre folie soient à bon escient, il sera bon de remettre la selle à Rossinante, afin qu'il supplée au défaut du grison, car ce sera épargner du temps pour mon aller et pour mon retour : car, si je vais à pied, je ne sais pas quand j'arriverai ni quand je reviendrai, pour ce que en réalité je suis mauvais piéton. — Je te dis, Sancho, répondit don Quichotte, qu'il en soit comme tu voudras, car ton dessein ne me semble pas mal à propos ; et j'ajoute, tu partiras dans trois jours, car je veux que durant ce temps-là tu voies ce que je ferai et dirai pour l'amour d'elle, afin que tu lui en fasses rapport. — Eh ! qu'ai-je de plus à voir, dit Sancho, que ce que j'ai vu ? — Tu l'entends bien, répondit don Quichotte ; à cette heure il ne me faut autre chose que déchirer mes habillemens, disperser mes armes çà et là, et donner de la tête contre ces rochers, avec d'autres choses semblables qui te feront étonner. — Pour l'amour de Dieu, dit Sancho, regardez bien comment vous donnerez ces coups de calebasse, car vous pourriez rencontrer une telle roche et en tel point qu'au beau premier vous mettriez fin à cette machine de la pénitence, et serois d'avis, puisqu'il vous semble qu'il est à propos de donner ici des coups de calebasse, et qu'on ne peut faire cette affaire sans cela, que vous vous contentassiez, vu que tout cela est chose feinte, simu-

lée et de moquerie, que vous vous contentassiez, dis-je, de les faire dans l'eau, ou contre quelque chose molle et délicate, comme du coton ; et laissez-moi faire, car je dirai à madame que vous les avez donnés sur la pointe d'un rocher plus dure que celle d'un diamant. — Je te rends grâces de ta bonne volonté, ami Sancho, répondit don Quichotte ; mais je veux que tu saches que toutes les choses que je fais ne sont pas moquerie, mais à bon escient, parce qu'autrement ce seroit contrevenir aux ordres de chevalerie, qui nous commandent de ne dire aucune menterie, sous peine d'être relaps ; et faire une chose pour une autre, c'est la même chose que de mentir. Tellement que mes culebutes doivent être véritables, fermes et valables, sans avoir rien de sophistique ni de fantastique, et il faudra que tu me laisses quelque peu de charpie pour me panser, puisque le malheur a voulu que le baume que nous avons perdu nous manquât. — Ce fut encore pis de perdre l'âne, répondit Sancho, puisque l'on a perdu avec lui la charpie et tout le reste ; et je prie votre Grâce de ne se souvenir jamais de ce maudit breuvage, car, seulement à l'ouïr nommer, mon âme se renverse toute, combien plus mon estomac. Outre ce, je vous prie de faire état que les trois jours que vous m'avez donnés de terme pour voir les folies que vous faites sont déjà passés : car je les donne pour vues et pour passées en chose jugée, et dirai des merveilles à madame. Écrivez donc la lettre et me dépêchez promptement : car j'ai grand désir de vous venir retirer de ce purgatoire où je vous laisse. — Tu l'appelles purgatoire, Sancho, dit don Quichotte, tu ferois mieux de l'appeler enfer, et encore pis s'il y a chose qui soit pire au monde. — Quia in inferno, répondit Sancho, nulla est retentio, ainsi que j'ai ouï dire. — Je n'entends pas ce que veut dire retentio, dit don Quichotte. — Retentio est, répondit Sancho, que qui est en enfer ja-

mais il n'en sort ni n'en peut sortir. Ce qui sera tout au contraire en votre Seigneurie, ou bien mes pieds iront mal : car, au cas que je porte des éperons pour réveiller Rossinante, et qu'il me rende une bonne fois dans le Toboso et en la présence de M Dulcinée, je lui dirai de telles choses, des sottises et folies, qui est tout un, que vous avez faites et que vous faites encore, que je vous la rendrai plus souple qu'un gant, encore que je la trouve plus dure qu'un liège, et avec sa réponse douce et emmiellée je reviendrai par l'air comme un sorcier, et vous tirerai de ce purgatoire qui semble un enfer, et pourtant ne l'est pas, puisqu'il y a espérance d'en sortir ; ce que n'ont pas ceux qui sont en enfer, comme on me l'a dit, et ne crois point que vous dissiez autre chose. — C'est la vérité, dit celui de la Triste-Figure ; mais que ferons-nous pour écrire la lettre ? — Et aussi l'ordonnance des ânons, ajouta Sancho. — Tout y sera compris, dit don Quichotte ; et il seroit bon, attendu que nous n'avons point ici de papier, que nous l'écrivissions, comme faisoient les anciens, sur des feuilles d'arbre, ou en de petites tablettes de cire, encore qu'il sera aussi difficile d'en trouver à cette heure que du papier. Mais il m'est venu tout à point à la mémoire où il sera bon et encore plus que bon de l'écrire : c'est ès tablettes de Cardénio, et tu auras le soin de la faire transcrire sur du papier et en bon caractère, au premier lieu que tu trouveras, là où il y aura un maître d'école de petits enfans, ou bien le premier sacristain ou clerc d'église te la copiera ; et ne la baille point à copier à un greffier, parce qu'ils font une lettre de chicanerie que le diable n'entendroit pas. — Mais, pour la signer, comment feronsnous ? dit Sancho. — Jamais les lettres d'Amadis ne furent souscrites ni signées, répondit don Quichotte. — Voilà qui est bien, répondit Sancho, mais l'ordonnance, il faut nécessairement qu'elle soit signée ; et, si on fait la copie, on dira que la signature

est fausse, et ainsi je demeurerai sans poulains. — L'ordonnance sera signée de même, en sorte que, quand ma nièce la verra, elle ne fera point de difficulté de l'accomplir ; et, en ce qui touche la lettre d'amour, tu y mettras pour souscription : Vôtre jusqu'à la mort, le chevalier de la Triste-Figure ; et il n'importe pas beaucoup qu'elle soit d'une autre main : car, s'il m'en souvient bien, Dulcinée ne sait ni lire ni écrire, et n'a de sa vie vu aucune écriture ni lettre de moi, parce que mes amours et les siens ont toujours été platoniques sans s'étendre davantage qu'à un honnête regard, et cela encore a été à de si longs intervalles que j'oserai bien jurer avec vérité qu'en douze ans qu'il y a que je l'aime mieux que la lumière de ces yeux, que les vers de la terre mangeront un jour, je ne l'ai pas vue quatre fois ; encore il se pourra faire que de ces quatre fois elle ne se soit pas aperçue une seule fois que je l'aie regardée, si grands sont le soin et la retenue avec lesquels son père Lorenzo Corchuelo et sa mère Aldonza Nogalez l'ont élevée. — Ah ! ah ! dit Sancho, quoi ! la fille de Lorenzo Corchuelo, c'est la señora Dulcinée du Toboso, autrement appelée Aldonza Lorenzo ? — C'est elle, dit don Quichotte, et c'est elle qui mérite d'être dame de tout l'univers. — Je la connois bien, dit Sancho, et je puis dire qu'elle jette aussi bien une barre comme le plus robuste garçon de tout le village. Vive le donneur, que c'est une fille de tête, bien faite et bien droite, et qui a du poil en l'estomac ; et elle peut faire honneur à tout chevalier errant qui l'aura pour maîtresse. Ô vertubleu, quel gosier elle a, et quelle voix ! Je vous assure qu'elle monta un jour au haut du clocher du village pour appeler quelques-uns de ses valets qui étoient en un guéret de son père, et, encore qu'il y eût demi-lieue de là, ils l'ouïrent aussi aisément comme s'ils eussent été au pied de la tour ; et le meilleur qui est en elle, c'est qu'elle n'est nullement bégueule,

parce qu'elle tient beaucoup du courtisan, elle se joue avec tous, et ne se fait que moquer et se gaber. Maintenant, je vous dis, Seigneur chevalier de la Triste-Figure, que non seulement votre Grâce peut et doit faire des folies pour l'amour d'elle, mais qu'à juste titre vous pouvez vous désespérer et vous pendre : car il n'y aura personne qui le sache, qui ne dise que vous avez extrêmement bien fait, encore que le diable vous emporte ; et je voudrois déjà être en chemin seulement pour la voir, car il y a longtemps que je ne l'ai vue, et elle doit être déjà fort changée, parce que cela gâte fort le teint et le visage des femmes d'aller toujours parmi les champs au soleil et au vent. Je vous confesse bien une vérité, Seigneur don Quichotte, que j'ai bien été ignorant jusqu'ici, car je croyois de bonne foi et sincèrement que M Dulcinée fût quelque grande princesse de laquelle vous étiez amoureux, ou bien telle personne qui méritât les riches présens que vous lui avez envoyés, tant du Biscaïen que des forçats, et plusieurs autres que je crois qu'il y a, vu le grand nombre des victoires que vous avez eues et gagnées du temps que je n'étois pas encore votre écuyer. Mais, le tout bien considéré, que peut-il chaloir à la señora Aldonza Lorenzo, je dis à M Dulcinée du Toboso, que les vaincus que vous lui envoyez et que vous lui enverrez s'aillent jeter à genoux devant elle, parce qu'il se pourroit faire qu'au temps qu'ils y arriveroient, elle seroit empêchée à sérancer du lin ou battre du blé en l'aire, et qu'ils se fâchassent de la voir en cet état, et aussi qu'elle se moquât et se rît avec colère du présent. — Je t'ai déjà dit par ci-devant plusieurs fois, Sancho, dit don Quichotte, que tu es un grand causeur, et qu'encore que tu sois d'un esprit un peu grossier, bien souvent tu subtilises fort ; mais, afin que tu voies combien tu es sot et combien, moi, je suis discret, je veux que tu entendes un petit conte que je te ferai. Il faut que tu

saches qu'une belle veuve, jeune, libre, riche, et surtout fort délibérée, devint amoureuse d'un jeune frère lai, court, gros et bien carré des reins ; son frère aîné en fut averti, lequel, un jour, dit à la bonne veuve par manière d'une fraternelle répréhension : « Je suis étonné, Madame, et non sans cause, qu'une femme de telle qualité, si belle et si riche comme vous êtes, se soit amourachée d'un homme si abject, si vil et si idiot qu'est un tel, vu qu'il y a céans tant de maîtres, tant de docteurs, tant de théologiens desquels vous eussiez pu choisir comme d'entre des poires et dire : Je veux celui-ci, je ne veux point de celui-là. » Mais elle lui répondit avec fort peu de façon et beaucoup de gaieté : « Monsieur, vous vous trompez bien fort, et pensez à la vieille mode, si vous estimez que j'aie mal choisi en un tel, quelque idiot qu'il vous semble : car, pour cela que je l'aime, il sait autant et plus de philosophie qu'Aristote » : tellement que, Sancho, pour cela que j'aime Dulcinée du Toboso, elle vaut autant que la plus grande princesse de la terre ; aussi que tous les poètes qui chantent les louanges des dames sous des noms supposés qu'ils leur donnent à leur volonté, il n'est pas vrai qu'ils les possèdent. Penses-tu que les Amaryllis, les Philis, les Silvies, les Dianes, les Galatées et autres semblables, de quoi les livres, les romans, les boutiques des barbiers, les théâtres des comédiens, sont remplis, aient été véritablement des femmes de chair et d'os, et aient appartenu à ceux qui les célèbrent et les ont célébrées ? Non certainement, mais la plupart le feignent pour donner sujet à leurs vers et à cette fin qu'on les estime et tienne pour amoureux et pour hommes qui ont la valeur de l'être. Et partant il me suffit, à moi, de penser et croire que la bonne Aldonza Lorenzo est belle et honnête ; et, en ce qui touche sa race, il importe peu, parce qu'on ne s'en ira pas informer pour lui donner quelque ordre ou collier

de chevalerie, et pour moi je fais état qu'elle est la plus haute princesse du monde. Car il faut que tu saches, Sancho, si tu ne le sais, qu'il n'y a que deux choses qui incitent plus que d'autres à aimer, qui sont la grande beauté et la bonne renommée, et ces deux se trouvent parfaitement en Dulcinée : car en beauté elle n'a pas sa pareille, et, quant à la bonne renommée, peu y approchent. Et, pour conclusion, je m'imagine que tout ce que je dis est ainsi sans qu'il y ait rien de trop ni de moins. Et je me la représente en mon imagination telle que je la désire, tant en la beauté comme en la qualité : Hélène même n'en approche, Lucrèce n'y atteint, ni aucune autre des dames de renom du temps passé, soit grecque, barbare ou latine ; et que chacun dise ce qu'il lui plaira, que si pour ce sujet je suis repris par les ignorans, je n'en serai pas châtié par les rigoureux. — Je dis que vous avez raison en tout et partout, répondit Sancho, et que je suis un âne ; mais pourquoi ai-je ce nom d'âne en la bouche, puisqu'il ne faut pas faire mention de la corde en la maison du pendu ? Mais baillez çà la lettre, et adieu, car je m'en vais. »

Don Quichotte prit les tablettes, et, se retirant un peu à l'écart, se mit tout paisiblement à écrire la lettre, et, comme il l'achevoit, appela Sancho, et lui dit qu'il la lui vouloit lire, afin qu'il l'apprît par cœur, si d'aventure il la perdoit par les chemins, car il ne se falloit pas trop fier à sa mauvaise étoile. À quoi Sancho répondit : « Monsieur, écrivez-la deux ou trois fois dans les tablettes et me les baillez : car je les garderai bien, parce que de penser que je l'apprenne par cœur, c'est folie, d'autant que j'ai la mémoire si mauvaise que bien souvent il ne me souvient pas comment je m'appelle ; mais, pour tout cela, dites-la-moi, je serai fort aise de l'entendre, car elle doit aller comme de moule. — Écoute ce qu'elle dit ainsi, dit don Quichotte :

LETTRE DE DON QUICHOTTE

À DULCINÉE DU TOBOSO.

Le féru de la pointe d'absence et le blessé aux toiles du cœur, très douce Dulcinée du Toboso, t'envoie la santé qu'il n'a pas. Si ta beauté me dédaigne, si ta valeur n'est pas à mon profit, si tes dédains sont à mon angoisse, encore que je sois assez patient, je pourrai mal me soutenir en cette affliction, car, outre qu'elle est forte, elle est fort durable. Mon bon écuyer Sancho te fera une relation complète, ô belle ingrate et mon aimée ennemie, de l'état où je suis à cause de toi : si tu as envie de me secourir, je suis à toi, et sinon, fais ce qu'il te plaira, car, en finissant ma vie, j'aurai satisfait à ta cruauté et à mon désir.

Àtoi jusqu'à la mort,

Le chevalier de la Triste-Figure.

« Par ma foi, dit Sancho entendant la lettre, voilà la plus haute chose que j'aie jamais ouïe. Par ma vie, eh, comme vous lui dites tout ce que vous voulez, et qu'il vient fort bien en la souscription, ce titre de chevalier de la Triste-Figure ! Je dis en vérité que vous êtes le diable même, et qu'il n'y a rien que vous ne sachiez. — Il fait besoin de tout, répondit don Quichotte, pour le métier que je fais. — Sus donc, dit Sancho, mettez sur cet autre côté la cédule des trois ânons et la signez bien au net, afin qu'on la reconnoisse bien en la voyant. — Je le veux », dit don Quichotte ; et, après l'avoir écrite, il la lui lut, et elle disoit en cette sorte :

Ma nièce, il vous plaira, par cette première d'ânons, délivrer à Sancho Pança, mon écuyer, trois des cinq que j'ai laissés en ma maison et qui sont à votre charge, lesquels trois ânons j'ordonne lui être délivrés et payés, pour autant d'autres que j'ai reçus ici

comptant, et avec la présente, et en tirant quittance de lui, ils seront bien donnés. Fait ès entrailles de la Sierra Morena, le vingt-septième août de la présente année.

« Elle est fort bien, dit Sancho : signez-la, Monsieur. — Il n'est point besoin de la signer, dit don Quichotte, mais seulement suffira d'y mettre mon paraphe, qui est le même que la signature et sera assez pour trois ânes, voire même pour trois cents. — Je me fie à vous, répondit Sancho, laissez-moi aller mettre la selle à Rossinante, et vous apprêtez à me donner votre bénédiction : car je pense partir tout aussitôt sans voir les folies que vous ferez, car je dirai que je vous en ai tant vu faire qu'elle n'en voudra pas davantage. — Au moins, je veux, Sancho, et pour ce qu'il le faut ainsi, je veux, dis-je, que tu me voies tout nu faire une douzaine ou deux de folies, car je les expédierai en moins de demi-heure : car, les ayant vues de tes yeux, tu pourras jurer en conscience des autres que tu y voudras ajouter, et je t'assure bien que tu n'en diras pas tant que j'en pense faire. — Je vous prie, pour l'amour de Dieu, Monsieur, que je ne vous voie point à poil, parce que vous me ferez trop pitié et ne me pourrai garder de pleurer, et j'ai la tête si malade pour avoir tant pleuré hier au soir mon grison que je ne suis pas disposé à m'y remettre derechef ; et, si tant est qu'il vous plaise que je voie quelques folies, faites-les tout habillé, bien courtes et de celles qui viendront le plus à propos. Combien plus que pour mon regard il n'étoit point besoin de tout cela, et, comme j'ai déjà dit, c'eût été raccourcir le chemin de mon retour qui doit être avec des nouvelles qui seront selon que votre Grâce le désire et le mérite. Et, au cas que non, que M Dulcinée s'apprête ; que si elle ne répond comme la raison veut, je fais un vœu solennel à qui je peux que je lui tirerai la bonne réponse de l'estomac à force de coups de pied et de soufflets : car en quel lieu

peut-on souffrir qu'un chevalier errant aussi fameux que vous l'êtes devienne fou, sans quoi ni pourquoi, pour une… Qu'elle ne me le fasse pas dire, la señora, car, par Dieu, j'en débiterai et mettrai tout mon vin à douze, quand je ne devrois jamais le vendre : je suis bien propre à cela certes, elle me connoît mal ; de bonne foi, si elle me connoissoit, elle jeûneroit ma fête. — En bonne foi, Sancho, dit don Quichotte, à ce qu'il semble, tu n'es pas plus sage que moi. — Je ne suis pas si fou, répondit Sancho, mais je suis plus colère. Mais, laissant ceci à part, qu'est-ce que vous mangerez en attendant que je revienne ? Irez-vous sur la route, comme Cardénio, pour l'ôter aux bergers ? — Que ce souci-là ne te travaille point, répondit don Quichotte : car, encore que j'eusse très bien de quoi, je ne mangerois autre chose que des herbes et des fruits que ces prés et ces arbres me donneront, car le fin de mon affaire consiste à ne manger point et à souffrir d'autres austérités. » À cela, dit Sancho : « Savez-vous, Monsieur, ce que je crains ? De ne trouver pas le chemin pour retourner ici où je vous laisse, tant le lieu est retiré et caché. — Prends bien les marques, dit don Quichotte, car je veillerai à ne m'éloigner point de ces environs, et j'aurai pareillement soin de monter par ces plus hauts rochers pour voir si je te découvrirai quand tu retourneras. Et davantage, il sera plus à propos, afin que tu ne t'égares et ne te perdes, que tu coupes quelques branches de ces genêts qui sont ici en quantité, et que tu les plantes d espace en espace jusqu'à ce que tu sois en la plaine ; ils te reserviront de bornes et de marques pour me trouver, quand tu reviendras, à l'imitation du labyrinthe de Thésée. — Je le ferai ainsi », répondit Sancho Pança ; et, en coupant quelques-uns, il demanda la bénédiction à son maître, et, non sans que tous deux versassent beaucoup de larmes, il prit congé de lui, et, montant sur Rossinante, que don

Quichotte lui recommanda fort, et qu'il prît garde à lui comme à sa propre personne, il se mit en chemin vers la plaine, répandant d'espace en espace les branches de genêt comme son maître le lui avoit conseillé ; et ainsi s'en alla, encore que don Quichotte l'importunât de le voir faire au moins deux folies. Mais il n'eut pas cheminé cent pas qu'il retourna criant : « Je dis, Monsieur, que vous avez fort bien dit, car, à cette fin que je puisse jurer en sûreté de conscience que je vous ai vu faire des folies, il sera bon que j'en voie à tout le moins une, combien que j'en aie vu une bien grande qui est de demeurer et séjourner ici comme vous voulez faire. — Ne te le disois-je pas bien ? dit don Quichotte : attends un peu, Sancho, car en moins d'un Credo je les ferai. » Et, ôtant ses chausses à la hâte, il demeura tout nu en chemise, et tout aussitôt, sans plus ni moins, fit deux sauts en l'air et deux culebutes la tête en bas et les pieds contremont, en découvrant des choses que, pour ne les point voir derechef, Sancho tourna bride à Rossinante, et se tint pour satisfait de ce qu'il pouvoit jurer que son maître étoit fou ; et ainsi nous le laisserons aller son chemin jusqu'au retour, lequel fut bref.

1. Sancho estropie ici le nom de Madasime en Magimase, et celui d'Elisabat en abbé.

2. Calebasse a été mis ici pour tête par le traducteur, afin de répondre à un jeu de mots qui se trouve dans l'espagnol et qu'on ne peut rendre en français, calabazada voulant quelquefois dire tête.

3. La citation exacte est : In inferno nulla est redemptio, « en enfer il n'y a nul moyen de se racheter ».

t, pour revenir au conte de ce que fit le chevalier de la Triste-Figure, depuis qu'il se vit seul, l'historien dit que, tout ainsi que don Quichotte acheva de faire les culebutes, tout nu de la ceinture en bas, et vêtu de la moitié du corps en haut, voyant que Sancho s'en étoit allé sans vouloir attendre ni voir davantage de folies, il monta sur la pointe d'un haut rocher, et là se remit à penser ce que plusieurs autres fois il s'étoit imaginé, sans s'y être jamais résolu : c'étoit savoir lequel seroit le mieux et le plus à propos pour lui d'imiter Roland en ses extraordinaires folies, ou bien Amadis en ses mélançoliques, et, parlant en lui-même, disoit : « Si Roland fut si bon chevalier et si vaillant comme tout le monde le dit, quelle merveille est-ce, vu qu'enfin il étoit enchanté et que personne ne le pouvoit tuer, si ce n'étoit en lui fichant une épingle d'un denier par la plante du pied, et si portoit-il toujours des souliers avec sept semelles de fer ; encore ses ruses ne lui servirent de rien contre Bernard du Carpio, qui les pénétra et l'étouffa entre ses bras à Roncevaux. Mais, laissant en lui la vaillance à part, venons à ce qui fut de perdre le jugement, car il est certain qu'il le perdit à cause des marques qu'il trouva en la fontaine, et par les nouvelles que lui conta le berger qu'Angélique avoit couché plusieurs siestes avec Médor, qui étoit un jeune garçon maure aux cheveux frisés et page d'Agramant. Et, s'il pensa que ce fût la vérité que sa maîtresse lui eût fait ce déplaisir, il ne fit pas beaucoup de devenir fou. Mais moi, comment le puis-je imiter en ses folies, si je ne l'imite dans leur cause, parce que de ma Dulcinée du Toboso, j'oserai bien jurer qu'en jour de sa vie elle n'a vu aucun Maure, même en image, et qu'elle est aujourd'hui comme la mère qui l'a enfantée, et je lui ferois un tort mani-

feste si, m'imaginant autre chose d'elle, je devenois fou de ce genre de folie de Roland le Furieux. D'ailleurs, je vois qu'Amadis de Gaule, sans perdre le jugement et sans faire de folies, acquit autant de renommée d'amoureux qu'homme du monde, d'autant que ce qu'il fit, selon que dit son histoire, ne fut pour autre chose que pour se voir dédaigné de sa maîtresse Oriane, qui lui avoit défendu de paroître devant elle jusqu'à ce que ce fût sa volonté, pourquoi il se retira en la Roche Pauvre, en la compagnie d'un ermite, où il pleura tout son soûl, jusques à ce que le Ciel le secourût au milieu de sa plus grande affliction. Et, si cela est vrai, comme ce l'est, pourquoi prendrois-je la peine, à cette heure, de me dépouiller tout à fait et donner de l'ennui à ces arbres, qui ne m'ont fait aucun mal ? Aussi n'ai-je point de sujet de troubler l'eau claire de ces ruisseaux, qui me donneront à boire quand j'en aurai envie. Vive la mémoire d'Amadis, et qu'il soit imité par don Quichotte de la Manche en tout ce qui sera possible ! de lui on dira ce qu'on dit de l'autre, que, s'il ne mit pas à fin de grandes choses, il mourut d'envie de les entreprendre. Et, si je ne suis ni rebuté ni dédaigné de ma Dulcinée, il me suffit, comme j'ai déjà dit, d'être loin d'elle. Là donc, mettons la main à l'œuvre, venez à ma mémoire, faits d'Amadis, et me montrez par où il faut que je commence à vous imiter ; mais je sais que ce qu'il fit le plus fut prier Dieu, et j'en ferai de même. » Et lui servirent de chapelet certaines grosses noix de galle de liège qu'il enfila, et en fit un dizain ; ce qui le travailloit fort étoit qu'il ne se trouvoit point par ces environs d'ermite qui le confessât, et avec lequel il se pût consoler ; et ainsi il s'entretenoit, se promenant par le petit pré, écrivant et gravant par les écorces des arbres et sur le menu sable plusieurs vers, tous accommodés à sa tristesse et quelques-uns à la louange de Dulcinée. Mais ceux qui se purent trouver entiers,

et que l'on put lire après qu'on l'eut trouvé en cet endroit, furent seulement ceux qui s'ensuivent :

Arbres élevés, herbes vertes,
Plantes de fleurettes couvertes,
Que la nature a mis ici,
Prêtez l'oreille à mon souci.
Las si mon deuil ne vous agrée,
Écoutez ma plainte sacrée :
Ne vous troublez en ma douleur,
Bien qu'elle montre de l'horreur
En son importune misère,
Puisque, voulant vous satisfaire,
Quichotte ici pleura l'absence infortunée
De sa cruelle Dulcinée
Du Toboso.
C'est ici le lieu qui recèle
Un amoureux le plus fidèle
Que sa dame ait, et ne sait point
D'où telle presse et le joint.
Amour à son gré le promène,
Et de tous côtés le démène,
(Car c'est un mauvais garnement) ;
Ainsi, chétif abondamment,
Quichotte ici pleura l'absence infortunée
De sa cruelle Dulcinée
Du Toboso.
En recherchant des aventures,
Maudissant les entrailles dures
De ces rocs sauvages et fiers,
Par cailloux et halliers

Il trouve la route importune
De sa trop cruelle fortune.
Amour de son fouet inhumain,
Le touchant d'une rude main
Par le derrière de la tête,

Ainsi qu'une fière tempête.
Quichotte ici pleura l'absence infortunée
De sa cruelle Dulcinée
Du Toboso.

Cette addition du Toboso au nom de Dulcinée ne causa pas peu de risée à ceux qui trouvèrent les vers ci-dessus rapportés, parce qu'ils pensèrent que don Quichotte devoit avoir imaginé que si, en nommant Dulcinée, il ne nommoit aussi le Toboso, on ne pourroit entendre ses rimes, et telle étoit la vérité comme depuis il le confessa. Il en écrivit beaucoup d'autres, mais, comme on l'a dit, on n'en put mettre au net ni trouver d'entiers que ces trois couplets. En cela et à soupirer, et appeler les faunes et sylvains de ces bois, les nymphes des ruisseaux, la douloureuse et humide Écho, afin qu'ils lui répondissent, le consolassent et l'écoutassent, il s'entretenoit, et à rechercher quelques herbes de quoi se nourrir jusques à ce que Sancho revînt ; que, s'il eût tardé trois semaines aussi bien comme il ne tarda que trois jours, le chevalier de la Triste-Figure eût été tellement défiguré que la mère qui l'avoit enfanté ne l'eût pas reconnu. Or, il sera bon de le laisser là, au milieu de ses soupirs et de ses vers, pour conter ce qui advint à Sancho Pança en son ambassade ; et ce fut qu'en arrivant sur le grand chemin il se mit en quête du Toboso, et le lendemain il arriva à la taverne en laquelle lui étoit advenue la disgrâce du bernement. Il ne l'eut pas sitôt vue qu'il lui sembla voler

derechef par les airs, de sorte qu'il ne voulut pas entrer dedans, encore que ce fût à telle heure qu'il l'eût bien pu et dû faire, parce qu'il étoit temps de dîner et qu'il avoit envie de manger quelque chose de chaud, car il y avoit de longs jours qu'il ne mangeoit rien que de froid. Cette nécessité le contraignit de s'approcher plus près de la taverne, toutefois en doute s'il y entreroit ou non ; et sur cela il en sortit deux personnages qui le reconnurent incontinent, l'un desquels dit à l'autre : « Dites-moi, Monsieur le licencié, cet homme à cheval, n'est-ce pas Sancho Pança, dont la gouvernante de notre aventurier a dit qu'il étoit parti avec son maître pour lui servir d'écuyer ? — Oui, c'est lui, dit le licencié, et c'est là le cheval de notre don Quichotte. » Aussi le connurent-ils bien, étant le curé et le barbier de son village même, et ceux-là qui avoient fait l'examen et l'autodafé général des livres. Tout aussitôt qu'ils eurent reconnu Sancho Pança et Rossinante, désirant savoir des nouvelles de don Quichotte, ils s'en allèrent droit à lui, et le curé l'appela par son nom, lui disant : « Ami Sancho Pança, où est demeuré votre maître ? » Sancho le reconnut incontinent, et il résolut de leur celer le lieu et l'état auxquels il avoit laissé son maître ; et par ainsi il leur répondit qu'il étoit demeuré occupé en certain lieu et en certaine affaire qui lui étoit de fort grande importance, lequel il ne leur pouvoit découvrir sur les yeux de sa tête. « Non, non, dit le barbier, Sancho Pança, si vous ne nous dites où il est demeuré, nous croirons, comme déjà nous nous l'imaginons, que vous l'avez tué et volé, puis que vous êtes venu monté sur son cheval : en vérité, vous nous rendrez le maître du roussin, ou bien il y aura du bruit là-dessus. — Vous n'avez que faire d'user de menaces à mon égard, dit Sancho, car je ne suis pas homme à voler ni à tuer personne, et qu'un chacun sa fortune le puisse tuer, ou bien Dieu qui l'a fait. Mon maître est demeuré

pour faire pénitence au milieu de cette montagne, fort à son contentement » ; et tout courant, sans s'arrêter, il leur conta l'état auquel il l'avoit laissé, les aventures qui lui étoient arrivées, et comme il portoit une lettre à M Dulcinée du Toboso, qui étoit la fille de Lorenzo Corchuelo, de laquelle il étoit amoureux jusqu'au foie.

Ils demeurèrent tous deux étonnés de ce que Sancho Pança leur contoit, et, encore qu'ils sussent déjà la folie de don Quichotte et le genre d'icelle, à mesure qu'ils l'oyoient, ils s'en émerveilloient toujours plus. Ils demandèrent à Sancho de leur montrer la lettre qu'il portoit à M Dulcinée du Toboso. Il leur dit qu'elle étoit écrite en des tablettes, et que le commandement de son maître étoit qu'il la fît transcrire sur du papier au premier village qu'il trouveroit ; à quoi le curé dit qu'il la lui montrât, et qu'il la copieroit de fort bonne écriture. Sancho Pança mit la main en son sein, cherchant les tablettes, mais il ne les trouva point, ni ne les eût pas pu trouver encore qu'il les eût cherchées jusqu'à cette heure, parce qu'elles étoient demeurées avec don Quichotte, qui ne les lui avoit pas baillées, ni lui ne s'étoit souvenu de les lui demander. Comme Sancho vit qu'il ne trouvoit pas le livre, le visage lui blêmit, et, tâtant derechef en grande hâte tout son corps, il connut de nouveau qu'il ne les trouvoit pas ; et sans plus de façon il s'empoigna la barbe à deux mains et s'en arracha la moitié, et tout au même temps, sans s'arrêter, se donna une demi-douzaine de coups de poing au visage et au nez, de sorte qu'il se les mit tout en sang. Ce que voyant le curé et le barbier, ils lui demandèrent ce que c'étoit qui lui étoit arrivé qu'il se traitoit aussi mal : « Que me pourroit-il arriver de pis, répondit Sancho, que d'avoir perdu de la main à la main, et tout en un instant, trois poulains, chacun desquels étoit autant qu'un

château ? — Comment cela ? répliqua le barbier. J'ai perdu les tablettes, répondit Sancho, où étoient la lettre pour Dulcinée et une cédule signée de mon maître, en laquelle il ordonnoit que sa nièce me délivrât trois poulains d'âne de quatre ou cinq qui sont à la maison. » Outre ce, il leur raconta la perte de son grison. Le curé le consola, et lui dit qu'aussitôt qu'il retrouveroit son maître, il lui feroit renouveler le mandat et refaire l'ordonnance en papier, comme c'étoit la coutume, parce que celles que l'on écrivoit en des tablettes jamais ne s'acceptoient ni ne s'accomplissoient. Avec cela, Sancho se consola et dit que, puisqu'il en étoit ainsi, il ne se donnoit pas beaucoup de peine de la perte de la lettre de Dulcinée, parce qu'il la savoit quasi par cœur, et qu'il la feroit bien copier où et quand il voudroit. « Dites-la donc, Sancho, dit le barbier, car après nous la transcrirons. » Sancho s'arrêta à se gratter la tête pour ramener à sa mémoire le contenu de la lettre, et se mettoit tantôt sur un pied, et tantôt sur l'autre. Parfois il regardoit la terre, et en d'autres momens il tournoit sa vue au ciel ; enfin, au bout d'un assez long temps et après s'être rongé la moitié du bout d'un doigt, tenant en suspens ceux qui attendoient qu'il récitât la lettre, il dit ainsi, au bout d'un bon moment : « Par Dieu, Monsieur le licencié, que tous les diables emportent la chose qu'il me souvienne de la lettre, encore qu'elle disoit au commencement ainsi : Haute et souterraine Dame. — Non pas, dit le barbier, il n'y aura pas souterraine, mais surhumaine ou souveraine Dame. — Vous dites vrai, dit Sancho. Donc, s'il m'en souvient bien, elle poursuivoit, si j'ai bonne mémoire : le blessé, et le privé de sommeil, et le frappé, baise à votre Grâce les mains, ingrate et fort méconnue belle, et disoit je ne sais quoi de santé et de maladie qu'il lui envoyoit, et s'en alloit discourant jusqu'à ce qu'il achevoit par Le vôtre jusqu'à la mort, le chevalier de la

Triste-Figure. » Tous deux n'eurent pas peu de plaisir de voir la bonne mémoire de Sancho Pança, et lui en donnèrent beaucoup de louanges, lui disant qu'il récitât la lettre encore deux fois, afin qu'eux aussi l'apprissent par cœur pour la transcrire quand il en seroit temps. Sancho la redit encore par trois fois, et autant de fois répéta trois mille sottises. Puis, après cela, il raconta aussi les affaires de son maître ; mais il ne sonna mot touchant ce qu'on l'avoit berné en cette taverne-là en laquelle il faisoit difficulté d'entrer. Il dit aussi comme son maître étoit résolu, s'il lui apportoit une bonne réponse de sa maîtresse Dulcinée du Toboso, de se mettre en chemin et rechercher le moyen d'être empereur, ou pour le moins monarque : car il étoit ainsi convenu entre eux deux ; et que c'étoit une chose fort facile à lui de parvenir à l'être, tant la valeur de sa personne et la force de son bras étoient grandes ; et que, l'étant, il le marieroit, car il seroit déjà veuf, et ne pouvoit arriver moins que cela ; et qu'il lui donneroit pour femme une damoiselle de l'impératrice, héritière d'un riche et grand pays en terre ferme, sans îles grandes ni petites, parce qu'il n'en vouloit point.

Sancho disoit cela d'un sens si rassis, se mouchant de fois à autre, et avec si peu de jugement que tous deux s'émerveillèrent de nouveau, considérant combien forte et véhémente avoit été la folie de don Quichotte, puisqu'elle avoit entraîné après soi le jugement de ce pauvre homme. Ils ne voulurent pas se fatiguer à le tirer de l'erreur où il étoit, leur étant avis que, puisque cela n'inquiétoit en rien sa conscience, il valoit mieux le laisser en cette opinion, et qu'eux recevroient plus de contentement d'entendre ses sottises ; et ainsi ils lui dirent qu'il priât Dieu pour la santé de son maître, parce que c'étoit une chose contingente et fort faisable de venir par succession de temps à être empereur, comme il

disoit, ou pour le moins archevêque, ou bien à avoir quelque autre dignité équivalente. À quoi Sancho répondit : « Messieurs, si la fortune conduisoit les affaires de telle sorte que mon maître perdît la volonté d'être empereur, et qu'il lui prît envie de se faire archevêque, je voudrois bien savoir ce qu'ont accoutumé de donner les archevêques errans à leurs écuyers ? — Ils ont accoutumé de leur donner, répondit le curé, quelque bénéfice à simple tonsure, ou une cure, ou bien quelque chapellenie qui leur vaut beaucoup de revenu, sans compter le casuel que l'on estime encore autant. — Mais, pour cela, il sera besoin, répliqua Sancho, que l'écuyer ne soit point marié et qu'il sache pour le moins aider à dire la messe ; et, s'il en est ainsi, malheureux que je suis d'être marié, et si ne sais-je pas la première lettre de l'A b c ; que serace donc de moi, s'il prend fantaisie à mon maître de devenir archevêque, et non pas empereur, comme c'est la coutume des chevaliers errans ? — Ne vous souciez point, ami Sancho, dit le barbier, car nous prierons ici votre maître, et lui conseillerons, voire même nous lui en ferons un cas de conscience, qu'il se fasse empereur et non archevêque, parce qu'il lui sera plus facile, à cause qu'il est plus vaillant qu'étudiant. — Il me l'a bien semblé, répondit Sancho, encore que je vous peux dire qu'il est bien propre à toute chose. Ce que je pense faire de mon côté, c'est de prier Notre-Seigneur qu'il l'achemine là par où il puisse le mieux le servir et où il me puisse faire le plus de faveurs. — Vous parlez en homme discret, répliqua le curé, et le ferez en bon chrétien ; mais ce qu'il faut à présent faire est de donner ordre à retirer votre maître de cette inutile pénitence que vous dites qu'il fait ; et, afin de penser au moyen qu'il nous faudra aviser, et aussi pour dîner, car il en est l'heure, il sera bon que nous entrions en cette taverne. » Sancho leur dit qu'ils y entrassent, eux, et que, pour

lui, il attendroit là dehors, et que puis après il leur diroit la cause pourquoi il n'y entroit, ni ne convenoit qu'il y entrât ; mais qu'il les prioit qu'ils lui apportassent là quelque chose de chaud à manger, et aussi de l'orge pour Rossinante. Ils y entrèrent et le laissèrent dehors, et à peu de temps de là le barbier lui apporta à manger.

Puis après, ayant bien pensé entre eux deux au moyen qu'ils prendroient pour venir à bout de ce qu'ils désiroient, il vint au curé une pensée fort à propos et au goût de don Quichotte, et répondant à ce qu'ils délibéroient : ce fut qu'il dit au barbier que ce qu'il avoit pensé étoit qu'il s'habilleroit à la façon d'une damoiselle errante, et que lui tâchât de s'accommoder le mieux qu'il pourroit en écuyer, et qu'étant ainsi accoutrés ils iroient trouver don Quichotte et feindroient que ce fût une damoiselle affligée et nécessiteuse, laquelle lui demanderoit un don qu'il ne pourroit lui refuser à titre de valeureux chevalier errant ; et que le don qu'elle lui pensoit demander étoit qu'il s'en vînt avec elle où elle le mèneroit pour redresser un tort qu'un méchant chevalier lui avoit fait ; et qu'aussi pareillement elle le supplioit qu'il ne lui commandât point d'ôter son masque, ni ne lui demandât aucune chose du sien jusqu'à ce qu'il lui eût fait raison de ce mauvais et félon chevalier ; et qu'il croyoit sans doute que don Quichotte consentiroit à tout ce qu'on lui voudroit demander de cette façon-là, et que par ainsi ils le tireroient de là et le ramèneroient en son village, où ils tâcheroient de voir s'il n'y auroit point de remède à son étrange folie.

1. Le texte ici paraît altéré ; il est probable qu'il faudrait lire : comme sa mère l'a enfantée.

’invention du curé ne sembla pas mal à propos au barbier, mais au contraire si bonne qu’ils la mirent incontinent à exécution. Ils demandèrent à l’hôtesse une cotte et des coiffes, lui laissant en gage une soutane toute neuve qui appartenoit au curé. Le barbier fit une grande barbe d’une queue de bœuf grise ou rousse, où l’hôte avoit coutume d’attacher son peigne. L’hôtesse leur demanda pourquoi c’étoit faire qu’ils lui demandoient ces choses-là. Le curé lui conta en peu de paroles la folie de don Quichotte, et comment il étoit nécessaire de se déguiser ainsi pour le tirer de la montagne où il étoit pour lors. L’hôte et l’hôtesse devinèrent tout aussitôt que ce fou étoit leur hôte du baume et le maître de l’écuyer qui avoit été berné, et racontèrent au curé tout ce qui s’étoit passé chez eux sans oublier ce que Sancho taisoit si bien. En conséquence, l’hôtesse accoutra le curé de telle sorte qu’il n’y manquoit rien ; elle lui vêtit une jupe de drap avec des bandes de velours noir d’une palme de large, toutes découpées, et un corset de velours vert garni d’une bordure de satin blanc, qui doivent avoir été faits dès le temps du roi Wamba. Le curé ne permit pas qu’on le coiffât, mais seulement se mit sur la tête un petit bonnet de toile piquée, lequel il portoit pour lui servir de bonnet de nuit, et se banda le front d’une jarretière de taffetas noir, et avec l’autre il se fit un masque dont il se couvrit bien la barbe et le visage. Il enfonça son chapeau, lequel étoit si grand qu’il lui pouvoit bien servir de parasol ; et, s’affublant de son manteau, il monta sur sa mule en femme, et le barbier sur la sienne, avec sa barbe qui lui descendoit jusqu’à la ceinture entre rousse et blanche, étant faite, comme je vous ai dit, de la queue d’un bœuf grivelé. Ils prirent congé de tous, et même de la bonne Maritorne,

laquelle promit de dire un chapelet, encore que pauvre pécheresse, afin que Dieu leur donnât un heureux succès en cette affaire si difficile et si chrétienne qu'étoit celle qu'ils avoient entreprise. Mais à grand'peine étoient-ils sortis de la taverne qu'il vint une pensée au curé que c'étoit mal fait à lui de s'être habillé de cette façon-là, parce que c'étoit une chose indécente qu'un prêtre se vêtît ainsi, encore que ce fût pour chose qui lui importât beaucoup ; et, le disant au barbier, il le pria qu'ils changeassent de vêtemens, pour ce qu'il étoit plus à propos qu'il fît la damoiselle nécessiteuse, et que lui feroit l'écuyer, et que par ce moyen il profaneroit moins sa dignité ; que, s'il ne le vouloit faire, il étoit résolu de ne point passer outre, encore que le diable emportât don Quichotte.

Sur cela Sancho arriva, qui ne se put tenir de rire, les voyant tous deux en cet habit. En effet, le barbier accorda tout ce que le curé voulut ; et le curé, changeant l'invention, l'instruisit de la manière qu'il devoit tenir et des paroles qu'il devoit dire à don Quichotte pour l'émouvoir et forcer qu'il vînt avec lui et laissât le repaire qu'il avoit choisi pour faire sa vaine pénitence. Le barbier lui répondit que, sans qu'on lui en fît leçon, il mettroit bien tout à son point. Il ne se voulut pas habiller pour l'heure jusqu'à ce qu'ils fussent près du lieu où don Quichotte étoit, et ainsi il plia ses habits, et le curé arrangea sa barbe, et ils poursuivirent leur chemin ayant Sancho pour guide, lequel leur conta en allant ce qui leur étoit advenu avec le fou qu'ils avoient trouvé en la Sierra, celant toutefois la trouvaille de la mallette et de ce qui étoit dedans : car, bien qu'il fût lourdaud, il étoit pourtant un peu avare, le jeune homme.

Le jour suivant ils arrivèrent au lieu où Sancho avoit laissé les marques des rameaux pour retrouver l'endroit auquel il avoit laissé son maître, et en le reconnoissant il leur dit comment c'étoit là l'entrée, et qu'ils se pouvoient bien vêtir au cas que cela fût nécessaire pour la liberté de son maître, parce qu'ils lui avoient dit auparavant que d'aller en cette sorte et de s'habiller de cette manière, que c'étoit le point important pour tirer son maître de cette mauvaise vie qu'il avoit choisie, et qu'ils lui recommandoient bien fort qu'il ne dît à son maître qui ils étoient ni qu'il les connoissoit ; et que, s'il lui demandoit, comme sans doute il le feroit, s'il avoit baillé la lettre à Dulcinée, qu'il dît que oui, et que pour ne savoir lire elle lui avoit répondu de parole, lui disant qu'elle lui commandoit, sous peine de sa disgrâce, que tout aussitôt et sans délai il la vînt voir, que c'étoit pour chose qui lui importoit fort : car, avec cela et avec ce qu'ils pensoient lui dire, ils tenoient pour chose certaine de le pouvoir ramener à une meilleure vie, et faire tant envers lui que tout incontinent il se mettroit en chemin pour aller être empereur ou monarque ; car, en ce qui étoit d'être archevêque, il n'y avoit pas de quoi craindre.

Sancho écouta tout et le mit en sa mémoire, les remerciant bien fort de l'intention qu'ils avoient de conseiller à son maître qu'il se fît empereur et non pas archevêque : car il croyoit, quant à lui, que, pour faire du bien à leurs écuyers, les empereurs pouvoient beaucoup plus que les archevêques errans. Il leur dit aussi qu'il seroit bon qu'il allât devant pour le chercher et lui dire la réponse de sa dame, parce qu'elle seroit suffisante pour le retirer de ce lieu, sans qu'ils prissent tant de peine. Ils trouvèrent bon ce que Sancho Pança disoit, et ainsi se résolurent de l'attendre jusqu'à ce qu'il revînt avec les nouvelles de ce qu'il auroit trouvé son maître. Sancho entra par ces gorges de la montagne, les laissant

tous deux en une autre par où couroit un petit et doux ruisseau, auquel rendoient une ombre agréable et fraîche d'autres rochers et quelques arbres qu'il y avoit par là. La chaleur et le jour qu'ils arrivèrent en ce lieu étoient de ceux du mois d'août, auquel par ces endroits l'ardeur a de coutume d'être fort grande ; et c'étoit environ sur les trois heures après midi, toutes choses qui rendoient le lieu plus agréable et les conviaient d'y attendre le retour de Sancho, comme ils le firent. Étant donc là tous deux à se reposer à l'ombre, il vint à leurs oreilles une voix, laquelle, sans être accompagnée du son d'aucun instrument, résonnoit doucement et délicatement, de quoi ils s'étonnèrent fort, leur étant avis que ce n'étoit pas là un lieu où il y pût avoir personne qui chantât si bien : car, encore que l'on ait accoutumé de dire qu'il se trouve par les bois et par les champs des bergers qui ont des voix excellentes, ce sont plutôt des inventions et exagérations de poètes que des vérités, et d'autant plus s'émerveillèrent-ils quand ils ouïrent que ce que l'on chantoit c'étoient des vers, non de rustiques bergers, mais d'ingénieux courtisans. Et ce qui confirma cette vérité fut que les vers qu'ils ouïrent étoient ceux qui s'ensuivent.

DITHYRAMBES.

Qui fait que mes biens diminuent ?
Ce sont les dédains qui les ruent
Contre bas ; et quels durs malheurs
Augmentent mes tristes douleurs,
Bourrelles de ma fantaisie ?
Les soupçons et la jalousie ;
Mais qui sait éprouver ma longue patience ?
L'absence.

Et mon deuil ainsi je m'éprouve,
Et ne trouve
Aucun remède et nul confort,
Puisque le sort
Au vouloir de la patience,
Des soupçons jaloux, des dédains et de l'absence
Me font périr
Et mourir.
Qui donne être à cette douleur,
Et qui produit en moi tant de cruel malheur ?
C'est l'amant ;
Et qui joue à ma gloire un aussi mauvais tour ?
La fortune
Importune.
Qui donne escorte à mon deuil ennuyeux ?
Les cieux.
Je crains de voir ravie
D'un mal si fort étrange et mon être et ma vie,
Puisqu'à mon dam l'Amour s'assemble,
Et le Ciel et Fortune ensemble.
Qui mon sort rendra plus heureux
Et son cours plus amoureux ?

La mort ; et qui d'amour aura la jouissance ?
L'inconstance.
Mais qui donne à ces maux entière guérison ?
C'est d'être un insensé dépouillé de raison :
Partant ce n'est pas être sage,
Voulant dédier son courage
À secourir
Et guérir

Les passions, quand la mort, l'inconstance,
Et la fureur qui nous insense
Et nous fait devenir fous,
En sont les remèdes plus doux.

L'heure, le temps, la solitude, la voix et la dextérité de celui qui chantoit causa de l'admiration et du contentement aux deux écoutans, lesquels se tinrent là tout cois, attendant s'ils ouïroient quelque autre chose ; mais, voyant que le silence duroit quelque temps, ils se résolurent de sortir pour aller chercher le musicien qui chantoit si harmonieusement. Et voulant effectuer leur dessein, la même voix les fit encore arrêter, parce que derechef elle parvint à leurs oreilles, chantant ce sonnet.

SONNET.

Sainte amitié qui vole à plaisir dans les cieux,
Conduite au mouvement de ton aile ébranlée,
Aux bienheureux esprits te rendant égalée,
Pendant que ton objet demeure en ces bas lieux ;
Puis de là fais surgir et briller à nos yeux
La digne et juste paix, d'un voile emmantelée,
Sous qui reluit parfois l'apparence zélée
Des bons actes qui sont par après odieux :

Quitte le ciel, Déesse, ou ne veuille permettre
Que la fraude ici-bas tes couleurs ose mettre
Pour réduire à néant toute sincérité.
Si tu ne lui ravis tes belles apparences,
Dans la confusion de ses vieilles souffrances,
Le monde est en péril de se voir culbuté.

Le chant s'acheva avec un profond soupir, et les deux personnages qui écoutoient demeurèrent là encore quelque peu, attendant si l'on chanteroit davantage ; mais, voyant que la musique s'étoit tournée en soupirs et pitoyables plaintes, ils résolurent de savoir qui étoit cet infortuné dont la voix étoit aussi charmante que ses gémissemens douloureux. Et ils n'eurent pas beaucoup cheminé, quand, au détour d'une pointe de rocher, ils virent un homme de la même taille et figure que Sancho Pança leur avoit dépeint lorsqu'il leur fit le conte de Cardénio, lequel, lorsqu'il les vit, sans se troubler aucunement, s'arrêta tout coi, avec la tête baissée sur sa poitrine en guise d'homme pensif, sans lever la vue pour les regarder plus que la première fois qu'ils arrivèrent à l'improviste. Le curé, qui étoit un homme bien stylé (instruit qu'il étoit de sa disgrâce, puisqu'il l'avoit reconnu à divers signes), s'approcha de lui, et avec de brèves (bien que fort discrètes) raisons le pria et lui persuada de laisser cette si misérable vie, afin qu'il ne la perdît point là, ce qui seroit le plus grand des malheurs. Cardénio étoit alors en son entier jugement et libre de ces furieux accès qui le tiroient si souvent hors de lui-même, et ainsi, voyant ces deux personnages en un habit si peu accoutumé à ceux qui alloient par ces déserts et solitudes, il ne laissa pas de s'en étonner un peu, et davantage quand il les ouït parler de son affaire comme de chose connue (parce que les discours du curé le lui donnèrent ainsi à entendre), tellement qu'il leur répondit en cette manière : « Je vois bien, Messieurs, qui que vous soyez, que le Ciel, qui a soin de secourir les gens de bien, et souventes fois aussi les méchans, m'envoie, sans que je l'aie mérité, en ces lieux si écartés et éloignés de la commune fréquentation du monde, des personnes, lesquelles, me remettant devant les yeux, avec vives et diverses causes, combien je suis privé de raison à mener

la vie que je fais, tâchent de me tirer d'ici et me reconduire en meilleur endroit ; mais, comme elles ne savent pas, comme moi, qu'en sortant de ce danger je retomberai en un autre plus grand, peut-être me tiennent-elles pour un homme de foibles discours, et même, ce qui seroit encore pis, pour n'avoir point du tout de jugement. Et il ne faudroit pas s'étonner qu'ainsi fût, parce que je reconnois que la force avec laquelle l'imagination me représente mes infortunes est si intense et si puissante pour ma ruine que, n'ayant peut-être pas assez d'énergie pour l'empêcher, je demeure, comme une pierre, dépourvu de tout bon sentiment et connoissance ; et je viens à comprendre cette vérité, quand d'aucuns me disent et me montrent des marques des choses que j'ai faites pendant que ce terrible accident me possède, et ne peux faire autre chose que de me plaindre en vain et maudire pour néant ma fortune, et, pour excuser mes folies, en raconter le sujet à tous ceux qui le veulent écouter : car les prudens, voyant quelle en est la cause, ne s'étonneront pas des effets d'icelle ; et, s'ils ne me donnent point de remède, au moins ne m'en attribueront-ils point de faute, convertissant le déplaisir qu'ils recevront de mes extravagances en une pitié de mes malheurs. Et, si tant est que vous autres, Messieurs, veniez avec la même intention que d'autres sont venus, devant que de passer outre en vos discrètes persuasions, je vous prie que vous écoutiez le discours infini de mes disgrâces, parce que peut-être, après l'avoir entendu, vous épargnerez la peine que vous prendriez à consoler un mal lequel est incapable de toute consolation. »

Ces deux personnages, qui ne désiroient rien tant que de savoir de sa propre bouche la cause de son dommage, le prièrent de la leur raconter, lui offrant de ne faire pour son remède et sa consolation que ce qu'il lui plairoit ; et par ainsi le triste gentil-

homme commença sa pitoyable histoire, quasi par les mêmes paroles et avec les mêmes détails qu'il l'avoit contée à don Quichotte et au chevrier peu de jours auparavant, lorsqu'à l'occasion de maître Élisabad et pour avoir été don Quichotte trop exact à vouloir garder le décorum de la chevalerie, le conte demeura imparfait, comme l'histoire l'a ci-dessus raconté ; mais, à cette fois, la fortune voulut que l'accident de la folie cessât et se retînt, lui donnant loisir de raconter le tout jusqu'à la fin ; et par ainsi, arrivant au passage du billet que don Fernand avoit trouvé entre les feuillets du livre d'Amadis de Gaule, Cardénio dit qu'il s'en souvenoit bien et qu'il disoit ce qui suit :

LUCINDE À CARDÉNIO.

Je découvre tous les jours en vous des perfections qui m'obligent ou plutôt me forcent de vous tenir en plus grande estime ; et partant, si vous me voulez décharger de cette dette sans faire tort à mon honneur, vous le pourrez fort bien faire. J'ai un père qui vous connoît et qui m'aime bien, lequel, sans faire violence à ma volonté, accomplira ce qu'il sera raisonnable et juste que vous ayez, si tant est que vous m'estimiez autant que vous dites et que je le crois.

Par ce billet je fus incité à demander Lucinde pour épouse, comme je vous l'ai déjà raconté, et ce fut cela même par quoi Lucinde demeura en l'opinion de don Fernand comme l'une des plus prudentes et avisées femmes de son temps. Et ce fut ce billet qui lui mit en la volonté de me détruire devant que mon désir s'effectuât. Je dis à don Fernand à quoi se tenoit le père de Lucinde, qui étoit que mon père la lui demandât : ce que je ne lui osois dire, craignant qu'il n'y consentît pas ; non qu'il ignorât la qualité, la bonté, la vertu et la beauté de Lucinde, et qu'elle eût

un mérite suffisant pour anoblir quelque lignage d'Espagne que ce fût, mais parce que je savois de lui qu'il ne désiroit pas que je me mariasse sitôt, et jusqu'à ce qu'on vît ce que le duc Richard vouloit faire de moi. Bref, je lui dis que je n'osois m'aventurer à en parler à mon père, tant pour cet inconvénient que pour plusieurs autres qui m'en ôtoient le courage, sans savoir quels ils étoient ; mais qu'il me sembloit que ce que je désirois ne devoit jamais être mis à effet. À tout cela, don Fernand me répondit qu'il prenoit la charge de parler à mon père, et de tant faire qu'il parleroit à celui de Lucinde. Ô Marius ambitieux ! ô Catilina cruel ! ô méchant Sylla ! ô trompeur Ganelon ! ô traître Vellido ! ô vindicatif Julien ! ô avaricieux Judas ! Traître, cruel, vindicatif et trompeur, quel déplaisir t'avoit fait ce malheureux qui, avec tant de franchise, te découvrit les secrets et contentemens de son cœur ? Quelle offense t'avois-je faite ? quelle parole t'avois-je dite ou quels conseils t'avois-je donnés, qui ne tendissent tous à l'accroissement de ton honneur et à ton profit ? Mais de quoi est-ce que je me plains, malheureux que je suis, puisque c'est une chose certaine que, quand les disgrâces tirent leur origine des étoiles, tout ainsi qu'elles viennent du haut en bas en se précipitant avec fureur et violence, il n'y a force en terre qui les retienne, ni humaine industrie qui les puisse prévenir ? Qui eût pu s'imaginer que don Fernand, chevalier illustre et distingué, mon obligé par mes services, puissant pour obtenir ce que son désir amoureux demanderoit, en quelque lieu qu'il se fût voulu adresser, iroit tellement s'enflammer et infecter, comme on dit de coutume, et concevoir cette mauvaise volonté que de me vouloir ôter une seule brebis que je ne possédois pas encore ? Mais laissons ces considérations-là à part comme inutiles et sans profit, et renouons le fil rompu de ma pitoyable histoire.

« Je dis donc qu'étant avis à don Fernand que ma présence lui étoit un obstacle pour exécuter sa fausse et mauvaise pensée, il se résolut de m'envoyer à son frère aîné, sous ombre de lui demander de l'argent pour payer six chevaux, que, tout exprès et pour cet effet seul que je m'absentasse, afin de pouvoir mieux venir à bout de son damnable projet, il acheta le même jour qu'il offrit de parler à mon père et voulut que j'allasse quérir l'argent. Ai-je pu prévenir cette trahison ? me fut-il d'aventure possible de l'imaginer ? Non certainement ; au contraire, avec un très grand plaisir je m'offris à partir tout à l'instant, étant fort aise du bon achat qu'il avoit fait. Ce soir-là même je parlai à Lucinde et lui dis ce qui étoit arrêté entre Fernand et moi, et qu'elle eût une ferme espérance que nos bons et justes désirs auroient un heureux résultat. Elle, se doutant aussi peu que moi de la trahison de don Fernand, me dit que je m'arrangeasse à revenir promptement, parce qu'elle croyoit que l'accomplissement de nos volontés ne tarderoit pas plus que le temps que mettroit mon père à parler au sien. Je ne sais pourquoi, en achevant de me dire cela, ses yeux s'emplirent de larmes, et elle eut la gorge si serrée qu'elle ne put proférer une seule parole, encore qu'il me fût avis qu'elle tâchoit de m'en dire davantage. Je demeurai étonné de ce nouvel accident que je n'avois pas jusqu'alors vu en elle, parce que nous nous parlions toujours, toutes les fois que la bonne fortune et ma diligence nous le permettoient, avec grande joie et contentement, sans mêler parmi nos discours les larmes, soupirs, jalousies, soupçons ou craintes. Tout mon bonheur étoit de louer et d'exalter ma fortune de ce que le Ciel me l'avoit donnée pour maîtresse. J'exaltois sa beauté, j'admirois son mérite et son entendement. Elle me rendoit la pareille, louant en moi ce qui sembloit à son amour être digne de louange. Avec cela, nous nous entretenions

de cent mille enfantillages et des accidens de nos voisins et autres de notre connoissance ; le plus loin qu'alloit ma liberté, c'étoit à lui prendre quasi par force l'une de ses belles et blanches mains, et l'approcher de ma bouche autant que le permettoit une basse grille qui nous séparoit. Mais, la nuit qui précéda le triste jour de mon départ, elle pleura, gémit et soupira, et s'en alla me laissant plein de confusion et de trouble, épouvanté d'avoir vu de si nouvelles et si tristes démonstrations de douleurs et de chagrin chez Lucinde. Mais, pour ne point détruire mes espérances, j'attribuai le tout à la force de l'amour qu'elle me portoit, et à la douleur qu'ordinairement l'absence cause en ceux qui s'aiment bien. Enfin, je partis triste et pensif, l'âme remplie d'imaginations et de soupçons, sans savoir ce que je soupçonnois ni imaginois : tous indices clairs et manifestes qui montroient le triste résultat et le malheur qui m'étoit réservé.

« J'arrivai au lieu où l'on m'avoit envoyé et donnai les lettres au frère de don Fernand, duquel je fus bien reçu, mais non pas bien expédié, parce qu'il me commanda d'attendre, bien à mon grand regret, huit jours, et en lieu où le duc son père ne me vît point, parce que son frère lui écrivoit de lui envoyer certaine somme d'argent à l'insu de son père. Et tout cela étoit une invention du menteur don Fernand, car son frère ne manquoit pas d'argent pour m'expédier promptement. Ce fut une ordonnance et commission qui me mit en position de ne lui point obéir, d'autant qu'il me sembloit impossible de pouvoir supporter la vie si longtemps absent de Lucinde, et d'autant plus l'ayant laissée avec la tristesse que je vous ai racontée. Ce nonobstant, j'obéis en bon serviteur, encore que je visse bien que ce devoit être aux dépens de ma santé. Mais, quatre jours après que je fus venu, il arriva un homme lequel me cherchoit avec une lettre qu'il me donna, et je

connus à la suscription qu'elle étoit de Lucinde, parce que c'étoit de son écriture. Je l'ouvris tout en crainte et en trouble, me représentant que ce devoit être quelque grand sujet qui l'avoit mue à m'écrire étant absent, puisque, étant présent, elle le faisoit rarement. Je demandai à ce porteur, avant de lire la lettre, qui la lui avoit baillée et combien de temps il avoit été par le chemin : il me fit réponse que, passant d'aventure par une rue de la ville, environ l'heure de midi, une fort belle señora l'avoit appelé par une fenêtre, les yeux pleins de larmes, et qu'en grande hâte elle lui avoit dit : « Frère, si vous êtes chrétien, comme vous le paroissez, je vous prie, pour l'amour de Dieu, que vous fassiez tenir tout au plus tôt cette lettre au lieu et à la personne que marque la suscription : l'un et l'autre sont bien connus, et vous ferez en cela un grand service à Notre-Seigneur. Et, afin qu'il ne vous manque point de commodité pour le pouvoir faire, prenez ce qui est en ce mouchoir » ; et, en disant cela, elle m'en jeta par la fenêtre un où il y avoit cent réaux enveloppés, et cette bague d'or que je porte ici avec la lettre que je vous ai donnée ; et tout à l'instant, sans attendre ma réponse, elle se retira de la fenêtre, ayant vu auparavant que j'avois pris la lettre et le mouchoir ; et je lui dis par signes que je ferois ce qu'elle me commandoit. Et par ainsi, me voyant si bien payé de la peine que je pouvois prendre à vous l'apporter, et connoissant par la suscription que c'étoit à vous qu'elle l'envoyoit, d'autant, Seigneur, que je vous connois fort bien, et même aussi y étant obligé par les larmes de cette belle dame, je résolus de ne me fier à aucune autre personne, mais de venir moi-même vous la donner. Et, en l'espace de seize heures qu'il y a qu'elle m'a été baillée, j'ai fait le chemin que vous savez, qui est de dix-huit lieues. » Pendant que ce reconnoissant et nouveau courrier me disoit cela, j'étois pendu à ses paroles, et les

jambes me trembloient de telle sorte qu'à peine me pouvois-je soutenir. En effet, j'ouvris la lettre et vis qu'elle contenoit ce qui s'ensuit :

La parole que don Fernand vous a donnée de voir votre père afin qu'il parlât au mien, il l'a accomplie beaucoup plus à son contentement qu'à votre profit. Sachez, Monsieur, qu'il m'a demandée pour femme et mon père, emporté de l'avantage qu'il pense que don Fernand a par-dessus vous, a consenti à ce qu'il désire, et tant à bon escient que dedans deux jours se doit accomplir notre mariage, si secrètement que le Ciel seul et quelques gens de la maison en doivent être témoins. Je vous laisse à penser en quel état je suis réduite : voyez si vous devez venir ; et si je vous aime bien ou non, l'issue de cette affaire vous le donnera à entendre. Dieu veuille que la présente tombe entre vos mains devant que la mienne se voie contrainte de se joindre à celle d'un qui sait si mal garder la foi qu'il promet.

« En somme, voilà le discours que la lettre contenoit, et qui me fit tout aussitôt mettre en chemin sans plus attendre réponse ni argent : car je connus alors bien clairement que ce n'étoit pas l'achat des chevaux, mais la satisfaction de sa passion qui avoit mû don Fernand à m'envoyer vers son frère. La colère que je conçus contre don Fernand, jointe à la crainte de perdre le cœur que j'avois acquis par tant d'années de services et de désirs, me donna des ailes : car, comme d'une volée, je me rendis le lendemain à mon rendez-vous habituel, justement au point et à l'heure qu'il convenoit pour aller parler à Lucinde. J'entrai secrètement, et laissai une mule sur laquelle j'étois venu au logis du bonhomme qui m'avoit apporté la lettre. Et voulut la fortune, laquelle pour lors me fut si favorable, que je trouvai Lucinde à la

grille témoin de nos amours. Elle me reconnut tout aussitôt, et moi elle, mais non pas comme nous nous devions connoitre l'un l'autre. Mais qui est la personne du monde qui se puisse vanter d'avoir pénétré et reconnu la pensée confuse et la changeante humeur d'une femme ? Il n'y en a aucune pour certain. Je dis donc que, tout ainsi que Lucinde me vit, elle me dit : « Cardénio, je suis vêtue en épousée, et déjà m'attendent en la salle le traître don Fernand et mon avaricieux père, avec d'autres personnes qui seront plutôt les témoins de ma mort que de mes épousailles. Ne te trouble point, mon ami, mais tâche de te trouver présent à ce sacrifice : s'il ne peut être empêché par mes raisons, je porte une dague cachée, qui pourra arrêter les violences les plus opiniâtres en donnant fin à ma vie, et un commencement à te faire connoître la bonne volonté que je t'ai portée et porterai éternellement. » Je lui répondis tout troublé et à la hâte, craignant qu'il ne me manquât du temps pour lui pouvoir répondre : « Ma Dame, que tes œuvres rendent tes paroles véritables, que si tu portes une dague pour te faire croire, je porte ici une épée pour te défendre ou pour me tuer, si la fortune nous est contraire. » Je ne crois pas qu'elle put ouïr toutes ces raisons, d'autant que j'entendis qu'on l'appeloit à grande hâte, parce que le fiancé attendoit. Avec cela la nuit de ma tristesse se ferma ; le soleil de ma joie se cacha ; mes yeux demeurèrent sans lumière, et mon entendement fut privé de tout raisonnement. Je ne pouvois trouver l'entrée de son logis, ni ne savois de quel côté me tourner ; mais, considérant combien importoit ma présence pour ce qui pouvoit arriver en ce cas, je m'encourageai le plus qu'il me fut possible, et entrai en sa maison, et, comme j'en savois bien tous les êtres combien que secrets, et davantage avec le trouble et la confusion qu'il y avoit, personne ne m'aperçut ; tellement que, sans être vu,

j'eus le moyen de me mettre au creux que faisoit une fenêtre de la salle même, et qui étoit couvert des bords de deux pièces de tapisserie, entre lesquels je pouvois, sans être aperçu, voir tout ce qui se faisoit en la salle. Qui pourroit raconter à présent les assauts que le cœur me donna pendant que j'y fus, les pensées qui me vinrent, les considérations que je fis, qui furent en si grand nombre et telles qu'elles ne se peuvent dire, et aussi n'est-il pas bien à propos de les raconter : il suffit que vous sachiez que le fiancé entra en la salle sans être autrement paré que des habits qu'il portoit d'ordinaire. Il avoit pour parrain un cousin germain de Lucinde, et il n'y avoit en toute la salle de personne étrangère que les serviteurs de la maison. Peu après Lucinde sortit d'une garde-robe, accompagnée de sa mère et de deux siennes damoiselles, aussi bien parée et accoutrée que sa qualité et sa beauté le méritoient, et comme celle qui étoit la perfection de la mode et de la braverie courtisanesque. Ce doute et ce transport hors de moi-même ne me permirent pas de regarder ni remarquer en particulier quels habits elle portoit ; je pus seulement reconnoître les couleurs, qui étoient incarnat et blanc, et l'éclat que jetoient les pierreries et joyaux de la coiffure et de tout le vêtement, encore surpassé par la beauté singulière de ses blonds cheveux, qui étoient tels qu'auprès des pierres précieuses et de la lueur de quatre flambeaux qui éclairoient la salle, ils offroient leur clarté avec beaucoup plus de splendeur que celles-ci n'en rendoient. Ô mémoire ennemie mortelle de mon repos, de quoi sert-il à cette heure de me représenter la beauté incomparable de cette ennemie que j'adore ? Ne sera-t-il pas meilleur, cruelle mémoire, que tu rappelles à mon souvenir, que tu me représentes ce qu'alors elle fit, afin qu'étant mû par un tort si manifeste je tâche et recherche le moyen, si ce n'est de me venger, au moins de perdre la

vie ? Ne vous lassez point, Seigneurs, d'entendre ces digressions que je fais, car ma peine n'est pas de la nature de celles qui se puissent ni doivent raconter succinctement et en passant, puisque chacune de ses circonstances me semble digne d'un bien long discours. »

Le curé lui répondit là-dessus que non seulement ils ne se lassoient point de l'ouïr, mais, au contraire, qu'ils recevoient un grand plaisir d'entendre les particularités qu'il racontoit, qui étoient telles qu'elles méritoient bien de n'être point passées sous silence, mais que l'on y prêtât la même attention qu'au principal du conte.

« Je dis donc, poursuivit Cardénio, qu'étant tous en la salle le curé de la paroisse entra, et, leur prenant la main à tous deux pour faire ce qui est requis en tel cas, venant à dire : « Voulez-vous, señora Lucinde, le seigneur don Fernand, lequel est ici présent, pour votre légitime époux, ainsi que le commande notre mère sainte Église ? » j'avançai toute la tête et le cou d'entre la tapisserie, et d'une oreille attentive, avec l'âme toute troublée, je me mis à écouter ce que Lucinde répondoit, attendant de sa réponse la sentence de ma mort ou la confirmation de ma vie. Oh ! qui eût eu la hardiesse de sortir alors, en criant à haute voix : « Ah ! Lucinde, Lucinde ! regarde ce que tu fais ; considère ce que tu me dois, avise que tu es à moi, et que tu ne peux être à un autre : prends garde que dire oui et m'arracher la vie seront tout un en même temps. Ah ! traître don Fernand, voleur de ma gloire, mort de ma vie, que veux-tu ? que prétends-tu ? Considère que tu ne peux chrétiennement parvenir à la fin de tes désirs, parce que Lucinde est mon épouse, et moi je suis son mari. » Ah ! fou que je suis ! maintenant que je me vois absent et loin du dan-

ger, je dis que je devois faire ce que je ne fis pas alors. À présent que j'ai laissé dérober ce cher gage que j'avois, j'en maudis le voleur, duquel j'eusse pu me venger si j'eusse eu le courage pour le faire comme je l'ai pour me plaindre. Enfin, puisque alors je fus lâche et sot, il est bien employé que je meure maintenant, honteux, repenti et fou. Le curé attendoit la réponse de Lucinde, laquelle tarda un bon moment à la faire ; et, comme je pensois qu'elle tirât la dague pour donner crédit à ses paroles ou bien qu'elle déliât sa langue pour dire quelque vérité ou quelque avertissement qui tournât à mon avantage, j'entendis qu'elle dit d'une foible et languissante voix : « Oui, je le veux », et don Fernand en dit autant, et, lui donnant l'anneau, ils demeurèrent liés d'un nœud indissoluble. Le marié s'approcha pour embrasser son épouse, laquelle, mettant la main sur son cœur, tomba évanouie entre les bras de sa mère.

« Reste maintenant à dire en quel état je demeurai, voyant en ce oui, que j'avois entendu, mes espérances déçues, les paroles et promesses de Lucinde fausses, et moi, sans aucun moyen de recouvrer jamais le bien que j'avois perdu en cet instant. Je demeurai dépourvu de conseil, à mon avis abandonné du Ciel, et rendu ennemi de la terre qui me soutenoit, l'air me refusant du souffle pour soupirer, et l'eau déniant de l'humeur à mes yeux : le feu seul s'accrut en moi de telle sorte que je brûlois tout de rage et de jalousie. Ils furent tous troublés voyant Lucinde ainsi tombée en défaillance, et, sa mère lui dégrafant sa robe par devant pour lui donner de l'air, on trouva dans son sein un papier plié, que don Fernand prit incontinent et se mit à lire à la clarté d'un des flambeaux, et, après l'avoir lu, il s'assit sur une chaise, et se mit la main à la joue, avec l'air d'un homme fort pensif, sans se soucier des remèdes que l'on faisoit à son épouse pour tâcher de la faire

revenir de sa pâmoison : or, moi, voyant ainsi en trouble et en confusion tous ceux de la maison, je me hasardai à sortir, soit que l'on me vît ou non, avec résolution, si on me découvroit, de faire une folie telle que tout le monde viendroit à connoître la juste indignation de mon cœur dans le châtiment de la fausseté de don Fernand, et aussi même en celui de cette inconstante traîtresse qui étoit là pâmée. Mais ma fortune, laquelle m'a réservé à de plus grands maux, s'il y en peut avoir qui les surpassent, ordonna qu'en ce point-là j'eusse de l'entendement de reste, lequel depuis en çà m'a manqué ; et ainsi, sans vouloir prendre vengeance de mes plus grands ennemis, ce qui eût été fort facile, attendu qu'ils ne se doutoient aucunement de moi, je voulus la prendre de ma main et exécuter sur moi-même la peine qu'ils méritoient, et peut-être encore avec plus de rigueur que je n'en eusse usé en leur endroit, si alors je leur eusse donné la mort, puisque celle qui se reçoit soudainement termine bientôt la peine ; mais celle qui se prolonge avec tourmens toujours tue sans mettre fin à la vie. Enfin je sortis de cette maison et m'en allai au logis de cet homme où j'avois laissé ma mule. Je la lui fis seller, et, sans lui dire adieu, je montai dessus et partis de la ville, sans avoir la hardiesse, comme un second Lot, de tourner le visage pour la regarder. Et, quand je me vis seul en la campagne, couvert de l'obscurité de la nuit dont le silence me convioit à me plaindre, sans respect ni crainte d'être écouté ni connu, je lâchai la voix et déliai ma langue à dire autant d'imprécations et de malédictions contre Lucinde et contre don Fernand que si elles eussent suffi à me venger du tort qu'ils m'avoient fait. Je lui donnai à elle les noms de cruelle, d'ingrate, de fausse et de sans cœur, mais surtout d'avaricieuse, puisque la richesse de mon ennemi lui avoit fermé les yeux pour me l'ôter à moi, et la livrer à

celui auquel la fortune s'étoit montrée plus libérale ; et, étant au milieu de la fougue de ces malédictions et injures, je l'excusois, disant que ce n'étoit pas chose étrange qu'une fille ainsi retenue en la maison de son père et de sa mère, faite et accoutumée à leur rendre une perpétuelle obéissance, eût voulu condescendre à leur désir, puisqu'ils lui donnoient pour époux un seigneur de telle qualité, si riche et si noble : car, en le refusant, on eût pu penser ou qu'elle n'eût point de jugement, ou qu'elle eût sa volonté engagée d'un autre côté, chose qui étoit fort au préjudice de la bonne opinion qu'on avoit d'elle. Incontinent je me ravisois, disant qu'encore qu'elle eût avoué que j'étois son époux, ils eussent vu qu'elle n'avoit point fait en moi un si mauvais choix qu'ils ne l'en eussent bien excusé, attendu qu'auparavant que don Fernand se fût offert à eux, ils n'eussent pas pu eux-mêmes rencontrer ni désirer un meilleur parti que moi pour leur fille, s'ils eussent voulu mesurer leur désir avec la raison ; et qu'elle eût bien pu, avant que de se laisser aller à cette contrainte dernière de donner sa main, dire qu'elle étoit engagée ailleurs, et que je lui avois donné ma parole : car j'eusse consenti à tout ce qu'elle eût su feindre en ce cas. Enfin, je conclus que le peu d'amour, le peu de jugement, le trop d'ambition et le désir des grandeurs lui avoient fait oublier les paroles avec lesquelles elle m'avoit trompé, amusé et entretenu en mes fermes espérances et honnêtes désirs. Avec ces cris et en cette inquiétude je cheminai le reste de la nuit, et le matin je me trouvai à l'entrée de ces montagnes, entre lesquelles je fis encore trois journées de chemin, sans suivre ni voie ni sentier, jusqu'à ce que je me vinsse rendre en des prairies qui s'étendent en je ne sais quel côté de ces montagnes, et là je demandai à certains bergers vers quel endroit étoit le lieu le plus âpre et le plus désert de ces rochers. Ils me dirent que c'étoit de ce côté-ci ; et je

m'y acheminai tout incontinent avec l'intention d'y finir ma vie ; et, à l'entrée de ces lieux âpres, ma pauvre mule, travaillée de lassitude et de faim, tomba morte par terre, ou, comme je crois, plutôt pour se délivrer d'une charge aussi inutile que moi. Je demeurai à pied sans force, épuisé par la faim, sans avoir ni penser trouver qui me donnât secours. Je fus en cette sorte je ne sais combien de temps étendu par terre, d'où enfin je me levai sans aucune faim, et trouvai auprès de moi des chevriers, qui sans doute devoient être ceux qui avoient donné remède à mes besoins, parce qu'ils me dirent en quel état ils m'avoient trouvé, et comme je disois tant de folies et de rêveries qu'elles donnoient un clair indice que j'avois perdu l'esprit ; et j'ai reconnu depuis ce temps-là en moi que je ne l'ai pas toujours entier, mais si diminué et si foible que je commets mille folies, déchirant mes habits, criant à haute voix par ces déserts, maudissant ma fortune et répétant souvent en vain le nom bien-aimé de mon ennemie, sans avoir pour lors autre discours ni autre intention que de tâcher de mettre fin à ma vie parmi mes gémissemens ; et, quand je reviens à moi, je me trouve si las, si épuisé, qu'à peine me puis-je remuer. Ma plus ordinaire demeure est au creux d'un liège capable de couvrir ce misérable corps. Les pâtres et les chevriers qui fréquentent ces montagnes, mus de charité, me soutiennent, me mettant à manger par les chemins et par les rochers par où ils pensent que d'aventure je pourrai passer et le trouver ; et ainsi, encore que pour lors le jugement me défaille, la nécessité naturelle me donne à connoître la nourriture, et en éveille en moi le désir, et la volonté de la prendre. D'autres fois, ils me disent, quand ils me rencontrent en mon bon sens, que je vais sur les chemins, et que je l'ôte par force (combien que toutefois ils me le donneroient de bon gré) aux bergers qui l'apportent du village

aux bergeries. De cette manière, je passe ma misérable et pitoyable vie jusqu'à ce qu'il plaise au Ciel de la conduire à son dernier terme, ou bien qu'il en mette un à ma mémoire pour que je ne me souvienne plus de la beauté ni de la trahison de Lucinde, et du tort que j'ai reçu de don Fernand. Que s'il me fait cette faveur sans m'ôter la vie, je mettrai mes pensées en meilleurs termes, et là, s'il m'arrive le contraire, je n'ai autre chose à faire qu'à le prier qu'absolument il ait pitié de mon âme, car je ne sens en moi ni force ni valeur pour tirer mon corps de cette détresse en laquelle je l'ai voulu mettre pour me soulager. Voilà, Messieurs, l'amère histoire de ma disgrâce : dites-moi si elle est telle qu'elle se puisse célébrer avec moins de ressentiment que celui que vous avez vu en moi. Et ne vous mettez point en peine de me persuader ni de me conseiller ce que la raison vous dira de propre à mon remède, parce qu'il me servira tout autant qu'une bonne médecine ordonnée par un savant médecin profiteroit à un malade qui ne la voudroit pas prendre. Je ne veux point la santé sans Lucinde ; et, puisqu'il lui plaît d'être à un autre, étant ou devant être à moi, je dois me contenter d'être malheureux, pouvant avoir été bien fortuné : elle a voulu par son changement rendre ma ruine assurée, et moi, je voudrai, en tâchant de me perdre, contenter sa volonté, et cela servira d'exemple à ceux qui viendront ci-après qu'il n'a manqué qu'à moi ce qui reste à tous les malheureux, auxquels ordinairement l'impossibilité de l'avoir sert de consolation, et ce qui est en moi le sujet de plus grandes douleurs et de plus grands maux : car je crois qu'ils ne s'achèveront pas même avec la mort. » Ici, Cardénio mit fin à son long discours et à son histoire aussi déplorable qu'amoureuse ; et, au même moment que le curé se préparoit à lui dire quelques raisons pour le consoler, il en fut empêché par une voix qui parvint

à ses oreilles, à laquelle ils entendirent proférer avec de piteux accens ce qui se dira en la quatrième partie de cette narration, parce qu'en cet endroit le sage et judicieux historien cid Hamet ben Engeli met fin à la troisième.

1. Wamba est le nom d'un des rois goths de l'Espagne.

2. Insense, c'est-à-dire rend insensé.

3. C'est Vellido Dolfos qui, au siège de Zamora, en 1073, assassina don Sanche le Fort.

Première partie · XXVIII

e temps auquel le très hardi chevalier don Quichotte de la Manche vint au monde fut très heureux et fortuné, parce qu'ayant formé une aussi honorable résolution que le fut celle de ressusciter et remettre sus et rendre au monde cet ordre de chevalerie errante presque déjà perdu et quasi du tout mort et aboli, il est cause que nous jouissons à présent, en un siècle comme le nôtre privé de joyeux entretiens, non seulement de la douceur de sa véridique histoire, mais aussi des contes et épisodes, qui en partie ne sont pas moins agréables, remplis d'art et véritables que l'histoire même, laquelle, poursuivant son fil sérancé, tors et dévidé, raconte que, comme le curé commençoit à se préparer pour consoler Cardénio, il en fut empêché par une voix qui lui vint frapper l'oreille, laquelle, avec de tristes accens, disoit de cette manière :

« Ah ! Dieu ! sera-t-il possible que j'aie trouvé un lieu qui puisse servir de sépulture cachée à la pesante charge de ce corps

que je soutiens si fort contre ma volonté ? Oui, cela sera possible, si la solitude que promettent ces montagnes ne me trompe. Ah ! malheureuse ! et combien plus agréable compagnie me feront ces rochers et bruyères, attendu qu'elles me donneront le moyen de pouvoir faire entendre ma disgrâce au Ciel par mes plaintes, plutôt qu'à aucune créature humaine, puisqu'il n'y a personne sur la terre de qui espérer conseil en ses inquiétudes, allègement en ses plaintes, ni remède à ses maux. » Toutes ces raisons furent bien entendues et comprises par le curé et par ceux de sa compagnie ; et, parce qu'il leur sembla, comme c'étoit la vérité, que celui qui les disoit n'étoit pas fort éloigné d'eux, ils se levèrent pour l'aller chercher, et ils n'eurent pas cheminé vingt pas qu'ils virent derrière un rocher un jeune garçon assis au pied d'un frêne, habillé comme un paysan, duquel ils ne purent voir le visage qu'il tenoit baissé, à cause qu'il se lavoit les pieds dans le ruisseau qui couloit par là ; et ils s'approchèrent de lui à si petit bruit qu'il ne s'en aperçut point, d'autant qu'il n'étoit attentif à autre chose qu'à se laver les pieds, qui ressembloient à deux morceaux d'un blanc cristal qui fussent venus parmi les autres pierres de ce ruisseau. Leur blancheur et leur beauté les tinrent en suspens, leur étant bien avis qu'ils n'étoient point accoutumés à fouler des mottes de terre, ni à marcher derrière la charrue et les bœufs, comme le montroit l'habillement de leur maître ; et partant, voyant qu'ils n'avoient pas été aperçus, le curé, qui marchoit devant, fit signe aux deux autres qu'ils se tapissent à terre, ou se cachassent derrière certains morceaux de rochers qui étoient là, ce qu'ils firent tous, prenant soigneusement garde à ce que faisoit ce jeune garçon, lequel avoit une capote grise à double pan, et étoit serré d'une ceinture blanche ; il avoit aussi des chausses et poulaines de même drap gris, et sur la tête un bonnet de la même couleur ;

ses poulaines lui alloient jusqu'au milieu de la jambe, laquelle vraiment paroissoit être d'albâtre.

Il acheva de laver ses beaux pieds, et tout soudain, avec un couvre-chef qu'il tira de dessous son bonnet, les essuya ; en le tirant, il haussa le visage, tellement que ceux qui le regardoient eurent loisir de voir une beauté incomparable, et telle que Cardénio dit au curé à voix basse : « Celle-ci, puisque ce n'est pas Lucinde, n'est pas une créature humaine, mais divine. »

Le jeune garçon ôta son bonnet, et, secouant la tête de côté et d'autre, commença à déployer et à épandre des cheveux auxquels les rayons du soleil eussent pu porter envie. Par ce moyen ils connurent que celui qui sembloit être un laboureur étoit une femme, et une femme délicate, voire la plus belle que tous deux eussent jamais vue de leurs yeux jusques alors, et Cardénio même, s'il n'eût admiré et connu Lucinde, car il assura depuis que la beauté de Lucinde seule pouvoit le disputer à celle-là qui étoit présente. Ses longs et blonds cheveux lui couvrirent non seulement les épaules, mais lui cachèrent tout le corps entièrement, de façon qu'on ne voyoit plus rien d'elle que les pieds, tant ses cheveux étoient longs et touffus. À iceux servirent de peigne des mains telles que, si les pieds avoient semblé des morceaux de cristal en l'eau, elles parurent entre les cheveux comme des morceaux de neige comprimée : ce qui causa encore plus d'étonnement et de désir aux trois hommes qui la regardoient de savoir qui elle étoit. Par suite ils résolurent de se découvrir, et, au mouvement qu'ils firent en se levant, la belle jeune fille leva la tête, et, de ses deux mains écartant ses cheveux de devant ses yeux, regarda ceux qui faisoient ce bruit-là.

Àpeine les eut-elle vus qu'elle se leva debout, et, sans s'amuser à se chausser ni à rarranger ses cheveux, elle prit en toute hâte comme un paquet de hardes qui étoit auprès d'elle, et voulut se mettre à fuir toute troublée et pleine d'alarme. Mais elle n'eut pas sitôt fait six pas que, ses pieds délicats ne pouvant souffrir la dureté des pierres, elle se laissa tomber par terre. Ce que voyant les trois hommes, ils coururent à elle, et le curé fut le premier qui lui dit :

« Arrêtez-vous, Madame, qui que vous soyez, car ceux que vous voyez ici n'ont autre intention que de vous rendre service ; il n'y a point de sujet de vous mettre en une si déraisonnable fuite, parce que vos pieds délicats et tendres ne le pourront souffrir, ni nous autres y consentir. » À tout cela elle ne répondoit rien, étant tout étonnée et confuse. Ils s'approchèrent donc d'elle, et le curé, la prenant par la main, poursuivit son discours, disant : « Madame, ce que votre habit nous cache, vos cheveux nous le découvrent, qui sont de clairs indices que ce doit être quelque grand sujet qui vous a fait ainsi déguiser votre beauté sous un habit si indigne et conduite en des déserts profonds comme ceux-ci, où ç'a été un hasard de vous avoir trouvée, si ce n'est pour donner remède à vos maux, au moins pour y apporter quelque conseil, puisqu'il n'y a mal si extrême ni qui travaille tant, dès qu'il ne met point fin à la vie, qui empêche d'écouter quelque bon conseil que l'on donne avec une bonne intention à celui qui souffre. Ainsi, Madame, ou Monsieur, ou ce qu'il vous plaira d'être, quittez la frayeur que notre vue vous a causée, et nous contez votre bonne ou mauvaise fortune, car vous trouverez chez nous tous ensemble, ou en chacun en particulier, qui vous aidera à supporter vos disgrâces. »

Cependant que le curé exposoit ces raisons, la jeune fille déguisée étoit comme transportée et hors d'elle-même, les regardant tous sans remuer les lèvres ni dire un seul mot, tout ainsi qu'un ignorant villageois auquel on montre à l'improviste quelque chose rare et qu'il n'a jamais vue. Mais, le curé se préparant à redoubler avec d'autres paroles toutes acheminées au même but, elle, jetant un profond soupir, rompit le silence et dit :

« Puisque la solitude de ces montagnes n'a pas suffi pour me cacher, et que l'éparpillement de mes cheveux mal tressés n'a pas permis que ma langue fût menteuse, ce seroit en vain de vouloir feindre à présent ce qu'on ne croiroit de moi que par courtoisie plutôt que pour aucune autre raison. Cela supposé, je dis, Messieurs, que je vous rends grâces de l'offre que vous m'avez faite, laquelle m'oblige de satisfaire à tout ce que vous m'avez demandé, encore que je crains que le récit que je vous ferai de mes malheurs, avec la compassion, vous causera de l'ennui, parce que vous ne trouverez aucun remède pour m'en délivrer, ni aucune consolation pour les soulager. Ce nonobstant, afin que mon honneur ne soit révoqué en doute par vous, ni n'aille vacillant en vos intentions, m'ayant déjà reconnue pour femme, et me voyant jeune, ici seule et en cet habit, choses qui, toutes ensemble, et chacune à part soi, peuvent renverser par terre toute bonne réputation, il faudra que je vous dise ce que j'eusse bien voulu taire si j'eusse pu. »

Toutes ces choses, elle les proféra sans s'arrêter, celle qui paroissoit si belle femme, d'une langue si déliée, d'une voix si douce, que la droiture de son jugement ne leur causa pas moins d'étonnement que sa beauté. Et, eux lui faisant de nouvelles offres et la priant derechef d'accomplir ce qu'elle avoit promis,

elle, sans se faire davantage prier, se chaussant avec toute honnêteté et rassemblant ses cheveux, s'accommoda sur un siège de pierre, et, les trois s'étant mis autour d'elle, se contraignant pour retenir quelques larmes qui lui venoient aux yeux, d'une voix posée et claire, elle commença à raconter l'histoire de sa vie en cette manière :

« En cette Andalousie, il y a une ville de laquelle un duc prend le titre, qui le fait un de ceux que l'on appelle grands en Espagne : celui-ci a deux fils, l'aîné desquels est l'héritier de son état, et en apparence de ses bonnes mœurs ; mais le puîné, je ne sais de quoi il est héritier, si ce n'est des trahisons de Vellido et des mensonges de Ganelon. Mon père et ma mère sont vassaux de ce seigneur ; ils sont bien d'extraction basse, mais pourtant si riches que, si les biens de leur naissance égaloient ceux de leur fortune, ils n'eussent eu rien de plus à souhaiter, ni je n'eusse craint de me voir dans le malheur où je suis plongée, parce que peut-être ma disgrâce provient de celle qu'ils ont eue de n'être pas nés de maison illustre. Bien vrai est qu'ils ne sont pas si petits qu'ils puissent être honteux de leur qualité, ni si grands qu'ils m'ôtent l'imagination que j'ai que de leur obscurité procède ma mésaventure. Enfin, ils sont laboureurs, gens simples, sans mélange d'aucune race malsonnante, et, comme l'on a accoutumé de dire, vieux chrétiens antiques, mais d'une telle antiquité que leur richesse et leur magnifique façon de vivre leur acquirent peu à peu le nom de gentilshommes, voire même de chevaliers, encore que la plus grande richesse et noblesse dont ils faisoient cas étoit de m'avoir pour fille, et ainsi, tant pour n'avoir que moi qui en héritât, comme pour ce qu'ils étoient père et mère et qu'ils m'affectionnoient, j'étois l'une des plus mignardes et bien traitées filles qui jamais l'ait été de ses parens. J'étois le miroir auquel ils se

contemploient, le bâton de leur vieillesse et le but où tendoient tous leurs désirs, les mesurant tous avec le ciel, et ils étoient si bons que les miens ne s'en écartoient d'un seul point. De la même façon que j'étois maîtresse de leurs cœurs, aussi l'étois-je de leurs biens. Par moi l'on recevoit et congédioit les serviteurs ; la raison et le compte de tout ce qui se semoit et récoltoit passoit par mes mains : les moulins à huile, les pressoirs à vin, le nombre des troupeaux gros et menus, celui des ruches ; enfin je tenois le compte de tout ce qu'un laboureur, riche comme mon père l'étoit, a et peut avoir ; j'en étois maîtresse et en disposois avec tant de soin et tant à leur contentement que je ne vous le saurois bonnement dire. Le temps qui me restoit de chaque jour, après avoir ordonné ce qu'il convenoit de faire aux bergers ou aux fermiers et autres manœuvres, je l'employois aux exercices qui sont aussi licites que nécessaires aux filles, à savoir : travailler de l'aiguille, sur le coussinet, et souvent aussi avec la quenouille ; et si quelquefois, pour récréer mon esprit, je laissois ces exercices, je m'amusois à lire quelque livre dévot ou bien à jouer d'une harpe, parce que l'expérience me montroit que la musique rétablit les esprits dans leur équilibre et allège les travaux qui naissent de l'entendement.

« Voilà donc la vie que je menois chez mes parens : que si je vous l'ai racontée avec tant de détail, ce n'a pas été par ostentation ni pour vous donner à entendre que je suis riche, mais afin que l'on prenne garde comme il y a peu de ma faute si de ce bon état que je vous ai dit je suis tombée en ce malheureux auquel à présent je me trouve. Or, est-il que, passant ma vie en de si grandes occupations et tellement recluse que je ne l'eusse pas été davantage en un monastère ; n'étant point vue, à mon avis, de personne que des serviteurs de la maison, parce que les jours que

j'allois à la messe c'étoit si matin et tellement accompagnée de ma mère et des servantes du logis, et j'y allois si bien voilée et cachée qu'à peine pouvois-je voir plus de terre que celle où je mettois les pieds ; et néanmoins les yeux de l'amour ou pour mieux dire de l'oisiveté, qui surpassent ceux du lynx, me découvrirent et me livrèrent aux poursuites de don Fernand : car c'est là le nom du fils puîné du duc que je vous ai conté. »

Celle qui faisoit ce conte n'eut pas sitôt nommé don Fernand que Cardénio changea de visage et commença à frémir avec une si grande altération que le curé et le barbier qui le regardèrent craignirent que son accès de folie ne le prît, parce qu'ils avoient entendu dire qu'il lui venoit de fois à autre ; mais Cardénio ne fit autre chose que tressuer et se tenir tout coi, regardant fort attentivement la conteuse en se représentant qui elle étoit ; et elle, sans prendre garde aux mouvemens de Cardénio, continua son histoire, disant : « Et il ne m'eut pas sitôt vue que, selon qu'il dit depuis, il fut autant épris de mon amour, comme il le démontra bien par après. Mais, pour bientôt mettre fin au conte de mes malheurs, qui sont sans fin, je veux passer sous silence les diligences desquelles usa don Fernand pour me déclarer sa volonté. Il suborna tous ceux de ma maison, il offrit des dons et des faveurs à mes parens ; tous les jours il se faisoit des fêtes et des réjouissances en ma rue ; les nuits, personne ne pouvoit dormir à cause des musiques ; les billets qui, sans savoir comment, me venoient entre les mains, étoient infinis et remplis d'amoureuses raisons et d'offres avec moins de lettres que de promesses et sermens. Toutes ces choses non seulement ne m'adoucissoient pas, mais au contraire m'endurcissoient tout comme s'il eût été mon ennemi mortel, et que toutes les choses qu'il faisoit pour me faire condescendre à sa volonté, il les eût faites pour un effet tout

contraire : non pas que la gentillesse de don Fernand me déplût, ni que je prisse pour importunité ses sollicitations ; d'autant que je recevois un je ne sais quoi de contentement, de me voir tant aimée et chérie d'un seigneur de telle qualité, et je n'étois pas marrie de voir les louanges qu'il me donnoit en ses lettres : car, en ce cas-là, pour laides que nous soyons nous autres femmes, il me semble que nous sommes toujours bien aises qu'on nous appelle belles. Mais à tout cela s'opposoient mon honnêteté et les continuels avertissemens et conseils que mes père et mère me donnoient, qui savoient déjà pleinement l'intention et le dessein de don Fernand, parce qu'il ne se soucioit pas que tout le monde le sût.

« Ils me disoient qu'ils remettoient leur honneur et leur bonne renommée en ma seule vertu et en ma bonté, et que je considérasse l'inégalité qu'il y avoit entre moi et don Fernand, et que par là j'apercevrois que ses pensées tendoient plus à son contentement qu'à mon profit, encore qu'il dît autrement ; et que, si je voulois de mon côté y apporter quelque obstacle, afin qu'il se désistât de son injuste prétention, qu'ils me marieroient promptement avec qui bon me sembleroit, des principaux tant de notre ville comme des lieux circonvoisins, attendu que l'on pouvoit tout espérer à cause de leurs grands moyens et de ma bonne renommée. De ces promesses certaines et avec la vérité qu'ils me disoient, je fortifiois toujours ma résolution et me tenois plus roide, de sorte que je ne voulus jamais répondre à don Fernand une seule parole qui lui pût donner quelque espérance, même de bien loin, de pouvoir venir à bout de ses désirs. Toutes ces précautions, qu'il devoit prendre pour dédains, furent cause d'exciter encore davantage son lascif appétit, car je veux donner ce nom à la volonté qu'il me montroit : car, si elle eût été telle qu'elle de-

voit être, vous ne la sauriez pas à présent, parce que le sujet de vous la dire eût manqué.

« Finalement, don Fernand sut que mes parens traitoient de me pourvoir, afin de lui ôter l'espérance de me posséder, ou au moins afin que j'eusse plus de gardiens pour me défendre. Et cette nouvelle ou soupçon lui fit faire ce qu'à cette heure vous oirez, qui fut qu'étant une nuit en ma chambre, accompagnée seulement d'une fille qui me servoit, et tenant mes portes bien fermées, de peur que, faute de soin, mon honnêteté ne se vît en danger ; sans savoir ni imaginer comment, au beau milieu de ces retenues et diligentes précautions, et en la solitude de ce silence et réclusion, je le vis devant moi, et à sa vue je fus si troublée que je demeurai comme aveugle, et ma langue devint muette, et ainsi je ne pus crier, et d'ailleurs je ne crois pas qu'il me l'eût permis, parce qu'incontinent il vint à moi, et, me prenant entre ses bras (parce que, comme je vous dis, je n'eus pas la force de me défendre, tant j'étois troublée), il commença à m'user de telles raisons que je ne sais comment il est possible que la menterie ait tant de subtilités, et qu'elle les sache composer de telle sorte qu'elles semblent être si véritables. Le traître faisoit par ses larmes que je crusse à ses paroles, et ses soupirs me faisoient approuver son intention. Et moi, seule, pauvrette et misérable entre les miens, peu expérimentée en cas semblables, je commençai je ne sais comment à tenir pour véritables tant de faussetés ; mais non pas de telle sorte toutefois que ses larmes et soupirs me mussent à compassion moins que bonne et honnête. Et, ainsi s'apaisant un peu ce premier désordre, je repris quelque peu mes esprits égarés, et, avec plus de courage que je n'eusse pensé en avoir, je lui dis :

« Monsieur, si de la même façon que je suis entre vos bras, j'étois entre les pattes d'un fier lion, et que l'on m'assurât d'en échapper pourvu que je fisse ou disse quelque chose qui fût au préjudice de mon honnêteté, il seroit autant possible à moi de la faire ou de la dire comme il est possible que ce qui a été fait ne l'ait point été : tellement que, si vous tenez mon corps ceint de vos bras, je tiens mon âme liée de mes bons désirs, lesquels sont autant différens des vôtres que vous le verrez, si, en usant de force et violence envers moi, vous voulez passer outre à les effectuer. Je suis votre vassale, mais non pas votre esclave, et la noblesse de votre sang n'a point ni ne doit avoir d'empire pour déshonorer et vilipender l'humilité du mien ; et je m'estime autant obscure paysanne, comme vous, seigneur et chevalier. Vos forces ne seront d'aucun effet contre moi, ni vos richesses d'aucune valeur ; vos paroles ne suffiront à me tromper, et encore moins vos soupirs et vos larmes auront-ils de force pour m'attendrir. Si je voyois quelqu'une de toutes ces choses que je viens de dire en celui que mes père et mère me donneroient pour époux, ma volonté se conformeroit à la sienne et ne l'outrepasseroit point ; de façon que, demeurant mon honneur sauf, encore que j'en reçusse du déplaisir, je vous livrerois de bon gré ce que vous tâchez d'avoir à présent avec tant de violence. J'ai dit tout ceci, parce qu'il ne faut pas penser que celui-là puisse obtenir rien de moi, qui ne sera mon légitime époux. — S'il ne tient qu'à cela, très belle Dorothée (car c'est le nom de cette malheureuse), dit le déloyal chevalier, voilà que je te donne la main d'être à toi, et je prends à témoin de cette vérité le Ciel, auquel rien n'est caché, et aussi cette image de Notre-Dame que tu as ici. »

Quand Cardénio lui ouït dire qu'elle s'appeloit Dorothée, il se troubla et tressaillit derechef, et acheva de se confirmer dans sa

première opinion ; mais il ne voulut pas interrompre la narration, afin d'en voir l'issue, laquelle il savoit déjà presque ; il dit seulement : « Quoi ! votre nom est Dorothée, Señora ? J'ai ouï parler d'une autre qui a le même nom, et laquelle peut-être court la même fortune que vous poursuivez : car un temps viendra que je vous dirai des choses qui vous étonneront autant qu'elles vous affligeront. » Dorothée s'arrêta aux raisons de Cardénio et à son étrange et chétif accoutrement, le priant, s'il savoit quelque chose de son affaire, qu'il la lui voulût dire incontinent, parce que, si la fortune lui avoit laissé quelque chose de bon, c'étoit le courage qu'elle avoit pour supporter quelque désastre qui lui pût arriver, étant assurée qu'à son avis il ne lui en pouvoit venir aucun qui pût accroître tant soit peu celui qu'elle éprouvoit.

« Je ne perdrais pas de temps, Madame, répondit Cardénio, à vous dire ce que je pense, si ce que je m'imagine étoit vrai, et jusqu'à présent il ne s'est point perdu d'occasion, et à vous il ne vous importe pas de le savoir. — Soit ce que ce soit, répondit Dorothée, ce qui touche à mon histoire fut que don Fernand, saisissant une image qui étoit en ma chambre, la prit à témoin de nos épousailles, et, avec des paroles très efficaces et des sermens extraordinaires, il me donna parole d'être mon mari, encore que, devant qu'il achevât de les faire, je lui dis qu'il regardât bien ce qu'il faisoit, qu'il considérât le déplaisir que son père recevroit de le voir marié à une villageoise sa vassale, et que ma beauté telle qu'elle étoit ne fût point cause de l'aveugler, puisqu'elle n'étoit pas suffisante pour servir d'excuse à sa faute ; et que, s'il me désiroit faire quelque bien pour amour qu'il me portoit, ce fût de me laisser courir ma fortune à l'égal de ce que pouvoient permettre ma condition et ma qualité, parce que des mariages si inégaux ne sont jamais de beaucoup de durée, et l'on n'y jouit pas longtemps

du plaisir avec lequel on les commence. Je lui alléguai toutes ces raisons que je viens de dire, et encore plusieurs autres dont il ne me souvient pas ; mais elles ne suffirent pas à le faire désister de sa prétention ; tout ni plus ni moins qu'un qui ne pense point payer une dette, en accordant le marché, ne s'arrête à aucun inconvénient.

« Je fis alors un bref discours à part moi, et me dis à moi-même : « Non, je ne serai pas la première qui par le moyen du mariage soit parvenue à des grandeurs, étant de bas lieu ; et don Fernand ne sera pas non plus le premier à qui la beauté, ou bien une aveugle affection (ce qui est le plus certain), aura fait prendre une compagnie inégale à sa grandeur. Or, si je ne fais ni monde ni usage nouveau, ce ne sera pas mal fait d'accepter cet honneur que la fortune me présente, encore qu'en celui-ci ne dure la volonté qu'il montre me porter que jusqu'à l'accomplissement de son désir, car enfin devant Dieu je serai son épouse ; mais, si je pense le rebuter par mes dédains, je le vois en terme que, sortant de celui de son devoir, il usera de la force, et il arrivera que je serai déshonorée et sans excuse, de la faute que me pourra attribuer celui qui ne saura pas comment je serai tombée en ce malheur innocemment : car quelles raisons pourront être suffisantes pour persuader à mes parens et à d'autres que ce chevalier est entré en ma chambre sans mon consentement ? » Je me représentai en un instant à l'imagination toutes ces demandes et réponses ; et surtout commencèrent à me forcer et à m'incliner à ce qui fut (sans y penser) ma perte, les sermens de don Fernand, les témoins qu'il prenoit, les larmes qu'il répandoit, et finalement sa disposition et sa noblesse, lesquelles, accompagnées de tant de démonstrations de véritable amour, eussent pu vaincre et gagner un autre cœur aussi libre et retenu qu'étoit le mien. J'appelai ma

servante, afin qu'elle accompagnât sur la terre les témoins du Ciel. Don Fernand se mit derechef à réitérer et confirmer ses sermens ; il ajouta de nouveaux saints aux premiers pour être témoins, se donna mille malédictions dans l'avenir, au cas qu'il n'accomplît pas ce qu'il me promettoit ; il se remit à pleurer et à redoubler ses soupirs, me tenant serrée plus fort que devant entre ses bras, desquels il ne m'avoit jamais voulu laisser aller ; et par ainsi, ma servante s'en retournant hors de la chambre, je perdis la qualité de fille, et lui prit celle de traître et de parjure.

« Le jour qui suivit la nuit de ma disgrâce venoit, mais non pas à si grande hâte comme Fernand le désiroit, parce qu'après avoir accompli ce que l'appétit demande, le plus grand contentement qui puisse arriver est de s'éloigner du lieu où l'on a joui de son désir. Je dis ceci parce que don Fernand se hâta fort de partir d'avec moi, et, par l'adresse de ma fille de chambre qui étoit celle même qui l'avoit introduit, devant qu'il fût jour il se trouva en la rue. Et, en prenant congé de moi (encore que ce ne fût pas avec autant d'affection et de véhémence que lorsqu'il étoit venu), il me dit que je me tinsse pour tout assurée de sa foi, et que ses sermens étoient fermes et véritables ; et, pour plus grande confirmation de sa parole, il tira un riche anneau de son doigt et le mit au mien. En effet, il s'en alla, et moi je demeurai je ne sais si triste ou joyeuse ; ceci sais-je bien dire, que je restai fort confuse et pensive, et quasi hors de moi, à cause de ce nouvel accident, et je n'eus pas le courage ou ne me souvins pas de tancer ma servante, à cause de la trahison qu'elle avoit commise d'enfermer don Fernand en ma chambre même, parce que je ne pouvois pas encore résoudre si ce qui m'étoit arrivé étoit bien ou mal. Je dis à don Fernand à son départ que par la même entremise il me pourroit voir d'autres nuits, puisque j'étois à lui, jusqu'à ce qu'il trouvât

bon que ce fait devînt public ; mais il ne vint plus, si ce ne fut la nuit suivante, et je ne le pus voir ni en la rue ni en l'église, durant l'espace de plus d'un mois que je me travaillai de le solliciter et en vain, encore que je susse qu'il étoit en la ville, et que le plus souvent il alloit à la chasse, exercice qu'il affectionnoit fort. Je sais bien que ces jours-là furent malheureux, funestes pour moi ; et je n'ignore pas non plus que je commençai à douter en iceux, et avoir mauvaise opinion de la foi de don Fernand, et je sais pareillement que ma suivante ouït les reproches de sa hardiesse, qu'auparavant elle n'avoit point entendus. Et je sais qu'il me fut force de prendre garde à mes larmes et à composer mon visage pour ne point donner occasion à mes parens de me demander quel sujet j'avois d'être malcontente, et afin de n'être point obligée à chercher des mensonges que leur dire, Mais tout cela prit fin en un seul point, d'autant qu'il en arriva un auquel l'on mit sous le pied tous les respects, auquel se terminèrent tous les honorables discours, où se perdit la patience, et sortirent en public mes secrètes pensées : ce fut que, peu de jours après, l'on nous rapporta qu'en une cité proche de là don Fernand s'étoit marié à une damoiselle d'extrême beauté et de fort honorable maison, encore qu'elle ne fût pas si riche que sa dot lui permît d'aspirer à un si noble mariage. On dit qu'elle s'appeloit Lucinde, et l'on nous rapporta aussi d'autres choses qui étoient arrivées en ses épousailles, et dignes d'étonnement. »

Cardénio ouït le nom de Lucinde et ne fit autre chose que hausser les épaules, se mordre les lèvres, froncer les sourcils, et un peu après laisser couler de ses yeux deux sources de larmes. Mais Dorothée ne laissa pas pourtant de poursuivre son conte, disant :

« Cette triste nouvelle vint à mes oreilles, et, au lieu que mon cœur devoit transir en l'entendant, il fut tellement épris de colère et de rage que peu s'en fallut que je ne sortisse par les rues en criant à haute voix et publiant la déloyauté et la trahison qui m'avoient été faites. Mais cette furie se calma pour lors par une pensée qui me vint de faire cette même nuit-là ce que je fis, qui fut de me vêtir de cet habit que me donna un jeune garçon laboureur, qui étoit valet de mon père, et auquel je découvris toute mon infortune, le priant qu'il me fît compagnie jusqu'à la cité où j'entendis que mon ennemi étoit. Lui, après qu'il m'eut reprise de ma folle hardiesse et blâmé ma résolution, m'y voyant arrêtée, s'offrit à m'accompagner, comme il dit, jusqu'au bout du monde. Tout aussitôt j'enfermai dans un sac de toile un habillement de femme et quelques bijoux, et de l'argent pour ce qui pourroit arriver ; et, dans le silence de la nuit, sans dire mot à ma traîtresse servante, je sortis de chez moi en la compagnie de mon valet, travaillée d'une foule de pensées, et pris le chemin de la ville à pied, emportée sur les ailes du grand désir d'y arriver, sinon pour empêcher ce que je tenois déjà pour fait, au moins pour savoir de don Fernand avec quelle conscience il l'avoit fait. J'arrivai en deux jours et demi là où je désirois, et, entrant en la ville, je demandai où étoit la maison du père de Lucinde, et le premier à qui je m'en enquis me répondit plus que je n'en eusse voulu ouïr. Il m'indiqua la maison, et me conta tout ce qui s'étoit passé dans le mariage de la fille, chose si publique par la ville que l'on fait partout de petites assemblées pour en deviser. Il me dit que, la nuit que don Fernand se maria avec Lucinde, après lui avoir donné le oui, il avoit pris à celle-ci une grande défaillance, et que son époux, s'approchant d'elle pour la dégrafer afin de lui donner de l'air, avoit trouvé un papier écrit de la main même de Lucinde, auquel

elle disoit et déclaroit ne pouvoir être femme de don Fernand, attendu qu'elle l'étoit de Cardénio, qui étoit, à ce que me dit cet homme, un cavalier distingué de la même cité ; et que, si elle avoit dit oui à don Fernand, ç'avoit été pour ne désobéir point à ses parens. En somme, il me dit que ce papier contenoit de telles raisons qu'elle déclaroit bien avoir eu intention de se tuer tout aussitôt qu'elle seroit épousée, et donnoit les motifs pour lesquels elle se seroit ôté la vie ; et le tout fut confirmé, dit-on, par un poignard qu'on lui trouva caché en je ne sais quel endroit de son vêtement. Ce que voyant don Fernand, estimant que Lucinde s'étoit moquée de lui et en avoit fait peu de compte, se rua sur elle avant qu'elle revînt de son évanouissement, et la voulut frapper de la dague même qu'on lui avoit trouvée, et sans doute il l'eût fait, si les père et mère d'elle et autres qui étoient là présens ne l'en eussent empêché. On dit de plus que don Fernand s'éloigna aussitôt, et que Lucinde n'étoit point revenue de sa pâmoison jusques au lendemain, qu'elle déclara à ses parens qu'elle étoit la vraie épouse de ce Cardénio que j'ai dit. Je sus, outre cela, que ce même Cardénio, comme on disoit, s'étoit trouvé présent aux épousailles, et que, la voyant épousée, ce qu'il n'eût jamais pensé voir arriver, il étoit sorti de la ville tout désespéré, laissant auparavant une lettre écrite, par laquelle il se plaignoit du tort que Lucinde lui avoit fait, et qu'il s'en alloit en lieu où on ne le verroit jamais. Tout cela étoit public et notoire par toute la ville, et chacun en discouroit, et il y eut encore plus de sujet d'en parler, quand on sut que Lucinde étoit sortie de la maison de son père et de la ville même, puisqu'on ne la trouva en façon quelconque : de quoi ses parens perdoient le jugement, et ils ne savoient quelle voie prendre pour la trouver. Ceci, que j'appris, mit mes espérances en assez bon terme, tenant pour meilleur de n'avoir pas trouvé

don Fernand que de le voir marié, m'étant avis que la porte n'étoit pas encore du tout fermée à mon remède, me persuadant qu'il se pourroit faire que le Ciel eût mis cet empêchement au second mariage, afin de lui faire connoître combien il étoit obligé au premier, et le faire ressouvenir qu'il étoit chrétien, et par conséquent qu'il avoit plus d'obligation à son âme qu'aux considérations humaines. Je ruminois toutes ces choses en ma tête, et me consolois sans avoir consolation, me forgeant des espérances longues et foibles pour entretenir la vie que j'abhorre maintenant.

« Or, étant en la ville, sans savoir à quoi me résoudre, puisque je ne trouvois pas don Fernand, j'ouïs faire un cri public, par lequel on promettoit une bonne récompense à quiconque me trouveroit, donnant le signalement de l'âge et de l'habit que je portois, et entendis dire que le bruit couroit que le jeune garçon qui venoit avec moi m'avoit débauchée et tirée de la maison de mes parens, chose qui me toucha au cœur, voyant en quel hasard étoit ma réputation, vu que ce n'étoit pas assez de l'avoir perdue par ma venue, mais d'ajouter encore avec qui c'étoit, étant un sujet si bas et fort indigne de mes bonnes pensées. Au moment que j'entendis la promulgation, je sortis de la ville avec mon valet, lequel commençoit déjà à donner des indices de vouloir chanceler en la foi et loyauté qu'il m'avoit promise ; et, cette même nuit, nous entrâmes par le plus épais de cette montagne, de peur d'être trouvés. Mais, comme l'on dit coutumièrement qu'un mal en attire un autre, et que la fin d'une disgrâce est d'ordinaire le commencement d'une autre plus grande, ainsi m'arriva-t-il : car mon bon serviteur, qui avoit été jusqu'alors sûr et fidèle, tout aussitôt qu'il me vit en ce désert, mû de sa propre et naturelle méchanceté, plutôt que de ma beauté, voulut mettre à profit l'occasion qu'à

son avis ces lieux solitaires lui offroient ; et ainsi, avec peu de honte, encore moins de crainte de Dieu, et sans me porter aucun respect, me requit d'amourettes, et, voyant que je répondois à ses impudentes propositions par des paroles âpres et justes, il laissa à part les prières, desquelles il pensoit tout d'abord se servir, et commença à user de la force. Mais le juste Ciel, qui, rarement ou jamais, ne laisse de regarder et favoriser les bonnes intentions, favorisa tellement les miennes qu'avec mes petites forces et peu de peine je le jetai du haut d'un précipice en bas, là où je le laissai je ne sais si vif ou mort ; et tout incontinent, avec plus de vitesse que le trouble où j'étois et ma foiblesse ne le permettoient, j'entrai par ces montagnes sans autre intention ni dessein que de m'y cacher et de me dérober à mon père et à ceux qui me cherchoient de sa part. Dans ce désir, il y a je ne sais combien de mois que j'y entrai, et y trouvai un berger qui me prit pour le servir, et me mena en un lieu qui est dans les entrailles de ces montagnes, à qui j'ai servi de garçon depuis ce temps-là, tâchant d'être toujours par les champs, afin de cacher ces cheveux, qui tout à l'heure m'ont trahie sans que j'y pense. Mais toute mon industrie et tous mes soins ne m'ont été d'aucun fruit, car mon maître vint à découvrir que je n'étois pas homme, et conçut la même mauvaise pensée qu'avoit eue mon valet ; et, comme la Fortune ne donne pas toujours les remèdes quand et quand les travaux, je ne trouvai point de précipice ni fondrière où pouvoir précipiter et mettre hors de peine mon maître comme j'en avois trouvé pour le valet. Et par ainsi j'estimai que ce seroit un moindre inconvénient de le laisser et me cacher derechef parmi ces âpres rochers que d'éprouver mes forces contre lui, ou de chercher des prétextes. Je dis donc que je m'en retournai cacher en ces bois, cherchant un lieu auquel sans empêchement aucun je pusse avec des

soupirs et des larmes prier le Ciel de venir à mon aide, d'avoir pitié de mon infortune, et de me donner l'adresse et la faveur d'en pouvoir sortir, ou bien de laisser la vie en ces lieux solitaires, sans qu'il reste aucune mémoire de cette misérable et affligée, laquelle si innocemment aura donné matière de parler d'elle, et d'en faire des histoires en son pays et ès terres étrangères. »

1. Voir dans le tome premier, la note de la page 93.

Première partie · XXIX

oilà, Messieurs, la vraie histoire de ma tragédie ; considérez et jugez à présent si les soupirs que vous avez écoutés, les paroles que vous avez ouïes et les larmes qui sortoient de mes yeux ont assez d'occasion pour se montrer en plus grande abondance ; et, la qualité de ma disgrâce considérée, vous verrez que la consolation en sera vaine, puisqu'il est impossible d'y apporter du remède ; seulement je vous prie et requiers d'une chose que facilement vous pourrez et devez faire, c'est que vous me conseilliez où je pourrai passer ma vie, sans être travaillée de la crainte et appréhension que j'ai d'être trouvée par ceux qui me cherchent : car, encore que je sache bien que le grand amour que mes parens me portent me rend assurée que je serai bien reçue d'eux, la honte qui me tient saisie, en pensant seulement que je doive paroître devant eux, mais non en la sorte qu'ils espèrent, est si grande que je tiens pour le mieux de me bannir à jamais de leur vue, plutôt que de les regarder en face, en considérant qu'ils verront mon visage privé de l'honnêteté qu'ils se devoient promettre de moi. »

Après avoir ainsi parlé, elle se tut, et il lui vint une telle rougeur au visage qu'on aperçut bien clairement le déplaisir et la honte qu'elle avoit en l'âme. Ceux qui l'avoient écoutée eurent autant de pitié de ses douleurs que d'étonnement de sa disgrâce ; et, encore que le curé eût bien voulu promptement la consoler et lui donner conseil, Cardénio fut le premier qui lui prit la main en disant : « Enfin, Madame, vous êtes la belle Dorothée, fille unique du riche Clenardo. » Dorothée demeura étonnée d'ouïr le nom de son père, de voir la chétive personne qui le nommoit : car il a été dit ci-dessus combien Cardénio étoit pauvrement habillé ; et ainsi elle lui dit : « Et qui êtes vous, mon ami, qui savez si bien le nom de mon père, parce que, s'il m'en souvient bien, je ne pense point l'avoir nommé durant tout le discours que j'ai fait de mon infortune ? — Je suis, répondit Cardénio, ce malheureux duquel, comme vous avez dit, Lucinde a assuré qu'elle étoit l'épouse ; je suis ce misérable Cardénio que le mauvais déportement de celui qui vous a réduite au terme où vous êtes vous fait voir en l'état auquel vous me voyez, déchiré, tout nu, privé de toute humaine consolation, et, qui pis est, de jugement, puisque je n'en ai point, sinon quand il plaît à Dieu de m'en donner pour un petit espace de temps. Je suis, belle Dorothée, celui qui se trouvoit présent aux injures de don Fernand, et celui qui entendit le oui que Lucinde prononça d'être son épouse ; je suis celui qui n'eut pas le courage de voir ce qui arriveroit de sa pâmoison, ni ce qui résulteroit du papier qui fut trouvé dans son sein, parce que mon âme ne put souffrir de voir tant de malheurs ensemble, et ainsi j'abandonnai la maison, à bout de patience, laissant une lettre à mon hôte que je priai de la bailler et mettre entre les mains mêmes de Lucinde, et m'en vins en ces déserts en intention d'y finir ma vie, que j'ai eue en horreur depuis ce temps-là

comme mon ennemie mortelle ; mais la fortune ne me l'a pas voulu ôter, se contentant de me priver du jugement, peut-être pour me réserver à la bonne aventure que j'ai eue de vous rencontrer : car, étant véritable, comme je crois que ce l'est, ce que vous avez ici raconté, il se pourroit encore bien faire que le Ciel nous eût gardé un meilleur succès dans nos infortunes que nous ne l'avons pensé. Car, étant présupposé que Lucinde ne put être mariée avec don Fernand, parce qu'elle étoit mienne, ni don Fernand avec elle, parce qu'il est à vous, aussi elle, pour l'avoir si manifestement déclaré, nous pouvons espérer que Dieu nous rendra ce qui est à nous, attendu que cela se trouve en état, et ne s'est point encore aliéné ni défait. Or, puisque nous avons cette consolation de reste, et qu'elle procède d'une espérance assez proche et qui n'est point fondée sur de folles imaginations, je vous supplie, Madame, de prendre une autre résolution en vos honorables pensées : car je délibère d'en faire autant dans les miennes, vous disposant à attendre une meilleure fortune, et vous jure, foi de chevalier et de chrétien, de ne vous point abandonner jusqu'à ce que je vous voie au pouvoir de don Fernand, et qu'au cas que je ne puisse l'amener par mes raisons à lui faire reconnoître ce qu'il vous doit, j'userai alors de la liberté que me permet la qualité de chevalier, qui est de le pouvoir justement défier pour raison de l'injure qu'il vous fait, sans avoir égard à mon grief particulier, dont je remettrai la vengeance au Ciel pour porter au plus tôt ici-bas remède au vôtre. »

Dorothée s'étonna profondément de ce qu'elle ouït dire à Cardénio, et, pour ne savoir quels remercimens lui faire de si grandes offres, lui voulut baiser les pieds ; mais Cardénio ne le voulut pas permettre, et le curé répondit pour tous deux, approuvant le bon discours de Cardénio, et surtout les pria, leur

conseilla et leur persuada d'aller avec lui à son village, là où ils se pourroient fournir de tout ce qu'il leur falloit, et que là ils aviseroient de donner ordre comment ils pourroient découvrir don Fernand, ou quel moyen il y auroit de remener Dorothée chez ses parens, ou de faire ce qui leur sembleroit être le plus convenable. Cardénio et Dorothée l'en remercièrent fort, et acceptèrent la grâce qu'il leur offroit. Le barbier, qui avoit toujours été attentif et sans dire mot durant tout le discours, se mit aussi sur son bien dire, et s'offrit avec non moins de bonne volonté que le curé à tout ce en quoi il leur pourroit rendre service ; il leur conta aussi de même en peu de paroles la cause qui les avoit amenés là, et aussi l'étrange espèce de folie de don Quichotte, et comment ils attendoient son écuyer qui étoit allé à sa recherche. Cardénio se ressouvint comme d'un songe de la dispute qu'il avoit eue avec don Quichotte, et la raconta aux autres, mais il ne leur sut pas dire la cause de leur querelle. Sur ces entrefaites, ils ouïrent une voix et connurent que c'étoit celle de Sancho Pança, lequel, pour autant qu'il ne les avoit pas retrouvés où il les avoit laissés, les appeloit tant qu'il pouvoit. Ils allèrent au-devant de lui, et, lui demandant des nouvelles de don Quichotte, il leur dit comment il l'avoit trouvé tout nu en chemise, maigre, pâle et demi-mort de faim, soupirant toujours pour sa dame Dulcinée ; et qu'encore qu'il lui eût dit qu'elle lui commandoit de sortir de ce lieu et s'en aller au Toboso, où elle l'attendoit, il lui avoit répondu qu'il avoit délibéré de ne comparoitre devant sa beauté tant qu'il n'eût accompli quelques beaux faits d'armes qui le rendissent digne de sa grâce, et que, si cela passoit plus outre, il couroit hasard de ne parvenir pas à être empereur, comme il étoit obligé, ni même archevêque, qui étoit le moins qu'il pouvoit prétendre ; partant, qu'ils regardassent ce qu'il étoit bon de faire pour le tirer de là. Le

curé lui répondit qu'il ne s'en mît point en peine, car ils l'arracheroient de là en dépit qu'il en eût ; il raconta ensuite à Cardénio et à Dorothée ce qu'ils avoient pensé faire pour le remède de don Quichotte, au moins pour le ramener chez lui ; à quoi Dorothée dit qu'elle contreferoit la damoiselle affligée mieux que le barbier, et de plus qu'elle avoit là des habits propres pour le faire au naturel, et qu'on lui laissât le soin de représenter tout ce qui seroit nécessaire pour venir à bout de leur intention, parce qu'elle avoit lu grand nombre de livres de chevalerie, et savoit bien la manière qu'adoptoient les damoiselles affligées quand elles requéroient leurs dons aux chevaliers errans.

« Eh bien ! il ne faut autre chose, dit le curé, sinon que l'on mette incontinent la main à l'œuvre ; sans doute, la bonne fortune se montre être en ma faveur, puisque, sans aucunement y penser, elle a commencé à vous autres, Messieurs, d'ouvrir la porte à votre remède, et à nous elle a facilité la voie dont nous avions besoin. » Dorothée tira tout incontinent de son paquet une cotte ou jupe avec le corset de certaine étoffe, espèce de toile fort riche, et un petit mantelet d'un brocart vert, et d'une boîte ou coffret elle prit un collier et autres joyaux, dont elle se para tout promptement, de telle sorte qu'elle sembloit être une riche et bien grande dame. Elle dit qu'elle avoit apporté tout cela, et encore davantage, de sa maison, pour s'en servir s'il y échéoit ; mais que jusques alors il ne s'étoit point offert de sujet d'en avoir nécessité. Sa bonne grâce, sa gentillesse et sa beauté les contentèrent tous extrêmement, et firent estimer que don Fernand étoit un homme de peu de connoissance et de jugement, puisqu'il méprisoit une si grande beauté ; mais celui qui s'en étonna le plus, ce fut Sancho Pança, lui étant avis (comme aussi étoit-ce la vérité) qu'en jour de sa vie il n'avoit vu une si belle créature ; et ainsi

il requit du curé avec grande instance de lui dire qui étoit cette tant belle dame, et ce qu'elle cherchoit par ces lieux si écartés. « Cette belle dame, frère Sancho, répondit le curé, est tout simplement l'héritière en ligne directe et masculine du grand royaume de Micomicon, laquelle vient en quête de votre maître, afin de lui demander un don, qui est de lui faire raison, et la venger du tort ou grief qu'un méchant géant lui a fait ; et, au bruit et renommée que votre maître a acquise de bon chevalier sur toute la face de la terre, cette princesse l'est venue chercher de la Guinée. — Oh ! l'heureuse quête et l'heureuse trouvaille ! dit alors Sancho Pança, et plus encore si mon maître est si fortuné qu'il défasse ce grief et redresse ce tort en tuant ce fils de putain de géant que vous dites : oui, il le tuera, s'il le rencontre, si ce n'est d'aventure quelque fantôme, car mon maître n'a aucun pouvoir contre les fantômes ; mais je vous veux supplier d'une chose entre les autres, Monsieur le licencié, c'est qu'afin qu'il ne prenne envie à mon maître de se faire archevêque, qui est ce que je crains, vous le persuadiez de se marier tout incontinent avec cette princesse, et par ce moyen il sera incapable de recevoir des ordres archiépiscopaux, et il en viendra avec facilité à son empire, et moi au but de mes désirs : car j'ai bien pensé à cela, et trouve pour mon compte qu'il n'est pas bien à propos pour moi que mon maître se fasse archevêque, parce que je suis inutile pour l'Église, étant marié ; et puis de m'en aller à cette heure chercher des dispenses pour pouvoir tenir des rentes de l'Église, ayant, comme j'ai, femme et enfans, ce n'en seroit jamais fait : de sorte que, Monsieur, toute l'affaire est que mon maître se marie vitement avec cette dame que je ne nomme point par son nom, parce que je ne le sais pas encore. — Elle s'appelle, répondit le curé, la princesse Micomicona ; d'autant que, son royaume s'ap-

pelant Micomicon, il est clair qu'elle se doit appeler ainsi. — Il n'y a point de doute à cela, répondit Sancho, car j'en ai vu plusieurs qui prenoient leur surnom et appellation du lieu où ils étoient nés, s'appelant Pierre de Alcala, Juan de Ubeda et Diègue de Valladolid, et crois qu'on en use de même en la Guinée, que les reines prennent les noms de leurs royaumes. — Il doit en être ainsi, dit le curé, et, quant à ce qui touche le mariage de votre maître, je ferai tout ce qui me sera possible. »

Sancho en demeura si content que le curé fut étonné de sa simplesse, et de voir comment il avoit mis en sa fantaisie les mêmes rêveries que son maître, car sans doute il se persuadoit qu'il devoit un jour devenir empereur.

Cependant Dorothée étoit déjà montée sur la mule du curé, et le barbier avoit mis la fausse barbe de la queue de bœuf, et ils dirent à Sancho qu'il les guidât où don Quichotte étoit, et l'avertirent bien qu'il ne dît pas qu'il connoissoit le licencié ni le barbier, parce que le principal point, pour faire parvenir son maître à être empereur, consistoit à ne les connoître point. C'est pourquoi ni le curé ni Cardénio ne voulurent aller avec eux, de peur que don Quichotte ne se ressouvînt de la querelle qu'il avoit eue avec Cardénio, et aussi parce que la présence du curé n'y étoit pas nécessaire pour lors : tellement qu'ils les laissèrent aller devant, et eux les suivirent à pied pas à pas. Le curé ne laissa pas d'avertir Dorothée de ce qu'elle devoit faire, à quoi elle répondit qu'ils ne se souciassent point, car tout se feroit, sans manquer d'un seul point, comme le requéroient et comme le représentoient les livres de chevalerie. Ils avoient cheminé environ trois quarts de lieue, quand ils découvrirent don Quichotte entre d'âpres et embarrassés rochers, lequel étoit déjà vêtu, mais pas encore armé ;

et, aussitôt que Dorothée le vit et qu'elle fut informée par Sancho que c'étoit lui, elle donna du fouet à son palefroi, après lequel suivoit le barbier avec sa grande barbe ; et, étant proche de lui, l'écuyer se jeta à bas de sa mule, et alla prendre Dorothée entre ses bras, laquelle, mettant pied à terre fort gaillardement, s'alla mettre à genoux devant don Quichotte, et, encore qu'il s'efforçât de la relever de terre, elle ne voulut y consentir, mais sans se lever lui parla en cette sorte : « Je ne me lèverai point d'ici, ô valeureux et courageux chevalier, jusqu'à ce que votre bonté et courtoisie m'octroie un don, lequel tournera à l'honneur et gloire de votre personne et au profit de la plus inconsolable et injuriée damoiselle que le soleil ait jamais vue ; et, si tant est que la valeur de votre bras corresponde à la voix de votre immortelle renommée, vous êtes obligé de favoriser cette malheureuse qui vient de si lointains pays, attirée par le bruit de votre fameux nom, vous cherchant pour servir de remède à ses infortunes. — Je ne vous répondrai aucune parole, belle dame, repartit don Quichotte, ni n'écouterai davantage de votre affaire, jusqu'à ce que vous vous leviez. — Je ne me lèverai point, Señor, répondit l'affligée damoiselle, si premièrement par votre courtoisie ne m'est octroyé le don que je demande. — Je vous l'octroie et concède, répondit don Quichotte, pourvu que je le puisse accomplir sans préjudice ni déshonneur de mon roi, de ma patrie et de celle qui a la clé de mon cœur et de ma liberté. — Ce ne sera point au dommage ni au déshonneur de ceux que vous dites, mon bon Seigneur », répliqua la dolente damoiselle. Et, sur ces entrefaites, Sancho Pança s'approcha de l'oreille de son maître, et lui dit tout bas : « Monsieur, votre Grâce lui peut bien accorder le don qu'elle demande, car c'est autant que rien, c'est seulement de tuer un grand mal bâti de géant, et celle qui le demande est la haute princesse Mico-

micona, reine du grand royaume Micomicon d'Éthiopie. — Qu'elle soit ce qu'elle voudra, répondit don Quichotte, car je ferai ce à quoi je suis obligé, et ce que ma conscience me dicte conformément à la profession que je fais. » Et, se retournant vers la damoiselle, il lui dit : « Que votre grande beauté se lève, car je lui octroie le don qu'elle me voudra demander. — Or, ce que je demande, dit la damoiselle, est que votre magnanime personne s'en vienne incontinent avec moi où je la mènerai, et me promette qu'elle ne s'entremettra dans aucune autre aventure ni poursuite jusqu'à ce qu'elle m'ait fait avoir vengeance d'un traître, lequel, contre tout droit divin et humain, a usurpé mon royaume. — Je vous dis que je vous l'octroie ainsi, répondit don Quichotte, et vous pouvez désormais, Madame, chasser la mélancolie qui vous tourmente et faire que votre espérance perdue reprenne vigueur et recouvre nouvelle force : car, avec l'aide de Dieu et de mon bras, vous vous verrez bientôt remise en votre royaume et assise au trône et siège de votre ancien et grand État, en dépit des félons et méchans qui voudroient y contredire ; et çà, les mains à l'œuvre, car on dit que le péril consiste d'ordinaire dans le retardement. » La nécessiteuse damoiselle fit grande insistance pour lui baiser les mains ; mais don Quichotte, qui étoit en toutes choses un galant et courtois chevalier, ne voulut jamais y consentir ; il la fit lever aussitôt, l'embrassant avec grande courtoisie et amabilité, et commanda à Sancho de regarder les sangles de Rossinante, et de lui bailler promptement ses armes. Sancho les descendit d'un arbre où elles étoient pendues comme en trophée, et, ayant revisité les sangles du cheval, en un instant il arma son maître, lequel, se voyant équipé, dit : « Partons d'ici, au nom de Dieu, pour favoriser cette grande dame. » Le barbier étoit encore le genou en terre, se donnant bien garde de rire et

que sa barbe ne lui tombât, car peut-être la chute d'icelle eût été cause qu'ils ne fussent pas venus à bout de leur bonne intention ; et, voyant que le don étoit déjà accordé, et avec quelle diligence don Quichotte se disposoit pour l'aller accomplir, il se leva et prit sa maîtresse par l'autre main, et eux deux la mirent sur sa mule : don Quichotte monta tout incontinent sur Rossinante, et le barbier s'accommoda sur sa monture, Sancho demeurant à pied, là où derechef se renouvela la perte de son grison, par la faute qu'il en avoit alors ; mais il prenoit tout en gré, lui étant avis que déjà son maître étoit en beau chemin et sur le point d'être empereur, parce que sans aucun doute il pensoit qu'il se devoit marier avec cette princesse, et être pour le moins roi de Micomicon ; une seule chose le fâchoit, qui étoit de penser que ce royaume étoit en terre des Nègres, et que les gens qu'on lui donneroit pour ses vassaux devoient être tous noirs ; à quoi toutefois il trouva en son imagination un bon remède et se dit à soi-même : « Que me fait à moi que mes vassaux soient nègres ? Y aura-t-il autre chose à faire que d'en charger des navires et les amener en Espagne, où je les pourrai vendre, et là où on me les payera tout comptant, et, de l'argent que j'en tirerai, je pourrai acheter quelque titre ou office, de quoi vivre à mon aise tout le reste de ma vie ; ou sinon, endormez-vous, et n'ayez ni esprit ni adresse pour disposer les affaires et pour vendre trente ou dix mille vassaux, en moins de tourner la main. Par Dieu, je les ferai voler grands et petits, ou comme je pourrai, et, quelque noirs qu'ils soient, je les ferai devenir blancs ou jaunes : approchez-vous, que je me suce le doigt. » Avec cela il s'en alloit si content et en telle diligence qu'il ne se souvenoit plus du déplaisir qu'il avoit de marcher à pied. Cardénio et le curé voyoient tout cela d'entre les halliers où ils étoient, et ne savoient comment faire pour se joindre à eux ; mais le curé, qui étoit fort

inventif, imagina incontinent ce qu'ils feroient pour venir à bout de ce qu'ils désiroient, et ce fut qu'avec des ciseaux qu'il portoit en un étui, il enleva promptement la barbe à Cardénio, et lui vêtit un petit mantelet gris qu'il portoit, puis l'affubla d'un reître noir, et lui demeura en chausses et en pourpoint, et Cardénio fut tellement changé et si différent de ce qu'il paroissoit auparavant que lui-même ne se fût pas reconnu, s'il se fût regardé en un miroir. Cela fait, encore que les autres se fussent déjà bien avancés, pendant qu'eux s'étoient déguisés, ce néanmoins ils arrivèrent les premiers au grand chemin, parce que les broussailles et mauvais passages de ces lieux-là étoient cause que les gens de cheval ne faisoient pas autant de chemin que ceux qui alloient à pied. En effet, au sortir de la montagne, ils se trouvèrent en plaine, et, aussitôt que don Quichotte et ses camarades en furent sortis, le curé se mit à le regarder tout à loisir, faisant des signes comme s'il eût voulu le reconnoître, et, après l'avoir contemplé un bon espace de temps, s'en alla à lui les bras ouverts et disant à haute voix : « Soyez le bien trouvé, miroir de la chevalerie, mon bon compatriote don Quichotte de la Manche, la fleur et la crème de la noblesse, et le protecteur et le remède des nécessiteux, la quintessence des chevaliers errans » ; et, disant cela, il tenoit don Quichotte embrassé par le genou de la jambe gauche, lequel, étonné de ce qu'il voyoit et entendoit dire et faire à cet homme, se mit à le regarder avec attention, et enfin le reconnut, et, demeurant comme ébahi de le voir, il s'efforça grandement de mettre pied à terre ; mais le curé ne le voulut pas permettre, par quoi don Quichotte lui dit : « Me permette votre Grâce de descendre, Monsieur le licencié, car il n'y a pas de raison que je sois à cheval et qu'un aussi révérend personnage que votre Grâce soit à pied. — Je ne le permettrai en façon quelconque, dit le curé ; que votre

Grandeur demeure à cheval, puisqu'à cheval elle fait les plus grands exploits d'armes, et met à fin les plus hasardeuses aventures qui se soient vues en notre âge : car, encore que je sois prêtre, moi indigne, il me suffira de monter en croupe d'une des mules de ces seigneurs qui vous accompagnent, s'ils l'ont à plaisir, et encore me représenterai que je suis monté sur le cheval Pégase, ou sur la cèbre ou cavale sur laquelle chevauchoit ce fameux Maure Musaraque, lequel encore à présent est enchanté en la grande côte de Zulema, qui n'est fort distante de la grande Complutum. — Je ne prenois pas garde à cela, Monsieur le licencié, répondit don Quichotte, et je sais que madame la princesse fera tant pour l'amour de moi qu'elle commandera à son écuyer de vous donner la selle de sa mule, car lui se pourra accommoder en croupe, au cas qu'elle y porte. — Oui, elle y porte comme je le crois, répondit la princesse, et je sais bien aussi qu'il ne sera pas besoin de faire ce commandement à monsieur mon écuyer, car il est si courtois et si bon courtisan qu'il ne consentira jamais qu'une personne ecclésiastique aille à pied, pouvant aller à cheval. — C'est ainsi », répondit le barbier ; et, mettant soudain pied à terre, il pria le curé de prendre la selle, ce que celui-ci accepta sans se faire beaucoup prier ; mais le mal fut que, le barbier voulant monter en croupe, la mule, qui en effet étoit de louage (cela suffit pour dire qu'elle étoit mauvaise), leva un peu les quartiers de derrière, et fit deux ruades en l'air si jolies que, si elle les eût données contre l'estomac de maître Nicolas, ou bien en la tête, il eût donné au diable la quête qu'il étoit venu faire de don Quichotte ; ce nonobstant, il fut si fort étonné qu'il alla par terre, sans se souvenir ni se soucier beaucoup de la barbe qui lui tomba ; et, comme il se vit sans elle, il n'eut autre remède, sinon de se couvrir promptement le visage avec ses deux mains et de se

plaindre qu'on lui avoit rompu les dents. Quand don Quichotte vit tout ce gros toupillon de barbe, sans mâchoires ni sang, bien loin du visage de l'écuyer qui étoit tombé, il dit : « Vive Dieu ! voici un grand miracle ; on lui a abattu et arraché la barbe du visage, comme si on la lui eût ôtée tout exprès. » Le curé, qui reconnut le risque que son invention couroit d'être découverte, courut incontinent prendre la barbe, et s'en alla là où maître Nicolas étoit gisant par terre, qui crioit pourtant encore à haute voix ; et, d'un coup, lui prenant la tête et l'approchant de sa poitrine, lui remit la barbe en marmottant sur lui quelques paroles qu'il dit être un certain charme propre à attacher les barbes, comme on le verroit ; et, quand il l'eut remise, il se retira à part, et l'écuyer demeura aussi barbu et aussi sain qu'il avoit été auparavant, de quoi don Quichotte s'étonna extrêmement, et pria le curé que, quand il auroit le loisir, il lui voulût enseigner ce charme qu'il croyoit que sa vertu s'étendoit plus loin qu'à attacher des barbes, vu qu'il étoit certain que de là où s'ôtoit la barbe, la chair y devoit être blessée et maltraitée ; et que, puisque tout se guérissoit, cela servoit à autre chose qu'à des barbes. « Il est ainsi », dit le curé, et il promit de le lui enseigner à la première occasion. Ils s'accordèrent qu'alors le curé monteroit, et que de fois à autre ils changeroient tous trois, montant l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la venta, qui étoit environ à deux lieues de là. Or, étant les trois montés à cheval, c'est à savoir, don Quichotte, la princesse et le curé, et les trois autres à pied, savoir : Cardénio, le barbier et Sancho Pança, don Quichotte dit à la damoiselle : « Que Votre Excellence, Madame, nous guide par où sera son bon plaisir » ; et, devant qu'elle lui répondît, le licencié lui dit : « Vers quel royaume vous plaît-il nous guider ? Est-ce d'aventure vers celui de Micomicon ? Oui certes, ce doit être de

ce côté-là, ou bien je me connois peu en royaumes. » Elle, qui entendoit bien l'affaire, connut qu'elle devoit répondre que oui, et ainsi elle lui dit : « Oui, Señor, mon chemin est vers ce royaume-là. — Si cela est ainsi, dit le curé, il faut que nous traversions mon village, et de là vous prendrez la route de Carthage, où vous pourrez vous embarquer à la bonne chance ; et, si le vent est favorable, la mer tranquille et sans bourrasque, vous pourrez en un peu moins de neuf ans arriver en vue du grand lac de Méona, je dis Méotide, lequel est à un peu plus de cent journées par deçà votre royaume. — Votre Grâce se trompe, Señor, lui dit-elle, parce qu'il n'y a pas deux ans que j'en suis partie, et en vérité je n'ai point eu de beau temps en mon voyage, et malgré tout cela je suis arrivée ici, où j'ai reçu ce bonheur de voir ce que tant je désirois, qui est le seigneur don Quichotte de la Manche, dont les nouvelles parvinrent à mes oreilles tout aussitôt que je mis le pied en Espagne, ce qui me mut à le chercher pour me recommander à sa courtoisie et confier mon droit à la valeur de son bras invincible. — C'est assez, que l'on mette fin à mes louanges, dit alors don Quichotte, car je suis ennemi de toute sorte de flatterie, et, encore que ceci ne le soit pas, ce néanmoins mes chastes oreilles se sentent offensées de semblables discours. Ce que je vous peux dire, Madame, soit que j'aie de la valeur ou non, celle que j'aurai ou que je n'aurai pas sera employée pour votre service, jusqu'à y perdre la vie ; et ainsi, laissant cela pour quand il en sera temps, je prie monsieur le licencié de me dire quelle est la cause qui l'a amené en ces quartiers ainsi seul, sans aucun valet, et tant vêtu à la légère que cela me cause un grand étonnement. — Je vous répondrai à cela avec brièveté, repartit le curé, car il faut que vous sachiez, Seigneur don Quichotte, que moi et maître Nicolas, notre ami et notre barbier, allions à Séville pour recou-

vrer certain argent qu'un mien parent, lequel passa aux Indes il y a plusieurs années, m'avoit envoyé, et la somme n'étoit pas si petite qu'il n'y en eût plus de soixante mille piastres de coupelle, qui n'est pas du tel quel ; et, en passant hier par ces lieux-ci, nous rencontrâmes quatre voleurs, qui nous ôtèrent jusqu'à nos barbes, et de telle façon nous les ôtèrent que le barbier fut contraint d'en mettre une fausse, et même ce jeune homme que voilà (montrant Cardénio), ils le mirent comme l'enfant nouveau-né. Et le bon est que le bruit court par tous ces environs que ceux qui nous volèrent sont certains forçats que l'on dit avoir été délivrés quasi en ce même lieu par un homme si vaillant qu'en dépit du commissaire et des gardes il les délivra tous ; et sans point de doute il devoit être hors de son entendement, ou bien il faut que ce soit un aussi méchant garnement qu'eux, ou quelque homme sans âme et sans conscience, puisqu'il a voulu lâcher le loup entre les ouailles, le renard entre les poules, et la mouche dans le miel ; il a voulu frauder la justice, aller contre son roi et seigneur naturel, attendu qu'il a contrevenu à ses justes commandemens, il a voulu, dis-je, ôter les pieds aux galères, mettre en trouble la Sainte-Hermandad, laquelle étoit au repos depuis longues années. Il a voulu enfin faire un acte pour perdre son âme et ne rien gagner pour son corps. » Sancho avoit raconté au curé et au barbier l'aventure des forçats que son maître avoit mise à fin avec tant de gloire pour lui, et partant le curé en parloit avec grande affectation pour voir ce que feroit ou diroit don Quichotte, lequel changeoit de couleur à chaque parole, et n'osoit pourtant dire qu'il avoit été le libérateur de ces bonnes gens. « Ce furent donc ceux-là, dit le curé, qui nous volèrent ; que Dieu par sa sainte miséricorde pardonne à celui qui ne les a pas laissé mener au supplice qui leur étoit dû ! »

e curé n'eut pas sitôt achevé que Sancho lui dit : « Or, ma foi, Monsieur le licencié, celui qui fit ce bel exploit est mon maître, et il ne tint pas à ce que je lui disse auparavant et l'avertisse qu'il regardât bien à ce qu'il faisoit, et que c'étoit péché de leur donner la liberté, parce qu'ils n'y alloient tous que comme de méchans garnemens. — Lourdaud que tu es, dit alors don Quichotte, il n'appartient pas aux chevaliers errans de s'enquérir ni vérifier si les affligés enchaînés et opprimés qu'ils rencontrent par les chemins vont en cette façon ou bien sont en cette angoisse pour leurs fautes ou pour leurs services ; il leur appartient seulement de les aider comme nécessiteux, ayant égard à leurs peines, et non pas à leurs méchancetés. Pour moi, j'ai rencontré un chapelet et cordon de gens enfilés, tous fâchés et misérables ; je fis en leur endroit ce que ma religion requiert, et pour le reste je ne me soucie pas beaucoup que l'on s'en accorde ; et quiconque le trouve mauvais, sauf la sainte dignité de monsieur le licencié et son honorable personne, je dis qu'il ne s'entend pas beaucoup en matière de chevalerie, et qu'il ment comme un fils de putain et un mal appris : ce que je lui ferai connoître avec mon épée, où il est plus amplement contenu. » Et, disant cela, il se roidit sur ses étriers et abaissa son morion, parce qu'il avoit pendu le bassin de barbier, qui à son compte étoit l'armet de Mambrin, à l'arçon de la selle, en attendant de le faire raccommoder à cause que les forçats l'avoient tout gâté. Dorothée, laquelle étoit discrète et fort intelligente, connoissant déjà la folle humeur de don Quichotte, et que tous se moquoient de lui, fors Sancho Pança, ne voulut pas être des dernières, et, le voyant si fort en colère, elle lui dit : « Seigneur chevalier, souvenez-vous du don que vous m'avez promis,

et que, suivant cela, vous ne pouvez vous entremettre d'aucune autre aventure, quelque urgente qu'elle soit : donnez-vous du repos, car, si monsieur le licencié eût su que ces forçats avoient été délivrés par ce bras invincible, il eût fait trois points d'aiguille à sa bouche, voire même se fût mordu trois fois la langue avant de dire une seule parole qui vous eût apporté quelque déplaisir. — Oui, je le jure, dit le curé, et me fusse plutôt arraché une moustache. — Je me tairai, Madame, dit don Quichotte, et réprimerai la juste colère qui déjà s'étoit émue en moi, et me tiendrai tranquille et pacifique jusques à ce que j'accomplisse la promesse que je vous ai faite ; mais, pour récompense de ce bon désir, je vous supplie de me dire, si c'est votre bon plaisir, quelle est l'affliction que vous avez, et combien, qui, et quelles sont les personnes desquelles je vous dois donner une due, suffisante et entière vengeance. — Je le ferai de bonne volonté, répondit Dorothée, s'il ne vous ennuie d'ouïr des afflictions et des disgrâces. — Non, il ne m'ennuiera pas, Madame », repartit don Quichotte ; à quoi répliqua Dorothée : « Puisque ainsi est, soyez-moi attentif. » Elle n'eut pas sitôt dit cela que Cardénio et le barbier se mirent à côté d'elle, désireux de voir comment l'ingénieuse Dorothée feindroit son histoire, et Sancho en fit de même, car il étoit aussi bien abusé que son maître sur le compte de la princesse. Or, après s'être bien accommodée en son siège, ayant au préalable toussé et fait d'autres gestes avec fort bonne grâce, elle commença à dire ainsi :

« En premier lieu, je veux que vos Grâces sachent que l'on m'appelle… » et ici elle s'arrêta un peu, parce qu'elle ne se souvenoit pas du nom que le curé lui avoit donné ; mais il accourut incontinent à son aide, d'autant qu'il reconnut à quoi il tenoit, et dit : « Ce n'est pas merveille, Madame, que votre Grandeur se

trouble et s'embarrasse en contant ses malheurs, car ils sont en général si grands qu'ils font quelquefois perdre la mémoire à ceux qui en sont affligés, tellement qu'ils ne se souviennent pas de leur nom même, comme il vous est advenu à cette heure que vous avez oublié que vous vous appelez la princesse Micomicona, légitime héritière du grand royaume de Micomicon ; et, avec cette remarque, vous vous pourrez à présent facilement rappeler en votre mémoire douloureuse tout ce qu'il vous plaira raconter. — C'est la vérité, répondit la damoiselle, et, dorénavant, je crois qu'il ne sera pas besoin de me rien marquer, car je conduirai à bon port avec ma vraie histoire, laquelle est que le roi mon père, qui s'appeloit Trinacrio le Savant, fut fort docte en ce que l'on appelle art magique, et connut par sa science que ma mère, qui s'appeloit la reine Xaramilla, devoit mourir avant lui, et qu'à peu de temps de là il iroit aussi de vie à trépas, et que je demeurerois orpheline de père et de mère ; mais il disoit que cela ne le tourmentoit pas tant que le mettoit en confusion, qu'il savoit pour chose très certaine qu'un démesuré géant, seigneur d'une grande île laquelle confine quasi avec notre royaume, et lequel se nomme Pandafilando de la Vue louche : car c'est chose tout assurée qu'encore qu'il ait les yeux en leur lieu et droits, il regarde toujours de travers comme s'il étoit louche, et il le fait par malice, et pour faire peur à ceux qui le regardent. Je dis donc qu'il connut que ce géant, sachant mon orphelinat, devoit courre sus à mon royaume, avec grande puissance, et me l'envahir tout, sans me laisser un seul petit village pour me retirer ; toutefois que je pouvois éviter toute cette ruine et disgrâce, si je me voulois marier avec lui ; mais, à ce qu'il voyoit, il ne pensoit pas qu'il me vînt jamais en volonté de condescendre à un mariage si inégal ; et en cela il dit la pure vérité, car il ne m'est oncques entré en pensée

de me marier avec ce géant, ni avec aucun autre, pour grand et démesuré qu'il soit. Mon père me dit aussi qu'après qu'il seroit mort, et que je verrois que Pandafilando commenceroit à venir attaquer mon royaume, que je ne songeasse pas à me mettre en défense, car ce seroit me ruiner, mais que je le laissasse librement entrer, si je voulois éviter la mort et la totale destruction de mes bons et loyaux sujets : car il n'étoit pas possible de me défendre de la force endiablée du géant, mais qu'incontinent je prisse quelques-uns des miens et m'acheminasse en Espagne, où je trouverois le remède de mes maux par la rencontre d'un chevalier errant, dont la renommée seroit pour lors étendue par tout ce royaume, et se devoit appeler, si j'ai bonne mémoire, don Açote ou don Gigote. — Il dit, comme je crois, don Quichotte, Madame, dit alors Sancho Pança, ou, par un autre nom, le chevalier de la Triste-Figure. — C'est la vérité, dit Dorothée. Il dit de plus qu'il seroit de haute stature, maigre de visage, et qu'au côté droit, sous l'épaule gauche, ou là auprès, il auroit un signe gris, avec certains poils ressemblant à du crin. » Don Quichotte, oyant cela, dit à son écuyer : « Viens ici, Sancho, mon fils, aide-moi à me dépouiller, car je veux voir si je suis le chevalier que ce sage roi a prophétisé. — Et pourquoi vous voulez-vous dépouiller ? dit Dorothée. — Pour voir si j'ai ce seing que votre père dit, répondit don Quichotte. — Il n'est pas besoin de se dépouiller, dit Sancho, car je sais que votre Grâce a un seing de cette sorte au milieu de l'épine du dos, qui est signe d'un homme bien fort. — Cela suffit, dit Dorothée, parce qu'entre amis il ne faut pas regarder à de si petits détails, et qu'il soit à l'épaule ou bien à l'épine, il importe peu, il suffit qu'il y ait un seing, et qu'il soit où il voudra, puisque ce n'est qu'une même chair ; et sans doute mon père rencontra fort bien en tout ce qu'il dit, et moi, j'ai encore mieux rencontré

de me recommander au seigneur don Quichotte, qui est celui dont mon père a parlé, puisque les signes et marques du visage se rapportent à ceux de la bonne renommée que ce chevalier a acquise non seulement en Espagne, mais en toute la Manche : car à peine avois-je débarqué à Ossuna que j'ouïs parler de tant d'exploits qu'il avoit faits que tout aussitôt le cœur me dit que c'étoit celui-là même que je venois chercher. — Et comment débarquâtes-vous à Ossuna, Madame, demanda don Quichotte, si ce n'est pas un port de mer ? » Mais, devant que Dorothée répondît, le curé prit la parole et dit : « Madame la princesse veut dire qu'après qu'elle débarqua en Malaga, le premier lieu où elle ouït de vos nouvelles fut à Ossuna. — Il est vrai, je voulois dire cela, dit Dorothée. — Aussi y a-t-il de l'apparence, dit le curé, et que Votre Majesté poursuive. — Il n'y a pas à poursuivre, répondit-elle, sinon qu'enfin ma fortune a été si bonne de trouver le seigneur don Quichotte, et que déjà je me compte et me tiens pour reine et dame de tout mon royaume, puisque lui, par sa courtoisie et magnificence, m'a promis le don de s'en venir avec moi en quelque lieu que je le mène, qui ne sera autre part que de le mettre devant Pandafilando à la vue louche, afin qu'il le tue, et me restitue ce qu'il m'a usurpé contre tant de raison, car tout arrivera au pied de la lettre, puisque mon bon père Trinacrio le Savant l'a ainsi prophétisé, et a laissé aussi par écrit les lettres chaldaïques ou grecques, car je ne les sais pas lire, que si ce chevalier de la prophétie, après avoir coupé la gorge au géant, vouloit se marier avec moi, que je lui octroyasse incontinent sans aucune réplique d'être sa légitime épouse et lui donnasse la possession de mon royaume, ensemble celle de ma personne. — Que t'en semble, ami Sancho ? dit à ce point don Quichotte ; n'entends-tu pas ce qui se passe ? ne te l'ai-je pas dit ? Regarde si nous avons

déjà un royaume où commander, et une reine avec qui nous marier. — Oui, je vous jure, dit Sancho. Maudit soit le fils de putain qui ne se mariera tout aussitôt qu'on aura ouvert le petit gosier au seigneur Pandafilando. Or, vous semble-t-il que la reine ne soit pas jolie ? Telles pussent devenir les puces de mon lit ! » Et en disant cela il fit deux sauts en l'air, avec démonstration d'un très grand contentement, et tout à l'instant s'en alla prendre les rênes de la mule de Dorothée, et, la faisant arrêter, se mit à genoux devant elle, la suppliant de lui bailler ses mains pour les lui baiser, en signe qu'il la recevoit pour sa reine et maîtresse.

Qui étoit celui des assistans qui n'eût éclaté de rire, voyant la folie du maître et la simplesse du valet ? En effet, Dorothée les lui bailla, et lui promit de le faire grand seigneur en son royaume, au cas que le Ciel lui fît tant de grâce que de le recouvrer et d'en jouir. Sancho l'en remercia avec de telles paroles qu'il renouvela la risée en tous. « Voilà, Messieurs, poursuivit Dorothée, toute mon histoire ; il reste seulement à vous dire que, de toute ma compagnie que j'ai tirée de mon royaume, il ne m'est demeuré sinon ce seul bien barbu écuyer, parce que tous ont été noyés dans une grande tempête que nous avons eue à la vue du port, dont lui et moi nous échappâmes et vînmes à terre sur deux planches, comme par miracle ; aussi est-ce tout miracle et mystère que le discours de ma vie, comme vous l'avez bien pu remarquer. Et, si en quelque chose j'ai été trop prolixe et excessive, ou que je n'aie pas aussi bien rencontré que j'eusse dû le faire, rejetez-en la faute sur ce que monsieur le licencié a dit dès le commencement de mon conte, que les travaux continuels et extraordinaires ôtent la mémoire à celui qui les souffre. — Elle ne me sera point ôtée à moi, ô haute et valeureuse Dame, dit don Quichotte, par les travaux que j'endurerai à vous servir, quelque grands et inouïs qu'ils

puissent être. Et, par ainsi, je confirme à nouveau le don que je vous ai promis, et jure d'aller avec vous jusques au bout du monde, et jusques à me voir aux mains avec votre fier ennemi, auquel je pense, avec l'aide de Dieu et de mon bras, trancher la tête superbe avec le fil de cette (je ne veux pas dire bonne) épée, grâce à Ginès de Passamont, qui m'a emporté la mienne. » Il dit cela entre ses dents, et poursuivit ainsi : « Puis, après la lui avoir tranchée et vous avoir remise en pacifique possession de votre État, il demeurera en votre volonté de faire de votre personne tout ce qu'il vous plaira. Car, tandis que j'aurai la mémoire occupée, la volonté captive et l'entendement perdu par celle… je n'en dis pas davantage, il n'est pas possible que je regarde, non pas même en pensée, à me marier, quand ce seroit même avec l'oiseau le phénix. »

Cela sembla si mal à Sancho, principalement ce qu'il dit à la fin, touchant ce point de ne se vouloir pas marier, que, haussant sa voix, il lui dit de grande colère : « Par la mort, je vous jure que vous n'avez pas la cervelle bien faite, Seigneur don Quichotte ; mais comment est-il possible que vous hésitiez à vous marier avec une aussi haute princesse que celle-ci ? Pensez-vous que la Fortune vous doive offrir à tout bout de champ une aventure pareille à celle qui maintenant se présente ? M Dulcinée est-elle d'aventure plus belle ? Non certes, pas de la moitié, et encore dirois-je volontiers qu'elle ne va pas à la cheville de celle qui est ici devant nous. Ainsi sera-ce, par malheur, que j'aurai le comté que j'espère, si vous allez chercher des truffes en la mer ; mariez-vous, mariez-vous incontinent par tous les diables, et prenez ce royaume qui vous vient entre les mains de bobis, bobis, et puis, quand vous serez roi, faites-moi marquis ou sénéchal, et puis que le diable emporte tout. » Tout aussitôt don Quichotte, qui ouït

dire de tels blasphèmes contre sa dame Dulcinée, ne le put endurer ; et, levant sa lance, sans dire une parole à Sancho et sans autre cérémonie, lui en donna deux tels coups qu'il le renversa par terre, et, n'eût été que Dorothée lui cria qu'il ne lui en donnât pas davantage, sans doute il l'eût assommé là sur-le-champ. « Pensez-vous, lui dit-il au bout d'un peu de temps, méchant vilain, que j'endure toujours vos sottises, ni que vous me piquiez ainsi, et que nous n'ayons autre chose à faire que vous à faillir, et moi à vous pardonner ? Or, ne le pensez pas, traître excommunié, car, sans doute, tu l'es, puisque tu as mis la langue sur la nonpareille Dulcinée. Et ne savez-vous pas, coquin, faquin, bélître que vous êtes, que, si ce n'étoit par la valeur qu'elle donne à mon bras, je n'aurois pas le courage de tuer une puce ? Dites, maraud à la langue de vipère, et qui pensez-vous qui ait conquis ce royaume, et coupé la tête à ce géant, et vous a fait marquis (car je tiens déjà tout cela pour fait et pour chose passée en jugement), si ce n'est la valeur de Dulcinée, prenant mon bras pour instrument de ses beaux exploits ? Elle combat en moi et vainc en moi ; et moi, je vis et respire en elle, et reçois d'elle la vie et l'être. Ô fils de putain, méchant, et que vous êtes ingrat, à cette heure que vous vous voyez élevé du poussier de la terre à être seigneur qualifié, et vous répondez à une si bonne œuvre en disant du mal de qui vous a fait ce que vous êtes !… »

Sancho n'étoit pas si troublé qu'il n'entendît bien tout ce que son maître lui disoit ; mais, se levant un peu vite, il s'alla mettre derrière le palefroi de Dorothée, et de là il dit à son maître : « Dites-moi, Monsieur, si vous êtes résolu de ne vous point marier avec cette grande princesse, il est tout certain que le royaume ne sera pas vôtre ; et, ne l'étant pas, quelles grâces pouvez-vous me faire ? C'est là ce dont je me plains ; mariez-vous une fois

avec cette reine, à cette heure que nous l'avons ici, comme si elle nous étoit tombée du ciel, et puis après vous vous en pourrez retourner avec M Dulcinée, car il y doit avoir eu des rois au monde qui ont été amoureux et ont eu d'autres maîtresses que leurs femmes. En ce qui est de la beauté, je n'y touche point : car, en vérité, s'il le faut dire, elles me semblent toutes deux fort belles, encore que je n'aie jamais vu M Dulcinée. — Comment ! tu ne l'as pas vue, traître blasphémateur ? dit don Quichotte ; ne viens-tu pas tout à cette heure de m'apporter un message de sa part ? — Je dis que je ne l'ai pas vue si à loisir, dit Sancho, que je puisse avoir remarqué particulièrement sa beauté et ses belles parties de point en point ; mais tout en gros elle me semble assez bien. — Maintenant je t'excuse, dit don Quichotte, pardonne-moi le déplaisir que je t'ai fait, parce que les premiers mouvemens ne sont pas en la puissance des hommes. — Je le vois bien, répondit Sancho ; c'est ainsi que l'envie de parler est toujours en moi le premier mouvement, et que je ne puis me garder de dire, au moins une fois, ce qui me vient à la bouche. — Avec tout cela, dit don Quichotte, regarde bien, Sancho, ce que tu dis, car tant va la cruche à la fontaine… je ne te dis que cela.

— Allons, bien, répondit Sancho, Dieu est au ciel, qui voit les tromperies, et sera le juge de ceux qui font mal, moi en ne parlant pas bien, ou vous en agissant mal. — Laissons cela, dit Dorothée ; Sancho, courez vitement baiser la main à votre maître, et lui demander pardon, et dorénavant soyez plus avisé en vos louanges et blâmes, et ne dites point de mal de cette dame du Toboso, laquelle je ne connois si ce n'est pour lui rendre du service, et ayez bonne confiance en Dieu qu'il ne vous manquera pas un État où vous pourrez vivre comme un prince. »

Sancho y alla baissant la tête, et demanda la main à son maître, qui la lui bailla avec une contenance posée, et, après qu'il la lui eut baisée, il lui donna sa bénédiction, disant qu'il s'avançât un peu, parce qu'il avoit quelque chose à lui demander, et à discourir avec lui d'affaires de grande importance. Sancho le fit ainsi, et tous deux s'avancèrent un peu devant les autres ; puis don Quichotte lui dit : « Depuis que tu es de retour, je n'ai pas eu le lieu ni le loisir de te demander plusieurs particularités touchant l'ambassade que tu as faite et la réponse que tu as rapportée ; mais, maintenant que la fortune nous en baille temps et lieu, ne me refuse pas le plaisir que tu me peux donner avec de si bonnes nouvelles. — Demandez-moi ce qu'il vous plaira, répondit Sancho, car je vous donnerai à tout aussi bonne issue que j'eus bonne entrée ; mais je vous supplie, Monsieur, que dorénavant vous ne soyez pas si vindicatif. — Pourquoi le dis-tu, Sancho ? répliqua don Quichotte. — Je le dis, répondit-il, parce que ces bastonnades de tout à l'heure ont été plutôt pour la querelle que le diable mit entre nous deux l'autre soir que pour ce que j'ai dit contre M Dulcinée, laquelle j'aime et révère comme une relique, encore qu'il n'y ait point de sujet en elle, mais seulement pour ce qu'elle vous appartient. — Ne parle pas de cela, Sancho, je te prie, dit don Quichotte, car tu me fâches, je t'ai pardonné alors, et tu sais bien que l'on a accoutumé de dire : À nouveau péché il faut une nouvelle pénitence. »

Sur ces entrefaites ils virent venir par le chemin même qu'ils suivoient un homme, lequel étoit monté sur un âne, et, quand il fut près d'eux, il leur sembloit que c'étoit un égyptien ; mais Sancho Pança, à qui, partout où il voyoit des ânes, ses yeux et son âme y alloient, à peine eut-il vu cet homme qu'il connut que c'étoit Ginès de Passamont, et par le fil du gitano il tira le peloton

de son âne, comme à la vérité c'étoit son grison sur lequel étoit monté Passamont, qui, pour n'être connu et pour vendre l'âne, avoit pris l'habit d'égyptien, dont il savoit fort bien parler la langue, et plusieurs autres aussi, comme la sienne propre. Sancho le vit et le reconnut, et à peine l'eut-il vu et connu qu'il lui dit à haute voix : « Ah ! larron de Ginesillo, laisse là mon bien, laisse aller ma vie, ne t'embarrasse pas de mon repos, quitte mon âne, rends-moi mes délices, fuis-t'en, bougre, va-t'en, larron, et abandonne ce qui n'est pas à toi. » Il ne fut besoin de tant de paroles ni de tant d'injures, car dès la première Ginès sauta en bas, et, prenant un trot qui ressembloit au galop de course, en un instant disparut et s'éloigna de tous. Sancho s'approcha de son grison, et, l'embrassant, lui dit : « Comment t'es-tu porté, mon unique bien, grison de mes yeux et compagnon de mes travaux ? » Et avec cela il le baisoit et le caressoit comme si c'eût été une personne : l'âne se taisoit et se laissoit baiser et caresser par Sancho, sans lui répondre une seule parole. Ils s'approchèrent tous, et le congratulèrent de ce bonheur d'avoir retrouvé son grison, spécialement don Quichotte, qui lui dit que malgré cela il n'annuloit pas la cédule des trois poulains, de quoi Sancho le remercia. Pendant que tous deux tenoient ces discours, le curé dit à Dorothée qu'elle avoit été fort discrète tant au conte comme à la brièveté d'icelui, et en la ressemblance qu'il avoit avec ceux qui sont ès livres de chevalerie. Elle lui dit qu'elle avoit passé autrefois beaucoup de temps dans la lecture d'iceux, mais qu'elle ne savoit pas où étoient les provinces ni ports de mer, et qu'elle avoit dit ainsi à l'aveuglette qu'elle avoit débarqué à Ossuna. « Je l'ai entendu ainsi, dit le curé ; c'est pourquoi je me suis empressé tout aussitôt de dire ce que je dis, qui raccommoda toute l'affaire. Mais n'est-ce pas chose étrange de voir avec quelle facilité ce pauvre mal-

heureux gentilhomme croit toutes ces inventions et menteries seulement pour ce qu'elles sont du style et de la qualité des sottises et folies qui sont en ses livres ? — La vérité est, dit Cardénio, que celle-ci est si rare et si nouvelle que je ne sais si, la voulant inventer et fabriquer fabuleusement, il y auroit un esprit si subtil qu'il en pût venir à bout. — Mais il y a encore autre chose, dit le curé, c'est qu'en dehors des niaiseries et simplesses que ce bon gentilhomme dit touchant ses folies, si on lui traite d'autres choses, il en discourt avec de très bonnes raisons, et montre un entendement clair et agréable en tout : de façon que, ne lui parlant point de ses chevaliers, il n'y aura personne qui ne le juge être homme bien sage et entendu. »

Première partie · XXXI

endant qu'ils s'entretenoient en ces discours, don Quichotte poursuivit le sien et dit à Sancho : « Mon ami, laissons toutes nos querelles à part, et dis-moi à cette heure, sans prendre garde à aucune fâcherie ni rancune, où, comment et quand trouvas-tu Dulcinée ? que faisoit-elle ? que lui dis-tu ? que te répondit-elle ? quelle mine fit-elle en lisant ma lettre ? qui est-ce qui te la copia ? Et tout ce que tu as vu : car c'est en ce cas digne d'être su, de demander et de se conter sans que tu y ajoutes ou mentes pour me faire plaisir ; ni n'en dis moins non plus pour m'ôter le contentement que j'en recevrai. — Monsieur, répondit Sancho, s'il est question de dire la vérité, personne ne me copia la lettre, parce que je n'en portai point. — Il est vrai, dit don Quichotte, car, deux jours après que tu fus parti, je trouvai sur moi mes tablettes où je l'avois écrite, de quoi je fus en grand'peine, parce que je ne savois

ce que tu ferois quand tu te verrois sans lettre, croyant toujours que tu reviendrois dès le lieu où tu la verrois te manquer. — Ainsi eussé-je fait, répondit Sancho, si je ne l'eusse apprise par cœur, lorsque vous me la lûtes, tellement que je la dictai à un sacristain, qui la copia quand je la lui dis de mémoire, si bien de point en point qu'il me dit qu'en jour de sa vie, encore qu'il eût lu plusieurs lettres d'excommunication, il n'en avoit point vu ni lu de si belle ni si élégante que celle-là étoit. — Et la sais-tu encore par cœur, Sancho ? dit don Quichotte. — Non, Monsieur, répondit Sancho, car, après que je l'eus dictée, voyant qu'elle ne devoit plus servir de rien, je me mis à l'oublier. Et s'il m'en souvient quelque chose, c'est de la sous-baissée, je veux dire souveraine dame ; et de la fin qui est : Vôtre jusqu'à la mort, le chevalier de la Triste-Figure ; et entre ces deux choses j'y mis plus de trois cents âmes et vies et mes yeux.

— Tout cela me plaît ; continue, dit don Quichotte. Tu arrivas ; et que faisoit cette reine de beauté ? Assurément tu la trouvas qui enfiloit des perles, ou faisoit quelque faveur en broderie d'or de canetille pour ce sien captif chevalier. — Non, répondit Sancho, je la trouvai qui cribloit deux minots de blé en une basse-cour de sa maison. — Fais état, dit don Quichotte, que les grains de ce blé touchés par ses mains étoient des grains de perles. Et si tu y pris garde, mon ami, étoit-ce du froment blanc ou du méteil ? — Non, c'étoit du blé poulard, répondit Sancho. — Or, je t'assure, dit don Quichotte, qu'étant criblé par ses mains, il faisoit sans aucun doute de fort beau pain blanc ; mais passe outre. Quand tu lui remis ma lettre, la baisa-t-elle ? la mit-elle sur sa tête ? fit-elle quelque cérémonie digne d'une telle lettre ? enfin que fit-elle ? — Comme je la lui allois présenter, répondit Sancho, elle étoit dans la fougue du remuement d'une bonne partie du blé qu'elle

avoit dans le crible, de sorte qu'elle me dit : « Mon ami, mettez la lettre sur ce sac, car je ne la peux lire jusqu'à ce que j'aie achevé de cribler ce qui est ici. » — Ô la discrète dame ! dit don Quichotte, ce devoit être afin de lire tout à loisir et y prendre du contentement. Poursuis, Sancho ; et, cependant qu'elle étoit en sa besogne, quels devis eûtes-vous ensemble ? Que te demanda-t-elle de moi ? et toi, que lui répondis-tu ? Achève, conte-moi tout, qu'il ne te demeure rien dans l'encrier. — Elle ne me demanda rien, dit Sancho ; mais je lui dis en quel état je vous avois laissé, faisant pénitence pour son service, tout nu depuis la ceinture en haut, entre ces montagnes, comme si vous étiez sauvage, couchant sur la dure, sans manger pain sur nappe, ni sans vous peigner la barbe, pleurant et maudissant votre fortune. — Tu as mal fait de dire que je maudissois ma fortune, dit don Quichotte : car, au contraire, je la bénis et la bénirai tous les jours de ma vie pour m'avoir rendu digne d'aimer une si haute dame qu'est Dulcinée du Toboso. — Elle est si haute, répondit Sancho, qu'en bonne foi elle me passe quasi d'un demi-pied. — Et comment, Sancho ? dit don Quichotte, t'es-tu mesuré avec elle ? — Oui, je me mesurai de cette façon, répondit Sancho : ce fut qu'en m'approchant pour lui aider à mettre un sac de blé sur un âne, nous nous approchâmes si près que je m'aperçus qu'elle me passoit d'une grande palme. — Or, n'est-il pas vrai, répliqua don Quichotte, qu'elle accompagne cette grandeur et l'embellit avec mille millions de grâces de l'âme ? Mais tu ne me nieras pas une chose, Sancho : lorsque tu t'approchas d'elle, ne sentis-tu pas une odeur sabéenne, une senteur aromatique, et un je ne sais quoi de bon que je ne peux nommer ? je dis une vapeur, comme si tu eusses été en la boutique de quelque gantier à la mode. — Ce que je vous peux dire, répondit Sancho, c'est que je sentis une petite odeur, quasi

comme celle d'un homme, et ce devoit être qu'à cause du grand exercice qu'elle avoit fait elle étoit en sueur et la peau détendue. — Ce n'est pas cela, répondit don Quichotte, mais c'est que tu étois enrhumé, ou bien que tu te sentois toi-même : car je sais bien ce que sent cette rose entre des épines, ce lis du champ, cet ambre délayé. — Il se peut faire, répondit Sancho, car plusieurs fois il sort de moi la même odeur qu'il me sembla alors qui sortoit de M Dulcinée ; mais il ne se faut pas émerveiller qu'un diable ressemble à l'autre.

— Eh bien ! poursuivit don Quichotte, voici qu'elle acheva de nettoyer son blé et de l'envoyer au moulin ; que fit-elle quand elle lut la lettre ? — La lettre, dit Sancho, elle ne la lut pas, parce qu'elle dit qu'elle ne savoit ni lire ni écrire ; au contraire, elle la déchira et la mit en pièces, disant qu'elle ne vouloit pas la donner à lire à personne, afin qu'on ne sût point ses secrets au village, et qu'il suffisoit de ce que je lui avois dit de bouche de l'amour que vous lui portiez, et de la pénitence extraordinaire que vous faisiez pour son sujet, et finalement elle me commanda de vous dire qu'elle vous baisoit les mains, et qu'elle avoit plus de désir de vous voir que de vous écrire, et que partant elle vous supplioit et commandoit que, la présente vue, vous sortissiez de ces halliers et vous désistassiez de faire des folies, et qu'immédiatement vous prissiez le chemin du Toboso, si autre chose de plus grande importance ne vous arrivoit, parce qu'elle avoit un grand désir de voir votre Grâce. Elle pensa crever de rire quand je lui dis que vous vous appeliez le chevalier de la Triste-Figure. Je lui demandai si le Biscaïen du temps jadis étoit allé là, et elle me dit qu'oui, et que c'étoit un fort homme de bien. Je lui demandai aussi des nouvelles des forçats, mais elle me dit n'en avoir pas vu un jusques alors. — Tout va bien jusques ici, dit don Quichotte, mais

dis-moi, quelle bague te donna-t-elle quand tu pris congé, à cause des bonnes nouvelles que tu lui avois portées ? car c'est une ancienne coutume usitée entre les chevaliers et dames errantes de donner aux écuyers, damoiselles ou nains qui portent des nouvelles, à eux de leurs dames, et à elles de leur chevalier, quelque riche joyau pour cadeau et pour reconnoissance du bon message qu'ils apportent. — Il peut bien en être ainsi, et je tiens que c'est une bonne coutume, mais cela devoit être au temps passé, car à présent je crois qu'on a accoutumé seulement de donner un morceau de pain et de fromage, parce que c'est ce que me donna M Dulcinée par-dessus la muraille d'une cour lorsque je pris congé d'elle, et encore, pour plus grandes enseignes, c'étoit du fromage de brebis. — Elle est extrêmement libérale, dit don Quichotte, et si elle ne te donna point de bague d'or, sans doute ce doit être qu'elle n'en avoit point pour lors à la main pour te la donner, mais il n'y a rien de perdu, les manches sont encore bonnes après Pâques : je la verrai, et tout s'arrangera. Sais-tu de quoi je suis émerveillé, Sancho ? c'est de ce qu'il me semble que tu es allé et venu par l'air, car tu n'as guère mis plus de trois jours à aller et venir d'ici au Toboso, quoiqu'il y ait plus de trente lieues d'ici là : c'est pourquoi je me persuade que ce sage nécromancien qui a soin de mes affaires et est mon ami, car absolument il y en a et y en doit avoir un sous peine que je ne serois pas bon chevalier errant ; je dis que celui-là t'aura aidé à cheminer sans que tu en aies rien senti, car il y a tel sage magicien entre ceux-là qui prend un chevalier errant endormi en son lit, et, sans savoir comment ni en quelle manière, il se trouve le lendemain au matin à plus de mille lieues de là où il étoit couché le soir. Et, si ce n'étoit par ce moyen-là, les chevaliers errans ne se pourroient pas secourir les uns les autres en leurs dangers, comme ils se secourent à chaque

instant : car il arrive que l'un est à combattre aux montagnes d'Arménie contre quelque Endriaque ou contre quelque fier monstre, ou bien contre un autre chevalier, là où il a eu du pire en la bataille, et est sur le point de mourir ; et, sans y penser, il voit paroître au-dessus d'une nuée, ou sur un chariot de feu, un autre chevalier, son ami, qui peu auparavant étoit en Angleterre, lequel le favorise et délivre de la mort ; et le soir même il se trouve en son logis soupant fort à son aise, et il y a souvent deux ou trois mille lieues de distance d'un lieu à l'autre ; et tout cela se fait par l'industrie et la science de ces sages enchanteurs, qui ont soin de ces valeureux chevaliers : si bien, ami Sancho, qu'il ne m'est pas fort difficile à croire que tu sois allé et venu en si peu de temps depuis ce lieu-ci jusques au Toboso, parce que, comme j'ai dit, quelque magicien ami t'a porté en volant, sans que tu en sentisses rien. — Il pourroit bien être ainsi, dit Sancho, car en bonne foi Rossinante alloit comme si c'eût été un âne de gitano avec du vif-argent aux oreilles. — Comment ! s'il avoit du vif-argent, dit don Quichotte, voire même une légion de diables, qui sont des gens qui cheminent et font cheminer sans se lasser tous ceux que bon leur semble. Mais, laissant cela de côté, que t'est-il avis que je doive faire à cette heure, touchant ce que ma maîtresse me commande de l'aller voir : car, encore que je me voie obligé d'obéir à son commandement, cela m'est aussi impossible à cause du don que j'ai promis à cette princesse qui vient avec nous, et pourtant la loi de chevalerie me contraint d'accomplir ma parole avant de satisfaire à mon plaisir. D'un côté le désir que j'ai de voir ma maîtresse me travaille et me presse, et d'autre part la foi que j'ai promise et la gloire que j'acquerrai en cette entreprise si honorable m'incitent et m'y appellent. Mais ce que je pense faire est de cheminer en diligence, afin d'arriver bientôt là

où est ce géant, et en y arrivant je lui trancherai la tête, rétablirai la princesse pacifiquement en son État, et tout à l'instant je m'en reviendrai pour voir la lumière qui éclaire mes sens, et lui ferai de telles excuses qu'elle trouvera bon mon retardement, puisqu'elle verra que le tout rejaillira sur l'accroissement de sa gloire et renommée, car toute celle que j'ai acquise, que j'acquiers et acquerrai par les armes durant ma vie, me vient de la faveur qu'elle me donne, et de ce que je suis sien. — Ah ! dit Sancho, que vous avez la cervelle mal faite ! Or, dites-moi, Monsieur, pensez-vous faire ce grand chemin pour néant, et laisser fouler aux pieds et perdre un si riche et si avantageux mariage comme est celui-ci où l'on vous donne en dot un royaume qu'en bonne vérité j'ai ouï dire qu'il a plus de vingt mille lieues de circuit, qu'il est très abondant en toutes les choses nécessaires pour l'entretien de la vie humaine, et qu'il est plus grand que tout le Portugal et la Castille ensemble : taisez-vous, pour l'amour de Dieu, et ayez honte de ce que vous avez dit ; croyez mon conseil, et me pardonnez, et vous mariez promptement au premier lieu où il y aura un curé, ou bien voilà monsieur notre licencié qui le fera comme de perles ; et prenez garde que j'ai l'âge de donner conseil, et que celui que je vous donne vous vient comme de moule, car mieux vaut un petit passereau en la main qu'un vautour en l'air ; et qui tient le bien et choisit le mal, pour bien qu'il en ait regret qu'il ne s'en vienne plaindre. — Regarde, Sancho, répondit don Quichotte, si le conseil que tu me donnes de me marier est afin que je sois roi incontinent que j'aurai tué le géant, et que j'aie la commodité de te faire du bien et te donner ce que je t'ai promis. Je te fais savoir que, sans me marier, je pourrai accomplir ton désir fort aisément, parce que je mettrai à mon marché, devant que d'entrer en bataille, qu'au cas que j'en remporte la victoire, en-

core que je ne me marie pas, l'on me donnera une partie du royaume, afin que j'en fasse présent à qui bon me semblera ; et, si on me l'accorde, à qui veux-tu que je la donne, sinon à toi ? — Cela est tout certain, répondit Sancho ; mais regardez, Monsieur, que vous la choisissiez du côté de la mer, afin que, si la demeure ne m'y plaisoit pas, je puisse embarquer mes noirs vassaux et en faire ce que je vous ai déjà dit. Et ne vous souciez pas pour cette heure d'aller voir M Dulcinée, mais allez tuer le géant, et concluons cette affaire, car par Dieu c'est mon avis que nous y aurons beaucoup d'honneur et un grand profit. — Je te dis, Sancho, dit don Quichotte, que tu as raison, et que je suivrai ton conseil en ce qui est d'aller avec la princesse auparavant que d'aller voir Dulcinée. Je t'avertis de ne dire rien à personne, non pas même à ceux qui viennent avec nous, de ce dont nous avons ici discouru et traité entre nous : car, puisque Dulcinée est si avisée qu'elle ne veut pas que l'on sache ses pensées, il ne sera pas à propos que moi ni autre pour moi les découvre. — Or, si cela est, dit Sancho, comment faites-vous que tous ceux que vous vainquez de votre main s'aillent présenter à M Dulcinée, étant cela comme signature de votre nom que vous lui voulez du bien et que vous en êtes amoureux ; et, étant force que ceux qui iront se doivent mettre à genoux devant elle, et dire qu'ils vont de votre part lui rendre obéissance, comment se pourront céler les pensées de tous deux ? — Oh ! que tu es bien sot et bien simple, dit don Quichotte ; ne vois-tu pas, Sancho, que tout cela rejaillit à sa plus grande gloire et exaltation ? car il faut que tu saches qu'en notre style de chevalier c'est un grand honneur à une dame d'avoir plusieurs chevaliers errans qui la servent sans que leurs pensées s'étendent à plus qu'à la servir pour son seul mérite, sans espérer autre récompense de tous leurs bons désirs, si ce n'est

qu'elle se contente de les accepter pour ses chevaliers. — J'ai ouï prêcher, dit Sancho, que c'est de cette sorte d'amour qu'il faut aimer Notre-Seigneur, pour lui seul, sans y être porté d'aucune espérance de gloire, ou de crainte de peine, encore que je le voudrois aimer et servir pour ce que je pourrois. — Le diable t'emporte, vilain que tu es, dit don Quichotte, et que de subtilités tu allègues parfois ! On jureroit que tu as étudié. — Et par ma foi je ne sais pas lire », répondit Sancho.

Sur cela, maître Nicolas leur cria qu'ils attendissent un peu, parce qu'ils se vouloient arrêter à boire en une petite fontaine qui étoit là. Don Quichotte s'arrêta, au grand contentement de Sancho, qui se lassoit déjà de tant mentir, et craignoit que son maître ne le surprît en paroles : car, encore qu'il sût que Dulcinée étoit une paysanne du Toboso, il ne l'avoit toutefois point vue de toute sa vie.

Au même temps, Cardénio s'étoit vêtu des habits que portoit Dorothée quand ils la trouvèrent : car, encore qu'ils ne fussent pas des meilleurs du monde, néanmoins ils valoient beaucoup mieux que ceux qu'il quittoit. Ils mirent pied à terre près de la fontaine, et de ce que le curé avoit pris en la taverne ils apaisèrent, encore que bien peu, la grande faim qu'ils avoient tous.

En ces entrefaites, il vint à passer par là un jeune garçon, qui alloit son chemin, lequel s'arrêta à regarder attentivement ceux qui étoient à la fontaine ; puis, un peu après les avoir contemplés, il accourut à don Quichotte, et, lui embrassant les jambes, il commença fort à pleurer et lui dit : « Ah ! Monsieur, ne me connoissez-vous pas ? Regardez-moi bien, car je suis ce jeune garçon André que vous ôtâtes du chêne où j'étois lié. »

Don Quichotte le reconnut, et, le prenant par la main, se tourna vers ceux qui étoient là présens, et leur dit : « Afin que vous voyiez, Messieurs, de quelle importance il est au monde d'y avoir des chevaliers errans qui remédient aux torts et griefs qui s'y font par les insolens et méchans hommes qui y sont, sachez que, ces jours passés, allant par un bois j'ouïs des cris et des voix fort douloureuses et pitoyables, comme d'une personne affligée et dans le besoin ; j'accourus incontinent, poussé par mon obligation, vers le lieu d'où il me sembloit que sortoient ces cris et ces voix lamentables, et trouvai ce jeune garçon que vous voyez devant vous, lequel étoit lié à un chêne (de quoi je suis fort joyeux, parce que ce sera un témoin qui ne me laissera point mentir en rien). Je dis qu'il étoit lié au chêne tout nu de la moitié du corps en haut, et auprès de lui il y avoit un paysan qui lui donnoit les étrivières avec les rênes d'une cavale ; je sus après que c'étoit son maître, et, ainsi comme je le vis, je lui demandai la cause pour laquelle il le fouettoit si cruellement ; le vilain me répondit qu'il le fouettoit parce que c'étoit son valet, et que certaines négligences dont il usoit procédoient plus de méchanceté que de simplesse ; à quoi ce petit enfant dit : « Monsieur, il me fouette pour ce que je lui demande mon salaire. » Le maître répliqua je ne sais quelles harangues, et allégua des excuses, lesquelles, encore qu'elles fussent par moi ouïes, elles ne furent pourtant pas admises ni trouvées valables. En conséquence, je le fis délier, et pris le serment du paysan qu'il le mèneroit avec lui, et qu'il le payeroit un réal sur l'autre, et même avec intérêts. Tout cela n'est-il pas vrai, mon fils André ? N'as-tu pas remarqué de quelle autorité je lui commandai, et avec combien d'humilité il promit de faire tout ce que je lui imposai, notifiai et voulus ? Réponds, ne te trouble point, et ne crains rien, dis à ces messieurs tout ce qui se passa,

afin que l'on voie et que l'on considère qu'il est profitable comme je dis et nécessaire d'y avoir des chevaliers errans par les chemins. — Tout ce que vous avez dit, Monsieur, est fort véritable, répondit le jeune garçon, mais la fin de l'affaire arriva bien au rebours de ce que vous vous imaginez. — Comment ! à rebours ? répliqua don Quichotte, le paysan ne te paya-t-il donc pas ? — Non seulement il ne me paya pas, répondit le jeune garçon, mais, tout aussitôt que vous fûtes hors du bois et que nous demeurâmes seuls, il me rattacha au même chêne, et me donna derechef tant de coups d'étrivières que je fus comme un saint Barthélemy écorché, et, à chaque coup qu'il me donnoit, il me disoit une sornette et gausserie, le tout pour se moquer de votre Grâce ; que si je n'eusse senti tant de douleur, j'eusse ri moi-même de ce qu'il disoit ; en effet, je fus accoutré de telle sorte que j'ai été jusqu'à cette heure en un hôpital pour me faire panser du mal que ce mauvais vilain me fit ; mais vous êtes cause de tout cela : car, si vous eussiez passé votre chemin sans venir où l'on ne vous demandoit pas et sans vous mêler des affaires d'autrui, mon maître se fût contenté de me donner une douzaine ou deux de coups, et puis m'eût après délié et m'eût payé ce qu'il me devoit. Mais, comme vous lui fîtes un affront si mal à propos, et que vous lui dîtes tant de vilenies, sa colère s'alluma, et, comme il ne la put satisfaire sur vous, quand il se vit seul, il déchargea toute la nuée sur moi ; tellement qu'il m'est avis que de ma vie je ne ferai bien. — Le mal fut, dit don Quichotte, que je m'en allai de là, car je n'en devois pas partir jusqu'à ce qu'il t'eût payé, parce que je devois savoir par longues expériences qu'il n'y a vilain qui tienne sa parole, s'il voit qu'il ne lui soit à propos de la garder ; mais il te souvient bien, André, que je jurai, s'il ne te payoit, que je l'irois chercher, et que je le trouverois, fût-il caché au ventre de la ba-

leine ? — C'est la vérité, dit André, mais cela ne servit de rien. — Tu verras à cette heure s'il sert de quelque chose », dit don Quichotte ; et, disant cela, il se leva à grande hâte et commanda à Sancho qu'il bridât Rossinante, qui étoit là paissant pendant qu'ils dînoient.

Dorothée lui demanda ce qu'il vouloit faire : il lui répondit qu'il vouloit aller chercher ce paysan et le châtier d'un si vilain résultat, et faire qu'André fût payé jusqu'au dernier maravédis en dépit et malgré tous les vilains qu'il y avoit au monde. À quoi elle répondit qu'il y prît bien garde, et qu'il ne pouvoit, suivant le don qu'il lui avoit promis, s'entremettre en aucune autre affaire ni entreprise, jusqu'à ce qu'il eût mis la sienne à fin, et que, puisqu'il savoit cela mieux que pas un autre, il apaisât son ressentiment jusqu'au retour de son royaume.

« Il est vrai, répondit don Quichotte, et il faut qu'André ait patience jusqu'à mon retour, comme vous dites, Madame, car je lui jure derechef et lui promets de nouveau de n'avoir point de repos jusqu'à ce que je l'aie vengé et fait payer. — Je ne crois pas à ces sermens, dit André. J'aimerois mieux à cette heure avoir de quoi aller à Séville que toutes les vengeances du monde : donnez-moi quelque chose, si vous en avez là, pour manger et mettre en poche, et Dieu demeure avec vous et avec tous les chevaliers errans, qu'aussi bien soient-ils errans pour eux-mêmes comme ils l'ont été pour moi. »

Sancho tira de son bissac un morceau de pain et un autre de fromage, et, le donnant au garçon, il lui dit : « Prenez, mon frère André, car nous avons tous part à votre infortune. — Et quelle part vous en vient-il, à vous ? demanda André. — Cette part de fromage et de pain que je vous donne, répondit Sancho, car Dieu

sait si j'en aurai faute ou non : car il faut que vous sachiez, ami, que nous autres, écuyers des chevaliers errans, sommes souvent sujets à la faim et à la mauvaise aventure, voire à d'autres choses, qu'on sent mieux qu'on ne les dit. »

André prit son pain et son fromage, et, voyant que personne ne lui donnoit autre chose, baissa la tête et s'en alla son chemin sur les mains, comme on a coutume de dire. Bien vrai est qu'il dit en partant à don Quichotte : « Pour l'amour de Dieu, Seigneur chevalier errant, si une autre fois vous me rencontrez, encore que vous voyiez qu'on me mette en pièces, ne me secourez point ni ne m'aidez en façon quelconque, laissez-moi plutôt avec ma disgrâce, car elle ne sera pas si grande que celle qui viendra du secours de votre Seigneurie ne le soit encore plus, et que Dieu vous maudisse et tout autant de chevaliers errans qu'il en naquit jamais au monde. »

Don Quichotte s'alloit lever pour le châtier ; mais il se mit à courir de telle façon que personne ne se risqua de le suivre. Don Quichotte fut grandement confus du conte d'André, et il fallut que tous se gardassent bien de rire pour ne le pas mettre tout à fait en colère.

Première partie · XXXII

e bon dîner étant achevé, on sella incontinent, et, sans qu'il leur arrivât chose digne de se raconter, ils arrivèrent le lendemain à l'auberge, épouvantail et frayeur de Sancho Pança ; et, encore qu'il eût voulu n'y point entrer, il ne s'en put exempter. L'aubergiste, sa femme, leur fille et Maritorne, qui virent venir don Qui-

chotte et Sancho, les allèrent recevoir avec démonstration de grande allégresse, et lui les salua avec une contenance grave et bienveillante, leur disant qu'ils lui accommodassent un meilleur lit que l'autre fois ; à quoi l'hôtesse répondit que, pourvu qu'il la payât mieux qu'il n'avoit fait l'autre fois, elle lui en bailleroit un de prince. Don Quichotte lui dit qu'il le feroit, et par ainsi ils lui en accoutrèrent un assez passable en la même soupente de jadis, où il se coucha incontinent, parce qu'il étoit tout froissé et avoit le jugement troublé.

Il ne fut pas sitôt enfermé que l'hôtesse attaqua le barbier, et, l'empoignant par la barbe, lui dit : « Par la croix que voilà, vous ne vous servirez plus de ma queue pour votre barbe ; vous me la rendrez tout à cette heure, car les affaires de mon mari traînent là par terre que c'est une honte, je dis le peigne qui avoit accoutumé d'être pendu à ma bonne queue. » Le barbier ne la lui vouloit pas bailler, encore qu'elle la tirât de force, jusqu'à ce que le licencié lui dît qu'il la lui baillât, car il n'étoit plus besoin d'user de cette ruse, mais qu'il se découvrît et se montrât en sa propre forme, et qu'il dît à don Quichotte que lorsque ces voleurs forçats les dépouillèrent il s'en étoit fui en cette taverne ; et que, s'il demandait après l'écuyer de la princesse, ils lui diroient qu'elle l'avoit envoyé devant pour avertir ceux de son royaume comment elle s'y en alloit, et menoit avec elle le libérateur de tous ses vassaux. Par ce moyen, le barbier bailla de bon gré la queue à l'aubergiste, et pareillement ils lui rendirent toutes les autres hardes qu'elle leur avoit prêtées pour délivrer don Quichotte.

Tous ceux qui étoient en la taverne s'étonnèrent fort de la beauté de Dorothée, et aussi de la bonne mine du jeune homme Cardénio. Le curé donna ordre qu'on leur apprêtât à manger de

ce qu'il y avoit au logis, et l'aubergiste, espérant d'en être mieux payé qu'auparavant, leur accoutra en diligence un honnête dîner. Pendant tout cela don Quichotte dormoit, et ils furent d'avis de ne l'éveiller point, d'autant que pour lors le sommeil lui feroit plus de profit que le manger.

Durant le dîner, et en présence de l'aubergiste, de sa femme, de sa fille, de Maritorne et de tous les passagers, ils discoururent de l'étrange folie de don Quichotte et de la sorte qu'ils l'avoient trouvé. L'aubergiste leur raconta tout ce qui s'étoit passé entre lui et le muletier, regardant si d'aventure Sancho étoit là ; et, comme elle ne le vit point, elle conta comment il avoit été berné, de quoi ils ne reçurent pas un petit plaisir. Et, comme le curé leur disoit que les livres de chevalerie que don Quichotte avoit lus lui avoient ainsi troublé l'entendement, l'aubergiste dit : « Je ne sais pas comment cela se peut faire, car je pense qu'il n'y a pas une meilleure lecture au monde, et j'en ai là deux ou trois parmi d'autres papiers, lesquels véritablement m'ont fait gagner ma vie, et non pas seulement à moi, mais à plusieurs autres aussi : car, lorsque c'est au temps de la moisson, il s'assemble ici aux jours de fête un grand nombre de moissonneurs, parmi lesquels il s'en trouve toujours quelqu'un qui sait lire et qui prend un de ces livres ; et nous nous mettons plus de trente autour de lui, et l'écoutons avec tant de plaisir qu'il nous ôte mille cheveux blancs : pour le moins je vous peux dire de moi que, quand j'entends parler de ces furieux et terribles coups que ces chevaliers donnent, il me prend envie d'en faire autant, et je voudrois les écouter nuit et jour sans faire autre chose. — Et moi tout de même, ajouta sa femme, parce que je n'ai pas une minute de bon temps en ma maison, sinon lorsque vous écoutez lire, car vous y êtes si attentif que vous ne vous souvenez pas alors de crier.

— C'est la vérité, dit Maritorne, et de bonne foi je prends aussi grand plaisir à ouïr lire ces choses, qui sont fort belles ; et davantage quand ils racontent que cette autre madame est sous des orangers, entre les bras de son chevalier, et qu'il y a une duègne qui fait le guet, mourant d'envie et avec une grande appréhension : je vous dis que tout cela sont choses fort douces.

— Et à vous, que vous en semble, Mademoiselle ? dit le curé, parlant à la fille de l'aubergiste. — Je ne sais, Monsieur, sur mon âme, répondit-elle. Je l'écoute aussi, et en vérité, encore que je ne l'entende pas, je suis toutefois bien aise de l'ouïr, mais je ne prends pas de plaisir aux coups que mon père trouve si beaux, mais bien aux plaintes que font les chevaliers quand ils sont absens de leurs maîtresses : car certainement ils me font quelquefois pleurer de la pitié que j'en ai. — Vous y remédieriez donc, la belle fille, dit Dorothée, s'ils pleuroient pour l'amour de vous ? — Je ne sais pas ce que je ferois, répondit la jeune fille, seulement je sais bien qu'il y a quelques-unes de ces dames qui sont si cruelles que leurs chevaliers les appellent tigresses et lionnes, et mille autres vilenies. Et, Jésus ! je ne sais quelles gens ce sont, qui n'ont ni âme ni conscience, qui, pour ne pas regarder un homme d'honneur, le laissent mourir ou le font devenir fou. Je ne sais aussi de quoi servent ces mignardises : si elles le font par honneur, qu'elles se marient avec eux, car ils ne désirent autre chose. — Tais-toi, petite, dit l'aubergiste ; il semble que tu entendes trop bien ces affaires-là, et il n'est pas bienséant aux filles de tant savoir ni tant parler. — Comme ce monsieur me l'a demandé, répondit-elle, je n'ai pu laisser de lui répondre. — Or, bien, dit le curé, Monsieur mon hôte, apportez-moi ces livres, car je les veux voir. — Je le veux », répondit-il.

Et, entrant en sa chambre, il en tira une vieille mallette qui étoit fermée par une petite chaîne, et, en l'ouvrant, il y trouva dedans trois grands livres et certains papiers écrits à la main en fort beaux caractères. Le premier livre qu'il ouvrit, il vit que c'étoit Don Cirongile de Thrace, et l'autre Félix Mars d'Hyrcanie, et le troisième l'Histoire du grand Capitaine Gonzalve Fernandez de Cordoue, avec la Vie de Diègue Garcie de Parédès.

Ainsi, comme le curé lut les titres des deux premiers, il tourna le visage vers le barbier et lui dit : « Nous aurions bien ici besoin de la gouvernante de notre ami et aussi de sa nièce. — Que non pas ! répondit le barbier, je les porterai bien moi-même à la cour ou à la cheminée, car, en vérité, il y a fort bon feu. — Comment ! dit l'hôte, vous voulez donc brûler mes livres ? — Rien que ces deux, dit le curé, celui de Don Cirongile et celui de Félix Mars. — Eh quoi ! dit l'aubergiste, mes livres sont-ils d'aventure hérétiques ou flegmatiques que vous les voulez brûler ? — Vous voulez dire schismatiques, mon ami, dit le barbier, et non pas flegmatiques. — Il est vrai, répliqua l'aubergiste ; mais, si vous en voulez brûler quelqu'un, que ce soit celui du Grand Capitaine et de ce Diègue Garcie, car je permettrai plutôt de brûler un de mes enfans que non pas l'un de ces autres livres. — Mon frère, dit le curé, ces deux livres sont menteurs, et tout pleins de folies et de rêveries ; mais celui du Grand Capitaine est une histoire véritable, qui contient les faits de Gonzalve Fernandez de Cordoue, lequel, par ses grands et nombreux exploits, mérita d'être appelé de tout le monde le Grand Capitaine, nom fameux et illustre, et par lui seul mérité. Et, quant à ce Diègue Garcie de Parédès, ce fut un excellent et brave chevalier, natif de la ville de Truxillo en Estrémadure, soldat très vaillant et doué d'une si grande force de corps qu'il arrêtoit d'un doigt une roue de moulin au milieu de sa

furie, et qu'étant une fois à l'entrée d'un pont, avec une épée à deux mains, il empêcha toute une armée d'y passer, et il fit tant d'autres choses que si, tout ainsi comme il les raconte et les écrit lui-même avec la modestie de chevalier et de propre chroniqueur, elles eussent été écrites par un autre libre et sans passion, on eût mis en oubli les exploits des Hector, des Achille et des Roland. — Prenez-vous-en à mon père, dit le susdit aubergiste. Regardez de quoi vous vous étonnez d'arrêter une roue de moulin : par Dieu vous deviez lire à cette heure ce que j'ai lu de Félix Mars d'Hyrcanie, qui d'un seul revers partagea cinq géans par la moitié du corps, comme si c'eussent été des fèves, à la façon de ces moines que font les petits enfans. Et une autre fois il attaqua une très grande et très puissante armée, où il y avoit plus d'un million et six cent mille soldats, tous armés de pied en cap, et les défit tous comme si c'eussent été des troupeaux de brebis. Or, que me dira-t-on de ce bon et gentil don Cirongile de Thrace, lequel fut si vaillant et si courageux, comme il se verra au livre, là où il raconte que, naviguant sur un fleuve, il sortit du milieu de l'eau un serpent de feu, et que, comme il le vit, il se jeta sur lui, et se mit à califourchon sur ses épaules écailleuses, et lui serra la gorge avec les deux mains d'une telle force que le serpent, voyant qu'il l'étrangloit, n'eut autre remède que de se laisser aller au fond de la rivière, menant le chevalier après soi, car il ne voulut jamais lâcher prise. Et, quand ils furent en bas, il se trouva en des palais et en des jardins si beaux que c'étoit merveille ; et tout aussitôt le serpent se changea en un vieillard fort âgé qui lui dit tant de choses qu'il ne se peut plus. Taisez-vous, Monsieur, que si vous oyiez cela, vous deviendriez fou de plaisir : deux figues pour ce Grand Capitaine et pour ce Diègue Garcie que vous dites. »

Dorothée, oyant cela, dit tout bas à Cardénio : « Il ne faut guère à notre hôte pour faire la seconde partie de don Quichotte. — Il me semble que oui, répondit Cardénio : car, selon qu'il le montre, il tient pour certain que tout ce que ces livres content s'est passé ni plus ni moins qu'ils l'écrivent, et les cordeliers déchaussés ne le lui feroient pas croire autrement. — Regardez, mes frères, répliqua le curé, qu'il n'y eut jamais au monde de Félix Mars d'Hyrcanie ni de don Cirongile de Thrace, ni d'autres chevaliers de l'étoffe que les livres de chevalerie racontent, parce que ce n'est que composition et fiction d'esprits oisifs, qui les ont inventés pour l'effet que vous dites d'amuser le temps, comme le font vos moissonneurs en les lisant : car réellement je vous jure qu'il n'y eut jamais dans le monde ni pareils chevaliers, ni tels exploits, ni semblables folies. — À d'autres chiens cet os-là, répondit l'aubergiste, comme si je ne savois pas combien sont cinq et là où le soulier me blesse : que votre Grâce ne pense pas me donner de la bouillie, car je ne suis pas un poupard. Il est bon là, que vous me vouliez donner à entendre que tout ce que ces bons livres disent soit rêveries et mensonges, étant imprimés avec permission de messieurs du Conseil royal, comme si c'étoient gens qui voulussent permettre d'imprimer tant de mensonges ensemble, tant de batailles et tant d'enchantemens qui font perdre le jugement.

— Je vous ai déjà dit, mon ami, répliqua le curé, que cela se fait pour entretenir nos loisirs, et que, tout ainsi que l'on permet dans les républiques bien ordonnées qu'il y ait des jeux d'échecs, de paume et de billard, pour entretenir et amuser ceux qui ne veulent, ni ne doivent, ni ne peuvent travailler ; aussi donne-t-on permission d'imprimer et d'avoir de tels livres, croyant, comme c'est la vérité, qu'il n'y doit avoir nul si ignorant que d'en tenir

aucun pour histoire véritable. Et, s'il m'étoit licite à cette heure et que l'auditoire le requît, je dirois, touchant ce que doivent contenir les livres de chevalerie pour être bons, des choses telles que peut-être elles seroient profitables et même agréables à quelques-uns ; mais j'espère qu'il viendra un temps auquel je pourrai les communiquer à qui aura le moyen d'y apporter remède ; et en attendant, Monsieur notre hôte, croyez ce que je vous ai dit, prenez vos livres, et vous arrangez de leurs vérités et mensonges, et bien vous fassent-ils ; et Dieu veuille que vous ne clochiez pas du pied dont cloche votre hôte don Quichotte. — Non da, non, répondit l'aubergiste ; certes, je ne serai pas si fou que de me faire chevalier errant, d'autant que je vois bien qu'on n'en use pas comme on faisoit en ce temps-là que l'on dit que ces fameux chevaliers errans alloient par le monde. »

Assistant à la moitié de ce discours, Sancho demeura fort confus et pensif sur ce qu'il avoit ouï dire qu'à présent ce n'étoit plus la coutume d'y avoir des chevaliers errans, et que tous les livres de chevalerie étoient des sottises et mensonges, tellement qu'il se proposa en soi-même d'attendre l'issue de ce voyage de son maître, et que, s'il n'avoit une aussi heureuse fin qu'il le pensoit, il étoit résolu de le quitter et de s'en retourner avec sa femme et ses enfans et de reprendre son travail accoutumé.

L'hôte remportoit la mallette et les livres ; mais le curé lui dit : « Attendez, car je veux voir quels papiers ce sont là qui sont si bien écrits. » Il les tira, et, les lui baillant à lire, il vit qu'il y avoit environ huit feuillets de papier écrits à la main, et au commencement il y avoit un grand titre qui disoit : Nouvelle du Curieux impertinent. Le curé en lut tout bas et à part soi trois ou quatre lignes, et dit : « Certes le titre de cette nouvelle me plaît fort, il

me prend envie de la lire tout entière. » À quoi répondit l'aubergiste : « Vous la pouvez bien lire, car il faut que vous sachiez qu'elle a donné beaucoup de contentement à plusieurs qui l'ont lue ici, et qu'ils me l'ont bien demandée ; mais je ne la leur ai jamais voulu donner, parce que je pense la rendre à celui qui a oublié céans cette mallette avec ces livres et ces papiers : car il se pourra bien faire que son maître repasse quelque jour par ici ; et, encore que je sache bien que j'aurai faute des livres, ce néanmoins je les dois rendre, car, bien que je sois aubergiste, je n'en suis pas moins chrétien. — Vous avez bien raison, mon ami, dit le curé ; mais, avec tout cela, si la nouvelle me plaît, il faudra que vous m'en laissiez prendre une copie. — Fort volontiers », répondit l'aubergiste.

Tandis qu'ils devisoient ensemble, Cardénio avoit pris le papier et commençoit à lire la nouvelle, et, comme il en jugea de même que le curé, il le pria qu'il la lût en telle sorte que chacun l'entendît. « Je la lirois, dit le curé, n'étoit qu'il vaut mieux employer le temps à dormir que non pas à lire. — Ce sera assez de repos pour moi, dit Dorothée, d'employer le temps à ouïr quelque conte, car je n'ai pas encore l'esprit si tranquille qu'il me permette de dormir quand il en est temps. — Or, s'il en est ainsi, dit le curé, je la veux lire par curiosité, peut-être y aura-t-il à tout le moins quelque chose qui donnera du plaisir. » Maître Nicolas s'approcha, qui lui fit la même prière, et Sancho aussi ; ce que voyant le curé, et connoissant qu'il donneroit du plaisir à tous et que lui-même en recevroit, il dit : « Puisque ainsi est, soyez tous attentifs, car la nouvelle commence en cette manière. »

1. Dans le chapitre XXXII on trouvera les mots taverne et auberge employés, par erreur, l'un et l'autre, pour traduire venta.

Première partie · XXXIII

n la ville de Florence, l'une des plus riches et des plus renommées d'Italie, située en la province de Toscane, il y avoit deux jeunes gentilshommes de fort bonne maison, l'un nommé Anselme et l'autre Lothaire, liés et unis ensemble d'une si étroite amitié que tous ceux de leur connoissance, par une certaine excellence et prérogative, les appeloient ordinairement les deux amis. Ils étoient tous deux garçons, de même âge et de même humeur, ce qui servoit beaucoup à conserver cette amitié. Il est vrai que Lothaire avoit plus d'inclination aux plaisirs de la chasse, et Anselme à ceux de l'amour ; mais le plus souvent Anselme abandonnoit ses goûts pour ceux de Lothaire, et Lothaire laissoit aussi les siens pour ceux d'Anselme. Ainsi leurs volontés avoient tant de correspondance que les diverses roues d'une horloge bien juste n'auroient pas été mieux rapportées les unes aux autres. Anselme étoit éperdument amoureux d'une jeune damoiselle de la ville, si belle, si sage et de si bonne maison, qu'il se résolut, de l'avis de Lothaire sans lequel il ne faisoit jamais rien, de la demander en mariage à ses parens, et il le mit à exécution. Lothaire en porta la parole, et conduisit l'affaire si adroitement que peu de jours après Anselme se vit en possession de celle qu'il aimoit, et Camille (c'étoit le nom de la damoiselle), aussi satisfaite d'avoir Anselme pour époux, ne cessoit, outre les grâces qu'elle en rendoit continuellement à Dieu, d'en rendre encore à Lothaire de ce que ce bonheur lui étoit arrivé par son entremise. Les premiers jours du mariage, que l'on emploie d'ordinaire en festins et réjouissances, Lothaire ne laissa pas de continuer ses hantises accoutumées chez Anselme pour l'honorer, l'entretenir, et lui faire passer le temps le plus joyeusement qu'il lui fut possible. Mais, après les

cérémonies de la noce et la plus grande part des complimens et des visites achevés, Lothaire commença petit à petit à se retirer de la fréquentation qu'il avoit de la maison d'Anselme, ayant considéré fort sagement que l'on ne doit pas hanter avec tant de familiarité aux maisons de ses amis, après qu'ils sont mariés, comme l'on faisoit auparavant : car, encore que la bonne et vraie amitié ne puisse ni ne doive jamais être capable de soupçon, si est-ce que l'honneur du mari est si délicat que non seulement les amis, mais les plus proches parens mêmes le peuvent offenser. Anselme, ayant remarqué le relâchement de Lothaire, ne manqua pas de lui en faire de grandes plaintes, protestant qu'il ne se fût jamais mis en ménage s'il eût pensé que cela eût pu empêcher leur fréquentation ordinaire, et qu'il prît garde, puisque leur bonne intelligence ensemble leur avoit fait acquérir le beau nom des deux amis, que, pour faire trop le circonspect, ils ne vinssent à perdre, sans nul autre sujet, un titre si bienséant, si honorable, et qu'ainsi il le prioit autant qu'il lui étoit possible (au moins si leur franchise permettoit d'user de ces façons de parler) de vouloir toujours être maître de sa maison, d'y aller et venir comme auparavant, le suppliant encore de croire que sa femme Camille n'avoit d'autre contentement ni d'autre volonté que la sienne, et que, sachant bien leur affection, ces cérémonies lui donnoient de la gêne. À ces discours et à plusieurs autres qu'Anselme lui tint pour lui persuader de venir chez lui ainsi que de coutume, Lothaire répondit avec tant de prudence, de discrétion et de jugement, qu'Anselme demeura satisfait des bonnes intentions de son ami ; mais il le pressa tellement pour l'avenir qu'il fut contraint de lui promettre de dîner avec lui toutes les fêtes et les dimanches, et, outre cela, deux jours de chaque semaine. Néanmoins, quelques paroles qu'il en donnât, Lothaire résolut de ne

faire autre chose que ce qu'il jugeroit à propos pour conserver la réputation de son ami, qu'il estimoit autant que la sienne propre. Il lui disoit ordinairement, et il avoit raison, que l'homme à qui le Ciel avoit accordé une belle femme devoit bien regarder quelle sorte de personnes il devoit accueillir chez lui comme amis, et quelles compagnies elle voyoit, pour ce que le plus souvent il arrivoit que ce qui ne pouvoit réussir aux places publiques, aux églises, ni aux fêtes, choses que les maris ne peuvent toujours refuser à leurs femmes, on en vient à bout aisément chez une amie ou une parente. Aussi Lothaire disoit-il que les gens mariés avoient affaire d'un ami pour les avertir des fautes qu'ils feroient par mégarde, pour ce que le trop d'affection des maris envers leurs femmes les empêche de s'apercevoir, ou pour le moins de leur dire, pour ne les pas chagriner, plusieurs choses qu'il seroit quelquefois à propos de faire ou de ne pas faire pour se garantir du blâme, et conserver leur réputation, auxquelles ils donneroient aisément remède, si quelqu'un de leurs amis le leur faisoit entendre. Mais à grand'peine auroit-on pu trouver un ami aussi fidèle et judicieux pour cela que Lothaire, qui se rendoit si fort soigneux, et prenoit de si près garde à tout ce qui pouvoit toucher à l'honneur d'Anselme, qu'il ne venoit que le moins qu'il lui étoit possible au jour convenu, et en rejetoit toujours la faute sur quelque affaire pressée, ou quelque empêchement nouveau qui lui étoit survenu, pour éviter par ce moyen les discours que pouvoient faire une foule de personnes oisives et malicieuses, de voir à toute heure chez cette belle dame un jeune homme riche, de bonne maison, et aussi accompli en toutes choses qu'il étoit possible. Et, encore que la sagesse et l'honnêteté de Camille eussent pu réprimer la médisance, si ne vouloit-il pas mettre au hasard sa réputation ni celle de son ami. Aussi, la plupart des jours conve-

nus entre eux, il les occupoit à d'autres affaires dont il prétendoit ne pouvoir s'excuser, et par suite, quand ils se trouvoient ensemble, la plupart du jour étoit employé d'un côté en plaintes et de l'autre en excuses, jusqu'à ce qu'une fois qu'ils s'étoient allés promener dans une prairie hors de la ville Anselme lui tint ce discours :

« Je sais bien, Lothaire, les grâces infinies que je dois rendre à Dieu, non seulement de m'avoir fait naître d'une si honnête famille comme la mienne et pourvu d'une main libérale des biens de la nature et de la fortune ; mais, ce que j'estime encore davantage, c'est de m'avoir donné un ami comme toi et une femme comme Camille, deux faveurs que j'estime sinon autant que je le dois, du moins autant que je le puis. Néanmoins je suis contraint de t'avouer que la jouissance de tout ce bonheur, qui comprend en soi la plus grande partie des contentemens de ce monde, ne me peut empêcher d'être l'homme le plus triste et le plus mélancolique que l'on sauroit dire : car depuis peu de temps en çà je suis fatigué d'un désir si étrange et si extravagant que je m'étonne de mes pensées, et m'accuse le plus souvent, et me blâme tellement à part moi que je voudrois quasi le taire et le celer à mes propres pensées, à quoi je n'ai pas eu moins de peine que si je l'eusse voulu dire expressément à tout le monde. Et, puisqu'en effet je ne le saurois tenir davantage en moi-même, à tout le moins je ne le veux déclarer qu'à toi, qui n'auras pas seulement le soin de le taire, mais tu t'emploieras aussi à me donner du remède pour me délivrer bientôt de la peine où je suis, et rendre mon contentement aussi grand, par ta diligence, que mon déplaisir l'est à cette heure par ma folie. »

Lothaire, tout ébahi de ce discours, ne savoit encore ce que devoient produire tant de paroles, ne pouvoit deviner le but de tout ce préambule, et, bien qu'il se fatiguât l'imagination à se demander quel désir pouvoit tant tourmenter son ami, il s'éloignoit extrêmement du vrai but. Si bien que, pour s'en éclaircir incontinent et sortir de l'inquiétude que lui donnoit ce doute, il lui dit que c'étoit faire grand tort à leur amitié que de chercher tous ces détours pour lui découvrir ses plus secrètes pensées, vu qu'il devoit être bien assuré que, s'il ne pouvoit donner de remède à son mal, à tout le moins lui serviroit-il de conseil et d'entretien pour l'alléger. « C'est la vérité, lui répondit Anselme, et cette confiance aussi fait que je te dis ouvertement, Lothaire mon ami, que mon affliction ne vient d'autre chose que du désir de savoir si Camille, ma femme, est aussi bonne et aussi accomplie que je l'ai cru jusqu'à cette heure. Et je ne saurois en façon du monde m'assurer de cette vérité, si la preuve même ne la rend manifeste, comme la fournaise montre la qualité de l'or. Car c'est mon opinion qu'une femme n'est bonne qu'autant qu'elle est ou n'est pas sollicitée, et qu'il n'y en a d'inviolables que celles qui ne peuvent être émues par les promesses, les cadeaux, les larmes et les continuelles importunités des amoureux les plus empressés. Aussi ne doit-on pas avoir beaucoup d'obligation à une femme d'être bonne, si personne ne lui conseille d'être mauvaise ? Et ce n'est pas merveille qu'elle soit craintive et retirée, quand il ne se présente pas d'occasion de s'émanciper, et quand elle sait bien que, si son mari la trouvoit en faute, elle courroit grand risque de la vie. De façon que je ne daignerois faire aucun cas de celles que la crainte ou le peu d'occasions retiennent en leur devoir au prix de celle qui, après avoir été bien chérie et sollicitée, en sortira avec la couronne de victoire. C'est une partie des raisons que je pourrois al-

léguer pour soutenir et fortifier mon opinion, sur laquelle est fondé cet extrême désir que Camille, ma femme, passe par toutes ces difficultés, et s'épure (par manière de dire) dans le feu des recherches et des poursuites de quelque personne qui ait assez de grâces et de mérite pour exciter ses désirs ; et, si elle en sort à son honneur, ainsi que j'espère, je m'estimerai dès l'heure même le plus heureux homme du monde. Je pourrai me dire au comble de mes désirs ; je dirai que j'ai eu le bonheur d'avoir trouvé la femme forte dont il est dit dans la Sagesse : « Qui la trouvera ? » Que si d'aventure il en arrive autrement que je ne pense, le plaisir de ne m'être pas abusé en mon opinion sera cause que je ne m'attristerai point d'avoir fait une si chère expérience. Et, pour ce que je suis tellement résolu que tout ce que tu pourrois dire au contraire ne serviroit de rien pour empêcher que je ne le fasse, ce dont j'ai à te supplier, c'est de te disposer à prendre cet office pour m'être agréable, et je te donnerai toute sorte de commodités pour en venir à bout, voire même te fournirai tout ce que je penserai capable d'émouvoir une femme honnête, honorée, modeste, réservée et désintéressée. Et aussi l'une des raisons qui m'incitent le plus à te confier cette entreprise si périlleuse, c'est l'espérance que j'ai que, si tu triomphes d'elle, tu ne voudras pas jouir à toute rigueur de la victoire, et te contenteras seulement de tenir comme fait ce que tu auras pu faire, si bien que je ne serai offensé qu'avec le désir, et ma honte sera couverte de ton vertueux silence qui, en ce qui me touche, sera éternel comme celui de la mort. Si tu veux que je jouisse encore d'une vie qui se puisse appeler telle, il faut que tu entres dès cette heure en combat amoureux, non pas froidement ni paresseusement, mais avec autant d'ardeur et de diligence que l'exige mon désir, et avec la confiance que notre amitié m'assure. »

Tel fut le discours d'Anselme à Lothaire, qui l'écoutoit si attentivement que jamais il n'ouvrit la bouche qu'il n'eût achevé. Mais, quand il reconnut qu'il avoit fait, après l'avoir regardé un espace de temps comme si c'eût été quelque chose qu'il n'eût point encore vu, et qui le remplît en un instant d'étonnement et d'épouvante, il lui fit cette réponse :

« Je ne me saurois imaginer, Anselme, que les discours que tu me viens de faire ne soient des moqueries, et, si je croyois que tu eusses parlé à bon escient, je me serois fort bien gardé de te laisser aller si loin, et aurois fort bien accourci la longueur de ta harangue en ne lui prêtant pas l'oreille ; je pense, quant à moi, ou que tu ne me connois pas, ou que je ne te connois pas moi-même. Mais non, je sais fort bien que tu es Anselme, et tu sais bien aussi que je suis Lothaire. Tout le mal est que tu n'es pas, à mon avis, cet Anselme que tu avois accoutumé, et tu as dû penser que je ne suis pas non plus ce Lothaire que je devrois être : car ce que tu m'as dit ne procède pas d'un esprit tel que celui que j'avois reconnu en toi jusqu'à cette heure, et ta demande ne se doit point adresser à moi, dont tu as tant de connoissance. On éprouve ses amis, et on se sert d'eux, comme disoit un poète, jusqu'à l'autel, c'est-à-dire, suivant ce qu'il a voulu exprimer, qu'on ne les doit pas employer contre les lois divines ; et, si c'est là le sentiment d'un païen sur l'amitié, combien est-il mieux que ce soit celui d'un chrétien, qui sait que pour rien au monde il ne doit perdre l'amitié divine. Et, s'il y avoit quelque sujet au monde qui pût dispenser un ami de s'émanciper dans les lois communes, à tout le moins ne falloit-il pas que ce fût pour des choses frivoles et de peu d'importance, mais où il y alloit de l'honneur et de la vie de son ami. Or sus, Anselme, dis-moi, je te prie, quel risque tu cours de l'un ou de l'autre, afin que je me hasarde à faire une chose si

détestable pour te complaire. Je ne vois point, quant à moi, qu'il y en ait aucune ; au contraire, tu veux, à mon avis, que je t'ôte la vie et la réputation, et que je perde la mienne tout ensemble : car ce seroit bien te tuer que de te déshonorer, puisqu'il vaut mieux être mort que d'avoir perdu sa renommée, ainsi que je ferois s'il me falloit être l'instrument de ton malheur. Mais écoute, cher Anselme, et ne m'interromps point jusqu'à ce que j'aie achevé de dire : car nous aurons assez de loisir pour entendre ta réponse. » Anselme l'ayant promis ainsi, Lothaire poursuivit en ces termes :

« Il me semble que tu es à cette heure comme les mahométans, auxquels il est impossible de faire entendre les erreurs de leur secte par les passages de la sainte Écriture, ni par des raisons qui consistent en spéculation ou qui soient fondées sur des articles de foi ; mais il leur faut apporter des exemples qu'ils touchent au doigt et à l'œil, faciles, infaillibles, démonstratifs et intelligibles, avec des démonstrations mathématiques que l'on ne puisse réfuter, comme quand on dit : « Si de deux parties égales on en ôte deux parties égales, celles qui restent seront égales. » Et encore, s'ils n'entendent pas cela de paroles, comme ils ne le font pas bien souvent, il le leur faut mettre devant les yeux avec quelque chose de matériel, et, au partir de là, on ne sauroit venir à bout de leur persuader les vérités de notre sainte foi. Je serai contraint d'en faire de même avec toi, pour ce que ta volonté est tellement égarée et détournée de tout ce qui conserve quelque petite ombre de raison qu'il me semble que je perdrois tout le temps que j'emploierois à te faire connoître ta simplicité, car je ne la veux pas pour maintenant appeler autrement. Et, si ce n'étoit le respect de notre ancienne amitié qui ne me permet pas d'en venir à la rigueur, ni de t'abandonner en un péril si évident, je ne sais qui me tiendroit de te laisser en cette rêverie pour t'en

faire porter la peine que tu mérites. Et, afin que tu le connoisses clairement, réponds-moi, je te prie, Anselme : ne m'as-tu pas dit qu'il faut que je recherche une femme vivant dans la retraite ? que je serve, que je courtise et que je fasse des présens à une femme honnête, sage et bien avisée ? Que cherches-tu ? Si tu penses qu'elle ait déjà toutes ces belles qualités, ainsi que tu le dis, que désires-tu de plus ? de quels titres plus honorables espères-tu accroître ses louanges ? et que peut-elle avoir après cela qu'elle n'ait présentement ? Il faut de toute nécessité que tu ne croies pas ce que tu dis, ou que tu ne saches pas ce que tu demandes. Si tu ne la juges pas telle, pourquoi la veux-tu éprouver ? vaudroit-il pas mieux en faire tout d'un trait ce que bon te sembleroit ? Mais, si elle est en effet aussi parfaite que tu le dis, ne seroit-ce pas une impertinence de vouloir faire épreuve de la vérité même, puisque, une fois faite, on ne saurait avoir, après le coup, autre opinion que celle que l'on a dès auparavant ? De façon qu'il ne faut point douter que ce ne soit affaire qu'à des esprits téméraires et sans jugement, d'entreprendre des choses qui ne leur peuvent faire que du tort, sans en retirer aucun profit, et particulièrement quand il n'y a rien qui les y pousse ni les y contraigne, et quand ils peuvent aisément reconnoître que c'est une pure folie que d'y songer, de si loin qu'ils les considèrent ; on entreprend ordinairement les choses difficiles pour l'amour de Dieu, ou pour l'amour du monde, ou pour tous deux ensemble. Celles qui se font pour l'honneur de Dieu sont comme celles des saints, qui menoient une vie d'anges étant revêtus de corps humains. Celles qui se font pour l'amour du monde sont comme celles des voyageurs qui courent une infinité de pays, par mer et par terre, parmi les nations étrangères, pour acquérir ce que l'on appelle les biens de la fortune ; et celles que l'on fait pour l'un et

pour l'autre sont celles des braves soldats, qui ne voient pas sitôt une brèche de la grandeur d'un boulet de canon, dans la muraille de leurs ennemis, qu'ils s'y jettent courageusement tête baissée au milieu de mille morts qui les attendent, sans se ressouvenir plus d'aucune crainte, ni considérer le danger où ils se mettent pour soutenir leur foi, leur pays et leur roi. Voilà comment les entreprises où l'on court d'ordinaire sont honorables, glorieuses et profitables, quelque dangereuses et difficiles qu'elles puissent être. Mais ce que tu as envie de faire ne te sauroit apporter de gloire devant Dieu, de réputation parmi les hommes, ni de biens de la fortune : car, encore que tu en viennes à bout selon ton désir, si n'en seras-tu pas plus content ni plus riche, ni plus estimé que tu n'es à cette heure. Et, si par hasard tu échoues, tu seras en la plus grande misère qui se puisse imaginer, car tu ne pourras pas seulement te consoler en pensant que ton accident ne soit pas divulgué : car il suffira pour t'affliger et te perdre que tu le saches toi-même. Et, comme confirmation de cette vérité, je te veux dire une strophe du fameux poète Luis Tansillo, qui parle ainsi à la fin de sa première partie des Larmes de saint Pierre :

« La douleur grandit, et la honte croît au cœur de Pierre quand le jour s'est montré, et, bien qu'il ne voie là personne, il a honte de lui-même à la vue de son péché : car, pour éveiller la honte en un cœur magnanime, il n'est pas besoin qu'il se sache vu ; il a honte de lui-même quand il faute, n'eût-il d'autres témoins que le ciel et la terre. »

« De façon que le silence, au lieu d'alléger ton mal, servira encore à l'accroître. Et, si tes yeux n'épanchent assez de pleurs, ton cœur même en versera des larmes de sang, comme faisoit ce simple docteur dont notre poète nous conte qu'il fit l'épreuve du

vase, tandis que, plus sage, le prudent Renaud s'en dispensa ; que supposé que ce soit là une fiction poétique, elle renferme en soi une morale cachée digne d'être remarquée, comprise et suivie : à plus forte raison en jugeras-tu ainsi, et reconnoîtras-tu la gravité de la faute que tu veux commettre, si tu prêtes l'oreille à ce que je te vais dire. Dis-moi, Anselme, si le Ciel ou quelque heureux hasard t'avoit fait maître et légitime possesseur d'un riche diamant que tous les lapidaires eussent jugé tout d'une voix être des plus nets et des plus parfaits que la nature puisse faire, et que tu fusses aussi de même opinion qu'eux, sans avoir jamais rien ouï dire qui t'en pût dégoûter en façon du monde, seroit-ce un trait de sagesse qu'il te prît fantaisie de le mettre sur une enclume et sous le marteau, de frapper dessus à tour de bras et à grands coups de marteau pour voir s'il est aussi dur et aussi fin qu'on te l'a dit ? Ce seroit encore pire de l'exécuter : car, supposé que le diamant résistât à une épreuve si impertinente, il n'y gagneroit ni valeur ni réputation, et, s'il se brisoit à force de coups, comme il y a de l'apparence qu'il le pût faire, n'auroit-on pas inutilement gâté cette pierre précieuse ? Oui certes, et ne tiendroit-on pas son possesseur pour un homme niais et malavisé ? Or, imagine-toi, mon ami Anselme, que Camille soit ce diamant aussi bien à tes yeux qu'à ceux d'autrui, et qu'il se faut bien garder de mettre en danger de rompre ; qui ne vaudroit pas davantage quand il demeureroit en son entier après une si rude épreuve, et qui te rendroit pour toujours odieux à toi-même, s'il venoit à manquer, pour avoir été toi-même la cause de ta perte et de la sienne. Considère qu'il n'y a point de pierre précieuse au monde dont il faille faire état au prix d'une femme pudique ; que tout leur honneur ne consiste qu'en la bonne opinion que l'on a d'elles, et que, la tienne ayant la meilleure réputation qu'il est possible, il n'y au-

roit point d'apparence de vouloir de gaieté de cœur révoquer en doute la vérité. Souviens-toi que la femme est un animal imparfait, qu'il ne faut pas creuser des fosses en son chemin pour l'y faire trébucher et tomber, mais qu'il est plus séant d'ôter, de débarrasser tous les obstacles, afin que rien ne l'empêche de courir légèrement la perfection qui lui manque, et qui est tout entière dans la vertu. Les naturalistes nous disent que l'hermine est un petit animal qui a le poil extrêmement blanc, et que les chasseurs se servent d'une ruse pour le prendre : c'est qu'après qu'ils ont bien remarqué l'endroit par où il passe ordinairement, ils y mettent de la boue tout à l'entour, et le vont chassant jusqu'à ce qu'il se vienne rendre là où le pauvre animal s'arrête tout court, et aime mieux être pris que de passer au travers de l'ordure et salir sa blancheur, qu'il estime plus que sa vie et que sa liberté. La femme chaste est comme l'hermine, son honnêteté est plus blanche que la neige ; et, pour la conserver toujours de même, la garder intacte, il faut faire tout le contraire de ce que l'on pratique envers ce petit animal. Car, au lieu de lui faire voir l'ordure des présens et du servage des amoureux empressés, en danger, et même avec assurance, qu'elles n'aient pas la force d'y résister, il est nécessaire de les leur ôter du tout et leur mettre devant les yeux la netteté et la beauté de la vertu qui enferme en soi la bonne renommée. L'honnête femme est aussi comme le miroir de cristal qui rend de lui-même une grande lumière, et qui néanmoins se tache et s'obscurcit à la moindre haleine qui le touche. Il faut en faire de la femme honnête comme des reliques, l'adorer sans la toucher. Il faut conserver et estimer la femme honnête comme on fait d'un beau jardin plein de fleurs et de roses, dont le maître ne consent point qu'on s'y promène et les manie et permet

que l'on regarde seulement de loin et au travers d'un treillis pour en voir la beauté.

« Il me souvient à ce propos de quelques vers d'une comédie moderne que j'ouïs dernièrement réciter et qui me paroissent parfaitement convenir au projet dont nous parlons. C'étoit un bon vieillard qui conseilloit à un autre, père d'une jeune fille, de la bien garder et enfermer.

Les femmes sont comme le verre ;
Que s'il tombe une fois à terre,
On ne sauroit plus l'amasser :
Il n'en faut point faire de preuve
De peur qu'à l'instant on ne treuve
Qu'il est aisé de le casser.
Aussi seroit-ce une folie,
Ayant une chose jolie,
De l'aller rompre tout exprès ;
Et c'est une erreur de se plaire
Et de s'amuser à défaire
Ce qu'on ne peut refaire après.
Au contraire il faut qu'on y soigne
Beaucoup plus que l'on ne témoigne,
Et que l'on considère encor,
Pour savoir sur quoi l'on se fonde,
Que pour les Danaés du monde
Il tombe assez de pluies d'or.

« Jusqu'ici j'ai parlé seulement de ce qui regarde ton intérêt, et c'est raison que je dise à cette heure quelque chose de ce qui me convient. Et ne t'étonne point de la longueur de mon discours, car il en faudroit bien encore davantage pour te retirer du

labyrinthe où tu es entré et où tu veux que je te suive. Tu me tiens pour ton ami, et tu me veux ôter l'honneur. Vraiment c'est une chose toute contraire à l'amitié ; et si encore ne prétends-tu pas cela seulement, mais tu veux aussi que je te le ravisse à toi-même. Que tu me le veuilles enlever, c'est chose claire ; mais, quand Camille entendra ces offres de mon service que tu dis, doutes-tu qu'elle ne m'estimât un homme sans honneur et sans jugement d'entreprendre une chose si fort éloignée de la raison et du devoir de notre amitié ? Cela ne seroit-il pas au préjudice de ma réputation ? Et n'importeroit-il pas aussi à la vôtre, si Camille, me voyant contre elle ce mauvais dessein, doit s'imaginer que j'ai reconnu quelque chose de déshonnête en elle qui m'a donné la hardiesse de lui en ouvrir le discours ? et, tenant cela pour un affront, il n'y a point de doute que vous n'y eussiez part, comme étant fait à celle qui vous appartient. C'est sur quoi l'on a fondé l'opinion commune du déshonneur que l'on attribue au mari de la femme adultère, encore qu'il n'y ait point de sa faute, qu'il n'en sache rien, et qu'il n'y ait point donné occasion, et qu'il n'ait pas été même en son pouvoir d'empêcher sa disgrâce. Et néanmoins ceux qui s'en aperçoivent lui infligent un nom de blâme et de mépris, et d'une certaine façon ceux qui connoissent la corruption de sa femme le voient d'un œil de dédain plutôt que de pitié, comme il seroit plus raisonnable, vu qu'il n'est en aucune façon coupable de cet accident, mais bien sa méchante compagne. Et à ce propos il faut que je te dise d'où vient proprement en cela le déshonneur du mari, quand même il l'ignoreroit, et n'en seroit coupable ni comme occasion ni comme complice ; et ne te lasse point de m'entendre, puisque ce discours n'est fait qu'à dessein de t'être utile.

« La sainte Écriture dit qu'après que Dieu eut créé le premier homme au paradis terrestre, il fit tomber un sommeil sur lui, et, tandis qu'il dormoit, lui tira du côté gauche une côte dont il forma Ève, notre mère commune ; et qu'Adam, la regardant sitôt qu'il fut éveillé : « Voilà, ce dit-il, celle-ci est la chair de ma chair, et les os de mes os. » Et Dieu dit là-dessus : « L'homme laissera pour elle son père et sa mère, et ils seront deux en une même chair. » Et alors fut institué le mariage avec des liens si étroits qu'il n'y a que la mort qui les puisse dénouer, et avec une si grande vertu et puissance que ce merveilleux sacrement fait que deux personnes différentes soient une même chair, voire même, à ceux qui en savent bien user, que deux âmes n'aient qu'une seule volonté. De là vient que, le mari et la femme n'étant qu'une même chose, les défauts et les imperfections de l'un sont à bon droit imputés à l'autre, quand même il n'y auroit point donné occasion en son particulier. Car, ainsi que le corps humain, pour n'être qu'une seule chair, reçoit la douleur du pied ou de quelque membre que ce soit, et que la tête ressent les douleurs du talon, encore qu'elle en soit bien éloignée, pour ce que ce n'est qu'une même chair des deux, tout ainsi le mari participe au déshonneur de sa femme, à cause de la liaison qu'ils ont ensemble. Et, pour ce que tout le déshonneur du monde ne procède que de la chair et du sang, non plus que celui-ci, l'on ne doit pas trouver étrange que les maris soient déshonorés pour les fautes de leurs femmes. Considère à cette heure, Anselme, en quel danger tu te mets de vouloir troubler le repos de ton épouse. Regarde quelle vaine et impertinente curiosité te porte à émouvoir en elle des humeurs qui sont maintenant fort tranquilles. Prends garde que tu ne saurois guère gagner à cela, et que tu y peux faire une perte si grande que je n'ai pas assez de paroles pour l'exprimer. Et sache enfin

que, si toutes ces raisons ensemble n'ont pas la force de te détourner de ce malheureux dessein, tu pourras bien aller chercher un autre instrument de ta honte et de ta mauvaise fortune ; quant à moi, je suis tout résolu de ne le pas être, quand je devrois en perdre ton amitié, qui est la chose du monde que j'estime le plus. »

Àces mots, le vertueux et prudent Lothaire se tut, Anselme demeura tout confus et tout pensif ; après avoir été longtemps sans pouvoir répondre un seul mot, à la fin il lui dit ainsi : « J'ai attentivement écouté, ami Lothaire, tout ce que tu as voulu dire, et, en la suite de ton discours, j'ai reconnu l'extrême discrétion que tu as et la sincère amitié que tu me portes. J'avoue franchement que, si je ne me range à ton opinion et me laisse emporter à la mienne, je quitterai sans doute le bien pour courir après le mal ; mais il faut que tu t'imagines que j'ai une maladie pareille à celle de certaines femmes, auxquelles il prend fantaisie de manger du charbon, du plâtre, de la terre, et bien souvent des choses si sales qu'elles font mal au cœur seulement à les voir. Aussi faut-il user de quelque artifice pour m'en guérir, ce que tu pouvois faire sans difficulté, si tu voulois seulement commencer à faire quelque recherche de Camille, encore que ce ne fût que froidement et par feinte ; aussi bien ne sauroit-elle être si foible que dès le premier choc son honneur soit renversé par terre ; et, quant à moi, rien qu'avec cette première tentative je demeurerai satisfait, et tu te seras acquitté de ce à quoi notre amitié t'oblige, non seulement en me donnant la vie, mais aussi en me faisant croire que je ne suis pas sans honneur. Il y a une raison pour toutes qui te doit porter à cela : c'est qu'étant résolu comme je suis de faire cette expérience, tu ne dois pas endurer que je communique cette chimère à un autre, et que je mette au hasard l'honneur que tu me

veux conserver. Aussi ne se faut-il point arrêter sur ce que tu perdrois quelque réputation envers Camille, cependant que tu lui ferois l'amour : car, aussitôt que nous aurions découvert en elle l'intégrité que nous désirons, tu lui pourrois dire la vérité de cet artifice, et elle ne t'en estimeroit pas moins qu'elle faisoit auparavant. Ainsi, puisqu'il y va si peu du tien, et que tu me peux tant obliger, je te supplie de ne pas manquer à l'entreprendre, quelque difficulté que tu y trouves, et je t'assure que je tiendrai l'affaire pour achevée rien qu'à la commencer. »

Lothaire, voyant la ferme volonté d'Anselme et ne sachant plus quelles raisons lui alléguer, ni quelles remontrances lui faire, et convaincu qu'il étoit prêt à se confier à un autre s'il n'y vouloit entendre, aima mieux, pour éviter un plus grand mal, lui donner cette satisfaction, ayant dessein toutefois de s'y gouverner tellement que, sans troubler en rien la bonne intention de Camille, Anselme demeurât content de ce qu'il désiroit ; et par suite sa réponse fut qu'il ne découvrît point son désir à personne, qu'il prenoit la charge de l'entreprise et la commenceroit quand il voudroit. Là-dessus, Anselme l'embrassa tendrement, lui sachant aussi bon gré de cette offre que s'il lui eût rendu le plus grand service du monde. Ils demeurèrent d'accord que ce seroit pour le jour suivant, et qu'Anselme lui feroit trouver le temps et le lieu commodes pour parler seul à seul à Camille, et lui donneroit aussi de l'argent et des pierreries pour lui en faire des présens. Il lui conseilloit aussi de lui donner des sérénades, de faire des vers à sa louange, et, s'il n'en vouloit prendre la peine, il s'offroit à les faire pour lui. Lothaire promit ce qu'il voulut, avec intention toute contraire à ce que l'autre pensoit. Et, la résolution ainsi prise, ils s'en allèrent chez Anselme, où ils trouvèrent Camille fort en peine de ce qu'il demeuroit à venir plus que de coutume.

Après s'y être un peu arrêté, Lothaire s'en retourna chez soi, bien empêché à trouver quelque invention pour se dépêtrer de cette impertinente affaire. La nuit lui ayant inspiré ce qu'il avoit à faire pour tromper Anselme, sans offenser Camille, il alla dîner le lendemain avec son ami, où Camille, sachant bien l'amitié d'entre lui et son mari, lui faisoit toujours le meilleur visage qu'il lui étoit possible. Après que l'on fut sorti de table, Anselme pria Lothaire de s'entretenir avec Camille jusqu'à ce qu'il fût revenu d'un endroit où il avait nécessairement affaire pour une heure ou une heure et demie. Camille le conjuroit de ne bouger, et Lothaire le vouloit accompagner, mais il s'échappa de tous deux, et pria Lothaire de demeurer et de l'attendre, parce qu'il vouloit lui parler de quelque chose d'importance, et Camille de lui tenir compagnie jusqu'à ce qu'il fût de retour. Et il sut si bien choisir son prétexte pour cela qu'il étoit impossible d'en reconnoître l'artifice. Ainsi demeurèrent-ils tout seuls à la table, pour ce que les gens étoient allés dîner, et Lothaire, se voyant au champ de bataille que son ami désiroit avec un ennemi en tête, de qui la beauté auroit pu vaincre un escadron de cavaliers, ne devoit pas être sans appréhension, quelque vaillant et courageux qu'il pût être. Il mit sa main sous sa joue, et son coude sur le bras du siège, et, comme s'il eût été abattu de sommeil, pria Camille de l'excuser et de lui permettre de prendre un peu de repos, en attendant le retour d'Anselme. Et Camille, pensant qu'il seroit mieux à son aise sur des oreillers, le pria de s'y accommoder ; mais il l'en remercia, et se tint là tout endormi jusqu'au retour d'Anselme, qui ne fut pas plus tôt qu'il l'avoit promis, et, trouvant Camille en sa chambre et Lothaire dormant, il s'imagina que sa tardivité leur avoit donné assez de loisir pour deviser, et pour s'endormir puis après : de façon qu'il attendoit avec impatience le réveil de Lothaire pour s'en

aller promener avec lui et apprendre particulièrement ce qu'il avoit fait. Tout arriva suivant son désir. Lothaire s'éveilla, puis ils sortirent ensemble ; il lui demanda ce qu'il désiroit. La réponse qu'il eut pour cette fois-là fut que Lothaire n'avoit pas trouvé bon de se découvrir du premier coup, et qu'il n'avoit fait autre chose que la louer, lui disant que par toute la ville on ne parloit que de sa discrétion et de sa beauté, qu'il avoit jugé à propos de commencer par là à se mettre en ses bonnes grâces, afin qu'elle fût mieux disposée une autre fois à l'écouter, se servant en cela de l'artifice que fait le diable quand il veut tromper quelqu'un qui est déjà sur ses gardes : car il se transforme en ange de lumière, encore qu'il soit tout le contraire, et, après qu'il s'est acquis de la créance par le moyen de quelques bonnes œuvres qu'il lui propose, à la fin il se montre tel qu'il est et vient à bout de sa tromperie, s'il n'est découvert tout du commencement. Anselme fut fort aise de cela, et lui dit que tous les jours il lui donneroit la même commodité sans sortir du logis, où il prendroit sujet de s'amuser à diverses choses qui empêcheraient que Camille ne se doutât de son intention.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi que Lothaire ne disoit jamais mot à Camille, et faisoit accroire à Anselme qu'il lui parloit toujours, sans pouvoir découvrir la moindre apparence du monde de la faire condescendre à quelque chose de mauvais, ni même en découvrir la moindre ombre d'espérance, au contraire, qu'elle lui faisoit des menaces d'en avertir son mari, s'il continuoit encore à lui tenir de ces discours. « Voilà qui va bien, dit Anselme, jusqu'ici elle a résisté aux paroles, il faut voir à cette heure comment elle résistera aux effets ; je te donnerai demain deux mille écus en or pour les lui offrir et même les lui donner, et tout autant pour acheter des pierreries, dont tu lui feras un présent afin de

l'attirer : car c'est le naturel des femmes, et encore plus si elles sont belles, quelque chastes qu'elles soient, d'aimer sur toutes choses à être bien parées ; et, si elle résiste à cette tentation, je me tiendrai pour content, et ne t'en importunerai pas davantage. » Lothaire lui répondit que, puisqu'il avoit déjà commencé, il continueroit l'affaire jusqu'au bout, supposant qu'il en sortiroit à la fin las et vaincu.

Le jour d'après il reçut les quatre mille écus avec une infinité de mécontentement, pour ce qu'il ne savoit plus comment forger de nouveaux mensonges, mais enfin il prit la résolution de lui dire que Camille résistoit aussi bien aux présens et aux promesses qu'elle faisoit aux paroles, et qu'il n'y avoit pas à se fatiguer davantage, car aussi bien tout cela n'étoit que temps perdu. Mais la fortune, qui disposoit autrement les affaires, voulut qu'un jour Anselme, ayant laissé Lothaire et Camille ensemble comme il avoit accoutumé, se retira dans une chambre auprès de la leur, d'où s'étant mis à les écouter et regarder par le trou de la serrure, il s'aperçut qu'en l'espace de plus d'une demi-heure qu'ils furent ensemble, jamais Lothaire ne dit un seul mot à celle-ci, et ne lui en auroit pas dit davantage quand il y eût demeuré une année entière, de façon qu'il jugea bien que tout ce que son ami lui avoit dit des réponses de Camille, ce n'étoient que feintes et menteries, et, pour s'en assurer davantage, il sortit de la chambre, et, tirant Lothaire à quartier, il lui demanda quelles nouvelles il y avoit et de quelle humeur étoit Camille. Lothaire lui dit qu'il n'étoit pas d'avis d'y employer davantage de soins, et qu'elle lui faisoit des réponses si rudes et si pleines de mécontentement qu'il n'avoit pas le courage de lui en reparler. Mais Anselme, reprenant la parole à demi en colère : « Ah ! dit-il, Lothaire, Lothaire, que tu réponds mal à ce que tu me dois et à ma confiance ! Je viens de re-

garder ce que tu faisois par l'espace que donne l'entrure de cette clef, et me suis aperçu que tu n'avois pas ouvert la bouche à Camille pour lui dire un seul mot, ce qui me fait croire que tu n'en as jamais parlé non plus qu'à cette heure ; que si cela est, comme je n'en doute point, pourquoi t'employer à me tromper ? pourquoi me vouloir ôter par subtilité les moyens que je pourrois trouver pour venir à bout de mon intention ? »

Anselme ne lui fit pas de plus longs discours ; mais ce fut assez pour le laisser tout confus et piqué, et, prenant quasi au point d'honneur d'avoir été trouvé en mensonge, il promit à Anselme avec serment qu'il prenoit sur lui de lui dire toujours la vérité désormais, et de le contenter en ce point, et d'y apporter tant de soin qu'il n'auroit plus de sujet de se plaindre. Anselme témoigna de le croire, et, pour lui donner toute liberté d'être avec sa femme, il résolut de s'absenter de chez lui pendant une huitaine et moyenna avec un de ses amis, qui étoit en une maison des champs assez près de la ville, qu'il l'envoyât prier très instamment de l'aller voir, afin de trouver une excuse de ce voyage à l'égard de Camille. Que fais-tu là, malheureux Anselme ? à quoi penses-tu ? quelle est ton intention ? Tu te fais la guerre à toi-même, tu bâtis ton déshonneur, tu ordonnes ta ruine. Ta femme est bonne, tu en jouis doucement et paisiblement ; personne n interrompt tes plaisirs, ses pensées ne vont pas plus loin que les murailles de sa maison ; tu es pour elle le ciel sur la terre, le but de ses contentemens, l'accomplissement de ses désirs et la règle de sa volonté. Si tu retires sans aucune peine toutes les plus grandes satisfactions que tu saurois désirer de son honnêteté, de sa beauté et de sa modestie, à quel propos en veux-tu creuser davantage la mine, pour y chercher des veines nouvelles de trésors inconnus, en danger que tout ne s'effondre à la fin, n'étant soute-

nu que des foibles appuis de sa nature fragile ? Souviens-toi que ceux qui demandent des choses impossibles, il est juste qu'ils n'obtiennent pas quelquefois celles qui sont aisées, témoin ce que dit un poète :

Je cherche dans la mort la vie,
Dans la prison la liberté,
La santé dans la maladie,
Dans le traître la loyauté.
Mais mon infortune est si grande
Que, me voyant abandonné,
Au lieu de ce que je demande,
On ne m'a du tout rien donné.

Le jour d'après, Anselme s'en alla aux champs, et dit à Camille que, tandis qu'il n'y seroit pas, Lothaire viendroit prendre garde à la maison et dîner avec elle, et d'avoir soin de le traiter comme lui-même. Camille, sage et avisée, trouva étrange ce commandement, et ne se put tenir de lui dire que possible ne seroit-il pas séant, durant son absence, qu'un autre vînt tenir sa place à table, et que, s'il faisoit cela ne l'estimant pas capable de gouverner sa maison, il eût la patience d'en faire l'épreuve pour cette fois, et qu'il reconnoîtroit qu'elle avoit assez de capacité pour cela et pour des choses encore plus difficiles. Mais, Anselme lui ayant répliqué qu'il le désiroit ainsi, et qu'il la prioit de n'y pas faillir, Camille promit de le faire, encore que ce fût malgré elle, et lui monta à cheval et s'en alla.

Le lendemain Lothaire fut voir Camille, qui lui fit une très bonne réception ; mais néanmoins elle ne demeura jamais seule avec lui, parce qu'elle avoit toujours quelqu'un de ses gens allant ou venant à l'entour d'elle, et principalement une fille nommée

Léonelle, qu'elle avoit amenée avec soi de chez son père, et qu'elle aimoit plus que pas un autre de ses gens, parce qu'elles avoient été élevées ensemble chez les parens de Camille et qu'Anselme l'avoit emmenée avec lui. Les trois premiers jours, Lothaire ne lui voulut rien dire, encore qu'il eût pu choisir le temps après le repas, cependant que les valets enlevoient la table et se pressoient d'aller dîner parce que c'étoit l'ordre de Camille. Il est vrai que Camille faisoit dîner ordinairement Léonelle avant elle-même, afin qu'elle se tînt toujours auprès d'elle ; mais la fille, qui songeoit bien ailleurs, et avoit affaire de ces heures et de cette commodité-là pour les employer à son contentement, ne faisoit pas toujours la volonté de sa maîtresse, et les laissoit bien souvent tout seuls, comme si expressément on lui en eût donné charge. Toutefois l'honnêteté de Camille, la gravité de son visage et sa bonne grâce en tout ce qu'elle faisoit, avoient tant de puissance sur Lothaire qu'elles arrêtoient à tout coup les paroles en sa bouche ; mais le profit que procuroient les vertus de Camille en imposant le silence à la langue de Lothaire tourna bientôt en un plus grand dommage pour tous les deux : car, tandis que la langue n'étoit point occupée, la pensée alloit toujours, examinant en détail les perfections de la bonté et de la beauté de Camille, qui auroient pu donner des sentimens d'amour à une statue de marbre, et combien plus à un cœur de chair. Il la regardoit au lieu de lui parler, et il songeoit en lui-même combien elle étoit digne d'être aimée, et cette considération commença petit à petit à combattre le respect qu'il avoit pour Anselme, de quoi se repentant aussitôt qu'il s'en apercevoit, il auroit volontiers de dépit abandonné la ville pour se confiner en lieu où il ne vît jamais ni Camille ni Anselme, si le plaisir de la contempler ne l'en eût empêché. Il se faisoit violence et combattoit contre lui-même, afin

de ne pas sentir le contentement qu'il avoit à la regarder ; il s'accusoit et se blâmoit d'une telle faute, s'appeloit mauvais ami et mauvais chrétien, faisoit des comparaisons de lui et d'Anselme, qui s'acheminoient toujours en une créance que la folie et la confiance d'Anselme surpassoient de beaucoup son infidélité, et que, s'il étoit aussi net de ce crime devant Dieu que devant les hommes, il seroit bien assuré de n'en point avoir de punition. En effet, la bonté et la beauté de Camille jointes à l'occasion que son ignorant de mari lui avoit donnée, après une continuelle résistance par l'espace de trois jours, triomphèrent enfin de la fidélité de Lothaire ; et, sans avoir aucune autre considération que celle où son désir le portoit, au bout de trois jours d'absence d'Anselme, pendant lesquels il lutta continûment contre ses désirs, il se mit à rechercher les bonnes grâces de Camille avec un transport si grand et une telle véhémence qu'elle en demeura tout étonnée, et, sans lui faire aucune réponse, elle se leva de son siège et se retira dans sa chambre ; mais cette façon de faire si dédaigneuse, au lieu de faire perdre à Lothaire toutes les espérances qu'il avoit conçues en même temps que son amour, ne servoient qu'à l'enflammer davantage et à lui faire estimer cette beauté plus qu'auparavant. Camille, ayant découvert aux discours de Lothaire ce qu'elle n'auroit jamais imaginé, fut longtemps bien étonnée, sans savoir quelle résolution prendre, et à la fin, considérant le danger qu'il y auroit de lui donner davantage occasion et commodité de l'entretenir, elle prit pour expédient d'envoyer la même nuit, comme elle le fit, un de ses gens à Anselme avec cette lettre.

1. Cervantes s'est souvenu ici de l'hémistiche d'Ovide : Casta est quam nemo rogavit. (Amours, liv. I, él. 8, vers 43.) Le poète latin insiste même en ajoutant :

Aut, si rusticitas non vetat, ipsa rogat.

Regnier, dans sa satire de Macette, a traduit ainsi le même hémistiche :

Celle est chaste, sans plus, qui n'en est point priée.

2. Le passage compris entre « Et, comme confirmation… » et « le ciel et la terre. » avait été omis par le traducteur.

3. Entre « comme faisoit ce simple docteur… » et « à ce que je te vais dire » un nouveau passage omis par le traducteur.

4. C'est la légende de la Coupe enchantée, dont l'origine se trouve dans le fabliau du Mantel mautaillé et dans l'ancien roman de Perceval, qui a été reprise par l'Arioste dans Roland furieux, et dont La Fontaine a fait un conte et une comédie. Voir, à ce sujet, notre édition de la Coupe enchantée, publiée récemment dans les Petits Chefs-d'œuvre. (Paris, 1884.)

5. Les quatre derniers vers ne traduisent pas le texte. En voici la traduction en prose :

« Mais mon sort, dont à jamais je n'attends aucun bien, a été arrêté dans le ciel : demander l'impossible, et n'obtenir pas même le possible. »

Première partie · XXXIV

n dit qu'une armée n'a pas bonne grâce sans son général, ni une place sans son gouverneur. Je dis de même qu'une jeune femme est encore bien pis mariée et fille sans mari, si quelque grande af-

faire ne le retient. Je suis si triste depuis votre départ, et dans une telle impossibilité de souffrir votre absence, que, si vous ne venez bientôt, je serai contrainte d'aller vivre chez mes parens quand votre maison devroit demeurer toute seule. Aussi bien le gardien que vous me laissâtes (au moins si vous lui avez donné ce titre), je le crois plus soigneux de son contentement que des choses qui vous regardent. Et, puisque vous êtes un homme de sens, je n'en ai pas plus à vous dire, et il ne seroit même pas bien de vous en dire plus.

Anselme reçut cette lettre et connut par elle que Lothaire avoit déjà donné commencement à l'entreprise, et que Camille lui devoit avoir répondu suivant son désir ; et, réjoui de ces nouvelles autant qu'il étoit possible, il fit savoir de bouche à Camille qu'elle ne quittât point le logis en façon du monde, et qu'il seroit bientôt de retour. Camille fut tout étonnée de cette réponse, qui lui causa plus de trouble encore que la première fois, ne sachant si elle devoit demeurer en sa maison, où elle couroit quelque risque de son honneur, ou s'en retourner chez son père contre le commandement de son mari. Enfin elle prit la pire résolution, qui fut celle de demeurer, et de ne se point abstenir de voir Lothaire, de peur de donner à parler à ses gens. Et elle se repentoit déjà de ce qu'elle avoit écrit à son mari cette lettre, craignant qu'il ne pensât que Lothaire eût découvert en elle quelque légèreté qui l'eût engagé à ne lui point garder tout le respect qu'il lui devoit. Mais, sûre de sa vertu et de ses bonnes intentions, elle s'en remit à Dieu et fit dessein de résister à Lothaire par le silence, en ne répondant point à tout ce qu'il lui diroit, sans en rendre compte davantage à son mari, de peur qu'il n'en arrivât des querelles et des inconvéniens. Et même elle songeoit aux moyens d'excuser Lothaire, lorsqu'Anselme lui demanderoit le motif de ses lettres.

Avec ces pensées plus honnêtes que sûres et profitables, elle écouta le jour d'après tout ce que Lothaire eut à lui dire, qui la serra de si près que déjà la fermeté de Camille commençoit à chanceler, et que sa vertu eut assez affaire d'empêcher ses yeux de rendre quelque témoignage de l'amoureuse pitié que les paroles et les larmes de Lothaire avoient fait naître en son sein. Aussi, quelque diligence qu'elle y pût porter, il ne laissa pas de s'en bien apercevoir et de s'enflammer davantage. Au total il lui sembla qu'il falloit prendre le temps et le lieu que donnoit l'absence du mari pour resserrer la forteresse, et par suite ses premières approches furent par les louanges de sa beauté, parce qu'il n'y a rien qui soumette et aplanisse les tours fortifiées de la vanité des belles comme cette même vanité caressée par une langue flatteuse. En effet, il se servit de tant de sortes d'artifices que Camille, fût-elle d'airain, devoit succomber. Larmes, offres, prières, feintes et défis, Lothaire employa tout, et avec tant de constance et témoignage d'une véritable passion que, l'honnêteté de Camille n'ayant pas assez de force pour y résister, il eut enfin la jouissance de ce qu'il désiroit le plus, et avoit le moins espéré : Camille céda, l'amour triompha de l'honneur de Camille et de l'affection de Lothaire tout ensemble : exemple qui nous montre clairement qu'il ne se faut jamais prendre à un ennemi si puissant, qui dédaigne toutes les forces humaines, et qu'il est impossible d'éviter autrement que par la fuite.

Le contentement de ces nouveaux amoureux, amis infidèles, fut caché à tout le monde, hormis à Léonelle, et même Lothaire ne voulut point découvrir à Camille les desseins d'Anselme, ni les occasions qu'il lui avoit données d'arriver à ce point, de peur qu'elle n'eût pas si bonne opinion de son amour, et qu'elle ne

s'imaginât qu'il l'eût plutôt recherchée par hasard que de propos délibéré.

Peu de temps après, Anselme revint chez lui et ne s'aperçut pas de ce qui y manquoit, qui étoit peut-être ce qu'il estimoit le plus et à quoi il prenoit le moins de garde. Il s'en alla tout aussitôt chez Lothaire pour le voir ; et après les premières accolades il ne manqua pas à lui demander des nouvelles de sa vie ou de sa mort. « Ce que je t'en puis dire, mon cher Anselme, lui répondit Lothaire, c'est que tu as une femme qui peut servir d'exemple et de parangon à toutes les bonnes femmes : le vent a emporté toutes mes paroles ; elle n'a point fait d'état de mes offres, a refusé mes présens, et ne s'est fait que rire d'un peu de larmes feintes que j'ai versées devant elle ; et, pour le dire en un mot, ainsi que Camille est un abrégé de toute beauté, aussi est-elle un trésor de toute honnêteté, de discrétion, de bienséance, et des plus parfaites qualités qui puissent apporter du bonheur et de la gloire à une femme sage et vertueuse. Reprends ton argent, je n'y ai point touché ni n'en ai eu que faire, Camille a trop de courage pour se laisser vaincre à des choses aussi basses que de l'argent et des promesses. C'est assez, Anselme, ne cherche pas d'autres épreuves que celles que tu as faites, et, puisque tu as passé à pied sec cette mer de difficultés et de soupçons que l'on a quelquefois, souvent même, avec les femmes, garde-toi bien de t'y rembarquer, ni d'éprouver avec un autre pilote la bonté et la force du navire que le Ciel t'a accordé pour franchir la mer de ce monde ; tiens compte bien plutôt d'être en un port assuré. Cargue la voile, affourche-toi sur les ancres de la bonne considération, et restes-y jusqu'à ce qu'on vienne te réclamer la dette qu'aucune gentilhommerie humaine ne sauroit se dispenser de payer. »

Anselme fut fort satisfait de ce discours, et le crut aussi fermement que si c'eût été quelque oracle. Néanmoins il le pria de ne pas abandonner l'entreprise, quand ce ne seroit que par curiosité et plaisir, et qu'il ne fût point nécessaire d'y prendre autant de peine qu'auparavant, mais seulement de faire quelques vers à sa louange sous le nom de Chloris, qu'il lui feroit accroire que c'étoit un nom attribué à une belle dame, de laquelle il étoit amoureux, afin de pouvoir louer ses mérites sans la désobliger, et que si Lothaire ne vouloit pas prendre la peine de faire les vers, qu'il les feroit lui-même. Lothaire lui fit réponse que les Muses ne lui étoient pas si peu favorables qu'elles ne le voulussent visiter quelquefois dans le cours de l'année, et qu'il fît hardiment le récit de ses feintes amours à Camille, que de son côté il tâcherait à faire des vers, sinon aussi bons que le méritoit le sujet, tout au moins les meilleurs qu'il pourroit.

La résolution prise entre le traître et l'impertinent ami, Anselme s'en retourna au logis, et la première chose qu'il fit, ce fut de savoir de sa femme, ce qu'elle s'étonnoit déjà qu'il ne lui eût pas demandé, ce que signifioit la lettre qu'elle lui avoit écrite. Camille lui fit réponse que ç'avoit été sur une opinion que Lothaire la regardoit un peu plus librement en son absence que quand il étoit au logis, mais qu'elle s'en étoit détrompée, et n'en accusoit plus que son imagination, parce qu'elle avoit bien reconnu depuis qu'il évitoit les occasions de la voir et de demeurer seul avec elle. Anselme lui repartit qu'elle n'en devoit point avoir de peur, parce qu'il savoit bien que Lothaire étoit amoureux d'une noble damoiselle de la ville qu'il célébroit sous le nom de Chloris, dans les vers qu'il faisoit pour elle ; et, quand il ne l'auroit pas été, que l'on ne devoit point avoir de doute de la franchise de Lothaire, ni de l'amitié qui étoit entre eux. Lothaire avoit déjà entretenu Ca-

mille de cet amour prétendu de Chloris, et de ce qu'il l'avoit dit à Anselme, afin d'avoir cette liberté de faire des vers à sa louange : car autrement, si elle n'eût été prévenue, elle auroit sans doute pris quelque ombrage de jalousie et de soupçon qu'il eût quelque autre maîtresse ; mais, bien avertie, elle franchit le pas sans inquiétude.

Un autre jour qu'ils s'amusoient tous trois à deviser après le repas, Anselme pria Lothaire de réciter quelques vers qu'il avoit faits à sa Chloris, et qu'aussi bien n'y avoit-il point de danger, puisque Camille ne la connoissoit pas. « Quand elle la connoîtroit, lui répondit Lothaire, je ne laisserois pas de les dire : car un amoureux ne fait jamais de tort à sa maîtresse quand il loue sa beauté et blâme sa cruauté tout ensemble. Quoi qu'il en soit, voici un sonnet que je fis hier sur l'ingratitude de cette Chloris. »

SONNET.

Au milieu de la nuit, tandis que le sommeil
Apporte un doux repos dans l'ombre et le silence,
Je sens de ma Chloris l'injuste violence,
Et me plains des rigueurs du Ciel et de son œil.
Et quand, au long du jour, la clarté du soleil
Des corps et des couleurs nous montre l'excellence,
J'accuse sa beauté des traits qu'elle me lance
Du lever au coucher, du coucher au réveil.
Le soir et le matin, le jour et les ténèbres,
Ne changent point les cris de mes plaintes funèbres.
Par le retour des jours, des heures, ni des mois.
Car, tant plus mon amour en mes larmes s'éprouve,
Tant plus mon destin veut qu'également je trouve
Le Ciel sourd à mes vœux, et Chloris à ma voix.

Camille trouva le sonnet bon, et Anselme en fit encore plus d'état, disant que c'étoit trop de cruauté à une dame de ne se pas laisser obliger à de si véritables affections. « Eh quoi ! ce dit Camille, les poètes amoureux disent donc toujours la vérité ? — Non pas en tant que poètes, répondit Lothaire, mais en tant qu'amoureux ils en disent encore moins qu'il n'y en a. — Je n'en doute nullement », répondit Anselme, toujours pour fortifier les raisons de Lothaire devant Camille, aussi peu soucieuse de l'artifice d'Anselme qu'amoureuse de Lothaire ; et celle-ci ne laissoit pas d'y prendre un extrême plaisir, car, outre ce qu'elle chérissoit tout ce qui venoit de Lothaire, elle avoit encore un contentement particulier en ces vers qu'elle savoit bien qui lui étoient adressés comme à la véritable Chloris. Aussi lui demanda-t-elle s'il ne se ressouvenoit point de quelque autre. « Oui certes, répondit Lothaire ; mais je ne le crois pas aussi bon que le premier, ou, pour mieux dire, plus mauvais ; du reste, vous en pourrez juger, car le voici :

SONNET.

Je sens que je me meurs, et, si vous ne croyez
Que pour donner la mort l'amour soit assez forte,
Je vois bien ce que c'est ; il faudra faire en sorte
Que vous n'en croyiez rien, mais que vous le voyez.
Je suis prêt à mourir, pourvu que vous soyez
Prête à considérer mon âme demi-morte :
Car, voyant votre image au cœur où je la porte,
Sans doute vous croirez ce que vous en oyez.
Au moins apprendrez-vous que de deux choses l'une
Où vous m'avez réduit, ce n'est pas la fortune,
Mais le choix seulement qui me range au trépas :

Car, puisque vous voulez, si j'aime, que je meure,
Ou, si je n'aime point, que vivant je demeure,
J'aime mieux en mourir que ne vous aimer pas.

Anselme ne loua pas moins le second sonnet que le premier, et alloit ainsi, forgeant anneau par anneau la chaîne qui l'attachoit à une honte inévitable, puisque plus Lothaire lui faisoit tort, plus il pensoit lui être obligé, et plus Camille descendoit les degrés de la déconsidération, plus elle s'élevoit, aux yeux de son mari, vers le sommet de la vertu et de la bonne renommée.

Or, un jour que Camille n'avoit que sa fille de chambre auprès d'elle, elle lui dit : « J'ai regret, ma chère Léonelle, à voir combien peu j'ai su m'estimer, de m'être sitôt abandonnée à Lothaire, de ne lui avoir pas au moins fait acheter par un long temps et un long service la puissance que je lui ai donnée sur moi. Je crains qu'il ne l'attribue à légèreté, sans considérer avec quelle force il a surmonté ma résistance. — Ne vous en souciez point, Madame, dit Léonelle ; ce n'est pas à cette aune-là que l'on mesure les affections, on ne fait pas moins d'état des choses de valeur pour être promptement données ; au contraire, on dit d'habitude que qui donne tôt donne deux fois. — On dit bien aussi, répondit Camille, que ce qui ne coûte guère s'estime encore moins. » À quoi Léonelle repartit ainsi : « Cela ne se doit pas entendre pour vous ; j'ai ouï dire que l'amour vient quelquefois en volant, et quelquefois en cheminant ; qu'il court avec les uns, va au petit pas avec les autres, qu'il frappe les uns et emporte les autres, et qu'il voit en un clin d'œil s'ouvrir la carrière de ses désirs, la parcourt et l'achève au même instant. S'il assiège une place au matin, elle est prise dès le soir même, car il n'y a point de forces qui durent devant lui. Et puis de quoi vous étonnez-vous, pourquoi craindre si

Lothaire en a fait autant, et si l'amour avoit choisi, pour vous réduire, l'absence de Monseigneur, durant laquelle il falloit de nécessité conclure ce que l'amour avoit résolu, sans donner (comme on dit) de temps au temps, de peur qu'Anselme ne fût revenu, et que sa présence n'eût empêché toute l'affaire : car l'occasion est une des choses qui servent le plus aux desseins de l'amour, principalement où il faut surmonter les grandes difficultés comme elles sont d'ordinaire aux commencemens. Je sais tout cela plutôt par expérience que par ouï-dire, et quelque jour il faudra que je vous en entretienne, car moi aussi je suis jeune de chair et de sang aussi bien que les autres. Mais, pour votre particulier, il me semble que vous ne vous laissâtes pas aller si soudainement que ce ne fût après avoir clairement vu toute son âme dans ses yeux, dans ses soupirs, dans ses discours et dans ses promesses, et l'avoir reconnu si plein de mérites que votre affection ne pouvoit être mise en un plus digne sujet. Et, s'il en est ainsi, à quel propos voulez-vous embrouiller votre esprit de ces vaines imaginations ? Ne vaut-il pas bien mieux croire tout d'un coup que Lothaire vous estime comme vous l'estimez, et qu'il a tous les contentemens du monde d'être aimé d'une aussi belle dame que vous l'êtes, et que non seulement il possède les quatre ssss qu'on attribue aux vrais amoureux, mais un A, B, C tout entier ? Veuillez m'écouter pour voir si je le dis bien par cœur. Il est, selon moi, aimant, bon, cavalier, donnant, enflammé, fidèle, généreux, honoré, illustre, loyal, modeste, noble, [h]onnête, premier, qualifié, riche, et les quatre ssss qu'on lui attribue, puis tacite et véridique ; l'x ne lui convient pas, c'est une lettre dure ; l'y a déjà été nommé, et le z, comme zélé pour votre honneur. »

Camille se prit à rire de l'alphabet de Léonelle, et reconnut bien qu'elle savoit encore plus des choses de l'amour qu'elle n'en

disoit. Aussi le confessa-t-elle librement, et lui découvrit qu'elle faisoit l'amour avec un jeune homme de bonne maison de la même ville. Camille en fut fort troublée, craignant qu'il n'arrivât de là quelque accident qui pût faire du tort à sa réputation. Elle voulut savoir au vrai s'il n'y avoit entre eux que des paroles ; et Léonelle, avec peu de honte et encore moins de retenue, lui avoua franchement qu'ils ne se gênoient plus. Car c'est chose sûre que les fautes des maîtresses rendent les servantes effrontées, qui ne se soucient plus de marcher droit quand elles les voient aller de travers. À cela Camille ne put trouver de meilleur expédient que de prier Léonelle de ne rien dire de son fait à son ami, et de se gouverner si discrètement qu'Anselme ni Lothaire n'en pussent rien découvrir. Léonelle ne manqua point de le promettre, mais au fond elle s'en acquitta si mal que Camille vit clairement le danger où elle étoit de perdre sa réputation.

Léonelle, aussi résolue que malhonnête, sûre que la conduite de sa maîtresse étoit irrégulière, prit bien la hardiesse de faire venir son ami jusque dans le logis, s'assurant sur ce que sa maîtresse n'en auroit osé rien dire quand elle s'en seroit aperçue. Car c'est, parmi plusieurs autres, le mal qu'entraînent les fautes des dames : elles se font les servantes de leurs servantes mêmes, et sont obligées à couvrir leur inconduite et leurs bassesses, ainsi qu'il arriva à Camille, qui, bien qu'elle vît, et souvent, Léonelle avec son galant, dans une chambre de sa maison, étoit contrainte, au lieu de la reprendre et de la châtier, d'avoir soin elle-même de le faire cacher de peur que son mari ne le vît.

Mais elle n'y put tenir la main si soigneusement qu'un matin, à la pointe du jour, Lothaire ne vît sortir du logis le compagnon. Cette rencontre inespérée, l'ayant tout étonné du commence-

ment, lui avoit d'abord fait imaginer que ce ne pût être qu'un esprit ou un fantôme, quand, le voyant cheminer à grands pas et se cacher le visage dans son manteau de peur d'être connu, il changea bientôt de créance, et donna dans une autre, qui, sans Camille, eût été la perte de tous deux. Lothaire pensa que cet homme qu'il avoit vu sortir à une heure si indue de chez Anselme n'y étoit pas venu pour Léonelle, et, ne songeant à celle-ci non plus que si elle n'eût jamais été au monde, il jugea que cet homme-là venoit voir Camille, et qu'elle ne lui avoit pas été moins facile ni moins légère qu'à lui : aussi est-ce un des malheurs qui accompagnent toujours la mauvaise vie des femmes pareilles, de perdre tout crédit d'honneur, avec ceux mêmes de qui les prières et persuasions ont eu le pouvoir de les abuser, et ils ne manquent jamais de croire qu'elles se livrent volontiers à d'autres, et il paroît que sur ce point Lothaire manqua tout à fait d'entendement. Ces imaginations l'ayant transporté de fureur et de colère, sans vouloir juger ni considérer aucune chose, il prit la plus cruelle et la plus dangereuse résolution qu'il eût su faire, et avec une extrême impatience, aveuglé de jalousie et de rage, qui ne respiroit autre chose qu'une rigoureuse vengeance contre Camille, il s'en alla trouver Anselme et lui fit ce discours : « Il y a longtemps que je combats en moi-même pour m'empêcher de te dire une chose que je ne te puis ni ne te dois celer davantage : c'est que la forteresse inexpugnable de l'honneur de Camille est maintenant prise et assujettie à faire tout ce que je voudrai. Et si j'ai attendu jusqu'à cette heure à t'en dire la vérité, ç'a été pour voir si elle n'avoit point dit cela par quelque légère fantaisie ou bien pour m'éprouver, et s'assurer si c'étoit tout de bon que je lui faisois l'amour auquel tu m'as autorisé. Aussi me suis-je imaginé que, si elle eût été ce qu'elle devoit être, et ce que nous l'avions

estimée, elle t'auroit dès longtemps averti de mes poursuites ; mais, voyant qu'elle ne te fait rien savoir, je ne doute plus qu'elle n'ait intention de me tenir sa promesse, que, la première fois que tu t'absenteras de chez toi, je la pourrai voir en l'arrière-chambre où l'on serre tes hardes (c'étoit en vérité là que Camille lui donnoit ordinairement rendez-vous). Mais je ne veux pas pourtant que tu te laisses emporter si promptement que d'en venir dès cette heure à la vengeance, car la faute n'est encore que d'intention, et il se peut que l'idée de Camille change jusqu'au moment de l'exécution et qu'elle se repente. Et, puisque tu as suivi mes conseils jusqu'ici, en tout ou en partie, je t'exhorte à suivre encore celui que je te veux donner, afin que, sans tromperie et avec toutes les considérations nécessaires, tu prennes la résolution qui te sera la plus convenable. Fais semblant de vouloir aller aux champs pour deux ou trois jours comme de coutume, et cache-toi en la garde-robe, ainsi que tu feras aisément par le moyen des hardes et des tapisseries qu'il y a, et toi et moi pourrons voir de nos propres yeux le dessein de Camille ; et s'il a la méchanceté qu'il semble, il n'y aura point de difficulté d'en tirer la raison de tes propres mains, sans aucun bruit ni tumulte. »

Àce discours, Anselme demeura tout éperdu, comme de la chose du monde à quoi il songeoit le moins, vu qu'il ressentoit déjà le plaisir de la victoire que Camille avoit, à son avis, obtenue des feintes poursuites de Lothaire. Il fut longtemps sans mot dire, ni sans cligner l'œil à regarder la terre, et enfin il fit cette réponse : « Tu as fait ce que j'attendois de ton amitié, je ne m'éloignerai point du conseil que tu me donnes : fais comme il te plaira, et te souviens du silence qu'il faut garder en un cas si imprévu. » Lothaire le lui promit, et ne fut pas sitôt parti de là qu'il se repentit bien d'en avoir tant dit et d'avoir été si sot,

voyant qu'il se pouvoit aisément venger de Camille sans y aller par une voie si cruelle et si malhonnête : il accusoit sa sottise, blâmoit la légèreté de sa résolution, et ne savoit plus quel moyen il y auroit de défaire ce qu'il avoit fait ou y trouver quelque issue raisonnable. À la fin, il résolut de rendre compte de tout à Camille, et, comme il avoit toujours assez de commodité de lui parler, il la trouva seule ce même jour, et, quand il n'y eut personne autour d'eux, elle commença la première à lui dire : « Je suis en une si grande peine qu'il semble que mon cœur se doive briser en l'estomac, si je l'endure davantage. Il faut que vous sachiez que l'effronterie de Léonelle est devenue si grande que toutes les nuits elle donne entrée céans à un galant, qui la voit et demeure avec elle jusqu'au jour, ce qui ne peut être sans préjudice de ma réputation, quand on le verra entrer ou sortir à des heures indues. Et ce qui m'afflige le plus, c'est que je ne l'en puis châtier ni reprendre : car l'entremise qu'elle a de nos amours m'empêche de parler des siennes, et je crains fort qu'il n'en arrive à la fin quelque malheur. » Lothaire crut au commencement que c'étoit là un artifice de Camille pour lui donner à entendre que celui qu'il avoit vu sortir étoit venu pour Léonelle, et non pas pour elle ; mais, quand il la vit pleurer et lui demander secours, il reconnut qu'elle disoit vrai, et sur cette créance demeura encore plus confus, et se repentit davantage de ce qu'il avoit dit. Néanmoins il lui fit réponse qu'elle ne s'en mît point en peine, qu'il donneroit ordre à arrêter l'insolence de Léonelle, et il lui conta comment une rage de jalousie l'avoit emporté à dire ce qu'il avoit dit à Anselme, et comment il étoit arrêté de le cacher en la garderobe pour l'épier. Il lui demanda pardon de cette folie, et conseil pour y donner remède et se tirer des détours de ce labyrinthe où son mauvais jugement l'avoit conduit. Camille n'entendit pas ce

discours sans beaucoup d'effroi et de fâcherie, et, après l'avoir discrètement et longuement repris de la mauvaise opinion qu'il avoit eue d'elle et de la sotte et dangereuse résolution qu'il avoit prise, comme les femmes ont naturellement l'esprit plus prompt que les hommes pour le bien et pour le mal, tandis qu'elles ont moins de conduite aux choses qui se considèrent de propos délibéré, Camille trouva tout aussitôt le remède où il sembloit n'y en point avoir, et dit à Lothaire qu'il tînt la main à ce qu'Anselme se cachât le jour d'après où il lui avoit dit, et qu'elle feroit en sorte qu'ils se pourroient voir désormais sans aucune appréhension. Et, sans lui déclarer davantage son dessein, elle lui donna seulement avis de ne pas manquer à venir quand Léonelle l'appelleroit après qu'Anselme se seroit caché, et de répondre à tout ce qu'elle lui diroit de la même façon qu'il auroit fait si personne ne l'eût écouté. Lothaire en vouloit savoir davantage pour se gouverner plus accortement et faire plus assurément ce qui seroit nécessaire. « Je vous dis, ajouta Camille, qu'il n'y a d'autre soin à prendre que de me répondre suivant ce que je vous demanderai. » Et elle ne lui voulut dire que cela avant d'exécuter son dessein, de peur qu'il ne fît quelque difficulté de suivre son opinion qu'elle jugeoit extrêmement bonne, et qu'il ne cherchât ou ne suivît d'autres inventions qui pouvoient ne leur pas si bien réussir.

Là-dessus Lothaire partit, et le lendemain Anselme fit semblant d'aller voir son ami aux champs ; mais, aussitôt qu'il fut sorti de la maison, il y rentra sans que personne le vît, à quoi il n'eut pas beaucoup de peine, parce que Léonelle et Camille lui en donnèrent expressément la facilité ; et, après qu'il se fut caché où il vouloit avec toutes les appréhensions que peut avoir un homme qui n'attend que l'heure de voir de ses propres yeux le dégât et la

ruine de son honneur, et qui est sur le point de perdre le seul et unique bien qu'il pense avoir en ce monde, Camille, bien assurée de la chambre où il étoit, s'y en alla avec Léonelle. Et à peine y eut-elle mis le pied qu'elle fit un grand soupir et lui dit : « Hélas ! Léonelle m'amie, ne vaudroit-il pas mieux que devant que je mette en exécution ce que je ne veux pas que tu saches, de peur que tu ne tâches à m'en empêcher, tu prisses le poignard d'Anselme que je t'ai demandé, et m'en donnasses au travers de ce misérable corps ? Mais garde-toi de le faire : car il n'est pas raisonnable que j'endure la peine de la faute d'autrui. Je veux savoir auparavant ce que les yeux hardis et malhonnêtes de Lothaire ont pu voir en moi qui leur ait donné la témérité de me découvrir un aussi méchant désir que celui qu'il m'a découvert au mépris de son ami et à ma propre honte. Mets-toi à la fenêtre, et l'appelle ; je m'assure qu'il sera dans la rue, attendant l'heure d'exécuter son coupable dessein, qui sera néanmoins prévenu par le mien encore plus honnête que cruel. — Eh quoi ! ma maîtresse, répondit la fine et rusée Léonelle, que voulez-vous faire de ce poignard ? est-ce d'aventure pour vous tuer, ou pour tuer Lothaire ? Hélas ! gardez-vous bien de l'un et de l'autre, car, de quelque façon que ce fût, vous en perdriez l'honneur et la réputation. Il vaut beaucoup mieux que vous dissimuliez votre injure que de permettre qu'il vienne ici dedans où nous voici toutes seules. Considérez que nous ne sommes que des femmes qui n'avons guère de force ni de courage, et que c'est un homme déterminé, et principalement, comme il vient à cette heure avec ce mauvais dessein, et aveuglé par la passion, peut-être que, devant que vous vinssiez à bout de votre volonté, il vous pourroit faire ce qui seroit encore pire que de vous ôter la vie. Dieu pardonne à Anselme mon maître, qui a voulu que cet impudent homme-là ait tant de puis-

sance en sa maison ; mais, quand vous l'aurez tué comme je pense que vous voulez le faire, que ferons-nous ici de son corps ? — Ce que nous en ferons, m'amie ? repartit Camille, nous le laisserons là ; à Anselme de l'enterrer s'il veut. Ne sera-t-il pas raisonnable qu'il ait cette peine en récompense de celle que j'aurai prise à cacher son infamie au profond de la terre ? Dépêche, appelle-le vitement, car il me semble que c'est faire tort à la fidélité que je dois à mon mari que de demeurer si longtemps à prendre une juste vengeance de cet affront à mon honneur. »

Anselme écoutoit tout cela, et chaque parole de Camille lui donnoit de nouvelles pensées. Mais, quand il entendit qu'elle étoit résolue de tuer Lothaire, il fut tout près de se découvrir afin de l'arrêter ; toutefois il se retint pour voir ce qui arriveroit d'une si hardie et si honnête résolution, et décida de sortir quand il seroit temps de l'empêcher. Là-dessus il prit une grande foiblesse à Camille, et, se laissant tomber sur un lit qui étoit là, Léonelle se prit à pleurer et à dire amèrement : « Hélas ! malheureuse que je suis ! s'il falloit que je visse à cette heure mourir entre mes bras la fleur de l'honnêteté du monde, la couronne des dames vertueuses, le modèle de la chasteté… », et mille autres propos semblables, que personne n'auroit pu entendre sans croire qu'elle fût la plus malheureuse et la plus honnête fille du monde, et que sa maîtresse fût une nouvelle Pénélope autant persécutée que l'ancienne. Camille revint bientôt de cet évanouissement, et la première parole qu'elle dit, ce fut : « Que ne vas-tu donc vitement, Léonelle, appeler le plus infidèle ami que le soleil ait jamais vu ou la nuit caché ? Hâte-toi, marche, cours vitement, de peur que le temps n'éteigne le feu de la colère qui m'enflamme, et que ne se passe en menaces et en malédictions la juste vengeance que j'attends. — Je m'y en vais, Madame, dit Léonelle ; mais il faut que

vous me donniez auparavant ce poignard, de peur que vous ne fassiez quelque chose en mon absence qui apprête à pleurer pour toute leur vie à tous ceux qui vous portent de l'affection. — Va-t'en sans crainte, repartit-elle : encore que je sois, à ton avis, si hardie et si simple tout ensemble à défendre mon honneur, si ne le veux-je pas être autant que Lucrèce, que l'on dit qui se tua sans être coupable et devant que d'avoir fait mourir la cause de son malheur. Quant à moi, je veux bien perdre la vie ; mais ce sera après être vengée et satisfaite de celui qui m'a donné sujet de venir en ce lieu pleurer ses fautes et son effronterie, dont je suis si innocente. » Léonelle se fit longtemps prier devant que d'appeler Lothaire, et enfin, comme elle fut sortie, Camille se mit à dire tout haut comme si elle eût parlé à elle-mème : « Mon Dieu, n'aurois-je pas mieux fait de donner congé à Lothaire, comme j'avois fait tant d'autres fois, que de le mettre au hasard, comme je l'ai fait, qu'il ait mauvaise opinion de moi, à tout le moins cependant qu'il demeurera en cette erreur. Ç'auroit sans doute été mieux fait ; mais aussi ne serois-je pas vengée, et n'aurois-je pas satisfait à l'honneur de mon mari, s'il s'en étoit retourné les mains nettes et le front haut du pas où ses mauvaises pensées l'avoient engagé. Non, non, le traître qu'il est, qu'il paye de sa vie ses criminels désirs ; il faut que le monde sache (si le monde vient à le savoir) que non seulement Camille a gardé la fidélité à son mari, mais aussi qu'elle l'a vengé de celui qui a voulu l'offenser. Malgré tout, ç'auroit été mieux fait d'en avertir Anselme, aussi lui en avois-je fait ouverture dans la lettre que je lui écrivis à l'auberge. Et sans doute sa négligence à donner remède au mal que je lui disois ne vint d'autre chose que d'une pure bonté et confiance qui l'empêcha de croire qu'un ami si ferme pût jamais concevoir quelque pensée au préjudice de son honneur ; et moi même je ne

le pus croire pendant de longs jours et ne l'aurois jamais cru, si les présens, les grandes promesses et les larmes continuelles ne m'en eussent assez fait paroître la vérité. Mais à quel propos dis-je tout cela ? Y a-t-il encore du conseil à prendre après une résolution bien arrêtée ? Non, non. Loin donc les traîtres ! À moi ! Qu'il vienne, le perfide ! qu'il vienne, qu'il arrive, qu'il meure, qu'il en advienne après ce qu'il pourra. J'étois chaste et pure quand je me suis mise sous l'autorité de celui que le Ciel m'a donné, j'en veux sortir aussi nette, et, au pis aller, je n'en sortirai baignée que dans mon chaste sang, et dans le sang impur du plus impudique et infidèle ami qui fut jamais au monde. » Et en disant cela elle se promenoit par la chambre, le poignard tout nu à la main, cheminant à grands pas, sans aucun ordre ni mesure, et avec des gestes si étranges qu'il sembloit proprement qu'elle eût perdu l'esprit, et qu'elle fût changée, d'une femme délicate qu'elle étoit, en quelque jeune bravache désespéré.

Anselme écoutoit tout cela de derrière une tapisserie où il s'étoit caché, et étoit ravi d'une telle admiration qu'il pensoit bien avoir assez de quoi se contenter, quand le soupçon auroit été encore plus grand, et, craignant qu'il n'en arrivât quelque accident inattendu, il désiroit que la preuve de la venue de Lothaire lui manquât. Et de fait il étoit déjà sur le point de se montrer, et d'aller embrasser et détromper sa femme, lorsqu'il vit que Léonelle revenoit et amenoit Lothaire par la main. Aussitôt que Camille l'aperçut, elle fit une grande raie au plancher entre elle et lui, avec le poignard qu'elle tenoit, et lui dit : « Prenez garde, Lothaire, à ce que je vous dis : si d'aventure vous vous hasardez à passer la raie que vous voyez, ni même à vous en approcher, je ne manquerai point, à l'instant même où je vous le verrai faire, de me donner de ce poignard dans le sein. Et, devant que de me rien

dire à cela, je veux que vous m'écoutiez encore quelque peu, puis vous me répondrez à moi-même. Premièrement, j'entends que vous me disiez si vous connoissez Anselme, mon mari, et quelle opinion vous en avez, et secondement je veux savoir si vous me connoissez aussi moi-même. Répondez-moi sans vous troubler et sans songer longtemps à ce que vous devez répondre, car je ne vous demande rien où il y ait de la difficulté. » Lothaire n'avoit pas si peu de jugement que, dès la première parole que Camille lui avoit dite de faire cacher Anselme, il n'eût bien fait compte de tout ce qu'elle avoit envie de faire ; aussi répondit-il à son dessein avec tant de discrétion et d'à-propos qu'ils auroient aisément fait passer eux deux ce mensonge pour une vérité très certaine. Voici ce qu'il lui dit : « Je ne pensois pas, belle Camille, que vous m'eussiez appelé pour vous enquérir de choses si éloignées de l'intention qui m'amène en ce lieu : si c'est pour retarder les faveurs que vous m'avez promises, vous le pouviez bien faire devant que de m'en avoir tant approché, car le bien que l'on désire nous donne d'autant plus de tourment que l'espérance de le posséder est moins éloignée. Mais, afin que vous ne vous puissiez plaindre que je ne réponde pas à vos questions, je vous dis que je sais bien qui est Anselme, votre mari, et que nous nous connoissons l'un l'autre dès notre plus tendre jeunesse : je n'ai que faire de dire ce que vous savez bien touchant notre amitié pour rendre témoignage du tort que l'amour me contraint de lui faire, vu que le même amour sert d'excuse légitime à cette faute, et à de plus grandes encore. Quant à vous, je vous connois, et fais autant d'état de vous qu'il sauroit faire. Aussi ne faudroit-il pas moins de mérites que vous en avez pour m'éloigner si fort de ce que je dois à moi-même, et pour me faire aller contre les saintes lois de la véritable amitié, que la puissance de l'amour me force aujourd'hui

de violer. — Si tu avoues cela, répondit Camille, ennemi mortel de tout ce qui mérite d'être aimé, as-tu bien la hardiesse de paroître devant celle qui est le miroir où se regarde celui sur qui tu te devrois mirer pour voir le peu de raison que tu as de lui faire un si grand outrage ? Mais je reconnois bien, malheureuse que je suis, ce qui peut être cause que tu te sois ainsi oublié de ton devoir. C'est sans doute quelque petite liberté que j'aurai prise devant toi, non pas toutefois en chose déshonnête, car je ne fis jamais rien de semblable de propos délibéré ; mais quelque action un peu négligente, de celles qui échappent aucunes fois par mégarde, quand on n'en est pas sur la défiance ; et, si ce n'est cela, dis-moi, traître que tu es, quand ai-je fait jamais de réponse à tes prières avec la moindre parole ou action du monde, qui pût faire naître en ton cœur une ombre seulement d'espérance d'accomplir quelque jour tes infâmes désirs ? Quand ai-je écouté tes paroles amoureuses, sans t'en avoir aigrement repris, et les avoir blâmées et rejetées bien loin ? Quand ai-je témoigné de croire à tes promesses, ni voulu accepter tes présens ? Mais, pour ce que je crois qu'il est impossible de persévérer longtemps en une entreprise amoureuse, si l'on n'y est soutenu par quelque espérance, je me veux attribuer une partie de ton impertinence, et porter moi-même la peine que ta faute méritoit, à cause que j'ai opinion que ma négligence a contribué en quelque chose à ton obstination, et je veux par suite m'infliger la peine que ta faute mérite. Et, afin que tu voies qu'étant si cruelle à moi-même, je le dois être aussi envers toi, je t'ai fait venir ici pour que tu sois témoin du sacrifice que je veux faire à l'honneur de mon mari, que nous avons tous deux offensé, toi par tes mauvaises poursuites, et moi par le peu de soin que j'ai eu à fuir toutes les occasions (au moins si je t'en ai donné quelqu'une) qui aient pu favoriser tes malheureuses in-

tentions. Je dis encore que ce qui m'afflige n'est autre chose que la crainte que j'ai qu'il n'y ait eu de ma faute à faire naître en toi cette folle pensée ; c'est de quoi je me veux punir par mes propres mains, de peur que mon erreur ne se publie davantage, si je me sers de celle des autres. Mais, devant cela, je veux tuer en mourant et entraîner avec moi celui qui me donne le sujet de ce désespoir, et rassasier mon désir de la vengence attendue, afin de le voir, en quelque part où je sois, endurer la peine que la justice impitoyable ordonne à de telles méchancetés. »

Et, en disant ces mots, elle se lança avec une force et une légèreté incroyables contre Lothaire, faisant si bien semblant de lui vouloir mettre dans la gorge le poignard qu'elle tenoit tout nu à la main qu'il ne s'en fallut guère qu'il ne fût en doute lui-même si ces témoignages étoient faux ou véritables : car il fallut qu'il employât toute sa force et son adresse pour empêcher que Camille ne le blessât. Aussi feignoit-elle si vivement cet étrange mensonge que, pour lui donner plus d'apparence de vérité, elle le voulut colorer de son propre sang, de façon que, voyant qu'elle ne pouvoit blesser Lothaire, ou, pour mieux dire, faisant semblant de ne le pouvoir faire, elle se prit à dire : « Puisque la fortune m'est si cruelle que de ne vouloir pas satisfaire mon juste désir, à tout le moins ne m'empêchera-t-elle pas d'en venir à bout en partie » ; et, faisant un effort pour retirer la main dont Lothaire tenoit le poignard, elle en tourna la pointe contre elle, et, choisissant un endroit où la plaie ne pût être profonde ni dangereuse, elle s'en donna un coup entre la mamelle et l'épaule gauche, et aussitôt se laissa tomber comme évanouie. Léonelle et Lothaire étoient tout étonnés de cet accident, et ne savoient encore quel jugement faire de la vérité, voyant Camille étendue par terre et baignée dans son sang. Lothaire accourut promptement en

grande frayeur pour tirer le poignard de la blessure, mais sa crainte fut bientôt passée quand il vit que c'étoit si peu de chose, et sa surprise fut encore plus grande de la sagesse et discrétion de la belle Camille ; et, afin de bien jouer aussi son personnage, il se mit à faire de grandes lamentations sur le corps de Camille, comme si elle eût déjà été morte, se donnant mille malédictions, et non seulement à lui, mais à celui qui étoit cause de tous ces malheurs. Et, sachant bien qu'Anselme étoit aux écoutes, il faisoit de telles complaintes que ceux qui l'eussent pu entendre en auroient eu plus de pitié que de Camille, même quand ils l'auroient tenue pour morte.

Léonelle la prit entre ses bras, et, l'ayant mise sur le lit, elle pria Lothaire d'aller quérir quelqu'un qui la pansât secrètement, et elle lui demanda aussi conseil et avis sur ce qu'ils devoient dire à Anselme de la blessure de sa maîtresse, si d'aventure il revenoit devant qu'elle fût guérie. Il lui fit réponse qu'elle dît ce qu'elle voudroit, qu'il n'étoit pas en état de donner un conseil qui fût profitable, et la chargea seulement de tâcher d'arrêter le sang, et qu'il s'en alloit en lieu où jamais il ne pût être vu de personne. Ainsi se retira-t-il du logis avec des témoignages infinis de tristesse et de déplaisir. Et, quand il se trouva seul, à l'abri de tous les yeux, Dieu sait si ce ne fut pas à s'émerveiller de l'adresse de Camille et des façons si à propos de Léonelle. Il songeoit en lui-même à la complète conviction qu'auroit Anselme que sa femme fût une autre Porcie ; il désiroit de se trouver avec lui pour célébrer ensemble le mensonge et la vérité les mieux parés qui se puissent imaginer.

Léonelle, comme on l'a dit, arrêta le sang de sa maîtresse, dont il ne sortit qu'autant qu'il fut nécessaire pour donner

créance à son artifice, et, après avoir lavé la plaie avec un peu de vin, elle la banda le mieux qu'elle put, et disoit de si étranges choses en la pansant que, quand il n'y en auroit point eu d'autres auparavant, celles-là auroient eu assez de force pour faire croire à Anselme que Camille fût un vrai modèle de l'honnêteté. Ses paroles furent suivies de celles de sa maîtresse, qui se traitoit de lâche et sans cœur pour avoir manqué de courage quand il étoit le plus nécessaire d'en avoir pour s'ôter la vie qu'elle avoit tant en horreur. Elle demandoit conseil à Léonelle, si elle devoit dire ou non tout cela à son époux chéri. Léonelle lui conseilloit de n'en rien faire, de peur que cela ne l'obligeât à tirer raison de Lothaire, ce qui ne pouvoit se faire sans le mettre en danger, et que les femmes qui aiment bien leurs maris doivent prendre garde sur toutes choses à ne leur point faire de querelles, mais bien à les leur épargner autant qu'elles le peuvent. Camille approuva cet avis, et promit de le suivre, ajoutant qu'il falloit en tout cas inventer quelque chose à dire à Anselme sur la cause de cette blessure qu'il étoit impossible de lui celer. Léonelle fit réponse à cela qu'il n'étoit pas en sa puissance de dire un mensonge, quand ce ne seroit que par jeu. « Et moi, m'amie, répondit Camille, comment veux-tu que je fasse non plus ? Ne sais-tu pas bien que je n'aurois pas l'assurance de forger et de soutenir un mensonge, quand il iroit de ma vie ? Mais, si nous ne trouvons point d'autre façon d'en sortir, il vaudra mieux lui dire la vérité nue, de peur qu'il ne nous trouve en mensonge manifeste. — Ne vous en mettez point en peine, répliqua Léonelle, d'ici demain je songerai à ce qu'il nous faut dire, et peut-être que, par la place où elle est, la plaie même se pourra cacher sans qu'il la voie, et que le Ciel daignera favoriser nos pensées si justes et si honnêtes. Ne vous en tourmentez point, je vous prie, et arrêtez, s'il est possible, votre

émotion, de peur qu'Anselme ne vous trouve si fort troublée ; et du reste reposez-vous-en sur moi et sur la bonté de Dieu, qui assiste toujours les honnêtes gens. »

Anselme avoit été fort attentif à écouter et à voir jouer la tragédie de la mort de son honneur, que les acteurs avoient représentée avec des passions si vraies et si pleines d'énergie qu'ils sembloient s'être transformés en la vérité même de ce qu'ils représentoient. Il désiroit extrêmement la nuit et le moyen de sortir de chez lui pour se trouver avec son bon ami Lothaire, et se réjouir avec lui de la pierre précieuse qu'il avoit trouvée dans l'assurance de la fidélité de sa femme. Elles eurent soin toutes deux de lui en donner la facilité, et lui tout aussitôt s'échappa et s'en alla trouver Lothaire ; et, quand il l'eut rejoint, on ne sauroit dire combien de fois il l'embrassa, tout ce qu'il lui dit de son contentement, et les louanges qu'il donnoit à Camille. Lothaire écoutoit tout cela sans lui pouvoir donner aucune marque de plaisir ; sa mémoire lui disoit combien son ami étoit abusé, et combien il avoit de tort de l'offenser. Anselme s'apercevoit bien du peu de joie que Lothaire faisoit paroître ; mais il pensoit que ce fût à cause de la blessure de Camille, dont il se sentoit coupable, et pour le consoler il lui dit, entre autres choses, qu'il ne s'en mît point en peine, qu'il falloit qu'elle n'eût guère de mal, puisqu'elles étoient demeurées d'accord de ne lui en rien faire savoir, qu'il n'étoit plus, d'après cela, question d'en avoir du souci, et qu'il ne falloit plus désormais que se réjouir ensemble, puisqu'il étoit élevé par son moyen au plus haut degré de contentement qu'il pouvoit désirer ; et il ajouta qu'il songeât seulement à faire des vers à la louange de Camille pour la rendre éternelle en la mémoire des hommes. Lothaire loua sa bonne résolution, promettant, quant à lui, de contribuer de tous ses efforts à élever un si noble édifice.

Ainsi Anselme fut l'homme le plus délicieusement trompé qui se puisse imaginer. Il menoit lui-même par la main en sa maison la ruine de son honneur, au lieu qu'il pensoit y conduire l'instrument de sa gloire. Camille le recevoit avec un visage triste en apparence, mais en effet avec une âme riante. Cette tromperie dura quelque temps, jusqu'à ce qu'après quelques mois la Fortune fit tourner sa roue, et la faute, qui avoit été cachée avec tant de subtilité, fut à la fin découverte, de telle façon qu'il en coûta la vie à Anselme d'avoir une curiosité si impertinente.

1. Ce sonnet est de l'invention de César Oudin. Voici la traduction de celui de Cervantes :

« Je sais que je me meurs, et, si je n'en suis cru, ma mort est assurée, comme il est assuré de me voir mourir à tes pieds, ô belle ingrate, avant que de me voir repentant de t'adorer.

« Je pourrai me voir dans la région de l'oubli, sans gloire ni faveur, et là pourra-t-on voir gravés dans le fond de mon cœur les traits de ton beau visage.

« Car je garde cette relique pour le dur assaut dont me menace ma hardiesse, qui se fortifie de ta rigueur même.

« Ah ! que je plains qui navigue par un ciel noir, sur les flots ignorés d'une vie pleine de périls, où ne s'offrent ni port ni étoile polaire. »

2. Depuis « et que non seulement » jusqu'à la fin de l'alinéa, nous avons encore dû suppléer à une omission du traducteur. — Les quatre S qu'on attribue aux vrais amoureux sont ceux des mots sabio (sage), solo (seul), solicito (soigneux), secreta (secret). — Le poète Louis Barahona parle aussi des quatre quali-

tés nécessaires à l'amant parfait : la sagesse, pour servir sans s'oublier jamais ; la solitude, pour aimer sans se laisser distraire ; le soin, pour ne se point laisser aller a des chimères ; le secret dans ses faveurs et ses tourments. — À rapprocher de Brantôme, qui, dans le deuxième discours des Dames galantes, parle d'une dame espagnole « qui manda un à une assignation, mais qu'il portast avec luy trois SSS, qui estoyent à dire : sabio, solo, segreto (sage, seul, secret). L'autre luy manda qu'il iroit, mais qu'elle se garnist et fournist de trois FFF, qui sont qu'elle ne fust fea, flaca ny fria : qu'elle ne fust ny laide, flacque ny froide. » Brantôme ne compte que trois S au lieu de quatre. (Voir notre édition des Sept Discours touchant les Dames galantes, publiée par M. Henri Bouchet dans notre Petite Bibliothèque artistique, avec dessins d'Edouard de Beaumont. (Paris, 1882.)

3. Nous avons mis entre crochets l'h du mot honnête, qu'il faudrait imprimer onnête, pour qu'il commençât comme l'espagnol onrado.

Première partie · XXXV

l ne restoit plus guère à lire de la nouvelle, quand sortit de la chambre en laquelle don Quichotte reposoit Sancho Pança tout troublé et disant à haute voix : « Accourez, Messieurs, tôt, et venez au secours de mon maître qui est enveloppé en la plus cruelle et sanglante mêlée que j'aie oncques vue. Vive Dieu ! il a donné un tel coup de coutelas au géant ennemi de M la princesse Micomicona qu'il lui a tranché la tête rasibus, comme si c'eût été un navet. — Que dites-vous, frère ? dit le curé, cessant la lecture de

ce qui restoit de l'histoire : êtes-vous hors de sens, Sancho ? Comment diable se peut faire ce que vous dites, quand le géant est à deux mille lieues d'ici ? » Sur cela, ils ouïrent un grand bruit en la chambre, et que don Quichotte crioit : « Arrête-toi, larron, malandrin, félon, car je te tiens, et ton cimeterre ne te servira de rien » ; et il sembloit avec cela qu'il donnât de grands coups d'épée contre les murailles. Sancho leur dit : « On n'a que faire de s'amuser à écouter, c'est d'entrer pour séparer la mêlée, ou bien pour aider à mon maître ; encore qu'il ne sera pas besoin, parce que, sans aucun doute, le géant est déjà mort, et rend compte à Dieu de sa méchante vie passée : car j'ai vu courir le sang par terre, et sa tête, qui étoit coupée et tombée à côté de lui, qui est aussi grosse qu'une grosse outre de vin. — Puissé-je mourir, dit alors le tavernier, si don Quichotte ou don Diable n'a donné quelque coup d'épée à quelqu'une de ces outres de vin rouge qui étoient toutes pleines au chevet de son lit, et le vin qui est répandu, c'est ce qui semble du sang à ce bonhomme. »

Sur cela il entra en la chambre, et tous les autres après lui, et ils y trouvèrent don Quichotte dans le plus étrange costume du monde : il n'avoit que sa chemise, laquelle n'étoit si longue que par devant elle lui pût couvrir tout entièrement les cuisses, et par derrière elle étoit encore trop courte d'un demi-pied, ses jambes étoient longues et maigres, toutes couvertes de poil, et pas fort propres. Il avoit sur la tête un petit bonnet rouge assez gras, lequel appartenoit au tavernier ; au bras gauche il avoit entortillé la couverture du lit, à laquelle Sancho gardoit rancune, et il savoit bien pourquoi ; et en sa main droite il tenoit son épée nue, dont il s'escrimoit de toutes parts, disant des paroles, comme si véritablement il eût combattu contre quelque géant ; et le bon est qu'il n'avoit pas les yeux ouverts, parce qu'il dormoit et songeoit être

en bataille avec le géant, étant si forte l'imagination qu'il avoit de l'aventure qu'il alloit mettre à fin qu'elle lui faisoit rêver qu'il étoit déjà arrivé au royaume de Micomicon, et qu'il étoit aux mains avec son ennemi ; et il avoit donné tant de coups d'épée aux outres, croyant les donner au géant, que toute la chambre étoit pleine de vin.

Àcette vue, le tavernier se mit tellement en colère qu'il se rua sur don Quichotte, et, avec les poings fermés, lui commença à donner tant de coups que, si Cardénio et le curé ne le lui eussent arraché des mains, il eût terminé la guerre du géant, et malgré tout cela le pauvre chevalier ne s'éveilloit point, jusqu'à ce que le barbier apportât un grand chaudron d'eau froide venant du puits, qu'il jeta tout à coup sur lui, tellement qu'il s'éveilla, mais non pas avec tant de jugement qu'il s'aperçût de l'état auquel il étoit. Dorothée, qui vit comme il étoit habillé court et à la légère, ne voulut pas entrer pour voir la bataille de son défenseur et de son ennemi. Sancho cherchoit de tous côtés par terre la tête du géant, et, voyant qu'il ne la trouvoit point, il dit : « Je sais que tout ce qui est en cette maison n'est qu'enchantement : car l'autre fois, en ce même lieu où à présent je me trouve, on me donna force gourmades et coups de poing, sans que je pusse savoir qui me les donnoit, et il me fut impossible de voir personne ; et maintenant plus l'ombre ici de cette tête que j'ai vu trancher de mes propres yeux, et le sang sortoit du corps comme d'une fontaine. — Quel sang et quelle fontaine dis-tu, ennemi de Dieu et de ses saints ? dit le tavernier. Ne vois-tu pas, larron que tu es, que le sang et la fontaine ne sont autre chose que ces outres qui sont ici percées, et le vin rouge qui nage par cette chambre : que puissé-je voir nager en enfer l'âme de celui qui les a percées ! — Je n'en sais rien, répondit Sancho ; trop bien sais-je que je serai si malheureux

que, faute de trouver cette tête, mon comté se défera comme le sel dans l'eau. » Sancho étoit encore plus malade, éveillé, que son maître endormi, les promesses que son maître lui avoit faites l'ayant réduit à cet état.

Le tavernier se désespéroit de voir le calme de l'écuyer et le dégât du maître, et juroit qu'il n'en iroit pas comme l'autre fois, qu'ils s'en étoient allés sans payer, et qu'à présent les privilèges de sa chevalerie ne lui serviroient de rien pour l'exempter de payer l'un et l'autre, voire même ce que pourroient coûter les pièces que l'on mettroit aux outres percées. Le curé tenoit les mains à don Quichotte, lequel, croyant avoir mis fin à l'aventure et être devant la princesse Micomicona, se mit à genoux devant lui, disant : « Haute et belle dame, votre Grandeur peut bien désormais vivre assurée, sans que cette maudite créature lui puisse nuire ; et moi aussi, je demeure dès aujourd'hui quitte et absous de la parole que je vous ai donnée, puisque, avec l'aide du souverain Dieu et avec la faveur de celle par qui je vis et respire, je l'ai si bien accomplie. — Ne vous l'ai-je pas bien dit ? répondit Sancho entendant cela ; certes je n'étois pas ivre ; regardez si mon maître n'a pas déjà mis le géant au saloir : les taureaux sont certains, mon comté est au moule. » Qui est-ce qui n'eût point ri d'ouïr les folies de tous deux, du maître et du valet ? Ils en rioient tous, hors le tavernier, qui se donnoit à Satan ; mais enfin le barbier, Cardénio et le curé firent tant qu'avec beaucoup de peine ils remirent don Quichotte en son lit, où il s'endormit avec apparence d'être fort las. Ils le laissèrent dormir, et sortirent à la porte de la taverne pour consoler Sancho Pança qui se tourmentoit de n'avoir point trouvé la tête du géant, encore qu'ils eurent bien plus d'affaire à apaiser le tavernier, lequel se désespéroit de la mort subite de ses outres ; et la tavernière crioit à haute voix :

« Maudite l'heure où est entré ce chevalier errant en la maison ! plût à Dieu que je ne l'eusse jamais vu, puisqu'il me coûte si cher ! La dernière fois il s'en alla et nous emporta la dépense d'une nuitée, du souper, du lit, de la paille et de l'orge, pour lui et pour son écuyer, pour un roussin et un âne, disant qu'il étoit chevalier errant (que malechance lui puisse donner Dieu, à lui et à tout autant d'aventuriers qu'il y a au monde !) et que partant il n'étoit obligé à rien payer, d'autant qu'il étoit ainsi écrit ès ordonnances de la chevalerie errante. Et maintenant, pour l'amour de lui, est venu cet autre beau monsieur qui m'a emporté ma queue, et me l'a rapportée avec plus de six blancs de dommage, toute pelée, tellement qu'elle ne pourra plus servir pour ce à quoi mon mari la veut : encore, pour fin et conclusion de tout, le chevalier me rompt mes outres et répand mon vin : que puissé-je voir son sang répandu de même, le misérable qu'il est ! Mais qu'il ne pense pas en être quitte ; que par les os de mon père et par le siècle de ma mère, il me le payera un denier sur l'autre, ou bien je ne me nommerai pas comme je me nomme, ni ne serai fille de qui je suis. » La tavernière disoit ces paroles et autres semblables en grande colère, à quoi sa bonne servante Maritorne lui aidoit. La fille ne disoit mot, mais de fois à autre elle sourioit.

Le curé apaisa tout, leur promettant de satisfaire à leur perte le mieux qu'il lui seroit possible, tant pour les outres que pour le vin, et principalement pour le dommage de la queue dont ils faisoient tant de cas. Dorothée consola Sancho Pança en lui disant que, toutes et quantes fois qu'il sembleroit avoir été vrai que son maître eût tranché la tête au géant, elle lui promettoit, incontinent qu'elle se verroit paisible en son royaume, de lui donner le meilleur comté qu'il y eût. Sancho se consola ainsi, et assura à la princesse qu'elle tînt pour tout certain qu'il avoit vu la tête du

géant, et, pour plus d'enseigne, qu'il avoit une barbe qui lui alloit jusqu'à la ceinture, et que, si elle ne paroissoit alors, c'étoit parce que tout ce qui se passoit en cette maison se faisoit par enchantement, comme il l'avoit éprouvé une autre fois qu'il y avoit logé. Dorothée lui dit qu'elle le croyoit ainsi, et qu'il ne se donnât point de peine, parce que tout iroit bien et à souhait.

Or, étant tous apaisés, le curé voulut achever de lire l'histoire, voyant qu'il n'y en avoit guère de reste. Cardénio, Dorothée et tous les autres l'en prièrent. Et lui, voulant donner contentement à tous, en prenant par même moyen pour soi, poursuivit le conte, qui disoit ainsi :

« L'assurance qu'avoit Anselme de la vertu de sa femme le rendoit le plus heureux et le plus content homme du monde. Camille faisoit mauvais visage à Lothaire afin de mieux dissimuler son affection, et Lothaire de son côté, pour confirmer Anselme en cette créance, le pria de lui permettre de ne plus hanter son logis, puisque sa présence y étoit visiblement désagréable à Camille. Mais Anselme ne le vouloit endurer en aucune façon et contribuoit ainsi tout ce qu'il pouvoit à son déshonneur par les moyens mêmes qu'il pensoit employer à son contentement. Mais, sur ces entrefaites, Léonelle, aveuglée de se voir autorisée en ses amours, s'y laissoit tellement aller qu'elle n'avoit plus ni égard ni considération du monde, et ce qui lui servoit d'assurance étoit que sa maîtresse même tenoit la main à couvrir ses menées, et lui donnoit même des avis pour venir à bout de ses intentions sans que personne s'en aperçût. Enfin, le hasard voulut qu'une nuit Anselme ouït du bruit de quelqu'un qui marchoit en la chambre de Léonelle, et, comme il y voulut entrer pour voir qui c'étoit, il sentit que l'on poussoit la porte contre lui, de peur qu'il ne l'ouvrît.

Cela lui fit avoir encore plus d'envie de l'ouvrir, et il la poussa avec tant de force qu'il entra dedans assez à temps pour voir je ne sais qui se lancer de la fenêtre dans la rue ; et, comme il se hâtoit pour le retenir ou le reconnoître, il ne put y arriver, parce que Léonelle se mit au-devant de lui et lui dit ainsi : « Arrêtez-vous, mon maître, je vous supplie, ne vous troublez point, et ne vous mettez point en peine de suivre celui qui vient de sauter d'ici. Car c'est mon bien, et en effet c'est mon mari. » Anselme n'en voulut rien croire, et, tout transporté de colère, tira un poignard qu'il avoit pour la vouloir frapper, et lui dit qu'il la tueroit sur la place si elle ne lui disoit la vérité. La crainte ayant ôté le jugement à Léonelle, elle lui dit sans aucune autre considération qu'il ne la tuât point, et qu'elle lui feroit connoître des choses de plus grande importance qu'il ne pouvoit imaginer. Anselme lui répliqua qu'elle les dît tout à l'heure, autrement qu'elle étoit morte. Léonelle répondit qu'il n'étoit pas possible, tant elle étoit perdue, mais qu'il la laissât jusqu'au lendemain, et qu'il seroit bien étonné des choses qu'elle avoit à lui dire. Et elle l'assuroit cependant que celui qu'il avoit vu sauter par la fenêtre étoit un jeune homme de la ville qui lui avoit donné promesse de mariage. Cette espérance apaisa quelque peu la colère d'Anselme, qui se résolut d'attendre jusqu'au temps qu'on lui demandoit, ne songeant à rien moins qu'à entendre quelque chose au préjudice de Camille, dont la vertu lui donnoit tant de satisfaction et d'assurance. Ainsi il sortit de la chambre, et enferma dedans Léonelle, lui jurant qu'elle n'en partiroit point qu'elle n'eût avoué tout ce qu'elle avoit à dire. De là il s'en alla voir Camille, et lui conta le fait de Léonelle, et comment elle lui avoit promis de lui révéler des choses de grande importance. Il ne faut point demander si Camille fut bien étonnée, et si elle crut assurément, comme il y avoit de l'ap-

parence, que Léonelle ne manqueroit pas à découvrir tout ce qu'elle savoit de son peu de foi. Cette crainte lui fit tellement perdre le courage que, sans attendre l'issue de ses soupçons, aussitôt qu'elle vit qu'Anselme commençoit à sommeiller, elle prit toutes ses bagues et quelque argent, et, étant sortie si secrètement que personne ne s'en aperçut, elle s'en alla droit chez Lothaire, à qui elle conta ce qui se passoit, et le pria de s'enfuir avec elle, ou à tout le moins de la mettre en lieu de sûreté où Anselme ne les pût atteindre. Lothaire, encore plus éperdu, ne sachant quelle réponse faire ni quelle résolution prendre, à la fin s'avisa de la mener en un couvent de religieuses duquel une de ses sœurs étoit abbesse. Camille y consentit, et, avec la promptitude que réclamoit la circonstance, Lothaire la mena et la laissa au couvent, et lui du même pas sortit de la ville sans en avertir personne.

Anselme cependant, éveillé de bon matin, sans songer que Camille n'étoit point à côté de lui, se leva vitement pour savoir ce que Léonelle avoit à lui dire, et se rendit à la chambre où il l'avoit laissée enfermée. Il ouvrit la chambre et entra dedans, mais il n'y trouva point Léonelle, et ne vit au lieu que les draps du lit attachés à la fenêtre, qui lui firent juger qu'elle s'étoit dévalée par là et avoit pris la fuite. Il retourna tout fâché pour le dire à Camille, et, ne la trouvant point non plus au lit, ni en tout le logis où il la fut chercher, jamais homme ne demeura plus inquiet. Son recours fut d'appeler les valets et de demander des nouvelles ; mais pas un ne lui sut que dire, sinon qu'en regardant deçà et delà, il vit quelques-uns de ses coffres ouverts, et reconnut qu'on en avoit ôté la plupart de ses bagues. Ce fut l'indice qui lui fit le plus clairement découvrir sa disgrâce, et croire qu'elle vînt d'ailleurs que de Léonelle. Et, comme il en étoit là, sans achever de se vêtir, triste et pensif, son dernier réconfort fut de le faire savoir à son

ami Lothaire, et, tout ainsi qu'il étoit, il s'en alla droit chez lui, où, ne le trouvant point et apprenant de ses gens qu'il s'en étoit allé la nuit même et avoit emporté tout son argent, peu s'en fallut qu'il ne perdît le jugement. Enfin, pour achever ainsi qu'il avoit commencé, comme il s'en retourna en son logis, il n'y trouva plus ni valets ni chambrières de tous tant qu'il y avoit laissés, mais la maison seule et déserte. Il ne savoit que penser, que dire ni que faire, et sentoit peu à peu sa raison lui échapper. Il étoit confondu de se voir en un instant seul et abandonné de sa femme, de son ami, de ses serviteurs, et, à son avis, du Ciel même qui le couvroit, et par-dessus tout cela encore de son honneur, que la fuite de Camille lui avoit emporté. À la fin il prit la résolution de s'en aller aux champs trouver cet ami où il avoit été la première fois qu'il voulut donner à Lothaire la commodité de lui brasser cette mauvaise fortune. Il ferma les portes de sa maison, monta à cheval, et, à demi pâmé de déplaisir, se mit en chemin. Mais à peine eut-il fait la moitié de sa traite qu'abattu de ses tristes pensées, il fut contraint de mettre pied à terre et d'attacher son cheval à un arbre, au pied duquel il se laissa tomber avec mille soupirs tristes et douloureux. Il demeura là presque jusqu'à la nuit, qu'il vit venir un homme à cheval du côté de la ville, et, après l'avoir salué, il lui demanda ce qui se disoit de nouveau à Florence. L'autre lui répondit qu'il y avoit les plus étranges nouvelles que l'on eût ouïes de longtemps auparavant, pour ce que Lothaire, le grand ami d'Anselme le riche, qui demeuroit auprès de Saint-Jean, avoit cette même nuit emmené la femme de son ami, et que l'on ne savoit ce que l'autre étoit devenu, qu'on en avoit eu le premier avis par une servante de Camille, que le guet avoit trouvée la nuit, qui se dévaloit avec un drap par l'une des fenêtres de la maison d'Anselme ; et qu'il ne savoit pas bien en détail l'affaire, mais

que toute la ville en étoit extrêmement étonnée, comme de la chose du monde que l'on auroit le moins attendue, vu la grande amitié qui étoit entre eux, et qui les faisoit ordinairement appeler les deux amis. Anselme lui demanda si l'on ne savoit point le chemin qu'avoient pris Lothaire et Camille ; l'autre dit que le gouverneur s'en étoit soigneusement enquis, et qu'on n'en avoit pu rien apprendre. Anselme lui dit adieu, et l'autre, sans s'arrêter davantage, poursuivit son chemin.

Anselme, encore plus affligé de si tristes nouvelles, fut sur le point de perdre à l'heure même l'esprit et la vie tout ensemble. Il se leva comme il put et se rendit chez son ami, qui ne savoit pas encore sa disgrâce, mais qui reconnut bien, à le voir si pâle et si défait, qu'il lui étoit arrivé quelque fâcheux accident. Anselme pria tout aussitôt qu'on le fît coucher, et demanda du papier et de l'encre. Après qu'il se fut mis au lit et qu'on lui eut apporté ce qu'il vouloit, il fit retirer tout le monde et fermer la chambre sur lui, là où se trouvant seul il fut tellement accablé des imaginations de son malheur qu'il reconnut bien aux symptômes mortels qu'il sentoit en lui que la vie commençoit à lui manquer ; et, pour laisser quelque connoissance du sujet de son étrange mort, il prit le papier et se mit à écrire ; mais, avant que d'achever tout ce qu'il y vouloit mettre, la force lui vint à manquer, et il laissa la vie entre les mains de la douleur que lui causa son impertinente curiosité.

Le maître de la maison, voyant qu'il étoit déjà tard, et qu'Anselme n'avoit encore appelé personne, se résolut d'aller lui-même en sa chambre pour voir si son indisposition continuoit encore. Il le trouva tout étendu, le visage tourné vers la terre, la moitié du corps dans le lit et l'autre sur la table, ayant la plume à la main et

le papier tout ouvert devant lui. Il l'appela d'abord, et puis, s'étant approché et voyant qu'il ne répondoit point, il le prit par la main qu'il trouva toute froide, à quoi il reconnut aussitôt qu'il étoit mort. Et, plein d'étonnement et de tristesse, il appela tout son monde pour voir ce funeste accident, et à la fin il lut ce qui étoit écrit dans le papier, où il reconnut encore la main du pauvre Anselme, et y trouva ces mots :

Un sot et impertinent désir m'a ôté la vie : si d'aventure Camille entend la nouvelle de ma mort, qu'elle sache que je lui pardonne, pour ce qu'elle n'étoit pas obligée à faire des miracles, et je n'avois point de sujet de vouloir qu'elle en fît ; et, puisque j'ai moi-même été cause de mon déshonneur, il ne faut point que…

Anselme n'avoit écrit que jusque-là, de façon que l'on vît bien qu'il s'étoit laissé mourir en écrivant, sans avoir pu achever ce qu'il vouloit dire. Le lendemain cet ami fit savoir le trépas d'Anselme à ses parens, qui savoient déjà son infortune, et comment Camille s'étoit retirée en un monastère, en danger de lui faire compagnie en ce voyage forcé, non pas de regret de la mort de son mari, mais plutôt de l'absence de son ami. On dit que, bien que demeurant ainsi veuve, elle ne voulut ni sortir du monastère, ni encore moins faire profession, jusques à ce qu'elle eût appris, à quelque temps de là, que Lothaire avoit été tué en une bataille qui avoit été donnée au royaume de Naples, entre M. de Lautrec et Fernand Gonsalve de Cordoue, surnommé le Grand Capitaine. Telle fut la fin de la trop tardive repentance du mauvais ami, et, sitôt que Camille l'eut apprise, elle se rendit professe, et ne survécut pas aux autres de beaucoup, ayant été contrainte de les suivre par les rigueurs de la tristesse et de la mélancolie. »

« Cette nouvelle me semble assez bien, dit le curé ; mais je ne me puis persuader qu'elle soit vraie, et, si c'est une fiction, on ne sauroit approuver l'auteur, parce qu'on ne sauroit croire qu'il y ait un mari assez sot pour vouloir faire une aussi chère expérience qu'Anselme. Si le cas se présentoit entre un galant et sa dame, passe encore ; mais de mari à femme, il y a quelque chose d'impossible. Quant à la façon de le conter, j'en suis assez satisfait. »

1. Le dernier alinéa avait été passé par le traducteur.

Première partie · XXXVI

ur ces entrefaites, le tavernier, qui étoit à la porte du logis, dit : « Voici venir une bonne troupe d'hôtes, que s'ils s'arrêtent ici, nous chanterons un bon gaudeamus. — Quelles gens est-ce ? dit Cardénio. — Quatre hommes, répondit l'hôte, qui sont montés à la genette, avec des lances et des écus ; ils ont tous des masques noirs, et il y a avec eux une dame habillée de blanc, assise en une selle pour dame, qui a aussi le visage couvert et deux valets de pied. — Sont-ils bien près ? demanda le curé. — Si près, répondit le tavernier, que les voici qui arrivent. » Entendant cela, Dorothée se couvrit le visage, et Cardénio entra en la chambre de don Quichotte, et ils n'avoient quasi pas eu le loisir de ce faire que tous ceux que le tavernier avoit dit entrèrent au logis ; et les quatre cavaliers, qui étoient de fort gentille taille et d'un très bon air, mirent pied à terre et allèrent descendre la dame ; l'un d'eux, la prenant entre ses bras, l'assit en une chaise qui étoit à l'entrée de la chambre où Cardénio s'étoit caché. Durant tout ce temps, ni

elle ni eux ne s'étoient démasqués, ni dit une seule parole ; seulement la femme, en s'asseyant sur la chaise, jeta un profond soupir, et laissa aller ses bras comme une personne malade à qui le cœur manque. Les valets de pied menèrent les chevaux à l'écurie. Le curé, voyant cela, désireux de savoir quelles gens c'étoient qui étoient ainsi habillés et qui ne disoient mot, s'en alla où étoient les valets, et demanda à l'un d'eux ce qu'il désiroit ; celui-ci lui répondit : « Pardieu, Monsieur, je ne vous saurois dire quelles gens ce sont, je sais seulement qu'il y a apparence que ce soient gens de qualité, principalement celui qui a pris entre ses bras cette dame que vous avez vue, et je dis ceci, parce que tous les autres lui portent du respect, et il ne se fait que ce qu'il ordonne et commande. — Et la dame, qui est-ce ? demanda le curé. — Je vous le sais aussi peu dire, répondit le valet, car en tout le chemin je ne lui ai pas vu le visage ; je l'ai bien entendue soupirer bien des fois, et faire des gémissemens, qu'il semble à tout coup qu'elle veuille rendre l'âme ; et ce n'est pas merveille que nous n'en sachions pas davantage que ce que nous avons dit, mon compagnon et moi : il n'y a pas plus de deux jours que nous sommes avec eux, parce que, nous ayant rencontrés en chemin, ils nous ont priés et persuadé de venir avec eux jusqu'en Andalousie, nous promettant de nous en bien payer. — Et n'en avez-vous point ouï nommer aucun ? demanda le curé. — Non certes, répondit le garçon, car ils cheminent tous avec tant de silence que c'est merveille, et on n'entend autre chose entre eux que les soupirs et les sanglots de la pauvre dame, qui nous émeuvent à grande pitié ; et nous ne doutons pas qu'on ne la mène par force en quelque lieu qu'elle aille ; et, suivant ce que l'on peut comprendre par son accoutrement, elle est religieuse, ou bien elle va l'être, ce qui est le plus certain ; et, peut-être à cause que ce n'est pas de sa volonté qu'on

la veut mettre en religion, elle est triste comme il paroît. — Cela pourroit bien être », dit le curé ; et, les laissant là, il s'en retourna où étoit Dorothée, laquelle, ayant ouï soupirer la dame masquée, émue d'une compassion naturelle, s'approcha d'elle et lui dit : « Quel mal sentez-vous, Madame ? Regardez si c'est quelqu'un de ceux que les femmes aient accoutumé de connoître et avoir l'expérience pour les guérir, car, de ma part, je vous offre tout le service que je vous pourrai rendre. » À tout cela, la pauvre affligée ne disoit mot ; et, encore que Dorothée redoublât à lui faire de plus grandes offres, ce néanmoins elle gardoit toujours le silence, jusqu'à ce que le chevalier masqué, de qui le garçon avoit dit au curé que tous les autres lui rendoient obéissance, s'en approcha et dit à Dorothée : « Ne vous fatiguez pas, Madame, à rien offrir à cette femme, car c'est sa coutume de ne savoir gré à personne de chose que l'on fasse pour elle, et ne la sollicitez pas de vous répondre, si vous ne voulez ouïr quelque mensonge de sa bouche. — Jamais je n'en dis, dit à ce moment celle qui jusque-là n'avoit point parlé ; au contraire, pour avoir été si franche et sans aucune ombre de mensonge, je me vois à présent en ce malheur, et je veux que de ceci vous soyez vous-même témoin, attendu que la pure vérité sortie de ma bouche vous rend faux et menteur. »

Cardénio ouït ces discours fort clairement et distinctement, étant si près de celle qui les disoit qu'il n'y avoit que la porte de la chambre de don Quichotte entre deux, et, aussitôt qu'il les entendit, il s'écria, disant : « Oh ! que Dieu me soit en aide, qu'est-ce que j'entends ? quelle voix est-ce là qui est parvenue à mes oreilles ? » À ces cris, la dame tourna la tête, toute troublée, et, ne voyant point celui qui les faisoit, se leva debout et s'en alla pour entrer en la chambre : ce que voyant le chevalier, il la retint sans la laisser avancer d'un pas. Dans ce trouble et cette inquié-

tude, le taffetas dont elle avoit le visage couvert lui tomba et découvrit une beauté incomparable et un visage miraculeux, encore que pâle et chagrin, parce qu'elle tournoit les yeux de tous côtés, et par tous les endroits où sa vue pouvoit atteindre, avec tant de passion qu'elle sembloit une personne sans jugement, tous signes qui, sans en connoître le motif, causèrent une grande pitié à Dorothée et à tous ceux qui la regardoient.

Le chevalier la tenoit bien fortement empoignée par les épaules ; et, parce qu'il étoit si fort empêché à la tenir, il ne put relever son masque qui lui tomboit, comme en effet il lui tomba tout à fait ; et Dorothée, laquelle tenoit la dame embrassée, levant les yeux, vit que celui qui la tenoit ainsi serrée étoit son époux don Fernand, lequel elle n'eut pas sitôt connu que, jetant du fond de ses entrailles un long et triste hélas, elle se laissa aller à la renverse toute pâmée ; et, si le barbier ne se fût trouvé là, qui la retint entre ses bras, elle fût tombée par terre. Le curé y accourut incontinent lui ôter le voile pour lui jeter de l'eau au visage, et, comme il la découvrit, don Fernand la reconnut qui étoit celui qui tenoit l'autre embrassée, et demeura comme mort en la voyant ; mais non pas que pour cela il laissât de tenir Lucinde, qui étoit celle qui tâchoit de s'échapper de ses bras, et qui avoit reconnu Cardénio au soupir qu'il avoit jeté, et lui l'avoit aussi reconnue. Cardénio ouït aussi cet hélas qu'avoit proféré Dorothée lorsqu'elle tomba pâmée ; et, croyant que ce fût sa Lucinde, il sortit de la chambre tout effrayé, et le premier qu'il vit fut don Fernand, qui tenoit Lucinde embrassée. Don Fernand connut aussi incontinent Cardénio ; et tous trois, Lucinde, Cardénio et Dorothée, demeurèrent muets et en suspens, quasi sans savoir ce qui leur étoit arrivé. Ils se taisoient et se regardoient tous ; Dorothée regardoit don Fernand, don Fernand Cardénio, Cardénio

Lucinde, et Lucinde Cardénio. Mais le premier qui rompit ce silence, ce fut Lucinde, laquelle parla à don Fernand en cette manière : « Laissez-moi, Seigneur don Fernand, je vous supplie par ce que vous vous devez à vous-même, puisque pour autre motif vous ne le voulez faire ; laissez-moi approcher du mur dont je suis le lierre, et à l'appui duquel vos importunités, vos menaces, vos promesses ni vos présens ne m'ont pu dérober. Considérez comment le Ciel, par des voies inusitées et qui nous étoient cachées, m'a fait retrouver mon vrai époux ; vous savez déjà par mille expériences qui nous ont cher coûté que la mort seule eût pu l'effacer de ma mémoire : que donc tels et si clairs avis suffisent à changer votre amour en rage, puisque vous ne pouvez faire autre chose, et l'affection en dépit, et mettez fin à ma vie : car, pourvu que je la rende en la présence de mon bon époux, je la tiendrai pour bien employée ; et peut-être qu'avec ma mort il demeurera satisfait de la foi que je lui aurai gardée jusqu'au dernier point de ma vie. »

Sur ces entrefaites, Dorothée étoit revenue à soi, et avoit entendu toutes les raisons que Lucinde avoit dites, par lesquelles elle vint à connoître qui elle étoit ; et, voyant que don Fernand ne l'avoit pas encore laissée aller d'entre ses bras, et qu'il ne répondoit point à ses raisons, avec les plus grands efforts elle se leva, et s'en alla mettre à ses genoux, et, répandant une grande quantité de belles et pitoyables larmes, lui commença à parler en cette manière : « Monseigneur, si ce n'est que les rayons de ce soleil que tu tiens là éclipsé entre tes bras t'empêchent et offusquent ceux de tes yeux, tu te serois déjà aperçu que celle qui est agenouillée à tes pieds est la malheureuse et, tant que tu le voudras, infortunée Dorothée. Je suis cette humble fille des champs que, par ta bonté, ou bien pour ton plaisir, tu as voulu élever à ce haut

degré d'honneur de se pouvoir appeler tienne. Je suis celle qui, étant enfermée dans les limites de l'honnêteté, passoit une vie contente, jusqu'à ce qu'aux cris de tes importunités, et en apparence justes et amoureux sentimens, elle ouvrit les portes de sa retenue et te livra les clefs de sa liberté ; présent aussi mal reconnu par toi que le démontre clairement la force qui me contraint de me trouver au lieu où tu me rencontres et de te voir de la manière dont je te vois. Mais, ce nonobstant, je ne voudrois pas qu'il te vînt en l'imagination de penser que je sois ici venue au détriment de mon honneur, n'y ayant été conduite que par la douleur et le ressentiment de me voir oubliée de toi. Tu as voulu que je fusse à toi, et l'as désiré de telle façon qu'encore que tu ne le veuilles plus à présent, il ne sera pas possible que tu laisses d'être mien. Considère, Monseigneur, que l'incomparable amitié que je te porte peut être une assez grande compensation de la beauté et de la noblesse de celle pour qui tu m'abandonnes. Tu ne peux être à la belle Lucinde, puisque tu es à moi, ni elle ne peut être à toi, parce qu'elle est à Cardénio ; et il sera plus facile, si tu le considères, de ramener ta volonté à aimer celle qui t'adore que d'acheminer celle qui t'abhorre à ce qu'elle te veuille du bien. Tu as sollicité ma foiblesse, tu as prié ma chasteté, tu n'as pas ignoré ma qualité, tu sais bien par quel moyen je me suis livrée à ta volonté, tu n'as point de sujet de te plaindre d'avoir été trompé. Et s'il en est ainsi, comme il est en effet, et que tu sois autant chrétien comme chevalier, pourquoi cherches-tu tant de détours pour me rendre aussi heureuse à la fin que tu l'as fait au commencement ? Et si tu ne m'aimes point telle que je suis, moi qui suis ta légitime épouse, au moins aime-moi et me reçois pour ton esclave : car, pourvu que je sois en ton pouvoir, je m'estimerai heureuse et bien fortunée. Ne permets pas, en me laissant et m'aban-

donnant, que l'on fasse des assemblées à mon déshonneur ; ne sois point cause d'affliger ainsi la vieillesse de mes père et mère, puisque les loyaux services que, comme bons vassaux, ils ont toujours rendus aux tiens ne l'ont pas mérité. Et, si tu penses avilir ton sang en le mêlant au mien, prends garde qu'il y a fort peu ou peut-être point de noblesse au monde qui n'ait passé par le même chemin, et que celle qui se reçoit des femmes n'est pas ce qui importe dans les maisons et successions illustres ; et ce d'autant plus que la vraie noblesse consiste en la vertu, et, si elle te manque en me déniant ce que si justement tu me dois, j'aurai plus d'avantage en la noblesse que non pas toi. Enfin, Seigneur, ce que je te dis pour conclusion est, que tu le veuilles ou ne le veuilles pas, je suis ton épouse : tes paroles, qui ne sont ni ne doivent être menteuses, en sont témoins, si c'est que tu te prises de ce pourquoi tu me méprises. Témoin en sera la signature que tu as faite, témoin en sera le Ciel que tu pris à garant de ce que tu promettois ; et, quand tout cela défaudroit, ta propre conscience ne manqueroit pas de crier tacitement au milieu de tes allégresses, en prenant le parti, et défendant cette vérité que je t'ai dite, et troublant tes meilleurs plaisirs et contentemens. »

L'affligée Dorothée proféra toutes ces raisons et plusieurs autres avec tant de sentiment et de larmes que ceux mêmes qui accompagnoient don Fernand, et tous ceux qui étoient là présens, versoient des larmes avec elle. Don Fernand l'écouta sans lui répliquer une seule parole, jusqu'à ce qu'elle eût mis fin à ses discours et donné commencement à tant de sanglots et de soupirs que le cœur qui ne se fût attendri, voyant tant de démonstrations de douleur, eût bien été de bronze. Lucinde la regardoit, non moins affligée de sa peine qu'étonnée de sa grande discrétion et beauté, et, encore qu'elle eût bien voulu s'approcher d'elle et

lui dire quelques paroles de consolation, don Fernand, qui la tenoit serrée entre ses bras, ne le lui permettoit pas ; lequel, plein de confusion et d'étonnement, au bout d'un bon espace de temps qu'il eut attentivement regardé Dorothée, ouvrit les bras, et, laissant Lucinde libre, dit : « Tu as vaincu, belle Dorothée, tu as gagné la victoire, car il n'est pas possible d'avoir le courage de nier tant de vérités ensemble. » À cause de la défaillance que Lucinde avoit eue, ainsi que don Fernand la lâcha, elle s'en alloit tomber par terre ; mais Cardénio, se trouvant près de là, parce qu'il s'étoit mis derrière don Fernand, afin qu'il ne le connût pas, ayant abjuré toute crainte et s'aventurant à tout hasard, accourut soutenir Lucinde, et, la prenant entre ses bras, lui dit : « S'il plaît au Ciel pitoyable, s'il veut que tu reçoives quelque repos, ma loyale, courageuse et belle dame, je crois que tu ne l'auras nulle part plus assuré qu'entre ces bras qui à présent te reçoivent, et qui autrefois t'ont reçue, lorsque la fortune voulut que je pusse t'appeler mienne. » À ces paroles, Lucinde jeta les yeux sur Cardénio, et, ayant commencé à le reconnoître premièrement à la voix, et s'assurant par la vue que c'étoit bien lui, étant quasi hors de sens et sans avoir égard à aucun respect humain, lui jeta les bras au cou, et, joignant sa face à celle de Cardénio, elle lui dit : « C'est vous, mon cher Seigneur, qui êtes le vrai maître de cette captive à vous, quoi que la contraire fortune y oppose, et quelques menaces que l'on puisse faire à cette vie, qui s'entretient de la vôtre. » Ce fut là un étrange spectacle pour don Fernand et pour tous les assistans s'ébahissant d'un événement si extraordinaire. Il sembla à Dorothée que don Fernand avoit changé de couleur, et qu'il faisoit mine de se vouloir venger de Cardénio, parce qu'elle le vit comme porter la main à son épée, et, tout aussitôt qu'elle le pensa, d'une promptitude inouïe, elle

lui alla embrasser les genoux, les lui baisant et tenant si serrés qu'elle ne le laissoit point bouger, et, sans donner aucune trêve à ses larmes, lui disoit : « Qu'est-ce que tu penses faire, mon unique refuge, en cette rencontre si inopinée ? Tu as ton épouse à tes pieds, et celle que tu veux qui le soit est entre les bras de son mari : regarde s'il te sera bienséant ou s'il te sera possible de défaire ce que le Ciel a fait, ou bien s'il te conviendra de vouloir élever et égaler à toi-même celle qui, ayant méprisé tout risque, confirmée en sa vérité et fermeté, tient devant tes yeux les siens pleins d'amour et fixés sur le visage et la poitrine de son vrai époux. Pour Dieu, je te prie et te supplie pour toi-même que cet avertissement non seulement n'augmente point ta colère, mais plutôt qu'il la diminue de telle sorte qu'avec tranquillité et repos tu consentes que ces deux amans en jouissent sans aucun empêchement de ta part tout le temps que le Ciel le leur voudra permettre, et tu montreras en cela la générosité de ton illustre et noble cœur, et le monde verra que la raison a plus de force avec toi que la passion. »

Cependant que Dorothée disoit ceci, encore que Cardénio tînt Lucinde embrassée, il n'ôtoit pas pourtant les yeux de dessus don Fernand, résolu, s'il le voyoit faire quelque mouvement qui fût à son préjudice, qu'il tâcheroit de se défendre et de repousser du mieux qu'il pourroit tous ceux qui feroient mine de le vouloir attaquer, encore qu'il lui en dût coûter la vie ; mais sur cela les amis de don Fernand survinrent, et aussi le curé et le barbier, qui avoient été présens à tout, sans que manquât même le bon Sancho Pança, et tous se mirent autour de don Fernand, le suppliant qu'il lui plût de considérer les larmes de Dorothée, et qu'étant vrai, comme sans doute ils le croyoient, tout ce qu'elle avoit dit en son discours, il ne voulût pas permettre qu'elle fût trompée

dans ses tant justes espérances. Qu'il considérât que ce n'étoit point par hasard, comme il sembloit, mais par une particulière providence du Ciel, qu'ils s'étoient tous rencontrés en un lieu où ils y pensoient le moins ; et qu'il prît bien garde, dit le curé, que la mort seule pouvoit séparer Lucinde de Cardénio, et, encore qu'ils fussent divisés par le fil de quelque tranchante épée, ils tiendroient leur mort pour très heureuse ; et qu'aux cas irrémédiables c'étoit une grande sagesse, en se forçant et se surmontant soi-même, de montrer un cœur généreux et de permettre que, de sa volonté seule, eux deux jouissent du bien que le Ciel leur avoit déjà concédé ; et qu'aussi il jetât les yeux sur la beauté de Dorothée, et vît que peu ou nulle ne se pouvoient égaler à elle, combien moins la surpasser, et qu'il joignît à sa beauté son humilité et l'amour extrême qu'elle lui portoit, et surtout qu'il prît garde que, s'il faisoit cas d'être chevalier et chrétien, il ne pouvoit faire autre chose que d'accomplir la parole qu'il lui avoit donnée, et qu'en l'accomplissant il feroit son devoir envers Dieu, et satisferoit aux personnes honnêtes, lesquelles savent et connoissent que c'est une prérogative de la beauté, encore qu'elle soit en un sujet fort bas, pourvu qu'elle soit accompagnée de l'honnêteté, de se pouvoir élever et égaler à quelque hauteur que ce soit, sans note de diminution ni détriment de celui qui l'élève et l'égale à soi-même, et, quand les fortes lois du contentement et du plaisir s'accomplissent, pourvu qu'il n'y ait point d'intervention du péché, celui qui les suit n'en doit point être blâmé. En effet, ils ajoutèrent tous à ces raisons tant d'autres et telles que le cœur généreux de don Fernand enfin, comme alimenté d'un sang illustre, s'amollit et se laissa vaincre par la vérité, laquelle il n'eût pu dénier, encore qu'il l'eût voulu ; et le signe qu'il donna de s'être soumis au bon conseil qu'on lui avoit insinué fut qu'il se baissa et

embrassa Dorothée, lui disant : « Levez-vous, Madame, car il n'est pas raisonnable que celle qui est en mon âme soit agenouillée à mes pieds ; et, si jusques ici je n'ai pas fait démonstration de ce que je dis, ç'a été peut-être par ordre du Ciel, afin que, voyant en vous la foi avec laquelle vous m'aimez, je vous sache estimer autant que vous le méritez. Ce dont je vous prie est que vous ne me reprochiez point le mauvais terme dont j'ai usé et de m'être tant oublié : car la même occasion qui m'a mû et forcé de vous accepter pour mienne, celle-là même me poussa à tâcher de n'être pas à vous ; et que cela soit vrai, tournez-vous et contemplez les yeux de Lucinde déjà contente, et vous trouverez en eux l'excuse de toutes mes fautes ; et, puisqu'elle a trouvé et obtenu ce qu'elle désiroit, et que j'ai rencontré en vous ce qu'il me faut, qu'elle vive assurée et contente de longues et heureuses années avec son Cardénio : car, de mon côté, je prierai Dieu les genoux en terre qu'il me fasse la grâce de les passer avec ma Dorothée » ; et, en disant cela, il se mit derechef à l'embrasser, et à joindre sa face à la sienne avec tant de tendresse qu'il lui fut nécessaire de prendre garde que ses larmes n'achevassent de donner des signes indubitables de son amour et de sa repentance. Il n'en fut pas de même pour le regard de Lucinde et de Cardénio, et aussi de quasi tous ceux qui étoient là présens, parce qu'ils commencèrent à en répandre tant et en si grande abondance, les uns de leur propre contentement et les autres de celui d'autrui, qu'il sembloit véritablement qu'il leur fût arrivé à tous quelque grand et malheureux accident. Jusqu'à Sancho Pança même qui pleuroit, encore que depuis il dit que ce n'étoit que pour ce qu'il voyoit bien que Dorothée n'étoit pas la reine Micomicona, de laquelle il espéroit recevoir tant de faveurs.

Avec ces pleurs l'étonnement dura quelque temps chez tous ; mais bientôt après Cardénio et Lucinde s'allèrent mettre à genoux devant don Fernand, lui rendant grâces de la faveur qu'il leur avoit faite, avec de si courtoises paroles qu'il ne savoit que leur répondre ; et ainsi il les releva et embrassa avec de grandes démonstrations d'amour et de courtoisie. Il demanda aussi à Dorothée comment elle étoit venue en ce lieu-là, si loin de son pays. Elle lui fit en peu de paroles et discrètes le récit de tout ce qu'elle avoit déjà conté à Cardénio, à quoi don Fernand prit tant de plaisir, et ceux aussi qui étoient avec lui, qu'ils eussent voulu que le discours eût duré davantage, tant Dorothée racontoit de bonne grâce ses mésaventures ; et, comme elle eut achevé, don Fernand dit ce qui lui étoit arrivé à la ville après qu'il eut trouvé dans le sein de Lucinde le papier par lequel elle déclaroit qu'elle étoit l'épouse de Cardénio et ne pouvoit être la sienne ; il dit comment il l'avoit voulu tuer, et qu'il l'eût fait si ses père et mère ne l'en eussent empêché ; et qu'il étoit ainsi sorti de la maison indigné, furieux, étant délibéré de se venger d'elle avec plus de facilité, et que le lendemain il avoit appris que Lucinde s'étoit échappée de la maison de son père, sans que personne sût dire où elle étoit allée ; et qu'enfin, au bout de quelques mois, il avoit appris qu'elle étoit en un monastère en volonté d'y demeurer toute sa vie, au cas qu'elle ne pût la passer avec Cardénio, et que, dès qu'il le sut, ayant pris pour assistance ces trois cavaliers, il étoit allé au lieu où elle étoit ; mais il ne lui avoit pas voulu parler, craignant que, si on savoit qu'il fût là, on ne mît au monastère une garde plus nombreuse. Tellement qu'attendant le jour que la grande porte fût ouverte, il avoit laissé deux des siens à la garde d'icelle, et lui étoit entré avec l'autre au monastère pour chercher Lucinde, qu'ils avoient trouvée au cloître parlant avec une religieuse, et,

l'ayant enlevée de là sans lui donner loisir de faire autre chose, ils s'en étoient venus avec elle en un lieu où ils s'étoient accommodés de ce dont ils avoient besoin pour la conduire. Ce qu'ils avoient bien pu faire tout à leur aise, parce que le monastère étoit dans la campagne, assez loin de la ville. Il dit encore que, sitôt que Lucinde s'étoit vue en son pouvoir, elle avoit perdu tout sentiment et, après qu'elle étoit revenue à elle, n'avoit fait autre chose que pleurer et soupirer sans dire une seule parole, et qu'ainsi accompagnés de silence et de larmes ils étoient arrivés en cette taverne, et que pour lui c'étoit être arrivé au Ciel, là où trouvent leur fin toutes les infortunes de la terre.

1. Monté à la genette, c'est-à-dire sur une selle haute, avec des étriers très courts. On ne voit pas bien l'étymologie de cette expression. On appelait genette une sorte de mors de cheval à la turque. D'un autre côté, on donne le nom de genet à un petit cheval espagnol bien proportionné, et le mot espagnol ginete signifie un cavalier armé à la légère. C'est, ou jamais, le cas de dire :

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Première partie · XXXVII

ancho écoutoit tout ceci, et n'en avoit pas peu de douleur en son âme, voyant que les espérances qu'il avoit de quelque grande dignité s'évanouissoient et s'en alloient en fumée, et que la belle princesse Micomicona s'étoit convertie en Dorothée, et le géant en don Fernand, et que cependant son maître dormoit bien à son aise, sans se soucier de tout ce qui étoit arrivé. Dorothée ne se pouvoit tenir sûre que le bien qu'elle possédoit ne fût pas un

songe. Cardénio avoit la même pensée, et celle de Lucinde étoit aussi semblable. Don Fernand rendoit grâces au Ciel de la faveur qu'il en avoit reçue, et de l'avoir tiré de ce labyrinthe si inextricable, où il avoit été si près de perdre non seulement sa réputation, mais aussi son âme ; et finalement tous ceux qui étoient en la taverne se trouvoient fort contens et joyeux du bon succès qu'avoient eu ces affaires tant emmêlées et désespérées. Le curé, comme une personne sage, mettoit tout à son point, et félicitoit un chacun du bien qui lui étoit arrivé ; mais celle qui montroit le plus de contentement étoit l'hôtesse, à cause de la promesse que Cardénio et le curé lui avoient faite de lui payer tout le dommage et intérêt qu'elle avoit reçus à l'occasion de don Quichotte.

Le pauvre Sancho seul, comme nous avons dit, étoit l'affligé, le triste et le malheureux, et ainsi, avec une mine mélancolique, il entra où étoit son maître qui se venoit d'éveiller, et lui dit : « Vous pouvez bien, Seigneur chevalier de la Triste-Figure, dormir tant qu'il vous plaira, et sans souci de tuer aucun géant, ni de remettre la princesse en son royaume, car tout est déjà fait et conclu. — Je le crois bien, répondit don Quichotte, parce que j'ai eu la plus cruelle et fière bataille avec le géant que je pense avoir en jour de ma vie ; et d'un revers, v'lan, je lui ai abattu la tête, et il en est sorti du sang en telle abondance que les ruisseaux en couroient par terre comme si c'eût été de l'eau. — Comme si c'eût été du vin rouge, auroit pu mieux dire votre Grâce, répondit Sancho, parce que je veux qu'elle sache, si elle ne le sait, que le géant qui est mort est une outre percée, et le sang ce sont six mesures de vin rouge qu'il avoit en son ventre ; et la tête que vous avez coupée est la putain qui m'a fait, que le diable puisse tout emporter ! — Et qu'est-ce que tu dis, fou ? répliqua don Quichotte, es-tu en ton bon sens ? — Que votre Grâce se lève, dit Sancho, et elle

verra le beau ménage qu'elle a fait, et ce qu'il nous faudra payer ; elle verra aussi la reine convertie en une simple dame appelée Dorothée, avec d'autres événemens, que si elle y prend garde et qu'elle les puisse entendre, elle en sera émerveillée. — Je ne m'émerveillerois de rien qui soit, répliqua don Quichotte, car, s'il t'en souvient bien, l'autre fois que nous fûmes ici, je te dis que tout ce qui y arrivoit étoit chose d'enchantement, et il n'y auroit guère à faire que ce ne fût à cette heure de même. — Je le croirois aussi, répondit Sancho, si mon bernement eût été de même livrée, mais il ne l'étoit pas, car il fut réellement et de fait ; et je vis que le tavernier qui est ici présent tenoit un des bouts de la couverture, et m'envoyoit au ciel fort plaisamment et gaillardement, avec autant de risée que de force ; et là où il advient que l'on connoît les personnes, je tiens pour moi, encore que je sois simple et pauvre pécheur, qu'il n'y a point d'enchantement, mais très bien de bonnes moulures et froissemens de côtes et beaucoup de mésaventures. — Eh bien ! Dieu y remédiera, dit don Quichotte, donne-moi mes habits, que je sorte, car je veux voir les événemens et transformations que tu dis. »

Sancho lui donna ses habillemens, et, pendant qu'il se vêtoit, le curé conta à don Fernand et aux autres qui étoient là les folies de don Quichotte, et l'artifice dont ils avoient usé pour le tirer de la Roche Pauvre, où il s'imaginoit être à cause des dédains de sa maîtresse. Il leur conta de même quasi toutes les aventures que Sancho leur avoit dites, dont ils s'émerveillèrent et en rirent très bien, car il leur sembla, comme ce l'étoit pour tout le monde, la plus étrange espèce de folie qui eût pu entrer en un esprit dérangé. Le curé dit, de plus, que, puisque l'heureuse issue de M Dorothée empêchoit de passer outre en leur dessein, il étoit nécessaire d'en inventer et trouver un autre pour le pouvoir emmener et

conduire en son pays. Cardénio s'offrit à poursuivre ce qui étoit commencé, et que Lucinde feroit et représenteroit suffisamment la personne de Dorothée : « Non, non, dit don Fernand, il n'en sera pas ainsi, car je veux que Dorothée poursuive son stratagème, et, pourvu qu'il n'y ait guère loin d'ici à la demeure de ce bon chevalier, je serai bien aise que l'on tâche de le guérir. — Il n'y a pas plus de deux journées d'ici, dit le curé. — Bien, dit don Fernand, encore qu'il y en eût davantage, je prendrois plaisir à les faire, afin d'achever une si bonne œuvre. »

Sur cela, don Quichotte sortit armé et équipé de tout son attirail, avec l'armet de Mambrin en tête tout arraché et bossué, rondache au bras et appuyé à son tronc ou grosse lance. L'étrange présence de don Quichotte donna de l'étonnement à don Fernand et aux autres, voyant son visage long d'une demi-lieue de chemin, sec et jaune, le joli assortiment de ses armes et sa grave contenance ; ils se tinrent tout cois, attendant ce qu'il diroit, et lui, avec beaucoup de gravité et de calme, ayant jeté les yeux sur la belle Dorothée, parla en cette manière :

« Je suis informé, belle Dame, par ce mien écuyer que votre Grandeur s'est anéantie, et que votre être s'est défait, parce que, de reine et grande dame que vous étiez d'ordinaire, vous êtes devenue simple damoiselle. Si cela s'est fait par l'ordonnance du roi négromancien votre père, dans la crainte que je ne vous pusse donner l'aide due et nécessaire, je dis qu'il ne savoit ni ne sait la moitié de son service, et qu'il étoit fort peu versé ès histoires de chevalerie, parce que, s'il les eût lues et feuilletées avec attention, et aussi à loisir que moi, il eût trouvé à chaque pas comme autant d'autres chevaliers moins fameux que moi avoient mis fin à des aventures bien plus difficiles, puisque ce n'est pas grand'chose de

tuer un giganteau, quelque furieux et arrogant qu'il soit : car il n'y a pas longtemps que je me suis vu avec lui, et... Mais je ne veux rien dire, afin qu'on ne me dise pas que je mens ; mais le temps, qui découvre toutes choses, le dira lorsque moins nous y penserons. — Vous vous êtes vu avec deux outres, et non pas avec un géant », dit alors le tavernier, à qui don Fernand commanda de se taire et de n'interrompre en aucune façon le discours de don Quichotte, lequel continua ainsi : « Je dis enfin, haute et déshéritée Dame, que si, pour la raison que j'ai dite, votre père a fait cette métamorphose en votre personne, que vous ne lui laissiez point d'empire sur vous, parce qu'il n'y a aucun péril au monde au travers duquel mon épée n'ouvre un chemin, et, jetant par terre la tête de votre ennemi, je mettrai dans peu de jours la couronne sur la vôtre. »

Don Quichotte n'en dit pas davantage, et il attendit que la princesse lui répondît ; et, comme elle savoit déjà la résolution de don Fernand de continuer la tromperie jusqu'à ce qu'on eût ramené don Quichotte en son pays, elle lui repartit avec beaucoup d'aisance, de grâce et de gravité : « Quiconque vous a dit, valeureux chevalier de la Triste-Figure, que je m'étois changée et que j'avois perdu mon premier être, ne vous a pas dit la vérité, parce que je suis celle-là même que j'étois hier : il est bien vrai que certains accidens qui me sont arrivés et qui m'ont causé la meilleure fortune que j'eusse su désirer ont apporté quelque changement en ma personne ; mais, pour tout cela, je ne laisse pas d'être la même que j'étois auparavant, et d'avoir la même intention que j'ai toujours eue de me servir de la valeur de votre valeureux et invincible bras. Tellement que, Monsieur, je vous prie que votre bonté rende l'honneur au père qui m'a engendrée, et le tienne pour un homme prudent et bien avisé, puisque par sa science il a

trouvé un chemin si facile et si vrai pour remédier à ma disgrâce, que je crois que, si ce n'eût été vous, jamais je n'eusse rencontré le bonheur que j'ai, et je dis ceci avec autant de vérité, comme en sont bons témoins la plupart de ces messieurs qui sont ici présens : ce qui reste à faire est que demain nous nous mettions en chemin, parce qu'aujourd'hui nous ne pourrions pas faire grande journée, et le surplus de la bonne issue que j'espère, je le remets à Dieu et à la valeur de votre courage. »

Voilà ce que dit la charmante Dorothée, ce qu'ayant ouï don Quichotte, il se retourna devers Sancho, et avec montre de grande colère lui dit : « Maintenant je te dis, l'ami Sancho, que tu es le plus grand coquin qu'il y ait en Espagne : dis-moi, larron vagabond, ne viens-tu pas tout à cette heure de me dire que cette princesse s'étoit changée en une damoiselle qui s'appeloit Dorothée, et que la tête que j'entends avoir tranchée à un géant étoit la putain qui t'a enfanté, avec d'autres rêveries qui m'ont mis en la plus grande confusion que j'aie été en jour de ma vie ? Par la mort (et il regarda le ciel en serrant les dents) j'aurois le courage de faire un tel carnage de toi que tu servirois d'exemple à tout autant de menteurs écuyers de chevaliers errans qu'il y aura dorénavant dans le monde. — Ne vous fâchez pas, Monsieur, répondit Sancho : car il se pourroit bien faire que je me fusse trompé en ce qui touche le changement de M la princesse de Micomicona ; mais en ce qui concerne la tête du géant, ou du moins le percement des outres, et en ce que le sang est du vin rouge, vive Dieu ! je ne m'y trompe point, car ils sont là tout percés au chevet de votre lit, et le vin rouge a fait de la chambre un étang, et vous le verrez quand ce sera au faire et au prendre, je veux dire que vous le verrez quand monsieur notre hôte vous demandera réparation de tout le dommage que vous lui avez fait. Du reste, que madame

la reine soit en l'état où elle étoit, je m'en réjouis extrêmement, parce qu'il m'en revient ma part comme au fils du voisin. — Or, je te dis, Sancho, répliqua don Quichotte, que tu es un sot ; pardonne-moi, et c'est assez. — Il suffit, dit don Fernand, et n'en parlons plus ; et, puisque madame la princesse veut que l'on se mette en route ce matin, parce qu'il est déjà tard, ainsi soit, et ce soir nous le pourrons passer en bonne causerie jusqu'au jour, lequel étant venu, nous ferons compagnie au seigneur don Quichotte, parce que nous voulons être témoins des valeureux et incomparables exploits qu'il fera dans le cours de cette grande entreprise dont il s'est chargé. — C'est moi qui vous servirai et vous accompagnerai, répondit don Quichotte, et je vous rends grâces de la faveur que vous me faites, et de la bonne opinion que vous avez de moi, et que je tâcherai de justifier, ou bien il m'en coûtera la vie, et encore plus, s'il m'en peut coûter plus. »

Il se passa plusieurs paroles de courtoisie et plusieurs offres respectivement entre don Quichotte et don Fernand ; mais à tout cela imposa silence un passager qui en ce moment entra en la taverne, lequel, à son habit, montroit être chrétien nouvellement venu de la terre des Maures, parce qu'il étoit vêtu d'une casaque de drap bleu, avec les pans courts, des demi-manches, et sans col ; ses chausses étoient aussi de toile bleue, avec un bonnet de même couleur, des brodequins de couleur de datte, et un cimeterre mauresque pendu à un baudrier qu'il portoit en écharpe. Il entra aussitôt après lui une femme habillée à la mauresque et montée sur un âne, ayant la face couverte d'un couvre-chef ou voile qu'elle portoit à la tête ; elle avoit un petit bonnet de brocart, et étoit vêtue d'une ample robe arabe qui la couvroit depuis les épaules jusques aux pieds. Pour lui, c'étoit un homme robuste et de belle taille, âgé d'un peu plus de quarante ans, légèrement

brun de visage, des moustaches longues et la barbe bien faite ; enfin il se montroit tel en son extérieur que, s'il eût été bien habillé, on l'eût pris pour une personne de qualité et bien née. En entrant il demanda un appartement, et, comme on lui dit qu'il n'y en avoit point en l'hôtellerie, il en sembla fort contrarié, et, s'approchant de celle qui à son habit sembloit être une Maure, il la prit dans ses bras pour la descendre de dessus l'âne. Lucinde, Dorothée, la tavernière, sa fille et Maritorne, attirées par cette nouvelle façon d'habits qu'elles n'avoient jamais vue, se mirent autour de la Mauresque, et Dorothée, qui toujours fut gracieuse, courtoise et discrète, lui étant avis que tant elle comme celui qui la menoit se plaignoient pour le défaut d'un appartement, lui dit : « Ne vous faites point de peine, Madame, de l'incommodité et du défaut de bien-être qu'il y a ici, car c'est le propre des tavernes de n'y trouver jamais quoi que ce soit ; ce nonobstant, s'il vous plaît de loger avec nous (en montrant Lucinde), peut-être aurez-vous trouvé en tout votre voyage des gîtes qui ne valent pas celui-ci. » La Mauresque ne répondit rien à cela, ni ne fit autre chose que se lever d'où elle s'étoit assise, et, ayant mis ses deux mains en croix sur son estomac, inclinant la tête en bas, plia tout son corps en signe qu'elle la remercioit. Ils imaginèrent, à son silence, que sans aucun doute elle devoit être Maure et qu'elle ne savoit point parler le langage chrétien. Sur ce, le captif arriva, lequel avoit été jusqu'alors occupé d'autre chose, et, voyant toutes ces femmes autour de celle qu'il avoit amenée, et qu'elle ne répondoit rien à tout ce qu'elles lui disoient, leur dit : « Mesdames, cette jeune fille entend à peine ma langue et n'en sait point parler d'autre que celle de son pays : c'est pourquoi elle ne vous a rien répondu, ni ne répond à ce qu'on lui a demandé. — On ne lui demande autre chose, répondit Lucinde, que de lui offrir notre compagnie

pour cette nuit, avec une partie du lieu où nous nous accommoderons, et où on lui fera tel traitement que la commodité le permettra, avec la même bonne volonté qui oblige à servir tous les étrangers qui en ont besoin, et principalement quand c'est à une femme que se rend le service. — Je vous baise les mains, Madame, pour elle et pour moi, répondit le captif, et estime grandement et à son prix la faveur que vous nous offrez, car, en telle occasion et de telles personnes que le montre votre air, on reconnoît bien qu'elle est fort grande. — Dites-moi, Monsieur, dit Dorothée, cette dame est-elle chrétienne ou Maure, parce que l'habit et le silence nous font penser qu'elle est ce que nous ne voudrions pas qu'elle fût. — Elle est Maure à l'habit et au corps, mais elle est fort bonne chrétienne en l'âme, parce qu'elle a un très grand désir de l'être. — Ainsi elle n'est pas baptisée ? répliqua Lucinde. — Il n'y a pas encore eu possibilité de le faire, répondit le captif, depuis qu'elle est sortie d'Alger, sa patrie, et elle ne s'est vue jusqu'à présent en aucun péril de mort si proche qui nous eût obligés à la baptiser devant qu'elle sût premièrement toutes les cérémonies que notre mère la sainte Église commande ; mais Dieu nous fera la grâce que bientôt on la baptise ainsi qu'il convient à une personne de sa qualité, qui est beaucoup plus que ne le montrent son habit et le mien. »

Ces raisons firent désirer à tous ceux qui l'écoutoient de savoir qui étoient la Mauresque et le captif ; mais personne ne le lui voulut demander pour lors, voyant qu'il étoit plutôt temps de les laisser prendre du repos que de s'enquérir de leur existence passée. Dorothée la prit par la main et la fit asseoir auprès d'elle, la priant d'ôter son voile. Elle regarda le captif, comme si elle lui eût demandé ce qu'ils disoient, et ce qu'elle feroit. Il lui dit en langue arabesque qu'ils lui demandoient d'ôter son voile, et l'engagea à

le faire, si bien qu'elle l'ôta, et découvrit un visage si beau que Dorothée la tint pour plus belle que Lucinde, et Lucinde pour plus belle que Dorothée, et tous les assistans connurent que, s'il y en avoit aucun qui se pût égaler à la beauté des deux, c'étoit la Mauresque, et même il y en eut quelques-uns qui lui donnèrent de l'avantage en quelque chose. Et, comme ainsi soit que la beauté a une prérogative et une grâce de concilier les âmes et d'attirer les volontés, ils se soumirent incontinent tous au désir de servir et caresser la belle Mauresque. Don Fernand demanda au captif comment elle s'appeloit, et il lui répondit qu'elle avoit nom Lella Zoraïda ; mais, dès qu'elle l'ouït, elle comprit ce qu'on avoit demandé au chrétien, et dit vitement, toute fâchée, et néanmoins de bonne grâce : « Non, pas Zoraïda, Marie, Marie », donnant à entendre qu'elle s'appeloit Marie, et non pas Zoraïda. Ces paroles et la grande affection avec laquelle la Mauresque les dit firent répandre plus d'une larme à quelques-uns de ceux qui l'écoutèrent, et principalement aux femmes, qui de leur naturel sont tendres et compatissantes. Lucinde l'embrassa avec beaucoup d'amitié, lui disant : « Oui, oui, Marie, Marie », à quoi la Mauresque répondit : « Oui, oui, Marie, Zoraïda macange », qui veut dire : non.

Cependant la nuit venoit, et, suivant l'ordre de ceux qui étoient de la suite de don Fernand, l'hôte avoit soigneusement apprêté à souper du mieux qu'il avoit pu. L'heure étant venue, ils s'assirent tous à une longue table comme d'un réfectoire, parce qu'il n'y en avoit point de ronde ni de carrée en la taverne, et donnèrent le haut bout et principal siège à don Quichotte, encore qu'il le refusât ; mais il voulut que la princesse Micomicona fût assise à son côté, puisqu'elle étoit sous sa garde ; ensuite Lucinde et Zoraïde s'assirent, et vis-à-vis d'elle don Fernand et Cardénio,

puis après le captif et les autres cavaliers, et à côté des dames se mirent le curé et le barbier. Ils soupèrent avec beaucoup de contentement, lequel s'accrut encore davantage, voyant que don Quichotte, laissant le manger, mû d'un esprit pareil à celui qui le poussa à tant parler lorsqu'il soupa avec les chevriers, se prit à dire :

« Véritablement, Messieurs, si on le considère bien, ceux qui font profession de l'ordre de la chevalerie errante voient de grandes et étranges choses ; qu'ainsi ne soit, quel homme y aura-t-il au monde, qui, entrant à cette heure par la porte de ce château, et nous voyant de la sorte que nous sommes, juge et croie que nous soyons ce que nous sommes ? Qui pourra dire que cette dame qui est ici à côté de moi est cette grande reine que nous savons, et que je suis ce chevalier de la Triste-Figure qui va çà et là en la bouche de la Renommée ? Or, il ne faut point douter que cet art et exercice n'excède et ne surpasse tous ceux que les hommes ont inventés, et se doit d'autant plus estimer qu'il est sujet à plus de périls. Arrière ceux qui diront que les lettres ont de l'avantage sur les armes ! je leur dirai, quels qu'ils soient, qu'ils ne savent pas ce qu'ils disent, parce que la raison qu'ordinairement telles gens allèguent, et à laquelle ils s'attachent le plus, c'est que les travaux de l'esprit excèdent ceux du corps, et que les armes ne s'exercent que corporellement, comme si c'étoit un métier de crocheteur, pour lequel il n'est besoin d'autre chose que de bonnes épaules, ou comme si en ce que nous appelons armes, entre nous autres qui en faisons profession, n'étoient compris les actes de courage, qui requièrent néanmoins beaucoup d'entendement pour les exécuter, ou bien tout comme si un guerrier qui a une armée à sa charge, ou la défense d'une ville assiégée, ne travailloit pas aussi bien avec l'esprit qu'avec le corps. Sinon, qu'on

voie si avec les forces corporelles on peut savoir et conjecturer l'intention de l'ennemi, les desseins, les stratagèmes, les difficultés, prévoir les dangers que l'on craint : actions qui sont toutes de l'entendement, où le corps n'a part aucune. Étant donc ainsi que les armes requièrent l'esprit aussi bien que les lettres, voyons maintenant lequel des deux travaille le plus, celui de l'homme lettré ou du guerrier. Cela se connoîtra par la fin et le but auquel tend un chacun, parce que l'on doit estimer d'autant plus l'intention qu'elle a pour objet une fin plus noble. Le but donc et la fin des lettres (je ne parle pas des divines, qui ont pour but de conduire et acheminer les âmes au ciel, car à une fin qui est tant sans fin comme celle-là, nulle autre ne se peut comparer), je veux parler des lettres humaines, dont la fin est de mettre en son point la justice distributive et de donner à chacun le sien, d'entendre et de faire que les bonnes lois s'observent : fin certainement généreuse, haute et digne de grande louange, mais non pas tant comme mérite celle où les armes tendent, lesquelles ont pour leur objet et pour leur but la paix, qui est le plus grand bien que les hommes puissent désirer en cette vie. Et même les premières bonnes nouvelles qui furent apportées au monde et que les hommes reçurent furent celles que les anges donnèrent la nuit qui fut notre jour, lorsqu'ils chantèrent en l'air : Gloire soit dans les hauteurs célestes, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! et la salutation que le meilleur maître de la terre et du ciel enseigna à ses amis et favoris fut qu'il leur dit que, quand ils entreroient en quelque maison, ils dissent : La paix soit céans ! et plusieurs autres fois il leur dit : Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix, la paix soit avec vous, comme un joyau et gage digne d'une telle main, joyau sans lequel il n'y peut avoir aucun

bien en la terre ni au ciel. Cette paix est la vraie fin de la guerre, car c'est la même chose de dire armes que guerre.

« Supposé donc cette vérité que la fin de la guerre est la paix, et qu'en cela elle emporte l'avantage sur la fin des lettres, venons maintenant aux travaux du corps de l'homme lettré, et à ceux de celui qui fait profession des armes, et voyons quels sont les plus grands. »

Don Quichotte alloit poursuivant son discours de telle sorte et avec de si bons termes que pas un de ceux qui l'écoutoient alors ne le tint pour être fou : au contraire, étant la plupart chevaliers dont les armes sont ordinairement le lot, ils l'écoutoient de fort bonne volonté, et ainsi il continua disant : « Je dis donc que les travaux de l'étudiant sont ceux-ci : principalement la pauvreté (non pas qu'ils soient tous pauvres, mais pour le prendre en ce cas à l'extrémité et tout au pis, et pour avoir dit qu'il souffre pauvreté, il me semble qu'il ne se peut dire un plus grand malheur, parce que qui est pauvre n'a rien qui soit bon ; il endure cette pauvreté en toutes ses parties, tantôt le froid, tantôt la privation d'habits, et quelquefois tout ensemble ; mais pour tout cela elle n'est pas si grande qu'il ne mange, encore que ce soit un peu plus tard que d'habitude, quand ce ne seroit que du reste des riches : car c'est bien la plus grande misère de l'étudiant, celle-là qu'ils appellent entre eux aller à la soupe : aussi ne lui manque-t-il point quelque brasero, ou un coin de cheminée, où, s'il ne se chauffe bien, au moins y attiédit-il un peu sa froidure ; et enfin il dort bien à couvert. Je ne veux point parler d'autres bagatelles, c'est-à-dire de l'absence de chemises et de souliers, de la vétusté et de l'indigence de son habillement, ni aussi de ce qu'il s'en donne avec tant de plaisir, quand sa bonne fortune lui envoie

quelque bon repas. Par cette voie que je vous ai dépeinte si âpre et fâcheuse, bronchant ici, tombant là, se relevant ailleurs, puis retombant un peu plus loin, ils parviennent au degré qu'ils désirent, auquel nous en avons vu plusieurs élevés, qui, ayant passé par ces Syrtes et par ces Scyllas et ces Charybdes, comme portés tout d'un vol par la fortune favorable, nous les avons vus, dis-je, commander et gouverner le monde de dessus un fauteuil, leur faim étant changée en satiété, leur froid en rafraîchissement, leur nudité en beaux habits, et leur sommeil sur la natte converti en de bons lits et draps de toile de Hollande, avec des courtines de damas, récompense justement méritée de leur vertu ; mais, leurs travaux étant opposés et comparés avec ceux du guerrier, ils demeurent bien en arrière en tout et partout, comme à présent je le dirai. »

Première partie · XXXVIII

on Quichotte, poursuivant, dit : « Puisque nous avons commencé par la pauvreté de l'étudiant et par ses parties, voyons si le soldat est plus riche, et nous connoîtrons qu'il n'y a personne plus pauvre en la pauvreté même, parce qu'il faut qu'il se tienne à la misère de sa chétive paye, qui vient ou tard ou jamais, ou à ce qu'il peut rapiner et gratter de ses mains avec un notable péril de sa vie et de sa conscience ; et quelquefois il est si nu qu'un pauvre collet découpé lui sert de braverie et de chemise, et qu'au fin cœur d'hiver il n'a que cela pour se défendre des injures et inclémences du Ciel, et, étant en rase campagne, il s'échauffe de la seule haleine de sa bouche, laquelle, comme sortant d'un lieu vide, je tiens pour certain devoir être froide selon les lois de na-

ture. Et puis attendez qu'il espère que la nuit vienne, pour le restaurer de toutes ces incommodités en un bon lit qui l'attend, lequel, si ce n'est par sa faute, ne sera jamais trop étroit : car il peut bien mesurer sur la terre autant de pieds qu'il voudra, se vautrer sur icelle tout à son aise, sans craindre que les draps s'entoupillonnent autour de lui. Or, après tout cela, viennent le jour et l'heure de recevoir le grade de son exercice ; que vienne un jour de bataille, car là on lui mettra le bourrelet autour de la tête, fait de charpie pour le panser de quelque coup de balle qui lui aura peut-être traversé les tempes, ou bien on le laissera estropié d'un bras ou d'une jambe. Et, quand cela n'arriveroit pas et que le Ciel pitoyable le garderoit et conserveroit sain et sauf, il se pourra faire qu'il demeure en la même pauvreté où il étoit auparavant, et sera besoin qu'il lui arrive plusieurs rencontres et plusieurs batailles, et qu'il remporte la victoire partout, s'il veut profiter de quelque chose ; mais ces miracles arrivent rarement, et dites-moi, Messieurs, si vous y avez pris garde, combien y en a-t-il moins de ceux qui sont récompensés par la guerre que de ceux qui y sont morts ! Sans doute vous me répondrez qu'il n'y a point de comparaison et qu'il est impossible de tenir le compte de ceux qui y ont été tués, mais que l'on comptera bien les récompensés avec trois lettres de chiffre. C'est tout au rebours des gens de lettres, je ne veux pas seulement dire à grandes manches, mais de robes longues simplement : tous ont de quoi s'entretenir, de sorte qu'encore que le travail du soldat soit plus grand, la récompense en est toutefois beaucoup moindre. Mais on pourroit répondre à cela qu'il est plus facile de récompenser deux mille lettrés que trente mille soldats, parce qu'à ceux-là on leur donne pour récompense des offices qui nécessairement se doivent donner à ceux de leur profession, et ceux-ci, on ne les sauroit récompen-

ser, sinon du bien du seigneur même qu'ils servent, et cette impossibilité fortifie encore davantage la raison que j'ai donnée. Mais laissons cela de côté, car c'est un labyrinthe de difficile issue, et retournons à la prééminence des armes sur les lettres, matière qui encore jusqu'à présent n'a point été vidée, selon les raisons que chacun allègue de son côté ; et, entre celles que j'ai rapportées, les lettres disent que les armes ne se peuvent maintenir sans elles, parce que la guerre a aussi ses lois, et y est sujette, et que les lois sont contenues dans le domaine des lettres et des lettrés. À quoi répondent les armes, que les lois ne se pourroient pas maintenir sans elles, que c'est avec les armes que les républiques sont défendues, les royaumes conservés, les cités gardées, les chemins rendus sûrs et les mers nettoyées de corsaires ; et finalement, si ce n'étoit par elles, les républiques, les royaumes, les monarchies, les cités, les voyages de terre et de mer seroient sujets à la rigueur et à la confusion que la guerre apporte avec soi pendant le temps qu'elle dure et qu'elle a liberté d'user de ses privilèges et de ses forces. Et c'est une raison reconnue que ce qui coûte bien cher s'estime et se doit estimer davantage. Il coûte à un homme, pour acquérir le degré de prééminence ès lettres, du temps, des veilles, de la faim, de la nudité, des étourdissemens de tête, des indigestions d'estomac, et autres choses accessoires que j'ai déjà en partie rapportées. Mais, si quelqu'un veut parvenir par les vraies règles à être bon soldat, il lui coûte autant qu'à l'étudiant, et ce en un si grand degré qu'il n'y a point de comparaison, d'autant qu'à tout moment il est sur le point de perdre la vie. Et quelle crainte de nécessité et pauvreté peut-il venir fatiguer l'étudiant, qui approche de celle qu'a un soldat, lequel, se trouvant assiégé en une forteresse et étant en faction ou de garde sur quelque ravelin ou cavalier, sent que les ennemis creusent

une mine du côté où il est, et ne s'ose écarter de là, quoi qu'il arrive, ni fuir le danger qui le menace de si près ? Tout ce qu'il peut faire, c'est d'avertir son capitaine de ce qui se passe, afin qu'il y apporte quelque remède par une contremine, et de se tenir là sans bouger en crainte et attendant qu'à l'improviste il lui faille monter aux nues sans ailes, et descendre dans la terre contre sa volonté. Et si ce danger semble petit, voyons si celui-là lui est égal ou le surpasse, quand deux galères se vont à assaillir ou accrocher par la proue au milieu de la mer spacieuse, là où, lorsqu'elles sont aux prises et attachées, le soldat n'a d'autre place pour se défendre qu'environ deux pieds de l'ais de l'éperon ; et, voyant qu'il a devant soi autant de ministres de la mort qui le menacent qu'il y a de pièces d'artillerie de l'ennemi braquées droit à lui, et qui n'en sont pas plus loin que la longueur d'une lance, si bien qu'au premier faux pas qu'il fera il ira visiter les profondes entrailles de Neptune, ce néanmoins, d'un cœur assuré et poussé de l'honneur qui l'emporte, il se fait le but de tant d'arquebusades, et s'efforce d'entrer par un passage si étroit au vaisseau de l'adversaire, et ce qui est encore plus admirable, c'est qu'à grand'-peine l'un est-il tombé, d'où il ne se pourra relever jusqu'à la fin du monde, qu'un autre prend sa place ; et si celui-là tombe aussi en la mer, qui l'attend comme ennemi, un autre et puis encore un autre lui succèdent, sans leur donner loisir ni temps de mourir, vaillance et hardiesse les plus grandes qui se trouvent en tous les hasards de la guerre. Bénis soient ces siècles heureux qui n'ont point eu l'épouvantable furie de ces instrumens endiablés de l'artillerie, à l'inventeur de laquelle je tiens, pour moi, que l'enfer donne la récompense de son invention diabolique, de l'artillerie par laquelle un bras infâme et couard peut ôter la vie à un vaillant et brave chevalier, et, sans savoir comment ni par où, au

beau milieu du courage et vigueur qui enflamme et excite les cœurs vaillans, il vient une balle à la débandade, qui peut-être a été lâchée par quelque fuyard épouvanté de la lueur qu'en a rendue le feu en lâchant la maudite machine, laquelle tranche et achève en un instant les pensées et la vie de celui qui méritoit d'en jouir de longs siècles. De sorte que, considérant ceci, je dirois volontiers qu'il me déplaît extrêmement d'avoir entrepris cet exercice de chevalier errant en un siècle aussi détestable que celui auquel nous vivons à présent : car, encore que nul danger ne me donne de la crainte, ce néanmoins la pensée que j'ai que la poudre et le plomb me doivent ôter l'occasion de me rendre fameux et me faire connoître par la valeur de mon bras et par le fil de mon épée dans toute la terre ne me laisse point sans quelque appréhension. Mais que le Ciel en ordonne comme il lui plaira, je serai d'autant plus estimé, si je viens à bout de ce que je prétends, que je me suis mis en de plus grands hasards que ne l'ont fait les chevaliers errans des temps passés. »

Don Quichotte dit toute cette longue harangue pendant que les autres soupoient, sans songer à se mettre un morceau à la bouche, encore que Sancho Pança l'eût de temps en temps averti de souper et qu'il auroit assez de temps ensuite pour dire ce qu'il voudroit. Il survint une nouvelle pitié à ceux qui l'avoient écouté de voir qu'un homme comme lui, qui en apparence avoit un bon entendement et qui usoit de bons discours en toutes les choses qu'il traitoit, eût si irrémédiablement perdu l'esprit, lorsqu'on lui traitoit de sa malheureuse, de sa funeste chevalerie. Le curé lui dit qu'il avoit bien raison en tout ce qu'il avoit rapporté et allégué en faveur des armes, et que lui-même, encore qu'il fût lettré et gradué, étoit de son avis.

Ayant achevé de souper, on ôta la nappe, et, cependant que la tavernière, avec sa fille et Maritorne, accommodoit le galetas de don Quichotte de la Manche, où ils avoient délibéré que cette nuit les femmes se retirassent toutes seules, don Fernand pria le captif de leur conter sa vie, qu'il ne se pouvoit faire que cela ne fût rare et agréable, selon les apparences et démonstrations qu'il avoit données en arrivant en compagnie de Zoraïda : à quoi le captif répondit que fort volontiers il feroit ce qu'on lui demandoit, mais qu'il craignoit seulement que la narration n'en fût pas telle qu'elle leur apportât le contentement qu'il désiroit ; que néanmoins, pour ne leur désobéir, il le leur vouloit bien raconter. Le curé et tous les autres l'en remercièrent, et derechef l'en supplièrent : tellement que lui, se voyant prié par tant de personnes, dit qu'il n'étoit besoin d'user de prières là où l'ordre avoit tant de force : « Partant, ajouta-t-il, soyez attentifs, et vous entendrez un discours véritable, dont peut-être n'approcheroient pas les contes menteurs, qu'on a coutume de composer avec bien du soin et de l'art. » Ces paroles firent que tous s'accommodassent et lui prêtassent un grand silence, et lui, voyant qu'on se taisoit, attendant ce qu'il voudroit dire, il commença d'une voix agréable et posée à parler de cette manière.

1. Le traducteur rend ici par rapiner et gratter le verbe merodear, qui signifie proprement marauder.

2. On lui mettra le bourrelet en guise de bonnet de docteur.

3. Avec trois lettres de chiffres, c'est-à-dire que le nombre en est inférieur à mille.

4. La manche fait allusion aux indemnités éventuelles du lettré, et la robe à son traitement fixe. La manche et la robe faisant

partie du même vêtement, les profits de l'une et de l'autre forment le revenu du lettré.

5. Corsaire est ici pour pirate.

Première partie · XXXIX

n un lieu qui est entre les montagnes de Léon prit commencement mon lignage, envers lequel la nature fut plus gracieuse et plus libérale que la fortune, encore que parmi ces pauvres bourgs mon père passât pour riche, et véritablement il l'eût été, s'il eût usé d'autant d'industrie à conserver son bien qu'à le dépenser. Et cette humeur qu'il avoit d'être libéral et dépensier provenoit d'avoir été soldat en sa jeunesse. Car c'est une école que la vie de soldat où le mesquin devient franc et libéral, et le libéral prodigue ; et, s'il se trouve quelques soldats avares, ce sont comme des monstres qui se voient rarement. Mon père passoit les limites de la libéralité, et approchoit de fort près celles du prodigue, ce qui n'est nullement profitable à l'homme marié et qui a des enfans qui doivent succéder à son nom et à son existence. Ceux que mon père avoit étoient au nombre de trois, tous garçons et en âge de pouvoir prendre un état. Donc, mon père voyant, selon qu'il disoit, qu'il ne se pouvoit retenir ni surmonter sa complexion naturelle, il se voulut priver de l'instrument et cause qui le rendoient ainsi dépensier et libéral, qui fut de quitter son bien sans lequel Alexandre même eût paru chiche ; et par ainsi, nous appelant un jour tous trois à part en une chambre, il nous tint un discours semblable à celui que je vous vais dire à cette heure : « Mes enfans, pour vous faire connoître que je vous aime bien, c'est as-

sez de savoir et de dire que vous êtes mes enfans, et, pour entendre que je ne sais pas vous aimer, il suffit de savoir que je ne suis pas maître de moi-même en ce qui concerne la conservation de votre bien. Or, afin que vous connoissiez désormais que je vous aime comme un père, et que je ne désire pas votre ruine comme un beau-père, je désire faire une chose avec vous, à laquelle j'ai pensé il y a déjà longtemps, et l'ai disposée avec une mûre considération. Vous êtes en âge de prendre un parti, ou au moins de choisir une profession telle que quand vous serez plus grands elle vous puisse rendre de l'honneur et du profit ; et ce que j'ai pensé est de faire quatre parts égales de mon bien et de donner à chacun de vous celle qui lui écherra, gardant la quatrième pour me nourrir et m'entretenir le reste du temps qu'il plaira à Dieu de me laisser vivre. Mais je voudrois qu'après que chacun aura entre ses mains la part qui lui viendra de son bien, il suivît un des chemins que je lui dirai. Il y a en notre Espagne un proverbe à mon avis fort véritable, comme tous le sont, parce que ce sont sentences brèves, tirées de la longue et discrète expérience ; et celui que je dis porte : Église ou mer, ou maison royale, comme si plus clairement il vouloit dire : Qui voudra valoir quelque chose et être riche, ou qu'il suive l'Église, ou qu'il navigue en exerçant le trafic de marchandises, ou bien qu'il entre en la maison des rois pour les servir, car, comme l'on dit : « Mieux vaut miette de roi que grâce ou faveur de seigneur. » Je dis ceci, parce que je désirerois, et telle est ma volonté, que l'un de vous suivît les lettres, le second le commerce, et que le troisième servît le roi en la guerre, parce qu'il est fort difficile d'entrer en sa maison pour le servir : car, encore que la guerre n'apporte pas beaucoup de richesses, elle a de coutume de donner beaucoup de prix et de renommée. Dans huit jours je vous donnerai toutes vos

parts en argent comptant, sans vous tromper d'un liard, comme vous le verrez à l'œuvre. Dites-moi à cette heure si vous voulez suivre mon avis et conseil en ce que je vous ai proposé. »

Il me commanda, à moi qui étois l'aîné, que je répondisse. Après lui avoir dit qu'il ne se défît pas de son bien, mais qu'il en employât tout ce que bon lui sembleroit, et que nous autres étions jeunes pour en pouvoir gagner, je vins à conclure que j'accomplirois ce qu'il désiroit, et que mon intention étoit de suivre l'exercice des armes en y servant Dieu et mon roi. Mon second frère fit les mêmes offres, et choisit de s'en aller aux Indes, ayant fait emploi de la part de son bien qui lui écherroit. Le plus jeune, et, comme je crois, le plus sage, dit qu'il vouloit suivre l'Église, ou bien s'en aller achever ses études qu'il avoit commencées à Salamanque. Ainsi que nous achevâmes de nous accorder et de choisir nos exercices, mon père nous embrassa tous, et, avec la même promptitude qu'il l'avoit dit, il effectua tout ce qu'il nous avoit promis, donnant à chacun sa part, qui fut, si bien il m'en souvient, à chacun trois mille ducats en deniers, parce qu'un oncle que nous avions acheta tout le bien et le paya comptant, afin qu'il ne sortît point de l'estoc de la maison. Nous prîmes tous trois congé de notre bon père en un même jour, et en celui-là même, comme il me sembla quelque chose d'inhumain que mon père demeurât ainsi, vieux comme il étoit, avec si peu de bien, je m'arrangeai avec lui pour que sur mes trois mille ducats il en prît deux mille, parce que le reste suffisoit pour m'accommoder de ce qui étoit nécessaire pour équiper un soldat ; mes deux frères, mus de mon exemple, lui laissèrent aussi chacun deux mille ducats : tellement qu'il demeura à notre père quatre mille ducats en argent comptant, outre trois mille que valoit le bien qui lui étoit échu, lequel il ne voulut pas vendre, mais le garder en biens-

fonds. Je dis donc enfin que nous prîmes congé de lui et de notre oncle, non sans grand déplaisir de tous, et sans verser grande abondance de larmes, et il nous recommanda bien fort que, toutes les fois que nous en aurions la facilité, nous lui fissions savoir de nos nouvelles, bonnes ou mauvaises. Nous le lui promîmes ; et, nous ayant embrassés et donné sa bénédiction, l'un prit la route de Salamanque, l'autre de Séville, et moi celle d'Alicante, où j'appris qu'il y avoit un navire génois qui chargeoit de la laine pour porter à Gênes. Voici la vingt-deuxième année depuis que je sortis de la maison de mon père, pendant lesquelles, encore que j'aie écrit plusieurs lettres, je n'ai eu aucune nouvelle ni de lui ni de mes frères, et je vous dirai en peu de mots tout ce qui m'est arrivé pendant ce temps.

Je m'embarquai à Alicante et arrivai après un heureux voyage à Gênes, de là je m'en allai à Milan, où je m'accommodai d'armes et d'objets d'habillement propres à un soldat, puis de là je voulus aller prendre parti en Piémont, et, comme j'étois en chemin pour aller à Alexandrie de la Paille, j'eus des nouvelles que le grand duc d'Albe passoit en Flandre. Je changeai d'avis et m'en allai avec lui, et lui servis aux exploits qu'il fit. Je me trouvai à la mort des comtes d'Egmont et de Horn ; je fus enseigne d'un fort fameux capitaine de Guadalajara, nommé Diego de Urbina. Quelque temps après que j'arrivai en Flandre, on eut nouvelle de la ligue que Sa Sainteté le pape Pie V d'heureuse mémoire avoit faite avec la république de Venise et avec l'Espagne, contre l'ennemi commun, qui est le Turc, lequel en ce même temps avoit conquis avec son armée navale l'île de Chypre, qui étoit sous la domination des Vénitiens, perte lamentable et malheureuse. On sut pour certain que le sérénissime don Juan d'Autriche, frère naturel de notre bon roi don Philippe, seroit le général de cette

ligue, et on publia le très grand appareil de guerre qui se faisoit ; ce qui m'incita et m'aiguillonna le courage et le désir de me trouver en la journée que l'on attendoit ; et, encore que j'eusse quelque opinion et promesse à peu près certaine qu'à la première occasion qui s'offriroit je serois promu au grade de capitaine, je voulus néanmoins quitter tout et m'en aller, comme je fis, en Italie. Et la fortune voulut que le seigneur don Juan d'Autriche ne faisoit que d'arriver à Gênes, et s'en alloit à Naples pour se joindre à l'armée de Venise, comme il le fit depuis à Messine. Je dis enfin que je me trouvai en cette très heureuse bataille de Lépante ayant charge de capitaine de gens de pied, degré d'honneur auquel ma bonne fortune plutôt que mon mérite me fit monter. Et en cette journée-là, qui fut si heureuse pour la chrétienté, parce qu'en cette journée tout le monde fut désabusé de l'erreur où l'on étoit, croyant que les Turcs fussent invincibles sur mer ; en cette journée, dis-je, où la superbe des Ottomans fut abattue, entre tant d'heureux qui furent là, parce que les chrétiens qui y moururent jouissent d'un plus grand heur que ceux qui demeurèrent en vie et victorieux, moi seul je fus le malheureux : car, au lieu que j'eusse pu espérer une couronne navale, si c'eût été au temps des Romains, je me vis, la nuit qui succéda à un si fameux jour, avec des chaînes aux pieds et des menottes aux mains, ce qui advint en cette sorte. L'Uchali, roi d'Alger, hardi et heureux corsaire, ayant investi et pris la capitane de Malte, en laquelle il ne demeura que trois chevaliers en vie, et encore fort blessés, la capitane de Jean Andréa, en laquelle j'étois avec ma compagnie, accourut au secours de celle-ci, et, faisant ce que je devois en semblable occasion, je sautai sur la galère ennemie, laquelle s'écarta de celle qui l'avoit assaillie et empêcha que mes soldats ne me suivissent, tellement que je me trouvai seul entre les enne-

mis, auxquels ne pouvant résister pour être en si grand nombre, je fus contraint de me rendre tout couvert de blessures. Et, comme vous avez déjà entendu dire, Messieurs, que l'Uchali se sauva avec toute son escadre, je demeurai captif en sa puissance, et fus seul de triste entre tant de gens joyeux, et seul captif entre tant de gens libres, parce qu'il y eut quinze mille chrétiens qui ce jour-là obtinrent la liberté tant désirée, et qui étoient tous à la rame en l'armée turque.

Je fus mené à Constantinople, où le Grand-Turc Sélim fit mon maître général de la mer, parce qu'il avoit fait son devoir en la bataille, ayant remporté pour montre de sa valeur l'étendard de la religion de Malte. Je me trouvai la seconde année, qui fut celle de 1572, à Navarin. Voguant en la capitane aux Trois Fanaux, je vis et remarquai l'occasion que l'on perdit de pouvoir prendre dans le port toute l'armée turque, parce que tous les Levantins et janissaires qui y étoient tinrent pour certain qu'on les devoit investir dans le port, et avoient déjà leurs hardes toutes mises à point, et leurs passamaques, qui sont leurs souliers, pour s'enfuir promptement par terre, sans attendre le combat, tant la peur qu'ils avoient conçue de notre armée étoit grande ; mais le Ciel en ordonna d'autre façon, non par la faute ou la négligence du général qui gouvernoit les nôtres, mais pour les péchés de la chrétienté, et parce que Dieu veut et permet que nous ayons toujours des bourreaux qui nous châtient. En effet, l'Uchali se retira à Modon, qui est une île près de Navarin, et, mettant ses gens à terre, fortifia l'entrée du port et demeura là sans bouger, jusqu'à ce que le seigneur don Juan s'en retournât. En cette journée fut prise la galère qui s'appelloit la Prise, de laquelle étoit capitaine un fils de ce fameux corsaire Barberousse. La capitane de Naples, appelée la Louve, la prit, étant conduite par ce foudre de guerre, par le

père des soldats, par cet heureux et invincible capitaine don Alvaro de Bazan, marquis de Sainte-Croix, et je ne veux point passer sous silence ce qui advint en la capture de la Prise. Ce fils de Barberousse étoit si cruel et traitoit si mal ses captifs que, tout ainsi comme ceux qui étoient à la rame virent que la galère la Louve les alloit investir, et qu'elle les atteignoit, ils lâchèrent tous en même temps les rames et se saisirent de leur capitaine, qui étoit sur le gaillard d'arrière, criant de voguer à la hâte, et, le faisant passer de banc en banc, depuis la poupe jusqu'à la proue, lui donnèrent de tels coups de dents que, devant qu'il fût passé outre le mât, son âme avoit déjà passé en enfer : tant étoient grandes la cruauté dont il les traitoit et la haine qu'ils lui portoient.

Nous retournâmes à Constantinople, et l'année suivante, qui fut de 1573, on eut nouvelles que le seigneur don Juan avoit gagné Tunis et enlevé ce royaume aux Turcs, et avoit mis en possession d'icelui Muley Hamet, en enlevant l'espérance qu'il avoit de pouvoir y retourner et y régner, à Muley Hamida, le plus cruel Maure et le plus vaillant qui fût au monde. Le Grand-Turc fut fort affligé de cette perte, et, usant de la sagacité qu'ont tous ceux de sa maison, il fit la paix avec les Vénitiens, qui la désiroient beaucoup plus que lui ; et l'année d'après, en 1574, il assaillit la Goulette et le fort que le seigneur don Juan avoit laissé à moitié élevé près de Tunis. En toutes ces rencontres j'étois à la rame, sans aucune espérance de liberté, au moins ne l'espérois-je pas par rançon, parce que j'étois résolu de ne donner point avis de ma disgrâce à mon père. Enfin la Goulette se perdit, et semblablement le fort, devant lesquelles places il y avoit, de soldats turcs soudoyés, soixante-quinze mille, et de Maures et Arabes de toute l'Afrique, plus de quatre cent mille ; et ce grand nombre de gens étoit accompagné de tant de munitions et d'attirail de guerre, et il

y avoit tant de pionniers qu'avec chacun une poignée de terre ils eussent pu couvrir et combler toute la Goulette et le fort également. La Goulette fut la première perdue, laquelle avoit été tenue jusqu'alors pour inexpugnable, et elle ne se perdit pas par la faute de ceux qui la défendoient, lesquels firent très bien ce qu'ils devoient et pouvoient, mais parce que l'expérience montra la facilité avec laquelle on pouvoit faire des tranchées en ce sable désert, où l'eau se trouvoit à deux palmes de fond, et les Turcs n'y en trouvèrent pas à deux toises, de sorte qu'à force de sacs de sablon, ils élevèrent des tranchées si hautes qu'elles dépassoient les murailles du fort : les cavaliers leur pouvant tirer dessus, personne n'osoit se montrer ni se présenter pour défendre la place. L'opinion commune est que les nôtres ne se devoient pas enfermer dans la Goulette, mais attendre en campagne et au débarquement ; mais ceux qui disent cela parlent de loin et avec peu d'expérience de pareils cas : car, si en la Goulette et au fort il y avoit à peine sept mille soldats, comment pouvoit un si petit nombre, encore que ce fussent des gens bien vaillans, sortir en campagne, et demeurer dans les forteresses contre une si grande multitude d'ennemis ? Et comment est-il possible de pouvoir garder une forteresse qui n'est pas secourue, et bien plus quand elle est assiégée par des ennemis nombreux et opiniâtres, et dans leur propre pays ? Mais il fut avis à plusieurs, et à moi aussi, que ce fut une grâce et faveur particulière que le Ciel fit à l'Espagne de permettre que l'on ruinât cette officine et ce réceptacle de méchancetés, et cette lamie ou éponge, et comme une teigne ou ver qui consommoit une infinité d'argent qui s'y employoit inutilement, et qui ne servoit à autre chose qu'à conserver la mémoire d'avoir été prise par le très invincible Charles V, comme si c'eût

été une chose nécessaire pour la rendre éternelle, comme elle l'est et le sera, que ces pierres la soutinssent.

Le fort se perdit aussi ; mais les Turcs le gagnèrent pied à pied, parce que les soldats qui le défendoient combattirent avec tant d'opiniâtreté, avec tant de courage, qu'ils tuèrent plus de vingt-cinq mille ennemis en vingt-deux assauts généraux qu'on leur donna. Ils ne firent prisonniers des nôtres que trois cents soldats qui restèrent vivans, et il n'y en eut pas un qui ne fût blessé, signe certain et clair de leur résolution et valeur, et qu'ils s'étoient courageusement défendus et avoient bien gardé leurs places. Il y avoit un petit fort ou tour, qui étoit au milieu d'un étang, sous la charge de don Juan Zanoguera, chevalier valencien et brave soldat, qui se rendit à composition. Ils firent prisonnier don Pedro Puertocarrero, général de la Goulette, lequel fit tout son possible pour défendre la forteresse, et reçut tant de déplaisir de l'avoir perdue qu'il en mourut de chagrin sur le chemin de Constantinople, où on le menoit captif. Ils prirent aussi de même le général du fort, nommé Gabrio Cervellon, chevalier milanois, grand ingénieur et très vaillant soldat. Il mourut en ces deux forteresses plusieurs personnes de qualité, entre lesquelles fut un nommé Pagano Doria, chevalier de l'ordre de Saint-Jean, homme fort généreux, comme le montra la grande libéralité de laquelle il usa envers son frère, le fameux André Doria ; et ce qui rendit sa mort plus pitoyable, ce fut d'avoir été tué par certains Arabes, auxquels il s'étoit fié, voyant que le fort étoit déjà perdu, et qui lui avoient offert de le mener en habit maure à Tabarca, qui est un petit port ou relâche que tiennent en ces rivages les Génois qui s'exercent à pêcher le corail : lesdits Arabes lui coupèrent la tête et la portèrent au général de l'armée turque, lequel accomplit à leur égard notre proverbe castillan qui dit que « la trahison plaît,

mais que le traître est odieux », tellement que l'on dit que le général fit pendre ceux qui lui apportèrent le présent, parce qu'ils ne le lui avoient pas amené vif.

Entre les chrétiens qui se perdirent au fort, il y en eut un nommé don Pedro de Aguilar, natif de je ne sais quel lieu de l'Andalousie, lequel avoit été enseigne dans le fort, soldat de grande valeur et d'un entendement rare, et spécialement il avoit une grâce particulière en ce que l'on appelle poésie. Je le dis parce que sa fortune le conduisit à ma galère et à mon banc, et qu'il fut esclave du même patron que moi, et, avant de démarrer de ce port, ce cavalier fit deux sonnets en manière d'épitaphes, l'un à la Goulette et l'autre au fort ; et en vérité je les veux dire, car je les sais par cœur, et je crois qu'ils donneront plutôt du contentement que de l'ennui.

Au même instant que le captif nomma don Pedro de Aguilar, don Fernand regarda ses camarades, et tous trois sourirent ; et, quand il vint à dire les sonnets, l'un d'eux dit : « Avant que votre Grâce passe outre, je vous supplie de me dire ce qu'est devenu ce don Pedro de Aguilar que vous avez dit. — Ce que j'en sais, répondit le captif, est qu'au bout de deux ans qu'il eut été à Constantinople, il s'enfuit en habit d'arnaute avec un espion grec, et je ne suis pas certain s'il s'échappa, bien que j'estime que oui, parce qu'à un an de là je vis le Grec à Constantinople, mais je ne lui pus demander l'issue de ce voyage. — Il revint en Espagne, répondit le cavalier : car ce don Pedro est mon frère, et il est à présent en notre pays, bien portant, riche, marié et père de trois fils. — Dieu soit loué, dit le captif, de tant de grâces qu'il lui a faites, car il n'y a, à mon avis, aucun contentement sur terre qui se puisse égaler à celui de recouvrer la liberté perdue. — Et de plus,

répliqua le cavalier, je sais les sonnets que mon frère fit. — Que votre Grâce les dise donc, dit le captif, car vous les saurez rapporter mieux que moi. — Volontiers, répondit le cavalier ; celui de la Goulette disoit :

SONNET.

Heureux esprits, qui, francs des assauts de la mort,
Pour les œuvres de prix que vous fîtes sur terre,
Vous vîtes élevés dessus la meilleure erre,
Dans le plus haut des cieux, par un heureux abord,
Et d'un zèle honorable exerçâtes l'effort
De vos corps, empourprant de votre sang en guerre
Et de celui d'autrui (furieux à conquerre)
Les flots de la mer proche et son aréneux bord.
La valeur aux bras las manqua devant la vie,
Bras qui furent vainqueurs en leur étant ravie ;
Et votre décadence, où la mort eut pouvoir,
Entre le fer sanglant et la forte muraille.
Vous acquiert un renom que le monde vous baille,
Et le Ciel triomphant de gloire vous fait voir.

« C'est bien la façon dont je le sais, dit le captif. — Or, celui du fort, si j'ai bonne mémoire, reprit le cavalier, disoit ainsi :

SONNET.

D'entre les morceaux chus en embas de ces tours,
Parmi les champs déserts, les âmes bienheureuses
De trois mille soldats aux dextres généreuses
Ont pris leur vol aux cieux pour y vivre toujours,

La force de leur bras, jusqu'au bout de leurs jours,
Ayant en vain paru sans cesse aventureuse,
Laissés et restant peu, de façons courageuses
Ils ont fait joug au glaive en finissant leur cours.
Aux siècles de jadis et de présent encore,
De mille souvenirs que le penser abhorre
Cette cruelle terre a pu toujours fournir ;
Mais jamais n'est sorti de ses entrailles dures,
Pour montrer dans les cieux d'autres âmes si pures,
Et de si vaillans corps ne s'est vu soutenir.

1. Les trois enfants, abandonnant à leur père chacun deux mille ducats, il se trouve en avoir six mille, et non quatre mille.

2. Les Levantins étaient des troupes de mer, et les janissaires des troupes de terre.

3. Arnautes, d'un mot du pays qui signifie vaillant, est le nom donné à un peuple belliqueux de l'Albanie. Les Arnautes s'appellent eux-mêmes Skypétars.

Première partie · XL

es sonnets furent trouvés beaux, et le captif fut fort joyeux des bonnes nouvelles qu'on lui dit de son camarade, et, poursuivant son conte, dit :

La Goulette et le fort étant donc rendus, les Turcs donnèrent ordre de démanteler la Goulette ; quant au fort, il est demeuré en tel état qu'il n y eut rien à jeter par terre ; et, pour le faire plus promptement et avec moins de travail, ils le minèrent par trois

endroits, mais en aucun ils ne purent faire voler ce qui sembloit le moins fort, qui étoit les vieilles murailles ; et tout ce qui étoit demeuré debout de la nouvelle fortification, que le Fratin avoit faite, tomba facilement par terre. Enfin l'armée retourna à Constantinople triomphante et victorieuse, et à quelques mois de là mon maître l'Uchali mourut, que l'on appeloit ordinairement Uchali-Fartax, qui veut dire en langue turque le Renégat teigneux, parce qu'il l'étoit ; et c'est la coutume entre les Turcs de bailler des noms aux personnes de quelque défaut qu'elles ont, ou d'aucune vertu dont elles sont douées ; et cela se fait à cause qu'il n'y a entre eux que quatre noms de lignage qui descendent de la maison des Ottomans ; quant aux autres, comme j'ai dit, ils prennent le nom et appellation, tantôt de quelque défaut ou tache du corps, tantôt des vertus de l'âme ; et, pour ce teigneux-ci, il fut à la rame, étant esclave du Grand-Seigneur, l'espace de quatorze ans, et, ayant plus de trente-quatre ans, par dépit de ce qu'un Turc qui étoit à la rame lui donna un soufflet, il renia et quitta sa loi, afin d'avoir le moyen de s'en venger. Au reste, sa valeur fut si grande que, sans grimper par les chemins honteux que les plus favoris du Grand-Turc ont accoutumé de franchir pour s'élever, il vint à être roi d'Alger, et puis général de la mer, qui est la troisième charge qu'il y a en cet empire. Il étoit Calabrois de nation, et moralement fut un homme de bien qui traitoit ses captifs avec beaucoup d'humanité ; il en avoit jusques à trois mille, lesquels furent partagés après sa mort, ainsi qu'il l'avoit ordonné par son testament, entre le Grand-Seigneur, lequel est aussi héritier de tous ceux qui meurent, et entre en partage avec les enfans que laisse le défunt, et ses renégats ; et, pour moi, j'échus à un qui étoit de Venise, lequel, étant garçon d'un navire, fut fait captif par l'Uchali, qui lui porta tant d'affection qu'il en fit un de ses

plus grands favoris ; mais il devint le plus cruel renégat que jamais on ait vu. Il s'appeloit Hassan-Aga ; il acquit beaucoup de richesses, et devint roi d'Alger. Je vins avec lui de Constantinople, assez content d'être si près de l'Espagne, non pas que je pensasse d'écrire à personne mon malheureux succès, mais seulement pour essayer si la fortune me seroit plus favorable à Alger qu'à Constantinople, où j'avois essayé mille manières de m'enfuir, sans qu'aucune m'eût réussi ; et je pensois chercher à Alger d'autres voies d'obtenir ce que je désirois tant : car jamais je ne désespérai de recouvrer la liberté ; et, toutes et quantes fois que j'avois pensé, forgé et tâché d'exécuter quelque dessein, sans que l'issue correspondît à mon intention, tout aussitôt, sans perdre courage, je feignois et imaginois une autre espérance pour me soutenir, encore qu'elle fût foible et débile.

Avec cela j'occupois ma vie, enfermé en une prison ou maison que les Turcs appellent bagne, là où ils enferment les chrétiens captifs, aussi bien ceux qui sont au roi que ceux qui appartiennent à des particuliers, et, quant à ceux que l'on appelle de l'Almacen (municipalité), qui est comme si l'on disoit les captifs du conseil, lesquels servent à la ville dans les ouvrages publics qu'elle fait faire, et dans d'autres offices, ces captifs-là obtiennent difficilement leur liberté : car, appartenant à la communauté et n'ayant point de maîtres particuliers, il n'y a personne avec qui on puisse traiter de leur rançon, encore qu'ils aient le moyen de la payer. En ces bagnes, comme j'ai dit, quelques particuliers de la ville ont accoutumé de tenir leurs captifs, principalement ceux qui peuvent payer rançon, parce qu'ils sont là au repos et en sûreté jusqu'à ce que leur rançon vienne. Aussi les esclaves du roi, qui sont à rançon, ne vont point au labeur avec le reste de la chiourme, si ce n'est quand leur argent tarde trop à venir : car

alors, pour leur faire écrire avec plus d'instance à ce propos, on les fait travailler et aller au bois avec les autres, ce qui n'est pas un petit travail. Pour moi, j'étois un des captifs à rançon : car, comme on sut que j'étois capitaine, encore que je disse mon peu de fortune et de patrimoine, cela n'empêcha pas que l'on ne me mît entre les chevaliers et ceux qui étoient à rançon. L'on me mit à la chaîne, plutôt pour marque de rançon que pour assurer ma garde, et je passois ainsi ma vie en ce bagne avec beaucoup d'autres chevaliers et de personnes de qualité, marqués et tenus pour être de rachat. Et, encore que la faim et la nudité nous pussent travailler quelquefois, voire presque toujours, néanmoins rien ne nous travailloit tant que d'ouïr et de voir à toute heure les cruautés sans exemple, inouïes, dont mon maître usoit à l'endroit des chrétiens. Il en faisoit pendre tous les jours quelqu'un, empaloit celui-ci, essorilloit celui-là, et ce pour peu de motif, et même sans motif que ce fût, si bien que les Turcs mêmes connoissoient qu'il le faisoit pour le plaisir de le faire, et parce qu'il étoit de sa nature homicide et ennemi du genre humain. Il n'y eut qu'un seul soldat espagnol, appelé tel de Saavedra, qui en eut bon marché : car, encore qu'il eût fait des choses qui demeureront en la mémoire de ces gens-là bien des années, et toutes pour recouvrer la liberté, jamais il ne lui donna ni ne lui fit donner la bastonnade, ni ne lui dit une mauvaise parole : car, pour la moindre des choses qu'il fit, nous avions tous appréhension qu'il seroit empalé, et lui-même en eut peur plus d'une fois ; et, si ce n'étoit que le temps ne me le permet pas, je vous dirois à cette heure quelque chose que fit ce soldat, qui suffiroit à vous entretenir et à vous faire étonner beaucoup plus que le récit de mon histoire.

Je dis donc qu'au-dessus de la cour de notre prison ouvroient les fenêtres de la maison d'un Maure, riche et de qualité, lesquelles, comme ordinairement sont celles des Maures, étoient plutôt des trous que des fenêtres, et même on les couvroit avec des jalousies fort épaisses et serrées. Or, il advint qu'étant un jour sur une terrasse de notre prison avec trois autres de mes compagnons, nous exerçant à sauter avec nos chaînes pour passer le temps, et étant tout seuls, parce que tous les autres chrétiens étoient sortis pour aller au travail, je levai d'aventure les yeux, et vis que par ces petites fenêtres fermées que j'ai dites paroissoit une canne, et au bout d'icelle il y avoit un linge attaché, et ladite canne branloit et se mouvoit à peu près comme si elle eût fait signe que nous nous approchassions pour la prendre. Nous y prîmes garde, et l'un de ceux qui étoient avec moi s'alla mettre sous la canne pour voir si on la laisseroit aller, ou bien ce que l'on en feroit ; mais, dès qu'il en approcha, on l'enleva et remua de côté et d'autre, comme si l'on eût dit non avec la tête. Le chrétien s'en revint, et l'on recommença à baisser la canne, avec laquelle on refit les mêmes mouvemens qu'auparavant. Un autre de mes compagnons y alla, et il lui en arriva autant qu'au premier. Enfin le troisième y fut, et il lui en prit de même qu'au premier et au second. Voyant cela, je ne voulus pas laisser de tenter la fortune, et, tout ainsi que je m'approchai pour me mettre audessous de la canne, on la laissa aller, et elle tomba droit à mes pieds dans le bagne. J'accourus tout aussitôt délier le linge, où je vis un nœud, dans lequel il y avoit dix cianis, qui sont des pièces d'or de bas aloi, qui ont cours parmi les Maures, et valent chacune dix réales de notre monnoie. Si je fus bien aise d'avoir trouvé ce hasard, il ne le faut pas dire, car le contentement fut aussi grand que l'étonnement de penser d'où nous pouvoit venir ce

bien, principalement à moi, puisque les apparences de n'avoir voulu lâcher la canne qu'à moi montroient clairement que c'étoit à moi que l'on faisoit cette grâce. Je pris mon bon argent, je rompis la canne, et puis je m'en retournai à la terrasse, d'où je regardai la fenêtre, par laquelle je vis sortir une main fort blanche, puis je m'aperçus qu'on l'ouvroit et fermoit fort en hâte. Par là nous entendîmes, ou nous nous imaginâmes, que ce devoit être quelque femme qui demeuroit en cette maison qui nous avoit envoyé ce bienfait ; et, en signe de remercîment, nous fîmes des révérences à la façon des Maures, inclinant la tête, pliant le corps et mettant les bras sur la poitrine. Peu après, on montra encore par la même fenêtre une petite croix faite de cannes, et tout aussitôt on la fit rentrer. Ce signe-là confirma notre opinion qu'il y avoit quelque chrétienne esclave en ce logis et que c'étoit elle qui nous faisoit ce bien ; mais la blancheur de la main et les bracelets que nous y vîmes nous ôtèrent cette pensée, encore que nous nous imaginâmes que ce devoit être quelque chrétienne renégate, qu'ordinairement leurs maîtres mêmes prennent pour femmes légitimes, et ils le tiennent pour un grand heur, parce qu'ils les estiment beaucoup plus que celles de leur nation. Or, en tous nos discours, nous donnâmes fort loin de la vérité de l'affaire.

Depuis lors, tout notre entretien étoit de regarder et d'avoir pour tramontane la fenêtre de laquelle nous étoit apparue l'étoile de la canne ; mais il se passa bien quinze jours sans que nous la vissions, ni la main, ni aucun autre signal, bien qu'en ce temps nous eussions mis tous nos soins pour savoir qui demeuroit en cette maison, et s'il y avoit quelque chrétienne renégate ; il n'y eut jamais personne qui nous dît autre chose, sinon que c'étoit le logis d'un Maure, homme de qualité et fort riche, appelé Agimorato, qui avoit été alcaïde du fort de Bata, qui est chez eux un of-

fice de grande importance. Mais, lorsque nous pensions le moins que de ce côté-là il dût encore pleuvoir des cianis, nous vîmes à l'improviste paroître la canne, et un autre linge attaché après, avec un nœud encore plus enflé que le premier, et cela fut en un temps où le bagne étoit, comme la fois d'avant, tout seul et sans personne que nous. Nous fîmes l'épreuve accoutumée, y allant avant moi chacun des trois mêmes que nous étions ; mais la canne ne se rendit qu'à moi, car, comme je m'en approchai, on la laissa tomber. Je défis le nœud, et y trouvai quarante écus d'or espagnols, avec un papier écrit en arabe, et au bas de l'écriture on avoit fait une grande croix. Je baisai la croix et pris les écus, puis je m'en retournai à la terrasse, d'où nous fîmes tous nos salutations ; la main parut derechef, je fis signe que je lirois le papier, on referma la fenêtre. Nous demeurâmes tout confus et joyeux de l'événement, et, comme aucun de nous n'entendoit la langue arabe, nous avions un extrême désir de savoir ce que contenoit le papier ; mais la difficulté de trouver qui nous le lût étoit encore plus grande. Enfin je me résolus de me confier à un renégat natif de Murcia, qui faisoit profession d'être de mes bons amis, et il y avoit des gages entre nous deux tels qu'ils l'obligeraient à garder le secret que je lui découvrirois : car il y a des renégats qui ont coutume, lorsqu'ils ont intention de s'en retourner en terre chrétienne, de porter avec eux des certificats de captifs les plus qualifiés, et qui font foi, en la meilleure forme qu'ils peuvent, que tel renégat est homme de bien, et qu'il a toujours fait du bien aux chrétiens, et qu'il désire s'échapper à la première occasion qui se rencontrera. Il y en a qui recherchent ces certificats à bonne intention ; d'autres s'en servent de propos délibéré dans les accidens, lorsqu'en venant voler en pays chrétien, si par aventure ils se perdent ou qu'on les prenne captifs, ils montrent leurs attesta-

tions, et disent que par ces papiers on verra à quelle intention ils venoient, qui étoit de demeurer en la terre des chrétiens, et que pour cet effet ils étoient venus en course avec les autres Turcs. Par ce moyen-là ils échappent à la première impétuosité et se réconcilient avec l'Église sans qu'on leur fasse aucun mal ni dommage, et puis après, quand ils voient leur occasion, ils s'en retournent en Barbarie être ce qu'ils étoient auparavant. D'autres se servent de ces papiers, et même les recherchent à bonne intention, et ils demeurent tout à fait en pays chrétien. Or, celui que je vous ai dit étoit notre ami et un de ces renégats, et il avoit les certificats de tous nos camarades, par lesquels nous le favorisions et lui donnions tout le crédit qu'il étoit possible ; et, si les Maures lui eussent trouvé ces papiers, ils l'eussent fait brûler tout vif. Je sus qu'il entendoit fort bien l'arabe, et que non seulement il le savoit parler, mais aussi l'écrire ; toutefois, devant que de me déclarer du tout à lui, je lui dis de me lire ce papier que d'aventure j'avois trouvé en un trou de ma logette. Il l'ouvrit, et fut un bon moment à le regarder et à le déchiffrer en marmottant entre ses dents. Je lui demandai s'il l'entendoit ; à quoi il me répondit qu'il l'entendoit fort bien, et que, si je voulois qu'il me le déclarât mot pour mot, je lui donnasse une plume et de l'encre pour le faire plus à son aise. Nous lui donnâmes ce qu'il demandoit, et lui le traduisit peu à peu ; puis, l'ayant achevé, nousdit : « Tout ce qui est ici écrit en espagnol, sans manquer d'une seule lettre, est ce que contient ce papier morisque ; mais il faut prendre garde que là où il dit Lella Maryem, cela signifie Notre-Dame la Vierge Marie. Nous lûmes le papier, lequel disoit ainsi :

Quand j'étois petite fille, mon père avoit une esclave qui me montra en ma langue la religion chrétienne, et me dit beaucoup de choses de Lella Maryem. La chrétienne mourut, et je sais bien

qu'elle n'alla pas au feu, mais avec Dieu, parce que je la vis deux fois depuis, et elle me dit que je m'en allasse en la terre des chrétiens voir Lella Maryem, qui m'aimoit fort. Je ne sais pas comment on y va ; j'ai vu plusieurs chrétiens par cette fenêtre, mais aucun ne m'a semblé cavalier que toi. Je suis fort belle et jeune et ai beaucoup d'argent à emporter avec moi : regarde si tu pourras trouver le moyen que nous nous en allions : tu seras là mon mari si tu veux, et, s'il ne te plaît, je n'en prendrai point, parce que Lella Maryem me donnera avec qui me marier. J'ai écrit ceci, regarde bien à qui tu le bailleras à lire, et ne te fie à aucun Maure, parce que ce sont tous des marauds. Je suis bien en peine de cela, car je ne voudrois pas que tu te découvrisses à personne, d'autant que, si mon père le sait, il me jettera incontinent dans un puits et me couvrira de pierres. Je mettrai un fil à la canne, attaches-y la réponse, et, si tu n'as qui t'écrive en arabe, dis-le-moi par signes : car Lella Maryem fera que je t'entende. Elle et Allah te gardent, et cette croix que je baise plusieurs fois, car ainsi me l'a recommandé la captive.

Voyez, Messieurs, si nous avions raison de nous étonner des discours contenus en ce papier, et si par même moyen il n'y avoit pas sujet de nous en réjouir ; et nous fîmes l'un et l'autre de telle sorte que le renégat comprit bien que ce papier ne s'étoit pas trouvé par hasard, mais que réellement on l'avoit écrit à l'un de nous, et par ainsi il nous pria, si ce qu'il soupçonnoit étoit vrai, de nous fier en lui, et de le lui dire ; qu'il hasarderoit sa vie pour notre liberté ; et, en disant cela, il tira de son sein un crucifix de métal, et, avec beaucoup de larmes, jura par le Dieu que cette image représentoit, en qui lui, encore que pécheur et méchant, croyoit bien et fidèlement, qu'il nous garderoit loyalement le secret en tout ce que nous lui voudrions découvrir, parce qu'il lui

sembloit et quasi le devinoit que, par le moyen de celle qui avoit écrit ce papier, lui et nous tous devions être mis en liberté, et qu'il espéroit de voir ce que tant il désiroit, qui étoit de rentrer au giron de notre mère sainte Église, de laquelle il étoit séparé comme un membre pourri par son ignorance et son péché. Le renégat nous dit cela avec tant de larmes et de marques de repentir que tous d'un même avis nous consentîmes et vînmes à lui déclarer la vérité de l'affaire, et ainsi nous lui rendîmes compte de tout, sans lui en rien celer. Nous lui montrâmes la petite fenêtre par laquelle paroissoit la canne. Il remarqua de là la maison, et promit qu'il auroit un soin particulier de s'informer et savoir qui y demeuroit. Nous pensâmes aussi qu'il seroit bon de répondre au billet de la Mauresque ; et, comme nous n'avions personne qui le sût faire, le renégat tout à l'instant nous tira de cette peine, et écrivit ce que je lui dictai, qui fut en substance ce que je vous dirai, car il me souvient de point en point de tout ce qui m'est arrivé en cette affaire, et il m'en souviendra tant que je vivrai. En effet, voici ce que nous répondîmes à la Mauresque :

Le vrai Allah te garde, Madame, et la benoîte Marie, qui est la vraie mère de Dieu, et celle qui t'a mis au cœur et t'a inspiré de t'en aller à la terre des chrétiens, parce qu'elle t'aime bien. Prie-la qu'il lui plaise de te donner à entendre comment tu pourras mettre en exécution ce qu'elle te commande, car elle est si bonne qu'elle le fera. Je t'offre de ma part, et de celle de tous les chrétiens qui sont avec moi, de faire pour toi tout ce que nous pourrons jusqu'à mourir. Ne laisse pas de m'écrire et m'avertir de ce que tu penseras faire, et je te répondrai toujours : car le grand Allah nous a donné un chrétien captif, qui sait parler et écrire ta langue, aussi bien que tu le verras par ce papier. De la sorte, tu nous pourras sans aucune crainte donner avis de tout ce qu'il te

plaira. Quant à ce que tu dis, que, si tu es une fois en terre de chrétiens, tu seras ma femme, je te le promets comme un bon chrètien, et sache que les chrétiens accomplissent ce qu'ils promettent mieux que ne font les Maures. Dieu et Marie sa mère soient en ta garde, Madame.

Ce papier étant écrit et fermé, j'attendis deux jours que le bagne fût seul comme d'ordinaire, et incontinent je sortis à la promenade accoutumée de la terrasse pour voir si la canne paroîtroit, et elle ne tarda pas longtemps à se montrer. Or, ainsi que je la vis, encore que je ne pusse voir qui la tenoit, je montrai le papier comme donnant à entendre qu'on y mît le fil ; mais il y étoit déjà, de sorte que j'y liai la lettre, et peu après notre étoile apparut derechef, avec la blanche bannière de paix du petit mouchoir. On le laissa tomber, je le relevai promptement, et trouvai au mouchoir en toute sorte de monnoie d'or et d'argent plus de cinquante écus, qui redoublèrent cinquante fois notre contentement et nous confirmèrent l'espérance de recouvrer la liberté. Le même soir notre renégat revint, qui nous rapporta qu'il avoit su que celui qui demeuroit en cette maison étoit le Maure que l'on nous avoit dit s'appeler Agimorato, homme extrêmement riche, qui n'avoit qu'une fille pour unique héritière de tous ses biens, et que le bruit commun dans toute la ville étoit qu'il n'y avoit pas une plus belle femme dans toute la Barbarie, et que plusieurs des vice-rois qui venoient là l'avoient demandée pour femme, mais qu'elle ne s'étoit jamais voulu marier ; il sut aussi qu'elle avoit eu une esclave chrétienne, laquelle étoit morte. Tout cela s'accordoit avec ce qui étoit écrit en la lettre. Nous entrâmes en conseil avec le renégat, afin d'aviser quel ordre on tiendroit pour enlever la Mauresque, et nous en venir tous en terre de chrétiens ; et enfin on arrêta pour lors d'attendre un second avis de Zoraïde, car ain-

si s'appeloit celle qui à cette heure désire de s'appeler Marie, d'autant que nous connûmes bien qu'il n'y avoit qu'elle qui pouvoit trouver un moyen pour résoudre toutes ces difficultés. Après que nous eûmes résolu cela, le renégat nous dit de ne nous donner point de peine, qu'il perdroit la vie ou bien nous mettroit en liberté.

Quatre jours durant le bagne fut plein de monde, ce qui fut cause que la canne ne parut point ; mais, au bout de ces quatre jours, comme le bagne étoit en sa solitude accoutumée, elle se montra avec le mouchoir si gonflé qu'il nous promettoit une heureuse délivrance. La canne s'inclina vers moi avec le mouchoir, où je trouvai encore un papier et cent écus d'or sans autre monnoie. Le renégat étoit avec nous ; nous lui donnâmes le papier à lire en notre cahutte, et il nous dit qu'il contenoit ce qui suit :

Monsieur, je ne sais comment donner ordre que nous nous en allions en Espagne, et Lella Maryem ne me l'a pas dit, encore que je le lui aie demandé : ce qui se pourra faire est que je vous donnerai par cette fenêtre beaucoup de deniers en or ; payez-en votre rançon et celle de vos amis, et que l'un de vous s'en aille en terre de chrétiens, qu'il y achète une barque, et puis qu'il revienne querir les autres ; pour moi, il me trouvera au jardin de mon père, qui est à la porte de Bab-Azoun, près de la Marine, où je demeurerai tout cet été, en la compagnie de mon père et de mes serviteurs ; et vous me pourrez tirer de là la nuit sans aucune crainte et me mener à la barque. Et regarde que tu dois être mon mari, sinon, je demanderai à Marie qu'elle te punisse. Si tu ne te fies à personne pour aller querir la barque, rachète-toi et vas-y, parce que je sais que tu reviendras plutôt que pas un autre, puisque tu es chevalier et chrétien. Tâche de connoître le jardin, et, quand tu

te promèneras par là, je saurai que le bagne est solitaire, et je te donnerai beaucoup d'argent. Dieu te garde, mon Seigneur !

Voilà ce que disoit et contenoit le second papier ; ce qui étant vu par tous, chacun s'offrit à être le racheté, et promettoit d'aller et retourner fort ponctuellement : je m'offris aussi à en faire autant ; mais le renégat s'y opposa, disant qu'il ne permettroit en façon quelconque qu'aucun fût mis en liberté jusqu'à ce qu'ils le fussent tous ensemble, parce qu'il avoit vu par expérience combien ceux qui étoient délivrés accomplissoient mal la parole qu'ils avoient donnée étant en captivité ; parce que des captifs de qualité avoient plusieurs fois usé de ce remède, en rachetant quelqu'un qui allât à Valence ou à Mayorque avec de l'argent, pour pouvoir équiper une barque et retourner querir ceux qui les avoient rachetés, mais qu'ils n'étoient jamais revenus, d'autant que la liberté qu'ils avoient recouvrée et la crainte de venir à la perdre leur effaçoient de la mémoire toutes les obligations du monde. Et, pour confirmation de cette vérité qu'il nous disoit, il nous raconta en peu de paroles un cas, lequel presque en ce même temps étoit arrivé à des chevaliers chrétiens, et le plus étrange qui fut jamais vu en ce pays, où à tout moment il survient des choses qui remplissent de terreur et de surprise. Enfin il vint à dire que ce qui se pouvoit et devoit faire étoit que l'argent que l'on donneroit pour racheter le chrétien, qu'on le lui donnât à lui pour en acheter une barque à Alger même, sous ombre de se faire marchand et de trafiquer à Tétouan et le long de cette côte, et que, lui étant le maître de la barque, il trouveroit facilement le moyen de les tirer du bagne et les embarquer tous. Combien plus, que si la Mauresque donnoit de l'argent, comme elle disoit, pour les racheter tous, qu'étant en liberté c'étoit une chose très facile de s'embarquer, voire même en plein midi, et que la plus grande

difficulté qui s'offroit étoit que les Maures ne permettent pas qu'aucun renégat achète ni tienne de barque, si ce n'est un grand vaisseau pour aller en course, d'autant qu'ils craignent que celui qui achète une barque, principalement s'il est Espagnol, ce ne soit pour s'en aller en terre de chrétiens ; mais qu'il remédieroit à cet inconvénient en faisant en sorte qu'un Maure Tagarin s'associât avec lui pour l'achat de la barque et le profit des marchandises, et que sous cette couleur-là il se rendroit maître de la barque, par lequel moyen il viendroit à bout de tout le reste.

Et, encore qu'il nous eût semblé, à moi et à mes camarades, qu'il étoit plus à propos d envoyer querir une barque à Mayorque, comme la Mauresque le disoit, nous n'osâmes pas le contredire, craignant que, si nous ne faisions ce qu'il disoit, il ne nous découvrît, et ne nous mît en danger de nos vies, s'il découvroit l'affaire de Zoraïde, pour la vie de laquelle nous eussions donné toutes les nôtres ; et ainsi nous résolûmes de mettre notre affaire entre les mains de Dieu et en celles du renégat. Et sur ce nous fîmes promptement réponse à Zoraïde, lui disant que nous ferions tout ce qu'elle nous conseillait, parce qu'elle avoit donné un aussi bon avis que si Lella Maryem le lui eût dit, et que d'elle seule dépendoit de différer l'affaire ou bien de la mettre incontinent en exécution.

Je m'offris derechef à être son mari, et avec cela, le lendemain qu'il arriva que le bagne étoit seul, elle nous donna en diverses fois, avec la canne et le mouchoir, deux mille écus d'or et un papier où elle disoit que, le premier dgiuma, qui est le vendredi, elle s'en allait au jardin de son père, mais qu'avant de s'y en aller elle nous donneroit encore de l'argent s'il n'y en avoit pas assez, et que nous l'en avertissions, qu'elle nous en fourniroit autant que

nous lui en demanderions ; que son père en avoit tant qu'il ne s'apercevroit pas de la faute de celui-ci, d'autant plus qu'elle avoit les clefs de tout. Nous donnâmes incontinent cinq cents écus au renégat pour acheter la barque ; de huit cents je payai ma rançon, donnant l'argent à un marchand de Valence, qui étoit pour lors à Alger, lequel me racheta du roi, me prenant sur sa parole qu'il donna qu'à l'arrivée du premier vaisseau qui viendroit de Valence il payeroit ma rançon ; d'autant que, s'il eût délivré incontinent l'argent, c'eût été donner soupçon au roi qu'il y avoit longtemps que ma rançon étoit à Alger, et que le marchand l'avoit celé pour en faire son profit. Enfin mon maître étoit si cauteleux que je n'osai faire en aucune façon que l'argent se déboursât promptement. Le jeudi précédant le vendredi où la belle Zoraïde s'en devoit aller au jardin, elle nous donna encore mille écus et nous avertit de son départ, me priant que, si je me rachetois, je m'informasse incontinent du jardin de son père, et qu'en tout cas je trouvasse l'occasion de l'y aller voir. Je lui fis réponse en peu de paroles que je n'y manquerois pas, et qu'elle eût soin de nous recommander à Lella Maryem par toutes les oraisons que l'esclave lui avoit apprises. Cela fait, on donna ordre que nos trois compagnons fussent rachetés, afin de faciliter la sortie du bagne, et aussi que, me voyant racheté et eux non, attendu que j'avois l'argent, ils ne se troublassent point, et que le diable ne leur persuadât pas de faire aucune chose au préjudice de Zoraïde : car, encore que leur qualité me pouvoit garantir de cette crainte, malgré cela, je ne voulus pas hasarder l'affaire ; et partant je les fis racheter par la même voie que je l'avois été, faisant consigner tout l'argent au marchand, afin qu'avec toute certitude et en toute sécurité il les pût cautionner, sans toutefois lui découvrir notre menée et notre secret, à cause du danger qu'il y avoit.

1. Il faut lire Hassan-Bacha.

2. Le traducteur rend ici par maraud le mot marfuz, qui signifie homme rusé, faux et perfide.

3. On donnait le nom de Tagarins aux Maures venus d'Aragon ou de Valence.

Première partie · XLI

l ne se passa pas quinze jours que notre renégat n'eût acheté une barque en laquelle il pouvoit entrer plus de trente personnes, et, pour assurer son fait et lui donner couleur, il voulut faire, comme il fit en effet, un voyage en un lieu qui s'appelle Sargel, lequel est à vingt lieues d'Alger, du côté d'Oran, où il se fait un grand trafic de figues sèches. Il fit ce voyage deux ou trois fois en la compagnie de ce Tagarin qu'il avoit dit. (Ils appellent Tagarins en Barbarie les Maures d'Aragon, et ceux de Grenade Mudejares ; et au royaume de Fez ils appellent les Mudejares Elches, qui sont des gens de qui ce roi se sert le plus à la guerre.) Je dis donc que, chaque fois qu'il passoit avec sa barque, il jetoit l'ancre en une petite cale, qui étoit à deux traits d'arbalète du jardin où Zoraïde attendoit ; et là, de propos délibéré, le renégat se mettoit avec les Maures qui ramoient, tantôt à dire l'azala, tantôt à s'essayer, comme par manière de jeu et de passetemps, à ce qu'il pensoit et avoit délibéré de faire à bon escient ; et ainsi s'en alloit parfois au jardin de Zoraïde pour lui demander du fruit, et le père de celle-ci lui en donnoit sans le connoître ; et, encore qu'il eût bien voulu parler à Zoraïde, comme il me dit depuis, et lui faire entendre que c'étoit lui qui par mon commandement la devoit conduire en

la terre des chrétiens, et qu'elle se tînt contente et assurée, jamais il ne lui fut possible de l'aborder, parce que les dames maures ne se laissent voir d'aucun Maure ni Turc, si ce n'est que leurs maris ou leurs pères le leur commandent. Elles se laissent bien hanter par des chrétiens captifs et communiquent avec eux plus que de raison ; et, pour moi, j'eusse été marri qu'il lui eût parlé, parce que peut-être l'eût-il effarouchée et troublée, voyant son affaire entre les mains de renégats. Mais Dieu, qui en avoit autrement ordonné, ne donna pas lieu au bon désir de notre renégat, lequel, voyant avec combien de sécurité il alloit et venoit à Sargel, et qu'il jetoit l'ancre quand, comment et là où bon lui sembloit, et que le Tagarin son compagnon n'avoit point d'autre volonté que la sienne, aussi que ma rançon étoit déjà payée, et qu'il manquait seulement de trouver des chrétiens qui tirassent à la rame, il me dit que je regardasse ceux que je voudrais mener avec moi, outre les rachetés, et que je m'entendisse avec eux pour le premier vendredi, auquel il avoit résolu que devoit être notre départ. Voyant cela, je parlai à douze Espagnols, tous adroits, braves à la rame, et de ceux qui pouvoient plus librement sortir de la ville ; et ce ne fut pas peu d'en trouver tant en cette occasion, parce qu'il y avoit en course vingt vaisseaux, qui avoient emmené tous les gens de rame, et encore ceux-là ne se fussent pas trouvés, n'eût été que leur maître n'étoit point allé pour cet été-là en course, d'autant qu'il étoit demeuré pour faire achever une galiote qu'il avoit sur les chantiers en l'arsenal. Je ne leur dis autre chose, sinon que le vendredi suivant, sur le soir, ils sortissent un à un, sans faire semblant de rien, et s'en allassent droit au jardin d'Agimorato, et qu'ils m'attendissent là jusqu'à ce que j'y allasse. Je donnai cet avis à chacun séparément, les avertissant qu'encore qu'ils vissent

là d'autres chrétiens, ils ne leur dissent point autre chose, sinon que je leur avois commandé d'attendre en ce lieu-là.

Ayant pris ce soin, il m'en restoit encore un autre bien plus important : c'étoit d'avertir Zoraïde de l'état auquel étoient les affaires, afin qu'elle se tînt toute prête, et qu'elle se donnât bien garde de se troubler, si nous l'assaillions avant le temps qu'elle se pourroit imaginer que la barque des chrétiens devoit être de retour. Et ainsi je résolus d'aller au jardin pour voir si je pourrois lui parler, de sorte qu'un jour avant mon départ j'y allai sous ombre de cueillir quelques herbes, et la première personne que je rencontrai fut son père, lequel me dit dans la langue usitée par toute la Barbarie et à Constantinople entre les esclaves et les Maures, et qui n'est ni mauresque, ni castillane, ni d'aucune autre nation, mais un mélange de toutes les langues, dont nous nous servons pour nous entendre tous ; je dis donc qu'en cette sorte de langage il me demanda ce que je cherchois en son jardin et à qui j'étois. Je lui répondis que j'étois à Arnaute-Mami (et cela parce que je savois pour certain que c'étoit son très grand ami) et que je cherchois des herbes pour faire de la salade. Il s'enquit par suite si j'étois à rançon ou non, et combien mon maître demandoit pour moi. Comme nous étions sur ces demandes et réponses, la belle Zoraïde sortit de la maison du jardin, et il y avoit déjà longtemps qu'elle m'avoit vu ; et, comme les dames mauresques ne font point de scrupule de se montrer aux chrétiens, ni ne les évitent aucunement, comme je vous ai déjà dit, elle ne fit point difficulté de s'en venir où son père étoit à deviser avec moi ; au contraire, quand il vit qu'elle venoit, et doucement, il l'appela et lui commanda de s'approcher. Ce seroit trop de vous dire à présent la grande beauté, la noblesse, les beaux et riches ornemens avec lesquels ma Zoraïde bien-aimée parut à mes yeux ; je vous

dirai seulement qu'elle avoit plus de perles pendues à son beau cou, à ses oreilles et à son chef, qu'elle n'avoit de cheveux en la tête. Aux cous-de-pied, qu'elle avoit d'habitude tout nus, elle portoit des carcans (c'est ainsi qu'on appelle en maurisque les bracelets des pieds) d'or très fin, auxquels il y avoit tant de diamans enchâssés qu'elle me dit depuis que son père les estimoit dix mille doublons, et que ceux qu'elle avoit aux poignets en valoient autant. Les perles étoient en grande quantité et fort bonnes : car la plus grande coquetterie des dames maures est de se parer de riches perles et de la semence de celles-ci ; tellement qu'il y en a plus entre les Maures qu'entre tout le reste des nations du monde, et le père de Zoraïde avoit le bruit d'en avoir beaucoup et des meilleures qui fussent à Alger, et outre ce il avoit plus de deux cent mille écus d'Espagne, de toutes lesquelles choses étoit la maîtresse celle qui maintenant l'est de moi. Or si, avec tout cela, elle étoit belle ou non, l'on peut, par les restes qui lui en sont demeurés parmi tant de travaux, conjecturer quelle elle devoit être en sa prospérité : car on sait que la beauté de quelques femmes a ses jours et ses saisons, et requiert des accidens pour diminuer ou s'accroître ; et c'est chose naturelle que les passions de l'esprit l'élèvent ou l'abaissent, encore que le plus souvent elles la détruisent. Je dis enfin qu'alors elle vint extrêmement bien parée, et belle par excellence, au moins il me sembla qu'elle l'étoit plus qu'aucune autre que j'eusse jamais vue ; outre ce, considérant combien je lui étois obligé, il me fut avis que j'avois devant moi une déité, descendue du ciel sur la terre, pour mon contentement et pour mon remède. Aussitôt qu'elle fut près de nous, son père lui dit en sa langue que j'étois esclave de son ami Arnaute-Mami, et que je venois chercher de la salade ; elle prit la parole, et, en la langue mêlée que je vous ai dite, me demanda si

j'étois gentilhomme, et quelle étoit la cause que je ne me rachetois pas. Je lui répondis que je l'étois déjà, et qu'elle pouvoit bien connoître par le prix d'icelle combien mon maître m'estimoit, puisqu'on avoit baillé pour moi quinze cents zoltanis, à quoi elle répondit :

« En vérité, si tu eusses été à mon père, j'eusse fait qu'il ne t'eût pas laissé aller pour deux fois autant, parce que vous autres chrétiens, vous mentez toujours en tout ce que vous dites, et vous vous faites pauvres pour tromper les Maures. — Il pourroit bien être, Madame, lui répondis-je ; mais en vérité j'ai toujours traité fidèlement avec mon maître et traiterai toujours de même avec tout le monde. — Et quand t'en vas-tu ? dit Zoraïde. — Demain, je crois, lui dis-je, parce qu'il y a ici un vaisseau de France qui met à la voile demain, et je pense m'en aller par lui. — Ne seroit-il pas meilleur, répliqua Zoraïde, d'attendre qu'il vînt des vaisseaux d'Espagne et t'en aller avec eux, qu'avec ceux de France, qui ne sont pas vos amis ? — Non, répondis-je, encore que, si c'est la vérité qu'il vienne un vaisseau d'Espagne, comme il en est bruit, je l'attendrai, quoique ce soit le plus sûr pour moi de partir demain, parce que le désir que j'ai de me voir en mon pays, et avec les personnes que j'aime, est si violent qu'il ne me permettra pas d'attendre autre commodité, quand elle seroit meilleure, si elle tarde tant soit peu. — Tu es sans doute marié en ton pays, dit Zoraïde, et c'est pour cela que tu désires d'aller revoir ta femme. — Je ne suis pas marié, répondis-je, mais j'ai donné parole de me marier en y arrivant. — Et la dame à qui tu as promis, dit Zoraïde, est-elle belle ? — Elle est si belle, répondis-je, que, pour la bien priser et te dire la vérité, elle te ressemble bien fort. » Sur cela, son père se prit à rire, et dit : « Par Allah ! chrétien, elle doit être bien belle, si elle ressemble à ma fille, qui est la plus belle

femme de tout ce royaume ; regarde-la bien, et tu verras que je te dis la vérité. » Dans la plupart de ces discours, le père de Zoraïde nous servoit d'interprète, comme étant plus savant : car, encore qu'elle parlât la langue bâtarde, qui, ainsi que je l'ai dit, s'emploie en ce pays-là, elle déclaroit plus son intention par signes que par paroles.

Or, sur ces entrefaites, il vint un Maure courant droit à nous qui nous dit à haute voix qu'il y avoit quatre Turcs qui avoient sauté par-dessus les murailles du jardin, et qui cueilloient les fruits encore qu'ils ne fussent pas mûrs. Le vieillard se troubla, et Zoraïde en fit autant, parce que les Maures ont ordinairement, et quasi de nature, peur des Turcs, spécialement des soldats, lesquels sont si insolens et ont un tel empire sur les Maures, qui leur sont sujets, qu'ils les traitent plus mal que s'ils étoient leurs esclaves. Je dis donc que le père de Zoraïde lui dit : « Ma fille, retire-toi à la maison et t'enferme, tandis que j'irai parler à ces chiens ; et toi, chrétien, cherche tes herbes, et t'en va à la bonne heure ; Dieu te veuille bien conduire en ton pays ! » Je lui fis la révérence en m'inclinant vers lui, et, s'en allant trouver les Turcs, il me laissa tout seul avec Zoraïde, laquelle fit démonstration de s'en aller où son père lui avoit commandé ; mais à grand'peine fut-il couvert par les arbres du jardin qu'elle se retourna vers moi, les yeux pleins de larmes, et me dit : « Tameji, chrétien, tameji ? » qui veut dire : « T'en vas-tu, chrétien, t'en vas-tu ? » Je lui répondis : « Oui, Madame, mais ce ne sera nullement sans toi, et m'attends au premier Juma ; mais ne t'étonne point quand tu nous verras, car sans aucun doute nous irons en terre de chrétiens. » Je lui dis cela de telle sorte qu'elle entendit bien toutes les raisons et paroles que nous eûmes ensemble ; et, me mettant un bras autour du cou, elle commença à cheminer vers la maison,

à pas lents et comme si elle eût voulu tomber en défaillance ; et la fortune, laquelle eût bien pu être funeste, si le Ciel n'en eût ordonné autrement, voulut que, cheminant tous deux en la sorte et posture que je vous ai contées, avec le bras à mon cou, son père, qui revenoit de faire en aller les Turcs, nous vit en cet état, et comme nous allions ; et nous vîmes bien qu'il nous avoit aperçus. Mais Zoraïde, en personne avisée et discrète, ne voulut pas ôter le bras de mon cou ; au contraire, elle se serra contre moi et mit sa tête sur ma poitrine, en pliant un peu les genoux, donnant des signes tout clairs qu'elle s'évanouissoit, et moi pareillement je faisois semblant de la soutenir contre ma volonté. Son père s'en vint en courant où nous étions, et, voyant sa fille en cette sorte, il lui demanda ce qu'elle avoit ; mais, comme elle ne lui répondit rien, il dit : « Sans aucun doute, elle s'est évanouie à cause de ces chiens, ils l'ont fait tomber en défaillance » ; et ainsi, la retirant de dessus ma poitrine, il l'appuya sur la sienne ; et elle, jetant un soupir et ayant encore les yeux pleins de larmes, se mit à dire derechef : « Ameji, christiano, ameji : Va-t'en, chrétien, va-t'en » ; à quoi son père répondit : « Il n'importe, ma fille, que le chrétien s'en aille, car il ne t'a fait aucun mal, et les Turcs s'en sont allés ; que rien ne te trouble, puisqu'il n'y en a point qui te puisse faire déplaisir : car, comme je t'ai déjà dit, les Turcs, à ma prière, s'en sont retournés par où ils étoient entrés. » Alors je dis à son père : « Certainement, Señor, ils l'ont troublée comme vous avez dit ; mais, puisqu'elle désire que je m'en aille, je ne lui veux point causer d'ennui, demeurez en paix, et avec votre permission je reviendrai en votre jardin quérir des herbes, car, à ce que dit mon maître, il n'y en a point de meilleures pour faire des salades qu'ici. — Toutes les fois que tu voudras, tu y pourras revenir, répondit Agimorato : car ma fille n'a pas dit ceci pour ce que toi ni

aucun des chrétiens lui fissent de l'ennui, mais pensant dire que les Turcs s'en allassent, elle a dit que tu t'en allasses, ou bien, parce qu'il étoit temps que tu allasses cueillir tes herbes. » Là-dessus, je pris à l'instant congé de tous deux, et elle s'en alla avec son père, si triste qu'il sembloit qu'on lui arrachât l'âme. Moi cependant, sous ombre de chercher des herbes, je rôdai par tout le jardin à mon plaisir : je remarquai bien les entrées et les sorties, la forteresse de la maison et la commodité qui se pourroit offrir pour faciliter toute notre entreprise. Cela fait, je m'en allai rendre compte au renégat et à mes compagnons de tout ce qui s'étoit passé, et il me tardoit de voir l'heure de pouvoir jouir sans crainte du bien que la fortune m'offroit en la belle et charmante Zoraïde.

Enfin le temps se passa, et le jour et le terme par nous tant désiré vint ; et tous, suivant l'ordre et avis qu'avec une prudente considération et une mûre délibération nous avions pris plusieurs fois, il nous arriva tout ainsi que nous le désirions, parce que, le vendredi d'après le jour que je parlai à Zoraïde au jardin, sur la nuit le renégat jeta l'ancre presque tout vis-à-vis du lieu où elle étoit. Déjà les chrétiens, qui devoient naviguer à la rame, étoient avertis et se tenoient cachés en divers endroits de ces environs. Ils étoient tout en suspens et émus en m'attendant avec un désir très grand d'assaillir le vaisseau qu'ils voyoient devant eux, parce qu'ils ne savoient pas l'accord que nous avions fait avec le renégat, mais pensoient qu'à force de bras ils devoient recouvrer la liberté en ôtant la vie aux Maures qui étoient dans la barque. Il advint donc que tout aussitôt que je me montrai, et mes compagnons avec moi, tous ceux qui étoient cachés, qui nous virent, s'en vinrent se joindre à nous. C'étoit au temps que la ville étoit déjà fermée, et il ne paroissoit personne dans toute cette campagne. Comme nous fûmes ensemble, nous nous vîmes

en doute s'il vaudroit mieux aller premièrement querir Zoraïde, ou bien nous rendre maîtres des Maures Tagarins, qui tenoient la rame dans la barque, et, comme nous étions dans cette incertitude, notre renégat vint à nous, et nous demanda à quoi nous nous amusions, qu'il étoit l'heure, et que tous ses Maures ne se doutoient de rien, la plupart étant endormis. Nous lui dîmes ce qui nous arrêtoit, et lui répliqua que le plus important pour lors étoit de se rendre tout d'abord maître de la barque, ce qui se pouvoit faire avec beaucoup de facilité et sans aucun péril, et qu'incontinent après nous pourrions aller querir Zoraïde. Ce qu'il disoit nous sembla fort à propos à tous, et ainsi, sans nous arrêter davantage, lui nous servant de guide, nous allâmes à la barque, où, sautant le premier dedans, il mit la main à un cimeterre qu'il portoit, et dit en langue mauresque : « Que personne de vous ne bouge d'ici s'il ne veut perdre la vie. » Or, presque en même temps tous les chrétiens étoient entrés dedans. Les Maures, qui étoient gens de peu de courage, entendant parler leur arraez (commandant) en cette sorte, furent épouvantés, et, sans qu'aucun d'eux dît un mot ni mît la main aux armes (car ils en avoient peu, et quasi point du tout), ils se laissèrent lier les mains par les chrétiens, lesquels le firent avec une extrême promptitude, menaçant les Maures, s'ils faisoient aucun semblant de crier, de les passer tous à l'instant même au fil de l'épée. Cela étant fait, laissant la moitié des nôtres pour les garder, nous autres, qui étions de reste, guidés par le renégat, nous allâmes au jardin d'Agimorato, et notre bonne fortune voulut qu'en arrivant, et pensant rompre la porte, nous l'ouvrîmes avec autant de facilité que si elle n'eût pas été fermée, et par suite, en grand silence et sans bruit, nous arrivâmes à la maison sans que personne s'en fût aperçu. La belle Zoraïde nous attendoit à une fenêtre, et, aussitôt qu'elle en-

tendit marcher, elle demanda tout bas si nous étions les Nizarani, comme si elle eût dit ou demandé si nous étions les chrétiens. Je lui répondis que oui, et qu'elle descendît. Quand elle me connut, elle ne s'arrêta pas un instant : car, sans me répondre une seule parole, elle descendit tout aussitôt, ouvrit la porte, et se montra à tous si belle et si richement vêtue qu'il n'est pas possible de le dire. Incontinent que je la vis, je lui pris une main, et commençai à la baiser ; le renégat en fit de même, et mes deux camarades aussi ; les autres, qui ne savoient rien de l'affaire, en firent tout autant : tellement qu'il ne sembloit autre chose, sinon que nous lui rendions grâces, et la reconnoissions pour l'auteur de notre liberté. Le renégat lui demanda en langue mauresque si son père étoit au jardin ; elle répondit que oui, et qu'il dormoit. « Or, il sera besoin de l'éveiller, répliqua le renégat, de l'emmener avec nous et d'emporter tout ce qui est de valeur dans ce beau jardin. — Non, dit-elle, il ne faut point toucher à mon père en façon que ce soit, et dans toute cette maison à quoi que ce soit, sinon ce que j'emporte, qui vaut tant qu'il y aura bien de quoi vous faire tous riches et contens : attendez un peu, et vous le verrez. » Et sur cela elle rentra dedans, disant qu'elle alloit revenir tout de suite, et que nous nous tinssions cois sans taire aucun bruit. Je demandai au renégat ce qui s'étoit passé entre eux ; il me le conta, et je lui dis qu'il ne falloit faire autre chose que ce que voudroit Zoraïde, laquelle revenoit déjà chargée d'un petit coffret plein d'écus d'or, et si pesant qu'à peine le pouvoit-elle porter. Le malheur voulut que son père s'éveillât dans l'intervalle, et qu'il ouît le bruit que l'on faisoit au jardin, et, se mettant à la fenêtre, il connut tout aussitôt que tous ceux qui étoient là étoient chrétiens, de sorte que, poussant des clameurs de toutes ses forces, il commença à dire en arabe : « Aux chrétiens ! aux chrétiens ! aux voleurs ! aux

voleurs ! » Par ces cris nous nous vîmes tous mis en une très grande et dangereuse confusion ; mais le renégat, voyant le danger où nous étions et combien il lui étoit important de venir à bout de cette entreprise avant que d'être découvert, monta avec beaucoup de célérité là où étoit Agimorato, et quand et quand plusieurs des nôtres le suivirent ; pour moi, je n'osai pas abandonner Zoraïde, qui s'étoit laissée aller entre mes bras comme pâmée. Enfin, ceux qui y montèrent firent si adroitement qu'en un instant ils descendirent avec Agimorato, l'amenant les mains liées et un mouchoir en la bouche en guise de bâillon, qui ne lui permettait de dire une seule parole, le menaçant, s'il parloit, qu'il lui en coûteroit la vie. Quand sa fille le vit, elle se couvrit les yeux pour ne le pas regarder, et son père demeura tout épouvanté, ne sachant pas qu'elle s'étoit mise entre nos mains de sa propre volonté. Mais, comme le plus nécessaire étoit alors de jouer des pieds, nous entrâmes en toute diligence et avec grande promptitude dans la barque, là où nous attendoient ceux y étoient demeurés, lesquels avoient appréhension qu'il ne nous fût arrivé quelque malheur.

Àgrand'peine étoit-il deux heures de nuit que nous étions tous entrés en la barque, et alors on délia les mains au père de Zoraïde, et on lui ôta le mouchoir de la bouche ; mais le renégat lui dit derechef qu'il ne dît mot, parce que s'il parloit il lui ôteroit la vie. Comme il vit sa fille, il commença à soupirer fort tendrement, et plus encore quand il aperçut que je la tenois étroitement embrassée, et qu'elle, sans se défendre ni se plaindre, ni autrement faire la dédaigneuse, se tenoit en repos ; mais pour tout cela il ne disoit mot, de peur qu'on n'effectuât les menaces que le renégat lui faisoit. Or, Zoraïde, se voyant en la barque et que nous voulions mettre les rames à l'eau, regardant son père et les autres

Maures qui étoient liés, elle dit au renégat qu'il me priât que je lui fisse cette grâce de délier ces Maures et de donner la liberté à son père, parce qu'elle se jetteroit plutôt en la mer que de voir devant ses yeux, et à son occasion, emmener captif un père qui l'avoit tant aimée. Le renégat me le dit, et je lui répondis que je le ferois très volontiers ; mais il me répliqua qu'il ne le falloit pas encore, d'autant que, si on les lâchait là, ils crieroient incontinent aux armes, et mettroient toute la ville en rumeur, et puis seroient cause que l'on courroit après nous avec quelques frégates légères, et qu'on nous investiroit par terre et par mer, de telle sorte que nous ne nous pourrions pas échapper, et que tout ce qui se pourroit faire étoit de leur donner la liberté lorsqu'on arriveroit à la première terre de chrétiens. Nous fûmes tous de cet avis, et Zoraïde aussi, à laquelle on dit les raisons et les causes qui nous empêchoient de faire si promptement ce qu'elle désiroit. Elle s'y résigna.

Aussitôt, avec un joyeux silence et une gaillarde diligence, chacun de nos braves rameurs prit sa rame, et, nous recommandant à Dieu, nous commençâmes à naviguer droit à l'île de Majorque, qui est la plus prochaine terre de chrétiens ; mais, à cause que le vent de tramontane souffloit aigre et que la mer étoit un peu émue, il ne nous fut pas possible de tenir la route de Majorque, mais nous fûmes contraints de nous laisser porter terre à terre droit à Oran, à notre grand regret, de peur que nous ne fussions découverts de Sargel, qui est en cette côte-là, tout au plus à soixante milles d'Alger ; et même nous appréhendions de rencontrer par ces parages quelques galiotes, de celles qui ordinairement venoient avec de la marchandise de Tétuan, encore qu'un chacun de nous, à part soi, et tous ensemble, nous nous proposions que, si on rencontroit une galiote chargée de marchandise,

pourvu que ce ne fût point de celles qui vont en course, que non seulement nous ne nous perdrions pas, mais au contraire que nous prendrions un vaisseau avec lequel nous pourrions plus sûrement achever notre voyage. Cependant que nous naviguions, Zoraïde se tenoit la tête cachée dans mes mains pour ne point voir son père ; et j'entendois qu'elle invoquoit Lella Maryem à notre aide.

Nous avions bien navigué trente milles quand le jour nous prit, environ à trois portées d'arquebuse de terre, laquelle nous vîmes toute déserte et sans personne qui nous y découvrît ; mais ce nonobstant nous rentrâmes à force de bras un peu plus avant en la mer, qui étoit déjà un peu apaisée, et, ayant avancé quasi deux lieues, l'on donna ordre de voguer de quart, tandis que nous mangerions un morceau, car notre barque étoit bien pourvue, encore que ceux qui ramoient dirent qu'il n'étoit pas temps de se reposer, et que ceux qui ne ramoient pas, on leur donnât à manger, parce qu'ils ne vouloient, eux, en aucune façon quitter les rames. On le fit ainsi, et sur cela il commença à souffler un vent du large, qui nous obligea à tendre la voile et à laisser les avirons, allant droit à Oran, parce qu'il ne nous étoit pas possible de suivre une autre route. Tout cela se fit en grande diligence, et ainsi nous fîmes à la voile plus de huit milles à l'heure, sans avoir crainte d'aucune chose que de rencontrer quelque vaisseau qui allât en course. Nous donnâmes à manger aux Maures Tagarins, que le renégat consola en leur disant qu'ils n'étoient point captifs, et qu'à la première occasion on leur donneroit la liberté ; on en dit autant au père de Zoraïde, lequel répondit : « Je pourrois, chrétiens, espérer et croire toute autre chose de votre libéralité et courtoisie ; mais, quant à me donner la liberté, ne me tenez pas pour être si simple que de me l'imaginer, car vous ne vous êtes

point mis au hasard de me l'ôter pour me la rendre si libéralement, surtout sachant qui je suis et l'intérêt qu'il peut y avoir pour vous à me la rendre, lequel intérêt si vous le voulez fixer, dès à présent je vous offre tout ce que vous voudrez pour moi et pour cette enfant, ma malheureuse fille, ou sinon pour elle seule, qui est la plus grande et la meilleure partie de mon âme. » En disant cela, il commença à pleurer si amèrement qu'il nous émut tous à compassion, et contraignit Zoraïde de le regarder ; laquelle, le voyant ainsi pleurer, s'attendrit tellement qu'elle se leva de mes pieds et s'en alla embrasser son père, et, joignant son visage au sien, commencèrent à pleurer si tendrement tous deux que plusieurs de nous autres qui étions là nous nous joignîmes à leurs pleurs ; mais, quand son père la vit ainsi parée comme pour un jour de fête et avec tant de joyaux sur elle, il lui dit en sa langue : « Qu'est ceci, ma fille, qu'hier au soir, avant que cette terrible disgrâce et malheur où nous nous voyons arrivât, je te vis avec tes habits de tous les jours, et maintenant, sans que tu aies eu le loisir de t'habiller, et sans qu'il te soit arrivé aucune joyeuse nouvelle que tu dusses solenniser en te parant et accoutrant, je te vois parée des meilleurs habillemens que j'aie su ou pu te donner au temps où la fortune nous a été le plus favorable ? Réponds-moi, car c'est cela qui me tient plus en suspens et plus étonné que le malheur même auquel je me trouve. »

Le renégat nous communiquoit tout ce que le Maure disoit à sa fille, et elle ne lui répondoit pas un seul mot. Mais, quand il vit à un côté de la barque le coffret où d'ordinaire elle serrait ses bijoux, lequel il savoit bien qu'il avoit laissé à Alger et ne l'avoit point apporté au jardin, il demeura encore plus confus, et lui demanda comment ce coffre étoit tombé entre nos mains, et ce qu'il y avoit dedans. À cela le renégat, sans attendre que Zoraïde lui

répondit, lui dit : « Ne te tourmente point, Seigneur, à demander tant de choses à ta fille Zoraïde, car d'une seule que je te répondrai je satisferai à toutes tes questions, et par ainsi je veux que tu saches qu'elle est chrétienne et qu'elle a été la lime de nos chaînes et le moyen de nous délivrer de captivité ; elle est ici de sa bonne volonté et aussi contente, à ce que je m'imagine, de se voir en cet état, comme celui qui sort des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, et de la peine à la gloire.

— Est-ce vrai, ma fille, dit le Maure, ce que dit cet homme ?

— Oui, il est ainsi, répondit Zoraïde.

— Ainsi tu es chrétienne, répliqua le vieillard, et c'est toi qui as mis ton père au pouvoir de ses ennemis ? »

Zoraïde lui répondit à cela : « Je suis bien celle qui est chrétienne ; mais je ne suis pas celle qui t'a mis en ce point, parce que jamais mon désir n'a été de te quitter, ni de te faire aucun mal, mais de me faire du bien.

— Et quel bien est-ce que tu t'es fait, ma fille ?

— Demande-le, répondit-elle à Lella Maryem, car elle te le saura dire mieux que moi. »

Àpeine le Maure eut-il ouï cela que, d'une vitesse incroyable, il se jeta la tête devant en la mer, où sans aucun doute il se fût noyé, si son habit, qui étoit long et empêchant, ne l'eût un peu soutenu sur l'eau. Zoraïde s'écria qu'on le retirât, et ainsi nous y accourûmes tous, et, l'empoignant par sa casaque, le retirâmes à demi noyé et sans sentiment, de quoi Zoraïde reçut tant de peine qu'elle pleuroit sur lui aussi tendrement et douloureusement que s'il eût été déjà mort. Nous le mîmes la tête en bas, tellement qu'il

rendit force eau ; et au bout de deux heures il revint à lui, pendant lequel temps le vent s'étant changé, nous fûmes contraints de retourner vers la terre et de faire force de rames pour n'en approcher pas trop près ; mais notre bonne fortune voulut que nous arrivassions à une cale qui se trouve à côté d'un petit promontoire ou cap, qui est appelé par les Maures le cap de la Cava Roumia, qui veut dire en notre langue la Mauvaise Femme chrétienne, et il est de tradition chez les Maures que la Cava, par laquelle se perdit l'Espagne, est enterrée en ce lieu-là ; d'autant que Cava, en leur langue, signifie méchante femme, et Roumia veut dire chrétienne, et ils tiennent pour mauvais augure de mouiller l'ancre en cet endroit, même quand la nécessité les y contraint, car autrement ils n'y arrêtent jamais, bien que pour nous autres ce ne fut pas un abri de méchante femme, mais un port assuré pour notre salut, selon que la mer étoit troublée. Nous mîmes nos sentinelles en terre sans jamais quitter les rames des mains, et mangeâmes de la provision que le renégat avoit faite ; nous fîmes pareillement nos prières à Dieu et à Notre-Dame de tout notre cœur qu'il nous aidât et favorisât, afin que nous missions heureusement fin à un si bon commencement.

Àla prière de Zoraïde, l'on donna ordre de mettre à terre son père et tous les autres Maures qui étoient là liés, parce qu'elle n'avoit pas le courage et son tendre cœur ne pouvoit supporter de voir devant ses yeux son père ainsi lié et ceux de son pays prisonniers. Nous lui promîmes de le faire lors de notre départ, puisqu'il n'y avoit aucun danger de les laisser en ce lieu si peu habité. Nos oraisons ne furent pas si vaines qu'elles ne fussent entendues du Ciel, lequel en notre faveur fit tourner bientôt le vent et apaisa la mer, nous conviant à nous remettre joyeusement à suivre notre voyage commencé. Voyant cela, nous déliâmes les

Maures, et les mîmes à terre un à un, de quoi ils demeurèrent fort étonnés ; mais, quand ce vint à débarquer le père de Zoraïde, lequel étoit déjà revenu à lui, il nous dit : « Pourquoi pensez-vous, vous autres chrétiens, que cette mauvaise femelle soit bien aise que vous me donniez la liberté ? Croyez-vous que ce soit de pitié qu'elle ait de moi ? Non certes, mais elle le fait pour l'empêchement que ma présence lui donnera lorsqu'elle voudra mettre à exécution ses mauvais desseins, et ne pensez pas qu'elle ait été mue à changer de religion par la pensée que la vôtre soit meilleure que la nôtre, mais pour ce qu'elle sait qu'en votre pays l'on use de l'impudicité plus librement qu'au nôtre ; » et, se tournant vers Zoraïde, moi et un autre chrétien le tenant saisi par les deux bras, afin d'empêcher qu'il ne fît quelque folie, il lui dit : « Ô infâme jeune et mal conseillée fillette, où vas-tu, aveugle et folle, au pouvoir de ces chiens qui sont nos ennemis naturels ? Maudite soit l'heure où je t'ai engendrée, et maudites soient les délicatesses et les douceurs dans lesquelles je t'ai nourrie et élevée ! » Mais, voyant qu'il prenoit trait pour n'achever pas sitôt, je me hâtai de le mettre à terre, d'où à haute voix il continua ses malédictions et ses plaintes, conjurant Mahomet qu'il priât Dieu de nous détruire, confondre et ruiner ; et, comme nous nous fûmes un peu éloignés à cause que nous avions fait voile et ne pouvant plus ouïr ses paroles, nous vîmes ses actions, qui furent de s'arracher la barbe, se tirer les cheveux et se traîner par terre ; mais un coup il força sa voix de telle sorte que nous pûmes bien entendre qu'il disoit : « Retourne, ma chère fille, reviens à terre ; je te pardonne tout, baille cet argent à ces hommes, car il est déjà à eux, et reviens consoler ton triste père, qui laissera la vie en ce sable désert, si tu l'abandonnes. » Zoraïde écoutoit tout cela ; elle l'entendoit et pleuroit, mais elle ne sut lui dire ni répondre autre parole,

sinon : « Plaise à Dieu, mon père, que Lella Maryem, qui m'a faite chrétienne, te veuille consoler en ta tristesse. Dieu sait bien que je n'ai pu faire autre chose que ce que j'ai fait, et que ces chrétiens ne sont en rien obligés à ma volonté : car, encore que je n'eusse pas voulu venir avec eux, mais demeurer en ma maison, il m'eût été impossible selon que mon âme me pressoit de mettre à exécution cette œuvre, qui me semble aussi bonne à moi que toi, père bien-aimé, la juges et la tiens pour mauvaise. »

Elle dit cela au temps que son père ne l'entendoit plus, ni nous autres ne le pouvions plus voir ; de sorte que, consolant Zoraïde, nous prîmes tous garde à notre voyage, que le vent même nous rendoit tellement facile que nous tînmes pour certain de nous voir le lendemain matin sur les rivages d'Espagne ; mais, comme rarement ou jamais un bien n'arrive pur et simple qu'il ne soit accompagné ou suivi de quelque mal qui le trouble et l'inquiète, notre malheur voulut, ou peut-être les malédictions que le Maure avoit données à sa fille (malédictions qu'on doit toujours craindre de quelque père qu'elles soient), que nous, étant déjà bien avant en mer, et à plus de trois heures de nuit, naviguant à pleines voiles et les rames hautes, parce que le vent prospère que nous avions nous dispensoit du travail d'en user, nous vîmes à la lueur de la lune, qui resplendissoit clairement, tout près de nous un vaisseau rond, lequel, avec toutes ses voiles tendues, tenant un peu le gouvernail au vent, traversoit devant nous, et nous en étions si près que nous fûmes contraints de carguer notre voile pour ne point donner dedans icelui, et eux aussi firent force de gouvernail afin de nous donner le moyen de passer. Ils s'étoient mis au bord du vaisseau pour nous demander qui nous étions, où nous allions et d'où nous venions ; mais, parce qu'ils nous le demandèrent en langue françoise, notre renégat nous dit : « Que

personne ne réponde, parce que sans doute ce sont des corsaires françois, qui n'épargnent personne. » Sur cet avertissement pas un de nous ne répondit mot, et, ayant passé un peu en avant, et comme le vaisseau étoit sous le vent, ils lâchèrent à l'improviste deux coups de canon, qui en apparence étoient deux boulets ramés, parce qu'avec l'un ils coupèrent notre mât par le milieu, et le renversèrent avec la voile et tout en la mer, et au même instant, tirant encore une autre pièce, le boulet vint donner au milieu de notre barque, de sorte qu'il l'ouvrit toute, sans faire aucun autre mal ; mais, comme nous vîmes que nous allions à fond, nous commençâmes tous à grands cris à demander secours, et à prier ceux du vaisseau de nous recueillir, parce que nous nous noyions : ils mirent en panne alors, et, lançant l'esquif à la mer, il y entra jusqu'à douze François, bien armés de leurs arquebuses, à la mèche allumée ; ils s'approchèrent de notre bâtiment, et, voyant le peu de gens que nous étions, et comme il s'enfonçoit, ils nous recueillirent, disant que, pour avoir usé de cette discourtoisie de ne leur pas répondre, cela nous étoit arrivé. Notre renégat prit le coffret des richesses de Zoraïde, et le jeta à la mer sans que personne s'aperçût de ce qu'il faisoit. Enfin nous passâmes tous avec les François, lesquels, après s'être informés de tout ce qu'ils voulurent savoir de nous, et comme si c'eussent été nos ennemis mortels, nous dépouillèrent de tout ce que nous avions, ôtèrent même à Zoraïde jusqu'aux anneaux qu'elle avoit aux pieds ; mais il ne me fâchait pas tant de la peine qu'ils lui donnoient, comme de la crainte que j'avois qu'après l'avoir dépouillée de ses riches et précieux joyaux, ils ne passassent outre à lui vouloir ôter celui qui étoit de plus grande valeur, et qu'elle estimoit le plus. Mais le désir de gens de cette espèce ne s'étend pas plus loin qu'en l'argent, et jamais leur avarice n'est rassasiée, et celle-ci alla pour

lors si avant que même ils nous eussent ôté jusqu'aux habits de captifs, s'ils en eussent pu faire leur profit.

Il y eut même des avis entre eux de nous jeter tous à la mer enveloppés en une voile, parce qu'ils avoient intention de trafiquer en quelques ports d'Espagne, sous le nom de Bretons, et que, s'ils nous menoient vivans, ils seroient châtiés, leur larcin étant découvert. Mais le capitaine, qui étoit celui qui avoit dépouillé ma chère Zoraïde, dit qu'il se contentoit de la prise qu'il avoit faite, et qu'il ne vouloit aborder en aucun port d'Espagne, mais s'en aller promptement tout droit, et passer le détroit de Gibraltar de nuit, ou comme il pourroit, jusqu'à La Rochelle, d'où il étoit parti ; et ainsi ils résolurent de nous donner l'esquif de leur navire, et tout ce qui nous étoit nécessaire pour la courte navigation qui nous restoit à faire, ce qu'ils firent le lendemain, étant déjà en vue de la terre d'Espagne, vue qui nous réjouit tellement que nous oubliâmes entièrement tous nos déplaisirs et toutes nos misères, comme si véritablement nous n'en eussions point souffert, tant est grand le contentement que l'on reçoit de recouvrer la liberté perdue.

Il pouvoit être environ l'heure de midi lorsqu'ils nous mirent en la barque, en laquelle ils nous donnèrent deux barils d'eau et quelque peu de biscuit ; et le capitaine, ému de je ne sais quelle compassion et miséricorde envers la belle Zoraïde, lorsqu'elle s'embarqua, lui donna jusques à quarante écus d'or, et ne permit pas que ses soldats lui ôtassent ses habits, qui sont les mêmes qu'elle porte à présent. Nous entrâmes donc en ce bateau, et leur rendîmes grâces du bien qu'ils nous faisoient, leur montrant plutôt de la reconnoissance que du ressentiment ; eux se remirent en haute mer, suivant la route du détroit, mais nous, sans regarder

d'autre nord que la terre qui se montroit devant nous, nous nous hâtâmes tellement de voguer qu'au coucher du soleil nous en étions si près que nous eussions bien pu, selon notre opinion, y arriver devant qu'il fût tout à fait nuit ; mais, d'autant qu'il ne faisoit point de lune cette nuit-là et que le ciel étoit couvert, et aussi parce que nous ne connoissions pas la contrée où nous étions, nous ne trouvâmes pas qu'il fût fort sûr pour nous de prendre terre, comme plusieurs des nôtres en étoient d'avis, disant que nous y abordassions, encore que ce fût entre des rochers et loin d'habitations : car par ainsi nous nous assurerions contre la crainte, que par raison l'on devoit avoir, qu'il n'allât par cette côte des vaisseaux de corsaires de Tétouan, lesquels sont le soir en Barbarie, au matin se voient sur les côtes d'Espagne, et font ordinairement quelque prise, puis s'en retournent coucher en leurs maisons. Mais, de toutes ces contraires opinions, celle que l'on suivit fut que nous nous approchassions peu à peu, et que, si la tranquillité de la mer le permettoit, nous nous débarquassions là où nous pourrions. On fit ainsi, et il n'étoit pas tout à fait minuit lorsque nous arrivâmes au pied d'une très difforme et haute montagne, non toutefois si près de la mer qu'elle ne donnât un peu d'espace pour pouvoir commodément débarquer. Nous donnâmes dans le sable, puis nous sautâmes tous à terre, et nous baisâmes le sol ; puis, pleurant de joie, nous rendîmes grâces à Notre-Seigneur du bien et de la grâce incomparable qu'il nous avoit faits en notre voyage. Nous prîmes dans la barque les vivres qu'il y avoit et la tirâmes à terre, puis nous montâmes un bon bout dans la montagne : car, encore que nous fussions là, nous ne pouvions encore nous rassurer, ni croire que ce fût terre de chrétiens celle qui nous portoit.

Le jour vint, à mon avis, plus tard que nous n'eussions voulu, et nous achevâmes de gravir toute la montagne pour voir si de là nous découvririons quelque bourgade ou bien quelques cabanes de bergers ; mais, si loin que nous jetassions les yeux, nous ne découvrîmes ni village, ni personne, ni même aucun sentier ou chemin que ce fût. Malgré cela, nous résolûmes d'entrer plus avant dans le pays : car il ne pouvoit être que nous ne rencontrassions bientôt quelqu'un qui nous en donnât connoissance ; mais ce qui m'affligeoit le plus étoit de voir Zoraïde aller à pied par ces âpres déserts : car, encore que je la portasse quelquefois sur mes épaules, elle se lassoit plus de me voir lassé que son repos ne la soulageoit, et par ainsi elle ne voulut plus que je prisse cette peine, mais cheminoit avec beaucoup de patience et de démonstrations de joie, moi la tenant toujours par la main. Or, comme nous devions avoir fait un peu moins d'un quart de lieue, nous entendîmes le son d'une petite sonnette, signe évident qu'il y avoit là quelque troupeau, et, regardant tous fort attentivement s'il en paroissoit aucun, nous vîmes au pied d'un liège un jeune berger, lequel en grand repos et sans aucun souci accommodoit et façonnoit un bâton avec un couteau. Nous criâmes, et lui, haussant la tête, se mit incontinent debout, et, à ce que nous entendîmes depuis, les premiers qui se présentèrent à sa vue furent le renégat et Zoraïde, et, comme il les vit en habits de Maures, il pensa que toute la Barbarie vînt fondre sur lui, et, s'enfuyant d'une étrange vitesse dans le bois, il commença à pousser les plus grands cris du monde, disant : « Aux Maures ! voici les Maures ! aux armes ! aux armes ! les Maures sont dans le pays ! » Nous demeurâmes tous confus à ces cris, et nous ne savions que faire ; mais, considérant que le berger mettroit en alarme le pays, et que la cavalerie de la côte viendroit bientôt voir ce que c'étoit, nous

avisâmes qu'il seroit bon que le renégat dépouillât ses habits de Turc et vêtît une casaque de captif, que l'un de nous lui donna promptement, encore qu'il demeurât seulement avec sa chemise, et ainsi, nous recommandant à Dieu, nous suivîmes le même chemin que nous avions vu que le berger tenoit, attendant toujours l'heure de voir venir sur nous la cavalerie de la côte, et nous ne fûmes point trompés en notre opinion : car nous n'avions pas encore fait deux heures de chemin qu'au sortir de ces halliers et arrivant en plaine, nous découvrîmes environ cinquante cavaliers qui venoient courant au petit galop droit à nous ; et, comme nous les vîmes, nous nous arrêtâmes tout court pour les attendre ; mais, comme ils nous abordèrent et virent, au lieu des Maures qu'ils cherchoient, seulement de pauvres chrétiens, ils demeurèrent confus, et l'un d'eux nous demanda si nous étions d'aventure la cause pour laquelle un berger avoit crié aux armes : « Oui », lui dis-je ; et, voulant commencer à lui dire ma fortune, d'où nous venions et qui nous étions, l'un des chrétiens qui étoient avec nous reconnut le cavalier qui nous avoit fait cette demande, et, sans me laisser dire une seule parole de plus, lui dit : « Je rends grâces à Dieu, Seigneurs, de ce qu'il nous a conduits en un si bon endroit, parce que, si je ne me trompe, la terre où nous marchons est celle de Vélez-Malaga, si ce n'est que les années de ma captivité m'aient ôté de la mémoire le ressouvenir que j'ai que vous, Señor, qui nous demandez qui nous sommes, êtes Pierre de Bustamente, mon oncle. » À peine le chrétien captif eut-il dit cela que le cavalier se jeta à bas du cheval, et vint embrasser le jeune homme, lui disant : « Mon bien-aimé neveu, je te reconnois, et nous t'avons déjà pleuré pour mort, moi et ma sœur, ta mère, et tous les tiens qui sont encore en vie, et il a plu à Dieu de les garder jusqu'à cette heure, afin qu'ils eussent ce

contentement de te voir. Nous savions déjà que tu étois à Alger, et, par tes vêtemens et ceux de toute cette compagnie, je comprends que vous avez eu une liberté miraculeuse. — Il est ainsi, répondit le jeune homme, et nous aurons assez de temps pour vous raconter tout ce qui s'est passé. » Aussitôt que les cavaliers entendirent que nous étions des chrétiens captifs, ils mirent pied à terre, et chacun d'eux nous offrit son cheval pour nous porter à la cité de Vélez-Malaga, qui étoit à une lieue et demie de là ; quelques-uns d'eux s'en allèrent remener la barque à la ville, car nous leur dîmes où nous l'avions laissée ; d'autres nous prirent en croupe, et Zoraïde monta derrière l'oncle du chrétien. Tout le peuple de la ville vint au-devant de nous, parce que déjà il avoit été averti de notre venue par quelqu'un qui s'étoit avancé devant. Ils ne s'étonnoient pas de voir des captifs délivrés, ni des Maures captifs, parce que tout le peuple de cette côte est fait à voir les uns et les autres ; mais ils s'émerveilloient de la beauté de Zoraïde, laquelle en ce temps-là étoit à son plus haut degré, tant à cause de la lassitude du chemin que de la joie de se voir en terre de chrétiens, sans crainte de se perdre, ce qui lui fit venir si bonne couleur au visage que, si ce n'est que l'affection me trompoit alors, j'eusse osé dire qu'il n'y avoit pas une plus belle créature au monde, au moins que j'eusse vue. Nous allâmes droit à l'église rendre grâces à Dieu pour le bien que nous avions reçu, et, tout ainsi que Zoraïde y entra, elle dit qu'il y avoit là des visages qui ressembloient à celui de Lella Maryem ; nous lui dîmes que c'étoient ses images, et le renégat lui donna à entendre du mieux qu'il put ce qu'elles signifioient, afin qu'elle les adorât comme si véritablement chacune d'elles était cette Lella Maryem qui lui avoit parlé. Elle, qui a un bon entendement et l'esprit facile et clair, entendit incontinent ce qu'on lui dit touchant les

images. De là nous fûmes menés et répartis tous en divers logis du bourg, et, pour le regard du renégat, de Zoraïde et le mien, le chrétien qui étoit venu avec nous nous mena en la maison de ses père et mère, qui étoient gens assez aisés et partagés des biens de la fortune, où nous fûmes traités avec autant d'amour que leur propre fils.

Nous séjournâmes à Vélez l'espace de six jours, au bout desquels le renégat, ayant fait son information de tout ce qui lui convenoit, s'en alla en la ville de Grenade pour rentrer, par le moyen de la sainte inquisition, au très saint giron de l'Église. Les autres chrétiens délivrés s'en allèrent chacun où bon lui sembla, et nous demeurâmes seuls, Zoraïde et moi, avec le peu d'argent que la courtoisie du François lui avoit donné, de quoi j'achetai la bête sur laquelle elle est venue, et moi lui servant jusqu'à présent de père et d'écuyer, mais non de mari : nous nous en allons avec l'intention de voir si mon père est vivant, ou bien si quelqu'un de mes frères a eu une plus heureuse fortune que la mienne, encore qu'il me semble que le Ciel, m'ayant fait compagnon de Zoraïde, ne m'eût su envoyer aucune autre destinée, quelque bonne qu'elle eût été, que j'eusse estimée davantage. La patience avec laquelle Zoraïde supporte les incommodités que la pauvreté apporte avec soi et le désir qu'elle montre de se voir chrétienne sont tels et si grands que je m'en étonne, et qu'ils me meuvent à la servir tout le temps de ma vie, quoique le contentement que j'ai de me voir sien et de la voir mienne soit troublé et bien amoindri, pour ne savoir si je trouverai en mon pays quelque petit recoin pour la pouvoir retirer ; et si le temps et la mort n'auront point fait un tel changement au bien et à la vie de mon père et de mes frères qu'à peine je trouve qui me connoisse, si d'aventure ils ne sont plus. Voilà, Messieurs, ce que je vous peux dire de mon his-

toire ; si elle est agréable et rare, j'en laisse le jugement à vos beaux esprits ; pour moi, je vous dirai que j'eusse bien désiré vous la raconter plus brièvement, encore que la crainte de vous ennuyer m'a ôté de la bouche plus d'une circonstance.

1. Mami commandait les corsaires qui firent prisonniers Cervantes et son frère comme ils revenaient de Naples en Espagne.

2. Le zoltani était l'équivalent de deux piastres fortes.

Première partie · XLII

e captif se tut après avoir dit cela, et don Fernand, prenant la parole, lui dit : « Pour certain, Señor capitaine, la manière dont vous avez raconté ces étranges événemens a été telle qu'elle se peut fort bien égaler à la nouveauté et à l'étrangeté du cas lui-même. Tout en est excellent, rare et plein d'accidens, qui étonnent et tiennent en suspens quiconque les entend. Et tel est le contentement et le plaisir que nous avons reçu à l'écouter qu'encore que le jour de demain nous eût trouvés nous entretenant du même conte, nous eussions été bien aises de l'ouïr recommencer de nouveau. Et, disant cela, don Fernand et tous les autres lui offrirent tout ce qui leur étoit possible pour le servir, avec des paroles et des raisons si aimables et si franches que le capitaine se tint fort satisfait de leur bonne volonté. Spécialement don Fernand lui offrit que, s'il vouloit s'en retourner avec lui, il feroit en sorte que le marquis son frère seroit parrain de Zoraïde à son baptême, et que pour son regard il l'accommoderoit de telle sorte qu'il pourroit aller en son pays en aussi bonne posture que

sa personne le méritoit. Le captif l'en remercia fort courtoisement, mais il ne voulut accepter aucune de ses offres libérales.

Sur cela la nuit s'approchoit, et, étant quasi sur le point de se fermer, il arriva un coche à la taverne, accompagné de quelques hommes à cheval. Ils demandèrent à loger ; mais l'hôtesse leur répondit qu'il n'y avoit pas un pied de place au logis que tout ne fût plein. « Et, encore que cela soit, dit l'un des gens à cheval qui étoient entrés, il n'en manquera pas pour monsieur l'auditeur qui vient ici. » À ce nom-là, l'hôtesse se troubla et dit : « Monsieur, le mal qu'il y a est que nous n'avons point de lits ; si monsieur l'auditeur en fait porter, comme je crois, qu'il entre à la bonne heure, car moi et mon mari nous lui laisserons notre chambre pour s'accommoder. — Voilà qui va bien », dit l'écuyer. Mais, sur ce point, il étoit sorti du coche un homme qui, à son vêtement, fit connoître l'office et la charge qu'il avoit, parce que sa longue robe avec les manches hautes qu'il portoit montrèrent qu'il étoit auditeur, comme son serviteur l'avoit dit. Il menoit par la main une jeune fille en apparence âgée d'environ seize ans, vêtue d'un habit de voyage, si brave, si belle et si gaillarde que sa vue leur causa de l'étonnement à tous, tellement que, s'ils n'eussent vu auparavant Dorothée, Lucinde et Zoraïde, qui étoient en la taverne, à peine eussent-ils cru qu'il se fût pu trouver une beauté comme celle de cette damoiselle. Don Quichotte se trouva à l'entrée de l'auditeur et de la damoiselle, et, dès qu'il le vit, il dit : « Monsieur, vous pouvez entrer sûrement et vous mettre à l'aise en ce château, car, encore qu'il soit étroit et assez mal accommodé, il n'y a étroitesse ni incommodité au monde qui ne fassent place aux armes et aux lettres, et principalement si les armes et les lettres ont pour leur guide et leur chef la beauté, comme vos lettres l'ont en cette belle damoiselle, à laquelle se doivent non

seulement ouvrir tout grands les châteaux, mais s'écarter et fendre les rochers, et s'abaisser les montagnes pour l'accueillir. Entrez, Monsieur, vous dis-je, en ce paradis, car vous y trouverez des étoiles et des soleils pour accompagner le ciel que votre Grâce amène avec elle. Elle trouvera ici les armes en leur gloire et la beauté en sa perfection. »

L'auditeur demeura étonné du discours de don Quichotte, qu'il se mit à regarder fort attentivement, ne s'étonnant pas moins de sa taille que de ses paroles, et, sans en trouver aucune à lui pouvoir répondre, il se mit derechef à s'émerveiller quand il vit devant lui Lucinde, Dorothée et Zoraïde, lesquelles, ayant ouï le vent des hôtes nouveaux, et aux nouvelles que leur avoit dites la tavernière de la beauté de la damoiselle, étoient venues pour la voir et la recevoir. Mais don Fernand, Cardénio et le curé lui firent encore de plus amples et plus courtoises offres ; de sorte que monsieur l'auditeur entra tout confus, tant de ce qu'il voyoit que de ce qu'il entendoit, et les belles dames qui étoient en la taverne donnèrent la bienvenue à la belle damoiselle. En entrant, l'auditeur reconnut bien vite que tous ceux qui étoient là étoient gens de qualité ; mais la taille, la mine et le maintien de don Quichotte le confondoient. Et, s'étant fait toutes les courtoises offres et ayant pesé la commodité de l'hôtellerie, on ordonna ce qui déjà auparavant avoit été conclu, à savoir, que toutes les dames entreroient dans le galetas déjà dit, et que les hommes demeureroient dehors comme pour leur garde. Et ainsi l'auditeur fut d'accord que cette damoiselle, qui étoit sa fille, s'en allât avec ces dames, ce qu'elle fit de fort bonne grâce ; et, avec une partie de l'étroit coucher du tavernier et moitié de celui que l'auditeur apportoit, on s'accommoda cette nuit-là mieux qu'on ne pensoit.

Le captif, à qui, dès l'instant qu'il vit l'auditeur, le cœur tressaillit et donna des soupçons que c'étoit son frère, demanda à un des serviteurs qui étoient venus avec lui comment il s'appeloit, et s'il savoit de quel pays il étoit. Le valet lui répondit qu'il s'appeloit le licencié Juan Perez de Viedma, et qu'il avoit ouï dire qu'il étoit d'un lieu qui est dans les montagnes de Léon. Par ce rapport et par ce qu'il avoit vu, il fut entièrement confirmé que c'étoit son frère qui avoit suivi les lettres par le conseil de son père ; et ainsi, tout ému d'aise et de contentement, appelant à part don Fernand, Cardénio et le curé, il leur raconta ce qui se passoit, leur assurant que cet auditeur étoit son frère. Le serviteur lui avoit dit aussi qu'il étoit pourvu de l'office d'auditeur aux Indes, en l'audience de Mexico. Il sut encore que cette damoiselle étoit sa fille, dont la mère étoit morte en couches, et qu'il étoit demeuré fort riche de la dot qui lui étoit demeurée avec la fille. Il leur demanda conseil sur le moyen qu'il prendroit pour se découvrir, ou pour reconnoître premièrement si, une fois découvert, son frère ne prendroit point à honte de le voir ainsi pauvre, ou s'il l'accueilleroit de bon cœur. «

Laissez-moi faire cette expérience, dit le curé ; encore que je ne doute point, Monsieur le capitaine, que vous ne soyez fort bien reçu, parce que la valeur et la prudence que votre frère montre en son noble maintien n'indiquent point qu'il soit arrogant ni ingrat, et qu'il ne sache bien considérer ce que c'est que les accidens de la fortune. — Ce nonobstant, dit le capitaine, je voudrois non pas à l'improviste, mais par détours me faire connoître à lui. — Je vous dis, répondit le curé, que j'y procéderai de telle sorte que nous en demeurerons tous satisfaits. »

En ces entrefaites on avoit apprêté le souper, et tous s'assirent à table, excepté le captif et les dames, qui soupèrent à part en leur chambre. Or, au milieu du repas, le curé se mit à dire : « Monsieur l'auditeur, j'ai eu autrefois un camarade à Constantinople, où j'ai été captif quelques années, lequel portoit même nom que vous, et c'étoit l'un des vaillans soldats et capitaines qu'il y eût en toute l'infanterie espagnole ; mais autant il avoit de courage et de valeur, autant avoit-il de malheur. — Et comment s'appeloit ce capitaine, Monsieur ? demanda l'auditeur. — Il s'appeloit, répondit le curé, Ruis Perez de Viedma et étoit natif d'un lieu qui est dans les montagnes de Léon. Il me fit le conte d'un cas qui s'étoit passé entre son père et ses frères, tel que, s'il ne m'eût été dit par un homme aussi véridique que lui, je l'eusse tenu pour une de ces fables que les vieilles racontent, en hiver, au coin du feu : car il me dit que son père avoit partagé son bien entre trois fils qu'il avoit, et leur avoit donné certains conseils meilleurs que ceux de Caton, et je vous peux dire que celui qu'il choisit d'aller à la guerre lui avoit été si heureux qu'en peu d'années, par sa valeur et son courage, sans autre aide que de son grand mérite, il étoit parvenu à être capitaine d'infanterie, et se voyoit en chemin d'être bientôt maître de camp ; mais la fortune lui fut contraire, car là où il eût pu s'attendre à l'avoir bonne, ce fut là qu'il la perdit avec sa liberté en la très heureuse journée où tant de personnes la rencontrèrent, qui fut en la bataille de Lépante ; moi, je perdis la mienne à la Goulette, et depuis, par divers accidens, nous nous trouvâmes camarades à Constantinople. De là il vint à Alger, où je sais qu'il lui arriva une des plus étranges aventures qui se soient vues au monde. » De là le curé poursuivit et conta avec beaucoup de brièveté tout ce qui s'étoit passé entre Zoraïde et le frère de l'auditeur. À tout cela, celui-ci

étoit si attentif que jamais il n'avoit été si fort auditeur qu'alors. Le curé vint seulement jusques au moment où les François dépouillèrent les chrétiens qui venoient en la barque, et à la pauvreté et misère en laquelle son camarade et la belle Maure étoient demeurés. Il n'avoit su ce qu'ils étoient devenus, ni s'ils étoient arrivés en Espagne, ou bien si les François les avoient emmenés en France.

Le capitaine, qui étoit un peu à l'écart de là, écoutoit tout ce que le curé disoit, et notoit bien tous les mouvemens que faisoit son frère, lequel, voyant que le curé étoit arrivé à la fin de son conte, jetant un grand soupir et les yeux pleins de larmes, lui dit : « Ô Señor, si vous saviez quelles nouvelles vous m'avez racontées, et qu'elles me touchent si fort que je suis contraint de le montrer par ces larmes, qui, contre toute discrétion et respect, me sortent des yeux ! Ce capitaine si valeureux que vous dites est mon frère aîné, lequel, comme plus courageux et ayant de plus hautes pensées que moi et que mon autre frère puîné, choisit l'honorable et digne exercice de la guerre, qui fut l'un des trois chemins que notre père nous proposa, selon que vous dit votre camarade, en l'histoire qu'à votre avis vous lui ouïtes raconter. Je suivis la carrière des lettres, dans lesquelles Dieu et ma diligence m'ont donné le rang où vous me voyez. Mon jeune frère est au Pérou, si riche qu'avec ce qu'il a envoyé à mon père et à moi il a bien rendu la partie qu'il a emportée avec soi, et encore a mis entre les mains de mon père de quoi pouvoir satisfaire sa libéralité naturelle ; et moi aussi pareillement j'ai pu, avec plus de bienséance et d'autorité, me gouverner en mes études et parvenir au poste où je me vois. Mon père est encore au monde, qui meurt d'envie de savoir des nouvelles de son fils aîné, et demande à Dieu avec des prières continuelles que la mort ne lui ferme point

les yeux qu'il n'ait ce contentement de voir ceux de son fils, duquel je m'étonne fort, étant aussi sage qu'il est, comment, parmi tant de travaux et d'afflictions ou de succès, il n'a point eu le soin de faire savoir de ses nouvelles à son père ; que s'il en eût eu, ou seulement quelqu'un de nous autres, il n'eût pas eu besoin d'attendre le miracle de la canne pour avoir sa rançon. — Mais ce que je crains à présent, c'est de penser si ces François lui ont donné la liberté, ou s'ils l'ont fait mourir pour couvrir leur larcin. Tout cela sera cause que je poursuivrai mon voyage, non avec tel contentement que je l'ai commencé, mais en toute mélancolie et tristesse. Ô mon cher frère, qui peut savoir à présent où tu es, car je t'irois chercher pour te délivrer de tes travaux, encore que ce fût aux dépens des miens ? Oh ! qui eût porté des nouvelles à notre vieux père que tu étois en vie, encore que tu eusses été mis aux plus secrets cachots de Barbarie, tu en eusses été tiré par le moyen de ses richesses, de celles de mon frère et des miennes ! Ô belle et libérale Zoraïde, qui pourroit te payer du bien que tu as fait à un si cher frère ! qui seroit si heureux que de se trouver à la renaissance de ton âme, et aux noces qui nous causeroient tant de contentement à tous ! »

L'auditeur disoit ces paroles et autres semblables, si rempli de pitié et de compassion des nouvelles qu'on lui avoit dites de son frère que tous ceux qui l'entendoient lui faisoient compagnie par les démonstrations du déplaisir qu'ils avoient de son affliction. Or, le curé, voyant que son intention avoit si bien réussi et étoit si conforme au désir du capitaine, ne voulut pas les tenir plus longtemps en cette tristesse, et ainsi il se leva de table, et, entrant où Zoraïde étoit, il la prit par la main, et Lucinde et Dorothée avec la fille de l'auditeur sortirent après elle. Le capitaine attendoit pour voir quel étoit le dessein du curé, lequel fut que, le prenant aussi

de l'autre main, il s'en alla avec tous deux là où l'auditeur et les autres cavaliers étoient, et dit : « Monsieur l'auditeur, mettez fin à vos larmes et comblez votre désir de tout le bien que vous pourriez souhaiter, puisque vous avez devant vous votre bon frère et votre bonne belle-sœur. Celui que vous voyez ici est le capitaine Viedma, et celle-ci est la belle Maure qui lui a fait tant de bien. Les François que je vous ai dits l'ont réduit à cette nécessité que vous voyez, afin de vous donner sujet d'exercer votre libéralité. » Le capitaine s'approcha pour embrasser son frère, qui lui mit les mains contre l'estomac pour le regarder d'un peu plus loin ; mais, quand il l'eut tout à fait reconnu, il l'embrassa si étroitement, répandant une si grande quantité de larmes de joie, que la plupart de ceux qui étoient présens furent contraints d'en verser aussi. Les paroles que les deux frères se dirent l'un à l'autre, les sentimens qu'ils se montrèrent, je crois à peine qu'on les puisse penser, tant s'en faut les écrire. Là, en peu de paroles, ils se rendirent compte l'un à l'autre de leurs aventures, là ils firent paroître en son excellence la bonne amitié de deux frères : l'auditeur embrassa Zoraïde ; là il lui fit offre de son bien, là même il la fit embrasser à sa fille ; en ce lieu-là, la belle chrétienne et la charmante Maure renouvelèrent les larmes de tous. Don Quichotte y étoit fort attentif, sans dire mot, considérant ces événemens si étranges, les attribuant tous aux chimères de la chevalerie errante. Là ils résolurent que le capitaine et Zoraïde s'en retournassent avec leur frère à Séville, et avertissent leur père de sa liberté et de leur rencontre, afin qu'il vînt comme il pourroit pour assister aux noces et au baptême de Zoraïde, parce qu'il n'étoit pas possible à l'auditeur d'abandonner le chemin qu'il tenoit, ayant eu nouvelles qu'à un mois de là la flotte partoit de Séville pour aller à la Nouvelle-Espagne, aussi que ce lui eût été un

grand dommage de perdre cette occasion. Enfin ils demeurèrent tous contens et joyeux de la bonne aventure du captif, et, étant déjà passées les deux parts de la nuit, ils résolurent de se retirer et se reposer pendant ce qui leur en restoit.

Don Quichotte s'offrit à faire la garde du château, de peur qu'ils ne fussent assaillis de quelque géant ou de quelque méchant félon qui eussent convoité le grand trésor de beauté qui étoit enclos en ce château. Ceux qui le connoissoient le remercièrent et mirent l'auditeur au fait de l'étrange humeur de don Quichotte, à quoi il prit fort grand plaisir. Sancho Pança seul se désespéroit qu'on fût si longtemps à se retirer, et lui seul s'accommoda mieux que tous, se couchant sur les harnois de son âne, qui lui coûtèrent si cher, comme ci-après il se dira. Or, les dames étant retirées en leur chambre et les autres s'accommodant le moins mal qu'ils purent, don Quichotte sortit de la taverne pour monter la garde du château, ainsi qu'il l'avoit promis.

Or, il advint cette même nuit, peu de temps devant que l'aube du jour arrivât, qu'une voix si résonnante et si bonne vint frapper l'oreille des dames qu'elle les contraignit de lui prêter toutes de l'attention, spécialement Dorothée, laquelle étoit éveillée et à côté de qui dormoit doña Clara de Viedma, car ainsi s'appeloit la fille de l'auditeur. Nul ne se pouvoit imaginer qui étoit la personne qui chantoit si bien et qui faisoit ainsi ce qu'elle vouloit de sa voix seule sans l'accompagner d'aucun instrument. Quelquefois il leur sembloit que l'on chantoit en la cour, d'autres fois que c'étoit en l'écurie ; et, pendant qu'elles étoient en cette confusion si fort attentives, Cardénio vint à la porte de la chambre, lequel leur dit : « Qui ne dort qu'il écoute, et il ouïra une excellente voix d'un garçon muletier qui chante de telle sorte qu'il enchante.

— Nous l'avons déjà ouï, Monsieur », répondit Dorothée. Là-dessus, Cardénio s'en alla, et Dorothée, y mettant toute l'attention possible, entendit ce qu'il chantoit, qui étoit ceci.

Première partie · XLIII

CHANSON.

Marinier de l'Amour je suis,
Qui navigue avec violence
Dessus la mer, sans espérance
De t'atteindre, ô port qui me fuis.
Au loin une étoile je vois
Qui me darde des étincelles
Plus belles, plus vives que celles
Que vit Palinure autrefois.
Je ne sais pas de quel côté
Sa clarté me pourra conduire :
Car mon esprit, à la voir luire,
Soucieux, est tout arrêté.
L'honnêteté, contre devoir,
L'impertinente retenue,
Me la cachent comme une nue,
Quand je m'efforce de la voir.
Ô clair astre luisant et beau,
Par le feu duquel je m'affine,
Si je perds ta clarté divine,
Je descendrai sous le tombeau.

Comme celui qui chantoit en fut là, il sembla à Dorothée qu'il ne seroit pas mal à propos que Claire ouït une si bonne voix, de sorte que, la poussant de côté et d'autre, elle l'éveilla et lui dit : « Pardonne-moi, ma petite amie, si je t'éveille, car je le fais afin que tu aies le contentement d'entendre la meilleure voix que peut-être tu auras entendue de ta vie. » Claire s'éveilla toute somnolente, et du premier coup n'entendit pas ce que Dorothée lui disoit, et, se retournant pour le lui demander, celle-ci lui dit derechef ce que c'étoit, et Claire se mit à écouter attentivement ; mais à peine eut-elle ouï deux vers, que celui qui chantoit alloit continuant, qu'il lui prit un tremblement aussi étrange que si elle eût été attaquée de quelque accès de fièvre quarte, et, embrassant étroitement Dorothée, elle lui dit : « Ah ! bien chère señora, pourquoi m'avez-vous éveillée ? Le plus grand bien que la fortune me pouvoit faire pour l'heure étoit de me tenir les yeux fermés et les oreilles bouchées pour ne voir ni n'entendre ce malheureux musicien. — Qu'est-ce que tu dis, mon enfant ? Regarde bien, regarde bien que celui qui chante est un garçon muletier. — Non, répondit Claire, c'est un puissant seigneur, et qui a une place telle en mon âme et si assurée que, s'il ne la veut quitter de lui-même, elle ne lui sera jamais ôtée. » Dorothée demeura étonnée des sages et avisées raisons de la jeune fille, car il lui sembla qu'elles excédoient de beaucoup le discernement que son peu d'âge promettoit, et ainsi elle lui dit : « Vous parlez en telle sorte, Señora Claire, que je ne vous peux entendre. Déclarez-vous davantage, et me dites ce que vous voulez dire d'âme, de place, et de ce musicien dont la voix vous tient en une telle inquiétude. Mais ne me dites rien pour le moment, parce que, pour entendre à votre trouble, je ne veux pas perdre le contentement que je reçois d'ouïr celui qui chante : car il me semble qu'il retourne à son

chant sur un autre air et avec d'autres paroles. — À la bonne heure ! » répondit Claire ; et, pour ne le point ouïr, elle se boucha les deux oreilles avec les mains, de quoi aussi s'étonna fort Dorothée, laquelle, attentive à ce qui se chantoit, ouït que l'on poursuivoit en cette manière :

Mon doux espoir, qui romps toute chose impossible,
Admirable en effets,
Tu tiens la propre voie en ton cœur invincible
Que toi-même tu fais ;
Ne t'épouvante point de voir à chaque pas
Arriver ton trépas.
Le paresseux n'a point de victoire honorable,
Ne faisant pas d'effort ;
Ni le bonheur n'est pas à celui favorable
Qui ne résiste au sort,
Et, d'un courage bas, donne à l'oisiveté
Son sens, sa liberté.
Que l'amour à haut prix vende sa gloire intime,
Il n'est hors de saison,
Puisqu'il n'est rien si cher que celui qui s'estime,

Pour plaire à sa raison.
Car ce qui coûte peu, il est bien malaisé
Qu'il soit beaucoup prisé.
Souvent, quand on poursuit, par des moyens faciles
L'impossible on obtient ;
Moi, bien que je m'obstine aux chemins difficiles
Qu'amour en soi contient,
Je doute toutefois d'atteindre, soucieux,
Dès la terre, les Cieux.

Ici la voix cessa, et Claire se mit à soupirer de nouveau. Tout cela enflammoit plus qu'avant le désir de Dorothée de savoir la cause d'un chant si doux et de si tristes pleurs ; et sur ce elle lui demanda derechef ce que c'étoit qu'elle vouloit dire auparavant. Alors Claire, craignant que Lucinde ne l'entendît, embrassa étroitement Dorothée et lui mit la bouche si près de son oreille qu'elle pouvoit lui parler sûrement sans être ouïe d'aucun autre, et lui dit ainsi :

« Celui qui chante, ma chère dame, est fils d'un chevalier natif du royaume d'Aragon, maître de deux seigneuries, lequel demeuroit à la cour et étoit logé vis-à-vis de la maison de mon père. Encore que les fenêtres de notre logis fussent fermées de toiles en hiver, et en été de jalousies, je ne sais comment cela arriva, ce chevalier, qui alloit aux écoles, me vit, et ne vous peux dire si ce fut à l'église ou autre part ; mais enfin il devint amoureux de moi, et me le fit entendre des fenêtres de sa maison, avec tant de signes et tant de larmes qu'il fallut que je le crusse et que je l'aimasse sans savoir ce qu'il me vouloit. Parmi les signes qu'il me faisoit, il y en avoit un qui étoit qu'il se joignoit les deux mains, me donnant à entendre qu'il se marieroit avec moi ; et, encore que j'eusse été bien aise que cela fût ainsi, moi étant seule et sans mère, je ne savois à qui le communiquer, et ainsi je le laissai là, sans lui donner d'autre faveur, sinon, lorsque mon père étoit hors de la maison et le sien aussi, de lever un peu la toile où la jalousie étoit, et me montrer toute à lui, dont il faisoit tant de fête qu'il sembloit en devenir fou. Sur cela le temps du départ de mon père arriva, ce qu'il sut, mais non pas de moi, parce que je ne le lui pus jamais dire, et, à ce que j'entends, il en devint malade de chagrin, de sorte que le jour que nous partîmes je ne le pus voir pour prendre congé de lui, à tout le moins des yeux. Mais, au bout de

deux jours que nous étions en route, à l'entrée d'une auberge, en un lieu qui est à une journée d'ici, je le vis à la porte de l'auberge, habillé en garçon muletier tant au naturel que, si je n'eusse eu son portrait tant au vif en mon âme, il m'eût été impossible de le connoître. Je le connus, je m'en étonnai et m'en réjouis ; lui me regarda à la dérobée de mon père, de qui toujours il se cache quand il passe devant moi en allant par pays, ou aux hôtelleries où nous logeons. Et, comme je sais qui il est, et que je considère que c'est pour l'amour de moi qu'il vient à pied et avec tant de peine, j'en meurs de chagrin, et là où il met les pieds j'y porte mes yeux. Je ne sais à quelle intention il vient, ni comment il s'est pu dérober à son père, qui l'aime extraordinairement, parce qu'il n'a point d'autre héritier, et aussi qu'il le mérite, comme vous le pourrez reconnoître quand vous le verrez. Et vous peux dire de plus que tout ce qu'il chante il le prend en sa tête, car j'ai ouï dire qu'il est un fort savant étudiant et poète, et il y a bien davantage, c'est que, toutes les fois que je le vois ou que je l'entends chanter, je tremble toute que mon père ne le connoisse et ne découvre nos désirs. De ma vie je ne lui ai parlé, et si je l'aime de façon que je ne puis vivre sans lui. Voilà, Madame, tout ce que je vous peux dire de ce musicien, dont la voix vous a si fort contentée qu'à cela seulement vous reconnoîtrez bien que ce n'est pas un garçon muletier, comme vous dites, mais un seigneur d'âmes et de fiefs, comme je vous ai déjà dit.

— Ne m'en dites pas davantage, ma chère doña Claire, dit alors Dorothée en la baisant mille fois ; ne m'en dites pas davantage, vous dis-je, et attendez que le jour vienne, car j'espère en Dieu d'acheminer votre affaire en sorte qu'elle ait une aussi heureuse fin que le méritent de si honnêtes commencemens. — Ah ! Madame, dit doña Claire, quelle fin peut-on espérer, si son père

est si puissant et si riche qu'il lui semblera que je ne suis pas assez bonne pour être la servante de son fils, combien moins son épouse ? Et puis de me marier à l'insu de mon père, je ne le ferai pour rien au monde. Je ne désirerois autre chose, sinon que ce jeune homme s'en allât et me laissât : peut-être qu'en ne le voyant plus, et aussi à cause de la grande distance du chemin que nous allons faire, la peine que je souffre à présent s'allégeroit, encore que je vous peux dire que le remède que je m'imagine me servira de bien peu ; je ne sais quel diable ç'a été, ni par où est entré cet amour que je lui porte, étant si enfant et lui aussi, car je crois en vérité que nous sommes tous deux de même âge, et je n'ai pas encore seize ans accomplis, et ne les aurai, comme dit mon père, qu'au jour de la Saint-Michel qui vient. » Dorothée ne se put tenir de rire, oyant dona Claire parler ainsi en enfant, et lui dit : « Reposons, Mademoiselle, le peu que je crois qui reste de la nuit ; le jour viendra, Dieu aidant, et nous accommoderons les affaires, ou les mains m'en cuiront. »

Elles s'apaisèrent sur cela, et en toute l'hôtellerie l'on gardoit un profond silence ; il n'y avoit que la fille de l'hôtesse et Maritorne, sa servante, qui ne dormissent pas ; et, comme elles savoient l'humeur peccante de don Quichotte, et qu'il étoit hors de la taverne armé et à cheval, faisant sentinelle, elles résolurent, à elles deux, de lui jouer quelque bon tour, ou au moins de passer un peu le temps à écouter ses rêveries.

Or, est-il qu'en toute la taverne il n'y avoit aucune fenêtre qui ouvrît sur les champs qu'un trou de pailler, par où l'on jetoit la paille dehors pour donner aux bêtes. Ces deux demi-filles se mirent à ce trou et virent que don Quichotte étoit à cheval appuyé sur sa grosse lance, poussant de fois à autre de si douloureux et

profonds soupirs qu'il sembloit qu'à chacun d'eux on lui arrachât l'âme du corps ; et aussi pareillement elles ouïrent qu'il disoit d'une voix douce, flûtée et amoureuse ces paroles : « Ô Dame Dulcinée du Toboso, l'excellence de toute beauté, fin et extrémité de la discrétion, archive de la meilleure grâce, dépôt de l'honnêteté, et finalement l'image de tout ce qu'il y a de profitable, d'honnête et de délectable au monde, et qu'est-ce que fait à cette heure ta Grâce ? As-tu par hasard la pensée occupée au ressouvenir de ton captif chevalier, lequel, de sa propre volonté et rien que pour te servir, s'est voulu mettre à tant de périls ? Donne-moi de ses nouvelles, ô luminaire aux trois faces ! Car peut-être qu'étant envieuse de la sienne, tu la contemples à cette heure qu'elle considère, se promenant dans quelque galerie de ses superbes palais ou bien appuyée sur quelque balcon, par quel moyen, son honnêteté et sa grandeur sauves, elle apaisera la tourmente que mon cœur affligé endure pour l'amour d'elle, quelle gloire elle donnera à mes peines, quel repos à mon souci, et finalement quelle vie à ma mort et quelle récompense à mes loyaux services. Et toi, soleil, qui es déjà après à seller vitement tes chevaux pour te lever matin et sortir pour aller voir ma maîtresse, dès que tu la verras, je te supplie que tu la salues de ma part ; mais garde-toi bien, en la voyant et la saluant, de la baiser au visage, parce que je serai plus jaloux de toi que tu ne le fus de cette légère ingrate qui te fit tant suer et courir par les plaines de Thessalie ou sur les rivages du Pénée : car il ne me souvient pas bien par où tu courus alors que tu étois jaloux et amoureux. »

Don Quichotte étoit arrivé à ce point de son pitoyable discours quand la fille de l'hôtesse lui commença à chuchoter et lui dire : « Monsieur, que votre Seigneurie s'approche, s'il lui plaît. » À cette voix et à ce signe, don Quichotte tourna la tête et vit à la

clarté de la lune, qui étoit alors en son plein, comme on l'appeloit par ce trou, qui lui sembloit une fenêtre et même à treillis dorés, ainsi qu'il convient d'en avoir en d'aussi riches châteaux qu'il s'imaginoit être cette taverne. Et tout à l'instant il se représenta en sa folle imagination que derechef la belle damoiselle, fille de la dame de ce château vaincue par son amour, revenoit pour le solliciter, et en cette pensée, pour ne se montrer point discourtois et ingrat, il tira la bride à Rossinante et s'approcha du trou, et, comme il vit les deux filles, il leur dit : « J'ai pitié de vous, belles damoiselles, d'avoir mis vos amoureuses pensées en lieu où il n'est pas possible d'y répondre comme le mérite votre grande valeur et gentillesse, de quoi vous ne devez attribuer la faute à ce malheureux chevalier errant que l'amour met dans l'impossibilité de livrer sa volonté à un autre qu'à celle-là qu'il fit maîtresse absolue de son âme au moment où ses yeux la virent. Excusez-moi, bonne damoiselle, retirez-vous en votre chambre et ne veuillez, en me découvrant davantage vos désirs, être cause que je me montre plus ingrat ; et, si vous trouvez en moi autre chose de quoi satisfaire à l'amour que vous me portez qui ne soit point cet amour même, demandez-le-moi, car je vous jure, par ma douce ennemie absente, de vous le donner incontinent, encore que vous me demandassiez une tresse des cheveux de Méduse, qui étoient toutes couleuvres, ou bien les rayons mêmes du soleil enclos en une fiole. » À ce point, Maritorne dit : « Seigneur chevalier, ma maîtresse n'a pas besoin de tout cela. — Et de quoi a besoin votre maîtresse, ma discrète Duègne ? répondit don Quichotte. — Seulement de l'une de vos belles mains, dit Maritorne, afin de pouvoir apaiser sur elle le grand désir qui l'a amenée à ce trou avec tant de danger pour son honneur : car, si monsieur son père s'en fût aperçu, le moindre morceau qu'il lui eût ôté, ce seroit

l'oreille. — Je voudrois bien voir cela, répondit don Quichotte ; mais il s'en donnera de garde, si ce n'est qu'il veuille faire la plus misérable fin que jamais père fit au monde, pour avoir mis les mains sur les membres délicats de sa fille amoureuse. »

Maritorne pensa que sans doute don Quichotte bailleroit la main qu'on lui avoit demandée, et, se demandant en son entendement ce qu'elle avoit à faire, elle descendit du trou et s'en alla à l'écurie, où elle prit le licou de l'âne de Sancho Pança et s'en retourna fort lestement à son trou au même temps que don Quichotte s'étoit mis les deux pieds sur la selle de Rossinante pour atteindre à la fenêtre treillissée, où il s'imaginoit que la damoiselle férue d'amour étoit, et, en lui baillant la main, il lui dit : « Prenez, Damoiselle, cette main, ou, pour mieux dire, ce bourreau de tous les méchans qu'il y a au monde ; prenez cette main, vous dis-je, qui n'a été touchée d'aucune autre femme, non pas même de celle qui a l'entière possession de tout mon corps. Je ne vous la donne pas afin que vous la baisiez, mais seulement en intention que vous regardiez l'entrelacement de ses nerfs, la liaison de ses muscles, la largeur et épaisseur de ses veines, d'où vous tirerez quelle doit être la force du bras qui a une telle main. — Nous le verrons tout à l'heure », dit Maritorne ; et, faisant un nœud coulant au licou, elle le lui mit au poignet, puis, descendant du trou, elle attacha bien fort le bout qui en restoit au verrou de la porte du grenier.

Don Quichotte, sentant la rudesse du cordeau en son poignet, dit : « Il semble plutôt que vous me râpiez que vous ne me caressez la main ; ne la traitez point si rudement, puisqu'elle n'est pas cause du mal que ma volonté vous fait ; il n'est pas à propos qu'en une si petite partie vous vengiez toute votre colère ; consi-

dérez que celui qui aime bien ne se venge pas si mal. » Mais il n'y avoit plus personne qui écoutât toutes ces raisons de don Quichotte : car, tout aussitôt que Maritorne l'eut lié, elle et l'autre s'en allèrent crevant de rire, et le laissèrent tellement attaché qu'il lui fut impossible de se défaire. Or, il étoit, comme on l'a dit, tout debout sur Rossinante avec le bras dans le trou et le poignet lié et attaché au verrou de la porte en grande crainte et souci que Rossinante ne se détournât d'un côté ou d'autre, car il fût demeuré pendu par le bras ; et par ainsi il n'osoit se bouger, encore que l'on pouvoit bien espérer de la patience et du calme de Rossinante qu'il se tiendroit là tout un siècle sans se remuer.

Enfin, don Quichotte, se voyant bien attaché et que les dames s'étoient retirées, s'imagina que tout cela se faisoit par enchantement, comme l'autre fois qu'en ce même château ce Maure enchanté de muletier l'avoit si bien moulu. Il maudissoit en lui-même son peu de jugement et de discrétion, puisque, étant sorti tant maltraité l'autre fois de ce château, il s'étoit hasardé d'y entrer la seconde, étant pour avis aux chevaliers errans que, quand ils ont éprouvé une aventure et n'en sont pas bien venus à bout, c'est signe qu'elle n'est pas réservée pour eux, mais pour d'autres ; et ainsi il n'est pas nécessaire qu'ils l'éprouvent une seconde fois. Ce nonobstant, il tiroit fort son bras pour voir s'il le pourroit délier, mais il étoit si bien attaché que tous ses efforts furent en vain. Il est bien vrai qu'il tiroit avec discrétion, afin que Rossinante ne se bougeât ; et, encore que fort volontiers il se fût assis et mis en selle, il ne le pouvoit faire, mais étoit contraint de se tenir debout ou de s'arracher la main. C'est là qu'il fit bon de désirer l'épée d'Amadis, contre laquelle ne pouvoit résister la force d'aucun enchantement ; ce fut là qu'il maudit sa fortune, là que fut le regret qu'il avoit combien sa présence feroit faute au

monde pendant le temps qu'il seroit enchanté : car, sans aucun doute, il croyoit l'être. Là aussi vint le ressouvenir de son aimée Dulcinée du Toboso ; ce fut là qu'il falloit appeler son bon écuyer Sancho Pança, lequel, étendu de son long sur le bât de son âne, enseveli dans le sommeil, ne se souvenoit pas en ce temps-là de la mère qui l'avoit enfanté ; alors il appela les sages Lirgandée et Alquise à son aide ; ce fut là qu'il pria sa bonne amie Urgande de le secourir ; et finalement le matin le prit là si désespéré et si confus qu'il beugloit comme un taureau, parce qu'il n'espéroit plus qu'avec le jour on pût remédier à sa misère, laquelle il croyoit devoir être éternelle, estimant être enchanté ; et ce qui le lui faisoit croire davantage étoit de voir que Rossinante ne se mouvoit ni peu ni prou ; et il pensoit assurément demeurer en cette sorte sans boire, manger ni dormir, lui ni son cheval, jusqu'à ce que cette mauvaise et maligne influence des étoiles fût passée, ou bien jusqu'à ce que quelque enchanteur plus savant le désenchantât.

Mais il se trompa fort en sa créance, car à peine le jour fut venu qu'il arriva à la taverne quatre hommes de cheval fort bien équipés et en bon ordre avec leurs escopettes à l'arçon de la selle. Ils frappèrent à grands coups à la porte de la taverne, ce que voyant don Quichotte du lieu où il étoit encore à faire sentinelle, il dit avec une voix arrogante et haute : « Chevaliers ou écuyers, ou qui que vous soyez, vous n'avez que faire de frapper aux portes de ce château, car il paroît assez qu'à telle heure qu'il est, ou ceux qui sont dedans reposent, ou bien l'on n'a pas de coutume d'ouvrir la forteresse jusqu'à ce que le soleil soit étendu par toute la terre : retirez-vous de là, et attendez que le jour soit clair, et alors nous verrons s'il sera raison ou non que l'on vous ouvre. — Quel diable de forteresse ou de château est ceci, dit l'un d'eux,

pour nous obliger à garder ces cérémonies ? Si vous êtes l'hôtelier, faites-nous ouvrir : nous sommes des passans qui ne désirons autre chose que de donner de l'avoine à nos montures et passer outre, car nous avons hâte. — Vous semble-t-il, Messieurs, que j'aie la mine d'un aubergiste ? répondit don Quichotte. — Je ne sais pas quelle mine vous avez, répliqua l'autre, mais bien sais-je que vous rêvez d'appeler cette auberge un château. — C'est un château, repartit don Quichotte, voire un des meilleurs de toute cette province, et il y a dans celui-ci des gens qui ont eu le sceptre en main et la couronne en tête. — Il seroit mieux de dire au rebours, dit le passant, le sceptre sur la tête et la couronne en main, et ce sera, s'il vient à point, qu'il y a là dedans quelque compagnie de comédiens, qui ont souvent de ces couronnes et de ces sceptres que vous dites entre les mains : car en une taverne aussi petite que celle-ci, et où il se garde tant de silence, je ne crois pas qu'il y loge des personnes dignes de la couronne et du sceptre. — Vous savez bien peu ce que c'est que du monde, répliqua don Quichotte, puisque vous ignorez les aventures qui ont de coutume d'arriver en la chevalerie errante. » Les compagnons de ce questionneur se lassoient du colloque qu'il tenoit avec don Quichotte, tellement qu'ils commencèrent à frapper derechef avec grande furie, et si fort que l'hôte s'éveilla, et aussi tous ceux qui étoient en la taverne, et ainsi il se leva pour demander qui c'étoit qui frappoit de telle façon.

Il advint au même temps que l'une des montures de ces quatre hommes qui frappoient à la porte s'approcha pour flairer Rossinante, lequel, tout triste et mélancolique, avec les oreilles pendantes, soutenoit sans bouger son maître à la gêne ; et, comme enfin il étoit de chair, encore qu'il semblât de bois, il ne put se garder de se sentir un peu et de venir flairer celui qui le caressoit,

si bien qu'il ne se put remuer tant soit peu, que les deux pieds échappèrent à don Quichotte, et, glissant de la selle, il seroit tombé par terre s'il ne fût demeuré pendu par le bras : ce qui lui causa tant de douleur qu'il crut ou qu'on lui coupoit le poignet, ou qu'on lui arrachoit le bras, parce qu'il demeura si près de terre qu'il la touchoit quasi de la pointe des pieds, chose qui étoit fort à son préjudice : car, comme il sentoit le peu qu'il lui manquoit pour poser en bas la plante des pieds, il se travailloit et s'étiroit tant qu'il pouvoit pour toucher à terre, tout ni plus ni moins que ceux qui sont au tourment de l'estrapade, qu'on laisse aller à un pied près de terre, tellement qu'eux-mêmes sont cause d'augmenter leur douleur par la peine qu'ils emploient à s'étendre, trompés par l'espérance qu'en s'étendant un peu plus ils arriveront au sol.

1. Palinure, dans l'Énéide, fut le premier pilote de la flotte d'Énée.

2. Il y a dans le texte clara estrella, par allusion à Clara de Viedma, à qui s'adressent ces vers.

3. Don Quichotte appelle ainsi la lune à cause des trois faces qu'elle montre en ses différents états : croissante, pleine et décroissante.

Première partie · XLIV

n effet, don Quichotte cria tant et si fort que l'hôte, ouvrant promptement les portes de la taverne, sortit tout effrayé pour voir qui poussoit de tels cris, et ceux qui étoient dehors y accou-

rurent aussi. Maritorne, qui s'étoit éveillée aux mêmes cris, imaginant ce que ce pouvoit être, s'en alla au pailler, et, sans que personne la vît, détacha le licou qui soutenoit don Quichotte, et il tomba tout aussitôt par terre à la vue du tavernier et des voyageurs, lesquels, s'approchant de lui, lui demandèrent ce qu'il avoit à crier de cette façon. Et lui, sans répondre une seule parole, s'ôta le cordeau du poignet, et, se mettant debout, monta sur Rossinante, embrassa son écu, mit sa lance en arrêt, et, prenant une bonne partie de champ, retourna au petit galop, disant : « Quiconque dira que j'ai été enchanté à juste titre, pourvu que M la princesse Micomicona me donne congé de le faire, je le démens, je le défie et l'appelle en combat singulier. » Les nouveaux voyageurs demeurèrent étonnés des paroles de don Quichotte ; mais le tavernier les ôta de cet étonnement en leur disant qui étoit don Quichotte, et qu'il ne falloit point s'inquiéter de lui, parce qu'il n'avoit pas sa raison.

Ils demandèrent à l'hôte si d'aventure il n'étoit point venu en cette hôtellerie-là un jeune garçon d'environ quinze ans, qui étoit habillé comme un valet de mules, de telle et telle façon, donnant les mêmes marques que portoit l'amant de doña Claire. Le tavernier leur répondit qu'il y avoit tant de gens en l'hôtellerie qu'il n'avoit pas pris garde à celui qu'ils demandoient ; mais l'un d'eux, ayant vu le coche dans lequel étoit venu monsieur l'auditeur, dit : « Sans doute, il doit être ici, parce que voici le coche que l'on nous a dit qu'il suit : que l'un de nous demeure à la porte, et que les autres entrent le chercher, et il seroit bon même que l'un de nous rôdât à l'entour de la taverne, afin qu'il ne s'échappe point par-dessus les clôtures et murailles des cours. — Il sera fait ainsi », répondit un d'eux ; et, deux entrant dedans, l'un se tint à la porte et Je quatrième s'en alla rôder autour de

l'hôtellerie : l'hôte voyoit tout cela, et ne savoit deviner pourquoi se faisoient toutes ces diligences, encore qu'il crût bien qu'ils cherchoient ce jeune garçon dont ils lui avoient donné le signalement.

Or, sur ces entrefaites, le jour se faisoit clair, et ainsi, tant de cela que du bruit que don Quichotte avoit fait, tous étoient éveillés et se levoient, principalement doña Claire et Dorothée, parce que l'une, à cause du trouble qu'elle avoit de voir son amant si près d'elle, et l'autre, pour le désir de le voir, n'avoient pas bien pu dormir cette nuit-là. Don Quichotte, voyant que pas un des quatre voyageurs ne tenoit compte de lui, ni ne répondoit à sa demande, mouroit de dépit, de colère et de rage ; et, s'il eût trouvé dans les ordonnances de sa chevalerie que le chevalier errant pouvoit licitement entreprendre une autre affaire, ayant donné sa foi et sa parole de ne s'entremettre en aucune entreprise qu'après avoir achevé celle qu'il avoit promis, il les eût attaqués tous et les eût fait répondre en dépit qu'ils en eussent eu. Mais, d'autant qu'il lui sembloit n'être pas à propos de commencer une nouvelle entreprise qu'il n'eût remis la princesse Micomicona sur le trône, il lui fallut se taire et se tenir coi, attendant l'issue des diligences que faisoient ces passans.

L'un de ceux-ci trouva le jeune homme qu'il cherchoit dormant à côté d'un autre garçon muletier, bien hors de souci que personne le cherchât, et encore moins qu'on le trouvât. L'homme l'empoigna par le bras, et lui dit : « Certainement, Seigneur don Louis, l'habit que vous avez répond bien à ce que vous êtes, et le lit où je vous trouve, aux délicatesses dans lesquelles madame votre mère vous a élevé. » Le jeune garçon se frotta les yeux à demi endormi, et, regardant quelque temps celui qui le tenoit par

le bras, connut incontinent que c'étoit un des serviteurs de son père, ce qui lui donna un tel coup qu'il ne put de longtemps dire une seule parole, et le serviteur poursuivit, disant : « Seigneur don Louis, il n'y a pas ici autre chose à faire que de prendre patience et s'en retourner à la maison, si vous ne voulez que monsieur votre père et mon maître s'en aille en l'autre monde, car on ne peut attendre autre chose de la grande affliction qu'il reçoit de votre absence. — Et comment mon père a-t-il su que j'avois pris ce chemin-ci et en cet habit ? dit don Louis. — Un écolier à qui vous aviez communiqué votre dessein, répondit le serviteur, est celui qui le lui a découvert, ému de pitié des regrets qu'il lui voyoit faire au moment où il ne vous trouva plus, et de suite il a dépêché quatre de ses serviteurs après vous, et nous sommes ici tous à votre service, plus contens que l'on ne sauroit croire du succès de notre recherche, vous ramenant et vous représentant aux yeux qui vous aiment tant. — Ce sera comme je voudrai, ou comme le Ciel en ordonnera, répondit don Louis. — Qu'est-ce que vous avez à vouloir, ou qu'a le Ciel à ordonner, hormis de consentir à votre retour ? Il ne se peut faire autrement. »

Le garçon muletier, auprès duquel don Louis étoit couché, entendit tous les discours qui se tinrent entre eux deux, et, se levant de là, s'en alla les rapporter à don Fernand et à Cardénio et aux autres qui s'étoient déjà vêtus, et il leur dit à tous comment cet homme appeloit ce jeune garçon Don et les discours qu'ils tenoient, et comment il le vouloit remmener à la maison de son père, et que le jeune homme ne vouloit pas. Or, oyant cela, joint ce qu'ils savoient de la bonne voix que le Ciel lui avoit donnée, il leur vint à tous un grand désir d'entendre plus au long qui il étoit, et même de lui aider si on vouloit faire aucune violence, et,

sur cela, ils s'en allèrent du côté où il étoit encore à discourir et à contester avec son serviteur.

Sur ces entrefaites, Dorothée sortit de sa chambre, et derrière elle doña Claire toute troublée, et Dorothée, appelant Cardénio à part, lui conta en peu de paroles l'histoire du musicien et de la damoiselle. Lui, d'autre part, dit à Dorothée ce qui se passoit de la venue des serviteurs de son père à sa recherche ; mais il ne le lui put dire si secrètement que Claire ne l'entendît, dont elle demeura si hors de soi, que, si Dorothée ne se fût approchée pour la soutenir, elle se fût laissée aller par terre. Cardénio dit à Dorothée qu'elles s'en retournassent à la chambre et qu'il tâcheroit de porter remède à tout, ce qu'elles firent.

Les quatre serviteurs qui venoient en quête de don Louis étoient en la taverne à l'entour de lui, le pressant de s'en revenir consoler son père incontinent et sans tarder un seul instant. Il répondit qu'il ne le pouvoit faire d'une façon quelconque jusqu'à ce qu'il eût mis fin à une affaire où il y alloit de sa vie, de son honneur et de son âme. Les serviteurs alors le pressèrent, lui disant que résolument ils ne retourneroient point sans lui, et qu'ils l'emmèneroient, qu'il le voulût ou non. « Vous n'en ferez rien, répliqua don Louis, si ce n'est que vous m'emmeniez mort, encore que, de quelque façon que vous m'emmeniez, ce sera m'emmener sans vie. » Sur ces entrefaites, tous ceux qui étoient dans la taverne étoient accourus à ce débat, spécialement Cardénio, don Fernand et ses camarades, l'auditeur, le curé et le barbier, et aussi don Quichotte, qui reconnut qu'il n'étoit plus besoin de garder le château. Or, Cardénio, comme il savoit déjà l'histoire du jeune garçon, demanda à ceux qui le vouloient emmener ce qui les engageoit à le vouloir faire retourner contre sa volonté. « Ce qui

nous engage, répondit l'un des quatre, c'est de vouloir rendre la vie à son père, lequel, pour l'absence de ce cavalier, est en danger de la perdre. » Sur cela, don Louis dit : « Il n'est jà besoin de rendre compte ici de mes affaires ; je suis libre, et m'en retournerai s'il me plaît, et sinon, pas un de vous autres ne me peut forcer. — La raison forcera votre Grâce, répondit cet homme, et, si elle n'est suffisante pour vous, elle le sera pour nous de faire ce pourquoi nous sommes venus et ce qui est de notre devoir. — Sachons ce que c'est que cela au fond », dit alors l'auditeur ; mais l'homme, qui le reconnut comme voisin de sa maison, répondit : « Monsieur l'auditeur, ne connoissez-vous point ce gentilhomme qui est fils de votre voisin, qui s'est absenté de la maison de son père en habit si peu convenable à sa qualité, comme vous pouvez voir ? » Alors l'auditeur le regarda plus attentivement, et le reconnut, de sorte qu'en l'embrassant il lui dit : « Quels enfantillages sont-ce là, Seigneur don Louis ? ou quelles sont les causes si puissantes pour vous avoir mû à venir de cette sorte et en cet habit qui répond si mal à votre qualité ? » Les larmes vinrent aux yeux du jeune homme, de façon qu'il ne put répondre un seul mot à l'auditeur, lequel dit à ces quatre hommes qu'ils eussent un peu de patience, que tout s'accommoderoit bien, et, prenant don Louis par la main, le mena à part et lui demanda ce que vouloit dire cette venue.

Or, cependant qu'il lui faisoit ces questions et plusieurs autres, ils ouïrent de grands cris à la porte de la taverne, et la cause de ces cris étoit que deux hôtes qui y avoient logé cette nuit, voyant tout le monde empêché à savoir ce que ces quatre hommes cherchoient, avoient résolu de s'en aller sans payer ce qu'ils devoient ; mais le tavernier, qui veilloit plus à ses affaires qu'à celles d'autrui, les empoigna au sortir de la porte, et demanda son paye-

ment, et leur reprocha leur mauvaise intention avec de telles paroles qu'il les incita à lui répondre avec les poings ; et ainsi ils commencèrent à le charger de telle façon que le pauvre homme fut contraint de crier et de demander secours. L'hôtesse et sa fille n'en virent pas de moins empêché pour le pouvoir secourir que don Quichotte, à qui la fille de l'hôtesse dit : « Seigneur chevalier, par la vertu que Dieu vous a donnée, secourez mon pauvre père, que deux mauvais hommes battent comme plâtre. » À quoi don Quichotte répondit tout en paix et sans se trop émouvoir : « Belle Damoiselle, votre requête ne peut être écoutée pour le présent, parce que je suis empêché de m'entremettre en aucune aventure jusqu'à ce que j'aie mis fin à une où je suis engagé de ma parole ; mais ce que je pourrai faire pour votre service est ce que je vous dirai à cette heure : courez, et dites à votre père qu'il soutienne cette bataille du mieux qu'il pourra, et qu'il ne se laisse point vaincre en façon quelconque, tandis que je demanderai congé à M la princesse Micomicona de le pouvoir secourir en son affliction : car, si elle me le donne, tenez pour tout assuré que je l'en tirerai. — Ah ! pauvre que je suis ! dit sur cela Maritorne, qui étoit là présente ; devant que vous obteniez cette permission que vous dites, mon maître sera déjà en l'autre monde. — Permettez-moi, Madame, que j'obtienne ce congé que je vous dis, répondit don Quichotte : car, pourvu que je l'aie, il n'importera pas beaucoup qu'il soit en l'autre monde, car je l'en tirerai en dépit du monde même qui y contredira, ou, pour le moins, je ferai une telle vengeance de ceux qui l'y auront envoyé que vous en serez plus que médiocrement satisfaites. » Et, sans leur tenir plus de propos, il s'en alla mettre à genoux devant Dorothée, lui demandant avec des paroles de chevalier errant qu'il plût à sa Grandeur lui donner licence d'aller au secours du maître de ce château, le-

quel se trouvoit en une grande nécessité. La princesse la lui accorda de fort bonne volonté, et lui, tout à l'instant, embrassant son écu et mettant la main à son épée, accourut à la porte de l'hôtellerie, où les deux hôtes étoient encore accommodant de bonne sorte le tavernier ; mais, comme il arriva, il s'arrêta et demeura là tout coi, encore que Maritorne et l'hôtesse lui demandassent à quoi il s'amusoit qu'il ne secouroit leur maître et mari. « Je m'arrête, dit don Quichotte, parce qu'il ne m'est pas permis de mettre la main à l'épée contre des écuyers ; mais appelez-moi mon Sancho ici, car c'est à lui que touche et appartient cette défense et vengeance. »

Ces choses-là se passoient à la porte de la taverne, et là marchoient les coups de poing et les gourmades tout à point, le tout au préjudice du tavernier, et pour faire enrager Maritorne, l'hôtesse et sa fille, lesquelles se désespéroient de voir la couardise de don Quichotte et le mauvais traitement que l'on faisoit à leur mari, leur maître et leur père ; mais laissons-le là, car il ne manquera pas qui lui donne secours, ou bien que celui qui entreprend plus que ses forces ne lui permettent ait patience et se taise, et revenons cinquante pas en arrière pour voir ce que don Louis répondit à l'auditeur, que nous laissâmes de côté pendant qu'il lui demandoit la cause de sa venue ainsi à pied et si pauvrement accoutré, à quoi le jeune garçon, lui serrant fortement les mains en signe que quelque grande douleur lui étreignoit le cœur, et répandant des larmes en grande abondance, lui dit : « Monsieur, je ne vous peux dire autre chose, sinon que, dès l'instant même que le Ciel le voulut et que notre voisinage nous facilita le moyen que je pusse voir damoiselle Claire, votre fille et ma dame, dès ce même point, dis-je, je la fis souveraine de ma volonté, et si la vôtre, mon vrai seigneur et père, ne l'empêche, elle sera aujourd'-

hui même mon épouse. J'ai abandonné pour l'amour d'elle la maison de mon père, et pour elle je me suis vêtu de cet habit, afin de la suivre partout où elle ira, comme la flèche va au but, ou comme le marinier suit le nord. Elle ne sait rien de mes desseins, que ce qu'elle en a pu comprendre quelquefois que de loin elle a vu pleurer mes yeux. Vous savez, Monsieur, la richesse et la noblesse de mes parens, et que je suis leur unique héritier ; s'il vous semble que cela soit suffisant pour faire que vous vous hasardiez à me rendre entièrement heureux, recevez moi promptement pour votre fils ; que si mon père, porté de quelque autre dessein, ne se contente pas de ce bien que j'ai su moi-même me procurer, le temps a plus de force pour défaire et changer les choses que les humaines volontés. » Le jeune homme amoureux se tut après avoir dit cela, et l'auditeur demeura en suspens, confus et étonné, tant d'avoir entendu la manière et la prudence avec laquelle don Louis lui avoit découvert sa pensée comme de se voir en terme qu'il ne savoit quelle résolution prendre en une affaire si soudaine et si imprévue, et ainsi il ne lui répondit autre chose, sinon qu'il s'apaisât pour l'heure et qu'il fît en sorte avec ses serviteurs qu'ils ne le fissent point partir pour ce jour-là, afin d'avoir le temps de donner ordre à ce qui seroit le plus à propos pour tous. Don Louis lui prit les mains à toute force pour les baiser, et même les lui baigna de larmes, ce qui eût pu attendrir un cœur de marbre, à plus forte raison celui de l'auditeur, lequel, étant homme fort sage, avoit déjà bien reconnu que c'étoit là un très bon parti pour sa fille, bien que, s'il eût été possible, il eût bien voulu l'effectuer avec le consentement du père de don Louis, duquel il savoit qu'il prétendoit faire de son fils un grand titré.

Or, sur ces entrefaites, les deux hôtes s'étoient accordés avec l'hôtelier, lui ayant payé tout ce qu'il avoit voulu, plus par la per-

suasion et les bonnes raisons de don Quichotte que par ses menaces ; et les serviteurs de don Louis attendoient la fin du discours de l'auditeur et la résolution de leur maître, quand le diable, qui ne dort point, fit qu'en ce même temps entra en la taverne le barbier, auquel don Quichotte avoit enlevé l'armet de Mambrin, et Sancho Pança les harnois de l'âne qu'il avoit échangés contre ceux du sien. Or, icelui barbier, menant son âne à l'écurie, vit Sancho qui raccommodoit je ne sais quoi du bât, et, tout aussitôt qu'il l'aperçut, il le reconnut, et il s'enhardit à empoigner Sancho, lui disant : « Ah ! Monsieur le larron, puisque je vous tiens ici, rendez-moi mon bassin et mon bât, avec tout mon équipage que vous m'avez volé. » Sancho, qui se vit attaquer ainsi à l'improviste et entendit les injures qu'on lui disoit, empoigna le bât d'une main et de l'autre donna un casse-museau au barbier, si bien envoyé qu'il lui mit les dents en sang ; mais, pour tout cela, le barbier ne lâcha pas la prise qu'il avoit faite au bât, mais haussa sa voix de telle sorte que tous ceux de la taverne accoururent au bruit et à la querelle. Il crioit : « Justice de par le roi ; en voulant recouvrer mon bien, ce larron et ce brigand me veut assassiner. — Vous mentez, répondit Sancho, je ne suis pas un voleur de grand chemin, parce que mon maître don Quichotte a gagné ces dépouilles en bonne guerre. »

Or, don Quichotte étoit là devant eux plein de contentement de voir comme son écuyer se comportoit vaillamment, tant il savoit bien se défendre et attaquer son ennemi, et le tint depuis pour un homme de cœur, et résolut en lui-même de le faire chevalier à la première occasion qui se présenteroit, lui étant avis que l'ordre de chevalerie seroit en lui bien employé. Entre autres discours que le barbier tenoit durant leur combat, il vint à dire : « Messieurs, ce bât est à moi, comme la mort que je dois à Dieu,

et je le connois aussi bien que si je l'avois enfanté ; et mon âne est là en l'étable, qui ne me laissera mentir ; sinon qu'on le lui essaye, et, s'il ne lui va comme de cire, que je sois tenu pour un infâme ; et il y a bien davantage, c'est que, le même jour qu'il me fut ôté, l'on m'ôta aussi un bassin de cuivre tout neuf, qui n'avoit pas encore été étrenné et qui valoit un bon écu. » Ici, don Quichotte ne se put tenir de répondre, et se mit entre deux et les sépara ; puis, posant le bât à terre, afin qu'il fût en évidence manifeste jusqu'à ce que l'on s'éclaircît de la vérité, dit : « Je veux que vous voyiez clairement et manifestement l'erreur où est ce bon écuyer, puisqu'il appelle bassin ce qui a été, est et sera l'armet de Mambrin, que je lui ôtai de bonne guerre, et m'en rendis maître par une légitime et licite possession. Quant à ce qui est du bât, je ne m'en mêle point : car ce que je vous en peux dire est que mon écuyer Sancho me demanda congé d'ôter le harnois du cheval de ce couard et poltron, après l'avoir vaincu, et d'en enharnacher le sien ; je le lui donnai, et il le prit ; mais que ce harnois se soit changé en bât, je n'en saurois donner d'autre raison, si ce n'est l'ordinaire, qui est que ces transformations se voient souvent dans les aventures de la chevalerie errante : pour confirmation de quoi cours, Sancho, mon fils, et apporte ici cet armet que ce bonhomme dit être un bassin. — Par Dieu, Señor, dit Sancho, si nous n'avons point d'autre preuve de notre intention que celle que dit votre Grâce, l'armet de Mambrin est aussi bien un bassin que le harnois de ce bonhomme est un bât. — Fais ce que je te commande, répliqua don Quichotte : car toutes les choses de ce château ne sauroient être conduites par enchantement. » Sancho s'en alla querir le bassin et l'apporta ; et, aussitôt que don Quichotte le vit, il le prit entre ses mains et dit : « Que vos Grâces regardent avec quelle assurance cet écuyer peut dire que c'est ici un

bassin, et non pas l'armet que j'ai dit : je vous jure par l'ordre de chevalerie dont je fais profession que c'est ici le même heaume que je lui ôtai sans y avoir ajouté ni ôté aucune chose. — Il n'y a point de doute à cela, dit alors Sancho, parce que, depuis le temps que Monseigneur l'a conquis jusqu'à présent, il ne s'en est servi qu'en une seule bataille qui fut lorsqu'il délivra ces malheureux enchaînés, et, si n'eût été par ce bassin-armet, il ne lui en eût pas fort bien pris alors, parce qu'il reçut force coups de pierres en cette dure et périlleuse rencontre. »

Première partie · XLV

ue vous en semble-t-il, Messieurs, dit le barbier, de ce qu'affirment ces gentilshommes, puisqu'ils s'opiniâtrent encore à soutenir que ce n'est pas ici un bassin, mais un armet ? — Et quiconque dira le contraire, dit don Quichotte, je lui ferai connoître qu'il ment s'il est chevalier ; et, s'il est écuyer, qu'il ment et rement mille fois. » Notre barbier, qui étoit présent à tout, et connoissoit fort bien l'humeur de don Quichotte, voulut encourager sa folie et pousser la plaisanterie, afin d'apprêter à tous de quoi rire, et dit en parlant à l'autre barbier : « Monsieur le barbier ou qui que vous soyez, sachez que je suis aussi de l'état, et il y a plus de vingt ans que j'ai ma lettre d'examen, et je me connois fort bien à tous les instrumens de la barbification sans qu'il s'en manque d'un seul ; et ni plus ni moins aussi j'ai été un temps en ma jeunesse soldat, de sorte que je sais bien ce que c'est qu'un heaume, un morion et un armet, ou salade entière, et autres choses appartenant à la milice, je veux dire aux gens d'armes et soldats ; et je dis, sauf meilleur avis, m'en remettant néanmoins

toujours à meilleur jugement, que cette pièce qui est ici devant nous, et que ce bon seigneur tient entre ses mains, non seulement n'est pas un bassin de barbier, mais est aussi éloigné de l'être que le blanc du noir, et la vérité du mensonge ; je dis aussi que ceci, encore que ce soit un heaume, ne l'est pas tout entier. — Non certainement, dit don Quichotte, parce qu'il lui en manque la moitié qui est la mentonnière. — Il en est ainsi », dit le curé, qui avoit déjà compris l'intention de son ami le barbier, et cela fut confirmé par Cardénio, don Fernand et ses camarades, et l'auditeur pareillement eût aidé de son côté au passe-temps, s'il n'eût été si empêché à l'affaire de don Louis ; mais il étoit si occupé à penser quelle résolution il pourroit prendre en ce fait qu'il ne prenoit que peu ou point garde à ces plaisanteries. « Dieu me soit en aide ! dit alors le barbier joué ; est-il possible que tant d'honnêtes gens disent que ce n'est pas ici un bassin, mais un armet ? C'est une chose qui peut faire exclamer toute une université, quelque discrète qu'elle soit. Baste ! s'il est vrai que ce bassin soit un armet, aussi doit être ce bât un harnois de cheval, comme ce bon seigneur l'a dit. — Pour moi, il me semble un bât, dit don Quichotte ; mais je vous ai déjà dit que je ne me mêle point de dire si c'est un bât ou un harnois. — Quoi que ce soit, dit le curé, le fait ne consiste en autre chose, sinon que le seigneur don Quichotte le dise, parce qu'en matière de chevalerie, tous ces messieurs et moi nous lui cédons et donnons l'avantage. — Par Dieu, Messieurs, dit don Quichotte, il m'est arrivé tant et de si étranges accidens en ce château, par deux fois que j'y ai logé, que je n'oserois dire affirmativement une seule chose de ce que l'on me demandera touchant ce qui y est contenu, parce que je m'imagine que tout ce qui s'y passe est fait par enchantement. La première fois je fus fort travaillé par un Maure enchanté qui est céans, et à

Sancho il n'en prit pas fort bien avec d'autres de sa séquelle, et hier au soir je fus pendu par ce bras environ deux heures, sans savoir ni pourquoi ni comment je vins à tomber en cette disgrâce, de sorte que de me vouloir remettre à présent en une affaire si confuse pour en donner mon avis, ce seroit tomber en un jugement téméraire, et, en ce qui touche ce qu'on dit, que c'est ici un bassin et non point un armet, je vous ai déjà répondu ; mais, quant à déclarer si ceci est un bât ou un harnois, je ne me hasarde pas à en donner une sentence définitive, mais je m'en remets seulement à votre bon avis ; peut-être parce que vous n'êtes pas armé chevalier comme je le suis, les enchantemens de ce lieu n'auront rien à voir avec vos Grâces, et, ayant l'esprit libre, vous pourrez juger des choses de ce château selon qu'elles sont réellement et véritablement, et non pas comme elles me semblent à moi. — Il n'y a point de doute en cela, répondit don Fernand ; au contraire, le seigneur don Quichotte a fort bien dit aujourd'hui que c'étoit à nous que la décision de ce cas appartenoit, et, afin que cela aille avec plus de sécurité, je recueillerai secrètement les voix de ces messieurs, et ce qui en résultera j'en donnerai une entière et claire connoissance. » Tout cela étoit une grande matière de risée à ceux qui connoissoient l'humeur de don Quichotte ; mais à ceux qui en étoient ignorans, cela leur sembloit la plus grande folie du monde, principalement aux quatre serviteurs de don Louis, et à don Louis pareillement, et aussi aux trois voyageurs qui d'aventure étoient arrivés à l'hôtellerie, lesquels avoient la mine d'être archers, comme en effet ils l'étoient ; mais celui qui se tourmentoit le plus étoit le barbier, dont le bassin s'étoit devant ses yeux changé en l'armet de Mambrin, et pensoit même que sans aucun doute son bât se devoit muer en un riche harnois de cheval, et les uns et les autres rioient de voir comment don

Fernand alloit recueillant les voix des uns et des autres, leur parlant à l'oreille, afin qu'ils déclarassent en secret si c'étoit un bât ou un harnois, ce joyau pour lequel on avoit tant combattu, et, après qu'il eut recueilli les voix de ceux qui connoissoient don Quichotte, il dit tout haut : « Mon brave homme, le fait est que je suis meshui las de demander tant d'opinions, car je vois que je ne demande à personne ce que je désire savoir qu'il ne me dise que c'est une folie d'alléguer que cela soit un bât d'âne, tandis que c'est un harnois de cheval, voire de cheval de bonne race, et partant il faut que vous ayez patience : car, en dépit de vous et de votre âne, ceci est un harnois et non pas un bât, et vous avez mal allégué et prouvé de votre part. — Puissé-je ne jamais entrer en paradis, dit le pauvre barbier, si vous ne vous trompez tous, et qu'ainsi paroisse mon âme devant Dieu, comme il me semble que c'est un bât et non pas un harnois, mais là vont les lois !... et je n'en dis pas davantage, et en vérité je ne suis pas ivre, car je n'ai pas encore déjeuné, si ce n'est de péché. » Les sottises que disoit le barbier ne donnoient pas moins de sujet de risée que les folies de don Quichotte, lequel sur ce point dit : « Il ne reste ici autre chose à faire, sinon que chacun prenne ce qui est à lui, et à qui Dieu l'a donnée, saint Pierre la bénisse. » L'un des quatre dit alors : « Si ce n'est ici un trait qui soit fait de propos délibéré, je ne me peux persuader que des hommes d'aussi bon entendement que sont ou pour le moins semblent être tous ceux qui sont ici osent dire et affirmer que ceci n'est pas un bassin, ni cela un bât ; mais, comme je vois qu'ils l'assurent et le disent, je me représente que ce n'est pas sans mystère que l'on affirme une chose si contraire à ce que nous démontrent la vérité et l'expérience même : car je vous jure (et il dit le mot tout net) que tous ceux qui vivent aujourd'hui ne me feront pas accroire que ce ne soit là

un bassin de barbier, et ceci un bât d'âne. — Il pourroit bien être d'une bourrique, dit le curé. — Autant vaut, dit le serviteur, car le fait ne gît en autre chose, sinon à savoir si c'est un bât ou si ce n'en est pas un, comme vous dites. »

Oyant cela, un des archers qui étoient entrés, lequel avoit ouï la dispute, tout plein de colère et de fâcherie, dit : « C'est aussi bien un bât comme père est mon père, et celui qui a dit ou dira autre chose doit être ivre. — Vous mentez comme un méchant coquin », répondit don Quichotte ; et, haussant sa grosse lance, laquelle jamais il ne quittoit, lui en alloit décharger un tel coup sur la tête que, si l'archer n'eût esquivé de son corps, il l'eût laissé là étendu tout de son long ; la lance se rompit en terre, et les autres archers, voyant ainsi maltraiter leur compagnon, se mirent à crier qu'on prêtât main-forte à la Sainte-Hermandad. Le tavernier, qui étoit de la compagnie des archers, entra là-dessus pour aller quérir sa verge et son épée, et se mit à côté de ses compagnons ; les serviteurs de don Louis se mirent à l'entour de leur maître de crainte que par le moyen de ce trouble il ne leur échappât. Le barbier, voyant toute la maison sens dessus dessous, s'en alla rempoigner son bât, et Sancho en fit de même ; don Quichotte mit la main à l'épée et assaillit les archers ; don Louis disoit à ses valets qu'ils le laissassent et courussent à don Quichotte, et à Cardénio et à don Fernand, qui le défendoient. Le curé poussoit des cris, l'hôtesse en faisoit autant, sa fille s'affligeoit, et Maritorne pleuroit. Dorothée étoit confuse, Lucinde tout indécise, et doña Claire toute pâmée. Le barbier gourmoit Sancho, Sancho tamponnoit le barbier ; don Louis, qu'un de ses serviteurs avoit osé empoigner par le bras, afin qu'il ne s'échappât point, lui donna un tel coup de poing qu'il lui fit saigner les dents ; l'auditeur le défendoit. Don Fernand tenoit sous ses pieds

un des archers, lui mesurant le corps avec iceux tout à son aise. L'hôte commença à élever la voix, demandant et implorant secours pour la Sainte-Hermandad : de façon qu'en toute la taverne ce n'étoient que pleurs, hurlemens, cris, confusions, craintes, sursauts, et troubles, disgrâces, coups d'épée, gourmades, bastonnades, coups de pied et effusion de sang, et au milieu de ce chaos, machine et labyrinthe de choses, il se représenta à la mémoire de don Quichotte qu'il étoit mis de cul et de tête en la discorde du camp d'Agramant ; et ainsi dit, avec une voix qui tonnoit dans toute la taverne : « Arrêtez-vous tous, que tous rengaînent, que tous s'apaisent, et que tous m'écoutent, si vous voulez tous conserver votre vie. » À ces grands cris ils s'arrêtèrent tous, et lui poursuivit, disant : « Ne vous ai-je pas dit, Seigneurs, que ce château étoit enchanté et qu'il y avoit quelque légion de diables qui y fait sa demeure ? Pour le confirmer, je veux que vous voyiez de vos propres yeux comment la discorde du camp d'Agramant a passé ici et s'est transportée entre nous autres. Regardez comment on combat ici pour l'épée, là pour le cheval, plus loin pour l'aigle, deçà pour l'armet, et nous combattons tous, et tous sans nous entendre. Venez donc çà, Monsieur l'auditeur, et vous, Monsieur le curé, que l'un de vous serve de roi Agramant et l'autre de roi Sobrin, et nous mettez en paix : car, par le Dieu tout-puissant, c'est une grande folie que tant de gens de qualité comme nous sommes ici s'entretuent pour des causes si légères. »

Les archers, qui n'entendoient pas l'éloquence de don Quichotte, se voyant maltraités de don Fernand, de Cardénio et de leurs camarades, ne se vouloient pas arrêter ; mais bien le barbier, parce qu'au combat il avoit eu la barbe arrachée et que son bât étoit tout rompu. Sancho obéit au premier mot de son maître,

comme un bon serviteur ; les quatre valets de don Louis se tinrent aussi en repos, voyant combien peu il leur importoit de n'y être point ; l'hôte seul s'opiniâtroit à crier qu'il falloit châtier les insolences de ce fou, qui à chaque pas lui troubloit sa taverne : finalement le bruit s'apaisa pour lors, le bât demeura harnois jusqu'au jour du jugement, et le bassin fut estimé armet, et la taverne fut un château dans l'imagination de don Quichotte.

Or, étant mis en paix et faits tous amis, à la persuasion de l'auditeur et du curé, les valets de don Louis se mirent derechef à le presser de s'en retourner tout à l'instant avec eux ; et, cependant qu'ils s'accordoient entre eux, l'auditeur communiqua le fait à don Fernand, à Cardénio et au curé, leur demandant avis sur ce qu'il devoit faire en ce cas, leur communiquant les raisons que don Louis lui avoit dites. Enfin, il fut résolu que don Fernand diroit aux serviteurs de don Louis qui il étoit, et comme il étoit d'avis que don Louis s'en allât avec lui en Andalousie, là où il seroit traité et estimé de son frère le marquis selon son mérite et sa valeur : car il savoit que l'intention de don Louis étoit telle qu'il ne retourneroit pour ce coup à la présence de son père, quand on le devroit mettre en pièces. Étant donc entendues des quatre la qualité de don Fernand et l'intention de don Louis, ils résolurent entre eux que trois s'en retourneroient trouver le père pour lui exposer ce qui se passoit, et que l'autre demeureroit pour servir don Louis, et ne le point abandonner jusqu'à qu'ils le vinssent querir, ou qu'il vît ce que son père leur commanderoit.

De cette façon s'apaisa cette machine à querelles par l'autorité d'Agramant et la prudence du roi Sobrin ; mais l'ennemi de la concorde et le jaloux de la paix, se voyant méprisé et moqué, et le peu de fruit qu'il avoit tiré de les avoir tous mis en un si confus

labyrinthe, se résolut d'y mettre encore une fois la main, suscitant de nouvelles querelles et inquiétudes.

Or est-il que les archers s'apaisèrent pour avoir entr'ouï la qualité de ceux contre qui ils s'étoient battus, et ils se retirèrent de la mêlée, leur étant avis qu'en quelque façon qu'il en pût arriver ils auroient toujours le pis du combat ; mais l'un d'eux pourtant, qui fut celui qui avoit été frotté et foulé aux pieds par don Fernand, se ressouvint que parmi quelques mandemens qu'il portoit pour faire la capture de certains délinquans, il en avoit un contre don Quichotte, que la Sainte-Hermandad avoit commandé de prendre à cause de la liberté qu'il avoit donnée aux forçats, et comme Sancho l'avoit craint avec beaucoup de raison. Dans cette pensée, il voulut donc s'assurer si le signalement qu'il avoit de don Quichotte y répondoit bien, de sorte que, tirant un parchemin de son sein, il trouva ce qu'il cherchoit, et, se mettant à le lire tout à loisir, parce qu'il n'étoit pas fort bon lecteur, à chaque mot qu'il lisoit, il jetoit les yeux sur don Quichotte, comparant les signes de son mandement avec le visage de celui-ci, et il trouva que sans aucun doute c'étoit celui que son décret portoit, et à peine en fut-il assuré que, repliant son parchemin et le tenant de la main gauche, il empoigna don Quichotte par le collet avec la droite si fort qu'il l'empêchait de respirer et de reprendre haleine, et il crioit tant qu'il pouvoit : « Aide à la Sainte-Hermandad, et, afin que l'on voye que ce que je demande est à bon escient, lisez ce mandement, là où il est contenu que l'on arrête ce voleur et ce brigand. » Le curé prit le décret et vit que l'archer disoit la vérité, et, comme le signalement se rapportoit bien à don Quichotte, lequel, se voyant ainsi maltraité par ce vilain malandrin, céda à la colère, et, les os de son corps lui craquant, il empoigna du mieux qu'il put l'archer avec les deux mains par la gorge, tellement que,

si ses compagnons ne l'eussent secouru, il eût plutôt laissé la vie que don Quichotte sa prise.

Le tavernier, qui nécessairement devoit secourir ceux de son office, accourut tout aussitôt à son aide. L'hôtesse, qui vit derechef son mari en querelle, s'écria de nouveau à haute voix ; Maritorne et la fille se mirent aussitôt de niveau, demandant faveur au Ciel et secours à ceux qui étoient là présens. Sancho, voyant ce qui se passoit : « Vive Dieu ! que tout ce que mon maître dit des enchantemens de ce château est vrai, car il n'est pas possible d'y vivre une seule heure en repos. » Don Fernand sépara l'archer et don Quichotte, et, au grand contentement de tous deux, leur défit les mains que l'un tenoit agrafées au collet du pourpoint de l'autre, et l'autre à la gorge de celui-ci ; mais pour tout cela les archers ne laissoient pas de demander leur prisonnier, et qu'on leur aidât à le lier, et qu'il leur fût délivré pour en faire à leur bonne volonté, parce qu'il convenoit ainsi pour le service du roi et de la Sainte-Hermandad, de la part de laquelle ils leur requéroient et demandoient derechef confort et aide pour faire la capture de ce voleur et brigand de sentiers et de chemins. Don Quichotte rioit de les entendre tenir ces discours, et tout posément leur dit : « Venez çà, gens vils et de néant, malappris que vous êtes, appelez-vous voler sur les chemins que de donner la liberté aux enchaînés, lâcher les prisonniers, donner secours aux misérables, relever ceux qui sont tombés, aider ceux qui sont en nécessité ? Ah ! gens infâmes, qui, pour votre lâcheté et votre bassesse d'entendement, n'êtes pas dignes que le Ciel vous communique la valeur qui est contenue en la chevalerie errante, ni qu'il vous donne à entendre le péché et l'ignorance en laquelle vous êtes de ne porter point d'honneur à l'ombre, combien plus à l'assistance de quelque chevalier errant que ce soit. Venez çà, larrons en troupe,

et non pas archers, voleurs de chemins avec la licence de la Sainte-Hermandad, dites-moi qui a été cet ignorant qui a signé un décret de corps contre un chevalier tel que je suis ? Qui est celui qui ignore que les chevaliers errans sont exempts de toute justice et tribunal, et que leur loi est leur épée, leurs droits sont leurs courages et leurs ordonnances leur seule volonté ? Qui est le sot étourdi, dis-je encore une fois, qui ne sait qu'il n'y a point de lettre de noblesse qui porte tant de prééminence, de privilèges ni d'exemptions, comme celle qu'acquiert un chevalier errant, le jour où on lui donne l'ordre de chevalerie et qu'il s'adonne à ce dur exercice ? Quel chevalier errant a jamais payé taille, gabelle, droit de noce de la reine, monnoie foraine, port, péage ni passage ? Quel tailleur lui a jamais fait payer aucune façon d'habit qu'il lui ait fait ? Quel châtelain l'a oncques reçu en son château qui lui ait fait payer son écot ? Quel roi ne l'a point fait asseoir à sa table ? Quelle dame ou damoiselle n'en est point devenue amoureuse et ne s'est point abandonnée à toute sa volonté ? Et enfin quel chevalier errant y a-t-il eu, y a-t-il ou y aura-t-il au monde qui n'ait le courage de donner lui seul quatre cents coups de bâton à quatre cents archers qui se trouveront devant lui ? »

1. « Là vont les lois », commencement du proverbe espagnol : Là vont les lois où veulent les rois.

Première partie · XLVI

ependant que don Quichotte disoit ceci, le curé persuadoit aux archers que don Quichotte étoit hors de son bon sens, ainsi qu'ils le pouvoient bien voir par ses œuvres et par ses paroles, et qu'ils

n'avoient que faire de se mettre en peine de passer outre en leur commission : car, encore qu'ils le prissent et l'emmenassent, il faudroit ensuite qu'ils le laissassent aller pour fou comme il étoit. À quoi répondit celui qui étoit chargé du mandement, que ce n'étoit pas à lui de juger de la folie de don Quichotte, mais de faire ce qui lui étoit commandé par son supérieur, et qu'étant pris une fois, on le lâchât trois cents si on vouloit. « Nonobstant tout cela, dit le curé, vous ne l'emmènerez pas pour ce coup, et lui non plus ne se laissera pas emmener à ce que j'entends. » En effet, le curé leur sut si bien dire et don Quichotte faire tant de folies que les archers eussent été plus fous que lui s'ils n'eussent connu le défaut du chevalier, et partant ils trouvèrent bon de s'apaiser, voire d'être médiateurs de la paix entre le barbier et Sancho Pança, qui étoient encore fort échauffés l'un contre l'autre. Finalement, eux, comme membres de justice, moyennèrent l'accord et furent arbitres dans la cause, de telle sorte que les deux parties demeurèrent, sinon contentes du tout, au moins aucunement satisfaites, parce que l'on changea seulement les bâts, mais non les sangles ni les licous ; et, en ce qui touchoit le fait de l'armet de Mambrin, le curé lui donna sous main, sans que don Quichotte s'en aperçût, huit réaux pour son bassin, et le barbier lui en fit une quittance et reconnoissance de n'en appeler point comme d'abus, ni pour le présent ni à tout jamais. Amen.

Étant donc ces deux querelles apaisées, comme les principales et de plus de conséquence, il restoit encore à faire que les serviteurs de don Louis se contentassent de s'en retourner trois d'iceux, et que le quatrième demeurât pour l'accompagner là où don Fernand le vouloit mener, et comme déjà le bonheur et la fortune meilleure avoient commencé à rompre des lances et à faciliter les difficultés en faveur des amans de la taverne et des

vaillans d'icelle, elle voulut mener le tout à chef et y mettre une heureuse fin, parce que les serviteurs furent d'accord de tout ce que don Louis vouloit, de quoi doña Claire reçut tant de contentement que personne ne l'eût alors regardée au visage qu'il n'eût reconnu la joie de son âme. Quant à Zoraïde, encore qu'elle n'entendît pas bien toutes les aventures qu'elle avoit vues, elle s'attristoit et se réjouissoit en gros, selon qu'elle voyoit et remarquoit les semblans de chacun, et principalement de son Espagnol, sur lequel elle avoit toujours les yeux fixés et y tenoit son âme attachée. Le tavernier, qui s'étoit bien aperçu du présent et de la récompense que le curé avoit faits au barbier, demanda l'écot de don Quichotte avec le dommage de ses outres et la perte de son vin, jurant qu'il ne laisseroit pas sortir Rossinante ni l'âne de Sancho de l'auberge, sans qu'au préalable on lui payât jusqu'au dernier liard. Le curé apaisa le tout, et don Fernand paya, encore que l'auditeur eût aussi de fort bonne volonté offert de le faire, et de cette façon ils furent tous mis en paix et repos, de sorte que l'auberge ne sembloit plus être la discorde du camp d'Agramant comme don Quichotte avoit dit, mais la paix même et la tranquillité qui étoit au temps d'Octave, toutes choses dont, au commun avis, on devoit rendre grâces à la bonne volonté et à la grande éloquence de M. le curé et à la libéralité incomparable de don Fernand.

Or, don Quichotte se voyant libre et débarrassé de querelles, tant de celles de son écuyer que des siennes, il lui sembla qu'il seroit fort à propos de poursuivre son voyage commencé et de mettre fin à cette grande aventure, pour laquelle il avoit été appelé et choisi, et partant, avec une résolution déterminée, s'en alla mettre à genoux devant Dorothée, laquelle ne lui permit pas de dire une seule parole jusqu'à ce qu'il se fût levé, et lui pour lui

obéir se mit debout, et lui dit : « Belle Dame, l'on dit en commun proverbe que la diligence est mère du succès, et en plusieurs graves et importantes entreprises l'expérience a démontré que la sollicitude du négociant conduit à bonne fin une affaire douteuse ; mais cette vérité n'est jamais plus manifeste qu'aux affaires de la guerre, où la promptitude et la célérité préviennent les desseins de l'ennemi, et obtiennent la victoire avant que l'adversaire se mette en défense : je dis tout ceci, haute et excellente Dame, parce qu'il me semble que notre séjour en ce château est maintenant sans résultat, et nous pourroit être cause de tant de dommage que nous eussions à le voir quelque jour : car qui sait si par des espions secrets et vigilans votre ennemi le géant n'aura point déjà su que je vais pour le détruire, et que, le temps lui donnant loisir, il se fortifie en quelque château inexpugnable, ou bien en quelque forteresse contre laquelle serviraient de peu et mes diligences et la force de mon bras infatigable ? Ainsi, Madame, prévenons, comme j'ai dit, par notre diligence ses desseins, et partons promptement à la bonne aventure, car il ne tient plus à autre chose que votre Grandeur jouisse de ce qu'elle désire, sinon qu'autant que je tarderai à me voir et venir aux mains avec votre ennemi. »

Àce point, don Quichotte se tut ; il n'en dit pas davantage, attendant en grande inquiétude la réponse de la belle infante, laquelle, avec un geste seigneurial et s'accommodant au style de don Quichotte, lui répondit en cette sorte : « Je vous remercie, Seigneur chevalier, du bon désir que vous montrez avoir de me secourir en mon affliction comme un bon chevalier, auquel proprement il appartient de favoriser les orphelins et les nécessiteux ; et Dieu veuille que votre désir et le mien s'accomplissent, afin que vous voyiez qu'il y a au monde des femmes re-

connoissantes ; et, quant à mon départ, que ce soit bientôt, car je n'ai point d'autre volonté que la vôtre ; disposez de moi tout ainsi qu'il vous plaira, parce que celle qui vous a une fois remis entre les mains la défense de sa personne et le recouvrement de ses seigneuries ne doit point vouloir aller contre ce que votre prudence ordonnera. — Au nom de Dieu soit, dit don Quichotte ; puisque ainsi est qu'une si grande dame se rend humble devant moi, je ne veux pas perdre l'occasion de la relever et de la placer sur son trône héréditaire. Or, bien que le départ soit prompt, car le désir et le chemin me chaussent les éperons, vu même ce que l'on a accoutumé de dire que le danger est dans le retard, et puisque le Ciel n'a créé ni l'enfer n'a vu aucun qui m'épouvante ni me rende poltron, Sancho, selle Rossinante, bâte et harnache ton âne, le palefroi de la reine, et prenons congé du châtelain et de ces seigneurs, et nous en allons sur-le-champ d'ici. »

Sancho, qui étoit présent à tout cela, dit en branlant la tête de part et d'autre : « Ah ! Monsieur, Monsieur, qu'il y a bien plus de mal au village qu'on ne pense, et que cela soit dit sauf l'honneur des coiffes honorables. — Quel mal y peut-il avoir en aucun village, ni en toutes les villes du monde, vilain que tu es, qui puisse se rêver à mon détriment et préjudice ? — Si votre Grâce se fâche, répondit Sancho, je me tairai et ne dirai pas ce à quoi je suis obligé comme bon écuyer et ce qu'un bon serviteur doit dire à son maître. — Dis ce que tu voudras, répliqua don Quichotte, pourvu que tes paroles ne tendent point à me donner de la peur ; que si tu en as, fais suivant ce qui est en toi, et si je n'en ai point, je fais suivant ce qui est en moi. — Ce n'est pas cela, misérable pécheur que je suis devant Dieu, répondit Sancho, mais je tiens pour certain et pour tout vrai que cette dame, qui se dit reine du grand royaume de Micomicon, ne l'est pas plus que ma mère, parce

qu'étant ce qu'elle dit, elle n'iroit pas ainsi se baisotant avec quelqu'un de ceux qui sont ici à chaque tour de tête et à toute rencontre. » Dorothée devint toute rouge, oyant les discours de Sancho : car la vérité étoit que son époux don Fernand avoit quelquefois, à la dérobée et par derrière les autres, cueilli avec les lèvres partie de la récompense que méritoient ses désirs : ce que Sancho avoit vu, et il lui avoit semblé que cette gaillardise étoit plus de dame courtisane que de reine d'un si grand royaume ; et elle ne put ni ne voulut répondre une seule parole à Sancho, mais le laissa poursuivre son propos, lequel en continuant dit : « Je vous dis ceci, Monsieur, d'autant que si, après avoir fait beaucoup de chemin et passé une infinité de mauvaises nuits et de pires journées, l'un de ceux qui sont ici en cette auberge à ne rien faire qu'à se donner du bon temps venoit à cueillir le fruit de nos travaux, je n'ai que faire de me hâter de mettre la selle à Rossinante, de bâter mon âne et d'accommoder le palefroi, car il sera meilleur que nous nous tenions en repos, et que chaque femelle file sa quenouille, et dînons. »

Oh ! Dieu me soit en aide, combien fut grand le déplaisir que don Quichotte reçut, oyant ces déraisonnables paroles de son écuyer. Je dis qu'il fut si grand que d'une voix confuse, en bégayant et jetant du feu par les yeux, il dit : « Ô méchant vilain, inconsidéré, déraisonnable, ignorant et grossier bavard, impudent, téméraire, murmurateur et médisant, as-tu bien osé tenir de tels propos en ma présence et en celle de ces excellentes dames ? as-tu bien eu la hardiesse de mettre en ton imagination troublée de pareilles malhonnêtetés ? Ôte-toi de devant moi, monstre de la nature, dépositaire de mensonges, armoire de tromperies, grenier de méchancetés, inventeur de malices, publicateur de folies, ennemi de l'honneur que l'on doit aux personnes royales. Va-t'en,

ne parois plus devant moi sous peine de mon courroux. » Et, en disant cela, il fronça les sourcils, enfla ses joues, jeta les yeux de tous côtés, et frappa du pied droit un grand coup en terre, tous indices de la colère qu'il tenoit enfermée en ses entrailles : auxquelles paroles et gestes furieux, Sancho demeura si éperdu, si effrayé, qu'il eût souhaité qu'en ce même instant la terre s'ouvrît sous ses pieds et qu'elle l'engloutît, de sorte qu'il ne put faire autre chose, sinon tourner les épaules et s'éloigner de la présence de son maître en colère. Mais la discrète Dorothée, qui connoissoit déjà si bien l'humeur de don Quichotte, pour lui adoucir la colère, dit : « Ne vous dépitez pas, Seigneur chevalier de la Triste-Figure, pour les sottises que votre bon écuyer a dites : car peut-être ne les dit-il pas sans sujet, et de son bon entendement et chrétienne conscience ; on ne peut soupçonner qu'il porte de faux témoignage contre personne ; et par ainsi faut-il croire sans aucun doute que, comme en ce château, selon que vous dites, Seigneur chevalier, toutes choses vont et arrivent par voie d'enchantement, il se pourrait faire, dis-je, que Sancho eût vu par ce moyen diabolique ce qu'il dit avoir vu tant au préjudice de mon honneur. — Je jure par le Dieu tout-puissant, dit alors don Quichotte, que votre Grandeur frappe au but, et que quelque mauvaise vision s'est présentée devant ce pécheur de Sancho, qui lui a fait voir ce qui eût été impossible autrement que par ces enchantemens : car je sais de la bonté et innocence de ce malheureux qu'il ne sauroit porter faux témoignage contre personne. — Il est ainsi, et ainsi sera, dit don Fernand, par quoi, Seigneur don Quichotte, vous lui devez pardonner et le faire rentrer au giron de votre grâce, sicut erat in principio, avant que telles visions le tirassent hors de son jugement. » Don Quichotte répondit qu'il lui pardonnoit, et le curé alla quérir Sancho, lequel s'en vint tout

humble, et, se mettant à genoux, demanda la main à son maître, lequel la lui bailla, et, après lui avoir permis de la baiser, lui donna sa bénédiction, disant : « À cette heure, Sancho, mon fils, tu finiras de connoître qu'il est vrai ce que plusieurs autres fois je t'ai dit, que toutes les choses de ce château sont faites par enchantement. — Je le crois ainsi, dit Sancho, excepté l'affaire de la couverture, qui réellement arriva par voie ordinaire. — Ne le crois pas, répondit don Quichotte, car, s'il en eût été ainsi, je t'eusse vengé alors, et encore à cette heure. Mais ni pour lors ni à présent, je ne pus ni ne vis point de qui prendre vengeance du tort qu'on te faisoit. » Tous désirèrent savoir ce que c'étoit que cette affaire de la couverture ; et l'aubergiste leur conta de point en point la voltige de Sancho Pança, de quoi tous ne rirent pas pour peu, et dont aussi Sancho ne se fût pas moins mis en colère, si de nouveau son maître ne l'eût assuré que c'étoit enchantement, bien que la folie de Sancho n'allât jamais si avant qu'il crût que ce ne fût pas une vérité pure et avérée, sans mélange d'aucune fraude ni tromperie, d'avoir été berné par des personnes de chair et d'os, et non par des fantômes rêvés ou imaginés, comme son maître le croyoit et l'affirmoit.

Il y avoit deux jours entiers que toute cette illustre compagnie étoit en la taverne, et, leur étant avis qu'il étoit temps d'en partir, ils donnèrent ordre à ce que, sans se mettre en peine de faire aller Dorothée et don Fernand avec don Quichotte jusqu'à son village, suivant l'invention de la liberté de la reine de Micomicon, le curé et le barbier pussent l'emmener comme ils le désiroient, et procurer la guérison de sa folie étant en son pays. Or, ce qu'ils avisèrent fut de faire marché avec un charretier de bœufs qui vint à passer par là, de le mener en la manière qui s'ensuit. Ils firent comme une cage de bâtons entrelacés, capable de contenir don

Quichotte tout à son aise ; et tout incontinent don Fernand et ses camarades, avec les valets de don Louis et les archers, ensemble le tavernier, et tous sous la conduite et par les avis du curé, se couvrirent la face et se déguisèrent, qui d'une sorte et qui d'une autre, tellement que, se présentant à don Quichotte, ils lui parussent être d'autres gens que ceux qu'il avoit vus en ce château. Cela fait, ils entrèrent avec un profond silence où il dormoit et reposoit de ses luttes passées. Ils s'approchèrent de lui qui étoit endormi et bien éloigné de penser à un tel accident, et, l'empoignant fortement, lui lièrent les pieds et les mains bien serrés, tellement que, lorsqu'il se réveilla en sursaut, il ne put se remuer ni faire autre chose que s'étonner et s'ébahir de voir devant lui de si étranges visages ; et tout aussitôt il donna dans l'idée que sa continuelle et extravagante imagination lui représentoit, et crut que toutes ces figures-là étoient des fantômes de ce château enchanté, et que sans aucun doute il l'étoit aussi, attendu qu'il ne se pouvoit remuer ni défendre, tout à point, ainsi qu'en avoit prévu le résultat le curé, qui avoit fait le dessein et gouvernoit l'affaire.

Le seul Sancho, de tous ceux qui étoient là présens, étoit en son sens et en sa figure accoutumés, et, encore qu'il s'en fallût bien peu qu'il n'eût la même maladie que son maître, il ne laissa pas pourtant de connoître qui étoient toutes ces figures contrefaites ; mais il n'osa pas ouvrir la bouche jusqu'à ce qu'il eût vu où tendoient cet assaut et cette prison de son maître, lequel aussi de son côté ne sonnoit mot, attendant de voir la fin de sa disgrâce, qui fut que l'on apporta là la cage où ils l'enfermèrent et clouèrent si fort les madriers d'icelle qu'on ne l'eût pas brisée en deux secousses. Ils le chargèrent incontinent sur leurs épaules, et, au sortir de la chambre, on ouït une voix épouvantable, la plus

forte que put former le barbier, non pas celui du bât, mais l'autre, qui disoit :

« Ô chevalier de la Triste-Figure, ne prends aucun émoi de la captivité où tu es, parce qu'il convient qu'ainsi se fasse pour mettre plus tôt à fin l'aventure en laquelle ton grand courage t'a engagé, et qui sans doute se terminera lorsque le furieux Lion de la Manche, avec la blanche colombe du Toboso, coucheront ensemble, après avoir humilié leurs superbes têtes sous le joug ravissant du mariage ; de cette union inouïe sortiront à la lumière du monde les braves lionceaux, qui imiteront les serres vigoureuses de leur valeureux père ; et cela arrivera auparavant que le poursuivant de la Nymphe fugitive voie deux fois les luisantes images du Zodiaque dans sa course rapide et naturelle. Et toi, le plus noble et obéissant écuyer qui ait jamais porté épée à sa ceinture, barbe au menton et l'odorat au nez, ne t'émeus point ni ne t'étonne de voir ainsi mener devant tes yeux la fleur de la chevalerie errante : car, s'il plaît au Créateur du monde, tu te verras bientôt si haut et si élevé que tu ne te connoîtras pas et ne seront point déçues les promesses que ton bon maître t'a faites, et je t'assure de la part de la sage Mentironiana que tu seras payé de ton salaire, comme tu le verras par l'effet ; suis donc les traces du valeureux et enchanté chevalier, car il convient que tu ailles là où vous vous devez arrêter tous deux ; et, d'autant qu'il ne m'est pas permis de dire autre chose, adieu vous dis : car je m'en retourne où je sais bien. »

Et, en achevant sa prophétie, il renforça sa voix et puis l'adoucit de telle façon que ceux mêmes qui savoient la tromperie furent quasi en doute de croire si ce qu'ils oyoient étoit vérité.

Don Quichotte fut fort consolé de la prophétie qu'il avoit entendue, car il en comprit incontinent de tout en tout la signification, et vit qu'on lui promettoit qu'il se verroit uni par un saint et légitime mariage avec sa bien-aimée Dulcinée du Toboso, de l'heureux sein de laquelle sortiroient les lionceaux, qui étoient ses enfans, à la perpétuelle gloire de la Manche ; et, le croyant bien et fermement, éleva la voix, et, jetant un grand soupir, dit : « Ô toi, qui que tu sois, qui m'as si bien pronostiqué, je te prie que tu demandes de ma part au sage enchanteur qui a soin de mes affaires qu'il ne me laisse périr en cette prison en laquelle on me mène jusqu'à ce que je voie l'accomplissement de si joyeuses et incomparables promesses comme sont celles que l'on m'a faites ici : car, pourvu que cela soit, je tiendrai à gloire les peines de ma prison, et prendrai pour allégeance ces chaînes qui me ceignent et n'estimerai point pour un dur champ de bataille ce lit où l'on me couche, mais pour une couche nuptiale douce et bien heureuse. Et, quant à ce qui concerne la consolation de Sancho Pança, mon écuyer, je compte sur son bon naturel pour ne m'abandonner point soit en bonne ou en mauvaise fortune ; et, quand il arriveroit même, par mon malheur ou par le sien, que je ne lui pusse donner l'île ou autre chose équivalente que je lui ai promise, pour le moins son salaire ne se pourra perdre : car j'ai déclaré en mon testament, qui est déjà fait, ce qu'on lui doit donner, non pas conformément à ses grands et bons services, mais selon ma fortune. » Sancho Pança s'inclina devant lui avec beaucoup de respect, et lui baisa les deux mains, parce qu'il n'en eût su baiser une seule, à cause qu'elles étoient liées ensemble. Et, tout à l'instant, ces fantômes prirent la cage sur leurs épaules, et l'accommodèrent sur le chariot à bœufs.

1. Par suite d'une distraction de l'auteur, le titre de ce chapitre ne se rapporte pas à son contenu.

Première partie · XLVII

uand don Quichotte se vit ainsi encagé et mis sur le chariot, il dit : « J'ai lu beaucoup et de fort graves histoires de chevaliers errans ; mais je n'ai jamais lu, ni vu, ni ouï que l'on menât les chevaliers enchantés de la sorte et avec la lenteur que promettent ces paresseux et tardifs animaux, parce que l'on a toujours accoutumé de les emmener par les airs avec une légèreté incroyable, enfermés en quelque grise et obscure nuée, ou en quelque chariot de feu, ou bien sur un hippogriffe ou autre bête semblable ; mais que l'on me mène à cette heure sur un chariot traîné par des bœufs, vive Dieu ! cela me met en telle confusion que je ne sais ce que j'en dois dire ; toutefois peut-être que la chevalerie et les enchantemens de notre temps doivent prendre une autre route que celle qu'ont suivie les anciens ; et aussi possible que, comme je suis nouveau chevalier au monde, et le premier qui a fait revivre l'exercice déjà oublié de la chevalerie aventurière, tout de même pourroit-il être que l'on auroit inventé d'autres genres d'enchantemens et d'autres manières d'enlever les chevaliers enchantés. Que te semble de ceci, Sancho, mon fils ? — Je ne sais ce qu'il m'en semble, répondit Sancho, parce que je n'ai pas autant lu que votre Grâce aux écritures errantes ; mais avec tout cela j'oserois bien affirmer et jurer que ces visions qui vont ici autour de nous ne sont pas du tout catholiques. — Catholiques, mon Dieu mon Père ! répondit don Quichotte, comment seroient-elles catholiques, si ce sont tous diables qui ont pris des corps fantastiques

pour venir faire ceci et me mettre en cet état ? Et, si tu en veux savoir la vérité, touche-les et les tâte, et tu verras comme ils n'ont point de corps, sinon d'air, et qu'ils ne consistent en autre chose qu'en l'apparence. — Par Dieu, Seigneur, répliqua Sancho, je les ai déjà touchés ; et ce diable qui est ici si fort soigneux est gros et gras, et a une propriété fort différente de celle que j'ai ouï dire qu'ont les diables, parce que, comme l'on dit, ils sentent tous le soufre et d'autres mauvaises odeurs, mais celui-ci sent l'ambre d'une demi-lieue. » Sancho disoit cela pour don Fernand, lequel, étant si grand seigneur, devoit sans doute sentir ce que Sancho disoit. « Ne t'étonne pas de cela, ami Sancho, répondit don Quichotte, car je te fais savoir que les diables savent bien des choses, et, encore qu'ils portent des odeurs avec eux, ils ne sentent pourtant rien, parce que ce sont des esprits, et, s'ils sentent, ils ne peuvent sentir rien de bon, mais de mauvais et de puant. Et la raison est que, comme eux, en quelque lieu qu'ils soient, portent l'enfer et ne peuvent recevoir aucune espèce d'allègement en leurs tourmens et que la bonne odeur est chose qui délecte et contente, il n'est pas possible qu'ils sentent rien de bon. Et s'il te semble que ce démon que tu dis sent l'ambre, ou tu te trompes, ou il te veut tromper, en faisant que tu ne le tiennes pas pour un diable. »

Tous ces discours se passèrent entre le maître et le valet, et don Fernand et Cardénio, craignant que Sancho ne vînt à découvrir et reconnoître entièrement le dessein de leur invention, lequel il talonnoit déjà de bien près, résolurent de hâter leur départ, et ainsi, appelant à part le tavernier, lui commandèrent de seller incontinent Rossinante et mettre le bât à l'âne de Sancho, ce qu'il fit en fort grande diligence. Cependant le curé étoit convenu de prix avec les archers pour qu'ils l'accompagnassent

jusqu'à son village en leur donnant tant par jour. Cardénio pendit à l'arçon de la selle de Rossinante, d'un côté la targe, et de l'autre le bassinet, puis commanda par signes à Sancho de monter sur son âne et de prendre Rossinante par la bride, et plaça aux deux côtés du chariot les deux archers avec leurs escopettes ; mais, avant qu'il se mît en marche, la tavernière sortit, ainsi firent sa fille et Maritorne, pour prendre congé de don Quichotte, feignant de pleurer de la douleur de sa disgrâce, et don Quichotte leur dit : « Ne pleurez pas, mes bonnes Dames, car tous ces malheurs sont attachés à ceux qui font la même profession que moi, et, si ces calamités ne me fussent arrivées, je ne me fusse pas tenu pour fameux chevalier errant : car aux chevaliers qui ont peu de bon bruit et de renommée, jamais il ne leur advient de semblables cas, d'autant que personne au monde ne se souvient d'eux. Il n'en advient que trop aux valeureux qui ont pour envieux de leur vertu et vaillance un grand nombre de princes et d'autres chevaliers qui tâchent par de mauvais moyens de détruire les gens de bien. Mais, ce nonobstant, la vertu a tant de pouvoir que d'elle-même, en dépit de toute la négromancie qu'a jamais su son inventeur Zoroastre, elle remportera la victoire de toutes les rencontres et batailles, et rendra de soi une lumière au monde, aussi claire que celle du soleil est au ciel. Pardonnez-moi, belles Dames, si par mégarde je vous ai fait aucun déplaisir, car de ma volonté ni à bon escient jamais je n'en ai fait à personne. Et priez Dieu qu'il me délivre de cette prison, en laquelle un enchanteur de mauvaise intention m'a mis : que si je m'en peux voir libre, je n'oublierai point les grâces et courtoisies que vous m'avez faites en ce château, afin de les reconnoître, les mériter et récompenser selon qu'elles le méritent. » Pendant que cela se passoit entre les dames du château et don Quichotte, le curé et le barbier prirent

congé de don Fernand et de ses camarades, du capitaine et de son frère, et de toutes ces dames, lesquelles étoient fort contentes, principalement Dorothée et Lucinde. Et tous s'embrassèrent avec promesse respectivement de faire savoir de leurs nouvelles les uns aux autres. Ayant don Fernand dit au curé où il lui falloit écrire pour lui donner avis de ce que deviendroit don Quichotte, l'assurant qu'il n'y auroit chose qui lui apportât plus de contentement que de le savoir ; et que lui pareillement l'avertiroit de tout ce qu'il verroit lui en pouvoir donner, tant de son mariage que du baptême de Zoraïde, de l'aventure de don Louis et du retour de Lucinde chez elle. Le curé s'offrit de faire très soigneusement et de point en point tout ce qu'on lui demandoit. Ils s'embrassèrent derechef, et derechef se firent de nouvelles offres.

Le tavernier s'approcha du curé et lui donna certains papiers, lui disant qu'il les avoit trouvés en la doublure de la mallette, là où étoit la nouvelle du Curieux impertinent, et que, puisque le maître d'icelle n'étoit plus revenu par là, il les emportât tous, car, attendu qu'il ne savoit pas lire, il n'en vouloit point. Le curé l'en remercia, et, les ouvrant tout aussitôt, il vit qu'au commencement de l'écriture il y avoit : Nouvelle de Rinconete et Cortadillo, par où il connut que c'étoit quelque conte, et jugea que, puisque la nouvelle du Curieux impertinent avoit été bonne, celle-là le seroit aussi, d'autant qu'il se pourroit faire qu'elles fussent toutes d'un même auteur, et par suite il la garda en intention de la lire quand il en auroit la commodité.

Il monta à cheval, aussi fit son ami le barbier, tous deux avec leurs masques, afin de n'être si promptement connus de don Quichotte, et se mirent à cheminer après le chariot. L'ordre qu'ils tenoient étoit tel. Le chariot alloit le premier, mené par son

maître ; les archers marchoient aux deux côtés comme dit est, avec leurs escopettes ; après suivoit Sancho Pança sur son âne, menant Rossinante par la bride ; et derrière tout cela cheminoient le curé et le barbier, montés sur leurs puissantes mules, les visages couverts ainsi qu'avez entendu, avec une contenance grave et fort posée, ne se hâtant point davantage que ne le permettoit le pas tardif des bœufs. Don Quichotte étoit assis en la cage, ayant les mains liées et les pieds étendus, appuyé aux barreaux, avec autant de silence et de patience que s'il n'eût pas été homme de chair, mais une statue de pierre.

Et ainsi de ce pas lent en ce silence ils cheminèrent environ deux lieues, tant qu'ils arrivèrent à une vallée où il sembla au bouvier que c'étoit un lieu propre pour reposer et faire paître ses bœufs ; et, en communiquant cela avec le curé, le barbier fut d'avis qu'ils cheminassent un peu davantage, parce qu'il savoit que derrière un coteau qui paroissoit près de là il y avoit une vallée avec beaucoup plus d'herbe et meilleure que celle où ils se vouloient arrêter. On suivit l'avis du barbier, et par ainsi ils poursuivirent leur chemin. Sur ces entrefaites, le curé tourna la tête et vit qu'il venoit après eux six ou sept hommes à cheval et en bon équipage, lesquels les atteignirent bientôt, parce qu'ils ne cheminoient pas si lentement ni avec le même calme que les bœufs, mais comme gens qui alloient sur des mules de chanoines, et en volonté d'arriver bientôt pour faire la sieste à une taverne qui se voyoit à moins d'une lieue de là.

Les diligens atteignirent les paresseux et ils s'entre-saluèrent courtoisement : or, l'un de ceux qui venoient, lequel étoit chanoine de Tolède et le maître des autres qui l'accompagnoient, voyant cette bien ordonnée procession du chariot, des archers, de

Sancho, de Rossinante, du curé et du barbier, et de plus don Quichotte encagé et emprisonné, il ne se put tenir de demander ce que vouloit dire que l'on menoit cet homme de telle façon, encore qu'il se fût déjà imaginé, voyant les enseignes des archers, que ce devoit être quelque méchant voleur, ou bien quelque malfaiteur et délinquant, dont le châtiment appartenoit à la Sainte-Hermandad. L'un des archers, à qui fut faite la question, répondit ainsi : « Monsieur, ce que signifie que ce cavalier est conduit de cette sorte, qu'il le dise lui-même, parce que nous autres nous n'en savons rien. » Don Quichotte ouït leur discours et dit : « Seigneurs chevaliers, êtes-vous d'aventure versés et experts au fait de la chevalerie errante ? Dites-le-moi, car, si vous l'êtes, je vous communiquerai mes disgrâces, et sinon il n'y a que faire de me travailler à vous les déclarer » ; et sur ce point s'étoient approchés le curé et le barbier, voyant que les passans étoient en devis avec don Quichotte de la Manche, afin de répondre en telle sorte que leur artifice ne fût point découvert, et le chanoine, répondant à ce que lui avoit demandé don Quichotte, dit : « En vérité, mon compère, je sais plus aux livres de chevalerie que non pas aux petites Sommes de Villalpand : tellement que, si l'affaire ne consiste en autre chose, vous me pouvez communiquer sûrement tout ce que vous voudrez. — À la grâce de Dieu soit, répliqua don Quichotte ; donc, puisque ainsi est, je veux, Seigneur chevalier, que vous sachiez que je suis enchanté en cette cage par l'envie et fraude de certains méchans enchanteurs, car la vertu est plus persécutée des méchans qu'aimée des gens de bien. Je suis chevalier errant, mais non pas de ceux des noms desquels jamais la renommée ne s'est ressouvenue pour les éterniser par leur mémoire ; mais bien suis-je de ceux qui, malgré et en dépit de l'envie même et de tout autant de magiciens qu'en nourrit jamais la Perse, de brahmanes

l'Inde et l'Égypte de gymnosophistes, mettront leur nom au temple de l'immortalité pour servir d'exemple et de patron ès siècles à venir, où les chevaliers errans pourront voir les pas qu'ils doivent suivre s'ils désirent parvenir au comble et acquérir la souveraine gloire des armes. — Le seigneur don Quichotte de la Manche dit la vérité, dit là-dessus le curé, car il est enchanté en cette charrette à bœufs, non pour ses fautes et péchés, mais par la mauvaise intention de ceux que la vertu chagrine et que fâche la vaillance. C'est ici, Seigneur, le Chevalier de la Triste-Figure (si tant est que vous l'ayez ouï nommer quelquefois), dont les faits grands et héroïques seront écrits en durs bronzes et en marbres éternels, quoique l'envie se travaille à les rendre obscurs et la malice à les cacher. »

Quand le chanoine ouït parler le prisonnier et celui qui étoit libre en semblable style, il fut sur le point de faire le signe de la croix d'admiration, et ne pouvoit savoir ce qui lui étoit arrivé, et tout de même en furent ébahis ceux qui étoient en sa compagnie. Sur cela, Sancho Pança, qui s'étoit approché pour ouïr leurs discours, pour accommoder toute l'affaire, dit : « Or bien, Messieurs, veuillez-moi bien, veuillez-moi mal pour ce que je vous dirai, le fait est que monseigneur don Quichotte est autant enchanté comme ma mère ; il a son jugement tout entier, il boit et mange et fait ses nécessités comme les autres hommes, et tout ainsi qu'il les faisoit hier devant qu'on le mît en la cage. Cela étant ainsi, comment me veut-on faire accroire qu'il est enchanté ? Et puis, j'ai ouï dire à grand nombre de personnes que les enchantés ne mangent, ne dorment ni ne parlent, et mon maître, si on ne l'interrompt, parlera plus que trente procureurs. » Puis, se retournant vers le curé et le regardant, il poursuivit disant : « Ah ! Monsieur le curé, Monsieur le curé,

pensez-vous que je ne vous connoisse pas, et croyez-vous que je ne sonde ni ne devine où tendent ces nouveaux enchantemens ? Or, sachez que je vous connois, si bien que vous cachiez votre visage, et soyez certain que je vous entends, encore que vous dissimuliez vos tromperies tant que vous voudrez. Enfin là où règne l'envie, la vertu n'y peut demeurer, ni, là où est la chicheté, il n'y peut avoir de libéralité. Le diable s'en pende que, si ce n'étoit à cause de votre Révérence, voici l'heure que mon maître seroit marié avec l'infante Micomicona, et moi je serois comte pour le moins : car on ne pouvoit moins espérer, tant de la bonté de monseigneur, celui de la Triste-Figure, que de la grandeur de mes services. Mais je vois bien que c'est la vérité, ce que l'on dit par ici que la roue de fortune va plus vite que celle d'un moulin, et que ceux qui étoient hier tout au sommet sont aujourd'hui par terre. Il me fâche seulement pour mes enfans et ma femme : car, lorsqu'ils pouvoient et devoient espérer de voir entrer leur père par la porte de sa maison, étant fait gouverneur ou vice-roi de quelque île ou royaume, ils l'y verront arriver fait palefrenier et valet d'étable. Tout ce que je vous ai dit, Seigneur curé, n'est pour autre chose que pour faire entendre à votre paternité qu'elle fasse conscience du mauvais traitement qu'elle fait à mon maître, et qu'elle regarde bien que Dieu ne lui demande compte en l'autre vie de cette prison de mon maître, et qu'elle ne lui fasse porter le poids de tous ces secours et biens que monseigneur don Quichotte est empêché de faire pendant le temps de sa prison. — Accommode-moi ces lampes, dit alors le barbier : eh quoi ! Sancho, êtes-vous aussi de la confrérie de votre maître ? Vive Dieu ! je vois qu'il faut que vous lui teniez compagnie en la cage, et que vous soyez aussi bien enchanté que lui pour ce qui est de son humeur et de sa chevalerie. Vous êtes mal à propos devenu gros de

ses promesses, et à la malheure vous est entrée en la cervelle l'île que tant vous désirez. — Je ne suis gros de personne, répondit Sancho, ni ne suis homme à me laisser engrosser quand ce seroit du roi même, et, encore que je sois pauvre, je suis vieux chrétien, et ne dois rien à personne ; que si je désire des îles, il y en a d'autres qui désirent de pires choses que cela, et chacun est fils de ses œuvres, et, en cette qualité d'homme, je veux parvenir à être pape, à plus forte raison gouverneur d'une île, et d'abondant mon maître en pourra gagner tant qu'il lui manquera à qui les donner. Que votre Grâce regarde comment elle parle, Monsieur le barbier : car ce n'est pas tout que de faire des barbes, et il y a quelque différence à faire de Pierre à Paul. Je le dis parce que nous nous connoissons tous, et à moi il ne me faut pas jouer d'un faux dé ; et, pour ce qui est de l'enchantement de mon maître, Dieu en sait la vérité ; laissons cela, parce qu'il ne fait pas bon le remuer. »

Le barbier ne voulut pas répondre à Sancho, de peur qu'il ne découvrît par ses simplesses ce que lui et le curé tâchoient de celer ; et, par la même crainte, le curé avoit dit au chanoine de s'avancer un peu, et qu'il lui diroit le mystère de l'encagé avec d'autres choses qui lui donneroient beaucoup de plaisir. Le chanoine le fit ainsi, et, s'avançant avec ses valets, il écouta attentivement tout ce que le curé lui voulut dire de la condition, de la vie, de la folie et des mœurs de don Quichotte ; lui racontant en peu de paroles le commencement et la cause de sa folie et toute la suite de ses aventures jusqu'à ce point de l'avoir mis en cette cage, et le dessein qu'ils avoient de le remmener en sa terre, pour voir s'il y auroit moyen de trouver quelque remède à sa folie. Le chanoine et ses serviteurs s'étonnèrent de nouveau d'ouïr l'étrange histoire de don Quichotte, et, l'ayant toute entendue, le

chanoine dit : « Véritablement, Monsieur le curé, je trouve pour mon compte que ces livres que l'on appelle de chevalerie sont fort préjudiciables à la République ; et, encore que moi, étant porté d'un oisif et faux contentement, j'aie lu le commencement de la plupart de ceux qu'il y a d'imprimés, jamais je n'ai pu me résoudre à en lire aucun du commencement à la fin, parce qu'il me semble que l'un plus, l'autre moins, ils ne sont tous qu'une même chose, et celui-ci n'a rien de plus que celui-là, ni cet autre-ci que son voisin. Et, selon ce qu'il me semble, ce genre de composition est compris sous celui des fables que l'on appelle Milésiennes, qui sont des contes ineptes, et qui n'ont d'autre prétention que de délecter et non d'enseigner, au contraire de ce que font les apologues qui délectent et enseignent tout ensemble. Et, encore que la principale intention de semblables livres soit de délecter, je ne sais comment ils pourront y réussir, étant remplis de tant et si exorbitantes rêveries et sottises : car le plaisir qui se conçoit en l'âme doit être celui qui cause une beauté et concordance qui se voit ou contemple dans les choses que la vue ou l'imagination lui présentent, et tout ce qui a en soi de la laideur et du désordre ne nous peut apporter aucun contentement. Or, quelle beauté y peut-il avoir, ou quelle proportion des parties avec le tout, ou du tout avec les parties en un livre ou fable, là où il se voit un jeune homme de seize ans qui donne un coup de coutelas à un géant grand comme une tour, et le partage en deux, comme s'il étoit de pâte de sucre ; et quel plaisir, quand ils nous veulent dépeindre une bataille, après avoir dit qu'il y a du côté des ennemis un million de combattans ? Pourvu que le héros du livre soit contre eux, il est forcé, en dépit que nous en ayons, que ce chevalier-là a obtenu la victoire par la seule force et valeur de son bras ? Or, que dirons-nous de la grande facilité avec laquelle une reine ou impé-

ratrice héritière se met entre les bras d'un chevalier errant et inconnu ? Quel esprit y a-t-il, s'il n'est du tout barbare et grossier, qui puisse se contenter en lisant qu'une grande tour pleine de chevaliers vogue sur la mer, comme feroit un navire avec un bon vent, et qu'au soir elle arrive en Lombardie, puis le lendemain au matin se trouve aux terres du Prêtre Jean des Indes, ou en d'autres que jamais Ptolémée n'a découvertes, ni Marc-Polo n'a vues. Et, si l'on me répondoit à cela que ceux qui composent de semblables livres les écrivent comme choses mensongères, et que, partant, ils ne sont obligés à regarder de si près aux délicatesses ni aux vérités, je leur répondrois que le mensonge est d'autant meilleur qu'il semble plus véritable, et plaît d'autant plus qu'il tient plus du douteux et du possible. Les fables mensongères se doivent accommoder à l'entendement de ceux qui les lisent, les écrivant de sorte à faciliter les choses impossibles, égalisant les grandeurs, suspendre les esprits étonnés, ravir, émouvoir, amuser et ainsi faire marcher l'admiration et l'allégresse d'un même pas et jointes ensemble : toutes choses que ne pourra faire celui qui s'éloignera de la vraisemblance et de l'imitation en quoi consiste la perfection de ce qui s'écrit. Je n'ai jamais vu aucun livre de chevalerie qui fasse un corps de fable entier avec tous ses membres, de façon que le milieu corresponde au commencement, et la fin au commencement et au milieu ; au contraire, ils les composent avec tant de membres qu'il semble plutôt que leur intention soit de former une chimère ou un monstre que de faire une figure bien proportionnée. Outre ce, ils sont durs de style, peu croyables dans les prouesses, lascifs dans les amours, indiscrets en courtoisies, longs aux batailles, sots en leurs discours, ineptes en leurs voyages, et finalement étrangers à tout artifice

discret, et partant dignes d'être chassés de la République chrétienne comme gens inutiles. »

Le curé l'écouta avec une grande attention, et il lui sembla que c'étoit un homme de bon entendement et qu'il avoit raison en tout ce qu'il disoit ; et, par ainsi, il lui dit que, parce qu'il étoit de la même opinion que lui et qu'il avoit une haine contre les livres de chevalerie, il avoit brûlé tous ceux de don Quichotte, lesquels étoient en grand nombre. Il lui raconta pareillement l'enquête qu'il en avoit faite, et ceux qu'il avoit condamnés au feu, et aussi ceux qu'il avoit laissés en vie, de quoi le chanoine ne s'égaya pas peu et dit que, nonobstant tout le mal qu'il avoit dit de ces livres-là, il trouvoit néanmoins quelque chose de bon en eux, à savoir le sujet qu'ils offroient pour qu'un bon esprit s'y pût faire paroître, parce qu'ils donnoient un champ large et spacieux, où la plume pût courir sans aucun empêchement, décrivant des naufrages, des tempêtes, des rencontres et batailles ; dépeignant un vaillant capitaine, avec toutes les parties qui sont requises pour l'être, en se montrant sage et prudent, prévenant les ruses et artifices de ses ennemis, et le faisant aussi orateur éloquent, persuadant ou dissuadant ses soldats ; mûr au conseil, prompt à exécuter, et enfin aussi vaillant à attendre qu'à engager l'action ; représentant tantôt un lamentable et tragique événement, tantôt un hasard joyeux et imprévu : là, une très belle dame, honnête, discrète et avisée ; ici, un chevalier chrétien vaillant et courtois ; plus loin un barbare insolent et fanfaron, ou bien un prince courtois, valeureux et accort ; rapportant aussi la bonté et la loyauté des vassaux, la grandeur et la libéralité des seigneurs. Tantôt il se peut montrer astrologue, puis excellent cosmographe, puis musicien, tantôt fort expert et entendu aux affaires d'État, et quelquefois il lui viendra des occasions de se montrer nécromancien, s'il veut.

Il peut faire voir les astuces d'Ulysse, la piété d'Énée, la vaillance d'Achille, les malheurs d'Hector, les trahisons de Sinon, l'amitié d'Euryale, la libéralité d'Alexandre, la valeur de César, la clémence et la sincérité de Trajan, la fidélité de Zopyre, la prudence de Caton ; et finalement toutes ces actions qui peuvent rendre parfait un personnage illustre, les mettant tantôt en un seul, tantôt les divisant entre plusieurs, et cela étant fait d'un style agréable et plaisant et d'une ingénieuse invention, qui s'approche le plus qu'il sera possible de la vérité : sans doute il fera une toile ourdie et tissue de divers et beaux lacs, laquelle, étant achevée, montrera une si grande perfection qu'il obtiendra la meilleure fin qui se puisse prétendre dans les écrits, qui est d'enseigner et de charmer tout ensemble, comme je l'ai déjà dit, parce que l'écriture en prose de ces livres donne lieu à un auteur de se pouvoir montrer épique, lyrique, tragique, comique, avec toutes ces parties que comprennent et contiennent en soi les très douces et agréables sciences de la poésie et de l'art oratoire : car la composition épique se peut aussi bien traiter en prose qu'en vers. »

1. Même observation pour le titre de ce chapitre que pour celui du précédent.

2. « Accommode-moi ces lampes » est une de ces phrases banales par lesquelles on fait entendre à quelqu'un que ce qu'il dit n'a pas le sens commun.

Première partie · XLVIII

l est ainsi comme le dit votre Grâce, Monsieur le chanoine, dit le curé, et c'est pour cette cause que sont plus dignes de réprimande

ceux qui jusqu'ici ont composé de semblables livres sans prendre garde à aucun bon discours, ni à l'art et aux règles par lesquelles ils eussent pu se guider et se rendre aussi fameux en prose que le sont en vers les deux princes de la poésie grecque et de la poésie latine. — J'ai pour le moins eu, répliqua le chanoine, une certaine tentation de faire un livre de chevalerie, en y observant tous les points que j'ai marqués, et, s'il me faut confesser la vérité, j'en ai déjà écrit plus de cent feuillets, et, pour faire l'expérience et voir si cela correspondoit à l'estime que j'en faisois, je les ai communiqués à des hommes passionnés de cette lecture, doctes et discrets, et à d'autres, ignorans, qui n'ont autre dessein que de se donner du plaisir à ouïr des fadaises, et j'ai trouvé en tous une agréable approbation ; malgré tout cela, je n'ai pas poussé plus avant, tant pour ce qu'il me semble que je fais une chose étrangère à ma profession, comme aussi pour ce que je vois que le nombre des sots surpasse de beaucoup celui des sages, et encore pour ce que, bien qu'il soit meilleur d'être loué par un petit nombre de sages que moqué par la multitude des sots, je ne veux pas m'assujettir au jugement confus du vulgaire impertinent, à qui il arrive pour la plupart de lire de semblables livres. Mais ce qui me l'a plus tôt ôté des mains, et même de la pensée la volonté de l'acheter, ç'a été un raisonnement que j'ai fait en moi-même, tiré des comédies que l'on représente maintenant, disant : Si celles que l'on pratique à présent, tant les imaginaires que les historiques, sont, toutes ou la plupart, reconnues comme des sottises et des choses qui n'ont ni pied ni tête, et que néanmoins le vulgaire les entend avec plaisir, les tient et les approuve pour bonnes, quoiqu'elles soient si loin de l'être ; si les auteurs qui les composent et les acteurs qui les représentent disent qu'il faut qu'elles soient ainsi, parce que le vulgaire les veut ainsi, et non

d'autre sorte, tandis que celles qui ont un beau dessin et suivent la fable, ainsi que l'art le requiert, ne servent que pour contenter trois ou quatre savans qui les entendent, et tous les autres demeurent affamés d'entendre leur artifice, et que, pour les auteurs, il vaut bien mieux gagner à dîner avec le grand nombre que d'acquérir la bonne opinion du petit nombre. C'est là ce que sera mon livre, après m'être bien brûlé les sourcils pour garder les préceptes ci-dessus rappelés, et j'en viendrai à être le ravaudeur du coin, et, encore que j'aie tâché quelquefois de persuader aux auteurs qu'ils se trompent en leur opinion, et qu'ils attireront plus de personnes et acquerront plus de renommée en représentant des comédies qui suivent l'art qu'avec des farces extravagantes, ils sont si attachés et aheurtés en leur opinion qu'il n'y a aucune raison ni évidence qui les en puisse tirer. Il me souvient qu'un jour je dis à un de ces opiniâtres : « Dites-moi, ne vous souvenez-vous point qu'il y a peu d'années l'on représenta en Espagne trois tragédies, que composa un fameux poète de ces royaumes, qui furent telles qu'elles étonnèrent, réjouirent et émerveillèrent tous ceux qui les entendirent, aussi bien les simples que les prudens, tant du vulgaire que des plus relevés ; et ces trois seules firent gagner plus d'argent aux comédiens que trente des meilleures pièces qui se soient faites depuis lors. — Sans doute, répondit l'acteur que je dis, votre Grâce veut parler de l'Isabelle, de la Philis et de l'Alexandra ? — Oui, ce sont celles-là, lui répliquai-je ; et considérez si elles gardoient bien les préceptes de l'art, et si, pour les observer, elles laissèrent de paroître ce qu'elles étoient et de plaire à tout le monde. Tellement que la faute n'est pas au vulgaire qui demande des sottises, mais à ceux qui ne savent pas représenter autre chose. Certes, ce ne furent pas des sottises et des inepties que l'Ingratitude vengée, ni la Nu-

mance ; il ne s'en trouva point en celle du Marchand amoureux, ni moins en l'Ennemie favorable, ni en d'autres qui ont été composées par quelques poètes entendus, afin d'acquérir pour eux de la renommée et du profit pour ceux qui les ont représentées. » J'ajoutai à ceci encore d'autres choses, par lesquelles, à mon avis, je le laissai quelque peu confus, mais non pas satisfait ni convaincu, de façon à le tirer de son opinion erronée. — Monsieur le chanoine, dit alors le curé, vous avez touché une matière qui a réveillé en moi une ancienne rancune que j'ai contre les comédies que l'on fait à présent, et qui est telle qu'elle s'égale à celle que je porte aux livres de chevalerie, parce que, la comédie devant être, selon l'avis de M. Tullius, un miroir de la vie humaine, un exemple des mœurs et une image de la vérité, au contraire, celles qui se représentent à présent sont des miroirs de fadaises, des exemples de sottises et des images de débauche. Car quelle plus grande ineptie y peut-il avoir dans le sujet que nous traitons que de faire sortir un petit enfant du maillot en la première scène du premier acte, et en la seconde le voir devenu homme tout barbu ? Et quelle plus signalée rêverie que de nous dépeindre un vieillard fort vaillant et un jeune homme couard, un laquais rhétoricien, un page conseiller, un roi crocheteur et une princesse souillon de cuisine. Or, que dirai-je de l'observation qu'ils font des temps auxquels peuvent ou pouvoient arriver les actions qu'ils représentent, sinon que j'ai vu telle comédie qui commençoit sa première journée en Europe, la seconde en Asie, et la troisième s'achevoit en Afrique, et même, si elle eût été de quatre journées, la quatrième se fût achevée en Amérique, tellement qu'elle se fût faite en toutes les quatre parties du monde.

« Et s'il est vrai que l'imitation est l'objet principal que doit avoir la comédie, comment est-il possible que satisfasse aucun

esprit raisonnable celui qui, représentant une action qui se passe au temps du roi Pépin et de Charlemagne, à celui même qui y joue le rôle principal il lui attribue le rôle de l'empereur Héraclius qui entra avec la croix à Jérusalem, et celui du héros qui gagna la cité sainte, Godefroy de Bouillon, quoiqu'il y ait une infinité d'années de l'un à l'autre ? Et quand la comédie repose sur une chose feinte, peut-on lui attribuer des vérités d'histoire et y mêler des morceaux d'autres aventures arrivées à différentes personnes et en divers temps, et cela non point sur des indices vraisemblables, mais avec des erreurs manifestes et de tout point inexcusables ?

« Le mal est qu'il y a des ignorans qui disent que c'est là la perfection, et que le reste c'est chercher des friandises. Et puis, si nous venons aux comédies sacrées, oh ! combien de miracles feignent-ils en celles-ci, combien de choses apocryphes et mal entendues, attribuant à un saint les miracles d'un autre ! même aux comédies humaines et profanes ils osent bien y faire des miracles, sans autre respect ni considération que ce qu'il leur semble qu'un tel miracle ou apparence, comme ils l'appellent, viendra là fort à propos afin que le vulgaire ignorant s'en étonne et vienne voir la comédie. Cela est tout au préjudice de la vérité et au mépris des histoires, voire même à la honte des bons esprits espagnols, parce que les étrangers, qui gardent fort ponctuellement les lois de la comédie, nous tiennent pour barbares et ignorans, voyant les absurdités et les impertinences de celles que nous faisons ; et ce ne seroit point à ceci une excuse suffisante de dire que la principale intention que les républiques bien ordonnées ont, en permettant que l'on joue des comédies publiques, est d'entretenir et d'amuser le peuple de quelque honnête récréation, et de le divertir parfois des mauvaises humeurs que l'oisiveté a de

coutume d'engendrer ; et que, puisque cela se peut obtenir avec quelque comédie que ce soit, bonne ou mauvaise, il n'y a pas à faire de lois, ni à obliger ceux qui les composent et représentent à les faire comme il faudroit qu'elles fussent, attendu que l'on vient à bout de ce que l'on prétend en quelque sorte qu'elles soient disposées. À cela je répondrois que l'on parviendroit à ce but beaucoup mieux sans comparaison, par le moyen des bonnes comédies, qu'avec celles qui ne seroient telles, parce que d'avoir ouï la comédie faite suivant l'art et bien ordonnée, l'auditeur en sortiroit réjoui des plaisanteries, instruit des choses sérieuses, étonné des incidens, rendu sage par les raisons, averti des tromperies, prudent par les exemples, en colère contre le vice et finalement amoureux de la vertu : car il faut que la bonne comédie excite toutes ces affections en l'esprit de celui qui l'écoutera, quelque rustique et lourdaud qu'il soit. Et il est de toute impossibilité que la comédie qui aura toutes ces parties ne réjouisse, n'entretienne et ne donne plus de contentement que celle qui en sera privée, comme le sont la plupart de celles qui se représentent maintenant. Or, ce n'est pas la faute des poètes qui les composent, car il y en a aucuns d'entre eux qui connoissent clairement où ils fautent, et savent extrêmement bien ce qu'ils doivent faire ; mais, comme les comédies se sont faites pour être vendues, ils disent, et telle est la vérité, que les comédiens ne les achèteroient pas si elles n'étoient de cette livrée, et par ainsi le poète tâche de s'accommoder à ce que lui demande l'entrepreneur qui lui doit payer son œuvre ; et qu'ainsi soit, on le voit en un nombre infini de comédies qu'a composées un très heureux et rare esprit de ces royaumes, avec tant de verve et de bonne grâce, en vers si élégans, avec tant de bonnes raisons, remplies de si graves sentences, et finalement douées d'une telle éloquence et d'une telle

beauté de style, que sa renommée en vole par tout le monde ; et néanmoins, pour vouloir s'accommoder à la fantaisie des comédiens, elles ne sont pas toutes arrivées au point de perfection qui eût été requis. D'autres en composent avec tant de légèreté à regarder ce qu'ils font qu'après qu'elles sont représentées, les acteurs sont contraints de s'enfuir et de s'absenter, de peur d'être châtiés, comme plusieurs fois ils l'ont été, pour avoir représenté certaines choses au préjudice de quelques rois et au déshonneur de quelques grandes maisons ; et tous ces inconvéniens cesseroient, et aussi plusieurs autres que je ne dis pas, pourvu qu'il y eût à la cour une personne intelligente et discrète qui examinât toutes les comédies avant que de les représenter, et non seulement celles qui se feroient à la cour, mais aussi toutes celles que l'on voudroit jouer dans toute l'Espagne ; et que, sans approbation de cette personne, scellée et signée, pas une justice ne permît, chacune en son lieu, de représenter aucune comédie, et de cette façon les comédiens seroient soigneux de les envoyer à la cour, et puis après, ils les pourroient jouer avec toute assurance, et ceux qui les composent regarderoient avec plus de soin et d'étude à ce qu'ils feroient, ayant cette appréhension que leurs œuvres passeroient par l'examen rigoureux de ceux qui s'y connoissent, et par ce moyen il se feroit de bonnes comédies, et l'on obtiendroit très heureusement ce que l'on y prétend, tant pour l'entretien du peuple comme pour l'opinion des esprits d'Espagne et aussi pour l'intérêt et la sécurité des acteurs, et par conséquent l'on épargneroit le soin et la peine de les châtier. Et si l'on donnoit la charge à un autre, ou bien à celui-là même, d'examiner les livres de chevalerie que l'on composeroit de nouveau, sans aucun doute quelques-uns pourroient réussir et atteindre la perfection que votre Grâce a dite, enrichissant notre langue de

l'agréable et précieux trésor de l'éloquence, donnant occasion que les vieux livres s'obscurcissent à la lueur des nouveaux qui sortiroient au jour, pour un honnête passe-temps, non seulement des gens oisifs, mais aussi de ceux qui seroient les plus occupés : car il n'est pas possible que l'arc soit continuellement bandé, ni que la condition et foiblesse humaine se puissent maintenir sans quelque honnête et licite récréation. »

Le chanoine et le curé étoient arrivés à ce point de leur devis, quand le barbier s'approcha d'eux et dit au curé : « Seigneur licencié, voici le lieu que je vous ai dit qui étoit propre à ce que, pendant que nous y passerions la sieste, les bœufs eussent une fraîche et abondante pâture. — Il me le semble ainsi », dit le curé, et, demandant au chanoine ce qu'il pensoit faire, celui-ci fut aussi content de demeurer avec eux, étant convié à ce faire par l'assiette d'une belle vallée qui s'offroit à leur vue ; et par suite, tant pour en jouir que de la conversation du curé qu'il prenoit en affection, et aussi pour savoir plus par le menu les faits de don Quichotte, commanda à quelques-uns de ses serviteurs d'aller à l'hôtellerie, qui n'étoit pas loin de là, et d'en apporter de ce qu'il y auroit à manger pour tous, d'autant qu'il étoit résolu de passer l'après-dîner en ce lieu-là. À quoi l'un de ses serviteurs répondit que le mulet de bagage, qu'il croyait déjà arrivé à l'hôtellerie, portoit de la provision suffisamment pour ne point être obligé de prendre de l'auberge autre chose que de l'orge pour leurs bêtes. « Puis qu'ainsi est, dit le chanoine, qu'on y mène toutes les montures et qu'on fasse revenir le mulet. »

Tandis que cela se passoit, Sancho, voyant qu'il pouvoit parler à son maître sans en être empêché par la continuelle assistance du curé et du barbier, qu'il tenoit pour suspects, s'approcha de la

cage où étoit son maître, et lui dit : « Monsieur, pour la décharge de ma conscience, je vous veux dire ce qui se passe touchant votre enchantement ; c'est que ces deux hommes qui viennent avec nous ainsi masqués sont le curé et le barbier de notre village, et je m'imagine qu'ils ont fait ce projet de vous mener de cette façon par l'envie qu'ils vous portent de ce que vous les surpassez à faire des faits héroïques. Supposé donc cette vérité, il s'ensuit que vous n'êtes pas enchanté, mais engeôlé et abusé : pour preuve de quoi je vous veux demander une chose, et si vous me répondez, comme je crois que vous le ferez, vous toucherez cette tromperie du bout du doigt, et vous verrez que vous n'êtes pas enchanté, mais que vous avez seulement l'esprit renversé sens dessus dessous. — Demande ce que tu voudras, mon fils Sancho, répondit don Quichotte, car je te satisferai et répondrai à tout ce qu'il te plaira ; et, quant à ce que tu dis que ceux-là qui viennent avec nous sont le curé et le barbier, nos compatriotes et amis, il se pourra bien faire qu'il semble que ce soient eux-mêmes ; mais que ce soient eux réellement et de fait, ne le crois pas en façon quelconque. Ce qu'il faut que tu croies et que tu entendes, c'est que, s'ils leur ressemblent comme tu dis, cela doit être que ceux qui m'ont enchanté auront pris cette apparence et ressemblance : car il est facile aux enchanteurs de prendre telle figure que bon leur semble, et ils auront pris celles de nos amis, afin de te donner sujet de penser ce que tu penses, et te mettre en un tel labyrinthe d'incertitudes qu'il ne te seroit pas possible d'en sortir, encore que tu eusses le fil de Thésée ; bien plus, ils l'auront fait pour me troubler l'entendement et empêcher que je ne puisse juger d'où me vient ce dommage ; que si d'une part tu me dis que le barbier et le curé de notre village me font compagnie, et que d'autre côté je me voie encagé, et connois cela de moi, qu'il n'y a

forces humaines, pourvu qu'elles ne soient point surnaturelles, qui suffisent à me mettre en cette cage, que veux-tu que je dise ou que je pense, sinon que la manière de mon enchantement excède tout ce que j'ai lu dans les histoires qui traitent de chevaliers errans qui ont été enchantés ; aussi peux-tu bien mettre ton esprit en paix et te tenir en repos touchant la croyance que tu as que ce soient ceux que tu dis, parce que ce sont eux autant que je suis Turc. Et, quant à ce qui est de me vouloir demander quelque chose, parte, car je te répondrai, encore que tu me fasses des questions d'ici à demain.

— Notre-Dame me soit en aide, répondit Sancho jetant un grand cri, est-il possible que vous ayez la tête si dure et si peu de cervelle que vous ne vous aperceviez pas que c'est la vérité pure que je vous dis, et qu'en votre prison et disgrâce il y a plus de malice que d'enchantement ? Mais, puisque ainsi est, je vous veux prouver évidemment que vous n'êtes point enchanté ; ou sinon dites-moi… ainsi Dieu vous tire de cette tourmente, et ainsi vous puissiez-vous voir entre les bras de M Dulcinée, lorsque moins vous y penserez ! — Cesse de me conjurer, dit don Quichotte, et demande ce que tu voudras : car je t'ai déjà dit que je te répondrai de point en point. — Ce que je demande, répliqua Sancho, et ce que je désire savoir, c'est que vous me disiez, sans y ajouter ni en diminuer aucune chose, mais avec toute vérité, comme on compte que la doivent dire et la disent tous ceux qui font profession des armes, comme votre Grâce la fait, sous le titre de chevaliers errans. — Je dis que je ne mentirai en chose quelconque, répondit don Quichotte ; achève de demander, car, en vérité, tu me lasses avec tant de prières et de préambules. — Je dis que je suis tout assuré de la bonté et de la vérité de mon maître, répliqua Sancho, et par ainsi, d'autant que cela vient à propos pour notre

conte, je demande, parlant par révérence, si d'aventure, depuis que votre Grâce va encagée, et, selon votre opinion, enchantée en cette cage, il ne vous a point pris d'envie et de volonté de faire les grandes ou les petites eaux, comme on a accoutumé de dire. — Je ne sais pas ce que tu veux dire par faire les eaux ; Sancho, explique-toi mieux, si tu veux que je te réponde bien à propos. — Est-il possible que votre Grâce n'entende pas ce que c'est que de faire les grandes ou les petites eaux, puisqu'à l'école on en rassasie les petits enfans ? Or, sachez que je veux dire s'il ne vous a point pris d'envie de faire ce qu'un autre ne peut faire pour vous. — Bien, bien, je t'entends, Sancho : souvent, et même à cette heure, j'en ai grand besoin ; tire-moi de ce danger, car la suite n'est pas trop propre. »

1. Isabelle, Philis, Alexandra, sont trois pièces de Lupercio Leonardo de Argensola.

2. L'Ingratitude vengée est de Lope de Véga ; Numance, de Cervantes ; le Marchand amoureux, de Gaspar de Aguilar ; l'Ennemie favorable, de Francisco Tarraga.

3. Tout cet alinéa a été entièrement traduit à nouveau.

4. Cervantes paraît faire ici allusion à Lope de Véga.

5. Le fil de Thésée est plus connu sous le nom de fil d'Ariane.

Première partie · XLIX

h ! dit Sancho, je vous tiens ! voilà ce que je désirois savoir, j'aurois donné mon âme et ma vie. Venez çà, Monsieur, me pourriez-

vous nier ce que l'on dit communément, quand on voit une personne qui est ennuyée et déplaisante : « Je ne sais ce qu'un tel a qu'il ne boit ni ne mange, ni ne dort, ni ne répond à propos à ce qu'on lui demande : il semble proprement qu'il soit enchanté. » De là on vient à conclure que ceux qui ne mangent, ne boivent, ne dorment, ni ne font les œuvres naturelles que je dis, ceux-là, dis-je, sont enchantés, mais non pas ceux qui ont l'envie que vous avez, et qui boivent quand on leur en donne, et mangent quand ils en ont, et qui répondent à tout ce qu'on leur demande. — Tu dis la vérité, Sancho, répondit don Quichotte ; mais je t'ai déjà dit qu'il y a plusieurs sortes d'enchantemens, et pourroit être que, par succession de temps, ils se seroient changés les uns aux autres, et qu'à présent ce soit la coutume que les gens enchantés fassent tout ce que je fais, encore que ci-devant ils ne le fissent pas ; de façon que contre l'usage des temps il ne faut point raisonner, ni tirer de conséquences ; je sais et tiens pour moi que je suis enchanté, et cela me suffit pour la sécurité de ma conscience : car je me ferois fort grand scrupule, si je pensois n'être point enchanté et que je me tinsse en cette cage, paresseux et couard, en privant plusieurs pauvres et nécessiteux du secours que je leur pourrois donner, tandis qu'ils auroient pour l'heure présente une précise et extrême nécessité de mon aide et faveur. — Or, nonobstant tout cela, répliqua Sancho, je dis que, pour plus d'abondance et de satisfaction, il seroit bon que votre Grâce tâchât de sortir de cette prison, car je m'oblige de tout mon pouvoir à le faciliter, voire à vous en tirer, et que vous essayassiez de remonter sur votre bon Rossinante, qui semble aussi être enchanté, tant il est triste et mélancolique ; et, cela fait, que nous tentassions derechef la fortune à chercher d'autres aventures ; et, s'il ne nous en prenoit bien, nous aurions du temps de reste pour

retourner en la cage, en laquelle je vous promets, foi de bon et loyal écuyer, de m'enfermer avec vous, si d'aventure vous êtes si malheureux, ou moi si simple, que je ne puisse venir à bout de ce que je dis. — Je consens à faire ce que tu me proposes, frère Sancho, répliqua don Quichotte ; et, quand tu verras l'occasion de mettre en effet ma liberté, je t'obéirai en tout et pour tout ; mais toi, Sancho, tu verras comme tu te trompes en la connoissance de ma disgrâce. »

En ces discours s'entretinrent le chevalier errant et son mal errant écuyer, jusqu'à tant qu'ils arrivèrent au lieu où le curé, le chanoine et le barbier avoient déjà mis pied à terre et les attendoient. Le bouvier dételа les bœufs de la charrette, et les laissa aller en liberté par ce vert et plaisant lieu, dont la fraîcheur invitoit à en jouir, non pas les personnes si fort enchantées, comme don Quichotte, mais les bien avisées et discrètes comme son écuyer, lequel pria le curé de permettre que son seigneur sortît pour un peu de temps de la cage, parce que, si on ne l'en laissoit sortir, la prison ne seroit pas aussi nette que le requéroit la décence d'un chevalier tel qu'étoit son maître. Le curé l'entendit bien et lui dit qu'il feroit fort volontiers ce qu'il lui demandoit, s'il ne craignoit que son maître, se voyant en liberté, ne fît des siennes et ne s'en allât où jamais personne ne le verroit. « Je vous réponds de sa fuite, repartit Sancho. — Et moi de tout, dit le chanoine, et davantage s'il me donne parole de chevalier de ne se départir point d'avec nous autres jusqu'à ce qu'il nous plaise. — Oui, je vous la donne, répondit don Quichotte, qui écoutoit tout, d'autant plus que celui qui est enchanté comme moi n'a pas la liberté de faire de sa personne ce qu'il voudroit bien, parce que celui qui l'a enchanté lui peut faire qu'il ne se bouge d'une place en trois siècles tout entiers ; et, s'il s'étoit enfui, il le feroit revenir plus vite que le

vent ; et que, puisqu'il en étoit ainsi, ils le pouvoient bien lâcher, et d'autant plus que c'étoit pour le profit de tous ; que s'ils ne le laissoient aller, il leur protestoit qu'il ne pouvoit faire autrement que de leur inquiéter un peu l'odorat, s'ils ne s'écartoient de là. Le chanoine lui prit la main, encore qu'il les eût liées, et, sur sa foi et parole, ils le tirèrent de la cage, de quoi il fut infiniment et grandement joyeux de se voir hors de là.

La première chose qu'il fit, ce fut de se détirer tout le corps, puis tout aussitôt il s'en alla où étoit Rossinante, et, lui donnant deux petits coups de la main sur la croupe, lui dit : « J'espère encore en Dieu et en sa benoîte mère, fleur et miroir des chevaux, que bientôt nous nous verrons tous deux en l'état que nous désirons, toi avec ton maître sur ton dos, et moi sur toi, exerçant l'office pour lequel Dieu m'a mis au monde. » Et, disant cela, don Quichotte s'en alla un peu à l'écart avec Sancho, en un lieu d'où il revint plus allégé et avec plus de désir et de volonté de mettre en œuvre ce que son écuyer ordonneroit.

Le chanoine le regardoit et s'étonnoit de voir l'étrange espèce de sa folie, et de ce qu'en tout ce qu'il parloit et répondoit il montroit avoir un très bon entendement ; seulement, il venoit à perdre les étriers, comme il a été dit ailleurs, lorsqu'on lui traitoit de chevalerie ; et par ainsi, mû de compassion, après s'être tous assis sur l'herbe verte, pour attendre le bagage du chanoine, il lui dit : « Est-il possible, mon Gentilhomme, que cette sotte et oisive lecture des livres de chevalerie ait eu tant de pouvoir sur vous qu'elle vous ait troublé le jugement au point de croire que vous êtes enchanté, avec d'autres choses de ce genre, aussi éloignées d'être vraies que le mensonge l'est de la vérité ? Et comment est-il possible qu'il y ait entendement humain qui se persuade qu'il y

a eu au monde cette infinité d'Amadis et cette quantité innombrable de tant de fameux chevaliers, tant d'empereurs de Trébizonde, tant de Félix-Mars d'Hyrcanie, tant de palefrois, tant de damoiselles errantes, tant de serpens, tant d'endriagues, tant de géans, tant d'aventures inouïes, tant de sortes d'enchantemens, tant de batailles, tant d'effroyables rencontres, tant de braveries d'habits, tant de princesses amoureuses, tant d'écuyers comtes, tant de nains gracieux, tant de billets, tant de paroles d'amourettes, tant de femmes vaillantes, et finalement de si grandes choses et tant de choses ineptes et sottes que les livres de chevalerie en contiennent. Quant à moi, je vous peux dire que, quand je les lis, tant que je ne mets point mon imagination à penser que ce sont tout mensonges et bagatelles, ils me donnent quelque contentement ; mais, dès que je fais le compte de ce qu'ils sont, je jette le meilleur de tous contre la muraille, et même le jetterois dans le feu, si j'en avois près de moi, comme dignes de telles peines pour être faux et trompeurs, et hors de la procédure que requiert la commune nature et société humaine, et comme inventeurs de nouvelles sectes et d'une nouvelle façon de vivre ; comme coupables de donner sujet que le vulgaire ignorant vienne à croire et tenir pour véritables tant de rêveries et de sottises qui y sont contenues. Voire même, ils ont tant de hardiesse qu'ils osent troubler les esprits des gentilshommes sages et bien nés, comme on le reconnoît bien en ce qu'ils ont fait en votre endroit, puisqu'ils vous ont amené au point qu'il a fallu vous enfermer en une cage et vous mener en une charrette à bœufs, comme qui mèneroit ou conduiroit quelque lion ou bien un tigre de ville en ville, pour gagner de l'argent en le montrant. Sus donc, Seigneur don Quichotte, ayez pitié de vous-même, et vous ramenez au giron de la prudence, sachez user de celle qu'il a plu au Ciel de vous don-

ner, employant le très beau et très heureux talent de votre esprit à une autre lecture, laquelle profite à votre conscience et à l'accroissement de votre honneur. Et si toutefois, étant emporté par votre naturelle inclination, vous désirez de lire des livres de prouesses et de chevalerie, lisez en la sainte Écriture celui des Juges, car vous y trouverez de sublimes vérités et des faits aussi véritables que valeureux. Le Portugal eut un Viriathe, Rome un César, Carthage un Annibal, la Grèce un Alexandre, la Castille un comte Fernand Gonzalès, Valence un Cid, l'Andalousie un Gonzalo Fernandez, l'Estramadure un Diégo Garcia de Paredès, Xérez un Garcie Perez de Vargas, Tolède un Garcilaso, Séville un don Manuel de Léon ; la lecture de leurs valeureux faits peut entretenir, enseigner, charmer et faire émerveiller tous les plus grands esprits qui les liront. Oui, ce sera cette lecture-là qui sera digne de votre bon entendement, monseigneur don Quichotte ; par là, vous vous rendrez savant en l'histoire, amoureux de la vertu, instruit en la bonté, perfectionné en vos mœurs, vaillant sans témérité, hardi sans couardise ; et tout cela pour l'honneur de Dieu, pour votre profit et pour la renommée de la Manche, d'où, comme j'ai été informé, vous avez tiré votre origine. »

Don Quichotte écouta attentivement les raisons du chanoine, et quand il vit qu'il y avoit mis fin, après l'avoir regardé un bon espace de temps, il lui dit : « Il me semble, mon gentilhomme, que votre discours tend à me vouloir donner à entendre qu'il n'y a point eu de chevaliers errans au monde, et que tous les livres de chevalerie sont faux, menteurs, pernicieux et inutiles à la République, et que j'ai mal fait de les lire, et encore plus mal de les croire, et très mal de les imiter, m'étant mis à suivre la très dure profession de la chevalerie errante qu'ils enseignent, et me niant qu'il y ait jamais eu d'Amadis au monde, ni de Gaule, ni de Grèce,

ni tous les autres chevaliers, dont les livres sont tout pleins. — Tout va justement comme vous le rapportez », dit alors le chanoine.

Don Quichotte lui répondit : « Vous avez aussi ajouté que ces livres-là m'avoient fait beaucoup de tort, puisqu'ils m'avoient troublé le jugement et mis dans une cage, et qu'il vaudroit mieux m'amender et changer de lecture, en en lisant d'autres qui fussent plus véritables et qui procurassent plus de plaisir et d'enseignement. — Il en est ainsi, dit le chanoine. — Mais moi, répliqua don Quichotte, je trouve, pour mon compte, que c'est vous qui êtes l'homme sans jugement et l'enchanté, puisque vous vous êtes mis à dire tant de blasphèmes contre une chose si bien reçue dans le monde, et qui est tenue pour si véritable que celui qui la voudroit nier comme votre Grâce la nie mériteroit la même peine que vous dites que vous donnez aux livres quand vous les lisez et qu'ils vous ennuient. Or, de vouloir donner à entendre à personne qu'Amadis ne fut jamais au monde, ni tous les autres chevaliers aventuriers, desquels les histoires sont farcies, ce seroit vouloir persuader que le soleil n'éclaire pas, que la gelée ne refroidit point et que la terre ne soutient nullement : car quel entendement se peut-il trouver au monde qui soit capable de persuader à un autre que l'histoire de l'infante Floripe et de Guy de Bourgogne ne fut pas véritable, non plus le fait de Fierabras au pont de Mantabile, qui advint au temps de Charlemagne ? et je vous jure par tout ce qu'il vous plaira que cela est aussi véritable qu'il est jour à cette heure. Et, si c'est menterie, aussi le doit-ce être qu'il y ait eu d'Hector ni d'Achille, ni de guerre de Troie, ni de douze pairs de France, ni de roi Artus d'Angleterre, qui est à présent changé en corbeau, et on l'attend à toute heure en son royaume. Aussi même on osera bien dire que l'histoire de Guari-

no Mezquino et celle de la demande du saint Graal, et que les amours de don Tristan et de la reine Iseult sont apocryphes comme celles de Genèvre et de Lancelot, quand il y a des personnes qui volontiers se souviennent d'avoir vu la duègne Quintagnone, qui fut le meilleur échanson qu'il y ait jamais eu en la Grande-Bretagne ; et cela est tellement véritable que j'ai souvenance qu'une mienne grand'mère, du côté de mon père, me disoit quand elle voyoit quelque bonne matrone à longues coiffes : « Vois-tu bien celle-là, mon neveu ? Elle ressemble à la dame Quintagnone » ; d'où j'argumente qu'elle la dut connoître, ou pour le moins qu'elle avoit vu quelqu'un de ses portraits. Or, qui pourra nier que l'histoire de Pierre et de la jolie Maguelonne ne soit véritable, puisque encore aujourd'hui on voit au Musée d'armes des rois la cheville avec laquelle se dirigeoit le cheval de bois sur lequel le vaillant Pierre alloit par les airs, qui est un peu plus grosse qu'un timon de charrette ; et auprès de cette cheville est la selle de Babieca, et à Roncevaux, le cor de Roland, qui est aussi grand qu'une grande solive ; d'où s'ensuit qu'il y a eu douze pairs, qu'il y a eu des Pierre, qu'il y a eu des Cid et autres semblables chevaliers de ceux dont les gens disent qu'ils vont à leurs aventures ; ou bien que l'on me dise aussi qu'il n'est pas vrai que le vaillant Portugais Jean de Merlo fut chevalier errant, qu'il alla en Bourgogne et combattit en la ville de Ras contre le fameux seigneur de Charny, appelé Moïse Pierres, et depuis en la cité de Bâle contre Moïse-Henri de Remestan, remportant la victoire dans les deux rencontres et acquérant une honorable renommée ; et aussi les aventures et les défis que mirent à fin en Bourgogne les vaillans Espagnols Pierre Barba et Gutierre Quixada (de la race duquel je descends en ligne directe masculine), en vainquant les fils du comte de Saint-Pol. Que l'on me nie semblablement

que don Fernand de Guevara n'alla pas chercher les aventures en Allemagne, où il combattit contre messire George, chevalier de la maison de l'archiduc d'Autriche. Que l'on dise que ce fut moquerie que les joutes de Suéro de Quignones del Pas, les défis de Moïse-Louis de Falses, à l'encontre de don Gonçalo de Guzman, chevalier de Castille, avec plusieurs autres exploits faits par des chevaliers chrétiens de ces royaumes et des pays étrangers, si authentiques et si véritables que qui les nieroit seroit privé de toute raison et de bon sens. »

Le chanoine demeura étonné d'ouïr le mélange que don Quichotte faisoit de vérités et de mensonges, et de voir la connoissance qu'il avoit de toutes ces choses, concernant le fait de sa chevalerie errante, et par ainsi il lui répondit : « Je ne peux nier, Seigneur don Quichotte, que quelque chose de ce que vous avez dit ne soit vrai, principalement quant à ce qui touche les chevaliers errans espagnols, et aussi pareillement je vous veux accorder qu'il y a eu douze pairs de France, mais je ne veux pas croire qu'ils aient fait tous ces exploits que l'archevêque Turpin a écrits d'eux : car la vérité est que ce furent des chevaliers choisis par les rois de France, lesquels ils appelèrent pairs, parce qu'ils étoient tous égaux en valeur, en qualité et en prouesse, ou au moins, s'ils ne l'étoient, il étoit raison qu'ils le fussent ; et c'étoit comme une religion de celles qui existent de nos jours, de saint Jacques ou de Calatrava : car on suppose que ceux qui en font profession sont ou doivent être des chevaliers valeureux, vaillans et bien nés, et, comme à présent l'on dit chevalier de Saint-Jean ou d'Alcantara, on disoit en ce temps-là chevalier des douze pairs, car ce furent douze pareils ou égaux qui furent choisis pour cet ordre de religion militaire. Quant à ce qu'il y a eu un Cid, il n'en faut point douter, ni aussi peu de Bernard du Carpio ; mais qu'ils aient fait

les vaillances et prouesses que l'on en dit, je crois qu'il y a une grande incertitude. En ce qui concerne la cheville que vous dites du comte Pierre, et qu'elle est près de la selle de Babieca au magasin des armes du roi, je confesse mon péché, et que je suis si ignorant, ou que j'ai la vue si courte, qu'encore que j'aie vu la selle, je n'ai pas aperçu la cheville, et surtout étant aussi grande que vous l'avez dit. — Or, elle y est, sans aucun doute, répliqua don Quichotte, et, pour plus sûres marques, on dit qu'elle est mise en un fourreau de cuir de vache, de peur qu'elle ne se rouille. — Tout cela peut bien être, répondit le chanoine ; mais je vous jure, par les ordres que j'ai reçus, qu'il ne me souvient pas de l'avoir vue ; mais, encore que je vous accorde qu'elle soit là, je ne m'oblige pas pour cela à croire les histoires de tant d'Amadis, ni cette kyrielle de chevaliers que l'on nous raconte, et il n'y a pas de raison qu'un homme comme votre Grâce, si honorable et doué de si belles parties et d'un si bon entendement, se persuade qu'un si grand nombre et de si étranges folies que celles qui sont écrites en ces ineptes et badins livres de chevalerie soient véritables. »

Première partie · L

oilà qui est bon ! répondit don Quichotte ; donc tous les livres qui sont imprimés avec privilège des rois et avec l'approbation de ceux à qui ils ont été renvoyés, et qui sont lus avec un contentement général de tout le monde et célébrés des grands et des petits, des pauvres et des riches, des lettrés et des ignorans, des plébéiens et des nobles, et finalement de toutes sortes de personnes, de quelque état et condition qu'elles soient, seroient des mensonges ? et de plus renfermant tant d'apparence de vérité, vu

qu'ils nous content le père, la mère, la patrie, les parens, l'âge, le lieu et les exploits, de point en point et jour par jour, que tel chevalier a faits ou tels chevaliers ont faits. Que votre Grâce se taise, qu'elle ne dise pas un tel blasphème et qu'elle me croie, car je lui conseille en cela ce qu'elle doit faire comme prudente ; sinon, qu'elle les lise, et elle verra le contentement qu'elle recevra de cette lecture. Ou bien, dites-moi, y a-t-il plus grand contentement que de voir, comme qui diroit : voici à cette heure qu'il se présente devant nous un grand lac de poix, bouillant à gros bouillons, et qu'il y a quantité de serpens, couleuvres et lézards, qui y vont nageant à tort et à travers, ensemble plusieurs autres espèces d'animaux farouches et épouvantables ; et du milieu du lac il sort une voix fort triste qui dit : « Toi, Chevalier, qui que tu sois, qui es à contempler cet épouvantable lac, si tu veux acquérir le bien qui est caché sous ces noires eaux, montre la valeur de ton cœur intrépide, et te jette au milieu de leur liqueur noire et enflammée : car, si tu ne fais ainsi, tu ne seras pas digne de voir les hautes merveilles qu'enserrent et contiennent les sept châteaux des sept fées qui sont situés sous cette noirceur » ; et à grand'peine le chevalier a-t-il ouï la voix épouvantable que, sans entrer en plus grande considération de soi-même, sans avoir égard au danger où il se met, voire même sans se dépouiller ni décharger de la pesanteur de ses fortes armes, en se recommandant à Dieu et à sa maîtresse, il s'élance au milieu de ce lac bouillant. Et, au moment qu'il n'y pense pas ni ne sait ce qu'il doit devenir, il se trouve parmi des champs fleuris, auxquels les Champs-Élysées ne sont aucunement comparables. Là lui semble que le ciel est plus transparent et que le soleil y éclaire avec une lumière plus nouvelle ; il s'offre à ses yeux une plaisante et agréable forêt composée d'arbres si verts et si feuillus qu'elle réjouit la vue avec sa

verdure, et que les oreilles sont charmées du chant doux et naïf d'une infinité de petits oisillons aux mille couleurs, qui vont voletant parmi ces branchages entrelacés. Il y découvre un petit ruisseau dont les fraîches eaux, semblant de liquide cristal, courent sur le menu sable, et les blancs cailloux qui ressemblent à de l'or passé au tamis et à des perles fines. Un peu plus loin, il voit une fontaine artificielle, de jaspe tacheté et de marbre poli ; à quelques pas, il en découvre une autre disposée à la rustique, où les menues coquilles des moules, avec les maisons blanches et jaunes du limaçon, appliquées en ordre confus et entremêlées de pièces de cristal luisant et d'imitations d'émeraudes, y font un ouvrage diversifié, tellement que l'art imitant la nature semble l'emporter sur elle. D'autre côté, il découvre à l'improviste un fort château ou élégant alcazar, dont les murailles sont d'or massif, les créneaux de diamans et les portes d'hyacinthe ; finalement, il est d'une si admirable structure que, bien que la matière dont il est formé ne soit pas moins que de diamans, d'escarboucles, de rubis, de perles, d'or et d'émeraudes, néanmoins la façon en est encore plus riche et plus estimée. Et qu'y a-t-il davantage à voir après cela, sinon que vous voyez sortir par la porte du château une foule de damoiselles, dont les beaux et jolis habillements, si je me voulais mettre à présent à vous les décrire comme les histoires nous le racontent, ce ne seroit jamais fait ; et puis tout incontinent voilà celle qui sembloit la principale d'entre elles, qui prend par la main le hardi chevalier qui s'est jeté en ce lac bouillant, et, sans lui dire une seule parole, le mène dans ce riche alcazar ou château, où elle le fait dépouiller aussi nu que sa mère l'enfanta et baigner en des eaux de senteur, puis tout aussitôt lui fait oindre tout le corps avec des onguens odoriférans, et vêtir une chemise de cendal très fin, toute parfumée de bonnes sen-

teurs ; puis une autre damoiselle lui jette un manteau fourré sur les épaules, qui, dit-on, vaut pour le moins une cité, et encore plus. Et que direz-vous, quand on nous conte qu'après tout cela on le mène en une autre salle où il trouve les tables mises avec tant d'ordre qu'il en demeure tout ravi et étonné, et de lui voir bailler à laver les mains avec de l'eau toute d'ambre et de fleurs odoriférantes distillées, et de le faire asseoir sur une chaire d'ivoire ? Que direz-vous de le voir servir par toutes ces damoiselles en gardant un merveilleux silence ? et quoi encore de lui apporter tant de sortes de viandes si délicatement accommodées que l'appétit ne sait à laquelle il doit étendre la main ? Que sera-ce d'ouïr la musique qui joue tandis qu'il mange, sans qu'on sache qui chante ni où elle sonne ? Et puis, le repas achevé et les tables enlevées, étant le chevalier appuyé sur sa chaire, et par aventure se curant les dents, comme c'est la coutume, que direz-vous de voir entrer à l'improviste par la porte de la salle une autre damoiselle, beaucoup plus belle qu'aucune des premières, laquelle s'assoira à côté du chevalier et commencera à lui expliquer quel est ce château et comment elle y est enchantée, avec d'autres choses qui tiennent le chevalier en suspens, et étonnent les lecteurs qui sont à lire son histoire. Je ne veux pas m'étendre davantage là-dessus, puisqu'il se peut conclure de là que, quelque partie qu'on lise de l'histoire de quelque chevalier errant que ce soit, elle causera un contentement et de la surprise à quiconque la lira ; et que votre Grâce me croie, et, comme je vous l'ai déjà dit, qu'elle lise ces livres, et elle verra comment ils banniront de chez elle la mélancolie qu'elle aura, et lui corrigeront son naturel, si d'aventure elle l'a mauvais. Quant à moi, je puis dire que, depuis que je me suis fait chevalier errant, je suis devenu vaillant, affable, libéral, civil et bien élevé, généreux, courtois, hardi,

doux, patient, supportant les travaux, les prisons et les enchantemens ; et, encore qu'il y a si peu de temps je me suis vu enfermé en une cage comme un fou, je pense néanmoins dans peu de jours, par la valeur de mon bras et la faveur du Ciel, la fortune ne m'étant point contraire, me voir roi de quelque royaume, où je pourrai faire paroître la gratitude et la libéralité encloses en mon cœur : car, sur ma foi, Monsieur, le pauvre est rendu inhabile à pouvoir exercer la vertu de libéralité envers personne, encore qu'il la possède au souverain degré, et la gratitude qui consiste dans le désir seulement, c'est une chose morte, comme est morte la foi sans les œuvres. Aussi voudrois-je que la fortune m'offrît promptement quelque occasion où je me fisse empereur, pour montrer mon cœur en faisant du bien à mes amis, principalement à ce pauvre Sancho Pança, mon écuyer, qui est le meilleur homme du monde, et je voudrois lui donner un comté que je lui ai promis il y a longtemps, si ce n'étoit que je crains qu'il ne soit pas assez habile pour gouverner ses terres. »

Sancho entendit quasi ces dernières paroles de son maître, à qui il dit : « Seigneur don Quichotte, que votre Grâce travaille seulement à me donner ce comté tant promis par vous, comme par moi espéré, et je vous promets qu'il ne me manquera pas d'habileté pour le gouverner, et, quand j'en aurois faute, j'ai ouï dire qu'il y a des hommes au monde qui prennent à ferme les terres des seigneurs, et leur en donnent tant par an, et se chargent de les bien gouverner, pendant que le seigneur se donne du bon temps, dépensant la rente qu'on lui fait sans avoir soin d'autre chose ; pour moi, j'en ferai autant, et ne m'arrêterai pas au plus ni moins, mais je me désintéresserai de tout, et jouirai de mes rentes comme un duc, et pour le reste, qu'ils en fassent des choux, des raves. — Cela, frère Sancho, dit le chanoine, s'entend

quant à la jouissance de la rente ; mais, quant à l'administration de la justice, il faut que le seigneur y prenne garde, et il y va ici de l'adresse et du bon jugement, et principalement de l'intention de bien faire ; que si elle manque au commencement, toujours on fautera au milieu et à la fin ; et par ainsi, Dieu aide d'ordinaire au bon désir du cœur simple, tandis qu'il empêche la malignité du méchant habile.

— Je ne connois rien à ces philosophies, répondit Sancho Pança, mais je sais seulement qu'aussitôt que j'aurois le comté, je saurois le gouverner, que j'ai autant d'âme qu'un autre et autant de corps qu'homme du monde, et que je serois aussi bien roi de mon état que chacun l'est du sien ; et, l'étant, je ferois ce que bon me sembleroit, et, faisant ce que je voudrois, je ferois à mon goût, et, faisant à mon goût, je serois content ; et, quand on est content, on n'a plus rien à souhaiter, et, n'ayant rien plus à souhaiter, c'en est fait ; et vienne l'état, et adieu, jusqu'au revoir, comme dit un aveugle à l'autre. » À cela, le chanoine répliqua : « Ces philosophies-là ne sont pas mauvaises, comme tu dis, Sancho ; mais, avec tout cela, il y a bien à dire sur cette matière de comté. — Je ne sais pas ce qu'il y a à dire, repartit don Quichotte ; pour moi, je me laisse seulement guider par plusieurs et divers exemples que je pourrois alléguer à ce propos des chevaliers de ma profession, lesquels, correspondant aux loyaux et signalés services qu'ils avoient reçus de leurs écuyers, leur ont fait de notables grâces et bénéfices, les faisant seigneurs absolus de cités et îles, et il y en a tel duquel les mérites sont parvenus à un si haut point qu'il a eu des fantaisies de se faire roi. Mais pourquoi perdrai-je le temps à ceci, vu qu'il s'offre un si remarquable exemple, en ce grand et non jamais dûment loué Amadis de Gaule, lequel fit son écuyer Gandalin comte de l'île Ferme ; et par ainsi, je

veux, sans scrupule de conscience, faire comte Sancho Pança, qui est l'un des meilleurs écuyers que jamais chevalier errant ait eus. » Le chanoine demeura ébahi des bien accordées rêveries, si les rêveries admettent quelque accord, que don Quichotte avoit dites, et de la manière dont il avoit dépeint l'aventure du valeureux chevalier du Lac, de l'impression qu'avoient faite en lui les pensées menteuses des livres qu'il avoit lus ; et enfin, il s'étonnoit de la niaiserie de Sancho, lequel, avec tant d'instance, désiroit avoir le comté que son maître lui avoit promis.

Sur ce point, les serviteurs du chanoine, qui étoient allés à l'hôtellerie requérir le mulet de bagage, revinrent, et, se faisant une table d'un tapis de Turquie et de l'herbe verte du pré, ils s'assirent à l'ombre de quelques arbres et dînèrent là, afin que le bouvier ne perdît point la commodité de ce lieu, comme on l'a dit. Or, comme ils dînoient, ils ouïrent à l'improviste un grand bruit et un son de clochette qui sonnoit parmi les ronces et buissons épais qui étoient là auprès, et au même instant ils virent sortir de parmi ces bruyères une belle chèvre qui avoit la peau toute tachetée de noir, de blanc et de gris. Derrière elle venoit un chevrier criant à haute voix, et lui disant des paroles à sa mode pour la faire arrêter ou retourner au troupeau. La chèvre fugitive, peureuse et effarouchée, s'en vint tout droit aux personnes comme pour s'en protéger, et là s'arrêta. Ensuite le chevrier s'en approcha, et, l'empoignant par les cornes, comme si elle eût été capable de raison et d'entendement, il lui dit : « Ah ! coureuse, coureuse bariolée, et comment allez-vous à cloche-pied ces jours-ci ? quels loups vous épouvantent, ma fille ? Ne me direz-vous point ce que c'est que ceci, la belle ? Mais qu'est-ce que cela peut être, sinon que vous êtes femelle, et que vous ne pouvez demeurer en repos ! Que maudite soit votre humeur, et celle de toutes les autres qui

vous ressemblent ! Revenez, revenez, m'amie, que si vous n'êtes aussi contente, au moins serez-vous en sûreté en votre bergerie ou avec vos compagnes : que si vous, qui les devez garder et conduire, vous vous en allez ainsi sans guide et si loin du chemin, que deviendront-elles ? »

Les paroles du chevrier causèrent du contentement à ceux qui les ouïrent, et spécialement au chanoine, qui lui dit : « Sur votre vie, mon frère, donnez-vous un peu de patience, et ne vous hâtez pas tant de remener cette chèvre à son troupeau : car, puisqu'elle est femelle, comme vous dites, il faut qu'elle suive son instinct naturel, quoi que vous fassiez pour l'empêcher. Prenez ce morceau, et buvez un coup, afin d'adoucir un peu votre colère, et pendant ce temps la chèvre se reposera. » Et lui dire cela, et lui tendre avec la pointe du couteau le râble d'un lapin froid, ce ne fut qu'un. Le chevrier le prit et le remercia ; il but et s'apaisa, puis il dit : « Je ne voudrois pas que, pour avoir parlé tant de sens rassis à cette bête, vous me tinssiez pour un homme simple, parce qu'à la vérité les paroles que je lui ai dites ne sont pas sans mystère. Je suis rustique, mais non pas tant que je ne sache comment il faut traiter avec les hommes et avec les bêtes. — Je le crois fort bien, dit le curé, car je sais par expérience que les montagnes nourrissent des gens de lettres, et que les cabanes des pasteurs renferment des philosophes. — Pour le moins, Señor, il se retire en icelles des hommes expérimentés et avisés ; et, afin que vous croyiez cette vérité et que vous la touchiez du bout du doigt, encore qu'il semble que je me convie de moi-même sans en être prié, si cela ne vous ennuie, et que vous vouliez, Messieurs, être attentifs pour un petit espace de temps à ce que je vous veux dire, je vous raconterai une vérité qui confirmera ce que ce señor que voilà (montrant le curé) a dit, et pareillement ce que j'ai dit. »

Don Quichotte répondit à cela : « Parce que je vois, mon ami, que cet accident-ci a je ne sais quoi qui sent l'aventure de chevalerie, pour ma part, je vous écouterai, mon frère, de fort bon gré, et autant en feront tous ces seigneurs, parce que ce sont des gens d'esprit et amis de curieuses nouveautés qui ravissent, réjouissent et occupent les sens, comme je crois sans nul doute que le fera votre conte. Commencez donc, mon ami, nous écouterons tous. — Je retire mon enjeu, dit Sancho, car je m'en vais à ce ruisseau avec ce pâté, où je pense me bourrer pour trois jours : car j'ai ouï dire à mon seigneur don Quichotte que l'écuyer d'un chevalier errant doit manger, quand l'occasion se présente, jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus, d'autant qu'il leur arrive d'entrer d'aventure en une forêt si embarrassée qu'ils n'en pourront pas trouver la sortie de six jours, et, si un homme n'y entre soûl ou qu'il n'ait le bissac bien garni, il pourra bien y demeurer comme souvent il arrive qu'il y demeure converti en momie. — C'est bien avisé, Sancho, dit don Quichotte, va-t'en où tu voudras, et mange ce que tu pourras : car, pour moi, je suis déjà satisfait, il me reste seulement de donner à l'âme sa réfection comme je ferai en écoutant le conte de ce brave homme. — Aussi la donnerons-nous tous aux nôtres », dit le chanoine ; et tout aussitôt il pria le chevrier de commencer ce qu'il avoit promis. Le chevrier donna deux coups du plat de la main sur le dos de la chèvre, laquelle il tenoit par les cornes, lui disant : « Couche-toi auprès de moi, la tavelée, car nous avons du temps pour retourner à notre troupeau. » Il semble que la chèvre l'entendit, parce que, comme son maître s'assit, elle s'étendit de son long auprès de lui tout à son aise, et, le regardant au visage, elle donnoit à entendre qu'elle étoit attentive à ce qu'alloit dire le chevrier, lequel commença son histoire en la manière qui suit.

1. Le passage compris entre « pour moi » et « le temps à ceci » est omis dans les traductions modernes que nous avons eues sous les yeux.

Première partie · LI

trois lieues de cette vallée il y a un village qui, bien que petit, est un des plus riches qu'il y ait en tous ces environs, et il y avoit un laboureur fort honorable et si grandement que, bien que ce soit une des dépendances de la richesse d'être honorable, il l'étoit encore plus à cause de la vertu dont il étoit doué que pour la richesse qu'il possédoit ; mais ce qui le rendoit plus heureux, selon ce qu'il disoit, étoit qu'il avoit une fille d'une beauté si extrême, d'un esprit si rare, de tant de bonne grâce et de vertu, que celui qui la connoissoit et la regardoit s'étonnoit de voir les perfections dont le Ciel et la nature l'avoient enrichie. Étant petite, elle fut belle et alla toujours croissant en beauté, de sorte qu'à l'âge de seize ans elle fut très belle. La renommée de sa beauté commença à s'étendre par tous les villages voisins, que dis-je, seulement par les villages voisins ? elle se répandit jusque dans les villes éloignées, même entra dans les salles des rois, et parvint aux oreilles de toutes sortes de gens qui, comme une chose rare ou comme une image qui fait des miracles, la venoient voir de toutes parts. Son père la gardoit, et elle pareillement se gardoit : car il n'y a cadenas, gardes ni serrures, qui gardent mieux une fille que ne font sa propre prudence et sa retenue. La richesse du père et la beauté de la fille en émurent plusieurs tant du lieu que des étrangers à la lui demander pour femme ; mais lui, comme celui à qui il appartenoit de disposer d'un si précieux bijou, étoit fort embarrassé

sans savoir se résoudre à qui la donner de tous ceux qui l'importunoient, et du grand nombre de ceux qui avoient un si bon désir, j'en fus un, et ce qui me donna de grandes espérances de succès, c'est que le père connoissoit qui j'étois ; natif du même village, issu de purs chrétiens, à la fleur de l'âge, fort riche quant aux biens, et d'entendement non moins parfait.

Elle fut aussi recherchée par un autre du même lieu et qui avoit les mêmes avantages, ce qui fut cause de tenir en suspens et de mettre en balance la volonté du père, auquel il étoit avis qu'avec qui que ce fût de nous autres sa fille seroit bien pourvue, et pour sortir de cet embarras il résolut de le dire à Léandre (ainsi s'appelle la riche fille qui m'a réduit à cette misère), se représentant que, puisque nous étions tous deux égaux, il étoit bon de laisser à la volonté de sa fille chérie de choisir à sa fantaisie, chose digne d'être imitée de tous les pères qui veulent pourvoir leurs enfans. Je ne dis pas qu'ils leur laissent le choix des choses fâcheuses et mauvaises, mais qu'ils leur en proposent de bonnes, et que sur ces bonnes ils choisissent à leur fantaisie. Je ne sais pas quel fut le choix de Léandre, seulement je sais que le père nous amusa tous deux sur le peu d'âge de sa fille, et de termes généraux qui ne l'engageoient ni ne le dégageoient en façon quelconque. Mon compétiteur s'appeloit Anselme, et moi je me nomme Eugène, afin que vous ayez la connoissance des noms des personnes qui sont contenues en cette tragédie, dont la fin est encore en suspens, quoique l'on connoisse assez qu'elle sera malheureuse.

En ce temps-là, il vint à notre village un certain Vincent de la Roca, fils d'un pauvre laboureur du même lieu, lequel Vincent venoit d'Italie et d'autres divers pays où il avoit été soldat. Il fut

amené de notre village à l'âge de douze ans par un capitaine qui de hasard passa par là avec sa compagnie, et ce jeune homme y revint à douze ans de là, vêtu en soldat, bariolé de mille couleurs, tout chargé de babioles de cristal et de fines chaînes d'acier ; aujourd'hui il prenoit une parure et demain une autre, mais toutes fort délicates, peintes, de peu de poids, et de moins de valeur. Le peuple des champs, qui naturellement est malicieux, et, si l'oisiveté le lui permet, est la malice même, nota et conta point par point ses parures et braveries, et trouva qu'il avoit trois habillemens de différentes couleurs, avec les jarretières et bas de chausses ; mais il les déguisait en tant de façons et y trouvoit tant d'inventions que, si on ne les eût comptées, il y eût eu tel qui eût juré qu'il avoit fait montre de plus de dix paires d'habits et de plus de vingt panaches. Et que cela ne vous semble point une impertinence et superfluité ce que je vous raconte des habillemens, parce qu'ils jouent un grand rôle en cette histoire. Il s'asseyoit ordinairement sur un banc de pierre, qui est sous un grand orme en notre place, et là il nous tenoit tous bouche béante à l'écouter dire les prouesses et vaillances qu'il avoit faites. Il n'y avoit ville en tout le monde qu'il n'eût vue, ni bataille où il ne se fût trouvé ; il avoit tué plus de Maures qu'il n'y en a au Maroc et à Tunis, et avoit eu plus de duels, à ce qu'il disoit, que Gante et Luna, Dièguе Garcie de Paredes, et mille autres qu'il nommoit, et il avoit remporté la victoire sur tous, sans qu'il lui en eût coûté une seule goutte de sang ; d'ailleurs, il montroit des cicatrices, qu'encore qu'on ne les pût voir, il nous faisoit entendre que c'étoient des arquebusades qu'il avoit reçues en diverses rencontres ; finalement, avec une arrogance inouïe, il tutoyoit ses pareils et ceux-là mêmes qui le connoissoient bien, et disoit que son père étoit son bras, son lignage, ses œuvres, et que, sous ce nom de soldat, il

n'en devoit rien au roi même. Il ajoutoit à ces arrogances qu'il savoit un peu de musique, et touchait aucunement de la guitare, de manière que quelques-uns disoient qu'il la faisoit parler ; mais ce ne fut pas là que s'arrêtèrent toutes ses grâces et perfections, car il avoit aussi un peu du poète, et ainsi, de chaque petite niaiserie qui se passoit au village, il en composoit un roman d'une lieue et demie d'écriture.

Ce soldat donc que je vous ai peint ici, ce Vincent de la Roca, ce brave, ce galant, ce musicien et ce poète, fut vu et admiré plusieurs fois par Léandre, d'une fenêtre de la maison qui regardoit sur la place. L'oripeau de sa belle friperie la rendit amoureuse ; ses romances l'enchantèrent, car de toutes celles qu'il composoit il en donnoit vingt copies ; et le récit qu'il faisoit lui-même de ses prouesses parvint à ses oreilles ; et finalement, le diable l'ayant ainsi ordonné, elle vint à s'amouracher de lui, devant qu'il eût cette présomption de la solliciter ; et comme, dans les affaires d'amour, il n'y en a point qui s'accomplisse avec plus de facilité que celle qui a de son côté le désir de la dame, de la sorte Léandre et Vincent s'accordèrent facilement, et, avant que pas un de ses prétendans s'aperçût de son dessein, elle l'avoit déjà mis à exécution, abandonnant la maison de son cher et bien-aimé père (car de mère elle n'en a point), et elle quitta le village avec le soldat, qui vint à bout de cette entreprise avec plus d'éclat que de toutes celles qu'il s'attribuoit. Cet événement étonna tout le village et aussi tous ceux qui en eurent connoissance ; moi, j'en fus tout transporté, Anselme étonné, le père triste, les parens honteux, la justice mise en alerte, les archers en campagne : on prit les passages, on chercha par les bois et partout où l'on put ; et au bout de trois jours on trouva la fantasque Léandre en une grotte de montagne, toute nue en chemise, avec peu d'argent et dépouillée

des joyaux les plus précieux qu'elle avoit tirés de sa maison. On la ramena à son affligé père, on l'interrogea sur sa disgrâce ; elle confessa sans contrainte que Vincent de la Roca l'avoit trompée, et que, sous promesse d'être son époux, il lui avoit persuadé de quitter la maison de son père, et qu'il la mèneroit à la plus riche et la plus délicieuse ville du monde, qui étoit Naples, et qu'elle, mal avisée et encore plus méchamment abusée, l'avoit cru : de sorte que, volant son père, elle s'étoit abandonnée à lui la nuit même où elle s'étoit enfuie, et qu'il l'avoit menée en une âpre montagne et enfermée dans la caverne où on l'avoit trouvée. Elle conta aussi comment le soldat, sans lui ravir son honneur, lui avoit dérobé tout ce qu'elle avoit, et, la laissant dans cette caverne, s'en étoit allé ; événement qui excita chez tous une nouvelle surprise.

Ce fut une chose difficile à croire que la continence de ce garçon ; mais elle l'assura si fortement que cela suffit à consoler ce pauvre père désolé, lequel ne faisoit point d'état des richesses qu'on lui avoit emportées, puisqu'on lui avoit laissé sa fille avec le joyau lequel, une fois perdu, il n'y a plus d'espérance de jamais le recouvrer. Le même jour que Léandra parut, son père la fit disparoître de nos yeux, et la mena enfermer en un monastère d'une ville qui est là auprès, attendant que le temps dissipe une partie de la mauvaise réputation qu'elle s'est faite. Le peu d'années de Léandra a servi d'excuse à sa faute, au moins pour ceux qui n'avoient point d'intérêt qu'elle fût bonne ou mauvaise ; mais ceux qui connoissent sa sagacité et son bon entendement n'attribuèrent pas son péché à ignorance, mais à son trop de gaillardise et à la naturelle inclination des femmes qui, pour la plupart, sont inconsidérées et déréglées.

Léandra étant enfermée, les yeux d'Anselme demeurèrent aveugles, ou au moins sans aucun objet qui leur pût donner du contentement ; les miens furent dans les ténèbres, sans lumière qui les guidât à aucune chose qui leur fît plaisir. En l'absence de Léandra, notre tristesse s'augmentoit, notre patience diminuoit, nous maudissions les braveries du soldat, et détestions le peu de prudence du père de Léandra ! Finalement Anselme et moi nous résolûmes d'abandonner le village et nous en venir en cette vallée, là où lui faisant paître une grande quantité de brebis qui lui appartiennent, et moi un nombreux troupeau de chèvres qui sont aussi à moi, nous passons la vie entre les arbres, laissant courir nos passions, ou chantant ensemble les louanges ou le blâme de la belle Léandra, ou soupirant tout seuls et confiant nos plaintes au Ciel.

« À notre imitation, beaucoup des prétendans de Léandra se sont venus rendre en ces âpres montagnes, se livrant au même exercice que nous, et il y en a un si grand nombre qu'il semble que ce lieu se soit converti en la pastorale Arcadie, tant il est rempli de pasteurs et de troupeaux, et il n'y a endroit en ce lieu où l'on n'entende retentir le nom de la belle Léandra. Celui-ci la maudit et l'appelle fantasque, volage et malhonnête ; celui-là la condamne comme facile et légère ; un autre l'absout et lui pardonne, et tel la justifie et la blâme ; l'un célèbre sa beauté, l'autre se dépite et renie sa condition, et enfin tous la condamnent et tous l'adorent, et la folie de tous est poussée si loin qu'il y a tel qui se plaint de son dédain, sans lui avoir jamais parlé ; tel aussi se lamente et sent la maladie enragée de la jalousie qu'elle n'a jamais donnée à personne : car, comme j'ai déjà dit, on a su plus tôt son péché que son dessein. Il n'y a ni creux de rocher, ni bord de ruisseau, ni ombre d'arbre, qui ne soient occupés par quelque

berger qui raconte ses disgrâces aux vents et à l'air. L'écho répète le nom de Léandra en quelque lieu qu'il se puisse former : Léandra ! redisent les montagnes ; Léandra ! murmurent les ruisseaux, et Léandra nous tient tous ravis et enchantés, espérant sans espérance, et craignant sans savoir de quoi nous avons peur.

« Or, entre tous ces rêveurs et fous, celui qui montre avoir le moins et le plus de jugement, c'est mon rival Anselme, lequel, ayant tant d'autres sujets de plainte, néanmoins il se plaint seulement de l'absence, et au son d'un rebec, dont il joue admirablement bien, il se plaint en chantant des vers où il montre la beauté de son entendement. Je suis un autre chemin plus facile, et à mon avis plus à propos, qui est de dire du mal de la légèreté des femmes, de leur inconstance, de leur duplicité, de leurs promesses mortes en naissant, de leur foi rompue et faussée, et finalement du peu de jugement qu'elles ont à savoir placer leurs affections, et telle a été l'occasion, Messieurs, des paroles et raisons que j'ai dites à cette chèvre quand je suis ici arrivé : car, sachant qu'elle est femelle, je l'estime peu, encore qu'elle soit la meilleure de tout mon troupeau. Voilà l'histoire que j'ai promis de vous conter ; que si j'ai été long en sa narration, je ne serai pas court à vous rendre du service. J'ai ma loge tout ici près, où il y a du lait tout frais et du fromage très savoureux, avec divers fruits mûrs et de saison, non moins agréables à la vue qu'au goût. »

Première partie · LII

e discours du chevrier causa un plaisir général à tous ceux qui l'avoient écouté, et spécialement au chanoine qui, avec une ex-

trême curiosité, nota la manière dont il l'avoit raconté, aussi éloigné de paraître un chevrier rustique que proche de se montrer un adroit courtisan, et partant il dit que le curé avoit eu bien raison de dire que les montagnes nourrissoient des lettrés. Ils s'offrirent tous à Eugène ; mais celui qui se montra le plus libéral en cela fut don Quichotte, qui lui dit : « Certainement, mon compère chevrier, si je me trouvois en mesure de pouvoir entreprendre quelque aventure, je me mettrois tout à cette heure même en chemin pour vous la procurer bonne : car je tirerois Léandra du monastère, où sans aucun doute elle est contre sa volonté, en dépit de l'abbesse et de tous ceux qui le voudroient empêcher, et vous la mettrois entre les mains, afin d'en faire à votre volonté, en gardant toutefois les lois de la chevalerie, qui commandent que l'on ne fasse de déplaisir à aucune damoiselle, encore que j'espère en Dieu Notre-Seigneur que la force d'un malicieux enchanteur n'aura pas autant de pouvoir que celle d'un autre enchanteur mieux intentionné, et pour lors je vous promets ma faveur et mon aide, comme m'y oblige ma profession, qui n'est autre que de favoriser les infirmes et nécessiteux. »

Le chevrier le regarda ; mais, comme il le vit de si mauvais poil et de si chétive mine, il s'en ébahit, et demanda au barbier qui étoit auprès de lui : « Monsieur, qui est cet homme-là qui a une façon pareille et qui parle de la sorte ? — Qui seroit-ce, répondit le barbier, sinon le fameux don Quichotte de la Manche, défaiseur de griefs, redresseur de torts, le rempart des damoiselles, la terreur des géans et le vainqueur des batailles. — Cela me semble, répondit le chevrier, pareil à ce qui se lit aux livres des chevaliers errans, qui faisoient tout ainsi que vous dites de cet homme-ci, encore que pour moi je tiens ou que vous vous moquez, ou bien que ce gentilhomme doit avoir les chambres de sa

tête vides. — Vous êtes un bien grand drôle, dit alors don Quichotte ; c'est vous qui êtes le vide et l'estropié de cervelle : car je suis plus plein que jamais ne le fut la grande putain, fille de putain, qui vous a enfanté. » En disant cela, il empoigna un pain qui étoit près de lui et en frappa le chevrier au visage d'une telle furie qu'il lui écrasa le nez ; mais le chevrier, qui n'y entendoit pas raillerie, voyant qu'il le traitoit si rudement, sans avoir égard ni au tapis, ni à la nappe, ni à tous ceux qui étoient à dîner, sauta sur don Quichotte, l'empoignant par le cou avec les deux mains, et n'eût point fait de difficulté de l'étrangler, si Sancho Pança ne fût survenu sur ce point, qui le prit par les épaules et le renversa sur la table, rompant les plats, cassant les verres, répandant et éparpillant tout ce qui étoit dessus. Don Quichotte, se voyant libre, se rejeta sur le chevrier, lequel, ayant le visage tout plein de sang, froissé à coups de pied par Sancho, alloit à quatre pattes, cherchant un couteau de la table pour faire quelque sanglante vengeance ; mais le chanoine et le curé l'en empêchèrent ; toutefois le barbier fit en sorte que le chevrier attrapa don Quichotte sous soi, et lui déchargea une si grande quantité de gourmades qu'il pleuvoit autant de sang du visage du pauvre chevalier que du sien. Le chanoine crevoit de rire, aussi faisait le curé, les archers sautoient de joie, ils les agaçoient l'un contre l'autre, comme on fait aux chiens quand ils sont acharnés et qu'ils s'entremordent les uns les autres : le seul Sancho se désespéroit, parce qu'il ne se pouvoit défaire d'un valet du chanoine qui l'empêchoit de secourir son maître.

En somme, étant tous en joie et en fête, hormis les deux gourmeurs qui se grattoient, ils ouïrent le son d'une trompette si triste qu'il leur fit tourner le visage vers l'endroit d'où il leur sembloit qu'il venoit ; mais celui qui fut le plus ému de l'ouïr fut don

Quichotte, lequel, encore qu'il fût sous le chevrier, assez contre son gré et plus que médiocrement froissé et moulu, lui dit : « Frère Diable, car il n'est pas possible que tu ne le sois, puisque tu as eu la force d'assujettir la mienne, je te prie que nous fassions trêve pour une heure seulement, parce qu'il me semble que le son douloureux de cette trompette qui parvient à nos oreilles m'appelle à quelque nouvelle aventure. » Le chevrier, qui étoit déjà las de moudre et d'être moulu, le lâcha tout aussitôt, et don Quichotte se mit sur pied, tournant le visage vers l'endroit où le son s'entendoit, et vit à l'improviste descendre par un coteau plusieurs hommes habillés de blanc à la façon de pénilens. Or, le cas étoit que cette année-là les nuées avoient dénié leur rosée à la terre, tellement que par tous les lieux de cette province on faisoit des processions, des rogations et des disciplines, demandant à Dieu qu'il ouvrît les mains de sa miséricorde et leur envoyât de la pluie ; et, pour cet effet, les gens d'un village qui étoit près de là venoient en procession à un saint ermitage qui étoit sur un coteau de cette vallée.

Don Quichotte, voyant les étranges habits de ces pénitens, sans se remettre en mémoire combien de fois il les devoit avoir vus, s'imagina que c'étoit un sujet d'aventure, et qu'à lui seul appartenoit, comme à chevalier errant, de l'entreprendre et ce qui lui confirma davantage cette imagination, ce fut qu'il pensa qu'une image qu'ils portoient, couverte de deuil, étoit quelque dame de qualité, que ces félons et méchans brigands emmenoient de force, et, comme cela lui vint en pensée, il accourut d'une grande légèreté vers Rossinante, lequel paissoit tranquillement, et, lui ôtant de l'arçon la bride et la targe, tout en un instant le brida, et, demandant son épée à Sancho, monta sur son cheval, embrassa son écu, et dit à haute voix à tous ceux qui étoient là :

« C'est maintenant, valeureuse compagnie, que vous verrez combien il importe qu'il y ait au monde des chevaliers qui fassent profession de l'ordre de la chevalerie errante ; je vous dis à cette heure que vous verrez par la liberté de cette bonne dame que voilà captive s'il faut faire état des chevaliers errans. »

En disant cela, il serra les cuisses contre Rossinante, car d'éperons il n'en avoit point, et à toute bride, au grand trot (parce que, de galop, il ne se lit point en toute cette véridique histoire que jamais Rossinante en ait fourni aucun), il s'en alla donner sur ces pénitens, et, encore que le curé, le chanoine et le barbier s'efforçassent de le retenir, il ne leur fut jamais possible, et encore moins le firent arrêter les cris que Sancho poussoit, disant : « Où allez-vous, Seigneur don Quichotte ? quels diables avez-vous au corps, qui vous meuvent d'aller contre notre foi catholique ? Prenez garde, mal m'advienne, que c'est là une procession de pénitens, et que cette dame qu'ils portent sur cette civière est l'image très bénite de la Vierge sans tache : regardez, Monsieur, ce que vous faites, que pour cette fois il se peut dire que vous ne le savez pas. » Sancho se travailla pour néant, parce que son maître étoit tellement emporté à donner sur ces pauvres pénitens et à délivrer la dame en deuil qu'il n'ouït aucune parole, et, en eût-il ouï aucune, il ne fût pas retourné quand même le roi le lui eût commandé. Il arriva donc sur la procession et arrêta Rossinante, qui avoit déjà bonne volonté de reposer un peu, et d'une voix troublée et enrouée dit : « Vous autres, qui peut-être, pour ce que vous n'êtes pas gens de bien, vous couvrez le visage, attendez et écoutez ce que je veux vous dire. »

Les premiers qui s'arrêtèrent furent ceux qui portoient l'image, et l'un des quatre prêtres qui chantoient les litanies,

voyant l'étrange mine de don Quichotte, la maigreur de Rossinante et les autres circonstances dignes de risée qu'il remarqua et découvrit en lui, répondit : « Monsieur mon frère, si vous nous voulez dire quelque chose, dites-le vitement, parce que ces frères ici se déchirent toute leur pauvre chair, et nous ne pouvons arrêter, et il n'y a pas de raison aussi à nous arrêter à ouïr chose aucune, si ce n'est qu'elle soit assez brève pour se dire en deux paroles. — Je la dirai en une, répliqua don Quichotte, et c'est ceci, que tout sur-le-champ vous mettiez en liberté cette belle dame, dont les larmes et l'air triste montrent clairement que vous l'emmenez contre sa volonté, et que vous lui avez fait quelque signalé outrage ; et moi, qui suis né au monde pour remédier à de semblables griefs, je ne consentirai point que vous fassiez un pas de plus sans lui donner la liberté qu'elle désire et mérite. » Tous ceux qui ouïrent ces raisons y reconnurent que don Quichotte devoit être quelque fou, tellement qu'ils éclatèrent tous de rire, ce qui fit mettre de la poudre à la colère de don Quichotte : car, sans dire une seule parole de plus, mettant l'épée à la main, il courut vers la civière. Un de ceux qui la portoient, laissant la charge à ses compagnons, alla au-devant de don Quichotte, brandissant contre lui une fourche ou bâton dont il soutenoit la civière tandis qu'il se reposoit, et, recevant dessus un grand coup d'épée que lui déchargea don Quichotte, duquel elle fut mise en deux pièces, avec le bout qui lui demeura en la main, il donna un tel coup à don Quichotte sur une épaule, du côté de l'épée, que l'écu ne put parer contre cette force du vilain, et le pauvre don Quichotte fut contraint de donner par terre fort mal accommodé.

Sancho Pança, qui le suivoit toujours haletant, le voyant tombé, cria à son batteur qu'il ne le frappât plus, parce que c'étoit un pauvre chevalier enchanté qui en jour de sa vie n'avoit fait mal à

personne ; mais ce qui retint le vilain, ce ne furent pas les cris de Sancho, mais de voir que don Quichotte ne remuoit ni pied ni patte, et par ainsi, croyant l'avoir tué, il troussa hâtivement sa tunique à sa ceinture, et se mit à fuir par la campagne comme un chevreuil. Sur ces entrefaites, tous ceux de la compagnie de don Quichotte arrivèrent là où il étoit ; mais tous ceux de la procession, qui les virent venir courant, et avec eux les archers tenant leurs arbalètes, eurent peur de quelque mauvais accident, de sorte qu'ils se mirent tous en rond à l'entour de l'image, et, haussant leurs chaperons, empoignèrent leurs disciplines, et les prêtres les chandeliers ; ils attendoient l'assaut, avec résolution de se défendre et de repousser les assaillans s'ils pouvoient ; mais la fortune en disposa mieux qu'ils ne pensoient, parce que Sancho ne fit autre chose que se jeter sur le corps de son maître, faisant sur lui la plus risible et la plus douloureuse lamentation du monde croyant qu'il fût mort. Le curé fut reconnu par l'autre qui venoit avec la procession, laquelle connoissance apaisa la crainte qu'avoient conçue les deux bataillons. Le premier curé rendit en deux mots compte de ce qu'étoit don Quichotte, par quoi lui et toute la troupe des flagellans allèrent voir si le pauvre chevalier étoit point mort, et ils ouïrent que Sancho Pança, avec les larmes aux yeux, disoit :

« Ô fleur de la chevalerie qui d'un seul coup de bâton as parachevé la carrière de tes ans si bien employés. Ô honneur de ton lignage, ornement et gloire de toute la Manche, voire de tout le monde, lequel, si tu viens à lui manquer, demeurera rempli de malfaiteurs sans crainte d'être châtiés de leurs méfaits, ô libéral par-dessus tous les Alexandres, puisque, pour huit mois seulement de service que je t'avois rendu, tu m'avois fait présent de la meilleure île que la mer environne ! Ô humble avec les superbes

et arrogant envers les humbles, attaqueur de dangers, patient d'affronts, amoureux sans cause, imitateur des bons, fléau des méchans, ennemi des pervers ; enfin chevalier errant, qui est tout ce qui se peut dire ! »

Aux cris et aux gémissemens de Sancho, don Quichotte reprit ses esprits, et la première parole qu'il dit fut : « Celui qui vit loin de vous, très douce Dulcinée, est bien sujet à de plus grandes misères que celle-ci. Aide-moi, mon ami Sancho, à me remettre sur le char enchanté, car je ne suis pas en état d'étreindre la selle de Rossinante, parce que j'ai toute cette épaule rompue. — Je le ferai fort volontiers, mon Seigneur, répondit Sancho, et retournons à notre village en la compagnie de ces messieurs qui désirent votre bien, et là nous donnerons ordre à faire une autre sortie de plus de profit et de gloire. — Tu dis bien, Sancho, répondit don Quichotte, et ce sera grande prudence de laisser passer la mauvaise influence des astres qui court à présent. »

Le chanoine, le curé et le barbier lui dirent qu'il feroit fort bien de faire ce qu'il disoit, et ainsi, après s'être donné du passe-temps avec les simplicités de Sancho Pança, ils remirent don Quichotte sur le chariot, comme il étoit auparavant. La procession se remit en ordre et poursuivit son chemin. Le chevrier prit congé de tout le monde ; les archers ne voulurent point passer outre, et le curé leur paya ce qui leur étoit dû. Le chanoine pria le curé de lui donner avis de l'affaire de don Quichotte, s'il guérissoit de sa folie ou bien si elle continuoit, et sur cela il prit congé afin de poursuivre son voyage.

Enfin, tous se divisèrent et se séparèrent, demeurant seuls le curé et le barbier, don Quichotte et Pança, avec le bon Rossinante, lequel, en tout ce qu'il avoit vu, montroit autant de pa-

tience que son maître. Le bouvier attela ses bœufs et accommoda don Quichotte sur une botte de foin, puis, avec son flegme accoutumé, il suivit le chemin que le curé voulut.

Au bout de six jours ils arrivèrent au village de don Quichotte, où ils entrèrent en plein midi, et il se rencontra que ce fut un dimanche, et tout le peuple étoit assemblé en la place, à travers laquelle passa le chariot de don Quichotte. Ils accoururent tous pour voir ce qui venoit dans le chariot, et, quand ils reconnurent leur compatriote, ils demeurèrent émerveillés, et tout incontinent un petit garçon s'en courut au logis pour en dire les nouvelles à sa gouvernante et à sa nièce, comme quoi leur oncle et leur maître étoit tout maigre et défait, et qu'on l'amenoit sur une charrette à bœufs couché sur un tas de foin. Ce fut pitié d'ouïr les cris que jetèrent les deux bonnes dames, les soufflets qu'elles se donnèrent, les malédictions que de nouveau elles jetèrent sur ces maudits livres de chevalerie, ce qui se renouvela encore quand elles virent entrer don Quichotte par la porte de sa maison.

Aux nouvelles de cette arrivée du chevalier, la femme de Sancho Pança y accourut, parce qu'elle avoit su que son mari étoit allé avec don Quichotte pour lui servir d'écuyer, et, aussitôt qu'elle vit Sancho, la première chose qu'elle lui demanda ce fut si son âne se portoit bien ; Sancho lui répondit qu'il se portoit mieux que son maître. « Dieu soit loué, poursuivit-elle, de tant de bien qu'il m'a fait ; mais contez-moi à cette heure, mon ami, quel profit avez-vous tiré de vos services d'écuyer ? quelle robe m'en apportez-vous ? et quels beaux petits souliers pour vos enfans ? — Je n'apporte rien de tout cela, ma femme, dit Sancho, bien que j'apporte d'autres choses qui sont de plus grande importance. — J'en suis bien aise, répondit la femme ; montrez-moi ces

choses de plus grande importance et de plus de valeur, mon ami, car je les veux voir, afin de me réjouir le cœur, que j'ai eu si triste et si dolent durant tous les siècles de votre absence. — Ma femme, je vous les montrerai à la maison, dit Pança, et pour cette heure donnez-vous un peu de patience : car, s'il plaît à Dieu, une autre fois que nous sortirons pour aller chercher des aventures, vous me verrez en peu de temps comte ou gouverneur d'une île, et non de celles qu'on voit par-ci par-là, mais de la meilleure qui se pourra trouver. — Dieu le veuille, mon mari, car nous en avons bien besoin ; mais, dites-moi, qu'est-ce que cela, des îles, parce que je ne l'entends pas ? — Le miel n'est pas fait pour la bouche de l'âne, répondit Sancho ; tu le verras quand il en sera temps, ma femme, et même tu t'étonneras de t'ouïr appeler dame par tous tes vassaux. — Que dites-vous de dames, d'îles et de vassaux ? répliqua Jeanne Pança (car ainsi se nommoit la femme de Sancho, encore qu'ils ne fussent pas parens, mais parce qu'en la Manche c'est la coutume que les femmes prennent le nom de leurs maris). — Ne te mets pas en peine, Jeanne, de savoir cela si-tôt, il suffit que je te dise la vérité, et couds-toi la bouche : je te dirai seulement, en passant, qu'il n'y a chose plus douce au monde pour un honnête homme que d'être écuyer d'un chevalier errant, lequel va en quête d'aventures. Bien est-il vrai que la plupart de celles qui se trouvent ne réussissent pas tant à souhait que l'on voudroit bien : car, de cent que l'on rencontre, les quatre-vingts et dix-neuf sont ordinairement tortues et de travers. Je le sais par expérience, parce que je suis échappé de quelqu'une berné, et d'autres très bien frotté ; mais, malgré tout cela, c'est une belle chose d'attendre les événemens, traversant les montagnes, fouillant les forêts, grimpant sur les rochers, visitant

les châteaux, logeant dans les tavernes à discrétion, sans cracher à l'offrande, sans payer au diable un denier. »

Tous ces discours se tinrent entre Sancho Pança et Jeanne Pança, sa femme, tandis que la gouvernante et la nièce de don Quichotte le reçurent, qui le dépouillèrent et le couchèrent tout étendu en son ancien lit. Il les regardoit avec des yeux hagards, et ne pouvoit se rendre compte en quel lieu il étoit. Le curé recommanda à la nièce de soigner son oncle, de le bien traiter, et que toutes deux prissent bien garde qu'il ne leur échappât encore une fois, leur racontant tout ce qu'il avoit fallu faire pour le ramener à la maison. Ici elles poussèrent au ciel de nouveaux cris, ici elles recommencèrent à maudire les livres de chevalerie ; elles prièrent Dieu de vouloir confondre jusqu'au centre de l'abîme les auteurs de tant de mensonges et de rêveries. Finalement, elles demeurèrent confuses et en alarme de l'appréhension qu'elles avoient de voir leur maître et leur oncle disparoître aussitôt qu'il se sentiroit un peu mieux ; et il en advint tout ainsi qu'elles se l'étoient imaginé. Mais l'auteur de cette histoire, avec quelque curiosité et quelque soin qu'il ait recherché les hauts faits que don Quichotte accomplit en sa troisième sortie, n'a pourtant pu en avoir aucune connoissance, au moins par des écrits authentiques ; la renommée seule a conservé dans les mémoires de la Manche qu'à la troisième sortie que fit don Quichotte, il alla à Saragosse, où il se trouva en des joutes fameuses qui se firent en cette ville-là, y montrant et faisant des choses dignes de sa valeur et de sa haute intelligence.

Et ne peut ledit auteur trouver chose aucune, ni de sa fin, ni comment il acheva ses prouesses ; même il n'en eût rien trouvé ni su, si le bonheur ne lui eût fait rencontrer un vieux médecin qui

avoit chez lui une caisse de plomb, qu'il disoit avoir été trouvée dans les fondations d'un ancien ermitage que l'on rebâtissoit de nouveau, et dans cette caisse on avoit trouvé certains parchemins écrits en lettres gothiques, mais en vers castillans, qui contenoient plusieurs de ses hauts faits, et rendoient témoignage de la beauté de Dulcinée du Toboso, de la figure de Rossinante, de la fidélité de Sancho Pança et de la sépulture du même don Quichotte, avec différens éloges et épitaphes de sa vie et de ses mœurs, et ceux que l'on peut lire et mettre au net furent ceux que place ici le croyable auteur de cette histoire nouvelle, et qui ne fut jamais vue. Il ne demande à ceux qui la liront, pour récompense du grand et immense travail que lui a coûté la recherche d'icelle parmi toutes les archives de la Manche, pour la mettre en lumière, autre chose, sinon qu'on y ajoute la même foi qu'ont accoutumé de donner les personnes prudentes aux livres de chevalerie, qui ont tant de vogue et de crédit par le monde : car avec cela il se tiendra content et satisfait, et même cela l'encouragera à en tirer et chercher d'autres, sinon aussi véritables, au moins aussi bien inventées et aussi divertissantes. Les premières paroles qui étoient écrites sur le parchemin qui se trouva en la caisse de plomb étoient celles-ci :

ÉPITAPHE.

Le fou qui orna la Manche de plus de dépouilles que Jason la Crète, le jugement qui eut la girouette aiguë où mieux eût valu l'avoir carrée ;

Le bras qui étend si loin sa puissance qu'elle va du Cathay à Gaëte, la Muse la plus horrible et en même temps la plus aimable qui grava ses vers sur une planche d'airain ;

Celui qui laissa en arrière les Amadis, et fit peu de cas des Galaors, s'appuyant sur l'amour et la vaillance ;

Celui qui fit taire les Bélianis, celui qui s'en alla errant sur Rossinante, gît sous cette froide pierre.

SONNET.

Celle que vous voyez, au visage gras et fleuri, à la forte poitrine, à l'air déluré, c'est Dulcinée, reine du Toboso, dont l'amoureux fut le grand don Quichotte.

Il foula pour elle l'un et l'autre flanc de la grande Sierra Negra, et le fameux champ de Montiel jusqu'aux plaines herbues d'Aranjuez, à pied et fatigué.

Ce fut la faute de Rossinante. Ô funeste étoile ! Et cette dame de la Manche, et cet invincible chevalier errant, elle en ses tendres années,

En mourant cessa d'être belle, et lui, bien qu'il demeure gravé sur le marbre, ne put se dérober à l'amour, à ses fureurs, à ses artifices.

SONNET.

Sur le superbe tronc diamantin que de ses pieds sanglans foule Mars, le frénétique Manchègue brandit son étendard avec une valeur merveilleuse.

Il y suspend les armes de fin acier avec lesquelles il détruit, il désole, il brise et tue. Prouesses merveilleuses ! Mais l'art invente un nouveau style pour le nouveau paladin.

Et si la Gaule se targue de son Amadis, par les braves descendans de qui la Grèce a mille fois triomphé et répandu au loin sa gloire,

Aujourd'hui la cour où préside Bellone couronne don Quichotte, et la Manche superbe tire de lui plus d'honneur que des autres n'ont fait la Grèce ni la Gaule.

Jamais l'oubli ne ternira sa gloire, puisqu'il n'est pas jusqu'à Rossinante qui ne l'emporte en gaillardise sur Brillador et sur Bayard.

SONNET.

Celui-ci est Sancho Pança, petit de corps, mais grand en valeur. Étrange merveille ! L'écuyer le plus simple et le plus dépourvu d'artifice qu'il y eut au monde, je vous l'assure sous serment.

Il ne fut pas à deux doigts d'être comte, si ne s'étoient ligués pour sa perte les insolences et les injustices du siècle pervers, qui ne pardonnent pas même à un bourriquet.

C'est sur lui qu'alla (on peut mentir sans crainte) ce paisible écuyer derrière le paisible coursier Rossinante et derrière son maître.

Ôvaines espérances des hommes, comme vous passez en promettant le repos, pour finir à la nuit, à la terre, au rêve !

LE FARFADET, ACADÉMICIEN DE L'ARGAMASILLA, SUR LA SÉPULTURE DE DON QUICHOTTE.

ÉPITAPHE.

Ci-dessous gît un chevalier,
Très bien battu et mal allant,
Qui fut porté par Rossinant,
Voyageant en plus d'un sentier.
Sancho Pança, ce lourd bâtier,
Est couché tout auprès de lui,
Serviteur le plus sûr appui
Que ne fut oncques écuyer.

DU TISCOT, ACADÉMICIEN DE L'ARGAMASILLA,
SUR LA SÉPULTURE DE DULCINÉE DU TOBOSO.

ÉPITAPHE.

Ici repose Dulcinée
Qui fut, bon gré, malgré le sort,
De grosse garce potelée,
Réduite en cendre par la mort.
Comme elle étoit de grand lignage,
Grand'dame elle parut aussi,
Et fut l'honneur de son village,
Et de Quichotte le souci.

Tels furent les vers que l'on put lire, et les autres, à cause que la lettre en étoit rongée de teignes, furent mis entre les mains d'un académicien, afin qu'il les déclarât par conjecture. On sait qu'il l'a fait au prix de bien des veilles et de beaucoup de travail, et que son intention est de les mettre en lumière, avec l'espérance de la troisième sortie de don Quichotte,

FORS'ALTRI CANTERÀ CON MIGLIOR PLETTRO.

1. Le traducteur s'est borné à donner ici les trois lignes préliminaires de l'épitaphe. Tout ce qui suit, jusqu'à l'épitaphe en vers de la page 273, a été traduit par nous.

2. On suppose que Cervantes, mis en prison par les habitants d'Argamasilla, les tourne en ridicule pour se venger d'eux.

3. Fors' altri canterà con miglior plettro, citation tirée du Roland furieux, chant XXX, et qui signifie : « Peut-être un autre le chantera-t-il sur un luth plus parfait. »

Seconde partie · I

id Hamet ben Engeli raconte en la seconde partie de cette histoire, et troisième sortie de don Quichotte, que le curé et le barbier demeurèrent près d'un mois sans le visiter, de peur de lui renouveler et lui faire revenir à la mémoire les choses passées. Toutefois ils ne laissoient pas de voir souvent sa nièce et sa gouvernante et de leur recommander expressément d'être soigneuses de le bien traiter, lui donnant à manger des choses fortifiantes, propres et bonnes pour le cœur et pour le cerveau, d'où procédoit, selon qu'on en pouvoit juger par raison, toute sa mésaventure. Elles leur dirent qu'elles ne manqueroient pas d'apporter de fort bonne volonté en ce sujet tout le soin possible, et que même elles n'y avoient jamais rien épargné, qu'elles étoient d'autant plus induites à le faire qu'elles voyoient que leur maître avoit des intervalles et des momens où il paroissoit posséder tout son jugement. Le curé et le barbier reçurent un grand contentement de ce qu'on leur dit, parce qu'il leur sembloit avoir fort bien rencontré lorsqu'ils le firent traîner comme enchanté dans le char à bœufs

de la sorte que vous avez pu voir au dernier chapitre de la première partie de cette non moins grande que véritable et exacte histoire. C'est pourquoi ils résolurent de le visiter et de faire expérience de son amendement, quoiqu'ils le jugeassent presque impossible. Mais auparavant ils convinrent entre eux qu'ils ne lui parleroient nullement, ni en sa présence, de la chevalerie errante, afin de ne se mettre point au danger de découdre les fils de la blessure qui étoient encore tout frais.

Ils allèrent donc enfin le voir et le trouvèrent assis dans son lit avec une camisole de frise verte et un bonnet rouge à la façon de Tolède. Au reste, il étoit si sec et si maigre qu'on ne l'eût guère pris que pour une momie. Ils furent fort bien reçus par lui, et, s'étant informés comment il se portoit, il leur rendit raison de sa personne et de sa santé de sens bien rassis et avec des paroles fort élégantes. De propos en propos ils tombèrent sur ce point que l'on nomme maxime d'État et procédés de gouvernement, corrigèrent tel abus et condamnèrent tel autre, réformant une coutume, en rejetant une autre, chacun d'eux faisant du législateur, du Lycurgue moderne et du nouveau Solon. Enfin ils renouvelèrent de telle sorte la république que l'on eût dit qu'ils l'avoient mise dans une fournaise, et l'en avoient retirée tout autre qu'elle n'étoit auparavant. Or, notre don Quichotte parla si pertinemment en toutes les matières auxquelles on toucha que les deux examinateurs ne firent point de doute de croire qu'il avoit recouvré son bon sens et son parfait jugement.

Sa nièce et sa gouvernante étoient présentes à ces discours, et elles ne se lassoient point de remercier Dieu, voyant leur maître avec un si bon entendement. Cependant le curé, changeant sa résolution première, qui étoit de ne parler ni en mal ni en bien des

choses de la chevalerie, voulut faire une complète expérience et découvrir si la guérison de don Quichotte étoit fausse ou véritable. Voilà pourquoi, de sujet en sujet, il vint à raconter certaines nouvelles qui étoient venues de la cour. Entre autres choses, il dit que l'on tenoit pour certain que le Turc descendoit avec une puissante flotte, et qu'on ne connoissoit ni son dessein, ni où devoit fondre un si gros nuage ; que toute la chrétienté en étoit alarmée et possédée de la crainte que cet infidèle nous donne presque tous les ans en armant de la sorte ; le curé disoit encore que Sa Majesté Catholique avoit fait armer les côtes de Naples et de la Sicile, et l'île de Malte.

« Sa Majesté, repartit don Quichotte, a fait ce qu'un prudent guerrier doit faire en pourvoyant de bonne heure à ses États, pour que l'ennemi ne le prenne pas au dépourvu. Toutefois, si l'on vouloit suivre mon conseil, on useroit d'un moyen et d'une précaution à laquelle Sa Majesté est à cette heure bien loin de penser. » À peine le curé ouït ces paroles qu'il dit entre ses dents : « Dieu te veuille assister, pauvre don Quichotte, car il me semble que tu descends du haut sommet de ta folie au profond abîme de ta simplicité. » Mais le barbier, qui avoit eu déjà une pensée pareille à celle du curé, demanda à don Quichotte quels étoient la précaution et l'avis dont il venoit de parler, que peut-être cet avertissement étoit tel qu'on le pourroit mettre sur la liste de tant d'avis impertinens que l'on donne ordinairement aux princes. « Monsieur le gratteur, répliqua don Quichotte, mon avis n'est point impertinent, mais au contraire fort pertinent. — Je ne le dis pas pour cela, dit le barbier, mais parce que l'expérience nous apprend que tous ou la plus grande partie des avis que l'on donne à Sa Majesté sont ou impossibles ou impertinens, ou bien au dommage du roi et du royaume. — Le mien, répondit

don Quichotte, n'est ni impossible ni impertinent, mais le plus facile, le plus juste, le plus propre et le plus court qui puisse venir à la pensée de tous ceux qui se mêlent de donner des avis. — Vous tardez bien à nous l'apprendre, Seigneur don Quichotte, dit le curé. — Je ne voudrois pas, répondit don Quichotte, le dire maintenant, et qu'au partir de là il fût demain au matin rapporté aux oreilles de messieurs du conseil, et qu'un autre eût le remercîment et la récompense de mon travail. — Quant à moi, dit le barbier, je vous donne ma parole devant Dieu et devant les hommes que je ne dirai jamais ni à Roi, ni à Roch, ni à homme mortel, ce que vous daignerez nous en apprendre, serment que j'ai appris dans la romance du Curé, lequel, en sa préface, avertit le roi du larron qui lui avoit dérobé les cent pistoles, et sa mule qui alloit si bien l'amble. — Je suis ignorant des histoires, dit don Quichotte ; néanmoins je sais que ce serment est bon, puisque je n'ignore pas que monsieur le barbier est fort homme de bien. — Quand cela ne seroit pas, dit le curé, je le fais bon et j'en réponds pour lui, et promets qu'en ce sujet il ne parlera non plus qu'un muet, à peine d'en payer les épices. — Et qui sera caution pour votre Seigneurie ? dit don Quichotte. — Ma profession, répondit le curé, qui est d'être secret.

— Corps d'un tel, dit alors don Quichotte, il ne faudroit sinon que Sa Majesté fît proclamer à son de trompe que tous les chevaliers errans qui recherchent les aventures en Espagne se rendissent à sa cour à un jour assigné. Et, quand il n'y en viendroit qu'une demi-douzaine, tel d'entre eux pourroit s'y trouver, qui à lui seul seroit capable de ruiner et détruire toute la puissance du Turc. Je vous prie, un peu de patience, et entendez mes raisons. Est-ce par aventure une chose nouvelle qu'un seul chevalier errant ait mis en déroute une armée de deux cent mille hommes,

comme si tous ensemble n'avoient qu'un gosier ou n'étoient faits que de pâte d'amandes. Mais dites-moi, de grâce, combien d'histoires sont pleines de semblables merveilles ! Si aujourd'hui, à la male heure pour moi, car je ne veux point dire pour autre, vivoit le fameux don Bélianis, ou quelque autre de la race infinie d'Amadis de Gaule, si quelqu'un d'eux vivoit et qu'il attaquât le Turc, je vous laisse à penser qui en gagneroit la victoire. Toutefois, Dieu regardera en pitié son pauvre peuple, et suscitera quelqu'un, sinon aussi vaillant que les anciens chevaliers errans, au moins qui les égalera en courage ; et Dieu m'entend bien, et je ne dis rien de plus. — Puissé-je mourir, dit alors la nièce, si mon oncle ne désire être encore chevalier errant ! » Lors don Quichotte fit cette réponse : « J'ai à mourir chevalier errant, et que le Turc descende ou monte quand il voudra, et avec telle puissance qu'il pourra, je vous dis encore un coup que Dieu m'entend bien. — Je supplie votre Seigneurie, dit alors le barbier, qu'elle me donne permission de lui faire en peu de mots un conte d'une chose arrivée à Séville. Ce conte venant ici comme si on l'avoit jeté au moule, cela me donne l'envie de vous le dire. » Don Quichotte lui en donna la permission, et le curé et les autres assistans y prêtèrent attention, et le barbier commença en cette manière :

« Il y avoit, dit-il, dans l'hôpital des fous de Séville, un homme que ses parens avoient enfermé en ce lieu parce qu'il avoit perdu l'entendement. Il avoit pris ses degrés à Osuna ; mais, quand il eût été gradué de Salamanque, il n'eût pas laissé d'être toujours fou, suivant l'opinion de plusieurs. Ce gradué, au bout de quelques années qu'il fut demeuré enfermé en ce lieu, se fit accroire qu'il étoit sage et de jugement rassis. Dans cette imagination, il écrivit à son archevêque, le suppliant instamment et avec

de belles et bonnes raisons que par son commandement on eût à le tirer de cette misère où il vivoit, puisque par la miséricorde de Dieu il avoit recouvré son jugement perdu ; que néanmoins ses parens, pour jouir de son bien, le détenoient en ce lieu, et vouloient, en dépit de la vérité, qu'il fût fou jusqu'à la mort. L'archevêque, persuadé par plusieurs lettres que ce licencié lui écrivit, et qui, en effet, étoient assez bien disposées et pleines de jugement, commanda à l'un de ses aumôniers qu'il s'informât du recteur de cet hôpital si ce que ce docteur lui écrivoit étoit véritable ; qu'il parlât aussi avec ce fou, et, s'il trouvoit qu'il eût son jugement rassis, qu'il le retirât de ce lieu et le mît en liberté. L'aumônier le fit, et le recteur lui apprit que cet homme étoit encore fou : car, bien qu'il parlât quelquefois comme une personne douée de grand entendement, néanmoins il tomboit enfin en de si grandes folies qu'elles égaloient en nombre et en grandeur ses premiers traits de sagesse, comme on en pourroit faire l'expérience en lui parlant. L'aumônier, pour en faire l'épreuve, se fit amener le fou, et lui parla une heure et plus. Durant tout ce temps-là, cet homme ne proféra jamais parole mal à propos ni extravagante ; au contraire, il discouroit si discrètement que l'aumônier fut forcé de croire que le fou étoit de bon sens. Et, entre autres choses, le fou lui dit que le recteur lui en vouloit et le desservoit pour ne point perdre les cadeaux que ses parens lui faisoient afin qu'il dît qu'il étoit encore fou ayant quelquefois des intervalles de lucidité. Il remontroit aussi à cet aumônier que le plus grand ennemi qu'il eût en sa disgrâce étoit le grand bien qui lui appartenoit, puisque, pour en avoir la jouissance, ses ennemis usoient de fraude et doutoient de la grâce que Notre-Seigneur lui avoit faite en le ramenant de l'état de bête à celui d'homme. Enfin il parla si bien qu'il inspira des soupçons sur le recteur, fit passer pour convoi-

teux et sans âme ses parens, et lui pour si sage que l'aumônier résolut de l'emmener avec lui et de le présenter à l'archevêque, afin qu'il touchât du doigt la vérité de cette affaire. Plein de cette confiance, le bon chapelain dit au recteur qu'il fît donner à ce licencié les habits qu'il portoit lorsqu'il entra en ce lieu. Le recteur lui répondit qu'il regardât bien à ce qu'il faisoit, parce que, sans aucun doute, ce docteur étoit encore fou. Toutes ces préventions et ces avertissemens du recteur ne purent empêcher que l'aumônier n'ôtât de ce lieu le malade. Le recteur obéit donc au commandement, lorsqu'il eut vu ce que l'archevêque en avoit ordonné. On rendit au docteur ses accoutremens, qui étoient tout neufs et bienséans. Et, quand il se vit ainsi accoutré en homme sage et dépouillé de son uniforme de fou, il supplia monsieur l'aumônier que par charité il lui permît d'aller prendre congé des autres fous ses compagnons. Le chapelain lui dit qu'il le vouloit accompagner et voir les insensés qu'il y avoit en cet hôpital. Ils montèrent donc en effet, et avec eux quelques personnes qui se trouvèrent présentes. Le licencié, étant parvenu à une cage où étoit détenu un fou furieux, bien qu'il eût alors quelque répit en sa folie, lui dit : « Frère, regarde si tu veux me commander quelque chose, car je m'en vais chez moi. Dieu, par sa bonté et sa miséricorde infinies, sans que je le méritasse, m'a redonné mon jugement. Je suis maintenant guéri de ma folie, car il n'y a rien qui soit impossible au pouvoir de Dieu. Mets ton espérance et ta confiance en lui, et assure-toi que, puisqu'il m'a fait retourner en mon premier état, il te redonnera aussi le tien, si tu te confies en lui. J'aurai soin de t'envoyer certaines choses bonnes et délicieuses à manger, et mange-les sans aucun scrupule : car je t'apprends, comme celui qui en peut parler par expérience, que toutes nos folies procèdent de ce que nous avons l'estomac vide et le cerveau rempli d'air.

Bon courage, bon courage, parce que la défaillance aux infortunes diminue la santé et amène la mort. »

Un autre fou qui étoit en une autre geôle, vis-à-vis de celle du furieux, écoutoit tous ces discours du licencié, et lors, se levant de dessus une vieille natte où il étoit couché et tout nu, demanda à voix haute qui étoit celui qui s'en alloit ainsi après avoir recouvré son bon sens. « Frère, répondit le licencié, c'est moi qui m'en vais, puisque je n'ai besoin de demeurer davantage en ce lieu, ce dont je rends grâces infinies au Ciel, qui m'a fait une si grande faveur. — Regardez bien à ce que vous dites, Licencié, répliqua le fou, et que le diable ne vous trompe point. Arrêtez-vous et demeurez tout doucement en votre demeure, et vous éviterez le retour. — Je sais, répliqua le licencié, que je me porte bien, et je n'aurai pas besoin de revenir faire désormais des stations. — Vous, en votre bon sens ? dit le fou ; vous le verrez tout présentement, allez, et Dieu vous conduise. Toutefois je fais vœu à Jupiter, dont je représente en terre la majesté, que je dévorerai Séville pour le péché qu'elle commet en vous tirant de cet hôpital et vous tenant au nombre des sages. J'exercerai un tel châtiment sur elle qu'on s'en ressouviendra par tous les siècles des siècles. Amen. Ne sais-tu pas, petit avorton de licencié, que j'ai le pouvoir de le faire, puisque, comme je dis, je suis Jupiter Tonnant qui tiens en mes mains le foudre brûlant, dont je peux et ai accoutumé de menacer et détruire le monde ? Néanmoins je veux châtier ce peuple ignorant avec une seule chose. C'est que je ne ferai nullement pleuvoir sur lui ni en tout son terroir l'espace de trois ans entiers, qui se doivent compter depuis le jour et le moment où cette menace aura été proférée. Toi libre, toi sain, toi sage, et moi fou, malade et attaché ! Je pense aussi peu à pleuvoir qu'à m'aller pendre. » Tous les assistans écoutoient attentivement le discours

de cet insensé, lorsque notre licencié, se retournant vers le chapelain et lui saisissant les mains, lui dit : « Monsieur t'aumônier, ne soyez pas en peine, ne vous arrêtez pas aux paroles que ce fou a proférées : car, s'il est Jupiter et qu'il ne veuille point pleuvoir, moi, qui suis Neptune, le père et le dieu des eaux, je ferai pleuvoir toutes les fois que je voudrai et qu'il sera nécessaire. » Là-dessus, l'aumônier fit cette réponse : « Mais cependant, Seigneur Neptune, il n'est pas bon de fâcher le seigneur Jupiter. Demeurez donc dans votre logis. Un autre jour nous reviendrons ici pour vous avec plus de commodité et de loisir. » Le recteur de l'hôpital et les assistans se mirent à rire, et de cette risée l'aumônier devint à demi courroucé. On dépouilla le licencié, il demeura dans l'hôpital, et j'ai achevé mon conte. — Monsieur le barbier, dit alors don Quichotte, c'est donc là le conte que, pour venir ici à propos, comme s'il avoit été jeté au moule, vous ne pouviez vous empêcher de nous faire ? Monsieur l'écorcheur, bien aveuglé est celui qui ne voit point à travers le tamis. Mais est-il bien possible que vous ne sachiez pas que les comparaisons qui se font d'entendement à entendement, de valeur à valeur, de beauté à beauté et de race à race, sont toujours odieuses et mal reçues ? Moi, Monsieur le barbier, je ne suis point Neptune le dieu des eaux, et je ne désire point que l'on me tienne pour un homme sage, puisque je ne le suis pas. Je m'efforce seulement d'apprendre au monde l'erreur où il est de ne renouveler pas le bienheureux temps où l'on voyoit courir la campagne à l'ordre de la chevalerie errante ; toutefois, la perversité de notre siècle ne mérite pas la jouissance d'un si grand bien duquel jouissoient les siècles où les chevaliers errans entreprenoient et portoient sur leurs épaules la défense des royaumes, la protection des dames, le secours des orphelins et des pupilles, le châtiment des superbes et la récompense des

humbles. La plupart des chevaliers de notre temps mènent ordinairement plus de bruit avec le damas, le drap d'or et autres riches toiles dont ils se parent qu'avec la cotte de mailles dont ils s'arment. Il n'y a plus maintenant de chevalier qui dorme en pleine campagne, à la rigueur du ciel, armé de toutes armes depuis les pieds jusqu'à la tête. Il n'y en a pas un pareillement qui aujourd'hui, sans tirer le pied de l'étrier, appuyé sur sa lance, tâche seulement de couper la tête au sommeil, ainsi que faisoient les chevaliers errans. Il n'y a nul qui, maintenant, sortant d'un bois, passe par une montagne, et puis marche sur une déserte et stérile plage de la mer, le plus souvent agitée de tempêtes et d'orages, et qui, trouvant en cette plage un petit bateau sur le bord, sans voile, sans rame, sans mâts et sans cordages, s'élance néanmoins dedans d'un courage sans peur, se livrant aux impitoyables vagues de la mer profonde, qui tantôt l'élèvent jusqu'au ciel, tantôt le descendent en l'abîme, cependant que lui, surmontant d'un cœur invincible la tempête, quand elle est le plus grande, se trouve à plus de trois mille lieues d'où il s'étoit embarqué ; et, sautant en une terre éloignée et inconnue, il lui arrive des choses dignes d'être écrites, non pas sur parchemin, mais en bronze. Mais maintenant la paresse triomphe de la diligence, l'oisiveté du travail, le vice de la vertu, l'arrogance de la valeur, et la théorie de la pratique des armes, qui ne vivoient et ne reluisoient qu'au siècle doré, en celui des chevaliers errans. Mais dites-moi, je vous prie, trouveriez-vous un chevalier plus honnête et plus vaillant que le fameux Amadis de Gaule ? Y a-t-il quelqu'un plus sage et plus discret que Palmerin d'Angleterre ? Qui fut plus gentil et plus traitable que Tiran le Blanc ? qui fut plus galant que Lisvart de Grèce ? qui reçoit de plus grands coups et qui baille de plus grandes balafres que don Belianis ? Vit-on homme plus cou-

rageux que Périon de Gaule ? Qui s'exposa à plus de périls que Félix Mars d'Hyrcanie ? Trouva-t-on quelqu'un de plus sincère qu'Esplandian ? Qui fut plus hasardeux que don Cirongile de Thrace ? qui plus brave que Rodomont ? qui plus prudent que le roi Sobrin ? qui plus hardi que Renaud ? qui plus invincible que Roland ? qui plus gaillard et plus courtois que Roger, dont descendent aujourd'hui les ducs de Ferrare, selon que Turpin nous l'apprend en sa Cosmographie. Tous ces chevaliers et plusieurs autres que je pourrois ici mettre en avant, Seigneur curé, furent chevaliers errans, la lumière et la gloire de la chevalerie. Tels ou pareils je voudrois que fussent ceux de mon choix, et, s'il en étoit ainsi, Sa Majesté se trouveroit bien servie, elle épargneroit de grandes dépenses, et le Turc s'en arracheroit la barbe ; et avec tout cela je me veux tenir chez moi, puisque le chapelain ne m'en fait point sortir, et si Jupiter, comme dit le barbier, ne fait point pleuvoir, ce sera moi qui le ferai quand il me plaira. Je tiens ce langage afin que le seigneur du bassin sache que j'entends bien ce qu'il veut dire. — En vérité, Seigneur don Quichotte, dit alors le barbier, je n'en ai pas voulu tant dire, et Dieu me soit en aide comme mon intention étoit bonne, et que vous ne vous en devez point fâcher. — Si je m'en puis ressentir ou non, répondit don Quichotte, il n'y a que moi qui le sache. » Lors le curé, oyant ce discours, proféra encore lui-même ces paroles : « Encore, dit-il, que je n'aie presque dit mot jusqu'ici, je ne désire pas pourtant demeurer avec un scrupule qui me ronge et qui me mine la conscience, et ce scrupule procède de ce que le seigneur don Quichotte vient de dire. — Monsieur le curé, répliqua don Quichotte, vous avez permission en de plus grandes choses : c'est pourquoi vous pouvez exposer votre scrupule, puisqu'il n'y a pas de plaisir à vivre en scrupule de conscience. — Puisque c'est avec votre bon

plaisir, repartit le curé, je dis que je ne me puis nullement persuader que tout ce bataillon de chevaliers errans que vous avez ici rapportés aient été une troupe d'hommes, vrais hommes, et personnes composées de chair et d'os, et vivant dans le monde. Je m'imagine plutôt que tout cela n'est que fiction, que fable et que mensonge. Ce sont songes que nous content des hommes éveillés, ou pour mieux dire à moitié endormis. — Ceci est une autre erreur, répondit don Quichotte, où sont tombés plusieurs qui ne croient point qu'au monde il y ait eu de tels chevaliers. Et cependant j'ai tâché plusieurs fois de faire voir à plusieurs personnes, et en diverses occasions, cette erreur presque générale. Quelquefois je n'ai rien gagné, et d'autres fois cela m'a réussi selon mon intention : car je la portois sur les épaules de la vérité. Et cette vérité est si certaine que je puis dire que de mes propres yeux j'ai vu Amadis de Gaule. C'étoit un homme de fort belle taille, blanc de visage, qui avoit la moustache bien relevée et fort belle à voir, encore qu'elle fût noire. Sa mine faisoit paroître qu'elle ressentoit sa douceur et sa gravité. Il disoit en peu de mots ce qu'il vouloit dire, et étoit lent à se mettre en colère, et prompt à s'apaiser. Or, de la sorte que j'ai représenté Amadis, je pourrois, à mon opinion, peindre et représenter tout autant de chevaliers errans qui, dans les histoires, vont par le monde ; car, par la vive appréhension que j'en ai faite en ma cervelle, selon que leurs histoires les dépeignent, et par les hauts faits d'armes qu'ils ont accomplis, et l'humeur dont ils étoient composés, l'on peut, par bonne philosophie, juger des traits de leurs visages, de leur couleur et de leur stature. — Mon bon seigneur don Quichotte, dit alors le barbier, de quelle grandeur vous semble-t-il que devoit être le géant Morgant ? — Pour les géans, reprit don Quichotte, les opinions en sont diverses : car d'aucuns croient

qu'il y en a eu au monde, et d'autres ne le croient pas ; néanmoins la sainte Écriture, qui ne peut manquer d'un seul atome en la vérité, nous apprend qu'il y a eu des géans. Elle nous raconte l'histoire de ce grand Philistin Goliath, et nous dit qu'il avoit sept coudées et demie de haut, et c'est là une grandeur démesurée. De même, en l'île de Sicile, on a trouvé des ossemens et des épaules si grandes que cette grandeur nous témoigne que ceux qui autrefois les possédoient étoient des géans et grands autant que de hautes tours ; et la géométrie met cette vérité hors de doute ; malgré tout cela, je ne vous saurois dire bien assurément quelle étoit la taille de Morgant, encore que je m'imagine qu'il n'étoit guère grand. Or mon opinion est fondée sur ce que je trouve en l'histoire, où il est parlé particulièrement de ses hauts faits, que bien souvent il couchoit sous le toit d'une maison ; et, puisqu'il trouvoit des maisons capables de le contenir, c'est chose claire que sa grandeur n'étoit pas démesurée. — Il est vrai, dit alors le curé, lequel, prenant plaisir d'ouïr de si grandes extravagances, lui demanda quelle opinion il avoit du visage de Renaud de Montauban et de celui de Roland, ensemble des douze autres pairs de France, puisque tous avoient été chevaliers errans. — Pour Renaud, repartit don Quichotte, j'ose dire qu'il avoit la face large, de couleur vermeille, les yeux à fleur de tête et mouvans. Au reste, il étoit pointilleux et extrêmement cholérique, ami des larrons et des gens débauchés. Quant à Roland, ou Rotoland, ou Orland, puisque les histoires lui donnent tous ces noms, il me semble et je peux affirmer qu'il étoit de moyenne taille, large d'épaules et un peu voûté. Sa face étoit brune et très barbue ; il avoit le corps velu, le regard furieux et menaçant. Il parloit fort peu, et néanmoins il étoit fort courtois et bien élevé. — Si Roland, répliqua le curé, ne fut point autrement gentilhomme que votre Grâce ne l'a

dit, je ne m'étonne pas que M Angélique la belle l'ait dédaigné et quitté pour la galanterie, l'entrain et la bonne mine que devoit avoir ce petit mignon de Maure, à qui la barbe ne faisoit que poindre, et à qui elle s'abandonna : aussi fit-elle fort sagement quand elle aima mieux la délicatesse de Médor que l'âpreté de Roland. — Cette Angélique, Seigneur curé, dit don Quichotte, fut une dame débauchée, une coureuse et quelque peu une fantasque, et elle remplit le monde tout autant de ses impertinences que du bruit de sa beauté. Elle méprisa mille princes, mille vaillans et prudens guerriers, et puis se contenta d'un petit page imberbe, lequel ne possédoit rien au monde, et ne se pouvoit attribuer autre renom que celui de reconnoissant, que lui valut l'amitié qu'il portoit à son ami Dardinel. Aussi le grand chantre de sa beauté, le fameux Arioste, pour n'oser, ou plutôt pour ne vouloir chanter ce qui arriva à cette dame Angélique, après qu'elle se fut si indignement abandonnée, et sans doute la fin de ses dernières aventures ne fut guère honnête, la laissa sans parler plus d'elle, ainsi que ces vers le témoignent :

Quelque autre chantera d'une plus douce lyre
Qu'elle se fit donner le sceptre de l'empire.

Et sans doute ce fut une espèce de divination, parce que les poètes portent pareillement le nom de vaticinateurs ou devins. Or, cette vérité paroît clairement, puisque, après le trépas de l'Arioste, un fameux poète d'Andalousie a chanté les plaintes et les larmes d'Angélique, et qu'un autre fameux et unique poète castillan a publié sa beauté par ses vers. — Seigneur don Quichotte, dit alors le barbier, dites-nous un peu, je vous prie, si, parmi tant de poètes qui ont loué cette dame Angélique, il n'y en a pas eu quelqu'un qui ait composé des vers satiriques contre

elle ? — Je pense bien, repartit don Quichotte, que, si Roland ou Sacripant eussent été poètes, ils n'auroient pas manqué de bien savonner la damoiselle : car les poètes qui sont dédaignés et rigoureusement traités de leurs maîtresses, dissimulées ou non, et qu'ils ont choisies pour dames de leurs pensées, ont accoutumé de se venger par des satires et des libelles diffamatoires. Vengeance, à coup sûr, indigne de cœurs généreux. Toutefois je ne sache pas qu'aucun vers diffamatoire composé contre Angélique la belle ait encore vu la lumière du jour. — Miracle ! » dit le curé ; et sur cela ils ouïrent que la gouvernante et la nièce, qui avoient quitté la compagnie, faisoient là-bas, dans la cour du logis, un fort grand bruit. Ils y coururent.

1. Nous donnons ci-après une dédicace et un prologue que notre traducteur avait laissés de côté, et qu'il nous a paru intéressant de reproduire :

DÉDICACE AU COMTE DE LEMOS.

« En envoyant à V. E., ces jours passés, mes comédies imprimées avant d'être jouées, je lui dis, s'il m'en souvient bien, que don Quichotte s'étoit déjà garni les épaules pour aller baiser les mains à V. E. ; et maintenant j'ajoute qu'il se les est garnies et s'est mis en chemin, et s'il arrive, il me semble que j'aurai été de quelque utilité à V. E., parce qu'on me presse de tous côtés de l'envoyer pour arrêter le dégoût et les nausées qu'a causés l'autre don Quichotte qui s'est déguisé sous le nom de seconde partie pour courir le monde. Celui qui a montré le plus vif désir de l'avoir a été le grand empereur de la Chine, puisqu'il y aura bientôt un mois qu'il m'a envoyé, par un courrier exprès, une lettre en chinois où il me demandoit, ou, pour mieux dire, me supplioit de le lui expédier, parce qu'il vouloit fonder un collège où on liroit la

langue espagnole, et avoit résolu que le livre d'étude ce seroit celui de l'histoire de don Quichotte, ajoutant qu'il désiroit que je fusse le recteur de ce collège. Je demandai au porteur si Sa Majesté lui avoit donné pour moi de quoi faire le voyage. Il me répondit qu'il n'y avoit même point pensé. « Eh bien, frère, lui répondis-je, vous pouvez vous en retourner dans votre Chine sous dix ou vingt jours, ou dans le délai qu'on a fixé à votre mission, parce que ma santé ne me permet pas d'entreprendre une si longue route. Outre ce motif de santé, je n'ai pas assez d'argent, et, empereur pour empereur, monarque pour monarque, j'ai à Naples le grand comte de Lémos qui, sans tant de titrailles de collèges et de rectorats, me soutient, me protège et me fait plus de grâces que je ne songe à en désirer. » C'est avec cela que je l'expédiai et que je m'expédie moi-même en offrant à Votre Excellence les travaux de Persilès et de Sigismonde, livre que je finirai d'ici quatre mois avec la grâce de Dieu, et qui doit être ou le pire ou le meilleur qui se soit fait en notre langue, parmi les livres d'agrément, veux-je dire. J'ajoute que je me repens d'avoir dit le pire, parce que, suivant l'opinion de mes amis, il atteindra toute la perfection possible. Vienne Votre Excellence avec la santé qu'on lui désire, voici Persilès prêt à lui baiser les mains et moi les pieds. Madrid, le dernier d'octobre de l'an mil six cent quinze.

« Miguel de Cervantes Saavedra. »

« Dieu me soit en aide ! avec quelle vivacité tu dois maintenant, Lecteur illustre ou plébéien, attendre ce prologue, dans la conviction d'y trouver des représailles, des querelles et des reproches contre l'auteur du second Don Quichotte, j'entends de celui qui s'est, dit-on, engendré à Tordésillas et est né à Tarragone. Mais, en vérité, je ne te saurois donner cette satisfaction ;

car si les injures éveillent la colère aux cœurs les plus humbles, le mien fait exception à cette règle. Tu voudrois peut-être que je lui donnasse de l'âne, du sot, de l'insensé ; mais cela ne me passe point par le cerveau : que son péché soit son châtiment, qu'il ronge sa croûte, et n'en demande pas plus. Mais ce que je n'ai pu laisser que de sentir, c'est qu'il me traite de vieux et de manchot, comme si j'étois le maître d'arrêter le temps, de faire qu'il ne passât point pour moi, comme si mon infirmité eût pris naissance en quelque taverne, et non dans l'affaire la plus glorieuse que virent les siècles passés, le siècle présent, et que verront les siècles à venir.

« Si mes blessures ne brillent pas aux yeux de qui les considère, au moins sont-elles estimées dans la conscience de ceux qui savent où on les a gagnées ; que le soldat a meilleur air mort au combat que libre par la fuite ; et j'en suis si convaincu que, si l'on me proposoit et l'on m'assuroit une chose impossible, je préférerois de beaucoup m'être trouvé à cette action prodigieuse qu'exempt de mes blessures et n'y avoir pas été. Celles que le soldat montre sur son visage et sur sa poitrine sont des étoiles qui guident les autres au ciel de l'honneur et au désir d'une juste louange ; et l'on doit savoir que ce n'est point avec les cheveux blancs qu'on écrit, mais avec l'intelligence qui d'ordinaire se perfectionne par les années.

« Ce qui m'a fâché aussi, c'est de m'entendre traiter d'envieux, et qu'on me peigne, comme à qui l'ignoreroit, ce que c'est que l'envie, car, en réalité et en vérité, de deux qu'il y a, je ne connais que celle qui est noble, sainte et pleine de bonne volonté, et, puisqu'il en est ainsi, ce qui est, je n'ai point de prêtre à poursuivre, et bien plus si l'on ajoute que c'est un familier du Saint-Office ; et

s'il l'a dit pour celui auquel il paraît faire allusion, il s'est trompé du tout au tout, car celui-là, j'adore son génie, j'admire ses ouvrages et son étude vertueuse et continue. Mais je remercie en réalité monsieur cet auteur de dire que mes Nouvelles sont plutôt satiriques que morales, mais qu'elles sont bonnes et ne sauroient l'être si elles ne contenoient de tout.

« Il me semble que tu me reproches de trop me restreindre et que je me renferme trop dans les limites de la modestie, parce que je sais qu'il ne faut point ajouter l'affliction à l'affliction, et que celle que doit avoir ce seigneur est fort grande, puisqu'il n'ose se montrer à découvert, cachant son nom, déguisant sa patrie, comme s'il avoit commis quelque crime de lèse-majesté. Si par hasard vous venez à le connoître, dites-lui de ma part que je ne me tiens pas pour offensé, que je sais bien qu'il y a des tentations du démon, et que l'une des plus grandes est de mettre dans la tête d'un homme qu'il peut composer et imprimer un livre qui lui vaudra autant de réputation que d'argent et autant d'argent que de réputation, et pour le prouver je veux qu'avec ton esprit et ta grâce tu lui fasses ce conte.

« Il y avoit à Séville un fou qui se laissa aller à la plus étrange extravagance dont fou du monde fut atteint. Et ce fut de faire un tube de jonc aigu par un bout, et, lorsqu'il attrapoit un chien dans la rue ou quelque autre part, il lui prenoit une patte sous son pied, et lui levoit l'autre avec la main, et du mieux qu'il pouvoit, il lui ajustoit le roseau où, en soufflant, il l'arrondissoit comme une boule, et, une fois arrangé ainsi, il lui donnoit deux coups de la paume de la main sur l'abdomen et le lâchoit en disant aux spectateurs toujours fort nombreux : « Vos Grâces pensent-elles maintenant que ce soit si peu que d'enfler un chien ? » Votre

Grâce pense-t-elle aujourd'hui que ce soit si peu que de faire un livre ? Et si ce conte ne lui convenoit pas, tu lui diras, Ami lecteur, celui-ci, qui est aussi d'un fou et d'un chien.

« Il y avoit à Cordoue un autre fou qui avoit l'habitude de porter sur la tête un morceau de marbre poli ou une pierre d'un poids raisonnable, et s'il rencontroit quelque chien qui ne s'y attendît pas, il se mettoit auprès de lui, et lui laissoit tomber le poids dessus à plomb. Le chien s'emportoit, et, poussant des cris et des hurlements, couroit plus de trois rues sans s'arrêter. Il arriva que parmi les chiens sur lesquels il laissa tomber sa charge fut celui d'un bonnetier, et son maître l'aimoit beaucoup. Il lui laissa tomber sa pierre sur la tête ; le chien à moitié écrasé poussa des cris ; son maître le vit et en garda du ressentiment ; il empoigna une aune à mesurer, s'élança sur le fou et ne lui laissa pas un os de sain, et, à chaque coup qu'il lui donnoit, il disoit : « Chien de voleur, et mon lévrier ? N'as-tu pas vu, cruel, que mon chien étoit un lévrier ? » Et, lui répétant cent fois le mot de lévrier, il renvoya le fou battu comme plâtre. Le fou profita de la leçon, il se retira et fut plus d'un mois sans reprendre sa place ; au bout de ce temps il revint à son invention avec une plus forte charge. Il revenoit à l'endroit où étoit le chien, et, le regardant sans en détacher les yeux ni oser décharger sa pierre, il disoit : « C'est un lévrier, gare ! » En effet, tous les chiens qu'il rencontroit, que ce fussent des roquets ou des dogues, il disoit que c'étoient des lévriers, et par suite ne lâchoit pas davantage la pierre.

« Peut-être en arrivera-t-il autant à cet historien qui ne se risquera plus à permettre à son esprit de s'en prendre à des livres qui, tout mauvais qu'ils sont, ont plus de dureté que la pierre.

Dis-lui aussi que la menace qu'il me fait de me couper les vivres avec son livre, je ne m'en soucie pas pour un liard, parce qu'en me conformant au fameux intermède de la Pérendenga, je lui réponds : Vivent les vingt-quatre, et le Christ pour tous ! vive le grand comte de Lémos, dont la charité et la libéralité bien connues me garantiront de tous les coups de ma mauvaise fortune, et vive l'extrême charité de l'illustrissime archevêque de Tolède, don Bernard de Sandoval y Rojas, quand il n'y auroit pas d'imprimeries au monde, ou qu'on imprimeroit contre moi plus de livres que n'ont de lettres les chansons de Mingo Révulgo. Ces deux princes, sans en être sollicités par aucune flatterie, ni par aucun genre d'éloge venant de moi, de leur seule bonté se sont chargés de me protéger et de me pousser, ce qui me rend plus heureux et plus riche que si la fortune m'eût placé au faîte par sa route ordinaire. Le pauvre peut avoir de l'honneur, mais non le pervers ; la pauvreté peut couvrir d'un nuage la noblesse, mais non l'obscurcir tout à fait, et comme la vertu est lumineuse de soi, bien qu'à travers les inconvénients et les fautes de la détresse, elle finit par être estimée, et par conséquent favorisée des grands et nobles esprits.

« Ne lui en dis pas davantage, et je ne t'en veux pas dire davantage non plus, mais t'avertir de considérer que cette seconde partie de Don Quichotte, que je t'offre, est coupée à la même étoffe que la première, que je t'y donne un don Quichotte développé, et enfin mort et enterré, afin que personne n'ose élever contre lui de nouveaux témoignages, puisque ceux du passé suffisent, et il suffit aussi qu'un homme d'honneur ait donné connoissance de ces aimables folies, sans y vouloir entrer de nouveau. L'abondance des choses, si bonnes qu'elles soient, empêche qu'on ne les estime, et leur rareté, fussent-elles mauvaises, leur

vaut quelque estime. J'oubliois de te dire que tu peux attendre Persilès, que je suis en train d'achever, et la seconde partie de Galathée. »

2. Le poète andalous est Louis Barahona, et le poète castillan Lope de Vega.

Seconde partie · II

otre histoire nous apprend que le bruit qu'ouïrent don Quichotte, le curé et le barbier procédoit de la nièce et de la gouvernante : car Sancho Pança, qui frappoit rudement à la porte, vouloit entrer, et elles ne lui vouloient pas ouvrir. « Qu'a-t-il affaire, disoient-elles, ce vagabond, dans cette maison ? Retournez, frère, à la vôtre. N'êtes-vous pas celui-là qui débauche et qui fait courir notre maître par ces champs et par tous ces grands chemins ? — Gouvernante du diable, répondoit Sancho, le séduit et le débauché, celui que l'on mène par les déserts, c'est moi, et non pas ton maître. C'est lui qui me fait courir par ces mondes, et vous vous trompez de la moitié du juste prix de vous imaginer que ce soit moi. C'est lui qui m'a tiré, avec de belles et abusives paroles, de ma maison, en me promettant une île, que j'attends, et qui n'est pas encore venue. — Que ces méchantes îles, répliqua la nièce, te puissent étouffer, maudit Sancho ! Et quelles choses sont-ce, ces îles ? Est-ce quelque chose à manger, grand goulu et grand vorace que tu es ? — Elles ne sont point, dit-il, à manger, mais plutôt à gouverner mieux que quatre villes ou que quatre prévôtés de cour. — Avec tout cela, disoit la gouvernante, tu n'entreras point céans, sac de méchancetés et bissac de malices. Allez

gouverner votre maison, allez labourer votre brin de terre, et quittez toute cette prétention d'îles et d'insulaires. »

Oh ! le grand plaisir que recevoient alors le curé et le barbier d'ouïr le devis de ces trois personnes ! Néanmoins don Quichotte, craignant que Sancho ne se décousît la langue, et qu'en crayonnant quelque monceau de malicieuses simplesses il ne touchât quelque point qui ne lui fût guère honorable, l'appela, et, ayant imposé silence à sa nièce et à sa gouvernante, fit qu'elles le laissèrent entrer. Sitôt que Sancho fut dedans, le curé et le barbier prirent congé de don Quichotte, dont ils tinrent la maladie pour incurable, voyant combien ses pensées extravagantes l'emportoient, et combien il étoit pénétré de la folie de ses mal errantes chevaleries. C'est pourquoi le curé dit au barbier : « Compère, vous verrez que, lorsque moins nous y penserons, notre gentilhomme ira encore battre la campagne. — Je n'en fais point de doute, repartit le barbier, et cependant je ne m'étonne pas autant de la folie du maître que de la simplicité de l'écuyer, qui tient ce qui regarde son île pour si assuré qu'il n'y a raison au monde capable de lui ôter de la caboche toutes ces chimères. — Dieu les guérisse, dit le curé ; néanmoins tenons l'œil dessus, et nous verrons ce que deviendra toute cette machine d'extravagances d'un tel chevalier et d'un tel écuyer. Vous diriez qu'on les a fondus dans un même moule, et que les folies du maître sans les niaiseries du valet ne vaudroient pas un liard. — Il est vrai, dit le barbier, et je serois bien aise de savoir de quoi ils peuvent parler maintenant. — Je vous assure que la nièce ou la gouvernante nous le pourront apprendre : car elles ne sont pas d'un caractère à s'interdire de les écouter. »

Cependant, don Quichotte s'étant enfermé dans sa chambre avec Sancho et étant tous deux seuls, il lui dit : « Il me fâche fort, Sancho, que tu aies dit et que tu dises que c'est moi qui t'ai fait sortir de ta cabane, puisque tu sais bien que je ne suis pas demeuré dans mon logis. Nous sortîmes de compagnie, et nous allâmes de compagnie, et nous avons voyagé de compagnie. Nous avons couru une même fortune et éprouvé un même sort. Si tu as été berné une fois, j'ai été moulu plus de cent, et en cela j'ai sur toi de l'avantage. — La raison aussi le vouloit, répliqua Sancho, puisque, comme votre Seigneurie le dit elle-même, les disgrâces sont plus attachées aux chevaliers errans qu'à leurs écuyers. — Tu te trompes, Sancho, dit don Quichotte, suivant ce proverbe : Quando caput dolet, etc. — Je n'entends point d'autre langue que la mienne, répondit Sancho. — Je te veux dire, repartit don Quichotte, que, quand la tête est malade, tous les autres membres le sont. Ainsi, étant comme je suis ton maître et seigneur, je suis ta tête, et tu es une de mes parties, étant mon serviteur. C'est pourquoi le mal qui me touche, ou me touchera, tu dois t'en ressentir, de même que moi du tien. — Cela doit être ainsi, dit Sancho. Néanmoins, quand on me bernoit comme membre, ma tête se tenoit derrière les grilles, et, sans ressentir aucune douleur, me regardoit voler par les airs ; que si les membres sont obligés de souffrir de la douleur de la tête, elle avoit pareillement à souffrir de la douleur de ses membres. — Tu voudrois dire donc maintenant, répliqua don Quichotte, que je ne sentois point de douleur quand on te bernoit ? Je te prie, ne tiens jamais ce langage, et que cela n'entre jamais en ta pensée, parce qu'alors mon esprit ressentoit plus de douleur que ton corps. Mais brisons pour cette heure ce discours, il viendra un temps où nous aurons assez de loisir pour l'examiner et le mettre à son

point. Dis-moi, Sancho, mon ami, que dit-on de ma personne en ce village, et en quelle opinion m'a le vulgaire ? Quel jugement font de moi les gentilshommes et les cavaliers ? Que dit-on de ma valeur, que dit-on de mes hauts faits d'armes, et enfin de ma courtoisie ? Quel discours tient-on de l'entreprise que j'ai faite de ressusciter et faire revenir au monde la chevalerie errante dont on avoit perdu la mémoire ? Finalement je désire, Sancho, que tu me dises franchement, à ce propos, ce qui est parvenu à tes oreilles. Et tu me dois apprendre ceci sans ajouter au bien ni ôter au mal chose aucune. Les vassaux loyaux et fidèles sont obligés de dire à leurs seigneurs la vérité en son essence, toute nue, sans que la flatterie l'accroisse ou que quelque autre vain respect la diminue ; et je veux bien que tu saches, ami Sancho, que si la vérité parvenoit toute nue aux oreilles des princes, sans les déguisemens de la flatterie, d'autres siècles s'écouleroient, et d'autres âges seroient tenus pour plus de fer que le nôtre : car l'âge où nous vivons maintenant et celui dont on use seroient l'âge d'or. Que cet avertissement te serve, Sancho, afin qu'avec non moins de discrétion que de bonne volonté tu fasses entendre à mes oreilles la vérité des choses que tu sauras sur ce que je t'ai demandé.

— Monseigneur, répliqua Sancho, je le ferai de fort bonne volonté, à la condition que vous ne vous fâcherez point de ce que je dirai, puisque vous désirez que je dise la vérité toute nue, sans la revêtir d'autres robes que de celles qui sont parvenues à ma connoissance. — Je ne m'en fâcherai nullement, répondit don Quichotte, et tu peux dire ce que tu voudras, et sans détour, mon ami Sancho. — La première chose donc, repartit Sancho, que je dirai, est que le vulgaire vous tient pour un grand fou, et dit que je ne suis pas moins insensé. Les gentilshommes disent que, ne

se contenant point dans les bornes de sa noblesse, votre Grâce s'est attribué le titre de Don, et qu'elle a osé se publier chevalier avec quatre journaux de vigne et deux arpens de terre, une cahute derrière et une autre devant. Les chevaliers disent pareillement qu'ils ne prennent pas plaisir que les petits hidalgos s'égalent à eux, et principalement ces hidalgos-écuyers qui enfument et noircissent leurs souliers et rhabillent leurs bas noirs avec de la soie verte. — Cela n'a rien à faire avec moi, dit don Quichotte, puisque je vais toujours bien vêtu sans user de ravauderie. Je pourrois bien être quelquefois déchiré, mais plus déchiré par les armes que par le temps.

— Quant à votre courtoisie, poursuit Sancho, à vos hauts faits, à vos grandes actions, il y a diverses opinions : les uns disent que vous êtes un fou, mais néanmoins un fou gracieux ; d'autres assurent que vous êtes vaillant, et toutefois malheureux ; il y en a d'autres qui vous nomment courtois, mais impertinent. Et là-dessus ils disent tant de choses qu'ils ne laissent ni à vous ni à moi un os qui soit sain. — Sancho, répliqua don Quichotte, considère qu'en quelque part que la vertu paroisse à un degré éminent, elle est toujours persécutée. Il n'y a pas un, ou presque pas un, de tous les hommes illustres du temps passé qui ait pu éviter la malice de la calomnie. Jules César, courageux, prudent et vaillant capitaine, fut taxé et tenu pour ambitieux, et on trouva à redire en la netteté de ses accoutremens et en sa manière de vivre. Alexandre, qui par ses hauts faits acquit le surnom de Grand, n'a pu pourtant s'exempter de la langue de ceux qui publient que c'étoit un ivrogne. Hercule, qui soutint et vint à bout de tant de travaux, on dit qu'il fut lascif et voluptueux. On murmure de don Galaor, frère d'Amadis de Gaule, qu'il fut extrêmement querelleur ; et de son frère, que c'étoit un pleurard. C'est pourquoi, ami

Sancho, parmi tant de calomnies sur les gens de bien, celles contre moi peuvent bien passer, pourvu qu'il n'y en ait pas plus que tu ne viens d'en dire. — C'est là le hic, corps de mon père, répliqua Sancho. — Y a-t-il quelque autre chose ? dit don Quichotte. — La queue manque encore à écorcher, repartit Sancho. Les choses que je vous ai dites jusqu'ici ne sont que gâteaux et pain bénit. Toutefois, si vous désirez savoir tout ce que l'on en publie, touchant les calomnies qu'on vous attribue, je vous amènerai ici un homme qui vous les dira toutes sans y manquer d'un sou. Hier au soir, il arriva ici le fils de Barthélemy Carrasco, qui vient d'étudier à Salamanque et qui est reçu bachelier. Comme j'allois chez lui pour lui donner la bienvenue, il m'apprit que déjà l'histoire de votre Seigneurie couroit par le monde, sous le nom de l'Ingénieux Chevalier don Quichotte de la Manche. Il me dit encore qu'on m'y avoit mis avec mon propre nom de Sancho Pança et M Dulcinée du Toboso, avec d'autres choses qui se sont passées entre nous deux seuls. J'en fis, tout étonné, mille signes de croix, ne pouvant imaginer comment a pu les savoir celui qui les a écrites.

— Je t'assure, Sancho, dit don Quichotte, que l'auteur de notre histoire doit être quelque sage enchanteur ; et à de telles gens rien n'est caché de ce qu'ils ont envie d'écrire. — Et assurément, répliqua Sancho, il étoit sage et enchanteur, puisque, selon que disoit le bachelier Samson Carrasco (ainsi se nomme celui dont je parle), l'auteur de cette histoire s'appelle Cid Hamet Berengena. — C'est un nom de Maure, dit don Quichotte. — C'est cela, repartit Sancho, j'ai souvent ouï dire que les Maures aiment les aubergines. — Tu dois, Sancho, dit don Quichotte, t'abuser sur le nom de ce Cid, qui en arabe signifie seigneur. — Cela pourroit être, répliqua Sancho ; mais, si votre Grâce veut que je le fasse venir ici,

je l'irai chercher à tire-d'aile. — Tu m'obligeras fort, ami, dit don Quichotte, puisque ce que je viens d'apprendre de toi me tient en suspens, et je ne saurois manger morceau qui me fasse plaisir jusqu'à ce que je sois informé de tout ceci. — Je m'en vais donc le chercher », répliqua Sancho. Et sur cela, quittant son maître, il alla trouver le bachelier, avec lequel il revint quelque temps après. Et ils eurent entre eux trois un très plaisant devis.

1. Sancho vient d'estropier le nom de Ben Engel en l'appelant Berengena, qui signifie aubergine.

Seconde partie · III

on Quichotte demeura extrêmement pensif en attendant le bachelier Carrasco, de qui il espéroit apprendre des nouvelles de lui-même couchées dans un livre, ainsi que le lui avoit dit Sancho. Et il ne se pouvoit persuader qu'il y eût une telle histoire, puisque sur la lame de son épée le sang des ennemis qu'il avoit mis à mort n'étoit pas encore séché, et l'on vouloit déjà imprimer ses hauts faits de chevalerie. Néanmoins il s'imagina que quelque sage, son ami ou son ennemi, par art d'enchantement les avoit fait imprimer. Que s'il l'avoit fait comme ami, c'étoit pour les grandir et les élever au-dessus des plus signalées prouesses de tous les chevaliers errans ; et si comme ennemi, pour les ravaler et les mettre au-dessous des plus viles actions qui se fussent écrites du plus chétif écuyer qui fut jamais au monde, étant reconnu, comme il disoit en lui-même, que jamais on n'écrivit les exploits d'un écuyer ; et quand il seroit véritable qu'il y eût une telle histoire, puisque c'étoit celle d'un chevalier errant, il falloit

absolument qu'elle fût pompeuse, haute, insigne, magnifique et véritable. C'est ce qui lui donna quelque consolation, quoiqu'il fût fort fâché que son auteur fût Maure, selon que le nom de Cid l'apprenoit, et il ne faut point attendre des Maures aucune vérité, parce que tous les Maures sont de grands bailleurs de billevesées, des trompeurs et des faussaires. Il craignoit que cet auteur n'eût traité ses amours avec une indécence qui tournât au mépris et au grand préjudice de l'honnêteté de sa dame Dulcinée du Toboso. Il désiroit qu'il eût déclaré la fidélité et le respect qu'il lui avoit toujours gardés, méprisant les reines, les impératrices et les damoiselles de toute qualité, tenant en bride les aiguillons de sa chair. Comme il étoit au milieu de ces pensées et de beaucoup d'autres imaginations, voici arriver Sancho et Carrasco que don Quichotte reçut fort courtoisement. Ce bachelier, quoiqu'il se nommât Samson, n'étoit pas de trop grande stature, mais un grand matois et un dessalé ; au reste il avoit un teint hâve et néanmoins un fort bon entendement. Son âge pouvoit être de quelque vingt-quatre ans. Sa face étoit ronde, son nez plat et sa bouche grande, tous signes d'un naturel malicieux et ami de cassades, ainsi qu'il le fit bien paroître quand il vit don Quichotte ; se mettant à genoux devant lui, il lui tint ce langage : « Seigneur don Quichotte de la Manche, que votre Grandeur me donne les mains : car, par l'habit de saint Pierre que je porte, et encore que je n'aie que les quatre premiers ordres, votre Seigneurie est l'un des plus fameux chevaliers errans que l'on ait jamais vus, ni que l'on verra par tout le globe de la terre. Dieu garde de mal Cid Hamet ben Engeli, qui a laissé par écrit l'histoire de vos hauts faits, et Dieu conserve pareillement le curieux qui a pris le soin de les faire traduire de l'arabe en notre castillan, pour l'entretien universel des peuples. »

Don Quichotte le fit lever et lui dit : « Il est donc véritable que l'on a composé mon histoire, et que l'auteur étoit Maure et un savant homme ? — Cela est si véritable, repartit Samson, que je tiens pour tout assuré que dès aujourd'hui même il y a plus de douze mille exemplaires imprimés de cette histoire. J'en prends à témoin le Portugal, Barcelone et Valence, où on l'a imprimée ; bien plus, le bruit court qu'on l'imprime à Anvers ; et pour moi je crois fermement qu'il n'y a nation ni langue qui ne le traduise. — Un des plus grands contentemens, répliqua à ce moment don Quichotte, que puisse recevoir un homme vertueux et éminent, c'est de se voir, de son vivant, en bonne réputation et loué par les langues des hommes, et, lorsqu'il est imprimé, ses actions représentées par la gravure. J'ai dit avec bonne réputation, parce que, s'il en étoit autrement, il n'y a mort qui puisse égaler son déplaisir. — Si l'on doit avoir égard à la bonne renommée et à la réputation, dit alors le bachelier, il n'est que votre Grandeur pour enlever la palme à tous les chevaliers errans. Car le Maure a été curieux de nous dépeindre au vif en sa langue, et le chrétien en la sienne, la gaillardise de votre Grâce, le grand cœur que vous faites paroître à braver les dangers, la patience que vous témoignez aux adversités, et le courage aussi bien aux infortunes qu'aux blessures, l'honnêteté et la continence en vos amours platoniques à vous et à la señora Dulcinée du Toboso. — Jamais, dit là-dessus Sancho Pança, je n'ouïs appeler de ce titre de don la señora Dulcinée, mais seulement la señora Dulcinée du Toboso, et certes l'histoire se trompe en ce point.

— Cette objection, répondit Carrasco, n'est pas de grande importance. — Non certes, dit don Quichotte ; mais que votre Grâce me dise, je vous prie, Monsieur le bachelier, quelles sont celles de mes prouesses que l'on prise le plus en cette histoire ! — En cela,

répondit le bachelier, comme les goûts sont différens, les opinions sont pareillement diverses. Les uns s'arrêtent à l'aventure des moulins à vent que votre Grâce prit pour des Briarées et des géans ; d'autres, à celle des marteaux à foulons ; celui-ci prise la description des deux armées qu'on reconnut après pour deux troupeaux de brebis ; celui-là, l'aventure du mort que l'on alloit enterrer à la ville de Ségovie. L'un dit que la plus belle aventure est celle où vous donnâtes la liberté aux prisonniers que l'on menoit aux galères ; un autre assure que rien n'égale celle des deux géans de l'ordre de Saint-Benoît, avec l'affaire du valeureux Biscaïen. — Mais dites-moi, Monsieur le bachelier, dit alors Sancho, n'y a-t-on point fait entrer l'aventure des Yangois, lorsque notre bon Rossinante s'avisa de s'aller frotter à l'impossible ? — Le savant homme, répondit Samson, n'a rien oublié dans l'écritoire. Il dit tout sans y rien laisser, et même les cabrioles que le bon Sancho fit dans la couverture. — Ce ne fut pas dans la couverture, repartit Sancho, que je fis les cabrioles, mais bien en l'air, et plus que je n'eusse voulu. — À ce que je crois, dit don Quichotte, il n'y a histoire au monde qui n'ait ses hauts et ses bas, et surtout celles qui traitent de chevalerie, lesquelles ne peuvent être toujours remplies de prospérités.

— Avec tout cela, dit le bachelier, quelques-uns qui ont lu l'histoire disent qu'ils eussent été fort aises si les auteurs qui l'ont écrite eussent omis d'y insérer les innombrables coups de bâton qu'en diverses rencontres on donna au seigneur don Quichotte. — C'est là suivre la vérité de l'histoire, dit Sancho. — Toutefois par équité on les pouvoit taire, dit don Quichotte, puisque l'on n'est pas forcé d'écrire les actions qui ne changent ni n'altèrent la vérité de l'histoire ; principalement on les doit passer sous silence quand elles doivent contribuer au mépris de celui qui en est

le sujet. Et je vous jure qu'Énée ne fut pas aussi pieux que Virgile nous le dépeint, ni Ulysse aussi prudent que nous le fait Homère. — Il est vrai, répliqua Samson ; mais c'est tout autre chose d'écrire en historien et tout autre en poète. Le poète peut conter ou chanter les choses, non comme elles ont été, mais comme elles devoient être, au lieu que l'historien les doit écrire, non comme elles devoient être, mais comme elles ont été, sans ajouter ni ôter à la vérité quoi que ce soit. — Puis donc, dit Sancho, que ce seigneur maure se met en route pour dire la vérité, sans le moindre doute, il fait fort bien, si parmi les coups de bâton que reçut mon maître se trouvent les miens : car jamais on ne prit à sa Grâce la mesure de ses épaules que l'on ne me prît à moi celle de tout le corps. Toutefois je ne m'en dois pas étonner, puisque, comme dit mon seigneur lui-même, les membres se doivent ressentir de la douleur de la tête. — Vous êtes un finaud, Sancho, répondit don Quichotte, je vois bien que vous ne manquez pas de mémoire quand vous en voulez avoir. — Quand je ne voudrois point me ressouvenir, repartit Sancho, des bastonnades que l'on m'a données, les cicatrices qui sont encore toutes fraîches sur mes côtes ne le permettroient pas. — Taisez-vous, Sancho, dit don Quichotte, et n'interrompez point monsieur le bachelier, que je supplie de passer outre au récit de ce qu'on dit de moi en l'histoire ci-dessus mentionnée. — Et de moi, répliqua Sancho, puisque l'on dit aussi que j'en suis l'un des principaux parsonnages. — Des personnages, ami Sancho ! dit Samson ; je n'entends point ces parsonnages. — Encore un autre éplucheur de syllabes ! dit Sancho. Mais arrêtons-nous à cela, et nous n'aurons achevé de toute notre vie. — Dieu me punisse, Sancho, repartit le bachelier, si vous n'êtes la seconde personne de l'histoire, et s'il n'y a tel qui aime mieux vous y ouïr discourir que le mieux habillé de tout cet

ouvrage, en admettant qu'il y en a pareillement qui disent que vous fûtes outrageusement crédule de croire qu'il pouvoit y avoir de la vérité dans le gouvernement de cette île que le seigneur don Quichotte qui est ici présent vous offrit. — Il y a encore du soleil sur le toit, dit don Quichotte, et, lorsque le bon Sancho sera plus avancé en âge, avec l'expérience que donnent les années, il sera pour être gouverneur plus propre et plus capable qu'il n'est maintenant.

— Pardieu, Seigneur, dit alors Sancho, l'île que je ne gouvernerois point avec les ans que j'ai, je la gouvernerai encore moins avec les ans de Mathusalem. Le pis est que cette même île se cache je ne sais où, et non pas à me sentir incapable de la gouverner. — Recommande-la à Dieu, Sancho, dit don Quichotte, et tout ira bien, et peut-être mieux que tu ne penses, car la feuille ne se meut point en l'arbre sans la volonté de Dieu. — Cela est vrai, dit Samson, que, si Dieu veut, Sancho ne manquera pas de mille îles pour en avoir le gouvernement, et à plus forte raison d'une seule. — J'ai vu par ici des gouverneurs, dit Sancho, qui, à mon avis, n'arrivent point à la semelle de mon soulier, et malgré cela on leur donne de la seigneurie, et on les sert en vaisselle d'argent. — Ce ne sont point des gouverneurs d'îles, répliqua Samson, mais d'autres gouvernemens plus maniables : au moins ceux qui gouvernent les îles doivent-ils savoir la grammaire (grammatique). — Je m'accorderois fort bien avec la Gramma, dit Sancho, mais quant à la Tique, je ne m'en paye nullement, parce que je ne l'entends pas. Toutefois, remettant cette affaire de gouvernement entre les mains de Dieu, qui m'établira là où il se voudra le mieux servir de moi, je vous dis, Seigneur bachelier Samson Carrasco, que je suis infiniment aise que l'auteur de l'histoire a parlé de telle sorte que les choses qu'on raconte de moi ne dégoûtent

point. Et sur ma foi de bon écuyer, s'il avoit dit de moi des choses qui ne fussent point convenables à un vieux chrétien tel que je suis, j'eusse crié si haut que les sourds nous eussent entendus. — Ce seroit là faire des miracles, repartit Samson. — Miracles ou non miracles, dit Sancho, que chacun regarde comme il parle ou comme il écrit des personnes, et qu'il ne mette point à tort et travers tout ce qui lui passe en l'imagination.

— L'un des défauts de cette histoire, dit le bachelier, c'est que son auteur y a mis une nouvelle intitulée : le Curieux impertinent. Ce n'est point qu'elle soit mauvaise ni mal faite, mais parce qu'elle n'est pas de ce lieu, et n'a que voir avec l'histoire du seigneur don Quichotte. — Je gagerai, repartit Sancho, que ce fils de chien y a encore entremêlé les berces et les cistes. — Je dis maintenant, reprit don Quichotte, que l'auteur de mon histoire ne s'est pas montré savant homme, mais un discoureur ignorant qui s'est mis à l'écrire à tâtons et vienne que vienne, sans jugement aucun. Il a fait comme faisoit Orbaneja, peintre d'Ubeda, lequel, quand on lui demandoit ce qu'il peignoit : « Je peins, répondoit-il, ce qui se montrera. » Ainsi il peignoit quelquefois un coq de telle sorte et si mal représenté qu'il étoit nécessaire qu'auprès de cette peinture il mît un écriteau en lettres gothiques : Ceci est un coq. Ainsi doit-il en être de mon histoire, elle aura besoin de commentaire pour être entendue. — Rien de moins, repartit Samson, elle est si claire qu'on n'y trouve rien de difficile. Les jeunes enfans l'ânonnent, les garçons la lisent, les hommes l'entendent, et les vieillards la vantent. Finalement toutes sortes de gens la feuillettent, et la savent de telle sorte qu'à peine voit-on un roussin efflanqué que l'on dit incontinent : « Voilà comment va Rossinante. » Mais ceux qui se sont le plus appliqués à la lecture de cette histoire, ce sont les pages. Il n'y a anti-

chambre de seigneur où l'on ne trouve un Don Quichotte. Si quelques-uns le laissent, d'autres soudain le prennent ; les uns s'en saisissent, et les autres le demandent. Enfin une telle histoire, comme elle est la plus agréable du monde, est aussi de meilleur entretien qu'autre qu'on ait vue jusqu'à présent : car on n'y découvre jamais parole déshonnête, ni pensée qui ne sente son catholique. — Si l'on écrivoit autrement, dit don Quichotte, ce seroit écrire des mensonges, et non des vérités, et les historiens qui ne craignent pas de mentir devroient être brûlés aussi bien que ceux qui font de fausse monnoie. Mais je ne sais pas ce qui a poussé l'auteur à s'avantager de nouvelles et de contes étrangers, puisqu'il avoit tant de matière à écrire les miens. Sans doute il se devoit contenter, et prendre garde à ce que dit le proverbe : De paille et de foin le ventre devient plein. Aussi, à la vérité, quand il n'eût seulement publié que mes pensées, mes soupirs, mes larmes, mes bons désirs et mes entreprises, il eût pu en faire un volume beaucoup plus grand, ou pour le moins aussi grand que celui que peuvent faire toutes les œuvres du Tostado. En effet, je conclus de tout cela, Monsieur le bachelier, que, pour composer des histoires et des livres de quelque sorte qu'ils soient, il faut avoir un grand jugement et un mûr entendement : représenter les grâces et écrire les façons de faire, cela n'appartient qu'aux grands esprits.

« Le plus judicieux personnage de la comédie est celui du bouffon et du badin, et ce n'est pas à celui-là d'être simple et naïf qui veut jouer ce personnage. L'histoire est comme une chose sacrée, parce qu'elle doit être véritable ; or, là où est la vérité, Dieu y est pareillement, en tant qu'il est la vérité même. Néanmoins, il se trouve des hommes qui composent et publient des livres de même que si c'étoient des beignets. — Il n'y a livre si mauvais, dit

le bachelier, qui n'ait quelque chose de bon. — Je n'en doute point, répliqua don Quichotte ; toutefois il arrive bien souvent que ceux qui avoient à juste titre gagné et acquis une grande renommée par leurs écrits l'ont perdue complètement ou amoindrie en quelque sorte en les faisant imprimer. — La cause de cela, dit Samson, est que, comme on considère attentivement et à loisir les œuvres imprimées, on voit aisément les fautes de l'auteur, et on les examine d'autant plus que la réputation de celui qui les a composées est plus grande. Les hommes renommés pour leur génie, les grands poètes et les historiens illustres, sont toujours, ou le plus souvent, enviés de ceux qui prennent plaisir et n'ont autre passetemps que de juger des écrits d'autrui, sans qu'eux-mêmes aient jamais rien mis en lumière. — Il ne s'en faut pas étonner, repartit don Quichotte, car il y a force théologiens qui ne sont nullement bons pour la chaire ; au lieu qu'ils sont extrêmement bons pour connoître les fautes ou les superfluités de ceux qui prêchent. — Seigneur don Quichotte, dit Carrasco, cela est vrai ; toutefois, je désirerois que de tels censeurs fussent plus miséricordieux et moins scrupuleux, sans s'arrêter aux atomes du soleil éblouissant en l'ouvrage dont ils murmurent, que si

... Aliquando bonus dormitat Homerus,

qu'ils considèrent le long temps qu'il a demeuré sans dormir pour exposer en lumière son ouvrage avec le moins d obscurité qu'il lui étoit possible. Et d'aventure pourroit-il être que ce qui semble mal à ces censeurs fût quelque tache qui parfois sert à accroître la beauté du visage qui la porte. Aussi dis-je que celui-là se met en un grand péril qui fait imprimer un livre : car il est du tout impossible qu'il le compose de manière qu'il puisse satisfaire et contenter tous ceux qui le lisent. — Le livre qui traite de mes

actions, dit don Quichotte, aura contenté fort peu de gens. — C'est tout le contraire, dit le bachelier, parce que, comme Stultorum infinitus est numerus, il y a une infinité de personnes qui ont pris plaisir à une telle histoire. Mais quelques-uns accusent son auteur de peu de mémoire, ou bien de malice, en ce qu'il oublie de nous dire qui fut le larron qui déroba l'âne de Sancho, car ce n'est pas déclaré en cet endroit-là, et on l'infère seulement de ce qu'il se trouve par écrit qu'on le lui déroba, et que peu de temps après on le voit à cheval sur le même baudet, sans que le larron ait paru. On dit pareillement que le même auteur a oublié d'écrire ce que Sancho fit des cent écus qu'il trouva dans une mallette dans la Sierra Morena, dont il ne parle plus, et il y a bien des gens qui désirent savoir ce qu'il en fit et à quoi il les dépensa. C'est un des points essentiels qui manquent en cet ouvrage. » Sancho, oyant ce discours, fit cette réponse : « Seigneur Samson, je ne suis pas maintenant en humeur de m'occuper de contes ni de comptes. Il m'a pris une telle foiblesse d'estomac que, si je n'y remédie avec deux gorgées de l'an passé, cela me mettra sur l'épine de sainte Lucie. Je l'ai à la maison, où ma ménagère m'attend. Sitôt que j'aurai dîné, je reviendrai ici, et satisferai à ce que demande votre Grâce et à tout ce qu'on voudra me demander, tant sur la perte de l'âne comme sur la dépense que j'ai faite des cent écus. » Et, sans attendre réponse ni dire autre parole, il prit soudain le chemin de sa maison. Don Quichotte pria le bachelier de demeurer avec lui pour faire un peu pénitence. Le bachelier accepta l'invitation, demeura, et l'on ajouta à l'ordinaire une paire de pigeons ; durant le repas, on discourut de chevalerie. Carrasco s'accommoda à l'humeur de son hôte, le festin s'acheva, et ils se reposèrent, après avoir fait bonne chère ; cependant Sancho revint, et l'on reprit les devis passés.

1. Pour faire comprendre le jeu de mots de Sancho, il faudrait traduire gramatica par grammatique, au lieu de grammaire.

2. Le Tostado (le brûlé) est le nom qu'on donne généralement à don Alonso de Madrigal, évêque d'Avila, qui vécut sous le règne de don Juan II de Castille, et se fit remarquer par une grande fécondité littéraire.

3. La citation exacte est : Quandoque bonus dormitat Homerus (Horace, Art poétique).

Seconde partie · IV

ancho Pança revint au logis de don Quichotte, et, reprenant le discours passé, dit au bachelier Samson que s'il désiroit savoir qui, ou comment ou quand on lui déroba sa bête, il devoit savoir que la nuit même, disoit-il, que, fuyant la Sainte-Hermandad, nous entrâmes en la Sierra Morena, après l'aventure ou mésaventure des galériens, et celle du mort que l'on portoit à Ségovie pour l'enterrer, mon seigneur et moi, nous entrâmes dans un bois. Il étoit appuyé sur sa lance, et moi j'étois sur ma bête ; et tous deux, froissés et moulus des querelles passées, nous nous mîmes à dormir comme si nous eussions été couchés sur quatre oreillers de plume. Moi surtout je dormis d'un si profond sommeil que qui que ce fût trouva néanmoins le moyen de me venir suspendre sur quatre pieux qu'il mit aux quatre coins du bât, de sorte qu'il m'y laissa à cheval et tira si doucement mon grison de dessous moi que je n'en eus jamais aucun sentiment. — C'est une chose facile, dit don Quichotte, et une aventure qui n'est pas nouvelle, puisque la même chose arriva à Sacripant, lorsque, étant

devant Albraque, ce fameux larron appelé Brunei, usant d'une invention pareille, lui tira son cheval d'entre les jambes. — Cependant le jour vint, poursuivit Sancho, et à peine me fus-je un peu remué que, les bâtons plantés venant à manquer, je tombai lourdement à terre ; je cherchai mon âne, et je ne le vis point. Lors les larmes me vinrent aux yeux, et je fis une grande lamentation. Que si l'auteur de notre histoire ne l'a point mise par écrit, il peut faire compte qu'il n'a pas bien fait. Au bout de je ne sais combien de jours, comme nous marchions en la compagnie de M la princesse Micomicona, je reconnus mon âne, et que celui qui étoit dessus, habillé en Égyptien, c'étoit ce coquin, ce scélérat de Ginès de Passamont, que mon seigneur et moi avions délivré de la chaîne. — Ce n'est pas là qu'est l'erreur, répliqua Samson, mais en ce qu'ayant fait paroître l'animal l'auteur dit que Sancho alloit à cheval sur le même grison. — Je ne sais que répondre là-dessus, dit Sancho, si ce n'est que l'historien s'est trompé, ou bien que c'est une faute de l'imprimeur. — Il en est sans doute ainsi, reprit Samson ; mais que devinrent les cent écus ? — Ils se sont dépensés, je les ai employés, répondit Sancho, pour moi, pour ma femme et pour mes enfans ; et ils ont été cause que ma femme a supporté en patience les courses sans fin que j'ai faites au service de mon seigneur don Quichotte. Que si, au bout d'un si long temps, je fusse revenu sans le sou et sans bête chez moi, je n'aurois pas été blanc. Et si vous avez envie d'en savoir davantage, me voici présent pour répondre au roi en personne, et nul n'a le droit de me demander si j'ai rapporté ou pas rapporté, si j'ai dépensé ou pas dépensé ; que si les coups de bâton que j'ai reçus en ces voyages se payoient à beaux deniers, encore qu'ils ne fussent taxés qu'à quatre maravédis la pièce, il faudroit cent autres écus pour me payer la moitié de ce qui me seroit dû. Mais que chacun

se mette la main à la conscience, et ne prenne point le blanc pour le noir, ni le noir pour le blanc, parce que chacun est comme Dieu l'a fait, et encore pire bien souvent. — J'aurai soin, dit Carrasco, que l'auteur de l'histoire, à la première impression qu'il fera de son livre, n'oublie pas de mettre ce que le bon Sancho vient de dire : ce sera un bon moyen de rehausser son ouvrage d'un bon cran plus haut qu'il n'est. — Y a-t-il quelque autre chose à corriger en ce livre, Seigneur bachelier ? demanda don Quichotte. — Il y en doit avoir quelques autres, répondit-il, mais aucune d'aussi grande importance que celles que je vous ai déjà dites. — Et par hasard, répliqua don Quichotte, l'auteur promet-il une seconde partie ? — Il en promet une, dit Samson : si est-ce pourtant qu'il nous assure qu'il ne l'a point trouvée, et qu'il ne sait pas qui la peut avoir. C'est pourquoi nous sommes en doute si elle sera publiée ou non. Et ainsi, tant pour ce motif que parce que quelques-uns disent que jamais les secondes parties d'un ouvrage ne furent bonnes, et que d'autres assurent encore que ce que l'on a écrit de don Quichotte suffit, on croit qu'il n'y aura point de seconde partie. Toutefois, plusieurs personnes, plus joviales que mélancoliques, disent tout haut : « Qu'on nous donne encore des Quichotades ; que don Quichotte paroisse, et que Sancho Pança parle, et advienne que pourra, nous ne demandons autre chose pour nous contenter. — Et à quoi se tient l'auteur ? dit don Quichotte. — À quoi ? répondit Samson. C'est qu'aussitôt qu'il aura trouvé l'histoire qu'il va cherchant avec une extrême diligence, il la fera soudain imprimer ; et, en cela, il est plus porté de l'intérêt que ce lui est de la donner au public que de celui de toute autre louange. — Donc, dit Sancho, cet auteur regarde plutôt à l'argent et à l'intérêt. Ce sera merveille s'il rencontre bien : car il ne fera justement que cousasser à grands points, comme un tailleur à la veille

de Pâques ; et les œuvres qui se font à la hâte ne s'achèvent jamais avec la perfection requise. Que ce maître maure, ou quoi que ce soit, regarde à ce qu'il fait, car mon seigneur et moi lui mettrons tant de matière en la main sur le sujet des aventures et des événemens divers qu'il en pourra composer non seulement une seconde partie, mais encore cent. Sans doute le bonhomme doit penser que nous dormons ici sur la paille ; mais qu'il nous vienne un peu tenir le pied chez le maréchal, et il verra d'où nous boitons. Tout ce que je puis dire, c'est que si mon seigneur me vouloit croire, nous serions déjà sur les champs pour soulager les injures et redresser les torts, selon que les bons chevaliers errans ont accoutumé de faire. »

Àpeine Sancho Pança avoit achevé de proférer ces paroles que Rossinante commença de hennir. Ces hennissemens, qui parvinrent à leurs oreilles, don Quichotte les prit pour un très bon augure, si bien qu'il résolut de faire une autre sortie à trois ou quatre jours de là. Ayant déclaré son intention au bachelier, il lui demanda conseil sur le chemin qu'il devoit prendre pour commencer son voyage. L'autre lui répondit qu'il trouvoit bon que don Quichotte tirât vers le royaume d'Aragon et s'acheminât à la ville de Saragosse, où dans peu de jours, pour la fête de saint Georges, on devoit célébrer de solennelles joutes, dans lesquelles il pourroit gagner renom sur tous les chevaliers d'Aragon, ce qui étoit en gagner sur tous ceux du monde. Il loua sa résolution comme digne d'un homme d'honneur et d'un courage valeureux, et l'avertit d'être désormais plus retenu à s'exposer aux périls, parce que sa vie n'étoit pas à lui, mais à tous ceux qui avoient besoin de son assistance et de son secours en leurs infortunes. « C'est ce dont je me fâche, Seigneur Samson, dit là-dessus Sancho, parce que mon seigneur fait aussi peu de cas d'attaquer cent

hommes armés qu'un jeune gourmand une demi-douzaine de courges. Sur mon Dieu, Monsieur le bachelier, il y a temps d'assaillir et temps de se retirer, et il n'y a pas à crier tout le temps : Saint Jacques et ferme Espagne, et d'autant plus que j'ai ouï dire, et je crois que c'est à mon seigneur don Quichotte même, si j'ai bonne mémoire, qu'entre les deux extrémités de couard et de téméraire la valeur tient le milieu. Or, si cela est, je ne désire pas qu'il s'enfuie sans en avoir motif, ni qu'il assaille non plus, lorsque l'occasion requiert autre chose. Cependant j'avise surtout mon seigneur que s'il doit m'emmener avec lui, ce soit à la condition qu'il se charge de tous les combats, et que je ne sois obligé à autre chose que d'avoir soin de sa personne, en ce qui touchera sa propreté et son manger. En ce point je porterai toujours l'eau au-devant de lui ; mais de penser que je sois obligé de mettre la main à l'épée, encore que ce fût contre des brigands armés de haches et de capelines, qu'il me tienne pour excusé. Quant à moi, Seigneur Samson, je ne désire point acquérir le renom de valeureux, mais celui du meilleur et du plus loyal écuyer qui jamais servit chevalier errant. Que si mon seigneur don Quichotte, reconnoissant de mes nombreux et bons services, veut me donner quelqu'une des nombreuses îles que sa Grâce assure qu'il gagnera, par là il m'obligera beaucoup. Et, quand il ne me la donneroit pas, je suis né, et l'homme ne vit point sous aucune autre protection que celle de Dieu ; et peut-être le pain que je mangerai sans gouvernement me semblera plus savoureux que celui que je pourrois manger étant gouverneur. Et que sais-je, moi, si par aventure en ces gouvernemens le diable ne me tient point préparé quelque croc-en-jambe où je trébuche et me casse la mâchoire. Sancho je naquis, et Sancho je pense mourir. Toutefois, si avec cela le Ciel me donnoit de la main à la main, sans beaucoup de

travail ni beaucoup de péril, quelque île ou autre chose semblable, je ne suis pas si sot que de la refuser, selon qu'on dit aussi : Lorsqu'on te donnera la génisse, cours lui mettre au cou la cordette, et quand le bien vient, mets-le aussitôt dans ta maison. — Mon frère Sancho, dit alors Carasco, vous avez parlé comme un professeur ; mais avec tout cela confiez-vous en Dieu, et assurez-vous dans le seigneur don Quichotte, qui vous donnera non seulement une île, mais encore un royaume. — Autant vaut le plus que le moins, répondit Sancho ; encore que je puis bien dire à monsieur le bachelier que le royaume que mon maître me donnera, il ne le jettera pas dans un sac percé. Je me suis tâté le pouls et me trouve assez de santé pour régir des royaumes et gouverner des îles, et je l'ai déjà dit quelquefois à mon seigneur. — Prenez garde, Sancho, dit Samson, que les offices changent les mœurs, et il pourroit être que, vous voyant gouverneur, vous méconnussiez la mère qui vous a enfanté. — On doit entendre cela, répliqua Sancho, de ceux qui ont pris naissance parmi les Maures, et non de ceux qui ont sur l'âme quatre doigts de graisse de vieux chrétien, ainsi comme je fais ; oui, quand je serai pourvu de cet état, je reconnoîtrai toujours ma condition et me rendrai agréable à tout le monde. — Dieu le veuille, dit don Quichotte, et nous le verrons lorsque viendra le gouvernement qu'il me semble avoir déjà devant les yeux. » Ce disant, il pria le bachelier que, s'il étoit poète, il lui fît cette faveur de composer des vers qui parlassent du congé qu'il pensoit prendre de sa maîtresse Dulcinée du Toboso, et qu'il prît garde qu'au commencement de chaque vers il y eût une lettre de son nom, de sorte qu'à la fin des vers, en en joignant les premières lettres, on pût lire Dulcinée du Toboso. Le bachelier lui répondit que, encore qu'il ne fût pas des fameux poètes qu'il y avoit en Espagne, qui, disoit-on, n'étoient que trois

et la moitié d'un, toutefois il ne laisseroit point de composer de tels vers, bien qu'il se trouvoit pourtant une grande difficulté en cette composition, parce que les lettres que contenoit ce nom étoient au nombre de dix-sept, si bien que, s'il faisoit quatre stances espagnoles de quatre vers chacune, une lettre resteroit. Que si la stance étoit de cinq vers ou de deux dizains, autrement rondeaux, il y manqueroit trois lettres ; néanmoins qu'avec tout cela il tâcheroit de faire couler une lettre le mieux qu'il pourroit, de façon qu'aux quatre stances espagnoles, composées chacune de quatre vers, fût renfermé le nom de Dulcinée du Toboso. — Il le faut ainsi faire en tout cas, dit don Quichotte, parce que, si le nom n'y est apparent et manifeste, il n'y a femme qui croie que les vers aient été composés pour elle. » Ils ne poussèrent pas plus loin en leurs discours, et résolurent que le départ se feroit à huit jours de là. Don Quichotte recommanda au bachelier de tenir secret son départ, et surtout au curé, à maître Nicolas, à sa nièce et à sa gouvernante, de peur qu'ils ne missent empêchement à sa résolution honorable et valeureuse. Carrasco le lui promit ; et sur cela il prit congé de don Quichotte, en le priant de lui donner avis de tous ses bons ou mauvais succès, lorsqu'il en auroit la commodité. C'est ainsi qu'ils se quittèrent, et Sancho alla mettre en ordre tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage.

Seconde partie · V

e traducteur de cette histoire, venant à écrire ce cinquième chapitre, dit qu'il le tient pour apocryphe parce que Sancho Pança y parle d'un style contraire à celui que l'on pouvoit attendre de sa courte intelligence, et dit des choses si subtiles qu'il regarde

comme impossible qu'un tel homme en eût connoissance. Toutefois, il ajoute qu'il n'a pas laissé de le traduire, pour accomplir ce à quoi il étoit obligé, et, poursuivant ainsi son récit, il dit :

Sancho arriva en son logis si content et si joyeux que sa femme, qui reconnut son allégresse à tir d'arbalète, se crut obligée de lui en demander la cause : « Qu'as-tu, mon ami Sancho, que tu viens si joyeux ? » À quoi il fit cette réponse : « Ma femme, si Dieu vouloit, je serois bien aise de n'être pas aussi content que je le fais paroître. — Mon mari, répliqua-t-elle, je ne vous entends point, et je ne sais ce que vous voulez dire, que, si Dieu vouloit, vous seriez bien aise de n'être pas si content : car, encore que je sois bien sotte, je ne pense pas qu'il y ait homme qui soit bien aise de n'être pas content. — Il faut, Thérèse, que tu saches, répondit Sancho, que je suis joyeux parce que j'ai résolu de retourner au service de mon maître don Quichotte, qui désire sortir pour la troisième fois afin d'aller courir les aventures. Et je sortirai encore avec lui, parce que ma pauvreté le veut ainsi, jointe à l'espérance qui me réjouit à penser que je pourrai trouver cent autres écus comme ceux qui sont déjà dépensés. Cependant je m'attriste de ce qu'il faut que je me sépare de toi et de mes enfans, et, si Dieu vouloit me donner de quoi manger à pied sec et en ma maison, sans me faire aller parmi les broussailles et les sentiers, puisqu'il le pouvoit faire à peu de frais et sans y mettre que sa volonté, c'est une chose claire que mon allégresse en seroit plus ferme et plus durable, puisque celle que j'ai est mêlée de la tristesse que j'ai de te quitter. Ainsi j'ai fort bien dit que je serois aise si Dieu vouloit que je ne fusse pas content. — Prenez garde, Sancho, répliqua Thérèse, que, depuis que vous vous êtes fait membre de chevalier errant, vous parlez avec tant de détours qu'il n'y a nul qui vous entende. — Ma femme, dit Sancho, il suffit

que Dieu m'entende, parce qu'il est celui qui entend toutes choses. Mais brisons ce discours, et souvenez-vous, ma fille, qu'il faut que durant ces trois jours vous ayez soin du grison de sorte qu'il soit en état de porter les armes. Doublez sa ration, visitez son bât et tout le reste de son attirail : car ce n'est pas à des noces que nous allons, mais courir le monde et nous gourmer avec des géans, des endriagues et des lutins, ouïr des sifflemens, des rugissemens, des mugissemens et des beuglemens. Mais tout cela ne seroit que roses et que fleurs, si nous n'avions affaire avec des Yangois et des Maures enchantés. — Je pense bien, mon mari, répliqua Thérèse, que les écuyers errans ne mangent pas pour néant le pain de leur maître. C'est pourquoi je prierai Notre-Seigneur qu'il vous retire bien vite d'une si mauvaise aventure. — Je vous dis, ma femme, repartit Sancho, que, si je ne pensois dans peu de temps me voir gouverneur d'une île, je tomberois tout maintenant ici mort. — Mon mari, non pas cela, dit Thérèse, vivez d'abord, vive la poule, encore que ce soit avec la pépie ; et que le diable emporte tous les gouvernemens qu'il y a au monde. Vous sortîtes sans gouvernement du ventre de votre mère ; vous avez vécu jusqu'ici sans gouvernement, et sans gouvernement vous irez où l'on vous donnera sépulture quand il plaira à Dieu. Combien d'hommes y a-t-il au monde qui vivent sans gouvernement, et qui pour tout cela ne laissent pas de vivre, et d'être comptés au nombre des gens ! La meilleure sauce du monde, c'est la faim, et, comme elle ne manque jamais aux pauvres, ils mangent toujours avec appétit. Cependant, Sancho, si par aventure vous vous voyez avec quelque gouvernement, ne mettez en oubli ni moi, ni pareillement vos enfans. Faites bien attention que notre petit Sancho a déjà quinze ans accomplis, et qu'il est raisonnable qu'il aille à l'école, s'il est convenu que son oncle

l'abbé le doive faire d'église. Considérez pareillement que Mari-Sancha, votre fille, n'en mourra point, si nous la marions. Je me doute fort qu'elle ne désire pas moins d'avoir un mari que vous ne souhaitez de vous voir gouverneur. Enfin, il vaut bien mieux voir sa fille mal mariée que bien entretenue. — Sur ma foi, je te jure, ma femme, repartit Sancho, que, si Dieu me donne la grâce d'avoir quelque gouvernement, je marierai si hautement Mari-Sancha qu'on ne puisse s'en faire écouter sans lui donner de la seigneurie. — Non, pas cela, dit Thérèse, mariez-la plutôt avec son égal ; c'est le plus assuré, plutôt que de lui donner, au lieu de sabots, les patins, et lui faire porter le vertugadin et la cotte de soie au lieu du cotillon gris de futaine. Voire encore, si au lieu d'une Marion que l'on tutoie, vous en faites sa Seigneurie doña une telle, et de la seigneurie, la pauvrette ne sauroit où elle en seroit, et à chaque pas elle tomberoit en mille erreurs, et découvriroit la filasse de sa toile rustique et grossière. — Tais-toi, bête, dit alors Sancho, ce sera l'affaire de deux ou trois ans : car, après ce temps, la seigneurie et la gravité lui viendront comme de moule. Et, quand cela ne seroit pas, que nous importe-t-il, pourvu qu'elle soit seigneurie, et vienne que pourra. — Sancho, repartit Thérèse, mesurez-vous à votre état, et ne vous frottez pas à plus haut que vous. Souvenez-vous du proverbe qui dit : Mouche le nez à l'enfant de ton voisin, et mets-le en ta maison. Vraiment ce seroit une chose fort gentille, si nous mariions notre Marie à quelque méchant comte ou chevalier, qui, lorsqu'il lui viendroit en fantaisie, la traiteroit de vilaine fraîche débarbouillée, l'appelant vilaine, fille de gratte-fumier et de fileuse de quenouille. Certainement, mon mari, je n'ai pas nourri notre fille à cette intention. Apportez seulement de l'argent et laissez-moi la charge de la marier. Vous avez ici Lopez Tocho, fils de Jean Tocho. C'est un fort

bon garçon, et bien portant, et que nous connoissons, et je sais qu'il ne voit pas la fillette de mauvais œil. Et avec cela qu'il est notre égal, elle sera bien mariée avec lui. Nous l'aurons toujours sous les yeux, et nous serons des pères et des enfans, des gendres et des neveux, et la paix et la bénédiction de Dieu seront parmi nous, plutôt que si vous la mariez à la cour et dans ces grands palais, où on ne l'entendra pas, et où elle ne s'entendra point elle-même. — Viens çà, bête brute et femme de Barrabas, répliqua Sancho, pourquoi me veux-tu maintenant, sans nul motif, empêcher de marier ma fille à un homme qui me donne des neveux qui portent quand et eux la seigneurie ? Considère, Thérèse, que j'ai toujours ouï dire à mes parens que celui qui ne sait pas jouir de la fortune quand elle vient à lui ne doit pas se plaindre quand elle lui passe devant, et il ne seroit pas bon, si nous lui fermions la porte maintenant qu'elle y frappe. Laissons-nous porter de ce vent favorable qui nous souffle. (Par cette manière de parler et par les discours que tient Sancho un peu plus bas, le traducteur de cette histoire tient pour apocryphe ce chapitre.) Mais ne te semble-t-il pas bon, poursuivit Sancho, bête que tu es, que je me mette en quelque gouvernement profitable, qui nous mettra le pied hors de la crotte, et que je marie notre Mari-Sancha à celui qu'il me plaira ? Tu verras que l'on t'appellera Doña Thérèse Pança, et tu seras assise sur la tapisserie et sur les carreaux de velours en dépit des damoiselles de notre village. Sinon, demeurez toujours en même état, sans croître ni diminuer, comme des figures de tapisserie. Et, sur ce, n'en parlons plus ; Sanchica sera comtesse, quoi que tu en puisses dire. — Regardez bien à ce que vous dites, répondit Thérèse, parce qu'avec tout cela j'ai peur que ce comté ne soit la perdition de ma fille. Quant à vous, faites-la ce que vous voudrez, et s'il vous plaît encore duchesse ou princesse ;

mais je vous proteste que ce ne sera jamais ni de mon vouloir ni de mon consentement. Mon ami, j'ai toujours été pour l'égalité, et il m'est impossible de voir des embarras sans fondement. Au baptême, on me donna le nom de Thérèse, nom honnête et simple, sans y ajouter toute cette vanité, toute cette magnificence de don et de doña. Mon père se nommoit Cascajo, et moi, parce que je suis votre femme, on m'appelle Thérèse Pança, encore qu'à bon droit on me devoit nommer Thérèse Cascajo. Toutefois là vont les rois où sont les lois. Et je me contente de ce nom, sans que l'on y mette un don par-dessus, qui pèse tellement que je ne le puisse pas porter, et je ne veux point donner sujet de parler à ceux qui me verroient aller vêtue en comtesse, ou en gouvernante, qui tiendroient soudain ce langage : « Regardez cette grosse truie, comme elle s'enfle ! Hier elle tirailloit sans se lasser un flocon d'étoupes, ou bien elle alloit à la messe, la tête couverte d'un bout de sa jupe en guise de cape, et aujourd'hui elle marche avec le vertugadin, la broderie et la piaffe, comme si nous ne la connoissions pas ! » Si Dieu me conserve mes sept ou mes cinq sens, ou ceux que j'ai, je ne pense point donner occasion de me voir en un tel péril. Pour vous, frère, soyez tant que vous voudrez gouverneur ou insulaire, et faites-vous brave tant que vous voudrez : je vous jure par le siècle de ma mère, que ni moi ni ma fille ne quitterons point d'un pas notre toit de chaume. La femme qui a son honneur en recommandation est la jambe rompue qui se tient à la maison, et la fille honnête se fait fête de travailler. Allez avec votre don Quichotte courir les aventures, et laissez-nous à nos disgrâces. Dieu nous les changera en félicités suivant que nous serons bonnes. Mais je ne sais sûrement pas qui a donné à votre maître ce titre de don que son père ni aucun de ses aïeux n'ont jamais porté. — C'est maintenant, repartit Sancho, que je

dis que tu as dans le corps un esprit familier. Dieu te soit en aide, femme. Et combien de choses tu as enfilées les unes dans les autres sans garder queue ni tête ! Qu'ont de commun les pierreries, les broderies, les refrains et la piaffe avec ce que je dis ? Viens çà, sans cervelle et ignorante (car c'est ainsi que je te peux nommer, puisque tu n'entends point mes raisons et que tu fuis le bonheur). Si je disois que ma fille se précipitât d'une tour en bas, ou qu'elle s'en allât courir le monde comme le fit l'infante Urraque, tu aurois raison de ne suivre point mon avis. Mais si en deux coups de pinceau, en moins d'un clin d'œil, je fais qu'on la nomme madame et la retire de l'éteule et du chaume pour la mettre sous le dais et sur un trône, voire même sur des carreaux de velours les plus riches qu'aient jamais eus les Almohades du Maroc, pourquoi y refuser ton consentement, et ne vouloir pas ce que je veux ? — Mon mari, repartit Thérèse, en voulez-vous savoir la cause ? C'est parce qu'il me ressouvient du proverbe qui dit : Ce qui te couvre te découvre. Tout le monde jette les yeux comme en courant sur le pauvre au lieu qu'on les arrête sur le riche. Et si un tel riche fut un temps pauvre, chacun parle et médit de lui ; mais le pire, c'est que les médisans persévèrent en leurs médisances, et en discourent en troupe, par les rues, aussi dru et menu que si c'étoient des essaims d'abeilles. — Écoute, Thérèse, répliqua Sancho, et entends maintenant ce que je te veux dire, et peut-être ne l'as-tu jamais entendu durant toute ta vie. Or, je ne parle pas maintenant de moi-même, puisque les paroles que je veux proférer sont sentences que j'ai apprises du père prédicateur qui prêcha le dernier carême en ce village. Ce bon père, si j'ai bonne mémoire, disoit que toutes les choses qui se présentent et que les yeux contemplent se présentent, sont et demeurent mieux en notre mémoire et avec plus de véhémence que

les choses passées. (Toutes ces raisons que Sancho dit maintenant ici sont celles qui pour la seconde fois ont invité le traducteur à dire qu'il tient ce chapitre pour apocryphe, parce qu'elles excèdent la capacité de Sancho, lequel poursuivit son discours en cette manière :) De sorte que quand nous voyons quelque personne bien équipée, bien vêtue et suivie d'un grand nombre de serviteurs, il semble que par force nous nous sentions obligés de lui rendre de l'honneur et du respect, encore que la mémoire nous représente au même instant l'espèce de bassesse où nous avons vu cette même personne ; mais, comme cette ignominie, soit de pauvreté ou de race, est déjà passée, elle n'est plus par conséquent, et il n'existe que ce que nous voyons présentement, et si celui que la fortune a retiré de la fange de sa bassesse (car ce sont les propres paroles du père) pour le mettre au plus haut point de la prospérité est bien élevé, libéral et courtois envers tous ; si, dis-je, il ne s'égale point à ceux qui sont nobles d'antiquité, sois assurée, Thérèse, qu'il n'y aura nul qui se ressouvienne de ce qu'il fut jadis ; au contraire, on révérera ce qu'il est maintenant, hormis les envieux, contre qui nulle fortune prospère n'est en sûreté. — Mon mari, répliqua Thérèse, je ne vous entends point : faites tout ce qu'il vous plaira, et ne me rompez plus la tête de vos harangues et de votre rhétorique. Mais êtes-vous donc révolu de faire ce que vous dites ? — Il faut dire résolu, ma femme, dit Sancho, et non révolu. — Je vous en prie, mon mari, dit-elle, n'entrez point en dispute avec moi : je parle comme il plaît à Dieu, et sans y chercher plus d'ornement. Je dis seulement que, si vous courez après un gouvernement, vous emmeniez avec vous votre fils Sancho, afin que dès maintenant vous lui appreniez à gouverner : car il est bien que les enfans apprennent les charges de leurs pères et qu'ils en héritent. — Lorsque je serai

gouverneur, dit Sancho, je le ferai mander par la poste, et t'enverrai de l'argent, qui ne me manquera point : car les gouverneurs ne manquent point de gens qui leur en prêtent lorsqu'ils n'en ont point. Cependant, habille-le de façon à cacher ce qu'il est et à paroître ce qu'il doit être. — Envoyez seulement de l'argent, vous, dit Thérèse, et je l'habillerai comme un ange. — Enfin, soyons d'accord, dit Sancho, que notre fille soit comtesse. — Le jour, répondit Thérèse, où je la verrai comtesse, je fais état que ce jour même je la mettrai dans le tombeau. Toutefois je vous dis encore un coup que vous fassiez ce qu'il vous plaira. Nous, qui sommes femmes, avons pris naissance sous cette condition d'obéir à nos maris, encore qu'ils ne fussent que des imbéciles. » Et, en parlant ainsi, elle commença de pleurer aussi véritablement que si elle eût déjà vu morte et enterrée Sanchica. Sancho la consola en lui disant que, bien qu'il la dût faire comtesse, il ne le feroit pourtant que le plus tard qu'il pourroit. Ce fut ainsi que se termina leur entretien, et Sancho alla revoir don Quichotte, afin de donner ordre à leur départ.

Seconde partie · VI

endant qu'entre Sancho Pança et sa femme Thérèse Cascajo avoit lieu l'impertinente conversation dont nous avons ci-dessus fait mention, la nièce et la gouvernante de don Quichotte n'étoient pas oisives. Elles alloient recueillant par mille signes que leur oncle et maître avoit envie de faire une troisième sortie, et retourner à l'exercice, malheureux pour elles, de la chevalerie errante. Elles tâchoient par tous les moyens possibles de le détourner d'une si mauvaise pensée ; mais c'étoit prêcher dans le désert

et battre le fer à froid. Or, entre autres discours et raisons qu'elles lui alléguoient, la gouvernante lui dit : « En vérité, Monseigneur, si vous ne tenez pied à boule et ne vous arrêtez en votre maison ; si vous ne cessez d'aller par montagnes et par vallées comme une âme en peine, recherchant ce que l'on nomme aventures, que j'appelle, moi, mésaventures, je me plaindrai et crierai à Dieu et au roi, afin qu'ils y remédient. — Ma gouvernante, répondit don Quichotte, je ne sais quelle réponse Dieu fera à vos plaintes, et encore moins celle que Sa Majesté pourra faire ; mais je sais bien que, si j'étois roi, je m'excuserois de répondre à tant de requêtes impertinentes qu'on lui présente tous les jours. Car l'un des plus grands travaux que les rois supportent parmi tant d'autres, c'est d'être obligés d'écouter tout le monde et de répondre à tous : aussi ne voudrois-je pas que mes affaires lui donnassent de l'ennui. — Mais, Monsieur, dit la gouvernante, dites-moi un peu, je vous prie, n'y a-t-il point des chevaliers à la cour de Sa Majesté Catholique ? — Oui-dà, répondit don Quichotte, et beaucoup, et il est juste qu'il y en ait pour l'ornement de la grandeur des princes et pour la dignité de la majesté royale. — Eh quoi ! dit-elle, ne feriez-vous pas mieux d'être l'un de ces chevaliers qui se trouvent à la cour et qui y servent le roi ? — Ma mie, répliqua don Quichotte, tous les chevaliers ne peuvent pas être courtisans, non plus que tous les courtisans ne peuvent être chevaliers errans. Il y en doit avoir au monde de toutes les espèces. Et, bien que nous soyons tous chevaliers, il y a pourtant une grande différence des uns aux autres, parce que les courtisans, sans sortir de leurs foyers ni du seuil de la cour, voyagent par tout le monde, le regardant tout sur la carte, sans qu'il leur en coûte un denier, sans souffrir du chaud ni du froid, ni la faim, ni la soif. Mais nous, qui sommes les vrais chevaliers errans, exposés à l'ardeur du soleil, à

la rigueur du froid, de l'air, et aux inclémences du ciel, nous mesurons avec nos pieds mêmes toute la terre, marchant la nuit et le jour, à pied et à cheval, et non seulement nous connoissons les ennemis en peinture, mais encore en leur essence même. Nous les assaillons en toute rencontre et en toute occasion, sans regarder à des babioles, ni aux lois des défis, si la lance ou l'épée de l'un est plus courte que celle de l'autre, si notre adversaire porte sur lui des caractères ou quelque autre talisman caché, et si l'on doit départir également le soleil, ou non, avec autres cérémonies de même force dont on use aux combats particuliers d'homme à homme, et aux duels, que tu ignores, et non pas moi. Tu dois encore savoir que le bon chevalier errant, tant s'en faut qu'il se doive épouvanter lorsqu'il rencontre dix géans, qui de la tête touchent non seulement les nuées, mais encore les surpassent, qui, au lieu de jambes, se servent de deux grosses tours, ayant des bras semblables aux mâts de gros et puissans navires, et dont chaque œil est comme une grande roue de moulin, voire plus ardent qu'une fournaise. Tant s'en faut, dis-je, qu'il s'en doive épouvanter, qu'au contraire avec une contenance dégagée et d'un courage sans peur il les doit attaquer et combattre ; et, s'il se peut, les vaincre et mettre en déroute en moins d'un instant, quand ils auroient pour armure les écailles d'un certain poisson, que l'on dit plus dures que les diamans, et bien qu'au lieu d'épées ils portassent des cimeterres tranchans d'acier de Damas, ou bien des massues ferrées à pointes de même acier, ainsi que je l'ai vu plus d'une fois. J'ai dit tout cela, ma gouvernante, afin que tu voies la différence qu'il y a entre ces chevaliers et les autres, et il seroit raisonnable que tous les princes fissent plus d'estime de cette seconde, ou, pour mieux dire, première espèce de chevaliers

errans, parce que nous lisons en leurs histoires que tel d'entre eux a été le salut non seulement d'un royaume, mais de plusieurs.

— Ah ! Monseigneur, dit alors la nièce, que votre Grâce considère, je vous prie, que tout ce qu'elle dit des chevaliers errans n'est que fable et que mensonge, et que, si l'on ne brûle telles histoires, elles méritent au moins qu'à chacune on mette une marque de l'inquisition qui les fasse reconnoître pour infâmes et pour corruptrices de toutes les bonnes mœurs.

— Par le Dieu qui me soutient, dit don Quichotte, si tu n'étois ma nièce en ligne droite, comme fille de ma propre sœur, je te châtierois de telle sorte pour les blasphèmes que tu viens de proférer qu'il en seroit bruit par tout le monde. Comment ! est-il bien possible qu'une fillette qui sait à peine gouverner douze bâtonnets de filet s'ingère de faire aller sa langue et de censurer les histoires des chevaliers errans ? Et que diroit le seigneur Amadis, s'il entendoit quelque chose de pareil ? Mais pour sûr il te pardonneroit, parce que c'étoit le plus doux et le plus courtois chevalier de son temps, et en outre grand défenseur des dames. Mais tel te pourroit avoir ouïe que tu ne t'en trouvasses pas bien : car tous ne sont pas si courtois ni si bien élevés, puisqu'il y en a de félons et de malappris. Aussi tous ceux qui se disent chevaliers ne le sont pas parfaitement. Il y en a qui sont d'or, d'autres d'alliage, et néanmoins tous paraissent chevaliers, quoique tous ne puissent résister à la pierre de touche de la vérité. On voit des hommes de bas lieu qui s'enflent pour paroître chevaliers, et il y a de grands chevaliers qui semblent mourir expressément pour paroître des hommes de basse qualité : or, tous ceux-ci s'élèvent ou par ambition, ou par vertu ; et tous ceux-là s'abaissent ou par foiblesse, ou par vice. Or, il nous est nécessaire d'user de prudence

pour distinguer ces deux manières de chevaliers, si semblables de nom et dont les actions sont si différentes. — Dieu me soit en aide, dit la nièce, je crois fermement, Monsieur mon oncle, que vous êtes si savant qu'en un besoin vous pourriez monter en chaire ou bien prêcher parmi ces rues ; et toutefois vous êtes victime d'un tel aveuglement et d'une imprudence si connue que vous vous faites accroire d'être vaillant, étant vieux comme vous êtes ; vous vous imaginez être fort, étant malade, et vous vous faites redresseur de torts, étant accablé par l'âge, et par-dessus tout cela, d'être chevalier, et cependant vous ne l'êtes pas : car, encore que les gentilshommes le puissent être, les pauvres ne le sont pas pourtant. — Ma nièce, répondit don Quichotte, tu as beaucoup de raison en ce que tu dis, et je te pourrois apprendre maintenant sur les lignages des choses qui te raviroient en admiration ; mais je n'en parlerai point, afin de ne mêler point le divin avec l'humain : mes amies, soyez attentives à ce que je veux dire. Vous devez savoir que tous ceux qui sont au monde se peuvent réduire à quatre races. Les uns sont venus d'un commencement bas et se sont étendus et élevés jusqu'à ce qu'ils sont parvenus à une souveraine grandeur. D'autres tirent leur origine d'un commencement relevé et illustre qu'ils ont conservé et qu'ils conservent et maintiennent en leur premier état. D'autres proviennent bien d'un grand et illustre commencement ; mais ils finissent en pointe comme une pyramide, ayant diminué et annulé leur principe jusqu'à se réduire en un néant, comme est la pointe de la pyramide, qui, en comparaison de son fondement, n'est rien. Il y en a d'autres (et ceux-ci sont les plus nombreux) qui n'ont pas eu un bon commencement ni un milieu raisonnable, et par même moyen leur fin sera sans nom, comme la race du menu peuple. Quant aux premiers, qui ont eu un bas commencement et

qui sont montés à la grandeur qu'ils conservent encore, tu as l'exemple de la race des Ottomans, qui d'un pasteur qui fit leur origine sont montés au sommet de la grandeur où nous les voyons maintenant. Pour la seconde race, qui a pris commencement en grandeur et qui la conserve sans l'augmenter, nous avons l'exemple de plusieurs princes, qui sont princes par droit d'héritage et de succession, et qui se conservent en cette grandeur sans l'accroître ni la diminuer, demeurant en paix dans les limites de leurs États.

« Nous avons un nombre infini de ceux qui ont eu des commencemens illustres et des fins en pointe : car tous les Pharaons et les Ptolémées d'Égypte, les Césars de Rome, et tout le bataillon, s'il est permis de leur donner ce nom, d une infinité de princes, monarques et seigneurs, mèdes, assyriens, perses, grecs et barbares, toutes ces races, dis-je, et toutes ces seigneuries ont fini en pointe et en néant, aussi bien elles que ceux qui leur donnèrent un commencement : il seroit impossible de trouver aujourd'hui aucun de leurs descendans, et, si nous en trouvions quelqu'un, il seroit de basse condition. Je ne dirai rien du vulgaire, sinon qu'il ne sert que pour accroître le nombre des vivans, sans mériter autre renommée ni autre titre de louange. Mais je veux, grosses bêtes, que vous infériez de tout ce que j'ai dit que grande est la confusion des races ; et que seulement celles-là paroissent grandes et illustres qui se font paroître par la vertu, par la richesse et par la libéralité de leurs chefs. J'ai dit vertus, richesses et libéralités, parce que le grand qui est vicieux sera un grand vicieux, et qu'un riche non libéral sera un avare mendiant ; que ce n'est pas la possession des richesses qui rend heureux ceux qui les possèdent, mais la dépense qu'ils en font ; et encore les faut-il dépenser comme l'on doit, et non comme l'on veut. Le

chevalier pauvre n'a pas d'autre chemin que celui de la vertu pour montrer qu'il est chevalier : il doit être affable, bien élevé, courtois, poli et officieux ; nullement superbe, ni arrogant, ni médisant. Il doit surtout être charitable, et, quand il donnera d'un cœur gai deux doubles tournois à un pauvre, il se montrera aussi libéral que celui qui fait l'aumône à son de cloche. Cependant il n'y aura aucun qui, le voyant doué des vertus que nous venons de dire, et quoiqu'il ne le connoisse pas, ne le juge de bonne race. Ce seroit un miracle qu'il en fût autrement, car toujours la louange fut le salaire de la vertu, et il est impossible que les vertueux ne soient point loués. Mes filles, il y a deux chemins par où les hommes peuvent devenir riches et honorés : l'un est celui des lettres, et l'autre celui des armes. Je tiens plus du guerrier que de l'homme de lettres : car je suis né sous la planète de Mars, dont l'influence me pousse aux armes. Ainsi je suis comme forcé de suivre sa route, et je la suivrai en dépit de tout le monde. Vous vous tourmentez donc en vain à me vouloir persuader que j'aille contre la volonté des cieux, contre ce que la fortune ordonne, et que la raison demande, et surtout que ma volonté désire. Encore que je n'ignore pas les travaux infinis qui accompagnent la chevalerie errante, je sais aussi les biens infinis que l'on acquiert par elle ; je sais que le sentier de la vertu est fort étroit, et que le chemin du vice est large et spacieux. Je sais que les fins de la vertu et du vice sont différentes, parce que le chemin du vice, large et spacieux, finit par la mort ; au lieu que celui de la vertu, étroit et laborieux, finit par la vie, et non pas par la vie qui a un terme, mais par celle qui ne finira jamais.

« Et je sais, comme dit notre grand poète castillan, que c'est par ce chemin âpre que l'on parvient en lieu haut et relevé

Où l'éternité fait séjour.
Quiconque prend autre détour
Jamais en ce saint lieu n'arrive.

— Malheureuse que je suis, s'écria alors la nièce, mon oncle est aussi poète. Il sait tout, il peut tout, et je gage que, s'il vouloit être maçon, il sauroit bâtir une maison comme une cage. — Je t'assure, ma nièce, répondit don Quichotte, que, si ces pensées de chevalerie n'emportoient avec elles tous mes sens, il n'y auroit chose que je ne fisse, ni curiosité qui ne sortît de mes mains, principalement des cages, des cure-dents. »

Sur cela, quelqu'un heurta à la porte. On demanda qui c'étoit. « C'est moi », dit Sancho Pança, et à peine la gouvernante l'eut-elle reconnu qu'elle courut se cacher pour ne le voir point, tant elle le haïssoit. La nièce lui ouvrit, son maître don Quichotte le reçut à bras ouverts, et tous deux s'enfermèrent dans sa chambre, où ils eurent un entretien qui ne le cède pas à celui que nous vous avons ci-dessus rapporté.

1. Ces vers sont de Garcilaso de la Vega.

Seconde partie · VII

peine la gouvernante eut-elle vu que Sancho Pança s'enfermoit avec son maître qu'elle se rendit compte de leur but, et, imaginant que de cette consultation devoit sortir la résolution de sa troisième sortie, elle prit sa cape, et, toute pleine d'ennuis et d'inquiétude, alla chercher le bachelier Samson Carrasco. Il lui sembloit que, puisque cet homme étoit d'une parole facile et ami

nouveau de son maître, il lui pourroit persuader d'abandonner sa folle résolution. Elle le trouva en train de se promener dans la cour de sa maison, et en le voyant elle se laissa aller à ses pieds, toute remplie de sueur et d'angoisse.

Lorsque Carrasco vit cette femme qui faisoit paroître tant de marques de douleur et de trouble, il lui dit : « Qu'avez-vous, Madame la gouvernante ? Que vous est-il survenu de nouveau ? Il semble que votre âme soit près de quitter votre corps. — Ce n'est rien autre chose, répondit-elle, Monsieur Samson, sinon que mon maître sort ; il sort sans doute. — Et par où sort-il ? dit Samson. S'est-il rompu quelque partie du corps ! — Il ne sort point, répondit-elle, par autre part que par la porte de la folie. Je veux dire, Monsieur le bachelier de mon âme, qu'il veut sortir encore une fois, et ce sera maintenant la troisième sortie, afin d'aller chercher par le monde ce qu'il nomme des aventures ; et je ne puis comprendre pourquoi il leur donne ce nom. On nous le ramena ici, la première fois, couché en travers sur un âne et tout brisé et moulu de coups de bâton. La seconde fois, il vint sur une charrette traînée par des bœufs, mis et enfermé dans une cage, où on lui faisoit entendre qu'il avoit été enchanté. Et il y étoit dans un si triste état que la mère qui l'a enfanté ne l'eût point reconnu, foible, pâle et exténué, les yeux enfoncés jusqu'aux derniers recoins du cerveau, et pour le remettre un peu je dépensai plus de six cents œufs, comme Dieu le sait et tout le monde, et mes poules mêmes qui ne me laisseroient pas mentir. — Je le crois très bien, répondit le bachelier, car elles sont si bonnes, si grasses et si bien élevées, qu'elles ne voudroient pas dire une chose pour une autre, quand ce seroit pour en crever. Ainsi, Madame la gouvernante, il n'y a pas autre chose, ni d'autre accident arrivé que la peur que vous donne ce que veut faire le seigneur

don Quichotte ? — Non, Monsieur, dit-elle. — Ne vous tourmentez donc plus, répliqua le bachelier, mais retournez promptement à votre logis, et tenez-moi tout prêt quelque chose de chaud pour déjeuner. Cependant récitez en y allant l'oraison de sainte Apolline, si vous la savez. Je vous irai voir tout présentement, et vous verrez merveilles. — Quel malheur ! dit la gouvernante, ne me dites-vous pas de réciter l'oraison de sainte Apolline ? Cela seroit bon si mon maître avoit mal aux dents ; mais il n'est malade que de la cervelle. — Je sais bien ce que je dis, Madame la gouvernante, repartit le bachelier : c'est pourquoi, allez-vous-en, et n'entrez point avec moi en dispute, puisque vous savez que je suis bachelier de Salamanque, et que je n'ai plus de thèse à soutenir. » Et, sur ce, la gouvernante reprit le chemin de son logis, et le bachelier alla tout aussitôt trouver le curé pour lui communiquer ce qui se dira en son temps.

Pendant que don Quichotte et Sancho Pança demeurèrent enfermés, il se passa entre eux le discours dont l'histoire fait un récit aussi ponctuel que véritable. Sancho Pança dit à son maître : « Monsieur, j'ai déjà éclairé ma femme à me laisser aller là où il vous plaira de me mener. — Sancho, repartit don Quichotte, tu dois dire amené et non éclairé. — J'ai déjà, dit Sancho, prié une fois ou deux, si j'ai bonne mémoire, votre Seigneurie, de ne point corriger mes paroles, dès que vous entendez ce que je veux dire, et, lorsque vous ne m'entendrez pas, de dire : « Au diable, Sancho, si je t'entends », et alors, si je ne sais pas m'expliquer, vous pourrez me corriger, car je suis assez fossile. — Je ne t'entends point, Sancho, dit aussitôt don Quichotte, car je ne sais ce que tu veux dire : « Je suis assez fossile. » — Assez fossile veut dire, répliqua Sancho : « Je suis assez… ainsi. » — Je t'entends encore moins, dit don Quichotte. — Eh bien, si vous ne me pouvez en-

tendre, dit Sancho, je ne sais comment je dois parler. Je n'en sais pas davantage, et Dieu soit avec moi. — Oui, oui, j'y suis, répondit don Quichotte. Tu veux dire que tu es si docile, si doux et si traitable, que tu prendras en bonne part ce que je te dirai, et apprendras ce que je t'enseignerai. — Je gagerois, dit Sancho, que vous m'avez fort bien entendu dès le commencement, mais que vous avez pris plaisir à me troubler, afin de me faire proférer deux cents autres balourdises. — Il pourroit bien en être ainsi, répliqua don Quichotte. Mais, en effet, que dit Thérèse ? — Thérèse dit, repartit Sancho, que j'attache fort bien mon doigt avec le vôtre, et que le papier parle, et que la langue se taise, d'autant qu'avant de conclure il est bon de s'expliquer, et qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, et pour moi, je dis que le conseil d'une femme est peu de chose, mais que celui qui ne le reçoit point est un fou.

— Et moi, je le dis aussi, répondit don Quichotte, mais achève ton discours, ami Sancho : car tu ne parles aujourd'hui que de perles. — Le fait est, dit Sancho, que, comme votre Seigneurie le sait, nous sommes tous sujets à la mort : aujourd'hui nous sommes, et demain non ; aussitôt meurt-on agneau que mouton, et qu'en ce monde nul ne se peut promettre plus d'heures de vie qu'il ne plaît à Dieu de lui en donner. La mort n'a point d'oreilles, et, lorsqu'elle vient frapper et nous appeler à la porte de notre vie, elle y vient en courant, et il n'y a prière, ni force, ni sceptre, ni mitre, qui la retiennent, selon le bruit commun, et comme on nous le prêche en chaire. — Tout cela est véritable, dit don Quichotte, mais je ne sais pas où tu en veux venir. — Le point où je veux en venir, répondit Sancho, est que votre Seigneurie me donnera par mois un certain salaire tout le temps que je la servirai, et que ce salaire me soit payé sur son bien : car je ne désire point

d'être à gages qui arrivent tard, et qui sont mal payés, ou ne le sont jamais ; et Dieu me soit en aide de ce qui est à moi. Enfin je veux savoir ce que je gagne, peu ou beaucoup, car la poule pond sur un œuf, et beaucoup de peu font un beaucoup, et pendant que l'on gagne quelque chose on ne perd rien. Bien est-il vrai que s'il arrivoit, ce que je ne crois ni n'espère, que votre Seigneurie me donnât l'île qu'elle m'a promise, je ne suis pas si ingrat et ne pousserai pas les choses à l'extrémité que mon intention ne soit que l'on regarde à combien pourra monter le revenu d'une telle île, et que l'on ne décompte de mon salaire au prochata. — Ami Sancho, dit don Quichotte, quelquefois un chat est aussi bon qu'un rata. — Je vous entends bien, dit Sancho, je gage que je devois dire rata, et non chata. Mais il n'importe, puisque votre Seigneurie m'a entendu. — Je t'ai si bien entendu, répliqua don Quichotte, que j'ai pénétré le fond de tes pensées, et je sais le but où tu vises avec les mille flèches de tes proverbes. Vois, Sancho, je ne manquerois point de te fixer un certain salaire, si j'avois trouvé en quelqu'une des histoires des chevaliers errans un exemple qui me montrât par le moindre jour ce que pouvoient gagner les écuyers par mois ou par an. Mais j'ai lu toutes ces histoires ou la plupart d'entre elles, et il ne me souvient nullement d'y avoir vu qu'aucun chevalier errant ait fixé un salaire à son écuyer ; je sais seulement que tous les écuyers servoient à merci, et que, lorsque moins ils y pensoient, si la fortune avoit favorisé leurs maîtres, ils se trouvoient récompensés d'une île ou de quelque chose d'équivalent, ou pour le moins ils acquéroient le titre de grand et la seigneurie. Si, dans ces espérances d'accroissement, vous avez envie, Sancho, de rentrer à mon service, à la bonne heure. Mais vous vous trompez fort si vous croyez que je tire hors de ses bornes et de ses gonds l'antique usage de la chevalerie errante.

C'est pourquoi, ami Sancho, retournez chez vous, et déclarez mon intention à votre Thérèse. Si vous et elle trouvez bon que vous demeuriez à merci avec moi, bene quidem ; sinon, amis comme devant. Si le pigeonnier ne manque point de grain, il n'y aura pas non plus faute de pigeons. Cependant faites attention, mon fils, qu'une bonne espérance vaut mieux qu'une mauvaise possession, de même qu'une bonne dette est meilleure qu'une mauvaise paye. Or, Sancho, je parle de cette manière pour vous donner à entendre que je sais aussi bien user des proverbes que de la pluie. Enfin, je vous veux dire et vous dis que, si vous n'avez point envie de venir à merci avec moi, et de courir la fortune que je courrai, Dieu soit avec vous et de vous fasse, s'il lui plaît, un saint ; pour moi, je ne manquerai point d'écuyers plus obéissans, plus soigneux, moins embarrassés, voire moins discoureurs que vous. »

Quand Sancho ouït la ferme résolution de son maître, le ciel se couvrit pour lui d'une obscure nuée, et son cœur replia ses ailes, parce que pour tout l'avoir du monde il croyoit que son seigneur ne s'en iroit point sans lui ; et, comme il étoit tout indécis et tout pensif, voilà qu'il vit entrer Samson Carrasco avec la gouvernante et la nièce, curieuses d'entendre les raisons dont il se serviroit pour persuader à leur seigneur de ne point retourner courir les aventures. Ce fameux charlatan de Samson entra, et, embrassant don Quichotte, comme la première fois, il lui dit d'une voix forte : « Ô fleur de la chevalerie errante ! ô lumière resplendissante des armes ! ô honneur et miroir de la nation espagnole ! plaise au Dieu tout-puissant, et du côté qu'il fait paroître sa puissance, que la personne ou les personnes qui mettront empêchement et qui troubleront ta troisième sortie ne trouvent point d'issue au labyrinthe de leurs désirs, et jamais ne puissent-ils voir l'accomplissement de leurs mauvais desseins ! » Sur cela, il se tourna vers la

gouvernante, et lui dit : « Que madame la gouvernante ne récite pas plus longtemps l'oraison de sainte Apolline, puisque je sais que c'est une résolution arrêtée des étoiles que le seigneur don Quichotte retourne à l'exécution de ses hauts et nouveaux pensers. Je chargerois par trop ma conscience, si je n'intimois et ne persuadois à ce chevalier qu'il ne retienne plus la force de son valeureux bras et la bonté de son généreux courage : car autrement il feroit tort par son délai, et ne maintiendroit point le droit des affligés. Il ébranle le rempart des orphelins, abandonne l'honneur des dames, la faveur des veuves et l'appui des femmes mariées, voire encore plusieurs autres choses de même étoffe, qui touchent, appartiennent et se rattachent à l'ordre de la chevalerie errante. Sus, sus donc, Monseigneur don Quichotte, beau et brave chevalier, il faut que votre Grâce et votre Grandeur se mettent en chemin, et il vaut mieux que ce soit aujourd'hui que demain. Si quelque chose lui manque pour mettre en exécution son dessein, me voici tout prêt pour y suppléer de ma personne et de mon bien, voire même ce me sera un grand heur s'il me faut servir sa Magnificence en qualité d'écuyer. » Comme il achevoit ces mots, don Quichotte se tourna devers Sancho, et lui dit : « Eh bien, Sancho, ne t'avois-je pas dit que je n'aurois que trop d'écuyers ? Regarde qui s'offre maintenant à l'être : c'est l'inouï bachelier Samson Carrasco, le boute-en-train perpétuel et l'entretien récréatif des cours qui sont au collège de Salamanque, sain de sa personne, agile de ses membres, qui parle peu, qui souffre aussi bien le chaud que le froid, la faim que la soif, et enfin accompli en toutes les parties requises dans l'écuyer d'un chevalier errant. Néanmoins me garde le Ciel que, pour suivre mon plaisir, je vienne à énerver et briser la colonne des lettres et le vase des sciences, et à couper le palmier éminent des arts libé-

raux. Que le nouveau Samson demeure en sa patrie. Qu'il l'honore et honore pareillement les cheveux blancs de ses vieux père et mère. Je me contenterai de quelque écuyer que ce soit, puisque Sancho ne daigne point venir avec moi. — Si fait bien », repartit Sancho en soupirant et les yeux tout chargés de larmes, et il poursuivit : « Monseigneur, l'on ne dira jamais cela de moi : Pain mangé, compagnie faussée. Je ne tire pas mon origine d'une famille ingrate. Tout le monde sait, et principalement mon village, quels ont toujours été les Panças, dont je suis descendu. Outre que, par plusieurs bons effets et par bonnes paroles, j'ai déjà reconnu et apprécié le désir que votre Seigneurie a de me faire du bien. Que si j'ai entré en compte de plus ou de moins sur mon salaire, je l'ai fait pour complaire à ma femme, qui, lorsqu'elle met la main pour persuader quelque chose, il n'y a maillet qui presse si bien les cerceaux d'un tonneau qu'elle presse afin qu'on fasse ce qu'elle veut. Mais, en réalité, l'homme doit être homme, et la femme, femme. Et, puisque je suis homme quoi qu'on veuille, et que je ne le peux nier, je le veux pareillement être en ma maison, s'en fâche qui voudra. C'est pourquoi il n'y a autre chose à faire, sinon que votre Seigneurie fasse son testament avec son codicille, de sorte qu'il ne se puisse révoquer. Et mettons-nous promptement en chemin, afin que l'âme de M. le bachelier Samson ne souffre point davantage : car il dit que sa conscience le presse de persuader à votre Seigneurie qu'elle se mette pour la troisième fois en campagne ; et, quant à moi, je m'offre de nouveau à vous servir fidèlement et loyalement, voire aussi bien et mieux que tous les écuyers qui ont servi chevaliers errans dans les temps passés et présens. »

Le bachelier demeura tout étonné d'ouïr les termes et la manière de parler de Sancho Pança : car, encore qu'il eût lu la pre-

mière partie de l'histoire de son maître, toutefois il n'avoit jamais cru que Sancho fût aussi gracieux qu'on l'y dépeint. Mais, quand il l'ouït maintenant parler de testament et de codicille qui ne se pût révolquer, au lieu de testament et de codicille qui ne se pût révoquer, il crut tout ce qu'il en avoit lu et le tint pour un des plus solennels insensés de notre siècle. Aussi disoit-il en lui-même qu'on n'avoit jamais vu au monde deux fous tels qu'étoient le maître et le valet. Enfin, don Quichotte et Sancho s'embrassèrent, et demeurèrent bons amis, et de l'avis du grand Carrasco, qui pour lors étoit leur oracle, il fut résolu qu'à trois jours de là auroit lieu le départ, et que dans l'intervalle il y auroit loisir de tenir prêt ce qui étoit nécessaire pour le voyage, et de chercher un casque à visière, parce que, quoi que ce fût, don Quichotte disoit qu'il en vouloit porter un pareil. Samson s'offrit de lui en procurer un semblable, parce qu'il savoit bien qu'un sien ami, qui en avoit un, ne refuseroit pas de le lui bailler, plus obscur et plus noir pour la rouille qui le couvroit que luisant par la netteté de son acier. Impossible de compter les malédictions que la nièce et la gouvernante vomirent contre le bachelier.

Elles s'arrachèrent les cheveux, s'égratignèrent le visage, et, à la manière des complaintes funèbres que l'on proféroit jadis à l'obsèque des morts, elles lamentoient ce départ comme si c'eût été la mort de leur maître.

Le dessein qu'eut Samson pour persuader à don Quichotte de faire une troisième sortie fut de faire ce que l'histoire conte plus loin, de l'avis du curé et du barbier, à qui il l'avoit auparavant communiqué.

Pour conclusion, durant ces trois jours, don Quichotte et Sancho Pança s'accommodèrent de ce qu'ils crurent leur être néces-

saire, et, après que Sancho eut apaisé sa femme, et don Quichotte sa nièce et sa gouvernante, ils sortirent à la nuit, sans que personne les vît, hormis le bachelier Samson, qui les voulut accompagner jusqu'à une demi-lieue de là, et prirent le chemin du Toboso. Don Quichotte étoit monté sur son bon Rossinante, et Sancho Pança sur son vieux grison, le bissac fourni des choses qui intéressoient la bucolique, et la bourse d'argent que don Quichotte bailla à Sancho afin de leur servir au besoin. Samson l'embrassa et le supplia de lui donner avis de sa bonne ou mauvaise fortune, afin de participer à la joie ou à la tristesse que l'un ou l'autre lui pourroit apporter, ainsi qu'il y étoit obligé par les lois de leur amitié. Don Quichotte le lui promit. Le bachelier reprit le chemin de son village, et les deux autres celui de la grande cité du Toboso.

1. Progata, au lieu de provata, est un jeu de mots qui veut dire : pour le chat.

Seconde partie · VIII

e puissant Allah soit béni, dit Hamed ben Engeli au commencement de ce huitième chapitre ; béni soit Allah ! répète-t-il trois fois. Et il dit qu'il profère ces bénédictions pour voir qu'il tient déjà en campagne don Quichotte et Sancho ; et par ce moyen, ceux qui lisent cette histoire peuvent faire état que dès ce même point recommencent les hauts faits et les facéties de don Quichotte et de son écuyer. Sur cela, il leur conseille d'oublier les prouesses passées de l'ingénieux gentilhomme et de jeter les yeux sur celles qui doivent succéder. Elles commencent dès mainte-

nant sur le chemin du Toboso, comme les autres ont commencé dans les champs de Montiel. Or, ce qu'il demande est peu de chose, si l'on considère ce qu'il promet. Il poursuit donc son histoire en disant :

Don Quichotte et Sancho demeurèrent seuls, et à peine Samson se fut-il séparé d'eux que Rossinante commença de hennir, et le grison de braire. Le chevalier et l'écuyer prirent cela pour un bon signe et un très heureux augure. Mais, si l'on est obligé d'en dire la vérité, les soupirs et les braiemens du baudet furent en plus grand nombre que les hennissemens du coursier. Sancho en conclut que son bonheur surpasseroit celui de son maître. Or, l'on ne sait pas s'il se fondoit pour ce point sur l'astrologie judiciaire, qu'il savoit peut-être, puisque l'histoire n'en dit rien. On lui ouït seulement dire que, quand son âne bronchoit ou demeuroit muet, il auroit voulu ne sortir point du logis, parce que de trébucher ou de choir on ne pouvoit retirer autre chose que le soulier rompu et les côtes brisées, et, bien qu'il fût lourd et grossier, en ceci il ne se trompoit pas beaucoup de chemin.

Cependant don Quichotte lui dit : « Ami Sancho, plus nous allons, plus la nuit devient noire, et plus obscure que nous n'en avons besoin pour avoir le bien de voir avec le jour le Toboso, où j'ai résolu d'aller avant que de chercher quelque autre aventure. C'est là même que je recevrai la bénédiction et prendrai congé de la sans pareille Dulcinée. Avec ce congé je pense et tiens pour certain d'achever et d'accomplir heureusement toute périlleuse aventure, puisqu'il n'y a chose du monde qui rende plus vaillans les chevaliers errans que quand ils se voient favorisés de leurs maîtresses. — Je le crois ainsi, répondit Sancho, mais je crois que bien difficilement vous pourrez parler à elle, ni vous voir avec elle

en lieu où vous puissiez recevoir sa bénédiction, si ce n'est par les barres de l'enclos de sa basse-cour, où je la vis la première fois, quand je lui portai la lettre contenant les nouvelles des folies que vous alliez faisant au cœur de la Sierra Morena. — C'étoit une imagination, Sancho, que tu avois, dit don Quichotte, et il te sembloit que le lieu où tu vis cette gentille beauté, qui ne fut jamais assez louée, étoit une cloison ou basse-cour. C'étoient plutôt des galeries et des allées, ou, comme on les nomme, de riches et royaux palais. — Tout cela pourroit être, répondit Sancho, et néanmoins ils me semblèrent des cloisons, si ce n'est que j'aie faute de mémoire. — Avec tout cela, dit don Quichotte, il ne faut pas renoncer à nous y acheminer : car, pourvu que je la voie, il n'importe que ce soit par des cloisons ou par des fenêtres, par des fentes ou par des treillis de jardins, puisque, quelque rayon de sa beauté qui parvienne à mes yeux, il éclairera mon entendement et fortifiera mon cœur, de sorte qu'il demeurera unique et sans égal en discrétion aussi bien qu'en valeur. — À la vérité, répliqua Sancho, vous devez croire que, quand je vis ce soleil de la señora Dulcinée du Toboso, il n'étoit pas si clair qu'il pût jeter des rayons. Et il pourroit bien être que, lorsqu'elle cribloit ce blé dont je vous ai parlé, la grande poussière qui en sortoit se mit comme un nuage devant sa face et la lui rendit obscure. — Sancho, dit don Quichotte, tu te trompes grossièrement en disant, en pensant, en croyant et en soutenant que la señora Dulcinée cribloit du blé, puisque c'est une occupation contraire à ce que font et doivent faire les personnes de grande qualité, et qui sont réservées et destinées à d'autres exercices et soins qui font paroître leur grandeur à tir d'arbalète. Ô Sancho, qu'il te souvient mal des vers de notre poète, où il nous dépeint les labeurs que faisoient dans leur palais de cristal ces quatre nymphes qui, tirant la tête

hors du cher et agréable fleuve du Tage, s'assirent et achevèrent sur le pré verdoyant les riches toiles que cet ingénieux poète nous décrit. Il dit que cet ouvrage étoit tout or, soie et perles, étoffe et tissu. Tel devoit être celui de ma dame quand tu la vis, si ce n'est que quelque méchant enchanteur, qui porte envie à toutes les choses qui peuvent m'apporter du contentement, les change et les transforme dans les différentes figures qu'on leur voit. C'est pourquoi je crains grandement que, si l'auteur qui a composé l'histoire que l'on a imprimée, ainsi qu'on dit, de mes exploits, a été quelque savant magicien mon ennemi, il n'ait mis une chose pour une autre, mêlant mille menteries avec une vérité, et se divertissant à conter des actions qui sont hors de propos, et autres que ce que demande la continuation d'une histoire véritable. Ô envie, racine de maux infinis, chancre des vertus ! Ami Sancho, tous les vices traînent quand et eux je ne sais quoi d'agréable, mais le vice de l'envie est accompagné de déplaisirs, de rancœurs et de rages. — C'est ce que je dis aussi, repartit Sancho, et je crois qu'en cette légende ou histoire que le bachelier Carrasco disoit avoir vue de nous, mon honneur y doit courir en carrosse disloqué, et, comme l'on dit, à la diable, battant les pavés. Mais, foi d'homme de bien, je n'ai jamais médit d'aucun enchanteur, ni ne possède assez de biens pour être envié. Il est bien vrai que je suis un peu malicieux, et que j'ai bien mon grain de friponnerie. Toutefois ma grande simplesse toujours naturelle et jamais artificielle couvre le tout. Et, quand il n'y auroit que la croyance que j'ai, et que je crois toujours fermement et véritablement en Dieu, et en tout ce que tient et croit la sainte Église catholique romaine, voire encore que je suis ennemi mortel des juifs, les historiens devroient avoir pitié de moi, et me bien traiter en leurs écrits. Qu'ils disent pourtant ce qu'ils voudront. Nu je naquis, et nu je

me trouve ; de sorte que je ne gagne ni ne perds quoi que ce soit. Car, bien qu'on m'ait mis dans un livre, et quoique je passe de main en main par le monde, je me soucie comme d'une figue de tous ces discoureurs.

— Cela me semble, Sancho, ressembler à ce qui arriva à un fameux poète de notre temps. Ayant composé une piquante et malicieuse satire contre toutes les dames de la cour, il n'y mit ni ne déclara le nom d'une de qui l'on pouvoit douter si c'étoit elle ou non. Elle, se voyant hors du rôle des autres, s'en plaignit au poète, et lui demanda quelle chose il avoit remarquée en elle pour n'être point mise au nombre des autres, qu'elle le prioit donc d'allonger la satire, et de la mettre dans le pasquin amplifié, sinon, qu'il prît garde à ce qui surviendroit.

« Le poète le fit, et mit à son compte ce que n'auroient pas dit des duègnes, si bien qu'elle demeura satisfaite lorsqu'elle se vit renommée, quoique en infamie.

« À ceci pareillement pouvons-nous comparer ce que l'on récite de ce berger qui incendia et brûla le temple de Diane, tenu pour l'une des sept merveilles du monde, et il le fit afin seulement que son nom demeurât vivant aux siècles futurs ; et, bien qu'on eût publié une ordonnance qui défendoit qu'aucun eût à nommer cet incendiaire ni par parole ni par écrit, pour l'empêcher de venir à bout de son dessein, toutefois on ne put faire que l'on ne sût qu'il s'appeloit Érostrate.

« Ici de même vient bien à propos ce qui advint entre l'empereur Charles-Quint et un cavalier romain. Il prit envie à cet empereur de voir le fameux temple de la Rotonde, lequel l'ancien paganisme nommoit le Panthéon, ou Temple de tous les dieux, et

qui maintenant est appelé avec plus de raison par les chrétiens le Temple de tous les saints. C'est le plus entier de tous les édifices que l'idolâtrie bâtit jadis à Rome, et celui-là qui conserve le mieux la pompe et la magnificence de ses fondateurs. Sa forme est semblable à la moitié d'une orange, mais il est d'une extrême grandeur, au reste fort clair, bien qu'aucune autre lumière n'y entre que celle qui vient d'une fenêtre, ou plutôt d'un trou rond qui est au faîte et qu'on nomme œil-de-bœuf. L'empereur regardoit de là ce superbe édifice, et à son côté étoit un cavalier romain qui lui montroit l'excellence et les détails de cette grande et mémorable machine.

« Comme ils se furent ôtés de ce trou, ce gentilhomme tint ce langage à l'empereur : « Sacrée Majesté, cependant que nous regardions par ce trou, il m'est venu mille fois en la pensée de vous embrasser, et puis de me lancer avec vous de cette claire-voie en bas, afin de laisser de moi au monde une éternelle renommée. — Je vous remercie, repartit l'empereur, de ce que vous n'avez pas mis en effet une si mauvaise pensée, et dorénavant je ne vous donnerai pas occasion de faire une seconde épreuve de votre fidélité : c'est pourquoi je vous recommande de ne parler jamais à moi, et de ne vous trouver nulle part où je sois. » Et là-dessus il lui fit encore un grand merci.

« Or, Sancho, je veux dire que le désir d'acquérir du renom est en toute manière fort ardent et fort prompt. Et que penses-tu qui fit lancer du pont en bas dans le Tibre Horatius Coclès armé de toutes pièces ? qui brûla le bras et la main de Mucius ? qui poussa Curtius à se précipiter dans l'abîme profond et ardent qui parut au milieu de Rome ? qui est-ce qui fit passer à César le Rubicon malgré tous les sinistres augures qu'on lui avoit montrés ?

Mais, avec des exemples plus modernes, qui fut-ce qui perça les navires et laissa à sec et isolés les valeureux Espagnols, guidés au nouveau monde par Cortez si plein de courtoisie ? Tous ces grands et divers exploits sont, furent et seront des œuvres de la renommée que les mortels désirent comme le salaire et une partie de l'immortalité que leurs hauts faits méritent, puisqu'il est reconnu que chrétiens catholiques et chevaliers errans, nous devons avoir plus d'égard à la gloire des siècles futurs, qui est éternelle dans les régions éthérées des cieux, qu'à la vanité de la renommée que l'on obtient en ce siècle présent et transitoire. Car enfin cette renommée, quelque durable qu'elle soit, doit finir avec le monde, qui a sa fin déterminée.

« C'est pourquoi, ami Sancho, nos œuvres ne doivent aucunement sortir des limites que la religion chrétienne dont nous faisons profession nous a prescrites. Nous devons, en tuant les géans, mettre à mort l'orgueil, l'envie, par la générosité du courage ; la colère par la tranquillité et le calme de l'âme ; la gourmandise et le sommeil par la sobriété du manger et par la longueur de la veille ; la luxure et l'appétit désordonné et lubrique par la fidélité que nous gardons à celles que nous avons faites dames de nos pensées, et la paresse, en allant par toutes les parties du monde en quête des occasions qui nous peuvent rendre et nous acquièrent, outre le nom de chrétiens, celui de chevaliers renommés. Voilà, Sancho, les moyens par lesquels on possède ces extrêmes louanges qui accompagnent la bonne renommée.

— J'ai fort bien entendu, repartit Sancho, tout ce que vous m'avez dit. Toutefois avec cela je désirerois fort que votre Seigneurie me résolût un doute qui, sur ce point, me vient à présent à la mémoire. — Ami Sancho, dit don Quichotte, tu veux dire ré-

solût ; profère seulement ce doute clairement, et j'y ferai la réponse que je saurai. — Monsieur, dites-moi un peu, je vous prie, poursuivit Sancho, ces Jules, ces Augustes et tous ces preux chevaliers de qui vous avez dit qu'ils sont maintenant morts, où sont-ils maintenant ? — Pour les païens, répliqua don Quichotte, ils sont sans doute en enfer ; et pour les chrétiens, s'ils ont été bons chrétiens, ils sont en purgatoire ou en paradis. — Voilà qui va bien, dit Sancho ; mais je veux maintenant savoir : les sépulcres où reposent les corps de ces illustres seigneurs ont-ils devant eux des lampes d'argent, ou bien les murailles de leurs chapelles sont-elles parées de potences, de suaires, de perruques, de jambes et d'yeux de cire, et, si telles choses n'y sont pas, de quoi sont-ils donc parés ? — Les sépulcres des païens, répondit don Quichotte, furent pour la plupart de somptueux et magnifiques temples. L'on mit sur les cendres du corps de Jules-César une pyramide de pierre d'une grandeur démesurée, pyramide que l'on appelle aujourd'hui à Rome l'Aiguille de saint Pierre. Un château aussi grand qu'un bon village servit de monument à l'empereur Adrien. On le nomme maintenant le château Saint-Ange, et jadis il s'appeloit Moles Adriani. La reine Artémise bâtit à son mari Mausole un sépulcre qui fut mis au nombre des sept merveilles du monde. Mais aucun de ces monumens et sépulcres ni autres bâtimens semblables que les païens fabriquèrent ne fut pourtant paré de draps mortuaires ni d'autres offrandes qui fissent paroître que ceux qui étoient ensevelis fussent saints. — C'est là que je vous attends, dit Sancho : dites-moi donc, je vous prie, ce qui est le plus grand, ou de ressusciter un mort, ou de tuer un géant ? — La réponse, repartit don Quichotte, va de soi : il n'y a point de doute que ressusciter un mort ne soit plus grand. — Nous y voilà, répliqua Sancho : donc la renommée de celui qui ressuscite les

morts, donne la vue aux aveugles, redresse les boiteux et guérit les malades, et devant le sépulcre de qui les lampes brûlent ardentes, et dont les chapelles sont pleines de personnes dévotes, qui, à genoux, honorent ses reliques, vaut mieux, tant en ce monde qu'en l'autre, que celle qu'ont laissée d'eux et que laisseront autant d'empereurs païens et de chevaliers errans qu'il y en a eu au monde. — J'accorde pareillement cette vérité, répondit don Quichotte. — Eh bien, dit Sancho Pança, les corps et les reliques des saints, avec approbation et licence de notre mère sainte Église, ont cette renommée, ces grâces, ces prérogatives, comme on les appelle ; oui, dis-je, ils ont des lampes, des voiles, des suaires, des potences, des peintures, des chevelures, des yeux, des jambes, qui accroissent la dévotion et magnifient leur renom de chrétiens ; les rois portent sur leurs épaules les corps des saints, ou leurs reliques, baisent les morceaux de leurs os, et en parent et enrichissent leurs oratoires et leurs plus riches autels. — Que veux-tu, Sancho, répliqua don Quichotte, que j'infère de tout ce que tu as dit ? — Je veux dire, dit Sancho, que nous nous donnions à la sainteté, et par ce moyen nous nous acquerrons en moins de temps la renommée à laquelle nous prétendons. Et considérez, Monsieur, qu'hier ou avant-hier, car d'un temps si court on peut parler de cette manière, on canonisa ou l'on béatifia deux petits frères déchaussés ; et maintenant on tient à grand bonheur de baiser ou toucher les chaînes de fer dont ils ceignoient et tourmentoient leurs corps, et ces chaînes sont en plus grande vénération que n'est l'épée de Roland, comme j'ai dit, au cabinet d'armes du roi notre sire, que Dieu garde. C'est pourquoi, Monsieur, il vaut mieux être un petit frère de quelque ordre que ce soit qu'un vaillant chevalier errant : deux douzaines de disciplines sont plus agréables à Dieu que deux

mille coups de lance, qu'on les donne ou à des géans, ou à des lutins, ou même à des endriagues. — Tout ce que tu dis, repartit don Quichotte, est véritable ; mais nous ne pouvons pas tous être des religieux, et nombreux sont les chemins par où Dieu mène les siens au ciel. La chevalerie est une religion, et il y a au ciel de saints chevaliers. — Certes, répondit Sancho ; mais j'ai ouï dire qu'il y a au ciel plus de religieux que de chevaliers errans. — Il est vrai, dit don Quichotte, parce que le nombre des religieux est plus grand que celui des chevaliers. — Mais, répliqua alors Sancho, il y a beaucoup de chevaliers errans. — Le nombre en est grand à la vérité, dit don Quichotte ; néanmoins il y en a bien peu qui méritent le nom de chevaliers. »

Ils passèrent cette nuit et le jour suivant en tels ou semblables discours, sans qu'il leur arrivât chose digne de récit au grand déplaisir de don Quichotte. Enfin, le lendemain, vers le soir, ils découvrirent la grande cité du Toboso. Sitôt que notre chevalier l'aperçut, ses esprits devinrent tout pleins de joie et ceux de Sancho Pança de tristesse, parce qu'il ne savoit pas où étoit la maison de Dulcinée, et de toute sa vie jamais il ne l'avoit vue, ni plus ni moins que son maître : de sorte que l'un pour la voir, et l'autre pour ne l'avoir point vue, étoient tout troublés. Et Sancho ne se pouvoit imaginer ce qu'il pourroit faire quand son maître l'enverroit au Toboso. Finalement, don Quichotte voulut entrer dans la ville au commencement de la nuit. Or, pendant qu'ils attendoient la venue de l'heure, ils s'arrêtèrent parmi des chênes qu'il y avoit près du Toboso. Et à l'heure marquée ils entrèrent dans la cité, où il leur arriva choses et autres de fort grande importance.

1. Ce poète est encore Garcilaso de la Vega.

Seconde partie · IX

l étoit environ la mi-nuit, un peu plus, un peu moins, lorsque don Quichotte et Sancho quittèrent la montagne et entrèrent au Toboso. Un profond silence régnait par tout le bourg : car tous les habitans et voisins dormoient et se reposoient à poings fermés. La nuit étoit demi-claire, et Sancho l'eût bien voulu tout à fait noire, afin de trouver dans son obscurité quelque excuse à sa sottise. On n'entendoit en tout ce lieu qu'aboiemens de chiens, qui tonnoient dans les oreilles de don Quichotte et troubloient le cœur de Sancho. Par intervalles un âne brayoit, des pourceaux grognoient, des chats miauloient, et tous les divers sons de ces voix grossissoient avec le silence de la nuit. L'amoureux chevalier prenoit tout cela pour mauvais augure, et néanmoins, avec tout cela, il dit à Sancho : « Mon fils Sancho, mène-moi au palais de Dulcinée, et il peut se faire que nous la trouvions éveillée. — Corps du soleil, repartit Sancho, à quel palais voulez-vous que je vous mène, puisque le lieu où je vis sa Grandeur n'étoit qu'une maison fort petite. — Elle s'étoit sans doute alors retirée, répondit don Quichotte, dans quelque petit appartement de son palais, s'ébattant en la compagnie de ses seules damoiselles, ainsi qu'ont accoutumé les grandes dames et les princesses. — Monsieur, dit Sancho, puisque votre Seigneurie veut, bien malgré moi, que la maison de M Dulcinée soit un palais, est-ce par hasard l'heure d'en trouver la porte ouverte ? Seroit-il bien à propos de donner de grands coups de marteau, afin que l'on nous ouït et ouvrît, mettant tout le monde en alarme et rumeur ? Allons-nous par hasard frapper à la porte de nos jeunesses, comme font les coureurs qui viennent et appellent, et entrent à toute heure de nuit ? — Trouvons d'abord, dit don Quichotte, maison à maison le pa-

lais, et puis je te dirai ce que nous devons faire. Mais, Sancho, prends garde à cette grosse chose sombre et noire que l'on découvre d'ici : ce doit être le palais de Dulcinée. — Soyez donc le guide, répondit Sancho, et peut-être sera-ce cela ; quand je le verrai de mes yeux et le toucherai de mes mains, je le croirai tout comme je crois qu'il fait maintenant jour. »

Don Quichotte servit donc de guide, et, ayant cheminé quelque deux cents pas, il donna sur la masse qui faisoit cette ombre et vit une grande tour, et il ne tarda pas à reconnoître qu'un tel édifice n'étoit pas un palais, mais la grande église du bourg, et il dit : « Sancho, nous voilà devant l'église. — Je le vois bien, repartit Sancho, et plaise à Dieu que ce ne soit point devant notre sépulture, parce que ce n'est pas bon signe d'aller par les cimetières à pareilles heures, et bien plus, après avoir dit à votre Grâce, si j'ai bonne mémoire, que la maison de cette dame doit se trouver en une ruelle qui n'a point d'issue. — Maudit de Dieu sois-tu, sans cervelle que tu es, où as-tu trouvé que les alcazars et les palais royaux soient édifiés en des ruelles sans issue ? — Monsieur, répondit Sancho, à chaque pays sa coutume. Peut-être ici, au Toboso, a-t-on coutume de bâtir les palais et les grands édifices en des ruelles ? C'est pourquoi je supplie votre Grâce de me laisser chercher par ces rues ou ruelles que je rencontrerai. Il pourroit être qu'en quelque coin je trouvasse ce palais, que je puisse voir mangé des chiens, tant il nous donne de fatigue et nous met hors de notre route. — Écoute, Sancho, dit alors don Quichotte, parle, je te prie, avec respect des choses qui touchent à ma maîtresse, et célébrons en paix la fête, et ne jetons pas la corde derrière le chaudron. — Je me contiendrai, repartit Sancho ; mais avec quelle patience puis-je supporter que vous croyiez que, pour une seule fois que j'ai vu la maison de votre

maîtresse, je la doive toujours savoir et la trouver à minuit, tandis que vous-même ne la trouvez pas, quoique vous l'ayez peut-être vue plus de mille fois ? — Tu me feras désespérer, Sancho, dit don Quichotte ; viens çà, hérétique, ne t'ai-je pas dit mille fois que, jamais de toute ma vie je n'ai vu la sans pareille Dulcinée, et que jamais je n'ai franchi les portes de son palais, mais que seulement j'en suis amoureux par le récit qu'on m'a fait de sa beauté et de sa sagesse ? — C'est à présent que je l'entends et l'apprends, répliqua Sancho, et si je dis que, puisque vous ne l'avez point vue, ni moi non plus. — Cela ne peut être, dit don Quichotte, parce qu'au moins tu m'as dit que tu l'as vue criblant du blé, lorsque tu m'apportas la réponse à la lettre que je lui avois écrite et dont tu fus le porteur. — Ne vous arrêtez pas à cela, Monsieur, repartit Sancho, parce qu'il faut que vous sachiez que la vue et la réponse que je vous apportai furent aussi par ouï-dire, et je sais tout aussi bien qui est la señora Dulcinée que de donner un coup de poing au ciel. — Sancho, Sancho, dit don Quichotte, il y a temps de plaisanter, et temps où la plaisanterie est donnée et mal reçue. Quoique je dise que je n'ai point vu celle qui est la dame de mon âme, ni ne lui ai jamais parié, tu ne dois pas dire que tu ne l'as pas vue non plus, ni ne lui as jamais parlé, puisque tu sais bien le contraire. »

Comme ils étoient tous deux en cet entretien, il vint à passer par le lieu où ils étoient un homme avec deux mules ; au bruit que faisoit la charrue en traînant par terre, ils jugèrent que c'étoit un laboureur qui, avant la venue du jour, s'étoit levé pour aller à son labourage ; et cela étoit vrai. Ce laboureur venoit chantant ce vaudeville qui dit :

Vous eûtes de mauvais travaux,
François, au lieu de Roncevaux.

« Puissé-je mourir, Sancho, dit en l'entendant don Quichotte, si rien de bon nous arrive cette nuit ! N'entends-tu pas ce que chante ce paysan ? — Je l'entends fort bien, répondit Sancho ; mais que fait à notre propos la déroute de Roncevaux ? Il pourroit aussi bien chanter la romance de Calainos, que ce seroit tout un, et autant de mal ou de bien recevrions-nous de l'un que de l'autre en notre affaire. » Sur cela le laboureur arriva, et don Quichotte lui dit ces paroles : « Mon bon ami, Dieu vous donne bonne chance : ne me sauriez-vous pas dire où sont par ici les palais de la sans pareille princesse Dulcinée du Toboso ? — Monsieur, répondit ce garçon, je suis étranger, et il n'y a pas longtemps que je demeure en ce bourg au service d'un riche laboureur pour cultiver ses champs. Le curé et le sacristain du lieu habitent dans la maison en face. Tous les deux ou l'un d'eux vous pourra donner des renseignemens sur cette madame la princesse, parce qu'ils ont le rôle de tous les habitans du Toboso. Toutefois, je crois, quant à moi, que dans tout ce lieu il n'y a princesse aucune, mais bien plusieurs grandes dames qui chacune en sa maison peut bien être princesse. — Eh bien, mon ami, dit don Quichotte, celle pour qui je t'ai fait cette demande doit donc faire sa demeure parmi celles-là mêmes. — Il se pourroit, répondit le garçon. Adieu : l'aube du jour commence déjà de paroître. » Là-dessus, il toucha ses mules, sans écouter d'autre demande.

Sancho, qui vit son maître en suspens et fort mal content, lui dit : « Monsieur, le jour s'en vient à la hâte : ce seroit à nous une grande imprudence que le soleil nous trouvât dans la rue ; il vaudra bien mieux que nous sortions de la ville, et que votre Grâce

s'abrite en quelque forêt prochaine, pendant que je reviendrai ici de jour. Je ne laisserai alors pas un coin de tout ce lieu sans y chercher la maison, l'alcazar ou le palais de madame. Or, je serois bien mal chanceux si je ne le trouvois point. Quand je l'aurai trouvé, j'en parlerai à sa Grandeur, et lui dirai où et comment votre Seigneurie se trouve, attendant qu'elle vous donne le moyen de la voir sans préjudice pour son honneur et pour sa renommée. — Sancho, dit don Quichotte, tu as proféré mille sentences enfermées dans le cercle d'un petit nombre de paroles. J'approuve le conseil que tu viens de me donner, et le reçois de fort bonne volonté. Viens, mon fils, allons chercher un lieu où je me mette en embuscade. Tu retourneras, comme tu dis, pour chercher, pour voir et pour parler à ma dame, de la prudence et courtoisie de laquelle j'attends plus que des faveurs miraculeuses. » Sancho enrageoit de tirer son maître hors du village, de peur que celui-ci ne touchât du doigt la fausseté de la réponse qu'il lui avoit portée en la Sierra-Morena de la part de Dulcinée. C'est pourquoi il pressa tant son maître de partir, ce qui ne tarda pas, et à deux milles de là ils trouvèrent un bois où don Quichotte se mit en embuscade cependant que Sancho retournoit à la ville pour parler à Dulcinée. Or, en cette ambassade, il lui arriva des choses qui demandent une nouvelle attention et méritent une nouvelle confiance.

Seconde partie · X

'historien de cette grande histoire, parvenant au récit de ce que nous conte ce présent chapitre, dit qu'il eût bien voulu le passer sous silence, craignant qu'on n'y ajoute point de foi : car les folies

de don Quichotte parvinrent ici aux bornes des plus grandes que l'on pourroit imaginer, voire allèrent au delà pour le moins de deux grands traits d'arbalète. Néanmoins il les écrivit, quoique avec cette crainte et ce doute, de la même sorte que notre chevalier les fit, sans ajouter ni ôter à l'histoire un seul atome de la vérité, et sans se soucier des objections que l'on pourroit lui faire de menteur. Or, il eut raison, d'autant que la vérité allège, bien loin de froisser, et que toujours elle va sur le mensonge comme l'huile sur l'eau. C'est pourquoi, en poursuivant son histoire, il dit qu'aussitôt que don Quichotte se fut mis dans la forêt, chênaie ou taillis, près de la grande ville du Toboso, il commanda à Sancho de retourner en cette cité, et de ne revenir point en sa présence sans avoir premièrement parlé de sa part à sa dame, lui demandant qu'elle daignât se laisser voir à son chevalier captif, et lui donner sa bénédiction, afin que par ce moyen il pût espérer de toutes ses aventures et difficiles entreprises un très heureux succès. Sancho se chargea de le faire tout de même qu'on le lui commandoit, et promit de rapporter une réponse aussi bonne que celle qu'il avoit apportée la première fois. « Va donc, mon fils, lui dit don Quichotte, et ne te trouble point quand tu te verras devant la lumière du soleil de beauté que tu vas trouver. Bienheureux écuyer sur tous les écuyers du monde, aie souvenance, et fais que la réception qu'elle te fera ne sorte point de ta mémoire. Considère bien si elle changera de couleur pendant que tu lui exposeras ton ambassade, et si elle ne se trouble point quand tu proféreras mon nom, voire si à l'heure même elle ne se peut contenir sur son riche carreau, au cas où tu la trouverois assise sur le trône pompeux de son autorité. Si elle est debout, prends garde, je te prie, si elle ne se pose pas tantôt sur un pied et tantôt sur l'autre, si elle ne redit point deux ou trois fois la réponse

qu'elle te fera ; si elle la change de douce en rude, d'aigre en amoureuse ; voire encore si elle ne porte point la main à ses cheveux pour les arranger, encore qu'ils ne soient point mal en ordre.

« Finalement, mon fils, considère toutes ses actions et tous ses mouvemens : car, si tu me les rapportes fidèlement, j'en tirerai tout ce qu'elle a de caché au secret de son cœur touchant ce qui concerne le fait de mes amours. Tu dois savoir, Sancho, si tu ne le sais pas, que chez les amoureux les actions et les mouvemens extérieurs qu'ils découvrent, lorsqu'on traite de leurs amours, sont des courriers très fidèles qui portent les nouvelles de ce qui se passe à l'intérieur de l'âme. Va donc, mon ami, Dieu veuille qu'une fortune meilleure que la mienne t'accompagne, et que tu rencontres un succès plus heureux que celui que je crains et que j'attends en cette amère solitude où tu me laisses. — J'irai et reviendrai promptement, dit Sancho. Cependant, Monsieur, je vous prie, élargissez ce petit cœur, que vous ne devez pas avoir plus gros pour le moment qu'une noisette. Considérez que l'on dit en commun proverbe qu'un bon cœur rompt une mauvaise fortune, et que là où il n'y a point de lard, il n'y a point non plus de gril. On dit pareillement que le lièvre saute là où on ne pense pas. Or, je le dis, parce que, si cette nuit nous n'avons pas trouvé les palais, ou les alcazars de madame, je pense les trouver maintenant qu'il est jour, et lorsque j'y penserai le moins ; quand je les aurai trouvés, laissez-moi seulement faire. — Certainement, Sancho, dit don Quichotte, tu tires toujours si bien à point tes proverbes au fil dont nous parlons que Dieu me veuille donner une aussi bonne réussite en ce que je désire. » Comme il achevoit ces mots, Sancho tourna les épaules et toucha son grison. Cependant don Quichotte demeura à cheval à se reposer sur les étriers et sur le

gros bout de sa lance, rempli qu'il étoit de tristes et confuses imaginations.

Nous le laisserons en cette posture et irons avec Sancho Pança, qui, non moins confus et pensif, s'éloigna de son maître, qui étoit là arrêté. Mais à peine eut-il passé le bois qu'il tourna la tête, et, voyant que don Quichotte ne paroissoit plus, il descendit de son âne, et, s'étant assis au pied d'un arbre, il commença de se parler à lui-même et de se dire : « Sachons un peu maintenant, mon frère Sancho, où va votre Seigneurie ? Va-t-elle point chercher quelque âne qu'elle ait perdu ? — Nenni certes. — Et qu'allez-vous donc chercher ? — Je m'en vais chercher, sans mot dire, une belle princesse, et en elle le soleil de la beauté et tout le ciel joint avec elle. — Et où pensez-vous trouver, Sancho, ce que vous dites ? — Où ? dans la grande cité du Toboso. — Mais de quelle part l'allez-vous chercher ? — De la part du fameux chevalier don Quichotte de la Manche, qui défait les torts, et qui donne à manger à celui qui a soif et à boire à celui qui a faim. — Voilà qui va fort bien ; mais savez-vous sa maison, Sancho ? — Mon maître dit que ce doit être un palais royal ou de superbes alcazars. — Et l'avez-vous vue quelque jour par hasard ? — Ni moi ni mon maître ne l'avons jamais vue. — Et vous semble-t-il que ce seroit fort bien fait et fort à propos, si les habitans du Toboso, sachant que vous êtes ici dans l'intention de séduire et débaucher leurs princesses, venoient et vous frottoient les côtes avec de bonne huile de cotret, sans vous laisser os qui n'en eût ? — À la vérité, ils auroient fort raison de ne pas considérer que je suis envoyé, et que vous êtes messager, mon ami, que vous n'avez point de faute à vous reprocher, non. — Ne vous y fiez pas, Sancho, car le peuple de la Manche est aussi colérique qu'honnête, voire il n'entend pas raillerie quand on le chatouille. Par le Dieu vivant, s'il

vous sent tant soit peu, malheur à vous ! Pauvre hongre, tu seras étrillé. Aussi bien vais-je chercher un chat à trois pattes pour le plaisir d'autrui, joint que chercher Dulcinée par le Toboso, autant chercher Marica à Ravenne ou le bachelier à Salamanque ; le diable même, il faut le dire, et pas d'autre, le diable m'a empêtré dans cette affaire. »

Tel fut le discours que Sancho Pança se tint à part soi, et la conclusion qu'il en tira fut qu'il finit par se dire : « Il y a remède en toutes choses si ce n'est en la mort, dont nous devons tous subir le joug, quoi qu'il nous en coûte au dernier moment.

« J'ai remarqué par mille signes que mon maître est fou à lier, et moi non plus, je ne lui dois rien de retour, puisque je suis beaucoup plus fou, parce que je le suis et le serai, si le proverbe est véritable, qui dit : Dis-moi avec qui tu vas, je te dirai qui tu es ; et encore l'autre proverbe : Non pas avec qui tu nais, mais bien avec qui tu pais. Étant donc fou comme il l'est et possédé d'une folie qui bien souvent prend une chose pour une autre, et le blanc pour le noir, et le noir pour le blanc, ainsi qu'il le fit paroître le jour où il disoit que les moulins à vent étoient des géans, et les mules des religieux des dromadaires, comme aussi quand il assuroit que les troupeaux de brebis étoient des armées d'ennemis, et beaucoup d'autres choses de ce genre, il ne sera pas fort malaisé de lui faire croire que la première paysanne qui passera par ici est la señora Dulcinée. Et, s'il ne le veut pas croire, j'en jurerai ; et si lui-même jure, je recommencerai à jurer. S'il conteste, je contesterai pareillement, et s'il s'opiniâtre, je m'opiniâtrerai plus que lui. Et, pourvu que je me tienne toujours sur le but, vienne ce que pourra. Peut-être, par cette opiniâtreté, je ferai tant que désormais il ne m'enverra plus faire de pareils messages,

voyant combien je lui en rends mauvais compte. Ou, par aventure, il croira, ainsi que je l'imagine, que quelque méchant enchanteur de ceux qui, à son dire, lui veulent mal, aura changé la figure de sa dame pour lui faire du déplaisir. » Cette pensée mit en repos l'âme de Sancho Pança, de sorte qu'il tint l'affaire faite. Cependant il s'arrêta là jusqu'à ce qu'il fût déjà un peu tard, afin que don Quichotte crût qu'il lui avoit fallu employer autant de temps pour aller et revenir du Toboso. Et cela eut un si heureux succès que, quand il se leva pour monter sur le grison, il aperçut aussitôt venir du Toboso vers le lieu où il s'étoit arrêté trois jeunes paysannes montées sur trois poulains ou pouliches : car l'auteur ne le déclare pas, quoique l'on puisse croire que c'étoient des ânesses, cavalerie ordinaire des villageoises ; mais, comme cela n'est pas de grande importance, il n'y a pas à s'arrêter pour le vérifier.

En conséquence, sitôt que Sancho découvrit ces paysannes, il retourna à grands pas pour querir son maître don Quichotte, et le trouva soupirant et proférant mille complaintes amoureuses. Aussitôt que don Quichotte le vit, il lui dit : « Comment vont les affaires, ami Sancho ? Devrai-je marquer ce jour-ci d'une pierre blanche ou d'une noire ? — Il vaudra bien mieux, repartit Sancho, que vous le marquiez de vermillon, de même que sont les écriteaux des chaires, afin que ceux qui le verront le puissent bien voir. — Donc, répliqua don Quichotte, tu m'apportes de bonnes nouvelles ? — Si bonnes, répondit Sancho, que votre Seigneurie n'a plus qu'à piquer Rossinante et à sortir dans la plaine pour voir la señora Dulcinée du Toboso qui vous vient visiter, accompagnée de deux siennes damoiselles. — Ô Dieu très saint, s'écrie alors don Quichotte, que dis-tu, mon ami Sancho ? Prends

garde à ne me point tromper, et crains, avec de fausses allégresses, de soulager mes véritables tristesses.

— Quel fruit, repartit Sancho, retirerois-je de tromper votre Seigneurie, et surtout quand nous sommes si proches de découvrir la vérité. Piquez seulement, Monsieur, et venez, et vous verrez se diriger vers nous la princesse notre maîtresse, vêtue et accoutrée, enfin, comme sa qualité le requiert. Ses damoiselles et elle sont toutes reluisantes d'or, de chaînes de perles, de diamans, de rubis, et de toiles d'or de dix grands doigts. Leurs cheveux sont épars sur leurs épaules, et ce sont autant de rayons du soleil qui folâtrent au vent. Et surtout elles viennent à cheval sur trois cananées refaites et bien harnachées, et l'on ne sauroit rien voir de plus beau. — Haquenées, veux-tu dire, Sancho. — Il y a peu de différence, répliqua Sancho, entre cananées et haquenées. Mais, qu'elles viennent sur ce qu'elles viennent, on voit venir les plus galantes dames qu'on puisse désirer, et principalement M la princesse Dulcinée, qui ravit les sens.

— Allons, mon fils Sancho, dit don Quichotte, et pour étrennes de ces nouvelles aussi bonnes qu'inespérées, je te donne la meilleure dépouille que je gagnerai à la première aventure que je rencontrerai, et, si cela ne te contente point, je te promets les poulains que mettront bas cette année-ci les trois miennes cavales qui, comme tu sais, sont près de faire leurs petits au pré commun de notre village. — Je m'en tiens aux poulains, répondit Sancho, car il n'est pas bien assuré que les dépouilles de la première aventure soient bonnes. » Sur ce, ils sortirent du bois et découvrirent les trois paysannes déjà tout proches d'eux… Don Quichotte jeta les yeux par tout le chemin du Toboso, et, comme il ne vit que les trois paysannes, il devint tout troublé, et deman-

da à Sancho s'il ne les avoit point laissées hors de la ville. — Comment, hors de la ville ! répond Sancho ; votre Seigneurie a-t-elle par hasard les yeux derrière la tête, si bien qu'elle ne voit point que ce sont elles qui viennent aussi resplendissantes que le soleil en plein midi ? — Sancho, dit don Quichotte, je ne vois que trois paysannes sur trois baudets. — Dieu me délivre maintenant du diable, répliqua Sancho. Est-il bien possible que trois haquenées, ou comme on les nomme, aussi blanches que les flocons de la neige, vous paroissent des baudets ? Vive le Seigneur qui m'arrache cette barbe si cela est véritable. — Ami Sancho, dit don Quichotte, je te dis qu'il est aussi véritable que ce sont des ânes, ou bien des ânesses, que je suis don Quichotte et toi Sancho Pança : pour le moins cela me semble être ainsi. — Taisez-vous, Monsieur, dit Sancho, et ne tenez point un tel langage. Au contraire, frottez-vous les yeux et venez faire la révérence à la dame de vos pensées, qui est déjà proche de nous. »

Ce disant, il s'avance pour recevoir les trois villageoises, et, descendant de son grison, il va prendre par le licou l'âne de l'une de ces trois paysannes, et puis, mettant les genoux en terre, il dit : « Reine, princesse et duchesse de la beauté, que votre Hautesse et Grandeur daigne recevoir en sa grâce et bon vouloir votre esclave et chevalier. Le voilà devenu une pierre de marbre, tout troublé et sans haleine de se voir en votre magnifique présence. Quant à moi, je suis Sancho Pança, son écuyer, et lui est le vagabond chevalier don Quichotte de la Manche, autrement nommé le Chevalier de la Triste-Figure. »

En même temps, don Quichotte s'étoit pareillement agenouillé tout auprès de Sancho, et il regardait avec des yeux tout éblouis et d'une vue trouble celle que Sancho nommoit reine et dame. Et,

comme il ne voyoit autre chose en elle qu'une jeune villageoise assez laide, parce qu'elle avoit la face ronde et le nez camard, il étoit tout étonné et émerveillé, sans oser ouvrir la bouche. Les paysannes n'étoient pas moins étonnées, voyant ces deux hommes si différens à genoux et arrêtant leur compagne. Toutefois celle qui étoit ainsi retenue, toute fâchée et en colère, rompit le silence et dit : « Qu'on s'ôte à c'te heure du chemin, et qu'on nous laisse passer, car nous avons hâte. »

Àquoi Sancho fit cette réponse : « Ô Princesse et Dame universelle du Toboso, comment votre cœur magnanime ne s'amollit-il pas, voyant ici en votre sublime présence la colonne et le soutien de la chevalerie errante ? » L'une des deux autres, oyant ce discours, dit tout haut ces mots : « Tu vas voir, je vais t'étriller, ânesse de mon beau-père. Regardez un peu, je vous prie, comme les godelureaux s'en viennent maintenant ici se moquer des paysannes, comme si nous ne savions pas aussi bien qu'eux chanter pouille. Allez votre chemin, et laissez-nous faire le nôtre ; et portez-vous bien.

— Lève-toi, Sancho, dit alors don Quichotte, car je vois bien que la fortune n'est point assouvie de mon mal. Elle tient fermés tous les chemins par où il pourroit arriver quelque consolation à cette malheureuse âme que j'ai dans le corps. Et toi, ô trésor de perfection que l'on peut désirer, terme de la gentillesse humaine ! ô l'unique remède de ce cœur affligé qui t'adore, puisque le malin enchanteur me poursuit, et a mis des nuages et des cataractes sur mes yeux, et que pour eux seulement, et non pour d'autres, il a changé et transformé ta beauté sans égale et ton incomparable visage en celui d'une pauvre villageoise, s'il n'a pas aussi changé le mien en celui d'un fantôme, pour me rendre abominable à tes

yeux, ne laisse pas, je te supplie, de me regarder doucement et amoureusement. Considère que, par cette humble soumission et par cet agenouillement, je rends à ta beauté, ainsi contrefaite et déguisée, l'humilité avec laquelle mon âme t'adore. — Figue de mon grand-père, repartit la paysanne, suis-je donc ici venue pour ouïr des balivernes ? Otez-vous et laissez-nous aller, si vous nous voulez faire plaisir. » Sancho la quitta et la laissa aller, tout content de s'être si bien tiré de son artifice. Mais à peine la villageoise, qui avoit pris le rôle de Dulcinée, se vit-elle en liberté que, piquant sa monture avec un aiguillon planté au bout d'un bâton qu'elle tenoit à la main, la bourrique se mit à courir par le pré. Et, comme elle sentoit la pointe de l'aiguillon qui la travailloit plus que d'ordinaire, elle commença à faire des ruades, de sorte qu'elle porta par terre la señora Dulcinée. Ce que voyant don Quichotte, il courut pour la relever, tandis que Sancho raccommodoit et sangloit le bât qui avoit aussi tourné sous le ventre de la bête. Le bât étant donc accommodé, et don Quichotte voulant relever et prendre entre ses bras sa dame enchantée pour la poser sur l'ânesse, la belle dame, en se remettant sur pied, l'ôta de cette peine : car, s'étant un peu reculée, elle prit de l'élan, mit les mains sur la croupe de la bête, et se trouva en même temps avec son corps plus léger qu'un faucon sur le bât et à califourchon, de même que si elle eût été un homme. Lors Sancho tint ce discours : « Par saint Roc, notre maîtresse est plus légère qu'un daim. Elle pourroit apprendre à monter à cheval à la genette au plus adroit écuyer de Cordoue ou de Mexico. Elle a franchi d'un saut l'arçon de derrière de la selle, et elle fait courir comme un zèbre, sans éperons, la haquenée. Et ses damoiselles ne lui en doivent rien, car elles courent comme le vent. » Aussi étoit-ce la vérité, parce qu'en voyant Dulcinée à cheval toutes piquèrent

après elle et ne cessèrent de courir sans tourner la tête plus d'une demi-lieue. Don Quichotte les suivit des yeux, et, lorsqu'elles eurent disparu, il se tourna vers Sancho et lui dit : « Sancho, que t'en semble ? Ne suis-je pas bien haï des enchanteurs ? Regarde, je te prie, jusqu'où s'étendent leur malice et le sort qu'ils ont jeté sur moi, puisqu ils m'ont voulu priver du contentement que me pouvoit donner la vue de ma maîtresse telle qu'elle est naturellement ? En effet, je ne suis né au monde que pour être le modèle des malheureux, et le blanc et le but où les flèches du malheur doivent viser et donner. Tu dois aussi remarquer, Sancho, que ces traîtres ne se sont pas contentés de changer et transformer ma Dulcinée, mais qu'ils l'ont encore métamorphosée en une figure basse et laide comme celle de cette villageoise. Ils lui ont pareillement ôté ce qui est si propre aux grandes dames, je veux dire la bonne odeur, parce qu'elles sont toujours parmi la musique et les fleurs. Or, je t'apprends, Sancho, que, quand je vins pour faire monter Dulcinée sur la bête que tu dis être une haquenée et qui, à mon avis, est une ânesse, elle m'a jeté une odeur d'ail cru qui m'a soulevé et empoisonné le cœur. — Ô canailles ! s'écria alors Sancho, ô maudits et pervers enchanteurs ! heureux qui vous verra tous enfilés par les oreilles, comme harengs saurés qui pendent à la cheminée. Vous savez beaucoup, vous pouvez beaucoup, et vous faites encore plus. Il vous eût dû suffire, brigands que vous êtes, d'avoir changé les perles des yeux de madame en glands de liège, et ses cheveux de fin or en crin de queue de bœuf rouge, et finalement tous ses gestes de bien en mal, sans toucher nullement à l'odeur. Pour le moins, eussions-nous joui de ce qui restoit caché sous cette laide couverture, quoique à la vérité je puisse dire que je ne vis jamais sa laideur, mais sa beauté, que rehaussoit à point un fort beau signe de grande valeur à la

lèvre droite et en forme de moustache, où l'on voyoit sept ou huit poils rouges comme des fils d'or et longs de plus d'un pied. — Selon, dit don Quichotte, la correspondance qu'ont ces signes de la face avec ceux du corps, Dulcinée en doit avoir un autre à la fesse, du côté qu'est la marque de la face. Toutefois, pour de telles marques, les poils que tu viens de dire sont bien grands. — Je vous puis bien assurer, réplique Sancho, qu'ils y paroissoient comme s'ils y étoient nés. — Ami, dit don Quichotte, je le crois : car la nature n'a mis chose aucune en M Dulcinée du Toboso qui ne fût parfaite et accomplie. C'est pourquoi, quand elle auroit cent signes comme celui que tu dis, ce ne seroient point des signes, mais plutôt des lunes ou des étoiles resplendissantes. Mais dis-moi un peu, Sancho, ce qui me paroissoit être un bât, étoit-ce une selle rase ou de femme ? — Non, dit Sancho, ce n'étoit qu'une selle à la genette, avec une couverture de camp, qui vaut la moitié d'un royaume, tant elle est riche. — Eh ! que n'ai-je vu tout cela ! dit don Quichotte. Je redis encore et le dirai mille fois que je suis le plus malheureux des mortels ! » Le charlatan de Sancho avoit bien de la peine à s'empêcher de rire, oyant les fadaises de son maître si délicatement abusé. Finalement, après plusieurs autres discours qui se firent entre eux, ils remontèrent sur leurs bêtes et suivirent le chemin de Saragosse. Ils pensoient y arriver à temps pour se trouver en des fêtes solennelles que l'on célèbre tous les ans en cette fameuse ville. Toutefois, avant qu'ils y pussent arriver, il leur survint des choses qui, pour être grandes et nouvelles, méritent d'être écrites et lues, ainsi que l'on verra ci-après.

on Quichotte suivoit son chemin tout pensif. Il considéroit le mauvais tour que lui avoient joué les enchanteurs, qui avoient changé sa dame Dulcinée en une laide figure de villageoise, et il ne pouvoit s'imaginer quel remède employer pour lui faire reprendre sa première nature. Ces pensées le transportoient tellement hors de lui-même que, sans y prendre garde, il laissa aller la bride sur le cou de Rossinante, qui, sentant la liberté qu'on lui donnoit, s'arrêtoit à chaque pas pour paître l'herbe dont cette campagne étoit couverte. Sancho Pança le tira de sa profonde distraction en lui disant : « Monsieur, les tristesses sont pour les hommes, et non pour les bêtes. Mais, si les hommes en sont trop possédés, ils se changent en bêtes. Reprenez donc vos esprits égarés, et reprenez les rênes de Rossinante. Avivez, éveillez et faites paroître cette gaillardise que doivent avoir les chevaliers errans. Que diable est ceci ? quelle défaillance est-ce là ? Sommes-nous ici ou en France ? Que plutôt Satan puisse emporter toutes les Dulcinées du monde ! La santé d'un seul chevalier errant vaut mieux que tous les enchantemens et toutes les transformations de la terre. — Tais-toi, Sancho, dit don Quichotte d'une voix assez ferme ; tais-toi, dis-je, ne profère point de blasphèmes contre cette dame enchantée. C'est moi qui suis seul la cause de sa disgrâce et de son infortune : sa mésaventure procède de l'envie que me portent les méchans. — C'est ce que je dis, répondit Sancho : car qui l'a vue et la voit maintenant, quel cœur auroit-il s'il n'en pleuroit ? — Tu peux bien le dire, ami Sancho, répliqua don Quichotte, puisque tu l'as vue en son lustre et en sa plus grande beauté : car l'enchantement ne s'est pas étendu jusqu'à te troubler la vue, ni jusqu'à te cacher ses perfections : c'est à

moi, à moi seul, c'est à mes yeux que s'adresse la force de ce venin. Mais avec tout cela, Sancho, je suis tombé en un scrupule ; c'est que tu ne m'as pas bien dépeint sa beauté : car, si j'ai bonne mémoire, tu m'as dit qu'elle avoit les yeux comme des perles, et les yeux qui semblent être de perles appartiennent plutôt à une dorade qu'à une dame. Or, je crois, pour moi, que ceux de Dulcinée doivent être de vertes émeraudes fendues, avec deux arcs célestes qui leur servent de sourcils. C'est pourquoi ôte des yeux ces perles et donne-les aux dents : car sans aucun doute tu t'es trompé, Sancho, en prenant les yeux pour les dents. — Tout cela peut bien être, dit Sancho, parce que sa beauté m'a tout troublé comme vous sa laideur. Néanmoins, recommandons le tout à Dieu, qui est celui qui sait les choses qui doivent arriver en cette vallée de larmes, en ce méchant monde où nous vivons, et où à peine voit-on chose qui ne soit mêlée de malice, de trahison et d'indignité. Il y a une chose qui me fâche plus que le reste : c'est que quand vous aurez vaincu quelque géant ou quelque autre chevalier, et que vous lui commanderez de s'aller présenter devant la beauté de la señora Dulcinée, où est-ce que ce pauvre géant ou ce misérable chevalier vaincu la pourra trouver ? Il me semble les voir aller par le Toboso comme des benêts chercher la señora Dulcinée. Et, quand ils la rencontreroient au milieu de la rue, ils la connoitront aussi peu que mon père. — Peut-être, Sancho, répondit don Quichotte, l'enchantement ne s'étendra-t-il pas à ôter la connoissance de Dulcinée aux géans et aux chevaliers qui se présenteront à elle. Et il en faudra faire l'expérience s'ils la voient ou non sur un ou deux des premiers que je vaincrai, et que j'enverrai en leur commandant qu'ils reviennent me rapporter ce qui leur sera arrivé à cet égard. — Monsieur, dit Sancho, je trouve bon votre avis, puisque par cet artifice nous aurons connoissance

de ce que nous désirons. Et, si tant est que sa beauté ne soit couverte qu'à vos yeux, la disgrâce en sera plutôt vôtre que sienne. Mais, pourvu que la señora Dulcinée soit en bonne santé et en joie, nous irons le grand chemin et nous vivrons le mieux que nous pourrons. Nous chercherons nos aventures et laisserons au temps faire des siennes, puisqu'il est le meilleur médecin de ces maladies et de plus grandes encore. »

Don Quichotte vouloit répondre à Sancho Pança, mais il en fut empêché par la vue d'une charrette qui parut au travers du chemin. Elle étoit chargée des plus divers et des plus étranges personnages qui se pussent imaginer. Celui qui conduisoit les mules et qui servoit de charretier étoit un hideux démon. La charrette alloit découverte et à ciel ouvert, sans tapis ni claie. La première figure qui s'offrit aux yeux de don Quichotte fut celle de la Mort même avec une face humaine, et près d'elle étoit un ange qui avoit de grandes ailes peintes. On voyoit d'un côté un empereur portant sur son chef une couronne qui sembloit être d'or ; aux pieds de la Mort se tenoit le dieu qu'on nomme Cupidon. Il n'avoit pas de bandeau sur les yeux, mais il portoit son arc, son carquois et ses flèches. Il y avoit aussi un chevalier armé de toutes pièces, hormis qu'au lieu de morion ou de casque il portoit un chapeau tout couvert de plumes de diverses couleurs. Et avec ceux-ci on voyoit d'autres personnes qui avoient divers visages et divers costumes. Cette vue inopinée troubla en quelque façon don Quichotte et jeta la terreur dans l'âme de Sancho. Mais aussitôt après notre chevalier devint tout joyeux. Il crut que quelque nouvelle et périlleuse aventure s'offroit à lui. En cette imagination et porté d'un courage prêt à s'exposer à tout péril, il se mit devant la charrette, et puis d'une voix haute et menaçante il dit : « Charretier, cocher ou diable, ou qui que tu sois, ne diffère point

de me dire qui tu es, où tu vas et quelles gens tu portes sur ton chariot, qui ressemble mieux à la barque de Caron qu'à une des charrettes dont on use.

— Monsieur, répond tout doucement le diable en arrêtant la charrette, nous sommes des acteurs de la compagnie d'Angulo le Mauvais. Nous avons ce matin, qui est l'octave du Corpus, joué en ce lieu que l'on voit derrière cette colline le mystère des États de la mort, et nous le devons encore représenter en ce village qui est ici devant nous. Étant aussi proches que nous sommes, et pour nous exempter de la peine que nous eussions prise en nous dépouillant et en reprenant ces mêmes habits, nous allons vêtus des mêmes habits qui nous servent dans ce que nous représentons.

« Ce jeune homme représente la Mort, et cet autre un ange. Celle-là, qui est femme de l'auteur, est la reine ; celui-là, le soldat ; cet autre, l'empereur, et moi le diable et l'un des principaux rôles de la comédie, parce que c'est moi qui dans la compagnie tiens les premiers rôles. Si vous désirez savoir de nous quelque autre chose, demandez-le-moi, et je vous puis répondre fort exactement sur tout : car, en ma qualité de diable, je n'ignore rien. — Par ma foi de chevalier errant, dit don Quichotte, aussitôt que j'ai aperçu ce char, je me suis imaginé que quelque grande aventure s'offroit à moi, et maintenant je dis qu'il est besoin de toucher les apparences avec le doigt pour se détromper. Dieu vous conduise, bonnes gens, et achevez votre fête. Cependant regardez si je vous puis servir en quelque chose, parce que je le ferai de fort bon cœur et de bonne volonté. J'ai toujours, depuis mon enfance, été fort affectionné à la comédie, et en ma jeunesse j'y avois toujours les yeux pendus. » Comme ils discouroient de la

sorte, voilà un de la compagnie qui survint. Il étoit vêtu d'oripeaux, tout couvert de sonnettes, et portoit au bout d'un bâton trois vessies de vache enfilées. Ce bon drôle, s'approchant de don Quichotte, commença de s'escrimer avec le bâton, et de frapper la terre avec les vessies. Il faisoit pareillement de grands sauts en faisant résonner ces sonnettes. Cette mauvaise vision épouvanta de telle sorte le bon Rossinante que, don Quichotte, qui prit le frein entre ses dents, n'étant pas assez fort pour le retenir, la bête courut par la campagne avec plus de vitesse que n'en promirent jamais les os de son anatomie. Sancho, qui vit le danger que couroit son maître d'être jeté par terre, sauta de son grison en bas, et courut en toute hâte à son aide. Mais, à son arrivée, don Quichotte étoit déjà à bas, et près de lui Rossinante, qui s'étoit couché à côté de son maître, fin ordinaire des gentillesses de Rossinante et de ses braveries. Mais à peine Sancho eut-il quitté sa monture pour aller au secours de don Quichotte que le maître diable et danseur de vessies sauta sur le grison, et, l'en frappant, la peur et le bruit, bien plus que la douleur des coups, le firent voler par la campagne jusqu'au lieu où ils alloient jouer la comédie. Sancho regardoit la course de son âne et la chute de son maître, et ne savoit point à laquelle de ces deux nécessités remédier. Toutefois, en bon écuyer qu'il étoit et d'abord en homme bien appris, l'amour de son maître eut tant de pouvoir sur son âme qu'il le préféra à l'amitié qu'il portoit à son grison. Néanmoins, chaque fois qu'il voyoit les vessies voler en l'air et tomber sur les fesses de son baudet, ce lui étoient autant de tourmens et de coups mortels, et il eût mieux aimé que ces coups fussent tombés sur la prunelle de son œil que sur le moindre poil de la queue de son âne. En cette douleur et cette perplexité, il arriva au lieu où étoit don Quichotte en beaucoup plus mauvais état qu'il n'eût

désiré. L'ayant aidé à remonter sur Rossinante, il lui dit : « Monsieur, le diable a emmené le roussin. — Quel diable ? demanda don Quichotte. — Celui des vessies, dit Sancho. — Eh bien, je le recouvrerai, répliqua don Quichotte, encore qu'il se cachât avec lui dans les plus profonds et les plus obscurs cachots de l'enfer. Suis-moi, Sancho, car la charrette va doucement, si bien que les mules compenseront la perte du grison. — Il n'est plus besoin que vous preniez tant de peine, répondit Sancho ; modérez votre courroux, parce qu'il me semble que le diable a abandonné le roussin, et qu'il revient au gîte. »

Et c'étoit la vérité : car, le diable et l'âne ayant fait la culbute pour imiter don Quichotte et Rossinante, le diable s'en fut à pied au village, et la bête s'en revint à son maître. « Avec tout cela, disoit don Quichotte, il sera bon de châtier l'insolence de ce démon par la punition de quelqu'un de ceux de la charrette, quand ce seroit l'empereur même. — Ôtez cette fantaisie de votre imagination, dit Sancho, et suivez mon conseil, qui est tel qu'il ne faut jamais s'attaquer à des comédiens. C'est une espèce de gens qui ne manquent jamais de protecteurs. J'ai vu un comédien emprisonné pour deux meurtres qu'il avoit commis, et néanmoins mis en liberté sans qu'il lui en coûtât un liard. Vous devez savoir que, comme ce sont des gens d'allégresse et de plaisir, tout le monde les favorise, tout le monde les soutient, les assiste et les estime, et surtout quand ils sont de ceux qui se disent des compagnies royales et titrées, si bien que tous ou la plupart, par leurs habits et leur air, semblent des princes. — Mais avec tout cela, répliqua don Quichotte, ce farceur de diable ne fera point gloire de m'avoir ainsi échappé, quand il seroit le favori de tout le genre humain. » Ce disant, il courut après la charrette, qui étoit déjà bien proche du village, en poussant de grands cris : « Arrêtez et atten-

dez, troupe allègre et plaisante : je vous veux apprendre comment on doit traiter les ânes et les animaux qui servent de monture aux écuyers des chevaliers errans. » Les cris que jetoit don Quichotte étoient si hauts que ceux de la charrette les ouïrent et les comprirent fort bien. Et, jugeant par les paroles de l'intention de celui qui les proféroit, la Mort sauta en un instant de la charrette en bas. Elle fut suivie de l'empereur, du diable charretier et de l'ange, sans que la reine ni le dieu Cupidon demeurassent en arrière. Tous se chargèrent de pierres, et se rangèrent en aile, résolus de recevoir don Quichotte à la pointe de leurs cailloux. Notre chevalier errant, qui vit ce brave escadron en si belle posture, les bras levés pour décharger puissamment les pierres, tira les rênes de Rossinante et se mit à penser en lui-même au moyen de les pouvoir assaillir avec moins de danger pour sa personne. Cependant qu'il s'arrêtoit, voici arriver Sancho, qui, le voyant faire mine d'attaquer cet escadron si bien rangé, lui dit : « Ce seroit une grande folie de commencer cette entreprise. Que votre Grâce considère, Monsieur, je vous prie, qu'il n'y a point d'armes défensives qui tiennent contre les soupes des ruisseaux, si ce n'est que l'on s'enferme dans une cloche de bronze. Il faut aussi considérer que c'est plutôt témérité que vaillance à un homme seul d'attaquer une armée assistée de la Mort et où combattent en personne des empereurs, et à laquelle les bons et les mauvais anges prêtent aussi leur secours. Mais, si cette considération n'est pas capable de vous arrêter, que ceci le soit pour le moins, que, parmi tous ceux qui sont là, vous devez tenir pour certain qu'il n'y a aucun chevalier errant, quoique tous semblent être rois, princes et empereurs.

— À la bonne heure, repartit don Quichotte ; Sancho, tu as donné au but. Et c'est là ce qui peut et doit me faire changer une

résolution déjà arrêtée. Je ne peux ni ne dois mettre la main à l'épée, ainsi que je t'ai dit bien des fois, contre qui n'a pas reçu l'ordre de chevalerie. C'est à toi, Sancho, à prendre, si tu veux, vengeance de l'offense que l'on a faite à ton grison. Je t'assisterai d'ici par paroles et par avertissemens salutaires. — Il n'est pas besoin, répondit Sancho, de tirer vengeance de personne, puisqu'il n'est pas d'un bon chrétien de se venger d'une offense reçue, joint que je ferai si bien que mon âne remettra aux mains de ma volonté le tort qu'on lui a fait. Or, ma volonté est de vivre en paix tout le temps que le Ciel me donnera vie. — Puisque telle est ta résolution, répliqua don Quichotte, bon Sancho, sage Sancho, Sancho bon chrétien, sincère Sancho, laissons ces fantômes, et allons chercher de meilleures et plus honorables aventures : car je vois que cette contrée est telle que nous n'y en manquerons nullement de miraculeuses et en très grand nombre. »

Ce disant, il tourna bride, et Sancho alla reprendre son grison, pendant que la Mort, suivie de tout son escadron volant, se remit dans la charrette et poursuivit son voyage.

Telle fut la fin heureuse qu'eut la périlleuse aventure de la charrette de la Mort, grâce au salutaire conseil que Sancho Pança donna à son maître, qui le lendemain eut une autre rencontre avec un chevalier amoureux et errant, aventure non moins admirable que la dernière.

Seconde partie · XII

a nuit qui succéda au jour de la rencontre de la Mort, don Quichotte et son écuyer s'arrêtèrent sous des arbres hauts et om-

breux, où ce valeureux chevalier, à la persuasion de Sancho, mangea de ce que le grison portoit. Durant le souper, Sancho dit à son maître : « Monsieur, j'aurois été un grand sot si j'eusse pris pour étrennes les dépouilles de la première aventure que votre Grâce eût achevée plutôt que les portées des trois cavales. Il n'est tel que de tenir : un moineau à la main vaut mieux qu'un vautour en l'air. — Tant il y a, Sancho, repartit don Quichotte, que, si tu m'eusses laissé faire, tu eusses eu en dépouille pour le moins la couronne d'or de l'impératrice et les ailes peintes de Cupidon : car je les leur eusse ôtées à rebrousse-poil et remises entre tes mains.

— Jamais les couronnes et les sceptres des empereurs de comédie ne furent de pur or, répondit Sancho, mais d'oripeau, ou bien de quelque lame de laiton. — C'est la vérité, répliqua don Quichotte, et ce n'étoit pas chose assurée que les ornemens de la comédie fussent de fin or, mais plutôt feints et apparens, ainsi qu'est la comédie même, que je désire que tu aimes, Sancho, et qu'elle soit en tes bonnes grâces, et par même moyen les personnages qui la jouent et ceux qui la composent. Ce sont tous instrumens qui servent grandement la République ; ils nous mettent à chaque pas devant les yeux un miroir où l'on voit au vif les actions de la vie humaine. Or, il n'y a comparaison qui nous représente plus au naturel ce que nous sommes et ce que nous devons être que la comédie et les comédiens. Car, dis-moi un peu, n'as-tu pas vu quelquefois une comédie où l'on introduit des rois, des empereurs, des papes, des chevaliers, des dames et divers autres personnages ? L'un fait le vaurien, un autre le fripon, celui-ci le marchand, celui-là le soldat ; l'un le simple prudent, et l'autre l'amoureux simple. Et, quand la comédie est achevée et que ces personnages ont dépouillé les accoutremens qu'ils y portoient,

tous les acteurs ne sont-ils pas égaux ? — Oui, j'ai été quelquefois à la comédie, répondit Sancho. — Une pareille chose arrive en la comédie de ce monde, dit don Quichotte : les uns y font les empereurs, d'autres les papes, et finalement on y voit autant de personnages qu'on en sauroit introduire en une comédie. Toutefois, quand la fin arrive, qui est lorsqu'on achève de vivre, la mort ôte tous les accoutremens qui rendoient les uns différens des autres, et tous demeurent égaux au sépulcre. — Belle comparaison ! repartit Sancho, quoiqu'elle ne soit pas si nouvelle que je ne l'aie ouïe plusieurs et diverses fois, comme celle du jeu des échecs où, pendant que le jeu dure, chaque pièce a son office particulier, et, quand le jeu est fini, toutes se mêlent, se brouillent ensemble, et on les met dans un sachet justement comme ceux que l'on jette dans le sépulcre. — Sancho, dit don Quichotte, tu deviens de jour en jour moins simple et plus entendu. — Il n'y a point de doute, répliqua Sancho, que je ne retienne quelque chose de votre prudence où je me frotte ; les terres qui sont d'elles-mêmes sèches et stériles viennent à rendre de bons fruits quand on les fume et les cultive. Je veux dire que votre conversation a été le fumier qui est tombé sur la terre stérile de mon sec entendement, le temps depuis que je suis à votre service en est la culture ; et avec cela j'espère donner des fruits de bénédiction et tels qu'ils ne feront point honte, et ne se dévoieront nullement du sentier de la bonne éducation que votre Seigneurie a donnée à mon entendement bien mûr. » Don Quichotte se mit à rire en entendant les paroles affectées de Sancho, et il lui sembla que ce qu'il disoit de son progrès étoit véritable, parce qu'il parloit de temps à autre de sorte qu'il étonnoit son maître, encore que, toutes les fois, ou le plus souvent, que Sancho vouloit monter en chaire ou parler en courtisan, il achevoit son discours en roulant du mont de sa simplicité

dans le gouffre de son ignorance, et ce en quoi il paroissoit le plus élégant et de meilleure mémoire, c'étoit à aligner des proverbes, qu'ils vinssent au fil ou non de la matière traitée, ainsi qu'on peut l'avoir vu et remarqué dans le cours de cette histoire.

Ils passèrent en de tels et semblables devis une grande partie de la nuit, et Sancho eut envie de laisser tomber les portes-coulisses de ses yeux, comme il disoit toutes les fois qu'il vouloit dormir, et, après avoir ôté au grison tout son harnois, il le laissa paître abondamment et en toute liberté. Il n'ôta point la selle à Rossinante, parce que son maître lui avoit expressément commandé que, tant qu'ils seroient en campagne ou qu'ils ne dormiroient point sous un toit, il ne dessellât point Rossinante, ancienne coutume établie et pratiquée par les chevaliers errans : ôter la bride et l'attacher à l'arçon de la selle, mais ôter la selle, il s'en falloit bien donner de garde. C'est ainsi que fit Sancho, et puis il lui donna la même liberté qu'il avoit donnée au grison, dont l'amitié et celle de Rossinante furent si uniques et si étroites que, suivant une tradition que l'on a de père en fils, le bruit est que l'auteur de cette véridique histoire en a composé des chapitres particuliers : toutefois, l'on dit encore que cet auteur, pour garder la bienséance que l'on doit à une histoire si héroïque, ne les y a pas insérés, encore que souvent il s'écarte de sa résolution, et qu'il écrive que, lorsque ces deux bêtes se joignoient, elles prenoient plaisir à se gratter l'une l'autre, et qu'après qu'elles étoient lasses de se frotter Rossinante étendoit en croix le chignon du cou sur le cou du grison, et il en restoit de l'autre côté plus d'une demi-aune, et puis tous deux, les yeux fichés en terre, avoient accoutumé de demeurer de la sorte trois jours entiers, ou au moins tout le temps qu'on les y laissoit, ou que la faim ne les pressoit point de chercher leur pâture. Je dis que l'on dit, parce que notre

auteur a laissé par écrit qu'il avoit comparé leur amitié à celle qui étoit entre Euryale et Nisus et entre Pylade et Oreste. Si cela est, on pouvoit voir, pour exciter l'admiration générale, combien ferme devoit être l'amitié de ces deux animaux pacifiques, à la honte des hommes qui savent si mal garder l'amitié qu'ils se sont jurée. C'est pourquoi l'on dit :

Point d'ami pour l'ami ; jamais de confiance,
Du jour au lendemain la canne y devient lance.

Il y a un autre proverbe qui chante :

Entre amis les plus sûrs, la puce est à l'oreille.

Or qu'aucun ne croie ni que l'auteur s'égare du chemin, en comparant l'amitié de ces deux animaux à celle des hommes : car les hommes ont reçu des bêtes plusieurs bons avertissemens et appris beaucoup de choses importantes. Les cigognes leur ont enseigné les clystères ; les chiens, le vomissement et la reconnoissance ; les grues, la vigilance ; les fourmis, la prévoyance ; les éléphans, l'honnêteté, et les chevaux, la loyauté.

Finalement, Sancho s'endormit au pied d'un liège pendant que don Quichotte sommeilloit au pied d'un gros chêne. Ils n'eurent pas demeuré longtemps en cet état que don Quichotte fut éveillé par un bruit qu'il entendit derrière son dos. Il se leva en sursaut et se mit à regarder et écouter d'où ce bruit procédoit. Lors il aperçut deux hommes à cheval, dont l'un, s'étant laissé couler de la selle en bas, dit à l'autre : « Cher ami, mets pied à terre, et ôte la bride aux chevaux : car il me semble que ce lieu ne manque point d'herbe pour les repaître, ni pareillement de la solitude et du silence que demandent mes amoureuses pensées. Proférer ces paroles et s'étendre par terre, ce fut une même chose. Or, en des-

cendant de cheval, ses armes firent un grand bruit, signe manifeste auquel don Quichotte reconnut que ce devoit être un chevalier errant. Il s'approcha de Sancho qui dormoit, le tira par le bras, et, l'ayant éveillé avec beaucoup de peine, lui dit tout bas : « Frère Sancho, voici une aventure. — Dieu nous la donne bonne, répondit Sancho ; et où est-elle, Seigneur, cette señora l'aventure ? — Où, Sancho ? répliqua don Quichotte ; tourne les yeux et regarde, et tu verras là couché un chevalier errant qui, à ce qu'il me semble, ne doit pas être des plus joyeux : car je l'ai vu descendre de cheval et s'étendre à terre avec des marques de chagrin, et, quand il l'a fait, j'ai entendu résonner ses armes. — Et où votre Grâce trouve-t-elle, dit Sancho, que ce soit une aventure ? — Je ne veux pas, répondit don Quichotte, que ceci soit entièrement une aventure, mais le commencement d'une aventure : car c'est par là que commencent les aventures. Mais écoute un peu, je te prie : car il me semble qu'il accorde un luth ou une guitare, et, en crachant et se débarrassant l'estomac, il fait paroître qu'il se prépare à chanter quelque chose. — Sur ma foi, dit Sancho, vous avez raison, et ce doit être quelque chevalier amoureux. — Il n'y a chevalier errant qui ne le soit, repartit don Quichotte. Cependant écoutons-le, et sans doute par le fil nous déviderons le peloton de ses pensées, si tant est qu'il chante, parce que la bouche parle de l'abondance du cœur. » Sancho vouloit répliquer à son maître ; mais il en fut empêché par la voix du chevalier du Bois, voix qui n'étoit ni trop mauvaise, ni trop bonne non plus. Étant tous deux attentifs, ils ouïrent que ce chevalier chantoit ces vers :

Imposez-moi la loi qu'il vous plaira, Madame,
Je saurai me ranger à votre volonté ;

Mon vouloir tellement au vôtre est arrêté,
Que par vous je respire, et vous êtes mon âme.

Si vous avez désir que je taise ma flamme,
Vous me verrez bientôt au silence porté ;
Et, s'il vous plaît d'ouïr louer votre beauté,
Amour vous la dira sans défaut et sans blâme.
De contraires je vis, et je suis un amant
Dont le cœur est de cire et de dur diamant ;
À toute loi d'amour mon âme se conforme.
Taillez-y, gravez-y tout ce que vous voudrez :
Ô parfaite beauté, toujours vous apprendrez
Que mon cœur recevra toute nouvelle forme.

Le chevalier du Bois, arrachant comme il sembloit du fond de son cœur un grand soupir, mit fin à sa chanson, et, peu de temps après, d'une voix dolente et plaintive, il s'écria :

« Ô la plus belle et la plus ingrate dame du monde ! Est-il bien possible, ô sérénissime Casildée de Vandalie, que tu permettes que ce tien esclave chevalier se consume et achève la fin de ses jours, ne faisant que courir de côté et d'autre, et souffrant une infinité de durs et âpres travaux ? Ne te suffit-il pas que ma valeur ait fait confesser à tous les chevaliers de la Navarre, à tous ceux de Léon, de l'Andalousie, de la Castille, et enfin à tous les chevaliers de la Manche que tu es la plus belle du monde ? — Pour cela, non, dit à ce moment don Quichotte, car je suis de la Manche, et jamais je n'ai rien confessé de pareil, jamais je ne pourrois ni ne devrois confesser une chose si contraire à la beauté de ma maîtresse : c'est pourquoi, Sancho, tu vois bien que ce chevalier rêve. Mais écoutons, et peut-être se déclarera-t-il davantage. — Sans

aucun doute, répliqua Sancho, car il a la mine de se plaindre durant tout un mois. »

Néanmoins cela ne fut pas, parce que le chevalier du Bois, ayant ouï vaguement qu'on parloit tout près de lui, interrompit ses plaintes, se leva et dit d'une voix sonore et posée : « Qui va là ? quelles gens êtes-vous ? Êtes-vous par hasard du nombre des contens, ou bien des affligés ? — Nous sommes, répond don Quichotte, du nombre des affligés. — Approchez-vous donc de moi, répliqua le chevalier du Bois, et faites état que vous avez trouvé la tristesse et l'affliction même. » Don Quichotte, qui se vit faire une réponse si douce et si courtoise, s'approcha de lui et Sancho en fit autant. Le gémissant chevalier prit par le bras don Quichotte en lui disant : « Asseyez-vous ici, Seigneur chevalier. Il ne me faut autre témoignage, pour apprendre que vous êtes chevalier et de ceux qui font profession de la chevalerie errante, que l'heure où je vous trouve en ce lieu, où la solitude et le serein vous tiennent compagnie, lits naturels et demeure ordinaire des chevaliers errans. — Je suis chevalier, répondit don Quichotte, et de la profession que vous dites ; et, bien que les tristesses, les disgrâces et les infortunes logent vraiment dans mon âme, toutefois la compassion que j'ai du malheur d'autrui ne s'en est point enfuie. Selon ce que j'ai pu apprendre de ce que vous chantiez naguère, vos passions sont amoureuses, je veux dire qu'elles procèdent de l'amour que vous portez à cette ingrate beauté que vous avez nommée en vos plaintes. »

Cependant qu'ils tenoient ce discours, ils étoient assis l'un près de l'autre sur la dure et de fort bon accord, comme si, à la naissance du jour, ils n'eussent point eu à se casser la tête. « Monsieur le chevalier, dit celui du Bois à don Quichotte, êtes-

vous par hasard amoureux ? — Je le suis par malheur, répondit don Quichotte, encore que les malheurs qui naissent des pensées bien placées doivent plutôt être pris pour faveurs que pour disgrâces. — Cela seroit vrai, dit celui du Bois, si les dédains ne nous troubloient la raison et l'entendement, de sorte que par leur grand nombre ils semblent être des vengeances. — Je ne fus jamais dédaigné de ma maîtresse, repartit don Quichotte. — Non certes, dit Sancho, qui étoit tout proche, parce que madame ressemble à une douce ânesse, et qu'elle est plus douce que du beurre. — Est-ce là votre écuyer ? dit alors le chevalier du Bois. — Oui, dit don Quichotte. — Je n'ai jamais vu, répliqua celui du Bois, écuyer qui ose parler où son maître parle. Pour le moins, voici le mien qui est aussi grand que son père, et il n'y a aucun qui puisse prouver que jamais il ait ouvert la bouche où je parle moi-même. — Eh bien ! ma foi, répliqua Sancho, j'avoue que j'ai parlé, et je puis parler devant un autre qui est aussi et encore… Restons-en là, parce que ce seroit pire de pousser davantage. »

Comme il achevoit ce discours interrompu, l'écuyer du Bois le prit par le bras et lui dit : « Je vous prie, allons nous asseoir à part, où nous ayons le pouvoir de parler en écuyers tout autant que nous voudrons, et laissons ces seigneurs nos maîtres se piquer tant qu'ils voudront en se racontant les histoires de leurs amours ! Je suis bien assuré que le jour les surprendra avant qu'ils en aient fait tout le récit. — À la bonne heure, dit Sancho, et je vous apprendrai qui je suis, et puis vous me direz, s'il vous plaît, si je ne mérite pas d être mis au nombre des écuyers discoureurs. » Sur cela, nos deux écuyers s'écartèrent, et il se fit entre eux un devis aussi gracieux que fut grave celui de leurs maîtres.

es chevaliers étoient séparés d'avec leurs écuyers, et les uns se faisoient le récit de leurs vies pendant que les autres se faisoient celui de leurs amours. Or, notre histoire conte premièrement le discours qui se tint entre les serviteurs, et puis passe à celui des maîtres. Elle nous apprend donc que, les écuyers s'étant un peu écartés, celui du Bois dit à Sancho : « À la vérité, Monsieur, la vie que nous menons, nous qui sommes écuyers de chevaliers errans, est accompagnée de grands travaux ; et certes nous mangeons notre pain à la sueur de notre visage, ce qui est une des malédictions que Dieu a proférées contre nos premiers parens. — Nous pouvons également dire, ajouta Sancho, que nous le mangeons à la froidure de notre corps : car y a-t-il personne au monde qui souffre autant du chaud et du froid que les misérables écuyers de la chevalerie errante ? Mais encore, si nous avions du pain tout notre soûl, cela seroit supportable, puisque sans doute l'angoisse n'est pas aussi grande quand on a au moins de quoi manger ; mais parfois nous passons tout un jour, voire deux, sans déjeuner d'autre chose que du vent qui souffle. — Toutefois nous pouvons porter et supporter tout cela, repartit celui du Bois, par l'espérance que nous avons du salaire, parce qu'un écuyer qui sert un chevalier errant, si son maître n'est extrêmement malheureux, se peut voir en peu de temps récompensé de quelque beau gouvernement, d'une île, ou bien de quelque comté de bonne mine. — J'ai déjà dit à mon maître, répliqua Sancho, que je me contenterois du gouvernement de quelque île, et il a le cœur si noble et si libéral qu'en plusieurs et diverses rencontres il me l'a promise. — Quant à moi, dit l'écuyer du Bois, un canonicat me suffit pour la récompense de mes services, et mon maître m'en a déjà fait la

promesse. — Eh quoi ! dit Sancho, votre maître est donc un chevalier appartenant à l'Église ? si bien qu'il pourra conférer de tels bénéfices à ses bons écuyers. Mais le mien est purement séculier. Toutefois, il me ressouvient qu'un jour des personnes sages, mais qui néanmoins me sembloient avoir une fort mauvaise intention, le vouloient conseiller de se faire archevêque ; et il n'y voulut pas entendre, parce qu'il vouloit être empereur, et je tremblois alors qu'il ne lui prît fantaisie d'être d'Église, parce que je ne me sentois pas en mesure d'en tenir des bénéfices. Car vous devez savoir, Monsieur, qu'encore que je ressemble à un homme, je suis pourtant une bête pour être d'Église. — Vous pourriez bien aussi vous abuser, dit celui du Bois, à cause que les gouvernemens d'îles ne sont pas tous à désirer. Il y en a qui sont tortus, d'autres pauvres, d'autres pleins de misère ; et finalement le plus relevé et le plus policé traîne avec soi une pesante charge de soucis et d'incommodités qu'un malheureux gouverneur est contraint de porter sur ses épaules. Il vaudroit presque mieux que nous, qui faisons profession de cette maudite servitude, nous nous retirassions en nos maisons pour nous y livrer à des exercices plus doux, comme qui dirait à la chasse ou à la pêche, car y a-t-il au monde un écuyer si misérable qu'il ne lui manque un pauvre roussin et une couple de lévriers, voire une ligne pour pêcher et pour employer le temps en sa métairie ? — Il ne me manque rien de tout cela, repartit Sancho : il est vrai que je n'ai point de roussin ; mais j'ai un âne qui vaut deux fois plus que le cheval de mon maître. Je veux que Dieu m'extermine si je le donnerois pour son cheval, quand on me donneroit par-dessus quatre boisseaux d'avoine. Votre Grâce tiendra pour raillerie la valeur que j'attache à mon grison, puisque le gris est la couleur de son poil. Pour les lévriers je n'en manquerai point, car il n'y en a que trop de reste

en mon village ; et puis la chasse est d'autant plus agréable qu'on la fait aux dépens d'autrui. — Seigneur écuyer, répondit celui du Bois, il faut que je vous dise en toute vérité, que j'ai résolu, et bien résolu, de quitter toutes ces ivrogneries et sottises de ces chevaliers, et de me retirer en mon village pour y élever mes petits enfans : car j'en ai trois qui sont comme trois perles d'Orient. — Et moi, dit Sancho, j'en ai deux que l'on pourroit présenter au pape en propre personne, principalement une fillette que j'élève pour en faire une comtesse, s'il plaît à Dieu, quoique ce soit malgré sa mère. — Et quel âge a cette dame que vous élevez pour être comtesse ? demanda celui du Bois. — Elle peut avoir quinze ans, ou deux de plus ou de moins ; toutefois, elle est aussi grande qu'une lance et aussi fraîche qu'une matinée d'avril, et, du reste, d'une vigueur de gagne-petit ou de crocheteur. — Voilà des qualités, dit celui du Bois, qui la rendent non seulement digne d'être comtesse, mais encore d'être nymphe d'une forêt verdoyante. Ô coureuse et fille de coureuse, que cette drôlesse doit bien porter son bois ! — Ce n'est nullement une coureuse, repartit Sancho assez fâché, ni sa mère non plus, et nulle d'elles ne le sera jamais, s'il plaît à Dieu, tant que je vivrai, et, je vous en prie, parlons un peu plus honnêtement : car il me semble que, pour avoir été élevé parmi les chevaliers errans, qui sont la courtoisie même, ces paroles sont bien peu choisies. — Monsieur l'écuyer, dit celui du Bois, que vous êtes mal entendu en fait de louanges ! Eh quoi ! ne savez-vous pas que, lorsque quelque chevalier donne un bon coup de lance au taureau sur la place, ou que quelqu'un fait quelque chose à propos, tout le peuple crie d'ordinaire : « Ô le fils de putain ! le joli coup ! » de sorte que ce qui paroît être alors une injure est plutôt une grande louange ; et vous, Seigneur, reniez toujours vos fils ou vos filles, lorsqu'ils ne feront point des

œuvres qui méritent qu'on donne à leurs pères de semblables titres. — Oui vraiment, je les renie, répondit Sancho, et de la manière que vous le prenez, et pour cette même raison vous pouvez, Monsieur l'écuyer, imposer sur la tête de mes enfans et de ma femme toute la gueuserie du monde, parce que tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils disent sont des extrémités dignes de semblables louanges. Mais, pour les revoir et retourner à mon village, je prie Dieu qu'il me retire de péché mortel, et ce sera la même chose que s'il me retire de ce dangereux métier d'écuyer : péché mortel, où je suis tombé pour la seconde fois, alléché et entraîné par l'amorce d'une bourse de cent ducats, que j'ai trouvée au cœur de la Sierra Morena. Depuis, le diable me met toujours devant les yeux, tantôt ici, tantôt là, partout, un sac plein de pistoles, et il me semble, à chaque pas, le toucher de la main, l'embrasser, l'emporter chez moi, m'en faire des revenus, en fonder des rentes et vivre en prince. Or, toutes les fois que j'ypense, les travaux que je souffre au service de mon fou de maître, qui tient, je le sais, plus de la folie que de la chevalerie, me sont faciles et légers à supporter. — C'est pourquoi, répondit celui du Bois, l'on dit que la cupidité rompt le sac. — Or, s'il faut parler d'eux, je ne pense pas qu'il y ait un plus grand fou au monde que mon maître, puisqu'il est de ceux de qui l'on dit en commun proverbe que le soin qu'on a d'autrui fait mourir l'âne : car, pour faire recouvrer le jugement à un autre chevalier qui l'a perdu, il se fait lui-même fou, et va cherchant ce qui peut-être ne sera pas pour son museau après qu'il l'aura trouvé.

— Eh quoi ! est-il d'aventure amoureux ? — Oui-da, il est amoureux, dit celui du Bois, et d'une certaine Casildée de Vandalie, la plus rude et la plus madrée señora que l'on sauroit trouver en tout le monde. Toutefois son pied ne cloche pas de ce côté-là :

car il a bien d'autres desseins qui lui trottent dans la cervelle, et lui-même le dira avant peu de temps. — Il n'y a chemin si certain, si uni, répliqua Sancho, où l'on ne trouve quelque fossé pour y trébucher. En des maisons on cuit des fèves, et en la mienne il y en a des chaudronnées. Et puis la folie veut plus de compagnons et de convives que la sagesse. Cependant, si ce que l'on dit communément est véritable, que c'est un allègement dans ses travaux d'y avoir des compagnons, je pourrai me consoler avec votre Seigneurie, puisqu'elle sert un maître aussi fou que le mien. — Il est fou, à la vérité, répondit celui du Bois, néanmoins fort vaillant homme, et plus coquin que fou et que vaillant. — Ce n'est pas là le mien, dit Sancho, car je vous puis assurer qu'il n'est nullement coquin ; au contraire, il a l'âme d'une cruche. Il ne sauroit mal faire à personne, mais du bien à tous. C'est un homme sans malice, et un petit enfant lui feroit croire qu'il fait nuit en plein midi. Cette simplesse me force de l'aimer comme je fais de mes petits boyaux, et toutes ses extravagances ne sont pas capables de me le faire quitter. — Mais avec tout cela, dit celui du Bois, mon bon frère et seigneur, si l'aveugle se fait le conducteur d'un autre aveugle, tous deux sont en danger de tomber dans la fosse. Notre meilleur seroit de nous retirer de notre pied léger et de retourner à nos maisons, puisque ceux qui cherchent les aventures ne les rencontrent pas toujours bonnes. »

Comme ils tenoient ce discours, il sembloit que Sancho crachoit un certain genre de salive empesée et un peu sèche, ce que voyant et remarquant le charitable écuyer du Bois, il lui dit : « Il m'est avis que les discours que nous avons tenus nous ont attaché la langue au palais. Mais il y a du remède, car j'ai pendu à l'arçon de la selle de mon cheval, pour rafraîchir le palais, un instrument qui n'est pas à refuser. » En achevant ces paroles, il se leva et in-

continent après revint avec une grande bouteille de vin, accompagnée d'un pâté d'une demi-aune. Et ce n'est pas surfaire, puisqu'il étoit composé d'un si gros levraut blanc que Sancho, à le tâter, crut que c'étoit un chevreuil plutôt qu'un chevreau. Aussitôt que Sancho l'eut vu, il dit : « Eh quoi ! Monsieur, portez-vous cela avec vous ? — Et que croyiez-vous donc ? répondit l'autre ; me prenez-vous, par hasard, pour un écuyer d'eau et de laine ? J'ai toujours sur la croupe de mon cheval, en route, meilleure provision qu'un général en voyage. »

Sancho en mangea fort bien sans se faire prier, avalant, grâce à l'obscurité, de gros morceaux sans les mâcher, ainsi que des pilules, et il dit : « C'est vous, Monsieur, qui êtes un grand et fidèle et loyal écuyer, moulant et courant, magnifique, ainsi que le fait paroître ce banquet. S'il n'est point venu ici par art d'enchantement, au moins il le semble, et non pas comme moi, pauvret et mal chanceux, qui porte dans mon bissac seulement un peu de fromage si dur que l'on en pourroit écraser la cervelle à un géant. Quelque quatre douzaines de carottes lui tiennent compagnie, et autant de noisettes et de noix, grâce à la détresse de mon maître, à l'opinion qu'il a et à la règle de l'ordre qu'il observe que les chevaliers errans ne doivent se nourrir et se soutenir qu'avec des fruits secs et les herbes des champs.

— Frère, répliqua alors l'écuyer du Bois, sur ma foi, je n'ai pas l'estomac fait à digérer les cardes ni les poires sauvages, ni les autres racines qui croissent aux montagnes. Laissons là nos maîtres avec leurs opinions et leurs lois de chevalerie, et qu'ils mangent ce qu'il leur plaira. J'ai toujours avec moi provision de viande froide dans mon panier, et cette bouteille qui pend à l'arçon de la selle, quoi qu'il arrive. Elle m'est si dévouée et je l'aime

tant qu'il ne se passe guère d'instans où je ne lui donne mille baisers et mille embrassemens. »

Ce disant, il la remit entre les mains de Sancho, lequel en l'embouchant regarda fixement les étoiles sans l'ôter de sa bouche durant l'espace d'un quart d'heure, et, en achevant de boire, il laissa pencher sa tête d'un côté, et, poussant un grand soupir, il dit : « Oh ! qu'il est bon catholique, le fils de putain ! — Voyez un peu, dit alors celui du Bois, en entendant parler Sancho de la sorte, comme vous avez loué ce vin en le nommant fils de putain ! — Je dis, répondit Sancho, que je confesse reconnoître qu'il n'y a pas déshonneur à nommer quelqu'un fils de putain, quand il tombe sous l'entendement qu'on entend le louer. Mais cependant, Monsieur, par la vie de ce que vous aimez le mieux, ce vin n'est-il pas de Ciudad Real ? — Vous avez fort bien deviné, mon brave expert ! répliqua celui du Bois : en vérité il n'est point d'ailleurs, et même il est vieux de quelques années. — Il ne faut pas, dit Sancho, que vous croyiez avec tout cela que ce me soit une grande affaire que d'en deviner le cru. Car, Monsieur l'écuyer, je n'ai pas besoin d'avoir un instinct si grand et si naturel, en fait de reconnoissance de vins, qu'en me les donnant seulement à flairer, je n'en devine aussitôt la patrie, le lignage, la saveur, la durée et quand il doit tourner, ensemble toutes les autres circonstances qui dépendent du vin. Néanmoins, il ne s'en faut pas émerveiller, puisque, en ma race, du côté de mon père, j'ai eu les deux plus excellens experts que la Manche ait connus de longtemps. Pour preuve, je m'en vais vous dire ce qui leur arriva. On leur donna à tous deux à faire l'épreuve d'un vin qui étoit dans une cuve, afin d'en dire leur avis touchant sa condition, sa qualité, sa bonté ou sa pauvreté. L'un fit cette preuve avec la pointe de la langue, et l'autre ne fit que le sentir au nez. Le pre-

mier dit que ce vin sentoit le fer, et l'autre assura qu'il sentoit plutôt le cuir. Le maître dit que la cuve étoit propre et que ce vin n'avoit subi aucune préparation qui pût lui communiquer la saveur du fer ni du maroquin. Avec tout cela les deux fameux experts demeurèrent sur leur affirmative. Le temps marcha, on vendit le vin ; on voulut nettoyer la cuve, et, en la nettoyant, on y trouva une petite clef pendue à une courroie de cuir. Que votre Seigneurie voie si un homme qui vient d'une telle race peut donner son avis en semblables sujets. — C'est pourquoi je dis, répliqua celui du Bois, que nous cessions de courir les aventures, et, puisque nous avons du pain de ménage, nous ne cherchions pas de la galette et retournions à notre chaume. C'est là que Dieu nous trouvera s'il lui plaît. Pour moi, je servirai mon maître jusqu'à ce que nous arrivions à Saragosse, et après chacun son compte. »

Finalement les deux bons écuyers parlèrent tant et burent tant que le sommeil dut leur lier la langue et modérer leur soif, car de la leur ôter cela étoit impossible. C'est pourquoi, étant déjà plus pleins que vides de la bouteille à demi vide et les morceaux à demi mâchés dans la bouche, ils s'endormirent. Nous les laisserons maintenant en cet état pour raconter ce qui se passa entre le chevalier du Bois et celui de la Triste-Figure.

Seconde partie · XIV

ette histoire raconte qu'entre plusieurs discours qui se tinrent entre don Quichotte et le chevalier du Bois, celui-ci dit à notre chevalier : « Enfin, Seigneur chevalier, je veux que vous sachiez

que mon destin, ou, pour mieux dire, mon choix, m'a rendu amoureux de la sans pareille Casildée de Vandalie. Je la nomme sans pareille, parce qu'elle n'a point d'égale, soit que l'on regarde la grandeur de son corps, ou bien sa noblesse et sa beauté. Cette même Casildée dont je parle a récompensé mes bonnes pensées et mes honnêtes désirs en m'occupant, ainsi que faisoit jadis Junon au grand Hercule, en plusieurs et divers périls, me promettant, lorsque j'ai achevé quelque aventure, qu'au bout de l'autre elle accompliroit mon espérance. Ainsi mes travaux ont été s'enchaînant les uns avec les autres en si grand nombre qu'on ne les sauroit conter, et je ne sais pas même quel pourra être le dernier qui verra l'accomplissement de mes bons désirs. Un jour elle me commanda que j'allasse défier cette fameuse géante de Séville que l'on nomme la Giralda, fort vaillante et extrêmement forte comme faite en bronze, et, sans changer de place, la femme du monde la plus remuante et la plus changeante. J'y fus, je la vis, je la vainquis, et la fis demeurer tranquille sur son axe, parce que, durant plus d'une semaine, il ne souffla que des vents du Nord. Quelque temps après elle me fit commandement de prendre sur mes épaules les pierres antiques des vaillans taureaux de Guisando, entreprise plus propre à des crocheteurs qu'à un chevalier ; une autre fois elle m'enjoignit que je me précipitasse de la cime du mont Cabra en bas, péril inouï et terrible, et qu'après je lui fisse une relation particulière de ce qui étoit renfermé en ces profonds abîmes. J'arrêtai donc le mouvement de la Giralda, je pesai les taureaux de Guisando, je descendis dans le précipice et mis au jour le mystère de son abîme. Cependant mes espérances n'en demeurèrent pas moins mortes, et ses commandemens et ses dédains, hélas ! toujours aussi vivans. Finalement elle me commanda dernièrement que j'allasse courir toutes les provinces de l'Es-

pagne, et que je fisse confesser à tous les chevaliers errans que j'y trouverois en quête d'aventures qu'elle seule est celle qui porte la couronne de beauté aujourd'hui au monde, et que je suis le plus vaillant et le plus amoureux chevalier de l'univers. Pour obéir à son commandement, j'ai déjà vu la plus grande partie de l'Espagne, et y ai vaincu beaucoup de chevaliers qui ont osé soutenir le contraire. Mais le plus grand honneur que j'aie acquis et dont je me glorifie le plus, c'est d'avoir vaincu en combat singulier le fameux chevalier don Quichotte de la Manche et de lui avoir fait confesser que ma Casildée est plus belle que sa Dulcinée, et en cette victoire je fais état d'avoir vaincu tous les chevaliers du monde, parce que ce don Quichotte dont je vous parle a triomphé d'eux tous, et qu'ayant, moi, triomphé de lui-même, sa gloire, sa renommée et son honneur ont été transférés à ma personne, et

Le vainqueur est d'autant plus honoré
Que le vaincu lui-même est renommé,

de sorte que les hautes et infinies prouesses de don Quichotte me sont maintenant attribuées à juste titre. »

Don Quichotte demeura fort étonné d'entendre le chevalier du Bois parler de la sorte, et fut sur le point de lui donner mille fois le démenti qu'il avoit au bout de la langue. Toutefois il se retint le mieux qu'il put, afin de lui faire confesser par sa propre bouche son mensonge, si bien qu'il lui dit tranquillement : « Seigneur chevalier, je ne répondrai rien à ce que vous dites que vous avez vaincu tous les chevaliers errans d'Espagne, voire tous ceux de l'univers. Mais que vous ayez vaincu don Quichotte de la Manche, j'en doute fort. Il se pourroit faire que ce fût un autre qui lui ressembloit, encore que bien peu le fassent. — Comment ! répliqua celui du Bois, en doutez-vous ? Je vous jure par le ciel qui nous

couvre que je combattis don Quichotte : je le vainquis et le portai par terre. C'est un homme haut de corps, maigre de visage, grand et sec, qui a le poil mêlé. Son nez est aquilin et un peu courbé, et il porte de grandes moustaches noires et non relevées. Il combat sous le nom de chevalier de la Triste-Figure, et a pour écuyer un paysan nommé Sancho Pança. Il chevauche un fameux coursier nommé Rossinante, et enfin il a pour maîtresse de sa volonté une certaine Dulcinée du Toboso, qu'on appeloit jadis Aldonza Lorenzo. C'est justement comme la mienne : car, parce qu'elle se nomme Casilda et qu'elle est de l'Andalousie, je la nomme Casildée de Vandalie. Que si toutes ces marques ne suffisent pas à prouver la vérité de ce que je dis, voici mon épée qui forcera l'incrédulité même à y croire. — Calmez-vous un peu, Seigneur chevalier, dit don Quichotte, et écoutez ce que je vous veux dire. Il faut que vous sachiez que ce don Quichotte dont vous parlez est le plus grand ami que j'aie au monde, voire si grand ami que je puis dire que je le tiens pour un autre moi-même. Or, par le signalement que vous m'en avez donné, signalement exact et ponctuel, je ne puis penser autre chose, sinon que c'est le même que vous avez vaincu. Mais, d'autre côté, je vois de mes propres yeux et touche de mes mains qu'il n'est pas possible que ce soit le même don Quichotte, à moins que peut-être, comme il a plusieurs enchanteurs pour ennemis, et principalement un qui le persécute d'ordinaire, quelqu'un de ces magiciens n'ait pris sa figure et ne se soit laissé vaincre afin d'obscurcir par ce moyen la renommée que lui ont justement acquise ses hauts faits d'armes par toute la surface de la terre. Et, pour confirmation de ceci, je veux aussi que vous sachiez que de tels enchanteurs, ses ennemis, ont changé, il n'y a pas plus de deux jours, la figure et la personne de la belle Dulcinée du Toboso en celle d'une laide et vile

paysanne, et c'est ainsi qu'ils pourroient bien avoir transformé don Quichotte. Que si toutes ces raisons que je viens de vous alléguer ne suffisent pas à vous assurer de cette vérité, voici don Quichotte lui-même qui le soutiendra par les armes, à pied ou à cheval ou comme il vous plaira. » Ce disant, il se leva, et mit la main au pommeau de son épée, attendant quelle résolution prendroit le chevalier du Bois.

Celui-ci, d'une voix également douce et posée, lui fit cette réponse : « À bon payeur point de regret des gages. Seigneur don Quichotte, si j'ai pu vous vaincre lorsque vous étiez transformé, je peux encore avoir espérance de vous vaincre en personne propre. Toutefois, comme il n'est pas honorable à des chevaliers errans comme nous d'accomplir leurs faits d'armes dans les ténèbres comme les brigands et les voleurs, attendons le jour, afin que le soleil voie nos prouesses. Cependant nous combattrons à cette condition que celui qui sera vaincu demeurera à la volonté du vainqueur, et fera tout ce que celui-ci voudra, pourvu que ce commandement n'offense point l'ordre de chevalerie. — Cette condition me ravit », repartit don Quichotte.

En parlant ainsi, ils allèrent tout droit au lieu où étoient leurs écuyers et les trouvèrent ronflant et en la même posture où ils étoient quand le sommeil les surprit. Ils les réveillèrent et leur enjoignirent qu'ils tinssent tout prêts leurs chevaux, et bien en point, parce qu'aussitôt que le soleil montreroit ses premiers rayons, un duel sanglant et sans égal se devoit faire entre eux deux. À ces nouvelles, le bon Sancho devint tout étonné et tout inquiet, tremblant pour le salut de son maître à cause des prouesses que l'écuyer du Bois lui avait contées du sien. Néanmoins, sans dire mot, les deux écuyers allèrent chercher leurs

bêtes : car déjà les trois chevaux et le grison, qui s'étoient flairés les uns les autres, demeuroient en société.

En chemin, celui du Bois dit à Sancho : « Frère, vous devez savoir que, quand on se bat en duel en Andalousie, la coutume est que les seconds ne demeurent jamais oisifs et les bras croisés pendant que ceux qui ont la querelle se battent. Je dis ceci pour vous avertir que, tandis que nos maîtres se battront, il nous en faut aussi découdre et nous tailler des croupières. — Monsieur l'écuyer, répondit Sancho, cette coutume se pourra fort bien pratiquer parmi les vauriens et les combattans dont vous parlez ; mais que les écuyers de chevaliers errans la pratiquent, je ne le pense pas. Pour le moins je n'ai jamais entendu parler à mon maître d'une semblable coutume, et il sait par cœur toutes les ordonnances de la chevalerie errante. Au surplus, j'admets qu'il soit véritable et d'ordonnance expresse que les écuyers combattent pendant que leurs maîtres en font autant ; toutefois je ne veux point l'accomplir, mais payer la peine imposée à ces écuyers pacifiques, laquelle, ainsi que je puis l'assurer, n'excède point deux livres de cire. Et je suis d'autant plus résolu de payer ces deux livres que je sais qu'il m'en coûtera moins que pour le linge que je pourrois user en la guérison des plaies de ma tête, que je tiens déjà pour fendue et divisée en deux. Il y a plus, il m'est impossible de combattre, parce que je n'ai point d'épée et n'en portai jamais de ma vie. — À cela je sais un bon remède, dit celui du Bois. J'ai là deux sacs de toile de même mesure. Vous prendrez l'un et moi l'autre, et puis avec armes égales nous nous étrillerons à coups de sacs. — De cette façon, à la bonne heure, répondit Sancho, puisqu'un tel combat nous servira plutôt à ôter la poussière de nos habits qu'à nous blesser. — Je ne l'entends pas ainsi, répliqua celui du Bois : car, afin que le vent n'emporte point les

deux sacs, il y faut laisser dedans une demi-douzaine de cailloux bien polis, qui pèsent autant les uns que les autres, et nous pourrons ainsi nous frotter sans nous faire aucun mal. — Voyez ! corps de mon père, dit Sancho Pança, soyez donc soigneux de mettre dans les sacs des martres zibelines, ou des touffes de coton cardé, autrement nous serions en danger de nous rompre la tête et de nous briser les os. Mais, quand vous les rempliriez d'étoupes de soie, il faut que vous sachiez, mon bon Seigneur, que je n'ai pas envie de me battre. Que nos maîtres combattent, c'est leur affaire, et pour nous, buvons et vivons. Le temps est assez soigneux de nous ôter la vie, sans qu'il nous soit besoin d'en chercher la fin avant qu'elle parvienne à sa saison et à son terme, et qu'elle tombe en sa maturité. — Avec tout cela, dit celui du Bois, il faut que nous combattions au moins une demi-heure. — Non pas cela, répondit Sancho, je ne serai jamais si discourtois ni si ingrat que je cherche querelle le moins du monde à celui avec qui j'ai bu et mangé. À plus forte raison, n'étant point en colère et nullement fâché, qui diable se pourroit disposer à combattre ainsi à froid ? — Quant à cela, j'y apporterai un bon remède, repartit celui du Bois, et c'est qu'avant de commencer le combat, je m'approcherai tout doucement de votre Grâce, et de deux ou trois soufflets que je vous donnerai je vous jetterai à mes pieds. Par ce moyen je réveillerai votre colère, fussiez-vous plus endormi qu'un loir. — À cette botte j'en sais une autre qui la vaut, répondit Sancho. Je prendrai un bon bâton, et, avant que vous vous donniez la peine de réveiller ma colère, je ferai si bien dormir la vôtre avec une bonne volée de bois vert qu'elle ne s'éveillera point si ce n'est en l'autre monde : car tout le monde sait fort bien que je ne suis pas homme à me laisser frotter le museau par quelqu'un, et que chacun, je vous prie, prenne garde au garrot.

Toutefois, le plus sûr seroit pour chacun de laisser dormir sa colère : car nul ne peut savoir ce qu'un autre a dans l'âme. Tel vient souvent pour avoir de la laine qui s'en retourne tout pelé, et Dieu bénit la paix et maudit les débats, et si un chat qui est irrité, enfermé et maltraité devient un lion, Dieu sait ce que je pourrois devenir, moi qui suis un homme. C'est pourquoi, Monsieur l'écuyer, dès maintenant je signifie à votre Grâce que c'est à son compte que courent tout le mal et tout le dommage qui pourroient résulter de notre querelle. — Voilà qui va fort bien, répliqua celui du Bois, Dieu fera lever le jour, et nous y penserons. »

Sur ce, mille sortes d'oiselets peints de divers plumages et perchés sur les branches des arbres gazouilloient leur doux ramage. Ils sembloient, en leurs chants divers et joyeux, donner le bonjour et saluer la fraîche aurore, qui commençoit déjà d'entr'ouvrir les portes de l'Orient, de montrer la beauté de son visage, et, peignant sa blonde tresse, versoit comme une infinité de perles liquides. L'on eût dit que les herbes, baignées de cette douce liqueur, dégouttoient elles-mêmes et distilloient mille blanches perles ; les saules produisoient pareillement une manne savoureuse, les fontaines couloient avec un doux murmure, les ruisseaux les accompagnoient, les forêts se réjouissoient, et les prés s'enrichissoient par sa venue.

Mais à peine la clarté du jour permit-elle de voir et de distinguer les choses que la première qui s'offrit aux yeux de Sancho Pança fut le nez de l'écuyer du Bois, qui étoit si grand qu'il faisoit presque ombre à tout son corps. En effet, l'on conte qu'il étoit d'une grandeur excessive, courbé par le milieu et tout plein de verrues. Il étoit de couleur tannée, comme une aubergine. Il lui descendoit de deux doigts au-dessous de la bouche. Or, la gran-

deur de ce nez, sa couleur, ses verrues et sa courbure rendoient le visage de cet écuyer si laid que Sancho, en le voyant, commença de trépigner et de frapper des mains, de même que fait un petit enfant atteint d'épilepsie, de sorte qu'il résolut en son âme de se laisser donner deux cents soufflets avant que de réveiller sa colère pour combattre ce monstre.

Don Quichotte jeta aussi les yeux sur son adversaire, et vit qu'il avoit déjà le casque en tête, de sorte qu'il ne put lui voir le visage. Toutefois il remarqua que c'étoit un homme bien membré et de petite taille. Il portoit sur ses armes une soubreveste ou casaque qui paroissoit être de toile d'or fin. On y voyoit semées plusieurs petites lunes et de resplendissans miroirs qui le rendoient extrêmement galant et somptueux. Au haut de son casque flottoient une grande quantité de plumes vertes, jaunes et blanches. Sa lance, qu'il avoit appuyée à un arbre, étoit fort grosse, et au bout il y avoit un fer d'un pied de long. Don Quichotte vit et remarqua tout cela, et jugea à la vue que ce chevalier devoit être doué d'une grande force. Mais il ne trembla pas pour cela, comme Sancho Pança ; au contraire, avec un air dégagé, il tint ce langage au chevalier des Miroirs : « Seigneur chevalier, si la grande envie de combattre n'altère point votre courtoisie, je vous conjure par elle de hausser un peu la visière, afin que je puisse voir si votre visage par sa bonne mine répond au reste de votre extérieur. — Soit que vous sortiez vaincu ou vainqueur de cette entreprise, Seigneur chevalier, repartit celui des Miroirs, vous n'avez que trop de loisir pour me voir ; et si je ne satisfais pas maintenant à votre désir, c'est parce qu'il me semble que je ferois un grand tort à la beauté de Casildée de Vandalie, si, haussant ma visière, je différois durant ce temps-là de vous faire confesser la vérité que vous savez. — Mais cependant que nous monterons

à cheval, dit don Quichotte, vous me pouvez bien dire si je suis ce don Quichotte que vous dites avoir vaincu. — À cela nous vous répondrons, dit le chevalier des Miroirs, que vous ressemblez au chevalier que j'ai vaincu comme un œuf ressemble à l'autre. Néanmoins, puisque vous dites être persécuté par des enchanteurs, je n'oserois affirmer si vous l'êtes ou si vous ne l'êtes pas. — Cela me suffit, répondit don Quichotte, pour croire que vous vous trompez, et, pour vous en éclaircir entièrement, que l'on amène nos chevaux : car, en moins de temps que vous n'en pourriez employer à hausser votre visière, si Dieu, si ma dame et si mon bras m'assistent, je verrai votre visage, et vous verrez que je ne suis point ce don Quichotte que vous croyez avoir vaincu. »

Sans en dire davantage, ils montèrent à cheval ; don Quichotte tourna la bride à Rossinante, afin de prendre autant de champ qu'il lui en falloit pour aller à la rencontre de son adversaire, et le chevalier des Miroirs en fit autant. Mais à peine don Quichotte s'étoit éloigné de vingt pas qu'il entendit celui des Miroirs qui l'appeloit. S'étant approchés chacun de moitié du chemin, le même chevalier dit à don Quichotte : « Chevalier, sachez bien que nous combattons à cette condition que le vaincu, ainsi que je l'ai déjà dit, demeurera à la discrétion du vainqueur. — Je le sais bien, repartit don Quichotte, pourvu que ce que le vainqueur commandera ne sorte point des bornes de la chevalerie. — Je l'entends ainsi », répondit celui des Miroirs.

Sur cela, notre don Quichotte aperçut le nez étrange de l'écuyer, et n'en fut pas moins ébahi que Sancho, de sorte qu'il le prit pour quelque monstre, ou pour un homme nouveau et de ceux que l'on ne voit guère dans le monde. Sancho, qui vit partir son maître pour prendre carrière, ne voulut pas demeurer seul

avec ce grand nez. Il craignoit que, si celui-ci lui bailloit seulement une nasarde de ses narines étranges, la querelle seroit de suite vidée, que pour le moins il en seroit porté par terre, étendu de son long par ce seul coup, ou par la peur qu'il en avoit. Il s'en alla donc derrière son maître, tenant la main sur la croupe de Rossinante, et, quand il vit qu'il étoit temps de tourner bride, il lui dit : « Je supplie votre Grâce, Monseigneur, avant que de commencer votre rencontre, de m'aider à monter sur ce liège. Je pourrai voir de cet arbre plus à mon aise que je ne saurois le faire d'en bas la belle rencontre de votre Grâce et de ce chevalier. — Je crois plutôt, Sancho, dit don Quichotte, que tu as envie de te percher là-haut et de monter dans la galerie pour voir sans péril les taureaux. — Il faut, répondit Sancho, que je dise la vérité : les énormes narines de cet écuyer m'ont tellement empli d'étonnement et d'épouvante que je n'ose demeurer auprès de lui. — Certes, dit don Quichotte, elles sont telles que, si je n'étois ce que je suis, je pourrois en être pareillement surpris. Viens donc, et je t'aiderai à monter où tu dis. »

Pendant que don Quichotte étoit empêché à aider à Sancho Pança à monter sur l'arbre, celui des Miroirs prit du champ autant qu'il en crut nécessaire, et puis, estimant que don Quichotte en eût fait autant, sans attendre ni son de trompette ni autre signe qui les avertît, il lâcha la bride à son cheval en le tournant : le cheval, qui n'étoit pas plus léger à la course ni de meilleure mine que Rossinante, et puis le faisant courir tant qu'il pouvoit, ce qui n'étoit qu'un trot ordinaire, il alla à la rencontre de son adversaire. Mais, le voyant occupé à faire monter Sancho sur l'arbre, il serra les rênes et s'arrêta au milieu de la carrière, chose qui fut extrêmement agréable au roussin, parce que déjà il n'en pouvoit plus. Don Quichotte, qui crut que son ennemi venoit vo-

lant contre lui, commença de presser vivement les maigres flancs de Rossinante, et l'aiguillonna de telle sorte que l'histoire raconte que ce fut ici pour la première fois qu'on reconnut qu'il avoit dû courir, parce que jusque-là ce n'avoient été que des trots bien déclarés. Avec cette furie qu'on ne lui avoit jamais vue, il arriva au lieu où le chevalier des Miroirs ne cessoit de jouer des talons et de ficher la molette de ses éperons au ventre de son coursier sans qu'il le pût faire aucunement bouger du lieu où il l'avoit arrêté tout soufflant au milieu de sa course. Notre valeureux don Quichotte prit donc si à propos son adversaire embarrassé de son cheval et occupé de sa lance qu'il n'eut jamais le loisir de la mettre en arrêt. Don Quichotte, qui ne prenoit pas garde à tous ces inconvéniens, sans péril ni danger aucun, rencontra le chevalier des Miroirs avec tant de force que, quoi qu'il en eût, il lui fit vider les arçons et baiser la terre ; et il tomba si rudement que, sans remuer pied ni main, il sembloit qu'il fût mort.

Àpeine Sancho le vit tombé qu'il se laissa glisser du liège et courut en toute hâte au lieu où étoit son maître, lequel avoit déjà mis pied à terre et s'étoit jeté sur le chevalier des Miroirs, à qui il délaçoit son casque pour voir s'il étoit mort, et pour lui donner de l'air en cas qu'il fût vivant. Or il vit… Mais qui pourroit dire ce qu'il vit sans exciter l'admiration, la surprise et l'épouvante de ceux qui l'entendront. Il vit, dit l'histoire, le visage même, la propre figure, tout l'extérieur, toute la physionomie, l'effigie propre et la vraie perspective du bachelier Samson Carrasco, et, aussitôt qu'il le vit, il s'écria : « Approche-toi, Sancho, et admire ce que tu vas voir et ce que tu ne pourras croire. Accours, mon fils, et remarque ce que peut la magie, ce que peuvent les sorciers et les enchanteurs. » Sancho s'approcha, et, aussitôt qu'il aperçut le visage du bachelier Carrasco, il commença à se signer mille

fois, et tout autant de fois se recommanda à Dieu ; cependant le chevalier vaincu ne donnoit aucun signe de vie, et Sancho dit à don Quichotte : « Monseigneur, je suis d'avis que, pour oui ou pour non, votre Seigneurie fiche et mette l'épée au travers de la gorge de celui-ci qui paroît être le bachelier Samson Carrasco. Par ce moyen vous mettrez peut-être à mort quelqu'un de ces enchanteurs vos ennemis. — C'est bien dit, repartit don Quichotte, et ce seront autant d'ennemis de moins. »

Comme il tiroit son épée pour mettre à exécution l'avis et le conseil de Sancho, voici l'écuyer de celui des Miroirs qui arrive, lequel, n'ayant plus le grand nez qui le rendoit si laid, lui dit avec de grands cris : « Seigneur don Quichotte, regardez bien à ce que vous faites : car celui qui est étendu à vos pieds est votre bon ami, le bachelier Samson Carrasco, et je suis son écuyer. » Sancho Pança, ne le voyant plus avec sa première difformité, lui dit : « Et le nez ? » à quoi l'autre répondit : « Je l'ai ici dans ma pochette. » Et, sur cela, mettant la main à sa poche droite, il en tira un faux nez. Lors Sancho Pança, l'ayant de plus près considéré, s'écria d'une voix pleine d'étonnement : « Sainte Marie ! eh ! n'est-ce pas ici Thomas Cécial, mon voisin et mon compère ? — Comment, si je le suis ! répliqua l'écuyer, qui étoit déjà sans nez : vraiment je suis Thomas Cécial, mon compère et mon ami Sancho, et je vous dirai promptement et en peu de mots les aqueducs, les artifices, les détours et les filets qui m'ont ici conduit. Mais cependant priez et suppliez votre maître qu'il ne touche, ne maltraite, ne frappe ni ne tue le chevalier des Miroirs qu'il tient abattu à ses pieds, parce que, sans aucun doute, c'est le téméraire et mal conseillé Samson Carrasco, notre compatriote. »

Sur ce, le chevalier des Miroirs reprit ses sens ; ce que voyant don Quichotte, il lui porta la pointe de son épée toute nue à la face, et lui dit : « Chevalier, vous êtes mort, si vous ne confessez que la sans pareille Dulcinée du Toboso surpasse en beauté votre Casildée de Vandalie. Je veux, de plus, que vous promettiez, si vous vous relevez de cette chute et de ce combat, que vous irez à la cité du Toboso, et que là vous vous présenterez de ma part à ma dame, afin qu'elle fasse de vous ce qu'elle voudra. Et, si elle vous laisse libre, vous viendrez encore à ma quête, et la trace de mes prouesses vous servira de guide et vous mènera là où je serai, et puis vous me rapporterez ce qui se sera passé entre vous deux : ce sont des conditions conformes à celles que nous avons établies avant d'en venir aux mains, et qui n'excèdent point les bornes de la chevalerie errante. — Je confesse, dit alors le chevalier tombé, que le soulier décousu et crotté de la señora Dulcinée du Toboso vaut mieux que le poil mal peigné, quoique net, de Casildée. Je vous promets aussi d'aller et de me présenter à elle de votre part, et puis de vous faire une entière relation de ce que vous désirez. — Vous devez aussi confesser et croire, ajouta don Quichotte, que ce chevalier que vous avez autrefois vaincu ne fut ni ne peut être don Quichotte de la Manche, mais un autre qui lui ressembloit, comme je confesse et je crois que, bien que vous lui ressembliez, vous n'êtes point le bachelier Samson Carrasco, mais un autre qui lui ressemble ; et qu'en cette figure mes ennemis l'ont mis devant moi afin que j'arrête et modère l'excès de ma colère, et que j'use doucement de la gloire que j'acquiers en mes victoires. — Je confesse, repartit le pauvre éreinté chevalier, juge et crois comme vous croyez, jugez et confessez : laissez-moi, je vous prie, me lever, si tant est que le coup de ma chute me le permette, car je me sens en fort mauvais point. »

Don Quichotte lui aida à se relever, ainsi que Thomas Cécial, son écuyer, duquel Sancho ne retiroit point les yeux, ne cessant de l'interroger sur des choses dont les réponses lui donnoient un clair témoignage qu'il étoit véritablement ce Thomas Cécial qu'il disoit. Toutefois, l'appréhension que son maître avoit fait naître chez Sancho par ce qu'il avoit dit des enchanteurs qui avoient changé la figure du chevalier des Miroirs en celle du bachelier Carrasco ne lui permettoit pas de croire la vérité qu'il voyoit de ses propres yeux.

Finalement le maître et le valet demeurèrent en cette erreur pendant que le chevalier des Miroirs et son écuyer, bien fâchés et mal errans, dirent adieu à don Quichotte et à Sancho, en intention de trouver quelque lieu pour se faire appliquer des emplâtres et des cataplasmes sur les côtes froissées. Don Quichotte et Sancho reprirent le chemin de Saragosse. L'histoire les y laisse pour le présent afin de raconter qui étoient le chevalier des Miroirs et son écuyer au grand nez.

1. La Vandalie est l'Andalousie, et fut d'abord la Bétique. Elle fut envahie, en 411, par les Alains et les Vandales. Ces derniers lui donnèrent leur nom, légèrement transformé depuis.

2. La Giralda est une statue de bronze doré, représentant la Foi, qui surmonte la tour de la cathédrale de Séville, et qui a aussi donné son nom à la tour elle-même. La Giralda (de girar, tourner) tourne sur un pied de fer au moindre vent qui donne dans l'étendard qu'elle tient de la main droite, et sert ainsi de girouette.

3. Ces taureaux sont quatre blocs de pierre, tellement défigurés qu'on a peine à y reconnaître des taureaux, et qui se trouvent

à Guisando, dans la province d'Avila.

4. Le mont Cabra se trouve dans la province de Cordoue.

5. Ces deux vers, d'ailleurs défigurés, sont du poète Alonzo de Ercilla.

6. On remarquera que celui qu'on a appelé le chevalier des Bois pendant l'obscurité prend le nom de chevalier des Miroirs dès que le jour est levé.

Seconde partie · XV

otre don Quichotte marchoit extrêmement content, altier et tout rempli de vaine gloire, pour avoir obtenu la victoire sur un chevalier aussi vaillant qu'étoit, comme il l'imaginoit, celui des Miroirs. Et, se fiant sur sa parole de chevalier, il s'attendoit d'apprendre de lui si l'enchantement de sa maîtresse continuoit toujours : car il ne faisoit point difficulté de croire qu'un tel chevalier vaincu lui en vînt faire la relation, sous peine de n'être point chevalier, et lui rendre compte de la façon dont tout s'étoit passé avec elle. Mais, si don Quichotte pensoit une chose, celui des Miroirs en pensoit une autre, encore que pour lors il ne pensât qu'à se faire médicamenter, ainsi que nous avons dit. Or, l'histoire nous raconte que, quand le bachelier Samson Carrasco conseilla à don Quichotte de retourner chercher les aventures chevaleresques qu'il avoit laissées, ce fut après avoir premièrement consulté avec le curé et le barbier sur le moyen que l'on pourroit prendre pour réduire don Quichotte à demeurer en repos dans sa maison, sans courir après ses aventures malencontreuses. Ils furent tous trois d'avis, et par-

ticulièrement Carrasco, qu'on laissât sortir don Quichotte, puisqu'il paroissoit impossible de le retenir, et que Samson se présentât devant lui sur le chemin accoutré en chevalier errant, et le combattît, puisqu'il ne manqueroit pas de sujet de le faire, et qu'il le vainquît, ce qu'il regardoit comme chose facile. Mais, avant leur combat, ils devoient convenir ensemble que le vaincu demeureroit à la merci du vainqueur. Ainsi donc le bachelier, qui se fit chevalier, devoit envoyer don Quichotte, après l'avoir vaincu, à son village et à sa maison, et lui commander de n'en sortir de deux ans, ou jusqu'à ce qu'il reçût de lui un autre mandement. Et c'étoit chose toute claire et manifeste que don Quichotte vaincu accompliroit indubitablement ce qui lui seroit enjoint pour ne point contrevenir ni manquer aux lois de la chevalerie. Cependant il se pourroit faire que, durant le temps qu'il demeureroit dans sa maison, il oubliât ses imaginations folles et vaines, ou bien qu'on trouvât quelque remède à sa folie.

Dans cette résolution Carrasco prit pour écuyer Thomas Cécial, compère et voisin de Sancho Pança, et homme joyeux, gaillard et éveillé. Samson s'arma ainsi que nous avons dit, et Thomas Cécial mit un faux nez sur celui que nature lui avoit donné, de peur d'être reconnu de son compère quand ils se verroient. Ils allèrent après don Quichotte, et peu s'en fallut qu'ils ne le rencontrassent en l'aventure du char de la Mort. Finalement ils les atteignirent dans le bois, où il leur arriva ce que vous avez lu. Cependant, n'eussent été les pensées et les imaginations extraordinaires de don Quichotte, qui lui donnèrent à entendre que le bachelier n'étoit pas le bachelier, ce monsieur le bachelier fût demeuré pour jamais incapable de prendre les degrés de licencié, pour n'avoir point trouvé le nid au lieu où il pensoit trouver les moineaux.

Thomas Cécial, qui vit combien mal ce dessein avoit réussi et la fin malheureuse de leur mauvais voyage, dit au bachelier : « Certes, Monsieur Samson Carrasco, nous avons ce que nous méritons ! On s'imagine et on risque facilement une entreprise, mais bien souvent on en sort avec de la difficulté : don Quichotte est fou, et nous sommes sages ; il s'en va sain et riant, et votre Grâce demeure triste et froissée. Or, sachons maintenant qui est plus fou, ou celui-là qui est fou parce qu'il n'en peut mais, ou celui qui l'est volontairement. » Samson lui répondit : « La différence qu'il y a entre ces deux fous est que celui qui l'est par force le sera à tout jamais, et celui qui l'est volontairement ne le sera plus quand il voudra. — Si cela est, dit Thomas Cécial, je me rendis volontairement fou quand je me fis votre écuyer, et par ce même moyen je suis résolu de cesser de l'être et m'en retourner à ma maison. — Vous en ferez comme il vous plaira, répliqua Samson, car pour moi, de penser que je retourne à la mienne sans avoir premièrement frotté don Quichotte à coups de bâton, c'est se tromper entièrement. Je ne serai pas maintenant poussé du désir que j'avois qu'il recouvrât son jugement, mais bien de celui de la vengeance : car la grande douleur de mes côtes ne me porte nullement à la compassion. »

En discourant de la sorte, ils arrivèrent à un village où, par miracle et de bonne fortune, ils trouvèrent un chirurgien. Il pansa le malmené Samson, que Thomas Cécial quitta pour reprendre le chemin de son bourg. Pendant que Carrasco reste à songer aux moyens de se venger, l'histoire, qui le reprendra en son temps, veut maintenant se réjouir avec don Quichotte.

on Quichotte poursuivoit son chemin avec l'allégresse, le contentement et la vaine gloire que nous avons déjà dits : car il s'imaginoit par la victoire qu'il avoit obtenue être le chevalier errant le plus valeureux qui fût en ce siècle au monde, que toutes les aventures qui lui surviendroient désormais lui seroient prospères et heureuses. Il méprisoit les enchantemens et les enchanteurs, et ne se ressouvenoit plus de l'infinité de bastonnades qu'il avoit autrefois reçues durant le cours de ses chevaleries, ni encore de la volée de pierres qui lui cassa la moitié des dents, ni de l'ingratitude des galériens, ni de la témérité des Yangois qui l'étrillèrent à coups de pieux. Finalement il disoit à part soi que, s'il pouvoit trouver l'art, le moyen ou la manière de désenchanter sa maîtresse Dulcinée du Toboso, il n'envieroit point la plus grande fortune qui arriva jamais au plus heureux chevalier errant des siècles passés. Pendant qu'il étoit occupé de ces imaginations, Sancho lui dit : « Monsieur, n'y a-t-il pas de quoi rire que j'aie toujours devant les yeux le grand nez et les larges narines de mon compère Thomas Cécial ? — Crois-tu donc, repartit don Quichotte, que le chevalier du Bois soit le chevalier Carrasco, et son écuyer Thomas Cécial ton compère ? — Je ne sais qu'en dire, repartit Sancho ; mais je sais bien que les signes qu'il m'a donnés de ma maison, de ma femme et de mes enfans, nul autre que lui ne me les sauroit donner. Sa face, après avoir ôté le grand nez, étoit celle-là même de Thomas Cécial, ainsi que je l'ai vue plusieurs fois en mon village. Nous sommes si voisins qu'il n'y a que la muraille entre deux, et le son de sa voix étoit absolument le même. — Sancho, répliqua don Quichotte, parlons un peu raison. Viens çà : quelle apparence y a-t-il que le bachelier Samson Car-

rasco vînt comme chevalier errant avec armes offensives et défensives combattre contre moi ? Ai-je par hasard été son ennemi ? lui ai-je jamais donné sujet de m'en vouloir ? Suis-je son rival, ou fait-il profession des armes pour porter envie à la renommée que j'y ai acquise ? — Mais que dirons-nous, Seigneur, repartit Sancho, de ce que ce chevalier, qu'il soit qui ce soit, ressemble si bien au bachelier Carrasco, et son écuyer à Thomas Cécial, mon compère ? Et si c'est enchantement, comme l'a dit votre Seigneurie, n'y avoit-il que ces deux au monde à qui ils pussent si bien ressembler ? — Tout cela n'est qu'artifice, dit don Quichotte, et la trace des méchans magiciens qui me persécutent : car, ayant prévu la victoire que je devois obtenir, ils ont changé la face de ce chevalier vaincu en celle de mon ami le bachelier, afin que l'amitié que je lui porte se mît entre deux et servît de barrière au tranchant de mon épée et à la force de mon bras, modérant la juste colère de mon cœur, et que par ce moyen celui qui par supercherie essayoit de m'ôter la vie demeurât vivant. Pour preuve de ce que je dis, tu sais bien par expérience, ô Sancho, qui empêchera toujours qu'on ne te mente ni ne te trompe, combien c'est une chose facile aux enchanteurs de changer un visage en un autre, et de rendre laid un qui est beau, et beau un qui est laid : car tu as vu de tes propres yeux, et il n'y a pas encore deux jours, la beauté et la bonne grâce de la sans pareille Dulcinée du Toboso en toute son entière et naturelle vérité, tandis que je la vis sous la forme d'une laide, abjecte et lourde paysanne, avec des cataractes aux yeux et une mauvaise odeur à la bouche. Or, il ne faut pas s'étonner que le pervers enchanteur qui a fait une transformation si malheureuse n'ait pu encore avoir fait celle de Samson Carrasco et de ton compère, afin d'enlever à mes mains la gloire de la victoire. Au moins je me console qu'en quelque figure que ce soit je

suis demeuré vainqueur de mon ennemi. — Dieu sait la vérité de tout, » répondit Sancho, qui, ayant une parfaite connoissance de la transformation de Dulcinée et se représentant qu'une telle métamorphose procédoit de son artifice, ne se pouvoit nullement contenter des chimères de son maître. Toutefois il n'y voulut point faire de réplique, de peur de proférer quelque parole qui découvrît la tromperie.

Ils étoient sur ce discours quand ils furent atteints par un homme qui venoit après eux et par le même chemin. Il montoit une fort belle cavale mouchetée, portoit un manteau de fin drap vert, enrichi sur les bords de velours tanné, et avoit sur la tête un petit chapeau d'été de même velours. Le harnois de la jument étoit de campagne et à la genette, et de même de couleur tannée et verte. Il portoit un sabre à la mauresque, pendu à un large baudrier vert doré. Il avoit des bottines de même étoffe que le baudrier. Ses éperons n'étoient pas dorés, mais vernis, et si polis et luisans que, s'assortissant fort bien à l'accoutrement, ils paroissoient mieux que s'ils eussent été d'or fin. Lorsqu'il fut près de notre chevalier et de son écuyer, il les salua courtoisement, et, piquant sa cavale, il eût passé si les paroles de don Quichotte ne l'eussent arrêté. « Mon brave, dit-il, si tant est que vous fassiez le même chemin que nous et que la hâte ne vous presse point, peut-être aurez-vous du plaisir d'aller avec nous. — En vérité, répondit l'homme à la cavale, je ne m'éloignerois pas tant de vous, si je n'avois peur que ce cheval ne fît le méchant en la compagnie de ma jument. — S'il n'y a autre chose, dit alors Sancho, vous pouvez bien serrer la bride à votre bête, parce que notre cheval est le plus honnête et le mieux élevé du monde. Jamais en pareilles occasions il n'a commis aucune sottise, et, si un jour il fit une escapade, mon maître et moi en payâmes l'amende au septuple. Je

vous dis encore une fois que, s'il vous plaît, vous pouvez arrêter votre monture, parce que, si on la lui servoit entre deux plats, vous pouvez être assuré que le cheval est si honteux qu'il ne la regarderoit pas seulement. »

Ce passager mit donc au petit pas sa cavale en l'arrêtant par le frein, bien émerveillé de la posture et du visage de don Quichotte, qui pour lors alloit sans casque, Sancho le lui portant comme une mallette à l'arçon, devant le bât de son grison. Mais, si ce chevalier vêtu de vert considéroit attentivement don Quichotte, croyez que don Quichotte le considéroit encore plus : car il lui sembloit être un homme de grande valeur. Cet homme pouvoit avoir quelque cinquante ans, et ses cheveux ne grisonnoient guère ; son visage étoit long, et sa contenance tenoit du joyeux et du grave. Enfin, à son équipage et à son extérieur, il témoignoit être un homme distingué. Le jugement que fit ce cavalier vert de don Quichotte de la Manche fut que jamais de sa vie il n'avoit vu homme de la sorte. Il s'étonnoit de la longueur de son cheval, de la grandeur de son corps et de son visage, qui étoit si maigre, si jaune et si défait. Ses armes, sa mine, sa contenance, sa figure, dont il n'avoit de longtemps en ce pays vu les pareils, le rendoient enfin fort ébahi. Don Quichotte remarqua fort bien que ce passant le regardoit avec bien de l'attention, et dans son ébahissement il lut son désir.

Or, comme il étoit fort courtois et désireux de complaire à tout le monde, avant que l'autre lui fît aucune demande, il s'approcha de lui, et lui dit : « Cette figure que vous voyez en moi étant si nouvelle et si extraordinaire, je ne m'étonnerai pas que vous en soyez ébahi ; mais votre Seigneurie cessera de l'être quand je lui dirai, ainsi que je le fais, que je suis l'un de ces chevaliers qui,

comme on dit communément, cherchent les aventures. Je suis sorti de ma patrie, j'ai engagé mon bien, quitté mes délices, et me suis jeté dans les bras de la fortune, afin qu'elle me portât où il lui plairoit le mieux. J'ai voulu faire revivre la chevalerie errante déjà morte, et il y a de longs jours que, trébuchant ici, tombant là, et puis me relevant plus loin, j'ai accompli une grande partie de mon désir en secourant la veuve, servant de rempart aux jeunes filles et favorisant les femmes mariées, les orphelins et les pupilles : office propre et naturel aux chevaliers errans. C'est ainsi que, par mes valeureuses et chrétiennes prouesses, j'ai mérité d'être imprimé chez presque toutes les nations du monde. On a mis sous presse trente mille exemplaires de mon histoire ; il y a de l'apparence, si le Ciel n'y remédie, qu'on en imprimera trente mille milliers.

« Finalement, pour enfermer le tout en peu de paroles ou en une seule, qu'il vous suffise que je suis don Quichotte de la Manche, autrement nommé le chevalier de la Triste-Figure. Et, bien que les louanges qu'on se donne ne soient guère honorables, je suis pourtant forcé de dire quelquefois les miennes, et cela s'entend lorsqu'il n'y a personne de présent pour les réciter. C'est pourquoi, mon gentilhomme, ni ce cheval, ni cette lance, ni cet écu, ni cet écuyer, ni toutes ces armes jointes ensemble, ni la couleur blême de mon visage, ni ma maigreur, ne vous pourront désormais rendre étonné, ayant su qui je suis et la profession que je fais. »

Don Quichotte se tut en disant ces paroles, et l'homme habillé de vert, en tardant à répondre, témoignoit qu'il ne trouvoit pas de réponse qui vînt à propos. Toutefois, après un bon moment, il tint ce langage : « Seigneur chevalier, vous avez pu connoître ma

pensée par mon ébahissement. Néanmoins vous ne m'avez pas ôté la surprise que votre vue m'a causée : car, encore que vous disiez que la connoissance que vous m'avez donnée de votre qualité me peut ôter tout ébahissement, cela n'est point pourtant ; au contraire, maintenant que je le sais, j'en demeure plus étonné et plus émerveillé. Comment est-il possible qu'il y ait aujourd'hui au monde des chevaliers errans, qu'il y ait encore des histoires imprimées de vraies chevaleries ? Je ne me puis persuader qu'il se trouve aujourd'hui des hommes qui favorisent les veuves, servent de rempart aux filles, soutiennent l'honneur des femmes mariées et secourent les orphelins, et je ne le croirois nullement, si de mes propres yeux je ne l'avois vu en vous voyant. Grâces soient rendues au Ciel de ce que, par l'histoire dont votre Seigneurie vient de parler, où l'on a imprimé ses hautes et véridiques chevaleries, l'on mettra désormais en oubli une infinité d'autres histoires fabuleuses de chevaliers errans, dont le monde étoit tout rempli, au grand dommage des bonnes mœurs, et au préjudice des bonnes histoires par le peu de foi que ces contes y faisaient ajouter. — Il y a beaucoup de choses à dire, repartit don Quichotte, sur ce sujet, à savoir, si les histoires des chevaliers errans sont fabuleuses ou véritables. — Et qui doute, dit le gentilhomme vert, que de telles histoires ne soient fausses et controuvées ? — C'est moi qui en doute, répliqua don Quichotte, et, je vous prie, ne passons pas plus avant : car, si nous allons de compagnie ensemble tout notre voyage, j'espère, moyennant la grâce de Dieu, vous donner à connoître que vous avez eu tort de vous laisser emporter au courant de ceux qui tiennent pour certain qu'elles ne sont pas véritables. »

Ce gentilhomme passant jugea par cette dernière raison de don Quichotte qu'il devoit être quelque peu fou, si bien qu'il avoit

toujours l'œil sur lui pour voir si son opinion ne seroit pas confirmée par quelque autre trait de folie. Mais, avant qu'ils entrassent en d'autres discours, don Quichotte le pria de lui apprendre sa qualité, puisqu'il lui avoit appris une partie de la sienne et de sa vie. Alors l'homme au manteau vert lui fit cette réponse : « Monsieur le chevalier de la Triste-Figure, je suis un gentilhomme natif d'un lieu où, s'il plaît à Dieu, nous irons aujourd'hui dîner. Je suis un peu plus que médiocrement riche, et l'on m'appelle don Dièguе de Miranda. Je passe doucement ma vie en compagnie de ma femme, de mes enfans et de mes amis. Mes exercices sont ceux de la chasse et de la pêche. Toutefois, je n'ai ni faucon ni lévrier, mais quelque perdrix apprivoisée ou bien quelque courageux héron. En outre, j'ai jusqu'à six douzaines de livres, les uns des romans en langue vulgaire, et les autres en latin ; les uns traitent d'histoire, et les autres de dévotion. Quant à ceux qui parlent de chevalerie, ils n'ont point encore franchi le seuil de ma porte. Je lis plus volontiers les livres profanes que ceux de dévotion, pourvu qu'ils soient d'honnête entretien et qu'avec les délices du langage ils se fassent admirer par l'invention ; mais de tels livres, il y en a bien peu en Espagne. Quelquefois je mange avec mes voisins et amis qui m'invitent, et quelquefois aussi je les invite. Mes banquets sont pleins de netteté et composés de viandes bien assaisonnées et nullement chiches. Je ne prends pas plaisir à la médisance, et je ne souffre jamais que devant moi l'on mette quelqu'un sur le tapis. Je ne vais point épluchant la vie d'autrui, je n'épie nullement les actions des autres. Chaque jour j'entends la messe : je donne de mes biens aux pauvres, sans faire montre de mes bonnes œuvres pour ne donner point entrée dans mon âme à l'hypocrisie et à la vaine gloire, ennemis qui s'emparent tout doucement du cœur le plus sage. Je tâche à mettre la

paix parmi ceux qui ne sont pas de bonne intelligence. J'ai une particulière dévotion à la sainte Vierge, et toujours je mets mon entière confiance en la miséricorde infinie de Dieu, notre Seigneur. »

Sancho Pança, qui écoutoit attentivement le récit que faisoit ce gentilhomme de sa vie, laquelle lui sembloit bonne et sainte, et par même moyen que celui qui la menoit ainsi devoit faire des miracles, se jeta à bas de son grison, et puis lui courut embrasser l'étrier droit, lui baisant de bon cœur et quasi la larme à l'œil plusieurs fois les pieds. Ce que voyant le gentilhomme, il lui dit : « Frère, que faites-vous ? À quoi bon tous ces baisers ? — Permettez que je baise, repartit Sancho, puisque votre Seigneurie me semble être le premier saint monté à la genette que j'aie vu de ma vie. — Je ne suis point un saint, répondit le gentilhomme, mais un grand pécheur. C'est vous, mon ami, qui devez être quelque homme de bien, ainsi que votre simplicité le témoigne. » Sur cela, Sancho se remit sur son bât, ayant tiré le ris de la profonde mélancolie de son maître, et causé une nouvelle surprise à don Diègue.

Don Quichotte demanda à ce gentilhomme combien il avoit d'enfans, et lui dit aussi qu'une des choses où les anciens philosophes, qui étoient privés de la vraie connoissance de Dieu, établissoient leur souverain bien, consistoit aux biens de la nature, en ceux de la fortune, en celui d'avoir beaucoup d'amis et un grand nombre de bons enfans. « Quant à moi, Seigneur don Quichotte, répondit le gentilhomme, j'ai un fils, et peut-être, si je ne l'avois point, je m'estimerois plus heureux que je ne suis : non pas qu'il soit mauvais, mais parce qu'il n'est pas aussi bon que je voudrois. Il a environ dix-huit ans ; il a étudié six ans à Sala-

manque les langues latine et grecque, et, lorsque je voulois qu'il s'appliquât à d'autres sciences, je l'ai trouvé si pénétré de la science de la poésie (si tant est qu'on la puisse appeler science) qu'il n'est pas possible de le faire appliquer à la jurisprudence, que je voulois qu'il étudiât, ni à la théologie, reine de toutes les autres sciences. Je désirois en faire l'honneur de sa race, puisque nous vivons en un siècle où nos rois récompensent dignement les vertus et les bonnes lettres, car les lettres sans la vertu sont comme des perles dans un fumier. Tout le long du jour il se rompt la cervelle pour vérifier si Homère dit bien ou mal en tel vers de son Iliade ; si Martial parle malhonnêtement ou non en telle épigramme ; si tels ou tels vers de Virgile se doivent entendre de cette manière ou bien de cette autre. Enfin tout son entretien n'est que des livres des poètes dont je vous parle, et de ceux d'Horace, de Perse, de Juvénal et de Tibulle : car, pour les modernes romanciers, il n'en fait pas beaucoup de compte. Et, avec le mauvais visage qu'il fait à la poésie vulgaire, il a maintenant ses pensées occupées à gloser sur quatre vers qu'on lui a envoyés de Salamanque, et que je crois être le sujet d'une joute littéraire. »

Don Quichotte, oyant ce discours, lui fit cette réponse : « Monsieur, les enfans sont des parties des entrailles de leurs pères : c'est pourquoi on les doit aimer, quelque bons ou mauvais qu'ils soient, de même que nous aimons l'âme qui nous donne la vie. Les pères sont obligés de les acheminer dès leur enfance par le sentier de la vertu, de la bonne éducation et des mœurs bonnes et chrétiennes, afin qu'étant venus en âge ils soient le bâton de vieillesse de leurs parens et la gloire de leur postérité. Or, je tiens fermement qu'il ne les faut jamais forcer ni en cette science ni en cette autre, encore qu'il soit fort bien fait de le leur persuader. Et,

quand un écolier n'a pas à s'appliquer à l'étude d'une science où il s'agit de pane lucrando, et qu'il est assez heureux pour que Dieu lui ait donné un père qui lui laisse de quoi vivre, je serois d'avis qu'on le laissât suivre la science où il a une particulière inclination ; et, bien que celle de la poésie soit moins utile qu'agréable. elle n'est pas pourtant de celles qui ont coutume de déshonorer ceux qui les possèdent.

— Mon gentilhomme, la poésie est, à mon avis, comme une tendre et jeune vierge, extrêmement belle, que plusieurs autres jeunes filles sont soigneuses de parer, d'enrichir et d'embellir, et ce sont les autres sciences, car elle se doit servir de toutes, et toutes s'en doivent rehausser. Toutefois cette jeune vierge ne veut point être maniée ni traînée par les rues, ni publiée à tous les coins de places ou de palais. Elle est composée d'une alchimie de telle vertu que qui la sait bien traiter la changera en or fin d'une inestimable valeur. Celui qui en fait profession lui doit donner un frein, et ne lui permettre pas de courir en de honteuses satires, ni en des sonnets sans âme. Elle ne doit nullement être vénale, si ce n'est en poèmes héroïques, en lamentables tragédies ou en comédies facétieuses et ingénieuses. Elle ne doit pareillement donner aucun accès aux spectateurs grossiers, ni au vulgaire ignorant, incapable de connoître ni d'estimer les trésors qu'elle contient. Cependant, Monsieur, ne pensez pas qu'en parlant ici de vulgaire j'entende seulement le menu peuple : car, en effet, je mets en ce rang tout ignorant, fût-ce un grand seigneur et un prince.

« C'est pourquoi celui qui fera profession de la poésie, avec les conditions que j'ai alléguées, son nom sera sans doute fameux et estimé de toutes les nations bien policées du monde. Quant à ce

que vous dites, Seigneur, que votre fils n'estime guère la poésie de notre langage vulgaire, je me persuade qu'il n'y rencontre pas bien, et voici ma raison. Le grand Homère n'a point écrit en latin, parce qu'il étoit Grec, ni Virgile pareillement en grec, parce qu'il étoit Latin. En effet, tous les anciens poètes ont écrit en leur langue maternelle, et n'ont point été chercher chez les nations étrangères de quoi exprimer leurs conceptions relevées. Puisqu'il en est ainsi, il est raisonnable que cette coutume s'étende chez tous les peuples, et que l'on ne mésestime point un poète allemand, parce qu'il écrit en sa langue, ni un Castillan, ni même un Biscaïen, pour écrire en la sienne. Mais votre fils, ainsi que je me puis imaginer, Seigneur, ne veut point de mal à la poésie vulgaire, mais plutôt aux poètes qui sont purement vulgaires, c'est-à-dire qui ne savent d'autres langues ni d'autres sciences pour orner, éveiller et soutenir leur élan naturel, et encore en ceci il y peut avoir de l'erreur : car, selon que c'est une opinion véritable, on naît poète. On veut dire que le poète par nature sort poète du ventre de sa mère, avec cette inclination que le Ciel lui a donnée, de sorte que, sans autre étude ni artifice, il compose des choses qui rendent véritable le dire du poète : Est Deus in nobis, etc. Je dis aussi que le poète par nature qui s'aidera de l'art sera beaucoup meilleur poète et surpassera de bien loin celui qui, par le moyen de l'art seul, voudra acquérir ce titre. La raison est que l'art ne surpasse jamais la nature, mais seulement la rend plus parfaite, si bien que, la nature étant jointe à l'art et l'art à la nature, cette union produira un poète très parfait. Pour conclusion de mon discours je vous conseille, mon gentilhomme, de laisser cheminer votre fils par le sentier où son étoile l'appelle : car, étant bon écolier, comme il doit être, et ayant déjà heureusement franchi le premier échelon des sciences, qui est celui des langues,

par elles et de lui-même il montera au sommet des lettres humaines, lesquelles paroissent aussi bien en un chevalier qui porte la cape et l'épée, et le parent, l'honorent et l'illustrent autant que font les mitres aux évêques, ou les robes longues et les cornettes aux docteurs en droit. Fâchez-vous contre votre fils, s'il fait des satires au préjudice de l'honneur d'autrui ; châtiez-le et déchirez ses œuvres diffamatoires. Mais, s'il composoit des poésies à la mode d'Horace, et qu'il y reprît le vice en général aussi élégamment que l'a fait ce poète, vous l'en devez louer. Il est permis au poète d'écrire contre l'envie et de dire en ses vers du mal des envieux, et ainsi des autres vices, pourvu qu'il ne nomme personne. Mais il y a des poètes qui, pour publier une méchanceté, se mettront en danger d'être relégués aux îles du Pont. Si le poète est chaste en ses mœurs, il le sera pareillement en ses vers. La plume est la langue de l'âme, et les conceptions que l'âme produit sont telles qu'on les voit écrites. Et, quand les rois et les princes voient la merveilleuse science de la poésie chez des sujets prudens, vertueux et graves, ils les honorent, les estiment et les enrichissent, et même les couronnent des feuilles de l'arbre que la foudre ne touche point, en témoignage que l'on ne doit nullement offenser ceux qui ont leurs tempes et leur tête parées de telles couronnes. »

Le gentilhomme au caban vert demeura tout étonné du discours de don Quichotte, et si bien qu'il perdit de l'opinion qu'il avoit conçue de sa folie.

Cependant Sancho, qui n'avoit pris guère de plaisir à tout ce discours, s'étoit détourné du chemin pour demander un peu de lait à des bergers qui étoient à traire un troupeau de brebis proche de là.

Tandis que ce gentilhomme, extrêmement satisfait de la prudence et du bon discours de don Quichotte, qu'il estimoit homme bien sensé, vouloit reprendre le même discours, don Quichotte, levant la tête, aperçut venir à leur rencontre un chariot tout plein de bannières où les armes du roi étoient peintes, et, croyant que c'étoit quelque nouvelle aventure, il appela à haute voix Sancho, afin qu'il lui vînt donner son casque. Sancho, entendant la voix de son maître qui l'appeloit, quitta les bergers, piqua en toute hâte son grison, et arriva bientôt au lieu où l'attendoit son maître, à qui survint une aventure non moins épouvantable qu'extravagante.

1. « Monté à la genette. » Voir, au sujet de cette expression, la note de la page 16 du tome III.

2. Cet arbre est le laurier, dont les feuilles passaient pour éloigner la foudre.

Seconde partie · XVII

'histoire raconte que, quand don Quichotte crioit après Sancho afin qu'il lui apportât son casque, celui-ci étoit occupé à acheter des caillés et des fromages mous, que les bergers lui vendoient. Or, il se trouva tellement pressé des cris de son maître qu'il ne sut qu'en faire, ni où les mettre, et, pour ne les point perdre, car il les avoit déjà payés, il s'avisa de les placer dans l'armet de son maître, et avec cette bonne précaution il courut voir ce qu'il lui vouloit. Aussitôt qu'il fut proche de lui, don Quichotte lui dit : « Ami, donne-moi ce casque : car ou je suis ignorant des aventures, ou bien ce que j'aperçois en est une qui me doit

contraindre et qui me contraint de prendre mes armes. » Lors le gentilhomme au caban vert, qui entendit ces paroles, jeta ses regards de tous côtés, et ne découvrit autre chose qu'un chariot qui venoit à leur rencontre, et où il y avoit deux ou trois petites banderoles. Cela lui fit croire que ce chariot devoit porter quelque monnoie de Sa Majesté, et il le dit à don Quichotte. Mais lui, qui croyoit et pensoit toujours que tout ce qui lui arrivoit n'étoit qu'aventures et plus que des aventures, ne le voulut nullement croire, mais lui fit cette réponse : « Homme découvert, homme à moitié combattu. Je ne perds rien à me tenir sur mes gardes, car je sais par expérience que j'ai des ennemis visibles et invisibles ; j'ignore où, en quel temps, ou en quelle figure ils me doivent assaillir. » Ce disant, il se tourna vers Sancho et lui demanda sa salade, laquelle il fut contraint de lui bailler sans avoir loisir d'en tirer le caillé et les fromages mous. Don Quichotte la prit, et, sans regarder ce qui étoit dedans, se l'enchâssa promptement en tête. Mais, sitôt qu'il commença de presser les fromages, le petit-lait commença de courir par sa face et par toute sa barbe. Cela le mit en un tel trouble qu'il dit à son écuyer : « Que sera tout ceci, Sancho ? Il me semble que le sommet de ma tête devient mou, ou que la cervelle me fond, ou bien que je sue depuis les pieds jusqu'à la tête. Certainement je sue, mais ce n'est pas de crainte ; sans doute l'aventure qui me doit maintenant arriver est fort terrible. Si tu as quelque chose pour m'essuyer, donne-le-moi : car cette excessive sueur m'aveugle les yeux. » Sancho ne dit mot, et lui donna un mouchoir et rendit grâces à Dieu de ce que son maître ne fût pas tombé sur ce qu'il en étoit. Don Quichotte s'essuya et ôta son casque pour voir ce qui, à son avis, lui rafraîchissoit ainsi la tête, et, y voyant dedans cette blanche bouillie, il la porta à son nez, et en la sentant tint ce discours : « Par la vie de

ma dame Dulcinée du Toboso, ce sont ici des fromages mous que tu y as mis, traître, brigand, écuyer malavisé. » Sancho, entendant ce que son maître disoit, lui répondit d'un grand flegme, avec beaucoup de dissimulation : « Si ce sont des fromages mous, que votre Seigneurie me les donne, et je les mangerai : toutefois que le diable les mange, car je crois que ce doit être lui et non autre qui les y a mis. Eh quoi ! pensez-vous donc que je fusse si téméraire de salir ainsi le casque de votre Seigneurie ? Vous avez bien trouvé le téméraire. Sur ma foi, Monsieur, à ce que Dieu me donne à entendre, je dois avoir aussi des enchanteurs qui me persécutent, comme étant une créature et un membre de votre Seigneurie. Ils y auront mis sans doute cette immondice pour exciter à colère votre patience, afin que vous me froissiez les côtes ainsi que vous avez coutume de le faire. Mais, à la vérité, je m'assure que pour cette fois ils se sont abusés : car je me confie sur le bon jugement de mon maître, qui considérera que je n'ai ni fromage, ni lait, ni autre chose qui le vaille ; et, si je l'avois, je le mettrois plutôt dans mon estomac que dans votre casque. — Tout cela peut être », dit don Quichotte ; et le gentilhomme considéroit tout cela, et tout cela l'étonnoit ; mais principalement il fut ébahi quand, après que don Quichotte se fut nettoyé la tête, le visage, la barbe et le casque, il mit l'armet en tête, et puis, s'affermissant sur ses étriers, assurant son épée et couchant sa lance, il tint ce langage : « Vienne maintenant ce qui pourra venir, car me voici en résolution de me battre contre Satan même en propre personne. » Là-dessus, le chariot où étoient les banderoles s'approcha d'eux, et il n'y avoit personne que le charretier, monté sur l'une des mules, et un autre homme assis sur le devant de la charrette. Don Quichotte se planta devant, et dit : « Frère, où allez-vous ? quel chariot est ceci ? qu'y a-t-il dedans ? et quelles bande-

roles sont celles que je vois ? » Le charretier lui répondit : « Ce chariot est à moi ; ce qui est dedans, ce sont deux braves lions dans des cages. Le général d'Oran les envoie à la cour pour les présenter à Sa Majesté, et ces banderoles sont les armes du roi notre Sire, pour montrer que ceci lui appartient. — Sont-ils bien grands, ces lions ? demanda don Quichotte. — Ils sont si grands, repartit l'homme qui étoit assis à la porte du chariot, que jamais de plus grands, ni même d'aussi grands, n'ont passé d'Afrique en Espagne. Or, je le puis dire, parce qu'étant, comme je suis, celui qui a la charge de conduire les lions, j'en ai conduit plusieurs, mais non pas de semblables à ceux-ci. Ils sont le mâle et la femelle : le mâle est dans cette première cage et la femelle dans celle de derrière. Or, ils sont maintenant affamés, parce qu'ils n'ont pas mangé d'aujourd'hui : c'est pourquoi, détournez-vous, s'il vous plaît, et laissez-nous passer, car il est besoin que nous arrivions promptement au lieu où nous leur donnions à manger. » Lors don Quichotte, en souriant un peu, lui fit cette réponse : « À moi des lionceaux ! des lionceaux à moi ! Et à l'heure où nous sommes ! par le Dieu vivant, les messieurs qui les envoient verront si je suis homme à m'épouvanter de lions ! Bonhomme, mettez pied à terre, et, puisque vous êtes le gardien des lions, ouvrez ces cages et faites-moi sortir ces bêtes. Je leur donnerai à connaître qui est don Quichotte de la Manche, en dépit des enchanteurs qui me les envoient ! — Là, là, dit alors entre ses dents le gentilhomme au caban vert, notre bon chevalier a maintenant fait voir ce qu'il est : les fromages mous lui ont sans doute amolli la caboche et mûri la cervelle. »

Cependant Sancho s'approcha, et lui dit ces paroles : « Monsieur, je vous supplie au nom de Dieu que vous fassiez en sorte que mon seigneur don Quichotte ne s'attaque point à ces lions :

car, s'il le fait, ils vont nous mettre tous en pièces ! — Comment ! répondit alors ce gentilhomme, votre maître est-il donc assez fou pour que vous craigniez et croyiez qu'il s'attaque à de si fiers animaux ? — Il n'est pas fou, répliqua Sancho, mais bien téméraire. — J'aviserai, dit le gentilhomme, à ce qu'il ne le soit pas », et sur cela il s'approcha de don Quichotte, qui pressoit le gardien des lions pour qu'il ouvrît les cages, et lui dit : « Seigneur chevalier, les chevaliers errans sont obligés d'entreprendre les aventures qui leur donnent espérance d'en sortir à leur honneur, et non pas celles qui leur en ôtent tout espoir : car la valeur qui n'est que du ressort de la témérité tient beaucoup plus de la folie que du courage ; et à plus forte raison, puisque ces lions ne viennent point contre votre Seigneurie, qu'ils n'y songent même pas ; au contraire, on les veut présenter au roi, de sorte qu'il n'est pas bien de les arrêter ni d'empêcher leur voyage. — Mon gentilhomme, repartit alors don Quichotte, mêlez-vous de gouverner votre perdrix apprivoisée et votre courageux héron, et laissez à chacun exercer son métier. C'est ici le mien, et je sais bien si ces messieurs les lions viennent à moi, ou s'ils n'y viennent pas. »

Lors, s'adressant au maître des lions, il lui dit : « Poltron, je fais vœu que, si tu n'ouvres au plus tôt les cages, je te clouerai de cette lance au chariot. » Le charretier, qui vit la résolution de ce fantôme armé, lui dit : « Monseigneur, je vous supplie de charité, laissez-moi auparavant dételer les mules, et que je me sauve avec elles, avant que l'on donne la clef des champs aux lions : car, s'ils me les mettoient à mort, je serois ruiné pour toute ma vie, parce que je ne possède pour tout bien que ce chariot et ces mules. — Ô homme de peu de foi, repartit don Quichotte, mets pied à terre, dételle tes mules, et fais ce qu'il te plaira : car tu verras en peu de temps que tout ton travail est inutile, et que tu te pouvois bien

passer de tant de peine. » Le charretier mit donc pied à terre, et à grande hâte désattela ses mules, cependant que le gardien des lions disoit tout haut ces paroles : « J'appelle en témoignage tous ceux qui sont ici présens que c'est contre ma volonté et par contrainte que j'ouvre ces cages et mets en liberté les lions ; et je proteste à ce gentilhomme que tout le mal et le dommage que ces bêtes feront sera à ses frais, sans préjudice de mes droits et de mes salaires. Mais, auparavant que je le fasse, je vous prie, Messieurs, de vous mettre en sûreté, parce que je suis très sûr qu'ils ne me feront aucun mal. » Le gentilhomme au caban vert voulut persuader encore un coup à don Quichotte de ne commettre point une telle folie, en lui remontrant que c'étoit tenter Dieu. Don Quichotte lui répondit qu'il savoit bien ce qu'il faisoit, et le gentilhomme lui répliqua qu'il y regardât bien : car il croyoit qu'il se trompoit grandement. « Mon gentilhomme, lui dit don Quichotte, si vous n'avez pas envie d'être spectateur de ce que vous croyez une tragédie, piquez votre jument tachetée et mettez-vous en lieu de sûreté. » Quand le bon Sancho vit cette résolution, il supplia son maître, la larme à l'œil, de vouloir se désister d'une telle entreprise, en comparaison de laquelle celle des moulins à vent, celle des marteaux à foulons, et enfin tous les hauts faits d'armes qu'il avoit accomplis durant tout le cours de sa vie, n'étoient que gâteaux et que pain de fantaisie. « Considérez, Monsieur, disoit Sancho, qu'il n'y a point ici d'enchantement, ni chose qui lui ressemble ; que j'ai moi-même vu par le treillis et par les fentes de la cage la patte d'un vrai lion, et de là je conclus qu'un tel lion, à qui une telle patte appartient, est plus grand qu'une montagne. — La peur, tout au moins, répliqua don Quichotte, fait trouver à ce pauvre homme ce lion plus grand que la moitié du monde. Retire-toi, Sancho, et laisse-moi. Si je meurs,

tu sais déjà le vieil accord qui a été passé entre nous. Tu iras trouver Dulcinée, et je ne t'en dis pas plus. » Néanmoins il proféra plusieurs autres discours, qui firent croire aux assistans que l'espérance qu'il quittât une entreprise si extravagante étoit perdue. L'homme au manteau vert eût bien voulu s'y opposer ; mais, voyant que la partie n'étoit pas égale, et que c'étoit une grande folie de prendre querelle contre un fou, tel qu'il estimoit déjà de tout point don Quichotte, il fut contraint de le laisser faire.

Cependant notre courageux chevalier de la Manche, pressant de nouveau le gardien des lions et réitérant ses menaces, donna sujet au gentilhomme de piquer sa jument, à Sancho son roussin et au charretier ses mules. Chacun tâchoit de s'éloigner du chariot le plus loin qu'il leur étoit possible avant que les lions sortissent de leur cage. Sancho pleuroit la mort de son maître : car c'étoit à cette fois-là qu'il croyoit que don Quichotte tomberoit dans les griffes des lions. C'est pourquoi il maudissoit sa fortune, et nommoit fatale l'heure où il lui vint en pensée de le retourner servir. Mais, avec toutes ses larmes et ses plaintes, il ne laissoit pas de piquer le roussin pour qu'il s'éloignât du chariot.

Quand le gardien des lions vit que ceux qui fuyoient étoient déjà bien hors de portée, il requit et intima de nouveau à don Quichotte ce qu'il lui avoit déjà requis et intimé. Mais celui-ci lui répondit qu'il l'entendoit, qu'il n'usât plus de tant de réquisitions ni d'intimations, puisque tout cela étoit inutile, qu'il fît promptement ce qu'il lui commandoit. Durant le temps que le gardien des lions mit à ouvrir la première cage, don Quichotte se mit à consulter à part soi s'il feroit ce combat plutôt à pied qu'à cheval. Enfin, il résolut qu'il le feroit à pied, craignant que Rossinante ne s'épouvantât de la vue des lions. Il sauta donc à terre, jeta sa

lance, embrassa son écu, et, mettant l'épée à la main, pas à pas, avec une merveilleuse intrépidité et un cœur vaillant, s'alla mettre devant le chariot, se recommandant à Dieu de tout son cœur, et puis à M Dulcinée, sa maîtresse. Or, vous devez savoir que l'auteur de cette véritable histoire, en arrivant à ce passage, fait cette exclamation : « Ô valeureux et au delà de toute expression courageux don Quichotte de la Manche, miroir où se peuvent contempler tous les vaillans du monde, second et nouveau don Manuel de Léon, qui fut l'honneur et la gloire des chevaliers d'Espagne, avec quelles paroles pourrai-je bien conter cette épouvantable prouesse ? Par quelles raison la rendrai-je croyable aux siècles futurs ? Quelles louanges y aura-t-il qui ne te conviennent proprement, encore que ces louanges soient des hyperboles par-dessus toutes les hyperboles ? Toi à pied, toi tout seul, toi sans peur, toi magnanime, n'ayant qu'une épée, et encore pas de celles au petit chien, avec un écu qui n'est pas d'un trop luisant ni trop propre acier, voilà que tu attends l'œil calme les deux plus fiers lions que les forêts d'Afrique aient jamais produits ! Que tes hauts faits mêmes soient ceux qui te louent, ô valeureux Manchègue ! Quant à moi, je les laisse ici en l'état où ils sont pour manquer de paroles capables de les louer. » C'est là que finit l'exclamation de l'auteur, et, passant plus avant à ourdir le fil de son histoire, il continue en ces termes :

Le gardien des lions, ayant vu que don Quichotte s'étoit mis en telle posture qu'il ne pouvoit plus différer l'ouverture de la cage du lion mâle, sous peine de tomber dans la disgrâce du courroucé et téméraire chevalier, ouvrit à deux battans la première cage où étoit, ainsi que nous avons déjà dit, le lion, qui parut d'une grandeur extraordinaire et d'un aspect affreux et épouvantable. La première chose qu'il fit ce fut de se rouler dans la cage où il étoit

enfermé, de tendre la patte et d'étendre tous ses membres. Il ouvrit ensuite la gueule, bâilla longuement, et avec un pied et demi de langue qu'il tira dehors se nettoya les yeux et la face. Après, il mit la tête hors de la cage et regarda de toutes parts avec des yeux rouges comme de la braise : mine et contenance capables d'épouvanter la témérité même. Il n'y avoit que don Quichotte qui le considérât attentivement, désireux qu'il sortît du chariot et qu'il en vînt avec lui aux mains, croyant déjà le déchirer et mettre en pièces.

Ce fut jusque-là qu'il poussa sa folie inouïe. Toutefois le généreux lion, plus courtois qu'arrogant, méprisant les puérilités et les bravades, après avoir regardé de côté et d'autre, comme nous avons dit, tourna le derrière à don Quichotte, et puis tout doucement se recoucha dans la cage. Ce que voyant don Quichotte, il commanda au gardien des lions qu'il lui allât donner des coups de bâton et l'irritât pour le faire sortir. « Je n'en ferai rien, dit alors cet homme, parce que, si je t'irrite, ce sera moi qu'il mettra le premier en pièces. Que votre Grâce, Seigneur chevalier, se contente de ce qu'elle a fait, qui est tout ce que l'on peut dire en fait de valeur, et ne veuillez point tenter une seconde fois la fortune. Le lion a la porte ouverte, et il est en sa liberté de sortir ou de ne sortir pas : néanmoins, puisqu'il n'est point sorti maintenant, il ne sortira pas de tout le long du jour. Vous avez fait présentement assez paroître la grandeur de votre courage, et j'ai toujours ouï dire que tout brave guerrier se doit contenter de défier son ennemi et de l'attendre en pleine campagne. Si son adversaire ne se porte point sur le pré, l'infamie lui en demeure, au lieu que celui qui l'y a attendu gagne la couronne de la victoire.

— C'est la vérité, répondit don Quichotte ; mon ami, ferme la porte de la cage et donne-moi un témoignage écrit en la meilleure forme que tu pourras de ce que tu m'as vu ici faire. Je veux dire comment tu as ouvert la porte au lion, comment je l'ai attendu, qu'il n'est point sorti, et comment l'ayant attendu de nouveau, il n'a point voulu sortir davantage et s'est recouché. Je ne suis pas obligé de faire davantage. Arrière tous enchantemens, et Dieu assiste la raison, la vérité et la vraie chevalerie ! Ferme donc la porte comme je te l'ai dit, pendant que je ferai signe aux fuyards afin qu'ils reviennent et qu'ils apprennent de ta bouche cette prouesse. » Le gardien des lions le fit, et don Quichotte, ayant mis au bout de sa lance le mouchoir dont il avoit nettoyé son visage de la pluie qui étoit tombée des fromages mous, commença d'appeler ceux qui ne cessoient de fuir et de retourner la tête à chaque pas. Ils étoient tous en troupe, et le gentilhomme qui portoit le caban vert alloit devant eux. Mais, quand Sancho Pança vit le signal du mouchoir blanc, il dit : « Puissé-je mourir si mon maître n'a vaincu les fières bêtes, puisqu'il nous appelle ! » Ils s'arrêtèrent tous et reconnurent que celui qui faisoit ces signes étoit don Quichotte, de sorte que, perdant une partie de leur peur, ils s'approchèrent peu à peu, si bien qu'ils purent ouïr clairement la voix de don Quichotte qui les appeloit. Finalement, ils retournèrent au chariot, et, comme ils en furent proche, don Quichotte dit au charretier : « Frère, attelez vos mules et poursuivez votre chemin ; et toi, Sancho, donne-lui deux écus d'or, tant pour lui que pour le gardien des lions, en récompense de ce que je les ai ici retenus. — Je les leur donnerai de fort bon cœur, repartit Sancho ; mais que sont devenus cependant les lions ? Sont-ils morts ou vivans ? » Alors le gardien des lions raconta par le menu la fin de ce combat, exagérant le mieux qu'il put et qu'il sut

la valeur de don Quichotte, et comment son regard avoit tellement épouvanté le lion qu'il n'avoit pas osé sortir de la cage, dont il avoit longtemps tenu la porte ouverte. Cependant qu'il avoit dit à ce brave chevalier que c'étoit tenter Dieu que d'irriter le lion pour le faire sortir à toute force comme il le vouloit, et malgré que celui-ci en eût, si bien que cette raison l'avoit décidé, contre sa volonté, à laisser fermer la porte.

« Que te semble de ceci, Sancho ? dit alors don Quichotte. Y a-t-il des enchantemens qui puissent nuire à la vraie vaillance ? Les enchanteurs me peuvent bien ôter le succès de l'aventure, mais ils ne m'ôteront jamais la valeur ni le courage. » Sancho donna les deux écus ; le charretier attela ses mules, et le gardien des lions, baisant les mains à don Quichotte pour le remercier de sa libéralité, promit de raconter cette valeureuse prouesse au roi même, aussitôt qu'il arriveroit à la cour. « Si par hasard, dit alors don Quichotte, Sa Majesté s'informe du nom de ce preux chevalier, vous lui direz que c'est le Chevalier des Lions : car je veux désormais que le nom que je porte de Chevalier de la Triste-Figure se change en celui que je viens de dire. Or, en cela, j'imite et pratique l'ancienne coutume des chevaliers errans, qui changeoient leurs noms quand ils vouloient, ou lorsque cela venoit à propos. » Le chariot poursuivit son chemin, et don Quichotte, Sancho et le gentilhomme au caban vert suivirent le leur.

Durant tout ce temps-là, don Diègue de Miranda n'avoit pas dit un mot à notre valeureux chevalier. Il ne faisoit que considérer attentivement et remarquer la contenance et les paroles de don Quichotte, lui semblant qu'il étoit un sage fou, et un fou qui tenoit du sage. La première partie de son histoire n'étoit point encore venue à sa connoissance ; et, s'il l'eût lue, il ne se fût pas

ébahi de ce que don Quichotte faisoit et disoit, parce qu'il eût su le genre de sa folie. Mais, comme il n'en savoit rien, tantôt il le tenoit pour un homme sage, et tantôt pour un fou : car les paroles qu'il proféroit étoient bien disposées, élégantes et bien à propos, au lieu que ses actions étoient extravagantes, téméraires et remplies de folie. Or, il tenoit encore à part soi ce discours : « Quelle plus grande folie sauroit-on voir que de se mettre en tête le casque rempli de fromages mous, et puis se persuader que les enchanteurs lui amollissent le sommet de la tête ? Mais y a-t-il plus grande témérité et plus grande extravagance que de vouloir combattre par force contre des lions ? »

Pendant qu'il ruminoit ces choses, don Quichotte le retira de ces imaginations et de ce soliloque en lui disant : « Seigneur don Diègue de Miranda, qui doute que vous n'ayez opinion que je suis un homme insensé et plein d'extravagance ? Il ne s'en faut pas émerveiller, si vous faites ce jugement de moi, parce que mes œuvres ne peuvent rendre autre témoignage. Néanmoins, je veux que vous soyez averti que je ne suis ni aussi fou ni aussi écervelé que je puis vous l'avoir paru. Delry se montre un brave chevalier, lorsqu'au milieu d'une grande place et à la vue de son roi il a donné une vive et heureuse atteinte à un fier taureau ; un chevalier encore, couvert de belles et reluisantes armes, se fait remarquer lorsqu'en lice et aux fêtes de la joute, ayant pour témoins de son adresse les yeux des dames, il fait son devoir ; comme aussi tous les chevaliers paroissent grandement, lorsqu'aux exercices militaires ou autres qui semblent l'être, ils entretiennent, réjouissent, et, si l'on peut parler de la sorte, honorent la cour de leurs princes. Mais un chevalier errant se rend encore bien plus remarquable et plus mémorable : car il va par les déserts, par les solitudes, par les carrefours, par les forêts et par les montagnes,

cherchant les périlleuses aventures, à intention de les mettre heureusement à fin, rien que pour acquérir de la gloire et un renom qui soit de longue durée. Un chevalier errant, dis-je, paroît bien mieux, en secourant une veuve en quelque lieu désert, que ne fait un chevalier courtisan, amoureux de quelque belle dame dans les villes. Tous les chevaliers ont chacun leurs exercices particuliers. Que le courtisan serve les dames, qu'il honore la cour de son roi avec ses livrées, qu'il nourrisse les pauvres chevaliers à sa table magnifique, qu'il dresse des joutes et soutienne les tournois ; qu'il se montre véritablement grand, libéral, magnifique, et surtout bon chrétien. Vivant de la sorte, il accomplira ce à quoi il est obligé ; mais le chevalier errant, il faut qu'il aille par tous les coins du monde, qu'il se jette dans les labyrinthes les plus embrouillés, tente à chaque pas l'impossible, résiste, dans les déserts, aux ardens rayons du soleil en plein été ; de même, au cœur de l'hiver, il faut qu'il souffre la rigueur des vents et de la glace, sans être épouvanté des lions, des fantômes ni des endriagues : car chercher ceux-ci, attaquer ceux-là et les vaincre tous, ce sont les principaux et les vrais exercices du chevalier errant.

« Or, puisque mon destin a voulu que je sois du nombre de la chevalerie errante, je ne puis que je n'entreprenne tout ce qui me semble dépendre de la juridiction de mes exercices. C'est pourquoi c'étoit proprement à moi d'assaillir les lions que je viens d'assaillir, encore que je susse bien que c'étoit une témérité exorbitante : car je n'ignore pas ce qui est valeur, vertu mise entre deux extrémités vicieuses, comme sont la couardise et la témérité. Toutefois, il vaut mieux qu'un vaillant homme parvienne et monte au sommet de la témérité que s'il descendoit au point de la couardise. Comme il est plus aisé qu'un prodigue devienne libéral

qu'un avare, aussi est-il plus facile au téméraire de devenir véritablement valeureux qu'au couard de s'élever à la vraie valeur. Et croyez-moi, Seigneur don Diègue, qu'en ce qui est d'entreprendre des aventures, il vaut mieux se perdre et être renommé par le plus que par le moins ; les oreilles de ceux qui entendent quelque récit sont bien plus attentives et plus favorables quand on dit : « Tel chevalier est téméraire et hasardeux », que lorsque l'on dit : « Tel chevalier est un couard et un poltron. » — Seigneur don Quichotte, répondit don Diègue, je dis que tout ce que votre Seigneurie a dit et fait est réglé au niveau de la raison même, de sorte que je crois que si les ordonnances et les lois de la chevalerie errante venoient à se perdre, on les trouveroit en votre cœur, comme en leurs archives et leur dépôt. Cependant, doublons le pas, parce qu'il se fait tard, afin d'arriver de bonne heure à ma maison des champs. Là, vous pouvez recevoir quelque repos après tant de travail qui, s'il n'a point été du corps, au moins l'a été de l'esprit, qui bien souvent travaille le corps. — Seigneur don Diègue, dit don Quichotte, je tiens à grande faveur l'offre que vous me faites. » Et, sur cela, ils commencèrent de piquer un peu plus vivement, et il pouvoit être quelque deux heures après midi quand ils arrivèrent à la maison des champs de don Diègue, que don Quichotte nommoit le chevalier du Vert-Caban.

1. On appelait épées au petit chien des épées fabriquées par Julian del Rey, armurier de Tolède, et qui avaient pour marque un petit chien gravé sur la poignée.

Seconde partie · XVIII

on Quichotte trouva que la maison de don Diègue de Miranda étoit spacieuse autant que peut l'être une métairie. Ses armoiries, quoique de pierre grossière, étoient au-dessus de la porte de la rue ; la dépense donnoit sur la cour, la cave au-dessous du portail, et il y avoit plusieurs tonneaux à l'entour qui, pour être de ceux qui se font au Toboso, lui renouvelèrent la mémoire de son enchantée et transformée Dulcinée : c'est pourquoi, en soupirant et sans regarder à ce qu'il disoit ni devant qui il parloit, il proféra ces paroles : « Ô chers gages ! par moi mal trouvés, et qui me donneront de l'allégresse et de la joie quand il plaira à Dieu. Ô cruches tobosines, qui m'avez fait souvenir du plus doux et du plus cher gage de ma plus grande amertume ! » L'écolier poète, fils de don Diègue, qui étoit sorti avec sa mère pour recevoir don Quichotte, ouït ces paroles, et lui et sa mère demeurèrent tout étonnés de voir l'étrange figure de notre chevalier, qui, descendant de Rossinante, alla vers cette dame et lui demanda les mains à baiser fort courtoisement. Lors don Diègue, s'adressant à elle, lui dit : « Señora, recevez avec votre courtoisie ordinaire le seigneur don Quichotte de la Manche, celui que vous voyez devant vous, chevalier errant, le plus valeureux et le plus sage des mortels. » La dame, qui se nommoit doña Christine, le reçut avec beaucoup de témoignages d'amitié et de courtoisie, et don Quichotte lui offrit ses services avec des paroles pleines de discrétion et d'honnêteté. Il se passa presque de pareils complimens entre don Quichotte et l'étudiant, qui, oyant discourir notre chevalier de la Manche, le tint pour un homme sage et délicat.

C'est ici que l'auteur de notre histoire décrit tout le détail de la maison de don Diègue en nous représentant ce que peut contenir

le logis d'un gentilhomme campagnard et riche ; mais celui qui a traduit cette histoire a trouvé bon de passer sous silence tous ces petits détails, parce qu'ils ne rentroient pas bien dans le sujet principal de cette histoire, qui puise plus de force dans la vérité que dans les froides digressions. Ils firent entrer don Quichotte dans une salle : Sancho le désarma, et il demeura en pourpoint et avec une jupe de chamois toute noire de la crasse des armes. Il avoit au col un petit rabat sans empois ni aucune dentelle, et de même que sont ceux des écoliers. Ses brodequins étoient à la mauresque, et ses souliers enduits de cire. Il se ceignit de sa bonne épée, attachée à un baudrier de peau de loup marin : ce qui a fait croire à plusieurs qu'il avoit été longtemps malade des reins. Après il se couvrit d'un manteau de bon drap tanné. Mais auparavant il se lava la tête et le visage avec cinq ou six chaudronnées d'eau, et il faut noter qu'il y a quelque différence entre les chaudrons. Néanmoins l'eau devint couleur de petit-lait grâce à la gourmandise de Sancho et à l'achat de ses fromages noirs qui rendirent son maître si blanc. Après que don Quichotte se fut coquettement accoutré de la sorte, il passa avec une gentille contenance et une bonne mine vers une autre salle, où l'étudiant l'attendoit, afin de l'entretenir pendant que l'on mettoit la table et que l'on préparoit le festin : car doña Christine, pour la venue d'un si noble hôte, vouloit montrer qu'elle savoit et pouvoit bien traiter ceux qui logeroient en sa maison. Mais, durant le temps que don Quichotte mit à se désarmer, le fils de don Diègue, qui se nommoit don Lorenzo, eut le loisir de dire à son père : « Monsieur, que dirons-nous de ce chevalier que vous nous avez amené ici ? Son nom, sa figure et ce qu'il dit qu'il est chevalier errant, tout cela nous rend, ma mère et moi, fort étonnés. — Je ne sais que t'en dire, repart don Diègue : je te puis seulement assurer

que je lui ai vu faire les actions du plus grand fou du monde, et dire des paroles si discrètes et si sages qu'elles effacent ses actions. Toi-même parle-lui, et sonde-le sur ce qu'il sait. Tu as de la discrétion et de la prudence, et par ainsi tu pourras juger de la sienne ou de sa folie, selon que la raison le voudra, encore que, pour dire ce qui en est, je le tiens plutôt pour fou que pour sage. » Là-dessus, don Lorenzo alla tenir compagnie à don Quichotte, ainsi que nous avons dit.

Entre autres discours qui se passèrent entre eux, notre chevalier lui dit : « Le seigneur don Diègue de Miranda votre père m'a donné connoissance de votre rare et bel esprit, et surtout il m'a dit que vous êtes un grand poète. — Poète, il se pourroit bien, repartit don Lorenzo ; mais grand, je ne le pense pas. Il est bien vrai que j'ai du penchant à la poésie et à la lecture des bons poètes, mais non pourtant de telle sorte que l'on me puisse donner le nom de grand poète que mon père me donne. — Cette humilité ne me déplaît pas, répliqua don Quichotte, parce qu'il n'y a poète qui ne soit arrogant et qui ne croie être le plus grand poète du monde. — Il n'y a règle qui n'ait son exception, répondit don Lorenzo, et quelqu'un pourra être poète sans qu'il le croie être. — Bien peu, repartit don Quichotte. Mais, Monsieur, dites-moi, je vous prie, quels vers sont ceux que vous tenez maintenant entre les mains et qui, comme m'a dit monsieur votre père, vous tiennent aucunement en inquiétude et vous rendent pensif. Si c'est par fortune quelque glose, je m'y entends quelque peu, et je serois bien aise de les voir. Et, si encore cette glose a été mise en avant pour quelque joute littéraire, tâchez de gagner le second prix, parce que la faveur ou la grande qualité de la personne emporte toujours le premier prix, au lieu que la pure justice donne toujours le second, et le troisième par ce moyen vient à être le se-

cond ; si bien que le premier, à ce compte, sera le troisième, à la façon des licences que l'on donne dans les universités. Toutefois le nom de premier a je ne sais quoi de relevé. — Jusques ici, dit à part soi don Lorenzo, je ne vous puis prendre pour fou, mais il faut passer outre. Il me semble, Monsieur, dit-il à don Quichotte, que vous avez étudié : quelles sciences avez-vous apprises ? — Celle de la chevalerie errante, répondit don Quichotte, qui est aussi bonne que celle de la poésie, et même deux doigts meilleure. — Je ne sais, dit don Lorenzo, quelle science ce peut être, et elle n'est point encore parvenue à ma connoissance. — C'est une science, répliqua don Quichotte, qui contient en soi toutes ou la plus grande partie des sciences du monde : car celui qui en fait profession doit être jurisconsulte et savoir les lois de la justice distributive et commutative, afin de rendre à chacun ce qui est sien et qui lui appartient. Il doit pareillement être théologien, pour savoir aussi rendre raison de la loi chrétienne, dont il fait profession, et en parler clairement et distinctement par tous les lieux où il en sera requis. Il doit de même être médecin, et particulièrement herboriste, pour connoître, aux lieux déserts et inhabités, les herbes qui ont la vertu de guérir les blessures, parce que le chevalier errant ne se doit pas mettre en peine d'aller à chaque coin chercher quelqu'un pour panser ses blessures. Il doit semblablement être astrologue pour connoître par les étoiles combien d'heures de la nuit sont passées, et en quelle contrée et quel climat du monde il se trouve. Il doit encore savoir les mathématiques, puisqu'à chaque pas elles lui feront besoin. Et, laissant à part qu'il doit être orné de toutes les vertus théologales et cardinales, passant à de plus petites particularités, je dis qu'il doit savoir aussi bien nager que faisoit (ainsi qu'on nous raconte) le poisson Nicolas. Il doit savoir ferrer un cheval et arran-

ger la selle et la bride. Et, pour retourner à notre premier discours, il doit garder sa foi à Dieu et à sa dame ; il doit être chaste en ses pensées, honnête en ses paroles, libéral en ses œuvres, valeureux en ses faits, patient aux travaux, charitable envers les pauvres, et finalement protecteur de la vérité, quoique pour la défendre il lui en coûtât la vie. Un bon chevalier errant est composé de toutes ces grandes et ces petites parties, afin que vous voyiez, Señor don Lorenzo, si la science qu'apprend le chevalier, et dont il fait profession, est une science méprisable, ou si elle se peut égaler aux plus excellentes que l'on enseigne dans les gymnases et les écoles. — Si cela est, répliqua don Lorenzo, je dis que cette science surpasse toutes les autres. — Comment ! si cela est ? dit don Quichotte. — Ce que je veux dire, poursuivit don Lorenzo, c'est que je doute qu'il y ait eu, ou qu'il y ait encore des chevaliers errans et ornés de si grandes vertus. — J'ai plusieurs fois dit ce que je vais dire maintenant, répliqua don Quichotte, que la plus grande partie du monde tient qu'il n'y a point eu de chevaliers errans ; et, parce qu'il me semble que, si le Ciel ne leur donne miraculeusement à connoître cette vérité qu'il y en a eu et qu'il y en a, tout le travail qu'on prendroit seroit inutile, ainsi que l'expérience me l'a fait voir plusieurs fois, je ne me veux pas arrêter davantage à vous retirer de cette erreur commune. Je supplie seulement le Ciel qu'il vous en retire et vous fasse connoître combien profitables et nécessaires furent au monde les chevaliers errans aux siècles passés, et combien utiles ils seroient au siècle présent, s'il y en avoit. Mais présentement, pour les péchés du peuple, la paresse, l'oisiveté, la gourmandise et la volupté triomphent. — Notre hôte, dit alors entre ses dents don Lorenzo, s'est maintenant échappé ; mais avec tout cela, c'est un fou généreux, et je serois un sot imbécile si je ne le croyois ainsi. »

Ils brisèrent là leurs discours, parce qu'on les vint appeler pour se mettre à table. Don Dièguе demanda à son fils quel jugement il faisoit de celui de leur hôte, et don Lorenzo lui fit cette réponse : « Tous les médecins ni toutes les meilleures plumes du monde ne seroient point capables de le retirer de la brouillerie de sa folle cervelle ; enfin, c'est un fou bigarré et plein d'intervalles lucides. » Ils allèrent dîner, et le festin fut tel que don Dièguе l'avoit décrit par le chemin et comme il avoit accoutumé de le donner à ceux qu'il invitoit, à savoir, net, abondant et savoureux. Mais ce dont notre chevalier fut le plus satisfait, c'étoit le merveilleux silence de toute la maison, qui ressembloit proprement à un monastère de chartreux. Après que l'on eut ôté la nappe, dit les grâces à Dieu et donné à laver, don Quichotte pria instamment don Lorenzo de réciter les vers de la joute littéraire. L'autre lui répondit : « Pour ne paroître point de ces poètes qui refusent de réciter leurs vers quand on les en prie, et qui les vomissent quand on ne les en prie pas, je réciterai ma glose, de laquelle je n'attends aucun prix, parce que je ne l'ai faite que pour exercer mon esprit. — Un mien ami, sage et prudent, dit alors don Quichotte, étoit d'avis que nul ne se devoit travailler après la glose de quelques vers. Il étoit fondé sur cette raison que jamais la glose n'étoit aussi bien faite que le texte, et que le plus souvent la glose alloit contre l'intention de celui que l'on glosoit, et principalement parce que les lois de la glose étoient extrêmement étroites, et qu'elles ne souffroient aucune interrogation, ni j'ai dit, ni je dirai, ni encore de faire des noms avec des verbes, ni changement de sens, avec d'autres liens dont sont attachés ceux qui glosent, ainsi que votre Grâce doit le comprendre. — Vraiment, Seigneur don Quichotte, repartit don Lorenzo, je vous voudrois bien prendre par quelque erreur persistante, et je ne peux le faire,

parce que vous m'échappez des mains comme une anguille. — Je n'entends point, répondit don Quichotte, ce que vous dites, ni ce que vous voulez dire, par ce mot de vous échapper de la sorte. — Je m'expliquerai, répliqua don Lorenzo, mais quant à présent soyez attentif aux vers glosés et à la glose, dont voici la teneur.

ÉNIGME.

Si ce que je fus pouvoit être,
Sans plus espérer un sera,
Ou si le temps venoit à naître
De ce qui quelque jour sera.

GLOSE.

Comme tout au monde s'écoule,
Mon bien enfin s'est écoulé ;
Jadis Fortune, qui tout roule,
D'heur et de biens m'avoit comblé.
Ores, malheureux, je l'implore
De me donner encor du bien ;
Mais la volage que j'adore
Me dit qu'elle n'en fera rien.
Or mon heur viendroit à renaître
Si ce que je fus pouvoit être.
Je ne désire d'autre gloire.
D'autre couronne de laurier,

D'autre palme, d'autre victoire,
Que mon contentement premier.
Si tu me rends mon premier aise,
Je n'aurai plus de déplaisir.
J'éteindrai mon plus chaud désir,

Et toute l'ardeur de ma braise,
Quand cet heur me succédera,
Sans plus espérer un sera.
Je sais fort bien que je souhaite
Un bien impossible en effet.
Quand une fois la chose est faite,
Jamais elle ne se refait.
Le temps légèrement s'envole,
On ne sauroit le révoquer,
Si bien que c'est une humeur folle,
Ô Fortune, de t'invoquer :
Car c'est de vanité se paître
Que le temps vienne encore à naître.
Je vis en fort grande misère,
Mon âme est en perplexité,
Ores je crains, ores j'espère,
Et, parmi cette extrémité,
La mort me semble la meilleure,
Et, pour trouver allégement
À tant de peine et de tourment,
Ô Fortune, il faut que je meure,
Puisqu'en vivant mon cœur craindra
De ce qui quelque jour sera.

Lorsque don Lorenzo acheva de réciter sa glose, don Quichotte se leva, et puis, d'une voix si haute qu'elle paroissoit plutôt un cri, serrant de sa main la main droite de ce jeune homme, s'écria : « Vive Dieu, généreux jeune homme, vous êtes le meilleur poète de l'univers, et vous méritez d'être couronné de laurier, non par Chypre ni par Gaëte, comme dit un certain poète, à qui Dieu pardonne, mais par les académies d'Athènes, si elles

étoient aujourd'hui vivantes, et par celles qui vivent aujourd'hui à Paris, à Bologne et à Salamanque. Fassent les cieux que Phœbus perce à coups de flèches les juges qui vous ôteroient le premier prix, et que jamais les Muses ne daignent franchir le seuil de leur porte. Dites-moi un peu, Monsieur, si vous l'agréez, de plus grands vers : car je désire sonder entièrement votre esprit admirable. » Il ne faut pas que l'on mette en doute que don Lorenzo fût chatouillé des louanges de don Quichotte, encore qu'il le tînt pour un fou. Ô force de l'adulation, jusqu'où vas-tu, et combien amples sont les limites de ton agréable juridiction ! Don Lorenzo fit paroître cette vérité, puisqu'il satisfit à la demande et au désir de don Quichotte, en lui récitant ce sonnet sur la fable ou l'histoire de Pyrame et Thisbé.

SONNET.

Celle dont le bel œil blessa le beau Pyrame
Le mur qui l'enfermoit ouvrit facilement.
Amour part de Cythère et vole promptement
Pour voir ce petit trou qu'avoit fait cette dame.
Là parle le silence ennemi de diffame,
Car la voix n'ose pas y servir d'instrument :
Amour y fait passer deux âmes seulement,
Lui qui rend tout aisé sans crainte d'aucun blâme.

Leur dessein réussit, tous deux sortent dehors :
La belle puis après est cause de deux morts
Par sa grande imprudence. Oh ! quelle étrange histoire
Qu'en un même moment deux beaux corps se suivans,
Une épée, un sépulcre, une vive mémoire
Les tue et les enferme et les rende vivans !

« Béni soit Dieu, dit alors don Quichotte, après avoir ouï le sonnet de don Lorenzo, de ce que, parmi une infinité de poètes consommés qu'il y a aujourd'hui au monde, j'ai vu aujourd'hui un poète consommé tel que vous êtes, ainsi que me l'apprend l'art avec lequel est composé ce sonnet. »

Don Quichotte demeura quatre jours faisant très bonne chère au logis de don Diègue, au bout desquels il lui demanda congé de s'éloigner, en lui disant qu'il le remercioit bien fort du bon traitement qu'il avoit reçu en sa maison, et en lui remontrant que, parce qu'il n'est pas bon que les chevaliers errans s'abandonnent longtemps à l'oisiveté et aux délices, il vouloit s'en aller à l'accomplissement de son métier, en cherchant les aventures, dont cette province, ainsi qu'il l'avoit appris, étoit remplie, et où il espéroit passer le temps, jusqu'à ce que fût arrivé le jour où les joutes de Saragosse se devoient célébrer, et que c'étoit là qu'il avoit fait dessein particulier de se rendre. Mais auparavant il vouloit entrer dans la caverne de Montesinos, dont on racontoit de si grandes et si admirables choses dans cette contrée, et s'informer par la même occasion de la naissance et de la véritable origine des sept lacs, nommés communément de Ruydera. Don Diègue et son fils louèrent extrêmement son honorable résolution, et lui dirent qu'il prît de leur maison et de leur bien tout ce qu'il voudroit, qu'ils lui offroient de fort bonne volonté tous leurs moyens, y étant obligés par la valeur de sa personne et par l'honorable métier dont il faisoit profession. Finalement le jour de son départ arriva, jour aussi agréable pour don Quichotte que triste et angoisseux pour Sancho Pança : car il se trouvoit fort bien dans la maison opulente de don Diègue, de sorte qu'il lui fâchoit fort de retourner à la faim que l'on éprouve dans les forêts et les déserts, où il lui falloit avoir recours à ses besaces mal

pourvues et étroites. Il ne laissa pas pourtant de les remplir et les bourra de ce qui lui parut le plus nécessaire. En le quittant, don Quichotte tint ce langage à don Lorenzo : « Je ne sais pas si je vous ai dit l'autre fois, et, si je vous l'ai dit, je vais vous le redire, que, quand vous voudrez prendre un chemin et souffrir des travaux pour parvenir à l'inaccessible sommet du temple de la Renommée, vous n'avez autre chose à faire que de laisser de côté le sentier de la poésie quelque peu étroit, et prendre la voie encore bien plus étroite de la chevalerie errante, capable de vous faire empereur en un tour de main. »

Par ces dernières paroles, don Quichotte acheva de clore le procès de sa folie, et plus encore par celles-ci qu'il ajouta, disant : « Dieu sait si je désirerois mener avec moi le seigneur don Lorenzo, afin de lui apprendre comment on doit pardonner aux vaincus et fouler aux pieds et dompter les superbes, vertus dépendantes du métier dont je fais profession. Mais, puisque son jeune âge ne le souffre point, et que ses louables exercices ne le permettent pas, je me contenterai seulement de l'avertir qu'étant poète, il pourra se rendre fameux, s'il se gouverne plutôt par l'avis d'autrui que par le sien propre, parce qu'il n'y a ni père ni mère qui trouvent laids leurs enfans, et cet abus a plus de cours parmi ceux qui sont produits de l'entendement. » Le père et le fils s'émerveillèrent de nouveau des raisons mêlées de don Quichotte, tantôt sages et tantôt extravagantes, comme aussi de la grande opiniâtreté et persévérance qu'il faisoit paroître, en voulant retourner à ses désastreuses aventures qui, à son dire, étoient la fin et le but de ses désirs. On réitéra les offres et les complimens, et puis, avec la gracieuse permission de la dame du château, ils partirent de ce lieu, don Quichotte monté sur Rossinante et Sancho Pança sur le grison.

1. Ce sont deux vers de Garcilaso de la Vega.

2. Le poisson Nicolas était le surnom d'un fameux plongeur du XV siècle, né à Catane, en Sicile.

Seconde partie · XIX

on Quichotte ne s'étoit guère éloigné de la maison des champs de don Diègue, quand il rencontra deux espèces de clercs ou d'écoliers, accompagnés de deux paysans. Ils étoient tous quatre montés sur des ânes. L'un de ces écoliers portoit, comme en un portemanteau enveloppé dans du boucassin vert, un peu de graine blanche et deux paires de bas de chausses de bure noire. L'autre n'avoit autre chose avec lui que deux fleurets d'escrime tout neufs et une paire de souliers. Les laboureurs étoient chargés d'autres choses qui témoignoient qu'ils venoient de quelque grande ville, où ils les avoient achetées pour s'en servir à leur métairie. Or, ces écoliers, de même que les paysans, tombèrent en la même admiration où tomboient tous ceux qui voyoient don Quichotte pour la première fois, de sorte qu'ils mouroient de désir de savoir qui étoit cet homme si éloigné de l'usage des autres hommes. Don Quichotte les salua, et, après avoir appris quel chemin ils prenoient, qui étoit le même qu'il faisoit, il leur offrit sa compagnie, et les pria qu'ils ralentissent leur pas, parce que leurs jumens alloient plus vite que Rossinante, et, pour les obliger, il leur apprit en peu de mots qui il étoit et sa profession. Enfin il leur dit qu'il étoit chevalier errant, cherchant les aventures par toutes les contrées du monde. Il leur dit encore qu'il se nommoit de son nom propre don Quichotte de la Manche, et, par surnom, le Che-

valier des Lions. Or, parler de la sorte à ces paysans, c'étoit leur parler grec, ou l'argot des coupeurs de bourse. Mais il n'en étoit pas de même des écoliers, qui soudain reconnurent la foiblesse du cerveau de don Quichotte. Néanmoins, ils ne cessoient de le regarder avec surprise et respect. Lors l'un d'eux lui dit : « Seigneur chevalier, si vous n'avez point de chemin arrêté, ainsi que ne l'ont pas ceux qui cherchent les aventures, que votre Seigneurie vienne quand et nous, et elle verra l'une des meilleures et plus riches noces qui jusqu'à présent se soient célébrées au pays de la Manche, ni même à plusieurs lieues à la ronde. » Don Quichotte lui demanda si ces noces qu'il vantoit de la sorte étoient celles de quelque prince. — Elles ne sont, repartit l'écolier, que d'un villageois et d'une villageoise ; mais lui, il est le plus riche de toute cette contrée, et elle la plus belle que les hommes aient jamais vue. Le préparatif de ces noces est extraordinaire et nouveau, parce qu'elles se doivent célébrer dans un pré proche du village de l'accordée, que par excellence on nomme Quitérie la belle, et l'on appelle l'accordé Gamache le riche. Elle peut avoir dix-huit ans et lui vingt-deux. L'un enfin vaut bien l'autre, encore que certains curieux, qui font métier de savoir et de tenir mémoire des généalogies, veuillent dire que la race de la belle Quitérie a quelque avantage sur celle du riche Gamache ; toutefois on ne prend pas garde à tout cela, parce que les richesses sont capables de fermer plusieurs trous. En effet, ce Gamache est libéral, et il lui a pris envie de faire mettre les ramées au-dessus du pré, et de le si bien couvrir que le soleil aura bien de la peine s'il y veut entrer pour visiter les herbes vertes de ce pré. Il y a dressé pareillement des danses et des jeux, tant à l'épée qu'aux petites sonnettes : car son village ne manque point de personnes qui les savent bien remuer et faire retentir. Je ne dis rien de ceux qui en

dansant touchent la semelle de leurs souliers, et j'en laisse le jugement à ceux qu'on y a conviés. Mais toutes les choses que je viens de vous réciter, et plusieurs autres que j'ai omis de dire, ne peuvent rendre plus mémorables ces noces que ce que je m'imagine que fera le désespéré Basile. Ce Basile est un garçon voisin du lieu même de Quitérie. Il n'y avoit que la muraille entre deux qui faisoit la séparation de sa maison et de celle du père de Quitérie. C'est de là que l'amour prit sujet de renouveler au monde les amours déjà oubliées de Pyrame et de Thisbé : car Basile s'éprit de Quitérie dès sa plus tendre jeunesse, et elle, par mille honnêtes faveurs, répondit à son désir, de sorte que tout l'entretien du village n'étoit que des amours de ces jeunes enfans. Ils commencèrent à devenir grands, et lors le père de Quitérie résolut d'ôter à Basile l'entrée qu'il avoit d'habitude en sa maison. Et, pour se débarrasser de toute jalousie et de tout soupçon, il résolut de marier sa fille au riche Gamache : car il ne lui sembloit pas bon de la marier à Basile, à qui la fortune n'avoit pas donné des biens égaux à ceux qu'il tenoit de la nature, encore que, s'il en faut dire la vérité sans envie, c'est le plus adroit jeune homme que nous connoissions, grand tireur de barre, très bon lutteur et excellent joueur de paume ; il court comme un daim, saute mieux qu'une chèvre, et, quand il joue aux boules, il abat tant de quilles que c'est un enchantement. Au reste, il chante comme un rossignol, touche si bien de la guitare qu'il la fait parler, et surtout il manie l'épée comme le plus brave. — Quand il n'auroit que cette qualité, dit à ce moment don Quichotte, ce jeune homme mérite non seulement de se marier avec la belle Quitérie, mais encore avec la reine Genèvre même, si elle étoit aujourd'hui vivante, en dépit de Lancelot et de tous ceux qui voudroient l'empêcher. — Ma femme a toujours été de cet avis, dit alors Sancho Pança,

qui jusqu'alors avoit toujours écouté sans dire mot, que chacun se marie avec son égal, s'en tenant au proverbe qui dit : Chaque brebis avec sa pareille. Or, je veux dire que ce bon Basile, car je commence déjà à l'aimer, devroit se marier avec cette señora Quitérie, et Dieu les bénisse ; et bon voyage à ceux (j'allois dire le contraire) qui empêchent le mariage des personnes qui s'aiment. — Si tous ceux qui s'aiment se devoient épouser, dit don Quichotte, l'on ôteroit aux pères le pouvoir et le droit de marier leurs enfans avec ceux et au moment qui leur conviennent le mieux ; si encore les filles avoient la liberté de prendre tels maris qu'elles voudroient, il y en auroit telle qui prendroit le serviteur de son père, et telle qui choisiroit le premier qu'elle verroit passer par la rue, parce qu'il lui sembleroit galant et de bonne mine, encore que ce ne fût qu'un spadassin écervelé. L'amour et l'affection aveuglent aisément l'entendement dont on a un si grand besoin, quand il est question de choisir un état. Or, en fait de mariage, l'on est en grand danger de se tromper, si bien qu'alors il est nécessaire d'avoir une grande prudence et une particulière faveur du Ciel pour bien rencontrer. Si un homme veut faire un long voyage et qu'il soit prudent, avant que de se mettre en chemin il cherchera quelque compagnie sûre et paisible. Et pourquoi n'en fera-t-il pas de même celui qui doit cheminer toute sa vie et jusqu'au terme de la mort en cette compagnie, et principalement si cette même compagnie doit toujours être avec lui, au lit, à la table et en tous endroits, comme doit faire la femme à son mari ? Ce n'est pas une marchandise qu'une femme qu'on épouse : quand on l'a une fois achetée, on ne la peut plus troquer ni changer, puisque c'est un accident inséparable, qui dure tant que la vie a de durée. C'est un lacs qui, une fois mis au col, devient le nœud gordien, et on ne le sauroit détacher que la faux de la mort ne le

coupe. Je pourrois ajouter bien d'autres choses sur cette matière, si je n'en étois empêché par le désir que j'ai de savoir si monsieur le licencié a quelque autre chose à dire sur l'histoire de Basile. » Lors l'écolier, soit bachelier ou licencié, comme l'appela don Quichotte, répondit : « Je n'ai autre chose à dire, si ce n'est que, depuis que Basile sut que la belle Quitérie se marioit au riche Gamache, jamais on ne l'a vu rire ni proférer parole sensée. Il est toujours pensif et triste, et parle sans cesse entre ses dents, marque évidente qu'il a perdu le sens et que son jugement s'est troublé. Il mange peu et dort peu, et ce qu'il mange ce sont des fruits, et, s'il dort, c'est à la campagne et sur la dure, ainsi qu'une bête brute. Quelquefois il contemple le ciel, et quelquefois il fiche les yeux en terre avec un tel ravissement qu'il ressemble proprement à une statue couverte d'une robe, et dont le vent fait seulement mouvoir l'accoutrement. Enfin il montre d'avoir le cœur si pressé d'angoisse que nous craignons tous qu'aussitôt que la belle Quitérie donnera le oui demain à Gamache pour être sa femme, elle ne prononce la sentence de mort du misérable Basile. — Dieu tournera le tout au mieux, dit Sancho, car Dieu, qui donne la blessure, donne pareillement le remède. Il n'y a nul qui sache ce qui doit advenir, et d'ici à demain matin il y a bien des heures ; et en une heure, et en un moment, la maison tombe ; et j'ai vu la pluie et le soleil tout en même temps. Tel se couche sain la nuit qui le lendemain matin ne sauroit se remuer. Et dites-moi un peu, je vous prie, y a-t-il quelqu'un qui se glorifie qu'il a attaché un clou à la roue de la Fortune ? Non certes, et entre le oui et le non de la femme je ne voudrois pas mettre une pointe d'épingle, parce qu'elle n'y tiendroit pas. Qu'on m'accorde que Quitérie aime de bon cœur et de bonne volonté Basile, et soudain je lui donnerai un plein sac de bonnes chances : car l'amour, se-

lon que j'ai ouï dire, fait voir avec des besicles qui font paroître que l'or est du cuivre, la pauvreté richesse et la chassie des perles. — Et où te vas-tu arrêter, Sancho ? dit alors don Quichotte. Maudit sois-tu ! quand tu commences d'enfiler des proverbes et des contes, nul n'en peut attendre la fin que Judas même qui t'emporte. Dis-moi, animal, que sais-tu de clous, ni de roues, ni d'autre chose ? Aucune. — Si l'on ne m'entend point, repartit Sancho, il ne faut pas s'émerveiller que mes sentences soient tenues pour extravagantes. Mais n'importe, je m'entends et sais fort bien qu'en ce que j'ai dit je n'ai proféré aucune sottise. Mais votre Seigneurie est toujours à éplucher en friscal mes paroles et aussi mes actions. — Tu dois dire, cria alors don Quichotte, fiscal et non friscal, prévaricateur du bon langage, que Dieu te confonde ! — Je vous prie, que votre Seigneurie ne s'émousse point à moi, répondit Sancho, puisqu'elle sait bien que je n'ai point été élevé à la cour et que je n'ai jamais étudié à Salamanque pour savoir si j'ajoute ou si j'ôte quelque lettre à mes vocales ? De sorte que, Dieu me soit en aide ! on ne sauroit nullement obliger un qui est natif de Saint-Jacques à parler comme un de Tolède, et il peut y avoir des Tolédans qui ne fendent point l'air par la pureté de leur langage. — Pour le regard de la foiblesse du langage, il est vrai, dit le licencié, parce que ceux qui sont dans les tanneries et dans les boutiques de Zocodover ne peuvent parler aussi bien que ceux qui se promènent tout le long du jour par le cloître de la grande Église, et néanmoins tous sont de Tolède. La pureté, la propriété, l'élégance et la clarté du langage se trouvent parmi les courtisans bien élevés et instruits, fussent-ils nés à Majalahonda. Je dis bien élevés et instruits, parce qu'il y en a beaucoup qui ne le sont pas ; et l'éducation est la grammaire du bon langage, laquelle s'accompagne de l'usage. Or, Messieurs, pour mes péchés

j'ai étudié le droit canon à Salamanque, et je fais quelques efforts pour expliquer ma raison en paroles claires, distinctes et significatives. — Si vous n'étiez pas plus curieux de savoir manier les fleurets que vous portez que la langue, dit l'autre écolier, vous seriez le premier en licences, de même que vous portez la queue de bachelier. — Faites attention, bachelier, repartit le licencié, et considérez que vous êtes en la plus grande erreur du monde, en tenant pour une chose vaine et inutile d'être bien adroit à l'épée. — Ce n'est pas, dit Corchuelo, une opinion particulière que j'aie, mais plutôt une vérité indubitable, et, si vous désirez que je vous le fasse voir, il n'y a qu'un mot. Vous avez des épées, la commodité s'offre, et je ne manque point de force ni de courage pour vous faire confesser que je ne me trompe nullement. Venez seulement, mettez pied à terre, usez du compas de vos jambes, de vos cercles, de vos angles et de toute votre science, j'espère que je vous ferai voir les étoiles en plein midi par le moyen de mon adresse moderne et grossière. Je m'assure en elle, après Dieu, qu'il est encore à naître l'homme qui me fera tourner le dos, qu'il n'en est point au monde à qui je ne fasse perdre terre. — Je ne dis rien, répliqua le fort en escrime, sur le point de tourner le dos ou de ne le tourner pas. Mais il pourroit bien être qu'au même lieu où vous auriez posé le pied la première fois, on vous y fît votre sépulture. Je veux dire que vous y pourriez bien demeurer mort pour avoir méprisé d'apprendre le jeu de l'escrime. — On verra tout à l'heure », répondit Corchuelo. Ce disant, il sauta légèrement de sa bête à terre, et tira d'une grande furie l'une des épées que le licencié portoit sur sa monture. « Cela ne se passera pas de la sorte, dit alors don Quichotte : car je veux être le maître de cette passe d'armes, et le juge d'une question qui a été si souvent débattue et non décidée. » Proférant ces paroles, il descendit de

Rossinante, et, s'appuyant sur sa lance, se mit au milieu du chemin, au moment où le licencié, avec une belle démarche et un compas de pieds, alloit contre Corchuelo, qui venoit aussi contre lui, jetant, comme on dit communément, le feu par les yeux. Les deux autres paysans qui alloient avec eux de compagnie, sans descendre de leurs ânesses, servirent de spectateurs en cette mortelle tragédie ; les bottes, les estocades, les fendans de haut en bas, les revers et les autres grands coups que tiroit Corchuelo étoient sans nombre, et ils tomboient plus dru et plus menu que la grêle. Il ressembloit en cet assaut à un lion irrité. Mais il avoit devant lui le bouton et le morceau de cuir qui étoit au bout de l'épée du licencié, lequel l'arrêtoit au milieu de sa furie, et le lui faisoit baiser comme s'il eût été une relique, encore que ce ne fût pas avec autant de dévotion que l'on doit et que l'on a accoutumé de baiser les reliques. Enfin, le licencié à belles estocades lui compta tous les boutons d'une demi-soutanelle qu'il portoit, lui en déchiquetant les pans aussi menu que des queues de polypes. Il lui ôta deux fois le chapeau de la tête, et le lassa de sorte que, de dépit, de colère et de rage, il prit son épée par la poignée, et la jeta avec tant de force en l'air que l'un des paysans spectateurs de ce combat, qui étoit écrivain de son métier, témoigna puis après qu'il la jeta près de trois quarts de lieue loin. Or, son témoignage sert et a servi à connoître et à voir véritablement comme engin et industrie passent la force. Corchuelo s'assit tout recrû, et Sancho Pança, s'approchant de lui, lui dit : « Monsieur le bachelier, si vous m'en voulez croire, sur ma foi je vous conseille de ne défier aucun désormais à l'escrime, mais plutôt à la lutte, ou à tirer la barre, puisque pour ce sujet vous êtes fort et puissant, et de l'âge qui convient en de tels exercices. Voyez-vous, j'ai toujours ouï dire que ces hommes-ci, qui sont adroits à l'escrime, mettront

toujours la pointe d'une épée dans le trou d'une aiguille. — Je me contente, répondit Corchuelo, de reconnoître mon erreur, et que l'expérience m'ait fait voir la vérité dont auparavant j'étois si éloigné. » Ce disant, il se leva et alla embrasser le licencié, de sorte qu'ils demeurèrent plus grands amis que jamais, et, croyant que, s'ils attendoient l'écrivain, qui étoit allé querir l'épée, ils seroient trop en retard, leur résolution fut de poursuivre leur voyage pour arriver de bonne heure au village de Quitérie, dont ils étoient tous natifs. Durant le reste du chemin qu'il leur falloit faire pour y arriver, le licencié leur discourut des excellences de l'épée, avec des raisons si claires et avec de si belles figures et démonstrations mathématiques que tous demeurèrent entièrement convaincus de la valeur de cette science, et Corchuelo revenu de son erreur obstinée. Il étoit déjà nuit ; néanmoins il leur sembloit à tous qu'au-devant du village étoit un ciel semé d'une infinité d'étoiles resplendissantes. Ils ouïrent pareillement les sons doux et confus de divers instrumens, comme de flûtes, de tambours, de psaltérions, de fifres, de tambours de Basque et de sonnettes. Or, quand ils furent plus proches de ce lieu, ils aperçurent que les arbres d'une ramée, qu'on avoit mise à l'entrée du village, étoient tous remplis de luminaires. Le vent ne leur nuisoit nullement : car alors il étoit si doux qu'il n'avoit pas même la force d'agiter tant soit peu les feuilles des arbres. Les musiciens qui alloient d'un côté et d'autre en troupes par cet agréable séjour, les uns dansant, les autres chantant, et les autres touchant des instrumens divers dont nous avons déjà parlé, étoient ceux qui réjouissoient la noce. En effet, l'on eût dit que l'allégresse et le contentement ne faisoient que courir et sauter par ce pré. Il y avoit une infinité d'autres personnes qui étoient occupées à dresser des échafauds, afin qu'on pût voir commodément les représentations et

les danses qui se devoient faire le lendemain en ce lieu destiné à célébrer les noces du riche Gamache et les funérailles de Basile. Don Quichotte ne voulut point entrer dans ce village, quoique le bachelier et le laboureur l'en requissent instamment. Il allégua pour excuse, plus que suffisante à son avis, que la coutume des chevaliers errans étoit de dormir en pleine campagne et dans les forêts plutôt que dans les bourgs, voire même sous des lambris dorés. C'est pourquoi il se détourna un peu du chemin, au grand crèvecœur de Sancho, qui se ressouvenoit encore du bon traitement qu'il avoit reçu dans le château ou la maison de don Diègue.

Seconde partie · XX

peine la blanche Aurore avoit donné loisir au soleil luisant de sécher de ses rayons ardens les perles liquides de ses cheveux dorés que don Quichotte se mit debout, secouant la paresse de ses membres, et appela son écuyer Sancho, qui ronfloit encore. Mais, avant de l'éveiller, notre chevalier proféra ces paroles : « Ô toi le plus heureux de tous ceux qui vivent sur la face de la terre ! puisque, sans envier ni être envié, tu dors si profondément et si paisiblement, sans qu'aucun enchanteur te poursuive, qu'aucun charme te trouble. Dors, dis-je encore une fois, et je le dirai encore plus de cent, sans que la jalousie te fasse perpétuellement veiller, sans que le soin de tes dettes t'empêche de dormir. Ton âme n'est point travaillée du soin d'avoir encore du pain pour nourrir le jour suivant ta petite famille dans sa gêne ; l'ambition ne te donne point d'inquiétude, ni la vaine pompe du monde, puisque les bornes de tes désirs ne s'étendent pas plus loin qu'à bien traiter ton grison : car, pour le soin de ta personne, je le

porte sur mes épaules, d'autant que c'est un fardeau, une charge que la nature et la coutume ont imposée à ceux qui ont des serviteurs. Le valet dort pendant que le maître veille pensant comment le nourrir, l'améliorer et lui faire du bien. L'angoisse de voir que le ciel se fait d'airain, sans épandre sa rosée accoutumée sur la terre, n'afflige nullement le serviteur, mais bien le maître, qui doit sustenter durant la stérilité et la famine celui qui l'a servi pendant la fertilité et l'abondance. » Sancho, qui dormoit, n'avoit garde de répondre à pas une de ces paroles, et il ne se fût pas si-tôt éveillé, si don Quichotte ne lui eût fait ouvrir les yeux en le poussant du bout de sa lance. Finalement, il s'éveilla tout chargé encore de sommeil et tout paresseux, et puis, tournant la face de côté et d'autre, il dit : « Si je ne m'abuse point, je sens une odeur qui vient du côté de cette ramée, et qui a plutôt la senteur de grillades et de carbonnades que celle qui procède des joncs et du thym ; des noces qui commencent par cette odeur doivent, sur ma foi de chrétien, être abondantes et généreuses. — Glouton, dit alors don Quichotte, dépêche-toi ; viens et nous irons voir ces épousailles, afin de voir par même moyen ce que fait le dédaigné Basile. — Qu'il fasse ce qu'il voudra, repartit Sancho ; il n'avoit qu'à n'être pas pauvre, et il se seroit marié avec Quitérie. N'y a-t-il qu'à n'avoir pas un liard pour vouloir se marier avec les nuages ? Sur ma foi, Monsieur, je suis d'avis que le pauvre se contente de ce qu'il trouvera, sans chercher du miel dans le fleuve. Je veux perdre un bras si Gamache à beaux réaux n'enterroit Basile, de sorte que, cela étant ainsi, comme ce doit être, bien sotte seroit Quitérie de dédaigner les bagues et les joyaux que lui doit avoir donnés et que lui peut donner Gamache pour le jeu de la barre et de l'escrime de Basile. Quand on va à la taverne, l'on ne fait jamais crédit d'un verre de vin pour avoir bien tiré la

barre, ou pour avoir fait un beau coup à l'escrime. Toutes ces habiletés et ces gentillesses ne se vendent nullement, en eût-on autant que le comte Dirlos. Toutefois, quand toutes ces grâces tombent sur un homme qui a de l'argent, je vous jure ma vie qu'elles paroissent extrêmement. L'on peut bâtir une belle maison sur un bon fondement, et le meilleur fondement du monde est l'argent. — Sancho, dit alors don Quichotte, au nom de Dieu, conclus ta harangue. Je crois fermement, quant à moi, que, si l'on te laissoit suivre les discours que tu commences à chaque instant, tu n'aurois jamais le temps de manger ni de dormir, puisque tu l'emploierois tout entier à parler. — Monsieur, répliqua Sancho, si vous aviez bonne mémoire, vous vous devriez ressouvenir des articles convenus entre nous avant cette seconde sortie que nous avons faite de la maison. Or, l'un d'eux porte que vous me devez laisser dire tout ce que je voudrai, pourvu que ce ne soit ni contre mon prochain, ni contre l'autorité de votre Grâce : il me semble que jusqu'ici je n'ai point contrevenu à un tel article. — Sancho, répondit don Quichotte, il ne me souvient point de cet article ; mais admettons que cela soit ainsi, je veux que tu te taises et que tu viennes avec moi : car déjà les instrumens que nous ouïmes hier soir réjouissent encore les vallons, et sans doute l'on célébrera les épousailles à la fraîcheur du matin, et non à la chaleur de l'après-midi. » Sancho fit ce que son maître lui commandoit, si bien qu'il mit la selle à Rossinante et le bât au grison, et puis tous deux, étant montés à cheval, entrèrent au petit pas dans la ramée. La première chose que vit Sancho, ce fut un bouveau entier qui devoit rôtir à une grande broche d'un ormeau entier, et le feu où on le devoit faire cuire brûloit, composé d'une petite montagne de bois. À l'entour de ce bûcher étoient six marmites, ou plutôt six demi-cuves, dans chacune desquelles tout un

étal de viande fût entré, parce qu'elles contenoient aisément des moutons tout entiers, sans qu'on les vît non plus que si c'eussent été de petits poulets. Les lièvres déjà écorchés et les poules plumées qu'on avoit pendues aux arbres, afin de les ensevelir dans ces grandes marmites, étoient innombrables, de même que les autres oiseaux de gibier de toute espèce qu'on y avoit pareillement pendues, afin que l'air les tînt frais. Sancho compta plus de soixante grandes outres toutes pleines de vins généreux, ainsi qu'on en put juger par après, et chacune de ces outres contenoit plus de deux grands arrobes. On voyoit encore en ce lieu de grands monceaux de pain bien blanc, de même qu'on voit d'ordinaire des monceaux de blé dans les aires. Les fromages posés les uns sur les autres, comme des briques, formoient une muraille, et deux chaudières d'huile, plus grandes que celles d'un teinturier, servoient à faire frire les beignets et autres choses semblables qu'on tiroit hors avec deux grandes pelles, et puis on les faisoit encore bouillir en une autre chaudière de miel préparé, qui étoit là tout proche. Il y avoit plus de cinquante cuisiniers ou cuisinières tous blancs et nets, tous diligens et tous contens. Dans le ventre creux et large du bouveau on avoit mis douze petits cochons de lait, qui, cousus par le dessus, servoient à lui donner de la saveur et à le rendre plus tendre. Pour les épiceries de diverses sortes, il sembloit qu'on ne les eût point achetées à la livre, mais à l'arrobe, et on les voyoit toutes à découvert dans un grand coffre. Enfin l'appareil de la noce étoit rustique, mais avec cela si abondant qu'il étoit capable de nourrir toute une armée.

Sancho Pança regardoit attentivement toutes ces choses, et tout lui plaisoit extrêmement. Premièrement, le désir des marmites le rendoit fort amoureux, et bien volontiers en eût-il pris un demi-pot ; après, les grandes bouteilles lui captivoient extrê-

mement la volonté, de même que faisoient les fruits des poêles, si tant est qu'on pût nommer poêles de si honorables chaudières. C'est pourquoi, ne pouvant plus se contenir, il s'approcha de l'un des affairés cuisiniers, et, avec des paroles aussi courtoises que faméliques, il le pria de le laisser tremper un quignon de pain dans une de ces marmites. Lors le cuisinier lui fit cette réponse : « Frère, ce jour n'est pas de ceux sur qui la faim a sa juridiction, grâce au riche Gamache ; descendez donc de votre bête, et regardez s'il y a là quelque grande cuiller, et écumez une ou deux poules, et grand bien vous fasse. — Je n'en vois point, répliqua Sancho. — Attendez, dit le cuisinier ; malheur ! vous êtes bien honteux et bien scrupuleux. » Ce disant, il empoigna un chaudron qu'il enfonça dans l'une des demi-cuves, d'où il tira trois poules et deux oisons, et puis dit à Sancho : « Mangez, mon ami, et déjeunez de cette écume, jusqu'à ce que l'heure du dîner soit venue. — Je n'ai rien pour y mettre cette viande, repartit Sancho. — Eh bien, dit le cuisinier, emportez le chaudron et tout : car la richesse et le contentement de Gamache suffisent à tout. »

Pendant que ceci se passoit pour Sancho, don Quichotte, regardant d'un côté et d'autre de la ramée, vit entrer quelque douze paysans montés sur douze fort belles cavales fort richement enharnachées et ayant plusieurs sonnettes au poitrail. Ces hommes étoient tous en habits de fête, et ils firent en bon ordre plusieurs courses dans le pré, en poussant des cris de joie et disant : « Vive Gamache, et vive Quitérie, lui aussi riche qu'elle est belle, et elle la plus belle du monde ! » Ce qu'entendant don Quichotte, il dit en lui-même : « Il est bien clair que ces hommes ici n'ont point vu ma Dulcinée du Toboso : car, s'ils l'avoient vue, ils n'auroient garde de donner tant de louanges à cette Quitérie. » Quelque peu de temps après commencèrent à entrer de divers côtés de la ra-

mée plusieurs et diverses danses, parmi lesquelles il y en avoit une composée de quelque vingt-quatre bergers de fort bonne mine. Ils étoient tous vêtus d'une toile bien fine et bien blanche, et avoient des linges en forme de toque, enrichis de diverses couleurs de fine soie. Celui qui les menoit, et qui étoit un jeune homme fort dispos, fut interrogé par un de ceux qui étoient montés sur une cavale pour savoir si quelqu'un de ces danseurs n'avoit point été blessé. « Nul jusqu'à présent, répondit-il, n'a eu aucun mal, et, grâce à Dieu, nous sommes tous sains. » Lors, soudain, il se mêla parmi ses autres compagnons, en faisant tant de tours et de cabrioles, et d'une telle adresse, que Don Quichotte, quoique fort accoutumé de voir de semblables danses, avoua franchement qu'il n'en avoit jamais vu d'aussi bien que celle-ci. Il fit le même jugement d'une autre qui entra, et qui étoit composée de très belles filles, et si jeunes que pas une d'elles n'atteignoit dix-huit ans, et nulle d'elles n'en avoit moins de quatorze. Elles étoient toutes vêtues d'un drap vert, et leurs cheveux étoient en partie attachés avec du ruban, et en partie épars, mais si blonds et si luisans qu'ils pouvoient se comparer aux rayons du soleil. Elles étoient parées de guirlandes de jasmin, de roses, d'amarantes et de chèvrefeuille ; un vénérable vieillard et une vieille matrone les conduisoient, et toutefois ils étoient plus légers et plus dispos que leurs années ne le faisoient espérer. Elles avoient pour instrument une cornemuse zamorane, et ces belles filles, portant dans les yeux l'honnêteté et aux pieds la légèreté, se faisoient paroître les meilleures danseuses du monde.

Derrière elles on vit entrer une autre troupe de danseuses, de celles qui font les figures parlées. C'étoient neuf nymphes partagées en deux bandes. L'une étoit menée par le dieu Cupidon, et l'autre par l'Intérêt. Le premier étoit paré d'ailes, d'arc, de car-

quois et de flèches, et le second étoit vêtu d'or et de soie de diverses couleurs. Les nymphes qui suivoient l'Amour avoient aux épaules leur nom écrit en parchemin blanc et en grosses lettres. Poésie étoit le nom de la première ; Sagesse, celui de la seconde. La troisième se nommoit Bonne Famille, et la quatrième Vaillance. Celles qui suivoient Intérêt portoient une pareille marque. En l'écriteau de la première il y avoit Libéralité. La seconde se nommoit Générosité ; la troisième, Trésor, et la quatrième, Possession paisible. Au-devant de tous marchoit un château de bois, tiré par quatre sauvages, vêtus de grosse toile de chanvre teinte en vert, et toute couverte de lierre : ils étoient si bien représentés au naturel que peu s'en fallut que Sancho Pança n'en fût épouvanté. Sur le devant et le haut du château et sur les quatre côtés de son carré on pouvoit lire cet écriteau : Château de la bonne Précaution. Il y avoit, pour accompagner la marche, quatre adroits joueurs de tambour et de flûte. Cupidon commençoit la danse, et, après avoir fait deux figures, il haussoit les yeux, et, mettant une flèche sur son arc, il levoit les yeux et visoit une damoiselle qui se mettoit entre les créneaux du château, et à laquelle il adressoit ces paroles :

Je suis le plus puissant des dieux,
Qui règne en terre et dans les cieux ;
La mer reconnoît ma puissance,
Et même l'enfer odieux
Me rend une humble obéissance.
Je ne connus jamais la peur ;
Je peux tout ce que veut mon cœur,
Encor qu'il veuille l'impossible ;
Tout ce qu'on peut pour son bonheur,
J'y reste toujours invincible.

Ayant achevé le couplet, il lâcha une flèche qui passa par-dessus le château, et puis il se mit en sa place. Lors l'Intérêt sortit, et, quand il eut fait deux autres figures, les tambours se turent, et lui dit ces paroles :

J'ai plus de pouvoir et de bruit
Que n'a l'Amour qui me conduit,
Et suis d'une si noble race
Que le flambeau qui luit aux cieux,
Parmi les hommes et les dieux,
N'en voit jamais qui la surpasse.
C'est moi l'Intérêt qui tout peut,
Celui-là ne m'a pas qui veut,
Et sans moi l'on ne peut rien faire ;
Tout le monde court après moi ;
Belle, je me consacre à toi.
Donc à m'aimer point ne diffère.

L'Intérêt s'étant retiré, la Poésie vint, et, lorsqu'elle eut fait ses changemens comme les deux précédens, elle fixa ses regards sur la demoiselle du château, et puis récita ces vers :

En de douces conceptions
Et de belles inventions,
La Poésie, ô belle Dame,
Qui ne manque point de caquet,
Vous donne de vers un paquet
Où vous pourrez trouver son âme.
Si, reconnoissant son devoir,
Il te plaît de la recevoir
À ton service, ta fortune,
Ma voix si bien la chantera

Que ta louange montera
Dessus le cercle de la lune.

Quand la Poésie se fut retirée, la Libéralité, qui étoit avec le Lucre, fit des tours et des passages pareils aux autres, et puis proféra ces paroles :

L'on nomme libéralité
Le don qui fuit l'extrémité
De toute dépense excessive
Et de la tiède volonté,
Tiède ou froide au cœur de l'été.
Mais moi, pour grandir tes succès,
Et demi-morte, et demi-vive,
Je te veux donner par excès.
Il me plaît que tout surabonde ;
Être prodigue et grand donneur,
En amour, c'est un grand bonheur,
Et le plus grand honneur du monde.

Ce fut de la sorte que vinrent en scène et se retirèrent les personnages de deux bandes. Chacun fit son entrée et récita ses vers. Les uns étoient élégans et les autres ridicules. Don Quichotte, qui avoit une grande mémoire, apprit par cœur ceux que nous venons de rappeler. Cependant tous ces personnages se mêlèrent ensemble, et puis chacun reprit sa place fort gentiment et sans se confondre, et, quand l'Amour passoit devant le château, il lançoit toujours en haut quelque flèche, tandis que l'Intérêt y brisoit des alcancias dorés. Enfin, après avoir bien dansé, le même Intérêt tira une grande bourse, composée de la peau d'un chat romain. Elle paroissoit pleine d'argent. Il la jeta droit au château, et au coup qu'elle donna les tables du château se défirent et tombèrent,

et la damoiselle resta toute découverte et sans défense. Lors l'Intérêt, assisté de sa troupe, s'approcha d'elle, et, lui jetant une grande chaîne d'or au cou, fit paroître qu'il la vouloit prendre, la soumettre et la rendre captive. Ce que voyant l'Amour, avec ceux de sa suite, ils s'efforçoient de la leur ôter. Or, toutes les démonstrations qu'ils faisoient étoient au son des tambourins et en dansant en cadence. Les sauvages rétablirent la paix et enchâssèrent promptement les tables du château où la damoiselle s'enferma comme auparavant. Et ce fut là que la danse finit au grand contentement de ceux qui en étoient spectateurs. Don Quichotte demanda à l'une des nymphes qui étoit celui qui avoit composé et si bien disposé cette représentation. Elle lui répondit que c'étoit un bénéficier du village, homme fort expert en ces sortes d'inventions. « Je gagerai, dit alors don Quichotte, que ce bachelier ou bénéficier est plus ami de Gamache que de Basile, et qu'il tient plus du satirique que du bréviaire. Au reste, il a fort bien enchâssé dans cette danse les mérites de Basile et les richesses de Gamache. » Sancho Pança, qui écoutoit tout cela, dit : « Le roi est mon coq, et je suis pour Gamache. — Enfin, repartit don Quichotte, tu fais bien paroître, Sancho, que tu es un vrai vilain, et de ceux qui disent : « Vive le plus fort. » — Je ne sais pas, répondit Sancho, de quel parti je suis. Tant il y a que je ne tirerai jamais des marmites de Basile une aussi bonne écume que celle que j'ai tirée de celles de Gamache. » Ce disant, il fit voir le chaudron rempli d'oisons et de poules. Il en prit une et commença à manger de fort bonne grâce et de bon appétit, disant à la barbe des capacités de Basile : « Tu vaux autant que tu possèdes, et possèdes autant que tu vaux. Il n'y a que deux seules races au monde, ainsi que disoit une mienne aïeule, à savoir : le tenir et le non tenir. Elle se tenoit toujours du côté du bien tenir ; et au-

jourd'hui, mon maître don Quichotte, on tâte plutôt le pouls à l'avoir qu'au savoir, et un âne paré d'or semble plus beau qu'un cheval bardé. Je veux dire, encore une fois, que je suis du côté de Gamache, de qui les marmites écument abondamment en oisons, en poules, en lièvres et en connils, au lieu que celles de Basile, si elles viennent à la main, et quand elles ne viendroient qu'aux pieds, seront une pauvre piquette.

— As-tu achevé ta harangue, Sancho ? dit don Quichotte. — Je l'ai achevée, répondit Sancho, parce que je vois qu'elle vous fâche. Si cela ne s'y opposoit, j'aurois de la besogne taillée pour trois jours. — Plaise à Dieu, Sancho, répliqua don Quichotte, que je te voie muet devant que je meure. — Au pas dont nous allons, dit Sancho, avant que votre Seigneurie meure, je serai empêché à mâcher de la terre glaise, et alors il se pourroit faire que je sois si muet que je ne dirai mot jusqu'à la fin du monde, ou pour le moins jusqu'au jour du jugement. — Quand cela arriveroit, Sancho, répliqua don Quichotte, jamais ton silence ne parviendra à l'excès de tes discours. Tu parles et parleras tout le long de ta vie, et, en outre, ceci est fondé sur la raison naturelle que la fin de mes jours arrivera devant la tienne, de sorte que je ne pense jamais te voir muet, non pas même quand tu bois ou que tu dors, qui est tout ce que je peux dire de plus fort. — Par ma foi, Monsieur, dit Sancho, il n'y a pas à se fier en cette camarde, je veux dire la Mort, laquelle se paît aussi bien d'un agneau que d'un mouton. J'ai même quelquefois ouï dire à notre curé que la mort fouloit d'un pied égal les hautes tours des rois et les basses cabanes des pauvres. Cette dame a plus de pouvoir que de mignardise. Elle n'est nullement dégoûtée, elle mange de tout, elle remplit sa besace de toutes sortes de gens, d'âges et de supériorités. Ce n'est pas un moissonneur qui dort les jours de fête : car elle

moissonne à toute heure et coupe l'herbe sèche aussi bien que la verte. Il ne semble pas qu'elle mâche, mais plutôt qu'elle engloutisse tout ce qu'on lui met devant ; elle a une faim canine, laquelle ne s'apaise jamais, et, bien qu'elle n'ait point de panse, elle fait pourtant paroître qu'elle est une vraie hydropique, qui n'est altérée, et qui ne désire que boire les vies de tous ceux qui vivent, comme quand on boit un pot d eau froide. — Ne va pas plus loin, dit à ce moment don Quichotte, tiens-toi sur le bon bout et ne te laisse point tomber, car, en vérité, tout ce que tu as dit de la mort en tes termes rustiques est ce que pourroit dire un bon prédicateur. Or, je te dis, Sancho, que, comme tu as un bon naturel et un bon jugement, tu pourrois prendre une chaire en main, et aller par le monde prêchant de jolies choses. — Celui-là prêche bien, répondit Sancho, qui vit bien, et je ne sais point d'autre tologie. — Aussi n'as-tu pas besoin d'en savoir davantage, dit don Quichotte. Toutefois je ne puis comprendre comment, la crainte de Dieu étant le commencement de la sagesse, toi qui crains plus un lézard que tu ne fais Dieu, es néanmoins si savant. — Je prie votre Seigneurie, dit Sancho, de juger de ses chevaleries sans s'entremettre de juger des craintes ou de la valeur d'autrui. J'ai autant de crainte de Dieu qu'en peuvent avoir tous les enfans du voisin. Cependant laissez-moi avaler cette écume, car tout le reste n'est que paroles oiseuses dont nous rendrons compte en l'autre vie. » Ce disant, il donna un nouvel assaut à son chaudron d'un si grand courage qu'il réveilla celui de don Quichotte, lequel sans doute l'eût assisté en cet assaut s'il n'en eût été empêché par ce que nous sommes contraint de dire ci-après.

1. Alcancias, petites boules dorées, pleines de parfums, que les cavaliers se jetaient dans les évolutions des tournois. Les Espagnols avaient pris aux Maures le nom et la coutume.

2. « Tiens-toi sur le bon bout », c'est-à-dire restes-en sur les bonnes paroles que tu viens de dire.

Seconde partie · XXI

endant que don Quichotte et Sancho tenoient entre eux les discours rapportés au chapitre précédent, on entendit de grandes exclamations et un grand bruit. Cela procédoit des gens montés sur des cavales qui, en courant et poussant des cris, alloient recevoir les épousés, qui étoient environnés de mille sortes d'instrumens et d'autres inventions. Ils étoient accompagnés du curé et des parens de tous deux, comme aussi des personnes les plus apparentes des lieux des environs, et tous en habits de fête.

Aussitôt que Sancho vit l'épousée, il dit : « Sur ma foi, elle n'est point vêtue en paysanne, mais plutôt elle ressemble à une belle dame de la cour. Par le Dieu vivant, il n'y a point de doute que les médailles qu'elle porte ne soient de riches coraux, et ce drap vert de Cuença un velours à trente poils ; les garnitures sont des bandes de toile blanche, et sur ma foi c'est du satin. Regardez un peu ses mains ; elles sont parées de bagues de jaïet. Que je meure si ce ne sont des anneaux d'or, et d'or fin, empierrés de perles blanches comme un caillé, et chacun doit valoir les yeux de la tête. Ô fille de putain, voyez un peu, je vous prie, quels cheveux ! s'ils ne sont postiches, je n'en ai jamais vu de toute ma vie de plus longs ni de plus blonds. Et rien à dire à la taille et à la tournure ; on ne peut la comparer qu'à un palmier qui se meut chargé de régimes de dattes : ses carcans et les affiquets qui pendent à ses cheveux et à sa gorge leur ressemblent justement.

Je jure sur mon âme que c'est une jeune rusée, et qu'elle peut librement passer par les bancs de Flandre. »

Don Quichotte se mit à rire des louanges rustiques que donnoit son écuyer à cette épousée. Cependant il lui sembloit que, hors sa maîtresse Dulcinée du Toboso, il n'avoit jamais vu femme plus belle. Cette belle Quitérie venoit un peu pâle, et la cause devoit en être la mauvaise nuit que passent toujours les épousées en prenant beaucoup de peine pour se bien parer et pour bien paroître le lendemain, jour de leurs noces. Ils s'approchoient d'un théâtre dressé sur un côté du pré et tout couvert de tapis et de rameaux : c'étoit là que les épousailles se devoient faire, et de là qu'on devoit regarder les danses et les représentations. Au même temps qu'ils arrivoient au lieu destiné pour cette action, ils entendirent derrière eux de grands cris et une voix qui proféroit tout haut ces paroles : « Attendez un peu, gens non moins inconsidérés que pressés. » À ces cris et à ces paroles, chacun tourna la tête, et l'on vit que celui qui les poussoit étoit un homme qui sembloit vêtu d'une saie noire, garnie de velours de couleur rouge flamme. Sa tête étoit ceinte d'une couronne de funeste cyprès, il tenoit à la main un grand bâton. Quand il fut plus proche de la compagnie, on le reconnut pour le galant Basile, et tous demeurèrent en suspens, attendant le but de ses cris et de ses paroles, et craignant que sa venue en une pareille occasion ne fût cause de quelque malheur. Il parvint enfin tout lassé et tout hors d'haleine, et puis se plaça devant les épousés, fichant en terre son bâton qui avoit une pointe d'acier. Puis, changeant de couleur et les yeux fixés sur Quitérie, d'une voix tremblante et enrouée, il lui dit : « Tu sais bien, ingrate Quitérie, que, selon la sainte loi dont nous faisons profession, tu ne peux, tandis que je serai en vie, te marier. Tu n'ignores point non plus que moi-même, pour at-

tendre que le temps et ma diligence accrussent les biens de ma fortune, je n'ai jamais entrepris de passer les bornes de l'honnêteté qui convenoit à ton honneur. Néanmoins, toi, foulant aux pieds les obligations que tu as contractées envers mon chaste désir et leur tournant le dos, tu veux rendre possesseur de ce qui m'appartient un autre à qui ses richesses servent non seulement d'occasion, mais de comble de bonheur, et, pour qu'il arrive à ce comble, et non comme je pense qu'il le mérite, mais suivant que le lui veulent donner les cieux, je veux défaire de mes mains l'impossibilité et l'obstacle qui le peuvent empêcher en m'ôtant de son chemin. Vive, vive le riche Gamache avec l'ingrate Quitérie une longue suite d'heureuses années, et meure, meure le pauvre Basile, dont la pauvreté a coupé les ailes à son heur et l'a mis au tombeau ! » Ce disant, il prit le bâton qu'il avoit fiché en terre, et, la moitié en restant dans le sol, il montra qu'il servoit de gaine à une demi-épée qui y étoit cachée, et, ayant encore posé à terre ce que l'on pouvoit nommer un pommeau, d'une grande résolution il se lança légèrement dessus. En un instant, la pointe parut toute sanglante entre les épaules, avec la moitié de l'épée, le misérable demeurant étendu et baigné dans son sang et transpercé de ses armes mêmes.

Soudain ses amis coururent à son secours, affligés de son malheur et de sa pitoyable disgrâce. Don Quichotte même quitta Rossinante, et courut vers lui, le prit entre ses bras, et trouva qu'il n'avoit pas encore rendu l'âme. On lui vouloit tirer l'épée de l'estomac ; mais le curé, qui y étoit présent, n'en fut pas d'avis. Il dit qu'il le falloit auparavant confesser, parce que lui tirer le glaive et le faire mourir ce seroit une même chose. Cependant Basile, reprenant un peu ses esprits, dit d'une voix dolente et débile ces paroles : « Si tu voulois, ô cruelle Quitérie, me donner en

cette dernière et fatale extrémité la main comme épouse, je croirois que ma témérité seroit aucunement excusable, puisque par elle j'obtiendrois le bonheur d'être à toi. » Le curé, entendant ces paroles, lui dit qu'il pensât plutôt au salut de l'âme qu'aux plaisirs du corps, et qu'il demandât de bon cœur pardon à Dieu de ses péchés et de sa résolution désespérée. Basile lui répondit qu'il ne se confesseroit nullement, si Quitérie ne lui donnoit auparavant la main comme épouse, parce que le contentement qu'il en recevroit y disposeroit sa volonté et lui donneroit la force de se confesser. Quand notre don Quichotte entendit la demande du blessé, il dit tout haut que Basile requéroit une chose fort juste et fondée en raison, de plus très faisable, demande qu'on lui devoit d'autant mieux accorder que le sieur Gamache acquerroit un grand honneur en recevant la dame Quitérie, veuve du valeureux Basile, comme s'il la recevoit des mains de son père. « Or, en ceci il ne faut prononcer autre chose qu'un oui, disoit le même don Quichotte, puisque le tombeau doit être le lit nuptial de ces noces. »

Gamache écoutoit attentivement tout ceci, et toutes ces choses le tenoient en grand suspens, en grande confusion, de sorte qu'il ne savoit ni que dire ni que faire. Cependant les prières des amis de Basile eurent tant de force en son endroit qu'enfin il consentit que Quitérie donnât la main comme épouse à Basile, de peur qu'il ne perdît son âme, s'il partoit de cette vie en désespéré. Forcé donc par tant d'instantes prières, il dit que, si Quitérie y consentoit, il le vouloit bien aussi, puisque le tout n'avoit d'autre résultat que de différer un peu l'accomplissement de ses désirs. Soudain chacun s'approcha de Quitérie, et les uns avec prière, et les autres avec larmes, et d'autres avec de bonnes raisons, la conjurèrent de donner sa main au pauvre Basile. Mais elle, plus

dure que du marbre et aussi froide qu'une statue, témoigna qu'elle ne savoit, ni ne pouvoit, ni ne vouloit répondre un mot, et peut-être ne l'eût-elle point fait, si le curé ne lui eût dit qu'elle se dépêchât bientôt à se résoudre en ce qu'elle devoit faire, puisque l'âme de Basile étoit déjà au bord de ses lèvres, et ne lui donnoit pas loisir d'attendre son irrésolution. Alors la belle Quitérie, sans répondre parole aucune, et en apparence toute triste et ennuyée, alla au lieu où Basile étoit étendu, roulant les yeux en la tête, la respiration courte et pressée, murmurant entre ses dents le nom de Quitérie, et montrant à ses façons de faire qu'il mouroit en païen, et non en chrétien. Quitérie, étant près de lui, mit les genoux à terre, et, par signes et non par paroles, lui demanda la main. Basile tourna les yeux sur elle, et, la regardant attentivement, lui dit : « Ô Quitérie, que la pitié a touchée au temps où ta compassion doit servir de glaive pour achever de mettre fin à ma vie, puisque je n'ai plus la force de porter la gloire que je reçois de toi en me choisissant pour tien, ni pour arrêter la douleur qui avec tant de hâte me couvre les yeux de l'épouvantable obscurité de la mort ; au moins je te supplie, ô fatale étoile de mon âme, que la main que tu requiers de moi et celle que tu me veux donner, ce ne soit point par compliment, ni pour m'abuser de nouveau. Il faut que tu confesses et dises que, sans forcer ta volonté, tu me la livres et me la donnes comme à ton légitime époux. Car il n'est pas raisonnable qu'en l'extrémité où je suis réduit tu me trompes et uses de dissimulation envers celui qui a toujours usé envers toi d'une si grande franchise. »

Pendant qu'il proféroit ces paroles, il s'évanouissoit à tout coup, de sorte qu'à chaque pâmoison chacun croyoit qu'il alloit rendre l'âme. Quitérie, tout honnête et toute honteuse, prenant de sa main droite celle de Basile, lui tint ce langage : « Il n'y a au-

cune crainte qui soit capable de fléchir ma volonté. C'est pourquoi je te donne la main comme légitime épouse fort librement, et reçois la tienne, si tant est que tu me la donnes de ta pleine volonté, sans que le malheur où tu es réduit trouble et altère ton discours. — Je te la donne, repartit Basile, comme un homme non troublé et non confus, mais du plus clair et du plus sain jugement qu'il ait plu au Ciel de me donner, de sorte que je me donne, dis-je, et me livre pour ton époux. — Et moi pour ton épouse, répondit Quitérie, soit que tu vives un long espace d'années, soit que maintenant on te porte de mes bras à la sépulture.

— Ce garçon, dit là-dessus Sancho Pança, parle beaucoup pour être ainsi blessé. Qu'on l'engage à ne se pas tant soucier et à songer à son âme ; il me semble qu'il l'a plutôt sur la langue qu'aux dents. »

Comme Basile et Quitérie se tenoient par la main, le curé, touché de grande compassion et la larme à l'œil, leur donna la bénédiction et requit le Ciel de donner le séjour de paix à l'âme du nouvel époux. Sitôt que Basile eut reçu la bénédiction, il se mit légèrement sur pied, et puis, d'une vivacité inouïe, se tira l'épée à laquelle son corps servoit de fourreau. Tous les assistans demeurèrent ébahis, et quelques-uns d'entre eux, plus simples que curieux, commencèrent de crier tout haut : « Miracle ! miracle ! » Mais Basile répliqua : « Non pas, non pas miracle, miracle, mais plutôt adresse, adresse. » Le curé, bien ébahi et fort troublé, accourut tâter la blessure avec les deux mains, et trouva que l'épée avoit passé, non dans la chair et par les côtes de Basile, mais par un tuyau de fer qu'il avoit rempli de sang et fort bien accommodé en ce lieu, et si bien préparé le sang, ainsi que l'on sut depuis, afin qu'il ne se figeât point. Enfin le curé et Gamache, avec tous

les assistans, se tinrent pour moqués et abusés. L'épousée montra qu'elle n'avoit nul regret de la tromperie ; au contraire, quand elle ouït dire que ce mariage, pour avoir été fait par tromperie, n'étoit point valable, elle déclara le confirmer à nouveau. On en conclut que cet artifice avoit été forgé du consentement et du propos délibéré de tous deux. Cela mit en tel excès de colère Gamache et ses amis qu'ils s'en remirent à leurs bras du soin de la vengeance, et, tirant en grand nombre l'épée du fourreau, ils assaillirent Basile, en faveur duquel, en un instant, on vit un aussi grand nombre d'épées toutes nues. Cependant don Quichotte se mettoit au-devant, monté sur son bon cheval, et, la lance au poing, et bien couvert de son écu, se faisoit faire place par tout le monde. Sancho, qui jamais en tels faits d'armes ne trouva ni plaisir ni consolation, s'alla mettre à couvert derrière les marmites d'où il avoit tiré sa délicieuse écume, car il lui sembloit que ce lieu étoit sacré et qu'on lui devoit du respect.

Don Quichotte disoit avec de grands cris : « Arrêtez-vous, Seigneurs, arrêtez-vous. Il n'est pas raisonnable que vous preniez vengeance du tort que l'amour vous fait. Remarquez que l'amour et la guerre sont tout un, et comme il est permis d'user à la guerre de ruses et de stratagèmes pour vaincre l'ennemi, ainsi aux différends et débats amoureux l'on approuve les tromperies et les finesses que l'on fait pour obtenir la fin que l'on désire, pourvu que cela ne se fasse point au mépris et au déshonneur de la chose aimée. Par une juste et favorable disposition du Ciel, Quitérie étoit à Basile, et Basile à Quitérie. Gamache est riche et pourra acheter son contentement quand, où et comme il lui plaira. Basile ne possède que cette brebis, et homme au monde, quelque riche et puissant qu'il soit, ne la lui doit point ôter. Il est impossible à l'homme de séparer les deux que Dieu a joints ; que

si quelqu'un le veut entreprendre, il faut qu'il passe d'abord par la pointe de cette lance. Sur cela il la brandit avec tant de force et d'adresse, qu'il mit la peur dans l'âme de tous ceux qui ne le connoissoient point. Au même instant, le dédain pour Quitérie s'empara si fort de l'imagination de Gamache qu'il en effaça son souvenir en un instant, de sorte que les persuasions du curé, homme sage et prudent, trouvèrent en lui de l'accès.

Gamache donc et ceux qui tenoient son parti demeurèrent tranquilles et apaisés, et, pour le montrer, remirent les épées à leur place, donnant plus de blâme à la légèreté de Quitérie qu'à l'artifice de Basile. Or, Gamache fit cette réflexion que si Quitérie, étant fille, vouloit du bien à Basile, elle lui continueroit son affection étant mariée, de sorte qu'il devoit rendre grâces au Ciel de la lui avoir ôtée plutôt que de la lui avoir donnée. Quand Gamache et ceux de son parti furent apaisés, ceux qui tenoient celui de Basile s'apaisèrent pareillement. Lors le riche Gamache, pour montrer qu'il n'avoit point de rancune ni de ressentiment de cet artifice, voulut que la fête s'achevât de même que s'il se fût véritablement marié. Mais Basile, son épouse et ses amis n'y voulurent point assister, et ainsi ils s'en allèrent tous à la métairie de Basile. Car il faut croire que les pauvres vertueux et sages ne manquent point de personnes qui les suivent, les honorent et les assistent, de même que les riches de flatteurs qui les accompagnent. Ils emmenèrent avec eux don Quichotte, le regardant comme un homme de valeur et qui avoit du poil à l'estomac. Il n'y eut que Sancho qui avoit l'âme fort troublée de se voir dans l'impossibilité d'assister au magnifique festin de Gamache qui dura jusqu'à la nuit. Il suivit donc, tout triste et tout fâché, son maître, qui marchoit avec la compagnie de Basile et tourna ainsi le dos aux marmites d'Égypte, qu'il portoit néanmoins dans l'âme : car l'écume

qu'il avoit dans son chaudron, et qui étoit déjà presque toute humée et consumée, lui représentoit la gloire et l'abondance du bien qu'il perdoit. Aussi, tout angoissé et tout pensif, encore qu'il n'eût pas faim, sans descendre de son grison, il suivit les traces de Rossinante.

1. Les bancs de sable de la côte des Pays-Bas étaient très redoutés des marins.

Seconde partie · XXII

es nouveaux épousés firent de grands régals à don Quichotte, y étant obligés par les témoignages qu'il avoit rendus en leur faveur et en prenant leur parti. Ils disoient que sa valeur égaloit sa prudence, et le tenoient pour un Cid dans les armes et pour un Cicéron dans l'éloquence. Le bon Sancho se refit durant trois jours aux dépens des nouveaux mariés. On apprit d'eux que la belle Quitérie ne savoit rien de la feinte blessure, mais que plutôt elle procédoit purement de l'industrie de Basile, lequel en attendoit tout le succès qu'on avoit vu. Il est bien vrai que le même Basile confessoit qu'il avoit communiqué son dessein à quelques-uns de ses amis, afin qu'en temps et lieu ils favorisassent son intention et assurassent le succès de sa tromperie. « On ne peut ni ne doit appeler tromperie, dit don Quichotte, les choses qui ont pour but une fin vertueuse, et le mariage qui se fait entre ceux qui s'aiment est la fin la plus excellente qu'on puisse imaginer, en remarquant cependant que la faim et la continuelle nécessité sont les plus grands ennemis que l'amour puisse avoir, parce que l'amour est tout allégresse, joie et contentement, principalement l'amour qui

est en possession de la chose aimée, et dont les ennemis acharnés et déclarés sont la nécessité et la pauvreté. » Il tenoit, disoit-il encore, ce langage pour engager Basile à quitter les exercices des talents dont il faisoit profession, parce qu'encore que cela lui donnât de la réputation, cela ne lui donnoit point d'argent ; qu'il devoit donc mettre ses soins à acquérir du bien par des moyens licites et industrieux, qui ne manquent jamais aux gens prudens et actifs. Le pauvre honoré, si tant est que le pauvre puisse l'être, possède dans une belle femme un joyau précieux, et lorsqu'on la lui ôte, on lui ôte pareillement l'honneur et la vie. La femme belle et honnête dont le mari est pauvre mérite d'être couronnée de lauriers et de palmes en signe de victoire et de triomphe. La beauté par elle-même attire les volontés de tous ceux qui la regardent et la connoissent, et, comme sur un appât savoureux, les aigles royaux et les autres oiseaux de proie s'y abattent. Cependant, si la nécessité et la gêne accompagnent une telle beauté, elle est pareillement assiégée de corbeaux, de milans et d'autres oiseaux de rapine, de sorte que celle qui demeure ferme contre tant d'assauts mérite à bon droit d'être nommée la couronne de son mari. « Sage et prudent Basile, ajouta don Quichotte, ce fut l'opinion de je ne sais quel sage qu'en tout le monde il n'y avoit qu'une seule bonne femme, et son conseil étoit que chacun pensât et crût que cette seule bonne femme étoit la sienne, et par là qu'il vivroit content. Je ne suis point marié et jusqu'ici je n'ai pas eu envie de prendre femme. Néanmoins je m'ingérerois de conseiller un homme touchant la façon de chercher la femme qu'il devroit prendre. Si l'on m'en demandoit donc conseil, je lui dirois d'abord qu'il faut regarder plutôt à la bonne renommée qu'au bien, parce que la bonne femme n'acquiert pas un bon bruit seulement en étant bonne en effet, mais encore en sachant

le paroître. Car les femmes font bien plus de tort à leur honneur par le sans-gêne et la liberté qu'elles se donnent en public que par des fautes secrètes. Si tu fais entrer en ta maison une bonne femme, il te sera fort aisé de la conserver et de la perfectionner en cette bonté, au lieu que si tu fais entrer dans ton logis une mauvaise femme, tu seras en peine de l'amender : car il est bien difficile de passer d'une extrémité à une autre. Je ne dis pas que ce soit impossible, mais je le tiens pour difficile. »

Sancho Pança, qui oyoit tout ce discours, dit : « Mon maître, quand je profère des paroles qui indiquent du jugement et de la solidité, a coutume de dire que je pourrois monter en chaire et aller par tout le monde prêchant mille gentillesses ; et moi, je dis de lui que quand il commence d'enfiler des sentences et de donner des conseils, il peut non seulement monter en chaire, mais plutôt deux fois qu'une, et faire l'annonce par les places à bouche que veux-tu. Le diable soit du chevalier errant ! vous savez trop de choses. Je croyois en mon âme qu'il ne pouvoit savoir que ce qui se rattache à sa chevalerie ; et néanmoins il n'y a chose où il ne mette la fourchette ou la cuiller. » Sancho Pança proféroit ces paroles à demi-bas, et son maître n'en ouït que le murmure, et il lui dit : « Que rumines-tu entre tes dents, Sancho ? — Je ne dis rien, repartit-il, ni ne murmure de rien. Je disois seulement à part moi que j'aurois voulu entendre ce que votre Seigneurie vient de dire avant de me marier, car peut-être je dirois maintenant que le bœuf qui est délié se lèche tout à son aise. — Eh quoi ! répliqua don Quichotte, ta Thérèse est-elle si méchante ? — Elle n'est pas trop méchante, dit Sancho, ni non plus trop bonne, ou pour le moins elle n'est pas aussi bonne que je voudrois bien. — Tu as tort, Sancho, dit don Quichotte, de dire du mal de ta femme, qui en réalité est la mère de tes enfans. — Nous ne nous

devons rien l'un à l'autre, répliqua Sancho, parce qu'elle dit aussi du mal de moi lorsqu'il lui en prend envie, et principalement quand elle est jalouse, car alors Satan même s'en veuille charger. »

Finalement ils demeurèrent trois jours chez les épousés, où ils furent traités et servis comme des rois. Don Quichotte pria le licencié qui étoit si adroit à l'escrime de lui donner un guide pour le conduire à la caverne de Montésinos, parce qu'il avoit grand désir d'y entrer, afin de voir de ses propres yeux si tant de merveilles que l'on en publioit par tous ces environs étoient véritables. Le licencié lui promit de lui donner un sien cousin, fameux écolier et fort affectionné à la lecture des livres de chevalerie, qui le conduiroit de très bonne volonté à la bouche de la caverne elle-même, et lui montreroit les lagunes de Ruydéra, renommées non seulement par toute la Manche, mais encore par toute l'Espagne. Il lui dit encore qu'il recevroit un grand contentement de sa conversation, parce que c'étoit un jeune homme qui savoit composer des livres pour l'impression et l'envoi à des princes.

Enfin le cousin vint sur une jument pleine, et dont la selle étoit couverte d'un tapis brodé ou plutôt d'une serpilière. Sancho sella Rossinante et enharnacha son grison. Après, il remplit très bien ses besaces, que celles du cousin accompagnèrent, pareillement bien pourvues. Puis ils se recommandèrent à Dieu, prirent congé de tous et se dirigèrent vers la fameuse caverne de Montésinos.

En chemin, don Quichotte demanda au cousin de quel genre et de quelle qualité étoient ses exercices, sa profession et ses études. Celui-ci lui répondit qu'il faisoit profession d'être huma-

niste, et que ses exercices et ses études étoient de composer des livres pour les faire imprimer, et tous de grand profit et d'autant de contentement pour la république. Il disoit que l'un de ses livres portoit le titre de Livrées, où il en avoit dépeint sept cent trois, avec leurs couleurs, leurs devises et leurs chiffres, où, en temps de fête et de tournois, les chevaliers de la cour pouvoient prendre celles qui leur plairoient, sans en aller mendier à personne, ni s'alambiquer la cervelle, comme on dit, pour en avoir de conformes à leurs désirs. « Car je donne au jaloux, au dédaigné, à l'oublié et à l'absent les devises qui les ganteront mieux qu'elles ne feroient à des pécheresses. J'ai un autre livre tout prêt, que je veux intituler Métamorphoses, ou Ovide espagnol, d'invention rare et nouvelle. À l'imitation d'Ovide, j'ai en bouffonnant dépeint ce que fut la Giralda de Séville, l'ange de la Madeleine, le conduit de Vinciguerra de Cordoue, les taureaux de Guisando, la Sierra Moréna, les fontaines de Leganitos et de Lavapiès à Madrid, sans oublier le Pou, le Tuyau doré et la Priora avec toutes leurs allégories, métaphores et traductions, de sorte que tout cela réjouit, étonne et instruit en même temps. J'ai pareillement un autre livre que je nomme Supplément à Virgile Polidore. Il traite de l'invention des choses, et c'est un livre plein d'étude et d'érudition, parce que les choses importantes que Polidore a oublié de dire, moi, je les vérifie et les déclare en bon style. Virgile ne s'est pas ressouvenu de nous déclarer qui fut le premier qui ressentit au monde le catarrhe, ni encore qui le premier fut frotté pour guérir du mal de Naples. Et moi, je le déclare au pied de la lettre, et le confirme par l'autorité de plus de vingt-cinq auteurs, et en cela vous pouvez reconnoître si je n'ai pas bien travaillé pour le public, et si ce livre ne sera pas fort utile à tout le monde. »

Sancho, qui avoit été fort attentif au discours du cousin, lui dit : « Monsieur, ainsi Dieu vous donne une main heureuse dans l'impression de vos livres, pourriez-vous me dire, mais vous le pourrez, puisque vous savez tout, qui se gratta le premier la tête ? car, pour moi, je tiens que ce dut être notre père Adam. — Il n'y a point de doute, répondit le cousin, parce que sans aucun doute Adam avoit une tête et des cheveux, et, puisqu'il en est ainsi et qu'il étoit le premier homme du monde, il falloit nécessairement qu'il se grattât quelquefois la tête. — Je le crois, dit Sancho ; mais dites-moi encore, je vous prie, qui fut le premier voltigeur du monde ? — En vérité, frère, répondit le cousin, je ne vous en saurois point donner la solution pour le présent. Il faut qu'auparavant je l'étudie, et je l'étudierai quand je reviendrai au lieu où sont mes livres, et je vous satisferai la première fois que nous nous reverrons : car ce ne sera pas ici notre dernière rencontre ; je vous en donnerai alors toute satisfaction. — Eh bien, Monsieur, dit Sancho, il ne faut pas que vous preniez tant de peine en ceci, puisque je crois savoir maintenant l'explication de ce que je vous ai demandé. Sachez donc que le premier voltigeur du monde fut Lucifer, lorsqu'il fut précipité des cieux, et qu'il alla voltigeant jusques au profond des abîmes. — Ami, ce dit alors le cousin, vous avez raison. » Don Quichotte, ayant ouï parler Sancho de la sorte, lui dit : « Sancho, cette demande et cette réponse ne sont pas de toi. Je les ai entendu faire à quelque autre. — Taisez-vous, Monsieur, répliqua Sancho : car, sur ma foi, si je me mets une fois à faire de sottes demandes et des réponses pareilles, je n'achèverai point d'ici à demain matin. Pour demander des niaiseries et pour en répondre, je n'ai pas besoin d'avoir recours à mes voisins. — Tu en as plus dit, dit alors don Quichotte, que tu n'en sais, Sancho. Il y a des personnes qui se travaillent à

savoir et vérifier des choses dont la connoissance et la vérification ne servent puis après d'un liard à l'entendement ni à la mémoire. »

Ils s'entretinrent tout ce jour en ces agréables discours et autres semblables, et, quand la nuit fut venue, ils logèrent en un petit village, d'où le cousin dit à don Quichotte qu'il n'y avoit pas plus de deux lieues jusqu'à la caverne de Montésinos, et que, s'il avoit résolu d'y entrer, il étoit nécessaire de faire provision de cordes pour s'attacher et dévaler au fond de cette caverne. Don Quichotte dit que sa résolution étoit de voir où il s'arrêtoit, dût-il aller jusqu'à l'abîme. C'est pourquoi ils achetèrent environ cent brassées de corde, et le lendemain, à deux heures après-midi, arrivèrent à la caverne, dont la bouche étoit spacieuse et large, mais toute remplie d'aubépines, de figuiers sauvages, de ronces et de broussailles si épaisses et si emmêlées qu'elles la couvrent toute.

Quand ils l'eurent découverte, le cousin, Sancho et don Quichotte mirent pied à terre, et les deux premiers lièrent étroitement notre chevalier avec les cordes.

Pendant qu'ils l'attachoient et le ficeloient, Sancho lui dit : « Monsieur, regardez bien à ce que vous faites ; n'allez point vous faire ensevelir en vie, ni vous mettre en lieu où vous ressembliez à une bouteille que l'on met rafraîchir dans un puits. Il ne vous importe ni ne vous touche nullement d'être l'enquêteur de ce trou qui doit être pire qu'une basse-fosse. — Attache et tais-toi, répondit don Quichotte : car, ami Sancho, je veux que tu saches qu'une aventure comme celle-ci n'étoit gardée que pour moi. » Cependant le guide lui dit : « Seigneur don Quichotte, je supplie votre Grâce de bien regarder et considérer avec cent yeux tout ce qu'il y a là dedans ; et peut-être y aura-t-il des choses à insérer au livre

de mes Transformations. — Le tambour de basque, répondit Sancho Pança, est entre ses mains ; il ne manquera pas d'en bien jouer. »

Ces paroles dites et don Quichotte bien lié, non pas sur le harnois, mais sur sa jupe, notre valeureux chevalier dit : « Nous avons été fort mal avisés de ne nous être pas pourvus d'une clochette que nous eussions pareillement attachée à cette corde, dont le son eût témoigné que je descendois et que j'étois vivant ; mais, puisque nous n'y pouvons plus rien, à la grâce de Dieu qui nous guide. » Ce disant, il s'agenouilla et adressa son oraison à Dieu, le priant à voix basse de l'aider et de lui donner un bon succès en cette aventure qui sembloit être non moins périlleuse que nouvelle ; ensuite il proféra tout haut ces paroles : « Ô reine de mes actions et de tous mes pas, très illustre et sans pareille Dulcinée du Toboso, s'il est possible que les prières et les requêtes de ton heureux amant parviennent à tes oreilles, je te conjure par ta beauté inouïe de les écouter. Je ne te requiers d'autre chose que de ne me refuser point ta faveur et ton assistance, maintenant que j'en ai un si grand besoin. Je m'en vais me précipiter ici, m'engouffrer et m'enfoncer dans l'abîme qui s'offre à mes yeux, et c'est seulement afin que le monde sache que, si tu daignes me favoriser, il n'y a chose impossible que je n'entreprenne et dont je ne vienne à bout. »

Quand il eut achevé de prononcer ces paroles, il s'approcha de cet abîme, et vit qu'il étoit impossible d'y descendre ni même d'y entrer qu'à la force du bras ou à coups d'épée : aussi, mettant la main à la sienne, il commença de couper et jeter à terre les buissons et les épines qui étoient à l'ouverture de l'abîme. Au grand bruit qu'il fit, on en vit sortir soudain une infinité de gros cor-

beaux et de corneilles, si dru et si menu que ces oiseaux portèrent par terre don Quichotte : de sorte que, s'il eût été aussi bon devin que catholique chrétien, il eût pris cela à mauvais signe, et se fût excusé de descendre dans un tel lieu. Finalement il se releva, et, voyant qu'il n'en sortoit plus de corbeaux ni autres oiseaux nocturnes, comme furent les chauves-souris qui sortirent parmi les corbeaux, le cousin et Sancho lui donnèrent de la corde et le laissèrent couler au fond de la caverne épouvantable ; mais, auparavant qu'il y entrât, le bon Sancho lui donna sa bénédiction, et, faisant sur lui mille signes de croix, lui dit : « Dieu et Notre-Dame du Puy, avec la Trinité de Gaëte, te servent de guide, fleur, crème et écume des chevaliers errans. Va donc, ô vaillance du monde, cœur d'acier, bras de bronze ; Dieu te guide encore une fois et te ramène libre, sain et sans artifice, à la lumière de cette vie que tu laisses pour t'enterrer en l'obscurité que tu cherches. » Le cousin fit pour lui des prières presque semblables. Don Quichotte descendoit en criant qu'on lui lâchât de la corde et encore de la corde, et eux lui en donnoient peu à peu, et, quand la voix qui montoit par le canal de cette caverne cessa de se faire entendre, ils avoient déjà lâché les cent brasses de corde, de sorte qu'ils furent d'avis de remonter don Quichotte, puisqu'ils ne pouvoient lui donner plus de corde. Ils attendirent néanmoins environ une demi-heure, au bout de laquelle ils tirèrent la corde avec grande facilité et sans aucun poids, ce qui leur fit imaginer que don Quichotte étoit resté dedans. Sancho, qui le croyoit ainsi, pleuroit amèrement, et néanmoins, pour s'en éclaircir, il tiroit la corde à grande hâte. Cependant, lorsqu'ils eurent tiré, à leur avis, quelque quatre-vingts brasses, ils sentirent un poids, dont ils se réjouirent extrêmement. Enfin, à dix brasses, ils aperçurent distinctement don Quichotte, auquel Sancho dit ces paroles : « Que

votre Grâce soit le bien revenu, Monsieur ; nous pensions déjà que vous y fussiez demeuré pour graine. » Mais don Quichotte ne répondoit aucune parole, et, quand ils l'eurent tiré hors, ils virent qu'il avoit les yeux clos et sembloit dormir. Ils le posèrent doucement à terre et le délièrent, et malgré tout cela il ne s'éveilloit nullement. Mais ils le tournèrent, le secouèrent et le remuèrent tant qu'enfin, longtemps après, il se reconnut, et étendit ses bras comme s'il se fût éveillé d'un profond sommeil ; et, jetant les yeux de côté et d'autre comme un homme tout ébahi, il leur dit : « Dieu vous le pardonne, mes amis, car vous m'avez arraché à la plus douce vie et à la plus agréable vue que jamais homme puisse imaginer. Je viens d apprendre en effet que tous les contentemens de ce monde passent comme une ombre et comme un songe, ou bien qu'ils se flétrissent comme la fleur des champs. Ô infortuné Montésinos ! ô Durandard mal blessé ! ô malheureuse Bélerme ! ô déplorable Guadiana, et vous, infortunées filles de Ruydéra, qui par vos eaux témoignez les larmes que vos beaux yeux ont versées ! »

Le cousin et Sancho écoutoient les paroles de don Quichotte qu'il proféroit, comme s'il les eût arrachées de ses entrailles avec une douleur extrême. Ils le supplièrent de leur donner à entendre ce qu'il disoit et de leur dire ce qu'il avoit vu dans cet enfer. « Vous l'appelez enfer ? dit don Quichotte ; je vous prie, ne lui donnez point ce nom, parce qu'il ne le mérite point, comme vous le verrez tout à l'heure. » Il les pria de lui donner quelque chose à manger, parce qu'il avoit une extrême faim. Lors ils étendirent sur l'herbe verte la serpilière du cousin, et puis, ayant recours à la dépense de leurs besaces, ils s'assirent tous trois de compagnie, goûtèrent et soupèrent ensemble de fort bon accord. Quand la serpilière fut enlevée, don Quichotte de la Manche dit : « Qu'au-

cun de vous ne se lève, et soyez attentifs, mes enfans, à ce que je vous veux apprendre. »

1. L'ange placé sur l'église de la Madeleine, à Salamanque, servait de girouette, comme la Giralda de Séville. Voir, pour la Giralda, ainsi que pour les taureaux de Guisando, la note de la page 153.

2. Le traducteur a cru devoir mettre ici Notre-Dame du Puy à la place de la Roche de France, montagne de la province de Salamanque où un Français trouva, dit-on, au XV siècle, une image de la Vierge, et où s'éleva depuis un couvent. La Trinité est aussi un couvent, bâti sous Ferdinand V d'Aragon, sur un promontoire voisin du pont de Gaëte.

Seconde partie · XXIII

l pouvoit être quatre heures, lorsque le soleil, couvert de nuages et ne rendant qu'un peu de lumière et de foibles rayons, donna lieu à don Quichotte de raconter sans chaleur et sans ennui à ses deux nobles auditeurs ce qu'il avoit vu dans la caverne de Montésinos. Or, il commença son discours de cette manière :

« Vous devez savoir qu'à la profondeur de douze ou quatorze toises de cette caverne, et justement à main droite, il y a une concavité et un espace capable de contenir une grande charrette avec ses mules ; il y entre une petite lumière par de petites fentes et des trous qui lui répondent de loin et qui sont ouverts à la surface de la terre. J'ai vu tout à loisir cette concavité et cet espace, lorsque étois déjà tout lassé et tout moulu d'avoir été si longue-

ment pendu à la corde et cheminant par cette obscure région, sans avoir aucun chemin arrêté, et ainsi je résolus d'y entrer et de me reposer un peu. J'ai crié tout haut, afin que vous ne donnassiez plus de corde jusqu'à ce que je vous le disse. Néanmoins, je crois que vous ne m'avez pas entendu. Je me mis à recueillir la corde que vous envoyiez, et, en faisant un grand tas en spirale, je me suis assis dessus, tout morne et tout pensif, considérant ce que je devois faire pour descendre au fond, n'ayant personne pour me soutenir. Comme j'étois en cette pensée et en une telle confusion, un sommeil profond m'a soudain saisi, sans que je contribuasse aucunement du mien. Mais, à l'heure que j'y pensois le moins, sans savoir ni pourquoi ni comment, m'étant éveillé, je me suis trouvé au milieu d'une prairie, la plus belle, la plus agréable et la plus délicieuse que la nature puisse produire ou la plus savante imagination humaine imaginer. J'ai ouvert les yeux, je me les suis frottés, et j'ai reconnu que je ne dormois point, mais plutôt que j'étois véritablement éveillé. Je n'ai pas laissé pourtant de porter la main à ma tête et à ma poitrine pour me certifier si c'étoit bien moi qui étois là, ou bien quelque fantôme vain et contrefait. Or, l'attouchement, le sentiment et les discours bien raisonnés que j'ai faits en moi-même m'ont assuré que j'étois alors en ce lieu ce que je suis ici maintenant.

« Bientôt s'offrit à mes yeux un palais royal et somptueux, dont les murailles et toutes les parois sembloient être d'un cristal clair et transparent ; j'y ai vu deux grandes portes s'ouvrir, et par là sortir et venir à moi un vénérable vieillard, vêtu d'un manteau de frise tannée qui lui traînoit à terre ; il étoit coiffé d'un chaperon de collège de satin vert, un bonnet noir à la milanaise lui couvroit la tête, et sa barbe toute blanche lui tomboit plus bas que la ceinture. Pour toutes armes il n'avoit qu'un rosaire à la main,

dont les grains les plus petits étoient plus gros que de moyennes noix, et les dizainiers aussi gros que des œufs moyens d'autruche. L'extérieur, la marche, la gravité et l'air majestueux, chaque chose par elle-même et toutes ensemble me rendoient tout étonné et tout ébahi. Ce vénérable vieillard vint à moi, et la première chose qu'il fit, ce fut de m'embrasser étroitement, puis de me dire : « Valeureux chevalier don Quichotte de la Manche, il y a longtemps que nous, qui demeurons enchantés en ces déserts, attendons le bien de te voir, afin que tu donnes connoissance au monde de ce qu'enferme et couvre la profonde caverne par où tu es entré, et que l'on nomme la caverne de Montésinos : entreprise et aventure réservée seulement à ton invincible courage et à ta résolution merveilleuse. Viens avec moi, noble et excellent chevalier, car je veux te montrer les merveilles que ce palais transparent recèle, et dont je suis le châtelain et le gouverneur perpétuel : car je suis Montésinos lui-même, de qui la caverne emprunte son nom »

« À peine m'eut-il dit qu'il étoit Montésinos que je lui demandai s'il étoit véritable ce qu'au monde d'au-dessus on racontoit, à savoir, qu'avec une petite dague il avoit tiré le cœur du milieu de l'estomac de son grand ami Durandard, et l'avoit porté à dame Bélerme, comme il le lui avoit ordonné au moment de sa mort : lors il me répondit que tout ce qu'on en disoit étoit véritable, hormis ce qu'on publioit de la dague, parce que ce ne fut pas une dague, ni grande ni petite, mais un poignard effilé et plus pointu qu'une alène. — Ce poignard, dit alors Sancho, devoit donc être de Ramon de Hocès de Séville. — Je n'en sais rien, poursuivit don Quichotte, mais il ne peut être de celui-là même, parce que Ramon de Hocès est d'hier, et celui de Roncevaux, où cette disgrâce est arrivée, date d'un grand nombre d'années ; or, cette vé-

rification n'a pas d'importance, ni ne trouble ni n'altère nullement la vérité et le fil de l'histoire. — C'est vrai, repartit le cousin, et je vous prie, Seigneur don Quichotte, de poursuivre : car je vous écoute avec le plus grand plaisir du monde. — Je n'ai pas moins de plaisir à le conter, dit don Quichotte. Et ainsi je vous dis que le vénérable Montésinos me mena dans le palais de cristal et me fit entrer dans une salle basse extrêmement fraîche et délicieuse, et toute d'albâtre, où l'on voyoit un tombeau de marbre artistement fabriqué ; sur le tombeau j'aperçus un chevalier étendu tout de son long. Il n'étoit pas de bronze, ni de marbre, ni de jaspe, ainsi que sont d'ordinaire les figures des autres tombeaux, mais véritablement de chair et d'os. Il avoit la main droite (qui, à mon avis, étoit un peu velue et nerveuse, signe que son maître étoit d'une grande force) placée sur le côté du cœur. Avant que de rien demander à Montésinos, celui-ci, me voyant étonné et les yeux fixés sur le chevalier du tombeau, me dit ces paroles : « Voici mon ami Durandard, la fleur et le miroir des chevaliers amoureux et vaillans de son temps. Merlin, ce magicien de France, qui, à ce que l'on dit, fut le fils du diable, et qui, à mon avis, ne fut pas fils de Satan, mais qui plutôt a acquis ce nom pour avoir su un peu plus que le diable, Merlin donc, ce grand enchanteur français, tient ici Durandard enchanté avec moi et avec plusieurs autres, tant hommes que femmes. Nul ne sait comment ou pourquoi il nous a ici arrêtés par ses enchantemens, et je m'imagine que le temps, qui n'est guère loin, en donnera la connoissance. Ce qui m'étonne le plus est que je sais aussi sûrement qu'il est maintenant jour que Durandard mourut entre mes bras, et qu'après sa mort je lui tirai de mes propres mains le cœur de l'estomac, et il étoit si gros que je vous jure sur ma foi qu'il devoit peser deux livres. Or, par raison naturelle, celui qui a

un cœur plus gros et plus grand est doué de plus de valeur que celui qui l'a petit. — Eh bien, cela étant ainsi, et ce chevalier étant réellement mort, comment maintenant se plaint-il et soupire-t-il de temps en temps comme s'il étoit encore vivant ? » Comme il achevoit ces paroles, le malheureux Durandard poussa un grand cri et dit : « Ô mon cousin Montésinos ! la dernière requête que je vous fis fut que quand je serois mort et mon âme arrachée, vous portiez mon cœur, après me l'avoir ôté de l'estomac, soit avec un poignard, soit avec une dague, où étoit Bélerme. »

« Lors le vénérable Montésinos, oyant ces paroles, se mit à genoux devant l'infortuné chevalier, et, la larme à l'œil, lui fit cette réponse : « Seigneur Durandard, le plus cher de tous mes cousins, le jour malheureux de notre perte, j'accomplis ce que vous m'aviez commandé. Je vous arrachai le cœur le mieux que je pus, sans qu'il en restât rien dans votre estomac. Je le nettoyai avec un beau mouchoir de point coupé. Je partis aussitôt avec pour aller en France, après vous avoir premièrement déposé dans le sein de la terre avec tant de larmes qu'elles suffirent à me laver les mains et à nettoyer le sang dont elles étoient souillées pour avoir fouillé dans vos entrailles, et pour plus ample témoignage de ce que je vous dis, ô cousin de mon âme, au premier lieu que je trouvai en sortant de Roncevaux, je mis un peu de sel dans votre cœur, afin qu'il ne sentît point mauvais, et fût, sinon tout frais, au moins desséché, lorsque je serois en la présence de M Bélerme, que le sage Merlin, depuis plusieurs années, tient ici enchantée avec vous, avec moi, avec votre écuyer Guadiana, et avec la duègne Ruydéra, ses sept filles et ses deux cousines, et avec beaucoup d'autres de vos amis et des gens de votre connoissance. Et, bien que depuis le premier jour de notre enchantement cinq cents ans se soient écoulés, il n'y en a eu aucun de nous qui soit

mort depuis ce temps-là : il n'y manque que Ruydéra, ses filles et ses cousines, lesquelles ne faisoient que pleurer, de sorte que Merlin, touché de compassion, les a changées en autant de lagunes, que maintenant dans le monde des vivants et dans la province de la Manche on appelle les Lagunes de Ruydéra. Les sept filles appartiennent au roi d'Espagne, et les deux cousines aux chevaliers d'un ordre sacré, que l'on nomme de Saint-Jean. Quant à Guadiana, votre écuyer, qui ne cessoit de plaindre votre désastre, il fut converti en une rivière nommée de son propre nom. Mais, quand il parvint à la surface de la terre et qu'il découvrit le soleil de l'autre ciel, le regret qu'il sentit de vous laisser fit qu'il s'engouffra dans les entrailles de la terre : toutefois, comme il n'est pas possible d'abandonner sans retour son cours naturel, il sort et se montre de temps à autre, afin d'être vu du soleil et des hommes. Les lagunes dont nous venons de parler le grossissent de leurs eaux, si bien que, par cette assistance et par le moyen de plusieurs autres ruisseaux, il entre en grande pompe en Portugal. Néanmoins, quelque part qu'il aille, il fait toujours paroître sa tristesse et sa mélancolie, et dédaigne de nourrir dans ses eaux des poissons délicats et de prix : car on n'y en voit que de grossiers et de peu appétissans, bien différens de ceux du Tage doré. Ô mon cher cousin, je vous ai dit plusieurs fois ce que je vous dis maintenant, et, comme vous ne me faites point de réponse, je m'imagine que vous n'ajoutez point foi à mon dire, ou bien que vous ne m'entendez point, et Dieu sait si cela m'afflige extrêmement. Je vous veux cependant apprendre une nouvelle qui à tout le moins n'augmentera nullement votre douleur, si elle ne lui donne de l'allégement. Sachez donc que vous avez devant vous (ouvrez les yeux, et vous le verrez) ce grand chevalier de qui le sage Merlin a prophétisé de si grandes et admirables choses. Je

veux dire ce don Quichotte de la Manche, qui de nouveau, et avec plus de gloire qu'aux siècles passés, a ressuscité dans les siècles présens la chevalerie errante qu'on avoit oubliée. Il se pourroit faire que par son moyen et par sa faveur nous fussions désenchantés, parce que les hauts faits d'armes et les illustres aventures sont réservés aux grands hommes. — Et quand il n'en seroit pas ainsi, repartit le dolent Durandard d'une voix foible et basse ; quand il n'en seroit pas ainsi, ô mon cousin, dis-je, patience, et encore patience ! » Ce disant, il se tourna de l'autre côté et rentra dans son premier silence sans plus dire mot.

« Là-dessus on ouït de grands cris et de grandes plaintes, accompagnés de profonds gémissemens et de sanglots d'angoisse. Je tournai la tête et vis par les murailles de cristal que d'une autre salle sortoit une procession de deux bandes de très belles filles toutes vêtues de deuil, avec des turbans blancs sur la tête, à la mode turque. En tête et en queue de chaque bande venoit une dame qui par sa gravité témoignoit sa grandeur. Elle étoit pareillement vêtue de noir, avec des voiles blancs, si grands et si longs qu'ils traînoient à terre. Son turban étoit deux fois plus grand que celui des autres. Ses sourcils se joignoient, son nez étoit un peu camard, sa bouche grande, et néanmoins ses lèvres étoient colorées. Ses dents, qu'elle découvroit quelquefois, étoient rares et guère bien rangées, quoiqu'elles fussent blanches comme des amandes pelées. Elle tenoit en ses mains un linge fin dans lequel, à mon avis, il y avoit un cœur de chair momifiée, tant il étoit sec et flétri. Montésinos me dit que toute la foule de cette procession étoit composée des serviteurs de Durandard et de Bélerme, et qu'ils étoient là enchantés avec leurs maîtres, et que celle qui marchoit la dernière et tenoit le cœur dans le linge et entre les mains, étoit la señora Bélerme même, laquelle, avec

ses filles faisoit quatre jours par semaine cette procession, chantoit ou, pour le mieux dire, pleuroit sur le corps et sur le cœur de son cousin Durandard. Il me disoit encore que, si elle me sembloit quelque peu laide, ou moins belle qu'on ne le publioit, cela venoit des mauvaises nuits et des jours pires qu'elle passoit en cet enchantement, ainsi qu'on le pouvoit voir par ses grands yeux creux et par sa couleur blême. Au reste, que sa couleur blême et ses yeux plombés n'ont point pour cause le mal mensuel ordinaire aux femmes, parce qu'il y avoit bien des mois et même bien des années qu'elle ne sait ce que c'est, son cœur n'étant accompagné que de la douleur qu'elle ressent de celui qu'elle tient ordinairement entre ses mains, et qui lui renouvelle la mémoire de la disgrâce de son malheureux amant. Et si cela n'étoit, à peine l'égaleroit en beauté et en bonne grâce la grande Dulcinée du Toboso, tant célébrée par toutes ces contrées, voire par tout le monde.

« Halte-là ! dis-je alors, Seigneur don Montésinos, racontez seulement votre histoire comme vous devez. Vous n'ignorez pas que toute comparaison est odieuse, de sorte qu'il ne faut point ici comparer une personne avec une autre. La sans pareille Dulcinée du Toboso est ce qu'elle est, et la señora Bélerme est ce qu'elle est et ce qu'elle a été, et qu'on n'en parle plus. » Lors il me fit cette réponse : « Seigneur don Quichotte, vous m'excuserez, s'il vous plaît. Je confesse que j'ai tort et que je n'ai pas bien parlé, disant qu'à peine madame Dulcinée égaleroit la señora Bélerme, puisqu'il me suffisoit d'avoir appris, par je ne sais quelles conjectures, que vous êtes son chevalier, pour me mordre la langue avant de la comparer qu'au ciel même. »

« Avec cette satisfaction que me fit le grand Montésinos, j'apaisai l'émotion que mon cœur avoit reçue en entendant que l'on comparoit ma maîtresse à Bélerme. — Je m'étonne fort, dit Sancho, que votre Seigneurie ne se jeta point sur ce vieillard, et ne lui rompit à coups de pied tous les os, en lui arrachant la barbe, sans en laisser un poil. — Non, ami Sancho, répliqua don Quichotte, je n'eusse pas bien fait, parce que nous sommes tous obligés de respecter les vieillards, quoiqu'ils ne soient pas chevaliers, et principalement ceux qui le sont et enchantés. Je sais bien que nous ne nous dûmes rien aux demandes et aux réponses que nous nous fîmes.

— Mais comment, dit alors le cousin, est-il possible que, durant si peu de temps que vous avez demeuré en ce lieu, vous y ayez vu tant de choses et discouru si longuement ? — Combien y a-t-il de temps que j'y suis descendu ? dit don Quichotte. — Il y a un peu plus d'une heure, repartit Sancho. — Cela ne peut être, répliqua don Quichotte, parce que la nuit m'y a surpris par trois fois, et par trois fois j'y ai vu le retour du soleil, de sorte qu'à mon compte j'ai demeuré trois jours en ces contrées éloignées et cachées à notre vue. — Vous devez avoir raison, dit Sancho, car, comme toutes les choses qui vous sont arrivées, c'est par enchantement ; peut-être ce qui ne nous semble ici qu'une heure doit là-bas sembler trois jours et leurs nuits. — C'est cela, répondit don Quichotte. — Mais, Monsieur, dit le cousin, n'avez-vous rien mangé durant ce temps-là ? — Rien que ce soit, répondit don Quichotte ; je n'ai même pas eu faim, et n'y ai pas seulement pensé. — Et les personnes enchantées, dit le cousin, mangent-elles ? — Elles ne mangent nullement, repart don Quichotte, ni ne font les gros excrémens, encore que l'opinion commune soit que les ongles, la barbe et les cheveux leur croissent. — Et les enchantés,

dorment-ils par hasard ? dit Sancho. — Non certes, répliqua don Quichotte, tout au moins, durant les trois jours que j'ai été avec eux, nul n'y a fermé l'œil, ni moi. — Oh ! que ce proverbe, dit alors Sancho, convient bien ici : Dis-moi avec qui tu vas, et je te dirai qui tu es. Allez, Monsieur, avec des enchantés, si peu que ce soit qui jeûnent et qui veillent, et voyez si c'est une grosse affaire que vous ne mangiez ni de dormiez pendant que vous serez avec eux. Cependant je vous prie de me pardonner si je vous dis que Dieu m'emporte, j'ai pensé dire le diable, si je crois rien de tout ce que vous nous avez ici raconté. — Comment ! vous ne le croyez pas ? dit le cousin ; pensez-vous que le seigneur don Quichotte voulût mentir ? Vraiment, quand il le voudroit, il ne sauroit en si peu de temps inventer ni imaginer tant de millions de mensonges. — Je ne crois pas, répondit Sancho, que mon maître mente. — Eh bien, que crois-tu donc ? dit don Quichotte. — Je crois, répliqua Sancho, que ce Merlin ou ces enchanteurs, qui ont enchanté toute la chiourme que votre Seigneurie a vue et pratiquée là-bas, lui ont enchâssé dans l'imagination ou dans la mémoire toute la machine que vous nous avez ici contée, et tout ce qui vous reste encore à nous raconter. — Tout cela pourroit être, Sancho, répliqua don Quichotte ; mais cela n'est pas, parce que j'ai vu de mes propres yeux et touché de mes propres mains ce que je viens de raconter. Mais que diras-tu si je dis tout à l'heure comment, parmi une infinité d'autres choses et de merveilles que me fit voir Montésinos, et lesquelles en temps et lieu et plus à loisir je te conterai durant notre voyage, parce que ce n'est pas ici leur place, il me montra trois paysannes qui, par ces campagnes délicieuses, alloient sautant comme des chèvres, et à peine que je les eus vues, je reconnus que l'une d'elles étoit la sans pareille Dulcinée du Toboso, et les deux autres ces mêmes paysannes qui

l'accompagnoient et auxquelles nous parlâmes en sortant du Toboso. Je demandai à Montésinos s'il les connoissoit. Il me répondit que non, mais qu'il s'imaginoit que ce devoient être de grandes dames enchantées, car il y avoit peu de temps qu'elles avoient paru en ce pré. Il me disoit pareillement que je ne m'en devois pas émerveiller, parce qu'en ce lieu-là il y avoit beaucoup d'autres dames des siècles passés et du présent, enchantées sous différentes et étranges figures, parmi lesquelles il connoissoit la reine Genèvre et sa gouvernante Quintagnonne, qui versa le vin à Lancelot quand il revint de Bretagne. »

Lorsque Sancho Pança ouït dire cela à son maître, il pensa perdre le jugement à mourir de rire. Car lui, qui savoit la vérité du faux enchantement de Dulcinée et qui en avoit été l'enchanteur et en avoit rendu témoignage, acheva de connoître indubitablement que son maître étoit hors de sens et tout à fait fou. Aussi lui dit-il : « C'est en mauvais jour, et à une plus mauvaise heure, mon cher maître, que vous descendîtes là-bas en l'autre monde, et mauvaise rencontre y fîtes-vous du seigneur Montésinos, qui vous a ainsi changé. Vous étiez fort bien ici, en haut, avec votre jugement entier, tel que Dieu vous l'a donné, parlant par sentences et donnant des conseils à chaque pas, sans conter, comme vous faites maintenant, les plus grandes extravagances que l'on puisse imaginer. — Je te connois, Sancho, répondit don Quichotte ; c'est pourquoi je ne fais nul cas de tes paroles. — Ni moi pareillement de celles de votre Grâce, répliqua Sancho : frappez-moi ou tuez-moi, si vous voulez, pour celles que je vous ai dites, ou pour celles que je vous veux dire, si vous ne vous corrigez et ne vous amendez dans les vôtres. Néanmoins, que votre Grâce me dise un peu, je vous supplie, maintenant que nous sommes en paix, comment et en quoi vous avez reconnu madame notre maî-

tresse ; et, si vous lui avez parlé, que lui avez-vous dit ? et qu'a-t-elle répondu ? — Je l'ai reconnue, dit don Quichotte, parce qu'elle portoit les mêmes robes qu'elle avoit lorsque tu me la montras. Je lui ai parlé, mais elle ne m'a fait aucune réponse ; au contraire, me tournant le dos, elle s'est enfuie si légèrement qu'une flèche ne l'eût pas atteinte. Je la voulus suivre, et l'eusse fait, si Montésinos ne m'eût dit de ne m'y point fatiguer, parce que ce seroit en vain, et principalement parce que l'heure où je devois retourner et remonter en ce monde étoit proche. Il me dit pareillement qu'avec le temps on me donneroit avis comment lui, Bélerme et Durandard seroient désenchantés avec tous ceux qui étoient en ce lieu. Cependant, parmi les choses que j'y vis et que j'y remarquai, celle qui m'affligea le plus fut que, pendant que Montésinos me tenoit ce discours, l'une des compagnes de la malheureuse Dulcinée parut à mon côté sans que je la visse venir, et, les yeux tout pleins de larmes et d'une voix troublée et basse, me tint ce langage : « M Dulcinée du Toboso vous baise très humblement les mains, et vous supplie que vous lui fassiez savoir par moi comment vous vous portez ; et, parce qu'elle se trouve maintenant en un grand besoin, elle vous supplie encore le plus humblement qu'elle peut qu'il vous plaise lui prêter sur ce cotillon de futaine tout neuf que j'ai ici avec moi une demi-douzaine de réaux, ou ce qu'il vous plaira. Elle vous donne sa parole de vous les rendre sous peu de temps. » Je fus alors tout ébahi et tout étonné d'un tel message, et, m'adressant au seigneur Montésinos, je lui fis cette demande : « Seigneur Montésinos, est-il bien possible que les personnes de qualité qui sont enchantées ressentent la nécessité ? — Seigneur don Quichotte de la Manche, repartit Montésinos, vous devez croire que ce qu'on nomme Nécessité s'épand, se mêle et se fourre partout, si bien qu'elle n'épargne pas

même les enchantés. Et, puisque M Dulcinée du Toboso vous envoie demander ces six réaux, et que le gage vaut l'argent, selon qu'il me semble, il n'y a qu'à les lui donner : car sans doute elle doit être réduite en quelque grande extrémité. — Je ne prendrai point de gage, dis-je, et encore moins lui donnerai-je ce qu'elle demande, parce que je n'ai que quatre réaux. Or, je les ai donnés : ce sont ceux, Sancho, que tu me baillas dernièrement pour faire l'aumône aux pauvres que je rencontrerois par les chemins. » Avec cela je lui dis : « Mon amie, dites à votre maîtresse que ses travaux et son malheur me touchent extrêmement l'âme, et que je voudrois être un Fucar pour avoir le moyen d'y remédier. » Qu'elle sache cependant que je ne peux ni ne dois vivre en santé, privé de son agréable vue et de sa douce et sage conversation, et que je la supplie de tout mon cœur de se laisser voir et parler par ce sien esclave, serviteur et affligé chevalier. Vous lui direz également que, lorsqu'elle y pensera le moins, elle entendra dire comment j'ai fait un serment et un vœu pareil à celui que fit le marquis de Mantoue, de venger son parent Baudoin, quand il le trouva près de rendre l'âme au milieu de la montagne. Or, il jura de ne manger pain sur nappe, avec les autres menues choses qu'il y ajouta, jusqu'à ce qu'il l'eût vengé, et moi, je jure aussi de ne point m'arrêter et de courir les sept parties du monde avec plus d'exactitude que ne le fit don Pèdre, infant de Portugal, jusqu'à ce que je l'aie désenchantée. « Vous devez, repartit cette fille, tout cela et bien davantage à ma dame. » Lors elle prit les quatre réaux, et, au lieu de me faire la révérence, elle fit en l'air une cabriole haute de deux aunes.

— Ô bon Dieu, dit alors en criant Sancho, est-il bien possible qu'on voie au monde pareille chose, et que les enchanteurs et les enchantemens aient tant de pouvoir que de changer ainsi le bon

jugement de mon maître en une folie si extravagante ! Ô Seigneur, mon Seigneur, je vous en conjure au nom de Dieu, que votre Grâce fasse attention à elle et revienne à soi ; pour votre honneur, reprenez votre premier jugement, et n'ajoutez point de foi à ces folles imaginations qui vous perdent et vous altèrent ainsi le sens. — Sancho, répliqua don Quichotte, l'amitié que tu me portes te fait tenir ce langage ; et, comme tu n'as point l'expérience des choses du monde, toutes celles qui tiennent du difficile te semblent impossibles. Mais le temps viendra, comme je t'ai dit une autre fois, qu'en te racontant quelques-unes des choses que j'ai vues là-bas tu seras contraint de croire celles que je viens de te conter ici, dont la vérité n'admet ni réplique ni dispute. »

1. Fucar, nom donné par les Espagnols aux Fugger, famille d'origine suisse, établie à Augsbourg, où elle possédait de grandes richesses.

Seconde partie · XXIV

elui qui a traduit cette grande histoire sur l'original de celle qu'écrivit son premier auteur, Cid Hamet Ben-Engeli, nous apprend qu'arrivé au chapitre de l'aventure de la caverne de Montésinos, on y voyoit à la marge ces paroles écrites de la propre main du même Hamet.

Je ne puis comprendre ni ne me saurois persuader que tout ce que nous avons vu au chapitre précédent soit arrivé de point en point au valeureux don Quichotte. La raison est que toutes les aventures arrivées jusqu'ici sont possibles et vraisemblables, mais, en celle de cette caverne, je n'ai trouvé point d'entrée à la

tenir véritable, parce qu'elle va trop loin des lois de la raison. Néanmoins je ne saurois croire que don Quichotte voulût mentir, lui qui étoit le plus véridique gentilhomme et le plus noble chevalier de son temps, lui qui n'eût pas proféré un mensonge, non pas même quand on l'eût percé à coups de traits. Je considère, d'autre part, qu'il raconte cette aventure et la dit avec toutes les circonstances que vous avez ouïes, si bien qu'il n'eût pu fabriquer en si peu de temps un si grand échafaudage d'extravagances. Si cette aventure donc semble être apocryphe, la faute n'en est pas à moi. Je l'écris simplement, sans affirmer qu'elle soit fausse ou vraie. Lecteur, puisque tu es un homme sage, tu en feras le jugement que tu voudras, et je n'en dois ni n'en peux davantage, encore que l'on tienne pour certain qu'au temps de sa fin et de sa mort il s'en rétracta, et dit qu'il l'avoit inventée, parce qu'il lui sembloit qu'elle cadroit fort bien avec les autres aventures qu'il avoit lues en ses histoires. Cet auteur poursuit ensuite en ces termes :

« Le cousin fut tout étonné, tant de l'audace de Sancho Pança que de la patience de son maître, et jugea que du contentement qu'avoit don Quichotte d'avoir vu sa maîtresse Dulcinée du Toboso, quoique enchantée, procédoit cette douce humeur qu'il montroit alors. Car, s'il n'en eût été ainsi, Sancho lui dit des paroles et des raisons qui méritoient cent coups de bâton, parce que véritablement il lui sembloit qu'il avoit été quelque peu trop hardi avec celui-ci, à qui il dit : « Seigneur don Quichotte de la Manche, je tiens pour bien employée cette journée, parce que j'y ai gagné quatre choses. La première est que j'ai eu l'honneur de votre connoissance, ce que je tiens à grande félicité. La seconde, d'avoir connoissance de ce qui est contenu dans cette caverne de Montésinos, avec les transformations de Guadiana et des lagunes de

Ruydéra, qui me serviront pour l'Ovide espagnol que j'ai entre les mains. La troisième, parce que j'ai appris l'antiquité des cartes à jouer, dont pour le moins on se servoit déjà au temps de l'empereur Charlemagne, selon que l'on peut le recueillir des paroles que votre Grâce entendit proférer à Durandard, quand, au bout du long entretien que vous eûtes avec Montésinos, il s'éveilla en disant : « Patience et donnez les cartes. » Et il ne put avoir appris cette façon de parler étant enchanté, mais en France, lorsqu'il ne l'étoit pas, et au temps du même empereur Charlemagne. Cette vérification me viendra tout à point pour l'autre livre que je suis en train de composer, qui est le supplément de Virgile Polydore, sur l'invention des Antiquités. Je pense qu'il a oublié de mettre dans le sien celle des cartes que j'insérerai dans le mien. Chose qui sera de grande importance, et d'autant plus que j'alléguerai un auteur aussi grand et aussi véritable que l'est le seigneur Durandard. La quatrième est d'avoir su en toute certitude l'origine du fleuve Guadiana, jusqu'ici ignorée de tout le monde. — Vous avez raison, dit don Quichotte ; toutefois je désirerois fort de savoir à qui vous dédierez ces livres, si tant est que Dieu vous fasse la grâce que l'on vous donne permission de les faire imprimer. — Il y a, dit le cousin, plusieurs seigneurs et grands en Espagne auxquels on les pourra dédier. — Il n'y en a pas beaucoup, répliqua don Quichotte, et ce n'est pas qu'ils ne le méritent, mais c'est que les grands ne les veulent point recevoir pour n'être point obligés à la satisfaction qui semble être due au travail et à la courtoisie des auteurs. Je connois un prince qui peut suppléer au défaut des autres avec tant d'avantage que, si j'osois le dire, peut-être j'exciterois l'envie en plus de quatre cœurs généreux. Néanmoins, brisons ce discours et réservons-le pour un autre temps plus à propos, et allons chercher un gîte où nous retirer cette

nuit. — Non loin d'ici, dit le cousin, il y a un ermite qui a été autrefois soldat : au reste, il a la réputation d'être bon chrétien, fort prudent et de plus fort charitable. Joignant l'ermitage il a une petite maison qu'il a lui-même bâtie à ses dépens, et, quoiqu'elle soit fort petite, elle est pourtant capable de recevoir des hôtes. — Et cet ermite, repartit Sancho, a-t-il par hasard des poules ? — On voit aujourd'hui peu d'ermites, répondit don Quichotte, qui n'en aient : car ceux qui vivent à présent ne sont pas comme ceux qui vivoient au désert d'Égypte, qui se vêtoient de feuilles de palmier, et mangeoient des racines. Je ne veux pas pourtant qu'on croie qu'en disant du bien des uns je dis du mal des autres : je veux seulement dire que les pénitences de notre siècle n'égalent pas en rigueur et en sévérité celles d'alors. Toutefois tous les pénitens ne laissent pas d'être bons, tout au moins je les tiens pour tels, et, quand tout ne vaudroit rien, moins de mal fait l'hypocrite qui feint d'être bon que le pécheur public et scandaleux. »

Comme ils tenoient ce discours, ils virent venir à eux un homme à pied, qui cheminoit en grande hâte et qui frappoit incessamment sur un mulet qu'il conduisoit chargé de lances et de hallebardes. Lorsqu'il fut proche d'eux, il les salua et passa outre ; mais don Quichotte lui dit : « Bonhomme, arrêtez-vous, car il semble que vous allez plus vite que ce mulet n'a de besoin. — Monsieur, je ne me saurois arrêter, répondit cet homme, parce que les armes que vous voyez que je porte ici doivent servir demain. C'est pourquoi il m'est force de poursuivre ma route, et adieu. Toutefois, si vous désirez savoir pour qui je les porte, je pense loger cette nuit à la taverne qui est au-dessus de l'ermitage, et si vous faites le même chemin vous m'y trouverez, et je vous y raconterai des merveilles, et adieu encore un coup. » Ce disant, il aiguillonna si bien son mulet qu'il ne donna pas loisir à don Qui-

chotte de s'informer de lui des merveilles qu'il pensoit lui dire, et, comme il étoit un peu curieux et qu'il avoit toujours envie de savoir choses nouvelles, il ordonna de partir sur-le-champ et d'aller passer la nuit à l'auberge, sans s'arrêter à l'ermitage, où le cousin eût bien voulu passer la nuit. Ainsi fut fait ; ils montèrent à cheval et suivirent tous trois le droit chemin de la taverne, où ils arrivèrent un peu avant qu'il fût tout à fait nuit. Le cousin dit à don Quichotte qu'il ne seroit pas mal fait d'entrer à l'ermitage pour y boire un coup. À peine Sancho Pança eut-il entendu cette parole qu'il y poussa son grison, et don Quichotte et le cousin le suivirent. Mais il semble que le malheur de Sancho voulut que l'ermite ne fût pas au logis, ainsi que lui dit un sous-ermite qu'ils trouvèrent à l'ermitage. Ils lui demandèrent du vin, du meilleur et du plus cher, et il leur répondit que son maître n'en avoit point ; que néanmoins, s'ils désiraient de l'eau excellente, il leur en donneroit de fort bon cœur. — Si je voulois de l'eau, répondit Sancho, il y a par les chemins des puits où je me serois satisfait. Ô noces de Gamache et abondance de la maison de don Diègue, combien de fois vous regretterai-je en ma vie ! »

Sur ce, ils quittèrent l'ermitage et piquèrent vers la taverne. Peu de temps après, ils découvrirent un petit jeune homme qui marchoit devant eux au petit pas, et qu'ils atteignirent bientôt. Il portoit l'épée sur l'épaule, et au bout un paquet où étoient sans doute ses effets, probablement ses grègues, son manteau et quelque chemise. Il avoit une veste de velours, avec des hauts-de-chausses de satin, et la chemise dehors. Ses bas étoient de soie et ses souliers à la mode de la cour. Il pouvoit avoir dix-huit ou dix-neuf ans, le visage joyeux et allègre, et il sembloit fort dispos de sa personne. Pour adoucir la fatigue du chemin, il chantoit des séguidilles ; quand ils furent proche de lui, il achevoit d'en chan-

ter une que le cousin retint par cœur, et l'on prétend qu'elle disoit :

Poussé par la nécessité,
Je change maintenant de terre,
Et vais essayer si la guerre
Me tirera de pauvreté.

Don Quichotte fut le premier qui lui parla et lui dit : « Mon gentilhomme, vous cheminez bien à la légère. Mais nous vous prions de nous dire, si c'est votre plaisir, où vous allez. » À quoi le jeune homme répondit : « La chaleur et la pauvreté sont cause que je marche ainsi à la légère, et où je vais maintenant, c'est à la guerre. — Comment, la pauvreté ? demanda don Quichotte, car pour la chaleur cela pourroit bien être. — Monsieur, répliqua le jeune homme, je porte dans ce paquet des culottes de velours, compagnes de cette veste ; si je les gâte en chemin, elles ne me feront point d'honneur quand je serai dans la ville, et je n'ai pas de quoi en acheter d'autres. C'est pourquoi, tant pour cela que pour me rafraîchir, je vais de la sorte jusqu'à ce que j'atteigne des compagnies d'infanterie qui peuvent être environ à douze lieues d'ici. J'y trouverai ma place, et ne manquerai pas là de bagages pour cheminer jusques au lieu de l'embarquement, qui, comme on le dit, doit être à Carthagène. J'aime mieux avoir pour maître le roi, et le servir à la guerre, que je ne sais quelque gentilhomme pelé à la cour. — Mais, dit le cousin, n'en rapportez-vous pas quelque profit ? — Si j'eusse servi quelque grand d'Espagne ou quelque autre personne de qualité, repartit le jeune homme, sans doute j'en aurois rapporté, et voilà ce que c'est que de servir les bons maîtres. Car de l'office on sort ordinairement lieutenant ou capitaine d'une compagnie, ou bien avec quelque bonne gratification.

Mais moi, malheureux que je suis, j'ai toujours servi des gens de néant et des vagabonds, qui nourrissent et payent si mal leurs serviteurs, et au reste si misérables et si dénués, que le salaire qu'on en reçoit se consommoit moitié à faire empeser un rabat, de sorte que ce seroit un grand miracle qu'un page d'occasion y rencontrât la moindre bonne chance. — Et sur votre vie, dites-moi, est-il possible, mon ami, demanda don Quichotte, que pendant les années que vous avez servi, vous n'ayez pu au moins avoir quelque livrée ? — On m'en a donné deux, répondit le page. Mais, comme on ôte ordinairement l'habit à celui qui quitte la religion avant d'y faire profession, et qu'on lui rend les siens, ainsi mes maîtres, après avoir achevé les affaires qui les avoient amenés à la cour, retournoient chez eux et reprenoient les livrées qu'ils ne m'avoient fait mettre que par ostentation. — Noble supercherie, comme dit l'italien, dit don Quichotte ; cependant vous devez avoir à grand heur d'être ainsi sorti de la cour, poussé d'une aussi louable intention que la vôtre. Car il n'y a chose au monde plus honorable, ni de plus de profit que de servir Dieu premièrement et puis son roi et seigneur naturel, et surtout en l'exercice des armes, par lesquelles on acquiert, sinon plus de richesses, au moins plus d'honneur que par les lettres, ainsi que je l'ai dit plusieurs fois. Car, encore que par les lettres on ait fondé plus de majorats que par les armes, toutefois ceux qu'ont fondés les armes ont je ne sais quoi de supérieur à ceux des lettres, avec une certaine splendeur qui leur donne l'avantage sur tous. Gardez dans votre mémoire ce que je vous vais dire, et cela vous sera très profitable et d'un grand soulagement en vos travaux ; c'est d'écarter de votre imagination les revers qui vous peuvent arriver, parce que le pire de tous, c'est la mort, et, pourvu qu'elle soit bonne, le meilleur de tout c'est de mourir. On demanda un jour à

Jules César, ce valeureux empereur romain, quelle mort étoit la meilleure. Et il répondit que c'étoit celle à laquelle on pensoit le moins, la plus soudaine et la moins prévue, et, bien qu'il fit cette réponse en païen et en homme privé de la connoissance du vrai Dieu, néanmoins il eut raison quant à ce qui est de s'exempter du sentiment humain. Car, supposé qu'on vous tue à la première escarmouche, ou à la première émeute, ou d'un coup de canon, ou bien qu'on vous fasse sauter par une mine, qu'importe ? C'est toujours mourir, et la farce est jouée. Térence disoit que le soldat mort en la bataille paroît plus beau qu'il n'est vivant et sauvé par la fuite, et que le bon soldat acquiert d'autant plus de renommée qu'il est plus obéissant à ses capitaines et à ceux qui ont sur lui le commandement. Et remarquez, mon fils, qu'il est bien meilleur pour un soldat de sentir la poudre à canon que la civette. S'il arrive que la vieillesse vous prenne en cet honorable exercice, encore que vous soyez tout couvert de blessures ou estropié d'un bras ou d'une jambe, au moins ne vous pourra-t-elle prendre sans honneur, et tel que la pauvreté ne le sauroit amoindrir. Vous le devez encore mieux croire, puisque déjà on a commencé de donner ordre pour l'entretien des soldats vieux et estropiés : car il n'est pas bien qu'on les traite de même que font ceux qui donnent la liberté à leurs nègres quand ils sont déjà vieux et qu'ils ne peuvent plus servir. En les chassant de leurs maisons avec le titre de liberté, ils les rendent esclaves de la faim, dont ils ne croient point s'exempter que par le moyen de la mort. Et pour le moment je ne vous en veux pas dire plus, sinon que vous montiez sur la croupe de mon cheval et que vous veniez avec nous jusqu'à l'hôtellerie. Là vous souperez avec moi, et demain matin vous continuerez votre voyage ; que Dieu vous le veuille donner aussi bon que vos désirs le méritent ! »

Le page ne voulut point monter en croupe, mais accepta de souper avec lui dans la taverne. Cependant Sancho Pança, ainsi que l'on dit, se tenoit ce discours : « Dieu nous protège ! Est-il possible qu'un homme qui sait dire des choses pareilles, tant et de si bonnes choses, comme celles que l'on a dites ici, puisse dire qu'il a vu les extravagances impossibles qu'il raconte de la caverne de Montésinos ! Allons, soit, à son aise. » Sur cela, ils arrivèrent à la taverne, au temps que le soleil se couchoit. Et ce fut au grand contentement de Sancho, quand il vit que son maître la prenoit pour une véritable taverne, et non pour un château, comme à son habitude.

Àpeine furent-ils entrés que don Quichotte demanda au tavernier des nouvelles de l'homme aux lances et aux hallebardes. L'hôtelier lui répondit que cet homme étoit à l'écurie, où il accommodoit son mulet. Le cousin et Sancho en firent autant de leurs bêtes, donnant à Rossinante la meilleure crèche et la meilleure place de cette écurie.

1. Ce prince est le comte de Lemos, protecteur de Cervantes, ainsi que de tous les hommes de lettres de son temps.

Seconde partie · XXV

on Quichotte ne pouvoit laisser cuire son pain, comme dit le proverbe espagnol, jusqu'à ce qu'il eût ouï et appris les merveilles que l'homme conducteur des armes lui avoit promises. Il alla donc le chercher où le tavernier lui avoit dit qu'il étoit, et, l'ayant trouvé, le somma de lui faire savoir tout sur-le-champ ce qu'il avoit promis de lui dire touchant ce qu'il lui avoit demandé sur le

chemin. Lors cet homme lui répondit : « C'est plus à l'aise, et non ainsi debout, que se doit écouter le conte de mes merveilles. Que votre Grâce, mon bon Seigneur, permette que j'achève d'accommoder ma bête, et puis je vous dirai des choses qui vous surprendront. — À cela ne tienne, répliqua don Quichotte, et je vous aiderai de mon mieux. » Aussi le fit-il en lui criblant l'avoine et nettoyant la crèche, humilité qui obligea l'homme à lui raconter de fort bon cœur ce qu'il désiroit. C'est pourquoi il s'assit sur un siège de pierre qui étoit là tout près, et don Quichotte auprès de lui, ayant pour sénat et pour auditoire le cousin, le page, Sancho Pança et le tavernier, et puis il commença de cette façon :

« Messieurs, vous saurez qu'en un lieu qui est éloigné de quatre lieues et demie de cette hôtellerie, un régidor de ce lieu perdit un âne (et c'est long à conter) par l'artifice et par la tromperie d'une jeune fille sa servante. Ce régidor fit toutes les diligences possibles pour le trouver, et toute sa peine fut inutile. Quinze jours s'étoient déjà écoulés, suivant le bruit qui en couroit, depuis la perte de l'âne, quand un autre régidor du même lieu dit ces paroles à celui qui avoit perdu le grison et qui se promenoit sur la place publique : « Compère, donnez-moi un pourboire, car votre bête est retrouvée. — Je vous le promets, et fort bon, compère, répondit l'autre ; mais sachons où il a été découvert. — Je l'ai vu, répliqua l'inventeur, ce matin dans la montagne, sans bât et sans aucun harnachement, et si maigre que c'étoit pitié de le voir. Je le voulus prendre et pousser devant moi pour vous l'amener ; mais il est devenu si sauvage que quand je m'approchai de lui, il s'enfuit et entra dans le plus désert de la montagne. Si vous voulez que nous allions tous deux à sa recherche, laissez-moi premièrement remener cette bourrique chez moi, et je reviens aussitôt.

— Vous me ferez un fort grand plaisir, repartit l'homme à la bête, et je tâcherai de vous le payer en même monnaie. » Tous ceux qui sont au fait de la vérité de cette aventure la racontent avec toutes ces circonstances, et de la même sorte que je vous l'ai racontée. En conséquence, les deux régidors allèrent à pied et de compagnie dans la montagne, et, en arrivant au lieu où ils pensoient que le baudet faisoit sa demeure, ils ne le trouvèrent point, non plus que dans tous les environs, quoiqu'ils en fissent une soigneuse recherche. Voyant qu'ils n'en pouvoient apprendre aucune nouvelle, le régidor qui l'avoit vu dit à l'autre : « Compère, j'ai pensé à une chose, par le moyen de laquelle nous pourrons, sans aucun doute, découvrir cet animal, quand il se seroit caché, non pas seulement dans la montagne, voire dans les entrailles de la terre. C'est que je sais merveilleusement bien braire, et, si vous le savez aussi tant soit peu, c'est affaire faite. — Comment, tant soit peu, compère ! repartit l'autre ; je sais si bien braire que je n'y crains personne, pas même les ânes. — Nous le verrons tout présentement, répondit l'autre régidor : car j'ai résolu que vous alliez d'un côté de la montagne et moi de l'autre, de façon à en faire le tour et à la parcourir tout entière, et de place en place vous brairez et moi aussi, et le moins qui puisse arriver, c'est que l'âne nous entende et nous réponde, si tant est qu'il soit en cette montagne. — Cette invention, dit le maître de la bête, est excellente, mon compère, et digne de votre bel esprit. » Ils se séparèrent donc selon qu'il avoit été résolu entre eux, et il arriva qu'ils commencèrent tous deux à braire presque en même temps, de sorte qu'abusés du braiment l'un de l'autre, chacun alla trouver son compagnon, pensant que déjà la bête avoit paru ; et, quand ils se furent trouvés, celui qui avoit perdu l'âne dit à l'autre : « Est-il bien possible, compère, que celui qui brayoit n'étoit pas

mon âne ? — Ce ne fut autre que moi, répondit-il. — Il faut donc, dit le maître de l'âne, que j'avoue qu'il n'y a pas de différence de vous à un âne, en ce qui concerne le braiment : car jamais de ma vie je n'ouïs chose plus naturelle. — Ces louanges trop flatteuses, répond l'homme de l'invention, vous conviennent mieux qu'elles ne me font à moi, compère : car, par le Dieu qui m'a créé, vous pouvez donner deux braimens d'avantage à celui qui sait le mieux braire du monde. Votre son est haut, votre voix soutenue et bien pleine, les reprises sont longues et nombreuses ; enfin je me tiens pour vaincu, et vous quitte la palme et la couronne en ce qui concerne cette rare habileté. — Je dis maintenant, repartit le maître de l'âne, que désormais je m'estimerai plus que je ne faisois auparavant, et croirai savoir quelque chose et posséder quelque talent : car je pensois savoir bien braire, toutefois je ne croyois pas atteindre à la perfection que vous dites. — Il faut aussi que je dise, répliqua l'autre, qu'il y a au monde plusieurs rares habiletés perdues, et qui sont mal employées chez ceux qui n'en savent pas bien faire leur profit. — Les nôtres, répondit le maître de l'âne, si ce n'est en cas pareil à celui que nous avons entre les mains, ne nous peuvent servir en d'autres, et encore, en celui-ci, plaise à Dieu qu'elles nous soient profitables ! » Ayant achevé ce discours, ils se séparèrent encore une fois et recommencèrent à braire, et à chaque pas ils s'abusoient et s'alloient rejoindre, jusqu'à ce qu'en signe que c'étoient eux qui brayoient, et non pas l'âne, ils convinrent de braire deux fois de suite. Sur cette conclusion, en redoublant leurs braimens à chaque pas, ils firent le tour de toute la montagne sans que l'âne perdu répondît même par signes. Mais comment eût-il répondu, le pauvre mal loti, puisqu'ils le trouvèrent dans le plus épais du bois mangé des loups ? Quand son maître l'aperçut, il dit : « Je commençois à m'étonner

de ce qu'il ne faisoit point de réponse : car, s'il n'eût été mort, nous l'eussions ouï braire, pourvu qu'il nous eût entendus, ou bien ce n'eût pas été un âne. Néanmoins, pour vous avoir ouï braire avec tant de grâce, compère, je tiens pour bien employé le travail que j'ai pris à le chercher, encore que je l'aie trouvé mort. — À la bonne heure, soit, compère, répondit l'autre : car, si l'abbé chante bien, croyez que le moine ne reste pas trop en arrière. »

« Or, ils s'en retournèrent à leur village, bien fâchés et tout enroués, où ils contèrent à leurs amis, à leurs voisins et à leurs connoissances ce qui leur étoit arrivé en la recherche de l'âne, exagérant l'un la bonne grâce de l'autre à braire. Cela se sut, et le bruit s'en répandit par tous les lieux d'alentour. Lors le diable, qui ne dort point et qui se plaît à semer et répandre la discorde et la noise partout où il peut, suscitant des querelles pour des fétus que promène le vent et de grandes chimères sur des riens, fit que les habitans des autres villages, aussitôt qu'ils voyoient quelqu'un du nôtre, se mettoient à braire comme s'ils lui jetoient au nez le braiment de nos régidors. Les enfans donnèrent dedans, et en brayant ce fut autant que si tous les diables s'en fussent mêlés ; et cela fut se multipliant de village en village, si bien que les habitans du village au braiment sont reconnus et distingués parmi les autres comme les Nègres parmi les blancs. Et la disgrâce de cette moquerie a été poussée si loin que plusieurs fois ceux qui se voient ainsi moqués sont sortis à main armée et en bataillon régulier contre les moqueurs, pour leur livrer bataille, sans que roi ni tour, crainte ni vergogne, y puissent rien. Je crois que, demain matin ou le jour suivant, les habitans de mon village, qui sont ceux du braiment, doivent se mettre en campagne pour combattre ceux d'un autre village qui est à deux lieues du nôtre, et qui est l'un de ceux qui nous persécutent le plus. Et, afin de sortir

bien munis, je viens d'acheter ces lances et ces hallebardes que vous avez vues. Ce sont là les merveilles que j'avois à vous conter, et, si elles ne vous semblent point en être, je n'en sais point d'autres. »

Ce bonhomme finit là son discours, et sur cela on vit entrer par la porte de l'hôtellerie un homme tout vêtu de chamois, chausses, pourpoint et bas. Il dit tout haut, en entrant, ces paroles : « Monsieur l'hôte, y a-t-il ici lieu pour loger ? car voici le magot qui devine, et la représentation de la liberté de Mélisendre. — Corps du Christ, dit alors le tavernier, maître Pierre est-il donc là ? Il s'apprête pour nous une bonne soirée. » J'avois oublié de vous dire que ce maître Pierre portoit du côté de l'œil gauche un emplâtre de taffetas vert, qui lui couvroit la moitié de la joue, signe que toute cette partie devoit être malade. Cependant le tavernier s'adressa à lui et lui dit : « Soyez le bien venu, maître Pierre ; mais où est le singe devin et le tableau ? car je ne les vois pas. — Ils sont tout près, répondit l'homme habillé tout de chamois, et je me suis un peu avancé pour voir si nous pourrions ici loger. — Nous renverrions, répliqua le tavernier, le duc d'Albe, pour loger maître Pierre. Que le singe et le tableau viennent seulement. Il y a ce soir ici des personnes qui payeront la vue et l'habileté du magot. — À la bonne heure, dit l'homme à l'emplâtre ; je modérerai le prix, et, pourvu que je sois quitte de ma dépense, je me tiendrai pour bien payé. Cependant je m'en vais faire hâter la charrette où sont le singe et le tableau. » Et là-dessus il sortit de la taverne.

Alors don Quichotte demanda au tavernier ce que c'étoit que ce maître Pierre, et quel tableau et quel singe il avoit. L'hôtelier lui répondit : « Cet homme est un fameux joueur de marion-

nettes. Il y a longtemps qu'il parcourt cette province d'Aragon qui fait partie de la Manche, portant un tableau de Mélisendre enlevée par le fameux don Gaïferos, et c'est bien l'une des meilleures pièces et des plus excellentes figures qu'on ait vues en ces contrées depuis plusieurs années. Il a pareillement avec lui un singe ou magot le plus ingénieux qu'on vit jamais de tous les singes, et il n'est pas possible qu'on en puisse imaginer un semblable. Car, si vous lui faites quelque demande, il est attentif à ce que vous lui demandez, et soudain il saute sur les épaules de son maître, et, s'approchant de son oreille, lui dit la réponse à ce qu'on lui a demandé, et puis maître Pierre la déclare soudain. Or, il dit plus du passé que de l'avenir ; et, bien qu'il ne rencontre pas toujours juste en tout, toutefois il ne se trompe guère, de sorte que cela nous fait croire qu'il a le diable au corps. On lui donne deux réaux par demande, si tant est que le singe réponde, je veux dire si son maître répond pour lui, après lui avoir parlé à l'oreille. Aussi croit-on qu'un tel maître Pierre est fort riche. Au reste, c'est un fort galant homme, comme on dit en Italie, bon compagnon, et qui mène la plus joyeuse vie du monde ; il parle plus que six, et boit plus que douze, et tout aux dépens de sa langue, de son singe et de son tableau. »

Comme ils étoient en ces discours, maître Pierre revint avec la charrette, où étoient le tableau et le grand singe sans queue, avec ses fesses couvertes de poil feutré. Il n'avoit pas pourtant mauvaise mine. À peine don Quichotte le vit qu'il lui fit cette demande : « Monsieur le devin, quel poisson prenons-nous ? qu'adviendra-t-il de nous ? et voilà mes deux réaux. » Et soudain, il commanda à Sancho de les donner à maître Pierre, qui, répondant pour le singe, dit : « Monsieur, cet animal ne donne ni réponse ni connoissance des choses à venir ; il sait du passé

quelque chose, et du présent quelque peu. — Sur mon âme, dit Sancho, je ne donnerai jamais un liard, afin que l'on me dise ce qui m'est arrivé : car qui le peut mieux savoir que moi-même ? Ce seroit à moi une grande folie de donner de l'argent pour qu'on me dise ce que je sais bien. Mais, puisqu'il sait les choses présentes, tenez, voici mes deux réaux, Monsieur le petit singe, et dites-moi ce que fait maintenant ma femme Thérèse Pança et de quoi elle s'entretient. » Maître Pierre ne voulut pas prendre l'argent, et dit : « Je n'ai pas accoutumé de recevoir le salaire avant d'avoir rendu les services. » C'est pourquoi il donna deux coups de la main droite sur son épaule gauche, et soudain le singe, sautant dessus, mit la bouche à son oreille, faisant précipitamment craquer ses dents les unes contre les autres. Après avoir fait cette pantomime l'espace d'un Credo, il ressauta avec la même légèreté à terre, et au même instant maître Pierre en grande hâte se fut mettre à genoux devant don Quichotte, et, lui embrassant les jambes, lui dit : « J'embrasse ces jambes de même que si j'embrassois les deux colonnes d'Hercule, ô restaurateur insigne de la chevalerie errante, qu'on avoit déjà mise en oubli, ô non jamais assez loué chevalier don Quichotte de la Manche, appui des foibles, soutien de ceux qui sont près de choir, bras de ceux qui sont tombés, bâton et consolation de tous les malheureux. »

Don Quichotte demeura tout ébahi, Sancho tout confondu, le cousin tout en suspens, le page étonné, l'homme au braiment bouche bée, le tavernier confus, et enfin émerveillés tous ceux qui ouïrent le discours de ce joueur de marionnettes, lequel poursuivit de parler en ces termes : « Et toi, ô bon Sancho Pança, le meilleur écuyer et du meilleur chevalier du monde, réjouis-toi, parce que ta bonne femme Thérèse se porte bien. À l'heure où je te parle, elle peigne une livre de lin ; et, pour te montrer que ce

que je te dis est véritable, elle tient à son côté gauche un pot égueulé, et qui contient une bonne affaire de vin, dont elle s'entretient durant son travail. — Quant à ça, je le crois très bien, repartit Sancho, parce que je la tiens pour une bienheureuse, et, si elle n'étoit jalouse, je ne la troquerois pas contre la géante Andandona, qui, selon mon maître, fut une femme fort accomplie et de grande valeur. Oh ! ma Thérèse est de celles qui ne se laissent pas souffrir, encore que ce soit aux dépens de leurs héritiers. — Je dis maintenant, dit là-dessus don Quichotte, que celui qui lit et voyage beaucoup voit et apprend beaucoup de choses. Je le dis, parce qu'il n'y a persuasion qui eût été capable de me faire croire qu'il y eût au monde des singes qui devinassent, ainsi que je viens de le voir de mes propres yeux. Car je suis bien ce don Quichotte de la Manche qu'a dit ce bon animal, quoiqu'il se soit un peu trop étendu sur mes louanges. Or, quoi que je sois, je rends grâces au Ciel de ce qu'il m'a donné une âme douce et pitoyable, et portée à faire toujours du bien à tout le monde, et point de mal à personne. — Si j'avois de l'argent, dit le page, je demanderois à monseigneur le singe ce qui me doit arriver dans le voyage que j'entreprends. — Je vous ai déjà dit, repartit maître Pierre, qui s'étoit déjà levé des pieds de don Quichotte, que cette bestiole ne rend aucune réponse touchant l'avenir. Si elle en rendoit raison, il ne seroit pas besoin d'argent pour ce regard, puisque pour le service du seigneur don Quichotte, qui est ici présent, je laisserois tous les intérêts du monde. Cependant, pour m'acquitter de mon devoir et pour lui être agréable, je veux monter mon théâtre et récréer toute la compagnie qui est ici dans la taverne, sans qu'il lui en coûte rien. » Le tavernier, oyant ce qu'il disoit, en fut extrêmement joyeux, et soudain désigna la place où l'on pouvoit mettre le théâtre, qui fut installé en un instant.

Don Quichotte n'étoit pas fort satisfait des divinations du singe, car il lui sembloit qu'il n'étoit pas à propos qu'un magot devinât ni les choses futures ni les passées, et par suite, pendant que maître Pierre accommodoit le théâtre, don Quichotte se retira avec Sancho dans un coin de l'écurie, où, sans être entendu de personne, il lui dit : « Vois, Sancho, j'ai fort bien examiné l'étrange habileté de ce singe, et je trouve à mon compte que sans doute ce maître Pierre, son maître, doit avoir fait quelque pacte tacite ou exprès avec le diable. — Si la pâte est épaisse et du diable, répliqua Sancho, il n'y a point de doute que ce ne soit une pâte bien salement faite. Mais quel profit revient-il à maître Pierre d'être partisan de telles pâtes ? — Tu ne m'entends pas, Sancho : je veux dire qu'il doit avoir passé quelque accord avec le démon, afin qu'il donne au singe cette habileté pour lui gagner de quoi vivre ; et, après qu'il se sera enrichi, il lui donnera son âme, qui est tout ce que prétend cet ennemi de tous les hommes. Ce qui me le fait croire, c'est de voir que le singe ne répond que sur les choses passées ou présentes, et la science du diable ne se peut étendre plus loin. Il ne sait dire l'avenir si ce n'est par conjecture, et encore pas toujours, puisque c'est à Dieu seul qu'est réservée la connoissance des temps et des momens, et que pour lui il n'y a ni passé ni futur, tout lui est présent. Cela étant ainsi, comme ce l'est, c'est une chose toute claire que ce singe parle la langue du diable, de sorte que je suis fort étonné que personne ne l'ait déjà accusé devant le saint-office pour y être examiné et lui tirer du fond de l'estomac en vertu de quoi il devine : car c'est une chose certaine que ce singe n'est point astrologue, non plus que son maître. Ils ne sauroient dresser ces figures que l'on nomme judiciaires, qui sont maintenant si communes en Espagne qu'il n'y a ni femmelette, ni page, ni savetier qui n'ose dresser de telles fi-

gures, comme s'il s'agissoit de relever un valet, laissant perdre par leur mensonge et par leur ignorance la vérité merveilleuse de cette science. Je sais qu'une de ces dames demanda un jour à un de ces faiseurs de figures si une petite chienne qu'elle avoit viendroit à être pleine et à mettre bas, combien de chiens elle porteroit, et de quelle couleur. Lors ce maître astrologue, après avoir fait la figure, répondit que sa petite chienne deviendroit pleine, et qu'elle feroit trois petits chiens, l'un vert, l'autre incarnat, et l'autre de couleur mêlée, pourvu qu'on couvrît la chienne entre les onze et les douze heures du jour ou de la nuit, et que ce fût le lundi ou le samedi. Il arriva qu'à deux jours de là la chienne mourut d'une indigestion, et ce maître dresseur de figures fut renommé dans tout le village pour un excellent astrologue, comme le sont tous les charlatans, ou la plupart. — Avec tout cela, dit Sancho, je voudrois bien que vous dissiez à maître Pierre qu'il demandât à son singe si ce qui arriva à votre Grâce dans la caverne de Montésinos est véritable : car, pour vous en dire ce que j'en crois, et vous m'en excuserez, s'il vous plaît, je le tiens à mensonge, ou au moins je crois que ce ne sont que songes et vaines imaginations. — Tout pourroit être, dit don Quichotte ; mais je ferai ce que tu me conseilles, car je reconnois qu'il me reste un certain scrupule. »

Comme ils étoient en de tels discours, maître Pierre, qui cherchoit don Quichotte, lui vint dire que déjà le théâtre étoit arrangé, et qu'il lui plût de le venir voir, que cela le méritoit. Don Quichotte lui communiqua sa pensée, et le pria de s'informer sur-le-champ de son singe, si certaines choses qui s'étoient passées en la caverne de Montésinos étoient songes ou vérités, parce qu'il lui sembloit qu'elles tenoient de l'un et de l'autre. Maître Pierre, sans lui faire aucune réponse, alla querir son singe, et, l'ayant mis de-

vant don Quichotte et devant Sancho, il lui dit : « Seigneur Singe, ce chevalier veut savoir si certaines choses qui lui sont arrivées dans une caverne nommée de Montésinos sont fausses ou véritables. » Ce disant, il lui donna le signal accoutumé, et le singe lui sauta sur l'épaule gauche, et sembla lui parler à l'oreille. Cela fait, maître Pierre dit : « Le singe dit qu'une partie des choses que vous avez vues, et qui se sont passées dans cette caverne, sont fausses, et une partie vraisemblables, et que c'est tout ce qu'il en sait, et pas autre chose touchant cette demande ; que cependant, si votre Grâce désire en savoir davantage, il vous en rendra raison vendredi prochain ; que pour le moment sa vertu est finie, et qu'elle ne reviendra que vendredi prochain, comme il l'a dit. — Ne vous disois-je pas bien, reprit alors Sancho en s'adressant à son maître, que je ne me pouvois imaginer que tout ce que vous nous racontiez des aventures de la caverne fût véritable, non pas même la moitié ? — Les événemens, Sancho, le diront, répondit don Quichotte. Le temps découvre toutes choses, et il n'en est aucune qu'il ne montre à la lumière du jour, fût-elle cachée au plus profond des entrailles de la terre ; mais, pour l'heure, assez là-dessus, et allons voir le théâtre du bon maître Pierre. Je pense, quant à moi, qu'il y doit avoir quelque nouveauté. — Comment, quelque nouveauté ? dit maître Pierre, mon théâtre en contient soixante mille. Je vous dis, Seigneur don Quichotte, que c'est une des choses les plus à voir qui soient aujourd'hui au monde, et operibus credite, et non verbis. Et vite, à l'ouvrage, il se fait tard, et nous avons beaucoup à faire, à dire et à montrer. »

Don Quichotte et Sancho l'écoutèrent, et se rendirent au lieu où on avoit déjà installé le théâtre, plein partout de petites chandelles de cire allumées, qui le faisoient brillant, splendide.

En arrivant, maître Pierre se mit derrière, parce que c'étoit lui qui devoit manœuvrer ces figures artificielles ; un petit garçon à son service demeura dehors pour servir d'interprète et pour exposer les mystères de cette représentation, avec une baguette à la main, qu'il tenoit pour signaler les figures qui venoient sur la scène. Après que tous ceux qui étoient dans la taverne se furent assis et quelques-uns plantés debout devant le théâtre, et que don Quichotte, Sancho et le page, avec le cousin, se furent accommodés des meilleures places, le truchement commença à dire ce qu'entendra et verra celui qui entendra ou verra le chapitre suivant.

Seconde partie · XXVI

ous les Tyriens et les Troyens demeurèrent cois. Je veux dire que tous ceux qui regardoient le théâtre demeuroient pendus à la bouche de celui qui declaroit ces merveilles, quand dans le même théâtre un son de tambours et de trompettes se fit ouïr, et que l'on déchargea plusieurs pièces d'artillerie. Ce bruit ayant passé en peu de temps, soudain le jeune garçon haussa la voix et proféra ces paroles : « Cette véritable histoire que vous voyez ici représentée à vos Grâces a été tirée au pied de la lettre des chroniques de France et des romances d'Espagne dont tout le monde parle et de qui les petits enfans vont à la moutarde parmi ces rues. Elle traite de la délivrance que donna le seigneur don Gaïferos à son épouse Mélisendre, qui étoit captive en Espagne et au pouvoir des Maures dans la ville de Sansueña : ainsi se nommoit alors la cité que l'on appelle aujourd'hui Saragosse. Voyez un peu, je vous

prie, comme don Gaiferos joue là aux dames, de même que nous l'apprend la chanson :

Don Gaïferos est à jouer aux échecs ;
Mélisendre le voit cependant les yeux secs.

« Ce personnage qui paroît là par-dessus tous les autres, ayant une couronne en tête et un sceptre à la main, c'est l'empereur Charlemagne, père putatif de cette Mélisendre, lequel, fâché de voir ainsi son gendre si peu soucieux de sa femme, vient pour le tancer : je vous prie, regardez un peu de quelle véhémence il le tance, qu'il semble qu'il est près de lui décharger une demi-douzaine de horions avec son sceptre sur la tête. Il y a même des auteurs qui écrivent qu'il les lui donna, et qu'ils furent fort bien donnés, après qu'il lui eut dit plusieurs choses touchant le péril que couroit son honneur en ne procurant point la liberté de son épouse :

Assez là-dessus, songez-y.

Considérez encore comme l'empereur lui tourne le dos et laisse furieux le même don Gaïferos, qui, transporté de colère, jette bien loin le damier et les dames, et demande ses armes à la hâte, priant son cousin Roland de lui prêter son épée Durandal. Voyez comme Roland la lui refuse, mais lui offre sa compagnie en cette entreprise périlleuse où il se veut exposer. Mais ce chevalier généreux et chagrin ne la veut point accepter. Il dit au contraire que, seul, il suffit à tirer de prison son épouse, quand on l'auroit mise tout au fond de la terre, et là-dessus il s'arme et se met soudain en chemin.

« Jetez ensuite les yeux sur cette tour qui paroît en ce lieu. Vous devez présupposer que c'est une des tours de l'alcazar de

Saragosse, que l'on nomme aujourd'hui l'Aljaférie. Cette dame qui paroît en cette galerie, et qui est vêtue à la mauresque, est la sans pareille Mélisendre, qui s'y alloit promener plusieurs fois pour de là regarder le chemin de France, soulageant sa captivité par le ressouvenir de la ville de Paris et de son époux. Voyez encore, je vous prie, un nouvel accident qui arrive, et que peut-être on n'a jamais vu. Un Maure vient tout doucement vers elle, tenant le doigt à la bouche et à pas comptés, et puis, par derrière, en la surprenant, ravit un baiser sur sa belle bouche. Regardez aussi comme elle crache soudain et se nettoie les lèvres avec la blanche manche de sa chemise, et comme elle se lamente et s'arrache de douleur ses beaux cheveux, comme s'ils étoient coupables de ce crime. Jetez pareillement les yeux sur ce Maure plein de gravité qui est en ces autres galeries. C'est le roi Marsile de Sansueña, qui, ayant vu l'insolence de ce Maure, commande soudain qu'il soit pris, quoiqu'il soit son proche parent et l'un de ses plus favoris, et lui fait donner deux cents coups de fouet par les rues et les places de cette ville, accompagné d'une avant-garde de crieurs publics, et d'une arrière-garde de gens armés de nerfs de bœuf. Et voilà qu'ils vont exécuter la sentence, bien qu'à peine la faute vienne d'être commise, parce que, parmi les Maures, il n'y a point d'informations, de reproches ni de preuves contradictoires, de même qu'entre nous. « Holà ! garçon, dit alors tout haut don Quichotte, poursuivez votre histoire en ligne droite, et ne vous mettez point dans les courbes et dans les obliques. Car, pour faire voir clairement une vérité, on a besoin de plusieurs preuves et de plusieurs contre-preuves. » Maître Pierre, qui étoit derrière son théâtre, lui dit aussi du dedans : « L'ami, pas tant de broderie, mais faites ce que Monsieur vous dit, ce sera le plus assuré : suivez votre plain-chant, sans rechercher les contrepointes,

qui, pour être trop subtiles, se faussent aisément. — Je le ferai », repartit le jeune garçon. Ce disant, il poursuivit son histoire en cette sorte : « Cette figure que vous voyez ici paroître à cheval, couverte d'une cape de Gascon, est celle même de don Gaïferos, que son épouse attendait, et, déjà vengée de la témérité du Maure amoureux, avec un meilleur visage et plus calme, elle lui parle des carneaux de la tour, croyant que ce soit quelque étranger passant, avec lequel elle débite toutes ces raisons et tous ces discours contenus dans la romance, qui dit :

Cavalier, si tu vas au royaume de France,
Trouve Gaïferos, fais cesser son absence.

« Je ne vous en dirai pas davantage, parce que les longs discours engendrent l'ennui. Il suffit de voir comment don Gaïferos se découvre, et comment de la joyeuse contenance de Mélisendre nous pouvons conclure qu'elle l'a reconnu ; et ce qui vous le doit encore mieux donner à entendre, c'est qu'elle descend de la fenêtre en bas pour se jeter sur la croupe du cheval de son bon mari. Mais, ô malheur ! un pan de sa jupe se prend à l'un des fers du balcon, et elle demeure pendue en l'air sans pouvoir arriver au sol. Toutefois, voyez comme le Ciel pitoyable secourt les affligés dans les plus grandes nécessités. Car don Gaïferos s'approche, et, sans regarder si la riche jupe se déchirera ou non, la saisit, et, malgré tous les obstacles, la fait arriver au sol, et puis d'un élan la met sur la croupe de son cheval, jambe deçà et jambe delà, comme un homme. Il lui dit qu'elle se tienne bien, en l'embrassant par derrière, et croise les mains devant son estomac, de peur qu'elle ne tombe, parce que la señora Mélisendre n'étoit pas accoutumée à chevaucher de la sorte. Voyez aussi comme le cheval témoigne par ses hennissemens le contentement qu'il reçoit de

porter la glorieuse et douce charge qu'il a en son maître et sa maîtresse.

« Regardez comme ils tournent le dos, sortent de la ville, et, tout remplis de liesse, prennent le chemin de Paris. Allez en paix, ô paire sans pareille de parfaits amans. Ainsi puissiez-vous parvenir sains et saufs en votre désirée patrie sans que la fortune mette aucun empêchement à votre heureux voyage ! Que les yeux de vos parens et de vos amis vous voient jouir d'une paix tranquille le reste de vos jours, et que vos années égalent en nombre celles de Nestor. »

Ici maître Pierre éleva encore la voix et dit : « Garçon, en douceur, ne monte pas si haut : toute affectation ne vaut guère. » L'interprète ne fit aucune réponse, mais poursuivit en ces termes : « Vous devez croire qu'il n'y eut pas manque d'yeux d'hommes oisifs qui ont accoutumé de prendre garde à tout, et qui virent la descente et la montée de Mélisendre. Ils le firent incontinent savoir au roi Marsile, lequel fit promptement sonner l'alarme, et voyez avec combien de hâte les cloches qui sont aux tours des mosquées retentissent d'un son si dru et menu qu'il semble que toute la ville s'abîme. — Non, pas cela, dit alors don Quichotte ; quant aux cloches, maître Pierre s'abuse et parle fort improprement, parce que les Maures n'usent point de cloches, mais bien de timbales et d'un certain genre de dulzaïnes, qui ressemblent à nos clairons. C'est pourquoi dire qu'alors il y eût à Sansueña ou Saragosse des cloches, c'est un grand non-sens. » Maître Pierre, oyant ces raisons, cessa de sonner et dit : « Je vous supplie, Seigneur don Quichotte, de ne prendre pas garde à ces bagatelles. Ne poussez pas les choses à une telle perfection qu'on ne s'y retrouve plus. Ne voyez-vous pas qu'aux comédies il y a or-

dinairement mille impropriétés et mille extravagances ? Néanmoins elles ne laissent pas de fournir heureusement leur course. On les écoute, non seulement avec applaudissement, mais avec admiration. Continue, mon garçon, et laisse dire : car, pourvu que je remplisse mon escarcelle, peu m'importe de représenter plus d'impropriétés que n'a d'atomes le soleil. — C'est la vérité », répliqua don Quichotte. Cependant le jeune garçon poursuivit : « Considérez quelle nombreuse et brillante cavalerie sort de la ville pour courir après les deux amans chrétiens : que de trompettes qui retentissent, que de clairons et que de tambours qui sonnent ! Je crains qu'on ne les prenne et qu'on ne les amène attachés à la queue de leur propre cheval, ce qui seroit un bien horrible spectacle. » Don Quichotte, voyant tant de Maures et oyant tant de bruit, crut qu'il seroit bon de secourir ceux qui s'enfuyoient, et, se levant debout, il dit tout haut ces paroles : « Je ne souffrirai jamais, tant que je vivrai, qu'en ma présence il soit fait pareille indignité à un aussi fameux chevalier et à un aussi courageux amant que l'est don Gaïferos. Arrêtez, maudite canaille, et ne le poursuivez pas davantage : autrement c'est à moi que vous aurez affaire. » Ce disant et ce faisant, il tira l'épée du fourreau, et d'un saut se planta devant le tableau, puis, poussé d'une furie non moins prompte qu'inouïe, il commença de faire pleuvoir des coups d'épée sur la bande comique des Maures, renversant les uns, coupant la tête aux autres, estropiant celui-ci et mutilant celui-là. Or, entre autres, il porta un si grand coup de haut en bas que, si maître Pierre ne se fût baissé et presque couché, il lui eût fait voler la tête avec plus de facilité que si elle eût été faite de pâte de massepain. Cependant maître Pierre crioit : « Arrêtez, Seigneur don Quichotte, et voyez que ceux que vous renversez, abîmez et tuez, ne sont pas de vrais Maures, mais de petites fi-

gures de pâte. Considérez, misérable pécheur que je suis ! que vous me ruinez et me faites perdre tout mon bien. » Mais, pour tout cela, don Quichotte ne laissoit pas de redoubler les coups droits, les fendans et les revers, qui tomboient dru et menu comme de la pluie. Enfin, en moins de temps qu'il n'en faudroit pour réciter deux Credo, il mit le théâtre par terre ayant brisé et cordes et figures. Le roi Marsile étoit en fort mauvais point, et l'empereur Charlemagne avoit la couronne et la tête fendues en deux. Tout le sénat des assistans devint étonné et confus, et le singe s'enfuit sur le toit de la taverne ; le cousin étoit saisi de frayeur, et le page pareillement ; Sancho Pança même eut une belle peur, car, comme il le jura une fois la bourrasque passée, il n'avoit jamais vu son maître possédé d'une colère si démesurée. Mais, quand la destruction complète du théâtre fut achevée, don Quichotte s'apaisa un peu, et ici, devant moi, tint ce langage : « Je voudrois tenir tous ceux qui ne croient ni ne veulent croire combien sont profitables au monde les chevaliers errans. Voyez, je vous prie, si je ne me fusse ici rencontré, ce qu'il seroit advenu du bon Gaïferos et de la belle Mélisendre. Il n'y a point de doute qu'ils ne fussent déjà pris par ces chiens qui les eussent fort maltraités. Enfin, vive la chevalerie errante par-dessus toutes les choses qui vivent aujourd'hui au monde ! — Qu'elle vive, à la bonne heure, dit alors maître Pierre d'une voix dolente, et que je meure, puisque je suis si malheureux que je peux dire avec le roi Rodrigue :

J'étois hier le seigneur de l'Espagne,
Et n'ai pas même en ce jour un créneau
Qui m'appartienne en toute sa campagne.

Il n'y a pas une demi-heure, voire un petit moment, que je me voyois seigneur de rois et d'empereurs ; mes écuries, mes coffres et mes sacs remplis d'une infinité de chevaux et de mille parures ; et je me trouve maintenant désolé et abattu, pauvre et mendiant, et surtout sans mon singe. Je vous jure qu'avant que je le puisse reprendre il me fera suer les dents et tout le corps ; et tout cela procède de la furie inconsidérée de ce señor chevalier, dont on dit qu'il est le rempart des orphelins, le redresseur des torts, et qu'il fait d'autres œuvres charitables. Il n'y a que moi pour qui sa générosité est en défaut. Enfin, Dieu en soit loué au plus haut où il tient son trône ! le chevalier de la Triste-Figure devoit être celui qui devoit défigurer les miennes. »

Sancho Pança s'attendrit aux paroles de maître Pierre, et lui dit : « Ne pleure ni ne te lamente point, maître Pierre. Tu me fends le cœur de pitié. Je te fais savoir que mon maître don Quichotte est si bon catholique et chrétien si scrupuleux que, s'il vient à s'apercevoir qu'il t'ait fait quelque tort, il te le saura bien payer et réparer, voire avec grand avantage pour toi. — Pourvu, repartit maître Pierre, que le seigneur don Quichotte me paye une partie du dommage qu'il m'a fait, je demeurerai content. S'il le fait, il déchargera sa conscience, car on ne sauroit être sauvé si l'on retient le bien d'autrui contre la volonté de son maître, et si l'on ne le restitue. — C'est vrai, dit don Quichotte, mais je ne sache pas, maître Pierre, jusques à présent avoir rien à vous. — Eh quoi ! rien ? répliqua maître Pierre. Et ces débris épars sur ce pavé dur et stérile, qui les a ainsi dispersés et anéantis, sinon la force invincible de ce puissant bras ? Et leurs corps n'étoient-ils pas à moi ? Qui me gagnoit ma vie, sinon eux ? — C'est maintenant, dit alors don Quichotte, que j'achève de croire ce que j'ai cru plusieurs autres fois, que ces enchanteurs qui me persécutent

ne font que me mettre devant les yeux les figures telles qu'elles sont, et ensuite me les changent en celles qu'il leur plaît. Je vous assure, Messieurs qui m'écoutez, que j'ai cru que tout ce qui s'est passé ici s'y passoit au pied de la lettre ; que Mélisendre étoit Mélisendre ; don Gaïferos, don Gaïferos ; Marsile, Marsile, et Charlemagne, Charlemagne. Cette croyance a excité ma colère, et, pour accomplir le vœu que j'ai fait en recevant l'ordre de chevalerie errante, j'ai voulu donner aide et faveur à ceux qui fuyoient. Dans cette bonne intention j'ai exécuté ce que vous avez vu. Si le succès y a été contraire, la faute n'en est pas à moi, mais aux méchans qui me persécutent. Mais, avec tout cela, quoique mon erreur ne procède point de malice, je veux pourtant me condamner moi-même aux dépens : regardez, maître Pierre, ce que vous désirez pour les figures que je vous ai mises en pièces ; je m'offre à vous les payer tout maintenant en monnoie castillane bonne et courante. » Maître Pierre, s'inclinant, lui dit : « Je n'attendois pas moins de la religion inouïe du valeureux don Quichotte de la Manche, véritable secours et rempart assuré de tous les nécessiteux qui courent le monde. Monsieur le tavernier et le grand Sancho en seront, s'il vous plaît, les médiateurs, et priseront entre votre Grâce et moi ce que valent ou pouvoient valoir les figures que vous avez rompues. » Le tavernier et Sancho dirent qu'ils le feroient volontiers, et alors maître Pierre, relevant de terre le roi Marsile de Saragosse, lequel avoit la tête de moins, dit : « On voit clairement combien il est impossible de rendre à ce roi son premier état, et par suite il me semble, sauf meilleur avis, que l'on me doit donner pour sa mort, pour sa fin et pour son trépas, quatre réaux et demi. — Passons, dit don Quichotte. — Pour cette ouverture de haut en bas, ce ne sera pas trop, poursuivit maître Pierre, tenant à la main l'empereur Charlemagne qui avoit la tête

fendue en deux, de demander cinq réaux et un quart. — Ce n'est pas peu, dit alors Sancho. — Ni trop, répliqua le tavernier. Coupons le différend, et mettons cinq réaux. — Qu'on lui donne les cinq réaux et un quart, dit don Quichotte. Ce n'est pas à un quart de réal en plus ou en moins qu'il faut apprécier cette notable mésaventure ; et qu'on se dépêche promptement, maître Pierre : car il se fait temps de souper, et je sens les avant-coureurs de la faim. — Pour cette figure, dit maître Pierre, qui a le nez coupé et un œil de moins, et qui est celle de la belle Mélisendre, je demande, et je suis dans le vrai, deux réaux et douze maravédis. — Ce seroit bien le diable, repartit don Quichotte, si Mélisendre n'étoit déjà, avec son mari, à la frontière de France : car il m'a paru que le cheval sur lequel ils étoient montés voloit plutôt qu'il ne couroit : aussi n'y a-t-il pas lieu de me vendre un chat pour un lièvre, en me représentant ici une Mélisendre sans nez qui vous tombe sous la main, tandis que peut-être la vraie Mélisendre est maintenant en France, qui s'ébaudit tout de son long avec son époux. Je vous prie que chacun se contente de ce que Dieu lui a donné, maître Pierre, et que tout le monde aille son chemin tout droit et le cœur de même. » Maître Pierre, qui vit don Quichotte esquiver et revenir à son premier thème, ne voulut pas qu'il lui échappât, et il lui dit : « Ce ne doit pas être ici Mélisendre, mais quelqu'une des damoiselles qui la servoient : ainsi, moyennant qu'on m'en donne soixante maravédis, je demeurerai content et bien payé. » De cette sorte il mit le prix à beaucoup d'autres figures mutilées, que les juges arbitres modérèrent ensuite à la satisfaction des parties ; et le tout se monta à quarante réaux et trois quarts, et en sus de cette somme, que Sancho déboursa incontinent, maître Pierre demanda encore deux réaux pour la peine de rattraper le singe. « Donne-les, Sancho, dit don Qui-

chotte, non pas pour prendre le singe, mais la singesse, et j'en donnerois volontiers deux cents d'étrennes à celui qui me diroit maintenant avec certitude que la señora doña Mélisendre et le seigneur don Gaïferos sont déjà en France et au milieu des leurs. — Il n'y a nul, dit maître Pierre, qui nous le puisse mieux dire que mon singe ; mais il n'est diable qui le pût maintenant prendre. Toutefois je pense que l'amitié qu'il me porte et la faim le forceront de me chercher cette nuit, et Dieu enverra le jour demain, et nous nous reverrons. » Enfin la bourrasque de la pièce finit, et tous soupèrent en paix et en bonne compagnie aux dépens de don Quichotte qui étoit extrêmement libéral. Celui qui portoit les lances et les hallebardes partit avant qu'il fît jour, et, quand celui-ci fut levé, le cousin et le page vinrent prendre congé de don Quichotte, l'un pour retourner à son pays, et l'autre pour suivre son chemin ; don Quichotte lui donna une douzaine de réaux pour l'y aider. Quant à maître Pierre, il ne voulut plus avoir rien à faire avec don Quichotte, qu'il connoissoit trop bien ; c'est pourquoi il se leva avant le soleil, et, après avoir recueilli les restes de son théâtre et son singe, il s'en alla pareillement chercher les aventures. Le tavernier, qui ne connoissoit point don Quichotte, n'étoit pas moins émerveillé de ses folies que de sa libéralité. Enfin Sancho le paya largement par l'ordre de son maître, et, après lui avoir dit adieu sur les huit heures du matin, ils quittèrent la taverne et se mirent en chemin, où nous les laisserons aller : car ainsi le faut-il faire pour avoir le loisir de raconter d'autres choses appartenant à l'explication de cette fameuse histoire.

1. Cervantes donne ici une traduction plaisante du Conticuere omnes de Virgile (Énéide, livre II).

2. Don Quichotte joue ici sur le double sens de mona, qui, outre qu'il signifie la femelle du singe, indique aussi l'état d'hébétude qui résulte de l'ivresse.

Seconde partie · XXVII

id Hamet, chroniqueur de cette grande histoire, commence ce chapitre par ces paroles : Je jure comme catholique chrétien ; et son traducteur ajoute que, quand Cid Hamet jure comme catholique chrétien, lui qui étoit Maure, ce qu'il étoit sans doute, il ne veut dire autre chose, sinon que comme le catholique chrétien, quand il jure, jure ou doit jurer la vérité, et la dire en ce qu'il dira, ainsi lui la disoit comme s'il avoit juré en qualité de chrétien catholique en ce qu'il vouloit écrire de don Quichotte, et principalement de dire qui étoit maître Pierre, et qui le singe devineur qui ravissoit d'admiration tous ces villages par le moyen de ses divinations.

Il dit ensuite que celui qui aura lu la première partie de cette histoire se pourra ressouvenir de Ginès de Passamont, à qui, parmi d'autres galériens, don Quichotte donna la liberté dans la Sierra-Moréna, bienfait qui lui fut plus tard mal reconnu et encore plus mal payé par cette race maligne et accoutumée à mal faire. Ce Ginès de Passamont, que don Quichotte nommoit Ginésillo de Parapilla, fut celui qui déroba à Sancho Pança son grison. Et, parce qu'en la première partie l'on n'y a mis ni le quand ni le comment cela se fit, par la faute des imprimeurs, plusieurs ont attribué au peu de mémoire de l'auteur la faute de l'impression. Mais enfin Ginès le déroba pendant que Sancho Pança dormoit

dessus, en usant de l'artifice de Brunel, qui tira le cheval d'entre les jambes de Sacripant, tandis que ce chevalier étoit devant Albraque ; et Sancho le recouvra depuis, ainsi que nous l'avons raconté. Ce Ginès, plus tard, craignant d'être pris par la justice, qui le cherchoit pour le châtier de ses crimes et de ses délits, lesquels furent si grands et en si grand nombre que lui-même a composé un gros volume pour les conter, résolut de passer dans le royaume d'Aragon et de se couvrir l'œil gauche en faisant le métier de joueur de marionnettes : car, pour cela et pour les tours de mains, il les savoit extrêmement bien faire. Il arriva depuis qu'il acheta de chrétiens qui avoient recouvré la liberté et qui venoient de Barbarie ce singe, auquel il apprit, en faisant un certain signe, à lui sauter sur l'épaule, et puis, mettant son museau à son oreille, il sembloit lui murmurer ou lui parler. Cela fait, avant d'entrer au lieu où il vouloit aller avec son théâtre et son singe, il s'informoit du lieu le plus proche, ou à celui qu'il le pouvoit le mieux faire, des choses particulières arrivées en tel village, et aussi à quelles personnes, et, après l'avoir bien gravé en sa mémoire, la première chose qu'il faisoit, c'étoit de montrer son théâtre, qui quelquefois représentait une histoire, et d'autres fois une autre, mais néanmoins toutes joyeuses, plaisantes et bien connues. Après que la montre étoit faite, il mettoit en avant les talens de son singe, disant aux spectateurs qu'il devinoit tout le passé et le présent, sans se mêler de prédire l'avenir. Pour la réponse à chaque demande il exigeoit deux réaux. Il retiroit de l'argent de quelques-unes selon qu'il tâtoit le pouls à ceux qui faisoient ces demandes. Et, comme il entroit quelquefois aux maisons de ceux dont il savoit les affaires, encore que l'on ne l'en priât pas pour n'avoir point à le payer, il ne laissoit pourtant de faire signe à son singe et disoit ensuite que cet animal lui avoit

appris telle et telle chose, qui venoit à point avec ce qui étoit arrivé. Par ce moyen il acquéroit un crédit ineffable, et tout le monde alloit après lui. D'autres fois, comme il étoit fin et prudent, il répondoit de façon que ses réponses s'accordoient fort bien avec les demandes. Et, comme nul ne le pressoit de dire comment son singe devinoit, il faisoit la figue à tous et emplissoit sa bourse. Or, quand il entra dans la taverne, il reconnut don Quichotte et Sancho Pança, si bien que par cette connoissance il lui fut aisé de se faire admirer de don Quichotte et de Sancho, et de tous ceux qui étoient dans l'hôtellerie.

Cependant il pensa lui en coûter cher, si don Quichotte eût baissé un peu plus la main quand il coupa la tête au roi Marsile et détruisit toute sa cavalerie, ainsi que nous l'avons dit au chapitre précédent. C'est ce que j'avois à dire de ce maître Pierre et de son singe.

Revenant à don Quichotte de la Manche, je dis qu'après qu'il fut sorti de la taverne, il résolut de voir premièrement les rivages de l'Èbre et tous les lieux d'alentour avant d'entrer dans la ville de Saragosse, puisqu'il avoit assez de temps pour le faire, jusqu'au jour, assez éloigné, où l'on devoit faire les joutes. Dans cette intention, il poursuivit son chemin et marcha de la sorte deux jours sans qu'il lui arrivât chose digne de se mettre en écrit. Mais le troisième jour, en montant une colline, il ouït une grande rumeur de tambours, de trompettes et d'arquebuses.

Au commencement il crut que quelque régiment d'infanterie passoit par ce lieu, et pour les voir il donna des éperons à Rossinante et monta sur le plus haut du coteau. De ce lieu il découvrit en bas, à son avis, plus de deux cents hommes armés de différentes sortes d'armes, comme on pourroit dire de lances, d'arba-

lètes, de pertuisanes, de hallebardes, de piques, de quelques arquebuses et de plusieurs targes et boucliers. Il descendit du tertre et s'approcha de si près de cet escadron qu'il put voir les bannières, juger les couleurs et remarquer les devises qu'ils portoient ; entre toutes il y en avoit une, sur un étendard de satin blanc, qui représentoit un âne peint au vif et ressemblant à un ânon de Sardaigne. Il tenoit la tête haute, la mâchoire ouverte et la langue dehors. On eût dit, par sa posture, qu'il étoit en train de braire. Autour de lui on avoit écrit en grosses lettres ces deux vers :

Et ce ne fut pas sans mystère
Qu'on ouït nos alcades braire.

Cette devise fit soudain juger à don Quichotte que ces gens devoient appartenir au village où l'on avoit en brayant contrefait l'âne, et c'est ce qu'il dit à Sancho en lui déclarant ce qui étoit écrit sur l'étendard. Il lui dit pareillement que celui qui leur avoit fait le récit de cette querelle s'étoit trompé en disant que ceux qui avoient fait les braimens étoient deux régidors, puisque, selon qu'on pouvoit comprendre par ces deux vers, ce n'avoient été que deux alcades. « Monsieur, repartit Sancho Pança, il ne faut point s'arrêter sur si peu de chose : car il se pourroit faire que les deux régidors qui alors en brayant contrefirent l'âne devinrent par la suite du temps alcades de leur village, de sorte que l'on peut leur donner l'un et l'autre titre, et d'autant plus qu'il n'importe pas à la vérité de l'histoire que tels imitateurs d'âne soient ou régidors ou alcades. Tant il y a qu'on les a ouïs braire l'un après l'autre, et il n'y a pas plus de merveille d'ouïr braire un régidor qu'un alcade. »

Enfin ils connurent et surent comment les habitans du village moqué sortoient pour combattre contre les habitans de l'autre qui le provoquoit plus que ne le souffroient l'équité et les lois d'un bon voisinage. Don Quichotte s'approcha d'eux, au grand regret de Sancho qui ne fut jamais satisfait de se voir en de telles journées. Ceux de l'escadron le recueillirent au milieu d'eux, croyant qu'il étoit quelqu'un de leur parti. Don Quichotte, levant de fort bonne grâce et d'une gentille contenance la visière, parvint jusqu'au lieu où étoit l'étendard de l'âne. Ce fut là que tous les principaux de cette armée se réunirent autour de lui pour le voir, ravis de l'admiration où tomboient d'ordinaire tous ceux qui le voyoient de prime abord. Don Quichotte, qui les vit si attentifs à le regarder, sans que personne lui parlât ni lui fît aucune demande, voulut faire son profit de ce silence. C'est pourquoi il rompit le sien, et, haussant la voix, leur tint ce langage :

« Messieurs et amis, je vous supplie avec autant d'amitié qu'il m'est possible de n'interrompre point un discours que je vous veux faire jusqu'à ce que vous voyiez que vous en avez assez ; et si cela arrive, au moindre signal que vous m'en ferez, je mettrai un cachet à ma bouche et un mors à ma langue. »

Tous ces guerriers lui répondirent qu'il leur dît librement ce qu'il voudroit, et qu'ils l'écouteroient de bon cœur. Sur cette permission, don Quichotte poursuivit en cette manière : « Messieurs, je suis chevalier errant et fais profession de porter les armes et de favoriser et secourir les opprimés et les nécessiteux. Plusieurs jours se sont déjà écoulés depuis que j'ai appris votre disgrâce, et le sujet qui vous pousse à prendre les armes à tous momens pour vous venger de vos ennemis. J'ai, depuis ce temps-là, discouru beaucoup de fois en moi-même, touchant votre af-

faire, et je trouve que, suivant la loi du duel, vous avez grand tort de vous croire offensés. Un simple particulier ne peut offenser tout un peuple, si ce n'est en l'accusant en bloc de trahison, parce qu'il ne sait pas en particulier qui a commis la trahison pour laquelle il le défie.

« Nous avons un exemple de ce cas dans don Dièguе Ordoñez de Lara, qui jeta le défi à tout le peuple de Zamora, ne sachant pas que Vellido Dolfos avoit tout seul commis la trahison de tuer son roi : c'est pourquoi il les défia tous, et c'étoit à tous qu'appartenoient la vengeance et la réponse, encore qu'il soit bien vrai que le seigneur don Dièguе eût été un peu loin et qu'il eût un peu trop dépassé les bornes du défi : car il n'avoit pas sujet de défier les morts, ni les eaux, ni les blés déjà récoltés, ni ceux qui étoient près de naître, ni une foule d'autres bagatelles qui sont ici déclarées. Mais, baste ! puisque, quand la colère sort des gonds, la langue n'a plus ni père, ni maître, ni frein qui la gouverne. Or, puisqu'il en est ainsi, qu'un homme seul ne peut offenser tout un royaume, toute une province, une cité, une république, ni un peuple entier, il est très clair qu'il n'y a pas lieu de courir à la vengeance d'un tel affront, puisqu'il n'y en peut avoir. Autrement, il faudrait donc qu'à tout coup et à chaque pas ceux de la Réloja entrassent en combat contre ceux qui les appelleroient de la sorte ; il faudroit, dis-je, que les fromagers, les fruitiers, les vendeurs de marée, les savonniers, et tant d'autres de qui les noms sont ordinairement en la bouche des petits enfans et des gens de semblable étoffe ; il faudroit, dis-je, que tout ce peuple insigne et honorable fût toujours en querelle, et qu'il eût incessamment la main à la serpe à la moindre parole qu'il entendroit. Non, non, Dieu ne le veut ni ne le permet. Les hommes prudens, les Républiques bien gouvernées, ne prennent jamais les armes, ne tirent

l'épée, ni ne hasardent leurs personnes, leurs vies ou leurs biens que pour quatre choses. La première est pour la défense de la loi catholique ; la seconde, pour défendre leur vie ; et cela est de droit divin et humain ; la troisième, pour la conservation de leur honneur, de leur famille et de leurs biens ; la quatrième est pour le service de leur roi en une guerre juste ; et, si nous voulons y en mettre une cinquième, qui se peut compter pour la seconde, c'est pour défendre sa patrie.

« À ces cinq raisons, on en peut, comme principales, rapporter quelques autres qui seront justes et raisonnables, et qui obligent à prendre les armes. Mais de les prendre pour des bagatelles et pour des choses qui sont plutôt pour rire et pour passer le temps que pour offenser, c'est être privé de toute raison et de jugement, et combien plus de rechercher une vengeance injuste : car il n'y en peut pas avoir aucune qui soit juste ; c'est aller tout droit contre la sainte loi dont nous faisons profession, et qui nous commande de faire du bien à nos ennemis et d'aimer ceux qui nous haïssent, commandement qui, bien qu'il semble quelque peu difficile à accomplir, ne l'est toutefois que pour ceux qui aiment plus le monde que Dieu, et qui tiennent plus de la chair que de l'esprit : car Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, qui n'a jamais menti, et qui n'a pu ni ne peut mentir, étant notre législateur, a dit que son joug est doux et son fardeau léger, si bien qu'il n'avoit garde de nous commander chose que nous ne pussions bien faire et accomplir. Partant, Messieurs, vous êtes obligés par les lois divines et humaines de vous apaiser. — Le diable m'emporte, dit alors Sancho à part lui, si mon maître n'est théologien, ou, s'il ne l'est pas, au moins y ressemble-t-il comme un œuf à un autre. »

Cependant don Quichotte prit un peu haleine, et, voyant que néanmoins on lui donnoit attention, il voulut passer outre en sa harangue : ce qu'il eût fait si la subtilité de Sancho ne se fût mise en travers. Ayant vu que son maître s'arrêtait, il prit la parole pour lui et dit : « Mon maître don Quichotte de la Manche, jadis appelé le Chevalier de la Triste-Figure, et maintenant le Chevalier des Lions, est un gentilhomme bien sage et bien avisé. Il sait le latin et sa langue comme un bachelier, et en tout ce qu'il vous dit et conseille il y procède en bon soldat. Il sait, dis-je, sur le bout du doigt toutes les lois et les ordonnances qui concernent ce qu'on nomme le duel, si bien qu'il n'y a autre chose à faire qu'à se laisser diriger par ce qu'il vient de dire, et s'il y a erreur, je le prends sur moi, et principalement lorsqu'on a dit que c'est une grande niaiserie de s'empoigner pour un braiment qu'on a ouï. Il me souvient que lorsque j'étois enfant, toutes les fois qu'il m'en prenoit envie et sans que personne m'en sollicitât, je me mettois à braire avec tant de grâce et de naturel que tous les ânes du village se prenoient à braire en m'entendant. Et, pour tout cela, je ne laissois pas d'être le fils de mon père et de ma mère, qui étoient des personnes fort honorables. Et, bien que pour cette habileté je fusse envié de plus de quatre des plus gros de notre bourg, je n'en étois pas pourtant de deux liards plus riche. Mais, afin que vous voyiez que je dis la vérité, écoutez-moi un peu : car cette science est comme celle de nager, qui, étant une fois apprise, ne s'oublie jamais. »

Ce disant, il porta la main à son nez, et commença de braire avec tant de force que toutes les vallées d'alentour en retentirent. Mais un de ceux qui étoient auprès de lui, croyant qu'il le faisoit pour se moquer d'eux, leva un gourdin qu'il tenoit à la main et lui en déchargea un si grand coup que, sans y pouvoir résister, San-

cho Pança donna du nez à terre. Don Quichotte, voyant Sancho si mal accoutré, courut la lance au poing sur celui qui avoit fait le coup. Mais tant de gens se mirent entre deux qu'il ne lui fut pas possible d'en prendre vengeance. Au contraire, voyant pleuvoir sur lui une nuée de pierres, et considérant mille arbalètes et non moins d'arquebuses qui le visoient, il fit tourner la bride à Rossinante, et au triple galop se tira du milieu d'eux, se recommandant à Dieu de tout son cœur et le priant de le délivrer de ce danger. Ce vaillant homme craignoit, à chaque pas, que quelque balle ne lui entrât par les épaules et ne lui sortît par l'estomac, il recueilloit à chaque moment son haleine pour voir si elle lui défailloit. Mais ceux de l'escadron se contentèrent de le voir fuir sans lui tirer dessus.

Cependant ils remirent sur sa bête Sancho à peine revenu à lui, et le laissèrent aller après son maître, non pas qu'il eût le sentiment de gouverner le grison ; mais celui-ci suivit la piste de Rossinante sans lequel il n'eût pas fait un pas. Don Quichotte, s'étant éloigné d'un bon bout de chemin, tourna la tête et vit venir Sancho, et il l'attendit en voyant que personne ne le suivoit. Les gens de l'escadron se tinrent là jusqu'à la nuit, et, leurs adversaires n'ayant point accepté la bataille, ils s'en retournèrent à leur village pleins de joie et d'allégresse : s'ils avoient connu l'ancienne coutume des Grecs, je ne doute point qu'ils n'eussent dressé en ce lieu un trophée en témoignage de leur valeur.

uand l'homme vaillant s'enfuit, l'embuscade est découverte, et les hommes sages et bien avisés se doivent réserver pour de meilleures occasions. La vérité de ceci se prouve chez don Quichotte, qui, faisant place à la furie de cette populace et aux mauvaises intentions de cet escadron courroucé, gagna au pied, et, sans se ressouvenir de Sancho, ni du danger où il le laissoit, s'éloigna autant qu'il le jugea nécessaire pour être en sûreté. Sancho le suivoit couché en travers sur sa bête, comme on l'a rapporté. Il s'approcha enfin, revenu à soi, et en arrivant il se laissa tomber de son roussin, tout plein d'angoisse, tout moulu et tout froissé, aux pieds de Rossinante. Don Quichotte mit pied à terre pour visiter ses blessures. Mais, comme il le trouva sain et entier depuis la tête jusques aux pieds, il lui dit tout rempli de colère : « C'est bien à propos que vous avez su braire, Sancho ! et où avez-vous appris qu'il faille parler de corde en la maison du pendu ? Quel contre-point pouvoit-on espérer que celui du bout du bâton à la musique du braiment ? Remerciez Dieu, Sancho, de ce que l'on vous a donné la bénédiction avec un bâton, et qu'on ne vous a pas fait le per signum Crucis avec un cimeterre. — Je ne suis pas en état de répondre, répliqua Sancho, et mes épaules parlent assez pour moi : enfourchons nos montures et nous éloignons d'ici. Je ne brairai plus, mais cela ne m'empêchera pas pourtant de dire que les chevaliers errans s'enfuient et laissent leurs bons écuyers moulus et brisés comme troène ou comme la farine de froment au pouvoir de leurs ennemis. — Celui qui se retire ne fuit point, répondit don Quichotte : car il faut que tu saches, Sancho, que la valeur qui n'est point fondée sur la prudence prend le nom de témérité ; si bien que les exploits d'un té-

méraire s'attribuent plutôt à sa bonne fortune qu'à son courage. Ainsi je confesse que je me suis retiré ; mais pourtant je ne me suis pas enfui ; et en cela j'ai imité beaucoup de vaillans qui se sont réservés pour des temps meilleurs. Les histoires sont remplies de tels exemples ; mais je ne les rapporterai pas maintenant, parce que cela ne te serviroit à rien et ne me feroit aucun plaisir. »

Déjà Sancho, par l'assistance de don Quichotte, étoit à cheval et celui-ci sur Rossinante : de sorte que peu à peu, en cheminant, ils allèrent s'enfoncer dans un bois de peupliers qu'on voyoit à un quart de lieue de là. Sancho, de temps en temps, poussoit de profonds geignemens et des gémissemens douloureux, et, don Quichotte lui demandant la cause d'un si amer chagrin, il répondit que, depuis la pointe de l'épine dorsale jusqu'à la nuque du cerveau, il sentoit une douleur si vive que l'excès de la douleur lui ôtoit le sentiment. « La cause de cette douleur provient sans doute, dit don Quichotte, de ce que, le bâton dont on t'a gratifié étant long et large, il t'a pris toutes les épaules, qui contiennent toutes les parties qui te font mal, et s'il t'en eût pris davantage, tu sentirois plus de douleur. — Par Dieu ! dit alors Sancho, vous m'avez tiré d'un grand doute, et vous m'en avez éclairci en bons termes. Corbleu ! la cause de ma douleur étoit-elle si bien cachée qu'il ait été besoin de me dire que tout ce que le bâton a touché me fait mal ? Si les chevilles du pied me peinoient, peut-être devineroit-on pourquoi elles me font mal. Mais ce n'est pas être trop grand devin de déclarer que ce qui m'a été moulu me fait mal. Sur ma foi, Monsieur notre maître, le mal d'autrui lui pend au poil, et tous les jours je découvre terre du peu que je puis espérer de votre compagnie : car, si vous m'avez laissé bâtonner cette fois, la prochaine, voire cent autres, nous reviendrons aux

bernemens d'autrefois et à d'autres gentillesses qui, après m'avoir attaqué aux épaules, finiront par m'attaquer aux yeux. Certes, je ferois mieux, si je n'étois un rustre, et qui ne ferai rien de bien de toute ma vie, je ferois bien mieux, je le répète, de retourner chez moi, auprès de ma femme et de mes enfans, pour les nourrir et les élever avec ce qu'il plaira à Dieu de me donner, sans aller après vous par des chemins qui n'en sont point, et par des sentiers et des voies qui n'en ont point, buvant mal et mangeant encore pis. Et puis empêchez-moi de dormir ! Comptez-moi, frère écuyer, sept pieds de terre, et, si vous en désirez davantage, prenez-en encore autant. Il ne tient qu'à vous de vider la marmite. Étendez-vous tout à votre aise. Que puisse-je voir brûler et réduit en cendres celui qui donna le premier élan à la chevalerie errante, ou tout au moins au premier qui voulut être écuyer de fous comme devoient l'être tous les chevaliers errans du temps passé. Je ne dis rien du présent : votre Seigneurie étant l'un de ceux-là, je leur porte du respect, et aussi parce que je sais que votre Seigneurie en connoît un point de plus que le diable en tout ce qu'il dit et en tout ce qu'il pense. — Je ferois avec vous une bonne gageure, Sancho, dit don Quichotte : c'est que maintenant que vous discourez sans que nul vous fasse sentir la main, rien ne vous fait mal dans tout le corps ; parlez donc, mon fils, et dites tout ce qui vous viendra à la pensée et sur les lèvres ; pourvu que vous ne sentiez pas de douleur, j'aurai pour agréable l'ennui que me donnent vos impertinences. Et, si vous désirez si vivement retourner chez vous, auprès de votre femme et de vos enfans, à Dieu ne plaise que je vous en empêche. Vous avez mon argent, regardez combien il y a que nous sommes sortis pour la troisième fois de notre village. Regardez ce que vous pouvez et devez gagner par mois et payez-vous par vos mains.

— Quand je servois, répondit Sancho, Thomas Carrasco, le père du bachelier Samson Carrasco, que votre Grâce connoît fort bien, je gagnois deux ducats par mois en sus de la nourriture : je ne sais ce que je puis gagner avec votre Grâce, encore que je sache bien que l'écuyer d'un chevalier errant a beaucoup plus de peine que celui qui sert un laboureur. Au total, lorsque nous servons les laboureurs, quelque peine que nous ayons tout le long du jour, à la nuit nous mangeons à la marmite et dormons dans un lit, où je n'ai point reposé depuis que je sers votre Seigneurie, si ce n'est le peu de temps que nous demeurâmes chez don Dièguе de Miranda, et le régal que je me suis payé avec l'écume que je tirai des marmites de Gamache, et ce que j'ai mangé, bu et dormi chez Basile. Tout le reste du temps j'ai couché sur la dure, à la belle étoile, exposé à ce que l'on nomme les inclémences du ciel, me soutenant avec un morceau de fromage et quelques bribes de pain, et buvant de l'eau tantôt des ruisseaux et tantôt des fontaines que nous trouvions par les déserts où nous passions. — J'avoue, dit don Quichotte, que tout ce que tu dis là, Sancho, est la vérité. Mais vous semble-t-il que je vous dois donner de plus que ne vous donnoit Thomas Carrasco ? — À mon avis, repartit alors Sancho, avec deux réaux que vous me donneriez de plus, je me tiendrois pour bien payé. Voilà tout quant au salaire de mon travail. Mais, pour satisfaire à la parole et à la promesse que vous m'avez faite de me donner le gouvernement d'une île, il seroit juste que l'on y ajoutât encore six réaux, qui feroient en tout trente. — Voilà qui va bien, répliqua don Quichotte ; ainsi, conformément au salaire que vous avez fixé, il y a vingt-cinq jours que nous sommes sortis de notre village ; comptez, Sancho, au prorata, et voyez ce que je vous dois, et payez-vous, comme je vous l'ai dit, par vos mains. — Grand

Dieu ! dit Sancho, votre Seigneurie se trompe fort en ce compte, d'autant qu'en ce qui concerne la promesse de l'île on doit compter depuis le jour où vous me l'avez promise jusques à l'heure présente, celle où nous sommes. — Et combien y a-t-il de temps que je vous ai fait cette promesse ? dit don Quichotte. — Si j'ai bonne mémoire, répondit Sancho, il y a plus de vingt ans et trois jours, un peu plus ou un peu moins. » Alors don Quichotte se donna une grande tape sur le front et commença à rire de fort bon cœur et dit : « Or, je ne suis demeuré dans la Sierra Moréna, ni en tout le cours de nos sorties, que deux mois à peine ; et tu dis, Sancho, qu'il y a vingt ans que je t'ai promis l'île. Eh bien, je dis que tu veux que l'argent que tu as à moi se consume tout en tes salaires. Si cela est et que tu en aies tant d'envie, je te le donne dès à présent, et grand bien te fasse. J'aime mieux demeurer pauvre et sans un denier que de me voir avec un si méchant écuyer. Mais dis-moi, prévaricateur des ordonnances écuyéresques de la chevalerie errante, où as-tu jamais vu ou lu qu'aucun écuyer de chevalier errant se soit mis sur le pied de dire à son Seigneur : « Combien, plus ou moins, me donnerez-vous pour vous servir tous les mois ? » Entre, entre, brigand, vaurien et esprit damné que tues, car il n'y a rien de trop pour toi ; entre, dis-je, dans la grande mer de leurs histoires, et, si tu trouves que jamais écuyer ait dit ni pensé ce que tu viens de dire, je veux que tu me le cloues au front, et que par-dessus le marché tu me donnes quatre soufflets bien serrés sur la face. Tourne les rênes ou le licou à ton grison, et retourne chez toi : car dorénavant tu ne feras pas un pas de plus avec moi. Ô pain mal reconnu, ô promesses mal placées, ô homme qui tient plus de la bête que de l'homme. Maintenant, quand je pensois te constituer en une telle dignité que malgré ta femme l'on te devoit donner par le nez de la sei-

gneurie, tu te démets ? Tu t'en vas aujourd'hui que ma résolution ferme et valable étoit de te faire seigneur de la meilleure île du monde ? Enfin, comme tu l'as dit autrefois : Le miel n'est pas fait pour la bouche de l'âne. Âne tu es, et âne tu seras, et âne tu dois rester jusqu'à la fin de ta vie : car je crois fermement que le terme en viendra avant que tu reconnoisses que tu es une bête. »

Cependant que don Quichotte lui faisoit ces reproches, Sancho le regardoit fixement, et il en fut touché de telle sorte que les larmes lui en vinrent aux yeux, si bien que d'une voix dolente et foible il lui dit : « Mon Seigneur, je confesse que pour être entièrement âne il ne me manque que la queue ; s'il vous plaît de me la mettre, je la tiendrai pour bien mise, et vous servirai comme une bête tous les jours qui me restent à vivre. Que votre Grâce me pardonne et ait pitié de la sottise de ma jeunesse. Vous devez considérer que je sais peu, et que, si je parle beaucoup, cela procède plutôt d'infirmité que de malice. Mais qui pèche et s'amende à Dieu se recommande. — Je m'étonnerois, Sancho, si tu ne mêlois point quelque petit proverbe à tes discours. C'est bien, je te pardonne maintenant à la charge que tu te corriges, et que désormais tu ne fasses point paroître tant d'attachement à ton intérêt particulier. Élargis seulement ton courage, et anime-toi à l'espoir de l'accomplissement de mes promesses. Si l'effet en est différé, elles ne sont pas pour cela impossibles. » Sancho dit qu'il le feroit, encore qu'il dût faire appel à sa foiblesse. En tenant ce discours ils entrèrent dans le bois ; don Quichotte s'accommoda au pied d'un ormeau, et Sancho à celui d'un hêtre : car de pareils arbres et ceux qui leur ressemblent ont toujours des pieds, et non des mains. Sancho eut une nuit très pénible, parce que le serein rendoit la bastonnade plus sensible. Don Quichotte la passa en ses rêveries ordinaires. Toutefois ils fermèrent enfin les yeux, et à

la pointe du jour ils reprirent leur route, s'acheminant vers les bords du fameux Èbre, où il leur arriva ce que l'on contera au chapitre suivant.

Seconde partie · XXIX

insi qu'ils l'avoient calculé, don Quichotte et Sancho Pança, deux jours après être sortis du bois de peupliers et d'ormeaux, arrivèrent aux rives de l'Èbre. La vue de ce fleuve fit grand plaisir à don Quichotte, quand il contempla et admira la beauté de ses rivages, la clarté de ses eaux, la douceur de son cours et l'abondance de son liquide cristal. Cette agréable vue, dis-je, renouvela en la mémoire de don Quichotte mille amoureuses pensées, et principalement il se rappela ce qu'il avoit vu en la caverne de Montésinos : car, encore que le magot de maître Pierre lui eût dit que partie de ces choses étoient véritables et partie fausses, il s'arrêtoit néanmoins plus volontiers aux véritables qu'aux mensongères, tout au rebours de Sancho, qui les tenoit toutes pour le mensonge même.

Comme ils eurent marché quelque temps le long de ce rivage, il s'offrit à leur vue un petit bateau sans rames et sans aucuns cordages, attaché sur la rive, à un tronc d'arbre. Don Quichotte regarda de tous côtés, et, n'apercevant personne, sans autre cérémonie, descendit de Rossinante et commanda à Sancho d'en faire autant de son grison et d'attacher les deux animaux à un peuplier ou saule qui étoit proche du bateau. Sancho lui demanda pourquoi il descendoit si soudain et attachoit ainsi leurs montures. « Il faut que tu saches, Sancho, répondit don Quichotte, que ce

bateau que tu vois là justement, et ce ne peut être autre chose, m'appelle et me convie d'entrer dedans, afin d'aller secourir quelque chevalier, ou quelque autre personne de marque qui est en nécessité, et qui doit être mise en quelque grande affliction : car c'est la marche ordinaire de ces livres d'histoires chevaleresques et des enchanteurs qui prennent la charge de les faire achever quand quelque chevalier est réduit en cette extrémité et qu'il n'en peut être tiré que par l'aide et le secours d'un autre chevalier, quoiqu'ils soient éloignés l'un de l'autre de plus de deux ou trois mille lieues et même davantage. C'est pourquoi les magiciens, ou bien l'enlèvent en une nuée, ou lui envoient un bateau où il entre, et en moins d'un clin d'œil l'emportent par l'air ou par la mer, au lieu qu'il leur plaît et où l'on a besoin de son aide. De sorte, Sancho, que ce bateau est mis ici pour le même effet, et ce que je te dis est aussi vrai qu'il est maintenant jour. Avant donc que la nuit vienne, attache ensemble Rossinante et le roussin, et à la grâce de Dieu qui nous conduise. Quant à moi, je ne laisserai pas de m'y embarquer, quand tous les moines déchaussés me demanderoient de ne le point faire. — Puisque ainsi est, répondit Sancho Pança, et que vous voulez vous jeter à chaque pas en ces aventures, que je ne sais si je dois appeler extravagances, il n'y a qu'à obéir et à baisser la tête, suivant le proverbe : Fais ce que ton maître te commande, et mets-toi à table avec lui. Mais avec tout cela, pour la décharge de ma conscience, je veux avertir votre Grâce qu'un pareil bateau ne me semble pas appartenir à ces barques enchantées, mais bien à quelques pêcheurs de cette rivière, parce qu'on y pêche les meilleures aloses du monde. »

Sancho tenoit ce discours tout en attachant les deux bêtes qu'il laissa sous la garde et protection des enchanteurs avec une grande douleur de son âme. Don Quichotte lui dit qu'il ne se cha-

grinât point d'abandonner ainsi ces animaux, puisque celui qui devoit conduire leurs maîtres par des routes et des régions si lointaines auroit soin de les nourrir. « Je n'entends point ce mot de logique, dit Sancho Pança, et je n'en ai jamais ouï parler. — Ce mot, répliqua don Quichotte, veut dire éloigné ; mais ce n'est pas merveille que tu ne l'entendes pas, puisque tu n'es pas obligé d'entendre le latin, comme quelques-uns qui croient le savoir, et n'y entendent rien. — Ils sont déjà attachés, dit Sancho, qu'avons-nous maintenant à faire ? — Nous n'avons autre chose à faire, dit don Quichotte, qu'à nous signer et à lever l'ancre, je veux dire nous embarquer et couper l'amarre avec laquelle ce bateau est attaché. » Ce disant, il se jeta dedans d'un saut, et Sancho après, et coupa la corde, et le bateau dériva peu à peu, s'éloignant du rivage. Quand Sancho se vit à la longueur de deux toises dans la rivière, il commença à trembler pour sa vie, mais rien ne lui fit plus de peine que d'entendre braire le roussin, et de voir que Rossinante luttoit pour se détacher, et il dit à son maître : « Le grison brait du chagrin de notre absence, et Rossinante tâche de se mettre en liberté pour se lancer derrière nous. Ô très chers amis, demeurez en paix ; et la folie qui nous éloigne de vous, lorsqu'elle se sera tournée en déception, nous ramènera à vous. » Et sur ce, il commença de pleurer si amèrement que don Quichotte, bien fâché et bien en colère, lui dit : « Que crains-tu, lâche créature ? pourquoi pleures-tu, cœur au petit-lait ? qui te poursuit et qui te presse, âme de rat casanier, ou que te manque-t-il au sein de l'abondance ? Vas-tu par hasard à pied et sans chaussures par les monts Riphées ? N'es-tu pas assis sur cet ais comme un archiduc, voguant sur le doux courant de ce fleuve, d'où en peu de temps nous nous élancerons sur la vaste mer ? Cependant il n'y a point de doute que nous n'ayons déjà fait pour le

moins sept ou huit cents lieues de chemin, et, si j'avois ici un astrolabe avec lequel je pusse mesurer la hauteur du pôle, je te dirois ce que nous avons fait de chemin, quoique, ou je n'y entends rien, ou nous avons déjà passé ou passerons bientôt la ligne équinoxiale, qui divise et coupe les deux pôles à égale distance. — Et, quand nous serons parvenus à cette ligne que votre Seigneurie dit, demanda Sancho, combien aurons-nous fait de chemin ? — Beaucoup, répliqua don Quichotte, parce que de trois cent soixante degrés que contient le globe de l'eau et de la terre, selon le comput de Ptolémée, le plus grand cosmographe, que l'on connoisse, nous en aurons fait la moitié lorsque nous serons à cette ligne que je te dis. — Par Dieu, dit Sancho, votre Grâce me prend à témoin de ce qu'elle dit à un beau gentilhomme, en l'appelant puto et gafo, comme si c'étoit quelque bougre, ou je ne sais qui, en y ajoutant meon ou meo, ou je ne sais quoi. » Don Quichotte se mit à rire de l'interprétation que Sancho avoit donnée au nom et au comput du cosmographe Ptolémée, et lui dit : « Tu sauras, Sancho, que la principale marque qu'ont les Espagnols et ceux qui s'embarquent à Cadix pour aller aux Indes orientales, de savoir qu'ils ont passé la ligne équinoxiale que je t'ai dite, est que les poux de ceux qui vont dans le navire meurent tous, de sorte qu'on n'en trouveroit pas un dans tout le vaisseau, fût-ce au poids de l'or. C'est pourquoi, Sancho, tu peux passer la main sur une de tes cuisses, et, si tu trouves chose qui ait vie, nous sortirons de ce doute, ou bien si tu n'en trouves point la ligne est passée. — Je n'en crois rien, répondit Sancho. Je ferai pourtant tout ce que votre Grâce me commande, encore que je ne sache pas pourquoi il est besoin que je fasse cette expérience, puisque je vois de mes propres yeux que nous ne sommes pas à cinq toises du bord, et que nous n'avons point encore dérivé du lieu où sont

les pauvres bêtes de plus de deux toises. Pour preuve de mon dire, voilà encore Rossinante et le grison au même lieu où nous les avons laissés. Et, prenant la mire comme je la prends maintenant, je jure que nous ne bougeons ni n'allons au pas de la fourmi. — Fais seulement, Sancho, l'épreuve que je t'ai dite et ne te soucie d'autre chose. Je vois bien que tu ne sais ce que c'est que colures, parallèles, zodiaques, écliptiques, pôles, solstices, équinoxes, planètes, signes, points et mesures, dont la sphère céleste et terrestre est composée. Si tu savois toutes ces choses, ou partie d'icelles, tu verrois clairement combien nous avons coupé de parallèles, combien vu de signes, et combien nous avons laissé d'images derrière nous et en allons encore laisser. Je te dis encore une fois que tu te tâtes et que tu pêches : car je crois fermement que tu es plus lisse qu'un feuillet de papier blanc et uni. »

Sancho se tâta et porta tout doucement sa main sous le pli de la cuisse gauche, et puis, haussant la tête et regardant son maître, il lui dit : « Ou l'épreuve est fausse, ou nous ne sommes pas arrivés où votre Seigneurie dit, ni même à bien des lieues. — Eh quoi ! dit don Quichotte, as-tu pris quelque chose ? — Voire quelques-uns », répondit Sancho. Ce disant, il secoua ses doigts, et se lava toute la main dans la rivière. Le bateau y alloit cependant tout doucement au milieu du courant sans qu'il se mût par aucune autre intelligence secrète, ni par quelque enchanteur caché que par le courant même, qui étoit alors doux et calme.

Sur ce, ils découvrirent de grands moulins qui étoient au milieu de la rivière, et à peine don Quichotte les eut-il vus qu'il dit tout haut à Sancho : « Ami, voici que nous découvrons déjà la cité, le château ou la forteresse où doit être quelque chevalier opprimé, ou bien quelque reine, quelque infante ou princesse mal-

traitée ; et j'ai été conduit ici pour les secourir. — De quelle cité, de par tous les diables, de quelle forteresse ou de quel château parle votre Grâce ? répliqua Sancho. N'est-il pas aisé à voir que ce sont des moulins à blé qui sont installés sur le courant et qu'on y fait de la farine ? — Tais-toi, Sancho, dit don Quichotte : car, encore que ces choses te semblent être des moulins, elles n'en sont pas pourtant ; et je t'ai déjà dit que les enchanteurs changent et transforment toutes choses hors de leur naturel. Je ne veux pas dire qu'ils les changent réellement, mais qu'ils font de telle sorte que cela semble être changé. Tu en as vu l'exemple en ma Dulcinée, unique refuge de mes espérances. »

Cependant le bateau, qui étoit entré dans le milieu du courant de la rivière, commença de voguer non pas aussi doucement qu'il avoit fait jusque-là. Les meuniers maîtres de ces moulins, qui virent venir ce bateau sur la rivière, qui s'alloit jeter dans le courant où étoient les roues, sortirent promptement avec de grandes perches pour l'arrêter. Et, comme ils sortoient enfarinés et le visage et les vêtemens tout couverts de farine, ils avoient assez mauvaise mine. Ils poussoient de grands cris en disant : « Où allez-vous, diables d'hommes ? Êtes-vous si désespérés que vous désiriez vous perdre et vous faire mettre en pièces par ces roues ? — Ne t'ai-je pas dit, Sancho, dit en ce moment don Quichotte, que nous étions arrivés en un lieu où il faut que je montre jusqu'où va la valeur de mon bras ? Regarde que de brigands et de voleurs qui me viennent à l'encontre. Vois combien de malandrins et de félons se viennent opposer à ma valeur, combien de monstres nous viennent menacer. Vous le saurez tout présentement, race maudite », dit-il en se levant tout de bout dans le bateau. Et alors il commença de menacer les meuniers en leur disant : « Laissez, canaille maudite et plus mal conseillée, laissez,

dis-je, en liberté et franc arbitre la personne que vous détenez par force en votre forteresse et obscure prison, que cette personne soit de noble ou de basse extraction : car je suis don Quichotte de la Manche, autrement nommé le Chevalier des lions, celui qui est appelé par l'ordre des cieux à mettre heureusement à fin cette aventure. » Ce disant, il mit la main à l'épée, dont il s'escrimoit en l'air, en menaçant les meuniers.

Ces hommes, entendant sans les comprendre toutes ces folies, ne laissèrent pas, avec leurs grandes perches, de retenir le bateau qui alloit déjà entrer dans le courant et dans le canal des roues. Sancho, à genoux, prioit humblement le Ciel qu'il le délivrât d'un danger si évident, et le Ciel le fit par l'industrie et l'adresse des meuniers, qui détournèrent le bateau avec leurs perches ; mais ils ne purent pas si bien faire que les roues ne missent le bateau sens dessus dessous, et que don Quichotte et Sancho n'allassent dans l'eau. Bien en prit à don Quichotte de savoir nager comme un canard ; néanmoins, avec cela, le poids des armes l'emporta deux fois au fond de l'eau, et, n'eussent été les meuniers qui se mirent à l'eau et le soutinrent, c'eût été pour tous deux le dernier jour de Troie. Enfin, ayant été mis à terre plus trempés que morts de soif, Sancho, à genoux, à mains jointes et les yeux levés au ciel, pria Dieu dévotement que dorénavant il le délivrât des désirs hasardeux et des folies de son maître. Sur ce, les pêcheurs à qui le bateau appartenoit arrivèrent, et, voyant leur barque que les roues avoient mise en pièces, commencèrent à dépouiller Sancho et à sommer don Quichotte de le leur payer.

Don Quichotte, avec un aussi grand calme que si rien ne lui fût arrivé de toute la journée, dit aux meuniers et pêcheurs qu'il payeroit très volontiers et de bon cœur, pourvu qu'ils donnassent

la liberté sans caution à la personne ou aux personnes qu'ils détenoient par force dans leur château. — De quelles personnes ou de quel château parles-tu, répliqua l'un des meuniers, homme sans jugement ? Veux-tu par hasard emmener ceux qui viennent moudre à ces moulins ? — Il suffit, dit alors don Quichotte entre ses dents. Ce seroit prêcher au désert que de vouloir réduire par prières cette canaille à quelque action vertueuse, et il faut qu'en cette aventure il se soit rencontré deux grands enchanteurs dont l'un empêche ce que l'autre veut faire : l'un m'a envoyé le bateau, et l'autre m'a fait donner au travers des moulins. Dieu y veuille porter remède : car tout ce monde est composé de machines et d'artifices contraires les uns aux autres. Je ne saurois qu'y faire. » Ayant achevé à part soi ce discours, il haussa la voix et poursuivit en cette manière : « Ô amis, qui que vous soyez, qui êtes enfermés dans cette prison, pardonnez-moi si, par mon malheur et par le vôtre, je ne vous puis retirer de votre misère. Cette aventure doit être réservée à quelque autre chevalier. »

Ce disant, il s'accorda avec les pêcheurs, et leur donna pour le bateau cinquante réaux, que Sancho donna de très mauvaise grâce, en disant : « Avec deux embarquemens semblables à celui-ci, nous irons bientôt à fond avec tout notre avoir. » Les pêcheurs et les meuniers étoient tout étonnés à voir ces deux figures si en dehors de l'usage, et, ne pouvant comprendre où tendoient les raisons et les demandes que don Quichotte leur faisoit, ils les laissèrent là comme deux fous, et rentrèrent dans leurs moulins, et les pêcheurs retournèrent à leurs filets.

Cependant, don Quichotte et Sancho retournèrent à leurs bêtes, et bêtes revinrent eux-mêmes. Et telle fut la fin de l'aventure de la barque enchantée.

1. Au lieu de lointaines, notre traducteur avoit mis longinques (de longinquus), sur lequel repose le jeu de mots que fait Sancho en répondant qu'il n'entend pas ce mot de logique.

Seconde partie · XXX

otre chevalier et son écuyer, tout mélancoliques et dolens, s'approchèrent de leurs animaux ; mais particulièrement Sancho, pour qui c'étoit toucher à son âme que de toucher à son argent ; de sorte que, quand on lui arrachoit un denier, il lui sembloit qu'on lui tiroit la prunelle des yeux. Enfin, sans se dire mot, ils montèrent tous deux à cheval et s'éloignèrent du fameux fleuve, don Quichotte plongé dans les pensées de ses amours, et Sancho dans celles de l'accroissement de sa grandeur. Or, il se représentoit qu'il en étoit bien éloigné : encore qu'il fût bien niais et bien sot, toutefois il voyoit bien que les actions de son maître étoient toutes ou presque toutes des extravagances, de sorte qu'il ne cherchoit que l'occasion de décamper un jour et de retourner chez lui, sans rendre compte ni prendre congé. Toutefois la fortune ordonna des choses tout autrement qu'il ne craignoit.

Il arriva donc que le jour suivant, au coucher du soleil et au sortir d'une forêt, don Quichotte jeta la vue sur un pré verdoyant, au bout duquel il aperçut plusieurs personnes ; s'étant approché plus près, il reconnut que c'étoient des chasseurs de haut vol. Il s'approcha un peu plus et vit une gentille dame montée sur un palefroi ou haquenée toute blanche qui avoit un harnois vert et une selle de toile d'argent. Cette dame étoit pareillement vêtue de vert, avec tant de goût et de luxe que l'on eût dit que c'étoit le

luxe en personne. Elle tenoit sur le poing gauche un autour, signe qui donna à entendre à don Quichotte que c'étoit quelque grande dame, qui devoit être la maîtresse de tous ces chasseurs, comme c'étoit la vérité. C'est pourquoi il dit à Sancho : « Mon fils Sancho, cours et dis à cette dame du palefroi et de l'autour que moi, le Chevalier des lions, je baise les mains à sa grande beauté ; et que, si sa Grandeur m'en donne la permission, je les lui irai baiser et la servir de toutes mes forces, et en tout ce que Son Altesse me commandera. Mais, Sancho, regarde bien comment tu parleras, et fais bien ton compte de n'enchâsser aucun de tes proverbes en ton ambassade. — Vous avez bien trouvé l'enchâsseur, repartit Sancho ; c'est bien à moi qu'il faut tenir ces discours. Ce n'est pas la première fois que j'ai porté des ambassades à de hautes et puissantes dames en cette vie. — Hormis celle que tu portas à la señora Dulcinée, répliqua don Quichotte, je ne pense pas que tu en aies porté d'autres, ou pour le moins à mon service. — Il est vrai, répondit Sancho ; toutefois un bon payeur n'a point regret aux gages, et, dans une maison bien fournie, le souper est bientôt dressé. Je veux dire qu'il n'y a rien à me dire, ni à m'avertir de rien, parce que j'ai de tout un peu et sais de tout un peu. — Je le crois, Sancho, dit don Quichotte ; va donc au petit bonheur, et Dieu te conduise ! »

Le bon Sancho partit donc au trot, et fit doubler le pas à son grison. Étant parvenu au lieu où étoit la belle chasseresse, il mit pied à terre, plia le genou devant elle et lui dit : « Belle dame, ce chevalier que vous voyez là-bas se nomme le Chevalier des lions. C'est mon maître, et je suis son écuyer que l'on nomme chez lui Sancho Pança. Ce Chevalier des lions, que l'on appeloit il n'y a pas longtemps de la Triste-Figure, m'envoie pour dire à votre Grandeur qu'il lui plaise de lui donner la permission que par

votre bon plaisir et consentement il vienne mettre en œuvre son désir, qui n'est autre, comme il dit et comme je pense, que de servir votre sublime hautesse et beauté. En la lui donnant, votre Seigneurie fera chose qui tournera à son honneur, et il en recevra une grâce signalée et un grand contentement. — Certainement, bon Écuyer, répondit la dame, vous vous êtes acquitté de votre ambassade avec toutes les circonstances que de telles ambassades requièrent. Je vous prie, levez-vous, parce qu'il n'est pas juste que l'écuyer d'un si grand chevalier, comme l'est celui de la Triste-Figure, duquel nous avons déjà bonne connoissance, demeure à genoux. Levez-vous donc, mon ami, et dites à votre maître qu'il sera le fort bien reçu de moi et de monsieur le duc, mon mari, dans une maison de plaisance que nous avons ici proche. »

Sancho Pança se leva aussi étonné de la beauté de cette bonne dame que de sa politesse. Mais il fut encore plus émerveillé de ce qu'elle lui avoit dit avoir connoissance de son maître le Chevalier de la Triste-Figure. Il présupposoit aussi que, si elle ne l'avoit point nommé le Chevalier des lions, cela provenoit de ce qu'il n'y avoit que si peu de temps qu'il s'étoit donné ce nom. La duchesse, dont je ne sais ni le nom ni le titre, fit cependant cette demande à Sancho : « Dites-moi, Écuyer mon ami, votre maître n'est-il pas ce chevalier de qui l'on a imprimé une histoire qui a pour titre l'Ingénieux gentilhomme don Quichotte de la Manche, lequel a pour maîtresse une certaine Dulcinée du Toboso ? — C'est lui-même, Madame, répondit Sancho, et je suis ce sien écuyer, qui trotte ou qui doit trotter en telle histoire, et que l'on appelle Sancho Pança ; c'est moi, à moins que l'on ne m'ait changé au berceau, je veux dire que l'on ne m'ait changé en l'imprimerie. — Je me réjouis fort de tout ceci, dit la duchesse. Allez, mon ami Pan-

ça, et rapportez à votre maître qu'il est le bien arrivé et le bienvenu en mes terres, et qu'il n'y a chose qui me pût apporter un plus grand contentement. »

Sancho, avec une si agréable réponse, retourna tout joyeux à son maître, à qui il raconta tout ce que la grande dame lui avoit dit, élevant jusques au ciel avec des termes rustiques sa grande beauté, sa bonne mine et sa courtoisie. Don Quichotte, ayant appris cette bonne nouvelle, fit de son gaillard sur la selle, se mit crânement sur les étriers, accommoda sa visière et donna de l'éperon à Rossinante, et, d'une gentille contenance, il alla baiser les mains à la duchesse. Elle fit cependant appeler le duc son mari ; et, tandis que don Quichotte s'approchoit, elle lui conta toute l'ambassade. Ils avoient déjà tous deux lu la première partie de cette histoire, et par elle avoient connoissance de l'humeur extravagante de don Quichotte : si bien qu'ayant un grand désir de le connoître, ils l'attendoient résolus de se plier à l'humeur du pèlerin, et de lui accorder tout ce qu'il diroit. En outre, ils le vouloient traiter en chevalier errant tout le temps qu'il demeureroit chez eux, avec toutes les cérémonies accoutumées aux livres de chevalerie qu'ils avoient lus, et auxquels ils étoient grandement affectionnés.

Sur ce, don Quichotte s'approcha la visière levée, et, comme il faisoit montre de mettre pied à terre, Sancho lui voulut aller tenir l'étrier. Mais il fut si malheureux qu'en descendant de son grison il se prit le pied dans une corde du bât, de telle sorte qu'il ne lui fut pas possible de se désempêtrer. Au contraire, il y demeura pendu, la bouche et l'estomac à terre. Don Quichotte, qui n'avoit pas coutume de mettre pied à terre sans qu'on lui tînt l'étrier, croyoit que déjà Sancho étoit là pour le lui tenir et déchargea tout

le corps d'un côté, si bien qu'il entraîna avec lui la selle de Rossinante, qui ne devoit pas être bien sanglé, et la selle et lui se trouvèrent à terre, à sa grande honte et confusion, pendant qu'il proféroit entre les dents mille malédictions contre le malheureux Sancho, qui avoit encore le pied dans les entraves. Le duc commanda soudain à ses chasseurs de courir promptement au secours du chevalier et de l'écuyer. Ceux-ci relevèrent don Quichotte, tout froissé de la chute, et, tout en tirant la jambe, il alla le mieux qu'il put se mettre à genoux devant Leurs Altesses ; mais le duc n'y consentit en aucune manière, mais plutôt descendit de cheval pour embrasser don Quichotte, à qui il dit : « Seigneur Chevalier de la Triste-Figure, je suis fâché de la disgrâce qui vous est arrivée la première fois que vous m'avez fait l'honneur de venir en mes terres ; mais la négligence des écuyers est bien souvent cause de pires événemens. — La faveur que j'ai reçue, dit don Quichotte, fait que je ne saurois ressentir aucun mal, quand je tomberois au plus profond des abîmes : car la gloire de vous avoir vu m'en relèveroit toujours, et m'en retireroit. Mon écuyer, que Dieu puisse maudire, détache mieux la langue pour proférer des malices, qu'il n'attache et ne sangle une selle afin qu'elle demeure ferme. Mais, en quelque état que je me trouve, par terre ou debout, à pied ou à cheval, je demeurerai toujours votre serviteur et celui de madame la duchesse, votre digne compagne et digne dame de la beauté et universelle princesse de la courtoisie. — Tout beau, Seigneur don Quichotte de la Manche, dit le duc, parce que là où est doña Dulcinée du Toboso, il n'est pas raison de louer d'autres beautés. » Sancho Pança étoit à ce moment déjà désempêtré du lacs, et, se trouvant proche, avant que son maître répondît, il dit : « On ne sauroit nier, mais on doit affirmer que ma señora Dulcinée du Toboso est fort belle. Mais le lièvre se lève

où moins on y pensoit. J'ai ouï dire que ce qu'on appelle nature ressemble à un potier qui fait des vaisseaux d'argile, et celui qui fait un beau vase en peut faire aussi bien deux, trois et cent. Je le dis, parce que sur ma foi madame la duchesse ne doit rien à notre maîtresse, M Dulcinée du Toboso. Don Quichotte se tourna alors vers la duchesse, et lui dit : « Que votre Grandeur s'imagine que jamais chevalier errant n'eut écuyer qui fût aussi grand discoureur que le mien, ni plus plaisant et récréatif. Si votre Excellence a pour agréable mon service durant quelques jours, elle en pourra connoître la vérité. — Je suis extrêmement aise, repartit la duchesse, que le bon Sancho soit plaisant, parce que cela témoigne qu'il est discret : car la bonne grâce et les facéties, comme vous savez bien, Seigneur don Quichotte, ne s'arrêtent jamais sur les esprits lourds et grossiers, et, puisque le bon Sanchoest homme de bonne grâce et plaisant, j'en conclus qu'il est aussi discret. — Mais aussi grand discoureur, ajouta don Quichotte. — Tant mieux, dit le duc, parce que beaucoup de plaisanteries ne se peuvent dire en peu de paroles. Mais, afin de n'y point dépenser notre temps, que le grand chevalier de la Triste-Figure nous accompagne. — Votre Altesse, dit Sancho, doit dire des Lions, car il n'y a plus de Triste-Figure. — À la bonne heure donc, des Lions, poursuivit le duc. Or, je dis encore un coup que le Seigneur chevalier des Lions vienne à un mien château, qui est ici près ; il y sera traité avec l'honneur que l'on doit à une si haute personne, et avec celui que la duchesse et moi avons coutume de rendre à tous les chevaliers errans qui y arrivent. » Cependant Sancho avoit bien accommodé et bien sanglé Rossinante. Don Quichotte monta dessus, et le duc sur un beau cheval ; ils mirent la duchesse au milieu et prirent le chemin du château. La duchesse dit à Sancho de venir à côté d'elle, parce qu'elle prenoit un extrême

plaisir en ses saillies. Sancho ne se fit point prier, mais se mêla parmi eux et fit le quatrième dans la conversation, au grand plaisir de la duchesse et du duc, qui s'estimoient grandement heureux de traiter en leur château un tel chevalier errant et un tel écuyer parlant.

1. On a pensé que Cervantes désignait dans ces aventures don Carlos de Boeja et doña Maria d'Aragon, ducs de Villahermosa, et que la résidence où se passèrent tant d'événements fut le château de Buenavia, bâti par le duc Juan d'Aragon, cousin de Ferdinand le Catholique, dans les environs de la villa de Pedrola, résidence ordinaire des maîtres de cette seigneurie.

Seconde partie · XXXI

xtrême étoit l'allégresse de Sancho Pança en se voyant à son idée en intimité avec la duchesse : car il se figuroit de retrouver dans son château ce qu'il avoit trouvé au logis de don Diègue et à celui de Basile : enchanté de faire bonne chère toutes et quantes fois que l'occasion s'en offroit, il la savoit fort bien prendre aux cheveux. Or, l'histoire raconte que, devant qu'ils arrivassent au château ou maison de plaisance, le duc alla en avant et donna ses ordres à tous ses serviteurs sur la façon dont ils devoient traiter don Quichotte. Quand notre chevalier arriva avec la duchesse aux portes du château, on en vit sortir des laquais ou palefreniers habillés de pied en cap d une robe que l'on appelle de lever. Elle étoit d'un satin cramoisi très fin. Ces hommes prirent entre leurs bras don Quichotte, et, sans être vus ni ouïs d'aucun autre, lui dirent : « Que votre Grandeur, Seigneur chevalier, aille aider à

madame la duchesse à descendre de cheval. » Don Quichotte le fit, et il y eut là-dessus de grands complimens entre elle et lui ; mais enfin la résistance de la duchesse l'emporta, et elle ne voulut descendre du palefroi qu'entre les bras du duc, disant qu'elle ne se sentoit pas digne de donner une charge aussi inutile à un si grand chevalier. Enfin le duc la mit à terre, et, comme ils entrèrent dans une grande cour, deux belles damoiselles s'approchèrent d'eux et jetèrent sur les épaules de don Quichotte un long manteau de fine écarlate, et à l'instant toutes les galeries de la cour se couronnèrent de serviteurs et de servantes du logis, criant à haute voix : « Bienvenu soit la fleur et la crème des chevaliers errans ! » et tous ou la plupart versoient des eaux de senteur sur don Quichotte et sur le duc et la duchesse. Don Quichotte étoit étonné de tout cela ; et ce fut là le premier jour qu'il connut et crut tout à fait être un vrai chevalier errant, et non imaginaire, en se voyant traité de la sorte dont il avoit lu que l'on traitoit de semblables chevaliers aux siècles passés.

Or, Sancho, ayant quitté son grison, se cousit après la duchesse et entra dans le château, mais à peine y fut-il entré qu'un remords de conscience le saisit de laisser ainsi sa bête toute seule. C'est pourquoi il s'approcha d'une révérende duègne qui étoit sortie avec d'autres pour recevoir la duchesse, et tout bas lui tint ce langage : « Señora Gonzalez, ou comme on appelle votre Grâce… — Je m'appelle doña Rodriguez de Grijalva, répondit la duègne ; que vous plaît-il de moi, mon ami ? — Je désirerois, Madame, repartit Sancho, que vous me voulussiez tant obliger que d'aller à la porte de ce château où vous trouverez un âne grison qui m'appartient : plaise à votre Grâce de le faire mettre ou de le mettre vous-même à l'écurie, parce que le pauvret est un peu poltron et ne se plaît nullement à demeurer seul. — Si le maître, dit

alors la dame, a autant de jugement que le valet, nous voilà bien. Au diable soyez-vous, vous et qui vous a amené ici, frère, et faites état avec votre grison que nous autres dames de ce château ne sommes pas habituées à faire ce métier-là. — Eh bien, en vérité, repartit Sancho, j'ai ouï dire à mon maître, qui est bien un trésor d'histoires, de Lancelot, lorsqu'il vint de Bretagne, que les dames prenoient soin de lui, et leurs duègnes de son coursier. Et, quant à ce qui regarde mon âne, je ne le changerois pas contre le roussin du seigneur Lancelot. — Frère, si vous êtes un plaisant, répondit la dame, gardez vos bouffonneries pour le lieu où on les prendra pour telles et où l'on vous les payera mieux que moi, de qui vous ne sauriez avoir qu'une figue. — Pour le moins sera-t-elle bien mûre, dit alors Sancho : car je m'assure que vous ne perdrez pas le quinola de vos années faute d'un point. — Fils de putain, repart la dame déjà tout embrasée de courroux, que je sois vieille ou non, j'en rendrai compte à Dieu, et non à vous, vilain, maraud que vous êtes, et tonneau d'ail. » Or, elle proféra si haut ces paroles que la duchesse les entendit. Et, quand elle vit en se tournant cette dame si émue et les yeux si animés, elle lui demanda à qui elle en avoit. « J'en ai, répondit la duègne, à ce bonhomme, qui vient de me requérir tout bellement que j'aille mettre dans l'écurie un âne à lui qui est à la porte du château, en me donnant pour exemples de certaines dames qui pansèrent, les unes Lancelot, et les autres son roussin ; et, pour couronner le tout, il m'a traitée de vieille. — Je regarderois cela, repartit la duchesse, comme un plus grand affront que tout ce qu'on me sauroit dire. » C'est pourquoi, en s'adressant à Sancho, elle lui dit : « Ami Sancho, remarquez que doña Rodriguez est jeune, et qu'elle porte ces coiffes plutôt pour faire paroître sa qualité et suivre l'usage commun que pour les ans qu'elle ait. — Maudits

soient ceux qui me restent à vivre, répliqua Sancho, si je l'ai dit pour cela ; je l'ai seulement dit parce que l'amour que je porte à mon âne est si grand qu'il me sembloit ne le pouvoir recommander à une personne plus charitable que la señora Rodriguez. » Don Quichotte, qui entendoit tout, tint alors à Sancho ce langage : « Est-ce ainsi, Sancho, qu'il faut parler en ce lieu ? — Señor, répondit Sancho, chacun doit parler de ce dont il a besoin, en quelque part qu'il se trouve. C'est ici qu'il me ressouvint du grison, et c'est ici que j'en ai parlé, et, s'il m'en étoit souvenu dans l'écurie, c'est là que j'en parlerois. » Sur cela le duc prit la parole et dit : « Sancho est tout à fait dans le vrai, et on ne le sauroit en rien blâmer. On traitera fort bien le grison à bouche que veux-tu, et que Sancho ne s'en mette plus en peine, car on lui fera aussi bonne chère qu'à sa propre personne. »

En discourant de la sorte et tenant ces devis agréables à tous, si ce n'est à don Quichotte, ils parvinrent en haut, et menèrent don Quichotte en une salle parée d'une riche tapisserie en broderie d'or. Six damoiselles le désarmèrent et lui servirent de pages, toutes instruites par le duc et la duchesse touchant ce qu'elles avoient à faire et comment elles devoient traiter don Quichotte, afin qu'il crût et vît que c'étoit en chevalier errant. Don Quichotte demeura, une fois désarmé, avec ses chausses à queue de merluche et avec son jupon de chamois. Il étoit sec, haut et tendu, avec ses mandibules qui se baisoient au dedans les unes les autres : figure capable de faire crever de rire les damoiselles qui le servoient, si elles ne se fussent contenues, selon le commandement exprès qu'elles en avoient reçu du duc et de la duchesse. Elles lui demandèrent de se laisser dépouiller pour lui mettre une chemise blanche, mais il n'y voulut jamais consentir, disant que l'honnêteté n'étoit pas moins requise aux chevaliers errans que la

valeur. Avec tout cela, il dit que l'on baillât à Sancho la chemise, et puis, s'enfermant avec lui dans une chambre où il y avoit un riche lit, il se dépouilla et vêtit la chemise. Quand il se vit seul avec Sancho, il lui tint ce discours : « Viens çà, truand moderne et badaud antique ; te semble-t-il honnête de déshonorer une dame aussi vénérable et aussi digne de respect que celle-là ? Étoit-ce le temps de te ressouvenir du grison ? ou les seigneurs de cette maison sont-ils des personnes à laisser maltraiter les bêtes, quand ils traitent leurs maîtres si magnifiquement ? Au nom de Dieu, Sancho, comporte-toi si bien que tu ne découvres point la filasse, de sorte que l'on ne voie que tu n'es qu'un vilain et tissu de toile grossière. Misérable pécheur que tu es, considère qu'un maître est d'autant plus estimé que ses serviteurs sont honnêtes et bien nés, et qu'un des plus grands avantages que les princes aient sur le reste des hommes, c'est qu'ils se servent d'hommes aussi gens de bien qu'eux. Ne vois-tu pas, malencontreux que tu es et infortuné que je suis, que, si l'on aperçoit que tu sois un rustre et un plaisant sans cervelle, on croira par même moyen que je sois quelque pique-assiette ou quelque chevalier de hasard ?

« Non, non, ami Sancho, fuis, fuis avec soin ces inconvéniens : qui veut trop faire du parleur et du plaisant au premier heurt tombe et donne dans le glouton disgracieux. Retiens ta langue, et considère et rumine ce que tu veux dire avant de le proférer. Remarque que nous sommes arrivés à un degré où, moyennant la grâce de Dieu et la force de mon bras, nous en vaudrons mieux du tiers et du quint, tant en renommée qu'en fortune. »

Sancho lui promit avec mille sermens de se coudre la bouche ou de se mordre la langue avant de dire un mot qui ne fût bien à

propos et bien pesé, comme il le lui commandoit, et qu'il n'en fût plus en peine, qu'on ne découvriroit jamais par sa faute ce qu'ils étoient. Don Quichotte s'habilla et mit son baudrier et son épée ; il mit aussi le manteau d'écarlate sur ses épaules, et sur sa tête une toque de satin vert que les damoiselles lui donnèrent. En cet équipage il entra dans la grande salle, où il trouva les damoiselles rangées en deux files sur les deux côtés, et toutes appareillées pour lui donner à laver les mains, ce qu'elles firent avec beaucoup de révérences et de cérémonies. Incontinent on vit entrer dans la salle douze pages avec le maître d'hôtel, qui le venoient chercher pour manger : car il y avoit déjà longtemps que les maîtres l'attendoient. Ils le mirent au milieu d'eux ; et, en grande pompe et magnificence, le menèrent en une autre salle où l'on avoit dressé une riche table, où il n'y avoit que quatre couverts. La duchesse et le duc l'allèrent recevoir à la porte de la salle, et avec eux étoit un homme d'Église, de ceux qui gouvernent les maisons des princes ; de ceux qui, n'étant point princes de naissance, ne sauroient apprendre comment le doivent être ceux qui le sont ; de ceux qui veulent que la grandeur des grands se mesure à la bassesse de leur âme ; de ceux qui, voulant apprendre à ceux qu'ils gouvernent le moyen de se limiter, les rendent misérables. Tel, dis-je, devoit être ce grave religieux, qui alla quand et le duc et la duchesse au-devant de don Quichotte.

Après mille complimens, ils se mirent à table, et finalement ils forcèrent don Quichotte à prendre la place d'honneur. Le duc voulut qu'il se mît au haut bout, et, bien qu'il le refusât, toutefois les instances du duc furent si grandes qu'il dut s'y mettre. L'homme d'Église prit place vis-à-vis de lui, et le duc et la duchesse aux deux côtés. Sancho étoit présent à tout, bien étonné et ébahi de voir l'honneur que ces princes faisoient à son maître, et,

voyant les prières et les cérémonies qui avoient lieu entre le duc et don Quichotte pour faire asseoir celui-ci au haut bout de la table, il dit : « Si leurs Grandeurs m'en donnent la permission, je leur raconterai une chose qui arriva autrefois dans mon village au sujet des sièges et des préséances. »

Àpeine eut-il achevé de tenir ce discours que don Quichotte se mit à trembler, croyant indubitablement qu'il s'en alloit dire quelque niaiserie. Sancho y prit garde, le comprit et lui dit ces paroles :

« N'ayez pas peur, Monsieur, que je m'oublie ni que je dise chose qui ne vienne bien à point. Il me souvient bien des avis que votre Seigneurie m'a donnés naguère touchant la manière qu'il faut tenir en ne parlant ni trop ni trop peu, ou bien ou mal. — Je ne me souviens de rien, Sancho, répondit don Quichotte ; dis ce que tu voudras, et te dépêche. — Eh bien, ce que je veux dire, repartit Sancho, est si véritable que monseigneur don Quichotte, ici présent, ne me laissera pas mentir. — Quant à moi, débite autant de mensonges que tu voudras, Sancho, répliqua don Quichotte, car, pour moi, je ne te tendrai pas la main ; mais regarde bien à ce que tu vas dire. — Je l'ai si bien vu et revu que celui qui sonne l'alarme est à couvert et en sûreté, ainsi qu'on le verra à l'œuvre. — Vos Grandeurs feroient fort bien, dit alors don Quichotte, de faire jeter hors d'ici ce fou, qui s'en va dire mille fadaises. — Par la vie de monseigneur le duc, repartit la duchesse, Sancho ne se séparera pas de moi d'un point : car je l'aime beaucoup, parce que je sais qu'il est fort discret. — Que votre Sainteté, repartit Sancho, puisse vivre de longs jours pour la bonne opinion qu'elle a de moi, encore que ce soit sans sujet. Or, voici le conte que je vous veux dire. Un gentilhomme de mon village, fort riche, parce

qu'il étoit issu des Alamos de Medina del Campo, qui épousa doña Mencia de Quiñones, qui fut fille de don Alonzo de Maranon, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, qui se noya dans l'île de la Herradura, et pour qui il y eut, il y a quelques années, en notre village cette grande querelle où, comme l'on m'a dit, se trouva monseigneur don Quichotte, et d'où sortit blessé Tomasillo le garnement, fils de Ballastre le maréchal... Mais, notre maître, tout ce que je dis n'est-il pas véritable ? Je vous prie d'en dire ce qui en est, afin que ces seigneurs ne me tiennent point pour un bavard et un menteur. — Jusques ici, repartit l'homme d'Église, je vous tiens plutôt pour un bavard que pour un menteur ; mais je ne sais pour qui dorénavant je vous tiendrai. — Ô Sancho, dit don Quichotte, tu produis tant de témoins et tant d'indices que je ne puis m'empêcher de déclarer que tu dois dire la vérité. Passe outre et abrège ton conte : car je te vois en train de n'achever point de deux jours. — Il ne faut pas, dit alors la duchesse, qu'il abrège celui-ci, parce qu'il me fait grand plaisir. Plutôt le doit-il raconter de la sorte qu'il le sait, dût-il ne l'achever de six jours. Et, s'il y employoit tout ce temps, ce seroient les plus agréables jours que j'aie eus en ma vie. — Je dis donc, Messeigneurs, poursuivit Sancho, que ce gentilhomme, que je connois comme mes propres mains, parce que de ma maison à la sienne il n'y a pas un trait d'arbalète, invita un paysan pauvre, mais homme d'honneur. — Poursuivez, Frère, dit alors le religieux, car vous prenez le chemin de ne vous arrêter avec votre conte qu'au bout du monde. — Je m'arrêterai à moins de moitié, s'il plaît à Dieu, répondit Sancho. C'est pourquoi je dis que ce laboureur, arrivant au logis de ce gentilhomme qui l'invitoit (que bon repos ait son âme, car il est déjà mort), et pour plus de témoignage l'on dit qu'il fit une mort d'ange ; je ne m'y trouvai pas pourtant, parce

qu'alors j'étois allé à Temblèque pour couper les blés. — Je vous en supplie, dit le même religieux, mon fils, revenez promptement de Temblèque, et, sans ensevelir le gentilhomme, si vous ne voulez point faire de plus grandes funérailles, achevez votre conte.

— Voici l'affaire, répliqua Sancho ; qu'étant tous deux pour s'asseoir à table, et il me semble que je les vois maintenant plus que jamais… » Le duc et la duchesse recevoient un grand plaisir de la colère que montroit prendre le bon religieux, du délai et des pauses que mettoit Sancho à faire son conte, et don Quichotte se consumoit de colère et de rage. « Ainsi je dis, poursuivit Sancho, qu'étant, comme j'ai dit, tous deux pour s'asseoir à table, le laboureur s'obstinoit à ce que le gentilhomme s'assît au haut bout de la table, et le gentilhomme, au contraire, vouloit résolument que ce fût le laboureur qui s'y mît, parce que, ajoutoit-il, en sa maison on devoit faire sa volonté. Le paysan, qui vouloit trancher du courtois et du bien élevé, s'y refusoit absolument, jusques à ce que le gentilhomme tout fâché, lui mettant les mains sur les épaules, le fit asseoir de force en lui disant : « Asseyez-vous seulement ici, gros lourdaud, parce qu'en quelque part que je me mette, ce sera toujours la place au-dessus de vous. » Voilà mon conte, et, sur ma foi, je pense qu'il est venu ici fort à propos. »

Don Quichotte devint alors de mille couleurs, qui sur son teint basané paroissoient lui jasper le visage. Le duc et la duchesse, qui avoient compris le trait de Sancho, dissimulèrent leur envie de rire, de peur que don Quichotte n'achevât de se mettre en colère, ayant entendu la malice de son écuyer. Et, pour changer de discours et faire que Sancho ne poursuivît point par d'autres extravagances, la duchesse demanda à don Quichotte quelles nouvelles il avoit de la señora Dulcinée du Toboso, et s'il ne lui avoit

pas envoyé, ces jours passés, quelque présent de géans ou de malandrins, car il ne se pouvoit faire qu'il n'en eût vaincu plusieurs. Don Quichotte lui fit cette réponse : « Madame, il faut que votre Grandeur sache que mes infortunes n'auront jamais de fin, quoiqu'elles aient eu un commencement ? J'ai à la vérité vaincu des géans, des coquins et des malandrins que je lui ai envoyés. Mais, hélas ! où la pouvoient-ils trouver, si elle est enchantée et changée en la plus laide paysanne qui se puisse imaginer ? — Je ne sais, dit Sancho, mais je la trouve la plus belle créature du monde, ou pour le moins la plus leste, et je sais bien que pour sauter elle n'en doit rien à un voltigeur. Par ma foi, Madame la duchesse, elle saute sur un âne comme un chat. — Mais, Sancho, dit le duc, l'avez-vous vue enchantée ? — Comment ! si je l'ai vue ? répond Sancho, et qui diable fut donc celui, si ce n'est moi, qui donna le premier dans cette affaire de l'enchantement ? Elle est tout aussi enchantée que mon père. »

L'homme d'Église, qui ouït parler de géans, de brigands et d'enchantemens, pensa soudain que ce devoit être là don Quichotte de la Manche, dont le duc lisoit d'ordinaire l'histoire. Il l'en avoit repris plusieurs fois, en disant que c'étoit une folie de lire de pareilles folies. Et, quand il se fut assuré que ce qu'il soupçonnoit étoit la vérité, un tel accès de colère le saisit qu'il dit au duc : « Monseigneur, votre Excellence rendra un jour compte à Dieu de ce que fait ce bonhomme de don Quichotte, ou ce don Fou, ou n'importe comme on l'appelle : je m'imagine qu'il ne doit pas être aussi dépourvu de cervelle que votre Excellence veut qu'il le soit, en lui donnant sujet de mettre en avant ses extravagances et ses rêveries. » Et là-dessus, s'adressant à don Quichotte, il lui dit : « Et pour vous, âme de cruche, qui vous a fourré dans la cervelle que vous êtes chevalier errant, et que vous vain-

quez des géans, et prenez les malandrins ? Allez en paix, et souffrez qu'on vous dise : Retournez chez vous, élevez vos enfans, si vous en avez, et ayez soin de votre bien. Cessez de vagabonder par le monde, humant le vent et donnant à rire à tous ceux qui vous connoissent et qui ne vous connoissent pas. Mais où avez-vous trouvé qu'il y ait eu ni qu'il y ait maintenant des chevaliers errans ? En quel lieu d'Espagne y a-t-il des géans ou des malandrins dans la Manche, ni des Dulcinées enchantées, ni toute la foule de simplicités que l'on raconte de vous ? » Don Quichotte demeura attentif au discours de ce vénérable personnage, et, voyant qu'il se taisoit, sans respecter ni duc ni duchesse, il se leva de son siège, et puis, d'une contenance qui témoignoit un grand courroux et d'un visage ému, il se mit debout et dit… Mais cette réponse mérite un chapitre pour elle seule.

Seconde partie · XXXII

on Quichotte, s'étant donc levé et tremblant des pieds à la tête comme si on l'eût frotté de vif-argent, avec une voix toute confuse et précipitée, proféra ces paroles : « Le lieu où je suis et la présence de ceux devant lesquels je me trouve, jointe au respect que j'ai toujours gardé et que je garde au ministère qu'exerce votre Grâce, retiennent et lient les mains à mon juste courroux. Ce que je viens de dire avec ce que le monde sait que les armes des gens de lettres sont les mêmes que celles de la femme, à savoir, la langue, fait que j'entrerai en combat avec armes égales contre vous, de qui l'on devoit attendre plutôt de bons conseils que d'infâmes reproches. Les réprimandes saintes et qui ont pour cause une bonne intention demandent d'autres circonstances et

requièrent d'autres fins. Au moins je peux dire qu'en me reprenant en public et si âprement, vous avez passé toutes les bornes de la bonne répréhension, puisque les premières bornes doivent plutôt tenir de la douceur que de l'âpreté, et qu'il n'est pas bien fait, sans avoir connoissance du péché que l'on reprend, de traiter le pécheur, sans plus ni moins, d'écervelé et de fou. Mais que votre Grâce me dise un peu, je vous prie, quelle folie elle a remarquée en moi pour me condamner, m'injurier et me commander d'aller en ma maison pour en avoir soin, et aussi de ma femme et de mes enfans, sans savoir si je suis marié ou si j'ai des enfans. N'y a-t-il donc qu'à s'introduire à tort et à travers dans la maison d'autrui et en gouverner les maîtres ? Faut-il que quelques-uns, pour avoir été élevés dans la règle étroite de quelque collège, sans avoir jamais vu du monde plus que n'en peuvent contenir quelque vingt ou trente lieues, s'ingèrent à tout hasard de donner la loi à la chevalerie et de juger des chevaliers errans ? Est-ce par hasard une affaire vaine ? est-ce un temps mal employé que celui qui se passe à courir le monde, en méprisant les délices et recherchant les âpretés par lesquelles les gens de bien montent au faîte de l'immortalité ? Si c'étoient les chevaliers, les magnifiques, les généreux, les gens d'une illustre naissance, qui m'estimassent un fou, je le tiendrois pour un affront irréparable. Mais que les hommes d'étude m'aient en telle réputation qu'ils voudront et qu'ils me tiennent pour un insensé. Ils ne sont jamais entrés, ils n'ont jamais foulé le sentier de la chevalerie, et je ne me soucie point d'eux pour une obole. Je suis chevalier, et mourrai chevalier, s'il plaît au Très-Haut. Il y a des hommes qui vont par le champ spacieux de l'ambition et de l'orgueil. D'autres cheminent par celui de la flatterie servile et basse ; il y en a d'autres qui prennent le sentier de la trompeuse hypocrisie, et quelques-uns

marchent par celui de la vraie religion. Mais moi, poussé par mon étoile, je vais par le chemin étroit de la chevalerie errante, dont l'exercice me fait mépriser les biens mondains, mais non pas l'honneur. J'ai fait réparer maintes iniquités, redressé des torts, châtié des insolences, vaincu des géans et foulé aux pieds des démons. Je suis amoureux, mais dans la limite où il faut nécessairement que les chevaliers errans le soient. L'étant, je ne suis point de ces amoureux vicieux, mais de ces platoniques et continens. Mes intentions ont toujours pour but une bonne fin, qui est de faire du bien à tout le monde, et de ne faire du mal à personne. Si celui qui pense ainsi, si celui qui agit ainsi, si celui qui traite de ces choses mérite d'être appelé un sot, j'en laisse le jugement à vos Grandeurs, Monsieur le duc et Madame la duchesse.

— Très bien, par Dieu, mon maître, dit alors Sancho ; que votre Grâce n'en dise pas davantage pour sa cause : car il n'y a rien de plus à dire, rien de plus à penser, rien de plus à soutenir dans le monde, et d'autant mieux que, ce révérend seigneur ayant nié, comme il l'a fait, qu'il y ait jamais eu ou qu'il y ait dans le monde des chevaliers errans, on ne se doit point étonner s'il ne sait rien des choses dont il a parlé. — Seriez-vous, dit l'ecclésiastique, seriez-vous par hasard, mon ami, ce Sancho Pança à qui, comme l'on dit, son maître a promis une île ? — Oui vraiment, répondit Sancho, et celui qui la mérite aussi bien que qui que ce soit ; je suis de ceux-là : « Approche-toi des gens de bien, et tu seras l'un d'eux. » Je suis aussi de ceux : « Non pas avec qui tu nais, mais avec qui tu pais », et de ceux-là : « Qui s'appuie à un bon arbre, une bonne ombre le couvre. » Je me suis appuyé à un bon maître, et il y a bien des mois que je l'accompagne, et je dois être un autre lui-même, avec la volonté de Dieu. Vive lui et vive moi :

car à lui il ne manquera point d'empires pour y commander, ni à moi d'îles pour y gouverner. — Non certes, mon ami Sancho, dit en ce moment le duc, car, en faveur du seigneur don Quichotte, je vous fais tout dès à présent gouverneur d'une île que j'ai vacante et laquelle n'est pas de petite étendue.

— Sancho, dit don Quichotte, mets-toi à genoux, et baise les pieds de son Excellence pour tant de grâces qu'elle te fait. »

Sancho le fit, et à l'heure même l'homme d'Église se leva de table bien fâché, en disant : « Par l'habit que je porte, je puis dire que votre Excellence n'est pas moins folle que ces pécheurs. Considérez un peu, je vous prie, s'ils ne doivent pas être fous, puisque les sages canonisent leurs folies. Que votre Excellence demeure avec eux : pour moi, tant qu'ils seront chez vous, je me tiendrai chez moi et me dispenserai de reprendre ce à quoi je ne puis remédier. » Et, sans en dire plus ni manger davantage, il s'en alla et ni les prières du duc ni celles de la duchesse ne le purent retenir. Le duc ne lui fit pas beaucoup d'instance, empêché par le rire que son impertinente colère lui avoit causé.

Ayant achevé de rire, il dit à don Quichotte : « Seigneur Chevalier des lions, vous avez si dignement répondu pour vous qu'il ne vous reste rien à désirer pour la satisfaction de ce qui semble être un affront, et qui ne l'est en aucune manière. Car, comme vous le savez mieux que moi, ainsi que les femmes ne sauroient offenser, les offenses des gens d'église ne sont non plus des offenses.

— Il est vrai, répondit don Quichotte, et la cause est que celui qui ne peut être offensé ne peut offenser personne. Les femmes, les enfans et les gens d'Église, comme ils ne se peuvent pas dé-

fendre quand on les offense, on ne peut non plus leur faire d'affront, parce que l'offense et l'affront, comme votre Excellence le sait très bien, sont différens en ceci. L'affront procède de celui qui le peut faire, qui le fait et qui le soutient ; mais l'offense peut venir de qui que ce soit, sans qu'on fasse affront. Prenons un exemple. Un homme se trouve dans une rue sans penser à rien, et sur cela voici dix hommes qui surviennent, bien armés, et lui donnent des coups de bâton. Il met l'épée à la main et fait son devoir, et néanmoins le grand nombre de ses ennemis le paralyse et ne lui laisse pas faire ce qui est de son intention qui est de se venger. Or cet homme demeure offensé sans qu'on lui ait fait affront. Je le veux confirmer par un autre exemple. Un homme marche, un autre vient par derrière et lui donne des coups de bâton, et, ces coups une fois donnés, s'enfuit sans attendre : l'autre le poursuit et ne peut l'atteindre. Celui qui a reçu les coups de bâton a reçu une offense, et non pas un affront, parce que l'affront doit être soutenu. Si celui qui a donné les coups de bâton, encore qu'il les ait donnés par derrière, mettoit la main à l'épée et faisoit face à son ennemi, le bâtonné auroit reçu et l'offense et l'affront tout à la fois : l'offense, parce qu'il a été battu en trahison ; et l'affront, d'autant que celui qui lui a donné les coups soutient ce qu'il a fait de pied ferme et sans tourner le dos. C'est pourquoi, suivant les lois du maudit duel, je puis avoir été offensé sans avoir reçu d'affront, parce que les enfans sont incapables de raison non plus que les femmes, et ne peuvent fuir, et n'ont rien à attendre. Autant en pouvons-nous dire des gens d'Église. Ces trois genres de personnes sont privés d'armes offensives et défensives. Par ainsi, encore que naturellement ils soient obligés de se défendre, ils ne sauroient pourtant offenser quelqu'un. C'est pourquoi, bien que j'aie dit tout à l'heure que je pouvois être offensé, je dis mainte-

nant que je ne le suis en aucune manière, puisque celui qui ne peut recevoir un affront, encore moins le peut-il faire. Par ces raisons, je ne dois point ressentir ni ne ressens toutes les injures que ce bonhomme m'a dites. J'eusse seulement désiré qu'il eût un peu attendu pour lui faire reconnoître l'erreur où il est, de penser et de dire qu'il n'y a point eu et n'y a point de chevaliers errans au monde. Si le seigneur Amadis, ou quelqu'un de son innombrable race, entendoit ces paroles, je sais que monsieur le Révérend ne s'en trouveroit pas bien. — Sur ma foi, dit Sancho, j'en jurerois bien. Ils lui auroient donné un revers qui l'auroit fendu du haut en bas comme une grenade, ou comme un melon bien mûr. C'étoient de bonnes gens et qui se fussent prêtés à de tels et semblables chatouillemens. Je vous jure que, si Renaud de Montauban eût entendu les raisons de ce pauvre homme, il lui eût mis sur la bouche un tel bâillon qu'il n'eût eu garde de parler de trois ans. Non, mais qu'il les rencontre seulement, et il verra comment il sortira de leurs mains. »

La duchesse mouroit de rire en entendant parler de la sorte Sancho Pança, et à son avis il étoit plus plaisant et plus drôle que son maître, et il y en eut beaucoup qui furent alors de cette même opinion. Finalement don Quichotte s'apaisa, et l'on finit le repas. Comme on levoit la nappe, quatre damoiselles entrèrent : l'une avoit un bassin d'argent et l'autre une aiguière aussi d'argent ; une autre portoit sur l'épaule deux serviettes de blanche et riche toile. La quatrième avoit le bras retroussé jusques au coude, et tenoit en ses mains (qui sans doute étoient blanches) une boule ronde de savon de Naples. Celle qui portoit le bassin le mit de fort bonne grâce sous la barbe de don Quichotte, lequel, sans dire mot et étonné d'une pareille cérémonie, crut que c'étoit sans doute l'usage du pays de laver la barbe au lieu des mains, et par

suite tendit la sienne autant qu'il put, et au même instant l'aiguière commença à pleuvoir dessus, pendant que la damoiselle au savon commença de lui frotter très vivement la barbe et de former des flocons de neige, car cette savonnière n'étoit pas moins blanche. Or, elle ne frotta pas seulement la barbe, mais tout le visage et les yeux de l'obéissant chevalier, au point qu'il fut contraint de les fermer. Le duc et la duchesse, qui ne savoient rien de tout ceci, attendoient pour voir la fin d'un lavage si extraordinaire. La damoiselle barbier, l'ayant bien savonné, feignit que l'eau lui manquoit et commanda à celle qui portoit l'aiguière d'en aller querir, que le seigneur don Quichotte attendroit un peu. Cela se fit ainsi, et don Quichotte demeura avec la plus étrange figure et la plus capable de faire rire que l'on sauroit imaginer. Tous les assistans, qui étoient en grand nombre, le contemploient, et, en le voyant avec une demi-aune de cou plus que moyennement mauresque, les yeux fermés et la barbe pleine de savon, ce fut une grande merveille et une grande discrétion qu'ils pussent s'empêcher de rire. Les damoiselles qui avoient inventé la plaisanterie tenoient les yeux à terre, sans oser regarder leur maître ni leur maîtresse. Quant à ceux-ci, ils étoient possédés également de colère et de l'envie de rire, si bien qu'ils ne savoient s'ils devoient châtier la témérité des servantes ou les récompenser pour le plaisir qu'ils recevoient à voir don Quichotte en cette posture.

Finalement la damoiselle à l'aiguière revint, et l'on acheva de laver don Quichotte. Alors celle qui avoit les serviettes le sécha et l'essuya très doucement et tout à loisir, et ensuite toutes quatre lui firent une grande et profonde révérence et voulurent s'en aller ; mais le duc, afin que don Quichotte ne s'aperçût point de la plaisanterie, appela la damoiselle au bassin et lui dit : « Venez, et

lavez-moi, et prenez garde que l'eau ne vous manque. » La damoiselle, qui étoit fine et diligente, s'approcha et mit le bassin sous le menton du duc, comme elle avoit fait à don Quichotte, et puis elles le lavèrent et savonnèrent fort bien, et le séchèrent pareillement ; après quoi, elles lui firent la révérence et se retirèrent. On sut depuis que le duc avoit juré que, si elles ne l'eussent lavé comme don Quichotte, il eût châtié leur effronterie, qu'elles amendèrent discrètement en le savonnant. Sancho Pança demeuroit attentif aux cérémonies de ce lavatoire, et disoit entre ses dents : « Bon Dieu ! si c'étoit aussi la coutume de ce pays de laver la barbe aux écuyers comme aux chevaliers, sur mon âme, j'en ai grand besoin ; mais encore si cela se faisoit avec le rasoir, ce seroit pour moi une plus grande faveur. — Que dites-vous entre vos dents, Sancho ? demanda la duchesse. — Je dis, Madame, répondit-il, que j'ai toujours ouï dire qu'à la cour des autres princes, quand on lève la nappe, on donne à laver les mains, mais non pas qu'on lessive les barbes. C'est pourquoi il est bon de vivre beaucoup pour voir beaucoup, encore que l'on dise pareillement que celui qui vit longtemps doit souffrir beaucoup de mal, quoique passer par un lavage tel qu'est celui-ci, c'est plutôt un plaisir qu'un travail. — Ami Sancho, dit la duchesse, ne soyez point en peine, car je vous ferai laver par mes damoiselles et même couler en lessive, s'il est besoin. — Je me contente de la barbe, répliqua Sancho, à présent du moins, et par la suite des temps Dieu a dit ce qui sera. — Maître d'hôtel, dit la duchesse, voyez ce que le bon Sancho demande, et accomplissez sa volonté au pied de la lettre. » Le maître d'hôtel répondit que le seigneur Sancho seroit servi en tout ce qu'il désiroit ; et sur cela il s'en alla dîner, et emmena avec lui Sancho, pendant que le duc et la duchesse demeurèrent à table avec don Quichotte, parlant d'une

foule de choses diverses, mais toutes concernant l'exercice des armes et de la chevalerie errante.

La duchesse pria don Quichotte de lui décrire et de lui pourtraire, puisqu'il avoit une heureuse mémoire, la beauté et la grâce de la señora Dulcinée du Toboso : car, selon ce que la renommée publioit de sa beauté, elle ne faisoit point doute de croire que cette dame ne fût la plus belle créature du monde, et encore de toute la Manche. Don Quichotte se mit à soupirer en entendant ce que lui demandoit la duchesse, et dit : « Si je me pouvois arracher le cœur et le mettre sous les yeux de votre Grandeur sur cette table et dans un plat, ma langue n'auroit point la peine de vous raconter ce qui se peut à grand'peine imaginer, car votre Excellence la verroit là peinte au vif et naïvement représentée. Mais pourquoi me mettre maintenant à décrire et dessiner de point en point la beauté de la sans pareille Dulcinée du Toboso, vu que c'est une charge pour laquelle il faut d'autres épaules que les miennes, et une entreprise où se devroient occuper les pinceaux de Parrhasius, de Timante et d'Apelle, avec le burin de Lysippe, pour la peindre et la graver dans des tables de marbre et de bronze, et où il faudroit l'éloquence cicéronienne et démosthénienne pour la louer ? — Que voulez-vous dire par démosthénienne, Seigneur don Quichotte ? demanda la duchesse. Car c'est un mot que je n'ai jamais entendu pendant tous les jours de ma vie.

— Rhétorique démosthénienne, répondit don Quichotte, c'est tout autant que si l'on disoit rhétorique de Démosthène, comme cicéronienne, de Cicéron, qui furent les deux plus grands rhétoriciens du monde. — Il est vrai, dit le duc à la duchesse, et vous vous êtes mise en aveugle en une telle demande. Néanmoins,

avec tout cela, le seigneur don Quichotte nous feroit un grand plaisir s'il nous la peignoit : car, bien que ce ne fût que par ébauche et de premier trait, je suis pourtant assuré qu'elle paroîtra telle que les plus belles lui porteront envie. — Cela seroit sans doute, répliqua don Quichotte, si la disgrâce qui depuis quelques jours lui est arrivée, et qui me l'efface de mon idée, n'étoit telle que j'ai plus de sujet de la pleurer que de la décrire. Car il faut que vos Grandeurs sachent que, ces jours passés, allant pour lui baiser les mains et pour recevoir sa bénédiction, son bon plaisir et sa permission pour cette troisième sortie, je la trouvai tout autre que je ne la cherchois. Je la trouvai enchantée et changée de princesse en paysanne, de belle en laide, d'ange en diable, de parfumée en empestée, de bien parlante en campagnarde, de retenue en sauteuse, de lumière en ténèbres, et finalement de Dulcinée du Toboso en une sale paysanne de Sayago. — Ô bon Dieu ! dit alors le duc en jetant un cri, et qui a été celui qui a fait un si grand mal au monde ? Qui l'a privé de la grande beauté qui le réjouissoit, de la bonne grâce qui le charmoit et de l'honnêteté qui le rendoit si recommandable ? — Qui ? répondit don Quichotte : ce ne peut être que quelque méchant enchanteur du grand nombre des envieux qui me persécutent ; cette race maudite, qui n'a pris naissance au monde que pour obscurcir et anéantir les hauts faits d'armes des gens de bien, et pour éclairer et élever les actions mauvaises des méchans. Les enchanteurs m'ont persécuté, les enchanteurs me persécutent, et les enchanteurs me persécuteront jusqu'à ce qu'ils aient engouffré et moi et mes hauts faits de chevalerie dans le profond abîme de l'oubli. Ils me nuisent et me frappent du côté qu'ils me voient le plus sensible, parce qu'ôter sa dame à un chevalier errant, c'est lui ôter les yeux avec lesquels il regarde, le soleil qui l'éclairé et l'aliment qui le sou-

tient. Je l'ai dit bien d'autres fois, et maintenant je le dis encore, le chevalier errant sans dame est comme l'arbre sans feuilles, comme un édifice sans fondement, et l'ombre sans corps d'où elle vienne. — Il n'y a rien à ajouter, dit la duchesse ; toutefois, si avec tout cela nous devons ajouter foi à l'histoire qui depuis peu de temps en çà a été mise en lumière sur les faits d'armes du seigneur don Quichotte, à l'applaudissement général des gens, on en peut conclure, si j'ai bonne mémoire, que votre Grâce n'a jamais vu la señora Dulcinée ; que ce n'est point une dame faisant partie du monde, mais une dame d'imagination que votre Grâce a conçue et engendrée en son entendement, et qu'elle a gratifiée de toutes les grâces et perfections qu'elle a voulu. — Là-dessus, répondit don Quichotte, il y a beaucoup à dire, et Dieu sait s'il y a une Dulcinée au monde ou non, si elle est imaginaire ou non : car ce ne sont pas des choses dont on doive faire la vérification qu'à la fin. Je n'ai point engendré ni mis au monde ma dame, puisque je la contemple telle qu'il convient que soit une dame qui possède toutes les parties qui la peuvent rendre fameuse parmi toutes celles du monde, c'est-à-dire qu'elle est belle sans défaut, grave sans orgueil, amoureuse avec honnêteté, aimable en sa courtoisie, courtoise pour avoir été bien élevée, et finalement d'un noble lignage, parce que sur un sang illustre resplendit et trône la beauté avec plus de degrés de perfection que dans les belles sorties de bas lieu. — Cela est vrai, dit le duc ; néanmoins je prie le seigneur don Quichotte de me permettre de dire ce que me force à faire l'histoire que j'ai lue de ses faits d'armes, d'où l'on peut inférer que, bien que l'on concède qu'il y ait une Dulcinée au Toboso, ou hors de ce village, et qu'elle soit belle au suprême degré où vous nous la dépeignez, si est-ce pourtant qu'elle n'égale point en grandeur de race les Oriane, les Alastrajarée, les Madasime, ni

autres de ce calibre, dont sont remplies les histoires dont vous avez parfaite connoissance.

— À cela puis-je dire, répondit don Quichotte, que Dulcinée est fille de ses œuvres, et que les vertus corrigent le sang, et que de plus on doit plus estimer un homme de basse extraction, quand il est vertueux, qu'un vicieux qui est de haut lieu ; bien plus, que Dulcinée a pour pennon et pour armes ce qui lui peut donner le sceptre et la couronne de reine : car le mérite d'une femme belle et vertueuse peut faire encore de plus grands miracles, et si ce n'est formellement, au moins virtuellement contient-elle en soi de plus grandes fortunes et de plus grands bonheurs. — Je dis, Seigneur don Quichotte, répliqua la duchesse, qu'en tous vos discours vous allez avec un pied de plomb, et, comme l'on dit communément, la sonde à la main. C'est pourquoi désormais je croirai et ferai croire à tous ceux de ma maison, et même au duc, mon seigneur, s'il en est besoin, qu'il y a au Toboso une Dulcinée, et qu'elle est aujourd'hui vivante, qu'elle est belle et de haute naissance, et qu'elle mérite qu'un chevalier comme le seigneur don Quichotte la serve, chose la plus digne que je puisse et sache exprimer. Si est-ce pourtant que je ne puis m'empêcher de former un scrupule et d'avoir je ne sais quelle rancune à l'endroit de Sancho Pança. Le scrupule est que l'histoire dont nous avons parlé raconte que Sancho Pança trouva cette señora Dulcinée, lorsqu'il lui bailla une lettre de votre part, qui cribloit une mesure de blé ; et, pour plus de garantie, il dit que c'étoit du blé barbu, chose qui me fait douter de sa haute noblesse. — Madame, répondit don Quichotte, votre Grandeur doit savoir que toutes ou la plupart des choses qui m'arrivent vont en dehors des termes ordinaires de celles qui arrivent aux autres chevaliers errans, soit que cela tienne au vouloir insondable des

destins, ou bien à la malice de quelque enchanteur envieux. Et c'est une chose avérée que de tous ou de la plus grande partie des chevaliers errans les plus fameux, l'un avoit la vertu de ne pouvoir être enchanté, et l'autre d'avoir la chair si dure qu'il ne pouvoit être blessé.

Tel fut le fameux Roland, l'un des douze pairs de France, dont on dit qu'il ne pouvoit être blessé qu'à la plante du pied gauche, et encore que cette blessure se devoit faire avec une grosse épingle, et non par quelque autre sorte d'arme. Et ainsi, quand Bernard del Carpio le tua à Roncevaux, voyant qu'il ne le pouvoit blesser par le fer, il le souleva entre ses bras et l'étouffa, se ressouvenant alors de la mort que donna Hercule à Antée, ce fier géant qu'on disoit fils de la Terre. Je veux en conclure qu'il se pourroit bien que j'eusse quelqu'une de ces vertus, mais non pas celle de ne pouvoir point être blessé, parce que souvent l'expérience m'a montré que je suis composé d'une chair délicate, et nullement impénétrable, et que de plus je puis être enchanté, car je me suis déjà vu mis dans une cage, où tout le monde ensemble n'eût pas été capable de m'enfermer, si ce n'est par la force des enchantemens. Toutefois je m'en délivrai après moi-même, si bien que je crois qu'il n'y a autre qui m'emprisonne ; et ainsi ces méchans enchanteurs, voyant qu'ils ne peuvent exercer sur ma personne leurs maléfices, se vengent sur les choses que j'aime le mieux. Ils espèrent m'ôter la vie en maltraitant celle de Dulcinée, par qui je vis. Cela me fait croire que, quand mon écuyer lui fit mon ambassade, ils la changèrent en paysanne, occupée en un exercice aussi vil qu'étoit celui de cribler du blé. Toutefois, j'ai déjà dit que ce n'étoit ni du blé barbu, ni d'une autre sorte, mais de grosses perles orientales. Et, pour preuve de cette vérité, vos Grandeurs sauront qu'il n'y a pas longtemps que je fus au Tobo-

so, et que jamais je n'y pus trouver les palais de Dulcinée, et que, le lendemain, Sancho, mon écuyer, la vit en sa propre figure, qui est la plus belle du monde, tandis qu'elle me parut à moi une paysanne grossière et laide, et qui tenoit de pauvres discours, quoiqu'elle soit la discrétion même ; et, puisque je ne suis point enchanté, ni ne le puis être par de bonnes raisons, c'est elle qui est l'enchantée, l'offensée, la métamorphosée, la changée et la rechangée, et sur elle mes ennemis se sont vengés de moi, et c'est pour elle que je vivrai en perpétuelles larmes, jusqu'à ce que je la voie remise en son premier état. J'ai dit tout ceci afin qu'aucun ne s'arrête sur ce que dit Sancho du blutoir ou du crible de Dulcinée : car, puisqu'ils me l'ont changée, il ne se faut pas émerveiller qu'ils la lui aient changée à lui pareillement. Dulcinée est illustre et bien née. Elle est issue des plus nobles lignages qu'il y ait au Toboso, qui sont en grand nombre, anciens et excellens. Or, bien certainement, la señora Dulcinée n'y a pas peu de part, elle par qui le lieu de sa naissance sera fameux et célèbre aux siècles futurs, comme l'a été Troie par l'amour d'Hélène, et l'Espagne par la Cava, quoique à meilleur titre et avec une meilleure renommée. D'autre part, je veux que vos Seigneuries sachent que Sancho Pança est l'un des plus plaisans écuyers qui servît jamais chevalier errant. Il a quelquefois des simplicités si fines qu'on n'a pas peu de plaisir à se demander si c'est simplicité ou finesse. Il a des malices qui le condamnent pour un mauvais garnement, et des simplesses qui le confirment pour lourdaud. Il doute de tout, et croit tout ; et quand je pense qu'il va s'enfoncer dans quelque niaiserie, il s'en tire par des raisons qui l'élèvent au ciel. Finalement, je ne le changerois point pour un autre écuyer, quand en retour on me donneroit une cité. Ainsi je suis en doute s'il sera bon de l'envoyer au gouvernement dont votre Grandeur lui a fait

la grâce. Je remarque pourtant en lui une certaine aptitude pour gouverner, et, si on lui affile tant soit peu l'entendement, il s'y comportera comme fait le roi en ses gabelles, et d'autant plus que plusieurs expériences nous montrent qu'il n'est pas besoin d'être si habile ni si savant pour être gouverneur, puisqu'il y en a cent qui à peine savent lire, et qui gouvernent comme des gerfauts. Le point important, c'est qu'ils aient une bonne intention et cherchent en tout l'équité. Car ils ne manqueront jamais de personnes pour les conseiller et les diriger en ce qu'ils doivent faire, comme les gouverneurs nobles et non lettrés qui jugent avec un assesseur. Je lui conseillerois encore de ne pas se laisser corrompre, et de ne pas laisser perdre son droit, et autres petites bagatelles qui me demeurent dans l'estomac, qui sortiront à leur temps pour l'utilité de Sancho et pour le profit de l'île qu'il gouvernera.

L'entretien du duc, de la duchesse et de don Quichotte en étoit là, quand ils entendirent plusieurs voix et une grande rumeur de gens dans le palais. À l'heure même, Sancho entra dans la salle tout effaré, ayant pour serviette un torchon de lessive, et derrière lui venoient plusieurs garçons, ou plutôt marmitons de cuisine, et autre menue canaille ; et l'un d'eux portoit un petit seau rempli d'eau, qui, à sa couleur et à sa saleté, montroit qu'elle servoit plutôt à écurer qu'à nettoyer ; ce marmiton suivoit et poursuivoit Sancho, et de toute sa force s'employoit à y mettre et emprisonner sa barbe, pendant qu'un autre gredin témoignoit de la bonne envie qu'il avoit de la lui laver. « Qu'est-ce là, mes amis ? demanda la duchesse ; que voulez-vous faire à ce bonhomme ? Quoi ! ne considérez-vous pas qu'il a été nommé gouverneur ? » Lors le coquin de barbier lui fit cette réponse : « Ce seigneur ne veut pas se laisser laver comme l'on a accoutumé de faire, et comme se sont

lavés monseigneur le duc et monseigneur son maître. — Si fais-je bien, repartit Sancho plein de colère. Toutefois, je voudrois que ce fût avec des serviettes plus blanches, avec une lessive plus claire et avec des mains qui ne fussent pas si sales. Car, entre moi et mon maître, il n'y a pas tant de différence qu'on le doive laver avec l'eau des anges, et moi avec la lessive du diable. Les coutumes des pays et des palais des princes ne sont bonnes qu'autant qu'elles n'apportent point d'ennui. Mais la coutume de lavage dont on use ici est pire que celle de ceux qui se donnent la discipline. J'ai la barbe propre, et n'ai pas besoin de semblables rafraîchissemens, et le premier qui s'approchera pour me laver ou me toucher un poil de la tête, je dis de ma barbe, parlant avec le respect que je dois, je lui donnerai un coup de poing si serré que je lui enchâsserai mon poing dans la cervelle. Ces cérémonies et ces savonnages me semblent plutôt introduits pour se moquer des hôtes que pour les bien traiter. » La duchesse mouroit de rire à voir la colère et à entendre les raisons de Sancho. Mais don Quichotte ne prit pas grand plaisir à le voir si mal en point avec cette noire et sale toile et environné de tant de souillons de cuisine. Aussi fit-il une profonde révérence au duc et à la duchesse, comme pour leur demander permission de parler, et puis, d'une voix calme, il dit à la canaille : « Holà ! Seigneurs chevaliers, laissez ce jeune homme, et que chacun de vous s'en retourne d'où il est venu ou ailleurs s'il lui plaît. Mon écuyer est aussi propre qu'un autre, et toutes ces lessives ne valent rien pour lui. Suivez mon conseil et laissez-le, parce que ni lui ni moi n'entendons point servir de jouet. » Sancho lui ôta la parole de la bouche, et poursuivit en disant : « Qu'ils s'approchent seulement pour se jouer de la bête : aussi peu le souffrirai-je qu'il est maintenant nuit. Qu'on apporte ici un peigne ou ce que l'on voudra, et qu'on

me racle la barbe. Si l'on en retire chose qui offense la netteté, je veux qu'on me pende. »

Lors la duchesse, sans cesser de rire, reprit : « Sancho Pança a raison en tout ce qu'il a dit, et l'aura toujours en tout ce qu'il dira : il est propre, et, comme il dit, il n'a pas besoin d'être lavé. Que si notre coutume ne le contente, il a toute liberté. Et d'autant plus que vous autres, ministres de la propreté, avez été par trop négligens, et je ne sais si je dois dire téméraires, de présenter à un tel personnage et à une telle barbe, au lieu de bassins et d'aiguières d'or pur, et de serviettes d'Allemagne, des auges de bois et des torchons dont on frotte les buffets. Enfin, vous êtes de méchantes gens et de plus mal élevés, et comme tels vous ne pouvez vous empêcher, comme des marauds que vous êtes, de faire paroître la haine que vous portez aux écuyers des chevaliers errans. » Les souillons et marmitons, voire le maître d'hôtel qui venoit avec eux, crurent que la duchesse parloit tout de bon, de sorte qu'ils ôtèrent le torchon de la poitrine de Sancho, et, tout confus et penauds, le quittèrent et se retirèrent. Lui, se voyant hors de ce péril qui lui sembloit extrême, s'alla mettre à genoux devant la duchesse, et lui dit :

« On doit attendre de grands seigneurs de grandes faveurs : la faveur que votre Grandeur m'a aujourd'hui faite ne se peut payer à moins que par le désir que j'ai de me voir armé chevalier errant pour occuper tous les jours de ma vie au service d une si haute dame. Je suis paysan, je m'appelle Sancho Pança. Je suis marié ; j'ai des enfans et sers en qualité d'écuyer. Si avec quelqu'une de ces qualités je puis servir votre Grandeur, vous me trouverez plus prompt à vous obéir que votre Grandeur ne le sera à me commander. Il paroît bien, Sancho, répondit la duchesse, que vous

avez appris à être courtois à l'école de la courtoisie même. Il paroît bien, veux-je dire, que vous avez été élevé dans le giron du seigneur don Quichotte, qui doit être la crème des civilités et la fleur des cérémonies, ou cirimonies, comme vous dites. Grand succès à tel maître et à tel serviteur : l'un pour être l'étoile polaire de la chevalerie errante, et l'autre l'étoile de la fidélité écuyéresque ! Levez-vous, ami Sancho. Je récompenserai votre courtoisie en faisant que monseigneur le duc accomplisse le plus tôt possible la promesse qu'il vous a faite d'un gouvernement. »

Ce fut là que finirent leurs discours, et don Quichotte s'en alla faire la sieste, et la duchesse pria Sancho, s'il n'avoit point trop d'envie de dormir, de venir passer l'après-dîner avec elle et avec ses damoiselles en une salle très fraîche. Sancho répondit qu'encore qu'il fût véritable qu'il avoit coutume de dormir quatre ou cinq heures après dîner durant l'été, toutefois il aviseroit, pour la remercier de sa bonté, à s'empêcher de toutes ses forces de dormir ce jour-là, et qu'il obéiroit à son commandement, et il le fit. Le duc donna de nouveaux ordres pour qu'on traitât don Quichotte en chevalier errant, sans s'écarter d'un point de la façon de vivre et de la manière dont on conte que l'on traitoit les anciens chevaliers.

1. Sayago, bourg, près de Salamanque, dont les habitants n'étaient pas fort estimés.

2. La Cava est le nom donné par les Arabes à Florinde, fille du comte Julien.

3. L'eau des anges était une eau composée avec les parfums des fleurs les plus odorantes.

Seconde partie · XXXIII

’histoire raconte donc que Sancho ne dormit point pendant cette sieste, mais que, pour accomplir sa parole, il vint, après dîner, voir la duchesse, laquelle, prenant un singulier plaisir à ses discours, le fit asseoir près d’elle sur une chaise basse, quoique Sancho, en homme bien élevé, refusât de s’asseoir. Mais la duchesse lui dit qu’il se pouvoit asseoir comme gouverneur et qu’il parlât comme écuyer, puisque pour ces deux mêmes choses il méritoit d’être assis au fauteuil même du Cid Ruy Dias Campéador. Sancho courba les épaules, obéit et s’assit : toutes les dames et damoiselles de la duchesse l’environnèrent en profond silence, attentives à ce qu’il diroit ; mais ce fut la duchesse qui parla la première, disant : « Maintenant que nous sommes seuls et que nul ne nous écoute ; je voudrois que monsieur le gouverneur m’éclaircît certains doutes qui procèdent de l’histoire que l’on a imprimée du grand don Quichotte de la Manche. Le premier de ces doutes est que, puisque le bon Sancho ne vit jamais Dulcinée, je veux dire la señora Dulcinée du Toboso, ni ne lui rendit jamais la lettre du seigneur don Quichotte, puisqu’elle demeura dans la Sierra-Moréna avec le portefeuille où la lettre étoit écrite, comment a-t-il osé feindre la réponse et ajouter qu’il l’avoit trouvée criblant du blé, cela n’étant tout que bourde et mensonge, et au si grand préjudice de la bonne opinion qu’on a de la sans pareille Dulcinée, joint que cela s’accorde mal avec la qualité et la fidélité des bons écuyers ? »

Sur ces raisons, Sancho, sans répondre aucune parole, se leva soudain de son siège, et puis, à pas posés, la tête baissée et le doigt sur la bouche, se promena par la salle en tâtant les tapisseries, et puis, cela fait, il retourna s’asseoir et dit : « Madame,

maintenant que j'ai vu que nul ne nous écoute ni ne cherche à nous surprendre, en dehors des assistans, sans crainte ni inquiétude je vais répondre à tout ce qu'on m'a demandé et à tout ce qu'on me pourra demander. La première chose donc que je dis, c'est que je tiens mon seigneur don Quichotte pour un fou fieffé ; encore que parfois il dise des choses qui, à mon avis et suivant l'opinion de tous ceux qui l'écoutent, sont remplies de tant de sagesse et mises en si bon chemin que le diable même n'en sauroit dire de meilleures. Toutefois, avec tout cela, je me suis laissé persuader qu'il est véritablement fêlé du cerveau, puisque, lorsque je me le suis mis en tête, je lui fais croire ce qui n'a ni pieds ni tête, ainsi que fut la réponse de la lettre, et ce qui est arrivé il va y avoir sept ou huit jours, encore que l'histoire ne le rapporte point, c'est-à dire l'histoire de l'enchantement de M Dulcinée, ce qui est aussi vrai que si je lui contois mes courses par les montagnes d'Ubeda. »

Alors la duchesse le pria de lui raconter cet enchantement ou cette cassade, et Sancho la lui raconta tout de même qu'elle s'étoit passée, ce dont les assistans reçurent un grand plaisir. Cependant la duchesse, poursuivant son discours, dit :

« Un scrupule s'est élevé en mon âme sur ce que le bon Sancho me vient de conter, et un certain murmure remplit mes oreilles et me dit : Puisque don Quichotte de la Manche est un fou, un insensé, un sans cervelle, et que Sancho, son écuyer, le sait et néanmoins le sert et le suit, et s'attache à ses vaines promesses, sans doute il doit encore être plus fou et plus sot que son maître. Or, s'il en est ainsi, comme cela est, monseigneur le duc et moi serions bien de notre pays si nous donnions à un homme comme Sancho Pança une île à gouverner : comment en effet

pourroit-il gouverner autrui, lui qui ne sait pas se gouverner lui-même ?

— Sur mon Dieu, Madame, dit Sancho, voilà un scrupule qui vient en ligne droite. Mais que votre Grandeur lui dise de parler clairement ou comme il voudra, je connois fort bien que vous dites vrai : car, si j'étois bien sage, il y a longtemps que j'aurois dû quitter mon maître. Mais quoi ! c'est mon destin et ma male aventure ; je n'en puis mais ; il faut que je le suive : nous sommes d'un même lieu, j'ai mangé son pain, je l'aime ; il n'est point ingrat, il m'a donné des ânons ; et surtout je suis fidèle. Aussi est-il impossible qu'autre chose nous puisse séparer que la pioche et la pelle. Que si votre Hautesse ne veut pas qu'on me donne le gouvernement qu'on m'a promis, Dieu m'a fait d'un moindre rang, et il se pourroit faire qu'à ne me le donner point, ma conscience en vaudroit beaucoup mieux, et, tout sot que je suis, je ne laisse pas d'entendre ce proverbe, qu'à la fourmi naquirent des ailes pour son malheur. Voire pourroit-il encore être que l'écuyer Sancho montât plus promptement au ciel que ne feroit Sancho le gouverneur. On cuit ici d'aussi bon pain qu'en France, et de nuit tous chats sont gris. Assez malheureuse est la personne qui deux heures après midi n'a pas encore déjeuné. Il n'y a estomac qui soit un pied plus grand que l'autre : car, comme l'on dit communément, on le peut remplir de foin et de paille, et les oisillons de la campagne ont Dieu qui leur sert de pourvoyeur et d'intendant. Et quatre aunes de drap de Cuença échauffent plus que ne font quatre aunes de serge de Ségovie. Voire, quand nous quittons ce monde, et qu'on nous met en terre, le prince va par un sentier aussi étroit que le vigneron, et le corps du pape n'occupe pas plus de pieds de terre que celui du sacristain, encore que l'un soit plus relevé que l'autre. Quand nous descendons dans la fosse, nous

nous ajustons et courbons tous le dos, ou bien l'on nous fait ajuster et plier quoi qu'il nous en prenne, et bonne nuit. Et je reviens à mon sujet. Si votre Seigneurie ne me veut point donner l'île, parce qu'elle me croit un fou, je saurai qu'on ne me donne rien pour être sage, en ne me souciant guère de cela. J'ai appris par ouï-dire que le diable se tient derrière la croix, que tout ce qui reluit n est pas or, et que l'on prit le laboureur Wamba parmi les bœufs, les charrues et les attelages pour le faire roi d'Espagne, et que l'on tira du brocart des délices et des richesses Rodrigue pour le faire dévorer par les couleuvres, si les vers des vieilles romances ne mentent point.

— Comment ! si elles ne mentent point ? dit alors doña Rodriguez la duègne, qui étoit parmi les assistans : il y a une romance qui dit que l'on mit le roi Rodrigue tout vif dans une tombe pleine de crapauds, de couleuvres et de lézards, et que deux jours après on ouït dire à ce même roi, à voix basse et dolente, dans la tombe, ces paroles :

Je suis dévoré, je suis dévoré
Par où j'ai surtout commis le péché.

De sorte que ce seigneur a grandement raison de dire qu'il aime mieux être laboureur que roi. »

La duchesse ne put se tenir de rire en entendant la simplicité de sa duègne, ni de s'étonner des raisons et des proverbes de Sancho, à qui elle dit : « Le bon Sancho Pança n'ignore pas que ce qu'une fois il a promis, un chevalier veut l'accomplir, dût-il lui en coûter la vie.

« Le duc, mon seigneur et époux, encore qu'il ne soit pas des chevaliers errans, ne laisse pas pourtant d'être chevalier ; et ainsi

il accomplira la parole de l'île promise, en dépit de l'envie et de la malice du monde. Que Sancho Pança ait bon courage ; lorsqu'il y pensera le moins, il se verra assis au siège de son île et de son État, et empoignera son gouvernement, qu'il changera pour un autre d'un brocart plus brillant. Ce que je lui recommande, c'est de regarder comment il gouverne ses sujets, l'avertissant qu'ils sont tous fidèles et gens de bien. — Quant à ce qui concerne, répondit Sancho, de les bien gouverner, il n'est pas besoin de me le recommander, puisque de ma nature je suis charitable et que j'ai pitié des pauvres, et gardez-vous de dérober son pain à celui qui cuit ou pétrit. Quant à moi, je sais bien que l'on ne me jettera pas un dé pipé. Je suis un vieux chien qui entend le Tu autem, et je me sais moucher quand il en est besoin. Au reste, je n'aime pas que les souris me trottent devant les yeux, parce que je sais où le soulier me blesse. Je le dis parce que les bons trouveront aisément le creux de ma main, et que les méchans n'y auront jamais ni pied ni entrée. Et il me semble qu'en fait de gouvernemens, le tout est de commencer, et il se pourroit faire qu'après quinze jours de gouvernement je me mangeasse les mains derrière l'office, voire que j'en connusse plus que du labourage où je me suis élevé. — Vous avez raison, Sancho, dit la duchesse : car nul ne naît tout instruit, et c'est des hommes que l'on fait des évêques, et non des pierres. Mais, pour revenir au sujet dont nous parlions tout à l'heure, à l'enchantement de la señora Dulcinée, je tiens pour chose certaine et plus qu'avérée que cette imagination que Sancho eut de tromper son maître et de lui donner à entendre que la paysanne étoit Dulcinée, et que, si son maître ne la connoissoit pas, ce devoit être parce qu'elle étoit enchantée, ce fut une invention de quelqu'un des enchanteurs qui persécutent le seigneur don Quichotte, parce que, en toute vérité, je sais de

bonne part que la villageoise qui fit un si beau saut sur l'ânesse étoit Dulcinée du Toboso, et que le bon Sancho, qui croit être le trompeur, est le trompé, et il n'y a non plus à douter de cette vérité que des choses que nous n'avons jamais vues. Et que le seigneur Sancho Pança sache que nous avons aussi en ce lieu des enchanteurs qui nous aiment et qui nous rapportent tout ce qui se passe par le monde, purement, simplement et sans aucun artifice. Que Sancho me croie, cette paysanne sauteuse étoit et est Dulcinée du Toboso, enchantée comme la mère qui l'enfanta. Lorsque moins nous y penserons, nous la verrons en sa propre figure ; et à ce moment-là Sancho sortira de l'erreur où il vit. — Tout cela peut bien être, dit Sancho Pança, et je crois maintenant ce que mon maître raconte avoir vu dans la caverne de Montésinos. Il y vit, ce dit-il, la señora Dulcinée du Toboso avec le même équipage et habit que je dis l'avoir vue, quand je l'enchantai rien que pour mon plaisir. Et tout cela devoit être au rebours, ainsi que votre Seigneurie l'assure, puisqu'on ne doit ni ne peut présumer que de mon grossier entendement puisse procéder en un instant une si subtile tromperie, et je ne crois pas non plus que mon maître soit si fou que, sur une aussi foible et aussi maigre persuasion que la mienne, il crût une chose si extravagante. Néanmoins, Madame, il ne seroit pas bon que pour ce sujet votre bonté m'estimât malicieux, puisqu'un sot ignorant comme moi n'est pas obligé de pénétrer les pensées et les malices des pires enchanteurs.

« J'inventai cette bourde pour échapper aux importunités de mon seigneur don Quichotte, et non dans l'intention de l'offenser, et, si le contraire en est résulté, Dieu est au ciel juge des cœurs. — C'est la vérité, dit la duchesse ; mais dites-moi maintenant, Sancho, qu'est-ce que vous dites de la caverne de Montési-

nos ? J'aurois grand plaisir à le savoir. » Alors Sancho Pança lui raconta de point en point tout ce que nous avons dit sur cette aventure. Ce qu'entendant la duchesse, elle dit : « Nous pouvons induire de cette aventure que, puisque le grand don Quichotte dit y avoir vu la même paysanne que Sancho vit en sortant du Toboso, sans doute c'est Dulcinée, et que ce fait montre des enchanteurs fort subtils et excessivement curieux. — Pour moi, je déclare, dit Sancho Pança, que si M Dulcinée du Toboso est enchantée, c'est à son dam ; que je ne me crois pas obligé de prendre querelle avec les ennemis de mon maître, qui doivent être en grand nombre et fort mauvais. Supposons vrai que celle que je vis étoit une paysanne, et pour paysanne je la pris, et pour telle je la jugeai. Et si c'étoit Dulcinée, cela ne doit point entrer à mon compte, et je n'en dois point porter la folle enchère. Autrement on m'assommera à tout instant de : dis-moi, et je te dirai, Sancho l'a dit, Sancho l'a fait, Sancho y alla, et Sancho en revint : comme si Sancho étoit le premier venu, et non le même Sancho Pança qui, dans les livres, marche bien partout le monde, selon que m'a dit Samson Carrasco, qui est pour le moins une personne reçue bachelier à Salamanque. Or, de telles gens ne sauroient mentir que s'il leur en prend fantaisie, ou qu'il leur vienne à propos. C'est pourquoi nul ne s'en doit prendre à moi, puisque je suis homme de bonne renommée, et que j'ai ouï dire à mon maître qu'un bon renom vaut mieux qu'une grande richesse. Que l'on m'enchâsse donc dans ce gouvernement, et l'on verra merveilles : car celui qui a été bon écuyer sera bon gouverneur. — Tout ce qu'a dit ici le bon Sancho, dit la duchesse, ce sont sentences de Caton, ou pour le moins tirées des propres entrailles de Michel Verino, florentibus occidit annis. Enfin, enfin, pour parler à sa mode, sous un méchant manteau on voit souvent un bon buveur.

— En vérité, Madame, répond Sancho, je n'ai bu par malice de tout le cours de ma vie : il pourroit bien arriver que ce fût par soif, parce que je ne suis nullement hypocrite. Je bois lorsque j'en ai envie, et, lors même que je n'ai pas soif et qu'on me l'offre, je bois afin de ne point faire le dédaigneux ou le mal élevé : car, lorsqu'il est question de répondre à la santé d'un ami, y a-t-il cœur d'un marbre assez dur pour ne lui pas faire raison ? Toutefois, quoique je chausse ce qu'on m'offre, je ne le gâte pas pourtant, et principalement vu que les écuyers des chevaliers errans boivent presque toujours de l'eau, parce qu'ils vont toujours par les forêts, les bois et les prairies, par les montagnes et les rochers, sans trouver la politesse d'un doigt de vin, quand ils en donneroient un œil. — Je le crois ainsi, répondit la duchesse, et pour le présent que Sancho s'en aille reposer. Plus tard, nous parlerons plus amplement ensemble et donnerons ordre qu'il aille promptement s'enchâsser, comme il dit, en ce gouvernement. »

Sancho baisa de nouveau les mains de la duchesse, et la supplia qu'elle lui fît tant de faveur que par son commandement on fît bonne chère à son grison, parce qu'il étoit la lumière de ses yeux. « Quel grison ? demanda la duchesse. — C'est mon âne, Madame, que, pour ne le pas nommer de ce nom, j'ai accoutumé d'appeler roussin. Et c'est lui-même, dis-je, que j'ai recommandé à madame la duègne que voilà, la première fois que je suis entré dans ce château. Et elle s'est mise en colère tout autant que si je l'eusse appelée laide ou vieille. Cependant on sait bien que c'est une chose plus convenable et plus naturelle pour ces bonnes dames de panser les ânes que de servir d'ornement aux salles. Ô bon Dieu ! combien mal eût été avec ces señoras un gentilhomme de mon endroit ! — Il s'agissoit de quelque vilain paysan, dit alors doña Rodriguez : car, s'il eût été gentilhomme et bien élevé,

il les eût mises au-dessus de la lune. — Voilà qui va fort bien, dit la duchesse, et qu'on n'en parle plus. Que dame Rodriguez se taise, et que le bon Sancho se repose, et qu'on laisse à ma charge le régal du grison : car, puisque c'est un des meubles chers au bon Sancho, je le mettrai sur la prunelle de mes yeux. — Il suffit, Madame, repartit Sancho, qu'il soit en l'écurie : car ni lui ni moi ne sommes dignes de demeurer, fût-ce un moment, sur la prunelle des yeux de votre Grandeur, et j'y consentirois aussi peu qu'à me donner des coups de poignard : car, encore que j'aie appris de mon maître qu'en fait de courtoisie il vaut mieux perdre en donnant une carte de plus que de moins, quand il est question de jumens et d'âne, on y doit aller le compas et le juste poids à la main. — Vous ferez bien mieux, dit la duchesse, de l'emmener en votre gouvernement, et là vous le pourrez traiter comme il vous plaira, même lui donner congé du travail. — Que votre Grâce ne pense pas, Madame, dit Sancho, que vous ayez dit beaucoup. J'ai vu aller plus de deux ânes à des gouvernemens, et ce ne seroit pas chose étrange que j'y menasse le mien. »

Ces paroles firent rire de nouveau la duchesse, qui y recevoit un extrême contentement. Après qu'il eut pris congé pour se reposer, elle alla raconter au duc ce qui s'étoit passé, et tous deux résolurent de faire à don Quichotte une charge mémorable et qui rentrât bien dans le style des chevaliers errans. Et ils y procédèrent si bien et si discrètement que ces bourdes sont les meilleures et les plus plaisantes aventures que l'on puisse lire en cette grande histoire.

1. C'était un fauteuil d'ivoire que, suivant la tradition, le Cid avait gagné à la prise de Valence, et dans lequel il avait coutume de faire la sieste.

2. Cette citation latine est empruntée à l'épitaphe qu'Ange Politien fit pour Miguel Verino, auteur d'un petit livre intitulé De puerorum moribus disticha.

Seconde partie · XXXIV

e duc et la duchesse prenoient un singulier plaisir en la conversation de don Quichotte et en celle de Sancho Pança, et, comme ils s'affermissoient dans l'intention qu'ils avoient de leur faire des charges qui eussent des apparences et des airs d'aventures, ce que don Quichotte leur avoit déjà conté de la caverne de Montésinos leur servit à lui en forger une mémorable. Cependant ce qui surprenoit le plus la duchesse, c'étoit que Sancho poussât la simplicité jusqu'à croire comme une vérité infaillible que Dulcinée du Toboso fût enchantée, quoique lui-même eût été l'enchanteur et l'artisan de cette affaire.

Ainsi donc, ayant instruit leurs serviteurs de tout ce qu'ils avoient à faire, à six jours de là ils le menèrent à la chasse de la grosse bête avec un aussi grand appareil de piqueurs et de chasseurs qu'auroit pu en mener à sa suite un roi couronné. On donna à don Quichotte un habit de chasse, et à Sancho un autre d'un drap vert très fin. Mais don Quichotte ne le voulut point prendre, disant que sous quelques jours il devoit reprendre le dur exercice des armes, et qu'il lui étoit impossible de porter avec lui des garde-robes et des rafraîchissemens. Quant à Sancho, fort bien prit-il ce qu'on lui donna, en intention de le vendre à la première occasion qui s'offriroit.

Lorsque le jour attendu fut arrivé, don Quichotte s'arma, Sancho se vêtit, et puis, monté sur son grison, qu'il ne voulut nullement abandonner, quoiqu'on lui offrît un cheval, il se mêla parmi la troupe des chasseurs. La duchesse sortit fort coquettement parée. Don Quichotte, en chevalier courtois et galant, prit les rênes de sa haquenée, quoique le duc n'y voulût point consentir, et enfin ils parvinrent à un bois qui étoit entre deux montagnes très élevées, où, ayant tendu leurs filets et frayé leurs sentes, ils répartirent leurs gens en divers postes ; et lors on commença la chasse avec un grand fracas, des huées et des clameurs telles qu'ils ne se pouvoient entendre les uns les autres, tant pour les aboiemens des chiens que pour le son des cors. La duchesse mit pied à terre, et, tenant à la main un tranchant épieu, se posa en une sente par où elle savoit que passoient ordinairement des sangliers. Le duc et don Quichotte descendirent de même de cheval, et se mirent à ses côtés. Sancho se mit derrière, sans descendre du grison, qu'il n'osoit quitter, de peur qu'il ne lui arrivât quelque mésaventure. À peine avoient-ils mis pied à terre et s'étoient-ils mis en haie avec plusieurs autres de leurs serviteurs qu'ils virent venir vers eux un démesuré sanglier pressé par les chiens et suivi des chasseurs ; il grinçoit les dents et faisoit sonner ses défenses, tout écumant de rage. À cette vue, don Quichotte, embrassant son écu et mettant la main à l'épée, s'avança pour le recevoir ; le duc en fit autant avec son épieu ; mais la duchesse les eût encore tous devancés, si le duc ne l'eût retenue. Il n'y eut que Sancho qui, soudain qu'il découvrit le furieux animal, abandonna son grison et se mit à courir tant qu'il put ; il voulut se hisser sur un chêne élevé, mais il ne put : car, comme il n'étoit qu'à moitié de l'arbre, tenant une branche, il fut si peu chanceux que ce rameau rompit, et qu'en tombant il se trouva pendu à un crochet du chêne. Lors-

qu'il se vit de la sorte et que son habit vert se déchiroit, qu'il se mit aussi à penser que si le sanglier passoit par là il le pourroit aisément embrocher, il commença de pousser de tels cris et d'appeler au secours avec tant d'effort que tous ceux qui l'entendoient et ne le voyoient point le croyoient assurément aux dents de quelque bête féroce.

Enfin le sanglier aux grosses défenses demeura traversé de plusieurs épieux, qu'on lui opposa ; et don Quichotte, tournant la tête aux cris de Sancho, qu'il avoit bien reconnu à ces mêmes cris, le vit pendu au chêne, la tête en bas, et le grison près de lui : car la bonne bête ne l'avoit point voulu abandonner en son malheur. Aussi Cid Hamet raconte-t-il que bien rarement il vit Sancho Pança sans le grison, ni le grison sans le bon Sancho, tant étoient fortes l'amitié et la fidélité qu'ils se gardoient l'un à l'autre. Don Quichotte arriva et dépendit Sancho, lequel, se voyant en liberté et à terre, considéra son habit de chasse déchiré, et fut fâché jusqu'au fond du cœur, parce qu'avec cet habit il croyoit tenir un majorat.

Tandis ils posèrent sur un grand mulet de somme le puissant sanglier, et, l'ayant couvert de romarin et de myrte, le firent porter comme en signe de victorieuses dépouilles à de grands pavillons de campagne que l'on avoit tendus au milieu du bois. Là ils trouvèrent les tables mises et le service dressé avec tant de magnificence que par lui on pouvoit découvrir la grandeur et la magnificence de celui qui donnoit le repas. Sancho, montrant à la duchesse les plaies de son vêtement déchiré, lui tint ce discours : « Si c'eût été une chasse aux moineaux ou bien au lièvre, mon habit se seroit vu à couvert de cette extrémité. Au reste, je ne sais quel plaisir il y a d'attendre une bête qui, si elle vous atteint d'un

coup de dent, vous peut ôter la vie. Il me souvient d'avoir entendu chanter une vieille romance qui dit :

Des ours un jour que tu sois dévoré
Comme fut Favila le renommé.

— Ce fut un roi goth, dit don Quichotte, qui fut

dévoré par un ours à la chasse de la grosse bête.

— C'est ce que je dis, répondit Sancho, car je ne voudrois pas que les rois et les princes s'exposassent à de semblables périls pour satisfaire un contentement qui semble ne l'être point, puisqu'il consiste à tuer un animal qui n'a commis aucun délit. — Vous vous trompez fort, Sancho, dit le duc, parce que l'exercice de la chasse à la grosse bête est plus convenable et plus nécessaire aux rois et aux princes que tout autre. La chasse est une image de la guerre : on y trouve des stratagèmes, des ruses et des embûches pour vaincre en sûreté son ennemi. On y souffre de très grands froids et des chaleurs intolérables ; on y méprise l'oisiveté et le sommeil. Les forces s'y accroissent, les membres de ceux qui en usent s'y rendent agiles, et enfin c'est un exercice qui se peut faire sans préjudice pour qui que ce soit et au contentement de plusieurs. Mais le meilleur, c'est qu'il n'est pas pour tous, comme l'est celui des autres genres de chasse, hormis celui de la volerie, qui n'est aussi que pour les rois et pour les grands seigneurs. C'est pourquoi, Sancho, changez d'opinion, et, quand vous serez gouverneur, occupez-vous de chasse, et vous verrez que pour un pain vous en retirerez cent. — Non pas cela, répliqua Sancho, le bon gouverneur a la jambe rompue et reste à la maison. Ce seroit beau que les négocians le vinssent chercher tout fatigués et qu'il fût dans la montagne à se donner du bon temps : le

gouvernement iroit bien à la débandade. Par ma foi, Monseigneur, la chasse et les passe-temps sont plus faits pour des fainéans que pour des gouverneurs. Ce à quoi je pense m'en tenir durant mon gouvernement, c'est de jouer à la triomphe les jours de Pâque, et aux boules les dimanches et les fêtes. Toutes ces chasses et tous ces chassés ne vont ni à ma condition ni à ma conscience. — Plaise à Dieu, Sancho, qu'il en soit ainsi : car du dit au fait il y a grand trait. — Qu'il y ait ce qu'il y ait, répliqua Sancho : au bon payeur il ne répugne point de donner des gages, et mieux vaut à celui que Dieu aide qu'à celui qui se lève de bon matin, et que les tripes portent les pieds, et non les pieds les tripes : je veux dire que, si Dieu m'assiste et que je fasse ce que je dois de bonne intention, sans doute je gouvernerai mieux qu'un gerfaut ; sinon, qu'on me mette le doigt dans la bouche, et l'on verra si je serre ou non.

— Maudit de Dieu et de tous les saints sois-tu, maudit Sancho, dit don Quichotte, et quand viendra le jour, comme je te l'ai dit bien d'autres fois, où je te verrai proférer sans proverbes une parole courante et bien rangée ? Messeigneurs, que vos Grandeurs ne s'amusent plus à ce badaud, autrement il vous lanternera la cervelle de deux mille proverbes qui viendront tout aussi à propos que Dieu lui donne salut, et à moi, si je les voulois écouter. — Les proverbes de Sancho Pança, dit la duchesse, quoiqu'ils soient plus authentiques que ceux du commentateur grec, n'en sont pas moins estimables pour la brièveté de leurs sentences. Quant à moi, j'avoue franchement que j'y trouve plus de plaisir qu'en d'autres qui pourroient être allégués plus à propos et mieux accommodés. »

Avec tels et autres devis dont ils s'entretenoient, ils allèrent du pavillon au bois, et à visiter certains postes tout le jour se passa, la nuit vint, mais moins claire et moins sereine que la saison d'été où ils étoient ne le requéroit. Toutefois un certain clair-obscur qui l'accompagnoit favorisa grandement l'intention du duc et de la duchesse, et, aussitôt qu'il commença de faire nuit, un peu avant le crépuscule, l'on eût dit que toute la forêt ardoit de toutes parts. Et soudain l'on entendit deçà, delà, d'amont et d'aval, une infinité de cors et autres instrumens de guerre ; et l'on eût dit que plusieurs troupes de cavalerie passoient par le bois. La lumière du feu et le son des instrumens de guerre rendirent presque sourds et aveugles tous les assistans et même tous ceux qui étoient dans la forêt. Incontinent après, on entendit une infinité de ces hélélis dont usent les Maures lorsqu'ils engagent la bataille : trompettes et clairons retentirent, tambours résonnèrent, ensemble fifres, tous presque en même temps, si continus, si pressés, qu'il eût fallu n'avoir point de sentiment pour ne le point perdre au son confus de tant d'instrumens. Le duc demeura en suspens, la duchesse tout ébahie, don Quichotte étonné, et Sancho tout tremblant. Enfin, ceux mêmes qui savoient ce qu'il en étoit s'effrayèrent. En même temps que la crainte régna le silence, et lors un postillon en équipage de diable passa devant eux, sonnant, en guise de trompette, d'un cor démesuré qui rendait un son enroué et épouvantable. « Holà ! courrier, mon ami, dit le duc, qui es-tu ? où vas-tu ? et quels gens de guerre sont ceux qui semblent passer au travers de ce bois ? » Le courrier lui fit cette réponse d'une voix retentissante : « Je suis le diable ; je vais chercher don Quichotte de la Manche ; les gens qui passent par ici sont six troupes d'enchanteurs qui conduisent sur un char de triomphe la sans pareille Dulcinée du Toboso. Elle y vient en-

chantée, avec le brave François Montésinos, pour déclarer à don Quichotte le moyen qu'il faut prendre pour désenchanter cette dame.

— Si vous étiez le diable, dit le duc, comme vous dites et comme votre figure le montre, vous auriez déjà reconnu ce chevalier don Quichotte de la Manche, puisque vous l'avez devant vous. — Sur Dieu et sur ma conscience, répondit le diable, je n'y prenois pas garde, parce que mes pensées sont distraites par tant de choses que j'avois oublié la principale, celle pour laquelle je venois. — Sans doute, dit Sancho, ce diable-ci doit être homme de bien et bon chrétien ; s'il ne l'étoit, il ne jureroit pas par Dieu et par sa conscience. Pour moi, je crois maintenant qu'en enfer même il doit y avoir de fort bonnes gens. » Comme Sancho proféroit ces paroles, le diable, sans mettre pied à terre, s'adressa à don Quichotte et lui dit : « À toi, Chevalier des Lions, entre les pattes desquels te puissé-je voir, m'envoie le malheureux mais pourtant valeureux chevalier Montésinos, afin que je te dise de sa part que tu l'attendes au lieu même où je t'aurai trouvé, parce qu'il mène avec lui celle qu'on appelle Dulcinée du Toboso, avec ordre de te communiquer ce qu'il faut pour la désenchanter, et, comme je ne suis point venu ici pour autre chose, je ne m'y arrêterai pas davantage : que les démons comme moi demeurent avec toi, et les anges avec ce seigneur. » Ce disant, il donna de son énorme cor et tourna le dos sans attendre de réponse.

Chacun fut plus étonné qu'auparavant, et principalement Sancho et don Quichotte : Sancho, à voir qu'en dépit de la vérité on vouloit que Dulcinée fût enchantée, et don Quichotte, pour ne se pouvoir bien assurer si ce qui s'étoit passé en la caverne de Montésinos étoit ou non la vérité. Comme il flottoit en ces pensées, le

duc lui dit : « Seigneur don Quichotte, votre Grâce pense-t-elle les attendre ? — Et pourquoi non ? répondit-il. J'attendrai ici, sans trembler, courageusement, quand tout l'enfer me devroit assiéger. — Et moi, dit Sancho, si je vois un autre diable et que j'entende un autre cornet comme le dernier, je demeurerai aussi bien ici qu'en Flandre. »

Cependant, la nuit devint plus obscure et plusieurs clartés commencèrent à courir par le bois, ainsi que les chaudes et sèches exhalaisons de la terre courent par l'air, et font à nos yeux l'effet d'étoiles qui filent. On ouït pareillement un bruit épouvantable, pareil à celui qui procède des roues massives qui soutiennent d'ordinaire les chars à bœufs, et dont le son enroué et continuel fait fuir, comme on dit, les ours et les loups, s'il y en a qui passent par là. À toute cette tempête s'en vint joindre une autre plus grande que les précédentes, et ce fut qu'aux quatre coins de la forêt il sembloit que se livrassent en même temps quatre batailles. Ici le bruit horrible d'une épouvantable artillerie retentissoit, là on déchargeoit une infinité de mousquets, et tout proche on entendoit comme la voix des combattans, et bien loin les hélélis sarrasins.

Enfin, les cornets, les cors, les trompes, les clairons, les trompettes, les tambours, l'artillerie, les arquebuses, et surtout l'épouvantable bruit des chars, formoient tous ensemble un bruit si confus et si horrible que don Quichotte eut besoin de s armer de tout son courage pour le supporter. Mais celui du pauvre Sancho donna du nez en terre : car il s'évanouit entre les bras de la duchesse, qui l'y reçut et commanda qu'on lui jetât à grande hâte de l'eau au visage. On le fit, et il reprit ses sens à l'heure qu'un des chars aux roues retentissantes arrivoit en ce lieu. Il étoit tiré par

quatre bœufs pesans, tout couverts de housses noires, et à chaque corne il y avoit une grande torche de cire allumée. Tout en haut du char, on avoit mis un siège élevé sur lequel venoit assis un vénérable vieillard avec une barbe plus blanche que la neige, et si longue qu'elle lui descendoit au-dessous de la ceinture. Son accoutrement étoit une grande robe noire de boucassin, et l'on pouvoit fort bien discerner ce qui étoit dans le char par le moyen des lumières infinies dont il étoit tout rempli. Deux diables hideux guidoient le char, vêtus pareillement de boucassin ; et ils étoient si laids que Sancho, après les avoir vus une fois, ferma les yeux pour ne les plus revoir. Comme ce char fut arrivé près du lieu où étoient le duc et sa compagnie, le vénérable vieillard se leva de son siège, et, tout debout, proféra ces paroles d'une voix très élevée : « Je suis le sage Lirgandée. » Et lors, sans qu'il dît un mot, le char passa outre.

Il fut suivi d'un autre char de même façon, où il y avoit un autre vieillard sur un trône, qui, faisant arrêter le char, dit avec des paroles aussi graves que l'autre : « Je suis le sage Alquife, le grand ami de l'ingrate Urgande » ; et il continua son chemin. Bientôt et dans le même appareil vint un autre char ; il est vrai que celui qui y étoit assis n'étoit pas vieux comme les autres, mais un homme gros, robuste et de mauvaise mine. Étant proche, il se leva comme les autres et dit d'une voix plus enrouée et plus diabolique : « Je suis Arcalaüs l'enchanteur, ennemi mortel d'Amadis de Gaule et de toute sa race. » Et il passa outre. Et, quand ils furent un peu éloignés de ce lieu, ces trois chars firent halte, et lors le son malplaisant de leurs roues cessa, et l'on n'entendit plus d'autre bruit, ou plutôt d'autre son, que celui d'une douce et mélodieuse musique, qui réjouit beaucoup Sancho et lui parut de bon augure ; aussi dit-il à la duchesse dont il ne s'éloi-

gnoit ni d'un moment ni d'un pas : « Madame, il n'y peut avoir de mal où il y a de la musique. — Et non plus, repartit la duchesse, où il y a lumière et clarté. — La lumière, répliqua Sancho, donne le feu, et la clarté l'embrasement, comme nous le voyons en celle qui nous environne, et il se pourroit bien faire que nous en fussions embrasés ; tandis que la musique est toujours un signe de réjouissances et de fêtes. — On verra », dit don Quichotte qui les écoutoit ; et il disoit vrai, ainsi qu'on le verra au chapitre suivant.

1. Au XVI siècle, on avait donné le nom de ce commentateur grec à Fernand Nuñez de Guzman, célèbre helléniste de Salamanque, qui avait réuni une nombreuse collection de refrains. On les imprima après sa mort.

Seconde partie · XXXV

u son de l'agréable musique, ils virent que vers eux venoit un char de ceux que l'on nomme triomphaux, et tiré par six mules grises, toutes pourtant couvertes d'un drap blanc, et sur chacune d'elles venoit un pénitent public, vêtu de même de blanc et tenant à la main une grande torche allumée. Le char étoit deux fois, voire trois fois plus grand que les précédens, et douze autres pénitens blancs comme la neige occupoient les côtés et le haut de ce char, tous avec leurs torches allumées, et cette vue excitoit à la fois l'admiration et la terreur. Il y avoit sur ce char un trône élevé où venoit assise une nymphe vêtue de mille voiles de toile d'argent à ramages et à feuilles d'argent et d'or qui la faisoient, sinon richement, au moins pompeusement vêtue. Elle avoit le visage couvert d'un voile de soie, si transparent et si délié que, sans que

ses plis pussent l'empêcher, on découvroit au travers un très beau visage de damoiselle. Et la grande quantité des lumières permettoit de discerner la beauté et les ans de cette belle dame, qui, à la voir, ne dépassoient pas vingt ans et ne descendoient pas au-dessous de dix-sept. Proche d'icelle étoit une figure vêtue d'une robe longue de celles que l'on appelle de grand deuil, tombant jusqu'aux pieds, la tête couverte d'un voile noir.

Quand le char arriva devant le duc, la duchesse et don Quichotte, la musique des hautbois cessa, et bientôt celle des harpes et des luths qui retentissoient dans le char. Lors la figure qui avoit cette longue robe, se levant, la rejeta sur les deux côtés, et, s'ôtant le voile du visage, montra à tous la figure de la Mort même, décharnée et horrible. Don Quichotte en eut de la répugnance, Sancho Pança de la frayeur, et le duc et la duchesse quelque espèce de crainte. Cette Mort vive se leva sur ses pieds, et, d'une voix un peu endormie et d'une langue mal éveillée, commença à parler de cette façon :

Je suis Merlin, celui que les histoires publient pour enfant du diable, mensonge que les ans ont autorisé. Je suis le prince des magiciens, le monarque et le dépositaire de la science de Zoroastre, l'émule des âges et des siècles où l'on voyoit reluire les hauts faits d'armes des chevaliers errans dont je fus et je suis toujours le grand ami.

Au lieu que des autres enchanteurs, des mages et des magiciens, l'humeur est dure et pénible, la mienne est facile, douce, amoureuse et portée à faire du bien à tout le monde. Pendant que mon âme étoit enfermée dans la caverne obscure de Pluton, où elle s'occupoit à tracer certaines figures et certains caractères, la

voix dolente de la belle et sans pareille Dulcinée du Toboso est venue jusqu'à moi.

J'ai su son enchantement et sa disgrâce, et sa transformation de gentille dame en rustique villageoise. J'en ai eu compassion, de sorte qu'ayant enfermé mon âme dans cette forme épouvantable et sauvage et après avoir feuilleté cent mille livres de ma science endiablée et honteuse, je viens vous indiquer le remède que demandent une si grande douleur, un si grand mal.

Ôtoi donc la gloire et l'honneur de tous ceux qui revêtent la casaque d'acier et de diamant ; lumière, fanal, sentier, étoile polaire et guide de ceux qui méprisent un honteux sommeil et la plume oisive des lits, qui s'accommodent à l'exercice insupportable des armes lourdes et sanglantes.

C'est à toi que je parle, généreux guerrier qu'on ne peut assez louer, à toi le vaillant et en même temps le discret don Quichotte, splendeur de la Manche, étoile de l'Espagne ; sache que, si tu Veux que la sans pareille Dulcinée du Toboso recouvre sa première forme, il faut nécessairement que ton écuyer Sancho se donne trois mille trois cents coups de fouet sur ses deux grosses et puissantes fesses, découvertes à l'air, si bien qu'il lui en cuise bien fort et lui en fasse grincer les dents. C'est la résolution de tous ceux qui ont été les auteurs de sa disgrâce. Et c'est pour cela que je suis venu, Messeigneurs.

« Pardieu ! dit alors Sancho, je ne dis pas trois mille coups, mais je m'en donnerai aussi bien trois que trois coups de poignard. Au diable soit le moyen de désenchanter ! Je ne sais ce qu'ont à voir mes fesses avec les enchantemens. Par le Dieu vivant, si le seigneur Merlin n'a pas trouvé un autre moyen pour

désenchanter la senora Dulcinée du Toboso, elle pourra bien demeurer enchantée jusqu'au tombeau. — Je m'en vais vous prendre, répondit don Quichotte, Monsieur le vilain farci d'aulx, je vous attacherai à un arbre aussi nu que votre mère vous mit au monde, et ce n'est pas trois mille trois cents, mais bien six mille six cents coups de fouet que je vous donnerai, et si serrés qu'il ne vous faille pas, pour les guérir, moins de trois mille trois cents frictions ; et ne répliquez point, autrement je vous arracherai l'âme du corps. »

Merlin, oyant alors ces paroles, dit : « Il ne doit pas en être ainsi, parce que les coups de fouet que doit recevoir le bon Sancho, il doit les recevoir volontairement et de son bon gré, et non par force, et dans le temps qu'il voudra : car, pour ce sujet, il n'y a point de terme fixé. Toutefois on lui permet, s'il veut racheter cette pénitence par la moitié de ces coups de fouet, de se faire fouetter de la main d'un autre, fût-elle un peu lourde.

— Ni main d'autrui, ni la mienne, ni pesante, ni à peser, répliqua Sancho, nulle main n'a droit de me toucher. Ai-je par hasard engendré la señora Dulcinée du Toboso pour que mes fesses portent la peine des péchés qu'ont commis ses yeux ? Bien pour mon maître, puisqu'il n'est qu'une partie d'elle ; qu'il la nomme à tous coups ma vie, mon âme, mon soutien et ma consolation ; c'est lui qui se doit et se peut fouetter pour elle et rechercher tous les moyens qu'il faut tenir pour son désenchantement. Mais, moi, me fouetter ? Vraiment, j'y renonce tout dès à présent. » À peine eut-il achevé de proférer ces paroles que la nymphe habillée d'argent, qui étoit tout près de l'esprit de Merlin, se leva, et, ôtant le voile délicat qui lui couvroit le visage, montra une figure d'une extrême beauté au jugement de tous. Lors, d'un sans façon mas-

culin et d'une voix peu féminine, parlant directement à Sancho, elle lui dit : « Ô malencontreux écuyer, triple cruche, cœur de liège, entrailles de cailloux, si l'on te commandoit, larron, écorcheur, de te précipiter d'une tour en bas ; si l'on te requéroit, ennemi du genre humain, de manger une douzaine de crapauds, deux de lézards et trois de couleuvres ; si l'on te conseilloit de tuer ta femme, tes enfans, avec un tranchant et criminel coutelas, il ne se faudroit point étonner que tu te montrasses craintif et rétif. Mais faire tant de cas de trois mille et trois cents coups de fouet, qu'il n'y a si chétif enfant de la doctrine chrétienne, pour polisson qu'il soit, qui ne s'en fasse donner chaque mois autant, n'est-ce pas pour remplir d'étonnement et de stupeur aussi bien que de crainte les âmes pieuses de tous ceux qui écoutent ceci, voire de tous ceux qui viendront à l'apprendre par le cours des temps ? Jette, ô animal misérable et endurci ! jette, dis-je, tes yeux de mulet ombrageux sur les prunelles des miens comparables à de brillantes étoiles, et tu les verras pleurer goutte à goutte et ruisseau à ruisseau, faisant des sillons, des sentiers et des routes par les belles campagnes de mes joues. Considère, ô monstre plein de malice et de méchanceté, que mon âge florissant, qui est encore sur le dix et… des années, puisque j'en ai dix-neuf et que je n'arrive pas encore à la vingtième, se consume et se flétrit sous l'écorce d'une rustique paysanne. Et si maintenant je ne parois point telle, c'est une faveur particulière que m'a faite le seigneur Merlin, qui est ici présent, et seulement afin que ma beauté t'attendrisse : en effet, les larmes d'une beauté affligée changent les roches en coton et les tigres en brebis ; étrille, étrille cette masse de chair, grosse bête indomptée, et tire de sa nonchalance cette vigueur, qui ne te rend propre qu'à manger et toujours manger, et remets en liberté la délicatesse de ma chair, la dou-

ceur de mon humeur et la beauté de mon visage. Que si tu ne veux point t'amollir à mon occasion, ni te réduire à quelque terme raisonnable, fais-le pour le moins en considération de ce pauvre chevalier qui est à ton côté, pour ton maître, dis-je, dont je vois l'âme, qui la porte déjà au travers de son gosier, à peine à plus de dix doigts de ses lèvres, n'attendant que ta douce ou rigoureuse réponse, ou pour lui sortir de la bouche, ou pour retourner dans son estomac. »

Don Quichotte, entendant ces paroles, se toucha le gosier et dit en s'adressant au duc : « Sur mon Dieu, Monsieur, Dulcinée dit vrai que j'ai l'âme en travers du gosier, comme une noix d'arbalète. — Que dites-vous à cela, Sancho ? demanda la duchesse. — Je dis, Madame, répondit Sancho, ce que j'ai déjà dit, que pour les coups de fouet j'y ernonce. — Vous devez dire, repartit le duc, j'y renonce, et non pas comme vous dites, Sancho. — Que votre Grandeur, répliqua Sancho, me laisse un peu en repos : car je ne suis pas maintenant en humeur de m'arrêter sur des subtilités ni sur des lettres de plus ou de moins : car ces coups de fouet que l'on me doit, ou que je me dois donner, me tiennent si troublé que je ne sais ce que je dis ni ce que je fais. Cependant je voudrois bien savoir de la señora doña Dulcinée du Toboso d'où elle a appris la manière de prier qu'elle a. Elle vient pour me prier de m'ouvrir les chairs à grands coups de fouet, et me traite de triple cruche avec une kyrielle d'autres noms si indignes qu'à peine le diable les pourroit endurer. Ma chair est-elle par hasard de bronze, ou bien y va-t-il pour moi de quelque chose qu'elle demeure enchantée ou non ? Au lieu qu'elle devroit avoir devant soi, pour m'adoucir, un panier plein de linge blanc, de chemises, de coiffes et d'escarpins, encore que je n'en use point, elle ne porte qu'une infinité d'injures, sachant ce qu'on dit par ici en

proverbe qu'un âne chargé d'or grimpe légèrement une montagne, et que les présens brisent les roches ; et qu'il faut prier Dieu et jouer du maillet, et que mieux vaut un Tiens que deux Je te donnerai. Et de plus, mon seigneur et maître, qui me devoit passer la main sur le cou et me flatter pour que je me fisse de laine et de coton cardé, dit que, s'il m'empoigne, il m'attachera tout nu à un arbre et me doublera la dose des coups de fouet, et ils devoient considérer, ces dignes seigneurs, qu'ils ne demandent pas seulement de se fouetter à un écuyer, mais à un gouverneur, comme si l'on disoit : Bois avec les cerises de l'eau sucrée. Qu'ils apprennent, qu'ils apprennent à la male heure à savoir prier et à savoir demander, et à savoir se conduire, que tous les temps ne sont pas les mêmes, et que tous les hommes ne sont pas toujours de bonne humeur. Je suis maintenant fort chagriné de voir mon habit vert déchiré, et l'on vient me demander de me donner des coups de ma propre volonté qui en est aussi loin que de vouloir être cacique. — Eh bien, en vérité, l'ami Sancho, si vous ne vous adoucissez plus que figue mûre, adieu le gouvernement. Il seroit bien d'envoyer à mes insulaires un gouverneur aux entrailles dures comme du caillou, qui ne s'émeut pas des larmes des damoiselles affligées, ni des prières des honnêtes gens, ni des instances des vieux enchanteurs et savans. En définitive, Sancho, ou vous vous fouetterez, ou l'on vous fouettera, ou vous ne serez point gouverneur. — Seigneur, répondit Sancho, ne me donnera-t-on pas deux jours de délai pour penser à ce qui me paroîtra le meilleur ? — Non, d'aucune façon, dit Merlin ; c'est en ce moment et en ce lieu, ici même, que doit être réglé le parti à prendre en cette affaire : ou Dulcinée retournera dans la grotte de Montésinos et à son état de paysanne, ou elle retournera aux Champs-Élysées en son état actuel, et y attendra l'achèvement des coups

de fouet. — Allons, Sancho, bon courage, et montrez de la reconnoissance du pain que vous avez mangé avec lui au seigneur don Quichotte, à qui nous devons tous des égards et des remercîmens de son bon caractère et de ses hauts exploits. Consentez, mon fils, à cette fustigation, et le diable aille au diable, et la crainte au poltron : car bon cœur brise mauvaise fortune, comme vous savez bien. »

Aces raisons, Sancho ne répondit que par ces billevesées qu'il adressa à Merlin : « Que votre Grâce me dise, Seigneur Merlin, quand le diable est venu ici en courrier, il a donné à mon maître un message du seigneur Montésinos, lui ordonnant de sa part de l'attendre ici, parce qu'il venoit donner ordre au désenchantement de la señora doña Dulcinée du Toboso, et jusqu'ici nous n'avons vu ni Montésinos, ni de ses traces. — Le diable, ami Sancho, lui répondit Merlin, est un ignorant et un grand coquin ; je l'ai envoyé à la recherche de votre maître, et non pas avec une commission de Montésinos, mais pour mon propre compte, parce que Montésinos se tient dans sa grotte attendant, ou pour mieux espérant son désenchantement auquel il manque encore la queue à dépouiller. S'il vous doit quelque chose, ou que vous ayez quelque chose à traiter avec lui, je vous l'amènerai et vous le ferai paroître où vous l'aimerez le mieux. Pour le moment, finissez-en de consentir à cette discipline, et croyez-moi, cela vous vaudra tout autant pour l'âme que pour le corps : pour l'âme, par la charité que vous y mettiez ; pour le corps, parce que je vous connois de tempérament sanguin, et qu'il ne fera pas mal de vous tirer un peu de sang. — Il y a bien des médecins dans ce monde, jusqu'aux enchanteurs qui le sont, dit Sancho ; mais, puisque tout le monde me le dit, encore que je n'en sois pas assuré, je déclare que je suis satisfait de me donner les trois mille trois cents coups

à condition de le faire en tel nombre et quand il me plaira, sans qu'on me taxe ni les jours ni le temps, et je tâcherai de m'acquitter de ma dette le plus tôt possible, pour que le monde jouisse de la beauté de la señora doña Dulcinée du Toboso, puisqu'elle paroît, au rebours de ce que je pensois, être en effet fort belle. Il y a encore une condition : je ne serai pas obligé de me tirer le sang avec la discipline, et, si quelques coups sont à fleur de peau, on me les comptera. Item, si je viens à me tromper sur le nombre, le seigneur Merlin, puisqu'il sait tout, prendra soin de les compter et de m'avertir des erreurs en moins ou en plus. — Il n'y a pas à s'inquiéter des erreurs en plus, répondit Merlin, parce que, en arrivant au nombre complet, la señora Dulcinée se verra désenchantée soudain, et, par reconnoissance, viendra chercher et remercier le bon Sancho, et le récompensera de sa bonne œuvre. Ainsi il n'y a point de scrupule à se faire sur le plus ou le moins, et le Ciel ne me permettroit de tromper personne, fût-ce d'un cheveu de la tête. — Allons, à la grâce de Dieu, dit Sancho ; je consens à ma mauvaise fortune, je dis que j'accepte la pénitence dans les conditions réglées. »

Apeine Sancho eut-il dit ces dernières paroles que les flûtes recommencèrent leur musique, et les décharges d'arquebuses à éclater à l'infini, et don Quichotte se jeta au cou de Sancho en lui donnant mille baisers sur le front et sur les joues. Le duc, la duchesse et tous les assistans donnèrent des marques de la plus grande satisfaction, et le char se mit à marcher, et la belle Dulcinée, en passant, inclina la tête devant le duc et la duchesse, et fit une grande révérence à Sancho.

En ce moment, l'aurore s'avançoit joyeuse et riante, les fleurettes des champs se redressoient, et les ruisseaux au liquide cris-

tal s'en alloient en murmurant, sur les cailloux blancs et jaunes, payer leur tribut aux rivières qui les attendoient : la terre joyeuse, le ciel clair, l'air limpide, la lune sereine, chacun pour sa part et tous ensemble, donnoient des signes manifestes que le jour qui venoit marcher sur le pan de la robe de l'Aurore alloit être splendide. Le duc et la duchesse, satisfaits de leur chasse et d'avoir atteint leur but avec tant d'adresse et de bonheur, regagnèrent leur château avec le projet de continuer une plaisanterie qui leur procuroit autant de plaisir que l'eût pu faire aucune charge véritable.

1. Tout ce qui se trouve compris entre cet endroit et la fin du chapitre avait été passé par le traducteur.

Seconde partie · XXXVI

e duc avoit un intendant d'un esprit fort plaisant et récréatif, qui fit le personnage du prophète Merlin, et arrangea tout l'appareil de la dernière aventure ; il composa les vers et fit remplir à un page le rôle de Dulcinée. Finalement, de l'aveu de ses maîtres, il inventa encore une autre aventure des plus étranges et du plus agréable artifice que l'on sauroit imaginer. Un autre jour, la duchesse demanda à Sancho s'il avoit commencé la tâche de la pénitence qu'il devoit faire pour le désenchantement de Dulcinée. Sancho lui répondit qu'il avoit déjà commencé, et que cette nuit il s'étoit donné cinq coups de fouet. La duchesse lui demanda avec quoi il se les étoit donnés. Il répondit que c'étoit avec la main. « De cette sorte, répliqua la duchesse, c'est se donner plutôt des soufflets que des coups de fouet, et pour moi je tiens que le sage Merlin ne sera pas content de tant de douceur : il faudra que le

bon Sancho fasse quelque discipline de chardons ou de brindilles de cannelier qui se fassent sentir, parce que la lettre y entre avec le sang. Car la délivrance d'une aussi grande dame que l'est la señora Dulcinée ne s'achète pas à si bas prix. Et vous devez savoir, Sancho, que les œuvres de charité qui se font froidement et lâchement n'ont aucun mérite, et ne valent rien.

— Que votre Seigneurie, répondit Sancho, me donne une discipline ou une corde convenable, et je m'en étrillerai, sans me faire trop de mal. Votre Excellence doit savoir qu'encore que je sois un paysan, toutefois ma chair tient plus du coton que du genêt, et il ne seroit pas bien de me déchirer au profit d'autrui. — Voilà qui va bien, repartit la duchesse. Je vous donnerai demain au matin une discipline qui vous viendra bien à point, qui s'accommodera à la délicatesse de votre chair, comme si elle étoit sa propre sœur. » Sancho lui fit cette réplique : « Que votre Excellence, Señora de mon âme, sache que j'ai écrit une lettre à ma femme Thérèse Pança, où je lui rends compte de tout ce qui m'est arrivé depuis que je me séparai d'elle ; et je l'ai ici dans mon sein. Il ne faut plus qu'y mettre la suscription, mais je désirerois que votre Discrétion la lût, car il me semble qu'elle est conforme à la qualité d'un gouverneur, je dis qu'elle est écrite de la façon que doivent écrire les gouverneurs. — Et qui l'a dictée ? demanda la duchesse. — Qui la pouvoit dicter, repartit Sancho, si ce n'est moi, malheureux pécheur que je suis ? — Et est-ce vous qui l'avez écrite ? dit la duchesse. — Je n'y ai pas seulement pensé, répondit Sancho : car je ne sais ni lire ni écrire, encore que je sache signer. — Voyons-la, repartit la duchesse. Je m'assure que vous y montrez la qualité et suffisance de votre entendement. « Sancho tira de son sein une lettre ouverte, et la duchesse, l'ayant prise, vit qu'elle disoit de la sorte.

LETTRE DE SANCHO PANÇA À SA FEMME THÉRÈSE PANÇA.

Si l'on me donnait de bons coups de fouet, bien me prenoit d'être bon cavalier ; si j'ai un bon gouvernement, il m'en coûte de bons coups d'étrivière. Tu n'entendras pas ceci pour le présent, ma Thérèse, une autre fois tu le sauras. Il faut que tu saches, Thérèse, que j'ai résolu que tu ailles en carrosse ; et c'est ce qui nous importe maintenant, car aller d'autre manière, c'est affaire aux chats. Tu es la femme d'un gouverneur, regarde si personne te rongera les talons. Je t'envoie un habit vert de chasseur, que m'a donné madame la duchesse ; accommode-le de telle sorte qu'il serve de cotillon et de corsage à notre fille. Mon maître don Quichotte, selon que j'ai ouï dire en ce pays, est un fou de jugement et un gracieux sans raison, et je ne lui dois rien de retour. Nous avons été à la caverne de Montésinos, et le sage Merlin m'a choisi pour le désenchantement de Dulcinée du Toboso, qui se nomme par là-bas Aldonça Lorenzo. Pour trois mille et trois cents coups de fouet, moins cinq que je me dois donner, elle sera désenchantée comme la mère qui l'engendra. Tu ne diras mot de ceci à personne, parce que si tu remets ton affaire au conseil des voisins, les uns diront blanc, les autres noir. Dans peu de jours je partirai pour mon gouvernement : j'y vais en bonne volonté d'y ramasser des pistoles, et on m'a dit que tous les gouverneurs nouveaux y vont avec le même désir. Je me tâterai le pouls, et t'avertirai si tu dois me rejoindre ou non. Le grison se porte bien et se recommande beaucoup à toi. Je ne pense pas le laisser, quand on me feroit Grand Turc. Madame la duchesse te baise mille fois les mains ; rends-lui sa monnoie avec deux mille, puisqu'il n'y a rien qui coûte moins ni qu'on baille à meilleur marché que les complimens, ainsi que dit mon maître. Le vouloir de Dieu n'a pas été

que je trouvasse encore une mallette avec cent écus comme celle de la dernière fois. Mais n'en sois pas fâchée, ma Thérèse : qui donne l'alarme est en sûreté, et tout partira dans la lessive du gouvernement ; toutefois on me met en grand'peine : car on me dit que, si une fois j'en fais l'épreuve, après cela je m'en mangerai les mains. Si cela étoit, il ne m'en coûteroit pas peu, encore que les estropiés et les manchots aient leur canonicat en l'aumône qu'ils demandent. Tant il y a que d'un côté ou de l'autre tu dois être riche et heureuse. Dieu te soit en aide comme il le peut bien faire, et me conserve pour te servir. De ce château, le 20 juillet 1614.

Sancho Pança.

Lorsque la duchesse eut achevé de lire cette lettre, elle dit à Sancho : « Le bon gouverneur s'est un peu égaré en deux choses : l'une, quand il dit ou donne à entendre que ce gouvernement lui a été baillé pour les coups qu'il a à se donner. Il sait bien, et il ne peut le nier, que, lorsque monseigneur le duc le lui promit, on ne pensoit pas seulement qu'il y eût des coups de fouet au monde ; l'autre est qu'il s'y montre fort avare, je ne voudrois pas qu'il en fût ainsi : la convoitise rompt le sac, et le gouverneur avare rend une justice sans justice. — Je ne le dis point pour cela, Señora, répondit Sancho, et, s'il semble à votre Seigneurie que cette lettre n'aille pas comme elle doit, il n'y a qu'à la déchirer et en refaire une nouvelle, et il se pourroit qu'elle fût encore pire, si on me la laissoit faire à ma mode. — Non, non, répliqua la duchesse, celle-ci est bonne, et je veux que le duc la voie. » Là-dessus, ils s'en allèrent à un jardin où ils devoient dîner ce jour-là. La duchesse fit voir au duc la lettre de Sancho, dont il reçut un extrême contentement. Ils dînèrent, et, après que l'on eut enlevé les nappes et

qu'ils se furent entretenus quelque temps dans la gracieuse conversation de Sancho, on ouït tout à coup le triste son d'un fifre et celui d'un tambour enroué et mal d'accord. Tous ceux qui étoient là présens firent les étonnés, lorsqu'ils ouïrent cette confuse, martiale et triste harmonie, principalement don Quichotte qui, du trouble où il étoit, ne se pouvoit contenir dans son siège. Pour Sancho, je ne sais qu'en dire, sinon que la crainte qu'il en eut l'emporta soudain à son refuge accoutumé, qui étoit le côté ou les jupes de la duchesse : pour en parler véritablement, ce son étoit extrêmement triste et mélancolique. Comme la compagnie étoit en suspens, on vit entrer par le jardin deux hommes habillés de deuil : leur habit étoit si long qu'il traînoit à terre ; ceux-ci battoient deux grands tambours couverts pareillement de noir ; à côté d'eux venoit le fifre accoutré de noir, de même que les autres. Après eux venoit un homme de taille gigantesque affublé et non vêtu d'une grande soutane noire de grandeur démesurée. Il portoit aussi en écharpe un large baudrier noir auquel pendoit un cimeterre démesuré, aux garnitures et au fourreau noirs. Il avoit le visage couvert d'un voile noir fort transparent, au travers duquel on pouvoit voir une grande barbe blanche comme de la neige. Il marchoit au son des tambours avec beaucoup de gravité et au petit pas. Enfin, sa grandeur, sa contenance, son habit noir et son équipage pouvoient et purent étonner tous ceux qui le regardèrent sans le connoître. Il s'approcha donc en la même posture et gravité que nous venons de dire, et se mit à genoux devant le duc, qui l'attendoit avec les autres assistans. Le duc ne voulut jamais permettre qu'il parlât, jusqu'à ce qu'il se fût relevé. Ce prodigieux épouvantail le fit donc, et, une fois debout, il leva son voile ou masque, et découvrit la plus horrible, la plus grande, la plus blanche et la plus peuplée barbe qu'œil humain eût encore

vue, et ensuite il tira et arracha de son estomac large et spacieux une voix grave et sonore, et, tenant les yeux fixés sur le duc, lui dit ces paroles :

« Très haut et très puissant seigneur, on me nomme Trifaldin à la barbe blanche. Je suis écuyer de la comtesse Trifaldi, appelée autrement la dame Doloride, qui m'a envoyé en ambassade à votre Grandeur : c'est qu'il vous plaise lui permettre de vous venir raconter son infortune, une des plus étranges et des plus admirables que l'entendement le plus inventif pourroit jamais imaginer. Mais tout d'abord elle veut savoir si le valeureux et invincible chevalier don Quichotte de la Manche est en votre château. Je suis venu à sa recherche depuis le royaume de Candaye jusques en vos provinces à pied, et sans manger, chose que l'on doit tenir pour un miracle ou pour un enchantement. Elle est arrêtée à la porte de cette forteresse ou maison des champs, et n'attend, pour y entrer, que votre bon plaisir. J'ai dit. » En achevant ces mots, il se mit incontinent à tousser, et, maniant sa barbe du haut en bas avec les deux mains, il attcndoit paisiblement la réponse du duc, qui fut : « Il y a déjà longtemps, bon écuyer Trifaldin à la barbe blanche, que nous avons connoissance de la disgrâce de madame la comtesse Trifaldi, que les enchanteurs font nommer la dame Doloride. Vous pouvez, merveilleux écuyer, lui dire d'entrer, et voici le vaillant chevalier don Quichotte de la Manche, de la courtoisie et générosité duquel elle se peut promettre avec assurance toute aide et tout support. Vous lui pourrez aussi dire de ma part que, si en quelque chose ma faveur lui est nécessaire, elle ne lui manquera nullement, puisque j'y suis obligé, étant chevalier qui doit assister toutes sortes de femmes et principalement les veuves que l'on insulte et afflige, comme doit l'être votre maîtresse. » Trifaldin, oyant cette réponse, plia

les genoux jusqu'à terre, et, faisant signe à ceux qui jouoient du fifre et du tambour, il sortit du jardin au même son et au même pas qu'il y étoit entré, laissant tous les assistans émerveillés de sa grandeur et de son maintien.

Cependant le duc, s'adressant à don Quichotte, lui dit : « Enfin, renommé chevalier, les ténèbres de la malice et celles de l'ignorance ne peuvent cacher ni obscurcir la lumière de la valeur et de la vertu. Je dis ceci parce qu'à peine y a-t-il six jours que votre mérite est dans ce château, et vous voyez que déjà vous viennent chercher des terres éloignées et inconnues, et non pas dans des carrosses ni sur des dromadaires, mais à pied et à jeun, les tristes, les affligés, avec assurance qu'ils trouveront en ce bras très fort le remède de toutes leurs infortunes et de leurs travaux, grâce à vos hauts faits d'armes qui couvrent la terre et en font tout le tour. — Je voudrois, Monseigneur le duc, répondit don Quichotte, que ce bon religieux qui dernièrement témoignoit un si grand mépris et tant de rancune contre les chevaliers errans fût maintenant ici. Il verroit de ses propres yeux si tels chevaliers sont nécessaires au monde, ou toucheroit pour le moins du doigt que ceux qui sont extraordinairement affligés et sans consolation, en cas d'importance et dans des infortunes considérables, n'en vont point chercher le remède chez les hommes de lettres, ni chez les sacristains de village, ni chez le chevalier qui n'a jamais eu le courage de sortir de chez lui, ni moins encore chez le paresseux courtisan, qui cherche plutôt des nouvelles à rapporter et à conter qu'il ne tâche de produire des œuvres et des faits d'armes, afin que d'autres les puissent écrire et conter. Le remède des infortunés, le secours des nécessiteux, le rempart des damoiselles, la consolation des veuves ne se peut mieux trouver que dans les chevaliers errans. C'est pourquoi je rends au Ciel des grâces infi-

nies de ce que je le suis, et tiens pour bien employés toute la peine et le travail qui me pourront arriver en cet honorable exercice. Qu'on fasse donc venir cette dame, qu'elle demande ce qu'elle voudra : j'espère que la force de mon bras et mon courage sans peur, résolu, généreux, lui feront bientôt trouver le remède de son infortune. »

1. Cette dernière phrase n'est pas dans le texte espagnol.

Seconde partie · XXXVII

e duc et la duchesse se réjouirent extrêmement de voir que don Quichotte répondît si bien à leur intention, et à ce moment Sancho dit : « Je ne voudrois pas que cette dame la duègne vînt mettre ici quelque obstacle à la promesse de mon gouvernement. J'ai ouï dire à un apothicaire de Tolède, qui caquetoit comme un chardonneret, que là où les dames interviennent il ne peut rien arriver de bon. Dieu me soit en aide, que cet apothicaire leur en vouloit ! Toutefois, de là je conclus que, puisque toutes les duègnes sont fâcheuses et impertinentes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, que pourront être celles qui sont affligées, comme on dit qu'est cette comtesse Trois-Pans ou Trois-Queues ? Car chez nous, pans ou queues et queues ou pans, c'est tout un. — Tais-toi, ami Sancho, dit don Quichotte : car, puisque cette dame est venue me chercher de si lointaines terres, elle ne doit pas être de celles que cet apothicaire tient en son rôlet, et d'autant moins que celle-ci est comtesse ; et, quand les comtesses servent de duègnes, c'est au service de reines et d'impératrices :

car chez elles ce sont de très grandes dames qui se servent d'autres duègnes. »

Dame Rodrigue, oyant ce discours, fit cette réponse : « Madame la duchesse a des dames à son service qui pourroient être comtesses si la fortune le vouloit. Mais les lois vont là où il plaît aux rois. Toutefois, que personne ne médise des duègnes, et surtout de celles qui ont de l'âge et qui n'ont point été mariées. Quoique je ne le sois pas, je comprends pourtant et je vois bien l'avantage qu'une dame non mariée a sur une qui est veuve. Quiconque entreprendra de tondre sur nous, les branches des ciseaux lui demeureront à la main. — Mais, nonobstant toutes ces raisons, repartit Sancho, il y a tant à tondre sur les dames, ainsi que disoit mon apothicaire, qu'il vaut beaucoup mieux ne remuer point le riz, quoiqu'il s'attache au pot. — Les écuyers sont toujours nos ennemis, répliqua la dame Rodrigue, et, comme ce sont les esprits domestiques des antichambres, et qu'ils nous voient à chaque pas, le temps qu'ils n'emploient point à dire leur chapelet, et cela leur arrive souvent, ils l'emploient à médire de nous, à déterrer les os de nos pères et enterrer notre renommée. Eh bien, serviteur à ces bûches vivantes ! en dépit d'eux, à leur grand regret, nous vivrons dans le monde et dans les maisons des grands, encore que nous y mourions de faim et que nous couvrions avec une cotte noire nos chairs délicates ou non, ainsi que d'une tapisserie on couvre un fumier les jours de procession. Et j'en jure ma foi, s'il m'étoit permis et que le temps le requît ainsi, je ferois connoître, non seulement à ceux qui sont ici présens, mais à tout le monde, qu'il n'y a vertu que l'on ne trouve en une duègne. — Je crois, dit la duchesse, que ma bonne doña Rodriguez a raison et grandement. Toutefois il faut qu'elle attende le temps et l'occasion pour défendre sa cause et celle des autres duègnes pour

confondre la mauvaise opinion de ce méchant apothicaire, et déraciner par ce moyen celle que le grand Sancho Pança nourrit en son cœur. — Depuis que les fumées de gouverneur, repartit Sancho, me sont montées à la tête, les étourdissemens d'écuyer m'ont quitté, et je fais aussi peu de cas de toutes les duègnes du monde que d'une figue sauvage. » Ils eussent passé plus loin en ce devis de duègnes, s'ils n'eussent ouï encore retentir le fifre et les tambours, ce qui fit comprendre que la duègne Doloride entroit. La duchesse demanda au duc s'il ne seroit pas bien de l'aller recevoir, puisqu'elle étoit comtesse et personne de qualité. Sancho, sans attendre que le duc répondît, le fit en cette sorte : « Eu égard à sa qualité de comtesse, il sera bon, Madame, que vous l'alliez recevoir ; mais pour celle de duègne, mon avis est que vous n'en devez pas faire un pas. — Qui te fait te mêler de cette affaire, Sancho ? dit alors don Quichotte. — Qui, Monsieur ? répondit Sancho : je m'en mêle parce que je m'en peux mêler, en qualité d'écuyer qui a appris les termes de la courtoisie à l'école de votre Seigneurie : car vous êtes le chevalier le plus courtois et le mieux appris de toute la courtisanerie du monde, et sur ce sujet j'ai encore appris de vous que l'on perd aussi bien aux cartes pour avoir une carte de trop qu'une carte de moins, et h bon entendeur peu de paroles. — Sancho dit vrai, répliqua le duc, c'est pourquoi nous verrons l'air de la comtesse, et par là nous jugerons de la courtoisie qu'on lui doit. » Sur ce, le fifre et les tambours entrèrent de même que la première fois. C'est ici que l'auteur met fin à ce petit chapitre pour commencer l'autre, qui poursuit la même aventure, l'une des plus remarquables de l'histoire.

1. Sancho joue ici sur le nom de la comtesse Trifaldi, auquel il donne pour étymologie tres faldas, trois pans.

près que la triste musique eut passé, douze duègnes commencèrent d'entrer dans le jardin ; elles alloient sur deux files et portoient de cottes fort larges, qui sembloient être de serge foulée, avec des voiles blancs de toile fine et déliée et si longs que l'on ne voyoit que le bord de leurs cottes. La comtesse Trifaldi venoit après, et l'écuyer Trifaldin à la barbe blanche la menoit par la main. Sa robe étoit d'une frise noire très fine : elle étoit tellement frisée que chaque grain sembloit être aussi gros qu'un pois chiche, de ceux qui sont bons au mois de mars. La queue ou le pan de la robe, ou comme vous le voudrez appeler, étoit à trois pointes, et trois pages, aussi habillés de deuil, la soutenoient, de sorte que ces trois angles aigus que faisoient les trois pointes formoient une plaisante figure de mathématique. Tous ceux qui la virent conjecturèrent incontinent que cette robe ainsi en pointe la faisoit nommer la comtesse Trifaldi, comme qui diroit la comtesse à trois pointes. Et cela étoit véritable, ainsi que le rapporte Ben Engeli, qui dit encore que de son propre nom on la nommoit la comtesse Loupine, pour le grand nombre de loups qui se nourrissoient en son comté. Et, si c'eussent été des renards aussi bien que des loups, on l'eût appelée la comtesse Renardine, car la coutume de ce pays est telle que les seigneurs y prennent le nom de la chose ou des choses dont leur pays abonde le plus. Toutefois cette comtesse, pour faire mieux paroître la nouveauté de sa robe, prit le nom de Trifaldi et quitta celui de Loupine.

Les douze damoiselles et leur maîtresse marchoient d'un pas de procession, le visage couvert d'un voile noir ; ce voile n'étoit pas transparent comme celui de Trifaldin, mais si serré et si épais que rien ne se pouvoit voir au travers. Aussitôt que cette troupe

de duègnes parut, le duc, la duchesse, don Quichotte et tous ceux qui regardoient cette grande procession se levèrent. Les douze duègnes s'arrêtèrent, et, ayant fait place, la Doloride, que Trifaldin tenoit toujours par la main, s'avança : ce que voyant le duc, la duchesse et don Quichotte, ils s'avancèrent aussi de douze pas pour la recevoir. Elle mit les genoux à terre, et, d'une voix plutôt basse et enrouée que fine et délicate, elle parla en cette sorte : « Qu'il plaise à vos Grandeurs ne témoigner point tant de courtoisie à celui-ci leur serviteur, je dis à celle-ci leur servante : car, étant affligée comme je suis, ce sera par hasard si je réponds à ce que je dois. Mon infortune étrange et inouïe m'a emporté l'entendement je ne sais où, et il faut bien que ce soit fort loin, puisque plus je le cherche, moins je le trouve. — Celui-là n'en auroit point du tout, Madame la comtesse, repartit le duc, qui en vous voyant ne connoîtroit aussitôt votre valeur. Elle est telle que, sans plus d'examen, elle mérite toute la crème de la courtoisie et toute la fleur des beaux complimens. » En disant ceci, il la prit par la main et la fit seoir en une chaise auprès de la duchesse, qui la reçut pareillement avec beaucoup de civilité. Don Quichotte ne disoit mot, et Sancho mouroit de désir de voir le visage de la Trifaldi, ou de quelqu'une de ses nombreuses duègnes ; mais il ne lui fut pas possible, jusqu'à ce que de leur bon gré elles se découvrirent. Tout le monde étoit en silence et sans se remuer, attendant que quelqu'un le rompît ; et ce fut la duègne Doloride qui commença de parler en ces termes :

« Je suis assurée, puissantissime Seigneur, bellissime Dame et prudentissime assistance, que ma misère trouvera place dans vos cœurs vaillantissimes, qu'on lui fera un accueil non moins rempli de courtoisie que de générosité et de douleur. Mon infortune, dis-je, est telle qu'elle est capable d'attendrir les marbres et les dia-

mans les plus durs et l'acier des cœurs du monde les plus obstinés et les plus endurcis. Toutefois, avant qu'elle parvienne à votre ouïe, pour ne pas dire à vos oreilles, je désirerois savoir si le finissime chevalier don Quichotte de la Manchissime, et son écuyérissime Pança ne sont point en ce giron, ou en ce chœur, ou en cette compagnie. — Pança est ici, répondit Sancho avant qu'autre parlât, et le don Quichottissime y est aussi. C'est pourquoi vous pourrez, duégnissime dolentissime, dire ce que vous désirissimes. Car nous sommes tous prompts et prêtissimes à être vos esclavissimes. »

Là-dessus, don Quichotte se leva, et, s'adressant à la duègne Doloride, il dit : « Si vos infortunes, affligée dame, peuvent espérer quelque remède de la force ou de la valeur de quelque chevalier errant, voici ma force et ma valeur toutes prêtes à vous servir, bien que foibles et de peu d'effet. Je suis don Quichotte de la Manche, ma profession est d'aider et de secourir toutes sortes de nécessiteux. Or, cela étant, comme cela est, vous n'avez point besoin, Madame, de capter de bienveillances ni d'user de préambules. Vous n'avez qu'à dire librement et sans détours quels sont vos maux. Il y a des personnes ici qui vous écoutent, lesquelles sauront au moins participer à votre douleur, si elles n'y peuvent remédier. » Doloride, ayant ouï ces paroles, fit semblant de se jeter aux pieds de don Quichotte, et même s'y jeta. Or, en s'efforçant de les embrasser, elle tenoit ce langage : « Je me prosterne devant ces pieds et devant ces jambes, invincible Chevalier, comme devant la base et les colonnes de la chevalerie errante. Ce sont ces pieds que je veux baiser comme ceux des pas desquels dépend tout le remède de mes malheurs. Ô valeureux chevalier errant, de qui les hauts faits véritables laissent derrière eux et obscurcissent de beaucoup les fables qu'on raconte des Amadis,

des Esplandians et des Belianis. » Puis, quittant don Quichotte, elle s'adresse à Sancho Pança, et, lui saisissant les mains, lui dit : « Ô toi ! le plus loyal écuyer qui ait jamais servi chevalier errant aux siècles présens ni aux siècles passés ! plus grand en prud'homie que la barbe de Trifaldin, mon écuyer ici présent. Oh ! que tu te dois bien priser, car, en servant le grand don Quichotte, tu sers en lui seul tout le bataillon des chevaliers qui ont porté les armes dans le monde. Je te conjure, par ce que tu dois à ta bonté fidélissime, que tu me serves de bon intercesseur auprès de ton maître, afin que bientôt il lui plaise favoriser cette humilissime et infortunissime comtesse. »

Sancho lui répondit : « Que ma bonté, Madame, soit aussi grande que la barbe de votre écuyer, cela ne m'importe pas beaucoup. Toutefois que mon âme ait une barbe et des moustaches, quand elle sortira de cette vie, c'est ce qui me touche : car, pour les barbes d'ici-bas, je m'en soucie fort peu, voire point du tout. Néanmoins, sans que vous usiez de tant de câlineries, ni de tant de prières, je supplierai mon maître, et je suis assuré qu'il me veut du bien, et principalement à cette heure qu'il a besoin de moi pour une certaine affaire, qu'il favorise et secoure votre Grâce en tout ce qu'il lui sera possible. Déchargez hardiment votre ennui et contez-le-nous, et laissez faire, nous nous entendrons tous. »

Le duc et la duchesse éclatoient de rire : car c'étoient eux qui avoient prêté la main et qui avoient dressé cette aventure. Ils louoient aussi à part eux la subtilité et la dissimulation de la Trifaldi qui, s'étant remise en sa place, parla de la sorte : « La reine Magoncie, veuve du roi Archipeau, son seigneur et époux, fut dame et reine du grand royaume de Candaye, qui est entre la

grande Taprobane et la mer du Sud, deux lieues au delà du cap Comorin. Or, du mariage du roi et d'elle est sortie l'infante Antonomasie, héritière dudit royaume. Celle-ci s'est nourrie et élevée sous mon gouvernement, comme étant la plus ancienne et la plus noble dame de toutes celles qui étoient à sa mère.

« Enfin, les jours allant et venant toujours, la fillette Antonomasie parvint à l'âge de quatorze ans. Elle étoit si parfaitement belle que la nature n'eût pu y rien ajouter. Et puis ajoutons que sa discrétion étoit celle d'une morveuse. Non, non, elle étoit aussi sage que belle, et elle étoit la plus belle du monde, et l'est encore, si les destins envieux et les Parques cruelles n'ont tranché le fil de sa vie. Mais ils ne l'auront pas fait, car les Cieux ne permettront pas que l'on fasse tant de mal à la terre que ce seroit d'ôter du verjus en grain de la treille du plus beau vignoble du sol. De cette grande beauté, et non assez louée par ma langue grossière, se rendirent amoureux un nombre infini de princes, tant du royaume que des pays étrangers. Et parmi ces grands seigneurs un certain chevalier, qui suivoit la cour, osa élever ses pensées au ciel d'une si grande beauté. Sa jeunesse, sa gentillesse, sa bonne mine, la facilité ou le bonheur de son esprit, lui donnoient de l'assurance : car je fais savoir à vos Grandeurs, si cela ne leur est point désagréable, qu'il touchoit de la guitare et la faisoit parler. En outre, il étoit poète et grand danseur. Il savoit aussi faire des cages pour les oiseaux, et rien qu'à les faire il auroit pu gagner sa vie dans une extrême nécessité. Toutes ces belles parties et ces rares qualités sont suffisantes pour arracher une montagne, et pourquoi pas une délicate damoiselle ? Toutefois sa gentillesse, toute sa bonne grâce et toutes ses autres perfections n'eurent que bien peu de pouvoir, voire aucun pouvoir, pour faire rendre la forteresse de ma fille, si ce larron impudent ne se fût avisé de me

gagner premièrement. Ce voleur donc et ce vagabond sans conscience s'efforça de gagner ma volonté et de me suborner afin que je lui livrasse, méchante garde que je suis, les clefs de la forteresse dont j'étois chargée. Enfin, il captiva mon esprit par ses flatteries et asservit ma volonté avec je ne sais quels affiquets qu'il me donna. Mais ce qui me fit choir plus aisément et occasionna ma perte, ce furent quelques couplets que je lui ouïs chanter une nuit, et lorsque j'étois derrière un treillis qui donnoit sur une ruelle où il étoit, et, si je ne me trompe, ils disoient :

Du doux feu de ses yeux naît une maladie
Qui rend incessamment mon esprit agité,
Et ma cruelle veut, pour plus de cruauté,
Qu'en la sentant toujours jamais je ne la die.

« Son invention me sembloit celle de perles, et sa voix du sirop ; et je le dis, depuis ce temps-là, voyant la faute où ces vers et autres semblables m'ont précipitée, j'ai cru que les poètes doivent être chassés des républiques bien gouvernées, selon le conseil qu'en donne Platon, au moins les poètes érotiques : car ils composent des vers, non pas comme ceux du marquis de Mantoue, qui font rire et pleurer les petits enfans et les femmes, mais bien des vers subtils et pointus qui, comme de douces épines, traversent l'âme et la percent, de même que la foudre, sans que l'habit en reçoive aucun dommage. Je l'ouïs aussi chanter une autre fois ceci :

Viens, ô Parque cruelle, et puis tout à la fois,
Sans que j'en sente rien, dépouille-moi de vie,
De peur que le plaisir qu'en mourant je prendrois
De vivre encore un coup ne me donnât l'envie.

et d'autres couplets et envois de même façon qui, chantés, enchantent, et, lus, ravissent, mais surtout quand ils daignent composer un certain genre de vers qui étoient pour lors fort usités en Candaye, qu'ils appellent des séguidilles. C'est alors que l'âme tressailloit, que l'on mouroit de rire, que l'on se démenoit le corps, et enfin que tous les sens sembloient être de vif-argent. C'est pourquoi je dis, Messeigneurs, que l'on devroit à bon droit reléguer tous ces trouvères aux îles des lézards. Mais encore ne les faut-il point blâmer, mais plutôt les sots qui les louent et les niaises qui les croient. Si j'eusse été aussi bonne duègne que je devois l'être, leurs conceptions nocturnes ne me devoient nullement émouvoir, et je n'eusse dû croire aucunement véritables ces belles paroles : Je vis en mourant, je brûle dans la glace, je tremble au milieu du feu, j'espère sans espérance, je pars et demeure, avec tant d'autres de même étoffe, qui sont impossibles, et dont ils remplissent leurs écrits. Mais, quand ils vous promettent le phénix d'Arabie, la couronne d'Ariane, les chevaux du Soleil, les perles du Sud, l'or du Tibre et le baume de l'Orient, c'est là qu'ils exercent et font courir leurs plumes et leurs belles paroles : il ne leur coûte rien de promettre ce que jamais ils ne pensent ni ne peuvent accomplir. Mais où est-ce que je m'égare ? Hélas ! malheureuse que je suis, quelle sottise ou quelle folie m'emporte, et me fait raconter les fautes d'autrui, ayant tant à dire des miennes ? Hélas ! malheureuse que je suis encore un coup ! ce ne sont pas les vers qui m'ont vaincue, mais ma simplicité ; ce n'est pas la musique qui m'a amollie, mais ma légèreté. Ma grande ignorance, mon peu de jugement, ont ouvert le chemin aux pas de don Clavijo, car c'est ainsi que s'appelle le chevalier de qui je vous parle, et c'est moi qui lui ai baillé le moyen d'entrer une fois, et même plusieurs, dans la chambre à coucher

d'Antonomasie par moi abusée, et non par lui, sous le titre de vrai et légitime époux. Car, encore que je fusse une pauvre pécheresse, je n'eusse jamais consenti que, sans cette promesse, il lui eût touché seulement au bord de son soulier. Non, non, pour cela non, le mariage marchera toujours le premier en tête, en quelque affaire de ce genre que je me mêle. Or, il n'y avoit qu'un empêchement, c'étoit l'inégalité des conditions : car don Clavijo n'étoit que simple chevalier, et l'infante Antonomasie héritière du royaume de Candaye, comme je l'ai déjà dit. Cette intrigue demeura quelque temps cachée par ma prudence, jusqu'à ce que je visse je ne sais quelle grosseur au ventre d'Antonomasie, et qui pouvoit enfin la découvrir. Cette crainte nous fit entrer en conseil, et notre conclusion fut qu'avant que le mal qui étoit caché fût visible, don Clavijo demanderoit en mariage au grand vicaire l'infante Antonomasie, en vertu d'une promesse par elle à lui faite, promesse que j'avois si bien renforcée par la subtilité de mon esprit que les forces de Samson n'eussent été capables de la rompre.

« On fit les diligences. Le vicaire vit la promesse ; il interrogea l'infante, et elle confessa librement la dette ; sur cette confession, il l'envoya chez un alguazil de cour, homme d'honneur, afin qu'il l'eut sous sa garde. — Il y a donc aussi en Candaye, dit Sancho, des alguazils de cour, des poètes et des séguidilles ? Si cela est, je m'imagine par tous les sermens que je puis faire que tout le monde n'est qu'une même chose. Cependant, que votre Seigneurie se hâte un peu, Señora Trifaldi, car il s'en va tard, et je meurs d'envie de savoir la fin de cette si longue histoire. — Je le ferai », répondit la comtesse.

a duchesse prenoit autant de plaisir à tout ce que disoit Sancho que don Quichotte en recevoit de mécontentement, de sorte qu'ayant commandé à Sancho de se taire, la Doloride poursuivit son histoire en ces termes :

« Finalement, après beaucoup de demandes et de réponses, le vicaire, voyant que l'infante persévérait toujours en son opiniâtreté, sans sortir ni s'écarter de sa première déclaration, il donna sentence en faveur de don Clavijo, et lui remit l'infante pour être sa légitime épouse. La reine Magoncie, mère de l'infante Antonomasie, reçut tant d'ennui et de fâcherie de ce mariage que trois jours après il la fallut enterrer. — Elle mourut sans doute ? dit Sancho. — Il est clair, repartit Trifaldin ; en Candaye on n'enterre pas les personnes vivantes, mais bien les morts. — L'on a vu quelquefois, Monsieur l'écuyer, répliqua Sancho, enterrer un homme évanoui, que l'on croyoit être mort, et il me sembloit que la reine Magoncie étoit obligée de s'évanouir avant de se laisser mourir, car avec la vie on remédie à plusieurs choses, et la folie de l'infante n'étoit pas si grande qu'elle s'en dût tant ressentir. Si cette dame se fût mariée à quelqu'un de ses pages, ou à quelque serviteur de sa maison, comme beaucoup d'autres ont fait, ainsi que je l'ai entendu dire, le mal seroit alors sans remède ; mais s'être mariée à un chevalier brave et galant gentilhomme, aussi sage et aussi entendu qu'on l'a ici dépeint, en vérité, en vérité, quoique ce fût une folie, elle ne fut pas aussi grande que l'on pense : car, selon les règles de mon maître, qui est ici présent et qui ne me laissera pas mentir, de même que des hommes savans on fait des évêques, ainsi des chevaliers, principalement si ce sont des chevaliers errans, peut-on faire des rois et des empereurs. — Tu as

raison, Sancho, dit don Quichotte, car un chevalier errant, pourvu qu'il ait deux doigts de fortune, est en puissance prochaine d'être le plus grand seigneur du monde. Toutefois, que la señora Doloride passe outre. Il me semble qu'il lui reste à nous conter l'amertume de cette jusqu'ici douce histoire. — Et comment ! s'il m'en reste l'amertume, répliqua la comtesse, et si bien l'amertume qu'en comparaison la coloquinte est douce et le nérium savoureux.

« La reine étant donc morte, et non évanouie, nous la fîmes ensevelir, et à peine étoit-elle couverte de terre, à peine lui avions-nous dit le dernier adieu, quis talia fando temperet a lacrymis ? quand le géant Malembrun, cousin germain de Magoncie, parut sur le sépulcre de la reine, monté sur un cheval de bois. Outre qu'il est fort cruel, il est aussi enchanteur : voulant venger la mort de sa cousine et châtier la témérité de don Clavijo et la folie d'Antonomasie, il les laissa tous deux enchantés sur le monument même, l'infante changée en une guenon de bronze, et don Clavijo en un effroyable crocodile de métal inconnu, et entre eux deux un cippe, aussi de métal, sur lequel sont écrites certaines lettres en langue syriaque. On les a traduites en langue de Candaye et maintenant en castillan ; elles portent cette sentence :

Ces deux téméraires amans ne recouvreront point leur première forme jusqu'à ce que le valeureux Manchègue se batte avec moi en duel : car les destins réservent à sa seule valeur cette aventure étrange et qu'on n'a jamais vue.

« Ce fait, Malembrun tira du fourreau un grand et démesuré cimeterre, et, me prenant par les cheveux, il fit semblant de me vouloir ouvrir la gorge et de me trancher la tête. Je me troublai, ma voix s'attacha à mon palais, et je demeurai hors de moi, à

toute extrémité. Toutefois, je fis tous mes efforts du mieux qu'il me fut possible, et, d'une voix tremblante et douloureuse, je lui dis tant et de telles choses qu'elles le décidèrent à suspendre l'exécution d'un si rigoureux châtiment. Il fit enfin venir devant lui toutes les duègnes qui étoient au palais, et ce sont celles-là mêmes qui sont ici présentes. Et, après qu'il eut exagéré la faute que nous avions commise et blâmé les mœurs des duègnes, leurs ruses et leurs malices, en les chargeant toutes de la faute dont j'étois seule coupable, il nous dit qu'il ne vouloit point nous punir de mort, mais de supplices plus lents, qui nous donneroient une mort civile et continue, et à peine eut-il achevé de proférer ces paroles, nous sentîmes toutes que les pores de notre visage s'ouvroient et que partout on nous piquoit comme avec des pointes d'aiguilles. Nous portâmes aussitôt nos mains à notre visage, et nous nous trouvâmes en la sorte que vous verrez maintenant. » Et aussitôt la Doloride et les autres duègnes haussèrent les voiles qui les cachoient et firent voir leurs visages tout couverts de barbe. De ces barbes les unes étoient rousses, les autres noires, d autres blanches et les autres mêlées. Le duc et la duchesse se montrèrent étonnés à la vue de ces barbes, don Quichotte et Sancho ébahis, et surpris tous les assistans. Cependant la Trifaldi poursuivit ainsi : « C'est ainsi que nous châtia ce coquin, ce méchant Malembrun, couvrant la douceur et la délicatesse de nos visages de ce crin âpre et rude. Plût à Dieu qu'il nous eût coupé la tête avec son démesuré cimeterre, plutôt que d'avoir ainsi flétri la beauté de nos faces avec cette bourre qui nous couvre : car, Messieurs, si nous entrons en compte, en ce que je m'en vais vous dire maintenant, je voudrois le proférer en faisant de mes yeux des fontaines ; mais la considération de nos disgrâces et les mers que jusques ici ils ont versées les privent d'humidité et les

sèchent comme des épis. C'est pourquoi je le dirai sans larmes. Je le dirai donc : comment et en quel lieu peut aller une dame avec de la barbe ; quel père ou quelle mère aura compassion d'elle ; qui lui donnera assistance ? Car, si à peine recherche-t-on d'amour une dame qui a le teint beau et le visage martyrisé de mille sortes de fards, que deviendra-t-elle lorsque son visage sera couvert d'une forêt ? Ô duègnes mes compagnes, l'astre qui présidoit au point de notre naissance étoit bien malheureux ! Oh ! que nos pères nous ont engendrées à une heure mauvaise ! » Et, en proférant ces paroles, elle fit semblant de s'évanouir.

1. Citation de l'Énéide, livre II.

Seconde partie · XL

e vous jure, en vérité, que tous ceux qui prennent plaisir de lire des histoires pareilles à celle-ci doivent remercier Cid Hamet, leur premier auteur, pour l'exactitude qu'il mit à nous en raconter toutes les particularités, sans oublier d'en mettre en lumière chose si minime qu'elle fût. Il dépeint les pensées, découvre les imaginations, répond à ce que l'on tait, explique les doutes et résout les argumens ; enfin il satisfait les désirs du curieux le plus exigeant. Ô auteur fort célèbre ! ô heureux don Quichotte ! ô Dulcinée fameuse ! ô gracieux Sancho Pança, puissiez-vous vivre tous joints ensemble, et chacun à part soi, une infinité de siècles, pour le contentement et le passe-temps général de tous les vivans !

L'histoire raconte donc qu'aussitôt que Sancho aperçut évanouie la Doloride, il dit : « Foi d'homme de bien et par la vie de

tous mes ancêtres les Panças, je n'ai jamais ouï ni vu, ni mon maître ne m'a jamais conté, et jamais il n'est entré en son imagination une aventure semblable à la présente. Que mille diables te soient en aide pour ne point te maudire, méchant enchanteur et géant Malembrun. Eh quoi ! n'avois-tu point d'autre espèce de châtimens à donner à ces pécheresses que de les barbiner ? N'eût-il pas mieux valu, et cela ne leur eût-il pas été plus séant de leur fendre la moitié du naseau de haut en bas, quoiqu'elles en eussent parlé du nez, que de leur bailler de la barbe ? Je gage qu'elles n'ont pas le moyen de payer celui qui la leur voudroit faire. — C'est la vérité, Seigneur, répondit une des douze, que nous n'avons pas de quoi nous faire nettoyer. C'est pourquoi quelques-unes d'entre nous, pour épargner, nous avons trouvé un remède, c'est de nous servir de certain emplâtre où il y a de la poix, lequel nous appliquons à nos visages, et puis l'en tirons d'un coup, et demeurons rases et lisses comme le fond d'un mortier de pierre. Car, encore qu'au royaume de Candaye il y ait des femmes qui vont aux maisons pour ôter le poil et polir les sourcils, et pour faire tout plein d'autres menues choses qui sont du domaine des femmes, toutefois nous, qui sommes les duègnes de notre maîtresse, n'avons jamais voulu les recevoir, parce que la plupart d'elles sentent leurs entremetteuses, ayant cessé d'être filles. Et, si le seigneur don Quichotte ne remédie à notre mal, il ne faut point douter que l'on ne nous enterre avec de la barbe. — Je m'arracherois moi-même la mienne en pays de Maures, dit alors don Quichotte, si je ne remédiois aux vôtres. »

Sur cela, la comtesse Trifaldi reprit ses esprits, et dit : « Le retentissement de cette promesse, valeureux Chevalier, est parvenu à mes oreilles au milieu de mon évanouissement, et m'a fait revenir à moi et recouvrer tous mes sentimens. Et ainsi je vous sup-

plie de nouveau, ô Chevalier errant très illustre, ô indomptable Seigneur, que vous mettiez en œuvre votre gracieuse promesse. — Il ne tiendra pas à moi, répondit don Quichotte. Regardez donc, Madame, et dites-moi ce que je dois faire, mon courage est tout prêt à vous servir. — Le fait est, repartit Doloride, que d'ici au royaume de Candaye, si l'on y va par terre, il y a cinq mille lieues, deux de plus ou de moins ; mais, si l'on y va par l'air et par la ligne droite, il y en a trois mille deux cent vingt-sept. Il faut pareillement savoir que Malembrun me dit que, quand mon bonheur me feroit rencontrer le chevalier qui doit être mon libérateur, il enverroit une monture beaucoup meilleure et moins vicieuse que ne sont les chevaux de louage. Car cette même monture doit être le cheval de bois sur qui le valeureux Pierre de Provence enleva la belle Maguelonne. Or, ce cheval se gouverne par une cheville qu'il a au front, qui lui sert de bride, et il vole par l'air avec tant de légèreté qu'il semble que les diables mêmes l'emportent. Ce même cheval, selon une ancienne tradition, fut fabriqué par le sage Merlin. Celui-ci le prêta à son grand ami Pierre de Provence, lequel fit dessus de grands voyages, et par son moyen déroba, ainsi que nous l'avons déjà dit, la jolie Maguelonne, qu'il mit en croupe pour la transporter par les airs. Tous ceux qui le regardaient de la terre en étoient ébahis. Cependant Merlin ne le prêtoit jamais qu'à celui à qui il lui plaisoit, ou bien qui le payoit le mieux. Et, depuis que le vaillant Pierre s'en servit, nous ne trouvons point qu'aucun l'ait monté. Malembrun, par le moyen de ses charmes, l'a obtenu et l'a en son pouvoir, et s'en sert en ses voyages qu'il fait ordinairement par diverses contrées du monde. Aujourd'hui il est ici, demain en France, et le jour d'après à Potosi. Mais le bon est que ce cheval ne mange ni ne dort, ni ne dépense de ferrures, et va l'amble en l'air sans

ailes, si doucement que celui qui est dessus peut tenir un verre d'eau à la main sans en répandre une goutte. Aussi la belle Maguelonne se plaisoit-elle fort d'y chevaucher. — S'il est question, dit Sancho, d'aller tout bellement, mon âne, encore qu'il ne coure point en l'air, va si doucement par terre que toujours je le ferai jouter avec autant de bêtes qui vont à l'amble. »

Tout le monde se mit à rire, et la Doloride poursuivit : « Et un tel cheval, dit-elle, si tant est que Malembrun veuille mettre fin à notre disgrâce, avant qu'il soit demi-heure de nuit, sera ici devant nous : car il me dit que le signe qu'il me donneroit, d'avoir trouvé le chevalier que je cherchois, seroit de m'envoyer promptement le cheval. — Et combien d'hommes, dit Sancho, se peuvent mettre sur ce cheval ? — Deux, repartit Doloride, l'un à la selle, et l'autre à la croupe. Et le plus souvent ces deux personnes sont le chevalier et l'écuyer, lorsqu'il y défaut quelque dame enlevée. — Je voudrois bien savoir, Madame Doloride, répliqua Sancho, comment se nomme un tel cheval. — Son nom, dit-elle, n'est pas Pégase, comme celui du cheval de Bellérophon, ni Bucéphale, comme celui d'Alexandre le Grand. Il ne s'appelle point Brillador, ainsi que le cheval de Roland furieux ; ni Bayard, de même que celui de Renaud de Montauban ; ni Frontin, comme celui de Roger ; ni Bootès, ni Périthoa, ainsi que se nomment, dit-on, les chevaux du Soleil. Il ne s'appelle point non plus Orélie, ainsi que faisoit le cheval que montoit le malheureux Rodrigue, dernier roi des Goths, le jour qu'il perdit en une bataille et la vie et le royaume. — Je gage, dit Sancho, que, puisqu'on ne lui a point donné le nom d'aucun de ces chevaux renommés, on ne lui aura point non plus donné celui de Rossinante, qui est le nom du cheval de mon maître, nom qui en propriété surpasse tous ceux qu'on a déjà nommés. — Il en est ainsi, répliqua la comtesse bar-

bue ; toutefois le nom de ce cheval lui convient fort bien, car il s'appelle Chevillard le Léger : nom propre, si l'on considère qu'il est en bois, qu'il porte au front une cheville, et qu'il chemine légèrement ; de sorte que pour la convenance du nom il peut débattre avec le fameux Rossinante. — Ce nom, dit Sancho, ne me déplaît pas ; mais je voudrois bien savoir avec quelle bride ou avec quel licou on le gouverne. — Je vous ai déjà dit, répondit la Trifaldi, que c'est avec la cheville : car le chevalier qui est dessus, en la tournant d'un côté ou d'un autre, le fait aller où il veut, ou par les airs, ou bien lui fait raser et quasi balayer la terre, ou tenir l'entre-deux et le milieu que l'on recherche et que l'on doit tenir en toutes les actions bien réglées. — Je le voudrois déjà bien voir, dit Sancho ; toutefois, penser que je monte ni en selle ni en croupe, c'est demander des poires à un ormeau. Le bon est qu'à peine me puis-je tenir sur mon grison et sur un bât plus doux que de la soie ; et maintenant l'on voudroit que je me tinsse sur la croupe d'un cheval de bois, sans oreiller et sans carreau. Par le Dieu qui m'a fait, je n'ai pas envie de me briser pour faire perdre la barbe à personne. Que chacun se fasse raser à sa fantaisie ; quant à moi, je suis résolu de n'accompagner point mon maître en un si long voyage ; d'autant plus que mon devoir ne m'oblige à rien en ce rasement de barbes, comme je fais au désenchantement de M Dulcinée. — Si fait, mon ami, répond la Trifaldi, et vous y êtes tellement obligé que sans vous nous ne saurions rien faire. — De par le roi, dit Sancho, et qu'ont à voir les écuyers dans les aventures de leurs maîtres ? Doivent-ils avoir, eux, la gloire de celles qu'ils achèvent, et nous, supporter le travail ? Par mon âme, si les historiens disoient au moins : « Tel chevalier acheva telle et telle aventure, mais ce fut avec l'assistance d'un tel son écuyer, sans laquelle il lui eût été impossible d'en venir à bout. »

Mais ils écrivent simplement en ces termes : « Don Paralipoménon aux Trois Étoiles acheva l'aventure des six lutins », sans nommer la personne de son écuyer, qui étoit présent à tout, non plus que s'il n'eût jamais été au monde. Messeigneurs, je vous le dis encore une fois, mon maître s'en peut aller seul, et grand bien lui fasse ; mais, pour moi, je demeurerai ici, en la compagnie de madame la duchesse. Peut-être, à mon retour, trouverois-je la cause de M Dulcinée en meilleur état du tiers et du quart, car je fais mon compte qu'aux heures dérobées et oisives je me donnerai tel nombre de coups de fouet qu'il ne me restera poil. — Mais avec tout cela, dit la duchesse, il faut, ô bon Sancho, que vous accompagniez votre maître, s'il en est besoin, et plusieurs gens de bien vous en prieront, car ce seroit mal fait si, par votre crainte inutile, les visages de ces dames demeuroient si peuplés et si touffus. — Encore une fois, de par le roi, répliqua Sancho, si cette charité se faisoit pour quelques filles repenties, ou pour quelques fillettes de la doctrine, un homme pourroit s'aventurer à souffrir quelque peine que ce fût ; mais que je le souffre pour ôter la barbe à des duègnes, malheur ! j'aimerois mieux les voir toutes barbues, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, et depuis la plus mijaurée jusqu'à la plus coquette. — Vous voulez mal aux duègnes, ami Sancho, dit la duchesse, et vous suivez par trop l'opinion de l'apothicaire de Tolède, et, sur ma foi, vous avez tort : car dans ma maison il y a telle duègne qui peut servir d'exemple aux autres dames, comme fait ma bonne doña Rodriguez, ici présente, qui ne souffriroit pas que je disse autrement. — Que votre Excellence, repartit Rodriguez, dise à sa volonté, Dieu sait la vérité de tout : bonnes ou mauvaises, barbues ou non que nous soyons, nos mères nous ont aussi bien enfantées que les autres femmes. Et, puisque Dieu nous a mises au monde, il sait

pourquoi. Je m'en tiens à sa miséricorde, et non à la barbe de personne. — C'est assez, dit alors don Quichotte, Señora Rodriguez. Et quant à vous, Señora Trifaldi et compagnie, j'espère que le Ciel regardera de bon œil vos soucis, et que Sancho fera ce que je lui commanderai. Je voudrois que Chevillard fût déjà ici et que j'en fusse aux prises avec Malembrun. Il n'y a rasoir qui coupât si bien vos barbes que mon épée couperoit la tête rasibus des épaules de ce géant : car Dieu souffre les méchans, mais non pas pour toujours. — Las ! reprit la Doloride, puissent toutes les étoiles des régions célestes, ô valeureux Chevalier, jeter les yeux sur votre valeur, et verser en votre courage toute prospérité et vaillance, afin que vous soyez toujours l'écu et le rempart de la race des duègnes, vilipendée et abattue, abhorrée des apothicaires, injuriée par les écuyers et bafouée des pages. Maudite soit la première qui en la fleur de son âge ne se fit point plutôt religieuse que duègne. Misérables que nous sommes, nous autres duègnes : car, encore que nous vinssions en droite ligne d'homme en homme d'Hector de Troie, nos maîtresses ne daigneroient pas pourtant nous honorer d'un vous, quand elles croiroient par ce moyen être reines. Ô géant Malembrun, quoique tu sois un enchanteur, tu es pourtant véritable en tes promesses : envoie-nous donc le sans pareil Chevillard, afin que notre infortune s'achève. Car, si la chaleur vient et que nos barbes durent, malheur à nous ! »

Elle proféra ces paroles avec tant d'angoisse qu'elle tira des larmes des yeux de tous les assistans, et fit même pleurer Sancho ; et il résolut d'accompagner son maître jusqu'au bout du monde, si tant est que de lui dépendît la tonsure, et qu'il fût celui par qui on dût ôter la laine de ces vénérables visages.

ur ce, la nuit arriva, et avec elle le moment déterminé pour la venue du fameux cheval Chevillard. Sa lenteur fâchoit fort don Quichotte : car il lui sembloit que, puisque Malembrun demeuroit si longtemps à l'envoyer, ou qu'il n'étoit pas le chevalier pour qui cette aventure étoit réservée, ou bien que Malembrun n'avoit pas le courage d'en venir à un combat singulier contre lui. Mais, comme il pensoit à ces choses, voici que quatre sauvages entrent. Ils étoient tous vêtus de feuilles de lierre, et portoient sur leurs épaules un grand cheval de bois. Ils le posèrent à terre sur ses pieds, et un des sauvages dit : « Monte sur cette machine le chevalier qui aura le courage d'y monter. — Je n'y monte point, dit Sancho, parce que je n'ai ni le courage de le faire, ni ne suis chevalier. » Le sauvage poursuivit en ces termes : « Et que l'écuyer prenne la croupe, si tant est que ce chevalier en ait un. Et qu'il se fie au valeureux Malembrun, car il ne sera point attaqué par autre chose que par son épée. Il ne faut que tourner cette cheville qu'il a au front, parce que le cheval les portera par les airs jusqu'au lieu où Malembrun les attend. Mais, afin que la hauteur du chemin ne leur cause pas d'étourdissemens, ils doivent se couvrir les yeux jusqu'à ce que le cheval hennisse, qui sera un témoignage de la fin du voyage. » Ce disant, ils abandonnèrent Chevillard, et reprirent d'un air dégagé le chemin par où ils étoient venus.

Aussitôt que la Doloride aperçut le cheval, la larme à l'œil, elle dit à don Quichotte : « Valeureux Chevalier, les promesses de Malembrun ont été assurées. Le cheval est ici, nos barbes grandissent, et chacune de nous, par autant de poils que nous avons, nous te supplions de nous raser et de nous tondre, puisque, pour

ce faire, il ne faut sinon que tu montes sur ce cheval avec ton écuyer, et donnes heureux commencement à votre nouveau voyage. — Je le ferai, dit don Quichotte, Comtesse Trifaldi, je le ferai de fort bon cœur et de meilleure volonté, sans coussin ni éperons, afin de ne m'arrêter plus longtemps, pour l'envie que j'ai de vous voir, avec toutes ces dames, les barbes rases et nettes.

— Et moi, je n'en ferai rien, dit Sancho, ni de bonne ni de mauvaise volonté, en nulle manière. Et, si tant est que ce rasement ne se puisse faire sans que je monte en croupe sur ce cheval, mon maître peut bien chercher un autre écuyer pour l'accompagner, et ces dames, une autre voie pour se lisser le visage, car je ne suis point endiablé pour aimer à courir les airs. Et que diroient mes insulaires, s'ils savoient que leur gouverneur se promenât par les airs ? Il y a bien plus, c'est que, Candaye étant éloignée d'ici de trois mille et tant de lieues, si le cheval se lasse ou que le géant se fâche, nous demeurerions à revenir une demi-douzaine d'années, et alors ni île ni insulaires dans le monde qui me connoissent ; et puis l'on dit en commun proverbe que le péril gît dans le retard, et que, quand on vous donne la petite vache, il faut accourir avec la cordelette. Que les barbes de ces dames me pardonnent, je sais que Saint-Pierre est fort bien à Rome : je veux dire que je me trouve fort bien en cette maison-ci, où l'on me fait un si bon traitement et du maître de laquelle j'attends une si grande faveur que de me voir gouverneur.

— Mon ami Sancho, répondit le duc, l'île que je vous ai promise n'est point mouvante ni fugitive. Elle a de si profondes racines dans les entrailles de la terre qu'on ne l'en sauroit arracher ni remuer avec bien des efforts. Et puis vous savez aussi bien que moi qu'il n'y a nul office aussi honorable qui ne s'acquière au

moins avec quelque pot-de-vin, tantôt plus, tantôt moins ; ce que je requiers de vous pour ce gouvernement, c'est que vous accompagniez votre maître, le seigneur don Quichotte, pour donner commencement et fin à cette mémorable aventure ; que vous montiez tout présentement sur Chevillard, et reveniez avec la promptitude que promet sa légèreté. Quand la fortune vous seroit si contraire qu'elle vous fît revenir à pied en pèlerin, de maison en maison et de taverne en taverne, néanmoins, en quelque état que vous soyez, vous trouverez toujours votre île là où vous la laissez, et vos insulaires avec même désir de vous recevoir pour leur gouverneur qu'ils ont toujours eu. Ma volonté sera toujours la même, et ne doutez nullement de cette vérité, Seigneur Sancho, car autrement vous feriez tort au désir que j'ai de vous servir. — Assez, de grâce, Monseigneur, répliqua Sancho ; je ne suis qu'un pauvre écuyer qui n'ai pas le moyen de répondre à tant de courtoisie. Que mon maître monte, que l'on me bande les yeux, que l'on me recommande à Dieu et qu'on m'avertisse si, lorsque nous irons par ces hautes régions, je pourrai me recommander à Notre-Seigneur, ou invoquer l'assistance des anges. — Sancho, répondit la Trifaldi, vous pouvez parfaitement vous recommander à Dieu, ou à qui il vous plaira, parce que Malembrun, quoique enchanteur, est chrétien, et il fait tous ses enchantemens avec beaucoup de prudence et de soin, sans se commettre avec personne. — Allons, bien, dit Sancho, et Dieu me soit en aide, et la très sainte Trinité de Gaëte ! — Depuis la mémorable aventure des foulons, dit don Quichotte, je n'ai jamais vu Sancho saisi d'une aussi grande frayeur qu'à présent, et, si j'étois aussi superstitieux que d'autres, sa pusillanimité abattroit quelque peu mon courage. Toutefois approchez-vous de moi, Sancho : avec la permission de ces messieurs, je veux vous dire deux mots en particu-

lier. » Ce disant, lui et Sancho s'écartèrent ; et, étant parmi des arbres du jardin, don Quichotte, saisissant les deux mains à son écuyer, lui tint ce discours : « Tu vois dès à présent, mon cher Sancho, le long voyage qui nous attend, et qu'il n'y a que Dieu qui sache quand nous en reviendrons, et la facilité et le temps que nous laisseront les affaires que nous aurons. C'est pourquoi je désirerois fort que tout maintenant tu te retirasses en ta chambre comme si tu allois chercher quelque chose nécessaire pour le chemin, et qu'en acompte des trois mille et trois cents coups de fouet auxquels tu t'es obligé, tu t'en donnasses, si tu veux, cinq cents, et ce sera autant de fait, car commencer les choses, c'est les avoir à moitié finies. — Par Dieu ! dit Sancho, votre Grâce doit avoir quelque chose de dérangé. C'est justement comme quand on dit : Vous me voyez dans l'embarras, et vous me demandez des filles. Maintenant que vous me voyez tout près de m'asseoir sur une table rase, votre Grâce veut que je m'abîme le derrière. En vérité, en vérité, Monsieur, vous n'avez point raison. Allons d'abord tondre ces dames, et au retour je vous promets que je tâcherai de me tirer si promptement de mes obligations que vous aurez sujet de vous en contenter, et je n'en dis pas plus. — Avec cette promesse, dit don Quichotte, je pars consolé, ô bon Sancho, et je m'assure que tu l'accompliras, parce qu'en effet, quoique tu sois un peu lourd, tu ne laisses pas d'être véridique. — Je ne suis pas vert, mais brun, dit Sancho ; mais, quand même je serois mêlé, je ne laisserois pas de tenir ma parole. » En achevant ce discours, ils revinrent afin de monter sur Chevillard. Or, comme ils étoient près de le faire, don Quichotte dit : « Bandez-vous les yeux, Sancho, et montez sans aucune crainte. Celui qui nous envoie querir de terres si lointaines ne nous voudroit point tromper pour le peu de gloire qu'il acquerroit de tromper un homme qui se fie en lui.

Et, quand même tout cela arriveroit au rebours de ce que je m'imagine, la gloire d'avoir entrepris une si haute aventure, aucune malice ne sauroit l'obscurcir. — Allons, Monsieur, dit Sancho, car les barbes et les larmes de ces dames sont tellement empreintes dans mon cœur que je ne mangerai morceau qui me fasse du bien jusqu'à ce que je les voie en leur première face polie. Montez, mon maître, et bandez-vous les yeux le premier, parce que, si je dois monter en croupe, la raison veut que vous ayez la selle. — Il est vrai », repartit don Quichotte ; et sur cela il tira un mouchoir de sa pochette, et puis dit à Doloride qu'elle lui bandât très bien les yeux. Mais, quand il les eut bandés, il se tourna pour ôter le bandeau et dit : « Si j'ai bonne mémoire, j'ai lu dans Virgile ce qu'il raconte du palladium de Troie : ce fut un cheval de bois que les Grecs consacrèrent à la déesse Pallas. Il étoit tout rempli de chevaliers armés, qui bientôt après furent la totale destruction de Troie, et il seroit bon de voir premièrement ce que Chevillard porte dans son ventre. — Il n'en est pas besoin, repart la Doloride, et je m'en tiens assurée : je sais que le Malembrun n'est nullement frauduleux ni traître. Montez-y donc, Seigneur don Quichotte, sans peur aucune. Je prends sur moi le dommage, si quelque mal vous en arrive. »

Don Quichotte, oyant ces paroles, crut que, quelque réponse qu'il fît touchant son assurance, ce seroit faire tort à sa valeur ; si bien que, sans plus contester, il monta sur Chevillard, et essaya la cheville qui se manioit fort aisément ; comme il n'avoit point d'étriers, il ressembloit proprement à une figure peinte de Flandre, ou tissue en quelque triomphe romain.

Sancho commença peu à peu et bien à regret de monter dessus, et, en s'accommodant le mieux qu'il put à la croupe, il trouva

les fesses du cheval un peu dures et pas agréables, de sorte qu'il pria le duc qu'on lui baillât, s'il étoit possible, quelque oreiller ou quelque carreau, encore que c'en fût quelqu'un du siège de madame la duchesse, ou bien du lit de quelque page, parce que les fesses de ce cheval sembloient être plutôt de marbre que de bois. Sur cela, la comtesse Trifaldi répondit que Chevillard ne souffroit aucun harnois ni aucun ornement, et que tout ce que Sancho pouvoit faire c'étoit de se mettre dessus à la mode des femmes, et qu'ainsi il ne ressentiroit pas tant la dureté. Sancho le fit, et, après avoir dit adieu à la compagnie, se laissa bander les yeux, mais il se découvrit peu après, et, regardant tout éploré ceux du jardin, il les pria, la larme à l'œil, que chacun, en cette extrémité, dît pour lui des Pater et des Ave Maria, afin que Dieu leur envoyât quelqu'un pour les dire pour eux-mêmes, quand ils se trouveroient réduits en semblables périls. « Larron, dit alors don Quichotte, es-tu par hasard au gibet près d'être pendu, ou au dernier terme de ta vie, pour user de semblables prières ? Créature couarde et sans âme, n'es-tu pas au même lieu qu'occupa jadis la belle Maguelonne, et d'où elle descendit, non pour être mise au sépulcre, mais pour prendre possession du royaume de France, si les histoires sont véritables. Et moi, qui vais à ton côté, ne me puis-je pas mettre à celui du valeureux Pierre, qui occupa le même lieu que j'occupe maintenant ? Couvre-toi, couvre-toi, animal sans courage, et qu'il ne t'advienne jamais de produire par la bouche la crainte qui te possède, au moins en ma présence. — Qu'on me bande donc, répondit Sancho, et, puisqu'on ne veut pas que je me recommande à Dieu ni que je lui sois recommandé, je me doute fort que nous ne rencontrions quelque légion de diables qui nous mènent en Péralvillo. »

Ils se couvrirent, et don Quichotte, sentant qu'il étoit comme il devoit être, tourna la cheville, et à peine y eut-il mis les doigts que toutes les dames et tous les assistans élevèrent la voix et dirent : « Dieu te conduise, valeureux Chevalier, Dieu soit avec toi, Écuyer sans peur ! Déjà, déjà vous fendez l'air plus vite qu'une flèche ; déjà commencez-vous d'étonner et d'émerveiller tous ceux qui vous regardent de la terre. Tiens-toi bien, valeureux Sancho, car tu ne fais que branler. Prends bien garde que tu ne tombes. Ta chute seroit pire que celle du téméraire jeune homme qui voulut régir le char du Soleil son père. » Sancho ouït ces paroles, et, se serrant contre son maître, qu'il étreignoit en ses bras, lui dit : « Monsieur, je ne sais pas comment ceux-ci disent que nous allons si haut, vu que leur voix parvient jusqu'ici, et qu'il semble qu'ils parlent tout proche de nous. — Ne t'arrête pas à cela, Sancho, dit don Quichotte, parce que, comme ces choses et ces voyages que l'on fait ainsi en l'air vont mille lieues au delà des cours ordinaires, tu verras et entendras de mille lieues de loin tout ce que tu voudras. Ne me serre donc point tant, de peur que tu ne me fasses choir. Or, en vérité, je ne sais pourquoi tu te troubles et t'épouvantes. Je jure sur ma foi que jamais, en tous les jours de ma vie, je n'ai monté cheval qui aille si doucement. Il semble que nous ne bougions d'un lieu. Ami, chasse ta crainte, puisqu'en effet la chose va comme elle doit aller, et nous avons le vent en poupe. — Il est vrai, dit Sancho, car il m'est avis que de ce côté je sens un grand vent qui me souffle si rudement qu'on diroit qu'il est animé de mille soufflets. »

Or, il ne mentoit pas, parce qu'on l'éventoit par derrière avec de grands soufflets. Car le duc et la duchesse et leur majordome avoient si bien disposé l'aventure qu'il n'y défailloit chose aucune pour la rendre parfaite. Don Quichotte, sentant un peu plus tard

le vent, dit : « Sans aucun doute, Sancho, nous devons être déjà parvenus à la seconde région de l'air, où s'engendrent la grêle, les neiges, les tonnerres, les foudres et les éclairs. Et, si nous montons toujours de la sorte, nous parviendrons bientôt à la région du feu ; et je ne sais comment modérer cette cheville pour nous empêcher d'aller en lieu où il y a apparence que nous serons consumés. »

Sur cela, avec de légers roseaux où il y avoit des étoupes pendues au bout faciles à enflammer, on leur chauffoit le visage. Sancho, qui sentit la chaleur, proféra ces mots : « Puissé-je mourir si nous ne sommes déjà en la région du feu, ou bien proches de ce pays, parce que déjà une grande partie de ma barbe est roussie, et je m'en vais, Seigneur, me découvrir pour voir où nous sommes. — Ne fais pas cela, repartit don Quichotte, et ressouviens-toi du conte vrai du docteur Torralva, que les diables emportèrent en l'air les yeux fermés, à cheval sur un bâton. Il fut en douze heures à Rome, et s'arrêta à Tour de None, qui est une rue de la ville. Il y vit le combat, l'assaut et la mort de Bourbon, et le lendemain au matin il se trouvait de retour à Madrid, où il raconta tout ce qu'il avoit vu. Il disoit encore que, quand il alloit en l'air, le diable lui commanda qu'il ouvrît les yeux, et, les ayant ouverts, il se vit si proche, comme il lui sembloit, du corps de la lune, qu'il l'aurait pu toucher de la main. Au reste, il n'osa jeter les yeux en bas pour regarder la terre, de peur de s'évanouir. Ainsi, Sancho, rien ne nous presse de nous découvrir. Celui qui a pris la charge de nous porter aura soin de nous et en rendra compte. Peut-être montons-nous ainsi en haut pour nous laisser ensuite tomber sur le royaume de Candaye, de même que fait le sacre ou le faucon, lorsqu'il fond sur le héron pour le saisir si peu qu'il remonte. Et, quoiqu'il ne nous semble pas qu'il y ait plus d'une

demi-heure que nous sommes partis du jardin, crois-moi, nous devons déjà avoir fait un grand chemin. — Je ne sais ce que c'est, répondit Sancho Pança ; mais tout ce que je puis dire, c'est que, si la dame Maguelane ou Maguelonne se contenta de ces fesses, elle avoit la chair bien dure. »

Le duc, la duchesse et tous ceux qui étoient au jardin oyoient tous les discours de ces deux vaillans, et ils en recevoient un extrême contentement. Mais, voulant donner fin à cette aventure étrange et bien agencée, ils mirent le feu à des étoupes qui étoient à la queue de Chevillard, et tout aussitôt, comme il étoit rempli de fusées et de pétards, il vola en l'air avec un étrange bruit, et tomba à terre avec don Quichotte et Sancho Pança, demi-brûlés. En même temps la comtesse Trifaldi et tout l'escadron barbu disparurent du jardin, et tous ceux qui y étoient demeurèrent étendus à terre comme s'ils eussent été évanouis. Don Quichotte et Sancho se relevèrent en fort mauvais état, et, regardant de tous côtés, ils demeurèrent tout étonnés de se voir au même jardin d'où ils étoient partis et de voir étendus à terre un si grand nombre de gens. Mais ils furent encore bien plus émerveillés quand, à un bout du jardin, ils aperçurent une grande lance fichée en terre, et un parchemin blanc pendu au bout et attaché de deux cordons de soie verte, avec cet écriteau en grandes lettres d'or :

L'illustre chevalier don Quichotte de la Manche a fini et achevé l'aventure de la comtesse Trifaldi, autrement nommée la duègne Doloride, et de sa compagnie. Par l'épreuve seule qu'il en a faite, Malembrun se tient pour content et satisfait, et les barbes des dames sont déjà rasées et nettes ; et le roi don Clavijo et la reine Antonomasie sont remis en leur premier état, et, lorsque la

flagellation de l'écuyer sera accomplie, la blanche colombe se verra délivrée des pestiférés griffons qui la persécutent, et entre les bras de son cher tourtereau. C'est ainsi que l'a ordonné Merlin, le protomagicien de tous les magiciens.

Aussitôt que don Quichotte eut lu ce que le parchemin contenoit, il comprit clairement que cela parloit du désenchantement de Dulcinée, et, rendant au Ciel des grâces infinies de ce qu'avec si peu de péril il avoit achevé une si grande aventure et ramené à leur poli et à leur beauté les visages des vénérables duègnes qui avoient disparu, il alla ensuite tout droit vers le lieu où le duc et la duchesse étoient étendus et évanouis, et, prenant par la main le duc, lui dit : « Levez-vous, cher Seigneur, bon courage, bon courage : tout cela n'est rien, l'aventure est déjà achevée sans grand mal, ainsi que le montre clairement l'écriteau qu'on a mis à cette colonne. »

Le duc revint peu à peu à lui, comme un homme qui s'éveille d'un profond sommeil ; la duchesse en fit autant avec tous ceux qui étoient étendus dans le jardin, avec de telles apparences de surprise et d'ébahissement qu'on eût dit que ce qui avoit été inventé à plaisir étoit une chose véritable. Le duc, les yeux à demi fermés, lut le cartel, et tout aussitôt, les bras ouverts, courut embrasser don Quichotte, en lui disant qu'il étoit le meilleur chevalier qu'en aucun siècle on eût jamais vu. Sancho jetoit les yeux de côté et d'autre pour trouver la Doloride et voir quel visage elle avoit sans barbe, et si elle étoit aussi belle sans cela que sa gaillarde disposition le promettoit. Mais on lui dit qu'aussitôt que Chevillard fondit de l'air à terre en brûlant, tout l'escadron des duègnes avoit disparu avec la Trifaldi, et qu'elles n'avoient plus ni barbe ni poil.

La duchesse demanda à Sancho comment il s'étoit trouvé pendant ce long voyage, et Sancho lui répondit : « Madame, je sentis que nous allions, selon que me disoit mon maître, volant par la région du feu, et je voulus me découvrir un peu les yeux ; mais mon maître, à qui j'en demandai la permission, n'y voulut jamais consentir. Mais moi, qui tiens tant soit peu du curieux et qui aime bien à savoir ce qui me donne de l'empêchement, je levai tout doucement et sans que personne l'aperçût, à la naissance du nez, un peu le mouchoir qui me bandoit les yeux. Lors, regardant de ce côté-là, je vis que la terre n'étoit pas plus grosse qu'un grain de moutarde, et les hommes qui alloient dessus un peu plus grands que des noisettes, et par là on peut juger combien nous devions aller haut en ce moment. — Mon ami Sancho, repartit là-dessus la duchesse, regardez bien à ce que vous dites : car il semble que vous n'aperçûtes pas la terre, mais bien les hommes qui y marchoient, et il est tout clair que, si la terre ne vous sembla qu'un grain de moutarde et chaque homme une noisette, un seul homme suffisoit à couvrir toute la terre. — Il est vrai, répondit Sancho, mais avec tout cela je la découvris par un petit côté, et je la vis tout entière. — Sancho, répliqua la duchesse, faites attention que par un petit côté on ne voit pas tout le contenu de ce que l'on regarde. — Je n'entends rien, dit Sancho, à toutes ces façons de regarder. Tout ce que je vous puis dire, c'est que votre Grandeur doit savoir que, puisque nous volions par enchantement, par enchantement aussi pouvois-je voir toute la terre et tous les hommes, de quelque côté que je les regardasse. Et, si vous n'ajoutez point foi à cela, encore moins croirez-vous comment, en me découvrant du côté des sourcils, je me vis si proche du ciel que de moi à lui il n'y avoit pas plus d'un pied et demi, et, selon que je puis jurer, Madame, il est fort grand, et il

arriva que nous allions par un endroit où sont les sept Chèvres ou Pléiades. Par Dieu et sur mon âme, comme en ma jeunesse je fus dans mon pays chevrier, sitôt que je les découvris, il me prit une envie de m'amuser avec elles un peu, et, si je ne l'eusse pas fait, j'en eusse crevé de dépit. Je fis donc ce que j'avois envie de faire, et, sans dire mot à personne, et non pas même à mon seigneur, je descends tout doucement de Chevillard et vais entretenir et deviser avec les Chèvres Pléiades, qui sont justement comme des giroflées et de belles fleurs, environ l'espace de trois quarts d'heure, pendant lesquels Chevillard ne se bougea nullement du lieu ni ne passa outre.

— Tandis que le bon Sancho s'entretenoit avec les chèvres, dit le duc, je voudrois bien savoir à quoi le seigneur don Quichotte passoit le temps. — Comme des choses et des événemens pareils, repartit don Quichotte, vont hors de l'ordre naturel, il ne faut point s'étonner si Sancho dit ce qu'il dit. Quant à moi, je puis dire que je ne me découvris nullement, ni par haut ni par bas, et que je n'aperçus ni le ciel, ni la terre, ni la mer, ni le rivage. Il est bien vrai que je sentis que je passois par la région de l'air, et aussi que je touchois à la région du feu ; toutefois je ne puis croire que nous fussions parvenus plus loin, puisque, la région du feu étant entre le ciel de la lune et la dernière région de l'air, nous ne pouvions parvenir au ciel, où sont les sept Chèvres dont parle Sancho, sans nous embraser et consumer. Et, puisque nous ne sommes point brûlés, ou Sancho ment, ou Sancho songe. — Je ne mens ni ne songe nullement, répondit Sancho ; et, pour vous faire paroître que je dis la vérité, il ne faut que me demander les signes de telles Chèvres ; et par là on verra si je dis vrai ou non. — Sancho, dit la duchesse, dites-les donc. — Il y en a deux, repartit Sancho, qui sont vertes, deux incarnates, deux azurées et une de couleur mê-

lée. — Voilà une nouvelle façon de chèvres, dit le duc, et telle qu'en notre région de la terre on n'use point de telles couleurs ; je veux dire qu'il n'y a point de chèvres de telles couleurs. — Cela est vrai, dit Sancho. Certes oui, il faut bien qu'il y ait de la différence des chèvres du ciel à celles de la terre. — Mais dites-moi, Sancho, demanda le duc, parmi ces chèvres ne vîtes-vous pas quelque bouc ? — Non, Seigneur, répondit Sancho ; mais j'ai toujours ouï dire qu'aucun ne passoit jamais les cornes de la lune. »

Ils ne lui en voulurent pas demander davantage sur son voyage, parce qu'ils virent que Sancho avoit du fil à se promener par tous les cieux et à leur donner des nouvelles de tout ce qui s'y passoit sans avoir bougé du jardin. En somme, telle fut la fin de l'aventure de la duègne Doloride, qui donna beaucoup à rire au duc et à la duchesse, non seulement alors, mais tout le temps de leur vie, et donna sujet à Sancho d'en conter pendant des siècles, s'il eût autant vécu. Là-dessus, don Quichotte s'approcha de l'oreille de Sancho et lui dit : « Sancho, puisque vous voulez que l'on vous croie de ce que vous avez vu au ciel, je veux, moi, que vous m'en croyiez de ce que je vis dans la caverne de Montésinos, et je ne vous en dis pas davantage. »

1. Il y a ici, sur véridique et vert, un jeu de mots presque insaisissable autrement qu'en espagnol (veridico, verde).

2. Péralvillo est un lieu voisin de Ciudad-Réal, et où la Sainte-Hermandad faisoit exécuter les malfaiteurs des environs.

3. Le docteur Torralva avait été condamné à mort, comme sorcier, par l'Inquisition.

4. Les Sept Chèvres, nom donné par les paysans espagnols à la constellation des Pléiades.

Seconde partie · XLII

e duc et la duchesse reçurent un si grand plaisir de l'heureux et agréable succès de l'aventure de la Doloride qu'ils résolurent de passer outre à d'autres charges, voyant l'excellent sujet qu'ils avoient pour les faire passer pour vraies. C'est pourquoi, ayant déjà donné ordre à ce que leurs serviteurs et leurs vassaux devoient observer à l'endroit de Sancho au gouvernement de l'île promise, le jour suivant, qui fut celui qui succéda au vol de Chevillard, le duc dit à Sancho qu'il se préparât à aller à son gouvernement, et que déjà ses insulaires l'attendoient comme l'eau du mois de mai.

Sancho lui fit une grande révérence et lui dit : « Depuis que je suis descendu du ciel et depuis que de son plus haut sommet j'ai contemplé la terre et l'ai vue si petite, la grande envie que j'avois d'être gouverneur s'est en partie modérée en moi : car quelle grandeur peut-on trouver à commander à un grain de moutarde ? quelle dignité ou quel empire de gouverner une demi-douzaine d'hommes qui ne sont pas plus grands que des noisettes ? Et, à mon avis, il n'y en avoit pas davantage en toute la terre. Si votre Grandeur me vouloit donner un échantillon du ciel, si petit qu'il fût, encore qu'il ne contînt pas plus d'une demi-lieue, je le prendrois de meilleur cœur que la plus grande île du monde. — Ami Sancho, repartit le duc, vous devez considérer que ce n'est pas à moi de donner à personne une partie du ciel, ne fût-elle pas plus grande que l'ongle. Ces faveurs et ces grâces sont réservées à Dieu seul ; je vous donne ce que je vous puis donner, à savoir une île faite et parfaite, ronde et bien proportionnée, et de toute façon fertile et abondante, par le moyen de laquelle, si vous savez vous arranger, vous pouvez, avec les richesses de la terre, acquérir

celles du ciel. — Très bien, répondit Sancho ; vienne donc cette île, et je combattrai pour être un gouverneur tel qu'en dépit des envieux je monterai au ciel, et ce n'est pas par convoitise de sortir de ma cabane, ni de m'élever plus haut, mais pour le désir que j'ai de prouver que je sais ce que c'est que d'être gouverneur. — Si vous en faites une fois l'épreuve, Sancho, dit le duc, vous vous lécherez les doigts du gouvernement, tant c'est une douce chose de commander et d'être obéi. Et certes il ne faut point que vous doutiez que quand votre maître sera empereur, car il le sera sans doute, selon qu'on en peut juger par les grandes choses qu'il fait tous les jours, il se fâchera et regrettera dans son âme le temps qu'il aura laissé de l'être. — Señor, répliqua Sancho, je m'imagine que commander est une bonne chose, quand ce ne seroit qu'à un petit troupeau de brebis. — Que je puisse mourir avec vous, Sancho, si vous ne savez un peu de tout, repartit le duc, et j'espère que vous serez tel gouverneur que votre jugement le promet. C'est pourquoi laissons cela, et rappelez-vous que demain au matin sans y manquer vous vous en irez prendre possession du gouvernement de l'île, et ce soir on vous donnera un habillement convenable à votre office, et on vous fournira toutes les choses nécessaires à votre départ. — Que l'on me vête, dit Sancho, comme on voudra ; de quelque manière que je sois vêtu, je serai toujours Sancho Pança. — Il est vrai, dit le duc ; si est-ce pourtant que les habits doivent être conformes à l'office et à la dignité que l'on possède, et il ne seroit pas bienséant qu'un jurisconsulte s'habillât comme un soldat, ni un soldat comme un prêtre. Quant à vous, Sancho, il faut que vous soyez vêtu moitié en homme de lettres et moitié en capitaine, parce qu'en l'île que je vous donne les armes et les lettres y sont également nécessaires. — J'ai fort peu de lettres, répliqua Sancho, et même ne sais-je pas l'A b c.

Mais il me suffit d'avoir Christus en la mémoire pour être bon gouverneur. Pour les armes, je manierai celles qu'on me baillera jusqu'à ce que je tombe à terre, et Dieu me guide. — Avec une si bonne mémoire, dit le duc, Sancho ne commettra jamais d'erreur. »

Sur ce, don Quichotte survint, et, sachant ce qui se passoit et la promptitude avec laquelle Sancho devoit partir pour aller à son gouvernement, il le prit par la main, et, avec la permission du duc, alla avec lui à sa chambre, en intention de le conseiller comment il se devoit gouverner en sa charge. Quand ils furent entrés en son appartement, il ferma la porte, et puis fit asseoir, comme par force, Sancho près de lui, et d'une voix lente lui dit ces paroles :

« Mon ami Sancho, je rends des grâces infinies au Ciel de ce qu'avant que j'aie rencontré aucune bonne chance, la fortune est venue à ta rencontre pour te recevoir. Moi, qui réservois le salaire de tes services à ma bonne fortune, je me vois encore au début de ma prospérité ; et toi, avant le temps et contre la loi de la raison, tu te vois exaucé dans tes désirs. Les uns corrompent, importunent, sollicitent, se lèvent de bon matin, prient, persévèrent, et n'obtiennent point ce qu'ils prétendent, au lieu qu'un autre arrive, et, sans savoir comment oui ni comment non, il se trouve possesseur de l'office que plusieurs autres demandoient. C'est pourquoi je te dis qu'il est bien à propos de reconnoître ici qu'aux prétentions il y a bonne et mauvaise fortune. Toi, qui n'es pour moi qu'un pot de terre, sans te lever du matin, sans veiller et sans faire aucune diligence, rien qu'avec le vent qui t'a soufflé de la chevalerie errante, et sans plus, tu te vois gouverneur d'une île sans avoir rien à dire. Je te tiens tout ce discours, ô Sancho, afin

que tu n'attribues point à tes mérites la faveur que tu as reçue, mais que tu en rendes grâces au Ciel, qui dispose heureusement les choses, et puis tu les rendras à la grandeur que contient en soi la profession de la chevalerie errante. Ayant disposé ton cœur à croire ce que je t'ai dit, ô mon fils, sois attentif à moi qui suis ton Caton, qui désire de te conseiller et être ton Nord et le guide qui te fasse entrer au port assuré de cette mer orageuse où tu te vas engouffrer : car les offices et les grandes charges ne sont autre chose qu'un profond golfe de confusions.

« Premièrement, mon fils, tu dois craindre Dieu, parce que la sagesse consiste en la crainte de Dieu, et que si tu es sage tu ne pourras errer en choses quelconques.

« La seconde chose que tu dois faire, c'est de jeter les yeux sur ce que tu étois auparavant, et t'arranger pour te connoître toi-même, puisque c'est la plus difficile connoissance qui se puisse imaginer. Cette connoissance fera que tu ne t'enfleras point, comme la grenouille qui se voulut égaler au bœuf ; et, si tu le fais, la considération d'avoir gardé les pourceaux dans ton pays fera mainte fois clocher la roue de ta folie. — Il est vrai, répondit Sancho ; mais c'étoit quand j'étois petit garçon ; et, quand je fus un peu plus grand, je gardois les oies, et non les pourceaux. Toutefois il me semble que cela n'est pas à propos, parce que tous ceux qui gouvernent ne procèdent point de race royale. — Cela est vrai, répliqua don Quichotte ; c'est pourquoi ceux qui ne tirent point leur origine d'une noble extraction doivent accompagner la gravité de la charge qu'ils exercent d'une aimable douceur qui, guidée par la prudence, les délivre de la médisance malicieuse à laquelle aucun état ne peut échapper.

« Fais gloire, Sancho, de l'humilité de ton lignage, et ne crains point de dire que tu tires ton origine de race de paysans ; quand on verra que tu n'en as pas honte, nul ne songera à t'en faire rougir : car il vaut mieux que tu fasses état d'être humble et vertueux que d'être vicieux et superbe. Nous avons un nombre infini de ceux qui, procédant d'une basse extraction, sont montés à la souveraine dignité pontificale ou impériale ; et pour preuve de cette vérité je pourrois ici t'apporter une infinité d'exemples qui t'importuneroient.

« Regarde, Sancho, si tu prends la vertu pour milieu et si tu désires faire des actes vertueux, tu n'as pas à envier ceux qui sont princes et grands seigneurs, parce que la noblesse du sang s'acquiert en héritage et que la vertu vient par acquisition. Or, la vertu d'elle-même vaut ce que ne sauroit valoir la noblesse du sang.

« Si cela est, comme sans doute il en est ainsi, si par fortune quelqu'un de tes parens vient pour te voir quand tu seras dans ton île, ne le rebute point et ne lui fais point d'affront ; au contraire, fais-lui bon accueil et le traite avec amitié : par ce moyen tu accompliras la volonté du Ciel, qui prend plaisir que nul n'humilie ce qu'il a fait, et tu te conformeras à ce que tu dois aux règles de la nature.

« Si tu as ta femme avec toi (parce qu'il n'est pas bon que ceux qui exercent longtemps une charge de gouverneur demeurent loin de leur femme), enseigne-la, instruis-la et débarrasse-la de sa rudesse naturelle, parce que tout ce qu'un sage gouverneur acquiert ordinairement, une femme sotte et rustique le perd et le répand.

« Si par fortune tu deviens veuf (chose qui peut arriver) et que ta charge te fasse épouser une femme plus relevée, ne la prends point telle qu'elle te serve d'hameçon, de canne à pêche : car, en vérité, je te dis que le mari rendra compte au jugement universel de tout ce que la femme du juge aura reçu, et payera au quadruple à la mort les parties dont il ne se sera point chargé durant qu'il vivoit.

« Qu'il ne t'advienne jamais de te gouverner par la loi de ta fantaisie, ce qui ordinairement a beaucoup de poids parmi les ignorans qui veulent faire les entendus.

« Que les larmes du pauvre trouvent en toi beaucoup de compassion, mais non pas pourtant plus de justice que les preuves du riche.

« Tâche de découvrir la vérité aussi bien parmi les promesses et les dons du riche que parmi les sanglots et les importunités du pauvre.

« Lorsque l'humanité peut et doit trouver sa place, n'applique point au délinquant toute la rigueur de la loi : car la renommée de juge rigoureux ne vaut pas celle de juge pitoyable.

« Si par fortune tu fais plier la verge de la justice, que ce ne soit point sous le poids du présent, mais sous celui de la miséricorde.

« Lorsqu'il t'adviendra de juger le procès de quelqu'un de tes ennemis, écarte tout souvenir des injures qu'il t'a faites, et arrête-toi sur la vérité de l'affaire.

« Que la passion ne t'aveugle point en la cause d'autrui, parce que les fautes que tu y feras le plus souvent seront sans remède,

et s'il y en a, ce sera aux dépens de ton honneur, et, même de ton bien.

« Si quelque belle femme te vient demander justice, détourne tes yeux de ses larmes et tes oreilles de ses plaintes, et considère mûrement la substance de sa demande, si tu ne veux noyer et perdre ta raison dans ses pleurs, et ta bonté dans ses soupirs.

« Ne traite point avec des paroles rigoureuses celui à qui tu dois infliger des châtimens matériels, puisque la peine du supplice suffit au malheureux, sans y ajouter les injures.

« Lorsque quelque pauvre criminel tombera sous ta juridiction, considère-le comme un malheureux, sujet aux conditions de notre nature dépravée, et en tout ce que tu pourras, sans néanmoins faire tort à l'adverse partie, montre-toi pour lui doux et clément : car, bien que les attributs de Dieu soient tous égaux, toutefois celui de sa miséricorde brille et resplendit plus à nos yeux que celui de sa justice.

« Si tu suis, ô Sancho, ces commandemens et ces règles, tu vivras de longs jours, ta renommée sera éternelle, et tu te verras comblé de récompenses ; ta félicité sera indicible. Tu marieras tes enfans comme tu voudras, et ils posséderont des titres de grande seigneurie, eux et leurs fils ; et tu vivras en paix et estimé de tout le monde. La mort ne te prendra point, si ce n'est alors que tu seras accablé d'une vieillesse douce et mûre. Enfin, les délicates et tendres mains des enfans de tes enfans de la troisième génération fermeront tes yeux. Ce que je viens de te dire, ce sont des enseignemens pour orner ton âme ; écoute maintenant ce qui doit servir à l'ornement du corps. »

ui est-ce qui, lisant le discours précédent de don Quichotte, ne l'estimeroit point une personne fort sage et encore mieux portée de bonne volonté ? Néanmoins, comme souvent nous l'avons dit dans le cours de cette grande histoire, il n'extravaguoit que lorsqu'on venoit à parler de chevalerie, tandis qu'en toute autre chose il montroit un clair et net entendement, de sorte qu'à chaque pas ses actions démentoient son jugement, et son jugement ses actions. Mais, dans ces seconds avis qu'il donna à Sancho, il montra qu'il étoit fort entendu, et mit en même temps sa sagesse et sa folie en pleine évidence. Sancho l'écoutoit fort attentivement, et s'efforçoit de conserver en sa mémoire ses conseils comme un homme qui pensoit les garder et par leur moyen sortir à son honneur de la charge de son gouvernement. Don Quichotte poursuivit donc, et dit :

« Sancho, quant à ce que tu dois faire pour le gouvernement de ta personne et de ta maison, ce que je te recommande en premier lieu, c'est d'être propre, de te rogner les ongles et de ne les laisser point croître, ainsi que font quelques-uns, qui sont si ignorans et si bêtes qu'ils croient que de grands ongles leur embellissent les mains, comme si cet excrément qu'ils ne coupent point étoit des ongles, tandis que ce sont plutôt des griffes de crécerelles ou de lézards : sale et extraordinaire abus.

« Sancho, il ne faut point que tu ailles sans ceinture et les vêtemens lâches : car qui va de la sorte témoigne une âme sans énergie, si par dissimulation, par une telle négligence en son habit, on ne cache de la malice, ainsi que l'on jugea en Jules César.

« Considère prudemment ce que peut valoir ton office, et, s'il est tel que tu aies le pouvoir de donner une livrée à tes serviteurs, donne-la-leur bonne et qu'elle leur soit plus profitable que de belle montre et pompeuse. Fais-en la répartition entre tes serviteurs et les pauvres. Je veux dire que, si tu as de quoi habiller six pages, tu en habilles trois, et autant de pauvres ; tu auras ainsi des pages au ciel et sur la terre. Et cette nouvelle manière de donner des livrées n'est point connue de ceux qui sont possédés de la vaine gloire.

« Ne mange ni aulx ni oignons, afin que leur odeur ne découvre point ta basse extraction. Marche gravement, parle tout doucement ; mais non pas de telle sorte qu'il semble que tu t'écoutes parler, parce que toute affectation est mauvaise.

« Dîne peu et soupe encore moins : car la santé de tout le corps se forge dans l'officine de l'estomac.

« Sois modéré dans le boire, et considère que l'excès du vin ne garde aucun secret ni ne tient sa parole.

« Fais ton compte, Sancho, de ne mâcher des deux côtés ni d'éructer devant personne.

— Je n'entends pas, dit Sancho, ce mot d'éructer. » Et don Quichotte lui dit : « Ce mot d'éructer veut dire roter, et c'est un des plus vilains mots qu'ait la langue castillane, encore qu'il soit fort significatif ; de sorte que les délicats ont eu recours au latin, et, au lieu de roter, on dit éructer ; et, quand quelques-uns n'entendent point ces termes, cela importe bien peu, parce que l'usage les introduira avec le temps et les fera aisément entendre. Or, c'est là enrichir la langue, sur qui le vulgaire et l'usage ont un grand pouvoir. — En vérité, Monsieur, dit Sancho, parmi les

conseils et les avis que vous me donnez, et que je pense garder en ma mémoire, je ne mettrai point en oubli celui de roter, parce que j'ai accoutumé de le faire fort souvent. — Il faut dire éructer, repart don Quichotte, et non roter. — Je dirai donc, répliqua Sancho, dorénavant éructer, pourvu que je ne l'oublie point.

— Pareillement, Sancho, tu ne mêleras point en tes discours l'infinité de proverbes dont tu uses : car, bien que les proverbes soient de brèves sentences, souvent tu les tires de telle sorte par les cheveux qu'ils semblent plutôt que ce soient des extravagances que des sentences.

— Il n'y a que Dieu, repartit Sancho, qui puisse y remédier, car je sais plus de proverbes qu'un livre, et, quand je parle, ils viennent si pressés à ma bouche qu'ils se querellent les uns les autres, chacun voulant sortir le premier ; mais en même temps ma langue va jetant hors les premiers qu'elle rencontre, quoiqu'ils ne soient pas à propos. Néanmoins j'aurai soin désormais de dire ceux qui conviendront à la gravité de ma charge. Car il n'y a point de doute qu'en une maison bien fournie le souper ne soit bientôt prêt, et qui étale ne brouille point ; et en sûreté est celui qui sonne la cloche ; voire donner et posséder cela tient un homme en cervelle. — Très bien, Sancho, dit don Quichotte, enchâsse, enfile et entasse proverbes sur proverbes, car personne ne t'en empêche, ma mère me châtie, et je fouette le sabot. Pendant que je t'avertis de n'user plus de proverbes, tu en débites ici une litanie, et ils vont aussi bien au sujet que nous traitons qu'aux montagnes d'Ubeda. Écoute, Sancho, je ne te dis pas qu'un proverbe allégué à propos soit désagréable ; mais les entasser et les enfiler les uns avec les autres sans regarder comment, cela rend le discours foible et bas.

« Lorsque tu monteras à cheval, ne porte point ton corps sur l'arçon de derrière, ni ne lève les jambes tendues, rondes et tirées hors du ventre du cheval, ni pareillement ne te fais point paroître si mou qu'il semble que tu sois monté sur ton grison : car, pour être bien à cheval, les uns deviennent des cavaliers et les autres des palefreniers.

« Que ton sommeil soit modéré, parce que celui qui ne se lève point avec le soleil ne jouit point du jour. Et remarque, ô Sancho, que la diligence est la mère de la fortune, et que la paresse, son adversaire, n'arrive jamais au point qu'un bon désir demande.

« Le dernier conseil que je te veux maintenant donner, quoiqu'il ne serve point pour l'ornement du corps, je désire que tu le graves fortement en ta mémoire, et je crois qu'il ne te sera pas moins profitable que ceux que je t'ai ci-devant donnés. Le voici. Que jamais il ne t'advienne de disputer sur le sujet des races, du moins en les comparant les unes avec les autres, parce que de ceux de qui tu feras la comparaison, il faut nécessairement que l'un soit plus illustre, de sorte que tu seras haï de celui que tu auras ravalé, et nullement récompensé de l'autre que tu auras élevé.

« Pour ton accoutrement, il faut que ce soit des chausses entières, une jupe ample et large, un manteau un peu long. Je ne te parle point de grègues, puisqu'elles ne conviennent nullement ni aux chevaliers, ni aux gouverneurs.

« C'est pour à présent, Sancho, tout le conseil que je te puis donner. Le temps marchera, et selon les occasions tu auras de moi d'autres avis et instructions, pourvu que tu sois soigneux de m'écrire de l'état où tu te trouveras. — Monsieur, répondit Sancho, je vois bien que toutes les choses que votre Grâce m'a dites

sont bonnes, saintes et profitables. Mais de quoi me peuvent-elles servir, si je ne me ressouviens d'aucune ? Il est vrai que l'instruction que vous m'avez donnée de ne laisser point croître mes ongles et de me remarier, si l'occasion se présente, ne sortira point de ma cervelle. Mais il ne me souvient nullement de tous ces pots pourris, de tous ces tours et détours, et il m'en souviendra aussi peu que des neiges d'antan. C'est pourquoi il sera besoin qu'on me les baille par écrit : car, encore que je ne sache ni lire ni écrire, je ne laisserai pas de les bailler à mon confesseur, afin qu'il me les enchâsse et me les rappelle quand il sera de besoin. — Oh ! combien, repartit don Quichotte, est-il malséant aux gouverneurs de ne savoir ni lire ni écrire : car il faut que tu saches, Sancho, que, quand on voit un homme qui ne sait point lire, ou qui est gaucher, cela dénote de deux choses l'une, ou qu'il a été engendré de parens bas et abjects, ou bien qu'il est de si méchante et perverse nature que la bonne doctrine ni le bon usage n'ont pu entrer dans son âme. C'est un grand défaut que tu as, ami Sancho, si bien que je désirerois fort que tu apprisses à faire ta marque.

— Je sais fort bien faire la marque de mon nom, repartit Sancho, et, quand je fus élu abbé de la jeunesse de mon village, j'appris à faire des lettres semblables à celles des écriteaux, et l'on disoit que cela signifioit mon nom. Mais je ferai bien plus, je dirai que j'ai la main droite estropiée, si bien qu'un autre signera pour moi. Il y a partout remède, hormis à la mort, et moi, ayant le commandement et le bâton, je ferai ce que je voudrai, et mieux que celui de qui le père est juge, puisque, étant gouverneur, je serai plus qu'un juge de village. Approchez-vous, qu'on la voie, qu'on la touche et qu'on la manie, et vous verrez que, s'ils ont de la laine, ils s'en retourneront tondus. Celui à qui Dieu veut du

bien, sa maison le sait. Les sottises du riche passent au monde pour sentences, et moi, étant riche, puisque je serai gouverneur et en même temps libéral, comme je pense l'être, je ne saurois commettre faute qui paroisse. Il ne faut que se faire miel, et les mouches ne manquent pas après vous. Tu vaux autant que tu possèdes, disoit ma grand'mère, et tu ne te verras jamais vengé d'un homme qui est bien établi.

— Maudit de Dieu sois-tu, Sancho ! dit alors don Quichotte, soixante mille démons te puissent emporter, et toi et tes proverbes ! Il y a une heure que tu es à les enfiler, et me mettant avec chacun à la question. Je te jure que ces proverbes te conduiront un jour au gibet, et que sans doute ils seront cause que tes vassaux t'ôteront le gouvernement, ou bien qu'il se fera entre eux des communes. Mais dis-moi, ignorant, d'où est-ce que tu les prends ? Comment les appliques-tu, sans cervelle que tu es ? Quand j'en veux alléguer quelqu'un et l'appliquer comme il faut, je sue d'ahan, comme si je creusois la terre. — Par le Dieu qui m'a fait, notre maître, répliqua Sancho, peu de chose travaille donc bien votre Grâce ? Et que diable voulez-vous donc que je me serve de mon bien ? Je ne possède pas un pouce de terre, et n'ai d'autre chevance que proverbes et encore des proverbes, et en voici maintenant quatre qui venoient ici tout faits au moule, ou comme des poires dans un panier. Mais je ne les dirai point, parce qu'on renomme Sancho pour se savoir bien taire. — Tu n'es pas ce Sancho-là, dit don Quichotte, puisque non seulement tu n'es point celui qui se sait bien taire, mais celui-là qui parle mal à propos et opiniâtrement. Néanmoins, je voudrois bien savoir quels sont ces quatre proverbes qui te venoient présentement à la mémoire et qui venoient ici à propos. J'ai, Dieu merci, la mémoire assez heureuse, et j'ai beau la fouiller et la refouiller, je n'y

en trouve point. — Quels meilleurs proverbes y a-t-il, dit Sancho, sinon : Ne mets jamais ton pouce entre deux dents mâchelières, et à : Hors de ma maison, et que demandez-vous à ma femme, il n'y a que répondre. Et si la cruche cogne la pierre, ou la pierre la cruche, ça va mal pour la cruche. Et tous ces proverbes suivent le poil. Qu'aucun ne s'attaque à son gouverneur, ou à celui qui lui commande, parce qu'il sera foulé comme celui qui met le doigt entre deux dents mâchelières, et quand elles ne seroient point mâchelières, cela n'importe, et à ce que dit le gouverneur rien à répliquer, de même que quand on dit : Sortez de ma maison, que voulez-vous à ma femme, et il n'y a aveugle qui ne voie ce qui est de la cruche et de la pierre. Aussi est-il besoin que celui qui voit le fétu en l'œil d'autrui voie la poutre qui est au sien, afin qu'on ne dise pas de lui : La morte a peur de la décapitée, car vous savez qu'un fou en sait plus dans sa maison qu'un sage dans celle d'autrui. — Non pas cela, Sancho, repartit don Quichotte, car le fou dans sa maison ni dans celle d'autrui ne sait rien, d'autant que nul bâtiment de sagesse n'est assuré sur le fondement de la folie. Mais laissons cela, Sancho, puisque, si tu gouvernes mal, à toi sera la faute, et à moi la honte. Je me console pourtant en ce que j'ai fait ce que je devois faire, en te conseillant en homme de bien et le plus sagement qu'il m'a été possible. Avec cela, je suis hors d'obligation et de ma promesse. Dieu te conduise, Sancho, et te gouverne en ton gouvernement, et me tire du scrupule qui me demeure, que tu donneras avec l'île sens dessus dessous, chose que je pourrois bien éviter en découvrant au duc qui tu es, et en lui disant que toute cette grosse corpulence que tu as n'est autre chose qu'un sac rempli de proverbes et de malices.

— Señor, répliqua Sancho, s'il vous semble que je ne sois pas propre à ce gouvernement, je m'en décharge tout maintenant.

J'aime mieux une rognure de l'ongle de mon âme que tout mon corps, et je vivrai aussi bien Sancho avec du pain et de l'oignon que gouverneur avec des perdrix et des chapons, et d'autant plus que, quand on dort, tous sont égaux, les grands et les petits, les pauvres et les riches. Que si vous considérez bien ceci, vous trouverez, Señor, que c'est vous qui m'avez poussé à être gouverneur ; moi qui sais aussi peu qu'un vautour ce que c'est de gouverner. Et, si vous croyez qu'étant gouverneur le diable me doive emporter, j'aime mieux étant Sancho aller au ciel, que gouverneur en enfer.

— Vraiment, Sancho, dit alors don Quichotte, par ces dernières paroles que tu viens de proférer, je juge que tu mérites d'être gouverneur de mille îles. Tu as un fort bon naturel, sans lequel il n'y a science qui vaille. Recommande-toi seulement à Dieu, tâche de n'errer point en la première intention ; je veux dire que tu sois toujours ferme et résolu de bien rencontrer en toutes les affaires qui se présenteront à toi ; le Ciel favorise toujours les bons désirs. Cependant allons manger : car je crois que ces seigneurs nous attendent.

Seconde partie · XLIV

l y en a qui disent qu'au propre original de cette histoire on lit que, Cid Hamet ayant écrit ce chapitre, son traducteur ne l'a pas rendu de la sorte qu'il l'avoit écrit, et que ce fut un sujet qui donna occasion au Maure de se plaindre de lui-même, parce qu'il avoit entrepris de mettre au jour une histoire aussi sèche et aussi limitée que celle de don Quichotte : car il lui sembloit être tou-

jours obligé de parler de don Quichotte et de Sancho, sans oser s'étendre à d'autres digressions, et à des sujets plus graves et de plus d'agrément. Il disoit aussi qu'avoir l'esprit toujours attaché à une même chose, écrire perpétuellement d'un même sujet, parler par la bouche d'un petit nombre de personnes, c'étoit un travail insupportable et dont l'auteur ne retiroit guère d'honneur ni de profit. C'est pourquoi, pour éviter ces inconvéniens, il avoit eu recours à l'artifice de quelques nouvelles en la première partie de cette histoire, comme celle du Curieux impertinent et celle du Capitaine captif. Nouvelles qui sont comme séparées de l'histoire, encore que les autres qu'on y raconte sont des aventures arrivées au même don Quichotte, et qu'on ne pouvoit laisser d'écrire. Il croit pourtant, dit-il, que beaucoup de personnes, emportées par l'attention que requièrent les hauts faits d'armes de don Quichotte, ne voudroient nullement s'amuser à lire ces nouvelles, si ce n'est en passant, ou avec quelque dégoût, sans considérer leur gentillesse, et l'artifice qu'elles contiennent et qui se verra bien à découvert, lorsqu'elles seront mises en lumière sans être accompagnées des folies de don Quichotte et des farces de Sancho. Il n'a donc point voulu insérer en cette seconde partie de nouvelles libres ni mêlées, mais bien quelques épisodes qui semblent nés des aventures mêmes que présente la vérité, et encore y veut-il procéder d'une manière fort restreinte, et avec les paroles seules qu'il faut pour les déclarer. Se contenant donc dans les étroites limites de la narration, quoiqu'il ait assez d'habileté, de capacité et d'intelligence pour traiter de l'univers, il demande qu'on ne rabaisse pas son travail, et qu'on lui donne des louanges, non pour ce qu'il a écrit, mais pour ce qu'il a laissé d'écrire ; puis il poursuit incontinent son histoire en ces termes :

Don Quichotte, ayant achevé de dîner, donna le soir même à Sancho, par écrit, les instructions qu'il lui avoit dites de bouche, et l'engagea à chercher quelqu'un pour se les faire lire. Mais à peine les lui eut-il données que Sancho les laissa choir, et elles vinrent aux mains du duc, qui les fit voir à la duchesse, et ils s'émerveillèrent de nouveau tous deux de la folie et du grand sens de don Quichotte. C'est pourquoi, continuant leurs bourdes, ils envoyèrent le soir même Sancho bien accompagné au lieu qui pour lui devoit être une île. Il arriva de plus que celui qui avoit la charge de l'y mener étoit un majordome du duc, fort prudent et fort avisé, qualités qui, se rencontrant en un même sujet, font un agréable concert, parce que d'un homme qui n'a ni prudence ni discrétion on ne sauroit recevoir guère de plaisir. C'étoit lui qui avoit joué le personnage de la comtesse Trifaldi avec la grâce que nous avons ci-dessus racontée.

Or, plaisant, facétieux et instruit par son maître et sa maîtresse comment il se devoit comporter avec Sancho, il sortit de cette affaire merveilleusement bien à son honneur. Je dis donc qu'aussitôt que Sancho aperçut cet intendant, il se représenta dans son visage celui-là même de la Trifaldi, si bien que, s'adressant à son maître, il lui dit : « Monsieur, ou le diable me doit emporter du lieu où je suis maintenant, en homme de bien et en bon catholique, ou il faut que votre Seigneurie me confesse que le visage de cet intendant du duc, que nous avons ici, est celui-là même de la Doloride. » Don Quichotte regarda attentivement le majordome, et, après l'avoir longtemps considéré, dit à Sancho : « Il n'y a pas là matière à ce que le diable t'emporte ni en homme de bien, ni en fidèle chrétien : car je ne sais ce que tu veux dire quand tu assures que le visage de la Doloride est celui de l'intendant. Quand cela seroit, l'intendant n'est pas pour cela la Dolo-

ride. Et il y auroit bien de la contradiction à ce que cela fût, et, de plus, ce n'est pas le temps d'entrer dans ces vérifications. Ce seroit nous mettre en des labyrinthes bien emmêlés. Crois-moi, ami Sancho, nous avons tous deux besoin de prier Notre-Seigneur qu'il nous délivre des méchans sorciers et des maudits enchanteurs. — Ce n'est point raillerie, Seigneur, répliqua Sancho, je l'ai ci-devant entendu parler, et il me semble, en l'oyant, que la voix de la Trifaldi me sonne dans les oreilles. C'est bien, je me tairai pour le présent ; mais je ne laisserai pas dorénavant de prendre garde si je ne découvrirai point quelque autre signe qui confirme ou qui détruise ce doute. — Tu le dois faire aussi, Sancho, dit don Quichotte, et tu me donneras avis de tout ce que tu découvriras là-dessus et de tout ce qui t'arrivera en ton gouvernement. » Sancho partit enfin en nombreuse compagnie, habillé en homme de lettres, et portant un grand manteau de camelot ondé et de couleur tannée, avec une montera de même étoffe, montant un mulet à la genette, et, suivant le commandement du duc, le grison marchoit après enharnaché pompeusement et orné de riche soie et de glands, de même qu'un cheval. Sancho tournoit la tête à tout coup pour regarder son âne, dont la compagnie le rendoit si content qu'il n'eût pas changé son sort pour l'empire d'Allemagne.

En prenant congé du duc et de la duchesse, Sancho leur baisa les mains et reçut la bénédiction de son maître, qui la lui donna la larme à l'œil, et Sancho la reçut avec de gros soupirs qui ne l'embellissoient point. Laisse, ami lecteur, le bon Sancho aller en paix et à la grâce de Dieu, en attendant les pintes de bon sang que vous fera faire sa conduite en sa charge. En attendant, soyez attentifs à apprendre ce qui arriva cette nuit à son maître. Et, si vous n'en riez point, au moins en desserrerez-vous les lèvres d'un

rire de singe, parce que les aventures de don Quichotte doivent être célébrées ou par l'étonnement, ou par la risée. On raconte donc qu'à peine Sancho fut parti que don Quichotte ressentit sa solitude, et, s'il lui eût été possible de révoquer la commission et de lui ôter le gouvernement, il l'eût fait. La duchesse connut son ennui et lui demanda pourquoi il étoit triste, et que, si c'étoit de l'absence de Sancho, il y avoit en sa maison des écuyers, des duègnes et des damoiselles qui le serviroient selon son moindre désir. « Il est bien vrai, Madame, répondit don Quichotte, que je ressens l'absence de Sancho. Néanmoins ce n'est pas là le sujet principal qui me fait paroître triste ; et, quant à toutes les offres que votre Excellence me fait, je n'accepte et reçois que la bonne volonté avec laquelle on me les fait, et pour le reste, je supplie votre Excellence qu'elle permette que je sois seul à me servir. — En vérité, dit la duchesse, Seigneur don Quichotte, cela ne sera pas. Je vous donnerai pour vous servir quatre de mes damoiselles, qui sont belles comme des fleurs. — Elles ne sauroient, repartit don Quichotte, être pour moi que des épines qui me piqueroient jusqu'au plus vif de l'âme. Ainsi entreront-elles aussi peu dans ma chambre, ni chose qui leur ressemble, que je volerai. Si votre Grandeur me désire faire tant de faveur, sans que je le mérite, qu'elle ne me les donne point, s'il lui plaît, et que je me serve mes portes bien fermées. Que je mette une muraille entre mes désirs et mon honnêteté, et que la libéralité dont vous usez en mon endroit se puisse continuer sans me faire perdre cette bonne coutume. Enfin, Madame, je dormirai tout vêtu avant de consentir que quelqu'un me dépouille. — N'en dites pas davantage, Seigneur don Quichotte, répliqua la duchesse ; quant à moi, je donnerai ordre que pas même une mouche n'entre dans votre chambre, tant s'en faut qu'une jeune fille y entre. Je ne suis pas

une personne qui désire diminuer la bienséance du seigneur don Quichotte : car, selon que je puis connoître, parmi les grandes vertus qu'il possède, l'honnêteté est celle qui reluit le plus en lui. Que votre Grâce se dépouille et s'habille toute seule et à sa manière, comme et quand il lui plaira, il n'y aura jamais personne qui lui donne de l'empêchement pour ce sujet, et dans sa chambre elle trouvera toujours les pots nécessaires à celui qui dort la porte fermée, afin qu'aucune nécessité naturelle ne l'oblige de l'ouvrir. Vive mille siècles la grande Dulcinée du Toboso, et son nom soit répandu par toute la terre, puisqu'elle a mérité d'être aimée d'un si vaillant et honnête chevalier ! Que pareillement les cieux doux et bénins versent dans le cœur de Sancho Pança, notre gouverneur, un désir d'achever promptement ses disciplines, afin que le monde jouisse encore un coup de la beauté d'une si grande dame. — Votre Grandeur, dit don Quichotte, a parlé comme une dame telle qu'elle est, et on ne pouvoit pas attendre autre chose de la bouche d'une si bonne duchesse. Aussi Dulcinée acquerra plus d'heur et de renom, par tout le monde, des louanges que votre Grandeur lui a données que de toutes celles que lui pourroient donner les plus éloquens de la terre. — Quittons ce discours, Seigneur don Quichotte, répliqua la duchesse ; l'heure du souper s'approche, et le duc nous doit attendre. Venez donc souper pour vous reposer de bonne heure : car je pense que le voyage que vous fîtes hier à Candaye ne fut pas si court qu'il ne vous ait causé quelque lassitude. — Je n'en sens aucune, Madame, repartit don Quichotte, parce que j'oserai jurer à votre Excellence que de ma vie je n'ai monté sur une bête plus douce ni de meilleur pas que Chevillard, et je ne me puis imaginer ce qui a mû Malembrun à se défaire d'une si gentille et si légère monture et à la brûler de la sorte sans autre cérémonie.

— On peut imaginer, dit la duchesse, que Malembrun, se repentant du mal qu'il avoit fait à la comtesse Trifaldi et à sa compagnie, voire à plusieurs autres personnes, comme encore des crimes qu'il avoit dû commettre comme sorcier et comme enchanteur, a voulu en finir avec tout ce qui servoit d'instrument à ses maléfices. C'est pourquoi il a brûlé Chevillard comme le principal et celui qui ne le laissoit point en repos, en le portant de contrée en contrée. Or, ses cendres et le trophée du cartel rendent éternelle la valeur du grand don Quichotte de la Manche. »

Notre chevalier remercia de nouveau la duchesse, et, après souper, se retira tout seul dans sa chambre, sans permettre que personne entrât pour le servir : tant il craignoit de rencontrer quelque occasion qui l'engageât ou le forçât à perdre l'honnête respect qu'il gardoit à sa maîtresse Dulcinée, ayant toujours les yeux de l'imagination fixés sur la fidélité d'Amadis de Gaule, fleur et miroir des chevaliers errans. Il ferma donc sa porte, et, à la clarté de deux chandelles de cire, se dépouilla. Mais, en se déchaussant, ô disgrâce indigne d'une telle personne ! voilà qu'il sentit se lâcher, et non pas des soupirs ni d'autres choses qui fissent tort à la pureté de ses mœurs, mais bien deux douzaines de points d'un bas qui devint semblable à une jalousie. Le bon seigneur s'affligea extrêmement de ce grand malheur, et il auroit bien donné sur l'heure une once d'argent pour une aiguillée de soie verte. Je dis de soie verte parce que les bas étoient verts. Et c'est ici que Ben Engeli fait cette exclamation : « Ô pauvreté ! pauvreté ! je ne sais pas pour quelle raison le grand poète de Cordoue t'appelle un saint présent mal reconnu. Quant à moi, bien que je sois Maure, par la communication que j'ai eue avec les chrétiens je sais bien que la sainteté consiste dans la charité, l'hu-

milité, la foi, l'obéissance et la pauvreté. Toutefois, avec tout cela, je dis que celui qui est satisfait d'être pauvre est grandement obligé à Dieu, pourvu que ce soit de cette manière de pauvreté dont un des plus grands saints parle en ces termes : Possédez toutes choses comme si vous ne les possédiez point. Et cela s'appelle pauvreté d'esprit. Mais toi, ô seconde pauvreté, de qui je parle maintenant, pourquoi désires-tu de te frotter plutôt à la noblesse et aux gens d'honneur qu'aux autres personnes ? Pourquoi les obliges-tu de mettre des morceaux de cuir à leurs souliers pour en fermer les trous ? Pourquoi souffres-tu que, des boutons de leur jupe, les uns soient de soie, les autres de crin, et les autres de verre ? Et pourquoi leurs collets sont-ils ordinairement passés au fer, et non ouverts au moule ? Et par là on peut voir combien est ancien l'usage de l'amidon et des collets ouverts. » Et puis il poursuit : « Misérable le noble qui, pour entretenir son honneur, fait pauvre chère et la porte fermée, et puis, payant de mine, sort dans la rue avec un cure-dent, bien qu'il n'ait mangé chose qui l'oblige à se les nettoyer. Misérable, dis-je, celui-là qui tient son honneur en cervelle et croit que l'on voit d'une lieue le rapetassement de son soulier, la graisse de son chapeau, la corde de son manteau et la faim de son estomac. » Toutes ces choses vinrent en mémoire à don Quichotte lorsque les points de ses bas se défirent. Il se consola pourtant lorsqu'il vit que Sancho lui avoit laissé des bottines qu'il se réserva de mettre le jour suivant. Finalement, il se coucha tout pensif et tout fâché, tant du besoin que Sancho lui faisoit que de la disgrâce irréparable de ses bas, et il auroit volontiers repris les points fût-ce avec de la soie d'autre couleur, ce qui est un des plus grands signes de misère qu'un pauvre gentilhomme puisse donner durant le cours de sa triste détresse. Il éteignit les lumières ; il faisoit chaud, il ne pouvoit

dormir ; il se leva du lit et ouvrit un peu une fenêtre où il y avoit des barreaux, et elle donnoit sur un fort beau jardin. En l'ouvrant, il ouït des personnes qui parloient et marchoient dans ce verger. Il se mit à écouter attentivement, et ceux qui étoient en bas élevèrent si bien la voix qu'il put entendre ces discours :

« Ne me presse point de chanter, Emérancie. Tu sais bien que, dès le premier moment que cet étranger entra dans ce château et que je jetai sur lui les yeux, je sais plutôt pleurer que chanter. Et puis tu n'ignores pas que madame ne dort jamais d'un profond sommeil, et je ne voudrois pas pour tous les trésors du monde qu'elle nous trouvât ici. Mais je voudrais qu'elle dormît sans s'éveiller ; à quoi servira mon chant si ce nouvel Énée, qui est venu ici dans mon pays pour m'abuser, dort et ne s'éveille point afin d'écouter ma triste chanson ? — N'aie peur de cela, repartit l'autre, chère amie Altisidore. Sans doute la duchesse et tous ceux du logis dorment, hormis le maître de ton cœur et celui qui réveille ton âme. J'ai ouï tout présentement qu'il ouvroit la fenêtre du treillis de sa chambre, et sans doute il ne dort pas. Chante, ma pauvre sœur, d'une voix basse et douce, en t'accompagnant de ta harpe. Si la duchesse nous entend, nous en rejetterons la faute sur la chaleur qu'il fait. — Ce n'est pas cela qui me tient, Emérancie, repartit Altisidore, mais je ne voudrois pas que mon chant découvrît ce que j'ai dans le cœur, et que ceux qui n'ont pas connoissance de l'extrême force de l'amour me prissent pour une fille folle et effrontée. Toutefois, vienne ce qui pourra, puisque mieux vaut vergogne au visage que plaie au cœur. Et, sur cela, elle commença de jouer si doucement d'une harpe que don Quichotte en devint tout ravi. Au même instant, il se représenta les aventures semblables qu'il avoit lues de fenêtres, de grilles, de jardins, de musiques, d'amours et d'enlèvemens que contiennent

les livres de chevalerie qu'il avoit lus. Et soudain il s'imagina que quelque damoiselle de la duchesse s'étoit éprise de lui et que son honneur la forçoit de tenir secrète sa passion. Il eut peur d'être vaincu et résolut en sa pensée de ne pas se laisser vaincre. Aussi, se recommandant de tout son cœur et de toute sa force à sa maîtresse Dulcinée du Toboso, il résolut d'écouter la musique, et, pour donner à entendre qu'il étoit là, il fit semblant d'éternuer. Les damoiselles, qui ne désiroient autre chose sinon que don Quichotte les ouït, en reçurent un extrême contentement. Altisidore, ayant donc remis la harpe d'accord, commença cette romance :

CHANSON D'ALTISIDORE.

Ôtoi qui nous caches ta vue
Dans des draps de toile de lin,
Et qui dors la jambe tendue
Depuis le soir jusqu'au matin,
Chevalier le plus vaillant homme
Que la Manche aille publiant,
Honnête et saint tout ainsi comme
Peut être l'or fin d'Orient,
Écoute une dolente dame
En bon point durant son malheur,
Qui sent consumer sa pauvre âme
À tes soleils pleins de chaleur.

Tu vas cherchant tes aventures,
Et trouves les malheurs d'autrui ;
Hélas ! tu causes les blessures,
Et ne les veux guérir méshui.
Dis-moi, jouvenceau, sur ta vie,

Dieu favorise tes desseins ;
As-tu pris naissance en Libye,
Ou bien au cap de Tous les Saints ?
Les serpens, les loups, les panthères,
Cruel, t'ont-ils donc allaité ;
Les forêts aux plantes amères,
Ou les monts remplis d'âpreté ?
Oh quelle gloire à Dulcinée
D'avoir su renverser à bas
Un tigre, une âme plus damnée
Que ne fut jamais Fierabras !
Aussi son nom sera célèbre
De Hénarès à Jarama,
Des bords du Tage à ceux de l'Hèbre,
De Pisuergue à Harlanza.
Que ne suis-je en elle changée !
Je donnerois pour le retour
Une de mes robes frangée
Avec du clinquant d'or autour.
Or trois et quatre fois heureuse,
Qui se verra dedans tes bras,
Ou qui de ta tête crasseuse
Fera tomber la gale à bas !
Beaucoup de choses je désire,
Et si ne puis les mériter :
Pour le soulas de mon martyre,
Je voudrois tes pieds emporter.

Les beaux bonnets de peau de pomme,
Et les beaux escarpins d'argent
Que recevroit mon gentilhomme,

Avec la dague de sergent !
Combien de perles précieuses,
D'une galle ayant la grosseur,
D'être sans paires tout heureuses,
Du nom d'uniques ont l'honneur !
Néron inhumain de la Manche,
Ne regarde point de la Tour
Le feu qui me brûle la hanche,
Pour l'attiser de ton amour.
Je suis fille et pucelle pure.
Plus de quinze ans ? Je ne saurois,
Et sur mon âme je te jure
Qu'il s'en faut bien quelque neuf mois.
Je ne suis nullement bossue,
Ni manchote, et ne cloche pas,
Mon poil, comme l'iris qui pue,
Traîne bien loin jusques en bas.
Si j'ai les lèvres aquilines,
Avec le nez quelque peu plat,
Mes belles dents, topazes fines,
Leur donnent un fort bel éclat.
Ma voix est loin d'être importune ;
Écoute-moi, rien n'est plus doux.
Ma taille n'atteint la commune ;
Mais de bien peu suis-je au-dessous.
Ces trésors et d'autres encore
Sont dépouilles à ta merci :
Celle qu'on nomme Altisidore
Est suivante dans ces lieux-ci.

Ce fut là que finit son chant la pauvre blessée Altisidore, et que commença l'ébahissement du sollicité don Quichotte, lequel, en soupirant profondément, tint à part soi ce discours :

« Pourquoi suis-je un si malheureux chevalier errant qu'il faille que toutes les dames deviennent ainsi amoureuses de moi ? Et pourquoi la sans pareille Dulcinée du Toboso est-elle encore si infortunée qu'on ne la laisse pas jouir toute seule de mon incomparable loyauté ? Que lui voulez-vous, ô reines ? pourquoi la poursuivez-vous, ô impératrices ? pourquoi la persécutez-vous ? et pourquoi, ô damoiselles de quatorze à quinze ans, lui donnez-vous de l'ennui ? Laissez, laissez la malheureuse triompher et jouir de la gloire et de la fortune qu'il a plu à l'amour de lui donner en lui assujettissant mon cœur et lui livrant mon âme. Voyez, ô troupe amoureuse, que pour la seule Dulcinée je suis de la pâte sucrée et des confitures, et pour toutes les autres un dur caillou. Je suis pour elle du miel, et pour vous autres de l'aloès ; Dulcinée seule est pour moi la belle, la discrète, l'honnête, l'enjouée et la bien née, au lieu que les autres me sont laides, sottes, écervelées et de bas lieu : la nature ne m'a mis au monde que pour être à elle et non à aucune autre. Qu'Altisidore pleure ou chante, et que madame, pour laquelle je fus si bien daubé dans le château du Maure enchanté, se désespère, je veux être à Dulcinée cuit ou rôti ; c'est pour elle que je dois être propre, bien élevé et honnête, en dépit de toutes les puissances des sorciers de la terre. » Ce disant, il ferma d'un coup la fenêtre, et puis, tout fâché, tout ennuyé, comme s'il lui fût arrivé quelque grosse disgrâce, il se coucha dans son lit, où nous le laisserons pour cette heure, parce que le grand Sancho Pança nous appelle, et qu'il veut donner ici commencement à son très heureux gouvernement.

1. Le grand poète de Cordoue est Juan de Ména, né en 1411, mort en 1456. Son principal poème est le Labyrinthe.

2. La citation est de saint Paul (I Cor., VII, 30).

3. Nous avons dû, dans la chanson d'Altisidore, remédier à quelques infidélités de notre traducteur. Nous citerons, entre autres fantaisies qu'il s'était permises, la traduction suivante de la huitième strophe, où il avait remplacé les noms de lieux espagnols par des français :

Aussi son nom, qui court, qui marche,
Ô beau jeune homme sans mercy,
Vole depuis le Pont-de-l'Arche
Jusques aux plaines de Poissy.

Seconde partie · XLV

perpétuel découvreur des antipodes, falot du monde, œil du ciel, doux mouvement des alcarrazas : ici Timbrius, et là Phœbus ; et ici archer, et là médecin, père de la poésie, inventeur de la musique. Toi qui cours toujours et qui jamais ne te couches ni ne te reposes, quoiqu'il semble que tu le fasses ; c'est à toi que je parle, ô Soleil, par l'assistance duquel l'homme engendre l'homme ; c'est toi que je prie de me favoriser et d'éclairer l'obscurité de mon entendement, afin que je puisse de point en point faire le récit du gouvernement du grand Sancho Pança : sans toi je me sens tout froid, sans courage et tout confus.

Je dis donc que Sancho, avec toute sa suite, arriva en un lieu composé de quelque mille habitans, qui étoit l'un des meilleurs

qu'eût le duc. On lui donna à entendre que ce lieu se nommoit l'île Barataria, ou parce que le lieu se nommoit Baratario, ou bien pour le vil prix à raison duquel on lui avoit donné ce gouvernement. Sitôt qu'il fut proche du bourg qui étoit clos de murailles, une grande foule de peuple sortit pour le recevoir ; l'on sonna les cloches, et tous les habitans témoignèrent une allégresse générale. Après on le mena avec beaucoup de solennité à la grande église pour rendre grâces à Dieu, et puis soudain, avec certaines cérémonies ridicules, on lui présenta les clefs du bourg, et on le reçut pour perpétuel gouverneur de l'île de Barataria. L'équipage, la barbe, la grosseur et la petitesse du nouveau gouverneur rendoient étonnés tous ceux qui ne savoient point le nœud du conte, voire encore ceux qui le savoient et qui n'étoient pas en petit nombre. Finalement, en le tirant de l'église, on le porta au siège de la justice, où on l'assit, et le majordome du duc lui dit : « Monsieur le gouverneur, c'est une ancienne coutume en cette île que celui qui vient prendre possession de ce fameux gouvernement est obligé de répondre à une question qu'on lui fait, qui doit être un peu embrouillée et difficile. Par cette réponse, les hommes de ce lieu tâtent l'entendement de leur nouveau gouverneur, et c'est ainsi qu'ils se réjouissent ou s'attristent de sa venue. » Pendant que le majordome du duc tenoit ce langage à Sancho, il considéroit plusieurs grandes lettres qu'on avoit écrites à la muraille vis-à-vis de son siège. Et, comme il ne savoit point lire, il s'enquit de ce que vouloient dire ces peintures que l'on voyoit sur le mur. On lui répondit : « Señor, l'on a écrit ici et marqué le jour où votre Seigneurie a pris possession de cette île, et voici la teneur de l'inscription :

Ce jourd'hui, le tant de tel mois et de telle année, a pris possession de cette île le seigneur don Sancho Pança, et puisse-t-il

en jouir un grand nombre d'années !

— Mais, demanda Sancho, qui nomme-t-on don Sancho Pança ? — C'est votre Seigneurie, repartit l'intendant, parce que dans cette île il n'est jamais entré d'autre Pança que celui qui est assis en ce fauteuil. — Frère, dit Sancho, remarquez que je ne m'appelle point Don, et que jamais aucun de ma race n'a porté ce nom. L'on me nomme Sancho Pança tout court. Sancho s'appela mon père, et Sancho mon aïeul, et tous furent des Panças, sans ajouter ni don ni doña, et je m'imagine qu'en cette île il y a plus de doña que de pierres ; mais suffit, et Dieu m'entend, et il se pourra faire, si je gouverne encore quatre jours, que j'échardonne tous ces don et ces doña, dont la multitude doit autant ennuyer que les moucherons. Cependant, que monsieur le majordome passe outre avec sa demande, et je lui répondrai le mieux que je pourrai, que le bourg en soit fâché ou non. »

Au même instant, on vit entrer dans l'audience deux hommes, l'un vêtu en paysan, et l'autre en tailleur ; et on le reconnoissoit aux ciseaux qu'il portoit à la main ; et le tailleur dit : « Seigneur gouverneur, moi et ce laboureur, nous venons devant vous en raison de ce que ce bonhomme vint hier à ma boutique : car, sauf permission de la compagnie, je suis tailleur juré, et Dieu en soit béni, et, me mettant une pièce de drap à la main, il me demanda : « Mon maître, y auroit-il là assez d'étoffe pour me faire un capuchon ? » Je manie le drap et lui dis qu'il y en avoit assez. Or, il a dû s'imaginer, à ce que je crus alors, et je ne me suis pas trompé, que sans doute je lui voulois dérober une partie de son drap, se fondant sur sa malice et sur la mauvaise opinion que l'on a des tailleurs : aussi me pria-t-il de regarder s'il n'y en auroit pas pour deux capuchons. Je devinai sa pensée et lui dis que oui ; et lui,

enfourchant sa damnable et première intention, ajouta capuchon sur capuchon, et moi lui disant toujours oui, jusqu'à ce que nous vînmes au nombre de cinq. Maintenant il vient les chercher, je les lui donne ; au lieu de me payer, il me dit de lui payer moi-même ou de lui rendre son drap. — Est-ce bien cela, frère ? demanda Sancho. — Oui, Señor, repartit l'homme ; mais que votre Grâce lui fasse montrer les cinq capuchons qu'il m'a faits. — Fort volontiers », dit le tailleur ; et sur ce, portant la main sous son manteau, il en retira cinq petits capuchons qu'il tenoit au bout des cinq doigts de l'une de ses mains. « Voilà, dit-il, les cinq capuchons que ce bonhomme me demande, et, sur mon Dieu et ma conscience, il ne m'est rien demeuré de reste de l'étoffe. Je m'en tiendrai au dire des maîtres du métier. » Tous les assistans se mirent à rire du nombre des capuchons et de la nouveauté du procès. Sancho songea un peu, et puis dit : « Il me semble qu'en ce procès il n'est pas besoin de longues procédures, et qu'il y faut décider en bonhomme. C'est pourquoi j'ordonne que le tailleur perde les façons et le paysan le drap, et que les cinq capuchons soient portés aux détenus de nos prisons, et qu'on n'en parle plus. »

Si la sentence rendue à propos de la bourse du berger émerveilla les assistans, celle-ci les fit bien rire ; mais enfin ce que le gouverneur avoit dit fut fait. Peu de temps après, deux vieillards se présentèrent devant lui : l'un tenoit à la main une grosse canne en guise de bâton, et celui qui n'avoit rien à la main tint ce discours : « Monsieur, il y a quelque temps que je prêtai à ce bonhomme dix écus en or en sa nécessité et grand besoin, à la charge qu'il me les rendroit à ma première réquisition et volonté. Bien des jours se sont écoulés avant que je les lui demandasse, afin de ne le mettre en plus grande peine, pour me les rendre, qu'il

n'étoit quand je les lui prêtai. Toutefois, voyant qu'il ne se gênoit pas pour me payer, je les lui ai demandés plusieurs et souventes fois ; et tant s'en faut qu'il me les rende qu'au contraire il me les nie, et dit que je ne lui ai jamais prêté ces dix écus, et que, si je les lui ai prêtés, il me les a rendus il y a longtemps. Or, il n'y a aucun témoin ni du prêt ni de la restitution. Je désirerois donc, Monsieur le gouverneur, que votre Seigneurie le fît jurer. S'il jure qu'il me les a rendus, je lui en fais remise ici et devant Dieu. — Que dites-vous à cela, vous, bon vieillard au bâton ? dit Sancho. — Monsieur, répondit le vieillard, je confesse qu'il me les a prêtés, et je supplie votre Grâce d'abaisser cette verge : car, puisqu'il s'en remet à mon serment, je jurerai comme quoi je les lui ai bien et réellement payés. » Le gouverneur abaissa sa verge, et cependant le vieillard au bâton donna à l'autre vieillard le bâton qu'il tenoit à la main pour le lui garder jusqu'à ce qu'il eût juré, faisant semblant qu'il l'embarrassoit beaucoup. Ensuite il mit la main sur la croix de la verge, disant qu'il étoit véritable que les dix écus qu'on lui demandoit lui avoient été prêtés ; mais qu'il les avoit rendus de la main à la main à son créancier, qui, pour ne s'en ressouvenir, les lui redemandoit par momens. Ce que voyant le grand gouverneur, il demanda au créancier quelle réponse il faisoit à ce que disoit son adverse partie, et celui-ci répondit que sans aucun doute ce que disoit son débiteur devoit être véritable, parce qu'il le tenoit pour homme de bien et pour bon chrétien ; que c'étoit lui qui devoit avoir oublié quand et comment il les lui avoit rendus, et que désormais il ne lui en demanderoit rien. Là-dessus le débiteur alla reprendre son bâton, et, baissant la tête, sortit de l'audience. Sancho, voyant tout cela, et aussi que sans autre cérémonie cet homme s'en alloit, considérant pareillement la patience du demandeur, baissa la tête sur sa poitrine, et, por-

tant l'index de la main droite sur ses sourcils et sur son nez, demeura un peu comme pensif, et puis, haussant la tête, commanda qu'on fît revenir le vieillard au bâton, qui déjà s'en étoit allé. On l'amena, et, lorsque Sancho le vit, il lui dit : « Bonhomme, donnez-moi ce bâton, j'en ai besoin. — Fort volontiers, répondit le vieillard. Tenez, Seigneur, le voici », et il le lui mit dans la main. Sancho le prit, et puis, en le donnant à l'autre vieillard, il lui dit : « Allez à la garde de Dieu ; vous voilà maintenant payé. — Moi, Seigneur, répliqua le vieillard, je suis payé ? Ce roseau vaut-il bien dix écus d'or ? — Oui, dit le gouverneur, sinon je suis le plus grand sot du monde, et c'est maintenant que l'on verra si ma cervelle n'est pas capable de gouverner tout un royaume. » Et il commanda que devant tous on rompît et ouvrît la canne, on le fit, et dedans on trouva dix écus d'or. Tous les assistans en furent ébahis et prirent leur gouverneur pour un nouveau Salomon. On lui demanda comment il avoit pu conclure qu'en cette canne il y avoit ces dix écus, et il répondit qu'en voyant le vieillard défendeur, qui avoit juré, donner son bâton au demandeur, pour le lui tenir pendant qu'il prêtoit serment, et jurer qu'il les lui avoit rendus réellement et de fait, et qu'après avoir juré il avoit repris son bâton, cela lui avoit fait imaginer qu'au fond du tuyau étoit le payement de ce que l'on demandoit. D'où l'on pouvoit conclure que Dieu donne et élargit le jugement à ceux qui gouvernent, fût-ce des sots. Pour preuve de son dire, il disoit que le curé de son village lui avoit autrefois fait récit d'un cas de ce genre, et qu'au reste il étoit doué d'une si grande mémoire que, pour n'oublier point tout ce dont il avoit envie de se ressouvenir, il n'y en auroit point de pareille en toute l'île. Enfin les deux vieillards s'en allèrent, l'un bien penaud, l'autre bien payé, et les témoins fort étonnés. Cependant, celui qui avoit la charge d'écrire les paroles,

les faits et les gestes de Sancho, ne savoit s'il le devoit tenir pour fou ou pour sage.

Lorsque ce procès fut vidé, l'on vit entrer dans l'audience une femme qui tenoit fortement un homme vêtu en riche laboureur, laquelle entroit en criant à haute voix : « Justice, Seigneur gouverneur, justice ! Si je ne la trouve point sur terre, je l'irai chercher au ciel. Mon bon seigneur le gouverneur, ce méchant homme m'a prise au milieu de ce champ, et s'est servi de mon corps comme d'un torchon sale et mal lavé. Il m'a ravi ce que j'avois gardé plus de vingt-trois ans, et que j'avois si bien défendu contre les Maures et les chrétiens, contre les habitans de ce pays et les étrangers. J'étois toujours demeurée dure comme un liège, et entière comme la salamandre dans le feu, ou comme la laine parmi les ronces ; étoit-ce pour que ce galant-ci me vînt manier avec ses belles mains ? — Voici qui est encore à vérifier, dit Sancho, si ce galant a les mains propres ou non. » Ce disant, il s'adressa à cet homme pour savoir ce qu'il avoit à répondre à la plainte de cette femme. Lui, tout troublé, fit cette réponse : « Messieurs, je suis un pauvre gardien de bétail, et ce matin je venois de ce lieu de vendre (soit dit avec votre permission) quatre pourceaux dont la taille et la chicane m'ont pris un peu plus que leur valeur. Je retournois à ma métairie, et j'ai rencontré en chemin cette bonne dame, et le diable, qui tout pétrit et tout cuit, a fait que nous nous sommes frotté la peau. Je l'ai fort bien payée ; mais elle, ne se trouvant pas contente, m'a empoigné et ne m'a pas laissé qu'elle ne m'eût traîné jusqu'ici. Elle dit que je l'ai violée, et elle a menti, par le serment que je fais ou que je pense faire. Et c'est toute la vérité sans qu'il y manque un denier. » Lors le gouverneur lui demanda s'il n'avoit point sur lui de l'argent. Il dit qu'il avoit jusqu'à quelque vingt ducats dans son sein et en

une bourse de cuir. Sancho lui commanda de les tirer et de les bailler tels quels à la femme qui se plaignoit. Cet homme le fit en tremblant ; la femme prit la bourse, et, après avoir fait mille révérences à tous, et avoir prié Dieu pour la vie et la santé de monsieur le gouverneur, qui étoit si soigneux des pauvres filles orphelines et nécessiteuses, elle sortit de l'audience tenant de ses deux mains la bourse serrée ; mais auparavant elle regarda si c'étoit argent que la monnoie qu'il y avoit dedans. À peine fut-elle dehors que Sancho dit au laboureur, à qui déjà les larmes sortoient des yeux et dont les yeux et le cœur suivoient sa bourse : « Bonhomme, courez après cette femme et ôtez-lui la bourse, de gré ou de force, et puis revenez ici. » Il ne tint pas ce discours à un sot ni à un sourd : car soudain cet homme partit comme un éclair, pour faire ce qu'on lui commandoit. Tous les assistans étoient étonnés, attendant la fin de ce procès. Peu de temps après, l'homme et la femme revinrent plus empoignés que la première fois. Elle avoit la robe retroussée, et la bourse dans son sein ; l'homme s'efforçoit de la lui ôter, mais il n'étoit pas possible, vu la défense que cette dame faisoit. Elle crioit à haute voix et disoit : « Justice de Dieu et justice du monde ! Que votre Grâce voie, Seigneur gouverneur, l'effronterie et le peu de crainte de ce sans-cœur qui, au milieu du village et au milieu de la rue, m'a voulu ôter la bourse que votre Grâce m'a fait donner. — Et vous l'a-t-il ôtée ? dit le gouverneur. — Comment, ôtée ? répondit la femme : plutôt m'ôteroit-on la vie que la bourse. La fille est bonne enfant : il faudroit, pour me tirer la barbe, d'autres matous que ce pauvre diable. Tenailles et marteaux, maillets et ciseaux ne suffiroient pas à l'arracher de mes ongles, non pas même les griffes d'un lion ; l'on m'arracheroit plutôt l'âme des entrailles. — Elle a raison, dit l'homme, et je me tiens pour vaincu et épuisé, et confesse

que mes forces ne suffisent pas à la lui ôter », et il la quitta. Le gouverneur dit alors à cette femme : « Valeureuse et honorable dame, baillez-moi cette bourse. » Elle la lui donna aussitôt, et le gouverneur la rendit à l'homme, et dit à la violée ou non violée : « Ma sœur, si pour défendre votre corps vous eussiez employé autant de force et de courage et même la moitié de ce que vous en avez témoigné pour défendre cette bourse, les forces d'Hercule ne vous auroient pas fait violence. Allez avec la grâce de Dieu, ou plutôt à la male heure, et qu'on ne vous voie plus en cette île, ni six lieues à la ronde, sous peine de deux cents coups de fouet. Allez hors d'ici promptement, friponne, dévergondée et enjôleuse. » Cette femme, tout étonnée et malcontente, sortit la tête basse, et le gouverneur dit à l'homme : « Bonhomme, que Dieu vous protège, retournez à votre métairie avec votre argent, et désormais, si vous ne le voulez perdre, faites qu'il ne vous prenne pas envie de vous frotter à aucune. » L'homme le remercia le mieux qu'il put, et puis s'en alla.

Les assistans demeurèrent de nouveau tout étonnés des jugemens et des sentences de leur nouveau gouverneur. Tout cela, relevé par le secrétaire qui en étoit chargé, fut aussitôt écrit au duc, qui l'attendoit avec grande impatience. Que le bon Sancho demeure maintenant ici : car nous avons grande hâte de retrouver son maître tout ému de la musique d'Altisidore.

1. On pense que Cervantes a voulu désigner ici la ville de Pedrola.

2. En espagnol, barato veut dire : à bon marché.

Seconde partie · XLVI

ous avons laissé le grand don Quichotte de la Manche plongé dans les pensées que lui avoit causées la musique de l'amoureuse damoiselle Altisidore. Il se coucha avec ces pensées, et, comme si c'eussent été des puces, elles ne le laissèrent ni dormir ni reposer un moment, et cet ennui étoit encore compliqué par celui que ses bas lui occasionnoient. Mais, comme le temps est léger et qu'il n'y a fondrière qui l'arrête, il galopa les heures, et celle du matin arriva bientôt. Ce que voyant don Quichotte, il quitta les douces plumes, et sans tarder longtemps vêtit son accoutrement ordinaire et chaussa ses bottes de voyage pour couvrir la disgrâce de ses bas. Il prit son petit manteau d'écarlate et mit sur sa tête une montera de velours vert, garnie de passementerie d'argent. Après il passa sur ses épaules son baudrier où étoit sa bonne et tranchante épée, avec un grand rosaire qu'il avoit accoutumé d'y porter. En cet équipage et bonne mine, il entra dans la salle où le duc et la duchesse l'attendoient déjà tout vêtus et bien parés.

Pour y aller, il falloit qu'il passât par une galerie où s'étoient mises exprès, pour l'attendre, Altisidore et l'autre damoiselle, son amie. Aussitôt qu'Altisidore vit don Quichotte, elle fit semblant de s'évanouir ; son amie la reçut soudain sur son giron et promptement alla la dégrafer. Don Quichotte, qui le vit, s'approcha d'elles et leur dit : « Je sais bien d'où viennent ces accidens. — Et moi, je n'en sais rien, répondit sa compagne : car Altisidore est la demoiselle la mieux portante de toutes celles qui sont en cette maison, et je ne l'ai jamais entendue pousser un soupir depuis le temps que je la connois. Que maudits soient tout autant de chevaliers errans qu'il y a par le monde, s'il est qu'ils soient tous ingrats ! Que votre Grâce se retire, je vous prie, Seigneur don Qui-

chotte : car, tant que vous serez ici, cette pauvre fille ne reviendra nullement à elle. » Don Quichotte lui fit cette réponse : « Faites en sorte, Señora, qu'on mette cette nuit un luth en ma chambre ; je tâcherai de donner quelque consolation à cette pauvre damoiselle, le mieux qu'il me sera possible. Car, au commencement des amours, les promptes désiilusions sont de souverains remèdes. » Ayant dit ces paroles, il passa outre, de peur d'être remarqué de ceux qui l'eussent vu en ce lieu.

Il n'étoit encore guère éloigné, quand, revenant à soi, Altisidore parla en cette sorte à sa compagne : « Il faudra qu'on lui mette le luth ; c'est sans doute que don Quichotte nous veut donner la musique, qui ne pourra être mauvaise, venant de lui. » Elles allèrent ensuite rendre compte à la duchesse de tout ce qui se passoit, et du luth que don Quichotte avoit demandé. La duchesse en fut extrêmement réjouie. Et le duc et elle et toutes ses damoiselles s'accordèrent pour lui faire un trait plus risible que dommageable, de sorte qu'ils attendoient avec beaucoup d'impatience la nuit, qui arriva aussi promptement qu'avoit fait le jour, lequel le duc et la duchesse passèrent en agréables devis avec don Quichotte. Cependant la duchesse dépêcha véritablement et d'effet ce même jour un de ses pages, qui avoit joué dans la forêt le personnage enchanté de Dulcinée, et l'envoya à Thérèse Pança, avec la lettre de son mari Sancho Pança et avec le paquet de hardes qu'il avoit laissé, afin qu'on le lui fît tenir ; de plus, elle chargea ce page de lui rapporter fidèlement tout ce qui se passeroit entre lui et Thérèse.

Cela fait, et les onze heures du soir venues, don Quichotte trouva un luth dans sa chambre. Après l'avoir accordé, il ouvrit la jalousie et entendit qu'il y avoit du monde à se promener dans le

jardin. Lors il commença de pinçoter les cordes du luth, et, l'accordant le mieux qu'il sut, il se mit à cracher, à se nettoyer l'estomac, et puis, d'une voix un peu enrouée, quoique assez musicale, il chanta la romance suivante, que lui-même avoit composée ce jour-là.

Alors que l'amour nous affole
Et nous ôte le jugement,
Il prend toujours pour instrument
Sans doute l'oisiveté molle.
Et, quand une fille s'arrête
Sur un collet de point coupé,
Cela lui sert de récipé
Pour ôter l'amour de sa tête.
Une pucelle bien apprise
Et qui prétend se marier,
Doit toujours l'honneur envier :
C'est le douaire que l'on prise.
Et l'errante chevalerie,
Et celle-là qui suit la cour,
Se régalent d'un fol amour ;
Mais à la sage on se marie.
Il est des amours d'une aurore
Que l'hôte vous conte en marchant ;
Ils ont bientôt vu leur couchant :
En se quittant, sont-ils encore ?
L'amour dont récente est la flamme
Vient aujourd'hui, s'en va demain,
Sans laisser un portrait certain
Qui se burine au fond de l'âme.
Jamais peinture sur peinture

Ne se montre ou ne s'aperçoit :
La première beauté qu'on voit
Met l'autre en mauvaise posture.

J'aime tellement Dulcinée
Que mon cœur ne peut l'oublier,
On ne m'en sauroit délier :
Car elle fait ma destinée.
Un amant constant et fidèle
Sera de tous prisé toujours :
La fermeté dans les amours
Acquiert une gloire immortelle.

Don Quichotte en étoit là de sa chanson, qu'écoutoient attentivement le duc, la duchesse, Altisidore et presque tous les gens du château, quand tout à coup, d'une galerie qui donnoit à plomb sur les persiennes de la chambre de ce chevalier, on lâcha une corde où il y avoit plus de cent sonnettes, et aussitôt après on versa un grand sac de chats qui avoient aussi de petites sonnettes attachées à la queue. Le bruit des sonnettes et le miaulement des chats furent si grands que, bien que le duc et la duchesse fussent les inventeurs de la bourde, toutefois ils en ressentirent quelque espèce de frayeur. Le pauvre don Quichotte demeura comme pâmé, et le hasard voulut que deux ou trois chats entrassent par la persienne de sa chambre, et, sautant d'un côté à l'autre, l'on eût dit qu'une légion de diables y prenoient leurs ébats. Ils éteignirent les chandelles qui brûloient dans l'appartement et cherchoient par où s'échapper. Cependant on ne cessoit de monter et descendre la corde des grandes sonnettes, si bien que la plus grande partie des gens du château, qui ne savoient pas la vérité de l'affaire, étoient tout indécis et ébahis.

Enfin don Quichotte se leva, et, mettant l'épée à la main, commença à tirer des estocades par la persienne, et à s'écrier à pleine voix : « Sortez, méchans enchanteurs. Hors d'ici, canailles de sorciers. C'est moi, don Quichotte de la Manche, contre qui n'ont ni pouvoir ni force vos criminels desseins. » Et, se tournant vers les chats qui sautoient par la chambre, il leur tira grand nombre d'estocades ; cependant ces mêmes chats s'approchèrent de la persienne et par là s'échappèrent, hormis un, qui, pour être trop pressé par la lame de don Quichotte, lui sauta au visage et le saisit aux narines avec les ongles et les dents. La douleur fit que don Quichotte commença à crier le plus haut qu'il put. Le duc et la duchesse, oyant ces cris et s'imaginant déjà ce qu'il en pouvoit être, coururent promptement à sa chambre, et, par le moyen d'un passe-partout, étant entrés dedans, virent le pauvre chevalier qui se démenoit de toutes ses forces pour arracher le chat de son visage. Ils entrèrent avec des lumières et virent le combat si inégal que le duc accourut pour le faire cesser. Mais don Quichotte crioit : « Qu'on ne me l'ôte point de là, qu'on me laisse seul à seul avec ce démon, avec ce sorcier, avec ce magicien, je lui donnerai bientôt à connoître de lui à moi qui est don Quichotte de la Manche. » Cependant le chat, qui ne se soucioit guère de toutes ces menaces, grondoit toujours, et toujours enfonçoit ses griffes. Mais enfin le duc l'arracha, et le jeta par la fenêtre. Don Quichotte demeura le visage tout percé comme un crible et le nez tout écorché, et encore tout en colère de ce qu'on ne lui avoit pas laissé achever le combat qu'il avoit si bien engagé contre ce malandrin d'enchanteur.

On fit apporter de l'huile de mille-pertuis, et Altisidore elle-même, de ses blanches mains, lui mit des bandes partout où c'étoit égratigné, et, en les lui mettant, elle lui disoit ces paroles

tout bas : « Toutes ces mésaventures t'arrivent, ô Chevalier sans cœur, pour punir ta dureté et ton obstination. Plaise à Dieu que ton écuyer Sancho oublie de se fouetter, pour que cette Dulcinée que tu aimes tant ne sorte jamais de son enchantement ; que tu n'en jouisses ni ne te maries avec elle, au moins tant que je vivrai, moi qui t'adore. » Don Quichotte ne fit à tout cela d'autre réponse que de pousser un profond soupir, et puis, s'étant étendu en son lit, il remercia le duc et la duchesse de leur assistance, non pas qu'il eût eu peur de cette canaille de chats enchanteurs et portant sonnette, mais pour la bonne volonté qu'il leur avoit vue à le venir secourir. Le duc et la duchesse le laissèrent reposer et furent pourtant fâchés du mauvais succès de cette farce, car ils ne croyoient pas que cette aventure dût coûter si cher à don Quichotte, à qui elle infligea cinq jours de prison dans la chambre, où il lui arriva une autre aventure plus plaisante que la dernière, aventure que son historien renonce à conter en ce moment, pour revenir à Sancho Pança, qui se conduisoit en son gouvernement avec autant de soin que de grâce.

1. Les couplets 5, 6 et 7 de cette chanson avaient été passés par le traducteur.

Seconde partie · XLVII

'histoire raconte qu'après l'audience on porta Sancho Pança dans un palais somptueux, où, au milieu d'une grande salle, on avoit dressé une table servie avec un luxe royal ; et, dès que Sancho y fut entré, voilà un concert de hautbois qui commença de résonner ; quatre pages vinrent lui donner à laver les mains, et Sancho

les reçut avec beaucoup de gravité. Le son des instrumens cessa ; Sancho s'assit au haut bout de la table, car il n'y avoit point d'autre siège ni d'autre service. Un personnage, qui depuis montra qu'il étoit médecin, se tint debout à son côté, avec une petite verge de baleine à la main. On étendit sur la table une nappe fort riche et blanche, que l'on couvrit de fruits et d'une grande variété de plats de diverses sortes. Un autre, qui sembloit être un apprenti ecclésiastique, dit le bénédicité, et un page mit à Sancho une bavette ouvrée de point coupé ; un autre encore, qui faisoit l'office de maître d'hôtel, poussa un plat de fruits devant le gouverneur ; mais à peine celui-ci en eut-il mangé une bouchée que, l'homme à la petite baguette touchant le plat, on l'ôta de devant lui avec la plus grande promptitude ; mais le maître d'hôtel en fit passer un autre à la place, et, comme Sancho se préparoit à le goûter, avant qu'il en approchât, déjà la petite baguette l'avoit touché, et un page l'avoit enlevé avec autant de prestesse que celui de fruits. Sancho, voyant ces façons de faire, demeura tout étonné, et, regardant tous les assistans, demanda à quel jeu on jouoit, et si l'on devoit à ce repas manger comme au jeu de passe-passe ; à quoi l'homme qui portoit la baguette lui répondit : « Monsieur le gouverneur, on ne sauroit manger ici que suivant l'usage et coutume des autres îles où il y a des gouverneurs. Moi, Monseigneur, je suis médecin et reçois des gages pour être en cette qualité au service des gouverneurs de cette île : de sorte que je suis plus curieux de leur santé que de la mienne propre, étudiant nuit et jour et sondant la complexion du gouverneur, afin que s'il tomboit malade je pusse le guérir avec plus de facilité, et ma principale affaire est d'assister à son dîner et à son souper, pour le laisser manger de ce qui me semble lui être propre et pour lui ôter de devant lui ce que je crois devoir lui faire mal et

nuire à son estomac. C'est pourquoi j'ai commandé que l'on ôtât le plat de fruits, qui est extrêmement humide. J'ai fait pareillement ôter l'autre plat, parce que la viande qui étoit dedans est excessivement échauffante et très épicée, ce qui excite la soif, et celui qui boit trop éteint et consume l'humide radical, en quoi consiste la vie. — Par ainsi, dit Sancho, ces perdrix qui sont là rôties et qui me semblent être fort bien apprêtées ne me feront aucun mal. — Monseigneur le gouverneur, repartit le médecin, n'en mangera point tant que je vivrai. — Et pourquoi ? dit Sancho. — Parce que, répliqua le médecin, notre maître Hippocrate, nord et lumière de la médecine, dit en l'un de ses aphorismes : Omnis saturatio mala, perdix autem pessima, ce qui veut dire : Toute indigestion est mauvaise ; mais celle de la perdrix est très pernicieuse. — S'il en est ainsi, repartit Sancho, que monsieur le docteur voie de toutes les viandes qu'il y a sur cette table laquelle me sera profitable et laquelle moins nuisible, et qu'il me laisse manger à mon aise, sans frapper sur le plat : car, par ma vie de gouverneur, ainsi Dieu me fasse la grâce d'en jouir, aussi vrai que je meurs de faim. Or, de m'ôter le manger, quoi qu'en puisse dire monsieur le docteur, c'est m'ôter la vie plutôt que me l'augmenter. — Vous avez raison, Monseigneur le gouverneur, dit le médecin. C'est pourquoi je suis d'avis que votre Seigneurie ne mange point de ces lapins qui sont là apprêtés avec leur sauce, parce que c'est un manger très compliqué. Pour ce veau, s'il n'étoit pas rôti et mis en daube, on en pourroit bien tâter, mais, puisqu'il est de la sorte, il n'y a pas moyen d'y toucher. — Et ce grand plat, dit Sancho, qui est un peu plus avant et tout fumant, il me semble que c'est une olla podrida. Et il n'y a point de doute que, parmi la diversité des viandes qui y sont, je n'en trouve quelqu'une qui me soit bonne et profitable. — Absit ! dit le médecin. Loin de nous

une si mauvaise pensée ! Il n'y a pas au monde de pire nourriture qu'une olla podrida. Il faut renvoyer toutes ces ollas podridas aux chanoines, aux recteurs des collèges, ou aux noces des paysans, et les bannir des tables des gouverneurs où l'on ne doit servir que toutes, primeurs et tout ce qu'il y a de délicat. La raison est, parce que toujours, en tout et partout, les médecines simples sont plus estimées que les composées. On ne sauroit se tromper aux simples, mais bien dans les composées, en altérant la quantité des choses qui entrent dans le composé. Or, ce que monseigneur le gouverneur doit manger maintenant pour conserver sa santé et pour la renforcer, c'est une centaine de cornets d'oubliés et quelques minces tranches de chair de coing pour lui fortifier l'estomac et lui aider à la digestion. »

Sancho, entendant ce discours, s'appuya sur le dossier de la chaise, et puis, regardant fixement le médecin, lui demanda d'un ton grave comment il se nommoit et où il avoit fait ses études. Le médecin lui répondit : « Moi, Seigneur gouverneur, je me nomme le docteur Pedro Recio de Aguero et suis natif d'un lieu qui s'appelle Tirteafuera ; c'est un village qui est situé entre Caraquel et Almodovar del Campo, à main droite, et j'ai passé docteur en l'université d'Ossuna. — Eh bien, repart Sancho tout bouillant de colère, Monsieur le docteur Recio de mauvais augure, natif de Tirteafuera, village à main droite quand on va de Caraquel à Almodovar del Campo, et gradué à Ossuna, décampez-moi de devant ; je jure le soleil que je prends un bâton et qu'à coups de bâton, en commençant par vous, je ne laisserai pas un médecin dans toute l'île, au moins de ceux que je sache être ignorans. Car, pour les autres, qui sont savans, prudens et sages, je me mettrai à leurs pieds et les honorerai comme personnes divines. Je vous dis encore une fois que maître Pedro Recio file d'ici, sinon je

prends la chaire sur laquelle je suis assis, et la lui casse sur la tête, et, si l'on m'en demande compte à la Résidence, je m'en déchargerai toujours en disant que j'ai fait une bonne œuvre en tuant un méchant médecin bourreau de la république. Cependant qu'on me donne à manger, ou bien qu'on reprenne le gouvernement : un métier qui ne nourrit point son maître ne vaut pas deux fèves. »

Le docteur en médecine fut tout interdit en voyant le gouverneur dans une telle colère, et il étoit près de faire Gille, quand au même instant on entendit une trompette de la rue. Le maître d'hôtel mit la tête à la fenêtre et revint en disant : « C'est un courrier de monseigneur le duc, il doit apporter quelque dépêche d'importance. »

Le courrier entra tout suant et tout haletant, et, tirant un pli de son sein, il le mit aux mains du gouverneur ; Sancho le mit en celles du majordome, et lui commanda de lire la suscription qui disoit : À don Sancho Pança, gouverneur de l'île Barataria, en mains propres ou en celles de son secrétaire. Le gouverneur, oyant ceci, demanda : « Qui est ici mon secrétaire ? » Et lors un des assistans lui répondit : « C'est moi, Seigneur, parce que je sais lire et écrire, et suis Biscaïen. — Avec ce que vous venez d'ajouter, répliqua Sancho, vous pourriez bien être secrétaire de l'empereur même : ouvrez ce pli et voyez ce qu'il dit. » Le secrétaire nouveau-né ouvrit le paquet ; ayant lu ce qu'il contenoit, il dit que c'étoient des affaires qu'il falloit traiter en secret. Sancho fit évacuer la salle, avec ordre qu'il n'y demeurât personne que le majordome et le maître d'hôtel ; chacun se retira, et le médecin aussi avec les autres, et alors le secrétaire lut la lettre qui disoit :

J'ai eu avis, Seigneur don Sancho Pança, que quelques-uns de mes ennemis et de cette île doivent lui donner un furieux assaut, et je ne saurois dire quelle nuit ils choisiront. Il est besoin de veiller et de se tenir sur ses gardes, de peur qu'ils ne vous surprennent à l'improviste. Je sais aussi par des espions assurés et véridiques que quatre hommes déguisés sont entrés dans le lieu où vous êtes pour vous ôter la vie, parce qu'ils redoutent votre grand esprit. C'est pourquoi ouvrez l'œil et voyez bien qui vient vous parler, et ne mangez de quoi que ce soit qu'on vous présente. Je ne ferai faute de vous aller secourir, si vous vous voyez en peine, et en toute cette affaire gouvernez-vous comme on l'attend de votre intelligence. De ce lieu, ce seizième d'août, à quatre heures du matin.

Le Duc.

Sancho demeura tout étonné de la lecture de cette lettre, et tous ceux qui étoient là montrèrent ne l'être pas moins que lui ; toutefois, s'adressant au majordome, il lui dit : « Ce qu'il y a maintenant à faire et tout sur-le-champ, c'est de mettre en une basse-fosse le docteur Récio : car, s'il y a personne qui me doive faire mourir, c'est lui, et de la plus cruelle des morts, celle de la faim. — Il me semble aussi, dit le maître d'hôtel, que votre Seigneurie ne doit point manger de rien de ce qui est sur cette table, vu que ce sont des présens offerts par des nonnains, et l'on dit ordinairement que le diable se tient derrière la croix. — Je ne dis pas non, repart Sancho, et pour le moment que l'on me donne un quignon de pain et avec quatre livres de raisin, il n'y pourra point avoir là de poison. En effet, je ne me saurois passer de manger, et ce d'autant plus qu'il nous faut tenir prêts et appareillés pour ces batailles dont on nous menace. Nous avons besoin, dis-je, d'être

bien lestés, parce que les tripes bien remplies donnent du courage, et non le courage des tripes. Cependant, vous, Secrétaire, vous ferez réponse à monseigneur le duc, et lui direz que sa volonté sera faite sans y manquer d'un point. Vous baiserez aussi de ma part les mains à madame la duchesse, et lui écrirez que je la supplie de n'oublier point d'envoyer par un homme exprès ma lettre et mon paquet à ma femme Thérèse Pança ; qu'ainsi elle m'obligera beaucoup, et j'emploierai toutes mes forces à la bien servir. Par la même occasion, vous présenterez mes civilités à mon maître don Quichotte de la Manche, afin de lui montrer que je ne suis pas ingrat, et vous, en bon secrétaire et en bon Biscaïen, vous y pouvez ajouter tout ce que vous voudrez, et qui viendra le plus à propos. Cependant qu'on lève ces nappes et que l'on me donne à manger. Vous verrez après que je saurai m'arranger d'autant d'espions, d'assassins et de magiciens qu'il en viendra en cette île. »

Tandis qu'il tenoit ce langage, un page entra dans la salle et dit : « Monsieur le gouverneur, il y a ici un laboureur qui désireroit parler à votre Seigneurie d'une affaire qui est, suivant ce qu'il dit, de grande importance. — Étrange chose, dit Sancho, que ces hommes d'affaires ! Est-il bien possible qu'ils soient si sots que de ne pas voir qu'à ces heures-ci on ne vient point parler d'affaires ? Croient-ils par hasard que nous qui gouvernons et qui sommes juges, nous ne sommes point des hommes de chair et d'os comme les autres, et ne voient-ils pas bien qu'il est juste de nous laisser reposer le temps même que la nécessité requiert de nous ? Pensent-ils que nous soyons de marbre ? Par le Dieu vivant et sur ma conscience, si ce gouvernement dure (et ce ne sera pas long suivant que je le soupçonne), je mettrai au pas plus d'un plaideur et d'un négociant. Maintenant dites à ce bonhomme

qu'il entre ; mais que premièrement on prenne bien garde que ce ne soit pas un de ces espions ou de ceux qui me veulent tuer. — Non, Seigneur, répondit le page, il a plutôt l'air de l'âme d'une cruche, et je n'y entends rien, ou il est aussi bon que le bon pain. — Il n'y a que craindre, dit alors le maître d'hôtel, puisque nous sommes tous ici. — Maître d'hôtel, repartit Sancho, maintenant que le docteur Pedro Récio n'est plus ici, ne pourrois-je pas manger quelque chose de solide et de substantiel, encore que ce fût un lopin de pain et une ciboule. — Ce soir à souper, répondit le maître d'hôtel, nous réparerons le défaut du dîner, et votre Seigneurie aura pleine satisfaction. — Dieu le veuille », répondit Sancho, et sur ce le laboureur entra. Il avoit fort bonne mine, et de mille lieues on pouvoit remarquer que c'étoit un bonhomme et une bonne âme. La première chose qu'il dit, ce fut : « Qui est ici monsieur le gouverneur ? — Qui ce peut-il être, répondit le secrétaire, sinon celui qui est assis en cette chaire ? — Je me prosterne donc devant lui », répliqua le laboureur, et, se mettant à genoux, il lui demanda sa main pour la lui baiser. Sancho la lui refusa et lui commanda de se lever et de dire ce qu'il vouloit. Le laboureur lui obéit et dit : « Moi, Monsieur, je suis laboureur, natif de Miguel-Turra, village qui est à deux lieues de Ciudad Real. — Avons-nous encore un Tirteafuera ? repartit Sancho. Poursuivez, frère. Je puis vous assurer que je connois bien Miguel-Turra, et ce n'est pas bien éloigné de mon village.

— Voici donc le fait, répliqua le laboureur : par la miséricorde de Dieu, je suis marié, régulièrement marié en face de la sainte Église catholique romaine. J'ai deux fils étudians ; le plus jeune étudie pour être bachelier, et l'autre pour être licencié. Je suis veuf : car ma femme s'est laissée mourir, ou, pour mieux dire, un méchant médecin me l'a tuée en lui donnant une médecine du-

rant qu'elle étoit grosse ; et, si Dieu eût permis que son fruit fût venu à terme et que c'eût été un fils, je l'eusse fait étudier pour être docteur, afin qu'il ne portât point envie à ses frères le bachelier et le licencié. — De façon, dit Sancho, que, si votre femme ne fût point morte ou qu'on ne l'eût point fait mourir, vous ne seriez pas veuf maintenant. — Non, Seigneur, nullement, répond le laboureur. — Nous en voilà tout le long de l'aune, repart Sancho. Dépêchons, frère, il est plutôt heure de dormir que de traiter d'affaires.

— Je dis donc, poursuivit le laboureur, que ce mien fils, qui doit être bachelier, s'amouracha au même village d'une demoiselle nommée Clara Perlerina, fille d'André Perlerin, un fort riche laboureur. Ce nom de Perlerin ne leur vient point de race ni d'aucune propriété, mais de ce que tous ceux de ce lignage sont paralytiques. Et, pour rendre ce nom plus beau, on les appelle Perlerins. Toutefois, s'il faut dire la vérité, la damoiselle dont je vous parle est semblable à une perle orientale ; et, quand on la regarde par le côté droit, elle ressemble à une fleur des champs, au lieu que, si vous la considérez par le gauche, elle ne paroît pas aussi belle, à cause de l'œil que la petite vérole lui a enlevé ; et, bien que les coutures de son visage soient en grand nombre et fort grandes, toutefois ceux qui l'aiment disent que ce ne sont point des coutures, mais des sépultures, où les âmes de ses amans s'ensevelissent. Elle est si propre que, pour ne se souiller point le visage, elle porte les narines si bien retroussées qu'il semble qu'elles s'enfuient loin de sa bouche. Et avec tout cela elle est extrêmement belle, parce qu'elle a la bouche grande, et, s'il ne lui manquoit dix ou douze dents, elle pourroit passer et tenir rang parmi les plus parfaites. Je ne sais que vous dire de ses lèvres ; elles sont si minces et si délicates que, si l'on avoit accoutumé de

dévider des lèvres, l'on feroit des siennes un écheveau. Toutefois, comme elles ne sont pas de la couleur que les lèvres ont d'ordinaire, elles semblent être merveilleuses, comme étant tachetées de vert, d'azuré et d'orangé. Monseigneur le gouverneur me pardonnera, s'il lui plaît, de lui dépeindre ici par le menu toutes les parties de celle qui enfin doit être ma fille, à laquelle je veux du bien, et qui ne me semble pas mal faite.

— Dépeignez tout ce que vous voudrez, répliqua Sancho ; je prends plaisir à la peinture, et, si j'avois dîné, je ne voudrois point de meilleur dessert que votre portrait. — Il est à votre service, répondit le laboureur, mais le temps viendra auquel nous serons quelque chose, si nous ne sommes rien à présent. Et je dis, Monsieur, que, si je vous pouvois représenter sa gentillesse et sa haute taille, je ferois merveille. Mais cela est impossible, parce qu'elle est toute courbée et bossue, et de telle sorte que ses cuisses tiennent à sa bouche. Néanmoins, il est aisé de voir que, si elle se pouvoit lever, elle toucheroit de la tête au plancher, voire au toit de la maison. Elle auroit déjà donné la main comme épouse à mon fils le bachelier, n'étoit qu'elle ne la peut étendre parce qu'elle est nouée ; si est-ce pourtant que ses ongles larges et cannelés témoignent de sa douceur et de sa bonne grâce. — Cela va bien, bonhomme, dit Sancho, et faites état que vous l'avez déjà dépeinte depuis les pieds jusqu'à la tête. Que désirez-vous maintenant ? et venez au point sans tourner à l'entour du pot et sans rogner ni ajouter. — Je désirerois, Seigneur, répondit le laboureur, que votre Grâce me fît la faveur de me donner une lettre de recommandation pour le père de cette damoiselle, le suppliant d'accomplir ce mariage, puisque nous sommes égaux tant en biens de fortune qu'en ceux de nature. Car, pour vous dire franchement le tout avec vérité, mon fils est démoniaque, et nul

jour ne se passe que les mauvais esprits ne le tourmentent trois ou quatre fois. En outre, pour être une fois tombé dans le feu, il a le visage ridé comme un parchemin et les yeux tout chassieux et suintans. Toutefois il est aussi homme de bien qu'un ange, et, n'étoit qu'il se bat et se gourme lui-même à grands coups de poing, il seroit un vrai saint.

— Avez-vous encore quelque autre chose à dire, bonhomme ? répliqua Sancho. — Oui, Monseigneur, dit-il, j'en ai une autre ; mais je n'ose la proférer. Toutefois il le faut, aussi bien ne doit-elle pas pourrir en ma bouche, quoi que c'en soit. C'est que je voudrois bien que votre Seigneurie me donnât trois cents ou bien six cents ducats pour aider à la dot de mon bachelier ; je dis pour l'aider à installer sa maison, parce qu'enfin ils doivent vivre pour eux, pour n'être pas sujets aux caprices d'un beau-père et d'une belle-mère. — Regardez si vous désirez encore quelque autre chose, dit Sancho, et ne soyez pas arrêté par la crainte ou la honte de la demander. — Je n'ai assurément pas autre chose à demander », repartit le laboureur. À peine eut-il fait cette réponse que le gouverneur, se levant de la chaire où il étoit assis, lui dit ces paroles : « Je jure, Monsieur le croquant et le malappris, que, si vous ne vous retirez promptement et ne vous ôtez de ma présence, je vous romprai la tête avec cette chaire. Allez, grand coquin, fils de putain et portrait de Lucifer même. Quoi ! tu viens, à des heures pareilles, me demander six cents ducats ? et d'où les puis-je avoir eus, truand que tu es ? Et pourquoi te les donnerois-je, quand je les aurois, bouffon et homme sans jugement ? Et qu'ai-je à m'inquiéter de Miguel-Turra ni de toute la race des Perlerins ? Videz d'ici, dis-je encore un coup, sinon je jure par la vie du duc, mon seigneur, que je ferai ce que j'ai dit. Tu ne dois pas être de Miguel-Turra, mais bien plutôt quelque coquin que

l'enfer a envoyé ici pour me tenter. Dis-moi un peu, homme sans âme, il n'y a pas encore un jour et demi que j'ai ce gouvernement, et déjà tu veux que j'aie six cents ducats ? » Le maître d'hôtel fit signe au laboureur qu'il sortît de la salle. Ce qu'il fit la tête basse, et en apparence montrant de la crainte que le gouverneur ne se laissât emporter à sa colère, et ce bon drôle sut bien jouer son personnage. Mais laissons Sancho en son courroux, et que la paix s'en aille à la danse, et retournons à don Quichotte, que nous laissâmes avec le visage bandé et les emplâtres que l'on y avoit appliqués pour la guérison des blessures que lui avoient faites les chats, et dont il ne guérit pas en huit jours. Durant ce temps, il lui arriva ce que Cid Hamet promet de raconter de point en point, et avec l'exactitude qu'il a accoutumé de mettre jusqu'aux choses les plus minimes de cette histoire.

1. Pedro Recio, Pierre Ledru ; Tirteafuera, Ôte-toi de là. Nous avons cru devoir, comme notre traducteur, conserver les noms espagnols, au lieu d'en donner la traduction.

2. Ici l'auteur joue sur le mot perla, perle, et perlatico, paralytique.

Seconde partie · XLVIII

on Quichotte étoit cependant tout fâché et tout triste, ayant le visage bandé, outragé, et marqué non de la main de Dieu, mais des griffes d'un chat : disgrâces attachées à la chevalerie errante. Il garda quinze jours la chambre sans sortir, et, durant ce temps-là, comme il étoit une nuit sans dormir couché dans son lit et éveillé, et qu'il pensoit à son infortune et à la poursuite amoureuse d'Al-

tisidore, il ouït qu'on ouvroit sa porte avec une clef. Et il s'imagina incontinent que cette damoiselle, transportée d'amour, venoit pour assaillir son honnêteté et le mettre en état de manquer à la foi qu'il devoit garder à sa maîtresse Dulcinée du Toboso. « Non, non, dit-il, croyant à son imagination, et d'une voix qui pouvoit être entendue, la plus grande beauté de la terre ne fera jamais que je quitte celle que j'adore, et que j'ai gravée et imprimée au milieu de mon cœur et au plus profond de mes entrailles. Ô ma chère maîtresse ! que tu sois transformée en paysanne qui sent l'oignon, ou en nymphe du Tage doré, travaillant de la tapisserie d'or et de soie, ou que Merlin te détienne, ou Montésinos, là où ils voudront, tu seras partout et toujours mienne, et, en quelque part que je sois et que je puisse être, je serai toujours tien. » L'achèvement de ces paroles et l'ouverture de la porte furent une même chose.

Lors il se leva debout sur le lit, étant couvert de haut en bas d'une couverture de satin jaune-paille cotonnée, et portant sur la tête un bonnet. Son visage et sa moustache étoient bandés, l'un par les endroits où il étoit égratigné, et l'autre afin qu'elle se tînt relevée.

Or, en ce costume, il ressembloit au plus extraordinaire fantôme que l'on puisse s'imaginer. Il jeta les yeux vers la porte, et, lorsqu'il croyoit voir entrer la malheureuse et dolente Altisidore, il vit une duègne vénérable qui portoit un voile blanc, et si long qu'il la couvroit depuis la tête jusqu'aux pieds. Elle tenoit de la main gauche la moitié d'une chandelle allumée, et de l'autre main elle s'abritoit afin que la clarté ne lui donnât point dans les yeux, que couvroient d'énormes lunettes. Elle marchoit tout doucement, et remuoit les pieds sans bruit. Don Quichotte la consi-

déra attentivement, et, quand il eut remarqué son équipage et son silence, il crut que c'étoit quelque sorcière ou magicienne qui venoit en ce costume exercer sur lui quelque maléfice ou quelque charme, et il se mit soudain à faire des signes de croix multipliés. Cette vision s'approchoit cependant, et, quand elle fut au milieu de la chambre, elle leva les yeux et vit la précipitation avec laquelle se signoit don Quichotte, et elle fut tout ébahie, et lui resta tout effrayé à voir cette figure ; croyez qu'elle n'étoit pas moins épouvantée de celle du chevalier. Aussi, incontinent qu'elle l'eut aperçu ainsi debout, si grand et jaunissant avec la couverture et les bandeaux qui le défiguroient, elle poussa un grand cri en disant : « Ô bon Jésus, qu'est-ce que je vois ? » De frayeur la chandelle lui chut de la main, et, comme elle se vit à tâtons, elle se retourna pour gagner la porte, et la crainte la fit embarrasser dans ses vêtemens, et elle tomba lourdement à terre, tandis que don Quichotte tremblant commença de dire : « Fantôme, ou qui que tu sois, je te conjure que tu m'aies à dire qui tu es et ce que tu veux de moi. Si tu es quelque âme en peine, dis-le-moi, et pour ton soulagement je ferai tout mon possible, puisque je suis catholique chrétien et désireux de faire du bien à tout le monde. Aussi ai-je pour ce sujet pris l'ordre de la chevalerie errante dont je fais profession, et dont l exercice s'étend jusqu'à faire du bien aux âmes qui sont en purgatoire. » La dame froissée, qui s'entendit conjurer, par la peur qu'elle avoit devina celle de don Quichotte, et, d'une voix basse et dolente, lui répondit : « Seigneur don Quichotte (si par aventure votre Grâce est le seigneur don Quichotte), je ne suis ni un fantôme, ni une vision, ni une âme du purgatoire, ainsi que votre Grâce doit l'avoir pensé. Je suis doña Rodriguez, la duègne d'honneur de madame la duchesse, qui vient ici à vous pour être secourue dans une de ces nécessités où

vous avez accoutumé d'apporter le remède. — Dites-moi, repartit don Quichotte, Dame Rodriguez, peut-être venez-vous ici pour faire quelque ambassade ? Si cela est, il faut que vous sachiez que je ne puis être utile à personne, grâce à la beauté sans pareille de ma dame Dulcinée du Toboso. Enfin je vous dis, Señora doña Rodriguez, que, pourvu que vous laissiez à part tout message d'amour, vous pouvez aller rallumer votre chandelle et revenir ensuite. Vous vous assoirez, s'il vous plaît, et nous causerons de tout ce qu'il vous plaira de me commander, sauf, comme j'ai dit, toute amorce amoureuse. — Moi, une courtière d'amour, mon bon Seigneur ! dit la duègne ; vous me connoissez fort mal. Certes je ne suis pas assez vieille pour m'appliquer à ces bagatelles, parce que, Dieu merci, mon âme me tient encore au corps et que ma bouche a toutes ses dents, sauf quelques-unes, que certains catarrhes communs en ce pays d'Aragon m'ont ôtées. Toutefois, attendez-moi un peu, j'irai rallumer ma chandelle, et reviendrai dans un instant vous raconter mes soucis et mes infortunes, comme à celui qui remédie à celles de tout le monde. » Ce disant, et sans attendre qu'il lui fît réponse, elle sortit de la chambre, où don Quichotte demeura ayant un peu banni de sa crainte et étant tout pensif. Mais alors mille imaginations l'agitèrent sur cette nouvelle aventure : si bien qu'il lui sembloit que c'étoit mal fait et encore plus mal pensé de se mettre en danger de rompre la foi qu'il avoit promise à sa dame, et il tenoit à part soi ce discours : « Et qui sait si le diable, qui est subtil et cauteleux, ne cherche point maintenant à faire, par le moyen d'une duègne, ce qu'il n'a pu faire par des impératrices, des reines, des duchesses et des comtesses ? J'ai ouï dire plusieurs fois et à plusieurs hommes sages que, quand il peut, il vous en donne plutôt avec un laideron qu'avec une beauté. Qui sait si ce lieu écarté,

cette occasion et ce silence n'exciteront point mes désirs, qui dorment et qui peuvent faire que sur la fin de mes ans je tombe où je n'ai jamais butté. Il vaut mieux, en cas semblables, prendre la fuite qu'attendre le combat. Toutefois, je ne dois pas être en mon bon sens pour proférer et penser de telles extravagances. Eh quoi ! une dame avec un voile blanc, une vieille avec ses lunettes auroit-elle le pouvoir d'exciter des pensées lascives dans le cœur le plus découragé du monde ? Y a-t-il peut-être au monde une duègne qui ait des chairs fermes, une duègne qui ne soit impertinente, ridée et dédaigneuse ? Arrière, bande de duègnes, inutile à toutes humaines délices. Oh ! que cette grande dame avoit bien raison, qui, comme l'on dit, faisoit tenir assises au bout de son lit deux duègnes relevées en bosse avec leurs lunettes et leurs carreaux, comme si elles avoient travaillé. Et ces statues lui servoient autant pour l'ordre de la salle que si elles eussent été de véritables duègnes. » Ce disant, il se leva du lit dans l'intention de fermer la porte, et de ne point laisser entrer la dame Rodriguez. Mais, comme il vint pour la fermer, cette dame étoit déjà à la porte avec une chandelle de cire blanche, et, quand elle vit don Quichotte de plus près, affublé de la couverture, avec les bandes et son bonnet, elle eut peur de nouveau, et, reculant de deux pas en arrière, elle lui dit : « Seigneur chevalier, sommes-nous en sûreté, car je ne tiens pas à très bon signe pour mon honneur que vous vous soyez ainsi levé de votre lit ? — C'est la même demande que je vous fais, repartit don Quichotte, de sorte que je veux savoir de vous si je suis en assurance de n'être pas violenté. — De qui ou à qui, Seigneur chevalier, répliqua la dame, demandez-vous cette assurance ? — C'est à vous, dit don Quichotte, et de vous que je la demande : car je ne suis point de marbre, ni vous de bronze, et maintenant il n'est pas dix heures du matin, mais

minuit, et même un peu plus, selon que j'imagine, et dans une retraite plus secrète et mieux fermée que ne devoit être la grotte où le traître et téméraire Énée jouit de la belle et tendre Didon. Toutefois, Madame, donnez-moi la main, puisque je ne demande point de meilleure garantie que celle de ma continence et de ma réserve, et celle que me promet ce très révérend voile. » Ce disant, il lui baisa la main droite, et lui offrit la sienne, qu'elle accepta avec les mêmes cérémonies.

C'est ici que Cid Hamet fait une parenthèse et dit, en jurant par Mahomet, qu'il eût volontiers donné la meilleure des deux pelisses qu'il avoit et avoir vu la posture de tous deux lorsqu'ils se tenoient par la main, et qu'ils allèrent ainsi depuis la porte jusqu'au lit.

Enfin, don Quichotte se recoucha, et doña Rodriguez demeura assise sur une chaise un peu éloignée de la couchette, sans quitter ni sa longue toque ni ses lunettes. Don Quichotte s'enfonça sous les draps sans montrer autre chose que le visage, et, lorsque tous deux se furent un peu reposés, le premier qui rompit le silence ce fut don Quichotte, qui dit : « Votre Grâce peut maintenant, ma chère dame Rodriguez, se déboutonner et se décharger de tout ce qu'elle a dans son cœur oppressé et dans ses pauvres entrailles. Je vous écouterai avec de chastes oreilles, et ma compassion vous donnera du secours. — Je le crois, répondit la duègne, et aussi de la noble et agréable personne de votre Seigneurie ne pouvoit-on attendre qu'une réponse aussi chrétienne. Tel est donc le cas, Seigneur don Quichotte, que, bien que vous me voyiez assise sur cette chaise et au milieu du royaume d'Aragon et en habit de dame anéantie et persécutée, je suis native des Asturies, d'Oviédo, et d'un lignage qui l'emporte de beaucoup sur

les meilleurs de cette province. Mais l'injustice du sort et l'insouciance de mes parens, qui devinrent pauvres de bonne heure, sans savoir comment ni pourquoi, me menèrent à la cour de Madrid, où, pour ma sécurité et pour éviter de plus grandes disgrâces, ils me mirent au service d'une dame noble pour les ouvrages de couture : car je veux que votre Grâce sache que, pour faire du petit point et pour ourler, je n'en ai jamais trouvé qui m'aient devancée dans toute ma vie. Mon père et ma mère me laissèrent donc en service, et s'en retournèrent en leur pays, et peu de temps après ils durent aller au ciel en bons et catholiques chrétiens qu'ils étoient. Je demeurai orpheline et attachée au misérable salaire et aux chétives gratifications que l'on donne ordinairement dans les palais à de telles servantes. Vers ce temps, un écuyer de la maison se rendit amoureux de moi sans que j'y donnasse occasion. C'étoit un homme déjà sur l'âge, barbu, de bonne mine, et surtout gentilhomme comme le roi, puisqu'il étoit montagnard. Nous ne pûmes si bien pratiquer ni si secrètement nos amours qu'ils ne fussent à la connoissance de ma maîtresse, laquelle, pour éviter les allées et venues, nous maria en paix en face de notre mère, la sainte Église catholique et romaine. De ce mariage naquit une fille pour achever mon heur, si j'en avois, non pas que je vinsse à mourir de l'enfantement, puisque je l'eus naturel et à terme ; mais parce que peu de temps après mon mari mourut d'une certaine frayeur qu'il eut et dont je sais que vous serez émerveillé, maintenant que j'ai le loisir de vous le raconter. » Sur ce, elle se mit à pleurer tendrement et dit : « Que votre Grâce me pardonne, s'il vous plaît, Seigneur don Quichotte, car c'est plus fort que moi, et, toutes les fois qu'il me ressouvient de ma disgrâce, je ne puis empêcher mes yeux de verser des fontaines de larmes. Car Dieu me soit ainsi en aide, avec quelle

bonne grâce portoit-il ma maîtresse en croupe sur une puissante mule noire comme du jais ! et alors on n'usoit point de coches ni de chaises comme on dit qu'on fait maintenant, et les dames alloient en croupe derrière leurs écuyers. Je ne puis au moins laisser le récit de ceci, afin qu'on marque la bonne éducation et l'exactitude de mon bon mari. Comme il entroit dans la rue Santiago, à Madrid, qui est un peu étroite, voilà un alcade de cour accompagné de deux alguazils qui venoient au-devant de lui. Dès que mon bon écuyer le vit, il tira la bride à son mulet. témoignant qu'il alloit l'accompagner pendant que madame, qui étoit en croupe, lui disoit tout bas : « Que faites-vous, malheureux ? Ne voyez-vous pas que c'est ici que je vais ? » L'alcade, en homme poli, retint les rênes de son cheval et lui dit : « Suivez, Monsieur, votre chemin, car c'est à moi d'accompagner la señora doña Cazilda » : car c'est ainsi que se nommoit ma maîtresse. Néanmoins, avec tout cela, mon mari, le bonnet à la main, persistoit à vouloir accompagner l'alcade. Ce que voyant madame, elle tira de colère une grosse épingle ou, je crois, un poinçon de son étui, et le ficha dans les reins de mon mari, de sorte qu'en jetant un grand cri et se tordant il tomba par terre avec sa maîtresse.

« Deux laquais accoururent pour la relever, et l'alcade et les alguazils en firent autant. Toute la porte de Guadalajara fut tout émue, je dis les badauds qui s'y trouvèrent. Madame s'en revint à pied, et mon mari se réfugia chez un barbier, disant qu'il avoit les entrailles percées de part en part. La courtoisie de mon mari étoit si connue que les gamins couroient par les rues après lui. Et pour ce sujet, et parce qu'il avoit la vue un peu courte, ma maîtresse lui donna congé, et je pense qu'il en eut tant de chagrin que cela fut la cause de sa mort. Je demeurai veuve et sans aucun secours, ayant sur les bras une fille qui alloit croissant en beauté comme

l'écume de la mer. Enfin, comme j'avois la réputation de grande travailleuse, madame la duchesse, qui étoit nouvellement mariée avec monseigneur le duc, me voulut emmener à ce royaume d'Aragon, et ma fille pareillement. Les jours allant et venant, ma fille crût, et avec elle toute la bonne grâce du monde ; elle chante comme un rossignol, elle danse comme la pensée, saute comme une perdue, lit et écrit aussi bien qu'un maître d'école, et compte comme un avare. Je ne vous dis rien de sa propreté, puisque l'eau qui court n'est pas plus propre. Elle doit avoir présentement, s'il m'en souvient bien, seize ans cinq mois et trois jours, un de plus ou de moins. Pour conclure, ma fille s'éprit du fils d'un riche laboureur, qui tient une ferme de monseigneur le duc, pas bien loin d'ici. En effet, je ne sais ni quand ni comment, tant il y a qu'ils se réunirent, et, sous promesse de mariage, il abusa de ma fille, et maintenant il ne veut plus tenir sa parole. Le duc le sait parce que je m'en suis plainte à lui non pas une, mais cent fois, et l'ai prié de commander que ce laboureur épouse ma fille ; toutefois il fait la sourde oreille et même à peine me veut écouter, et la cause, c'est que le père de cet abuseur est si riche que bien souvent il prête de l'argent au duc, et lui sert de caution dans ses embarras, de sorte qu'il ne veut nullement le mécontenter ni lui causer du souci en quelque chose que ce soit.

« Je voudrois donc, mon bon Seigneur, que vous daignassiez prendre à charge de me faire réparer ce tort, ou par la prière ou par les armes, puisque, selon le bruit qui en court partout, vous êtes né au monde pour défaire les outrages et pour redresser les torts, et servir de rempart aux misérables. Et, pour cet effet, je vous prie de vous représenter la condition d'orpheline de ma fille, sa gentillesse, sa jeunesse, avec toutes les autres qualités qu'elle possède et que je vous ai déjà dites : car, sur mon Dieu et ma

conscience, je vous puis assurer que, de toutes les damoiselles de madame, il n'y en a pas une qui arrive à la semelle de son soulier, pas même celle que l'on nomme Altisidore et que l'on tient pour la plus gaillarde et la plus aimable du logis ; comparée à ma fille, elle n'en approche point de deux lieues près. Aussi devez-vous savoir, cher Seigneur, que tout ce qui reluit n'est pas or, car cette Altisidore a plus de présomption que de beauté, et plus d'effronterie que de retenue. En outre, elle n'est guère bien saine : car elle a une certaine haleine échauffée qui ne souffre point que l'on demeure longtemps près d'elle, comme aussi madame la duchesse. Il faut me taire… parce que l'on dit ordinairement que les murailles ont des oreilles. — Sur ma vie, répliqua don Quichotte, je vous supplie de me dire, Dame Rodriguez, ce que peut avoir madame la duchesse ? — Sur une telle prière, dit-elle, je ne puis m'empêcher de répondre à votre demande en toute vérité. Voyez-vous, Seigneur don Quichotte, cette beauté de madame la duchesse, ce teint de visage qui reluit comme une épée bien fourbie, ces deux lèvres de lait et de carmin, et ces yeux où l'on voit en l'un le soleil et en l'autre la lune, et tout cet extérieur dégagé dont elle semble dédaigner la terre en la foulant, et qui fait paroître qu'elle porte et verse la santé partout ? Eh bien, que votre Grâce sache que, de toutes ces belles qualités, elle en doit premièrement rendre grâces à Dieu, et puis à deux fontaines qu'elle a aux jambes, par où se vident toutes les mauvaises humeurs dont elle est pleine, ainsi que disent les médecins. — Sainte Marie, dit don Quichotte, est-il bien possible que madame la duchesse ait de tels égouts ? Je ne le croirois jamais si des carmes déchaussés me le disoient ; mais cela doit être, puisque la señora doña Rodriguez le dit. Si est-ce pourtant que de telles fontaines, et en de tels lieux, doivent plutôt donner de l'ambre que de l'humeur. Et véritable-

ment j'achève de croire maintenant que cette manière de fontaine doit être importante pour la santé. »

Àpeine don Quichotte achevoit de proférer cette parole lorsque d'un grand coup on ouvrit la porte de la chambre. Le bruit du coup fit qu'en sursaut la chandelle tomba de la main de dame Rodriguez. La chambre demeura comme gueule de loup, ainsi que l'on dit d'ordinaire, et soudain la pauvre dame sentit qu'on la prenoit à la gorge avec deux mains, et qu'on la serroit si fort qu'elle ne pouvoit respirer, tandis qu'une autre personne lui troussoit la cotte avec beaucoup de prestesse, sans dire un mot, et, à ce qu'il sembloit, d'une pantoufle se mit à lui donner tant de coups, tant de coups, que c'étoit grand'pitié. Or, quoique don Quichotte la tînt, il ne se bougeoit pourtant du lit, ignorant ce que cela pouvoit être ; cependant il ne disoit mot, et craignoit que la grêle des coups ne fondît aussi sur lui : sa crainte ne fut pas vaine, puisque, après que les muets bourreaux eurent bien fustigé la dame qui n'osoit se plaindre, ils se jetèrent sur don Quichotte, et, après lui avoir ôté la couverture et le drap, le caressèrent si dru et si menu qu'il ne put s'empêcher de se défendre à coups de poing, et tout cela se faisoit dans un silence admirable. Ce combat dura près d'une demi-heure, au bout de laquelle les fantômes disparurent ; la dame Rodriguez rabattit ses vêtemens, et, plaignant sa disgrâce, sortit par la porte, sans dire mot à don Quichotte, lequel, tout dolent et bien frotté, pensif et confus, demeura seul en ce lieu, où, pour le moment, nous le laisserons désireux de savoir qui étoit le pervers enchanteur qui l'avoit mis en cet état. Mais on le dira en temps et lieu : car il faut premièrement parler de Sancho Pança qui nous appelle, et le bon ordre de cette histoire le demande.

1. Les Espagnols nés dans les montagnes des Asturies se regardaient comme nobles.

2. Fontaines, c'est-à-dire cautères.

Seconde partie · XLIX

ous avons laissé le grand gouverneur Sancho tout fâché et tout en colère contre le laboureur caricaturiste et bouffon, lequel, instruit par le maître d'hôtel, et le maître d'hôtel par le duc, se moquoient de Sancho. Mais il leur tenoit coup à tous, encore que ce fût un lourdaud sans éducation ni manières. Or, s'adressant à ceux qui étoient autour de lui et au docteur Pèdre Récio, qui étoit rentré dedans la salle, comme on achevoit de lire le secret de la lettre du duc, il leur tint ce langage : « C'est bien maintenant que je sais par expérience qu'il faut que les juges et les gouverneurs soient de bronze, ou qu'ils en doivent être pour ne souffrir point des importunités des demandeurs, qui à toute heure et en tout temps viennent crier qu'on les écoute, et qu'on les dépêche, n'ayant égard qu'à leur affaire, quoi qu'il en puisse arriver, et, si le pauvre juge ne les écoute et ne les expédie promptement, ou parce qu'il ne le peut pas, ou bien parce que ce n'est pas l'heure de donner audience, ils lui donnent incontinent mille malédictions, ils murmurent, ils le rongent jusqu'aux os, et même décrient sa famille. Solliciteur ignorant, solliciteur sans cervelle, ne te hâte point, attends l'heure et le temps pour traiter d'affaires : ne viens point à l'heure de dîner ou à celle de dormir, car les juges sont de chair et d'os, et doivent donner à leur corps ce qu'il leur demande naturellement, hormis moi, qui n'accorde rien à mon corps, grâce à

M. le docteur Pèdre Récio de Tirteafuera que voilà, lequel veut que je meure de faim ; et encore il dit que mourir de cette sorte c'est vivre. De telle vie puisse-t-il vivre avec toute sa séquelle, je dis celle des mauvais médecins, car les bons méritent des palmes et des lauriers. »

Tous ceux qui connoissoient Sancho, et qui l'entendoient parler avec tant d'élégance, étoient tout étonnés et ne savoient à quoi l'attribuer, sinon que les grandes charges et les grands offices aiguisent ou hébètent les esprits. Enfin le docteur Pèdre Récio Aguero de Tirteafuera lui promit de lui donner à souper le soir, dût-il enfreindre tous les aphorismes d'Hippocrate. Cette promesse satisfit Sancho ; il attendoit avec une grande impatience la venue de la nuit et l'heure du souper, et il lui sembloit que le temps ne bougeoit pas de place.

Àla fin, l'heure tant désirée par lui arriva, et on lui bailla à souper d'un saupiquet de vache avec des oignons, et deux pieds de veau cuits ; et, bien que le veau fût déjà bœuf, si est-ce qu'il le mangea avec plus de goût et d'appétit que si on lui eût donné des francolins de Milan, des faisans de Rome, du veau de Sorrente, des perdrix de Moron ou des oisons de Lavajos. Pendant le souper il se tourna vers le docteur et lui dit : « Tenez, Monsieur le docteur, dorénavant ne vous mettez point en peine de me faire manger des choses délicates et des plats exquis, ce seroit troubler mon estomac dans ses goûts ; il est accoutumé à la chèvre, à la vache, au lard, au salé, aux navets et aux oignons. Que si, par hasard, on lui donne d'autres viandes de cour, il les reçoit avec dédain, et quelquefois avec des nausées. Ce que le maître d'hôtel peut faire, c'est de me donner de ce que l'on appelle des pots pourris, et, plus ils sont pourris, meilleurs ils sont, et il peut y

mettre et enfermer tout ce qu'il voudra, pourvu que ce soit mangeable, je le prendrai à gré et le lui payerai quelque jour. Au reste, qu'aucun ne se rie de moi, car ou l'on est ou l'on n'est point. Que tout le monde vive et mange en bonne paix, puisque, quand Dieu fait lever le matin, c'est pour tout le monde. Je gouvernerai cette île sans blesser aucun droit ni empiéter sur personne. Que chacun veille au grain et qu'il ouvre l'œil, car il faut que l'on sache que le diable est en tournée, et que, si l'on m'en donne sujet, on verra des merveilles. Oui-da, faites-vous miel, et les mouches vous mangeront. — Il n'y a point de doute, Monsieur le gouverneur, dit le maître d'hôtel, que votre Seigneurie n'ait grande raison en tout ce qu'elle a dit, et je vous donne parole, au nom de tous les habitans de cette île, qu'ils vous serviront tous avec exactitude, amour et bienveillance. Les doux procédés de gouvernement que votre Excellence a pris en ces premiers commencemens ne leur ont point donné sujet de faire ni de penser chose aucune qui soit au détriment de votre Grâce. — Je le crois, répondit Sancho, et ce seroient des bêtes s'ils faisoient ou pensoient autrement. Cependant, je dis encore un coup qu'on ait soin de ma subsistance et de celle de mon grison ; c'est ce qui importe le plus en cette affaire ; et, quand il sera temps, nous irons faire notre ronde : mon désir est de nettoyer l'île de toutes sortes d'immondices et de gens vagabonds, fainéans et débauchés ; car je veux que vous sachiez, mes amis, que les personnes débauchées et paresseuses sont dans la république ce que les frelons sont dans les ruches, où ils mangent le miel que font les travailleuses abeilles. Je pense soulager les laboureurs, maintenir les gentilshommes en leurs privilèges, récompenser les gens de bien, et surtout avoir toutes sortes d'égards pour la religion et l'honneur des gens d'Église. Que vous en semble, mes amis ? Est-ce là parler ou se

casser la tête ? — Votre Grâce en dit tant, Seigneur gouverneur, dit le maître d'hôtel, que je suis tout étonné de voir qu'une personne privée de lettres autant que votre Seigneurie, puisque je crois qu'elle n'en a point, puisse dire tant de choses si pleines de sentences et d'instruction, et si hors de l'opinion que ceux qui nous ont envoyés ici et nous, qui y sommes venus, avons conçue de votre jugement. On voit tous les jours du nouveau dans le monde ; les plaisanteries se changent en vérités et les moqueurs se trouvent moqués. » Cependant la nuit vint, le gouverneur soupa avec la permission de M. le docteur Récio. Après souper, ils s'apprêtèrent pour aller faire la ronde, et Sancho sortit avec le majordome, le secrétaire, le maître d'hôtel et le chroniqueur, qui avoit charge de mettre ses faits par écrit, les huissiers et les clercs, le tout en tel nombre qu'on en auroit pu faire un assez bon escadron. Sancho marchoit au milieu avec sa baguette de gouverneur, car il n'avoit pas besoin d'autre chose. Ils n'eurent guère cheminé dans le bourg qu'ils entendirent un bruit d'épées ; ils coururent incontinent au lieu d'où venoit ce bruit et trouvèrent que c'étoient deux hommes seuls qui se battoient et qui, voyant venir la justice, demeurèrent cois ; cependant l'un d'eux proféra ces paroles : « Nous sommes à Dieu et au roi ; en quoi souffrirons-nous que l'on dérobe en ce bourg et que l'on y vole au milieu des rues ? — La paix, homme de bien ! répondit Sancho, et dites-moi la cause de cette querelle : c'est moi le gouverneur. » L'autre combattant dit alors : « Je la dirai, Monseigneur le gouverneur, en peu de mots : votre Seigneurie saura que ce gentilhomme vient de gagner, dans cette maison de jeu ici en face, plus de mille réaux, et Dieu sait comment ; je m'y suis trouvé présent, et j'ai jugé en sa faveur plus d'un coup douteux, quoique ma conscience me dît le contraire. Il s'est retiré avec son gain, et, lorsque je

croyois qu'il m'en donneroit au moins un écu de gratification, comme l'on donne ordinairement aux gens de qualité comme je suis, qui assistent pour juger, bien ou mal, des coups et pour appuyer les tricheries et empêcher les querelles, il a serré son argent dans sa bourse et est sorti du logis. Je l'ai suivi tout en colère, et avec des paroles bonnes et courtoises lui ai demandé de me donner au moins huit réaux, car il sait bien que je suis un homme d'honneur et que je n'ai ni office ni bénéfice, vu que mes parens ne m'en ont enseigné ni laissé aucun. Toutefois, ce vilain, qui n'est pas moins larron que Cacus, ni moins pipeur que Andradilla, ne m'a pas voulu donner plus de quatre réaux.

« Voyez un peu quelle effronterie, Monsieur le gouverneur, et combien peu de conscience il a ! mais je jure ma foi que, si votre Seigneurie ne fût ici arrivée, je lui eusse fait dégorger son gain et lui eusse appris à ses dépens le poids de la romaine. — Vous, que répondez-vous à cela ? » dit Sancho. L'autre répondit que tout ce que sa partie avoit dit étoit véritable ; qu'il ne lui avoit pas voulu donner plus de quatre réaux, parce qu'il les lui donnoit bien souvent. En outre, que ceux qui attendent ainsi un pourboire doivent être discrets et honnêtes, et recevoir d'un air joyeux ce qu'on leur donne, sans marchander les gagnans, s'ils ne savent assurément que ce sont des fripons et que ce qu'ils gagnent est mal gagné, et que pour preuve qu'il étoit homme de bien, et non pas larron ainsi que celui-ci le nommoit, il ne falloit considérer autre chose sinon qu'il ne lui avoit voulu rien donner : car les fripons sont toujours tributaires des spectateurs qui les connoissent. — Cela est vrai, répliqua l'intendant. Voyez, Monsieur le gouverneur, ce que vous voulez faire de ces hommes. — Ce qu'il faut faire ? repartit Sancho, c'est que, vous, gagnant de bonne ou de mauvaise foi, ou n'importe, délivriez promptement à

celui qui vous a attaqué cent réaux ; vous en débourserez encore trente pour les pauvres prisonniers. Et pour vous, qui n'avez ni office ni bénéfice, et qui allez flânant de nuit par cette île, prenez tôt ces cent réaux, et je vous donne demain toute la journée pour quitter cette île et n'y rentrer de dix ans, sous peine, si vous y revenez, de les accomplir en l'autre vie : car je vous pendrai à un gibet, ou tout au moins le bourreau par mon commandement ; et que nul ne réplique, autrement je lui mets la main dessus. » L'un déboursa, et l'autre reçut ; celui-ci sortit de l'île, et celui-là se retira chez lui, et le gouverneur resta, disant : « Ou j'aurai peu de pouvoir, ou je ferai disparaître ces maisons : il m'est avis qu'elles sont trop préjudiciables. — Pour celle-ci, du moins, je ne le pense pas, répondit un greffier, parce qu'elle est tenue par un grand personnage qui perd plus le long de l'année, sans comparaison, qu'il ne gagne aux cartes. Votre Seigneurie pourra bien montrer son autorité contre ces autres petites cassines qui sont celles qui apportent plus de dommage, et où se font les plus grandes infamies. Car les pipeurs renommés ne se hasardent point à faire de leurs coups dans les maisons des vrais nobles et des seigneurs, et, puisque le vice du jeu s'est converti en commun exercice, il vaut mieux qu'on joue dans les maisons qualifiées que dans celle de quelque coquin où on vous empoigne après minuit quelque malheureux qu'on désosse tout vif. — Je sais, greffier, dit Sancho, qu'il y a beaucoup à dire là-dessus. » Cependant qu'ils tenoient ces discours, ils virent venir à eux un sergent qui tenoit empoigné un garçon et qui dit : « Monsieur le gouverneur, ce jeune homme venoit à nous ; mais, sitôt qu'il a découvert la justice, il a tourné les épaules et s'est mis à courir comme un daim : signe que ce doit être quelque malfaiteur. J'ai couru après lui, et, n'eût été qu'il a bronché et est tombé, je ne l'eusse jamais attrapé. — Pour-

quoi fuyiez-vous, jeune homme ? dit Sancho. — Monsieur, repartit le garçon, pour éviter de répondre aux nombreuses questions que fait la justice. — Quel est votre emploi ? — Tisserand. — Et que tissez-vous ? — Des fers de lance, avec la permission de votre Grâce. — Ah ! vous me faites le plaisant, dit Sancho ; vous voulez ici bouffonner ? Voilà qui va fort bien. Et où alliez-vous maintenant ? — Seigneur, repart le jeune homme, j'allois prendre l'air. — Et où prend-on l'air en cette île ? dit Sancho. — Où il souffle. — C'est bien dit ; vous répondez fort à propos ; vous êtes sage, jeune homme, dit Sancho ; toutefois faites état que je suis l'air, que je vous souffle en poupe et vous mène en prison. Qu'on l'empoigne ; holà ! qu'on me le lie, car je ferai qu'il y dormira cette nuit sans air.

— Par le Dieu vivant ! répliqua le garçon, aussi bien me fera votre Seigneurie dormir en prison qu'elle me fera roi. — Et pourquoi ne te ferai-je pas dormir en prison ? répond Sancho ; n'ai-je pas le pouvoir de te faire prendre et de te délivrer toutes fois et quantes qu'il me plaira ? — Quand vous en auriez encore davantage, repartit le garçon, ce ne sera pas assez pour me faire dormir en prison. — Comment, non ! répliqua Sancho ; menez-le vite où il verra de ses propres yeux combien il se trompe. Et, si le geôlier veut user envers lui d'une libéralité intéressée, je le condamnerai à une amende de deux mille ducats, s'il te laisse faire un pas hors de la conciergerie. — Tout cela, c'est pour rire, répondit le garçon ; le fait est qu'il n'y a homme vivant qui soit capable de me faire dormir en prison. — Dis-moi, diable, repartit Sancho, as-tu quelque esprit qui te tire et qui t'ôte les fers dont je te veux faire attacher ? — Monsieur le gouverneur, répondit le garçon d'une fort bonne grâce, parlons raison et venons au point. Que votre Seigneurie présuppose qu'elle m'a envoyé en prison, et que

l'on m'y a mis les fers et les chaînes ; que l'on m'a mis dans un cachot, et que l'on a fait défense à l'alcade, sous grosse peine, de me laisser sortir ; enfin que l'alcade fait ce qu'on lui a commandé. Avec tout cela, si je ne veux point dormir et que je veille toute la nuit sans fermer l'œil, votre Excellence pourra-t-elle me faire dormir avec tout son pouvoir, si je ne le veux pas ? — Certes non, dit le secrétaire, l'homme s'en est bien tiré. — De façon, dit Sancho, qu'il n'y a rien qui vous puisse empêcher de dormir que votre volonté, et non pas l'idée de contrevenir à la mienne. — Il est vrai, Monseigneur, répliqua le garçon, je n'en ai pas même la pensée. — Eh bien, allez en paix, dit Sancho. Allez-vous-en dormir chez vous, et Dieu vous donne bon sommeil, je ne veux pas vous l'ôter. Toutefois, je vous conseille que dorénavant vous ne vous railliez plus de la justice, parce que vous pourriez tomber sur des momens où l'on vous payeroit la plaisanterie sur vos oreilles. »

Le garçon se retira, et le gouverneur continua sa ronde. Peu de temps après deux sergens vinrent à lui, ils tenoient un homme qui avoit été arrêté, et disoient : « Monsieur le gouverneur, celui-ci qui semble un homme ne l'est pas, mais une femme, et pas laide, habillée en homme. » On approcha trois ou quatre lanternes de son visage, et à leur clarté ils découvrirent un visage de femme de seize ans, ou un peu davantage. Ses cheveux étoient ramassés dans une résille d'or et de soie verte, et elle étoit belle au possible. Ils la contemplèrent attentivement de haut en bas, et virent qu'elle portoit des bas de soie incarnats, avec des jarretières de taffetas blanc frangées d'or et de perles. Ses chausses étoient vertes, de toile d'or, et son saute-en-barque ou casaque étoit de même étoffe, et dessous elle portoit un pourpoint de fine toile blanc et or ; ses souliers étoient aussi blancs et faits pour

homme. Elle n'avoit point d'épée au côté, mais une riche dague, et aux doigts force belles bagues. Finalement la jeune fille sembloit extrêmement bien à tous, et nul de ceux qui la voyoient ne la reconnut ; les habitans mêmes du lieu disoient qu'ils ne pouvoient imaginer qui c'étoit ; ceux qui étoient avertis des charges qu'on devoit faire à Sancho en furent les plus étonnés, parce que cette aventure et cette rencontre n'avoient pas été dressées par eux : c'est pourquoi ils demeuroient en doute, attendant la fin que prendroit cette affaire. Sancho demeura tout ravi de la grande beauté de la jeune fille et lui demanda qui elle étoit, où elle alloit, et pour quel sujet elle avoit pris cet accoutrement. Elle, ayant les yeux fichés à terre, témoignant une honte virginale, fit cette réponse : « Je ne puis dire, Monsieur, devant tant de gens et en public, ce qui me touche, et dont le secret m'importe extrêmement. Il n'y a qu'une chose que je veux qu'on sache bien, c'est que je ne suis ni un larron ni un malfaiteur. Je suis une malheureuse fille à qui la force de la jalousie a fait enfreindre la bienséance que l'on doit à l'honnêteté. » Le majordome, ayant ouï ces paroles, dit à Sancho : « Faites retirer ces gens, Monsieur le gouverneur, afin que cette damoiselle puisse dire ce qu'il lui plaira avec moins d'empêchement. » Le gouverneur donna cet ordre, et tous s'éloignèrent, hormis le majordome, le maître d'hôtel et le secrétaire. Lorsqu'ils furent ainsi seuls, la jeune fille poursuivit en disant : « Messieurs, je suis la fille de Pédro Pérez Mazorca, fermier des laines de ce pays et qui a accoutumé de venir souvent à la maison de mon père. — Cela ne va pas droit, dit le majordome, car je connois fort bien Pédro Pérez, et je sais qu'il n'a point d'enfant, ni fils ni fille, et de plus vous dites qu'il est votre père, et aussitôt vous ajoutez qu'il a coutume d'aller souvent chez votre père. — Je m'étois déjà aperçu de cela, dit Sancho. — Je suis

maintenant si troublée, Messieurs, repartit la damoiselle, que je ne sais ce que je dis : toutefois, la vérité, c'est que je suis fille de Diégo de la Llana, que vous devez tous connoître. — Au moins ceci peut aller, répliqua le majordome. Je connois Diégo de la Llana, je sais que c'est un gentilhomme de marque et fort riche ; je sais aussi qu'il a un fils et une fille, et que depuis que sa femme est morte il n'y a personne en tout ce lieu qui se puisse vanter d'avoir vu le visage de sa fille, car il la tient tellement enfermée qu'il ne donne pas au soleil moyen de la voir, et avec tout cela le commun bruit est qu'elle est extrêmement belle. — C'est la vérité, répondit la damoiselle, et je suis cette fille. Vous jugerez, Messieurs, si la renommée est vraie ou fausse touchant ma beauté, puisque vous m'avez déjà vue » ; et, sur ce, elle se mit à pleurer amèrement. À cette vue, le secrétaire s'approcha de l'oreille du maître d'hôtel et lui dit tout bas : « Sans doute il doit être arrivé quelque chose de grande importance à cette damoiselle pour qu'en ce costume et à de telles heures, étant personne de qualité, elle aille ainsi hors de sa maison. — Il n'y a pas de doute, répondit le maître d'hôtel, et ses larmes en témoignent encore plus que ce soupçon. » Cependant Sancho la consoloit avec les meilleures raisons qu'il lui étoit possible, et lui disoit de leur raconter son aventure sans aucune crainte, et qu'ils s'efforceroient tous d'y remédier de bon cœur et par toutes les voies possibles. « Vous devez savoir, Messieurs, poursuivit la damoiselle, que mon père m'a tenue enfermée depuis dix ans, et il y en a autant que ma mère est morte. On dit la messe chez nous dans un riche oratoire, et durant tout ce temps je n'ai vu que le soleil de jour et la lune et les étoiles de nuit, et je ne sais ce que c'est que des rues, des places, des temples, ni même des hommes, hormis mon père, un mien frère et Pédro Pérez le fermier. Or, comme il vient souvent

à notre logis, cela m'a fait dire qu'il étoit mon père, afin de ne point déclarer le mien. Il y a longtemps que cette clôture et cette défense que l'on me fait de sortir du logis et d'aller à l'église me désolent. Je voudrois voir le monde, et pour le moins le village qui m'a donné naissance. Ce désir ne me sembloit point préjudicier à l'honnêteté que les damoiselles bien nées doivent garder envers elles-mêmes. Lorsque j'entendois dire qu'on couroit les taureaux, que l'on faisoit de la musique, que l'on jouoit des comédies, je m'informois à mon frère, qui est d'un an plus jeune que moi, ce que c'étoit que ces choses et tant d'autres que je n'ai pas vues. Il m'en donnoit l'explication le mieux qu'il lui étoit possible ; mais ce qu'il m'en disoit, c'étoit enflammer davantage le désir que j'avois de les voir. Enfin, pour abréger le conte de ma perte, je dis qu'un jour je priai mon frère et lui demandai, et plût à Dieu que je ne lui eusse jamais demandé une telle chose… » Achevant ces mots, elle recommença à pleurer comme devant. Lors le majordome lui dit : « Continuez, Mademoiselle, achevez de nous raconter ce qui vous est arrivé. Vos paroles et vos larmes nous tiennent tous en suspens. — Je n'ai plus guère à dire, répliqua la damoiselle, encore que j'aie beaucoup à pleurer, puisque les désirs mal placés ne peuvent traîner après eux que de semblables mécomptes. » Cependant la beauté de cette damoiselle avoit pris place dans l'âme du maître d'hôtel, et il leva encore un coup sa lanterne afin de la voir une autre fois, et il lui sembla que les larmes qu'elle répandoit, ce n'étoient point des larmes, mais bien de la rosée des prés, qu'il admiroit et comparoit à des perles d'Orient, et désiroit que la disgrâce de cette damoiselle ne fût pas aussi grande qu'elle le témoignoit par ses plaintes et par ses soupirs. Le gouverneur se désespéroit de voir que cette damoiselle les retenoit si longtemps dans le détail de son histoire ; c'est

pourquoi il lui dit d'achever promptement, parce qu'il étoit tard et qu'il avoit encore beaucoup à faire dans le bourg. Elle, d'une voix interrompue de soupirs et de sanglots, poursuivit en cette sorte : « Mon infortune ne vient, Messieurs, que d'avoir supplié un jour mon frère de m'accoutrer en homme avec un de ses habillemens et de me mener une nuit voir tout ce bourg pendant que notre père dormiroit. Mon frère, fléchi par mes importunités, céda enfin à mon désir, et, me vêtant de cet habit et s'étant vêtu du mien, qui lui va comme s'il étoit pour lui, car il n'a pas un poil de barbe et ressemble plutôt à une damoiselle qu'à un garçon, nous sommes sortis cette nuit, il y a environ une heure, ou peu s'en faut, et, étant conduits par notre serviteur et notre désir déréglé, nous avons couru tout le bourg. Mais, quand nous croyions retourner à la maison, nous avons vu venir une grande troupe de gens, et mon frère m'a dit : « Sœur, ceci doit être la ronde, mets des ailes à tes talons, et cours après moi tant que tu pourras, de peur que nous ne soyons connus ; cela ne nous feroit guère honneur. » Ce disant, il m'a tourné les épaules et s'est mis à courir, que dis-je ? à courir, bien plutôt à voler. Je l'ai voulu suivre, mais à peine ai-je eu fait six pas que je suis tombée à terre. Cependant le ministre de la justice est arrivé ; il m'a prise et m'a amenée ici devant vous, où je me trouve près d'être estimée une effrontée devant tant de gens. — En effet, Mademoiselle, répondit Sancho, ne vous est-il arrivé d'autre malheur que celui-ci ? n'y a-t-il eu ni autre désir, ni jalousie, dont vous parliez tantôt, qui vous aient tirée de votre maison ? — Rien autre chose, Monsieur, repartit la damoiselle, ni jalousie, rien que le désir de voir le monde, ce qui n'alloit pas au delà du désir de voir les rues de ce village. » Tandis qu'elle tenoit ce discours, la venue des sergens qui arrivèrent confirma son dire. Ils menoient le frère de cette damoiselle, que

l'un d'eux avoit attrapé, lorsqu'il fuyoit loin de sa sœur : il n'avoit qu'un riche cotillon et un mantelet de fin damas azuré, avec des passemens d'or fin, la tête nue, sans ornemens que ses cheveux, qui sembloient des anneaux d'or, tant ils étoient blonds et bien frisés. Le gouverneur, le majordome et le maître d'hôtel se tirèrent à part avec les sergens et demandèrent au jeune homme, sans que sa sœur l'entendît, comment il alloit ainsi en cet équipage. Le jeune homme, avec non moins de honte et de difficulté que sa sœur, donna les mêmes détails qu'elle, et l'amoureux maître d'hôtel en reçut un grand plaisir ; enfin le gouverneur leur dit : « Vraiment, Messieurs, voici un fier enfantillage, et, pour raconter cette sotte hardiesse, il n'étoit pas besoin de tant de larmes ni de tant de soupirs, puisqu'en disant seulement : « Nous sommes un tel et une telle qui sommes sortis de chez nos parens pour nous promener avec cette invention, et seulement par curiosité et sans autre intention », le conte eût été achevé sans giries ni pleurnicheries. — Cela est vrai, répondit la damoiselle ; mais que vos Grâces sachent que mon émotion a été si grande qu'elle m'a empêchée de garder les termes que je devois. — Il n'y a rien de perdu, répondit Sancho ; allons-nous-en, nous vous laisserons chez votre père ; peut-être ne se sera-t-il aperçu de rien ; et dorénavant ne vous montrez point si enfans et si désireux de voir le monde, car la fille honnête doit avoir jambe rompue et rester à la maison, et la poule et la femme pour trotter se perdent promptement, et celle qui a envie de voir a aussi envie qu'on la voie, et je n'en dis pas plus. » Le jeune garçon remercia le gouverneur de la faveur qu'il leur vouloit faire de les ramener au logis. Et ils s'acheminèrent vers la maison, qui n'étoit pas loin de là. Ils y arrivèrent, et, le jeune homme ayant tiré une chaîne qui pendoit à une fenêtre, on vit descendre incontinent une servante qui les at-

tendoit et qui leur ouvrit la porte, par où ils entrèrent, laissant tous les assistans émerveillés, tant de leur gentillesse et beauté que de ce désir qu'ils avoient eu de voir le monde de nuit et sans sortir de leur village. Toutefois ils attribuèrent le tout à leur jeunesse. Le maître d'hôtel, qui avoit l'âme blessée de la beauté de la jeune fille, résolut de la demander dès le lendemain à son père en mariage, persuadé qu'il ne la lui refuseroit pas, parce qu'il appartenoit au duc. Sancho de même eut désir et envie de marier le jeune homme avec sa fille Sanchica, et résolut de le mettre à exécution en temps et lieu, se flattant qu'il n'y avoit personne qui pût refuser la fille d'un gouverneur. Ainsi se termina la ronde de cette nuit, et deux jours après le gouvernement, avec lequel tous ses desseins s'évanouirent comme on verra ci-après.

Seconde partie · L

id Hamet, très exact examinateur des plus petits détails de cette vénérable histoire, raconte que, lorsque doña Rodriguez se leva de son lit pour aller à la chambre de don Quichotte, elle ne le put faire si doucement qu'une autre duègne qui couchoit avec elle ne la sentît se lever. Or, comme toutes les duègnes sont curieuses de savoir, d'entendre et de sentir, elle alla derrière elle avec tant de précaution que la bonne Rodriguez ne s'en aperçut point. Quand cette suivante l'eut vue entrer dans la chambre de don Quichotte, pour témoigner qu'elle étoit femme, et par conséquent rapporteuse et babillarde, elle alla incontinent faire savoir à la duchesse que doña Rodriguez étoit dans la chambre de don Quichotte. La duchesse le dit au duc, et lui demanda la permission d'aller voir avec Altisidore ce que cette bonne dame vouloit à don Quichotte.

Le duc lui ayant accordé sa demande, elles partirent à l'instant, et doucement et à tâtons s'approchèrent de la porte de la chambre, et si près qu'elles entendirent tout ce que l'on y disoit. La duchesse, oyant que doña Rodriguez jetoit à la rue le mystère de ses fontaines, ne le put souffrir, et Altisidore encore moins pour sa part ; de sorte que, bien en colère et désireuses de se venger, elles entrèrent tout à coup dans la chambre, où elles accommodèrent comme il faut don Quichotte, et étrillèrent la duègne de la façon que nous venons de conter. C'est sans doute que les offenses qui touchent la beauté et la bonne opinion que les femmes ont d'elles-mêmes éveillent en elles une violente colère et un vif désir de vengeance. La duchesse raconta ensuite tout ce qui s'étoit passé au duc, et celui-ci s'en égaya beaucoup. Cette dame, voulant continuer le plaisir qu'ils prenoient à se jouer de don Quichotte, dépêcha à Thérèse Pança le page qui avoit pris la figure de Dulcinée dans l'affaire de son désenchantement, selon l'accord que Sancho avoit oublié tout à fait dans les occupations de son gouvernement. Elle lui bailla une lettre avec celle que Sancho écrivit à sa femme, à laquelle elle envoya une grande chaîne de corail. L'histoire raconte que le page étoit fort discret et subtil, et que, désirant servir ses maîtres, il s'achemina de très bon cœur vers le village de Sancho. À l'entrée du village, il aperçut une foule de femmes qui lavoient du linge dans un ruisseau. Il s'approcha d'elles et leur demanda si en ce lieu il n'y avoit point une femme appelée Thérèse Pança, femme d'un certain Sancho Pança, écuyer d'un chevalier appelé don Quichotte de la Manche. À cette demande, une jeune fille qui lavoit avec les autres se leva et lui fit cette réponse : « Cette Thérèse Pança est ma mère, et ce Sancho est monsieur mon père, et ce chevalier est notre maître. — Venez donc, jeune fille, dit le page, et menez-moi à votre mère. Je lui

apporte une lettre et un présent de monsieur votre père. — Je le ferai de très bon cœur, Monseigneur », repart la fille, qui pouvoit avoir quelque quatorze ans ou environ ; et, laissant la robe qu'elle lavoit à une de ses compagnes, sans se coiffer ni se chausser (car elle étoit nu-pieds et les cheveux en désordre), elle fit un saut au-devant de la monture du page et lui dit : « Que votre Grâce me suive, notre maison est à l'entrée du village, et ma mère y est, bien en peine de n'avoir point eu de nouvelles il y a bien long-temps de monsieur mon père. — Je lui en apporte de si bonnes, dit le page, qu'elle a sujet d'en rendre grâces à Dieu. » Finalement, en sautant, en marchant, en courant et en gambadant, la fillette arriva au village, et, devant qu'elle entrât dans la maison, elle cria de la porte à haute voix : « Sortez, mère Thérèse ; sortez ; voici un monsieur qui vous apporte des lettres et d'autres choses que mon bon père vous envoie ! » À ces paroles, Thérèse Pança sortit en filant un flocon d'étoupes. Elle avoit une cotte grise, si courte que l'on eût dit qu'elle avoit été coupée par devant. Elle avoit aussi un petit corps de même couleur, avec une camisole. Thérèse n'étoit pas trop vieille, quoiqu'elle montrât avoir plus de quarante ans. Au reste, elle étoit nerveuse, forte, droite et sèche. Sitôt qu'elle aperçut sa fille avec le page à cheval, elle lui dit : « Qu'y a-t-il, ma fille ? qui est ce monsieur-là ? — C'est un serviteur de M Thérèse Pança », repartit le page ; et, en disant ces mots, il sauta de son cheval, et, en grande humilité, s'alla mettre à genoux devant la señora doña Thérèse, à laquelle il dit : « Ma très honorée dame Thérèse, que votre Seigneurie me donne ses mains à baiser, comme femme légitime et particulière de monseigneur don Sancho Pança, légitime gouverneur de l'île de Barataria. — Las ! Monsieur, ce dit-elle, ôtez-vous de là, ne faites pas cela. Je ne suis nullement dame de cour, mais une pauvre pay-

sanne, fille d'un journalier et femme d'un écuyer errant, et non d'aucun gouverneur. — Vous êtes, Madame, repartit le page, la dignissime épouse d'un gouverneur archidignissime, et, pour preuve de cette vérité, que votre Grâce reçoive, s'il lui plaît, cette lettre et ce présent. » Sur cela, il tira soudain de sa pochette une chaîne de corail au bout de laquelle il y avoit des grains d'or. Il la lui mit au cou, et puis poursuivit son discours en ces termes : « Cette lettre est de monseigneur le gouverneur, et cette autre, et cette chaîne, de madame la duchesse, qui vous les envoie. »

Thérèse demeura tout étonnée, et sa fille pareillement, laquelle tint alors ce langage : « Puissé-je mourir si notre bon maître, le seigneur don Quichotte, n'a point passé par là. Il doit avoir donné à mon père le gouvernement ou le comté qu'il lui avoit tant de fois promis. — Il est vrai, répondit le page, qu'en faveur du seigneur don Quichotte le seigneur Sancho est maintenant gouverneur de l'île Barataria, ainsi que vous pouvez le voir par cette lettre. — Mon gentilhomme, ce dit Thérèse, je vous prie de me la lire, car il faut que vous sachiez que, bien que je sache filer, je ne sais pourtant pas lire un brin. — Ni moi non plus, ajouta la petite Sancho. Toutefois, attendez un peu, et j'irai chercher quelqu'un qui la lira, soit le curé lui-même, ou bien le bachelier Samson Carrasco, qui viendront fort volontiers pour entendre des nouvelles de mon père. — Il n'est pas besoin que l'on fasse venir quelqu'un, dit le page, car, bien que je ne sache point filer, je sais pourtant lire, et la lirai. » Il la lut donc d'un bout à l'autre, et, parce que nous l'avons ci-devant rapportée, il n'est pas besoin que nous la mettions ici. Après, il tira la lettre de la duchesse, dont la teneur étoit celle-ci :

LETTRE DE MADAME LA DUCHESSE

Mon amie Thérèse, les belles parties de la bonté et du jugement de Sancho, votre mari, m'ont obligée de demander au duc mon mari de lui donner le gouvernement d'une île sur plusieurs qu'il possède. On me fait savoir qu'il la gouverne comme un faucon, ce dont je suis extrêmement contente, et monseigneur le duc par conséquent. J'en rends grâces au Ciel et le remercie de ce que je ne me suis point trompée dans le choix que j'ai fait de sa personne pour ce gouvernement : car je veux que la señora Thérèse sache que c'est avec beaucoup de difficulté qu'on trouve un bon gouverneur au monde, et Dieu me fasse autant de bien comme Sancho gouverne bien. Au reste, ma bonne amie, je vous envoie une chaîne de corail dont les bouts sont en or ; je voudrois que ce fussent des perles orientales : car qui partage avec toi un os ne te voudroit pas voir morte. Le temps viendra que nous nous connoîtrons et que nous parlerons ensemble, et Dieu sait ce qu'il en sera. Recommandez-moi à Sanchica, votre fille, et lui dites de ma part qu'elle se tienne prête, parce que je la veux marier richement lorsque moins elle y pensera. On m'a dit qu'en ce lieu il y a des glands qui sont gros et beaux. Envoyez-m'en deux douzaines ou environ, je les estimerai beaucoup comme venant de votre main. Écrivez-moi amplement en me faisant part de votre santé, de l'état où vous êtes, et, si vous avez besoin de quelque chose, il ne faut qu'ouvrir la bouche, et on la remplira. Dieu vous tienne en sa garde. De ce lieu. Votre affectionnée amie.

La Duchesse.

« Hélas ! dit Thérèse, oyant le contenu de la lettre, quelle bonne, quelle franche et quelle humble dame ! Avec de telles señoras me puisse-t-on enterrer, et non avec les damoiselles de ce village, que le vent n'oseroit toucher, parce que ce sont des da-

moiselles. Elles vont à l'église avec autant de présomption que si elles étoient la reine même, et pensent se faire tort et déshonneur de regarder une paysanne. Voyez, voyez, dis-je, comme cette bonne dame, qui est duchesse, me nomme son amie, et me traite comme si j'étois son égale. Que la puissé-je voir aussi haute que le plus haut clocher qu'il y a dans toute la Manche ! Pour le regard des glands, Monsieur, j'en enverrai à sa Seigneurie un demi-boisseau, et à l'épreuve on verra s'ils seront gros, que ce sera merveille ; mais pour le moment, Sanchica, donne ordre que ce seigneur soit bien traité, et panse ce cheval ; va chercher des œufs à l'écurie ; coupe un bon morceau de lard, et faisons-lui chère de prince : car les bonnes nouvelles qu'il nous a données et sa bonne mine le méritent. Cependant j'irai faire part à mes voisines de notre bonheur, et à monsieur le curé et à maître Nicolas le barbier, qui sont et qui ont été si grands amis de ton père. — Je n'y manquerai pas, ma mère, répondit Sanchica ; toutefois, remarquez que vous me devez donner la moitié de cette chaîne, vu que je ne pense pas que madame la duchesse ait été si sotte de vous l'envoyer tout entière. Elle est toute pour toi, repartit Thérèse ; mais laisse-la-moi porter quelques jours, car, en vérité, il me semble qu'elle me réjouit le cœur. — Vous vous réjouirez bien davantage, répliqua le page, quand vous verrez le paquet que j'ai dans ce portemanteau. C'est un habit de drap très fin que le gouverneur seul a porté un jour à la chasse, et lequel il envoie tout pour la señora Sanchica. — Mille ans puisse vivre, repartit Sanchica, celui qui l'a porté, voire deux mille si besoin est ! » Cependant Thérèse sortit de sa maison avec les lettres à la main et la chaîne de corail au cou. Elle démenoit si bien ses doigts sur ce paquet de lettres que l'on eût dit que c'étoit un tambour.

Elle rencontra par hasard le curé et Samson Carrasco, et lors elle commença de sauter et de leur dire : « C'est à cette heure que je n'ai plus des parens pauvres. Nous avons un petit gouvernement ; non, mais que la mieux parée femme d'hidalgo vienne s'attaquer à moi, vraiment, je l'arrangerai comme si elle étoit d'hier. — Qu'est ceci, Thérèse Pança ? dit alors le curé ; quelles folies sont-ce là, et quels papiers avez-vous ici ? — Il n'y a point d'autre folie, repartit Thérèse, sinon que ces lettres sont lettres de duchesses et de gouverneurs, et ce que je porte au cou, ce sont des grains de fin corail, les Pater noster et les Ave Maria sont de fin or de coin, et enfin je suis madame la gouvernante. — Il n'y a que Dieu, répliqua Samson, qui vous entende, et nous ne savons ce que vous dites. — Vous le pourrez voir ici », repartit-elle, et, ce disant, elle leur bailla les lettres. Le curé les lut de façon que Samson Carrasco pût entendre ce qu'elles contenoient ; lors le curé et lui se regardèrent l'un l'autre tout étonnés de ce qu'ils venoient de lire, et le bachelier demanda à Thérèse qui lui avoit apporté ces lettres ; elle répondit en les engageant à la suivre à sa maison, et qu'ils verroient le messager, jeune homme qui étoit comme un pin d'or, et lequel lui avoit aussi apporté un autre présent qui valoit encore une fois autant. Le curé lui ôta la chaîne du cou, et, l'ayant longtemps examinée, et de nouveau examinée, et s'assurant que c'étoit de fin corail, se reprit à s'émerveiller de nouveau et dit : « Par l'habit que je porte, je ne sais que dire ni que penser de ces lettres et de ces présens : d'un côté, je vois et touche du doigt la finesse de ces coraux, et de l'autre côté je lis qu'une duchesse envoie demander deux douzaines de glands. — Accordez-moi ces flûtes, dit alors Carrasco. Allons-nous-en voir le porteur de ce paquet, et nous nous informerons auprès de lui de toutes ces difficultés. »

Ils firent ainsi, et Thérèse s'en retourna avec eux. Ils trouvèrent le page en train de cribler un peu d'avoine pour sa monture, et Sanchica qui coupoit un peu de lard pour faire une omelette d'œufs pour le repas du page. Le curé et le barbier admirèrent la bonne mine et l'habillement de celui-ci, et, après l'avoir salué courtoisement et qu'il leur eut rendu leur salut, Samson le pria de leur apprendre des nouvelles de don Quichotte aussi bien que de Sancho Pança, car ils disoient que, bien qu'ils eussent lu les lettres de la duchesse et celles de Sancho, ils étoient tout embarrassés et étonnés, ne pouvant comprendre ce que c'étoit que ce gouvernement de Sancho, et encore plus celui d'une île, toutes les îles de la mer Méditerranée, ou la plus grande partie, appartenant à Sa Majesté Catholique. « Que le seigneur Sancho Pança soit gouverneur, il n'y a pas de doute là-dessus, répondit le page ; mais, si c'est une île ou non qu'il gouverne, je ne veux rien en dire. C'est assez que ce soit un bourg où il y a plus de mille feux. Quant à l'affaire des glands, je vous réponds que madame la duchesse est si unie et si humble qu'elle ne craint pas d'envoyer demander des glands à une paysanne, elle à qui il arriva plus d'une fois d'envoyer redemander un peigne prêté à une de ses voisines. C'est pourquoi il faut que vous sachiez que les dames d'Aragon, encore qu'elles soient de grande qualité, n'y regardent pas d'aussi près, ni ne sont aussi orgueilleuses que les dames de Castille ; elles traitent les gens avec plus de simplicité. »

Tandis qu'ils discouroient de la sorte, Sanchica sortit, ayant les pans de sa robe tout pleins d'œufs, et demanda au page : « Dites-moi, Monsieur, peut-être que monsieur mon père porte des aiguillettes à ses chausses depuis qu'il est gouverneur. — Je ne lui en ai point vu, répondit le page, mais je pense qu'il en doit porter. — Ah ! mon Dieu ! repartit Sanchica, et que seroit-ce si

l'on voyoit mon père avec des chausses retroussées ? Cela n'est pas beau, et, dès l'heure où je naquis, j'ai toujours désiré de le voir avec des chausses à bas attaché. — Eh bien, repartit le page, votre Seigneurie le verra avec tout ce qu'elle a désiré, si Dieu vous donne vie. Je jure Dieu qu'il est en termes de porter un parasol, si peu que son gouvernement lui dure seulement deux mois. »

Le curé et le bachelier virent bien que le page se moquoit. Toutefois la valeur de la chaîne de corail et l'habit de chasse que Sancho envoyoit, et que Thérèse leur avoit déjà montrés, les tenoient en doute. Néanmoins ils ne laissèrent pas de rire du désir de Sanchica, et encore plus quand Thérèse leur dit : « Monsieur le curé, ne savez-vous point ici quelqu'un qui aille à Madrid ou à Tolède ? Je voudrois lui donner charge de m'acheter un vertugadin rond ou droit, à la mode qui court, et des meilleurs que l'on trouvera : car, en vérité, en vérité, j'ai envie de faire honneur au gouvernement de mon mari en tout ce qu'il me sera possible ; et, si je m'ennuie, je m'en irai à cette cour, et j'aurai un carrosse comme les autres, vu que la femme qui a son mari gouverneur peut bien en avoir un et l'entretenir. — Que dites-vous, ma mère ? répliqua Sanchica ; plût à Dieu que cela fût plutôt aujourd'hui que demain, quand même ceux qui me verront assise dans ce coche avec madame ma mère dussent dire : Regardez une telle qui est fille d'un mangeur d'aulx, elle va assise et étendue dans ce coche comme si c'étoit une papesse. Mais qu'ils foulent la boue, et que j'aille dans le coche les pieds loin du sol. Mauvais an et mauvais mois puissent avoir tout autant de babillards qu'il y a au monde ! S'en rie qui voudra, pourvu que j'aie les pieds chauds et que je sois à mon aise. Parlé-je bien, ma mère ? — Fort bien, ma fille, répondit Thérèse, et mon bon Sancho m'a prophétisé toutes ces bonnes fortunes et encore de plus

grandes. Tu verras si je dis vrai jusques à tant qu'il m'ait faite comtesse. Le tout est de commencer à être chanceuses, et, comme j'ai souvent ouï dire à ton père, qui, comme il est ton père, l'est aussi des proverbes, quand on te donnera une génisse, cours-y avec la corde ; quand on te donnera un gouvernement, prends-le ; quand on te donnera un comté, empoigne-le, et, lorsqu'on te donnera du tutoiement, avec quelque bon présent, ensache-le. Si vous ne le voulez pas faire, dormez donc, et ne répondez point aux faveurs de la fortune qui vous appelle à la porte de votre maison. — Et que m'importe, ajouta Sanchica, que quelqu'un dise en me voyant prendre les grands airs : « Le chien se voit un collier d'or et méconnoît son compagnon » ?

Le curé, entendant tout ceci, dit alors : « Je ne puis croire autre chose, sinon que tous ceux de cette race des Panças sont venus au monde avec chacun un sac de proverbes dans le corps. Je n'en ai vu aucun qui ne les répande à tout instant et en tous les discours qu'il tient. — Cela est vrai, repartit le page, car M. le gouverneur Sancho s'en sert à chaque pas, et, bien que la plupart ne viennent point à propos, si est-ce qu'ils font rire, et monsieur le duc et madame la duchesse en font grand cas. — Dites-nous, je vous prie, Monsieur, répliqua le bachelier, si ce que vous dites du gouvernement de Sancho est véritable, s'il y a une duchesse au monde qui envoie des présens à Thérèse et qui lui écrive, car tous nous ne le pouvons croire, encore que nous touchions les présens et que nous ayons lu les lettres. Nous croyons plutôt que c'est un des tours de don Quichotte, notre compatriote, qui croit que tout se fait par enchantement. C'est pourquoi je vous déclare que je veux toucher et tâter pour voir si vous êtes un ambassadeur fantastique ou bien un homme de chair et d'os. — Je ne sais autre chose de moi, répondit le page, sinon que je suis véritablement

un ambassadeur, et que le seigneur Sancho Pança est en effet gouverneur, et que monseigneur le duc et madame la duchesse peuvent donner et ont donné ce gouvernement, et que j'ai entendu dire que ce Sancho s'y comporte avec beaucoup de mérite. Si en ceci il y a ou non de l'enchantement, c'est à vos Grâces à vider le différend. Par le serment que je fais, qui est par la vie de mes parens, qui sont encore vivans et que j'aime beaucoup, je n'en sais autre chose. — Cela peut être comme vous dites, répliqua le bachelier ; pourtant dubitat Augustinus. — En doute qui voudra, répondit le page, ce que j'ai dit est la vérité, et c'est ce qui nagera toujours sur le mensonge, comme l'huile sur l'eau ; et sinon, operibus credite, et non verbis, que l'un de vous s'en vienne avec moi, et il verra de ses yeux ce qu'il ne veut croire de ses oreilles. — C'est moi qui dois y aller, dit alors Sanchica ; que votre Grâce, Seigneur, me prenne en croupe sur son cheval, j'irai de fort bon cœur voir monsieur mon père. — Les filles de gouverneur ne doivent pas aller seules par les chemins, mais accompagnées de carrosses, de litières et d'un grand nombre de serviteurs. — Par le Dieu vivant, répliqua Sanchica, aussi bien irai-je sur une jument que dans un coche ; vous l'avez bien trouvée, la mijaurée. — Tais-toi, enfant, dit Thérèse, tu ne sais ce que tu dis, et ce seigneur est dans le vrai : selon le temps le bâton ; lorsque ton père étoit Sancho, tu étois Sanchica ; maintenant qu'il est gouverneur, tu es señora, et je ne sais si je me trompe. — La señora Thérèse en dit plus qu'elle ne pense, répondit le page ; mais que l'on me donne à manger et que l'on me dépêche vitement, car je pense m'en retourner ce soir. » Le curé dit là-dessus : « Votre Seigneurie s'en viendra faire pénitence avec moi ; la señora Thérèse a plus de volonté que de moyens pour traiter un si bon hôte. »

Le page le remercia d'abord ; toutefois, en effet, il dut céder pour son profit. Le curé l'emmena donc de bonne volonté avec lui, et il en avoit grand désir afin de se pouvoir informer de don Quichotte et de ses exploits. Le bachelier s'offrit à Thérèse pour lui faire les copies de sa réponse ; mais elle ne voulut pas qu'il se mît dans ses affaires parce qu'elle le tenoit pour un gausseur. C'est pourquoi elle donna un plat de soupe et deux œufs à un novice qui savoit écrire, et celui-ci lui fit deux lettres, une pour son mari et l'autre pour la duchesse. Elle les marqua de son cachet, et ce ne sont pas les pires que l'on puisse lire en cette grande histoire, ainsi que l'on verra ci-après.

Seconde partie · LI

e jour qui suivit la nuit de la ronde que fit le gouverneur se leva, et de toute cette nuit le majordome ne put fermer l'œil, l'esprit continuellement tendu sur la beauté et la bonne grâce de la damoiselle déguisée, et le majordome employa ce qui lui restoit de cette nuit à écrire à ses seigneurs ce que Sancho Pança faisoit et disoit, étant autant étonné de ses actions que de ses discours, car ses paroles et ses actions étoient un mélange de sagesse et de folie. Enfin, monsieur le gouverneur se leva, et, par l'ordonnance du docteur Pèdre Récio, on le fit déjeuner d'un peu de conserve et de quatre gorgées d'eau fraîche, chose que Sancho eût volontiers échangée contre un lopin de pain et une grappe de raisin. Toutefois, voyant qu'il étoit forcé de le faire, il en passa par là, non sans une grande douleur de son âme et une grande fatigue pour son estomac. Le docteur Pèdre Récio lui faisoit croire que les mets délicats et en petite quantité éveilloient les esprits ; que c'étoit ce

qui convenoit le mieux aux personnes placées dans les grandes charges et les emplois importans où l'on ne se doit pas tant servir des forces du corps que de celles de l'esprit. Cependant, avec ces sophismes, Sancho enduroit la faim, et si bien que dans son cœur il maudissoit le gouvernement, et aussi celui qui le lui avoit baillé.

Nonobstant, avec toute sa faim et avec sa conserve, il se mit ce jour-là à juger. La première chose qu'il ouït fut une demande que lui fit un étranger en présence du majordome et du reste des siens. Or, l'étranger dit : « Monsieur, une grande rivière et fort marchande sépare les deux parties d'une même seigneurie, et veuille votre Excellence m'écouter attentivement, s'il lui plaît, car cette affaire est de grande importance et un peu difficile ; j'ajoute que sur cette rivière il y avoit un pont, au bout du pont une potence et une maison semblable à un tribunal. Dans cette maison il y avoit d ordinaire quatre juges qui appliquoient la loi qu'établit le seigneur de la rivière, du pont et du fief. Cette loi étoit ainsi conçue :

Si quelqu'un passe sur ce pont d'une partie à l'autre, il doit jurer premièrement en quel lieu et vers quelles personnes il va. S'il dit la vérité, qu'on le laisse passer, et, s'il a dit un mensonge, qu'il soit pendu à ce gibet sans aucune rémission.

Quand on eut connoissance de cette loi et de sa rigoureuse condition, beaucoup de personnes passoient et repassoient sur le pont, et l'on voyoit incontinent par ce qu'elles juroient si elles disoient vrai : de sorte que les juges les laissoient passer librement. Or, il arriva qu'en faisant jurer un homme, celui-ci dit que, par le serment qu'il faisoit, il s'en alloit mourir à ce gibet qui étoit là proche, et qu'il n'y alloit pas faire autre chose. Les juges s'arrê-

tèrent sur ce serment et dirent entre eux : « Si nous laissons passer cet homme librement, il a fait un faux serment, et il faut qu'il meure selon la loi. Et, si nous le pendons, il a juré qu'il s'en alloit mourir à cette potence, et, parce qu'il aura juré la vérité, il doit demeurer libre, selon la teneur de la même loi. On vous demande maintenant, Monsieur le gouverneur, ce que les juges feront de cet homme, car ils sont encore maintenant incertains et en suspens pour ce sujet. Ce sont eux qui m'ont envoyé ici vers vous, ayant eu avis de votre jugement fin et élevé, pour supplier votre Grâce de donner son avis sur une affaire si difficile et si douteuse. »

Sancho, ayant entendu ce que cet homme venoit de dire, fit cette réponse : « Certainement ces messieurs les juges qui vous ont envoyé à moi auroient pu se l'épargner, parce que je suis un homme qui ai plus de bruit que de finesse. Toutefois, avec tout cela, racontez-moi cette affaire encore une fois, afin que je la puisse bien comprendre ; peut-être frapperai-je au but. » Le demandeur lui redit encore une fois ou deux ce qu'il avoit dit auparavant. Enfin, Sancho fit cette réponse : « Il m'est avis qu'en trois mots je vous éclaircirai de ce que vous me demandez. Et voici comment. L'homme que vous dites jure qu'il s'en va mourir au gibet, et s'il y meurt il a juré la vérité, et de par la loi il mérite d'être libre et de passer le pont. Mais, si on ne le pend point, il a juré un mensonge, et par la même loi il mérite d'être pendu. — Il en est comme a dit monsieur le gouverneur, répliqua le messager, et, quant à ce qui concerne l'intelligence du fait, il n'y a plus que dire ni que douter. — Je dis donc encore, repart Sancho, que de cet homme-là on laisse passer la partie du corps qui a dit la vérité, et que celle qui a menti soit pendue. Par ce moyen la loi du passage s'accomplira entièrement et au pied de la lettre. — Il fau-

droit donc, Monsieur le gouverneur, repartit le demandeur, que l'homme dont est question se divisât en parties, en mensongère et en véridique. Et, si on le divise, il faudra qu'il meure, et par conséquent on ne fera rien de tout ce que la loi demande, ce qui ne se peut faire : car il faut que la loi s'accomplisse de point en point. — Venez çà, Monsieur l'homme de bien, répliqua Sancho : ce passager que vous dites, ou je suis une bête, ou il a autant de raison pour mourir que pour vivre et passer le pont. C'est pourquoi, si la vérité l'absout, le mensonge le condamne également. Et, cela étant ainsi, comme ça est, je suis d'avis que vous disiez à ces messieurs qui vous ont ici envoyé que, puisque les raisons de le sauver ou de le faire mourir sont égales, et aussi fortes les unes que les autres, ils le laissent passer librement : car on est toujours plus estimé de faire du bien que de faire du mal, et je le signerois de mon nom, si je savois signer. Ce que je vous en dis ne vient pas de moi, mais je me suis souvenu d'un avis que mon maître don Quichotte me donna, entre beaucoup d'autres, la nuit avant que je vinsse à être gouverneur de cette île, à savoir : que, quand les opinions seroient en balance, on eût plutôt recours à la miséricorde. Dieu a voulu, dis-je, que je m'en suis ressouvenu à cette heure, et cela vient ici comme au moule. — Cela est vrai, répondit le majordome, et, pour moi, je pense que Lycurgue même, qui donna dès lois aux Lacédémoniens, n'eût pu donner une meilleure sentence que celle que le grand Pança vient de porter. C'est assez pour ce matin ; et je veux donner ordre que monsieur le gouverneur ait à dîner suivant que son appétit le demandera. — C'est ce que je demande, repart Sancho, et haut le bois. Que l'on me baille à manger, et que les affaires et les doutes pleuvent sur moi, je les sabrerai vivement. »

Le majordome tint sa parole : car il se faisoit un cas de conscience de faire mourir de faim un si sage gouverneur, d'autant plus qu'il pensoit cette même nuit en finir avec lui par une dernière charge qu'il avoit commission de faire. Il arriva enfin que Sancho, ayant dîné ce jour-là contre les règles et aphorismes du docteur Tirtéafuera, comme on se levoit de table, un courrier entra dans la salle, avec une lettre de don Quichotte pour le gouverneur. Sancho commanda au secrétaire de la lire à part, et, s'il n'y avoit dedans aucune chose d'importance, qu'il la lût après tout haut. Le secrétaire le fit, et, l'ayant lue premièrement, il proféra ces paroles : « Bien se peut-elle lire tout haut : car ce que le seigneur don Quichotte écrit à votre Seigneurie mérite d'être imprimé et écrit en lettres d'or. » La teneur de la lettre étoit ce qui suit :

LETTRE
DE
DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

Lorsque je m'attendois à apprendre des nouvelles de ta négligence et de tes sottises, ami Sancho, j'en ai reçu de ta prudence. J'en remercie particulièrement le Ciel, qui sait du fumier élever le pauvre, et rendre les ignorans sages et avisés. On me dit que tu gouvernes comme si tu étois un homme, et que, tout homme que tu es, tu te conduis comme si tu étois une bête, vu la grande humilité que tu pratiques. Toutefois, Sancho, je veux que tu saches qu'il est souvent besoin, pour conserver l'autorité de son office, d'aller contre l'humilité du cœur. Car la parure de la personne qui est établie en de grandes charges doit être conforme à ce qu'elles requièrent, et non à la mesure de ce à quoi leur basse condition les pousse. Sois toujours bien habillé, parce qu'un pieu bien ac-

commodé ne semble pas un pieu. Je ne dis pas que tu sois coquet et chargé de clinquans, ni qu'étant juge tu t'habilles en soldat, mais je te dis que tu sois habillé selon l'office que tu exerces, toujours net et bien propre.

Tu as deux choses à faire, entre plusieurs autres, pour gagner le cœur de ceux que tu gouvernes. La première, de te montrer bon pour tous, et cela, je te l'ai déjà dit une autre fois ; et la seconde, de faire abonder les vivres, parce qu'il n'y a rien qui fâche plus les pauvres que la faim et la cherté.

Ne fais pas beaucoup d'ordonnances, et, si tu en fais, tâche de les faire bonnes, et surtout qu'elles soient observées, parce que les lois que l'on ne garde point c'est tout autant que si elles n'étoient point. Au contraire, elles donnent à entendre que le prince qui a la prudence et l'autorité de les établir n'a pas le pouvoir de les faire garder. Les lois qui font naître la crainte et qui ne sont point observées sont semblables au soliveau roi des grenouilles : au commencement, il les épouvantoit ; mais, avec le temps, elles le méprisèrent, et, en se moquant, sautèrent dessus.

Sois un père pour les vertus, et un beau-père pour les vices. Ne sois pas toujours rigoureux, ni toujours débonnaire, mais tiens le milieu entre ces deux extrêmes ; c'est en cela que consiste le point de la prudence.

Visite les prisons, les boucheries et les marchés ; la présence du gouverneur est de grande importance en ces lieux-là. Console les prisonniers par l'espérance d'une prompte expédition de leurs affaires. Sois l'épouvantail des bouchers quand il faut régler les poids, et des revendeuses pour la même raison.

Ne te montre point (encore que tu le sois, par hasard, ce que je ne crois pas) ambitieux, coureur ni glouton : car, lorsque tes sujets et ceux qui traitent avec toi sauroient ton inclination, ils dresseroient de ce côté leurs batteries, et finiroient par te précipiter dans le gouffre de la perdition.

Lis et relis, passe et repasse les conseils et les enseignemens que je te donnai par écrit avant ton départ pour ton gouvernement. Tu y trouveras, si tu les observes, une aide de tous les instans, qui te fera surmonter les travaux et les difficultés qui s'offrent à chaque pas aux gouverneurs.

Écris à tes maîtres et montre-toi reconnoissant envers eux. L'ingratitude est fille de l'orgueil, et un des plus grands péchés que l'on connoisse, et la personne qui se montre reconnoissante envers ceux qui lui ont fait du bien montre qu'elle le sera aussi envers Dieu, qui lui en a fait de si grands et lui en fait tous les jours.

Madame la duchesse a envoyé un de ses serviteurs avec ton habit, et un autre présent à ta femme Thérèse Pança ; nous attendons sa réponse à tout instant.

J'ai été un peu indisposé par suite d'une certaine attaque de chats, qui m'est arrivée, pas pour peu, aux dépens de mes narines ; mais cela n'est rien, car, s'il y a des enchanteurs qui me persécutent, il y en a aussi qui me défendent.

Donne-moi avis si le majordome qui est avec toi a rien que voir avec les actions de la Trifaldi, comme tu le soupçonnois ; et pareillement de tout ce qui pourra t'arriver, le chemin étant si court, d'autant que je pense bientôt laisser cette vie oisive que je mène, vu que je ne suis pas né au monde pour elle. Il m'est arrivé

une autre affaire qui me mettra, comme je le crains, dans la disgrâce de ces seigneurs ; néanmoins, encore que cela m'importe beaucoup, je ne m'en soucie guère. Après tout, j'ai résolu de faire plutôt ce qui est de ma profession que ce qui est de leur plaisir, suivant l'adage : Amicus Plato, sed magis amica veritas. Je te dis ceci en latin parce que je m'imagine que tu l'auras appris depuis que tu es gouverneur. Je te recommande à Dieu ; qu'il te garde de toute affliction.

Ton ami,

Sancho écouta attentivement cette lettre, et tous ceux qui l'entendirent lire la tinrent pour sage et en firent de grands éloges. Il se leva incontinent de table, et, appelant son secrétaire, il se retira avec lui dans son cabinet, et, sans plus de délai, il voulut répondre tout de suite à son maître don Quichotte. Il dit donc au secrétaire que, sans ajouter ni ôter, il écrivît promptement et de point en point ce qu'il lui diroit. Il fit ainsi, et voici la réponse à la lettre :

LETTRE DE SANCHO PANÇA À DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

Je suis si accablé d'affaires que je n'ai pas loisir de me gratter la tête, non pas même de me rogner les ongles ; et, par suite, je les ai si longs que Dieu y mette remède. Je dis ceci, mon cher Seigneur, afin que votre Grâce ne s'inquiète point si jusqu'ici je ne lui ai point donné avis si cela alloit bien ou mal en ce gouvernement, où j'endure plus la faim que quand nous allions tous deux par les forêts et par les déserts.

Monseigneur le duc m'écrivit l'autre jour pour m'avertir que certains espions étoient entrés dans cette île pour me tuer ; mais je n'en ai encore découvert d'autres qu'un certain docteur qui est payé en cette île pour tuer tout autant de gouverneurs qu'il y en viendra. Il s'appelle le docteur Pèdre Récio, natif de Tirtéafuera. Votre Seigneurie verra quel nom il a, et si je n'ai pas raison de craindre de mourir par ses mains. Ce docteur dit lui-même, et de lui-même, qu'il ne guérit point les maladies quand elles sont venues, mais que seulement il les prévient et les empêche de venir, et la médecine dont il se sert c'est la diète et encore la diète, jusqu'à réduire les personnes à n'avoir rien que les os, comme si la foiblesse n'étoit pas un plus grand mal que la fièvre. Finalement il me fait mourir de faim, et je meurs de dépit : car, au lieu que je pensois venir à ce gouvernement pour manger chaud et boire froid, et pour rétablir mon corps entre des draps de toile de Hollande et sur la plume, je suis venu faire pénitence comme un ermite ; et, comme je ne la fais pas de mon bon gré, il m'est avis que le diable me doit emporter à tout bout de champ.

Jusqu'ici je n'ai encore levé aucun tribut ni touché aucune rente due et légitime, encore moins de celles qui ne le sont pas. Je ne puis voir d'où cela provient : car on m'a dit par deçà que tous les gouverneurs qui viennent dans cette île, devant qu'ils y entrent, les habitans du lieu leur donnent ou leur prêtent beaucoup d'argent, et que cette coutume se pratique en tous les gouvernemens, non pas seulement en celui-ci.

L'autre nuit, en faisant la ronde, j'ai rencontré une belle fille en habit d'homme et son frère habillé en fille. Mon majordome est devenu amoureux de la fille, et, en son imagination, il l'a choisie pour femme, suivant ce qu'il a dit, et j'ai choisi le garçon pour

être mon gendre. Nous en parlerons aujourd'hui avec le père du frère et de la sœur, qui est un certain Diégo de la Llana, gentilhomme et vieux chrétien autant qu'on le puisse désirer.

Je visite les places publiques ainsi que votre Seigneurie me le conseille ; hier j'ai trouvé une revendeuse qui vendoit des noisettes nouvelles, et j'ai vérifié que dans le boisseau de nouvelles elle en avoit mêlé de vieilles, creuses et pourries. Je les ai confisquées au profit des petits enfans de la doctrine, qui les sauront bien trier, et l'ai condamnée à n'entrer de quinze jours dans la halle. L'on m'a dit que j'avois fort bien fait. Ce que je peux vous dire, c'est que l'on tient parmi ce peuple qu'il n'y a plus mauvaises gens que ces femmes des halles, et que toutes y sont sans honte, sans âme et sans retenue. Je le crois par celles que j'ai vues dans les autres bourgs.

Je suis extrêmement satisfait que madame la duchesse ait écrit à ma femme Thérèse Pança, et lui ait envoyé le présent que votre Seigneurie me mande. Je ferai en sorte de me montrer reconnaissant en temps et lieu. Que votre Grâce lui baise les mains de ma part et lui dise qu'elle ne met pas son bien dans un sac troué, comme elle le verra à l'œuvre.

Je ne voudrois point que votre Seigneurie eût des différends et des désagrémens avec mes maîtres : car, si vous vous fâchiez avec eux, il est évident que je m'en ressentirai à mon dam. En outre, il ne seroit pas beau ni honnête si vous, qui me conseillez d'être reconnoissant, ne l'étiez point envers ceux qui vous ont montré tant de courtoisie et qui vous ont traité si magnifiquement dans leur château.

Je ne puis comprendre ce que vous dites de l'égratignement. Toutefois je m'imagine que ce doit être quelqu'un des mauvais tours que les méchans enchanteurs ont coutume de vous jouer. Je le saurai à notre première rencontre. J'eusse voulu vous pouvoir envoyer quelque chose, mais je ne sais que vous envoyer, si ce n'est quelques canules de seringues ; on en fait en cette île de très curieuses avec des vessies. Toutefois, si le gouvernement me demeure, je chercherai que vous envoyer de façon ou d'autre.

Si ma femme Thérèse Pança m'écrivoit, votre Seigneurie payera le port de la lettre et me l'enverra. J'ai un extrême désir de savoir des nouvelles de ma maison, de ma femme et de mes enfans. Et, sur ce, Dieu délivre votre Grâce de tous méchans enchanteurs, et qu'il me tire en santé et en paix de ce gouvernement ; mais j'en doute beaucoup : car je le pense laisser avec la vie, d'après le traitement que me fait suivre le docteur Pèdre Récio.

Sancho Pança.

Le secrétaire ferma la lettre et dépêcha incontinent le courrier, et ceux qui faisoient à Sancho ces charges, s'étant assemblés, avisèrent à l'expulser du gouvernement. Sancho passa cet après-dîner à faire quelques ordonnances touchant le bon gouvernement de ce qu'il croyoit être une île. Il ordonna donc qu'il n'y eût plus de revendeurs de vivres dans la république, et que l'on pût y faire entrer et vendre tel vin que l'on voudroit, voulant toutefois que l'on dît le terroir qui l'avoit produit, afin d'en fixer le prix selon l'estime, la bonté et la renommée du cru, et que celui qui y mettroit de l'eau ou qui le changeroit de nom fût condamné à mort. Il rabaissa le prix de toutes sortes de chaussures, principalement des souliers, qui lui sembloient être trop chers. Il taxa le salaire des serviteurs, qui couraient à bride abattue par le chemin du

lucre. Il imposa de grosses peines à ceux qui chanteroient des chansons lascives et immorales de jour ou de nuit. Il ordonna qu'aucun aveugle ne chanteroit des miracles par stances, s'il ne prouvoit par témoignage authentique que ce qu'il disoit étoit vrai, parce qu'il lui sembloit que la plupart des miracles que les aveugles chantent sont feints et controuvés, au préjudice de ceux qui sont vrais.

Il fit et créa un alguazil des pauvres, non pas pour les persécuter, mais pour examiner s'ils l'étoient vraiment, parce que, sous ombre de l'infirmité fictive ou de la fausse blessure, on ne voit que larrons et qu'ivrognes. En réalité, il ordonna de si bonnes choses qu'elles se gardent encore aujourd'hui en ce lieu et se nomment les Constitutions du grand gouverneur Sancho Pança.

Seconde partie · LII

id Hamet raconte que, lorsque don Quichotte fut guéri de ses égratignures, il lui sembla que la vie qu'il menoit dans ce château étoit toute contraire à l'ordre de chevalerie dont il faisoit profession, et par suite il résolut de demander congé au duc et à la duchesse pour s'en aller à Saragosse, dont les fêtes approchoient et où il croyoit gagner le prix que l'on donne en semblables jeux. Or, étant un jour à table avec le duc et la duchesse, comme il commençoit de demander son congé, voilà qu'à contretemps l'on voit entrer deux femmes par la porte de la grande salle. Elles étoient, comme l'on vit depuis, couvertes de deuil depuis les pieds jusqu'à la tête. Une de ces femmes, s'étant approchée de don Quichotte, se jeta tout de son long à terre, la bouche collée sur les pieds de

notre chevalier, et elle poussoit de si profonds et si douloureux soupirs qu'elle porta le trouble chez tous ceux qui l'entendoient et qui la regardoient. Le duc même et la duchesse, quoiqu'ils imaginassent que c'étoit quelque tour que leurs gens vouloient jouer à don Quichotte, demeurèrent tout confus et étonnés, voyant les élans avec lesquels cette femme soupiroit, gémissoit et pleuroit. Et cette incertitude dura jusqu'à ce que don Quichotte, prenant compassion d'elle, la fît lever de terre, se découvrir et ôter le masque qu'elle avoit devant son visage mouillé de larmes. Elle fit ce que don Quichotte lui disoit, et lors on aperçut ce que jamais on n'eût pensé, on aperçut, dis-je, le visage de doña Rodriguez, la duègne de la maison, et celle qui étoit avec elle c'étoit sa fille que le fils du riche laboureur avoit abusée. Tous ceux qui la connoissoient s'en émerveillèrent grandement, et le duc et la duchesse plus que tous les autres : car, bien qu'ils la tinssent pour niaise et grossière, ils ne la croyoient pas sotte au point de faire des folies. Enfin doña Rodriguez, se tournant vers ses seigneurs, leur tint ce langage : « Plaise à vos Excellences de me donner congé et permission de parler un peu à ce chevalier. Il faut nécessairement que je lui parle, afin que je sorte à mon honneur d'une affaire où m'a réduite l'audace d'un méchant villageois. » Le duc lui dit qu'elle avoit tout pouvoir, et qu'elle devisât avec le seigneur don Quichotte autant qu'il lui plairoit. La dame, avec cette permission, dirigeant sa voix et son visage vers don Quichotte, lui tint ce discours :

« Il y a déjà longtemps, valeureux Chevalier, que je vous ai rendu compte du tort et de la trahison qu'un méchant laboureur a commis envers ma chère et bien-aimée fille. C'est cette malheureuse qui est ici présente. Vous m'avez promis de la soutenir et de faire réparer le tort qu'on lui a fait, et maintenant j'ai appris que

vous voulez partir de ce château pour aller chercher les bonnes aventures que Dieu vous puisse envoyer ; j'eusse désiré, avant que de vous en aller, que vous eussiez défié ce barbare et l'eussiez fait marier avec ma fille pour accomplir la parole qu'il lui en avoit donnée avant qu'il se jouât avec elle. Car penser que monseigneur le duc me fasse rendre justice, c'est demander des poires à l'ormeau, pour la raison que je vous ai déjà purement déclarée. Et avec cela, Notre-Seigneur vous tienne en prospérité et ne vous abandonne pas. » Don Quichotte, avec une grande gravité et beaucoup de solennité, fit cette réponse : « Bonne Dame, arrêtez vos larmes, ou, pour mieux dire, essuyez-les, et mettez fin à ces soupirs. Je prends à mon compte la querelle de votre fille, à laquelle eût bien mieux valu de n'avoir pas cru si facilement aux promesses des amoureux, la plupart promettant facilement et difficilement tenant leur promesse. Et, pour vous montrer que je dis vrai, avec la permission de monseigneur le duc, j'irai tout de ce pas à la recherche de ce jeune homme sans âme, je le trouverai, le défierai sur ce sujet et lui ôterai la vie toutes et quantes fois il ne voudra pas accomplir sa promesse. Le principal point de ma profession est de pardonner aux humbles et de châtier les superbes, je veux dire de secourir les misérables et de dompter les tyrans. — Il n'est pas besoin, répond le duc, que votre Seigneurie se mette en peine de trouver le paysan duquel cette bonne dame se plaint. Il n'est pas non plus besoin que vous me demandiez congé de le défier. Je vous le donne pour défié. Je me charge de lui faire savoir ce défi, et il faut qu'il l'accepte et qu'il comparoisse en propre personne en ce mien château. Je vous donnerai à tous deux le champ libre, où seront observées toutes les conditions que l'on garde ordinairement et que l'on doit garder en tel cas. Je ferai également justice autant à l'un qu'à l'autre, ainsi que sont

obligés de faire tous les princes qui donnent le champ libre à ceux qui se combattent dans leurs terres. — Avec cette assurance, repartit don Quichotte, et avec la permission de votre Grandeur, je déclare dès à présent que pour cette fois je renonce à ma noblesse et m'accommode à la bassesse du défendeur. Enfin, je me rends son égal en le rendant digne de me combattre. Et partant, encore qu'il soit absent, je le défie, disant qu'il a mal fait d'avoir trompé cette pauvrette, qui étoit fille, et qui par sa faute ne l'est plus maintenant. Je dis qu'il doit tenir la promesse qu'il lui a faite d'être son légitime époux, ou mourir sur cette querelle. » Ce disant, il tira un gant de sa main et le jeta au milieu de la salle. Le duc le leva et le prit, disant, comme il avoit déjà fait, qu'il acceptoit ce défi au nom de son vassal, et assigna le terme du défi à six jours de là, et le camp dans la place du château, avec les armes dont usent ordinairement les chevaliers errans, à savoir : la lance, l'écu, le harnois à l'épreuve, et toutes les autres pièces, sans fraude, supercherie ni superstition aucune, après examen et visite par les juges du camp. « Mais devant toutes choses, dit encore le duc, il faut que cette bonne dame et cette triste demoiselle remettent le droit de leur cause entre les mains du seigneur don Quichotte de la Manche ; autrement rien ne se pourra faire, et ce défi seroit nul et sans aucun effet. — Oui, je l'y remets, répondit la duègne. — Et moi aussi », ajouta la fille tout en larmes et toute pleine de honte et de dépit. Cet accord étant fait et le duc ayant imaginé ce qu'il devoit faire en ce cas, les dames qui portoient le deuil sortirent de la salle et se retirèrent. La duchesse commanda que dorénavant on ne les traitât plus comme étant à son service, mais comme des dames aventurières qui venoient demander justice dans sa maison. On leur donna donc une chambre à part, et on les servit comme des étrangères, non sans étonnement des

autres domestiques, qui ne savoient ce que deviendroient la simplesse et l'effronterie de dame Rodriguez et de sa sotte fille.

Cependant, afin d'achever l'accomplissement de la fête et dernier dessert du festin, ce page qui avoit porté les lettres et les présens à Thérèse Pança, femme du gouverneur Sancho Pança, entre dans la salle. Le duc et la duchesse reçurent un extrême contentement de sa venue, désireux de savoir ce qui lui étoit arrivé en son voyage. Ils s'en informèrent donc, et le page répondit qu'il ne le pouvoit pas dire devant tant de gens ni en peu de paroles, et qu'il plût à leurs Excellences d'attendre lorsqu'ils seroient tout seuls, et qu'en attendant ils se divertissent cependant avec ces lettres. Lors il tira de son sein deux lettres et les mit dans les mains de la duchesse. Sur l'une il y avoit écrit Lettre pour madame la duchesse une telle de je ne sais où ; et sur l'autre : À mon mari Sancho Pança, gouverneur de l'île Barataria, à qui Dieu donne plus d'années heureuses qu'à moi-même. La duchesse ne pouvoit laisser cuire son pain, comme on dit d'ordinaire, tant elle avoit envie de lire sa lettre. Enfin, l'ayant ouverte, elle la lut à part soi, et, voyant qu'elle la pouvoit lire tout haut, afin que le duc et les autres qui étoient là la pussent entendre, elle la lut comme il suit.

LETTRE DE THÉRÈSE PANÇA À LA DUCHESSE.

Madame, la lettre qu'il a plu à votre Grandeur m'écrire m'a apporté un extrême contentement : car en vérité elle étoit bien désirée par moi. La chaîne de corail est fort bonne, et l'habillement de chasse de mon mari ne lui doit rien de retour. Tout ce village a été fort joyeux de ce que vous avez fait gouverneur Sancho Pança, mon époux, encore qu'il n'y ait personne qui le croie, et principalement le curé, maître Nicolas le barbier, et Samson

Carrasco le bachelier. Mais nullement ne m'en chaut, s'il faut dire la vérité, et, puisque cela est comme il est, que chacun en dise ce qu'il voudra. Toutefois, si je n'eusse vu la chaîne et l'habit de chasse, je ne l'eusse pas cru non plus, parce que tous ceux de ce village tiennent mon mari pour un lourdaud, et disent que, sauf le gouvernement d'un troupeau de chèvres, ils ne peuvent imaginer à quel gouvernement il convient. Dieu l'adresse et le conduise selon qu'il voit que ses enfans en ont besoin. Pour moi, Madame, j'ai résolu (avec le congé de votre Excellence) de mettre ce beau jour en ma maison, et m'en aller à la cour étendue dans un carrosse, pour fermer les yeux à mille envieux qui déjà me regardent de travers. Je supplie donc votre Grandeur d'écrire à mon mari qu'il m'envoie quelque argent, et non pas peu : car l'on dépense beaucoup à la cour, et le pain y vaut un réal, et la chair trente maravédis la livre, et ce par sentence des juges de la police. Et, s'il ne veut pas que j'y aille, qu'il m'en donne bientôt avis, parce que les pieds me bouillent, tant j'ai envie de me mettre en chemin. Mes amis et mes voisins me disent que, si ma fille et moi allons à la cour en bon ordre et en grande pompe, mon mari viendra à être connu par moi, plutôt que moi par lui, étant inévitable que plusieurs disent : « Qui sont les dames de ce carrosse ? » Et un de mes serviteurs répondra : « Ce sont la femme et la fille de Sancho Pança, gouverneur de l'île Barataria », et par ce moyen Sancho sera connu et je serai honorée, et à Rome et partout. Je suis extrêmement fâchée de ce que cette année on n'a point amassé de glands en ce village ; nonobstant j'en envoie à votre Grandeur environ un demi-boisseau, que j'ai été cueillir un à un dans la montagne ; je voudrois qu'ils fussent comme des œufs d'autruche.

Votre Excellence n'oublie pas de m'écrire, et je ne manquerai pas de lui faire réponse et de lui donner avis de ma santé, et de

tout ce qu'il y aura dans ce village, où je reste en priant Notre-Seigneur de garder votre Grandeur, et la priant de ne pas m'oublier. Sancha ma fille et mon fils baisent les mains à votre Grandeur.

Celle qui a plus d'envie de voir votre Sérénité que de lui écrire.

Thérèse Pança.

Tous les assistans reçurent un grand plaisir en entendant lire la lettre de Thérèse Pança, mais le duc et la duchesse plus que tous. La duchesse demanda à don Quichotte s'il trouvoit bon que l'on ouvrît celle qui s'adressoit au gouverneur, parce qu'elle s'imaginoit qu'elle devoit être très bonne. Don Quichotte fit réponse qu'il l'ouvriroit pour leur être agréable. Ce qu'il fit, et la lettre disoit :

LETTRE DE THÉRÈSE PANÇA
À SANCHO PANÇA, SON MARI.

Sancho, ami de mon âme, j'ai reçu ta lettre ; je te promets et te jure, comme catholique chrétienne, qu'il ne s'en est pas manqué de deux doigts que je devinsse folle de joie. Je te proteste, frère, que, lorsque j'entendis dire que tu étois gouverneur, je pensai tomber morte rien que de joie. Tu sais bien que l'on dit qu'une soudaine joie tue aussitôt qu'une grande douleur. Notre fille Sancha en pissa de plaisir sans le sentir, tant elle en étoit transportée. J'avois devant moi l'habillement de chasse que tu m'as envoyé, j'avois au cou la chaîne de corail de madame la duchesse, j'avois les lettres entre mes mains, je voyois celui qui les avoit portées ; nonobstant il me sembloit que tout ce que je voyois et que je touchois étoit un songe. Qui eût jamais pensé qu'un gardeur de chèvres dût être gouverneur d'îles ? Souviens-toi, mon

ami, de ce que disoit ma mère, qu'il étoit besoin de vivre beaucoup pour voir beaucoup. Je te dis ceci parce que j'espère en voir plus, si je vis davantage, et je ne pense pas mourir que je ne t'aie vu fermier de la gabelle ou commis du dixième. Ce sont offices qui font toujours venir et manier de l'argent à ceux qui les possèdent, quoique le diable emporte ceux qui en usent mal.

Madame la duchesse te dira le désir que j'ai d'aller à la cour. Tu y songeras et m'écriras ce qu'il t'en semble. Je m'efforcerai de t'y faire de l'honneur, parce que j'y veux aller en carrosse.

Le curé, le barbier, le bachelier et encore le sacristain de ce village ne peuvent croire que tu sois gouverneur. Ils disent que cela est ambigu, ou fait par enchantement, comme toutes les choses de notre maître don Quichotte. Samson dit encore qu'il veut aller à la quête, et t'ôter le gouvernement de la tête, et la folie de la cervelle de don Quichotte. Je ne fais que rire de tout cela. Je regarde ma chaîne et songe à l'habit que je veux faire faire à notre fille du tien que tu m'as envoyé. J'envoie des glands à madame la duchesse, je voudrois qu'ils fussent d'or. Envoie-moi quelques rangs de perles, si elles sont en usage dans ton île. Les nouvelles de ce village sont que la Barruéca a marié sa fille à un peintre barbouilleur. Il étoit ici venu pour peindre tout ce qui se présenteroit. Le conseil lui commanda de peindre les armoiries de Sa Majesté sur les portes de l'hôtel de ville. Il demanda deux ducats pour sa peine, et on les lui avança ; il travailla huit jours, et au bout de ce terme il n'avoit encore rien peint, disant qu'il ne s'amusoit point à peindre ces bagatelles. Il rendit l'argent qu'on lui avoit donné, et nonobstant tout cela il s'est marié à titre de bon ouvrier. Il est vrai qu'il a laissé le pinceau et pris le hoyau avec lequel il va aux champs comme un gentilhomme. Le fils de

Pèdre Lobo a pris ses degrés et la tonsure en intention d'être clerc. Minguilla, la nièce de Mingo Silvato, l'a su, et a incontinent présenté requête, disant qu'il lui a donné parole de mariage. Quelques méchantes langues ont voulu dire qu'elle étoit grosse de ses œuvres, mais il le nie fort et ferme et à pieds joints. Nous n'avons point d'olives cette année, et il n'y a pas une goutte de vinaigre en tout ce village. Il passa par ici une compagnie de soldats, et trois filles de ce village les ont suivis. Je ne te veux pas dire où elles sont, peut-être qu'elles reviendront et ne manqueront pas de trouver quelqu'un qui les prenne en mariage avec tous leurs vices et péchés. Notre petite Sancha besogne sur le point coupé ; elle gagne tous les jours deux sous de plus que sa dépense, et les garde dans une bourse pour aider à se meubler. Toutefois, maintenant que tu es gouverneur, elle n'a que faire de travailler. Tu la doteras sans qu'elle prenne cette peine. La fontaine de la place est tarie. La foudre est tombée sur la potence : ainsi soit de toutes les autres ! J'attends réponse à celle-ci sur la résolution de mon voyage à la cour. Cependant Dieu t'accorde plus d'années qu'à moi, ou pour le moins autant ! Car je ne te voudrois point laisser sans moi en ce monde.

Thérèse Pança.

Les lettre furent solennisées. On en rit, on les prisa et les admira beaucoup. Et, pour achever la fête, le courrier qui portoit celle de Sancho à don Quichotte arriva. On la lut aussi publiquement, et elle fit douter de la sottise du gouverneur. La duchesse se retira pour savoir du page ce qui lui étoit arrivé au village de Sancho ; il le lui conta de point en point, sans en oublier aucune circonstance. Il lui donna les glands et de plus un fromage que Thérèse lui avoit baillé pour être fort bon et bien au-dessus de

ceux de Tronchon. La duchesse le reçut avec un très vif plaisir ; nous l'y laisserons pour raconter la fin qu'eut le gouvernement du grand Sancho Pança, fleur et miroir de tous les gouverneurs insulaires.

Seconde partie · LIII

'est s'abuser entièrement que de croire que les choses de cette vie durent toujours en même état ; il semble plutôt que cette même vie va toujours en rond, c'est-à-dire en roulant. Le printemps suit l'été, l'été l'automne, l'automne l'hiver et l'hiver le printemps ; de sorte que le temps va toujours sur cette continuelle rotation. La vie seule de l'homme court à sa fin plus légère que le temps, sans espoir de se renouveler, si ce n'est en l'autre vie, qui n'a point de termes qui la limitent. C'est ce que dit Cid Hamet, philosophe mahométan. Et par là il veut donner à entendre la légèreté et l'instabilité de la vie présente, et la durée de la vie éternelle que l'on attend, et que plusieurs ont reconnue plutôt par la lumière naturelle que par celle de la foi. Mais notre auteur le dit ici en considérant la vitesse dont s'acheva, se consuma, se défit et se réduisit en ombre et en fumée le gouvernement de Sancho.

Ce digne gouverneur étant, la septième nuit des jours de son gouvernement, couché dans son lit, non pas soûl de pain ni de vin, mais de juger, de donner audience, de faire des statuts et des pragmatiques, lorsque le sommeil, en dépit de la faim, lui commençoit à fermer les paupières, il ouït un si grand bruit de cloches et de voix qu'il sembloit proprement que toute l'île s'abîmât. Il s'assit sur sa couche et demeura attentif, écoutant s'il ne

pourroit point s'expliquer le sujet d'un si grand fracas ; non seulement il n'en put avoir aucune connoissance, mais encore, le bruit d'un nombre infini de trompettes et de tambours venant à se joindre à celui des voix et des cloches, il demeura plus troublé et rempli de crainte et d'épouvante, et, se levant, il se mit des pantoufles aux pieds, à cause de l'humidité du sol, et, sans endosser de robe de chambre ni rien de pareil, il courut à la porte de sa chambre, au moment qu'il vit venir par les galeries plus de vingt personnes, avec des flambeaux allumés à la main et l'épée nue ; et tous crioient à plein gosier : « Aux armes, aux armes, Seigneur gouverneur, aux armes ! une infinité d'ennemis sont entrés dans l'île, et nous sommes perdus si votre habileté et votre valeur ne nous secourent. » Avec ce bruit, cette furie et cette confusion, ils arrivèrent au lieu où étoit Sancho, tout étonné et tout interdit de ce qu'il entendoit et voyoit, et, quand ils arrivèrent à lui, l'un d'eux lui dit : « Que votre Seigneurie s'arme promptement, si elle ne veut se perdre, et que toute cette île se perde aussi. — À quoi bon m'armer ? repart Sancho, et que sais-je d'armes et de secours ? Il vaudroit mieux laisser ces choses à mon maître don Quichotte de la Manche, qui les dépêchera en un clin d'œil et les mettra en sûreté. Quant à moi, pauvre pécheur que je suis, je n'entends rien à ces presses-là. — Ah ! Monsieur le gouverneur, dit un autre, quelle mollesse est ceci ? Que votre Grâce s'arme ; voici que nous vous apportons des armes offensives et défensives. Et sortez sur la place, soyez notre guide et notre capitaine, puisque, étant notre gouverneur, cela vous appartient de droit. — À la bonne heure, repartit Sancho ; que l'on m'arme ! »

Et aussitôt on apporta deux grands pavois, dont on s'étoit pourvu, que l'on mit par-dessus sa chemise, sans lui laisser prendre d'autre vêtement, un pavois devant et l'autre derrière. Et

après, par des ouvertures qu'ils avoient faites, ils lui tirèrent les bras et le lièrent très étroitement avec des cordes ; de sorte qu'il demeura emprisonné entre deux planches et droit comme un fuseau, sans pouvoir plier les genoux ni faire un pas. On lui mit dans les mains une lance sur laquelle il s'appuya pour avoir le moyen de se tenir debout. Lorsqu'ils l'eurent ainsi accoutré, ils lui dirent qu'il cheminât, les guidât et les animât tous ; qu'étant leur nord, leur lanterne et leur étoile du matin, leurs affaires iroient bien. « Et comment, répondit Sancho, voulez-vous que je chemine, malheureux que je suis, moi qui ne puis remuer les jointures des genoux, empêché que je suis par ces planches que l'on a ici cousues à ma chair ? Ce qu'il y a à faire, c'est de me porter entre les bras et de me mettre en travers ou sur les pieds à quelque porte ; je la garderai avec cette lance ou avec mon corps. — Marchez, Monsieur le gouverneur, dit un autre ; je crois que la peur plutôt que les planches vous arrêtent la marche. Achevez et remuez-vous. Il se fait tard, les ennemis croissent, le bruit s'augmente, le péril presse. » Sur leurs exhortations et leurs reproches, le gouverneur tâcha de se mouvoir ; mais il tomba un si grand coup sur le pavé qu'il crut s'être mis en pièces. Il demeura comme une tortue enfermée et couverte de sa coquille, ou comme un jambon dans le creux d'une huche, ou bien comme une barque qui s'échoue en travers du sable. Or, sa chute n'émut nullement à compassion ces moqueurs ; au contraire, éteignant les flambeaux, ils recommencèrent de renforcer leurs voix et de crier à nouveau : « Aux armes ! aux armes ! » en passant par-dessus le pauvre Sancho, en lui donnant plusieurs coups d'épée sur son pavois ; de sorte que, s'il n'eût mis sa tête à couvert entre les pavois, le pauvre gouverneur se fût trouvé fort mal. Réduit à cette extrémité, il suoit et tressuoit d'ahan, et de tout son cœur prioit Dieu

de le délivrer de ce péril. Les uns le trépignoient, d'autres tomboient sur lui, et il y eut tel qui s'y posa un bon espace de temps ; et de là, comme d'une vigie, il gouvernoit les armées et crioit à pleine voix : « Ici les nôtres ! c'est de ce côté-là que les ennemis chargent le plus. Que l'on défende ce petit portail ! que l'on ferme cette porte ! qu'on rompe ces échelles ! qu'on apporte les boîtes et la poix-résine et des chaudrons d'huile bouillante ! qu'on ferme les rues avec des matelas ! » Enfin, celui-là nommoit à la hâte toutes les plus menues choses, instrumens et attirail, dont on use pour se défendre en l'assaut d'une ville. Et le pauvre Sancho, moulu et froissé, qui écoutoit et souffroit tout, disoit entre ses dents : « Plût à mon Dieu que cette île fût bientôt perdue, et que je me visse déjà mort ou hors de cette grande angoisse ! » Le Ciel ouït sa requête, si bien que, lorsqu'il y pensoit le moins, il entendit que l'on disoit : « Victoire ! victoire ! les ennemis ont pris la fuite. Holà ! Monsieur le gouverneur, levez-vous et venez jouir de la victoire, et partager les dépouilles gagnées sur les ennemis par la valeur de ce bras invincible. — Que l'on me relève », dit alors le dolent Sancho d'une voix plaintive. On l'aida à se relever, et, quand il fut debout, il dit : « Je désire que l'on me cloue au front l'ennemi que j'ai vaincu. Je ne veux point partager de dépouilles d'ennemis, mais bien je prie et supplie que quelque ami, si j'en ai, me donne une goulée de vin et m'essuie cette sueur, car je me sens tout en eau. »

On le sécha, on lui apporta du vin et on lui délia les pavois. Lors il s'assit sur le lit, où il s'évanouit de la peur de l'assaut et de la fatigue. Ses moqueurs avoient regret de lui avoir fait une si grosse plaisanterie. Toutefois, quand Sancho reprit ses esprits, cela calma la fâcherie que son évanouissement leur avoit donnée. Il demanda quelle heure il étoit, et on lui répondit que le jour

commençoit à poindre. Il ne dit mot, et, sans autre cérémonie, commença de s'habiller dans un profond silence. Tous le regardoient faire et se demandoient où devoit aboutir la hâte avec laquelle il s'habilloit. Il se vêtit enfin peu à peu, parce qu'il étoit tout moulu et ne pouvoit aller dare dare. Il se rendit à l'écurie suivi de tous les assistans. Lorsqu'il arriva à son grison, il l'embrassa, et, en le baisant au front, lui dit : « Venez, mon compagnon et mon ami, le soulagement de mes travaux et de mes misères. Quand je vivois avec vous et que je n'avois d'autre pensée que celle que donnoit le soin de raccommoder votre bât et de nourrir votre corps, heureuses étoient mes heures, heureux mes jours et mes ans. Mais, depuis que je vous ai quitté et me suis hissé sur les tours de l'ambition et de l'orgueil, mille misères, mille travaux et quatre mille angoisses sont entrés dans mon âme. »

Tout en tenant ce discours, il bardoit son âne sans qu'aucun lui dît mot. Lorsque le grison fut équipé, il monta dessus avec bien de la peine, et puis, s'adressant au majordome, au secrétaire, au maître d'hôtel, au docteur Pèdre Récio et à beaucoup qui étoient là réunis, il leur dit : « Laissez-moi passer, Messieurs, et retourner à mon ancienne liberté ; laissez-moi retourner en paix à ma vie passée pour me ressusciter de la mort présente. Je ne naquis point pour être gouverneur, ni pour défendre îles ni cités contre les ennemis qui les voudroient assaillir. Je m'entends mieux à labourer, à fouir, à couper et à tailler les sarmens des vignes qu'à donner des lois ou à défendre des provinces et des royaumes. Saint Pierre est fort bien à Rome. Je veux dire que chacun se trouve bien d'exercer le métier pour lequel il est né. Un hoyau me sied mieux à la main qu'un sceptre de gouverneur. J'aime mieux me bourrer de soupe à l'oignon que de me soumettre à la tyrannie d'un médecin impertinent, qui me fait mou-

rir de faim. J'aime mieux encore me reposer à l'ombre d'un chêne en été, et m'envelopper en hiver d'une pelisse à poil dessus et dessous, avec ma liberté, qu'avec la sujétion du gouvernement me coucher dans des draps de toile de Hollande et me couvrir de martre zibeline. Que vos Grâces demeurent donc à la garde de Dieu et disent à monseigneur le duc que je naquis tout nu, et que nu je me trouve, et qu'enfin je n'ai ni perdu ni gagné ; je veux dire que je suis entré sans un denier en ce gouvernement et que j'en sors sans un liard, tout au rebours de la sortie des gouverneurs des autres îles. Place ! laissez-moi partir, je m'en vais me faire mettre des emplâtres, car il me semble que j'ai toutes les côtes brisées, grâce aux ennemis qui cette nuit se sont promenés sur moi.

— Cela ne sera pas, Monsieur le gouverneur, dit alors le docteur Récio, parce que je donnerai à votre Seigneurie un breuvage contre les chutes, les meurtrissures ; ce breuvage lui rendra son ancienne santé et sa vigueur, et, quant à la nourriture, je promets à votre Grâce de m'amender et de vous laisser manger tout votre soûl de ce que vous voudrez. — Trop tard, repartit Sancho ; je renoncerai aussi peu à m'en aller que je me ferai Turc. Ce n'est pas à moi que l'on donne deux fois de pareilles bourdes. Sur mon Dieu, aussi peu demeurerai-je ici, aussi peu accepterai-je un autre gouvernement, quand on me le donneroit entre deux plats, que je volerai au ciel sans ailes. Je suis de la race des Panças, et tous ceux de cette race ont la tête dure. Si une fois ils disent : « Non », c'est non, quand ce seroit pair, en dépit de tout le monde. Laissons en cette écurie les ailes de la fourmi qui m'avoient élevé en l'air, afin que j'y fusse mangé des corbeaux et des moineaux, et recommençons à marcher tout doucement sur le sol, le pied bien à plat. S'il n'est point couvert de beaux souliers

de maroquin découpé, des sandales de corde ne nous manqueront point. Que chaque brebis aille avec sa pareille, et que nul n'étende la jambe plus loin que le drap. Et laissez-moi passer, car il se fait tard.

— Monsieur le gouverneur, dit alors le majordome, nous laisserons aller votre Grâce de bon cœur, quoiqu'il nous coûte beaucoup de vous perdre. Votre intelligence et votre façon chrétienne de procéder obligent à vous regretter. Mais on sait que tout gouverneur est obligé, avant que de partir du lieu de son gouvernement, de rendre compte de son administration. Que votre Grâce le fasse pour les dix jours qu'il y a qu'elle gouverne, et puis qu'elle s'en aille à la grâce de Dieu. — Nul ne me peut demander ce compte, si ce n'est celui que monseigneur le duc ordonnera pour ce sujet. Je m'en vais le trouver, et je le lui rendrai, à lui, tout au long ; d'autant plus que, sortant d'ici tout nu comme j'en sors, il ne faut pas d'autre signe pour faire connoître que j'ai gouverné comme un ange. — Par Dieu, repart alors le docteur Récio, le grand Sancho a raison, et je suis d'avis que nous le laissions partir, parce que notre duc prendra grand plaisir à le voir. » Tous furent de cet avis et le laissèrent aller, lui offrant d'abord de l'accompagner, et tout ce qui pouvoit contribuer à son agrément et à la commodité de son voyage. Sancho leur dit qu'il ne désiroit qu'un peu d'avoine pour son grison et la moitié d'un fromage et d'un pain pour lui, et qu'il n'avoit pas besoin de plus grande ni de meilleure provision, puisque le chemin étoit si court. Tous l'embrassèrent, et lui, la larme à l'œil, les embrassa tous, et il les laissa tous étonnés tant de ses raisons que de sa résolution si prompte et si prudente.

Seconde partie · LIV

e duc et la duchesse résolurent que le défi que don Quichotte avoit fait à leur vassal pour la cause dont nous avons parlé ci-dessus suivroit son cours. Et, comme ce garçon s'étoit enfui en Flandre afin de n'avoir point pour belle-mère doña Rodriguez, ils ordonnèrent qu'on mît à sa place un laquais gascon qui se nommoit Tosilos, en l'instruisant bien d'abord de tout ce qu'il avoit à faire. Deux jours après, le duc dit à don Quichotte qu'à quatre jours de là son adversaire viendroit se présenter au camp armé en chevalier pour soutenir que la damoiselle avoit menti par la moitié de la barbe, voire par la barbe entière, si elle affirmoit qu'il lui eût jamais donné parole de mariage. Don Quichotte eut beaucoup de plaisir de ces nouvelles. Il se promit à lui-même de faire merveilles en cette affaire, et regarda comme un grand bonheur que cette occasion se fût présentée, afin de faire voir au duc et à la duchesse jusqu'où s'étendoit la valeur de son bras puissant. Ainsi il attendoit avec une vive joie ces quatre jours, qui néanmoins sembloient durer à son désir quatre cents siècles. Laissons-les couler comme nous avons laissé couler d'autres choses, et allons accompagner Sancho, qui s'en venoit moitié joyeux et moitié triste sur son grison, pour trouver son maître, dont la compagnie lui plaisoit plus que le gouvernement de toutes les îles du monde.

Il n'étoit encore guère éloigné de l'île de son gouvernement, car il ne se soucia jamais de vérifier si le lieu qu'il gouvernoit étoit une île, une cité ou un village, qu'il vit venir par le même chemin qu'il suivoit six pèlerins avec leurs bourdons. C'étoient de ces étrangers qui demandent l'aumône en chantant. Incontinent qu'ils furent proche de lui, ils se mirent en rang, sur deux files, et,

haussant la voix tous ensemble, se mirent à chanter en leur langue ce que Sancho ne put entendre, si ce n'est une parole qui disoit clairement l'aumône, par où il connut que c'étoit l'aumône qu'ils demandoient en leur chant. Or, comme il étoit extrêmement charitable, selon ce que raconte Cid Hamet, il tira de son bissac la moitié d'un pain et la moitié d'un fromage qu'il portoit pour sa provision, et le leur donna, en leur faisant entendre par signes qu'il n'avoit rien de plus à leur donner. Ces pèlerins reçurent ce présent de bien bon cœur et se mirent à crier : « Ghelt, ghelt ! — Bonnes gens, répondit Sancho, je n'entends pas ce que vous demandez. » Lors un des pèlerins tira une bourse de son sein et la montra à Sancho, par où il connut qu'ils lui demandoient de l'argent. Sancho, mettant son pouce sur sa gorge et étendant la main en arrière, leur donna à entendre qu'il n'avoit pas ombre d'argent, et, piquant le roussin, il passa au travers d'eux. Comme il passoit, un de ces pèlerins, après l'avoir attentivement considéré, courut à lui, et, en lui jetant les bras autour du cou, proféra ces paroles hautement et en fort bon castillan : « Dieu me soit en aide ! et qu'est-ce que je vois ? Est-il possible que je tienne entre mes bras mon cher ami et mon bon voisin Sancho Pança ? Je le tiens, je le tiens sans doute, car je ne dors point, et je ne suis pas encore ivre à cette heure. » Sancho fut tout étonné de s'entendre nommer par son nom et de se voir embrasser par ce pèlerin étranger. Et, bien qu'il le regardât attentivement et sans dire mot, il ne le put pourtant jamais reconnoître. Mais le pèlerin, le voyant ainsi interdit, lui dit : « Comment est-il possible, mon frère Sancho Pança, que tu ne reconnoisses point ton voisin Ricote le Morisque, le mercier de ton village ? » Alors Sancho le regarda avec plus d'attention qu'il n'avoit encore fait et commença de se le rappeler quelque peu ; enfin il le reconnut

tout à fait, et, sans descendre du grison, lui jeta les bras au cou et lui dit : « Qui diable te pouvoit reconnoître, Ricote, avec ce déguisement que tu portes ? Dis-moi, qui t'a arrangé ainsi à la françoise, et comment oses-tu revenir en Espagne ? Car, si tu es pris et reconnu, mauvaise affaire pour toi. — Si tu ne me découvres, Sancho, répondit le pèlerin, je suis assuré qu'il n'y aura personne qui me reconnoisse sous cet habit. Sortons du chemin et allons à ce bois de peupliers qui est là-bas, et où mes compagnons s'en vont dîner et se reposer. Tu y dîneras avec eux ; ce sont gens affables et courtois. Cependant j'aurai loisir de te raconter ce qui m'est arrivé depuis que je partis de notre village pour obéir à l'édit de Sa Majesté, qui avec tant de rigueur menaçoit ceux de ma nation malheureuse, ainsi que tu peux l'avoir appris. »

Sancho fit ce que Ricote lui venoit de dire, et, après que le même Ricote eut parlé aux autres pèlerins, ils prirent le chemin du bois. Étant bien éloignés du grand chemin, ils quittèrent leurs bourdons et dépouillèrent leurs mantelets : c'étoient tous jeunes hommes et de fort bonne mine ; il n'y avoit que Ricote qui étoit déjà âgé. Tous avoient un bissac, et tous les bissacs sembloient être bien pourvus, au moins de choses excitantes et qui font venir la soif de deux lieues. Ils s'assirent à terre, et, faisant nappe de l'herbe fraîche, ils couvrirent de pain, de sel, de couteaux, de noix, de morceaux de fromage et de certains os de jambon qui, s'ils ne se laissoient manger, ne se défendoient pas d'être sucés. Il y avoit encore d'une certaine viande que les Espagnols nomment cabial, laquelle se fait d'œufs de poisson et excite grandement l'appétit. Les olives n'y manquèrent pas, quoique déjà sèches et sans aucune sauce. Elles étoient pourtant savoureuses et de fort bon goût. Mais ce qui parut le plus au champ de ce banquet, ce furent six bouteilles de vin. Chacun tira la sienne de son bissac ;

même le bon Ricote, qui de Morisque s'étoit métamorphosé en Allemand ou Tudesque, en tira une qui pouvoit en grandeur aller avec les cinq autres. Ils commencèrent à manger de fort bon appétit et en prenant leur temps, savourant chaque bouchée qu'ils prenoient avec la pointe d'un couteau, et fort peu de chaque chose. Après, ils levèrent soudain et tous à la fois leurs bras et leurs bouteilles en l'air, et, mettant le goulot dans leur bouche, les yeux fixés au ciel, il sembloit qu'ils y tiroient à la cible. De cette façon, tournant ainsi la tête d'un côté et d'un autre, façon qui attestoit le plaisir qu'ils en recevoient, ils s'y tinrent un bon espace, faisant passer dans leur estomac les entrailles des outres. Sancho regardoit tout ceci et ne se fâchoit d'aucune chose. Au contraire, suivant le proverbe qu'il savoit fort bien, savoir : « Quand tu seras à Rome, fais-y ce que tu y verras faire », il demanda à Ricote sa bouteille et prit sa mire comme les autres et avec autant de contentement qu'eux. Les bouteilles permirent qu'on les mît en joue quatre fois, mais à la cinquième il ne fut pas possible, parce que déjà elles étoient plus épuisées et plus sèches que du genêt, ce qui ralentit l'allégresse qu'ils avoient jusque-là témoignée. Cependant, de temps en temps, quelqu'un de ces pèlerins de sa main droite serroit celle de Sancho, et disoit : Español y Tudesqui tutto uno bon compagno. Et Sancho répondoit : Bon compagnon jura Di ; et lors il éclatoit de rire, et ce rire lui duroit une bonne heure, sans se ressouvenir alors de chose qui lui fût arrivée en son gouvernement : car les soucis n'ont d'ordinaire que peu d'empire sur les instans où l'on mange et l'on boit. Finalement, quand il n'y eut plus à boire, ce fut le commencement d'un sommeil dont ils s'endormirent tous sur la table même et sur les nappes qui leur avoient servi en dînant. Il n'y eut que Ricote et Sancho qui ne s'endormirent point, parce qu'ils avoient

plus mangé et moins bu. Ricote ayant tiré Sancho à part, ils s'assirent au pied d'un hêtre, laissant les pèlerins dormir d'un doux sommeil, et puis, sans broncher en sa langue morisque, il lui tint ces paroles en pur castillan :

« Tu sais bien, ô Sancho Pança, mon ami et mon voisin, comment le ban et l'édit que Sa Majesté fit publier à son de trompe contre ceux de ma nation nous effraya et nous mit tous en alarme. Moi, du moins, j'en fus si épouvanté qu'il m'étoit avis que, même avant le terme qu'on nous prescrivoit pour sortir d'Espagne, je sentois la rigueur de la peine exécutée sur ma personne et sur celle de mes enfans. Je résolus donc, en homme prudent, ce me semble, et comme celui qui, sachant qu'à telle époque on lui enlèvera le lieu où il demeure, se pourvoit d'un autre ; je résolus, dis-je, de sortir de notre village tout seul et sans ma famille, et d'aller chercher où je pourrois commodément emmener les miens, et sans me hâter comme firent tous les autres. Car je vis bien, et tous les anciens de notre nation le virent aussi, que ces édits n'étoient pas seulement des menaces que l'on nous faisoit, ainsi que quelques-uns le disoient, mais bien des lois véritables que l'on devoit mettre à exécution à l'époque fixée ; et ce qui me le faisoit croire, c'étoit que je n'ignorois pas les menées et les mauvais desseins que les nôtres entretenoient. Ces menées étoient telles que je crois fermement que ce fut une inspiration divine, qui mut Sa Majesté de mettre à effet une si hardie résolution. Je ne veux pas dire que nous fussions tous coupables : car il y en avoit quelques-uns d'entre nous qui étoient de vrais et fidèles chrétiens. Mais le nombre en étoit si petit qu'il ne pouvoit s'opposer à ceux qui ne l'étoient pas, et il étoit dangereux de nourrir le serpent dans son sein en nourrissant ses ennemis dans sa maison. Enfin on eut pleinement raison de nous frapper de la

peine de l'exil, peine qui sembloit douce et agréable à quelques-uns, mais à nous la plus cruelle qu'on nous eût pu donner. Hélas ! en quelque lieu que nous fussions, nous regrettions toujours l'Espagne : car enfin nous y sommes nés, et c'est notre patrie naturelle ; nulle part nous ne trouvâmes l'accueil que notre malheur désire. Nous espérions qu'en Barbarie et dans toutes les contrées d'Afrique nous serions bien accueillis et bien traités ; mais c'est là qu'on nous fait le plus de mal et que nous sommes le plus maltraités. Nous n'avons connu le bien qu'après l'avoir perdu ; et nous avons tous un si grand désir de revenir en Espagne que la plupart de ceux qui savent la langue, comme moi, y retournent, et laissent là leurs femmes et leurs enfans sans aide ni secours aucun, si grand est l'amour qu'ils lui portent ! et c'est à présent que je connois par expérience combien l'amour de la patrie est une douce chose. Je sortis donc de notre village, comme je l'ai dit, et vins en France, et, encore que nous y fussions bien traités et reçus, je voulus pourtant aller plus loin. J'allai en Italie, et de là en Allemagne ; là il me sembla que l'on pourroit vivre avec toute liberté, parce que les habitans de ces contrées ne s'arrêtent pas à de petits détails, et chacun y vit comme bon lui semble, parce qu'en la plupart des provinces d'Allemagne toute liberté de conscience est permise. Je louai une maison dans un village proche d'Augsbourg. Je me joignis à ces pèlerins qui ont coutume de venir en Espagne tous les ans pour y visiter les saints lieux, qu'ils tiennent pour leurs Indes et pour un gain assuré et un profit connu. Ils la visitent presque tout entière, et il n'y a si petit bourg où ils n'aient des repues franches, comme on dit, et pour le moins un réal en argent. Et, au bout de leur voyage, ils se trouvent avec plus de cent écus de reste, qu'ils changent contre de l'or, et, les ayant cachés dans le creux de leurs bourdons, ou

dans les pièces de leurs capuces, ils les transportent hors du royaume en leurs pays, malgré les gardes établis aux ports et aux passages où ils laissent leurs noms par écrit. Mon intention est, Sancho, d'aller querir le trésor que j'ai caché en terre, et je le pourrai faire sans danger, parce qu'il est hors du village. J'écrirai ensuite, ou bien j'irai moi-même de Valence à Alger trouver ma fille et ma femme, que je sais y être, et donner ordre de les faire conduire en quelque port de France, et de là je les mènerai en Allemagne, où nous attendrons ce que Dieu voudra faire de nous. Car, enfin, je suis certain que ma fille Ricota et Françoise Ricota, ma femme, sont catholiques chrétiennes ; et, bien que je ne le sois pas autant qu'elles, je tiens toutefois plus du chrétien que du Maure, et je prie Dieu sans cesse de m'ouvrir les yeux de l'entendement et de me faire connoître comment je le dois servir. Ce qui m'étonne le plus, c'est que je ne puis comprendre pourquoi ma femme et ma fille sont allées plutôt en Barbarie qu'en France, où elles eussent pu vivre en chrétiennes.

— Fais attention, cela n'a pas dû être en leurs mains, Ricote, repartit alors Sancho : car ce fut Juan Tiopeyo, le frère de ta femme, qui les emmena. Et, comme c'est un vrai Maure, il fit ce qui lui sembla être le meilleur, et je te veux encore dire une autre chose, c'est qu'en vain tu vas chercher ce que tu as laissé caché, parce que le bruit courut que l'on avoit ôté force perles et force or monnoyé à ton beau-frère et à ta femme, qu'ils portoient pour le faire enregistrer. — Cela peut bien être, Sancho, répliqua Ricote ; mais je suis bien assuré qu'ils n'ont point touché à ma cachette, puisque je ne leur ai jamais découvert où elle étoit, dans la crainte de quelque malheur ; et partant, si tu t'en veux venir avec moi et m'aider à l'emporter et à la cacher, je te donnerai deux cents écus, avec lesquels tu pourras subvenir à tes nécessités ; tu

sais bien que je n'ignore pas que tu n'es point trop à ton aise. — Je le ferois, répliqua Sancho, mais je ne suis nullement avare : car, si je l'étois, j'ai quitté ce matin un office où j'eusse pu faire les murailles de ma maison de fin or, et avant six mois manger dans de la vaisselle d'argent. C'est pourquoi, tant parce que je n'ai nulle ambition que parce qu'il me semble que je trahirois mon roi en favorisant ses ennemis, je n'irois pas avec toi quand, au lieu de deux cents écus que tu me promets, tu m'en voudrois donner quatre cents. — Ho ! ho ! Sancho, et quel office est-ce que tu as aujourd'hui quitté ? dit Ricote. — L'office de gouverneur d'une île, répondit Sancho, qui est telle qu'en bonne foi on n'en trouveroit pas une pareille d'ici à trois traits d'arbalète. — Où est-elle donc ? demanda Ricote. — Où elle est ? répliqua Sancho ; à deux lieues d'ici, et se nomme l'île Barataria. — Tais-toi, Sancho, dit Ricote. Les îles sont là dans la mer ; il n'y a pas d'îles en terre ferme. — Pourquoi, repartit Sancho, n'y en a-t-il point en terre ferme ? Je te dis, ami Ricote, que j'en suis parti ce matin, et qu'hier j'y gouvernois avec un pouvoir absolu. Mais avec tout cela je l'ai quittée parce que l'office de gouverneur me sembloit trop dangereux. — Et qu'as-tu gagné dans ce gouvernement ? dit Ricote. — J'ai gagné, répondit Sancho, d'apprendre que je ne suis pas propre à gouverner, si ce n'est un troupeau de brebis, et que les richesses qui se gagnent en de tels gouvernemens vous font perdre le repos et le sommeil, voire même le boire et le manger, parce que dans les îles les gouverneurs doivent manger peu, et principalement s'ils ont des médecins qui aient soin de leur santé. — Je ne t'entends nullement, dit Ricote ; mais il me semble que tout ce que tu dis n'est que pure folie. Et qui seroit celui qui te voudroit donner des îles à gouverner ? Manquoit-il d'hommes au monde plus capables d'être gouverneurs que toi ? Tais-toi,

Sancho, et reviens en toi-même. Regarde, dis-je, si tu veux venir avec moi m'aider à emporter le trésor que j'ai caché. À la vérité, il est tel qu'à bon droit on peut l'appeler un trésor. Je te donnerai de quoi vivre, comme je t'ai dit. — Je t'ai déjà déclaré, Ricote, répliqua Sancho, que je n'y veux pas aller : contente-toi que je ne te découvrirai nullement, et poursuis ton chemin à la grâce de Dieu et laisse-moi suivre le mien. Je sais que ce qui est bien acquis se perd, et que le mauvais gain se perd aussi et son maître avec lui. — Je ne t'en parlerai plus, Sancho, répondit Ricote ; mais, dis-moi, étois-tu à notre village quand ma femme, ma fille et mon beau-frère en partirent ? — Vraiment j'y étois, repartit Sancho, et je te peux dire que ta fille étoit si belle que tous ceux et celles qui étoient dans le village sortirent pour la voir ; il n'y avoit aucun qui ne dît que c'étoit la plus belle créature du monde. Elle pleuroit à chaudes larmes et embrassoit toutes ses amies et ses compagnes, et tous ceux qui venoient pour la voir. Elle prioit, dis-je, tout le monde de la recommander à Dieu et à la Vierge mère, et cela avec un si vif sentiment de douleur qu'elle m'en fit pleurer, encore que je ne pleure pas aisément. Je te dis encore qu'il y en avoit plusieurs qui avoient envie de la cacher et de l'aller prendre en chemin si la crainte de désobéir au roi ne les en eût empêchés. Mais surtout don Pèdre Gregorio, ce jeune homme très riche que tu connois, l'aîné de sa maison, se montroit extrêmement passionné, et le bruit est qu'il l'aimoit grandement. Depuis qu'elle est partie, nous ne l'avons plus vu en notre village. Nous crûmes tous qu'il étoit allé après elle pour l'enlever ; mais on n'en a rien su jusqu'ici. — Je me suis toujours douté, répondit Ricote, que ce cavalier étoit amoureux de ma fille ; toutefois, l'assurance que j'avois de la bonne éducation de ma Ricota faisoit que je ne m'inquiétois nullement de savoir qu'il l'aimoit beaucoup. Tu as ouï

dire, Sancho, que les Mauresques ne se sont jamais mêlés avec les vieux chrétiens, ou, si quelquefois cela a été, c'est bien rarement ; ma fille, qui, comme je pense, est plus chrétienne qu'amoureuse, me faisoit croire qu'elle ne se soucieroit point des recherches de ce seigneur. — Dieu le veuille, répondit Sancho, car cela ne vaudroit rien pour tous deux. Cependant, Ricote, laisse-moi partir ; il faut que j'aille ce soir au lieu où est mon maître don Quichotte. — Dieu t'y accompagne, frère Sancho ; aussi bien, voilà mes compagnons qui se réveillent, et il est l'heure de continuer notre chemin. » Ce disant, ils s'embrassèrent tous deux ; Sancho monta sur son grison, et Ricote empoigna son bourdon, et ils se séparèrent.

1. Ainsi le nomme Sancho ; mais la Mauresque, au chapitre LXIII, l'appelle don Gaspar Grégorio.

Seconde partie · LV

e temps que Sancho étoit resté avec Ricote fut cause que ce jour il ne put arriver au château du duc, parce que la nuit le surprit en chemin, et à une demi-lieue du château. Elle étoit fort noire et fort obscure ; mais Sancho ne s'en soucioit pas beaucoup, parce que c'étoit en été. C'est pourquoi il s'écarta du chemin en intention d'attendre le matin. Or, son malheur et sa mauvaise fortune voulurent qu'en cherchant quelque lieu pour s'y accommoder de son mieux cette nuit, le grison et lui tombèrent tous deux dans une fosse très profonde et très noire, parmi de vieilles masures. Sancho se recommanda à Dieu de tout son cœur en tombant, car il croyoit que, sans s'arrêter en aucun lieu, il iroit jusqu'au plus

profond des enfers. Mais il n'en fut pas ainsi, parce qu'à un peu plus de trois toises au-dessous du sol le grison trouva fond, et Sancho se trouva dessus sans avoir reçu aucun mal. Il se tâta tout le corps et retint son haleine pour voir s'il étoit sain ou blessé en quelque endroit, et, se voyant en bon état, entier et catholique de salut, il ne se pouvoit lasser de rendre grâces à Dieu de la grâce qu'il lui avoit faite : car, sans le moindre doute, il croyoit s'être brisé en mille pièces. Il tâta de même avec les mains les parois de la fosse pour voir si sans l'aide de personne il lui seroit possible d'en sortir, mais il les trouva toutes rases et sans aucune aspérité. Sancho en fut extrêmement fâché, et il le fut encore bien davantage lorsqu'il entendit le grison se plaindre de sa voix la plus tendre et la plus douloureuse. Et il ne s'en falloit pas étonner, puisque la pauvre bête n'avoit pas tort de se plaindre, car, en vérité, elle étoit en fort mauvais état. « Hélas ! dit alors Sancho Pança, quelles aventures qu'on n'avoit point imaginées arrivent ordinairement à ceux qui vivent en ce misérable monde ! Qui eût dit que celui qui se voyoit hier intronisé comme gouverneur d'une île, qui commandoit à des serviteurs et à des vassaux, se dût voir aujourd'hui enterré tout vif dans une fosse, sans assistance et sans secours de serviteur ni de sujet ? Hélas ! mon grison et moi, il nous faudra mourir ici de faim, si nous ne mourons auparavant, lui d'être tombé et de s'être brisé, et moi d'ennui. Pour le moins si j'étois aussi heureux que le fut mon maître don Quichotte de la Manche, lorsqu'il descendit dans la caverne de l'enchanteur Montésinos ! Il y rencontra des personnes qui le reçurent et lui firent meilleure chère qu'on ne lui eût fait en sa maison. Il y trouva la table mise et le lit dressé. Là il eut de belles et agréables visions, et je crois que je ne verrai ici que crapauds et couleuvres. Misérable que je suis ! à quel point m'ont réduit mes

folies et mes chimères ! L'on tirera de cette fosse mes os, lorsqu'il plaira au Ciel de les découvrir, mes os, dis-je, tout nets, blancs et pelés, et ceux de mon bon grison pareillement. Et par ce moyen on saura qui nous sommes ; au moins ceux-là le sauront qui auront ouï dire que jamais Sancho n'abandonna son grison, et que jamais Sancho ne fut abandonné par son âne. Misérables que nous sommes ! dis-je encore un coup, pourquoi n'a-t-elle pas permis, notre malheureuse destinée, que nous mourions dans notre patrie et parmi les nôtres ? Si notre disgrâce eût été sans remède, au moins eussions-nous rencontré des gens qui nous eussent regrettés et qui nous eussent fermé les yeux à l'heure dernière de notre vie.

« Ô cher ami et loyal compagnon ! que je t'ai mal payé de tes bons services ! Pardonne-moi, et demande à la fortune de la meilleure façon que tu pourras qu'elle nous tire de ce misérable embarras où nous sommes tous deux. Je promets de te couronner la tête de laurier, de sorte que tu ressembleras à un poète lauréat, et de te donner encore double pitance. »

Ainsi se lamentoit le bon Sancho, et son grison l'écoutoit sans souffler mot, si grandes étoient la détresse et la douleur que le pauvret ressentoit. Enfin, ayant passé cette nuit en plaintes et en lamentations, ils virent venir le jour. À sa clarté, Sancho connut fort bien qu'il lui étoit impossible, tout à fait impossible, de sortir de ce puits sans y être aidé. Cela fut cause qu'il commença à se plaindre et à pousser des cris, pour voir s'il ne seroit point entendu de quelqu'un. Mais tous ses cris se perdoient dans le désert, parce qu'en tous les lieux d'alentour il n'y avoit personne qui le pût ouïr ; ce fut alors qu'il acheva de se croire mort. Le baudet étoit couché la mâchoire en l'air, et Sancho Pança l'accommoda

de telle sorte qu'il le fit lever ; mais à peine se pouvoit-il soutenir. Il tira de ses besaces, car elles étoient également tombées, un lopin de pain pour le lui donner. Il le lui bailla, et l'âne la trouva bonne, et Sancho lui dit, comme s'il l'eût entendu : « Tous les maux se guérissent avec du pain. »

Cependant il découvrit à un côté de la fosse un trou capable de contenir une personne qui eût voulu se baisser et se courber ; Sancho y accourut et s'y fourra à quatre pattes, et vit que par le dedans il étoit large et spacieux. Or, il le pouvoit aisément voir, d'autant que, par ce que l'on pouvoit appeler un toit, les rayons du soleil entroient et le découvroient tout entier. Il vit aussi que ce trou s'étendoit et donnoit sur une autre grande concavité. Ayant vu ceci, il sortit du trou et s'en alla où étoit son âne, et avec une pierre commença de fouiller la terre qui étoit au-devant du trou, de sorte qu'en peu de temps il fit une ouverture capable d'y faire passer aisément le grison. Ce qu'il fit, en le menant par le chevêtre, et commença de cheminer plus avant par cette grotte pour voir s'il ne trouveroit point quelque endroit par où il pût sortir. Parfois il alloit à tâtons et parfois dans une demi-clarté, mais jamais sans crainte. « Dieu me soit en aide ! disoit-il à part lui ; comme cet accident, qui est pour moi une infortune, eût été une bonne aventure pour mon maître don Quichotte ! Il prendroit assurément ces cachots et ces basses-fosses pour des jardins couverts de fleurs et pour les palais de Galiana. Il croiroit, dis-je, de ces ténèbres et de cette prison passer dans quelque pré fleuri. Mais moi, pauvre diable sans esprit et sans courage, à chaque pas que je fais, il m'est avis que sous mes pieds va s'ouvrir quelque autre fosse plus profonde que la première pour achever de m'engloutir. Sois le bien venu, malheur, si tu viens seul. »

En se lamentant de la sorte et avec ces pensées, il crut avoir cheminé un peu plus d'une demi-lieue, au bout de laquelle il découvrit une clarté confuse qui sembloit provenir du jour et qui entroit par quelque part, qui témoignoit d'une ouverture pour ce chemin qui étoit pour lui celui de l'autre vie.

Cid Hamet Ben Engeli le laisse là et s'en vient reparler de don Quichotte. Ce brave chevalier attendoit avec autant d'impatience que de contentement le jour du combat qu'il devoit soutenir contre le larron de l'honneur de la fille de doña Rodriguez, et croyoit que par sa valeur elle auroit justice du tort et de la tromperie qu'on lui avoit méchamment faits. Or, il arriva cependant qu'étant sorti un matin pour s'exercer et se disposer à ce qu'il devoit faire au combat qu'il croyoit soutenir le lendemain, ainsi qu'il manioit Rossinante, il arriva, dis-je, que ce bon cheval alla mettre ses pieds si près d'un trou que, si don Quichotte ne l'eût promptement tiré par les rênes, il lui eût été impossible de s'empêcher de tomber dedans. Enfin il fit si bien qu'il le tira et qu'il ne tomba pas. S'étant approché de plus près de cette fosse, il considéroit cette profondeur sans descendre de cheval, et, pendant qu'il la considéroit, il entendit de grands cris qui montoient du dedans. Il tendit plus attentivement l'oreille, et il put ouïr que celui qui crioit de la sorte disoit ces paroles : « Hé ! là-haut ! n'y a-t-il point quelque chrétien qui m'écoute ? N'y a-t-il point quelque charitable chevalier qui prenne pitié d'un misérable pécheur enterré tout vif, d'un misérable gouverneur qui n'a pas su se gouverner lui-même ? »

Lors il sembla à don Quichotte qu'il entendoit la voix de Sancho Pança, et cela le rendit tout confus et étonné. Néanmoins il éleva sa voix le plus qu'il put et dit : « Qui est là-bas ? qui a à se

plaindre de la sorte ? — Qui peut être ici ou qui peut se plaindre, répondit-on, sinon le malheureux Sancho Pança, gouverneur, pour ses péchés et pour sa mauvaise et errante aventure, de l'île de Barataria ; ce Sancho Pança, jadis écuyer du fameux chevalier don Quichotte de la Manche ! » Don Quichotte, entendant ce discours, fut encore plus étonné qu'auparavant, et son admiration s'accrut de la moitié : car il s'imagina que Sancho Pança devoit être mort, et que son âme faisoit là pénitence ; c'est pourquoi, emporté par cette imagination, il dit : « Je te conjure, par tout ce dont je te puis conjurer comme catholique chrétien, que tu me dises qui tu es, et, si tu es quelque âme qui soit en peine, dis-moi ce que tu veux que je fasse pour toi : puisque je fais profession de favoriser et de secourir les nécessiteux de ce monde, tu peux bien croire que je le ferai pareillement pour aider les nécessiteux de l'autre monde qui ne peuvent s'aider eux-mêmes. — Vous êtes donc, répondit-on, monseigneur don Quichotte de la Manche, et à l'organe de la voix je vois bien que ce ne peut être un autre. — Je suis, repartit celui-ci, ce même don Quichotte qui fait profession de secourir et d'aider en leurs nécessités les vivans et les morts. C'est pourquoi dis-moi qui tu es, car tu me rends tout confondu, et, si par aventure tu es mon écuyer Sancho Pança, et que tu sois mort sans que les diables t'aient emporté ; si, dis-je, par la miséricorde de Dieu, tu es en purgatoire, notre mère sainte Église catholique romaine a des suffrages suffisans à te retirer des peines que tu souffres, et moi-même je m'emploierai envers elle pour ce regard et la solliciterai autant que mes moyens le pourront permettre. Ainsi donc achève de te montrer et de me dire qui tu es. — Je voue et jure, répondit-on, par la naissance de celui que votre Seigneurie voudra, que je suis son écuyer Sancho Pança, et que je ne suis jamais mort durant tous les jours de ma

vie, mais bien que j'ai quitté mon gouvernement pour des causes et pour des choses dont le récit mérite plus de loisir ; je suis tombé la nuit passée dans ce trou où je suis gisant, et le grison avec moi, qui me gardera toujours de mentir, puisque pour plus grand témoignage il est ici avec moi. » Comme il achevoit ces paroles, vous eussiez dit que le baudet les entendit, parce qu'aussitôt il commença à braire si haut que toute la caverne en retentissoit.

« Fameux témoin ! dit alors don Quichotte. Je connois le braiment comme si je l'avois fait, et j'entends ta voix, ô mon cher Sancho ; aie un peu de patience pendant que j'irai au château du duc, qui est ici proche, et j'amènerai avec moi quelqu'un qui te retirera de cette basse-fosse où tes péchés te doivent avoir précipité. Allez, Monsieur, dit Sancho, et je vous conjure par le vrai Dieu de revenir bientôt, parce que je ne puis plus souffrir de demeurer ici vivant et enterré, et je meurs de peur. » Don Quichotte le quitta et se rendit au château, où il conta au duc et à la duchesse l'aventure de Sancho Pança, dont ils s'émerveillèrent fort. Ils pensèrent pourtant qu'il devoit être tombé dans cette grotte que l'on voyoit de temps immémorial au même endroit. Toutefois ils ne se pouvoient imaginer comment il avoit laissé son gouvernement sans leur donner avis de sa venue. Enfin, comme dit le proverbe, on apporta cordes et câbles, et avec beaucoup de monde on tira le grison et Sancho Pança de ces ténèbres à la lumière du soleil. Ce que voyant un écolier qui étoit là présent, il dit : « Ainsi devroient sortir de leur gouvernement tous les mauvais gouverneurs, de même que ce pécheur sort du fond de cet abîme, mourant de faim, sans couleur et sans sou ni maille, comme je crois. » Sancho, qui l'entendit, lui fit cette réponse : « Il y a huit ou dix jours, frère murmurateur, que je pris le gouvernement de l'île que l'on m'avoit donné à gouverner, et durant ce

temps-là je n'ai pas eu une seule heure mon soûl de pain. Pendant ce temps, des médecins m'y ont persécuté, des ennemis froissé les os, et si n'ai-je pas eu loisir d'y faire des concussions ni d'y recouvrer des impôts. Et, cela étant ainsi, comme cela est, je ne méritois nullement, ainsi que je crois, d'en partir de la sorte. Mais quoi ! l'homme propose, et Dieu dispose. Le même Dieu sait ce qui est le meilleur et ce qui convient le mieux à chacun : tel le temps, tel le soin ; il se faut accommoder au temps, et nul ne doit jamais dire : Cette eau, je n'en boirai pas, car là où l'on pense qu'il y ait du lard, il n'y a pas seulement un pieu pour l'accrocher, et Dieu m'entend, et je n'en dis pas davantage, quoique je le pusse. — Ne te fâche pas, Sancho, dit alors don Quichotte, ne te chagrine pas de ce que tu entendras dire : tu n'aurois jamais fini. Pourvu que ta conscience soit tranquille, que l'on dise tout ce que l'on voudra ; qui voudroit attacher les langues des médisans, ce seroit vouloir mettre des portes en pleine campagne. Si le gouverneur sort riche de son gouvernement, on dit que ç'a été un larron, et, s'il en sort pauvre, on dit que c'étoit un propre à rien et un fou. — Certes, répliqua Sancho, l'on me doit pour cette fois regarder plutôt comme un fou que comme un larron. »

Tenant ces discours, ils parvinrent, environnés d'une infinité de galopins et autres gens, au château. Le duc et la duchesse étoient dans une galerie, attendant don Quichotte et Sancho, lequel ne voulut point se présenter au duc que premièrement il n'eût installé son grison à l'écurie : car il disoit que son pauvre âne avoit eu une fort mauvaise nuit à l'auberge. Après il monta pour voir ses seigneurs, devant lesquels il se jeta à genoux, et dit : « Messeigneurs, j'allai par votre commandement, et sans que je l'eusse mérité, gouverner votre île de Barataria ; j'y entrai tout nu, et tout nu j'en sors ; je ne perds ni ne gagne. Pour ce qui

concerne le bon ou le mauvais gouvernement que j'y ai fait, il y a eu des témoins qui en diront ce qu'ils voudront. J'ai éclairci des doutes, jugé des procès, toujours mourant de faim : car le docteur Pèdre Récio, natif de Tirtéafuera, médecin insulaire des gouverneurs, le vouloit ainsi. Les ennemis nous ont assaillis de nuit et mis en grand péril. Ceux de l'île publient qu'ils ont repoussé les ennemis et gagné la victoire par la valeur de mon bras ; et ainsi Dieu les sauve comme ils disent la vérité. Enfin, durant ce temps, j'ai pesé les charges et les obligations que traîne après soi le gouvernement, et j'ai trouvé à mon compte que mes épaules ne sont pas capables de les porter. Ce ne sont pas des fardeaux pour mes reins ni pour mes côtes, ni flèches de ma trousse. C'est pourquoi, avant que le gouvernement fît naufrage avec moi, j'ai voulu faire naufrage avec le gouvernement, et hier matin je quittai l'île et la laissai en l'état où je l'avois trouvée : mêmes rues, mêmes maisons et mêmes toits qu'elle avoit lorsque j'y entrai. Je n'ai rien emprunté à personne, ni ne suis entré dans aucun gain. J'avois envie d'y faire quelques ordonnances profitables, mais je n'y en ai fait aucune, craignant qu'elles ne fussent point observées : car alors les faire ou non, c'est tout un. Je sortis, comme je dis, de l'île sans autre compagnie que celle de mon grison. Je tombai dans une basse-fosse, où j'allai bien avant, jusqu'à ce que ce matin j'en visse la sortie à la lumière du soleil ; sortie qui n'étoit pas si aisée que, si le Ciel n'y eût amené mon maître don Quichotte, j'y fusse, demeuré jusques à la fin du monde. Ainsi, Monsieur le duc et Madame la duchesse, voici votre gouverneur Sancho Pança qui, rien que dans les dix jours qu'il a tenu le gouvernement, a appris à connoître que pour être gouverneur non seulement d'une île, mais de tout le monde, il n'y a rien à lui donner. Et, partant de là, baisant les pieds à vos Grandeurs et imitant le jeu

des enfans, qui disent : « Saute, toi, et à mon tour », je saute hors du gouvernement, et me remets au service de monseigneur don Quichotte : car enfin c'est là que je fatigue le moins, bien que j'y mange quelquefois mon pain en sursaut. Et, pour moi, pourvu que je sois rassasié, il ne m'importe que ce soit de carottes ou de perdrix. »

Sancho Pança acheva de la sorte sa longue harangue, don Quichotte craignant toujours qu'il ne vînt à lâcher mille extravagances. Et, quand il vit qu'il finissoit après en avoir dit si peu, il rendit en son cœur grâces au Ciel, et le duc embrassa Sancho, et lui dit qu'il regrettoit du fond du cœur qu'il eût quitté sitôt son gouvernement ; mais qu'il aviseroit à ce qu'on lui donnât en son état quelque autre office de moins de charge et de plus de profit. La duchesse l'embrassa pareillement et commanda qu'on lui fît faire bonne chère : car il sembloit être tout moulu et en fort mauvais point.

1. Galiana est le nom d'une princesse mauresque à qui son père Gadalfe fit construire de magnifiques palais à Tolède, sur les bords du Tage. On en a conservé les ruines dans le jardin del Rey, qui les entoure, et on les désigne encore sous le nom de Palais de Galiana.

Seconde partie · LVI

e duc et la duchesse ne se repentirent point de la charge qu'ils avoient faite à Sancho Pança touchant le gouvernement qu'ils lui avoient commis ; et d'autant plus que le même jour leur majordome arriva et leur conta de point en point presque toutes les pa-

roles et les actions que Sancho avoit dites et faites. Et surtout il leur fit ressortir l'assaut de l'île, et la peur de Sancho, et sa sortie, dont ils rirent de bon cœur. Après ceci l'histoire raconte que le jour du combat convenu arriva. Le duc avoit déjà instruit son laquais Tosilos de la façon dont il devoit procéder avec don Quichotte pour le vaincre sans le tuer ni le blesser ; il commanda qu'on ôtât les fers des lances, et dit à don Quichotte que la religion chrétienne, dont il faisoit profession, ne permettoit pas que ce combat se fît avec tant de risques et de périls pour leurs vies ; qu'il se contentât de ce qu'il lui donnoit le champ libre en ses terres, quoiqu'il allât contre le décret du saint Concile qui prohibe de tels défis, et qu'il ne voulût pas pousser à l'extrémité une affaire si dangereuse. Don Quichotte lui dit que son Excellence disposât des choses de cette affaire comme il lui plairoit, qu'il lui obéiroit en tout.

Quand le jour terrible fut arrivé, le duc commanda qu'on dressât sur la place qui étoit devant le château un grand échafaud pour les juges du champ et pour les dames, mère et fille, demanderesses. De tous les lieux et bourgs voisins, une infinité de peuple étoit venue pour assister à ce combat, dont la nouveauté n'avoit jamais été vue ni ouïe en cette terre par les vivans ou par leurs pères.

Le premier qui entra au camp et dans les barrières, ce fut le maître des cérémonies, qui visita le camp pour voir s'il n'y avoit point quelque piège ou quelque artifice où l'on pût trébucher ou tomber. Les dames y parurent ensuite, et s'assirent sur leurs sièges, couvertes de leurs capes jusqu'aux yeux, et même la poitrine, avec des témoignages de grande douleur, don Quichotte étant présent et dans les barrières. Peu de temps après entra le

grand laquais Tosilos par un endroit de la place, sur un puissant coursier, qu'il sembloit écraser, suivi de plusieurs trompettes, la visière baissée, avec pompe et majesté, et tout armé de fortes et luisantes armes. Le cheval qu'il montoit sembloit être frison, puissant et de couleur gris pommelé. Ce valeureux combattant, bien instruit par le duc, son maître, comment il se devoit comporter contre ce valeureux don Quichotte de la Manche, et averti de fuir la première rencontre pour éviter le péril de la mort, que sans doute il lui donneroit, s'il rencontroit don Quichotte à plein, se mit à faire des passades par la place, et, étant parvenu où les dames étoient, il se mit un peu à considérer celle qui le requéroit pour époux. Le juge du camp appela don Quichotte, qui s'étoit déjà présenté dans la lice, et puis, s'étant approché des dames avec Tosilos, il leur demanda si elles consentoient que don Quichotte de la Manche prît leur cause en main. Elles dirent que oui, et tout ce que don Quichotte feroit en ce cas, qu'elles le tiendroient pour bien fait, pour ferme et pour valable.

Le duc et la duchesse s'étoient mis en même temps dans une galerie qui donnoit sur les barrières, lesquelles étoient bordées d'une infinité de personnes qui attendoient la vue de ce périlleux combat qu'on n'avoit jamais vu. Il fut arrêté entre les combattans que, si don Quichotte étoit vainqueur, son adversaire se marieroit à la fille de doña Rodriguez, et que, s'il demeuroit vaincu, son ennemi demeureroit quitte de l'accomplissement qu'on lui demandoit de sa promesse, sans être obligé de donner aucune satisfaction. Le maître des cérémonies leur départit également le soleil, et assigna à tous deux le lieu où ils devoient être. Alors les tambours battirent, le son des trompettes remplit l'air : la terre trembloit sous leurs pieds ; les âmes des assistans étoient en suspens, les uns craignant et les autres espérant le bon ou le mauvais suc-

cès de cette aventure. Enfin don Quichotte, se recommandant de tout son cœur à Dieu et à M Dulcinée du Toboso, attendoit que l'on donnât le signal de la rencontre. Mais notre laquais avoit de bien autres pensées, car il ne songeoit qu'à ce que je dirai sur-le-champ. Il lui fut avis, pendant qu'il contemploit son ennemie, qu'il voyoit la plus belle femme qu'il eût jamais vue. Ce fut alors que le petit aveugle, que l'on nomme communément Amour par chez nous, ne voulut pas perdre l'occasion qui s'offroit de triompher d'une âme de laquais, et la voulut mettre au rang de ses trophées ; et de la sorte, s'approchant tout doucement de lui, sans que personne le vît, il décocha sur le pauvre laquais une flèche de deux aunes par le côté gauche, et il lui perça le cœur de part en part. Or, il put le faire sans aucune crainte, parce que l'Amour est invisible, et il entre et sort par où il lui plaît, sans que personne lui demande compte de ce qu'il fait. Je dis donc que, quand on donna le signal du combat, notre laquais étoit tout transporté, pensant à la beauté de celle qu'il avoit déjà élue pour maîtresse de sa liberté, si bien qu'il ne fit point attention au son de la trompette, comme don Quichotte, qui à peine l'ouït qu'il partit et à toute course, et, autant que le permettoit la légèreté de Rossinante, fondit sur son adversaire ; et, lorsque son bon écuyer Sancho le vit partir, il se mit à crier tout haut : « Dieu te garde, crème et fleur des chevaliers errans ! Dieu te donne la victoire, puisque tu as le droit de ton côté ! » Néanmoins, bien que Tosilos vît don Quichotte venir sur lui, il ne se bougea pas pourtant d'un pas de sa place, mais à haute voix il appela le maréchal de camp, et, quand il fut venu et qu'il lui eut demandé ce qu'il vouloit, Tosilos lui tint ce discours : « Monsieur, ce combat ne se doit-il pas faire afin que je me marie ou ne me marie point à cette damoiselle ? — Il est vrai, répondit le maréchal de camp. — Quant à moi, dit le

laquais, je suis fort scrupuleux, et chargerois mon âme d'un grand poids si je passois outre à ce combat. C'est pourquoi je dis que je me tiens pour vaincu et que je désire épouser sans délai cette damoiselle. » Le maréchal de camp demeura tout étonné des paroles de Tosilos, et, comme il étoit l'un de ceux qui étoient au fait de l'invention, il ne sut que lui répondre ; tandis que don Quichotte s'arrêta au milieu de sa course, voyant que son ennemi ne venoit pas à lui. Le duc ne savoit point la cause pour laquelle le combat ne se poursuivoit pas ; mais le maréchal lui alla communiquer la déclaration de Tosilos, dont il fut grandement ébahi et très courroucé.

Pendant que ceci se passoit, Tosilos s'approcha du lieu où étoit doña Rodriguez et dit très haut : « Madame, je veux épouser votre fille et refuse d'acquérir par débat et par procès ce que je puis obtenir paisiblement et sans péril de mort. » Le valeureux don Quichotte entendit ces paroles et dit : « Puisqu'il en est ainsi, je reste libre et quitte de ma promesse. Qu'ils s'épousent, à la bonne heure, et, puisque Dieu la lui donne, que saint Pierre la lui bénisse. » Le duc étoit alors descendu à la place, et, étant près de Tosilos, il lui dit : « Chevalier, est-il vrai que vous vous teniez pour vaincu, et que, poussé par votre craintive conscience, vous voulez vous marier avec cette damoiselle ? — Oui, Monseigneur, répondit Tosilos. — Il fait fort bien, dit là-dessus Sancho Pança, car ce que tu serois obligé de donner au rat, donne-le au chat, et il te tirera d'affaire. »

Tosilos délaçoit son casque et prioit qu'on lui aidât promptement, parce que la respiration lui manquoit : car il ne pouvoit supporter d'être si longtemps enfermé dans cette étroite demeure. On le lui ôta vitement, et, étant à découvert, tout le

monde put voir sa face de laquais. À cette vue, la doña Rodriguez et sa fille poussèrent des cris et dirent : « Tromperie, tromperie ! L'on a substitué Tosilos, le laquais de monseigneur le duc, au lieu de mon vrai époux. J'en appelle à la justice de Dieu et à celle du roi contre tant de malice, pour ne pas dire de scélératesse. — Ne vous chagrinez point, Mesdames, dit don Quichotte ; il n'y a là ni malice ni scélératesse. Et, s'il y en a, ce n'est point le duc qui en est la cause, mais les méchans enchanteurs qui me persécutent. Envieux de la gloire que j'eusse acquise par cette victoire, ils ont changé, Damoiselle, le visage de votre époux au visage de l'homme que vous dites être le laquais du duc. Suivez mon conseil, et, en dépit de la malice de mes ennemis, mariez-vous avec celui-ci, qui est sans doute celui-là même que vous désirez pour époux. » Le duc, à ces mots, pensa dissiper toute sa colère en éclats de rire et dit : « Les choses qui arrivent au seigneur don Quichotte sont si extraordinaires que je me sens envie de croire que ce n'est pas ici mon laquais. Toutefois, voici le moyen auquel il faut recourir : différons de quinze jours, si l'on veut, l'accomplissement du mariage et gardons sous clef ce personnage qui nous tient en suspens ; durant ce temps-là, il se pourroit faire qu'il reprît sa première figure : car la rancune que les enchanteurs ont contre le seigneur don Quichotte ne sauroit aussi longtemps durer, et principalement quand il leur sert de si peu d'user de ces charmes et transformations. — Ô mon Seigneur, dit Sancho, ces maudits ont accoutumé de transformer de l'une en l'autre les choses qui touchent à mon maître. Et ils métamorphosèrent dernièrement un chevalier qu'il vainquit et qui s'appeloit le chevalier des Miroirs en la figure du bachelier Samson Carrasco, natif de notre village et notre grand ami ; et, quant à la señora Dulcinée du Toboso, ils l'ont changée en une paysanne grossière,

et par suite je m'imagine que ce laquais doit mourir et vivre laquais tout le temps de sa vie. » Lors la fille de la Rodriguez s'écria : « Soit ce qu'il soit celui qui demande à m'épouser ; quant à moi, je l'accepte, et j'aime mieux être la femme légitime d'un laquais que l'amie sans l'être et la dupe d'un chevalier, d'autant plus que celui qui m'a trompée ne l'est pas. »

En résumé, tous ces contes et tous ces événemens eurent pour conclusion que l'on garderoit Tosilos jusqu'à ce que l'on reconnût où aboutiroit sa transformation. Tout le monde cria victoire pour don Quichotte, et la plupart demeurèrent tristes et mélancoliques de voir que ces combattans tant désirés ne s'étoient point mis en pièces. Absolument comme les enfans qui sont fâchés lorsque le criminel qu'ils ont longtemps attendu n'est point pendu, parce que sa partie ou la justice lui ont pardonné. Le peuple s'en alla chacun chez soi, et le duc et don Quichotte reprirent le chemin du château ; on enferra Tosilos, et doña Rodriguez et sa fille demeurèrent très contentes de voir que, d'une façon ou de l'autre, cette aventure devoit se terminer par un mariage, et Tosilos n'en espéroit pas moins.

Seconde partie · LVII

l sembloit à don Quichotte qu'il étoit temps de sortir d'une aussi grande oisiveté que celle où il s'imaginoit être dans ce château. Il se représentoit qu'il commettoit une grande faute de laisser sa personne enfermée et engouffrée dans les délices et la bonne chère que le duc et la duchesse lui faisoient, comme à chevalier errant, et il lui sembloit avoir à rendre au Ciel un compte rigou-

reux de cette oisiveté et de cet emprisonnement, de sorte qu'il demanda un jour à ces seigneurs congé de partir. Ils lui accordèrent sa demande en lui témoignant néanmoins combien ils regrettoient son départ. La duchesse bailla à Sancho Pança les lettres que sa femme lui écrivoit. Il pleura en les lisant et dit : « Qui eût jamais pensé que des espérances aussi grandes qu'étoient celles que les nouvelles de mon gouvernement avoient engendrées en l'âme de ma femme Thérèse Pança dussent aujourd'hui aboutir aux misérables aventures de mon maître don Quichotte de la Manche ? Néanmoins je suis content de voir que ma Thérèse ait répondu à ce que je pensois d'elle en envoyant les glands à madame la duchesse : car, si elle ne les eût point envoyés, j'eusse été fort affligé qu'elle se montrât ingrate. Ce qui me console, c'est que ce don ne peut être appelé du nom de concussion, parce que j'étois déjà gouverneur quand elle les envoya. Et ceci est fondé en raison que ceux qui reçoivent quelque bienfait se montrent reconnoissans, fût-ce par des bagatelles. En effet, j'entrai tout nu au gouvernement et j'en sors tout nu, et je puis dire en toute conscience que ce n'est pas peu. Je suis né tout nu, et tout nu je me trouve, je ne gagne ni ne perds. » C'est le discours que tenoit à part soi Sancho le jour du départ ; et don Quichotte, qui avoit pris congé la veille au soir du duc et de la duchesse, se présenta un matin en armes sur la place du château. Tous les gens du château le regardoient des galeries, et même le duc et la duchesse y vinrent pour le voir. Sancho étoit sur son grison avec sa besace, sa mallette et sa dépense, reposé et fort content, parce que le majordome du duc, celui qui avoit joué le personnage de la Trifaldi, lui avoit donné une bourse avec deux cents écus d'or, pour subvenir aux nécessités du voyage, et don Quichotte n'en savoit encore rien. Or, comme tout le monde le regardoit à l'envi, ainsi qu'on

vient de le dire, entre les autres dames et damoiselles de la duchesse, qui avoient les yeux sur lui, la délurée et maligne Altisidore éleva sa voix et lui dit d'un ton plaintif :

COMPLAINTE D'ALTISIDORE
À DON QUICHOTTE.

Ôchevalier, arrête, arrête,
Par la bride ton bon cheval.
Ce n'est pas une fière bête
Que tu fuis, ô grand animal :
C'est un agneau (grand cœur de lièvre)
Qui ne sera de longtemps chèvre.
Ô monstre ! tu vas abusant
La plus belle et chaste compagne
Que Diane ait en sa montagne,
Et Vénus en son bois plaisant.
Ô fugitif Énée, ô barbare Birène,
Le grand diable t'emporte, et Barabbas te mène !
Dedans ta griffe de harpie
Tu tiens le cœur d'un agnelet.
Ô ravissement trop impie !
Tu ravis un petit poulet.
Trois coiffes de nuit tu m'as prises,
Et des jarretières exquises,
Et mille soupirs emportés
Qui, n'étant moins chauds que la foudre,
Sont suffisans de mettre en poudre
Et Troie et mille autres cités.
Ô fugitif Énée, ô barbare Birène,
Le grand diable t'emporte, et Barabbas te mène !

Que de Sancho l'âme damnée
Soit plus dure qu'un diamant,
De sorte que ta Dulcinée
Ne sorte point d'enchantement.
Qu'elle porte la folle enchère
De ta cruauté trop sévère :
Car souvent un homme de bien,
Un homme rempli d'innocence
Endure et fait la pénitence
D'un autre qui ne vaudra rien.
Ô fugitif Énée, ô barbare Birène,
Le grand diable t'emporte, et Barabbas te mène !
.....
.....
.....
.....
Que le sang sorte en abondance
De tes pieds quand Sancho Pança
Tâchera les cors en ôter ;
Et, si quelques dents on te tire,
Toujours la racine, beau Sire,
Dans ta bouche en puisse rester !
Ô fugitif Énée, ô barbare Birène,
Le grand diable t'emporte, et Barabbas te mène !

Tandis que la dolente Altisidore se plaignoit comme nous l'avons dit, don Quichotte la regardoit, et, sans lui répondre un mot, il se tourna vers Sancho et lui dit : « Mon cher Sancho, je t'en conjure sur le salut de tes aïeux, dis-moi la vérité ; dis-moi, je te prie, emportes-tu par aventure les trois coiffes de nuit et les jarretières que réclame cette amoureuse damoiselle ? — Il est

vrai, repartit Sancho, oui, j'ai les trois coiffes ; mais, pour les jarretières, autant chez moi que dans les montagnes de Ubéda. » La duchesse demeura tout interdite de l'effronterie d'Altisidore : car, encore qu'elle la tînt pour hardie, rieuse et sans gêne, elle ne prenoit pas plaisir à ce qu'on se portât à de pareilles libertés, et son étonnement étoit d'autant plus grand qu'elle n'étoit point avertie de cette plaisanterie. Le duc voulut encore y ajouter et dit : « Je ne trouve pas bon, Seigneur chevalier, que, vous ayant si courtoisement reçu et traité dans mon château, vous ayez osé y prendre trois coiffes de nuit pour le moins, et pour le plus y ajouter les jarretières de cette mienne damoiselle. Ce sont là des indices d'une très mauvaise intention, et des marques qui ne répondent nullement à votre renommée. Rendez les jarretières, autrement je vous défie en combat mortel, sans avoir la moindre crainte que de méchans enchanteurs me changent et métamorphosent, ainsi qu'ils ont fait de mon laquais Tosilos, celui qui est entré en lutte avec vous.

— Dieu me préserve, répondit don Quichotte, de tirer l'épée contre votre très illustre personne de qui j'ai reçu tant de faveurs. Je rendrai les coiffes, puisque Sancho dit les avoir ; mais pour les jarretières, il m'est impossible, parce que je ne les ai point eues, ni Sancho non plus. Si votre damoiselle prend la peine de fouiller dans tous ses coins, je suis assuré qu'elle les y trouvera. Quant à moi, Monseigneur le duc, je ne fus jamais larron, ni ne le pense être de toute ma vie, tant que Dieu m'assistera. Cette damoiselle parle, ainsi qu'elle dit, en amoureuse, ce dont je ne suis point coupable, et par suite n'ai point à lui demander pardon, ni à elle ni à votre Excellence, que je supplie de m'avoir en meilleure opinion et de me donner encore un coup congé de suivre mon chemin. — Dieu vous le donne si bon, dit alors la duchesse, Seigneur

don Quichotte, que toujours nous entendions de bonnes nouvelles de vos prouesses. Allez donc à la garde de Dieu : car plus vous vous arrêtez ici, et plus vous augmentez le feu en l'âme des damoiselles qui vous contemplent ; quant à celle qui est de ma maison, je la châtierai si bien que désormais elle ne s'oublie plus ni en regards ni en paroles. — Encore un mot sans plus, ô valeureux don Quichotte, dit alors Altisidore : c'est que je te demande pardon à propos du larcin des jarretières, parce que, sur mon Dieu et sur mon âme, je les ai à leur place, et j'étois tombée dans l'erreur de celui qui cherchoit son âne, trottant dessus.

— Ne l'ai-je pas dit ? reprit alors Sancho : je suis encore un bon gaillard pour recéler des larcins, moi qui, si j'avois voulu en faire, en avois le moyen à remuer à la pelle lorsque j'étois gouverneur. » Don Quichotte baissa la tête et fit la révérence au duc et à la duchesse, et à tous les assistans ; puis, tournant la bride à Rossinante, et suivi de Sancho monté sur le roussin, il sortit du château en prenant le chemin de Saragosse.

1. Nous avons remplacé par des points quatre vers dans lesquels le traducteur s'est plu à imaginer des noms de villes qui ne sont pas dans le texte. Voici la traduction exacte de ce passage :

« Que tu sois tenu pour faux de Séville à Marchena, de Grenade à Loja, de Londres au bout de l'Angleterre. »

Seconde partie · LVIII

orsque don Quichotte de la Manche se vit en rase campagne, libre et débarrassé des importunités d'Altisidore, il se sentit dans

son centre, il sentit que les esprits lui revenoient pour se livrer de nouveau à ses chevaleries, et, se tournant vers Sancho, il lui dit : « La liberté, Sancho, est un des dons les plus excellens que les Cieux aient faits aux hommes. Les trésors que la terre enferme et que la mer couvre ne s'y peuvent nullement comparer. L'on peut et l'on doit exposer sa vie pour la liberté aussi bien que pour l'honneur : au contraire, la servitude est le plus grand malheur qui nous puisse jamais survenir. Je tiens ce discours, Sancho, parce que tu as vu le luxe et l'abondance dont nous avons joui en ce château que nous venons de laisser, et néanmoins, parmi ces viandes délicates et ces breuvages glacés, il me sembloit que j'étois resserré dans les angoisses de la faim, car je n'en jouissois point avec la liberté dont j'en aurois joui si ces choses eussent été à moi. Les obligations que l'on a de récompenser les bienfaits et les faveurs reçus sont des liens qui ne laissent point en liberté un esprit libre. Heureux celui à qui le Ciel a donné un morceau de pain sans qu'il soit obligé de remercier qui que ce soit que le Ciel même ! — Mais, avec tout ce que votre Seigneurie me vient de dire, repartit Sancho, il n'est pas bon que nous ne soyons pas reconnoissans des deux cents écus d'or que le majordome du duc m'a donnés dans une bourse que je porte sur mon cœur comme un cataplasme confortatif, et pour nous en servir en cas d'accident. Nous ne rencontrerons pas toujours des châteaux où l'on nous régale ; quelquefois nous trouverons des tavernes où nous aurons du bâton. »

C'est ainsi qu'en causant de choses et d'autres le chevalier errant et son écuyer firent tant qu'ayant parcouru un peu plus d'une lieue, ils découvrirent une douzaine d'hommes habillés en paysans qui dînoient sur l'herbe molle et verte d'un pré, assis sur leurs capes. Près d'eux ils avoient comme des linges à peu près

blancs, dont ils couvroient quelque chose, et ces linges étoient tendus et mis bout à bout. Don Quichotte s'approcha de ceux qui dînoient, et, après les avoir courtoisement salués, leur demanda ce que couvroient ces linges. « Ce sont, repartit l'un de la troupe, des images de relief qui doivent servir en un tableau que nous faisons faire en notre village. Nous les portons couvertes de peur qu'elles ne se gâtent, et sur nos épaules de peur qu'elles ne se cassent. — S'il vous plaisoit, dit don Quichotte, je les verrois fort volontiers, car des images que l'on porte avec tant de soin doivent être fort bonnes et fort belles. — Comment, bonnes ! répliqua un autre. Je vous assure qu'il n'y en a pas une qui ne coûte plus de cinquante ducats. Mais, afin que vous puissiez voir la vérité de mon dire, attendez, et vous les verrez de vos propres yeux. » Ce disant, il cessa de manger et alla ôter la couverture de la première image, qui, suivant ce qu'il montra, étoit un saint Georges monté à cheval, ayant à ses pieds un grand dragon recourbé, et une lance qui lui perçoit le gosier avec la même furie dont on a accoutumé de le peindre. Toute cette image sembloit être un brasier d'or, comme l'on dit en commun proverbe. Lorsque don Quichotte la vit, il tint ce langage : « Ce guerrier fut l'un des meilleurs chevaliers errans qu'eut jamais la milice divine. Il se nomme saint Georges, et en outre il fut grand défenseur des dames. Voyons cette autre. » L'homme la découvrit, et l'on vit que c'étoit l'image de saint Martin à cheval qui donnoit la moitié de son manteau à un pauvre, et à peine don Quichotte l'eut-il vue qu'il dit : « Ce chevalier fut aussi des aventuriers chrétiens, et je pense qu'il fut plus libéral que vaillant, ainsi que tu le peux voir, Sancho, en ce qu'il partage son manteau avec ce pauvre et lui en donne la moitié. Sans doute c'étoit alors en hiver : autrement, vu sa charité, il le lui auroit donné tout entier.

— Il n'a pas dû en être ainsi, dit Sancho, mais on s'en doit tenir au proverbe qui dit : Pour donner, il faut avoir de la cervelle. » Don Quichotte se mit à rire et pria qu'on ôtât l'autre toile sous laquelle on découvrit le patron des Espagnes à cheval, l'épée sanglante, foulant les Maures et marchant sur leurs têtes. Quand don Quichotte l'aperçut, il dit : « C'est celui-ci qui est vraiment chevalier et des escadrons du Christ. On le nomme don San Diègue le Tueur de Maures, l'un des plus saints et des plus vaillans chevaliers qu'eut jamais le monde, et que le Ciel ait maintenant. » Après l'on ôta un autre tissu ; et l'on vit qu'il couvroit saint Paul tombant de son cheval avec toutes les circonstances qu'on a coutume de représenter au tableau de sa conversion. Lorsque don Quichotte le vit représenté si bien au vif qu'il sembloit que Jésus-Christ lui parlât et que saint Paul lui répondît, notre chevalier tint ce propos : « Celui-ci fut en son temps le plus grand ennemi qu'eut jamais l'Église de Dieu notre Seigneur, puis le plus grand défenseur qu'elle aura jamais : chevalier errant pour la vie et saint de pied ferme pour la mort ; ouvrier infatigable en la vigne du Seigneur ; docteur des Gentils, qui eut pour école les Cieux et pour précepteur Jésus-Christ même. »

Il n'y avoit point d'autres images ; et par suite don Quichotte commanda qu'on les recouvrît et dit à ceux qui les portoient : « Ce m'est de très bon présage, mes frères, d'avoir vu ce que j'ai vu, parce que ces saints chevaliers faisoient même profession que moi, à savoir l'exercice des armes. Et il n'y a entre eux et moi que cette différence, qu'ils furent saints et qu'ils combattirent à la façon divine, au lieu que je suis pécheur et combats à la façon humaine. Ils conquirent les cieux à la force de leur bras, car le ciel souffre violence, et je ne sais jusqu'à présent ce que je conquiers par mes travaux. Toutefois, si ma chère Dulcinée du Toboso étoit

délivrée de ceux qu'elle endure, mon sort devenant meilleur et mon jugement venant à se remettre, il se pourroit faire que je prisse un chemin meilleur que celui où je suis maintenant. — Dieu l'entendq, et le péché soit sourd », dit Sancho là-dessus. Ces hommes furent étonnés tant de la figure que des raisons de don Quichotte, sans entendre la moitié de ce qu'il vouloit dire par ces paroles. Ils achevèrent de manger, chargèrent leurs images, prirent congé de don Quichotte et suivirent leur chemin. Cependant Sancho demeura de nouveau comme si jamais il n'eût connu son maître, ébahi de ce qu'il savoit, et lui semblant qu'il n'y devoit avoir histoire au monde ni aventure qu'il ne sût sur le bout du doigt et qui ne fût gravée en sa mémoire. C'est pourquoi il lui dit : « À la vérité, Monsieur notre maître, si ce qui nous est arrivé aujourd'hui se peut nommer aventure, elle a été des plus douces et des plus agréables que nous ayons rencontrées en tout le cours de notre voyage. Nous en sommes sortis sans coups de bâton ni transes ; nous n'y avons pas mis l'épée à la main ni battu la terre de nos corps, et moins encore y avons-nous ressenti la faim. Béni soit Dieu qui m'en a fait voir une pareille de mes propres yeux ! — Tu dis vrai, Sancho, repartit : don Quichotte ; mais tu dois remarquer que tous les temps ne sont pas les mêmes ni ne courent pas tous de même sorte. Et ce que le vulgaire nomme ordinairement présage, qui n'est point fondé sur la raison naturelle, doit être toujours tenu et jugé pour d'heureux accidens. Un de ces tireurs d'augures sort un jour de bon matin de chez lui, rencontre un frère de l'ordre du bienheureux saint François, et, comme s'il eût rencontré un griffon, il tourne le dos et rentre dans sa maison. Un autre voit sur sa table la salière se renverser, et soudain la mélancolie se répand dans son cœur, comme si la nature étoit obligée de donner des signes de futures disgrâces par des choses

d'aussi peu d'importance que celles que nous avons rapportées. L'homme sage et chrétien ne doit point aller rechercher tant de minuties sur ce que le Ciel a résolu de faire. Scipion arrive en Afrique, il butte en sautant à terre ; ses soldats le tiennent à mauvais augure ; mais lui, embrassant la terre, s'écrie : « Ô Afrique, tu ne me pourras échapper, puisque je te tiens entre mes bras. » De sorte, Sancho, que la rencontre que j'ai faite de ces images a été pour moi le plus heureux événement. — Je le crois, répondit Sancho ; mais je voudrois bien que votre Seigneurie m'apprît pourquoi les Espagnols, quand ils veulent donner quelque bataille, en invoquant ce saint Jacques le Tueur de Maures, profèrent tout haut ces mots : « Saint Jacques et ferme Espagne ». L'Espagne est-elle par hasard ouverte, qu'il soit besoin de la fermer, ou bien quelle cérémonie est-ce là ? — Que tu es simple, Sancho ! répondit don Quichotte : tu dois savoir que Dieu a donné à l'Espagne pour patron et pour protecteur ce grand chevalier de la Croix vermeille, et principalement durant les cruelles guerres que les Espagnols ont eues à soutenir contre les Maures, et c'est pour cela qu'ils l'invoquent en toutes leurs batailles comme leur défenseur. Et souvent on l'a vu visiblement dans les combats, renversant, foulant aux pieds, détruisant et tuant les escadrons des Sarrasins, et je pourrois, en preuve de cette vérité, t'alléguer une foule d'exemples que l'on trouve dans les véridiques histoires de l'Espagne. »

Sancho changea de discours et dit à son maître : « Monsieur, je suis fort étonné de l'effronterie d'Altisidore, la damoiselle de la duchesse. Oh ! que celui qu'on nomme Amour la doit bravement avoir blessée de part en part ! L'on dit que c'est un coquin un peu aveugle, et qui, malgré ses yeux chassieux, ou pour mieux dire incapables d'y voir, s'il prend un cœur pour but, si petit que soit ce-

lui-ci, y arrive et le perce de part en part avec ses flèches. J'ai pareillement ouï dire qu'en la honte et en la modestie des filles, les flèches amoureuses s'émoussent ; mais il semble qu'en cette Altisidore elles s'aiguisent plutôt qu'elles ne s'émoussent. — Remarque, Sancho, dit don Quichotte, que l'Amour ne connoît point le respect, ni ne garde aucune raison en ses discours ; il est de la même humeur que la mort :

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois…

et, quand il prend une entière possession de l'âme, la première chose qu'il fait, c'est de lui ôter la crainte et la honte. C'est ce qui fait qu'Altisidore, étant privée de ces choses, a déclaré ses désirs, qui ont engendré dans mon cœur plutôt de la confusion que de la pitié. — Ô cruauté notoire ! dit Sancho, ô ingratitude inouïe ! Quant à moi, je vous avoue que je me fusse rendu à la moindre de ses paroles amoureuses. Fils de putain, quel cœur de marbre, quelles entrailles de bronze et quelle âme d'argile ! Toutefois je ne puis imaginer ce qu'a vu cette damoiselle en vous qui la rendît ainsi amoureuse et en fît votre esclave. Quelle galanterie, quelle prestance, quelle bonne grâce et quel air de visage, enfin quelle qualité en particulier de toutes celles que je viens de dire, ou en général, se trouve en vous qui la puisse rendre ainsi passionnée ? En toute vérité, je vous dis que je regarde bien souvent votre Seigneurie depuis la pointe des pieds jusques au bout des cheveux, et je n'y vois que des choses qui sont plus capables d'épouvanter que de donner de l'amour. Or, ayant pareillement ouï dire que la beauté est la première et la principale qui le fait, comme vous

n'êtes beau à aucun titre, je ne sais de quoi la pauvrette s'est rendue amoureuse.

— Remarque, Sancho, répond don Quichotte, qu'il y a deux sortes de beauté : la beauté de l'âme et celle du corps. Celle de l'âme se signale et reluit en l'entendement, en l'honnêteté, en la bonne conduite, en la libéralité et en la bonne éducation, et toutes ces qualités peuvent être contenues en un homme laid. Et, lorsque c'est sur cette beauté, et non sur celle du corps, que s'arrête l'attention, ces qualités engendrent l'amour avec bien plus de passion et d'avantage. Quant à moi, Sancho, je vois bien que je ne suis pas beau ; mais je sais pourtant que je ne suis pas laid non plus, et il suffit à un homme de bien de n'être point un monstre pour être bien regardé, pourvu qu'il possède les dons de l'âme que je viens de te dire. »

En tenant ces discours, ils entroient toujours plus avant dans une forêt qui étoit hors du chemin, de sorte que tout à coup, sans y penser, don Quichotte se trouva pris dans des filets de fil vert qui étoient tendus d'un arbre à l'autre, et, sans se pouvoir imaginer ce que cela pouvoit être, il dit à son écuyer : « Il me semble, Sancho, que ces filets-ci sont une des plus étranges aventures que l'on puisse penser. Que je meure, si les enchanteurs qui me persécutent ne veulent m'y empêtrer et m'arrêter en mon voyage comme pour me punir de la rigueur dont j'ai eusé envers Altisidore ; mais je leur fais savoir que, si ces filets étoient composés de durs diamans aussi bien qu'ils le sont de fil vert, et plus forts que les filets dont le jaloux Vulcain, dieu des forgerons, enchaîna Vénus et Mars, je les romprois aussi facilement que si c'étoient des joncs marins ou de la filasse de coton. »

Comme il vouloit passer outre et rompre tout, voilà que l'on vit sortir de l'épaisseur des arbres deux très belles bergères ; au moins elles étoient vêtues en bergères, si ce n'est que leurs manteaux et leurs cotillons étoient de tabis d'or. Leurs cheveux épars sur les épaules étoient si reluisans qu'ils pouvoient disputer d'éclat avec les rayons du soleil même. Ils étoient couronnés de deux guirlandes de vert laurier et de rouge amarante. Elles n'étoient pas âgées de plus de dix-huit ans, ni de moins de quinze. Cette vue soudaine étonna Sancho et confondit don Quichotte : elle arrêta pareillement le soleil en sa course afin de les voir, et les tint tous quatre en un merveilleux silence. Enfin, ce fut une des deux bergères qui la première le rompit et dit à don Quichotte : « Arrêtez-vous, Seigneur chevalier, et ne rompez point les filets qui ne sont pas tendus pour votre dommage, mais pour notre passe-temps. Et, comme je sais que vous nous allez demander pourquoi on les a tendus et qui nous sommes, je veux vous le dire en peu de paroles :

« Il y a un village éloigné de ce lieu de quelque deux lieues. Beaucoup de seigneurs et de gentilshommes et autres personnes riches y font leur demeure. On résolut dernièrement, entre plusieurs amis et parens, que l'on feroit une assemblée, et qu'avec leurs femmes, leurs fils, leurs filles, voisins, amis et parens, on viendroit se récréer en ce lieu, qui est l'un des plus agréables de tous ces environs ; que nous y ferions ainsi une nouvelle Arcadie de pasteurs, les fillettes vêtues en bergères et les jeunes garçons en bergers. Nous avons appris par cœur deux églogues, l'une du fameux poète Garcilaso, et l'autre de l'excellent Camoëns, en sa propre langue, et nous ne les avons pas encore représentées. Ce fut hier le premier jour que nous arrivâmes ici, où nous avons fait dresser sous ces ramées des tentes, auxquelles on donne le nom

de repos champêtres, au bord d'un ruisseau courant, qui fertilise toutes ces prairies. La nuit passée, nous tendîmes à ces arbres ces filets pour y attraper les simples oiselets, qui, effarouchés de nos cris, viendront à donner dedans. Si vous désirez, Seigneur chevalier, être notre hôte, vous y serez accueilli avec plaisir et courtoisie : car pour le présent l'ennui ni la mélancolie ne doivent point entrer en ce lieu. » Elle se tut et n'en dit pas plus ; et don Quichotte lui fit cette réponse : « Certes, charmante Dame, Actéon, ainsi que je crois, ne demeura pas plus ébahi et plus confus quand il vit à l'improviste Diane se baigner dans le courant, que je suis demeuré étonné en voyant votre beauté. Je loue vos passetemps, et vous remercie de vos offres, et, si j'ai moyen de vous rendre service, vous n'avez qu'à me commander, sûres d'être obéies : car la profession que j'exerce ne tend qu'à me faire paroître plein de bon vouloir et d'obligeance à toute sorte de personnes, et principalement à celles de qualité, comme vous paroissez être. Et si ces filets, qui ne doivent occuper qu'un petit espace, occupoient toute la rondeur de la terre, je rechercherois de nouveaux mondes par où passer sans les rompre. Et, pour que vous donniez quelque créance à ce que je dis, sachez que celui qui vous le promet est pour le moins don Quichotte de la Manche, si tant est que ce nom soit parvenu à vos oreilles. — Ah ! ma chère amie, dit alors l'autre bergère, quel bonheur que celui qui nous est aujourd'hui arrivé ! Il faut que tu saches que ce seigneur que tu vois ici devant nous est le plus vaillant, le plus amoureux et le plus courtois du monde, si une histoire qui est imprimée de ses hauts faits d'armes, et que j'ai lue, ne ment ni ne nous trompe point. Je gagerois que ce bonhomme qui le suit est un certain Sancho Pança, son écuyer, le plus plaisant et le plus facétieux de tous les mortels. — C'est la vérité, repartit Sancho, que je suis ce gracieux,

ce plaisant écuyer dont vous parlez, et ce seigneur est mon maître don Quichotte de la Manche, ce même chevalier dont on a tant parlé et dont on a fait l'histoire. — Supplions-le, ma chère amie, dit l'autre, qu'il s'arrête ici. Nos pères et nos frères en recevront un extrême contentement. J'ai entendu parler de sa valeur, de ses rares qualités, juste comme tu viens de le faire, et surtout on dit que c'est le plus constant et le plus loyal amoureux que l'on sache, et que sa dame est une certaine Dulcinée du Toboso, à laquelle, par toute l'Espagne, on donne la palme de la beauté. — C'est avec raison qu'on la lui donne, répliqua don Quichotte, si votre beauté sans pareille ne la met point en doute. Cependant, Madame, ne vous fatiguez point à me retenir, parce que les obligations précises de ma profession ne me permettent point de reposer en nul endroit. »

Sur ce, un frère de l'une des deux bergères arriva au lieu où ils étoient tous quatre, vêtu pareillement en berger, avec une richesse qui répondoit à l'habit pompeux de ces deux filles. Elles lui contèrent que celui qu'il voyoit avec elles étoit le valeureux don Quichotte de la Manche, et l'autre son écuyer Sancho, dont il avoit ouï parler, pour avoir lu son histoire. Le gentil pasteur lui offrit ses services et l'invita à venir avec lui à leurs pavillons. Don Quichotte dut se rendre à sa courtoisie et lui accorda sa demande. Cependant voilà qu'on fit la huée, et les filets se remplirent d'oiselets différens, qui, trompés par la couleur des filets, tomboient dans le péril qu'ils alloient fuyant. Plus de trente personnes se trouvèrent réunies en ce lieu, et toutes étoient diversement vêtues en bergers et en bergères, et en un instant ils surent que don Quichotte et son écuyer étoient avec eux, et ils n'en reçurent pas peu de satisfaction : car ils le connoissoient déjà par son histoire. Ils accoururent aux tentes, trouvèrent les tables

mises avec la magnificence, l'abondance et la netteté que l'on pouvoit désirer. On fit asseoir don Quichotte à la première place, il n'y en avoit pas un qui ne jetât les yeux sur lui et qui ne s'étonnât de le voir. Enfin, après qu'on eut levé les nappes, don Quichotte éleva la voix et dit :

« Parmi les plus grands péchés que commettent les hommes, certains prétendent que l'orgueil est le plus grand, et moi je soutiens que c'est l'ingratitude ; et je m'en tiens à ce que l'on a coutume de dire, que l'enfer est tout rempli d'ingrats. Sitôt que j'eus l'usage de raison, je tâchai de tout mon possible de fuir ce péché, et, quand je ne peux payer par d'autres bienfaits ceux que j'ai reçus, je mets à leur place le désir de les rendre. Et, si les désirs n'y sont pas suffisans, je publie ces bienfaits, parce que quiconque les dit et les publie les récompenseroit sans doute avec d'autres s'il pouvoit : car la plupart de ceux qui reçoivent sont inférieurs à ceux qui donnent. C'est pourquoi Dieu est sur tous, puisqu'il est le donneur au-dessus de tous. Et il est impossible que les dons de l'homme égalent jamais ceux de Dieu, à cause de la distance infinie qui est entre eux ; de sorte que la reconnoissance supplée en quelque manière à la petitesse et à la foiblesse humaines. Or, moi, ayant ici reçu tant de courtoisie et ne pouvant rendre une mesure égale, mais me contenant dans les étroites bornes de mon pouvoir, j'offre ce que je puis de mon bien, et ainsi je dis que je soutiendrai deux jours entiers, au milieu de ce grand chemin qui va à Saragosse, que ces dames ici habillées en bergères sont les plus belles damoiselles et les plus courtoises qu'il y ait au monde, hormis la sans pareille Dulcinée du Toboso, unique dame de mes pensées, et cela soit dit sans offenser quiconque m'écoute. » Sancho, qui avoit attentivement écouté ce que don Quichotte venoit de dire, proféra alors tout haut ces paroles : « Est-il possible qu'il

y ait au monde des personnes qui soient si téméraires de dire et de jurer que mon maître soit fou ! Messieurs les bergers, que vos Grâces me disent, je vous prie, y a-t-il curé de village, si sage et si savant qu'il soit, qui puisse dire ce que mon maître a dit ? Y a-t-il chevalier errant, quelque renom de valeureux qu'il ait acquis, qui puisse offrir ce que mon maître vient d'offrir ? »

Don Quichotte se tourna alors vers Sancho, le visage tout rouge de colère, et lui dit : « Est-il possible, ô Sancho, qu'il y ait homme au monde qui dise que tu n'es pas un sot, et avec cela assez volontiers méchant et malicieux ? Qui te fait si hardi de te mêler de mes affaires, et de rechercher si je suis ou fou ou sage ? Tais-toi et ne réplique point. Va seulement seller Rossinante, s'il ne l'est pas, et allons mettre en effet mon offre. Ayant, comme j'ai, la raison, de mon côté, tu dois déjà tenir pour vaincus tous ceux qui oseront soutenir le contraire. » Lors, il se leva en grande fureur et avec des marques d'ennui du siège où il étoit assis, laissant émerveillés les assistans, qui ne savoient s'ils le devoient tenir pour fou ou pour sage ; enfin, ils le prièrent qu'il ne se mît pas tant en peine, puisqu'ils avoient assez de connoissance de sa bonne volonté, et qu'il n'étoit pas besoin de faire paroître de nouvelles preuves de son valeureux courage, celles qui étoient rapportées dans l'histoire de ses hauts faits d'armes étant suffisantes pour ce sujet. Mais, avec tout cela, don Quichotte poursuivit sa pointe, monta sur Rossinante, embrassa son écu, et, empoignant sa lance, se planta au milieu du grand chemin, qui n'étoit guère éloigné de cette verte prairie. Sancho le suivit sur son grison, avec toute cette troupe de bergers, désireux de voir ce que deviendroit son offre arrogante et non encore vue. Don Quichotte, s'étant donc posé au milieu du chemin, ainsi que je vous ai dit, commença de frapper l'air avec ces paroles : « Ô vous, passagers et cheva-

liers errans, ô vous, écuyers et autres qui allez à pied ou à cheval, et qui passez ou devez passer ces deux jours suivans par ce chemin, sachez que don Quichotte de la Manche, chevalier errant, est ici présent pour soutenir que les nymphes qui habitent ces prairies et ces bocages surpassent en beauté et en courtoisie toutes les beautés du monde, excepté la maîtresse de mon âme, Dulcinée du Toboso. C'est pourquoi qui voudra dire le contraire, qu'il vienne, car je l'attends ici. »

Il répéta deux fois ces mêmes paroles, et deux fois elles ne furent entendues d'aucun aventurier. Toutefois, le sort, qui acheminoit ses affaires de mieux en mieux, voulut que peu de temps après on vît venir par le même chemin une multitude d'hommes à cheval, et beaucoup d'entre eux avoient des lances à la main. Tous marchoient en troupe et en grande hâte. Aussitôt que ceux qui étoient avec don Quichotte les découvrirent, ils s'écartèrent loin du chemin, parce qu'ils avoient peur qu'en les attendant quelque mal ne leur arrivât. Il n'y eut que don Quichotte qui tint ferme d'un cœur intrépide, pendant que Sancho Pança se fit un rempart du derrière de Rossinante. Le troupeau des lanciers s'approcha, et l'un d'eux, qui marchoit à la tête des autres, cria très haut à don Quichotte : « Homme du diable, écarte-toi du chemin, autrement ces taureaux te mettront en pièces. — Holà, canailles ! repartit don Quichotte ; avec moi, il n'y a taureaux qui fassent, fussent-ils des plus furieux que Zarama nourrisse sur ses rivages. Confessez, malandrins, sans plus délibérer, que ce que je viens de publier est véritable, sinon apprêtez-vous à combattre. » Le vacher n'eut pas le loisir de lui répondre, ni don Quichotte de se détourner du chemin, quand il l'eût voulu faire ; de sorte que le troupeau de ces furieux taureaux et celui des autres bœufs, avec toute la multitude des bergers et autres hommes qui les emme-

noient pour les enfermer dans un certain lieu où ils devoient courir le jour suivant, passèrent sur don Quichotte et sur Sancho, sur Rossinante et sur le grison, les jetèrent par terre et les y roulèrent. Sancho demeura tout froissé et tout moulu, don Quichotte épouvanté, le grison tout foulé et Rossinante pas trop catholique. Mais enfin ils se levèrent tous, et lors don Quichotte, en toute hâte, trébuchant ici et tombant là, commença à courir après le troupeau en criant à pleine voix : « Attendez, méchante canaille, c'est un seul chevalier qui vous appelle, sans vous faire de conditions. Il n'est pas de l'humeur de ceux qui disent qu'il faut faire un pont d'argent à l'ennemi qui fuit. » Mais, pour tout cela, les coureurs pressés ne s'arrêtèrent nullement, et ils ne firent non plus de compte de ces paroles que des neiges d'antan. La lassitude arrêta don Quichotte, qui s'assit au bord du chemin, plus fâché que vengé, en attendant Sancho, Rossinante et le grison. Ils arrivèrent ; le maître et le valet montèrent chacun sur sa bête, et, sans retourner prendre congé de l'Arcadie feinte ou simulée, ils suivirent leur chemin avec plus de honte que de plaisir.

1. Le traducteur a rendu ici assez heureusement par la strophe de Malherbe la phrase espagnole, laquelle n'est qu'une imitation de ces vers d'Horace :

Pallida mors æquo puisat pede pauperum tabernas
Regumque turres.
(Odes, I, 4.)

ne claire et belle fontaine que don Quichotte et Sancho rencontrèrent dans un frais bocage vint bien à propos pour soulager de la poussière et de la lassitude le valeureux chevalier et son bon écuyer. Ils laissèrent aller sur les bords de celle-ci en pleine liberté, sans bride ni licou, le grison et Rossinante, et le maître et le valet s'assirent. Sancho courut tout aussitôt à la provision de sa besace et en tira ce qu'il avoit accoutumé de nommer son vivre. Il s'essuya la bouche et don Quichotte se lava le visage, et par ce rafraîchissement ils recouvrèrent un peu leurs esprits. Don Quichotte, de la colère qu'il éprouvoit, ne mangeoit nullement, et Sancho, par pure délicatesse, n'osoit non plus toucher à la viande qu'il avoit devant lui, car il attendoit que son maître commençât. Mais, le voyant si bien emporté par ses rêveries qu'il ne se souvenoit point de porter le pain à la bouche, sans ouvrir la sienne pour dire mot, et foulant aux pieds toute sorte de bonne éducation, il commença d'engloutir en son estomac le pain et le fromage qui se présentoient à lui. « Mange, ami Sancho, lui dit don Quichotte, et soutiens la vie qui t'importe plus qu'à moi, et laisse-moi succomber sous le poids de mes pensées et la violence de mes disgrâces. Pour moi, Sancho, je naquis pour vivre d'une mort continuelle, et toi pour mourir en mangeant. Et, afin que tu voies la vérité de ce que je te dis, considère-moi, je te prie, imprimé en des histoires, fameux aux armes, courtois en mes actions, honoré des princes, sollicité des dames ; et enfin, lorsque j'attendois des palmes, des triomphes, et des couronnes gagnées et méritées par mes valeureuses prouesses, je me suis vu ce matin froissé et roulé sous les pieds d'animaux immondes et indignes. Cette réflexion m'agace les dents et m'engourdit les mâchoires, comme aussi les

mains, et m'ôte de tout point l'envie de manger, de sorte que je suis résolu de me laisser mourir de faim, mort la plus cruelle de toutes. — Par ainsi, dit Sancho, qui ne laissoit pas de mâcher à grande hâte, votre Grâce n'approuve point le proverbe qui dit : « Meure la poule, mais qu'elle meure gavée. » Quant à moi, je ne pense pas me tuer moi-même, j'aime mieux faire comme le cordonnier, qui tire le cuir avec les dents jusqu'à ce qu'il le fasse venir où il le veut, et je tirerai ma vie en mangeant jusqu'à ce qu'elle parvienne à la fin que le Ciel lui a destinée. Et sachez bien, Seigneur, qu'il n'y a pas plus grande folie que celle qui consiste à se désespérer comme votre Grâce. Croyez-moi, vous dis-je, et, après avoir mangé, dormez un peu sur les verts oreillers de ces gazons, et vous trouverez qu'à votre réveil vous vous sentirez quelque peu soulagé. »

Don Quichotte le fit, car il lui sembla que les raisons de Sancho tenoient plus du philosophe que du fou, et il lui dit : « Ô Sancho, si tu voulois maintenant faire pour moi ce que je te dirai, mon soulagement seroit plus certain et mes ennuis moins grands, et c'est que, tandis que je dormirai en suivant ton conseil, je voudrois que tu t'écartasses un peu d'ici, et qu'exposant ta chair nue à l'air tu te donnasses avec la bride de Rossinante trois ou quatre cents coups de fouet de bon compte sur les trois mille et tant que tu as à te donner pour le désenchantement de Dulcinée. Ce n'est pas peu de pitié que cette pauvre dame demeure enchantée par ta négligence. — En cela, il y a beaucoup à dire, repartit Sancho ; dormons pour cette heure un peu tous deux, et après Dieu y pourvoira. Votre Seigneurie doit savoir qu'il est cruel pour un homme de se fouetter de sang-froid, principalement si les coups de fouet tombent sur un corps mal entretenu et mal nourri. Que la señora Dulcinée ait patience : car, lorsqu'elle y

pensera le moins, elle me verra devenu un crible à force de coups de fouet, et jusqu'à la mort tout est vie. Je veux dire que je suis encore en vie et aussi en désir d'accomplir ce que j'ai promis. » Don Quichotte, le remerciant, en mangea un peu, et Sancho beaucoup, et tous deux se mirent à dormir, laissant paître à leur gré l'herbe abondante de ce pré, les deux continuels compagnons et amis, Rossinante et le grison.

Ils s'éveillèrent un peu tard, et, ayant remonté sur leurs bêtes, ils suivirent leur chemin, se hâtant pour arriver à une taverne qui sembloit être à une lieue de là. Je dis que c'étoit une taverne, parce que don Quichotte la nomma ainsi, contre la coutume où il étoit de nommer châteaux toutes les tavernes. Enfin, ils y arrivèrent et demandèrent à l'hôte s'il y avoit place pour y loger. Il leur fut répondu qu'ils y seroient aussi bien logés et aussi bien traités qu'aux meilleures hôtelleries de Saragosse. Ayant mis pied à terre, Sancho déposa ses hardes dans une chambre dont l'hôte lui bailla la clef. Après, il mena les bêtes à l'écurie et les pansa, et puis alla voir ce que lui vouloit don Quichotte, qu'il trouva assis sur un banc de pierre, et en allant vers lui il remercioit tout particulièrement le Ciel de ce que son maître n'avoit point pris cette taverne pour un château.

L'heure du souper vint ; ils montèrent à leur chambre, et Sancho demanda à l'hôte ce qu'il avoit pour souper. Il lui répondit qu'il ne manqueroit de rien pour lui remplir la bouche ; qu'il demandât donc ce qu'il voudroit, puisque cette taverne étoit pourvue d'autant de sortes d'oiseaux que l'air et la terre en avoient, et d'autant de sortes de poissons que la mer en produisoit. « Il n'est pas besoin de tant de choses, dit Sancho ; pourvu que nous ayons une couple de poulets rôtis, nous en aurons assez, parce que mon

maître est délicat et mange peu ; et, pour moi, je ne suis pas des plus grands mangeurs du monde. » L'hôte lui répondit qu'il n'avoit point de poulets, parce que le milan les avoit ravagés. « Que monsieur l'hôte, dit Sancho, fasse donc mettre à la broche une poule, pourvu qu'elle soit tendre. — Une poule, mon père ! répliqua l'hôte ; je vous assure en toute vérité que j'en envoyai vendre hier plus de cinquante à la ville ; mais, hormis les poules, demandez toute autre chose que vous voudrez. — Par ainsi, dit Sancho, nous ne manquerons point de veau ou de chevreau ? — Il n'y en a point pour le présent au logis, repartit l'hôte, parce qu'il est fini ; mais la semaine prochaine il y en aura de reste. — Par mon âme, dit Sancho, nous voici jaugés. Je gage que toute cette provision se résoudra en lard et en œufs. — Vraiment, répliqua l'hôte, vous avez bonne mémoire : comment ! je vous ai dit que je n'ai ni poulets ni poules, et vous voulez que j'aie des œufs ? Songez, s'il vous plaît, à d'autres délicatesses, et ne demandez plus de poules. — Grand Dieu ! dit Sancho, finissons, je vous prie, et, sans plus discourir, dites-nous, Monsieur l'hôte, ce que vous avez. — Je vous dirai, dit l'hôte, ce que j'ai réellement et véritablement. J'ai deux pieds de vache, qui semblent être des pieds de génisse ; ou bien deux pieds de génisse qui ressemblent à deux pieds de veau. Ils sont accompagnés de pois, de ciboules et de lard. Et vous diriez tout à l'heure qu'ils disent : « Mangez-nous, mangez-nous ». — Je les marque dès à présent, dit Sancho, pour moi. Que personne n'y touche, car je les payerai mieux qu'un autre. Il n'y a viande que j'aime autant que cela ; et ne m'importe que ce soient des pieds de bœuf ou de veau, pourvu que ce soient des pieds. — Nul n'y touchera, repartit le tavernier : car j'ai bien d'autres hôtes céans ; mais ce sont des personnes de qualité qui ont avec eux cuisinier, sommelier et argentier. — Quant à la qua-

lité, dit Sancho, nul n'en a plus que mon maître. Toutefois, la profession qu'il exerce ne lui permet pas d'avoir ni dépense ni sommellerie. Nous couchons au milieu d'un pré, et là nous nous rassasions de glands ou de nèfles. »

Telle fut la conversation de Sancho Pança et du tavernier, que le même Sancho brisa sans vouloir tenir un plus long propos à cet hôtelier, qui lui avoit déjà demandé de quel métier faisoit profession son maître. L'heure du souper arriva, don Quichotte se retira dans sa chambre. L'hôte apporta le pot comme il étoit. Et, comme notre chevalier s'étoit déjà assis à table, pour commencer à remuer les mâchoires, il ouït qu'en une chambre proche de la sienne, et dont quelques ais déliés faisoient toute la séparation, l'on tenoit ce discours : « Je vous en prie, Seigneur don Geronimo, lisons un autre chapitre de la seconde partie de Don Quichotte de la Manche, pendant que l'on apportera le souper. » À peine don Quichotte ouït-il proférer son nom qu'il se leva, écouta attentivement ce que l'on disoit de lui, et entendit que ce don Geronimo fit cette réponse : « Comment voulez-vous, Seigneur don Juan, que nous lisions ces extravagances ? Il est impossible que celui qui a lu la première partie de l'histoire de don Quichotte de la Manche puisse prendre plaisir à la lecture de cette seconde partie. — Avec tout cela, répliqua don Juan, il ne faut pas laisser de la lire, puisqu'il n'y a si méchant livre qui n'ait quelque chose de bon. Mais ce qui me déplaît le plus en ce second volume, c'est qu'il dépeint don Quichotte comme revenu de son amour pour Dulcinée du Toboso. » Ce qu'oyant don Quichotte, tout plein de colère et de dépit, il proféra tout haut ces paroles : « Quiconque dira que don Quichotte de la Manche a oublié ou peut oublier Dulcinée du Toboso, je lui ferai entendre à armes égales qu'il est fort éloigné de la vérité, parce que la sans pareille Dulcinée ne

peut être oubliée, ni en don Quichotte aucun oubli ne peut trouver place. La fermeté est sa devise, et sa profession est de la garder avec douceur et sans se faire violence. — Qui est-ce celui qui nous répond ? dirent ceux qui étoient en l'autre chambre. — Et qui ce peut-il être, repartit Sancho, sinon don Quichotte de la Manche lui-même, qui maintiendra toujours ce qu'il a dit et ce qu'il pourra dire ? À bon payeur les gages ne coûtent point. »

Àpeine Sancho eut-il ainsi parlé que deux hommes qui paroissoient être ou qui étoient des chevaliers entrèrent par la porte de la chambre, et l'un d'eux, jetant les bras au cou de don Quichotte, lui dit : « Ni votre présence ne peut démentir votre nom, ni votre nom votre présence. Monsieur, vous êtes sans doute le vrai don Quichotte de la Manche, l'étoile polaire, l'astre de la chevalerie errante, en dépit de celui qui a osé usurper votre nom et anéantir vos hauts faits d'armes, ainsi qu'a fait l'auteur de ce livre que je vous apporte ici », et il lui mit entre les mains un livre que son compagnon tenoit. Don Quichotte le prit, et, sans faire aucune réponse, commença de le feuilleter ; et puis, un peu de temps après, il le rendit en disant : « En si peu de temps que j'ai vu ce livre, j'ai trouvé en son auteur trois choses dignes de censure. La première, ce sont certaines paroles que j'ai lues dans le prologue ; la seconde, que le langage est aragonois : car il oublie quelquefois les articles en écrivant ; et la troisième, qui le fait reconnoître encore mieux pour un vrai ignorant, c'est qu'il erre et s'écarte de la vérité dans le plus important de l'histoire. Il dit que la femme de Sancho Pança mon écuyer se nomme Marie Gutierrez, et ce n'est pas ainsi qu'elle s'appelle, mais Thérèse Pança. Or, qui se trompe sur une si notable partie, il est bien à craindre qu'il ne se trompe pareillement en toutes les autres de l'histoire. — Voilà un plaisant historien, dit Sancho, et qui est bien au fait de nos aventures,

pour appeler ma femme Thérèse Pança Marie Gutierrez. Je vous prie, Monsieur, reprenez un peu le livre, et voyez s'il ne parle point de moi, et s'il a changé mon nom. — Suivant le discours que vous venez de tenir, dit alors don Geronimo, vous êtes sans doute Sancho Pança, l'écuyer du seigneur don Quichotte ? — Oui, je le suis, repartit Sancho, et je me tiens fort heureux de l'être. — Véritablement, dit le chevalier, cet auteur moderne ne vous traite pas avec tout le soin qui se voit dans votre personne. Il vous peint gourmand et lourdaud, et nullement plaisant et facétieux, et bien autre que le Sancho décrit en la première partie de l'histoire de votre maître. — Dieu le lui pardonne, répliqua Sancho, il eût mieux fait de me laisser là dans mon coin sans parler de moi : car qui le sait en pince les cordes ; saint Pierre se trouve fort bien à Rome. »

Cependant les deux chevaliers prièrent don Quichotte de venir dans leur chambre pour y souper avec eux, parce qu'ils savoient bien qu'il n'y avoit chose digne de sa personne dans cette taverne. Lui, qui fut toujours plein de courtoisie, leur octroya la requête et soupa avec eux. Sancho, demeuré maître absolu de la marmite, s'assit au haut bout de la table, et proche de lui le tavernier, qui non moins que Sancho étoit amoureux des pieds de bœuf.

Durant le souper, don Juan demanda à don Quichotte quelles nouvelles il avoit de la señora Dulcinée du Toboso : si elle s'étoit mariée, si elle avoit enfanté ou si elle étoit grosse, ou bien si, étant encore fille, elle se souvenoit, conservant toujours son honnêteté et sa bienséance, des amoureuses pensées du seigneur don Quichotte. Lors il fit cette réponse : « Dulcinée est encore fille, et mes pensées plus fermes que jamais, et l'affection dont elle les paye en son ancienne vigueur. Quant à sa beauté, elle a été trans-

formée en la laideur d'une humble paysanne. » Et tout aussitôt il leur conta de point en point l'enchantement de la señora Dulcinée, et ce qui lui étoit arrivé dans la caverne de Montésinos, ensemble l'ordre que le sage Merlin lui avoit donné pour la désenchanter, ordre qui dépendoit des coups de fouet que Sancho se devoit donner. Les deux chevaliers reçurent un extrême contentement lorsqu'ils entendirent raconter à don Quichotte les étranges événemens de son histoire, et n'étoient pas moins émerveillés de ses extravagances que de l'élégante façon dont il les racontoit. Tantôt ils le tenoient pour fou, tantôt ils le tenoient pour sage, et puis pour un cerveau fêlé, et ne se pouvoient résoudre au degré qu'ils lui devoient donner entre la sagesse et la folie. Cependant Sancho Pança acheva de souper, et, laissant le tavernier à table, passa dans la chambre où étoit son maître, et, en y entrant, tint ce langage : « Messieurs, que je meure si l'auteur de ce livre que vous avez ne désire que nous ne mangions point de bons morceaux ensemble. Je voudrois savoir si, comme il m'appelle gourmand, ainsi que vous dites, il ne me nomme point encore ivrogne. — Il le fait aussi, dit don Geronimo ; mais il ne me souvient pas en quel endroit, quoique ces raisons sonnent fort mal et soient remplies de mensonge, selon que je puis voir à la physionomie du bon Sancho, qui est ici présent. — Messieurs, dit Sancho, croyez-moi, je vous en prie : le Sancho, le don Quichotte de cette histoire, doivent être autres que ceux qui sont insérés en celle qu'a composée Cid Hamet Ben Engeli, et c'est ce que nous sommes : mon maître vaillant, sage et amoureux, et moi simple, plaisant, et non gourmand ni ivrogne. — Je le crois ainsi, dit don Juan, et, s'il étoit possible, on devroit faire défense que nul ne fût si osé que de traiter des choses du grand don Quichotte, si ce n'est Cid Hamet son premier auteur ; de même qu'Alexandre le

Grand commanda qu'autre qu'Apelle ne fût si osé de le pourtraire. — Me peigne qui voudra, dit don Quichotte, mais qu'il garde bien de me maltraiter : car quelquefois on perd la patience lorsqu'on la charge d'injures. — On ne sauroit, dit don Juan, offenser le seigneur don Quichotte, qu'il n'ait moyen de se venger, si ce n'est qu'il pare de l'écu de sa patience, qui à mon avis est grand et fort. »

Ils passèrent une grande partie de la nuit en tels et semblables discours. Et, bien que don Juan désirât que don Quichotte lût davantage de ce livre pour y remarquer d'autres impertinences, ils ne purent pourtant obtenir cela de lui : il disoit qu'il le tenoit pour lu, et le déclaroit tout à fait sot et impertinent. Il disoit encore qu'il ne vouloit pas donner sujet à son auteur de se réjouir de ce qu'il l'avoit lu, si par fortune on lui rapportoit qu'il l'avoit tenu entre ses mains, puisque les pensées, à plus forte raison les yeux, se doivent détourner des choses sales et vilaines. Ces chevaliers lui demandèrent où il avoit résolu pour le présent d'aller. Il leur répondit que son dessein étoit de se rendre à Saragosse, aux joutes que l'on fait tous les ans en cette ville. Don Juan lui dit que cette histoire racontoit que don Quichotte, ou qui que ce soit, s'y étoit trouvé en une course de bagues, privé d'invention, pauvre de lettres, très pauvre en livrées et fort riche de niaiseries. « Pour ce même motif, repartit don Quichotte, je ne mettrai nullement les pieds dans Saragosse, et par ainsi je ferai voir à tout le monde le mensonge de cet historien moderne, de sorte que toutes les nations verront que je ne suis point le don Quichotte dont il parle. — Ce sera fort bien fait, dit don Geronimo, et il y a d'autres joutes à Barcelone, où le seigneur don Quichotte pourra témoigner sa valeur. — Telle est mon intention, répliqua don Quichotte, et vous m'excuserez si avec votre congé je m'en vais

coucher, puisqu'il en est heure, et veuillez me tenir toujours au nombre de vos plus grands amis et serviteurs. — Et moi pareillement, dit Sancho, car peut-être serai-je bon à quelque chose. » Ayant pris congé, don Quichotte et Sancho se retirèrent à leur chambre, laissant don Juan et don Geronimo émerveillés du mélange de sa sagesse et de sa folie, et ils crurent fermement que ceux-ci étoient les vrais don Quichotte et Sancho, et non ceux que décrivoit l'auteur aragonois. Don Quichotte se leva de bon matin, et, ayant frappé contre la cloison de l'autre chambre, il dit adieu à ces cavaliers. Sancho paya magnifiquement le tavernier et lui conseilla de louer moins la provision de sa taverne, ou bien de la tenir mieux pourvue.

1. Cervantes parle ici de la continuation de Don Quichotte, composée par le plagiaire Avellaneda, dont nous avons fait mention aux notes du tome IV, page 306, note 1.

Seconde partie · LX

a matinée étoit fraîche, et l'on pouvoit juger par elle que le jour que don Quichotte sortit de la taverne seroit pareillement rempli de fraîcheur. Ce renommé chevalier, avant que de partir, s'informa premièrement du chemin qui menoit tout droit à Barcelone sans aller à Saragosse : car son désir étoit de rendre menteur le nouvel historien, qui, comme l'on disoit, l'avoit traité avec tant d'indignité. Il arriva donc que de six jours il ne lui survint chose aucune digne d'être mise par écrit ; mais au bout de sept jours, marchant hors du chemin, la nuit le prit parmi des chênes épais ou des lièges : car en ce fait Cid Hamet n'observe point les parti-

cularités qu'il garde en autre endroit. Le maître et le valet descendirent de leurs bêtes, et, s'étant accommodés au pied des arbres, Sancho, qui avoit goûté ce jour-là et rempli sa panse, se laissa couler soudain par les portes du sommeil. Mais don Quichotte, que ses chimères éveilloient plus que la faim, ne pouvoit fermer les yeux ; au contraire, sa pensée le portoit en mille sortes de lieux. Tantôt il lui sembloit qu'il se trouvoit à la caverne de Montésinos, et qu'il voyoit sauter sur son ânesse Dulcinée changée en paysanne. Tantôt les paroles du sage Merlin résonnoient en ses oreilles, qui étoient remplies des conditions et des diligences que l'on devoit faire, et du moyen que l'on devoit tenir pour le désenchantement de Dulcinée. En outre, il se désespéroit quand il se représentoit la lâcheté et le peu de charité de Sancho, son écuyer, puisque, comme il croyoit, il ne s'étoit donné que cinq coups de fouet, petit nombre qui n'étoit rien en comparaison de l'infinité de ceux qui manquoient. Or, de ceci il reçut tant d'ennui et de fâcherie qu'il fit ce discours : « Si Alexandre le Grand coupa le nœud gordien, en proférant ces paroles : Il vaut autant couper que délier, et pour cela ne laissa pas de se rendre seigneur universel de toute l'Asie, il pourroit bien maintenant n'en arriver ni plus ni moins dans le désenchantement de Dulcinée, si je fouettois Sancho malgré qu'il en eût. Car, si la condition de ce remède consiste en ce que Sancho reçoive trois mille et tant de coups de fouet, qu'importe qu'il se les donne ou qu'un autre les lui donne ? Puisque la substance gît en ce qu'il les reçoive, qu'ils viennent d'ou ils pourront venir. » Dans cette imagination, il s'approcha de Sancho, ayant pris les rênes de Rossinante, et, les ayant accommodées de telle sorte qu'il l'en pouvoit fort bien étriller. Après il commença à lui dénouer l'aiguillette, car il est croyable qu'il n'en avoit qu'une dont il attachoit ses chausses par

le devant. Mais à peine se fut-il approché que Sancho s'éveilla de tout son bon sens et dit : « Qu'est-ce ? Qui est-ce qui me touche et qui me détache ? — C'est moi, répondit don Quichotte, qui viens pour suppléer à tes fautes, et pour remédier à mes travaux. Je viens pour te fouetter, Sancho, et pour te décharger en partie de ce à quoi tu t'es obligé. Dulcinée périt, tu vis dans la nonchalance, et je meurs de désir. C'est pourquoi détache-toi volontairement, puisque ma volonté est de te donner dans ce désert pour le moins deux mille coups de fouet. — Non, pas cela, dit Sancho ; que votre Seigneurie se tienne en repos, ou, par le Dieu vivant, les sourds nous entendront. Les coups de fouet auxquels je me suis obligé doivent être volontaires et non pas forcés, et maintenant je n'ai pas envie de me fouetter. Il suffit que je vous ai donné ma parole de m'étriller lorsqu'il m'en prendra envie. — Je n'ai garde, répondit don Quichotte, de le laisser à ta courtoisie, puisque tu es dur de cœur, et, quoique vilain, tu ne laisses pas d'avoir la chair tendre. » Ce disant, il employoit tous ses efforts à le détacher, ce que voyant Sancho, il se mit debout, et, empoignant son maître à bras-le-corps, il lui donna un croc en jambe ; ils allèrent tous deux en terre la bouche en l'air. Sancho lui mit le genou droit sur l'estomac, et de ses mains lui tenoit les mains, de sorte qu'il ne lui permettoit ni de se tourner ni de respirer. « Comment ! lui disoit don Quichotte, traître que tu es, tu te révoltes contre ton maître et ton seigneur naturel, contre celui qui te donne son pain ! — Je ne quitte ni ne change mon roi, répliqua Sancho ; je ne fais que me secourir moi-même, qui suis mon vrai roi. Que votre Seigneurie me promette de demeurer coi et de n'entreprendre point de me fouetter pour cette heure, et je le laisserai en liberté ; autrement tu mourras ici, traître ennemi de doña Sancha ». Don Quichotte le lui promit et jura par la vie de

ses pensées qu'il ne le toucheroit pas seulement au poil de la robe, mais qu'il le laisseroit désormais en son franc arbitre pour se fouetter lui-même quand il voudroit. Sancho se leva donc, et, s'écartant de ce lieu, s'alla coucher à un autre arbre, où il sentit qu'on lui touchoit la tête, et, haussant les mains, empoigna deux pieds qui avoient des souliers et des bas-de-chausse. La peur alors le saisit ; il courut à un autre arbre, il lui en arriva autant. Cela fit qu'il appela à haute voix don Quichotte, et implora son secours. Don Quichotte, s'étant approché de lui, lui demanda le sujet de sa peur. Sancho lui répondit que tous ces arbres étoient remplis de pieds et de jambes d'hommes. Don Quichotte les tâta, et reconnut soudain ce qu'il en étoit, si bien qu'il dit à Sancho : « Tu n'as point sujet d'avoir peur, parce que ces pieds et ces jambes que tu touches et que tu ne vois point sont sans doute de quelques bannis et bandoliers, que l'on a pendus à ces arbres, car c'est ici que la justice a accoutumé de les pendre, quand elle les peut attraper, par vingt et par trente, et cela me fait croire que je suis près de Barcelone », et il étoit vrai, comme il l'avoit imaginé. Au matin, ils levèrent les yeux et virent que les rameaux de ces arbres étoient des corps de bandoliers, car le jour commençoit déjà de poindre. Mais, si les morts les avoient épouvantés, plus de quarante bandoliers vivans leur donnèrent encore plus de tourment : car ils se jetèrent aussitôt sur eux, leur disant en langue catalane qu'ils demeurassent tranquilles jusques à l'arrivée de leur capitaine. Don Quichotte se trouva à pied, son cheval sans bride, sa lance appuyée contre un arbre, et enfin sans aucune défense, de sorte qu'il vit que le meilleur pour lui étoit de croiser les bras et de baisser la tête, se réservant pour une meilleure occasion. Pendant ce temps, les bandoliers allèrent fouiller le grison, et ne lui laissèrent chose de ce qu'il portoit dans

les besaces et dans la mallette. Or, il en prit bien à Sancho de porter dans une ceinture les deux cents écus que la duchesse lui avoit donnés ainsi que l'autre argent que lui et son maître avoient pris en sortant de leur village. Mais avec tout cela ces bonnes gens l'eussent bien trouvé quand même il l'eût caché entre la peau et la chair, si leur capitaine ne fût arrivé sur l'heure. Il paroissoit être âgé de quelque trente-quatre ans, plus que moyennement robuste. Il regardoit fixement et avec gravité, sa couleur étoit noire, et il montoitun grand et puissant cheval couvert d'une cotte de mailles, et armé de quatre de ces pistolets que l'on nomme en ce pays pedreñales, qu'il portoit à ses côtés. En arrivant, il vit que ses écuyers (car c'est ainsi qu'on appelle ceux qui font un tel exercice) alloient dépouiller Sancho Pança. Il leur commanda soudain qu'ils ne le fissent point, et les autres lui obéirent incontinent. Et voilà comment la ceinture l'échappa belle. Il fut ébahi en voyant une lance appuyée contre un arbre, un écu à terre, et don Quichotte armé et pensif, avec la plus triste et mélancolique figure que la tristesse en personne pût former.

Il s'approcha de lui et lui tint ce langage : « Bonhomme, ne soyez point si triste, puisque vous n'êtes pas tombé au pouvoir de quelque cruel Osiris, mais en celui de Roque Guinart, homme qui tient plus de l'humeur pitoyable que de la rigoureuse. — Ma tristesse, repart don Quichotte, ne vient pas d'être tombé en ton pouvoir, ô valeureux Roque, dont la renommée n'a point de limites qui la puissent enfermer par toute la terre. Elle provient de ce que j'ai été si négligent que tes soldats m'aient pris sans bride, obligé comme je suis, et suivant l'ordre de la chevalerie errante, dont je fais profession, de vivre continuellement en alerte, me servant à toute heure de sentinelle à moi-même ; car je te dois faire savoir, ô grand Roque, que, si tes gens m'eussent rencontré

sur mon cheval, avec ma lance et mon écu, il ne leur eût pas été aisé de me prendre, parce que je suis don Quichotte de la Manche, celui qui de ses hauts faits d'armes tient tout le monde rempli. » Soudain Roque Guinart connut que la maladie de don Quichotte tenoit plus de la folie que de la vaillance, et, bien que quelquefois il l'eût ouï nommer, il n'avoit pourtant pas tenu les faits pour véritables, ni ne s'étoit pu persuader que pareille humeur régnât en un cœur d'homme. Aussi fut-il extrêmement content de l'avoir rencontré, afin de toucher de près ce qu'il en avoit entendu dire de loin, et il lui dit : « Valeureux Chevalier, ne vous chagrinez point ni ne tenez à mauvaise fortune celle où vous vous trouvez maintenant ; il se pourroit faire qu'en ces heurts votre sort abattu se redressât, puisque le Ciel, par des retours étranges et que les hommes ne sauroient imaginer, relève ordinairement ceux qui sont abattus et enrichit les pauvres. »

Déjà don Quichotte s'apprêtoit à le remercier, quand ils entendirent derrière eux comme le bruit d'une troupe d'hommes à cheval, et ce n'étoit qu'un cheval, que faisoit courir à toute bride un jeune homme qui sembloit âgé de quelque vingt ans. Son vêtement étoit de damas vert enrichi de passemens d'or, son chapeau relevé à la wallone ; il avoit une culotte et une veste avec des bottes justes et bien faites, des éperons, une dague et une épée dorée, à la main une petite escopette et deux pistolets aux côtés. Au bruit, Roque tourna la tête et vit cette belle figure qui, en s'approchant, lui dit : « Je te cherchois, ô valeureux Roque, pour trouver en toi, sinon remède, au moins un soulagement dans mon infortune ; et, pour ne te tenir plus longtemps en suspens, parce que je sais que tu ne me connois point, je te veux dire qui je suis. Je suis Claudia Géronima, fille de Simon Forte, ton ami intime, et l'ennemi particulier de Clauquel Torrellas, qui est pa-

reillement le tien pour être l'un de ceux du parti contraire. Tu sais aussi que ce Torrellas a un fils qui se nomme Vincent Torrellas, ou pour le moins il se nommoit ainsi il y a deux heures. Or, pour abréger le récit de ma disgrâce, je te dirai en peu de paroles celle que celui-ci m'a causée. Il me vit, me courtisa, je l'écoutai, je m'épris de lui à l'insu de mon père : car il n'y a femme au monde, quelque retirée qu'elle soit, qui n'ait du temps de reste pour mettre en exécution et réaliser ses ardens désirs. Enfin, il me promit d'être mon époux, et je lui donnai parole de l'accepter, sans qu'il obtînt de moi autre chose. Je sus qu'oubliant ce qu'il me devoit, il se marioit avec une autre et que c'étoit ce matin qu'il le faisoit. Cette nouvelle me troubla les sens, et me fit perdre patience. Mon père n'étant point chez nous, je me mis en l'équipage où tu me vois. Ayant fait marcher ce cheval à grande hâte, il y a une heure que j'ai rencontré don Vincent : sans user de plaintes ni écouter d'excuses, je lui ai déchargé cette escopette, et encore ces deux pistolets, et, à ce que je crois, lui ai mis dans le corps plus de deux balles, et fait des ouvertures par où mon honneur pût s'échapper avec son sang. Je l'ai laissé parmi ses serviteurs qui n'ont osé ni pu se mettre à le défendre. Maintenant je viens à toi pour te prier que tu me conduises en France, là où j'ai des parens avec qui vivre. Je te veux pareillement supplier que tu prennes la défense de mon père, afin que le grand nombre des parens et des amis de don Vincent n'ose tirer de lui une cruelle vengeance. »

Roque, étonné de la gentillesse, de la bonne mine et de l'aventure de la belle Claudia, lui dit : « Venez, Mademoiselle, et allons voir si votre ennemi est mort, et puis nous songerons à ce qui vous est le plus nécessaire. » Don Quichotte, qui avoit écouté attentivement ce que Claudia avoit dit et ce que Roque Guinart

avoit répondu, dit : « Nul n'a à se mettre en peine de défendre cette dame ; je la prends à ma charge. Qu'on me donne seulement mon cheval et mes armes, et qu'on m'attende ici. J'irai chercher ce chevalier, et, mort ou vif, lui ferai accomplir la parole donnée à une si rare beauté. — Que personne n'en doute, dit alors Sancho, parce que mon maître a la main fort heureuse en fait de mariage, et il n'y a pas bien longtemps qu'il fit marier un autre qui refusoit de tenir sa promesse à une autre damoiselle. Et n'étoit que les enchanteurs qui le persécutent changèrent la vraie figure de celui-là en celle d'un laquais, à cette heure une telle ne seroit plus fille. » Roque, qui étoit plus occupé à penser à l'aventure de la belle Claudia qu'aux raisons du maître et du valet, ne les entendit point, et, commandant à ses écuyers de rendre à Sancho tout ce qu'ils avoient enlevé de dessus le grison, il leur enjoignit pareillement de se retirer au lieu où ils avoient logé cette nuit, et aussitôt il partit en toute hâte avec Claudia en quête du blessé ou du mort don Vincent. Étant parvenus au lieu où celle-ci l'avoit rencontré, ils n'y trouvèrent que du sang fraîchement répandu. Lors ils jetèrent la vue de tous côtés et aperçurent sur une colline quelques hommes, qu'ils crurent être, comme ce l'étoient aussi, don Vincent et ses serviteurs, qui le portoient demi-mort, ou pour le faire panser, ou pour l'enterrer. Ils piquèrent leurs chevaux pour les atteindre, et, comme ceux-ci alloient doucement, ils le firent sans peine. Roque Guinart et la belle Claudia trouvèrent don Vincent entre les bras de ses serviteurs, lequel, d'une voix basse et foible, les prioit de le laisser mourir en ce lieu, parce que la douleur de ses blessures ne lui permettoit pas d'aller plus loin. Claudia et Roque, ayant mis pied à terre, s'approchent de lui, et lors les serviteurs de don Vincent eurent peur quand ils aperçurent Roque, et Claudia se troubla

toute lorsqu'elle vit don Vincent, et ainsi elle lui prit la main, touchée également de douleur et de ressentiment, et elle lui dit : « Si tu m'eusses donné cette main suivant notre accord, tu ne te serois jamais vu en cette extrémité. » Le chevalier blessé ouvrit alors ses yeux presque fermés, et, reconnoissant Claudia, lui dit : « Je vois bien, ô belle et abusée Señora, que tu es l'auteur de ma mort, peine imméritée et injuste de mes chastes désirs, qui jamais, non plus que mes actions, n'ont voulu ni su te faire aucune offense. — Eh quoi ! n'est-il pas véritable, dit alors Claudia, que ce matin tu allois te marier avec Léonore, la fille du riche Balbastro ? — Non certes, répondit don Vincent ; ma mauvaise fortune t'a dû apprendre ces nouvelles, afin que ta jalousie me donnât la mort. Néanmoins, puisque je laisse ma vie entre tes mains et entre tes bras, je tiens mon sort pour rempli d'heur et de félicité, et, pour t'assurer que ce que je dis est véritable, serre-moi la main, et reçois-moi si tu veux pour ton époux : tout le plus grand contentement que je saurois recevoir, c'est de te retirer de l'ennui que tu crois avoir reçu de moi. » Claudia lui serra la main, et, en ce faisant, elle sentit son cœur se serrer, de sorte qu'elle tomba évanouie sur le sang et sur l'estomac de don Vincent, pendant qu'un mortel accès le saisit. Roque étoit tout confus et ne savoit que faire. Les serviteurs coururent leur chercher de l'eau, et, en ayant trouvé, la leur jetèrent sur le visage. Claudia revint de sa pâmoison, mais non pas don Vincent de la syncope dans laquelle se termina son existence. À cette vue, Claudia, sûre que son cher époux n'étoit plus, commença à fendre l'air de ses soupirs, frappa le Ciel de ses plaintes, arracha et épandit ses cheveux au vent, et déchira son visage de ses propres mains, témoignant autant de douleur et d'angoisse qu'on en peut imaginer en une âme justement affligée.

« Ô fille cruelle et inconsidérée, disoit-elle, avec quelle facilité as-tu pu te décider à exécuter une si mauvaise pensée ! Ô force enragée de la jalousie, à quelle fin désespérée conduis-tu celui qui te donne entrée dans son cœur ! Ô mon cher époux, c'est parce que tu étois à moi que ton fatal destin t'a poussé du lit nuptial à la sépulture. » Telles étoient les tristes plaintes que proféroit Claudia, et elles tirèrent des larmes des yeux de Roque, qui n'avoit pas accoutumé de pleurer. Les serviteurs pleuroient pareillement, et Claudia s'évanouissoit à tout moment, si bien que le lieu d'alentour sembloit un champ de tristesse et de malheur. Enfin, Roque Guinart commanda aux serviteurs de don Vincent de porter le corps à la maison du père, qui étoit proche de là, afin de lui donner la sépulture. Claudia dit à Roque qu'elle vouloit s'en aller à un monastère, dont une sienne tante étoit abbesse, et qu'elle y pensoit achever le reste de ses jours en compagnie d'un époux meilleur et éternel. Roque loua son excellente résolution, offrit de l'accompagner partout où elle voudroit, et de défendre son père contre les parens de don Vincent et contre tous ceux qui voudroient le chagriner. Claudia ne voulut nullement qu'il l'accompagnât. Elle le remercia de ses offres le mieux qu'elle put, et puis en pleurant prit congé de lui. Les serviteurs de don Vincent enlevèrent son corps, et Roque alla retrouver ses gens. Et voilà la fin des amours de Claudia Géronima, et sa lamentable histoire. Mais qu'y a-t-il d'étonnant, puisque les forces invincibles et cruelles de la jalousie en tissèrent la trame ?

Roque Guinart trouva ses écuyers où il leur avoit dit de l'attendre. Don Quichotte, monté sur Rossinante, étoit parmi eux, et leur faisoit un sermon pour leur persuader de laisser cette manière de vie périlleuse tant pour l'âme que pour le corps. Mais, comme la plupart étoient Gascons, gens rustiques et mal élevés,

le discours de don Quichotte ne leur plaisoit guère. À son arrivée, Roque demanda à Sancho Pança si on lui avoit rendu les hardes et tout ce qu'on lui avoit pris sur son grison. Sancho répondit que oui, moins trois coiffes de nuit, qui valoient plus de trois cités. « Que dis-tu, l'ami ? dit un des assistans. Je les ai, et elles ne valent pas trois réaux. — Il est vrai, dit don Quichotte, mais mon écuyer les estime autant à cause de la personne qui me les a données. » Roque Guinart les lui fit rendre aussitôt, puis, ayant fait mettre ses gens en rang, il fit porter devant lui les accoutremens, les joyaux, l'argent, et tout qu'on avoit pris depuis le dernier partage. Après en avoir fait une estimation rapide et réduit en argent tout ce qui ne se pouvoit partager, il répartit le tout à sa compagnie avec tant d'équité et de prudence que personne ne se tint nullement pour fraudé dans la justice distributive. Quand cela fut fait et que tous furent contens, satisfaits et payés, Roque dit à don Quichotte : « Si l'on n'observoit cette stricte justice envers ces hommes, il seroit impossible de vivre avec eux. — À ce que j'ai vu, repartit Sancho, la justice est si bonne qu'il faut nécessairement en user, même parmi les larrons. » Un des écuyers entendit ce propos, et soudain il mit en joue une arquebuse, dont il eût ouvert sans doute la tête à Sancho, si Roque Guinart ne lui eût crié de s'arrêter. Sancho devint tout pâle et résolut de n'ouvrir plus les lèvres tant qu'il demeureroit parmi ces gens. Cependant un ou quelques-uns de ces écuyers qu'on avoit mis en sentinelle par les chemins pour voir ceux qui y passoient et en donner avis à leur capitaine, arrive et dit : « Señor, il y a tout près d'ici une grosse troupe d'hommes qui viennent par le chemin qui va à Barcelone. — As-tu bien remarqué, repartit alors Roque, s'ils sont de ceux qui nous cherchent, ou de ceux que nous cherchons ? — Non, ce sont de ceux que nous cherchons, répondit l'écuyer. — Allons,

tous en campagne, répliqua Roque, et que l'on me les amène tous ici, sans qu'aucun s'échappe. » On le fit, et don Quichotte, Sancho et Roque demeurèrent seuls, attendant pour voir ce qu'amèneroient les écuyers, et sur ce moment d'attente Roque dit à don Quichotte : « Notre genre de vie doit sembler fort étrange au seigneur don Quichotte, aussi bien que nos aventures et nos hasards, et tous remplis de périls. Et je ne m'étonne pas qu'il lui en paroisse ainsi, parce que réellement je lui avoue qu'il n'y a genre de vie plus inquiet ni plus agité que le nôtre. Ce qui m'y a jeté, ce sont je ne sais quels désirs de me venger qui ont la puissance de troubler les cœurs les plus calmes. À la vérité, je suis de mon naturel d'une humeur douce et pitoyable. Néanmoins, comme j'ai déjà dit, le désir de me venger d'une offense que l'on m'a faite, foulant aux pieds toutes mes meilleures inclinations, fait que je persévère en ce métier, en dépit de tout ce que j'entends. Et, comme un abîme en appelle un autre et qu'un péché attire un autre péché, les désirs des vengeances se sont tellement enchaînés les uns avec les autres, que non seulement j'ai pris à mon compte ma propre vengeance, mais celle d'autrui. Toutefois, grâces soient rendues à Dieu de ce que, bien que je me vois à moitié perdu dans le labyrinthe de mes désordres, je ne perds point l'espérance d'en sortir pour entrer dans un port assuré. »

Don Quichotte demeura ébahi d'entendre Roque proférer de si bonnes et si prudentes raisons, parce qu'il croyoit que, parmi ceux qui font métier de dérober, de tuer et de voler sur les grands chemins, on ne pouvoit trouver personne qui eût un jugement droit, et il lui répondit : « Señor Roque, le commencement de la santé consiste à connoître la maladie et à ce que le malade ne refuse point de prendre les remèdes que le médecin lui ordonne. Votre Grâce est malade, elle connoît son mal. Et le Ciel, ou Dieu

pour mieux dire, qui est notre médecin, lui appliquera les remèdes qui la guériront ; remèdes qui guérissent peu à peu, et non soudainement et par miracle, et cela d'autant plus que les pécheurs sages et discrets sont plus près de se corriger que les simples. Et, puisque votre Grâce témoigne par ces raisons sa prudence, il n'y a qu'à prendre bon courage et à espérer l'amendement de la maladie de sa conscience. Si votre Grâce veut abréger le chemin et se mettre aisément en celui de son salut, venez avec moi, et je vous apprendrai le métier de chevalier errant, métier où l'on rencontre tant de travaux et de disgrâces qu'en le prenant pour pénitence, en un instant il vous mènera au ciel. »

Roque se mit à rire du conseil de don Quichotte, et, changeant de discours, il lui conta le tragique événement de Claudia Géronima, ce qui fit beaucoup de peine au bon Sancho : car la beauté, la grâce et la bonne mine de la jeune fille lui avoient beaucoup plu. Sur cela les écuyers arrivèrent avec leur butin, ramenant avec eux deux gentilshommes à cheval, et deux pèlerins à pied, et un coche plein de femmes avec quelque six serviteurs tant à pied qu'à cheval qui les accompagnoient, ensemble deux valets, qui étoient à ces cavaliers. Les écuyers les mirent au milieu d'eux, et vaincus et vainqueurs gardèrent un grand silence, attendant que le grand Roque Guinart parlât. Il demanda aux gentilshommes qui ils étoient, où ils alloient, et ce qu'ils avoient d'argent. « Monsieur, repartit l'un d'eux, nous sommes, nous, deux capitaines d'infanterie espagnole. Nos compagnies sont à Naples, et nous allons nous embarquer dans quatre galères que l'on dit à Barcelone, avec ordre de passer en Sicile. Nous pouvons avoir quelque deux ou trois cents écus, et avec cela il nous est avis d'être assez riches et contens, puisque la pénurie ordinaire aux soldats ne leur permet pas de plus grands trésors. » Roques fit pareillement aux pè-

lerins la même question qu'aux capitaines, et il lui fut répondu qu'ils alloient s'embarquer pour passer à Rome, et qu'entre eux deux ils pouvoient avoir quelque soixante réaux. Il voulut savoir pareillement qui étoit dans le coche, où il alloit et quel argent on y portoit. Lors l'un des hommes à cheval lui fit cette réponse : « Doña Guyomar de Quiñones, femme du régent de l'intendance de Naples, avec une petite fille, une demoiselle et une duègne, sont les personnes qui sont dans le coche. Nous sommes six serviteurs qui les accompagnons, et l'argent que nous avons monte à environ six cents écus. — De sorte, repartit Roque Guinart, qu'à ce compte nous avons ici neuf cents écus et soixante réaux. Mes soldats doivent être environ soixante. Que l'on regarde combien il revient à chacun : car, pour moi, je suis un mauvais calculateur. » Quand les voleurs entendirent ce discours, ils élevèrent la voix et dirent : « Puisse Roque Guinart vivre de nombreuses années en dépit des méchans ladres qui travaillent à sa mort. » Lors les capitaines se montrèrent affligés, madame la régente devint triste, et les pèlerins ne furent guère aises de voir la confiscation de leurs biens. Roque les tint un moment en suspens. Néanmoins, il ne voulut point que leur tristesse, que déjà l'on pouvoit remarquer à une portée d'arquebuse, passât outre, et, se tournant vers les capitaines, il leur dit : « Je prie vos Grâces, Messieurs les capitaines, de me faire la courtoisie de me prêter soixante écus, et madame la régente quatre-vingts, afin de contenter le bataillon qui m'accompagne : car l'abbé dîne de ce qu'il chante, et ensuite vous pourrez continuer votre chemin en toute liberté avec un sauf-conduit que je vous donnerai, afin que, si vous rencontrez quelques-unes de mes compagnies que j'ai répandues par les lieux d'alentour, vous n'en receviez aucun dom-

mage. Mon intention n'est pas de charger les soldats, ni les femmes, principalement celles qui sont de qualité. »

Les capitaines, avec tout plein de belles paroles, remercièrent Roque de sa courtoisie et de sa libéralité : car ils tinrent pour telle celle qu'il eut de leur faire rendre leur argent. M Guyomar de Quiñones se vouloit jeter du coche en bas pour venir baiser les pieds et les mains du grand Roque ; mais il ne le voulut jamais permettre ; au contraire, il la pria de lui pardonner l'ennui qu'il lui avoit donné, en lui disant qu'il étoit forcé de remplir les strictes obligations de son méchant métier. Madame la régente commanda à un sien serviteur de donner aussitôt les quatre-vingts écus auxquels elle étoit taxée ; et déjà les capitaines avoient déboursé leurs soixante. Les pèlerins alloient donner toute leur misère ; mais Roque leur dit de demeurer tranquilles, et, se tournant vers les siens, il leur dit : « De ces écus il en revient deux à chacun de vous, et il en reste vingt ; qu'on en donne dix à ces pèlerins, et les autres dix à cet écuyer, afin qu'il puisse dire du bien de cette aventure. » Après il se fit apporter une écritoire, dont il alloit toujours pourvu, et leur donna par écrit un sauf-conduit pour leur servir, si par fortune ils rencontroient les capitaines de ses bandes. Cela fait, il prit congé d'eux, les laissant aller libres et non moins ébahis de sa générosité et de sa bonne mine que de son étrange procédé : car il leur sembloit être plutôt un Alexandre le Grand qu'un fameux voleur. L'un des écuyers dit alors en sa langue gasconne et catalane : « Ce nôtre capitaine est plutôt fait pour être moine que brigand. Si désormais il se veut faire paroître libéral, qu'il le fasse de son bien, et non du nôtre. » Le malheureux ne le dit pas si bas que Roque ne l'entendît, et soudain il mit à l'épée la main et d'un coup lui fendit presque la tête en deux, en lui disant : « Voilà comment je châtie les ba-

billards et les téméraires. » Tous furent ébahis, et nul n'osa dire un mot, tant étoit grande l'obéissance qu'ils avoient pour lui. Roque s'écarta un peu et écrivit une lettre à un de ses amis qui étoit à Barcelone, lui donnant avis que le fameux don Quichotte de la Manche, ce chevalier errant dont on disoit tant de choses, étoit avec lui, et qu'il lui faisoit savoir que c'étoit l'homme du monde le plus plaisant et le plus entendu, et qu'à quatre jours de là, qui seroit la Saint-Jean-Baptiste, il le lui remettroit au milieu de la place de la Cité armé de toutes pièces, monté sur Rossinante son cheval, suivi de son écuyer Sancho Pança, monté sur un âne ; qu'il le prioit d'en donner avis aux Niarros ses amis, pour qu'ils s'en donnassent avec lui, et qu'il eût bien voulu que les Cadells, ses ennemis, en eussent été privés ; mais cela étoit impossible, parce que les folies et les à-propos de don Quichotte, ensemble les bouffonneries de son écuyer Sancho Pança, étoient tels qu'ils ne pouvoient laisser de donner du plaisir à tout le monde. Il dépêcha ces lettres par l'un de ses écuyers qui, changeant l'équipage de bandit contre celui de laboureur, s'en alla à Barcelone les porter à celui à qui elles étoient adressées.

1. Sancho fait allusion à des paroles attribuées à un page qui, dans la plaine de Montiel, aida Henri de Transtamare à passer sur le corps de son frère Pierre le Cruel. Comme on lui reprochait d'avoir pris parti pour l'un des deux rois, il aurait répondu : « Je ne fais ni ne défais de rois. »

2. Autre citation de Sancho : ce sont les paroles que Mudarra le Bâtard adressa à don Rodrigue de Lara, qui avait fait périr ses frères.

3. Nous avons conservé ici le mot pedreñale, qui signifie une sorte de petite escopette.

on Quichotte demeura trois jours et trois nuits avec Roque, et s'il y eût demeuré trois cents ans il n'eût pas manqué de quoi voir et de quoi admirer dans sa façon de vivre. Ils se levoient en un lieu, ils mangeoient en un autre ; quelquefois ils fuyoient sans savoir qui, et d'autres fois ils s'arrêtoient sans savoir qui ils attendoient. Ils dormoient debout, interrompoient le sommeil et changeoient à tout instant de lieu. Ils passoient tout leur temps à mettre des espions en campagne, à placer des sentinelles, à souffler incessamment les cordes de leurs arquebuses, quoiqu'ils en eussent peu, parce que presque tous se servoient de mousquets à pierre. Roque passoit la nuit séparé des siens en des lieux et des endroits qu'eux-mêmes ignoroient, parce que les proclamations infinies que le vice-roi de Barcelone avoit faites contre sa vie le tenoient en inquiétude et en crainte. Il n'osoit se fier à personne et craignoit que les siens mêmes n'entreprissent sur sa vie, ou qu'ils ne le livrassent entre les mains de la justice. Vie assurément misérable et ennuyeuse.

Enfin, par des chemins détournés, par des sentiers couverts, Roque, don Quichotte et Sancho avec six écuyers arrivèrent à Barcelone et à sa plage la veille de la Saint-Jean, à la nuit. Roque embrassa don Quichotte et Sancho, auquel il donna les dix écus qu'il avoit promis, et qu'il ne leur avoit point donnés jusque-là, et il y eut mille complimens de part et d'autre entre eux. Roque s'en retourna, et don Quichotte demeura à cheval attendant le jour comme il étoit, et il ne tarda guère que l'on ne vît paroître par les portes de l'Orient la face de la blanche Aurore, réjouissant plutôt les herbes et les fleurs que l'oreille des hommes. Mais en ce même instant les oreilles furent aussi réjouies du son de plu-

sieurs flûtes et tambours, et du bruit encore des grelots, et des postes qui sembloient courir au sortir de la ville. L'aube du jour donna puis après place au soleil, lequel avec un visage plus grand qu'une rondache paroissoit au plus bas de l'horizon, et s'élevoit petit à petit. Don Quichotte et Sancho jetèrent la vue de tous côtés, et aperçurent la mer, qu'ils n'avoient pas encore vue. Elle leur sembla fort spacieuse et fort large, voire plus que les lagunes de Ruidera, qu'ils avoient vues au pays de la Manche. Ils découvrirent après les galères qui étoient à la plage, lesquelles, abaissant les toiles, parurent remplies de banderoles qui flottoient au vent, baisoient et balayoient l'eau ; au dedans résonnoient des clairons, des trompettes et des hautbois qui de près et de loin remplissoient l'air d'accens suaves et belliqueux. Elles commencèrent à s'émouvoir et à faire une espèce d'escarmouche sur les eaux calmes. Une infinité de cavaliers qui sortoient en même temps de la ville, montés sur de beaux chevaux et couverts de belles livrées, leur répondoient à même temps. Les soldats des galères déchargeoient l'artillerie à l'infini, et ceux qui étoient dans la ville, aux murailles et au château, en faisoient autant. Si la grosse artillerie fendoit l'air d'un bruit épouvantable, les canons qui étoient sur le tillac des galères ne leur en devoient guère de reste. On eût dit que la mer étoit pleine d'allégresse, la terre de joie et l'air de clarté, hormis que parfois il étoit obscurci de la fumée de l'artillerie. Toutes ces choses sembloient verser un soudain contentement chez tout le monde. Sancho Pança ne se pouvoit imaginer comment ces grandes machines qui se mouvoient sur la mer pouvoient avoir tant de pieds.

Sur cela ceux qui portoient des livrées arrivèrent en jetant des cris d'allégresse et des bravos au lieu où don Quichotte étoit, tout ébahi et tout étonné. Et lors, l'un d'eux, qui avoit été averti par

Roque, proféra tout haut ces paroles en s'adressant à don Quichotte : « Bien venu soit à notre ville le miroir, le fanal, l'étoile et le nord de toute la chevalerie errante, celui chez qui elle est contenue le plus largement. Bienvenu soit, dis-je, le valeureux don Quichotte de la Manche, non pas le faux, le feint, non pas l'apocryphe que ces jours passés l'on nous a montré dans de fausses histoires, mais le véritable, le loyal, le fidèle que Cid Hamet Ben Engeli, la fleur des historiens, nous a décrit. » Don Quichotte ne répondit mot, et les cavaliers ne lui donnèrent pas non plus loisir de répondre, Mais, tournant et retournant avec ceux qui les suivoient, ils faisoient caracoler leurs chevaux autour de don Quichotte, qui, s'adressant à Sancho, lui dit : « Ces gens-là nous ont bien reconnus, et je gage qu'ils ont lu notre histoire, et même celle de l'Aragonois récemment imprimée. »

Le cavalier qui avoit premièrement parlé à don Quichotte lui dit encore : « Seigneur don Quichotte, nous vous supplions de venir avec nous, car nous sommes tous vos serviteurs et grands amis de Roque Guinart. — Si les courtoisies, repartit don Quichotte, engendrent d'autres courtoisies, la vôtre, Monsieur, est fille ou fort proche parente de celle du grand Roque. Allons donc où il vous plaira. Je n'ai d'autre volonté que la vôtre, et bien plus si vous la voulez employer à votre service. » Le chevalier lui répliqua avec autant de civilité, et tous, l'ayant enfermé au milieu d'eux, ils prirent le chemin de la ville au son des hautbois et des tambours.

Àl'entrée de la cité, le malin esprit d'où procède tout mal, et les enfans, qui sont plus malins que le malin même, jouèrent un tour de leur métier : car deux d'entre cette canaille entrèrent effrontément au milieu de cette assemblée ; l'un haussa la queue

du grison, et l'autre celle de Rossinante, et puis ils leur mirent dessous une poignée de chardons. Les pauvres animaux sentirent ces nouveaux aiguillons, et, serrant leurs queues, augmentèrent leur déplaisir, si bien que, après mille ruades, eux et leurs maîtres allèrent par terre. Don Quichotte, bien en colère, comme un homme qui se sentoit offensé, courut afin d'ôter le plumage de la queue de son trotteur, et Sancho de son roussin ; ceux qui conduisoient don Quichotte vouloient châtier la témérité des polissons, mais il ne fut pas possible, parce qu'ils s'enfermoient parmi plus de mille qui les suivoient. Don Quichotte et Sancho remontèrent sur leurs bêtes, et avec autant d'applaudissement et de musique parvinrent à la maison de leur guide, qui étoit un grand hôtel fort pompeux. Aussi appartenoit-il à un chevalier qui étoit fort riche. Nous les y laisserons pour le moment, puisque Cid Hamet le veut ainsi.

Seconde partie · LXII

'hôte de don Quichotte se nommoit don Antonio Moréno, chevalier riche et spirituel, qui aimoit à passer le temps honnêtement et joyeusement. Lorsqu'il tint chez lui don Quichotte, il rechercha les moyens de s'amuser de ses folies, sans que don Quichotte lui-même y reçût aucun préjudice, parce que ce qui cause du mal ne vaut rien pour raillerie, et il n'y a passe-temps qui tienne quand il y va du dommage d'un tiers. Or, la première chose qu'il fit, ce fut de faire désarmer don Quichotte, et avec cet habit, qui, suivant que nous l'avons déjà dépeint plusieurs fois, étoit si étroit, si étriqué, le faire voir à la fenêtre, qui donnoit sur une des principales rues de la ville, à tout le peuple, et surtout aux galopins, qui le re-

gardoient comme un singe. Cependant ceux qui portoient les livrées se remirent à courir devant lui, comme si c'étoit pour lui seul, et non pour honorer ce jour de fête, qu'ils les eussent prises. Sancho Pança étoit extrêmement joyeux et fort content, parce qu'il lui sembloit que, sans savoir pourquoi ni comment, il se trouvoit en d'autres noces de Gamache, en une autre maison de don Diègue de Miranda et en un autre château du duc.

Don Antonio eut à dîner ce jour-là avec lui quelques-uns de ses amis, et tous honoroient et traitoient don Quichotte en chevalier errant, si bien que, tout joyeux, tout gonflé de tant d'honneurs, à peine se pouvoit-il tenir dans sa peau. Cependant tous les serviteurs de la maison étoient ravis des bons mots de Sancho Pança, ainsi que tous ceux qui l'entendoient. Comme on étoit à table, don Antonio dit à Sancho : « Nous avons entendu dire, l'ami Sancho, que vous aimez tellement le blanc-manger et les andouillettes que, lorsque vous en avez de reste, vous les gardez dans votre estomac pour le jour suivant. — Non, Señor, non, cela n'est pas, repartit Sancho : car j'ai plus de propreté que de gourmandise ; et monseigneur don Quichotte, qui est ici présent, sait bien qu'avec une poignée de glands ou de noix nous avons coutume de passer une huitaine à nous deux. Il est bien vrai que, si quelquefois on me donne la génisse, j'y cours aussitôt avec la cordette : je veux dire que je mange ce qu'on me donne et use du temps selon que je le trouve. Et quiconque voudra dire que je suis un goulu et un malpropre, qu'il se tienne pour averti qu'il ne sait ce qu'il dit, et j'en dirois bien davantage, si je ne respectois ces barbes honorables qui sont ici à table.

— Pour certain, dit don Quichotte, l'économie et la propreté dont Sancho use en mangeant est digne d'être gravée sur des

lames de bronze, afin de rester éternellement dans la mémoire des siècles à venir. Il est vrai que, quand il a faim, il est un peu glouton ; il avale à la hâte et mâche des deux côtés à la fois. Mais, pour la propreté, il l'a toujours à point, et, durant qu'il étoit gouverneur, il apprit à manger en homme difficile ; de sorte qu'il mangeoit à la fourchette les grains de raisin, voire ceux de grenade.

— Comment ! dit don Antonio, Sancho a été gouverneur ? — Oui vraiment, répondit Sancho, et d'une île nommée Barataria. Je la gouvernai l'espace de dix jours à bouche que veux-tu. J'y perdis mon repos et j'appris à mépriser tous les gouvernemens du monde. J'en sortis en fuyant, et je tombai dans une basse-fosse où je me tins pour mort, et d'où je sortis vivant par miracle. » Et sur ce, don Quichotte conta par le menu toute l'histoire du gouvernement de Sancho, ce qui donna un grand plaisir à tous les auditeurs.

Quand on eut ôté la nappe, l'on se leva de table, et don Antonio prit par la main don Quichotte et entra avec lui dans une chambre écartée, où pour tout ornement il n'y avoit qu'une table qui sembloit être de jaspe, laquelle étoit soutenue sur un pied de même matière. Sur cette même table on avoit posé une tête semblable à celles des empereurs romains, de la ceinture en haut, et qui sembloit être de bronze. Don Antonio et don Quichotte se promenèrent quelque temps par cette chambre, faisant plusieurs fois le tour de la table, après quoi ce gentilhomme lui tint ce langage : « Seigneur don Quichotte, maintenant que je suis assuré que nul ne nous entend ni ne nous écoute, et que la porte est fermée, je veux conter à votre Grâce une des plus rares aventures, ou, pour mieux dire, nouveautés que l'on sauroit imaginer, à la

condition que ce que je vous aurai dit, votre Grâce me promettra de le garder en dépôt dans les plus profonds replis du secret. — Je vous le jure, répondit don Quichotte, et même de le sceller d'un marbre pour plus de sûreté : car je veux, Seigneur don Antonio (car il connoissoit son nom), que votre Grâce sache que celui à qui elle parle a des oreilles pour entendre et n'a point de langue pour parler, de sorte qu'en toute assurance vous pouvez verser en mon cœur tout ce que contient le vôtre, et faire fond que vous l'avez jeté dans les abîmes du silence. — Sur cette promesse, répliqua don Antonio, je veux ravir d'admiration votre Seigneurie de ce qu'elle verra et entendra, et par ce moyen je donnerai quelque soulagement à la peine que me cause l'ennui de n'avoir personne à qui communiquer mes secrets, qui ne doivent pas être confiés à tout le monde. » Don Quichotte étoit en suspens, attendant à quelle fin se devoient réduire tant de préparatifs. Sur ce, don Antonio lui prit la main, et la lui passa sur la tête de bronze, et sur le pied de jaspe qui la soutenoit, et puis lui dit : « Seigneur don Quichotte, cette tête a été fabriquée par un des plus grands enchanteurs et sorciers du monde. Je crois qu'il étoit Polonois et disciple du fameux Scot, de qui l'on raconte tant de merveilles. Il demeura quelque temps ici dans mon logis, et, pour mille écus que je lui donnai, il me fit cette tête, qui a la propriété et vertu de répondre à tout ce qu'on lui demande. Elle observe les lignes, les caractères et les astres, considère les points, et finalement fait paroître la perfection que nous verrons demain matin : car les vendredis elle est muette, et, comme c'est aujourd'hui vendredi, il faut attendre jusqu'à demain. C'est pourquoi d'ici là vous pourrez songer à la demande que vous lui voudrez faire, et je sais par expérience qu'elle dit vrai en tout ce qu'elle répond. » Don Quichotte demeura ébahi de la vertu et de la propriété de la tête, et

fut tenté de ne pas croire don Antonio. Néanmoins, se représentant le peu de temps qu'il y avoit jusqu'à l'expérience, il ne voulut lui dire autre chose, sinon qu'il le remercioit de ce qu'il lui avoit découvert un si grand secret. Après, ils sortirent de la chambre ; don Antonio ferma la porte à clef, et ils allèrent à la salle où les autres cavaliers les attendoient. Durant ce temps-là, Sancho leur avoit raconté quantité des diverses aventures qui étoient arrivées à son maître. Cet après-dîner-là, ils menèrent promener don Quichotte, non armé, par la ville : on lui avoit baillé un manteau de drap tanné capable de faire suer en ce temps la glace même. Cependant ils commandèrent à leurs serviteurs d'entretenir si bien Sancho dans le logis qu'il n'eût pas moyen d'en sortir. Don Quichotte n'étoit pas monté sur Rossinante, mais sur un grand mulet de pas fort égal et bien dressé. On lui mit dessus le manteau, et sur les épaules, sans qu'il s'en aperçût, on lui cousit un parchemin où ces mots étoient écrits en grosses lettres : Celui-ci est don Quichotte de la Manche. À peine commençoient-ils leur promenade que cet écriteau attiroit les yeux de tous ceux qui venoient à le voir, et, comme ils lisoient : « Celui-ci est don Quichotte de la Manche », le chevalier s'étonnoit de ce que tous ceux qui le voyoient le nommoient par son nom et le connoissoient, et, s'adressant à don Antonio qui marchoit à son côté, il lui dit : « Grande est la prérogative que la chevalerie errante contient en soi, puisqu'elle rend connu et fameux par tous les coins de la terre celui qui en fait profession ; çà ! regardez un peu, je vous prie, Seigneur don Antonio : tous les habitans de cette ville, sans m'avoir jamais vu, me connoissent, voire même jusques aux enfants. — Oui, Seigneur don Quichotte, répondit don Antonio, parce que, comme le feu ne peut être caché ni enfermé, la vertu de même ne peut demeurer sans être connue, et celle qui s'ac-

quiert par la profession des armes reluit au-dessus de toutes les autres. »

Or, il arriva puis après qu'un gentilhomme qui lut l'écriteau qu'on avoit cousu derrière les épaules de don Quichotte éleva la voix et tint ce discours : « Au diable soit le don Quichotte de la Manche ! Et comment est-il possible que tu sois venu jusqu'ici sans être mort sous les coups de bâton sans nombre qui t'ont caressé les flancs ? Tu es un fou, et, si tu l'étois pour toi seul et les portes fermées, le mal ne seroit pas si grand ; mais tu as cette propriété de rendre fous et sans cervelle tous ceux qui ont des rapports avec toi. Et, pour la preuve de mon dire, il ne faut que regarder ces gentilshommes qui t'accompagnent. Retourne chez toi, pauvre fou, et soignes-y ton bien, ta femme et tes enfans ; laisse ces folles imaginations qui t'épuisent la cervelle et te brouillent l'intelligence. — Frère, dit alors don Antonio, passez votre chemin, et ne vous mêlez point de donner des conseils à ceux qui ne vous en demandent pas. Le seigneur don Quichotte de la Manche est fort sage, et nous qui l'accompagnons ne sommes pas fous. On doit honorer la vertu partout où on la rencontre. Allez donc vous faire pendre, sans vous mettre en des affaires où vous n'êtes pas appelé. — Sur mon Dieu, repartit le gentilhomme, votre Seigneurie a raison, parce que vouloir conseiller ce bonhomme, c'est regimber contre l'aiguillon. Toutefois c'est grand'pitié que le bon entendement que ce fou possède en toute autre chose se perde dans les rêveries de sa chevalerie errante. Enfin que le malheur soit pour moi et pour tous mes descendans si dorénavant, quand je vivrois autant que Mathusalem, je donne conseil à homme du monde, me le demandât-il. »

Sur cela, ce conseiller s'en alla et la promenade continua. Mais la presse des petits garçons et du peuple qui lisoient l'écriteau était si grande que don Antonio fut contraint de le faire ôter. La nuit arriva, et l'on revint à la maison où il y eut assemblée de dames, parce que la femme de don Antonio, qui étoit une des principales de la ville, de fort belle humeur, et au reste sage, discrète et belle, avoit invité plusieurs de ses amies à venir rendre honneur à son hôte, et prendre leur passe-temps de ses folies étranges et qu'on n'avoit jamais vues. Il en vint, on soupa fort splendidement, et l'on commença le bal sur les dix heures du soir. Or, parmi ces dames, il y en avoit deux qui étoient un peu gaillardes et fort bouffonnes, et même un peu libres, quoiqu'elles fussent fort honnêtes. Ces deux dames mirent tant d'empressement à faire danser le pauvre don Quichotte, sans jamais le laisser, qu'elles lui brisèrent non seulement le corps, mais encore l'âme. C'étoit quelque chose de plaisant de voir la figure de don Quichotte, grand, mince, sec, olivâtre, serré dans son étroit accoutrement, et surtout pas du tout léger. Ces damoiselles le prenoient comme à la dérobée et à l'envi l'une de l'autre, et lui pareillement les dédaignoit comme à la dérobée. Mais, quand il se vit pressé par leurs mignardises, il éleva la voix et leur dit : « Fugite, partes adversæ, laissez-moi en repos, mauvaises pensées. Mesdames, vous êtes ici mal arrivées avec vos désirs : car la sans pareille Dulcinée du Toboso ne permet pas que d'autres désirs que les siens m'assujettissent et me captivent. » Ce disant, il s'assit à terre au milieu de la salle, tout moulu et tout brisé de cet exercice de danseur. Don Antonio commanda qu'on le portât à son lit, et le premier qui aida à le lever ce fut Sancho, lequel lui dit : « À la bonne heure ! vous avez dansé, Monsieur notre maître. Croyez-vous que tous les braves soient des danseurs, et

tous les chevaliers errans des baladins ? Certes, si vous le croyez, vous vous abusez bien fort. Il y a tel qui se risquera plutôt à tuer un géant qu'à faire une cabriole ; s'il étoit question de battre la semelle, je suppléerois à votre défaut, car je bats la semelle avec l'agilité d'un faucon ; mais, quant à la danse, je n'y entends rien. » Avec ces raisons et d'autres de même espèce, Sancho donna à rire à tous les invités, et il porta son maître au lit, et l'enveloppa de sa robe de chambre, afin qu'il transpirât la froidure qu'il avoit prise à la danse.

Le jour suivant, don Antonio trouva bon de faire l'expérience de la tête enchantée, si bien qu'étant accompagné de don Quichotte, de Sancho et de deux siens amis, ensemble des dames qui au bal avoient mis don Quichotte sur les dents, et qui avoient couché la nuit précédente avec la femme de ce chevalier dans sa propre maison, il s'enferma dans la chambre où étoit la tête. Il leur en conta la propriété, et les pria de tenir la chose secrète. Au reste, il leur dit que c'étoit là le premier jour où il en falloit faire l'épreuve. Or, il n'y avoit nul qui en sût l'artifice, si ce n'est les deux amis qui étoient là présens. Et, s'il ne la leur eût apprise auparavant, eux-mêmes n'en eussent pas été moins étonnés que les autres, tant la chose avoit été bien disposée et forgée. Le premier qui s'approcha de l'oreille de la tête enchantée, ce fut don Antonio, lequel lui dit tout bas, mais non point toutefois tellement qu'il ne fût entendu de la compagnie : « Dis-moi, Tête, par la vertu que tu as en toi, à quoi pensé-je maintenant ? » Lors la tête, sans remuer les lèvres, d'une voix claire et distincte et de façon à être entendue de tout le monde, fit cette réponse : « Je ne juge point des pensées. » Ces paroles rendirent étonnés tous les assistans, et d'autant plus qu'ils virent qu'en toute la chambre, ni autour de la table, il n'y avoit personne qui pût répondre. « Com-

bien, poursuivit don Antonio, sommes-nous ici de personnes ? » Et il lui fut répondu de la même façon, lentement : « Vous êtes ici toi et ta femme, avec deux de tes amis et deux amies à elle, et avec un fameux chevalier appelé don Quichotte de la Manche, et un sien écuyer qui se nomme Sancho Pança. » Ce fut pour lors que chacun s'étonna de nouveau, et que d'épouvante les cheveux se dressèrent à plusieurs sur la tête. « Cela me suffit, dit alors don Antonio en s'éloignant de la tête, pour m'apprendre que je n'ai point été trompé par celui de qui je t'ai achetée, tête sage, tête bien parlante, tête qui réponds si bien, tête admirable. Au tour d'un autre à lui demander ce qu'il voudra. » Mais, comme les femmes sont d'ordinaire curieuses et impatientes de savoir, l'une des amies de la femme de don Antonio fut la première à s'approcher, et voici la demande qu'elle fit : « Tête, dis-moi, je te prie, que pourrai-je faire pour être extrêmement belle ? — Il faut, répondit la tête, que tu sois extrêmement honnête. — Je ne t'en demande pas davantage », dit la questionneuse. Ensuite sa compagne s'approcha et dit : « Tête, je voudrois bien savoir si je suis aimée ou non de mon mari » ; et on lui répondit : « Prends garde à ses procédés envers toi, tu le verras facilement. » Lors cette mariée, en s'éloignant, tint ce langage : « Cette réponse n'avoit pas besoin de demande, parce qu'en effet ses œuvres déclarent la volonté de celui qui les fait. » Un des amis de don Antonio s'approcha encore et demanda à la tête : « Qui suis-je ? » Et il lui fut répondu : « Tu le sais. — Ce n'est pas ce que je te demande, repartit le cavalier, mais bien que tu me dises si tu me connois. — Oui vraiment, je te connois, repartit la tête : car tu es don Pedro Noriz. — Je n'en veux pas, dit-il, savoir davantage, car cela suffit pour me faire entendre, ô Tête, que tu sais tout. » Et, comme il s'éloigna, l'autre ami s'approcha et fit cette demande : « Dis-moi,

Tête, quels désirs a mon fils aîné ? — J'ai déjà dit, repartit la tête, que je ne juge point des pensées ni des désirs ; mais, avec tout cela, je te puis dire que ceux de ton fils sont de t'enterrer. — C'est cela, repartit le chevalier, je le vois de mes yeux, je le touche du doigt, et je n'en veux pas savoir davantage. » Sur ce, la femme de don Antonio s'approcha et dit : « Tête, je ne sais que te demander. Seulement je voudrois savoir de toi si je jouirai de longues années de mon bon mari. » Et on lui répondit : « Oui, parce que sa santé et son régime de vivre lui promettent de longues années de vie ; et beaucoup de gens abrègent d'ordinaire la leur par leur intempérance. »

Don Quichotte s'approcha ensuite et tint ce discours : « Toi qui réponds si bien, dis-moi : fut-ce une vérité ou un songe le récit que je fis de ce qui m'arriva dans la caverne de Montésinos ? Les coups de fouet de mon écuyer Sancho seront-ils certains ? Le désenchantement de Dulcinée aura-t-il lieu ? — Quant à la caverne, repartit la tête, il y a beaucoup à dire, et un peu de tout. Les coups de fouet de Sancho iront tout doucement, et le désenchantement de Dulcinée se fera en son temps. — Je ne désire point d'en savoir davantage, dit don Quichotte : car, pourvu que Dulcinée soit désenchantée, je fais compte que toutes les aventures que je souhaiterai trouveront l'accomplissement de mon désir. » Sancho fut le dernier qui interrogea la tête, et voici ce qu'il demanda : « Tête, aurai-je par hasard quelque autre gouvernement ? Sortirai-je du pénible métier d'écuyer ? Reverrai-je ma femme et mes enfans ? » On lui fit cette réponse : « Tu gouverneras chez toi, et, si tu y retournes, tu verras ta femme et tes enfans, et, en cessant de servir, tu cesseras d'être écuyer. — Très bien, pardieu, dit Sancho Pança, voilà qui est fort bon, je m'en serois bien dit autant ; le prophète Perogrullo n'en diroit pas davantage.

— Sot, dit don Quichotte, que veux-tu que l'on te réponde ? Ne suffit-il pas que les réponses que cette tête a faites correspondent aux demandes qu'on lui fait ? — Il est vrai, répondit Sancho ; mais je voudrois bien qu'elle s'expliquât un peu mieux et qu'elle en dit plus long. »

Ce fut là que finirent les demandes et les réponses, mais non l'étonnement des assistans, qui étoient tous ébahis, excepté les deux amis de don Antonio, qui avoient connoissance de l'artifice. Cependant, Cid Hamet Ben Engeli la voulut déclarer, pour ne pas tenir le monde en suspens : car on eût pu croire que quelque enchantement ou mystère extraordinaire étoit enfermé dans cette tête. Il dit donc que don Antonio Moreno, à l'imitation d'une autre tête qu'il vit à Madrid, fabriquée par un sculpteur, fit faire celle-ci dans sa maison pour s'amuser et rendre ébahis les ignorans. Et voici quelle en étoit la construction : le dessus de la table étoit de bois, peinte, et en façon de jaspe ; le pied dont elle étoit soutenue étoit de même, avec quatre griffes d'aigle qui en sortoient pour mieux soutenir le poids. La tête, qui paroissoit être une médaille et une figure d'empereur romain, et de couleur de bronze, étoit toute creuse, comme aussi la couverture de la table, où elle étoit enchàssée si juste que l'on n'y remarquoit aucune trace de jointure. Le pied de la table étoit pareillement creux, et il répondoit au gosier et à la poitrine de la tête. Toutes ces choses venoient répondre dans une autre chambre au-dessous de celle où étoit la tête. Il y avoit dans ce creux du tréteau de la table, du gosier et de la poitrine de la médaille, un tuyau de laiton si juste et si bien agencé que nul ne le pouvoit voir. Dans l'appartement inférieur, qui correspondoit exactement à celui de dessus, se plaçoit celui qui avoit à donner réponse, la bouche dans ce même tuyau de laiton, de sorte que comme dans une sarbacane la voix

alloit de haut en bas et de bas en haut en paroles articulées et distinctes, sans que par ce moyen on pût reconnoître la tromperie. Don Antonio avoit un neveu qui étudioit, et ce neveu étoit fin et adroit. Ce fut lui qui fit les réponses, ayant auparavant été instruit par son oncle touchant ceux qui devoient venir avec lui à la chambre de la tête ; de façon qu'il lui fut aisé de répondre avec célérité et exactitude à la première demande ; pour les autres, il y répondit par conjecture et fort à propos, en homme sage et bien avisé qu'il étoit. Cid Hamet dit que ce merveilleux artifice dura dix ou douze jours ; mais qu'après, étant divulgué par la ville que don Antonio avoit chez lui une tête enchantée qui répondoit à tous ceux qui l'interrogeoient, il eut peur que cela ne parvînt aux oreilles des sentinelles toujours en éveil de notre foi. Aussi en informa-t-il messieurs les inquisiteurs, lesquels lui commandèrent de la défaire et de ne passer point outre, de peur que le vulgaire ignorant ne se scandalisât. Néanmoins la tête demeura pour enchantée dans l'opinion de don Quichotte et de Sancho Pança, et pour celle qui savoit fort bien répondre, et mieux au contentement de don Quichotte que de Sancho. Les cavaliers de la ville, pour complaire à don Antonio et pour festoyer don Quichotte, et lui donner lieu de découvrir ses folies, résolurent de courir la bague à cinq ou six jours de là ; mais cela n'eut point lieu pour les raisons que nous dirons plus tard.

Pendant ce temps, il prit envie à don Quichotte de se promener par la ville à pied, craignant, s'il alloit à cheval, que les petits enfans ne le poursuivissent. Lui donc, Sancho et deux serviteurs que lui donna don Antonio sortirent du logis, et, comme ils passoient par une certaine rue, don Quichotte leva les yeux et vit en grosses lettres cet écriteau attaché à une porte : Céans l'on imprime des livres. Cela plut fort à don Quichotte, parce que jus-

qu'alors il n'avoit vu aucune imprimerie, et désiroit savoir comment c'étoit. Il entra dans le logis avec toute sa compagnie, et vit que d'un côté l'on imprimoit, de l'autre que l'on corrigeoit, en une autre part on composoit, et en une autre on corrigeoit aussi l'épreuve. Enfin on y faisoit tout ce que l'on remarque aux grandes imprimeries. Don Quichotte s'approcha d'un compositeur et lui demanda qu'est-ce qu'il faisoit là, et les compagnons imprimeurs lui rendoient raison de leur ouvrage, dont il étoit tout émerveillé et passoit outre. Après il s'approcha d'un autre, et lui fit la même demande. Lors l'imprimeur lui répondit : « Monsieur, ce cavalier que vous voyez (et sur cela il montra un homme de fort bonne mine et assez grave) a traduit un livre toscan en notre langue espagnole, et maintenant je compose avec ces caractères pour le mettre sous presse. — Comment s'intitule ce livre ? demande don Quichotte. — Monsieur, repart l'auteur, ce livre, en toscan, s'intitule : Le Bagatelle. — Et que veut dire cela en notre castillan ? demanda don Quichotte. — Les Bagatelles, dit l'auteur, est comme si l'on disoit en castillan : los Juguetes. Et, bien que le titre de ce livre soit fort modeste, néanmoins il contient de fort bonnes choses, et très substantielles. — Je sais, répliqua don Quichotte, parler quelque peu de toscan et prends plaisir à chanter quelques stances de l'Arioste. Mais dites-moi un peu, je vous prie, Monsieur, et je vous dis ceci plutôt par curiosité que pour examiner votre bel esprit, n'avez-vous pas trouvé quelquefois le mot de Pignata ? — Oui, bien souvent, répondit l'auteur. — Et comment le traduisez-vous en castillan ? dit don Quichotte. — Je ne le puis autrement traduire, répond l'auteur, qu'en disant : Olla. — Ô Dieu ! dit don Quichotte, que vous êtes savant en la langue italienne ! Je fais une bonne gageure que, quand vous trouvez dans un livre italien piace, vous mettez en castillan place,

et, au lieu de più, vous écrivez mas ; au lieu encore de sù, vous mettrez arriba, et, au lieu de giù, vous dites abajo. — Il est vrai, repart l'auteur, parce que ce sont les propres correspondances des mots. — J'oserois encore jurer, dit don Quichotte, que votre Seigneurie n'est pas encore connue dans le monde, ennemi perpétuel des bons esprits, et qui ne récompense jamais les louables travaux. Oh ! qu'il y a d'habiletés perdues par le monde ! que de rares esprits cachés et que de vertus méprisées ! Toutefois, il me semble qu'en traduisant d'une langue en une autre, pourvu que ce ne soit point des reines des langues, la grecque et la latine, on fait justement comme celui qui regarde au rebours les tapisseries de Flandre : encore que l'on en voie les figures, elles sont pourtant remplies de filets qui les obscurcissent, de sorte que l'on ne les peut voir avec le lustre de l'endroit. Et la traduction que l'on fait des langues faciles ne fait pas paroître grand esprit ni grande éloquence, de même que celui qui fait quelque copie. Je ne veux pas pourtant inférer de là que cet exercice de traduire ne soit louable, parce qu'un homme se pourroit bien occuper à des choses pires, et qui seroient de moins de profit. Cependant, je tire hors de ce compte deux fameux traducteurs : l'un, le docteur Cristoval de Figueroa en son Pastor fido, et l'autre don Juan de Jauréguy, en son Aminte, où ils ont heureusement mis en doute qui est la traduction, qui est l'original. Mais dites-moi, je vous prie, faites-vous imprimer ce livre à votre compte, ou bien avez-vous vendu le privilège à quelque libraire ? — Je le fais imprimer à mon compte, répondit l'auteur, et fais état d'y gagner mille ducats au moins sur cette première impression, où je ferai tirer deux mille exemplaires qui se vendront six réaux la pièce, et en un instant. — Votre Grâce fait fort mal son compte, répondit don Quichotte. Je vois bien que vous ne savez pas les entrées et sor-

ties des imprimeurs, et les correspondances qu'ils ont des uns aux autres. Je vous jure que, quand vous vous verrez chargé de deux mille exemplaires de livres, votre corps en sera si moulu qu'il n'en pourra plus, et surtout si le livre n'a pas beaucoup d'intérêt et de piquant. — Eh quoi ! votre Grâce voudroit-elle donc, dit l'auteur, que je donnasse à un libraire mon privilègepour trois maravédis, et encore il croiroit m'avoir fort bien payé ? Je veux que vous sachiez que je ne fais point imprimer mes ouvrages pour acquérir de la renommée dans le monde, car j'y suis assez connu par mes ouvrages. Je tâche d'en retirer du profit, car sans cela je ne donnerois pas un liard de la bonne renommée. — Dieu vous donne bonne chance », répondit don Quichotte.

Et de là il passa à une autre case, où il vit que l'on corrigeoit une feuille d'un livre intitulé Lumière de l'âme ; et, en le voyant, il tint ce langage : « Quoiqu'il y ait beaucoup de livres de cette façon, néanmoins ce sont ceux que l'on doit imprimer, parce que les pécheurs qui s'en servent sont en grand nombre, et il est besoin de bien des lumières pour éclairer tant d'aveugles. » Puis il alla plus loin et vit que l'on corrigeoit pareillement un autre livre. Il en demanda le titre, et on lui dit que c'étoit la Seconde Partie de l'ingénieux chevalier don Quichotte de la Manche, composée par un tel, habitant de Tordésillas. « J'ai déjà eu connoissance de ce livre, dit don Quichotte, et, en vérité et sur ma conscience, je croyois qu'il étoit déjà brûlé et réduit en cendres à cause de son impertinence. Néanmoins, sa fête de Saint-Martin lui arrivera comme à tout pourceau : car les fictions ne sont bonnes et agréables qu'autant qu'elles s'approchent de la vérité ou de la vraisemblance ; et les histoires vraies sont d'autant meilleures qu'elles sont plus véridiques. » Ce disant, il sortit de l'imprimerie avec des marques de quelque dépit. Le même jour, don Antonio

résolut de lui faire voir les galères qui étoient à la plage ; Sancho en fut fort aise, parce qu'il ne les avoit jamais vues. Le même don Antonio avertit le capitaine des galères qu'après dîner il les feroit voir à son hôte, le fameux don Quichotte de la Manche, dont ce même capitaine et tous les habitans de la ville avoient déjà ouï parler, et l'on saura au chapitre suivant ce qui en arriva.

1. Le texte dit Escotillo, le petit Scot. Le Scot dont il est ici question ne peut être ni le moine irlandais du IX siècle, Scot Érigène, ni Duns Scot, dit le Docteur subtil, qui vécut de 1274 à 1308. Ce doit être l'écrivain écossais du XIII siècle, Michel Scot, qui étudia les sciences occultes et passa pour magicien, ou plutôt un astrologue de Parme qui vivait en Flandre, sous le gouvernement d'Alexandre Farnèse, et qui était alors contemporain de Cervantes.

2. La Lumière de l'âme chrétienne est un livre du dominicain Felipe de Menesès.

Seconde partie · LXIII

on Quichotte faisoit une infinité de discours sur la réponse de la tête enchantée, sans que nul donnât, ni de loin ni de près, dans l'artifice, et tous aboutissoient à la promesse, qu'il tenoit pour certaine, du désenchantement de Dulcinée. Il ne faisoit qu'y aller et venir, et en lui-même se réjouissoit extrêmement, persuadé qu'il verroit bientôt l'accomplissement de ses désirs. Quant à Sancho, bien qu'il abhorrât d'être gouverneur, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, toutefois il désiroit reprendre le commandement et se voir obéi. Et voilà comment le commandement, quoi-

qu'il soit établi par raillerie, traîne toujours après lui cette mauvaise suite.

En résumé, ce même soir, don Antonio Moreno, ses deux amis, avec don Quichotte et Sancho Pança, allèrent aux galères. Le capitaine étoit déjà averti de la bienvenue des deux fameux et renommés don Quichotte et Sancho Pança ; à peine furent-ils à la marine que toutes les galères abattirent les toiles et que les hautbois commencèrent à sonner ; puis on mit l'esquif à l'eau, et il étoit couvert de riches tapis et de carreaux de velours cramoisi. Aussitôt que don Quichotte y mit le pied, on déchargea de la galère qu'on nomme la Capitane le canon de poupe, et les autres galères en firent de même. Pareillement, comme don Quichotte montoit par l'échelle de droite, toute la chiourme le salua, ainsi que l'on a accoutumé de faire quand une personne de qualité visite la galère, en poussant trois fois le Hu, hu, hu. Le général (nous l'appellerons ainsi), qui étoit un des meilleurs cavaliers de Valence, prit par la main don Quichotte, et en l'embrassant lui dit : « Je marquerai ce jour-ci d'une pierre blanche pour être le plus heureux jour que je pense rencontrer de ma vie, puisque j'y ai vu le seigneur don Quichotte de la Manche, lequel nous fait paroître qu'il renferme en lui toute la valeur de la chevalerie errante. » Don Quichotte lui fit une réponse non moins remplie de courtoisie, enchanté de voir qu'on le traitoit en prince. Ils entrèrent tous dans la poupe, qui étoit fort bien accommodée, et s'assirent sur les bancs de poupe. Sur ce, le comite alla dans l'entre-pont, et avec un sifflet donna le signal que la chiourme se dépouillât : ce qui se fit en un instant. Sancho, qui vit à nu tant de gens, demeura tout ébahi, et plus encore lorsqu'il vit tendre les voiles avec tant de hâte qu'il lui sembloit que tous les diables y travailloient. Mais toutes ces choses ne furent que gâteaux et

pains à dessins en comparaison de ce que nous dirons tout à l'heure. Sancho étoit assis sur l'estenterol, ou pilier qui est près de la poupe de la galère, proche de l'espalier, du côté de la main droite, lequel, étant déjà instruit de ce qu'il avoit à faire, saisit Sancho ; toute la chiourme debout le reçut, et en l'élevant le fit passer de main en main, et de banc en banc entre les bras de ces galériens, avec tant de vitesse que le pauvre Sancho ne voyoit plus rien, et crut sans doute que les diables mêmes l'emportoient ; et ils ne s'arrêtèrent point que le dernier homme de gauche ne l'eût reçu et replacé sur la poupe. Le pauvre diable demeura si froissé et si moulu qu'il tressuoit d'ahan, sans se pouvoir reconnoître, ni s'imaginer ce qui lui étoit arrivé. Don Quichotte, qui vit voler Sancho sans ailes, demanda au général si on pratiquoit ces cérémonies avec ceux qui venoient pour la première fois visiter les galères, parce que, si cela étoit, lui, qui n'avoit pas intention d'en faire profession, ne vouloit pas faire un semblable exercice ; qu'au reste il juroit Dieu que, si quelqu'un étoit si osé de lui mettre la main dessus, pour le faire volter, il lui tireroit l'âme à coups de poignard. Ce disant, il se leva et mit la main à la garde de son épée.

Au même instant on abattit les toiles, et avec un grand bruit on laissa choir la grande vergue du haut en bas. Lors Sancho crut que le ciel se délivroit de ses gonds et lui tomboit sur la tête. Et, tout rempli de frayeur, il la baissa et la mit entre ses jambes. Il n'eut pas tout seul de la peur : car don Quichotte s'émut, plia les épaules et perdit la couleur du visage ; tandis que la chiourme hissa la vergue avec autant de hâte et de bruit qu'ils l'avoient amenée, et tout cela sans dire mot ni respirer qu'à peine. Le comite fit signe de lever l'ancre, et puis, sautant au milieu du tillac, commença avec le fouet à étriller les épaules de la chiourme et à

gagner peu à peu le large. Quand Sancho vit mouvoir tout d'un coup tant de pieds colorés (car pour telles il prit les rames), il se dit à lui-même : « Vraiment, ce sont ici des choses enchantées, et non celles dont parle mon maître. Que peuvent avoir fait ces malheureux qu'on les fouette de la sorte ? Et comment se peut-il faire qu'un seul homme qui s'en vient sifflant par ici a la hardiesse de fouetter tant de gens ? C'est maintenant que je dis que voici l'enfer, ou pour le moins le purgatoire. » Don Quichotte, qui vit l'attention avec laquelle Sancho regardoit ce qui se passoit, lui dit : « Ah ! mon bon ami Sancho, combien aisément et à peu de frais, voire en peu de temps, vous pourriez, si vous vouliez, vous dépouiller de la ceinture en haut, et vous mettre entre ces seigneurs, et en finir avec le désenchantement de Dulcinée. Ainsi fouetté de compagnie, vous ne sentiriez guère les coups que vous devez recevoir. Et peut-être le sage Merlin tiendroit-il en compte ces coups de fouet, et, parce qu'ils sont donnés de fort bonne main, il en eût reçu un pour dix de ceux que finalement vous avez à vous donner. »

Le général lui vouloit demander de quels coups de fouet il parloit, ou ce que c'étoit que le désenchantement de Dulcinée, quand la sentinelle lui dit : « On signale de Monjuich qu'il y a un navire à la rame sur la côte, par la bande du Ponant. » À ces mots, le général sauta sur le tillac et dit : « Sus, enfans ! voici sans doute un brigantin qui vient des corsaires d'Alger, lequel la sentinelle nous signale. » Soudain les autres galères arrivèrent à la Capitane pour recevoir ses ordres. Le général commanda que deux allassent en pleine mer, pendant que lui et l'autre iroient terre à terre, si bien que le vaisseau n'auroit garde de leur échapper. La chiourme commença alors à forcer de rames, poussant les galères avec tant de furie qu'on eût dit qu'elles voloient. Celles qui se mirent en

mer, à peine eurent-elles vogué une lieue qu'elles découvrirent un vaisseau qui leur sembloit être de quelque quatorze ou quinze bancs, et ils ne se trompoient pas. Ce vaisseau, ayant découvert les galères, se mit en chasse, avec le désir et l'espérance d'échapper par sa légèreté. Mais il lui en prit mal, parce que la Capitane étoit un des plus légers vaisseaux qui voguaient sur mer, et elle le gagnoit si bien que ceux du brigantin reconnurent bientôt clairement qu'il leur étoit impossible d'échapper. C'est pourquoi l'arraez auroit voulu qu'on quittât les rames et qu'on se rendît, afin de n'irriter point les capitaines qui conduisoient nos galères. Mais le sort en disposa autrement : car, comme déjà la Capitane étoit si proche que ceux du brigantin pouvoient ouïr les paroles qui en venoient et qui les sommoient de se rendre, deux Toraquis, à peu près comme si l'on disoit deux Turcs ivrognes, qui étoient avec douze autres dans le brigantin, déchargèrent deux escopettes, dont ils mirent à mort deux des nôtres qui étoient sur la rambade. Ce que voyant le général, il jura qu'il en coûteroit la vie à tous ceux qui étoient dans le vaisseau. Il commença donc à l'investir avec tant de furie que la galère à force de rames lui coupa le chemin et le devança d'un grand espace. Ceux du vaisseau, se voyant perdus, firent voile pendant que la galère tournoit, et de nouveau se mirent en fuite à voile et à rame. Toutefois leur diligence ne leur fut pas aussi profitable que leur témérité dommageable : car la Capitane, les attrapant à un peu plus d'un demi-mille, leur passa les rames dessus et les prit tous en vie. Sur cela, les deux autres galères arrivèrent, et toutes quatre, avec leur prise, retournèrent à la plage, où une infinité de personnes les attendoient, désireuses de voir le butin qu'ils avoient fait. Le général prit fond près de terre, et sut que le vice-roi de la ville étoit au port, et soudain il fit mettre la chaloupe à la mer afin de l'aller

querir. Il commanda encore qu'on amenât la vergue, afin d'y pendre tôt, tôt, l'arraez du brigantin avec tous les autres Turcs qu'on avoit pris dans le bâtiment, et qui pouvoient être quelque trente-six personnes, tous dispos et fort bons tireurs. Le général demanda qui étoit l'arraez du brigantin, et l'un des prisonniers, qu'on sut depuis être un renégat espagnol, lui fit en castillan cette réponse : « Monseigneur, ce jeune homme que vous voyez ici est notre arraez. » Et sur cela il lui montra un des plus beaux et des plus gaillards jeunes hommes que l'imagination humaine sauroit se représenter. Son âge, ainsi que l'on pouvoit juger, ne parvenoit pas à vingt ans. Le général l'interrogea : « Dis-moi, chien mal conseillé, qui t'a poussé à mettre à mort mes soldats, puisque tu voyois qu'il t'étoit impossible d'échapper ? Est-ce le respect que l'on rend aux Capitanes ? Ne sais-tu pas que la témérité n'est point de la vaillance, et que même les espérances douteuses peuvent rendre les hommes hardis, mais non pas téméraires ? » L'arraez vouloit répondre, mais le général n'eut pas le loisir de l'entendre, parce qu'il alloit recevoir le vice-roi, qui entroit déjà dans la galère, et avec lui quelques-uns de ses serviteurs et quelques habitans de la ville. « Monsieur le général, dit le vice-roi, avez-vous fait bonne prise ? — Si bonne, répondit le général, que votre Excellence la verra tout à l'heure pendue à cette antenne. — Comment cela ? répliqua le vice-roi. — Parce que, contre toute loi, contre toute raison et usage de guerre, ils ont tué deux des meilleurs soldats que j'eusse en ces galères ; si bien que j'ai juré de les faire pendre tous, et principalement ce jeune homme qui est l'arraez du brigantin. »

Et sur cela il lui montra ce malheureux, qui, ayant déjà les mains liées et la corde au cou, n'attendoit que la mort.

Le vice-roi jeta les yeux sur lui, et, le voyant si beau, si gaillard et si modeste, sa beauté lui donna à l'heure même pour lui une lettre de recommandation, de manière qu'il eut désir de lui sauver la vie. C'est pourquoi il lui demanda : « Dis-moi, arraez, es-tu Turc de nation, ou Maure, ou renégat ? — Je ne suis, repartit le jeune arraez en langue également castillane, ni Turc, ni Maure, ni renégat. — Eh bien, qui es-tu donc ? répliqua le vice-roi. — Je suis, répondit le jeune homme, une fille chrétienne. — Une fille, dit le vice-roi, et chrétienne, et en tel équipage, et en tel lieu ? C'est une chose qui est plus admirable que croyable. — Messieurs, poursuivit le jeune homme, différez un peu l'exécution de ma mort, vous ne perdrez pas beaucoup à différer votre vengeance jusqu'à ce que je vous aie conté ma vie. »

Quel courage de roche ne se fût amolli à ces paroles, ou pour le moins n'eût écouté ce que ce triste et malheureux jeune homme vouloit dire. Le général lui dit qu'il pouvoit raconter ce qu'il voudroit, mais qu'il n'espérât pas obtenir pardon de sa faute reconnue. Avec cette permission, le jeune homme commença son discours en cette manière :

« J'ai pris naissance d'un père et d'une mère mauresques, parmi cette nation plus malheureuse que prudente, sur laquelle, ces jours passés, une mer d'infortunes a plu. Durant le courant de son malheur, deux de mes oncles m'emmenèrent en Barbarie, sans qu'il me servît de rien de dire que j'étois chrétienne, comme en effet je le suis, et non de celles qui ne le sont qu'en apparence, et par dissimulation. Cette vérité, dis-je, ne me servit de rien envers ceux qui avoient la charge de notre misérable bannissement. Mes oncles mêmes n'en voulurent rien croire, mais ils le regardèrent comme un mensonge et estimèrent que je disois cela pour

demeurer au pays où j'avois pris naissance, si bien que par force plutôt que de bonne volonté ils m'emmenèrent avec eux. J'avois une mère chrétienne, et un père de même, sage et chrétien. Je suçai avec le lait la foi catholique, et je fus élevée dans de bons principes, de sorte que ni par mon langage ni par mes manières je ne témoignai jamais d'être Mauresque. Ma beauté, si tant est que je sois belle, croissoit à l'égal de ces vertus que je crois en être de véritables. Et, bien que je vécusse fort retirée et ne sortisse guère de la maison, la retraite où je vécus ne fut pas assez profonde pour empêcher qu'un jeune chevalier, nommé don Gaspar Grégorio, fils aîné d'un autre chevalier de notre voisinage, ne me vît. Sa maison étoit proche de la nôtre, et il seroit trop long de vous raconter comment il me vit, comment nous nous parlâmes, comment il se vit perdu pour moi, et comment je l'aimai. Le temps ne le permet pas, et principalement maintenant que le cruel cordeau me menace. Je vous dirai seulement que don Grégorio me voulut accompagner en notre bannissement. Il se mêla donc parmi les Maures qui étoient sortis d'autres villages : car il savoit fort bien leur langue. Durant le voyage, il se fit ami de mes deux oncles qui me menoient avec eux. Mon père, sage et avisé, sitôt qu'il apprit la première proclamation de notre bannissement, sortit de notre bourg pour aller chercher aux royaumes étrangers quelque lieu de retraite. Or, il enterra en un endroit dont moi seule ai connoissance plusieurs perles et pierreries de grande valeur, et avec beaucoup d'argent en cruzades et doublons d'or, et il commanda que je n'y touchasse nullement si par fortune nous étions bannis avant qu'il retournât. Je le fis, et avec mes oncles, ainsi que j'ai déjà dit, et d'autres parens et gens de notre nation, nous passâmes en Barbarie. Le premier lieu où nous prîmes terre fut Alger, ou plutôt nous abordâmes dans l'en-

fer même. Le roi fut informé de ma beauté, et la renommée lui apprit mes richesses, et cela fut en partie cause de mon bonheur. Il me fit venir devant lui, et me demanda de quelle contrée d'Espagne j'étois, et quel argent et quelles pierreries j'avois. Je lui dis le lieu de ma naissance, et lui appris que l'or et les joyaux précieux étoient enterrés en ce même lieu, mais qu'on les pourroit aisément recouvrer si moi-même je les allois querir. Je lui tins ce langage afin qu'il fût aveuglé plutôt de sa convoitise que de ma beauté. Comme nous étions en cet entretien, on lui vint dire qu'un des plus beaux et des plus gentils jeunes hommes qu'on sauroit s'imaginer venoit avec moi. Je compris soudain qu'on parloit de don Gaspar Grégorio, de qui la beauté surpasse les plus grandes beautés du monde. Lors je devins toute troublée, considérant le péril que couroit don Grégorio, parce qu'entre ces Turcs barbares l'on fait plus d'estime d'un beau et jeune garçon que d'une femme, quelque belle qu'elle puisse être. Le roi commanda soudain qu'on le lui amenât afin de le voir ; et sur cela il me demanda si ce que l'on disoit de ce jeune homme étoit véritable ; et lors, comme inspirée du Ciel, je lui dis qu'il en étoit ainsi, mais que je lui faisois savoir que ce n'étoit pas un homme, mais une fille comme moi. Cependant je le suppliai qu'il me permît de l'habiller de son vêtement naturel, afin qu'en cet équipage elle fît mieux paroître sa beauté et avec moins d'empêchement en sa présence. Le roi m'accorda cette requête, et me dit qu'un autre jour nous parlerions ensemble du moyen que nous pourrions tenir touchant mon retour en Espagne pour retirer le trésor caché. Je parlai à don Gaspar, lui contai le péril qu'il couroit s'il montroit qu'il étoit homme, et l'habillai en Mauresque. Le même jour et sur le soir je le menai au roi, qui fut émerveillé en le voyant, et fit dessein de le garder pour en faire un présent au Grand-Sei-

gneur. Or, pour éviter le péril qu'il pouvoit courir au sérail de ses femmes, et de peur que lui-même ne fût tenté, il commanda qu'on le gardât dans la maison de l'une des principales Mauresques de la ville, et qu'on lui servît tout ce qui lui seroit nécessaire. On ne tarda pas à l'y conduire. Je laisse au jugement de ceux qui s'aiment et qui se séparent la douleur que nous ressentîmes en cette séparation, et que je ne saurois nier. Le roi ensuite donna ordre que je retournasse en Espagne dans ce brigantin, et que les deux Turcs qui ont tué vos soldats m'accompagnassent. Ce renégat espagnol (et sur cela elle leur montra celui qui avoit parlé le premier) est venu pareillement avec moi ; et je sais bien que dans son âme il est chrétien, et qu'il vient avec plus de désir de s'arrêter en Espagne que de retourner en Barbarie. L'autre chiourme du brigantin est composée de Maures et de Turcs qui ne nous servent que pour ramer. Les deux Turcs avares et insolens, sans se soucier du commandement qu'ils avoient de nous mettre à terre, moi et ce renégat, au premier rivage que nous découvririons d'Espagne, ont voulu premièrement courir cette côte, et faire quelque prise s'ils pouvoient, craignant que s'ils nous mettoient auparavant à terre nous ne découvrissions par quelque accident qui nous pourroit arriver que ce brigantin étoit en mer : de sorte que si, par fortune, il y avoit des galères en cette plage, ils eussent pu par même moyen en être pris. La nuit passée nous découvrîmes celle-ci, et, sans avoir avis de ces quatre galères, nous avons été découverts, et vous avez vu ce qui nous est arrivé. Enfin, don Grégorio est demeuré en habit de femme parmi des femmes, en grand danger de périr, et moi, je me vois les mains liées, attendant, ou pour mieux dire craignant de perdre la vie, qui déjà m'est ennuyeuse. Messieurs, c'est la fin de mon histoire lamentable. Elle n'est pas moins véritable que malheureuse. Tout

ce dont je vous prie est que vous me laissiez mourir en chrétienne, puisque, comme je vous ai dit, je ne suis nullement coupable du crime que ceux de ma nation ont commis. »

L'infortunée finit là son discours, ayant les yeux gros de larmes, lesquelles firent pleurer plusieurs des assistans. Le vice-roi, rempli de compassion, sans lui dire mot, s'approcha d'elle et de ses mains ôta le cordeau qui lioit les belles mains de la Mauresque chrétienne. Pendant qu'elle racontoit son étrange histoire, un ancien pèlerin, qui étoit entré dans la galère lorsque le vice-roi y entra, tenoit les yeux fixés sur elle, et à peine la belle Mauresque eut achevé son discours qu'il se jeta à ses pieds, et, les tenant embrassés avec mille sanglots et soupirs, en paroles entrecoupées, proféra ce langage : « Ô Ana-Félix, ma misérable fille, je suis ton père Ricote qui allois à ta recherche, car sans toi je ne puis vivre, toi qui es l'âme de mon âme. » À ces mots, Sancho ouvrit alors les yeux, et leva la tête, qu'il tenoit baissée en pensant à la disgrâce de sa promenade. Ayant bien considéré le pèlerin, il reconnut que c'étoit le même Ricote qu'il avoit rencontré le jour qu'il quitta son gouvernement. Au reste, il fut incontinent assuré que c'étoit sa fille, laquelle, étant déjà détachée, embrassa son père, mêlant ses larmes avec les siennes. Lors Ricote dit au général et au vice-roi : « Messeigneurs, c'est ici ma fille, plus malheureuse en ses aventures qu'en son nom. On l'appelle Ana-Félix, et son nom de famille est Ricote, renommée tant pour sa beauté que pour ses richesses. Je suis sorti de ma patrie pour chercher aux royaumes étrangers quelque lieu de retraite, et, l'ayant trouvé en Allemagne, je suis revenu avec cet habit de pèlerin, en compagnie de quelques Allemands, pour chercher ma fille et déterrer les richesses que j'avois cachées. Je ne trouvai point ma fille, mais bien le trésor que j'emporte avec moi. Et maintenant, par

l'étrange accident que vous avez vu, j'ai retrouvé le trésor qui fait ma plus grande richesse, qui est ma chère fille. Si notre innocence, si ses larmes et les miennes, aux yeux de personnes aussi équitables, peuvent ouvrir la porte à la miséricorde, usez de compassion envers nous, qui jamais n'avons eu la pensée de vous offenser, ni consenti en aucune manière à l'intention de ceux de notre nation qui ont été justement bannis.

— Je connois fort bien Ricote, dit alors Sancho, et sais que ce qu'il dit est véritable, quand il assure qu'Ana-Félix est sa fille ; mais, si toutes ces circonstances, ces allées et ces venues ont une bonne ou mauvaise intention, je n'en dis rien. » Tous les assistans étoient émerveillés de cet étrange cas ; et lors le général tint ce discours : « Insensiblement vos larmes feront que je n'accomplirai pas mon serment. Vivez, belle Ana-Félix, les jours de vie que le Ciel vous réserve, et que les insolens et les téméraires qui ont commis la faute en portent la peine » ; et il commanda soudain qu'on pendît à la vergue les deux Turcs qui avoient tué ses deux soldats ; mais le vice-roi le pria instamment de ne les point faire pendre, puisque le crime avoit été plutôt commis par folie que par valeur. Le général fit tout ce dont le vice-roi le requéroit, parce que les vengeances qui se font de sang-froid s'exercent mal. Cependant ils songèrent au moyen qu'il falloit tenir pour retirer don Gaspar Grégorio du péril où il étoit. Ricote offrit pour lui plus de deux mille ducats, qu'il avoit, tant en perles qu'en pierreries. On mit en avant une foule de moyens, et le meilleur qu'on trouva ce fut celui du renégat espagnol, qui s'offrit de retourner à Alger dans un petit bateau à six bancs, armé de rameurs chrétiens : car il savoit où, comment et quand il pouvoit et devoit débarquer, voire même il n'ignoroit pas la maison où don Gaspar demeuroit.

Le général et le vice-roi eurent quelque doute sur la confiance à mettre dans le renégat, et faisoient difficulté de lui confier les chrétiens qui devoient ramer ; Ana-Félix se fioit pourtant à lui, et Ricote son père dit qu'il se soumettoit à payer la rançon des chrétiens, si par fortune ils venoient à être pris. Cette résolution prise, le vice-roi débarqua, et don Antonio Moréno mena avec lui la Mauresque et son père. Le vice-roi le chargea de leur faire faire bonne chère et de leur procurer tout ce qui leur pourroit être agréable, que pour lui il leur offroit tout ce qu'il avoit de meilleur en sa maison, si grandes furent la bienveillance et la charité que la beauté d'Ana-Félix fit naître dans son âme.

1. Ce général est Louis Colona, comte de Elda.

2. L'arraez est le commandant d'un navire barbaresque.

3. Dans le chapitre LIV, Sancho appelle ce personnage don Pèdre, et non don Gaspar. (Voir la note de la page 62.)

Seconde partie · LXIV

'histoire raconte que la femme de don Antonio Moréno reçut un extrême contentement de voir Ana-Félix en sa maison. Elle lui fit mille caresses, non moins charmée de sa beauté que de sa discrétion : car la Mauresque possédoit au plus haut point l'une et l'autre qualité. Tout le peuple de la ville couroit comme au son de la cloche pour la voir. Cependant don Quichotte dit à don Antonio que le parti qu'on avoit pris touchant la liberté de don Grégorio n'étoit pas bon, parce qu'il offroit plus de péril que d'à-propos, et qu'il seroit bien mieux de le faire passer en Barbarie avec

ses armes et son cheval : car il se faisoit fort de le retirer de toute la Mauritanie, comme avoit fait don Gayferos pour son épouse Mélisendre. « Que votre Seigneurie, dit alors Sancho en entendant ceci, prenne garde que le seigneur don Gayferos retira son épouse de terre ferme, et l'emmena en France par la terre ferme ; tandis qu'ici, si par fortune nous délivrons don Grégorio, nous n'avons pas le moyen de le conduire en Espagne, puisque la mer est entre deux. — Il y a remède à tout, repartit don Quichotte, excepté à la mort : car, comme notre vaisseau sera au rivage, nous nous y pourrons embarquer, quand tout le monde nous en voudroit empêcher. — Vous peignez bien et fort à l'aise, dit Sancho ; mais il y a loin de dire à faire, et je m'en tiens à l'avis du renégat. C'est, à mon sens, un fort homme de bien et une bonne âme. » Sur ce, don Antonio leur dit que, si le renégat ne mettoit point heureusement à fin cette entreprise, l'on useroit de l'expédient de faire passer le grand don Quichotte en Barbarie. À deux jours de là, le renégat partit sur un léger bâtiment à six rames de chaque côté, avec une chiourme composée de bons soldats, et, trois jours plus tard, les galères prirent la route du Levant, le général ayant prié le vice-roi de prendre la peine de l'avertir de ce qui arriveroit touchant cette entreprise qu'on avoit faite pour rendre à la liberté don Grégorio, et aussi touchant la fin de l'aventure d'Ana-Félix. Le vice-roi promit de lui en écrire tout au long, et comme il le désiroit.

Or, comme notre don Quichotte se promenoit un matin sur la plage, armé de toutes ses armes, lesquelles, comme il avoit dit plusieurs fois, étoient son ornement, de même que le combat son repos, de sorte que l'on ne le voyoit jamais sans elles, il vint à lui un chevalier armé de même de toutes pièces. Il portoit, peinte sur son écu, une lune resplendissante. S'étant approché de notre che-

valier assez près pour en être entendu, il dit à voix haute en s'adressant à don Quichotte : « Illustre Chevalier, qu'on ne loue jamais autant qu'il le doit être, don Quichotte de la Manche, moi, le Chevalier de la Blanche-Lune, dont peut-être les faits d'armes inouïs seront venus à ta connoissance, je viens ici pour te combattre et pour éprouver la force de ton bras, en intention de te faire reconnoître et confesser que ma maîtresse, quelle qu'elle soit, est sans comparaison plus belle que ta Dulcinée du Toboso. Si tu me confesses clairement cette vérité, tu éviteras la mort et m'épargneras la peine de te la donner. Et si tu combats et que je te vainque, je ne veux point d'autre satisfaction, si ce n'est que, quittant les armes et t'abstenant de chercher les aventures, tu te retires en ta maison et t'y tiennes sans mettre la main à l'épée, en paix tranquille et en repos profitable, durant toute une année, parce que c'est ce qui convient tant pour l'accroissement de ton bien que pour le salut de ton âme. Au contraire, si je suis vaincu par toi, ma tête demeurera à ta discrétion ; mes armes et mon cheval seront tes dépouilles, et la renommée de mes prouesses s'ajoutera à la tienne. Regarde ce qui te convient le mieux et fais-moi promptement réponse, car je n'ai que ce jour ici pour tout délai afin de terminer cette affaire. »

Don Quichotte demeura tout ébahi et étonné, tant de l'arrogance du chevalier de la Blanche-Lune que de la cause pour laquelle il le défioit ; de sorte que, d'une contenance calme et néanmoins grave, il lui fit cette réponse : « Chevalier de la Blanche-Lune, dont les prouesses ne sont point encore parvenues à mes oreilles, je jurerois que vous n'avez jamais vu l'illustre Dulcinée. Je sais bien que, si vous l'aviez vue, vous n'auriez jamais fait cette demande. Sa vue vous désabuseroit, puisqu'il n'y eut jamais et qu'il ne peut y avoir beauté que l'on puisse comparer à la sienne.

C'est pourquoi, sans dire que vous mentez, mais que vous vous trompez bien fort dans vos affirmations, j'accepte votre défi avec les conditions que vous avez proposées, et suis content que ce soit tout maintenant afin que le jour par vous déterminé ne se passe point qu'on ne vide cette affaire. Seulement j'excepte des conditions celle que ma renommée s'accroisse de la vôtre, parce que j'ignore quelles sont vos prouesses, et que je me contente des miennes telles qu'elles sont. Prenez donc du champ ce que vous voudrez, et j'en ferai de même. Et que saint Pierre bénisse ensuite celui que Dieu voudra favoriser. »

L'on avoit découvert de la ville le chevalier de la Blanche-Lune, et dit au vice-roi qu'il parloit à don Quichotte de la Manche. Le vice-roi, croyant que ce devoit être quelque nouvelle aventure que don Antonio Moréno ou quelque autre chevalier de la ville avoit forgée, alla soudain à la plage, suivi de don Antonio et de plusieurs autres chevaliers, à l'heure même où don Quichotte tournoit la bride à Rossinante pour prendre de champ ce qu'il lui en falloit. Comme le vice-roi connut qu'ils donnoient des signes de courir l'un contre l'autre, il se mit au milieu et leur demanda la cause d'un si soudain combat. Le chevalier de la Blanche-Lune lui répondit que c'étoit pour un fait de beauté, et en peu de mots lui apprit ce qu'il avoit déjà dit à don Quichotte, avec les conditions du défi, acceptées de l'un et de l'autre. Lors le vice-roi, s'adressant à don Antonio, lui demanda, en souriant et tout bas, s'il connoissoit le chevalier de la Blanche-Lune, ou si c'étoit qu'on voulût donner quelque cassade à don Quichotte. Don Antonio lui répondit qu'il ne savoit qui étoit ce chevalier, et qu'il ignoroit si ce défi étoit une bourde ou une chose véritable. Cette réponse tint le viceroi dans l'indécision de savoir s'il devoit ou non donner permission aux deux combattans de passer outre.

Néanmoins, ne se pouvant persuader que ce ne fût une cassade, il s'éloigna en leur disant : « Seigneurs chevaliers, s'il n'y a point ici d'autre remède que de confesser ou mourir, puisque le seigneur don Quichotte est sur ses treize, et vous, Chevalier de la Blanche-Lune, sur vos quatorze, que chacun de vous fasse son devoir, et soit à la garde de Dieu. » Le chevalier de la Blanche-Lune, avec des paroles pleines de courtoisie et de discrétion, remercia le vice-roi de la permission qu'il leur donnoit, et don Quichotte en fit autant ; puis, se recommandant de tout son cœur au Ciel et à sa Dulcinée, ainsi qu'il avoit de coutume au commencement de ses combats, il prit encore un peu plus de champ, parce qu'il voyoit que son adversaire en faisoit autant.

Lors, sans attendre que la trompette ni autre instrument de guerre les animât et leur donnât le signe de s'assaillir, ils retournèrent tous deux en même temps les rênes à leurs chevaux. Mais, comme le coursier du chevalier de la Blanche-Lune étoit plus léger et plus vite, aux deux tiers de la carrière il arriva sur don Quichotte, et l'y rencontra avec tant de force et de vigueur que, sans le toucher de la lance, que, comme l'on vit, il leva exprès en haut, il le renversa avec Rossinante, et l'étendit sur le sol d'une chute dangereuse, puis il se jeta sur lui, et, lui mettant la pointe de la lance sur la visière, il lui dit : « Chevalier, vous êtes vaincu, voire vous êtes mort, si vous ne confessez les conditions de notre défi. » Don Quichotte, tout moulu et tout étourdi, sans lever sa visière, comme s'il eût parlé du fond d'un tombeau, d'une voix foible et cassée, dit : « Dulcinée du Toboso est la plus belle femme du monde, et moi le plus malheureux chevalier de la terre ; il ne faut pas que, par ma foiblesse, cette vérité soit altérée. Chevalier, pousse ta lance, et ôte-moi la vie, puisque tu m'as ôté l'honneur. — C'est ce que je ne ferai certes pas, dit alors le cheva-

lier de la Blanche-Lune ; que la réputation de beauté de la senora Dulcinée du Toboso vive en son entier. Je me contente que le grand don Quichotte se retire chez lui durant toute une année, ou tout le temps que je lui aurai fixé, ainsi que nous en sommes convenus avant d'entrer en ce combat. » Le vice-roi, don Antonio et beaucoup d'autres assistans entendirent tout ceci, et ils entendirent pareillement que don Quichotte fit cette réponse : que, pourvu qu'il ne le requît de chose qui fût au préjudice de Dulcinée, il accompliroit tout le reste en chevalier exact et sincère. Quand le chevalier de la Blanche-Lune eut tiré cette confession, il tourna bride, et, faisant la révérence au vice-roi, il rentra au demi-galop dans la ville. Le vice-roi commanda à don Antonio de le suivre, et, quoi qu'il en fût, de savoir qui il étoit. Cependant on releva don Quichotte, on lui découvrit le visage, et on le trouva sans couleur et tout en sueur. Rossinante étoit en fort mauvais point et ne se pouvoit bouger pour le présent. Sancho, tout triste et tout confus, ne savoit que dire ni que faire. Il lui sembloit que toute cette aventure n'étoit qu'un songe et toute cette machine affaire d'enchantement. Il voyoit son seigneur vaincu et obligé de ne prendre point les armes d'une année ; il se représentoit la lumière, la gloire de ses hauts faits obscurcie, les espérances de ses nouvelles promesses perdues et dissipées comme la fumée par le vent. Il avoit peur que Rossinante ne fût estropié, et son maître disloqué, et se représentoit que, néanmoins, ce ne lui seroit pas peu d'heur si don Quichotte n'avoit que quelque membre disloqué.

Enfin, on l'emporta à la ville dans une chaise à porteurs, par le commandement du vice-roi, qui y retourna pareillement, avec le désir de savoir qui pouvoit être ce chevalier de la Blanche-Lune qui avoit laissé don Quichotte de la Manche en si mauvais point.

on Antonio Moréno suivit le chevalier de la Blanche-Lune. Il fut encore suivi de beaucoup d'enfans jusqu'à ce qu'il s'enfermât dans une maison au dedans de la ville, où don Antonio entra avec le désir de le connoître. Un écuyer vint soudain recevoir ce chevalier et le désarmer. Il s'enferma dans une salle basse, et don Antonio avec lui : car il n'avoit point de repos, tant il désiroit de savoir qui il étoit. Quand celui de la Blanche-Lune vit que ce cavalier ne le quittoit point d'un pas, il lui dit : « Señor, je sais bien pourquoi vous venez ici ; c'est pour savoir qui je suis, et, comme il n'y a pas de motif de vous le nier, je vous le dirai sans manquer d'un point à la vérité du fait, pendant que mon serviteur me désarme. Sachez donc, Seigneur, que l'on m'appelle le bachelier Samson Carrasco. Je suis du même endroit que don Quichotte de la Manche. Sa folie et sa simplicité nous touchent de pitié, nous tous qui le connoissons, et j'ai été l'un de ceux qui l'ont été le plus. Croyant que sa guérison dépend de son repos et qu'il demeure dans sa maison et sur sa terre, j'ai tâché de l'y ramener. C'est pourquoi il y a tantôt trois mois que j'allai à sa rencontre comme chevalier errant, me faisant nommer le chevalier des Miroirs, avec l'intention de le combattre et de le vaincre, sans toutefois lui faire aucun mal. J'avois mis pour condition à notre duel que le vaincu demeureroit à la discrétion du vainqueur. Or, comme je le tenois déjà pour vaincu, je pensois lui imposer qu'il retournât à son village et qu'il n'en sortît point de toute une année, croyant que durant ce temps-là on le pourroit guérir. Mais la fortune en ordonna autrement, puisque ce fut lui qui me vainquit et me fit vider les arçons, de sorte que mon désir n'eut point d'effet. Il suivit son chemin et je m'en retournai vaincu, courroucé et

froissé par la chute, qui par-dessus fut périlleuse. Toutefois je ne perdis point le désir que j'avois de retourner à sa recherche et de le vaincre, comme on l'a vu aujourd'hui. Et, comme il est fort exact à observer les ordonnances de la chevalerie errante, sans aucun doute il tiendra la promesse qu'il a faite et accomplira sa parole. Voilà l'entière vérité de cette affaire sans que j'aie à vous en dire aucune autre chose. Je vous supplie de ne me découvrir point, ni ne dire à don Quichotte qui je suis, afin que mes bonnes intentions soient suivies d'un bon résultat, et qu'un homme qui l'a fort bon puisse recouvrer son jugement, lorsque les folies de la chevalerie le quitteront. — Monsieur, dit don Antonio, Dieu vous pardonne le tort que vous avez fait à tout le monde, de vouloir que le plus plaisant fou de la terre redevienne sage. Ne voyez-vous pas que le profit que l'on pourra retirer de la sagesse de don Quichotte n'égalera jamais le plaisir que l'on retire de ses extravagances. Cependant je m'imagine que toute l'industrie de monsieur le bachelier ne sera pas capable de faire devenir sage un homme qui est incurablement fou ; et, n'étoit la charité, je dirois que mon désir est que don Quichotte ne guérisse jamais, puisque par sa guérison non seulement nous perdons ses divertissantes folies, mais aussi celles de Sancho Pança, son écuyer, dont la moindre est suffisante à réjouir la mélancolie elle-même. Néanmoins je me tairai, et ne lui dirai rien, pour voir si je n'aurai point raison de douter que la diligence faite par le seigneur Carrasco soit sans résultat. » Le bachelier lui répondit qu'en tout cas cette affaire étoit déjà en fort bon train et qu'il en espéroit une heureuse issue. Après que don Antonio lui eut offert de faire tout ce qu'il lui commanderoit, il prit congé de lui. Samson Carrasco, lui ayant offert son service, fit lier ses armes sur un mulet, et, étant monté sur le cheval avec lequel il avoit combattu, sortit de la ville

et retourna à son village, sans qu'il lui arrivât rien qui mérite d'être raconté en cette véritable histoire.

Don Antonio raconta au vice-roi tout ce que Carrasco lui avoit appris. Le vice-roi n'en fut pas trop satisfait, parce que, par la retraite de don Quichotte, on perdoit tout le plaisir que pouvoient recevoir tous ceux qui avoient connoissance de sa folie. Don Quichotte demeura six jours au lit, marri, triste, pensif et de fort mauvaise humeur, pensant et repensant, en son imagination, au malheureux événement de sa défaite. Sancho le consoloit, et entre autres raisons lui dit : « Monseigneur, que votre Seigneurie relève la tête, et se réjouisse si elle peut. Remerciez le Ciel de ce que, en vous jetant à terre, au moins il ne vous a rompu quelque côte. Et puis ne savez-vous pas que là où l'on donne on reçoit, et que là où il y a des chevilles il n'y a pas toujours du lard. Faites la nique au médecin, puisque vous n'avez pas besoin de sa médecine pour vous guérir de cette infirmité. Retournons à notre maison, et n'allons plus chercher ces aventures par les contrées et par les lieux que nous ignorons, quoique, si l'on considère bien le tout, je suis celui qui y perd le plus, encore que vous soyez le plus foulé. Moi qui ai quitté avec le gouvernement le désir d'être jamais gouverneur, je ne perds point l'envie d'être comte, et jamais cela n'aura d'effet si votre Seigneurie, en quittant l'exercice de la chevalerie, abandonne l'espoir d'être roi, de sorte que mes espérances se tournent en fumée. — Tais-toi, Sancho, puisque tu vois que ma retraite ne doit point dépasser une année, ensuite je reprendrai mes honorables exercices, et je ne manquerai point de royaume à conquérir, ni de comté à te donner. — Dieu le veuille, dit Sancho, et le péché soit sourd : car j'ai toujours ouï dire qu'une bonne espérance est meilleure qu'une possession qui engendre des querelles. »

Ils en étoient sur ces devis, lorsque don Antonio, entrant dans la chambre avec des signes de grand contentement, proféra ces paroles : « Bonnes nouvelles, Seigneur don Quichotte ; don Grégorio et le renégat qui l'étoit allé chercher sont déjà sur le port. Que dis-je, sur le port ? Don Grégorio est déjà au palais du vice-roi, et sera tout à l'heure ici. » Don Quichotte montra quelque joie, et néanmoins il tint ce langage : « En vérité, je suis pour dire que je voudrois que cela fût arrivé tout au rebours, parce que par ce moyen j'eussé été obligé de passer en Barbarie, où par la force de mon bras j'eusse donné la liberté non seulement à don Grégorio, mais à tout autant d'esclaves chrétiens qu'il y a en Barbarie. Mais que dis-je, misérable ? Ne suis-je pas le vaincu ? ne suis-je pas celui qu'on a jeté à terre ? ne suis-je pas celui qui ne peut prendre les armes de toute une année ? Et alors qu'est-ce que je veux promettre, de quoi me glorifier, si je suis obligé d'user plutôt de la quenouille que de l'épée ? — Monsieur, dit alors Sancho, laissons tout cela, et vive la poule, encore que ce soit avec la pépie ; aujourd'hui pour toi et demain pour moi. Car, en ces choses de rencontre et de horions, il ne s'y faut point fier, puisque celui qui tombe aujourd'hui se peut demain relever, à moins qu'il ne veuille garder le lit, je veux dire s'il se laisse tellement aller à l'abattement qu'il n'ait point envie de recouvrer de nouvelles forces pour un nouveau combat. Que votre Grâce se lève donc pour recevoir don Grégorio, car il me semble qu'une foule de gens arrivent en désordre en ce logis et il doit déjà être à la maison. » Or, cela étoit vrai, parce que, don Grégorio et le renégat ayant déjà rendu compte au vice-roi de leur voyage et du retour, ce jeune chevalier désiroit voir Ana-Félix, et pour ce sujet étoit venu à l'hôtel de don Antonio. Et, bien que don Grégorio fût habillé en femme quand on le tira d'Alger, dans la barque il chan-

gea néanmoins ses habits pour ceux d'un esclave qui venoit avec lui. Mais, en quelque équipage qu'il fût, il témoignoit d'être homme qui méritoit d'être désiré, servi et estimé : car il étoit extrêmement beau, et ne pouvoit avoir que quelque dix-sept à dix-huit ans. Ricote et sa fille le vinrent recevoir, le père la larme à l'œil et la fille avec modestie et honnêteté. Ils ne s'embrassèrent point les uns les autres, parce que là où l'amour est grand on n'y voit point beaucoup de hardiesse. Tous les assistans admiroient chacun en particulier la beauté de don Grégorio et celle d'Ana-Félix jointes ensemble. Ce fut le silence qui là parla pour les deux amans, et les yeux furent les langues qui découvrirent leur joie et leurs honnêtes pensées. Le renégat raconta l'adresse dont il avoit usé pour délivrer don Grégorio ; et don Grégorio, les périls et les embarras où il s'étoit vu avec les femmes parmi lesquelles il avoit demeuré, et il ne le fit pas en longs discours, mais en peu de paroles, où il témoigna que sa prudence surpassoit ses années. Enfin, Ricote satisfit et paya libéralement tant le renégat que ceux qui avoient vogué dans l'embarcation. Le même renégat se remit au giron de l'Église, et, par le moyen de la pénitence et du repentir, de membre pourri il devint un corps net et sain. Deux jours après, le vice-roi parla à don Antonio du moyen qu'ils devoient employer pour que Ana-Félix et son père demeurassent en Espagne : car il leur sembloit qu'il n'y avoit point d'inconvénient à ce qu'une fille si bonne chrétienne et un père qui paroissoit être si homme de bien y fissent leur demeure. Don Antonio, qui pour d'autres affaires étoit obligé d'aller bientôt à la cour, s'offrit à négocier leur rétablissement, en donnant à entendre qu'à la cour, par le moyen de la faveur et des présens, on vient à bout de beaucoup de difficultés. — Non, dit alors Ricote, qui se trouva présent à cet entretien, il n'y a rien à attendre de la faveur ni des présens,

parce que ni prières, ni promesses, ni dons, ni plaintes, ne trouvent aucun accès auprès du grand don Bernardino de Velasco, comte de Salazar, à qui Sa Majesté a commis la charge de notre bannissement. Car, encore qu'il soit véritable qu'il mêle la miséricorde avec la justice, néanmoins, comme il voit que tout le corps de notre nation est attaqué et pourri, il use à son égard plutôt du cautère qui brûle que de l'onguent qui adoucit le mal. C'est pourquoi, avec prudence, avec sagesse, avec diligence, et avec la crainte qu'il inspire, il a mis sur ses fortes épaules le poids de cette grande affaire, sans que nos finesses, nos ruses et nos fraudes aient pu éblouir ses yeux d'Argus qu'il tient sans cesse ouverts afin qu'aucun des nôtres ne demeure ni se recèle, comme une racine cachée, qui par la suite des temps viendroit à se multiplier et à remplir de ses fruits vénéneux l'Espagne presque nette et hors de la crainte que notre multitude lui donnoit. Généreuse et héroïque résolution du grand Philippe III, et prudence inouïe d'en avoir chargé un don Bernardin de Velasco. — Quoi qu'il en soit, repartit don Antonio, une fois là, je ferai pour ce sujet toutes les diligences possibles, et puis que le Ciel en dispose ce qui sera pour le mieux. Cependant don Grégorio viendra avec moi pour consoler son père et sa mère, qui doivent être fort affligés de son absence ; Ana-Félix demeurera ici avec ma femme, ou bien dans un monastère, et je sais bien que monseigneur le vice-roi ne sera pas fâché que le bon Ricote demeure dans son hôtel, jusqu'à ce qu'il sache ce que j'aurai fait en son affaire. » Le vice-roi consentit à tout ce qu'on proposoit ; mais don Grégorio, quand il sut ce qui se passoit, dit qu'il ne pouvoit ni ne désiroit en aucune manière quitter Ana-Félix. Toutefois, comme il désiroit voir son père et sa mère, et qu'il pourroit bien revenir auprès de sa maîtresse, il se rendit au projet arrêté. Ana-Félix demeura donc avec

la femme de don Antonio, et Ricote dans le palais du vice-roi. Cependant le jour du départ de don Antonio vint, et celui de don Quichotte et de Sancho, qui fut deux jours plus tard : car sa chute ne lui permit pas de se mettre plus tôt en chemin. Quand don Grégorio prit congé d'Ana-Félix, il y eut des larmes, des soupirs, des pâmoisons et des sanglots. Ricote offrit à don Grégorio mille écus s'il vouloit, mais il n'en prit que cinq que lui prêta don Antonio, promettant de les lui rendre à la cour. Là-dessus, ils partirent tous deux, et ensuite don Quichotte et Sancho, ainsi que nous l'avons dit. Don Quichotte étoit sans armes, et Sancho alloit à pied, parce que son grison étoit chargé des armes.

Seconde partie · LXVI

on Quichotte, en sortant de Barcelone, se retourna pour regarder le lieu de sa chute, et proféra ces paroles : « C'est là que fut Troie ; c'est là que mon infortune, et non ma couardise, m'a enlevé la gloire que j'avois acquise. C'est là que la fortune a usé contre moi de ses tours et détours ; c'est là que mes prouesses se sont obscurcies ; et enfin c'est là que mon bonheur est tombé pour ne se relever jamais. » À ces paroles, Sancho lui dit : « Monsieur, il est d'un cœur vaillant de souffrir avec autant de patience les revers que de modérer les éclats de sa joie durant la prospérité. J'en fais le jugement par moi-même : car, si j'étois joyeux lorsque j'étois gouverneur, maintenant que je suis écuyer, à pied, je n'en suis pas plus triste. J'ai ouï dire que celle qu'on nomme par ici la Fortune est une femme volage, fantasque, et surtout aveugle, de sorte qu'elle ne sait ce qu'elle fait, ni qui elle ravale, ni qui elle élève.

— Sancho, répliqua don Quichotte, tu es un profond philosophe. Tu parles trop doctement, et je ne sais qui t'a enseigné. Ce que je te puis dire, c'est qu'il n'y a point de hasard au monde, et que les choses qui y arrivent, bonnes ou mauvaises, n'y arrivent point par hasard, mais par une providence particulière du Ciel : c'est pourquoi l'on dit communément que chacun est l'artisan de sa fortune. Je l'ai été de la mienne, mais non point avec la prudence nécessaire, de sorte que mes espérances ont tourné au rebours de mes calculs : car je devois considérer que la foiblesse de Rossinante ne pouvoit résister au puissant coursier du chevalier de la Blanche-Lune. Je me suis risqué ; j'ai fait ce que j'ai pu, j'ai été porté par terre, et, encore que j'aie perdu l'honneur, je n'ai point perdu ni ne puis perdre la vertu d'accomplir ma parole. Quand j'étois chevalier errant, courageux et vaillant, je faisois paroître ma prouesse par mes œuvres et par la force de mon bras ; maintenant que je suis écuyer piéton, je donnerai confiance en ma parole en accomplissant ce que j'ai promis. Marche donc, ami Sancho, et allons à notre village accomplir notre année de noviciat. Durant le séjour que nous y ferons, nous recouvrerons de nouvelles forces pour retourner à l'exercice des armes que je n'oublierai jamais. — Monsieur, répondit Sancho, la route à faire à pied n'est pas assez agréable pour vous encourager à faire de grandes journées. Laissons ces armes attachées à quelque arbre au lieu d'un pendu, et alors, campé sur les épaules du grison et les pieds loin du sol, nous ferons les journées comme vous voudrez et comme vous les mesurerez : car de croire que j'aille à pied et que je fasse de grandes journées, c'est penser l'impossible. — Bien parlé, Sancho, répondit don Quichotte, faisons de mes armes un trophée, et dessous ou à l'entour nous graverons sur les

arbres les vers qu'on avoit écrits sous le trophée des armes de Roland :

Que nul ne touche ces armes,
Car elles sont à Roland,
À moins d'être aussi vaillant
Que cette fleur des gens d'armes.

— Tout cela, dit Sancho, me semble de perles, et, n'étoit le besoin que va nous faire Rossinante tout le long du chemin, je serois d'avis de le pendre pareillement. — Je ne désire point, répliqua don Quichotte, que ni lui ni les armes soient pendus, afin qu'on ne dise pas qu'un bon service trouve une pauvre récompense. — Votre Grâce parle fort bien, dit Sancho, parce que, suivant l'opinion des gens prudens, le bât n'est pas cause de la faute de l'âne, et, puisque votre Seigneurie est cause de tout ceci, il faut qu'elle se châtie elle-même, sans rejeter son courroux sur des armes rompues et sanglantes, ni sur la douceur de Rossinante, ni sur la délicatesse de mes pieds, en leur demandant de cheminer plus que de raison. » Ils passèrent ce jour et encore quatre autres en ces conversations, sans qu'il leur arrivât chose qui empêchât leur chemin.

Le cinquième jour, étant parvenus à un village, ils trouvèrent à la porte d'une hôtellerie une grande quantité de monde, qui prenoit là ses ébats parce que c'étoit un jour de fête. Comme don Quichotte s'approchoit d'eux, un paysan proféra tout haut ces paroles : « L'un de ces deux seigneurs qui viennent vers nous, et qui ne connoissent point les parties, dira ce que l'on doit faire en notre gageure. — Vraiment, répondit don Quichotte, je le dirai avec toute équité, pourvu que je comprenne l'affaire. — Mon bon Seigneur, dit le villageois, voici le cas : un paysan de ce village, si

gras et si gros qu'il pèse pour le moins deux cent soixante-quinze livres, défia à courir un autre sien voisin, qui n'en pèse pas plus de cent vingt-cinq. La condition fut qu'ils devoient parcourir une carrière de cent pas avec des poids égaux. Quand il fut question de rendre le poids égal, celui qui avoit défié dit à l'autre, qui ne pèse que cent vingt-cinq livres, qu'il mît sur son dos cent cinquante livres de fer, et que par ainsi le poids seroit égal, et que le gras et le maigre devoient porter un poids égal de deux cent soixante-quinze livres. — Pas du tout, dit alors Sancho, avant que don Quichotte répondît, c'est à moi qu'il appartient d'en faire le jugement. Il n'y a pas longtemps que j'étois juge et gouverneur, ainsi que tout le monde le sait ; c'est donc à moi d'éclaircir ce doute et de prononcer la sentence en cette cause. — À la bonne heure, ami Sancho, dit alors don Quichotte ; réponds donc pour moi : car j'ai maintenant l'esprit si confus et le jugement si brouillé que je ne saurois donner la pâtée à un chat. — J'use de la permission, dit Sancho aux laboureurs qui étoient à l'entour de lui la bouche béante attendant sa sentence : mes amis, ce que l'homme gras et gros demande ne peut aller et n'a pas l'ombre de justice, parce que, si ce que l'on dit est véritable, que celui qui est défié peut faire le choix des armes, l'équité ne veut pas qu'il les choisisse telles qu'elles l'empêchent d'être vainqueur. C'est pourquoi je suis d'avis que celui qui est gras et gros se coupe, se taille, se rogne et s'ôte cent cinquante livres de sa chair, et de telle partie de son corps qu'il voudra. Par ce moyen il ne pèsera plus que cent vingt-cinq livres, il se réglera sur les cent vingt-cinq livres de son adversaire, et ils pourront courir tous deux à poids égal. — Que je meure, dit alors un paysan qui écoutoit la sentence de Sancho, si ce señor n'a parlé comme un ange et jugé comme un chanoine. Mais pour sûr notre voisin gras et gros ne voudra point

s'ôter seulement une once de chair, tant s'en faut qu'il s'en ôte cent cinquante livres. — Le meilleur est, repart un autre, qu'ils ne courent point, de peur que le maigre ne se froisse avec le poids, et afin que le gras et gros ne se décharne point. Cependant employons la moitié de la gageure en vin, et menons ces messieurs à la taverne pour y boire du meilleur, et sur moi soit la cape s'il vient à pleuvoir. — Messieurs, dit alors don Quichotte, je vous remercie bien fort. Je ne me saurois arrêter ici un moment, parce que des pensées et des événemens tristes me font paroître discourtois et accélérer le pas. »

Ce disant, il piqua Rossinante et passa outre, laissant émerveillés ceux qui l'avoient vu et remarqué tant son étrange figure que le jugement et la prudence de son valet, car pour tel ils jugèrent Sancho Pança, et l'un des paysans dit : « Si le valet est si savant, que doit être le maître ? Je gage que, s'ils vont étudier à Salamanque, ils seront en moins de rien juges de cour : car tout est matière à rire, sauf l'étude, et encore l'étude, puis avoir de la faveur, et, lorsque moins on y pense, on se trouve la baguette à la main ou la mitre sur la tête. » Cette nuit, le maître et le valet la passèrent en pleine campagne sous la voûte du ciel, et le jour suivant, comme ils continuoient leur route, ils virent venir vers eux un homme à pied, qui portoit à son col des besaces, et une espèce de javelot, ou bâton ferré, à la main, la tenue ordinaire d'un messager à pied. Sitôt qu'il découvrit don Quichotte, il doubla le pas, et à demi courant s'approcha de lui, et, lui embrassant la cuisse droite, car il ne pouvoit atteindre plus haut, il lui dit avec de grandes marques de joie : « Ô mon seigneur don Quichotte de la Manche, quel plaisir pour monseigneur le duc quand il saura que vous revenez en son château, où il est encore maintenant avec madame la duchesse ! — Mon ami, repartit don Quichotte, je ne

vous connois point, ni ne puis savoir qui vous êtes, si vous ne me le dites. — Seigneur don Quichotte, répondit le messager, je suis Tosilos, le laquais de monseigneur le duc, qui ne voulut point vous combattre sur le mariage de la fille de doña Rodriguez. — Dieu me soit en aide ! dit don Quichotte, est-il possible que vous soyez celui que les enchanteurs mes ennemis transformèrent en ce laquais que vous dites pour me ravir l'honneur de ce combat ? — Sauf votre grâce, mon bon Seigneur, répliqua le porteur de lettres, il n'y eut aucun enchantement ni changement de visage. Tosilos entra dans la barrière aussi bien laquais que Tosilos en est sorti. Je voulois me marier sans combattre, parce que la fille me sembloit de bonne mine. Mais il me réussit tout à l'envers de mes pensées : car le duc, mon maître, aussitôt que votre Grâce fut partie de notre château, me fit donner cent coups de bâton pour avoir contrevenu aux ordres qu'il m'avoit donnés avant d'entrer au combat. Enfin tout s'est terminé en ce que la jeune fille s'est faite religieuse, et doña Rodriguez, sa mère, s'en est retournée en Castille. Pour moi, je vais maintenant à Barcelone porter au vice-roi un paquet de lettres que mon maître lui envoie. Si vous désirez vous rafraîchir d'une petite gorgée de vin, j'en ai ici une pleine gourde, et du pur et du meilleur, quoiqu'un peu chaud, avec je ne sais combien de tranches de fromage de Tronchon, qui serviront à rappeler et réveiller la soif, si par fortune elle est endormie. — J'accepte l'offre, dit Sancho, et laissons à part le reste de la courtoisie. Que le bon Tosilos soit échanson en dépit de tous les enchanteurs qu'il y a aux Indes. — Enfin, dit don Quichotte, tu es le plus grand glouton du monde, Sancho, et le plus grand ignorant de la terre, puisque tu ne vois pas que ce messager est enchanté, que ce n'est là qu'une imitation de Tosi-

los. Demeure avec lui et remplis ta panse ; je m'en irai devant, tout doucement, en attendant que tu viennes. »

Le laquais se mit à rire, il déboucha sa gourde, tira de ses besaces des olives et son fromage avec un petit pain ; puis Sancho et lui s'assirent sur l'herbe verte, et de bonne compagnie ils eurent bientôt trouvé le fond des besaces, et d'une si bonne haleine qu'ils en léchèrent même le dessus du paquet de lettres, rien que parce qu'il sentoit le fromage. Cependant Tosilos dit à Sancho : « Sans doute, l'ami Sancho, ton maître doit être un fou. — Comment, doit ? répliqua Sancho : il ne doit rien à personne ! car il paye, et mieux encore quand la folie sert de monnoie. Je le vois bien, et je le lui ai dit souvent ; mais à quoi cela sert-il, et principalement maintenant que c'en est fait de lui parce qu'il a été vaincu par le chevalier de la Blanche-Lune ? » Tosilos le pria de lui raconter cette aventure. Mais Sancho lui dit que ce seroit une discourtoisie de faire attendre son maître ; qu'un autre jour, s'ils se rencontroient, ils auroient assez de loisir, lui pour en faire le récit, et Tosilos pour l'écouter. Ils se levèrent donc, et, après avoir nettoyé leurs habits et les miettes qui étoient demeurées à leurs barbes, Sancho toucha son grison, et, disant adieu à Tosilos, rattrapa en peu de temps son maître qui l'attendoit à l'ombre d'un arbre.

Seconde partie · LXVII

i beaucoup de pensées travailloient don Quichotte avant d'être désarçonné, croyez qu'ils lui donnèrent beaucoup plus de peine depuis sa chute. Il étoit couché sous un arbre, ainsi que nous

l'avons dit, et là une infinité de pensées l'assailloient et le piquoient de même que des mouches à miel. Les unes s'adressoient au désenchantement de Dulcinée, et les autres à la vie qu'il devoit mener durant sa retraite forcée. Sur cela Sancho arriva, et lui loua la libéralité du laquais Tosilos. « Est-il possible, lui dit don Quichotte, que tu aies cette croyance que celui-là soit un vrai laquais ? Il semble qu'il ne te souvienne plus de Dulcinée qui a été changée en paysanne, et du chevalier des Miroirs qui reçut la forme du bachelier Carrasco, toutes œuvres des enchanteurs qui me persécutent. Mais dis-moi un peu, je te prie, as-tu demandé à ce prétendu Tosilos ce que Dieu a fait d'Altisidore ? A-t-elle pleuré mon absence, ou bien si elle a mis en oubli les pensées amoureuses qui la travailloient ? — Pensez-vous, repartit Sancho, que je fusse tant de loisir que j'eusse le temps de m'informer de niaiseries ? Quoi ! êtes-vous maintenant en termes de vous enquérir des pensées d'autrui, et principalement des pensées d'amour ? — Considère, ami Sancho, dit don Quichotte, combien il y a de différence entre les œuvres qui se font par amour et celles qui se font par reconnoissance. Il se peut qu'un chevalier cesse d'être amoureux, mais il ne sauroit, à parler en toute rigueur, se montrer ingrat. Altisidore (au moins en apparence) me vouloit du bien ; elle m'a donné les trois coiffes que tu sais, pleuré à mon départ, m'a maudit et m'a dit des injures, et enfin s'est plainte publiquement, sans avoir égard à la pudeur : signes évidens qu'elle m'adoroit, parce que le courroux des amans se satisfait en malédictions. Je ne lui pouvois donner aucune espérance, ni n'avois de trésors pour lui offrir, puisque toutes mes espérances sont en la possession de Dulcinée, et que les trésors des chevaliers errans sont, comme ceux des esprits follets, apparens et faux, et que je ne puis lui donner que les souvenirs que je tiens d'elle, sans faire

tort pourtant à ceux que je tiens de Dulcinée. Mais celle-ci, ne lui fais-tu pas grand tort par le délai que tu mets à te fouetter et à châtier cette chair, que puissé-je voir mangée des loups, puisque je te vois plutôt la réserver pour les vers de la terre que pour le remède de cette pauvre dame ? — Monsieur, répondit Sancho, s'il faut dire la vérité, je ne me puis persuader que les coups infligés à mes fesses aient rien à voir avec les enchantemens des enchantés. C'est comme si nous disions : Si vous avez mal à la tête, frottez-vous les genoux. Au moins j'oserai jurer que votre Seigneurie n'a jamais lu en aucune des histoires qui traitent de la chevalerie errante qu'aucun ait été désenchanté à coups de fouet. Toutefois, quoi qu'il en soit, je me les donnerai quand l'envie m'en prendra, et que le temps me donnera la commodité de le faire. — Dieu le veuille, répondit don Quichotte, et le Ciel te donne la grâce de comprendre l'obligation où tu es d'aider ma dame, qui est aussi la tienne, puisque tu es à moi. »

Ils étoient en cette conversation, toujours cheminant, quand ils parvinrent au lieu même où les taureaux les foulèrent aux pieds. Don Quichotte le reconnut et dit à Sancho : « Voici le pré où nous rencontrâmes, il y a quelque temps, les gentilles bergères et les agréables bergers qui y vouloient renouveler et imiter l'Arcadie pastorale. Dessein non moins nouveau que judicieux. À leur imitation, si tu en es d'avis, ô Sancho, je voudrois que nous prissions l'habit de bergers durant le temps qu'il me faudra vivre dans la retraite. Cependant j'achèterai des brebis et tout ce qui est nécessaire à l'exercice de l'état de pasteur. L'on m'appellera le pasteur Quichottin, et toi le pasteur Pancino, et ainsi sous ces noms nous irons par ces montagnes, par ces forêts et par ces prairies, ici chantant, là gémissant, buvant le liquide cristal des fontaines, ou bien des ruisseaux limpides, ou des grands fleuves.

Les chênes nous donneront à pleines mains de leurs doux fruits, les troncs des durs lièges nous serviront de sièges, et les saules ne nous refuseront point leur ombre ; nous jouirons du parfum des roses, et les prairies seront pour nous des tapis diaprés de mille couleurs. L'air pur et serein nous rafraîchira de son haleine, et la lune et les étoiles nous éclaireront malgré l'obscurité de la nuit. Les chansons nous délecteront ; les plaintes nous donneront de l'allégresse, Apollon nous inspirera des vers et l'amour des pensées qui nous rendront éternellement fameux, non seulement dans le siècle présent, mais dans les âges à venir. — Pardieu, dit alors Sancho, ce genre de vie me va extrêmement bien ; et croyez que le bachelier Samson Carrasco et maître Nicolas le barbier ne l'auront pas plus tôt bien vu qu'ils voudront se faire pasteurs avec nous. Et Dieu veuille que notre curé ne se mette pas en tête d'entrer en notre compagnie, car c'est un homme allègre et qui aime à bien passer le temps. — Bien parlé, dit don Quichotte, et le bachelier Samson Carrasco, s'il entre dans le giron pastoral, comme il le fera sans doute, se pourra nommer Sansonino, ou bien le pasteur Carrascon ; Pour maître Nicolas le barbier, nous le nommerons Nicoloso, comme le vieux Boscan s'est appelé Nemoroso. Je ne sais quel nom donner au curé, si ce n'est que par dérivation nous l'appelions le pasteur Curiambro. Quant aux bergères de qui nous devrons être les amans, nous pourrons trier leurs noms comme on fait des poires ; et, puisque celui de ma dame convient autant à une bergère qu'à une princesse, il ne faut pas me travailler à la recherche d'un autre nom qui lui convienne mieux. Et toi, Sancho, tu donneras à la tienne le nom que tu voudras.

— Je ne pense pas, répliqua Sancho, lui donner un autre nom que celui de Teresona, nom qui conviendra fort bien à son embonpoint et avec celui qu'elle a, puisqu'on l'appelle Thérèse, et

d'autant mieux qu'en la célébrant en mes vers je découvrirai mes chastes désirs, puisque je ne vais jamais aux maisons d'autrui chercher du pain blanc. Pour le bon exemple, il ne faut pas que le curé ait une bergère, et si le bachelier en veut avoir une, à son aise. — Bon Dieu, dit alors don Quichotte, que nous mènerons une bonne vie, mon ami Sancho ! Que de flageolets charmeront nos oreilles ! que de cornemuses, que de tambours, que de sonnettes et de rebecs ! Que sera-ce si nous y avons encore ces manières de flûtes que l'on appelle albogues ? On y aura presque tous les instrumens pastoraux. — Qu'entendez-vous par albogues, demanda Sancho : car je n'en ai jamais ouï parler, ni ne les ai jamais vus de toute ma vie. — Des albogues, repartit don Quichotte, ce sont des instrumens de métal faits en forme de chandeliers de laiton, tels que, frappant l'un contre l'autre, par le vide et le creux, il se produit un son, sinon fort agréable ni harmonieux, au moins qui n'est point déplaisant et qui se marie fort bien avec la rusticité du flageolet et du tambour. Or, ce nom d'albogue est mauresque, comme le sont tous ceux qui en notre langue castillane commencent par al, comme l'on pourroit dire almohaza, almorzar, alhombra, alguacil, alhuzema, almacen, alcancia, et autres semblables, et il n'y en a guère davantage. Or, notre langue n'en a que trois qui sont mauresques et qui finissent en i, et ce sont borcegui, zaquizami et maravedi : car pour alheli et alfaqui, tant pour al, par lequel ils commencent, que pour i, par lequel ils finissent, on les reconnoît pour arabes. Je t'ai dit ceci exprès, parce que ce mot d'albogue m'en a donné le sujet et me l'a remis en mémoire. Cependant l'exercice de berger que nous devons faire viendra fort à propos, car je suis un peu poète, comme tu sais, et le bachelier Samson Carrasco l'est en perfection. Pour le curé, je n'en dis rien : toutefois, je gagerois qu'il

tient un peu de la quinte poétique, et je ne doute point que maître Nicolas le barbier n'en tienne aussi, et je fais ce jugement parce qu'ils jouent tous ou la plupart de la guitare et rimaillent. Je me plaindrai de l'absence ; tu loueras la constance en amour ; le pasteur Carrasco se plaindra de la rigueur de sa maîtresse, et le curé Curiambro de ce qu'il lui plaira ; et ainsi la chose ira si bien qu'il n'y aura rien à désirer.

— Monsieur, repartit Sancho, je suis si malheureux que je crains que jamais ne vienne le jour où je me verrai en un si agréable exercice. Oh ! que de belles et gentilles cuillers je ferai quand je serai berger ! que de bouillie, que de crème, que de guirlandes, et que de drôleries pastorales, lesquelles m'acquerront sinon le bruit de sage et de prudent, au moins celui d'ingénieux ! Ma fille Sanchica nous apportera à manger dans la bergerie. Mais gare ! elle a bon air, et il y a des bergers qui sont plus malicieux que simples. Et je ne voudrois pas qu'elle y vînt avec sa laine et qu'elle s'en retournât tondue. Les amours et les mauvais désirs vont d'ordinaire aussi bien leur train aux champs qu'à la ville, et dans les cabanes des bergers que dans les palais des rois, et, quand on ôte la cause, on ôte le péché. Et, quand les yeux ne voient point, le cœur ne s'éclate point ; et mieux vaut saut de haie que prière de gens de bien qui séduisent par leurs belles paroles. — Sancho, dit alors don Quichotte, assez de proverbes, je te prie, puisque l'un quelconque de ceux que tu viens d'alléguer suffit pour expliquer ta pensée. Je t'ai souvent conseillé de n'être pas si prodigue de proverbes et d'être plus retenu à les débiter ; mais il me semble que c'est prêcher dans le désert. Et ma mère me châtie, et je fouette le sabot. — Il me semble, répondit Sancho, qu'il en est de votre Grâce comme on dit : La poêle dit au chaudron : « Ote-toi de là, face noire. » Vous me reprenez de ce que je débite

des proverbes, et votre Seigneurie les enfile deux à deux. — Considère, Sancho, dit don Quichotte, que je mets en avant les proverbes bien à propos, et, quand je les dis, ils vont comme l'anneau au doigt ; tandis que toi, tu les tires tellement par les cheveux que tu les traînes au lieu de les mener. Si j'ai bonne mémoire, je t'ai appris, il y a quelque temps, que les proverbes sont de courtes sentences tirées de l'expérience et des observations de nos anciens sages ; si bien que le proverbe qui ne vient pas à propos est plutôt une sottise qu'une sentence. Toutefois brisons là, et, puisque la nuit vient, écartons-nous un peu de la grande route, et mettons-nous en lieu où nous passions cette nuit, et Dieu sait ce que demain nous sera. »

Ils se retirèrent donc, soupèrent tard et fort mal, au grand regret de Sancho, à qui se représentèrent alors les frugalités et la vie de privations de la chevalerie errante, vie que l'on pratique aux forêts et sur les montagnes, quoique parfois on trouve l'abondance dans les châteaux et dans les maisons, comme en celle de don Diègue de Miranda, aux noces du riche Gamache et dans la maison d'Antonio Moréno. Tout cela lui vint en mémoire. Nonobstant, il considéroit qu'il n'est pas possible que toujours il soit jour ni toujours nuit, de sorte qu'il passa celle-ci en dormant et son maître en veillant.

1. Le nom du poète Boscan semblant être dérivé du mot italien bosco, bois, le surnom de Nemoroso qui lui a été donné peut avoir son origine dans le mot latin nemus (nemoris) qui a le même sens.

Seconde partie · LXVIII

a nuit étoit quelque peu obscure, quoique la lune fût dans le ciel ; mais elle étoit dans une partie où l'on ne la pouvoit point voir : car parfois la señora Diane s'en va promener aux antipodes, et laisse les montagnes et les vallons dans les ténèbres. Don Quichotte contenta la nature en dormant le premier sommeil sans se laisser aller au second, tout au rebours de Sancho que le second sommeil ne prenoit jamais, parce qu'il dormoit depuis le commencement de la nuit jusqu'au matin. Et en cela il montroit sa bonne complexion et son peu de souci. Ceux de don Quichotte le tinrent si bien éveillé qu'il poussa Sancho et lui dit : « Sancho, je suis étonné de la liberté de ton humeur. Je m'imagine que tu es fait de marbre ou d'airain, incapable de mouvement ou de sentiment aucun. Je veille quand tu dors, je pleure lorsque tu chantes, je suis exténué par la faim quand tu t'abandonnes à la paresse et es si plein que tu n'en peux plus. C'est affaire aux bons serviteurs de ressentir les peines de leurs maîtres et de s'associer à leurs sentimens, ne fût-ce que pour la mine. Considère la sérénité de cette nuit, la solitude où nous sommes, qui nous invite à entremêler de quelque veille notre sommeil. Lève-toi donc, je t'en supplie, et t'écarte un peu de ce lieu ; donne-toi, de bon courage et de bonne volonté, trois ou quatre cents coups de fouet, de bon compte et en déduction de ceux que tu te dois donner pour le désenchantement de Dulcinée. Or, en te faisant cette prière, je te dis que je n'ai pas envie d'en venir aux mains avec toi, comme l'autre fois, parce que je sais que tu les as un peu lourdes. Après que tu te seras fouetté, nous passerons le reste de la nuit, moi chantant mon absence et toi ta loyauté, donnant dès à présent commencement à l'exercice pastoral que nous devons faire en

notre village. — Monsieur, repartit Sancho, je ne suis pas un religieux pour me lever au milieu de mon sommeil et me donner la discipline. Et il ne me semble pas non plus que de la douleur des coups de fouet on puisse passer au son de la musique. Je vous prie, laissez-moi dormir, et ne me pressez point en ce qui concerne les coups de fouet, autrement vous me ferez faire un serment que jamais je ne me toucherai poil de ma robe, tant s'en faut que je touche celui de ma chair. — Ô âme endurcie ! dit alors don Quichotte ; ô écuyer sans pitié ! ô pain mal employé ! ô faveurs mal considérées que les bienfaits que tu as reçus de moi, et ceux encore que je te pense faire ! Par moi tu t'es vu gouverneur, et par moi encore tu es en espérance d'être comte, ou d'avoir un autre titre pareil et égal. Or, cela ne te peut manquer après que cette année sera passée : car post tenebras spero lucem. — Je n'entends pas ce langage, répliqua Sancho ; seulement je sais que pendant que je dors je n'ai ni crainte, ni espérance, ni travail, ni gloire. Dieu bénisse celui qui inventa le sommeil, manteau qui couvre toutes les humaines pensées, aliment qui ôte la faim, eau qui fait fuir la soif, feu qui réchauffe le froid et froid qui modère la chaleur ; enfin, monnoie générale, avec laquelle l'on achète toutes choses ! C'est une balance et un poids qui rend égaux le berger et le roi, l'ignorant et le savant. Le sommeil n'a qu'une seule chose mauvaise, ainsi que je l'ai ouï dire : c'est qu'il ressemble à la mort, puisque d'un homme qui dort à un qui est trépassé il n'y a pas grande différence. — Sancho, dit don Quichotte, je ne t'ai jamais ouï parler avec autant d'élégance que tu le fais à cette heure, par où je viens à connoître que le proverbe est véritable, que tu as quelquefois accoutumé d'avancer, à savoir, non pas avec qui tu nais, mais avec qui tu pais. — Notre maître, répliqua Sancho, je meure, je ne suis pas seul maintenant à enfiler des

proverbes : car ils tombent pareillement de votre bouche deux par deux, et mieux que de la mienne. Et il ne doit y avoir que cette différence des miens aux vôtres, que ceux de votre Grâce viennent à propos, et les miens au contraire. Mais en effet tous sont des proverbes. »

Ils en étoient là, quand ils entendirent un bruit sourd, un violent fracas, qui s'étendoit par toutes ces vallées. Don Quichotte se leva soudain et mit la main à l'épée, et Sancho se blottit sous le ventre du grison, se mettant pour rempart le paquet des armes et le bât de sa bête, tout tremblant de peur, et don Quichotte fort troublé. Cependant le bruit alloit croissant en s'approchant de ces deux peureux, au moins d'un des deux : car, pour l'autre, chacun connoît sa valeur. Le fait est que quelques hommes menoient vendre à une foire plus de six cents pourceaux, avec lesquels ils cheminoient à ces heures, et le bruit qu'ils menoient ainsi étoit si grand, le grognement et le hognement tels, qu'ils assourdirent les oreilles de don Quichotte et celles de Sancho, qui ne se donnèrent point de garde de ce que ce pouvoit être. Cette harde grognante et sans fin s'approcha, et, sans respect pour l'autorité de don Quichotte ni pour celle de Sancho, leur passa dessus, démolissant les tranchées de Sancho et portant à terre non seulement don Quichotte, mais Rossinante par-dessus le marché. La multitude, le grognement, la vitesse avec laquelle arrivèrent ces animaux immondes, mirent en confusion et renversèrent le bât, les armes, le grison, Rossinante, Sancho et don Quichotte. Sancho se releva le mieux qu'il put, et pria son maître de lui prêter son épée, lui disant qu'il vouloit tuer une demi-douzaine de ces messieurs et malappris pourceaux, car il avoit déjà reconnu que c'en étoient. Don Quichotte lui fit cette réponse : « Laisse-les aller, l'ami ; cet affront est la peine de mon péché. Le

Ciel, par un juste châtiment, veut qu'un chevalier errant qui s'est laissé vaincre soit mangé des chiens, piqué des guêpes et foulé par les pourceaux. — Ce doit être aussi un châtiment du Ciel, répliqua Sancho, que les écuyers des chevaliers vaincus soient piqués des mouches, mangés des poux et assaillis par la faim. Si nous autres écuyers étions les fils des chevaliers que nous servons, ou leurs plus proches parens, il ne se faudroit pas étonner si la peine de leurs péchés nous atteignoit jusqu'à la quatrième génération. Mais qu'ont à voir les Panças avec les don Quichotte ? Cependant tâchons de nous arranger, et dormons ce peu qui nous reste de la nuit. Après, Dieu enverra le jour, et nous aviserons. — Dors, Sancho, repartit don Quichotte, puisque tu es né pour dormir. Quant à moi, qui ne suis né que pour veiller, pendant le peu qui reste de la nuit, je lâcherai la bride à mes pensées, et m'en déchargerai par un petit madrigal que, sans que tu le saches, j'ai composé cette nuit et gravé dans ma mémoire. — Il me semble, répondit Sancho, que les pensées qui donnent le loisir de faire des vers ne doivent pas être en grand nombre. Que votre Seigneurie rime tant qu'elle voudra, et je dormirai tant que je pourrai. » Et, ce disant, il prit de la terre ce qu'il voulut, et, s'étant étendu de son long, dormit à poings fermés, sans que cautions, ni dettes, ni douleur aucune, l'en empêchassent. Pendant ce temps don Quichotte, appuyé au tronc d'un hêtre ou d'un liège (car Cid Hamet Ben Engeli ne dit pas bien clairement quel arbre c'étoit), chanta ces vers entremêlés de ses propres soupirs :

Lorsque je pense à la douleur extrême
Que tu me fais souffrir incessamment,
Croyant finir l'excès de mon tourment,
Cruel Amour, je cours à la mort blême.
Mais, aussitôt que j'arrive au passage,

Port assuré de mon ardent désir,
Mon âme alors ressent un tel plaisir
Que je reprens la vie et le courage.
Ô cas étrange ô chose non ouïe !
Rare accident, admirable à nos yeux !
Que je sois mort, et vivant en tous lieux,
Et que ma mort procède de ma vie.

Don Quichotte accompagnoit chacun de ces vers de plusieurs soupirs et de beaucoup de larmes, comme un homme qui avoit le cœur percé de la douleur d'avoir été vaincu et de l'absence de Dulcinée. Cependant le jour parut, et les rayons du soleil donnèrent dans les yeux de Sancho. Il s'éveilla, se détira, et, secouant et allongeant ses membres engourdis, aperçut le dégât qu'avoient fait les pourceaux en son garde-manger, et il maudit et remaudit ce dégoûtant troupeau. Enfin le maître et le valet reprirent leur chemin, et sur le tard ils virent dix hommes à cheval et quatre ou cinq à pied qui venoient à leur rencontre. Soudain, le cœur de don Quichotte commença de tressaillir, et celui de Sancho devint tout tremblant, parce que ceux qui les approchoient portoient des lances et venoient en costume de guerre complet. Don Quichotte, se tournant vers Sancho, lui dit : « Sancho, si je pouvois user de mes armes, et si ma promesse ne m'avoit lié les bras, je ferois état de cet escadron qui vient sur nous comme de gâteaux et de pains mollets. Toutefois il se pourroit faire que ce fût autre chose que ce que nous craignons. » Sur cela, les dix hommes à cheval s'approchèrent, la lance au poing, sans proférer une parole, environnèrent don Quichotte, lui mettant les lances droit à l'estomac et aux épaules, et le menaçant de mort. L'un des hommes à pied, mettant le doigt sur sa bouche pour lui dire de se taire, prit par la bride Rossinante et le tira du chemin, pendant que les hommes à

pied, qui avoient tout d'abord empoigné Sancho et le grison, tous gardant un merveilleux silence, suivirent les pas de celui qui emmenoit don Quichotte. Deux ou trois fois il leur voulut demander où on l'emmenoit et ce qu'ils vouloient. Mais à peine ouvroit-il la bouche qu'on s'empressoit de la lui fermer avec le fer des lances. Il en prenoit autant au pauvre Sancho : car, comme il sembloit vouloir parler, l'un de ses conducteurs le piquoit avec un aiguillon, et aussi le grison, non moins que s'il eût voulu dire quelque chose. La nuit vint, ils doublèrent le pas, et les deux prisonniers sentirent redoubler leur frayeur ; mais ce fut bien pis quand ils ouïrent que ceux qui les emmenoient leur disoient de temps en temps : « Cheminez, Troglodytes ; taisez-vous, barbares ; payez, anthropophages ; ne vous plaignez point, Scythes, ni n'ouvrez nullement les yeux, Polyphèmes meurtriers, lions carnassiers », et autres noms semblables à ceux-ci, dont ils tourmentoient les oreilles du malheureux maître et du misérable serviteur. Sancho disoit en lui-même : « Nous des moineaux, nous des barbiers, nous des chiffons nous de ces toutous à qui l'on fait css, css ! Ces noms ne me contentent en aucune manière. Ce grain est exposé à un mauvais vent. Tout le mal nous vient à la fois comme aux chiens les coups de bâton, et plût à Dieu que cette aventure si malencontreuse se terminât par quelque bastonnade. »

Don Quichotte marchoit tout étonné, sans pouvoir comprendre ce que c'étoit que ces noms remplis de blâme qu'on leur imposoit, et dont il ne pouvoit clairement attendre aucun bien, et en craindre que beaucoup de mal. Cependant ils arrivèrent à une heure de nuit ou environ à un château, que don Quichotte reconnut pour celui du duc, où quelques jours auparavant ils avoient fait séjour. « Dieu me soit en aide, dit-il alors qu'il l'eut reconnu ;

que sera tout ceci ? Certainement en cette maison il n'y a que courtoisie et bon accueil ; toutefois je pense qu'en ce qui concerne les vaincus le bien se change en mal, et le mal en pis ! » Ils entrèrent en la principale cour du château, et la virent parée et disposée de telle sorte que l'admiration s'accrut et que la crainte redoubla en eux, comme on le verra au chapitre suivant.

1. Post tenebras spero lucem, « après les ténèbres j'espère la lumière », était la devise placée dans la marque de Juan de la Cuesta, premier imprimeur de Don Quichotte et ami de Cervantes. Cette marque représentait une grue autour de laquelle la devise était inscrite.

2. Hognement, aujourd'hui tombé en désuétude, signifie murmure, grognement.

Seconde partie · LXIX

es gens qui étoient à cheval mirent pied à terre, et, s'unissant à ceux de pied, enlevèrent brusquement don Quichotte et Sancho et les firent entrer dans la cour, autour de laquelle on voyoit cent flambeaux ou environ allumés dans leurs chandeliers, et aux galeries de la cour plus de cinq cents luminaires, de sorte qu'en dépit de la nuit qui se montroit un peu obscure on ne s'apercevoit pas de l'absence du jour. Au milieu de la cour s'élevoit un tombeau haut de quelque six pieds, et par-dessus il y avoit un grand dais de velours noir, autour duquel et sur ses degrés flamboient des torches de cire blanche, sur plus de cent chandeliers d'argent. Au plus haut de ce même tombeau, paroissoit le corps mort d'une si belle damoiselle que sa beauté faisoit sembler belle la mort

même. Elle reposoit sa tête sur un oreiller de brocart, et étoit couronnée d'une guirlande de fleurs diverses et odoriférantes. Au reste, elle tenoit les mains croisées sur sa poitrine, et dans ces mêmes mains un rameau de palmier en signe de triomphe.

Àun côté de la cour étoient un théâtre et deux chaises où deux personnages étoient assis. Ils avoient des couronnes sur la tête et des sceptres aux mains, et par ce moyen témoignoient qu'ils étoient des rois, véritables ou feints. À l'autre côté du théâtre, où l'on montoit par des degrés, il y avoit deux autres chaises, où ceux qui menoient les prisonniers firent asseoir don Quichotte et Sancho, et tout cela sans dire mot, et en leur faisant signe à tous deux de n'ouvrir pareillement point la bouche. Mais il n'étoit pas besoin de leur recommander le silence, parce que l'étonnement de ce qu'ils regardoient leur tenoit la langue attachée. Sur cela deux personnes de qualité, suivies de plusieurs autres, montèrent sur le théâtre avec une grande suite. Don Quichotte les reconnut bientôt pour le duc et la duchesse ses hôtes. Ils s'assirent sur deux chaires fort riches, tout proche des deux qui sembloient être des rois.

Et qui ne s'en fût ébahi, et plus encore, en ajoutant que don Quichotte reconnut que le corps mort qui étoit sur le tombeau étoit celui de la belle Altisidore ? Comme le duc et la duchesse montoient sur le théâtre, don Quichotte et Sancho se levèrent et leur firent une profonde révérence, et le duc et la duchesse en firent autant, en baissant un peu la tête. Sur ce, un officier monta à côté, et, s'approchant de Sancho, lui vêtit une robe de boucassin noir, toute peinte de flammes de feu, et après, lui ayant ôté son capuchon, lui mit sur la tête une mitre semblable à celles que portent les pénitens qui y sont condamnés par le Saint-Office, et,

en la lui posant sur le chef, il lui dit à l'oreille de ne pas desserrer les lèvres, sinon qu'on lui mettroit un bâillon à la bouche, ou bien qu'on lui ôteroit la vie. Sancho se regardoit de haut en bas, et se voyoit brûler dans les flammes ; mais, comme elles ne le brûloient point, il n'en faisoit aucun compte. Il s'ôta la mitre de la tête, et, la considérant, vit qu'elle étoit toute peinte de diables. L'ayant remise, il dit en lui-même : « Aussi bien elles ne me brûlent ni ne m'emportent. » Don Quichotte le regardoit pareillement, et, quoique la crainte lui ôtât tout sentiment, il ne laissa pourtant pas de rire en voyant la figure de Sancho. Sur ce, on ouït sortir, comme il sembloit, du fond du tombeau un son bas et agréable de flûtes, qui, pour n'être empêché d'aucune voix humaine, parce qu'on eût dit que le silence même faisoit sa demeure en ce lieu, sembloit être doux et amoureux. Lors, soudain et inopinément, un beau jeune homme vêtu à l'italienne parut tout proche de l'oreiller où reposoit le corps qui sembloit être mort, et puis, au son d'une harpe que lui-même touchoit, d une voix

douce et claire chanta ces stances :

Tandis que l'amoureuse et belle Altisidore
N'a point de mouvement,
Je chante sa disgrâce et son mérite encore
Près de ce monument.
Auprès de ce tombeau bâti comme un trophée,
Je chante sa beauté,
Mieux que ne fit jadis le Thracien Orphée,
En Grèce tant vanté.
Cependant qu'à la cour les dames sont vêtues
D'une serge d'Ascot,

Je dis que ses amours furent mal reconnues
Du vaillant don Quichot.
Je veux doncque si bien sur ma lyre d'ivoire
Ses amours publier
Que les flots de l'oubli célébreront sa gloire
Au lieu de l'oublier.

« C'est assez, dit alors l'un des deux qui sembloient des rois, c'est assez, chantre divin. Ce seroit chercher l'infini que de nous représenter maintenant la mort et les mérites de la sans pareille Altisidore, qui n'est pas morte comme le croit le monde ignorant, mais vivante grâce à la renommée, et en la peine que pour la ressusciter doit souffrir Sancho Pança, qui est ici présent. C'est pourquoi, ô toi Rhadamanthe, qui juges avec moi dans les obscures cavernes de l'enfer, puisque tu sais tout ce que les destinées ont déterminé pour redonner la vie à cette belle damoiselle, dis-le tout promptement et le déclare, afin que le bien que nous attendons de sa résurrection ne soit pas davantage différé. » À peine Minos, juge et compagnon de Rhadamanthe, eut-il proféré ceci que le même Rhadamanthe, se levant, proféra ces paroles : « Holà, ministres et officiers de cette maison, hauts et bas, grands et petits, venez les uns après les autres, et scellez le visage de Sancho de vingt-quatre nasardes, et douze pincemens, et six coups d'épingles aux bras et aux reins, puisque la résurrection d'Altisidore consiste en cette cérémonie. » Sancho Pança, à ces mots, rompit le silence et dit : « Je jure qu'aussi peu me laisserai-je sceller le visage, ni manier la face comme je me rendrai Maure. Malheur ! Et qu'ont à voir mes nasardes avec la résurrection de cette damoiselle ? La vieille se réjouit à la poirée ; l'on enchante Dulcinée, et puis l'on me fouette pour la désenchanter ; Altisidore meurt des maux qu'il a plu à Dieu de lui envoyer, et on la

doit ressusciter par le moyen de vingt-quatre nasardes que l'on me veut donner et en me criblant le corps avec des épingles et ensanglantant mes bras avec des piqûres. Eh quoi ! ces affronts à un homme comme moi, à moi qui suis un vieux chien, et sur qui il n'y a que tondre ! — Tu mourras, dit alors tout haut Rhadamanthe ; adoucis-toi, tigre ; humilie-toi, superbe Nemrod, et souffre ; et tais-toi, puisque l'on ne veut point exiger de toi des choses impossibles. Ne te donne donc point de la peine d'éclaircir les difficultés de cette affaire. Tu seras nasardé, tu te verras criblé et gémiras quand on te piquera. Sus donc, ô ministres, accomplissez mon commandement, ou, par la foi d'un homme de bien, vous verrez ce pourquoi vous êtes nés. » Comme ils étoient en ces termes, ils virent par la cour environ six vieilles dames qui venoient vers eux comme en procession les unes après les autres ; les quatre premières avoient des lunettes, et toutes la main droite en haut, avec quatre doigts du poignet dehors, afin de faire paroître les mains plus grandes, de même qu'on en use aujourd'hui. À peine Sancho Pança eut-il vu ces vieilles femmes que, mugissant comme un taureau, il proféra ces paroles : « Je veux bien que tout le monde me nasarde, mais que je consente que des duègnes me touchent, non, pas cela. Que l'on m'égratigne le visage, comme on fit à mon maître dans ce même château ; que l'on me perce le corps à coups de dagues bien luisantes ; que l'on me déchire les bras avec des tenailles de fer, je le supporterai avec patience, ou comme ces messieurs voudront ; mais que ces duègnes ne me touchent pas, je n'y consentirai pas, dût le diable m'emporter. »

Don Quichotte rompit pareillement le silence, et dit à Sancho : « Aie patience, mon fils, et fais plaisir à ces messieurs. Rends grâces pareillement au Ciel de ce que tu es doué d'une telle vertu

que, par le martyre de ton corps, tu désenchantes les ensorcelés et ressuscites les morts. » Déjà les duègnes étoient autour de Sancho, lorsque lui, plus doux et plus traitable, se remettant en sa chaire, tendit le visage et la barbe à la première, laquelle lui donna une nasarde bien serrée, et après lui fit une grande révérence. « Madame la duègne, dit alors Sancho, moins de courtoisie et moins de fard aussi. Madame la duègne, par le Dieu qui m'a fait, il me semble que vos mains empoisonnent le vinaigre. » Enfin, toutes les duègnes lui donnèrent des nasardes, et plusieurs autres du logis le piquèrent. Mais ce qu'il ne put souffrir, ce fut la piqûre des épingles ; aussi se leva-t-il de sa chaire, en apparence bien fâché, et, empoignant un flambeau allumé, qui étoit proche de lui, il commença de charger ces duègnes et tous ses bourreaux, en disant : « Hors d'ici, ministres d'enfer ! je ne suis point de bronze pour ne sentir pas ces martyres extraordinaires. » Sur cela Altisidore, qui sans doute se fatiguoit d'être demeurée si longtemps couchée, se tourna d'un côté. Ce que voyant les assistans, ils se mirent à crier tout d'une voix : « Altisidore est vivante, Altisidore est ressuscitée. » Rhadamanthe commanda alors à Sancho de déposer sa colère, puisque l'on avoit obtenu ce que l'on désiroit. Aussitôt que don Quichotte vit qu'Altisidore se remuoit, il s'alla mettre à genoux devant Sancho, et lui tint ce discours : « Ô cher fils de mes entrailles plutôt que mon écuyer, il est temps que tu te donnes quelques-uns de ces coups de fouet que tu es obligé de te donner pour désenchanter Dulcinée. Je dis que maintenant est venu le temps où tu as la vertu bien à son point et remplie d'efficace pour produire le bien que l'on attend de toi. — Cela, repartit Sancho, me semble être fiel sur amertume, et non miel sur gâteau. Vraiment il feroit beau voir qu'après avoir été pincé, nasardé et piqué, je tâtasse des verges.

On n'a plus qu'à prendre une grosse pierre et me l'attacher au cou, et puis me jeter dans un puits. Je ne m'en soucierois guère, si tant est que pour guérir les maux d'autrui je doive être la vache de la noce. Qu'on me laisse en repos, ou par le Dieu vivant j'enverrai tout promener. » Comme ils étoient en de tels discours, Altisidore s'étoit déjà assise sur le sépulcre, et au même instant on ouït le son des hautbois, accompagné des flûtes et des voix de la foule, qui crioient tout haut : « Vive Altisidore ! vive Altisidore ! » Lors le duc et la duchesse, avec les rois Minos et Rhadamanthe, se levèrent, et tous ensemble avec don Quichotte et Sancho allèrent vers Altisidore, et la firent descendre de la tombe. Elle, contrefaisant la pâmée, fit une grande révérence au duc, à la duchesse et aux deux rois, puis elle jeta les yeux sur don Quichotte, et, en le regardant de travers, lui dit : « Dieu te le pardonne, Chevalier sans amour, puisque c'est par toi, comme il me semble, que j'ai demeuré en l'autre monde, à ce qu'il m'a semblé, plus de mille ans. Mais quant à toi, ô le plus pitoyable écuyer qui soit au monde, je te rends grâces de la vie que je possède. Tu peux disposer désormais, mon ami Sancho, des six chemises à moi, que je te donne, afin que tu en fasses faire six autres pour toi, et, si elles ne sont pas toutes bonnes et entières, au moins elles sont toutes nettes. » Pour la remercier, Sancho lui baisa les mains, tenant à l'une des siennes la mitre, et les genoux à terre. Le duc commanda qu'on la lui ôtât et qu'on lui rendît son capuchon, et pareillement qu'on lui mît sa casaque et qu'on le dévêtît de la robe couverte de flammes. Sancho supplia le duc qu'on lui laissât la robe et la mitre, parce qu'il avoit envie de les emporter en son pays, en témoignage, et pour mémoire de cette aventure inouïe. La duchesse répondit qu'on la lui laisseroit, d'autant qu'il savoit combien elle étoit son amie. Cependant le duc commanda que tout le

monde quittât la cour, et que chacun se retirât à sa chambre. Par son commandement encore on mena don Quichotte et Sancho à une que le duc leur avoit fait préparer.

1. Voici le sens exact des deux strophes très librement imitées en vers par notre traducteur :

« En attendant qu'Altisidore revienne à la vie, elle qu'a fait mourir la cruauté de don Quichotte, et que dans la cour enchanteresse les dames se vêtent de grosse toile, tandis que madame revêtira les siennes d'habits et de manteaux de deuil, je chanterai sa beauté et son infortune sur un luth plus harmonieux que celui du chantre de la Thrace.

« Et même je ne me figure pas que ce devoir me soit imposé seulement pendant la vie ; mais quand ma langue serait morte et froide dans ma bouche, je pense faire entendre la louange qui t'est due. Mon âme, délivrée de son étroite enveloppe, conduite sur le Styx, t'y célébrera, et ses accents suspendront le cours du fleuve d'oubli. »

Seconde partie · LXX

ancho dormit cette nuit dans une couchette, et dans la même chambre que don Quichotte ; chose qu'il eût bien voulu éviter s'il l'eût pu, parce qu'il savoit bien que son maître ne le laisseroit point dormir de toute la nuit par ses questions et ses réponses, auxquelles il seroit obligé de répondre. Or, il ne se trouvoit point en disposition de parler beaucoup, parce qu'il sentoit encore les douleurs des martyres passés, qui lui paralysoient la langue. Et

sans doute il eût mieux aimé dormir tout seul dans une cabane qu'en compagnie dans un riche appartement. Sa crainte fut si bien réalisée et son doute si assuré qu'à peine il fut dans le lit que son maître lui tint ce discours : « Que te semble, Sancho, de l'événement de cette nuit ? Il faut bien dire que la force du dédain est grande et puissante, puisque (comme tu l'as vu de tes propres yeux) Altisidore étoit morte non par d'autres flèches ni par une autre épée, ni par un autre instrument de guerre, ni encore par la force du poison, mais par l'appréhension de la rigueur et du dédain avec lesquels je l'ai toujours traitée. — Elle auroit pu, repartit Sancho, mourir quand et comme elle eût voulu, et à son plaisir, et néanmoins me laisser dans ma maison, puisque je ne l'ai jamais rendue amoureuse, ni ne l'ai dédaignée de ma vie. Mais je ne sais ni ne puis imaginer comment il se peut faire que le salut d'Altisidore, damoiselle plus fantasque que discrète, ait rien à voir, comme je l'ai dit autrefois, avec les martyres de Sancho Pança. C'est maintenant que je me rends clairement et distinctement compte qu'il y a des enchanteurs et des enchantemens au monde, dont Dieu me délivre, puisque je ne m'en sais point délivrer. Avec tout cela je supplie votre Grâce de me laisser dormir, et de ne me demander plus rien, si elle n'a envie que je me jette d'une fenêtre en bas. — Dors, ami Sancho, répondit don Quichotte, si tant est que les piqûres que tu as reçues, les pincemens et les nasardes te le permettent. — Il n'y a douleur, répliqua Sancho, comparable à l'affront des nasardes ; et cela par cette seule raison que je l'ai reçu par des duègnes, que Dieu confonde ! Je vous supplie encore un coup de me laisser dormir, puisque le sommeil est l'allégement des misères. — Soit, dit don Quichotte, et Dieu t'accompagne ! »

Ainsi ils s'endormirent tous deux, et, pendant qu'ils dormirent, Cid Hamet, auteur de cette grande histoire, voulut écrire et rapporter pourquoi le duc et la duchesse avoient fait élever cet échafaudage et inventé tout ce que vous avez vu ci-dessus. Il écrit donc que le bachelier Samson Carrasco, n'ayant point oublié ce qui lui étoit advenu lorsque sous le nom du chevalier des Miroirs il fut vaincu et abattu par don Quichotte, et par même moyen comme tous ses desseins s'en étoient allés en fumée, voulut néanmoins tenter de nouveau le combat, espérant un meilleur succès. C'est pourquoi, s'étant informé du page qui porta la lettre et le présent à Thérèse Pança, femme de Sancho, du lieu où don Quichotte faisoit sa demeure, il se mit en quête de nouvelles armes et d'un cheval. Après il fit peindre sur son écu une blanche lune. Un mulet portoit tout cet équipage, et un paysan le conduisoit, et non Thomas Cécial, son ancien écuyer, de peur qu'il ne fût reconnu par Sancho et par don Quichotte. Il parvint enfin au château du duc, lequel lui apprit la route que don Quichotte avoit prise, et comment il avoit envie de se trouver aux joutes de Saragosse. Il lui dit pareillement les charges qu'il lui avoit faites, avec l'invention du désenchantement de Dulcinée, qui se devoit faire aux dépens des fesses de Sancho. Enfin, il lui conta aussi la bourde que Sancho avoit faite à son maître, en lui faisant croire que Dulcinée étoit enchantée et transformée en paysanne ; et comment la duchesse sa femme avoit donné à entendre à Sancho que c'étoit lui-même qui se trompoit, parce que Dulcinée étoit véritablement enchantée. Le bachelier ne se put empêcher de rire et de s'étonner beaucoup, considérant la subtitité et la simplesse de Sancho, de même que l'extrême folie de don Quichotte. Le duc le pria que, s'il le trouvoit et le vainquoit ou non, il repassât par là pour lui en rendre compte. Le bachelier promit de le faire, et prit

congé du duc pour aller en quête de don Quichotte. Il ne le trouva point à Saragosse et poussa plus loin, et puis il lui arriva ce que vous avez ouï ci-dessus. Il revint au château du duc, et leur raconta le tout, ensemble les conditions du combat. Il leur dit encore que don Quichotte revenoit pour accomplir, en bon chevalier errant, la promesse qu'il avoit faite de se retirer en son village et d'y séjourner l'espace d'une année, et que durant ce temps-là il se pourroit faire, disoit le bachelier, qu'il guérît de sa folie ; qu'il n'avoit jamais eu autre intention pour se déguiser ainsi, parce que c'étoit grande pitié qu'un gentilhomme aussi intelligent en toutes choses que l'étoit don Quichotte fût devenu fou. Avec cela il prit congé du duc, et s'en retourna à son bourg, où il attendit don Quichotte qui venoit après lui. Le duc prit de là occasion de lui faire cette charge, tant il prenoit un singulier plaisir aux actions de Sancho et de don Quichotte. C'est pourquoi il fit garder toutes les avenues des chemins proches de son château, et du côté qu'il imagina que notre chevalier pouvoit revenir. Et, pour ce même sujet, il commit plusieurs de ses serviteurs tant à pied qu'à cheval, afin que, s'ils le rencontroient, ils l'emmenassent au château ou de gré ou de force. Or, ils le rencontrèrent et en donnèrent avis au duc, lequel avoit déjà résolu ce qu'il devoit faire. Aussitôt qu'il sut sa venue, il fit allumer les torches et les chandelles qui étoient dans la cour, et mettre Altisidore sur le tombeau avec tout l'appareil que l'on a conté. Et cela étoit représenté tellement au vif et avec tant de perfection qu'on eût remarqué bien peu de différence entre la vérité et cette chose contrefaite. Cid Hamet va bien plus avant : car il dit qu'il croit fermement que les moqueurs étoient aussi fous que les moqués, et qu'il ne s'en falloit pas deux doigts que le duc et la duchesse ne fussent privés d'entendement, puisqu'ils prenoient tant de peine à se mo-

quer de deux fous, l'un desquels dormoit alors d'un profond sommeil, et l'autre veilloit, transporté de ses vagues pensées. Tandis le jour les surprit, et ils eurent envie de se lever : car les plumes oisives ne plurent jamais à don Quichotte ni vaincu ni vainqueur. Altisidore, qui, comme don Quichotte le croyoit, étoit revenue de la mort à la vie, se conformant à l'humeur de son maître et de sa maîtresse, et couronnée de la même guirlande qu'elle avoit au tombeau, couverte encore d'une petite tunique de taffetas blanc semée de fleurs d'or, et ayant les cheveux épars sur ses épaules, se soutenant aussi sur un bâton d'ébène noir et très fin, entra dans la chambre de don Quichotte ; sitôt qu'il la vit, il demeura si troublé et si confus qu'il se couvrit presque tout, et se cacha avec les linceuls et la couverture du lit, sans dire mot et sans user envers elle de chose aucune qui témoignât qu'il eût envie de lui faire courtoisie.

Altisidore s'assit sur une chaise qui étoit proche de l'oreiller de don Quichotte, et, après avoir poussé un grand soupir, d'une voix douce et basse elle lui tint ce langage : « Quand les femmes de qualité et les filles sages foulent aux pieds l'honneur et donnent permission à leur langue de passer par-dessus tous les inconvéniens et de publier les secrets que leur cœur enserre, elles se trouvent réduites en une grande extrémité. Seigneur don Quichotte, je suis une de celles-là, pressée, vaincue et amoureuse, et néanmoins, avec tout cela, qui souffre patiemment, et qui suis honnête : de sorte que, pour l'avoir trop été, le silence fut cause que mon âme sortit de mon corps et que je perdis la vie. Il y a deux jours que la considération de la rigueur avec laquelle tu m'as traitée, ô plus dur que marbre à mes plaintes et chevalier de pierre, me fit mourir, ou au moins j'ai été jugée pour morte par ceux qui m'ont vue. Que si ce n'eût été l'amour, qui, ayant pitié de

moi, déposa ma guérison parmi les martyres de ce bon écuyer, j'eusse demeuré éternellement en l'autre monde. — L'amour la pouvoit bien déposer, dit Sancho, en ceux de mon âne, et j'en eusse été bien aise. Toutefois, dites-moi, je vous prie, Mademoiselle, ainsi le Ciel vous accommode d'un autre amant plus doux que mon maître, qu'est-ce que vous avez vu en l'autre monde ? Qu'y a-t-il dans l'enfer que celui qui meurt désespéré y doive nécessairement aller ? — Il faut, repartit Altisidore, que je vous en dise véritablement ce qui en est. Je ne devois pas être complètement morte, puisque je ne fus point en enfer : car, si j'y fusse entrée, il n'y a point de doute que je n'eusse pu en sortir quand j'eusse voulu. La vérité est que je parvins jusqu'à la porte, où je trouvai une douzaine de diables qui jouoient à la balle, tous en chausses et en pourpoint. Ils portoient des tabarts qui avoient des pointes à la flamande, avec des manchettes de même, lesquelles sortoient de quatre doigts hors du bras, afin que les mains en parussent plus grandes. Leurs battoirs ou raquettes étoient de feu. Mais ce qui me causa le plus d'étonnement, c'est qu'ils se servoient de livres au lieu de balles, et ces livres étoient remplis de vent et de bourre ; chose merveilleuse et nouvelle. Néanmoins cela ne me fit point tant ébahir que, bien qu'il soit naturel à ceux qui gagnent de se réjouir au jeu et à ceux qui perdent de s'affliger, là, en ce lieu, tous grondoient, tous grognoient et toutes se maudissoient. — Ce n'est pas là merveille, repartit Sancho, puisque les diables, qu'ils jouent ou ne jouent point, qu'ils gagnent ou ne gagnent pas, ne peuvent être contens.

— Cela doit être, répondit Altisidore, mais il y a une autre chose qui m'étonne aussi (je veux dire qui m'étonna beaucoup alors), c'est qu'à la première volée la boule ne pouvoit plus servir ; de sorte qu'à chaque coup les livres vieux et les nouveaux

se multiplioient que c'étoit merveille. Or, il advint qu'ils donnèrent une telle pichenette à l'un d'eux, qui étoit neuf et fort bien relié, qu'ils lui firent sortir les entrailles et en éparpillèrent les feuilles. Lors un diable dit à un autre : « Regarde un peu, je te prie, quel livre est ceci ? » et ce diable lui répondit : « C'est la Seconde Partie de l'Histoire de don Quichotte de la Manche, non composée par Cid Hamet, son premier auteur, mais par un Aragonois qui se dit natif de Tordesillas. — Qu'on me l'ôte d'ici, repartit l'autre diable, et que l'on me le jette au fond des abîmes de l'enfer, que mes yeux ne le revoient plus. — Eh quoi ! dit l'autre, ce livre est-il si mauvais ? — Si mauvais, répliqua le premier diable, que, si moi-même je me fusse employé à faire pis, je n'y aurois pas réussi. » Cependant ils poursuivirent leur jeu, pelotant avec d'autres livres, et moi, pour avoir ouï nommer don Quichotte, que j'aime et recherche avec tant de passion, j'ai tâché de graver en ma mémoire cette vision. — Ce fut sans doute une vision, dit alors don Quichotte, parce qu'il n'y a d'autre que moi de ce nom au monde, et déjà cette histoire va partout de main en main, et toutefois elle ne s'arrête nulle part, parce que chacun la repousse du pied. Or, je ne me suis point fâché en entendant que je vais comme un corps fantastique parmi les ténèbres de l'enfer, ni à la clarté de la terre, puisque je ne suis point celui dont parle cette histoire. Si elle est bonne, fidèle et véritable, elle vivra plusieurs siècles ; mais, si elle ne vaut rien, de sa naissance à sa mort il n'y aura pas loin à aller. »

Altisidore se préparoit à poursuivre ses plaintes contre don Quichotte, lorsqu'il lui dit : « Je vous ai dit plusieurs fois, Señora, qu'il me pèse que vous ayez placé en moi vos pensées, puisque vous ne pouvez tirer de moi que de la reconnoissance, et non du remède. Je suis né pour appartenir à Dulcinée du Toboso, et les

destins, si tant est qu'il y en ait, m'ont consacré à elle. C'est croire l'impossible que de penser qu'une autre beauté occupe le lieu qu'elle tient en mon âme. Cela vous doit suffire pour vous désabuser et pour vous faire retirer dans les bornes de votre honnêteté, puisque nul n'est obligé à l'impossible. »

Altisidore, en entendant ces paroles, fit semblant d'être très fâchée, et, comme en colère, lui dit : « Vive Dieu ! grand don l'Efflanqué, âme de mortier, noyau de datte, plus obstiné et plus dur qu'un paysan, quand on le prie et qu'il a fixé sa visée sur le but, si je me mets après vous, je vous arracherai les yeux. Croyez-vous, par hasard, don Vaincu et moulu à coups de bâton, que je fusse morte pour vous ? Non, non, tout ce que vous avez vu cette nuit n'étoit qu'une fiction. Je ne suis pas une fille à vouloir seulement souffrir le moindre mal au bout de l'ongle pour de pareils chameaux, bien loin que je voulusse mourir. — Quant à cela, je le crois fort bien, dit Sancho, parce que toutes ces morts des amoureux, c'est pour rire. Ils le peuvent bien dire, mais, quant à le faire, Judas le croie s'il le veut. »

Comme ils étoient en ces devis, le musicien et poète qui avoit chanté les deux stances précédentes entra dans la chambre. Il fit une grande révérence à don Quichotte, et lui dit : « Seigneur chevalier, je supplie votre Grâce de me tenir au nombre de ses plus humbles serviteurs ; il y a longtemps que je lui suis fort affectionné, tant pour sa renommée que pour ses hauts faits d'armes. — Dites-moi, repartit don Quichotte, qui vous êtes, afin que ma courtoisie réponde à votre mérite. » Le jeune homme lui apprit qu'il étoit le musicien et le panégyriste de la nuit précédente. « À coup sûr, répliqua don Quichotte, vous avez une fort bonne voix. Toutefois, il me semble que ce que vous avez chanté n'étoit pas

fort à propos : qu'ont à voir en effet les stances du Garcilasso avec l'amour de cette damoiselle ? — Monsieur, dit le musicien, il ne faut pas vous en étonner. Les plus habiles poètes de notre siècle en usent ainsi ; de sorte que chacun écrit comme il lui plaît et pille celui qu'il veut, que cela vienne à propos ou non, et par suite toutes les sottises qu'ils chantent et qu'ils écrivent, on les attribue à licence poétique. » Don Quichotte se préparoit à répondre, mais il en fut empêché par le duc et la duchesse qui entrèrent pour le voir. Il se fit entre eux un si long et si plaisant devis, et Sancho y débita tant de facéties et tant de malices, que le duc et la duchesse demeurèrent de nouveau tout ébahis tant de sa simplesse que de sa subtilité. Don Quichotte les pria de lui donner congé de partir le jour même, puisque des chevaliers vaincus comme lui devoient plutôt habiter dans une cabane que dans des palais royaux. Ils le lui donnèrent fort volontiers, et la duchesse lui demanda si Altisidore étoit en ses bonnes grâces. « Madame, répondit don Quichotte, vous devez savoir que tout le mal de cette damoiselle prend naissance de l'oisiveté, et qu'une occupation honnête et continuelle en est le seul remède. Elle vient de me dire qu'en enfer on fait de la dentelle. Je crois qu'elle en sait faire : c'est pourquoi qu'elle s'y occupe et ne cesse de manier les petits fuseaux, et par ainsi l'image ou les images de celui à qui elle veut du bien ne se remueront point en son imagination. Et voilà la vérité ; c'est mon sentiment et c'est mon conseil. — Et le mien aussi, ajouta Sancho, puisque je n'ai jamais vu ouvrier qui s'applique à tels ouvrages qui soit mort d'amour. Les filles, dis-je, occupées à une telle besogne, pensent plus à l'accomplissement de leur tâche qu'à leurs amours. J'en parle d'après moi-même : pendant que je pioche, il ne me souvient nullement de mon petit œil, je parle de ma Thérèse Pança, que j'aime mieux

mille fois que je ne fais les paupières de mes yeux. — Vous parlez fort bien, Sancho, dit la duchesse, et je veillerai à ce que mon Altisidore s'occupe désormais à ces ouvrages de dentelle, car elle les sait faire à la perfection. — Madame, repartit Altisidore, il ne sera pas besoin d'user de ce remède, puisque la considération des cruautés dont a usé envers moi ce brigand, ce voleur vagabond, me les effacera bien assez de la mémoire sans autre artifice. Cependant, avec la permission de votre Grandeur, je veux m'ôter d'ici pour n'avoir plus sous les yeux non seulement sa triste figure, mais sa laide et abominable tournure. — Les paroles, dit le duc, que vous proférez me font souvenir du proverbe qu'on répète d'ordinaire, que celui qui dit des injures est proche de pardonner. » Altisidore fit semblant de s'essuyer les yeux avec un mouchoir, et puis, faisant une grande révérence à son maître et à sa maîtresse, elle sortit de la chambre. « Pauvre damoiselle, dit alors Sancho, mauvaise affaire, mauvaise affaire d'être tombée sur une âme de jonc et sur un cœur de chêne ; sur ma foi, si tu te fusses adressée à moi, tu eusses entendu chanter un autre coq. » Le devis s'acheva, don Quichotte s'habilla, dîna avec le duc et la duchesse, et partit dans la soirée.

1. Allusion à ce que la seconde des deux strophes dont nous avons donné la traduction au chapitre précédent est de Garcilaso de la Vega.

Seconde partie · LXXI

e vaincu et désorienté don Quichotte de la Manche cheminoit tout pensif d'une part, et fort joyeux d'une autre. Sa tristesse ve-

noit de sa défaite, et son agresse de la vertu qu'il voyoit en Sancho, ainsi qu'il l'avoit fait paroître en la résurrection d'Altisidore, quoiqu'il eût quelque scrupule à se persuader que l'amoureuse damoiselle eût été véritablement morte. Sancho n'étoit nullement joyeux, parce qu'il lui fâchoit qu'Altisidore ne lui eût point tenu parole en lui donnant les chemises. C'est pourquoi, pensant et repensant à ceci, il dit à son maître : « Par ma foi, Monsieur, je suis le plus malheureux médecin que l'on puisse trouver au monde, où il y a des docteurs qui, tout en tuant le malade qu'ils traitent, ont soin néanmoins de se faire payer de leur travail ; ce qui ne leur coûte que de signer une petite ordonnance de certains remèdes que l'apothicaire, et non eux, fait puis après. Et moi, au contraire, à qui la guérison d'autrui coûte des gouttes de sang, des nasardes, des piqûres et des coups de fouet, je n'en retire pas seulement un liard. Mais je vous jure sur mon âme que, si quelque malade tombe encore dans mes mains, avant que je le guérisse on oindra les miennes : car l'abbé dîne où il chante, et je ne veux pas croire que le Ciel m'ait donné la vertu que j'ai, afin de la communiquer aux autres gratis. — Ami Sancho, repartit don Quichotte, tu as raison, et Altisidore a fort mal fait de ne t'avoir point donné les chemises qu'elle t'avoit promises ; et, même en supposant que la vertu que tu possèdes est gratis data, puisqu'elle ne t'a coûté aucune étude, toutefois les martyres que tu as reçus en ta personne sont plus que toute l'étude que tu eusses pu y employer. Quant à moi, je te puis bien dire que, si tu avois voulu être payé des coups de fouet que tu te dois donner pour le désenchantement de Dulcinée, tu aurois déjà entièrement reçu ton salaire. Toutefois je ne sais s'il ne nuira point à la guérison, et je ne voudrois pas que la récompense empêchât le remède. Il me semble pourtant que l'on ne perdra rien à l'essayer. Regarde,

Sancho, ce que tu veux, et puis fouette-toi, et te paye comptant et de ta propre main, puisque tu as l'argent qui est à moi. »

Sancho ouvrit les yeux et les oreilles d'un grand pied à cette offre, et prit en son cœur la résolution de se fouetter de bon cœur. C'est pourquoi il dit à son maître : « C'est maintenant, Monsieur, que je me veux disposer pour mon profit à contenter votre Grâce en ce qu'elle désire : l'amour de mes enfans et de ma femme me convie à ne regarder point au mal qui m'en peut arriver. Que votre Grâce me dise donc combien elle me donnera pour chaque coup de fouet. — Si j'avois à te payer, Sancho, répliqua don Quichotte, suivant ce que méritent la grandeur et la qualité de ce remède, le trésor de Venise et les mines du Pérou n'y suffiroient pas. Fais toi-même le compte de ce que tu as à moi, et mets le prix à chaque coup. — Les coups de fouet, dit Sancho, sont au nombre de trois mille trois cents et tant. Je m'en suis donné jusqu'à cinq : les autres restent. Que ces cinq servent en déduction de ces et tant qui demeurent, et que tout se réduise à trois mille et trois cents. J'entends que pour chaque coup j'aie une pièce d'un cuartillo (et je n'en aurai pas moins quand tout le monde me le demanderoit), cela fait trois mille et trois cents cuartillos, qui sont, les trois mille, mille et cinq cents demi-réaux, qui font sept cent et cinquante réaux, et les trois cents font cent cinquante demi-réaux, qui reviennent à la somme de soixante et quinze réaux, qui, joints aux sept cent cinquante, montent en tout à la somme de huit cent vingt-cinq réaux. Je rabattrai cette somme sur ce que j'ai à votre Grâce, et par ce moyen rentrerai chez moi riche et content, quoique bien fouetté : car on ne prend pas les truites… et je n'en dis pas davantage.

— Ô honnête Sancho, ô aimable Sancho, répondit don Quichotte, combien Dulcinée et moi allons te devoir de reconnoissance durant tous les jours que le Ciel nous donnera de vie ! Si elle recouvre son premier être (et il est impossible que cela n'arrive point), son malheur sera un bonheur et ma défaite un fort heureux triomphe. Regarde donc, Sancho, quand est-ce que tu veux commencer la discipline, et pour que tu la commences plus tôt j'ajoute cent réaux de surplus. — Quand ? répliqua Sancho ; ce sera cette nuit sans faute. Faites seulement que nous soyons cette nuit en plein champ, et je m'ouvrirai les chairs. »

Enfin vint la nuit, que don Quichotte avoit attendue avec la plus grande impatience du monde : car il lui sembloit que les roues du char d'Apollon s'étoient rompues, et que le jour s'allongeoit plus que de coutume, ainsi qu'il arrive aux amoureux, qui croient n'obtenir jamais l'accomplissement de leurs désirs. Enfin ils entrèrent parmi des arbres délicieux, qui étoient un peu écartés du chemin. Après qu'ils eurent ôté la selle et le bât à Rossinante et au grison, ils s'assirent sur l'herbe verte, et soupèrent de ce que Sancho avoit dans son bissac. Ce bon écuyer, ayant fait du licou de Rossinante et de celui du grison un fouet vigoureux et flexible, s'éloigna de quelque vingt pas de son maître et se fourra parmi des haies. Don Quichotte, qui le vit aller tout nu et d'un si bon courage, lui dit : « Prends garde, cher ami, à ne te mettre point en pièces, et que les coups de fouet s'attendent les uns les autres. Il ne faut pas te hâter tellement en la carrière que l'haleine te manque au milieu de la course. Je veux dire que tu ne t'en dois pas donner si dru que la vie vienne à te manquer avant d'arriver au nombre désiré. Mais, afin que tu ne perdes point, par faute de carte, en plus ou en moins, je me tiendrai ici à l'écart, comptant sur mon chapelet les coups de fouet que tu te donne-

ras, et le Ciel veuille te favoriser selon que le mérite ta bonne intention. — À bon payeur, repartit Sancho, il ne coûte point de donner des gages. Je pense m'en donner de sorte que sans me tuer il m'en cuise, et c'est en cela que doit consister la substance de ce miracle. »

Soudain Sancho se dépouilla de la ceinture en haut, et, empoignant le fouet, commença de s'en donner, et don Quichotte commença à compter les coups. Sancho pouvoit s'en être donné quelque sept ou huit coups, il lui parut que la charge étoit lourde et le prix trop peu cher, et, s'arrêtant un peu, il dit à son maître qu'il s'étoit fort trompé et qu'il en appeloit, parce que chaque coup de fouet méritoit un demi-réal, et non un cuartillo. « Poursuis, ami Sancho, disoit don Quichotte, et ne te rebute point, car je redouble le terme du prix. — À la garde de Dieu donc, repartit Sancho, et que coups de fouet pleuvent. » Mais le coquin oublia de se fouetter les épaules, et donnoit sur les arbres en soupirant de temps en temps de telle façon qu'il sembloit à chaque coup s'arracher l'âme. Don Quichotte, plein de compassion, craignant qu'il ne se privât de vie et que son désir ne vînt point à s'accomplir par l'imprudence de Sancho, tint alors ce discours : « Sur ta vie, mon ami, que cette affaire en demeure là. Ce remède me semble fort dur et fort âpre. Il sera bien de donner du temps au temps : car on n'a pas pris Zamora en une heure. Tu t'es donné plus de mille coups, si j'ai bien compté ; cela suffit pour le moment : car l'âne, parlant grossièrement, souffre la charge, mais non pas la surcharge. — Non, non, Monsieur, répondit Sancho, on ne dira jamais de moi : À deniers payés bras rompus. Que votre Grâce s'écarte un peu, et me laisse me donner encore mille coups de fouet ; avec deux levées pareilles nous finirons ce compte, et il nous reste encore de l'étoffe. — Puisque tu te trouves

en si bonne disposition, répliqua don Quichotte, je m'écarterai donc ; le Ciel te veuille assister et récompenser ! » Sancho retourna à sa tâche avec tant de passion qu'il avoit déjà enlevé l'écorce à plusieurs arbres de la rigueur avec laquelle il se fouettoit. Or, en donnant un coup excessif sur une haie, il se mit à crier tout haut : « C'est ici que mourra Samson, et tous ceux qui avec lui sont. » Don Quichotte courut soudain au son de cette voix plaintive et au bruit de ce vigoureux coup de fouet. Lors il empoigna le licou qui servoit à Sancho de nerf de bœuf, et lui dit : « Que le sort, ami Sancho, ne permette point que pour mon plaisir tu perdes la vie, qui doit servir à l'entretien de ta femme et de tes enfans. Que Dulcinée attende une meilleure conjoncture ; pour moi, je me renfermerai dans les limites de l'espérance prochaine, et j'attendrai que tu recouvres de nouvelles forces, afin que cette affaire se conclue au contentement de tous. — Monsieur, puisque vous le voulez ainsi, repartit Sancho, à la bonne heure. Cependant, je vous prie, jetez-moi votre manteau sur les épaules. Je suis en sueur, et ne voudrois pas me refroidir. Ceux qui sont nouveaux dans l'exercice de la discipline courent ce danger. » Don Quichotte le fit, et, demeurant en pourpoint, couvrit Sancho, lequel s'endormit jusqu'à ce que le soleil l'éveillât. Ils poursuivirent leur chemin jusqu'à ce qu'ils arrivèrent en un lieu éloigné de trois lieues.

Enfin, ils s'arrêtèrent à une hôtellerie, que don Quichotte reconnut pour telle, et non pour un château enfermé de fossés, muni de tours, de herses et de pont-levis : car, depuis sa défaite, il discouroit avec plus de jugement sur les choses qui se présentoient à lui, ainsi qu'on le dira tout à l'heure. On les logea en une salle basse, à laquelle de vieux rideaux de serge peinte servoient de tapisserie, ainsi que l'on en use dans les villages. Sur l'un

d'eux on voyoit peint d'une fort mauvaise main le ravissement d'Hélène, lorsque son hôte téméraire l'enleva à Ménélas, et sur l'autre étoit l'histoire de Didon et d'Énée : elle, sur une haute tour, faisant signe avec un demi-drap à son hôte fugitif, qui fuyoit sur la mer porté dans une frégate ou dans un brigantin. Don Quichotte remarqua en ces deux histoires qu'en ce ravissement Hélène n'y alloit pas à regret, parce qu'elle rioit sous cape et en rusée. Mais la belle Didon sembloit verser par les yeux des larmes aussi grosses que des noix. Don Quichotte, en voyant cette peinture, dit : « Ces deux dames furent extrêmement malheureuses de n'avoir point pris naissance en ce siècle, et moi malheureux entre tous de n'être point né au leur. Si j'eusse rencontré ces messieurs, ni Troie n'eût été brûlée, ni Carthage détruite, puisque, rien qu'en mettant Pâris à mort, tant de malheurs ne fussent point arrivés. — Je gage, dit Sancho, qu'avant qu'il soit peu de temps il n'y aura cabaret, taverne, hôtellerie, ni boutique de barbier, où l'on ne voit dépeinte l'histoire de nos exploits ; mais je désirerois qu'elles fussent peintes d'une meilleure main que celle qui a dessiné ces figures. — Tu as raison, Sancho, dit don Quichotte, parce que ce peintre est comme Orbaneja, peintre qui demeuroit à Ubeda. Quand on lui demandoit ce qu'il peignoit, il faisoit cette réponse : « Ce qui se produira. » Et si par hasard il peignoit un coq, il écrivoit au-dessous : Ceci est un coq, afin qu'on ne crût pas que c'étoit un renard. Or, il me semble, Sancho, que tel doit être le peintre ou écrivain, car c'est tout un, qui a mis en lumière l'histoire de ce nouveau don Quichotte qui s'est produit, parce qu'il a peint ou écrit au hasard. Il a imité un certain poète nommé Mauléon, qui ces dernières années étoit à la cour, qui rendoit soudain réponse à tout ce qu'on lui demandoit. Et, comme quelqu'un lui demanda un jour ce que vouloient dire ces

paroles : Deum de Deo, il répondit en espagnol : Dé donde diere. Mais, laissant tout cela à part, dis-moi, Sancho, si tu penses remplir la même tâche cette nuit, et si tu veux que ce soit sous la couverture d'une maison ou à ciel ouvert. — Sur mon Dieu, repartit Sancho, pour les coups que je pense me donner, je les aime autant au logis qu'à la campagne. Toutefois, avec tout cela, je voudrois que ce fût parmi des arbres, car il me semble qu'ils m'accompagnent et m'aident merveilleusement bien à supporter mon travail. — Ami Sancho, dit don Quichotte, cela ne sera pas ainsi, il faut les réserver plutôt pour le moment où nous serons arrivés à notre village, où pour le plus tard nous parviendrons après-demain, et où tu auras recouvré de nouvelles forces. » Sancho lui dit qu'il en fît ce qu'il voudroit, que pour lui il avoit envie de finir cette affaire pendant que le fer étoit chaud et que le moulin tournoit, parce que le péril consiste souvent dans le délai, et qu'en priant Dieu il faut frapper du maillet ; qu'il vaut encore mieux un Tiens-le que deux Tu l'auras, et un moineau à la main que le vautour en l'air. — Pour Dieu, Sancho, dit don Quichotte, assez de proverbes. Il semble que tu retournes au Sicut erat. Parle, je te prie, clairement, nettement et sans t'embrouiller, ainsi que je t'ai dit plusieurs fois, et tu verras qu'un pain t'en rendra plus de cent. — Je ne sais quelle misère est la mienne, répondit Sancho, que je ne saurois raisonner sans proverbes, ni alléguer proverbes qui ne me semblent être une raison. Mais je me corrigerai si je puis », et là-dessus ils suspendirent leur entretien.

1. Il s'agit ici de la carte sur laquelle on marque les coups au tir.

on Quichotte et Sancho, attendant la nuit, demeurèrent toute la journée en cette hôtellerie : l'un pour achever en pleine campagne la tâche de sa discipline, et l'autre pour en voir la fin, dont dépendoit celle de son désir. Durant ce temps-là, un homme à cheval, suivi de trois ou quatre serviteurs, arriva, à la porte de l'hôtellerie, auquel un des siens tint ce langage : « Seigneur don Alvar Tarfé, vous pouvez passer ici la plus grande chaleur du jour. Cette hôtellerie semble nette et fraîche. » Don Quichotte, oyant ce discours, dit à Sancho : « Vois, quand je feuilletai le livre de la seconde partie de mon histoire, il me semble qu'en passant j'y rencontrai ce nom de don Alvar Tarfé. — Cela pourroit bien être, repartit Sancho ; mais laissons-le mettre pied à terre, et puis nous le lui demanderons. » Le chevalier mit pied à terre, et l'hôtesse lui donna une salle basse proche de celle de don Quichotte, et parée des mêmes figures sur serge peinte. Le chevalier qui venoit d'arriver se mit à la légère, et, sortant sur le portail de l'hôtellerie, qui étoit spacieux et frais et où don Quichotte se promenoit, il lui demande : « Où allez-vous, Señor ? — Je vais, répondit don Quichotte, à un village proche d'ici, et dont je suis natif. Et vous, Señor, où allez-vous ? — Moi, Señor, dit le chevalier, je vais à Grenade, qui est ma patrie. — Bon pays, répliqua don Quichotte. Cependant je prie votre Grâce de me dire son nom, parce qu'il me semble qu'il m'importe de le savoir plus qu'on ne sauroit dire. — Je m'appelle don Alvar Tarfé, répondit l'hôte. — Vous êtes, sans aucun doute, repartit don Quichotte, cet Alvar Tarfé de qui le nom est imprimé en la seconde partie de l'Histoire de don Quichotte de la Manche, qu'un auteur moderne a récemment imprimée et mise en lumière ? — C'est moi-même, dit le chevalier,

et ce don Quichotte, sujet principal d'une telle histoire, fut mon plus grand ami. Ce fut moi qui le tirai de son village, ou au moins qui le poussai à se trouver à des joutes que l'on faisoit à Saragosse, où j'allois. Et, en pure vérité, je lui fis beaucoup de plaisir : car je fus cause que le bourreau ne lui frotta point le dos, ayant mérité cette punition pour son effronterie. — Mais dites-moi, je vous prie, dit alors don Quichotte, Seigneur don Alvar, ressemblé-je en quelque manière à ce don Quichotte dont vous parlez ? — Non certes, répondit l'hôte, d'aucune façon. — Et ce don Quichotte, poursuivit le nôtre, menoit-il avec lui un écuyer nommé Sancho Pança ? — Oui vraiment, répliqua don Alvar. On disoit que cet écuyer étoit fort plaisant ; mais jamais je ne lui ouïs dire chose de bonne grâce, ni le mot pour rire. — Je le crois bien, dit alors Sancho : car il n'appartient pas à tout le monde d'être plaisant. Et ce même Sancho dont vous parlez, Monsieur le gentilhomme, doit être quelque grand coquin, quelque gourmand et larron tout ensemble. C'est moi qui suis le vrai Sancho Pança, qui sais faire de bons contes, et plus qu'il n'y a de gouttes d'eau quand il pleut. Si vous voulez, Monsieur, vous en pourrez faire l'expérience et venir après moi pour le moins une année, et vous verrez que je dis à chaque pas tant et de si plaisantes choses que le plus souvent, sans le savoir, je fais rire tous ceux qui m'écoutent. Pour le vrai don Quichotte de la Manche, le vaillant et le discret, l'amoureux, le redresseur de torts, le tuteur des pupilles et des orphelins, le rempart des veuves, le meurtrier des damoiselles, celui qui a pour unique maîtresse la sans pareille Dulcinée du Toboso, c'est ce seigneur que vous voyez ici présent, et qui est mon maître. Tout autre don Quichotte et tout autre Sancho Pança ne sont que songe et que mensonge. — Par Dieu, je le crois, repartit don Alvar, parce qu'en quatre paroles que vous venez de

proférer, vous avez fait paroître plus de grâce que n'a jamais fait l'autre Sancho Pança en tous les longs discours que je l'ai ouï tenir. Il sentoit plus le gourmand que bien disant, et plus le lourdaud que le plaisant. — Je crois sans aucun doute que les enchanteurs qui persécutent le bon don Quichotte m'ont voulu aussi persécuter avec l'autre don Quichotte, le mauvais. Toutefois, je ne sais qu'en dire, puisque j'oserois jurer que je le laissai à Tolède, dans l'hôtel du Nonce, où je le fis mettre, afin qu'on le guérît ; et maintenant voici un autre don Quichotte, néanmoins bien différent du mien.

— De moi, dit don Quichotte, je ne sais si je suis bon, mais je sais bien que je ne suis point le mauvais. Et, pour preuve de mon dire, vous saurez, s'il vous plaît, Señor don Alvar Tarfé, que je n'allai jamais de toute ma vie à Saragosse. Et dernièrement, ayant appris que ce don Quichotte imaginaire s'étoit trouvé aux joutes de cette ville, je n'y voulus nullement entrer, afin de faire voir à la barbe de tout le monde son mensonge ; de sorte que je m'en allai tout droit à Barcelone, trésor de la courtoisie, retraite des étrangers, hôpital des pauvres, pays des vaillans, vengeur de ceux qui sont offensés, lieu des plus fermes amitiés, ville enfin qui n'a pas sa pareille, soit pour la beauté, soit pour la situation du lieu. Et, bien que ce qui m'y est arrivé ne m'apporte guère de contentement, toutefois je soulage cet ennui par le plaisir que j'ai reçu de l'avoir vue. Enfin, Señor don Alvar Tarfé, c'est moi qui suis don Quichotte de la Manche, et celui-là même de qui parle la renommée, et non pas ce malheureux qui a voulu usurper mon nom et s'honorer de mes pensées.

« Cependant je supplie votre Grâce, par la profession que vous faites de chevalier, de me faire une déclaration, par-devant l'al-

cade de ce lieu, que de toute votre vie jusques à présent vous ne m'avez point vu, et que je ne suis point le don Quichotte imprimé en cette seconde partie, ni pareillement ce Sancho Pança mon écuyer n'est pas celui que vous connoissez. — Je le ferai de fort bon cœur, repartit don Alvar, encore que je sois tout ébahi de voir deux don Quichottes et deux Sanchos en même temps, aussi conformes de nom que différens d'actions, et je redis encore et le crois assurément que je n'ai point vu ce que j'ai vu, et que ce qui m'est arrivé pour ce sujet n'est nullement arrivé. — Sans doute, Monsieur, dit alors Sancho, vous devez être enchanté de même que la señora Dulcinée du Toboso. Plût à Dieu que votre désenchantement se pût faire en me donnant trois mille et tant d'autres coups de fouet, ainsi que je fais pour elle. Je me les donnerois fort volontiers et sans aucun intérêt. — Je n'entends rien, repartit alors don Alvar, à ces coups de fouet. » Et Sancho lui répondit qu'il seroit trop long de le raconter ; que néanmoins il lui apprendroit l'histoire, si par fortune ils alloient par un même chemin.

Sur cela, l'heure du dîner vint, et don Quichotte et don Alvar mangèrent ensemble. Le hasard amena l'alcade du bourg dans l'hôtellerie avec un greffier. Et don Quichotte le requit de vouloir prendre une déclaration que ce chevalier don Alvar Tarfé lui vouloit faire, parce que cela importoit grandement à son honneur. Or, la teneur de cette déclaration étoit que ce même gentilhomme ne connoissoit nullement don Quichotte de la Manche, qui étoit là présent, et qu'il n'étoit pas celui qu'on avoit imprimé en une histoire intitulée : Seconde partie de Don Quichotte de la Manche, composée par un tel de Avellaneda, natif de Tordesillas. Finalement l'alcade y pourvut selon les formes de justice. On fit la déclaration comme on a coutume de la faire en de tels cas. Et

par ce moyen don Quichotte et Sancho demeurèrent fort joyeux, comme si une pareille déclaration leur eût été grandement importante, et comme si leurs œuvres et leurs paroles ne faisoient pas clairement paroître la différence qui étoit entre les deux don Quichottes et les deux Sanchos.

Il y eut assaut de courtoisie et d'offres de services entre don Alvar et don Quichotte ; dans ces civilités notre grand chevalier de la Manche fit paroître tant de discrétion qu'il détrompa don Alvar Tarfé de l'erreur où il étoit : car il se persuada qu'il étoit enchanté, puisqu'il touchoit de la main deux don Quichottes si contraires et si différens. La soirée vint cependant ; ils partirent de ce lieu. Quand ils eurent cheminé environ demi-lieue, ils rencontrèrent deux chemins qui alloient de côtés différens. L'un menoit au village de don Quichotte, et l'autre là où don Alvar s'acheminoit. Durant ce peu d'espace, don Quichotte lui raconta le malheur de sa défaite, l'enchantement et le remède de Dulcinée. Toutes ces choses causèrent une nouvelle admiration à don Alvar, lequel, embrassant don Quichotte et Sancho, poursuivit son chemin, et don Quichotte le sien.

Notre chevalier passa cette nuit parmi les arbres, afin de donner moyen à Sancho d'accomplir sa pénitence, ce qu'il fit de même que la nuit passée, aux dépens des écorces des haies et des arbrisseaux bien plus que de ses épaules : car il les conserva si bien que les coups de fouet qu'il s'y donnoit n'en eussent pas fait fuir une mouche si elle s'y fût posée. Don Quichotte ainsi abusé ne perdit pas un seul coup du compte, et trouva que ceux de la nuit passée, joints aux présens, faisoient trois mille vingt-neuf. Il sembloit que le soleil se fût levé plus matin que de coutume pour voir ce sacrifice, et à sa clarté ils se remirent en route, devisant

entre eux de l'erreur où étoit don Alvar et de l'heureuse idée qu'ils avoient eue d'en prendre si authentiquement une déclaration devant la justice.

Ils marchèrent ce jour et cette nuit sans qu'il leur arrivât chose digne d'être contée, si ce n'est que la nuit même Sancho acheva sa tâche au grand contentement de don Quichotte, qui attendoit le jour pour voir si en leur chemin ils ne rencontreroient point sa maîtresse Dulcinée déjà désenchantée. Aussi, en cheminant, ils ne rencontroient femme aucune qu'il ne s'approchât d'elle pour la reconnoître et pour savoir si ce n'étoit point Dulcinée du Toboso, tenant pour vérité infaillible que les promesses du prophète Merlin ne pouvoient mentir.

Avec ces pensées et ces désirs, ils gravirent un coteau d'où ils découvrirent leur village. Aussitôt que Sancho l'eut découvert, il se mit à genoux et proféra ces paroles : « Ô désirée et chère patrie ! ouvre les yeux et regarde comme ton fils Sancho Pança revient à toi ; et, s'il n'est guère riche, il est pour le moins bien fouetté. Ouvre les bras et reçois pareillement ton fils don Quichotte ; et, s'il vient vaincu par la force d'un bras étranger, il vient pour le moins vainqueur de soi-même ; et, selon que lui-même m'a dit autrefois, c'est la plus grande victoire que l'on puisse désirer. J'ai de l'argent : car, si l'on me donnoit de bons coups de fouet, je me suis toujours bien tenu à cheval. — Laisse là toutes ces folies, dit alors don Quichotte, et allons tout droit à notre village, là où nous donnerons libre essor à nos imaginations, et prescrirons la forme que nous devons tenir en la vie pastorale que nous pensons exercer. » En devisant de la sorte, ils descendirent le coteau et s'en allèrent à leur village.

1. On appelle Hôtel du Nonce, à Tolède, l'hôpital où l'on soigne les fous.

Seconde partie · LXXIII

id Hamet raconte que, comme ils furent à l'entrée de leur village, don Quichotte aperçut que dans les aires du lieu il y avoit deux jeunes garçons qui se battoient ensemble. L'un disoit à l'autre : « Periquillo, ne te mets pas en nage, car tu ne la reverras plus de toute ta vie. » Don Quichotte, oyant ceci, tint alors à Sancho ce langage : « Ami, n'entends-tu pas ce que dit ce jeune garçon : Tu ne la reverras plus de toute ta vie » ? — Eh ! qu'importe, répondit Sancho, ce que vient de dire ce jeune garçon ? — Quoi ! répliqua don Quichotte, ne vois-tu pas qu'appliquant cette parole à mon intention, il veut dire que je ne verrai jamais Dulcinée ? » Sancho lui vouloit répondre ; mais il en fut empêché par un lièvre qui venoit fuyant par cette campagne. Il étoit suivi de plusieurs lévriers et de chasseurs ; de sorte que tout craintif il s'alla tapir sous les pieds du grison. » Sancho le prit librement et le présenta à don Quichotte qui crioit tout haut : « Malum signum, malum signum. Un lièvre s'enfuit, des lévriers le poursuivent, et Dulcinée ne paroît point. — Votre Grâce est un homme étrange, dit alors Sancho : supposons que ce lièvre soit Dulcinée du Toboso, et que ces lévriers qui la poursuivent soient les scélérats d'enchanteurs qui l'ont transformée en paysanne. Elle fuit, je l'attrape et la remets en votre pouvoir. Vous la tenez en vos bras et la caressez : quel mauvais signe est-ce là, et quel mauvais augure peut-on en tirer ? » Cependant les deux jeunes garçons qui étoient en dispute s'approchèrent pour voir le lièvre, et Sancho demanda à l'un

d'eux le sujet de leur différend. Lors, celui qui avoit dit : « Tu ne la verras point de ta vie », apprit à Sancho qu'il avoit ôté à l'autre jeune garçon une petite cage à grillons, et qu'il pensoit bien ne jamais la lui rendre. Sancho tira alors de sa pochette quatre cuartos, et les donna au garçon pour la cage, qu'il remit entre les mains de don Quichotte, en lui disant : « Voici, Monsieur, rompus et défaits tous ces mauvais présages, qui désormais n'ont rien à voir avec nos aventures (selon que je m'imagine, encore que je sois un sot), non plus qu'avec les neiges d'antan. Et, si j'ai bonne mémoire, il me semble avoir ouï dire au curé de noire village que ce n'est pas aux personnes chrétiennes et prudentes de s'arrêter à telles niaiseries. Dernièrement votre Grâce me le disoit, et me donnoit à entendre que tous les chrétiens qui s'amusoient aux présages étoient des fous. C'est pourquoi il est inutile de s'entêter là-dessus ; mais passons outre, et entrons dans notre village. » Sur ce, les chasseurs vinrent : ils demandèrent leur lièvre, et don Quichotte le leur rendit. Après, Sancho et lui passèrent outre ; et à l'entrée du village rencontrèrent dans un petit pré le curé et le bachelier Carrasco, qui prioient le chapelet à la main. Il faut savoir que Sancho Pança avoit mis sur le grison et sur le paquet des armes la jupe de boucassin, peinte de flammes de feu, qu'on lui vêtit au château du duc, la nuit où Altisidore ressuscita, et cette jupe servoit en ce lieu comme de couverture et de tapis. Il avoit encore mis sur la tête de son âne la mitre dont nous avons ci-dessus parlé. Et c'étoit bien la plus nouvelle transformation et la plus digne parure qu'âne mit jamais sur sa tête. Le curé et le bachelier les reconnurent soudain, et coururent à eux les bras ouverts. Don Quichotte mit pied à terre, et les embrassa étroitement. Mais les petits enfans, qui voient aussi clair que de vrais lynx, ayant découvert la mitre de l'âne, accoururent aussitôt

la voir, se disant les uns aux autres : « Accourez, camarades, et vous verrez l'âne de Sancho Pança plus galant que Mingo, et la bête de don Quichotte plus maigre aujourd'hui qu'elle n'étoit le premier jour. » Finalement, entourés des galopins et accompagnés du curé et du bachelier, ils entrèrent dans le village, et s'en allèrent à la maison de don Quichotte. Ils rencontrèrent à la porte sa gouvernante et sa nièce, qui avoient déjà reçu des nouvelles de sa venue. Thérèse Pança, femme de Sancho, en avoit pareillement été avertie. Elle y courut pour voir son mari, tout échevelée et demi-nue, menant par la main sa fille Sanchica. Et, quand elle vit qu'il n'étoit pas si bien costumé qu'elle s'imaginoit que devoit être un gouverneur, elle lui tint ce discours : « Il me semble que tu viens à pied et tout recru de tant cheminer ? Tu m'as plutôt la mine d'un pauvre ingouvernable que d'un gouverneur. — Tais-toi, Thérèse, repartit Sancho : car bien souvent où il y a des chevilles il n'y a point de lard. Allons à la maison, et là tu entendras des merveilles. Tant il y a que j'ai de l'argent, ce qui est le plus important, et je l'ai gagné par mon industrie sans faire tort à personne. — Vous avez donc de l'argent, mon bon mari ? répliqua Thérèse. Voilà qui va fort bien, que vous l'ayez gagné d'une façon ou d'une autre : car en quelque manière que vous l'ayez attrapé, vous n'aurez pas introduit au monde une coutume nouvelle. » Sanchica embrassa son père et lui demanda s'il ne lui apportoit point quelque chose, et qu'elle l'attendoit comme rosée du mois de mai. Ainsi sa femme le tenant par la main, et sa fille par la ceinture d'une main, et de l'autre main menant le grison, ils entrèrent en leur cabane, laissant don Quichotte en son logis au pouvoir de sa nièce et de sa gouvernante, et en compagnie du curé et du bachelier.

Don Quichotte, sans plus long délai, tira à part à l'heure même le bachelier et le curé, et en peu de mots leur raconta sa défaite, et la promesse qu'il avoit été contraint de faire de ne sortir pendant un an de son village ; que son intention étoit de la tenir au pied de la lettre, sans l'outrepasser d'un atome, puisque, comme chevalier errant, il y étoit obligé par l'ordre et par la règle de la chevalerie errante. C'est pourquoi il avoit résolu de se faire berger durant cette année, et de vivre dans le désert des campagnes, où, la bride sur le cou, il pourroit se laisser aller à ses pensées amoureuses en s'adonnant aux vertueux exercices de pasteur.

Or, il les supplioit, s'ils n'avoient guère à faire et n'étoient embarrassés de soins plus importans, d'être ses compagnons ; qu'il achèteroit des brebis et un troupeau suffisant pour leur donner le nom de bergers ; que cependant il leur faisoit savoir que le principal de cette affaire étoit déjà exécuté, parce qu'il leur tenoit déjà tout prêts des noms si propres et si convenables qu'il sembloit qu'on les eût jetés au moule. Le curé voulut savoir ces noms, et don Quichotte lui dit que lui s'appelleroit le berger Quichotis, le bachelier le berger Carrascon, et le curé le berger Curiambro, et pour Sancho Pança, qu'on l'appelleroit Pansino.

Tous s'ébahirent envoyant la nouvelle folie de don Quichotte : néanmoins, afin qu'il ne sortît pas encore une fois de son village ni ne retournât à ses chevaleries, et dans l'espoir que durant cette année il pourroit être guéri, ils approuvèrent sa bonne résolution, traitèrent sa folie de sagesse et lui offrirent leur compagnie en cet exercice. « Et d'autant plus, ajouta Samson Carrasco, que, comme tout le monde le sait, je suis un excellent poète, et à chaque pas je composerai des pastorales et des églogues, ou bien des vers de la cour, ou comme il viendra le plus à propos. Et par

ainsi nous nous entretiendrons par ces chemins déserts où nous nous proposons d'aller. Mais ce qui est le plus nécessaire, Messeigneurs, c'est que chacun choisisse le nom de la bergère qu'il veut célébrer en ses vers, et qu'il n'y ait arbre, quelque dur qu'il soit, où nous n'écrivions et gravions son nom, ainsi qu'ont accoutumé de faire les bergers amoureux. — Voilà qui est parfait, repartit don Quichotte, encore que je n'aie pas besoin de rechercher le nom d'une bergère imaginaire, puisque j'ai la sans pareille Dulcinée du Toboso, gloire de ces rivages, ornement de ces prairies, soutien de la beauté, crème de la bonne grâce, et enfin sujet sur lequel toute louange peut extrêmement bien être assise, quelque hyperbolique qu'elle soit.

— Cela est vrai, dit le curé, mais pour nous, nous chercherons par ici des bergères plus faciles qui, si elles ne nous vont point carrément, nous iront de coin. » À quoi Samson Carrasco ajouta : « Et quand elles nous manqueront, nous leur donnerons les noms des bergères gravées et imprimées dont le monde est rempli : car nous les appellerons Philis, Amaryllis, Diane, Floride, Galathée et Bélise ; puisqu'on les vend en place publique, nous les pouvons bien acheter, et les tenir pour être à nous. Si ma maîtresse, ou pour mieux dire ma bergère, se nomme Anne, je la célébrerai sous le nom d'Anarda ; si elle s'appelle Françoise, je l'appellerai Francine ; et Lucinde, si son nom est Lucie : car tout cela se rencontre fort bien. Quant à Sancho Pança, s'il vient à entrer en cette confrérie, il pourra célébrer sa femme Thérèse Pança sous le nom de Thérésine. » Don Quichotte se mit à rire de l'application de ce nom, pendant que le curé loua infiniment sa résolution honorable et glorieuse, et lui offrit de nouveau de lui tenir compagnie tout le temps qui lui resteroit après s'être acquitté de ce à quoi sa charge l'obligeait. Sur ce, ils prirent congé de lui, le

prièrent et lui conseillèrent tant d'avoir soin de sa santé que de faire bonne chère. Le hasard voulut que sa nièce et la gouvernante ouïrent la conversation qu'ils eurent entre eux trois ; et, quand le curé et le bachelier furent sortis, toutes deux entrèrent avec don Quichotte, et sa nièce lui tint ce discours : « Qu'est ceci, Monsieur mon oncle ? Ores que nous croyions que vous alliez vous tenir dans votre maison, et y mener une vie paisible et honorable, vous avez envie de vous jeter dans de nouveaux labyrinthes en vous faisant un vagabond de berger qui vient, berger qui va. Certainement les blés sont déjà trop durs pour en faire des chalumeaux. » À quoi la gouvernante ajouta : « Pourrez-vous bien passer en pleine campagne la sieste de l'été et la froidure de l'hiver, et pareillement entendre les hurlemens des loups ? Non certes, parce que cette besogne n'appartient qu'à ceux qui sont d'une santé robuste, qui ont la peau endurcie, et qui sont élevés pour faire un tel métier dès le berceau. Au pis aller, il vaudroit mieux être chevalier errant que berger. Je vous prie, Monseigneur, suivez le conseil que je vous donne, non pas après être gorgée de pain et de vin, mais à jeun et comme une personne qui a plus de cinquante ans sur la tête. Demeurez dans votre maison, veillez aux affaires domestiques, confessez-vous souvent, faites du bien aux pauvres, et si cela vous tourne mal, je le prends sur mon âme. — Taisez-vous, mes filles, répliqua don Quichotte, car je sais bien ce que j'ai à faire. Cependant que l'on me couche dans le lit ; il me semble que je ne me trouve pas trop bien. Mais tenez pour assuré que, chevalier errant ou berger, je ne laisserai pas de vous pourvoir de tout ce dont vous aurez besoin, et vous le verrez à l'œuvre. » La nièce et la gouvernante, qui étoient sans doute de fort bonnes filles, le mirent dans le lit, là où elles lui donnèrent à manger et le traitèrent aussi bien que possible.

es les choses humaines, n'étant point éternelles, vont toujours en déclinant depuis leurs principes jusqu'à ce qu'elles parviennent à leur dernière fin, et principalement la vie des hommes, et comme celle de don Quichotte n'avoit pas ce privilège du Ciel d'être toujours au même état et dans sa course, sa fin arriva lorsqu'il y pensoit le moins. Je ne sais si cela procéda de la mélancolie que lui causoit le souvenir d'avoir été vaincu, ou bien de la volonté du Ciel qui l'ordonnoit ainsi : tant il y a qu'une fièvre le saisit, laquelle le retint six jours dans le lit. Durant ce temps-là le curé, le bachelier et le barbier, ses amis, le visitèrent plusieurs fois, sans que Sancho Pança, son bon écuyer, abandonnât jamais son chevet. Eux, croyant que la fâcherie qu'il avoit d'avoir été vaincu et de ne voir pas l'accomplissement de son désir touchant le désenchantement de Dulcinée lui causoit cette maladie, tâchoient par tous moyens de le réjouir. Le bachelier lui disoit qu'il eût bon courage, et qu'il se levât pour commencer leur exercice pastoral, et qu'il avoit déjà composé une églogue qui n'en devoit rien à toutes celles que le Sannazar avoit composées. Que pour ce même sujet il avoit acheté de sa bourse deux fort beaux chiens, et de grand renom, pour garder le troupeau ; que l'un se nommoit Barcino, et l'autre Butron, et qu'un pasteur du Quintanar les lui avoit vendus. Mais pour tout cela don Quichotte ne quittoit point ses tristesses. Ses amis appelèrent le médecin, lequel ne fut pas fort content du pouls qu'il lui trouva. Aussi lui dit-il que, quoi que c'en fût, il pensât au salut de son âme, parce que la santé du corps couroit un grand péril. Don Quichotte écouta sans se troubler ce discours, ce que ne firent ni sa nièce, ni sa servante, ni son écuyer, puisqu'ils commencèrent à pleurer tendrement, comme

s'ils l'avoient déjà mort devant les yeux. L'avis du médecin fut que les mélancolies et les fâcheries le faisoient mourir. Don Quichotte pria qu'on le laissât seul, parce qu'il vouloit un peu dormir. On le fit, et il dormit tout d'une traite, comme on dit, plus de six heures, et de telle sorte que la gouvernante et la nièce croyoient qu'il devoit être parti pendant le sommeil. Il s'éveilla pourtant au bout de ce temps, et puis se mit à proférer ces paroles à haute voix : « Béni soit le Dieu puissant, qui m'a fait tant de bien. Enfin ses miséricordes n'ont point de limites, elles ne sont point accourcies ni empêchées par les péchés des hommes. » La nièce demeura attentive aux paroles de son oncle, et, lui semblant qu'elles étoient mieux disposées que celles qu'il avoit accoutumé de proférer en cette maladie, elle lui demanda : « Que dites-vous, Monsieur mon oncle ? Y a-t-il quelque chose de nouveau ? De quelles miséricordes parlez-vous, ou de quels péchés des hommes ? — Ma nièce, répliqua don Quichotte, ces miséricordes sont celles dont Dieu a usé envers moi en ce même instant, sans que mes péchés y aient donné aucun empêchement. Je possède à cette heure un jugement libre et clair, et qui n'est pas couvert des ombres épaisses de l'ignorance que la lecture triste et continuelle des détestables livres de chevalerie avoit mise sur moi. Je reconnois leurs extravagances et leurs duperies. Je n'ai qu'un regret, c'est que cette désillusion soit venue si tard, qu'elle ne me donne pas de loisir pour réparer ma faute, par la lecture que je ferois d'autres livres qui serviroient de lumière à mon âme. Ma nièce, je me sens proche de la mort, et je voudrois bien qu'elle fût d'une façon qui donnât à entendre que ma vie n'avoit pas été si mauvaise que le nom de fou m'en demeurât : car, encore que je l'aie été en ma vie, je ne voudrois point confirmer cette vérité à ma mort. C'est pourquoi, ma chère amie, faites

venir le curé et le bachelier Samson Carrasco, et maître Nicolas le barbier. Je veux me confesser et faire mon testament. » La nièce fut relevée de cette peine par la venue de tous trois, qui entrèrent alors dans la chambre. À peine don Quichotte les vit qu'il leur dit : « Mes bons Seigneurs, félicitez-moi de n'être plus don Quichotte de la Manche, mais Alonso Quixano, auquel sa bonne vie donna autrefois le surnom de Bon. Je suis l'ennemi d'Amadis de Gaule et de tout l'infini bataillon de sa race. C'est maintenant que les histoires profanes de la chevalerie errante me sont odieuses. Je reconnois bien ma folie, et le péril où m'a mis leur lecture. Mais aujourd'hui, par la miséricorde de Dieu, ayant été fait sage à mes propres dépens, je les abhorre. » Quand ses trois amis entendirent qu'il parloit de la sorte, ils crurent que sans doute il étoit possédé de quelque nouvelle folie. « Seigneur don Quichotte, lui dit Samson, à présent que les nouvelles nous sont venues que M Dulcinée du Toboso est désenchantée, parlez-vous de la sorte ? Et maintenant que nous sommes si proches d'être bergers, afin de mener en chantant une vie de princes, avez-vous bien envie de vous faire ermite ? Taisez-vous, je vous prie, revenez à vous, et laissons tous ces discours. — Ceux que j'ai tenus jusqu'ici, réplique don Quichotte, qui ont été mon vrai dommage, ma mort, par l'assistance du Ciel, va les tourner à mon profit. Messieurs, je sens que la mort me talonne. Quittons toute raillerie, et que l'on m'amène un prêtre qui me confesse, et un notaire qui fasse mon testament. Aux extrémités où je me trouve maintenant réduit il ne faut pas que l'homme se moque de l'âme. C'est pourquoi, tandis que monsieur le curé me confessera, que l'on m'aille tôt querir un notaire. »

Ils se regardèrent les uns les autres, étonnés des raisons de don Quichotte, encore qu'ils fissent doute de le croire. Mais l'un

des signes qui leur fit conjecturer qu'il s'en alloit mourir fut qu'avec tant de facilité de fou il étoit devenu sage : car aux paroles que nous avons déjà rapportées, il en ajouta d'autres si belles, si chrétiennes et si bien conçues, que sans aucun doute ils crurent assurément que don Quichotte étoit devenu sage. Le curé fit sortir tous ceux qui étoient dans la chambre, et, étant demeuré seul avec lui, le confessa. Le bachelier Carrasco alla chercher un notaire, lequel vint peu de temps après avec lui et avec Sancho Pança. Ce bon écuyer, ayant déjà appris de la bouche du bachelier que son maître étoit en fort mauvais état, et trouvant sa gouvernante et sa nièce en larmes, commença de se donner des coups de poing et de verser des pleurs. La confession s'acheva, et le curé sortit en disant : « Véritablement il se meurt, et véritablement aussi Alonso Quixano le Bon est devenu sage : nous pouvons entrer pour qu'il fasse son testament. » Ces nouvelles firent alors lâcher la bonde aux yeux gonflés de la gouvernante, de la nièce et de Sancho Pança son bon écuyer, de sorte qu'ils en tirèrent des fontaines de pleurs, et de l'estomac mille profonds soupirs : car en effet, ainsi que nous avons déjà dit quelque part, tandis que don Quichotte fut simplement Alonso Quixano le Bon, et pendant qu'il fut don Quichotte de la Manche, il fut toujours d'une nature douce et d'agréables rapports. Pour ce sujet, il étoit non seulement fort aimé de ceux de sa maison, mais encore de tous ceux qui le connoissoient.

Le notaire entra avec les autres, et, après qu'il eut écrit l'entête du testament, et que don Quichotte eut recommandé son âme à Dieu, avec toutes les circonstances chrétiennes requises et nécessaires, et qu'on vint aux legs, il fit écrire ceci : « Item, et pour le regard de certains deniers que Sancho Pança, que j'avois fait mon écuyer pendant ma folie, a en son pouvoir, parce

qu'entre lui et moi il y a certains comptes à faire de dépenses et recettes, ma volonté est qu'il n'en rende aucunement compte, ni n'en demeure pareillement obligé : au contraire, si quelque chose en reste, après qu'on lui aura payé ce que je lui dois, qui est bien peu de chose, qu'elle soit sienne, et bon bénéfice lui fasse. Et comme, étant alors fou, je fus cause du gouvernement de l'île qu'on lui donna, je voudrois avoir le pouvoir, maintenant que je suis sage, de lui donner un royaume, parce que la sincérité de son âme et la fidélité de sa conduite le méritent. » Lors, en s'adressant à Sancho, il lui tint ce langage : « Cher ami, pardonne-moi de t'avoir donné occasion de paroître fou comme moi, en te faisant tomber en l'erreur où je suis tombé qu'au monde il y a eu et il y a des chevaliers errans.

— Ah ! Monsieur, dit alors Sancho en pleurant, ne mourez point, mais suivez mon conseil. Or je vous conseille de vivre beaucoup d'années. La plus grande folie que puisse faire un homme en ce monde, c'est de se laisser mourir sans plus ni moins, et sans qu'aucun le tue, ni qu'autres mains lui donnent la mort que celles de la mélancolie. Je vous en prie encore un coup, ne vous laissez point aller à la lâcheté. Plutôt levez-vous de ce lit, et allons à la campagne vêtus en bergers, ainsi que nous l'avions déjà résolu. Peut-être trouverons-nous derrière quelque buisson la señora doña Dulcinée désenchantée, de sorte qu'il n'y aura rien plus à imaginer. Si c'est la fâcherie de vous voir vaincu qui vous donne la mort, jetez-en la faute sur moi, en soutenant partout que vous fûtes abattu parce que j'avois mal sanglé Rossinante. D'autant plus que votre Grâce aura vu en ses livres de chevalerie que c'est chose ordinaire qu'un chevalier fasse vider les arçons à un autre, et que celui qui est aujourd'hui vaincu soit demain vainqueur. — Il est vrai, dit alors Samson, et le bon Sancho Pança

rapporte fort bien la vérité de ces accidens. — Messieurs, repartit alors don Quichotte, je vous prie, n'allons pas si vite, puisqu'aux nids de l'an passé il n'y a point d'oiseaux de cette année. Je fus fou, et maintenant je suis sage. Je fus jadis don Quichotte de la Manche, et je suis maintenant, comme j'ai dit, Alonso Quixano le Bon. Que ma repentance et la vérité de ce que je dis obtiennent de votre courtoisie telle faveur que vous ayez maintenant pour moi la même estime que vous aviez jadis, et que monsieur le notaire poursuive. »

« Item, de tous et chacun de mes biens, je fais héritière universelle Antonia Quixana, ma nièce, qui est ici présente, distrait premièrement du plus clair ce qui sera nécessaire pour accomplir les legs que j'ai faits, et la première chose qu'on payera, j'entends que ce soit le salaire que je dois à ma gouvernante, et qu'on lui baille encore vingt ducats de surplus pour acheter un vêtement.

« Je laisse pour exécuteurs de mon testament monsieur le curé et M. le bachelier Samson Carrasco, qui sont ici présens.

« Item, je veux que, si Antonia Quixana, ma nièce, veut se marier, ce soit à un homme de qui l'on aura premièrement fait enquête qu'il est ignorant des livres de chevalerie, et qu'il n'en a jamais ouï parler. Et avenant le cas qu'il le sache, et qu'avec tout cela ma nièce veuille se marier à lui, ou s'y marie, elle perde tout ce que je lui ai donné en héritage, et que mes exécuteurs pourront distribuer en œuvres pies et à leur volonté.

« Item, je supplie lesdits sieurs exécuteurs de mon testament que si par bonne fortune ils viennent à connoître l'auteur que l'on dit avoir composé une histoire qui court, avec le titre de Seconde Partie des exploits de don Quichotte de la Manche, ils le prient de

ma part le plus affectueusement qu'ils pourront de me pardonner, pour l'occasion que sans y penser je lui ai donnée d'écrire d'aussi grandes folies, et en si grand nombre, parce que je sors de cette vie avec le scrupule de lui avoir donné sujet de les mettre en lumière. »

En achevant ces mots il ferma le testament, et lors, un évanouissement l'ayant pris, il s'étendit de son long dans son lit. Tous en furent émus et coururent soudain pour le secourir, et, durant trois jours qu'il vécut depuis qu'il eut fait ce testament, il s'évanouissoit à tout instant. Toute la maison étoit sens dessus dessous ; mais avec tout cela la nièce ne laissoit pas de manger, la gouvernante de boire d'autant, et Sancho de se réjouir. Car d'hériter de quelque chose, cela efface ou modère dans l'âme de l'héritier la mémoire de la douleur qu'il est raisonnable de ressentir de la mort du testateur.

Enfin le dernier jour de don Quichotte arriva, après qu'il eut reçu tous les sacremens, et après avoir maudit par plusieurs et belles raisons les livres de chevalerie : le notaire se trouva présent à sa mort, et dit que jamais il n'avoit trouvé en livre de chevalerie qu'aucun chevalier errant fût mort dans son lit aussi paisiblement et aussi chrétiennement que don Quichotte. Parmi les plaintes et les larmes des assistans, il rendit l'âme, c'est-à-dire il mourut. Ce que voyant le curé, il requit le notaire de lui faire une attestation qu'Alonso Quixano surnommé le Bon, et que l'on appeloit communément don Quichotte de la Manche, avoit passé de cette vie à l'autre, et étoit mort de mort naturelle, qu'il requéroit un tel témoignage pour ôter toute occasion à des auteurs autres que Cid Hamet Ben Engeli de le ressusciter faussement, pour en écrire des histoires impossibles de ses faits.

Telle fut la fin de l'ingénieux gentilhomme de la Manche, de qui Cid Hamet ne nous a point voulu apprendre ouvertement le lieu de sa naissance, afin que tous les villages et les bourgs de la Manche fussent en querelle, et disputassent entre eux l'honneur de l'avoir produit, de même que firent les sept villes de Grèce pour l'amour d'Homère. On n'a pas voulu mettre ici les plaintes de Sancho, ni celles de la nièce et de la gouvernante de don Quichotte, ni pareillement les nouvelles épitaphes que l'on grava sur sa sépulture. Contentez-vous de celle-ci, que le bachelier Samson Carrasco y mit.

TOMBEAU

Passant, dans ce tombeau gît un homme de marque,
Le vaillant don Quichotte ; il fut si valeureux
Que, par ses dignes faits grands et chevalereux,
Sa vie a triomphé de l'invincible Parque.

Ce fier épouvantail avoit tant de courage
Qu'à lui les gros géans n'étoient que des moineaux :
Il fit, à son trépas, des miracles nouveaux,
Car, s'il vécut en fol, il mourut homme sage.

Cependant le sage et prudent Cid Hamet Ben Engeli, parlant à sa plume, lui tint ce discours : «C'est ici, ô ma petite plume, bien ou mal taillée, que tu demeureras pendue à ce râtelier où l'on met les broches, étant attachée de ce filet d'airain. Tu y vivras plusieurs siècles, si de téméraires et méchans historiens ne te dépendent pour te profaner. Néanmoins, avant qu'ils te touchent, tu leur peux dire par forme d'avertissement et le mieux que tu pourras : « Arrière, arrière, méchans petits ravaudeurs, et ne me touchez pas, puisque cette entreprise, bon Roi, n'étoit réservée

qu'à moi. » Don Quichotte naquit pour moi seul, et moi pour lui seul. S'il a su bien agir, j'ai eu la gloire de le savoir bien écrire. Enfin, lui et moi ne sommes qu'une même chose, en dépit du menteur écrivain de Tordesillas, qui a osé témérairement écrire d'une plume d'autruche mal taillée les prouesses et hauts faits d'armes de mon valeureux chevalier. Ce fardeau est trop pesant pour ses épaules, et son entendement est trop froid et trop glacé pour une telle entreprise. Si par fortune tu le connois, tu l'avertiras qu'il laisse reposer dans le sépulcre les os lassés et déjà pourris de don Quichotte ; que ce seroit trop de cruauté si, contre tous les décrets de la mort, il avoit envie de le faire voir à la Castille Vieille, là où véritablement il gît dans un sépulcre, étendu de son long et incapable de faire une troisième journée et une nouvelle sortie. Il suffit, pour se moquer de celles que tant de chevaliers errans ont faites, de ces deux qu'il a fait voir au contentement universel des peuples et des nations, qui en ont eu connoissance, tant par toutes les Espagnes qu'aux royaumes étrangers. Ainsi tu feras ce qu'un bon chrétien est obligé de faire, en donnant bon conseil à celui qui te désire du mal. Quant à moi, je demeurerai content et satisfait d'avoir été le premier qui ait joui du fruit de ces écrits pleinement et selon mon désir, puisque jamais je n'ai désiré autre chose que de tâcher de faire abhorrer aux hommes les fabuleuses et extravagantes histoires des livres de chevalerie qui, par le moyen de l'histoire de mon vrai don Quichotte, s'en vont déjà chancelant, et sans aucun doute ces fables tomberont et ne se relèveront jamais. Adieu. »

1. L'Italien Sannazar, qui vivait au XV siècle, est l'auteur d'un grand nombre d'églogues.

2. Le passage compris entre deux guillemets est la traduction de quatre vers d'une ancienne romance.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Histoire_de_don_-Quichotte_de_la_Manche. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.